

MUSÉE

DES FAMILLES

LECTURES DU SOIR.

XXXe ANNÉE.

COLLABORATEURS DU MUSÉE DES FAMILLES.

DIRECTEUR DE LA RÉDACTION : M. CH. WALLUT.

TEXTE.

ACHARD (Amédée).
AIMARD (Gustave).
AMPÈRE (J.-J.).
ANCELOT (Mme).
AUGIER (Émile), de l'Acad. franç.
BALZAC (de).
BERTHOUD (Henry).
BOITARD.
BOISGONTIER (Mme Adam).
BRETON (Ernest).
CALLIAS (Hector de).
CHASLES (Philarète).
COMETTANT (Oscar).
CRISTAL (Maurice).
DELAVIGNE (Casimir).
DELAVIGNE (Germond).
DESBORDES-VALMORE (Mme).
DESCHAMPS (Émile).
DESESSARTS (Alfred).
DESLYS (Charles).
DUMAS (Alexandre).
DUMONTEILH (Fulbert-).
ENAULT (Louis).
FÉVAL (Paul).
FOURNEL (Victor).
GAUTIER (Théophile).
GAY (Mme Sophie).
GEOFFROY SAINT-HILAIRE (Isid.).
GIRARDIN (Mme Émile de).
GOZLAN (Léon).
GRANIER DE CASSAGNAC.
GROLIER (P.-N.).
GUIZOT, de l'Acad. franç.
GUIZOT (Guillaume).
HALÉVY (F.), de l'Institut.
HALÉVY (Léon).
HOUSSAYE (Arsène).
HUGO (Victor), de l'Acad. franç.
JACOB (le bibliophile).
JAL, historiographe de la marine.
JANIN (Jules).
JASMIN (d'Agen).
JUBINAL (Achille).
KARR (Alphonse).
LALANDELLE (G. de).
LAMARTINE (Alp. de), de l'Académ.
LA ROUNAT (Ch. de).
LA VILLEMARQUÉ (Ve de) de l'Inst.
LEGOUVÉ, de l'Acad. franç.
LORMEAU (Mme Juliette).
MANGIN (Arthur).
MARCO DE SAINT-HILAIRE (E.).
MASSON (Michel).
MÉRY.
MICHELET.
MONNIER (Henri).
MULLER (Eugène).
NADAUD (Gustave).
NISARD, de l'Acad. franç.
PATIN, de l'Acad. franç.
PÉCONTAL (Siméon).
PETIT-SENN.
PITRE-CHEVALIER.
PLOUVIER.
PONCY (Charles).
PONSARD (François), de l'Acad. fr.
PONGERVILLE (de), de l'Acad. fran.
ROGER DE BEAUVOIR.
SAINT-MARC GIRARDIN, de l'Académie française.
SAINTINE.
SALVANDY (de), de l'Acad. franç.
SANDEAU (Jules).
SCRIBE, de l'Académie française.
SÉGALAS (Mme Anaïs).
SÉGUR (A. de).
TASTU (Mme Amable).
TAVERNIER (de la Nièvre).
THOMASSON (Léopold).
TOURNEUX (Eugène).
TOUZÉ (l'abbé).
ULBACH (Louis).
VERCONSIN (E.).
VERNE (Jules).
VIARDOT (Louis).
VIENNET, de l'Académie française.
VIGNY (Alfred de), de l'Acad. franç.
WEY (Francis).

DESSINS.

BAR (de).
BERTALL.
BRETON.
CATENACCI.
CHAM.
CHENAY (Paul).
CHEVIGNARD.
DAUBIGNY.
DAMOURETTE.
DORÉ (Gustave).
DUVAUX (Jules).
FELLMANN.
FOULQUIER.
FRANCK.
FREYMANN.
GAVARNI.
GIRARDET (Karl).
GRENIER (Henri).
JACQUAND.
JANET-LANGE.
JOHANNOT (Tony).
LANCELOT.
LAVIEILLE (Eugène).
LIX (Frédérick).
MAR (Léopold).
MARC.
MARIANI.
MONNIER (Henry).
MONTALANT.
MORIN.
NANTEUIL (Célestin).
PAJOU (Auguste).
PAUQUET.
POTTIN (Henri).
SALIÈRES.
SAUVAGEOT (Charles).
STAAL (Gustave).
STOP.
THORIGNY.
VALENTIN (H.).
WATTIER.
WORMS (Jules)

GRAVURES.

BEST, BRÉVIÈRE, BLAIZE, COSTE, DUMONT, FAGNION, MONTIGNEUL, GÉRARD, PISAN, PONTENIER, TRICHON, WIESENER, ETC.

N. B. La collaboration des écrivains et des artistes d'élite n'est point ici un vain ornement de prospectus, comme pour tant de journaux, qui se parent des plus beaux noms sans s'enrichir de leurs travaux; toutes ces signatures figurent dans la collection du *Musée des Familles* et continueront d'y figurer au-dessous des articles et des gravures les plus remarquables.

RENOUVELLEMENT D'ABONNEMENT

POUR L'ANNÉE 1863-1864 (31e ANNÉE).

Tous les abonnements partent du mois d'Octobre et se font pour l'année entière.

Prix pour Paris : 6 FRANCS PAR AN.

AVEC *LES MODES VRAIES* : 11 francs.

ÉTRANGER. *Musée des Familles* seul : Italie, Suisse, 8 fr. 10.
Allemagne, Angleterre, Autriche, Belgique, Espagne, Grèce, Hollande, Portugal, Prusse, Russie, Suède, Turquie, 8 fr. 50.
Colonies françaises ou étrangères, Amérique, États-Unis, Indes orientales, par steamer ou via de Suez, 9 fr. 50.
États-Romains, 11 fr.

Pour les départements : 7 FRANCS 50 C. PAR AN.

AVEC *LES MODES VRAIES* : 13 fr. 70 c.

ÉTRANGER. *Musée des Familles* avec *Modes* :
Allemagne, Angleterre, Autriche, Belgique, Espagne, Grèce, Hollande, Italie, Portugal, Prusse, Russie, Suède, Turquie, 15 fr. 50.
Colonies françaises ou étrangères, Amérique, États-Unis, Indes orientales, par steamer ou via Suez, 16 fr. 50.
États Romains, 19 fr. 50.

A Paris, au bureau de l'administration, rue Saint-Roch, 29.

Nous engageons nos Abonnés des départements et de l'étranger à nous envoyer directement, rue Saint-Roch, 29, *le montant de leur abonnement, en un mandat de poste, ou un bon à vue sur Paris, de la somme de* 7 *fr.* 50 *c. pour le* Musée *seul, et de* 13 *fr.* 70 *c. pour le* Musée *et les* Modes vraies *réunis*, dans les départements. (Voir les prix ci-dessus pour l'étranger.) Envoyer la dernière bande du journal.

L'administration ne peut répondre que des abonnements qui lui sont demandés directement *par lettres affranchies; elle ne saurait être responsable des retards qu'éprouvent les Abonnés qui emploient toutes autres voies.*

Tout abonné *direct* est sûr de recevoir le *Musée* exactement le 25 ou le 26 de chaque mois. Il peut réclamer dans le mois, en cas d'erreur. Pour tout changement d'adresse, il doit écrire *franco* avant le 10 du mois.

Les bureaux des Messageries impériales et générales se chargent également de faire les abonnements au Musée, *sans augmentation de prix. On souscrit aussi au* Musée des Familles *chez tous les libraires de France et de l'étranger, sous leur responsabilité.*

Toutes les lettres non affranchies seront *refusées.* — *Ne pas envoyer de timbres-poste pour prix d'abonnement.*

TRENTE VOLUMES SONT EN VENTE.

Prix de chaque volume.

Pour Paris. . . { Broché. . . . . 6 fr. ; Relié. . . . . 7 fr. 50 c. } (Voyez les prix ci-dessus pour l'étranger.)

Pour les départements, par la poste, le volume broché. 7 fr. 50 c. — Relié, 9 fr.

Les 15 premiers volumes (réduction de 50 pour cent) : 3 fr. le vol. pour Paris, au lieu de 6 fr.; 4 fr. 20 pour les départ., au lieu de 7 fr. 50. Les 30 vol. ensemble : Paris, 135 fr. Départ. 151 fr. 50. Rendus *franco.* Reliure, 1 fr. 50 par volume. — NOTA. La poste se charge des volumes reliés, à 1 fr. 50 c. par volume.

Voir, pour plus de détails, les *Avis aux lecteurs*, sur la couverture du volume.

PARIS. — TYPOGRAPHIE HENNUYER ET FILS, RUE DU BOULEVARD, 7.

Paris, Bureaux de l'Administration : rue Saint-Roch, 29.



MUSEE DES FAMILLES

Lectures du Soir.

TOME TRENTIÈME.

—

1862-1863.

—

PARIS, RUE SAINT-ROCH, 29.

Paris, 6 fr. par an. Départements, 7 fr. 50.

AVERTISSEMENT.

Ce n'est pas sans un vif sentiment de regret qu'on se sépare d'un ami de vingt ans. L'habitude d'échanger chaque mois ses idées crée à la longue entre l'écrivain et le lecteur cette confiance sans bornes qui donne tant de charmes à l'amitié. Alors l'écrivain vous initie à ses plus secrètes espérances, à ses joies et à ses douleurs, à ses succès et à ses ennuis, sûr d'avance que tout ce qui le touche vous intéressera.

Telle a été la rédaction de M. Pitre-Chevalier, à qui nous succédons aujourd'hui. N'ayant pas les mêmes titres, nous n'avons pas les mêmes droits. Ce n'est pas notre journal, c'est le journal de nos abonnés que nous écrirons.

Maintenant, que le lecteur nous permette une profession de foi en quelques mots.

CHAQUE LIGNE DU MUSÉE DES FAMILLES DEVRAIT, S'IL EST POSSIBLE, RENFERMER UNE LEÇON DE SCIENCE, D'HISTOIRE, DE RELIGION OU DE MORALE. Plus nous nous rapprocherons de ce but idéal, plus le journal se sera rendu digne du titre qui fait sa gloire.

Au temps où nous vivons, quand la SCIENCE arrache ses secrets à la nature, supprime les distances, répand partout le bien-être et la vie et centuple les forces de l'homme, ce serait manquer à notre mission que de négliger cette branche si importante de nos études.

L'HISTOIRE est la sœur aînée de la SCIENCE. Par les leçons du passé, elle nous donne l'expérience de l'avenir. Nous devons donc lui demander ses enseignements de foi, de courage et de vertu, personnifiés dans les grandes figures de nos annales.

Avons-nous besoin de parler de MORALE et de RELIGION, ces deux bases de la famille chrétienne? Dire que nous serons aussi sévère, aussi scrupuleux que par le passé, ce n'est pas assez dire; nous serons plus sévère et plus scrupuleux encore. Nous proscrirons notamment du corps du journal ces trop nombreuses biographies d'artistes, ces anecdotes trop mondaines des salons et des théâtres qui, du reste, ne peuvent avoir d'intérêt que pour le lecteur parisien. Nos droits à un succès qui n'a fait que grandir depuis trente ans, c'est précisément cette confiance absolue du père de famille *qui remet à ses enfants notre livraison mensuelle sans même l'avoir ouverte.* Nous le savons et nous ne l'oublierons pas.

Ce n'est pas que nous entendions proscrire les œuvres d'imagination; tant s'en faut, elles occupent et occuperont toujours une large place dans nos colonnes, mais nous leur demanderons plus que l'intérêt d'une action romanesque, nous leur demanderons aussi soit la peinture de mœurs curieuses et ignorées, soit la démonstration vivante d'une de ces grandes et éternelles vérités qui sont encore la meilleure et la plus belle des leçons.

Il va sans dire que pour accomplir une œuvre tellement au-dessus des forces d'un homme, ce n'est pas sur nous seul que nous comptons. Les anciens collaborateurs du *Musée des Familles* ont répondu avec empressement à notre appel, des collaborateurs nouveaux, et des plus illustres, nous ont déjà donné des gages de leur affectueuse sympathie.

Du reste, le programme du prochain volume, le trente et unième de notre collection, fera mieux connaître que nous la façon dont nous entendons tenir nos promesses.

Indépendamment des séries annoncées ou commencées, et qui seront toutes continuées, nous publierons dès les premiers numéros de 1863-64 :

Le Batteur de sentiers, scènes de la vie mexicaine, par M. Gustave Aimard;

Le Chevalier au barillet, légende, par M. Francis Wey;

Le Cheval de Paris et le Chien de Constantinople, histoire naturelle, par M. Méry;

Le Fil de la Vierge et *le Juif errant*, par M. Paul Féval. *Le Juif errant* sera le pendant de la *Reine Margot*, qui a obtenu cette année un si légitime succès;

Paysages et croquis, promenades dans la Forêt-Noire, par M. Amédée Achard;

Les Racoleurs du quai de la Ferraille, par M. Victor Fournel;

Edgar Poë et ses œuvres, étude littéraire, par M. J. Verne;

Les Colonies françaises anciennes et modernes. L'île Maurice, par M. Arthur Mangin.

La fête au Paradis, comédie, par M. Charles Wallut et Mme Josèphe de Prélong.

Un tel programme, dont nous garantissons sur l'honneur la sincérité, prouve que le *Musée des Familles* n'avait pas encore dit son dernier mot, et qu'il est encore des progrès à réaliser. Du reste, il nous a valu de M. l'abbé Gabriel, l'éloquent et savant curé de Saint-Merry, la lettre suivante, qui sera pour nous un soutien dans le rude labeur que nous nous sommes imposé :

« MONSIEUR,

« Mon cœur de prêtre se réjouit en voyant se renouveler, dans une époque où la presse est si généralement démoralisatrice, une publication toujours morale, utile et intéressante.

« C'est une belle voie que vous ouvrez à votre journal, et vous ne pouvez manquer d'obtenir les légitimes sympathies des pères de famille, heureux de pouvoir remettre en toute confiance entre les mains de leurs enfants un journal essentiellement sain, où la science et la religion se réuniront pour former l'esprit et le cœur.

« Je vous félicite d'avoir si bien compris la noble mission qui vous est confiée, et je suis sûr que vous l'accomplirez avec toute la sincérité d'un homme d'honneur. Aussi, vous suivrai-je de tous mes vœux dans votre carrière et j'y descendrai même lorsque vous m'y inviterez, s'il plaît à Dieu de faire germer dans mon âme une pensée utile à mes frères.

« Il ne me reste plus qu'à demander « à Celui de qui descend toute lumière et tout don parfait » de bénir et de féconder vos travaux pour le bonheur des familles et de notre patrie bien-aimée.

« GABRIEL, *curé de Saint-Merry.* »

M. l'abbé Gabriel a fait plus encore. Il nous a promis sur l'*Oraison dominicale*, la prière des prières, une étude qui, nous n'en doutons pas, sera un chef-d'œuvre de haute sagesse, de grâce et de vérité. En notre nom et au nom de nos lecteurs, nous lui adressons ici l'expression de notre reconnaissance pour cette éclatante consécration donnée au *Musée des Familles.*

CH. WALLUT.

N. B. Les dernières livraisons de l'année courante ayant été presque exclusivement composées avec les matériaux amassés par M. Pitre-Chevalier, je ne revendique et n'accepte la responsabilité de la rédaction qu'à partir d'octobre 1863. C. W.

MUSÉE DES FAMILLES

LA PUISSANCE DE LA MUSIQUE.



La musique sacrée, profane et militaire. Composition de F. Lix.

Une nouvelle preuve. La fête de sainte Cécile. La musique gouverne le monde. Son influence sur les animaux. Rémifa et Capucin. Le diapason du Conservatoire et le diapason de Berlioz. Comment un chien peut mourir d'un *la* rentré Autre preuve. Le concert de F. Godefroid et de Mme Cabel à Trouville. Une belle soirée perdue... et gagnée. Des vers sans prétention.

Voici une nouvelle preuve de la puissance de la musique à joindre à celles que nous avons déjà racontées : c'est le beau dessin inspiré à M. F. Lix par la patronne de l'harmonie, sainte Cécile (1), et par la musique sacrée, profane et militaire. La Muse de la peinture ne devait pas moins à son auguste sœur, fille d'Apollon par excellence. La fête de sainte Cécile, qui arrive dans quelques jours, le 22 novembre, ajoutera le mérite de l'actualité aux mérites de la composition de M. Lix. Cette composition est assez parlante, d'ailleurs, pour nous dispenser de commentaires. On y reconnaît l'ange des chants religieux à son livre d'Heures et à la croix qu'un génie soulève en embouchant la trompette de Jéricho. La musique profane agite le tambour de basque et les tymbales, jette aux succès du talent la palme et la couronne, et n'oublie pas la coupe du festin, qui joint une autre ivresse à celle de l'art. Quant à la musique militaire, nous aimons assez sa personnification. Cet enfant qui souffle dans le cor des batailles en cachant à demi son rire narquois derrière les plis d'un drapeau, définit à sa manière la vanité des conquêtes, la naïveté des vainqueurs et l'éternelle ironie de la gloire.

Cela n'empêche point la musique de gouverner le monde, pour sa part, en paix comme en guerre, à l'Orphéon comme aux champs de Mars, au salon comme au Conservatoire, à l'église comme au théâtre.

Nous avons mentionné son influence, constatée si souvent, sur les animaux eux-mêmes; — et la mort récente de Rémifa, le célèbre chien de Vivier, peut s'ajouter aux anecdotes musicales les plus curieuses.

Rémifa chassait, — ou plutôt chantait de race. Il était le digne fils du chien, si connu à l'Opéra, de Schneithszhœffer (prononcez : Chenecerf), qui s'appelait simplement Capucin, — nom plus facile à immortaliser, — et qui, sur un signe de son maître, donnait le *la* à l'orchestre par un cri toujours exact.

Rémifa était le diapason ambulant de Vivier. Il donnait aussi le *la*, sans jamais détonner. Il battait la mesure comme Vestris ou Habeneck. Il avait ses entrées à tous les théâtres, — par la porte des artistes ; assistait aux premières représentations dans un coin de l'orchestre, et jugeait les partitions et les chanteurs avec une impartialité incorruptible. Quand Roger ou Montaubry, l'Alboni ou la Borghi-Mamo lançaient leur morceau de bravoure, Rémifa dressait l'oreille et remuait la queue. Si la pièce était bonne, il écoutait et approuvait jusqu'à la fin. Si la musique était mauvaise, il s'endormait. Si elle faisait trop de bruit, il allait se coucher à l'écart.

Or voici comment et pourquoi Rémifa est mort. Quand la commission musicale, instituée *ad hoc*, donna le diapason nouveau, baissé d'un quart de ton, contre l'avis de Berlioz, qui voulait le baisser d'un demi-ton, et de Levasseur, qui voulait le baisser d'un ton entier, Rémifa adopta l'avis de Berlioz et fut victime de son opinion.

— Donne le *la*, lui dit Vivier.

Rémifa donna le *la* ancien.

— Ce n'est plus cela, reprit le maître, voici la chose.

(1) Voir sa biographie, t. XXIII, p. 125.

Et tirant de sa poche le nouveau diapason, il le fit vibrer à l'oreille du chien, qui donna le *la* de Berlioz.

Vivier eut beau faire, — et Rémifa aussi. Il ne put attraper le quart de ton. Il donna un *la* faux dix jours de suite, ne reconnut plus rien aux chefs-d'œuvre des maîtres, renonça aux Italiens et à l'Opéra, se retira sombre et pensif dans sa niche, et mourut de chagrin et d'un *la* rentré.

Vivier faillit en mourir à son tour, et nous espérons que cet article ne rouvrira pas la source de ses pleurs.

Pour finir moins tristement, nous avons été témoin, ces jours-ci, au salon de Trouville, d'une sérieuse et charmante manifestation de la puissance de la musique.

On avait annoncé un concert de notre ami F. Godefroid, le David moderne, que nous avons chanté ici en prose et en vers, et de Mme Cabel, le magique rossignol dont nous avons prédit la gloire, il y a dix ans (1). Jugez si ce concert nous intéressait comme *dilettante* et comme prophète !... Mais, par hasard, la journée avait été superbe; par miracle, la soirée était magnifique ! Quelle occasion de fuir le Casino et d'aller flâner sur la plage, au clair de la lune ! Eh bien, tout Trouville, c'est-à-dire tout Paris, envahit la petite salle choisie par les artistes. La foule, débordant sur l'antichambre, voulut prendre d'assaut le salon de danse. Les tritons s'offraient d'y porter les chaises des amazones, les lampes et le piano. Quant à la harpe du maestro, les dames elles-mêmes s'y seraient attelées avec leurs écharpes blanches et roses. Godefroid calma l'émeute par ses *Gouttes de rosée*, et Mme Cabel par l'air de *Manon Lescaut*. Ce fut une ovation de deux heures. Et personne ne quitta son poste, et les jardins étaient pleins d'auditeurs, et la plage resta déserte, la mer abandonnée, la lune sans Endymion. Ainsi la musique obtint de cinq cents oisifs, dans une salle étouffante, sur des chaises de paille, le sacrifice de la seule belle soirée que le ciel ait donnée à Trouville dans toute la saison. Evénement que nous crûmes devoir consacrer par l'improvisation suivante, crayonnée auprès de Godefroid, pendant son fameux air vénitien :

SOIRÉE DU 9 SEPTEMBRE 1862.

Dans ce Bade normand, où l'élégante foule
Arrive par monts et par vaux,
Où le flot vivant court à la vague qui roule,
Où palpitent les cœurs, où brûlent les cerveaux,
Où, pour l'artiste aimé, le Casino s'écroule
Sous un tonnerre de bravos,
Je reconnais ce soir mon fantasque Trouville !
J'y revois tout Paris, et la cour et la ville :
Amazones, tritons, cavaliers et chevaux,
Et la Mode, au caprice orgueilleux ou servile,
Et l'ardente Folie aux petillants grelots :
Princesses-postillons et comtes-matelots...

Mais quel nouveau miracle, éblouissant, étrange,
Redouble aujourd'hui nos transports ?
Est-ce le luth d'Orphée, est-ce la voix d'un ange,
Qui confondent pour nous leurs merveilleux efforts ?

Non ! ce concert qui nous enchante,
Et que tous les échos rediront sur ces bords,
C'est Godefroid qui joue, et c'est Cabel qui chante !
La Gloire et le Talent mariant leurs accords!

Salon de Trouville, 9 septembre 1862.

PITRE-CHEVALIER.

(1) Voir sa biographie et son portrait, t. XXII du *Musée des Familles*, p. 221.

L'AMÉRIQUE TELLE QU'ELLE EST.

VOYAGE ANECDOTIQUE DE MARCEL BONNEAU, RACONTÉ PAR OSCAR COMETTANT.

I. — HISTOIRE DE MON DÉPART POUR L'AMÉRIQUE.

Après le plaisir de voyager, il n'en est pas de plus grand, a-t-on dit, que celui d'écrire ses impressions de voyage.

A moins pourtant que ce ne soit le plaisir de rester tranquillement chez soi, au chaud dans l'hiver, au frais dans l'été, et de se borner à lire les récits des voyageurs sur les périls effrayants qu'ils ont ou qu'ils n'ont pas affrontés, sur les curiosités de toutes sortes qu'ils ont ou qu'ils n'ont pas observées. C'est affaire de goût, et la sagesse des nations nous enseigne qu'il n'en faut pas discuter, pas plus que des couleurs.

Toujours est-il que des circonstances assez curieuses pour n'être pas passées sous silence, m'ayant conduit à visiter, un peu dans tous les sens, les Etats-Unis d'Amérique, il m'a paru agréable de consigner, au courant de la plume, je l'avoue, et au hasard du souvenir, les relations de mon voyage transatlantique.

Ce voyage date du mois de juillet 1859, et voici le motif qui l'a déterminé.

Je me nomme Marcel Bonneau, je touche à la trentaine et je suis artiste peintre de ma profession, comme on dit. La profession n'est pas déshonorante, certainement, mais elle n'est pas toujours très-lucrative, depuis surtout que le soleil charbonne, à vil prix, des portraits très-ressemblants, ma foi ! Un portrait à faire, pour un véritable peintre en chair et en os, est donc une bonne fortune qui devient de plus en plus rare pour tout artiste d'un talent modeste tel que moi.

Aussi fus-je très-agréablement surpris quand, un beau matin, je reçus une lettre du secrétaire de sir James Clinton, ancien colonel des *horse guards*, et possesseur d'une grande fortune. Le secrétaire de M. Clinton m'invitait à me rendre sans retard à l'hôtel de ce très-millionnaire et très-noble personnage, car il était descendant d'une ancienne famille de baronnets, pour lui faire son portrait.

Revêtir l'habit des grandes occasions et me rendre, de la place Breda, où était situé mon atelier, au faubourg Saint-Honoré, où vivait le colonel Clinton, fut l'affaire de quelques minutes.

Ce personnage, auprès duquel je fus immédiatement introduit, était alors âgé de cinquante-deux ans. D'une taille au-dessus de la moyenne, il portait sur son visage pâle et maigre, aux traits fins et réguliers, l'empreinte de cette tristesse particulière à la race anglo-saxonne, tristesse essentiellement maladive, bizarre, qui fatalement conduit au suicide, et qu'on appelle le *spleen*.

Il jeta sur moi un regard indifférent et me dit en très-bon français, mais avec un accent très-sensible :

— Etes-vous M. Marcel Bonneau?

— Oui, colonel, répondis-je.

— C'est vous qui avez peint et exposé à la dernière exposition une procession de pierrots à la descente de la Courtille?

— C'est moi-même, colonel.

— Votre manière de peindre me plaît, et je désire que vous fassiez mon portrait en pied. Combien de temps vous faudra-t-il pour achever ce travail?

— Cela dépendra, colonel, du temps que vous-même vous voudrez bien me consacrer.

— Je poserai tous les jours aussi longtemps que vous voudrez.

— Dans ce cas, j'espère avoir terminé en deux mois.

— Deux mois, c'est bien long. Cela dérangerait mes dispositions. Ne pourriez-vous pas terminer en un mois?

— Avant tout, colonel, je voudrais que mon travail fût digne de l'honneur que vous me faites en me choisissant pour votre peintre, et pour cela il convient de ne pas se presser. Mais enfin, puisque vous ne voulez m'accorder qu'un mois, je ferai mon possible pour vous satisfaire dans ce laps de temps.

— Tous les jours, ajouta le colonel, je m'absente deux heures, de trois à cinq, pour surveiller une construction ; le reste du temps, je vous le consacrerai. Veuillez apprêter ce qu'il faut, nous commencerons demain.

Le lendemain, en effet, sir James Clinton me donnait sa première séance.

Pendant cette première séance, mon noble modèle ne me dit pas un mot, et posa avec une conscience que j'ai bien rarement trouvée chez les modèles ordinaires, à cinq francs la séance.

A trois heures précises, un domestique vint annoncer que la voiture de sir James Clinton était attelée.

— C'est le moment, me dit le colonel, d'aller visiter ma construction. A demain donc, monsieur Marcel Bonneau. Vous pouvez, ajouta-t-il, rester ici tant qu'il vous plaira, et continuer de travailler seul, si vous le jugez nécessaire.

J'étais fatigué de cette longue et muette séance ; aussi je fis au plus vite ma palette et me retirai.

Le lendemain, les choses se passèrent exactement comme la veille. Sir James Clinton ne me dit pas un mot. Par déférence, je ne lui adressai pas la parole, et le silence ne fut rompu que par la voix du domestique qui vint annoncer à son maître que la voiture était prête pour aller visiter la construction.

Huit jours se passèrent ainsi. Devant cet homme, véritable spectre vivant, je sentais l'ennui me pénétrer par tous les pores, et je me pris à envier le régime, pourtant peu folâtre, des frères de la Trappe. Au moins pensai-je, ces austères pénitents prononcent quelques mots lorsqu'ils se rencontrent : Frère, il faut mourir, dit l'un ; à quoi l'autre répond : Il faut mourir, frère. C'est toujours cela de pris sur l'ennemi, c'est-à-dire sur le mutisme qu'on s'est infligé. Mais avec sir James on n'a même pas cette chétive consolation, et il faut mourir d'ennui, sans avoir la satisfaction de se le dire.

Je craignis que ma peinture ne souffrît de cette disposition de mon esprit, et voyant tout en noir, j'eus peur de peindre tout en gris. Aussi, dans l'intérêt de l'œuvre que j'avais entreprise, autant que pour moi-même, je résolus de rompre la glace, et le neuvième jour le dialogue suivant s'établit entre moi et sir James Clinton.

— Trois heures ne vont pas tarder à sonner, colonel; c'est l'heure où vous allez visiter votre construction. Je le regrette, car il me faudra remettre à demain pour achever un détail que j'aurais voulu peindre en entier aujourd'hui... Mais enfin je comprends parfaitement que Votre Seigneurie veuille aller visiter sa construction à trois heures précises.

— C'est mon habitude depuis le jour où j'ai fait commencer cet édifice.

— Si je ne craignais pas de paraître indiscret, je vous demanderais, colonel, de quel côté se trouve située votre propriété.

— Du côté de la barrière de la Roquette.

— Et vous comptez y habiter, colonel?

— Oui, dit-il, je compte m'y fixer dans un mois.

— Ne trouvez-vous pas que ce quartier de Paris est un peu triste?

— Non.

— Je craignais que le voisinage du cimetière...

— J'aime les cimetières, dit sir James Clinton en m'interrompant et d'un ton de voix qui me glaça.

Mon funèbre modèle étant, comme d'habitude, parti pour visiter sa construction, j'eus la curiosité de demander quelques éclaircissements à ce sujet.

— Savez-vous au juste, dis-je au domestique qui m'aidait à remettre en ordre mes matériaux de peintre après chaque séance, où se trouve situé le terrain sur lequel sir James Clinton fait construire sa maison de plaisance?

— Oui, me répondit le domestique; ce terrain est situé dans le cimetière du Père-Lachaise, et ce que vous appelez sa maison de plaisance, n'est autre chose qu'un tombeau.

Le pinceau faillit s'échapper de mes mains. Je me rappelai les paroles du colonel concernant sa *propriété* : « Je compte *m'y fixer* dans un mois, » or, un mois était précisément le temps qui m'avait été accordé par lui pour faire son portrait. Nul doute, pensai-je, le malheureux a l'intention de se tuer, et, en véritable Anglais, il pousse l'excentricité jusqu'à vouloir se faire construire une tombe suivant ses goûts; ailleurs il ne se trouverait pas bien!

Le lendemain, je me sentis très-mal à mon aise devant cet homme qui, possédant, et bien au delà, tout ce qu'il faut pour être heureux en ce monde, santé, fortune, titres, s'était volontairement condamné à mort, et avait fixé le jour de son exécution. Bientôt, la pitié succédant à l'effroi, je conçus l'espoir de pénétrer la cause de ce dégoût de la vie, et de détourner cette âme malade d'un projet si criminel.

D'abord je voulus m'assurer d'une chose :

— Colonel, lui dis-je, votre intention est sans doute de n'aller demeurer dans votre nouvelle propriété que lorsque votre portrait sera entièrement achevé?

— Oui, me répondit-il; mais, vous le savez, je suis pressé, et je compte qu'il sera prêt dans le temps déterminé suivant nos conventions.

A partir de ce moment, je me fis un devoir de conscience de peindre comme Pénélope faisait de la tapisserie; c'est-à-dire que tous les jours je défaisais régulièrement, pendant que le colonel était absent, ce que j'avais fait durant sa présence.

Je ne sais s'il s'en aperçut, mais un jour il me dit d'un ton de vif reproche que mon travail n'avançait pas, qu'il ne serait certainement pas terminé pour l'époque fixée, et que, si je ne déployais pas plus d'activité, il se verrait forcé de faire faire, moins bien peut-être, mais plus expéditivement, par un autre la besogne dont il m'avait chargé.

— Il faut, ajouta-t-il, que cette peinture soit expédiée à ma nièce, en Angleterre, le jour même où je quitterai cet hôtel pour aller habiter...

— Votre propriété de la barrière de la Roquette, n'est-ce pas, colonel?

— Oui.

— Dans l'habitation que vous avez fait bâtir et dont vous surveillez la construction avec tant d'intérêt?

Sir James Clinton fit un signe de tête affirmatif.

— Mais, colonel, continuai-je, est-il donc indispensable que vous quittiez ce bel hôtel, si vaste, si bien aéré, si confortable, pour aller vivre dans... ou plutôt, pour aller habiter votre petite propriété de la barrière de la Roquette?

— Elle est petite, en effet, monsieur, l'habitation que je fais bâtir à la barrière de la Roquette, mais qui donc vous l'a dit?

A cette question, posée comme un reproche fait à ma curiosité, je balbutiai quelques mots qui prouvèrent à sir James Clinton que j'avais pénétré son secret.

— Je vois, me dit-il, qu'il serait inutile de vous dissimuler plus longtemps mes projets. Mon intention est, en effet, de me brûler la cervelle, dès que mon tombeau et mon portrait seront achevés. J'avais compté pouvoir mettre mon projet à exécution dans les premiers jours du mois prochain, et je vois, à mon grand regret, qu'il faudra reculer ce moment de deux ou trois semaines. Non-seulement mon portrait est encore peu avancé, mais mon architecte a mal suivi les plans que je lui avais donnés pour l'érection de mon tombeau, et tout un côté de l'aile gauche doit être refait. Je suis forcé, pour me suicider, d'attendre que mon architecte ait remédié à sa maladresse. C'est toujours un grand tracas de faire bâtir.

Au ton avec lequel me parla sir James Clinton, au caractère de sa physionomie, je compris que toute tentative ayant pour but de le détourner par des raisonnements de sa fatale résolution serait inutile, et je pris le parti héroïque, pour chercher à opérer une réaction salutaire, de simuler l'indifférence. Ce moyen n'était pas infaillible, mais, dans l'état moral où se trouvait le colonel, c'était peut-être celui qui offrait le plus de chance de succès. Et continuant de peindre :

— Je comprends votre contrariété, colonel; en effet, c'est toujours un grand souci de faire bâtir. Et pourtant, poursuivis-je avec une apparente bonhomie, on ne peut guère acheter un tombeau tout fait, surtout quand on tient expressément à être enterré dans de certaines conditions de confortable et d'agrément. Quant à moi, colonel, aujourd'hui que je connais le motif si légitime de votre impatience, je vous promets de redoubler d'activité afin d'avoir achevé mon œuvre quand votre architecte aura terminé la sienne.

A partir de ce moment, sir James Clinton se montra beaucoup plus communicatif avec moi. Nous parlions tous les jours de son prochain suicide comme de la chose la plus naturelle du monde, et il me fit voir le pistolet dont il devait se servir pour se faire sauter le crâne.

— Ce pistolet, me dit-il, est une invention nouvelle très-remarquable.

— Est-ce que vous en ferez le premier l'essai, colonel?

— Oh non! et c'est parce que j'en connais les vertus que je l'ai choisi de préférence à tout autre. La balle, en touchant l'objet qu'elle doit frapper, se divise

en quatre parties ayant chacune une force de projection différente. De cette manière, il est à peu près impossible que la blessure ne soit pas mortelle. Un des quartiers de la balle, au moins, atteint toujours un des organes essentiels de la vie, pour peu que le pistolet soit dirigé à la poitrine ou à la tête.

— Eh bien, colonel, tout en reconnaissant les avantages de ce pistolet sur tous les autres, si j'avais, moi qui ne suis qu'un pauvre artiste doublement modeste par le talent et par la fortune, l'intention bien arrêtée, comme vous, de me brûler la cervelle, je voudrais employer un moyen plus original, plus terrible, plus noble aussi, peut-être, et plus sûr encore certainement.

— Vous m'intéressez, monsieur Marcel Bonneau, dit sir James Clinton avec une certaine vivacité relative : quel est ce moyen?

— Ce moyen, le voici : je partirais pour l'Amérique, et je me précipiterais dans les cataractes du Niagara, où ma chair et mes os seraient à l'instant même écrasés, pulvérisés et dispersés en atomes dans le gouffre bouillonnant, qui gronde comme un tonnerre liquide.

Sir James Clinton parut réfléchir à ce que je venais de lui dire, et une contraction à peine sensible se produisit sur ses lèvres.



Sir James montrant un pistolet à Marcel Bonneau. Dessin de Julian.

— Vous avez souri, colonel, lui dis-je.

— Croyez-vous?

— Je le crois.

— C'est possible ; mais si j'ai souri, je n'ai pu le faire que parce que vous m'offrez de me précipiter dans le Niagara comme un excellent moyen de me *brûler la cervelle*.

— Est-ce que j'ai dit cela, colonel?

— Certainement, vous l'avez dit.

— Ah! c'est bien possible. Toujours est-il que le Niagara me paraît un moyen de suicide de nature à satisfaire les exigences des plus difficiles.

Après un nouveau silence :

— Vous avez peut-être raison, me dit sir James Clinton ; mais le Niagara est trop loin de Paris ; il faudrait trois semaines pour s'y rendre, et ce serait trois semaines de perdues.

— Oh! trois semaines sont bientôt passées, surtout en voyage, où tant d'objets nouveaux viennent distraire les yeux et l'esprit. Mais, peut-être, regretterez-vous votre... construction du Père-Lachaise?

— Non, répondit mon noble modèle, je ne la regret-

terais point pour le Niagara, si le Niagara était plus près d'ici, aujourd'hui surtout qu'il faut recommencer à en construire un des côtés; mais le Niagara est si loin!

— Il est de fait, dis-je, que rien ne dégoûte d'un tombeau comme d'être obligé de le faire recommencer. Le Niagara est loin, c'est vrai, mais aussi quelle mort foudroyante et originale! Enfin, colonel, il ne m'appartient pas de chercher à vous influencer, mais, à votre place, je n'hésiterais pas.

— Moi, j'hésite, dit M. Clinton, car le temps perdu qu'on passe à vivre ne se rattrape jamais. Toutefois, ajouta-t-il, je réfléchirai. Dans tous les cas, monsieur Marcel Bonneau, je vous prie, dès à présent, de recevoir mes remercîments pour vos conseils qui témoignent de l'intérêt que vous me portez.

Les jours suivants, je trouvai sir James Clinton peu disposé à parler. De plus en plus sous l'influence de ses humeurs noires, c'est à peine s'il répondait par monosyllabes aux questions que je lui faisais.

Il réfléchissait sur le mode de suicide qu'il devait définitivement adopter.

Sa résolution fut prise le samedi 9 juillet 1859, à trois heures après midi. Comme d'habitude, un des domestiques vint à cette heure annoncer au colonel que la voiture était attelée :

— Je n'irai plus, dit sir James Clinton, visiter ma construction.

Puis se tournant vers moi :

— Monsieur Marcel Bonneau, après de mûres délibérations avec moi-même, j'ai résolu de suivre votre conseil, et je partirai par le premier steamer pour me rendre aux chutes du Niagara. Je vous propose de faire avec moi ce voyage. Vous achèverez en Amérique mon portrait, et, si vous y consentez, je vous chargerai de quelques instructions pour ma nièce, que vous aurez la bonté d'aller voir à Londres, dès que j'aurai cessé de vivre.

A cette brusque proposition, je ne sus d'abord que répondre. J'aurais voulu, par commisération pour ce pauvre malade, le suivre, et tenter jusqu'au bout de le détourner de son fatal projet; mais j'avais à Paris des relations à conserver, quelques tableaux commencés que j'aurais voulu terminer promptement, et ce voyage en Amérique renversait tous mes projets. Naturellement j'hésitai. Sir James Clinton comprit les motifs de mon indécision, et comme chez lui la générosité égalait la fortune :

— Je sais, me dit-il, que je vous devrai une compensation pour votre perte de temps et les ennuis du voyage. Veuillez me dire si vous jugez que cinquante mille francs soient suffisants pour payer mon portrait et vous dédommager de la perte de tout votre temps?

La somme, comme dit Balzac dans *Vautrin*, n'était pas déshonorante, et je n'eus pas besoin de me livrer à de nombreux calculs pour me convaincre que je faisais une excellentissime affaire en abandonnant mes tableaux, — que, d'ailleurs, il me serait toujours facile d'achever, — pour suivre sir James Clinton. Et puis, sans vouloir me montrer meilleur que je ne suis, je dirai que la profonde pitié que j'éprouvais pour ce malheureux Anlais, et le vague espoir que j'avais conçu de le soustraire à la mort, ou tout au moins de retarder le moment fatal, me déterminèrent autant que l'intérêt pécuniaire à accepter ses offres.

— Colonel, lui dis-je, vous parlez d'or, et j'accepte l'honneur que vous voulez bien me faire de m'attacher à votre personne pour ce voyage... comment dirai-je?

— Dites d'agrément, monsieur Marcel Bonneau, puisqu'il doit me conduire à une mort certaine. Mais de grâce, ajouta-t-il, ne perdons pas un temps précieux, et partons le plus tôt possible. Je vais, quant à moi, donner des ordres pour être prêt à quitter Paris dès demain. Mon intention est, pour n'attirer l'attention de personne sur mon individu, de voyager sans suite aucune. Nous partirons tous les deux seuls. Je me fie à vos bons soins, monsieur Marcel Bonneau, pour voyager le plus convenablement et surtout le plus rapidement possible. Nous aurons ainsi chacun notre tâche à remplir; je viens de vous dire la vôtre, la mienne, qui n'est pas la moins pénible, sera de vivre jusqu'au moment où nous serons en vue de ces précieuses chutes du Niagara.

Vingt-quatre heures plus tard, nous montions en waggon pour nous rendre au Havre, et aviser, dans cette ville, à notre mode de transport pour l'Amérique.

Telle est l'historique fidèle de mon départ pour le nouveau monde.

N'avais-je pas bien raison, en commençant, de taxer de curieuses les circonstances de mon voyage, et ne trouvez-vous pas, lecteurs, qu'elles méritaient la peine d'être rapportées?

II. — LA VIE A BORD. — MERVEILLEUX EFFET DU MAL DE MER.

Le choix d'un steamer qui doit vous transporter à travers l'Atlantique est chose importante, quand on ne va pas en Amérique, comme mon noble compagnon de voyage, dans l'intention bien arrêtée d'y laisser ses os. Aussi, dès mon arrivée au Havre, mon premier soin fut-il de prendre sur les nombreuses lignes de bateaux à vapeur qui font le trajet d'Amérique de minutieux et utiles renseignements.

Je les consigne ici ne les ayant trouvés imprimés nulle part.

Il y a, 1°, la *British and North America royal mail steamship Company*, autrement dit la ligne Cunard, entre Liverpool et New-York, et retour en passant par Halifax, dans la *Nova Scotia*, et par Boston alternativement.

2° La ligne *Liverpool and Philadelphia steamship Company*, qui sont des navires à hélice de second ordre.

3° *United mail Steamers*, entre le Havre et New-York, en touchant à Southampton. Cette ligne, généralement prise par les Francais à cause du point d'embarquement, se compose des magnifiques steamers *Vanderbildt*, *North Star*, *Arago*, *Fulton*, etc.

4° La ligne *Canadian steamship Company*, entre Liverpool et Quebec.

5° Enfin, la ligne de Hambourg à New-York, à laquelle appartiennent les beaux steamers *Harmonia*, *Borussia*, etc.

Si j'avais obéi à la funèbre impatience de mon Anglais, pour qui, nous le savons, le temps perdu qu'on passe à vivre ne se rattrape jamais, le choix n'eût pas été douteux, j'eusse pris un des navires du *Canadian steamship Company*, lequel nous aurait conduits en droite ligne aux chutes du Niagara. Mais cette raison seule me l'eût fait rejeter, et je portai mes vues sur la ligne Cunard, considérée généralement comme la meilleure sous tous les rapports.

Ce n'est pas sans un juste sentiment d'orgueil que la Compagnie Cunard se vante de n'avoir jamais eu à enregistrer aucun accident grave depuis quinze ou seize ans qu'elle fonctionne. Sans doute il y a de la chance heureuse dans ce résultat exceptionnel, mais il y a aussi

de la prévoyance, et, dans tous les cas, la bonne chance suffit à inspirer la confiance. En outre, la régularité des voyages est telle sur cette ligne modèle, qu'on s'est habitué depuis longtemps, des deux côtés de l'Atlantique, à attendre les bateaux à jour fixe et presque à heure fixe.

Tous les steamers de cette ligne portent des noms qui se terminent par la première lettre de l'alphabet : *Europa, Asia, Africa, Persia, Canada*, etc.

Ces magnifiques vaisseaux réunissent tout ce qu'on pourrait imaginer de luxe et de confort. C'est assez dire que, dans chacun d'eux, on y est à merveille. Pourtant, si l'on avait le choix, c'est le *Persia* qu'il faudrait prendre. Ce steamer, le plus grand vapeur à flot, après le *Great-Eastern*, mesure quatre cents pieds de long. Construit expressément en vue des passagers et des voyages rapides, il est tout en fer ; sa forme est relativement étroite et sa proue aiguë et perpendiculaire fend l'eau comme un rasoir.

Les cabines de première classe renferment deux lits ; celles de seconde classe, quatre lits. Vers le milieu du navire, c'est-à-dire à l'endroit où le roulis et le tangage se font le moins sentir, se trouve le compartiment de cabines réservées aux dames. Dans ce compartiment, véritable sanctuaire, il est interdit aux hommes de pénétrer. C'est tout au plus si les sévères matrones qui en défendent l'entrée, comme des cerbères humains, permettent aux maris ou aux frères des dames, clouées sur leur lit de douleur par le terrible mal de mer, quelques rares et courtes visites. On comprend, du reste, la nécessité de cette consigne sévère à bord d'un navire aussi chargé de passagers que le sont d'ordinaire les steamers transatlantiques. Mais est-ce à dire pour cela que la galanterie ne triomphe jamais des rigueurs de la consigne et que l'amour perde tous ses droits en mer ? Non ; sur terre, aussi bien que sur le plancher mouvant des bateaux à vapeur, il arrive souvent que lorsque le loup ne va pas dans la bergerie, c'est la bergerie qui va chez le loup, ce qui revient exactement au même.

Ce qu'on m'avait dit du *Persia* m'avait donné la plus grande envie de m'embarquer sur ce steamer. Le hasard me servit à merveille. J'appris que ce navire était en partance et qu'en nous embarquant, le soir même de notre arrivée au Havre, sur le petit vapeur qui fait le trajet de Liverpool, nous arriverions juste à temps dans ce port pour prendre passage à bord du roi des bateaux à vapeur. Usant du droit discrétionnaire que je tenais de sir James Clinton de régler tous les détails du voyage, je n'avais à prendre conseil que de moi-même, et nous nous rendîmes à Liverpool.

Un temps admirable facilita cette première petite traversée, accomplie comme le prélude de la grande traversée que nous allions entreprendre.

La vue du *Persia*, au moment où je m'y embarquai, me causa un sentiment d'admiration auquel se mêla un vague sentiment de crainte et de regret. — De crainte, car je savais de quel poids léger pèse le plus grand bâtiment sur une mer troublée par la tempête ; — de regret, car j'allais mettre entre le pays où je suis né, où je laissais des parents et des amis, où j'avais obtenu mes premiers succès d'artiste, et un pays inconnu pour moi, dont je comprenais à peine la langue, et dans lequel peut-être j'allais être témoin d'une affreuse tragédie, l'espace de huit cents lieues de mer. Je voudrais connaître les esprits forts qui se vantent de monter sans émotion à bord du navire qui doit les porter loin de leur patrie dans un autre hémisphère.

Quant à sir James Clinton, l'état maladif et désespéré de son âme ne lui permit aucune émotion de ce genre. Il prit possession de la cabine que je partageais avec lui avec une parfaite impassibilité.

A midi précis, un coup de canon tiré à bord du *Persia* donna le signal du départ, et les formidables roues du bateau décrivirent les premiers mouvements qu'elles devaient continuer sans relâche aucun jusque dans le port de New-York.

La mer était calme et nous naviguâmes toute la journée et une partie de la nuit sans que les estomacs faibles eussent trop à souffrir du balancement doux et cadencé du steamer.

Mais, vers les trois heures du matin, le vent fraîchit tout à coup, et, au point du jour, la mer roulait des vagues de la grosseur d'une maison à cinq étages.

De tous les voyageurs qui se trouvaient à bord et n'avaient pas encore navigué, je fus le seul dont la santé n'eut pas à souffrir de l'horrible mouvement du vaisseau. Sir James Clinton, au contraire, fut de tous les voyageurs le plus malade. Jamais être humain ne paya plus large tribut à Neptune. Certainement il n'eût pas attendu, pour en finir avec l'existence, d'être rendu aux chutes du Niagara ; il se fût précipité dans la mer, si l'abattement extrême que cause le mal de mer lui eût permis de quitter sa cabine pour monter sur le pont. Du reste, et bien que le mal de mer n'offre pas généralement de danger sérieux, je crus qu'il en mourrait.

Le gros temps dura deux jours et trois nuits sans relâche. La mer s'étant apaisée le troisième jour, je supposai naturellement que l'état du colonel s'améliorerait. Il n'en fut rien, et l'on eût dit que le malheureux avait avalé toute une pharmacie.

Combien j'étais loin de soupçonner le miracle que devaient opérer dans l'esprit de sir James Clinton les effets très-matériels et extraordinairement prolongés des violentes secousses du *Persia !*

Pour moi, qui ne m'étais jamais senti mieux portant, ce fut avec le plus grand intérêt que j'observai les mœurs, les habitudes, les façons d'être toutes particulières et souvent très-originales dont un steamer offre le spectacle.

S'il est un endroit au monde où les femmes abdiquent toute coquetterie et où l'étiquette perd ses droits, c'est, à coup sûr, à bord, pendant les premiers jours de traversée. On voit les passagères, jeunes ou vieilles, se promener sur le pont au bras d'un officier, vêtues de gros manteaux et de capuchons peu élégants. Leurs cheveux sont en désordre, leurs bottines sont à moitié lacées, et, oserai-je le dire ? souvent une cuvette en métal est là près du banc où elles viennent s'asseoir en trébuchant, et où s'accomplit, trop souvent, hélas ! le dénoûment d'une catastrophe prévue par la pâleur de la victime et son mutisme forcé.

Je ne suis point un peintre réaliste et je le regrette presque, depuis que j'ai été témoin de quelques scènes en mer. Il y aurait là pour un Courbet peintre de marine de précieux sujets à traiter, et dont l'effet serait certain... sur les tempéraments délicats.

Bientôt les femmes courageuses qui luttent sur le pont contre le fatal balancement du vaisseau, joint au tremblement perpétuel de la machine, se voient forcées d'aller grossir le nombre des malheureuses dont on entend les gémissements sourds et chromatiques s'échapper par l'ouverture des dunettes, comme une plainte vaine qu'emporte le vent de l'Océan. Mais que le beau temps,

en rendant la mer plus calme, consolide les estomacs, et tout se transforme à bord comme par enchantement. Les femmes se parent et semblent ressusciter; elles sortent de toutes les ouvertures du navire, comme des hannetons sortent de dessous terre aux premiers rayons du soleil printanier, pour venir s'entretenir sur le pont ou achever un ouvrage de tapisserie commencé.

C'est dans ces moments d'embellie que naissent parfois de secrètes passions, rendues plus téméraires à l'arrivée, et qui souvent sont couronnées par le mariage.

La conversation n'est pas le seul plaisir qu'on puisse prendre à bord dans les jours de calme, assez fréquents depuis le mois de juin jusqu'à l'équinoxe de septembre. La mer est quelquefois unie comme un miroir, et ce qui ferait le désespoir des navires à voiles devient pour les bateaux à vapeur la condition la plus favorable à la marche du vaisseau. On ne sent, dans ce cas, d'autre mouvement que le tremblement causé par le mouvement de la machine. Tout le monde est alors gai et bien souvent on organise un quadrille sur le pont. Il se trouve toujours à bord un ou plusieurs musiciens, soit parmi les passagers, soit parmi l'équipage. A défaut de tout instrument, on userait des ressources naturelles pour former un orchestre ; les uns chanteraient, d'autres siffleraient,



Les passagers sur le pont. Dessin de Julian.

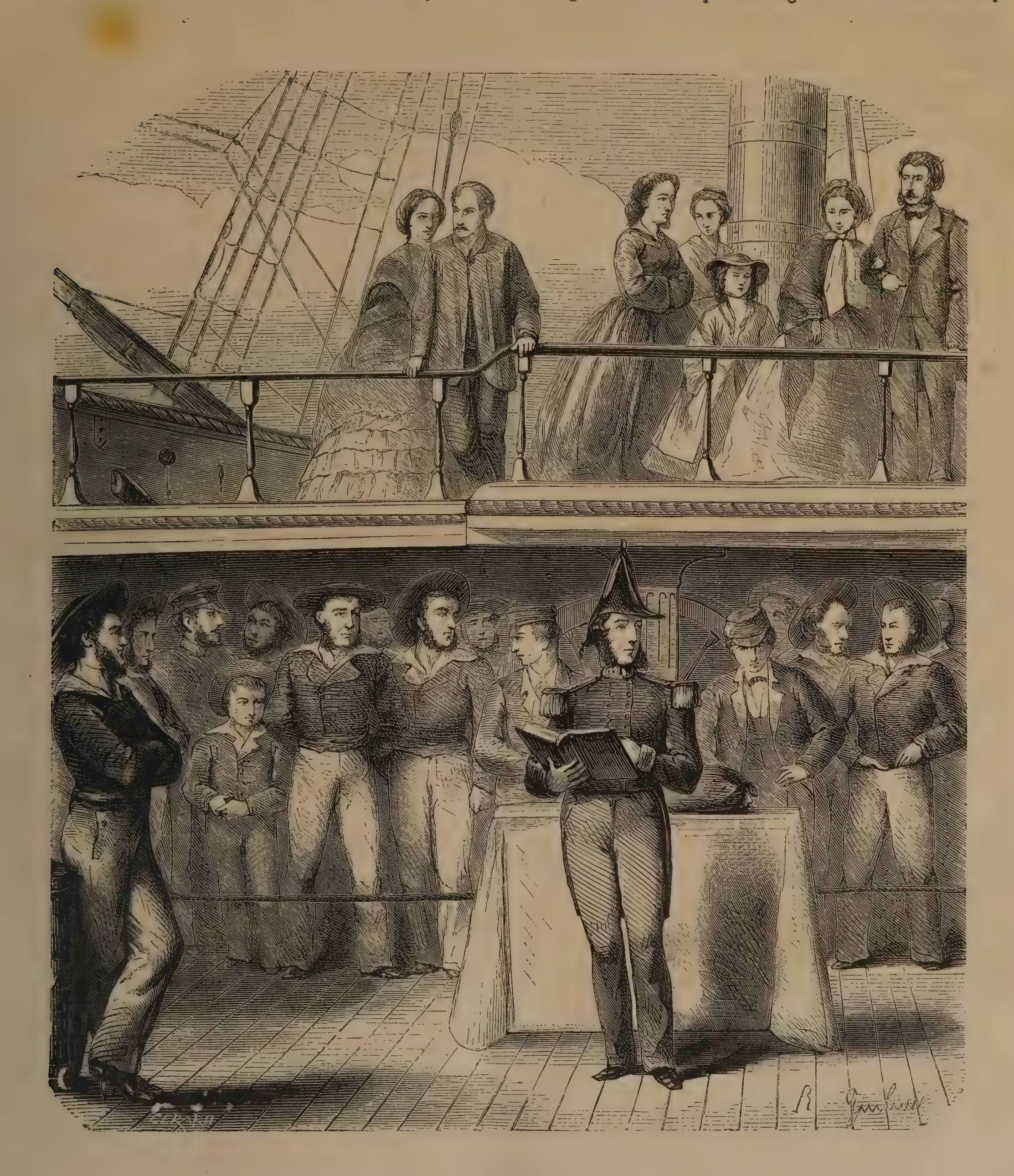
d'autres encore marqueraient le rhythme en frappant contre un objet quelconque. Mais les matelots anglais ou américains ont toujours leur Paganini, qui sait, sur une ou plusieurs cordes, racler un air de gigue, et c'est autant qu'il en faut dans la circonstance. Le quadrille a donc lieu et se prolonge parfois depuis le matin jusqu'à l'heure du dîner.

Le service de la table à bord des vapeurs anglais, particulièrement à bord du *Persia*, est d'un luxe véritablement princier. La table est couverte de surtouts en argent ciselé, et les trois services des dîners de gala ne laissent rien à désirer. La glace est fournie en abondance pendant tout le trajet et rentre dans le prix du passage, qui est de 750 francs pour la première classe et de 375 francs pour la seconde. Le vin seul se paye comme extra et il se vend très cher.

Après le dîner on joue aux cartes, et ce qui ne devrait être qu'une simple distraction dégénère souvent en une passion coupable. Il n'est pas rare de voir des gens se ruiner entièrement pendant les neuf à dix jours que mettent d'ordinaire les steamers à franchir l'Océan. Le capitaine seul aurait l'autorité nécessaire pour empêcher ces excès; mais il est trop occupé de la direction du navire pour surveiller les joueurs abandonnés à eux-mêmes.

Il y a aussi à bord des steamers une bibliothèque dont

les rayons regorgent de livres, et qui promet aux esprits studieux une lecture variée. On approche, et l'on reconnaît, non sans étonnement, que cette magnifique bibliothèque ne renferme qu'un seul livre traduit dans toutes les langues et imprimé dans tous les formats possibles. Ce livre, on l'a deviné, c'est la Bible. Personne n'y touche autrement que pour en admirer la reliure; mais cela fait très-bien au point de vue moral. Le dimanche, le service divin a lieu à midi. Deux cordes sont tendues au travers du pont, pour laisser aux officiants l'espace nécessaire à la cérémonie. Sur les deux côtés du pont se rangent en file les quatre-vingts ou cent hommes d'équi-



Le service divin à bord. Dessin de Julian.

page que portent d'ordinaire les grands steamers transatlantiques. Tous ces marins sont en grand uniforme et se tiennent debout. Le capitaine paraît portant une Bible sur un coussin de velours rouge, et tout se passe à peu près comme dans les temples protestants.

Ce qu'il y a de plus à craindre en mer, c'est le feu. Aussi les précautions les plus minutieuses sont-elles prises pour éviter tout accident de cette nature. Le *steward* seul a le droit d'ouvrir les récipients de verre très-épais qui renferment les bougies dont les cabines sont éclairées. A onze heures du soir, ces bougies sont éteintes. A cette heure de la nuit, les passagers doivent être couchés. Si quelqu'un veut veiller sur le pont au delà du temps fixé, il trouve sa cabine fermée à clef, et se voit

forcé, pour ne pas dormir à la belle étoile, — quand il ne pleut pas, — d'avoir recours à la complaisance du steward. Le tarif de cette complaisance est fixé à un dollar (cinq francs et vingt centimes). Il en coûte beaucoup plus cher quand, contrairement aux règlements, on se permet de fumer dans son lit. Les fumeurs sont d'autant plus coupables, quand ils enfreignent ces sages dispositions, que, sur l'arrière du navire, près du gouvernail, se trouve une chambre qui leur est réservée.

Le matin, les voyageurs envahissent les salons de coiffure, où d'habiles barbiers vous rasent et vous frisent, malgré le roulis, d'une main aussi sûre que légère.

Les capitaines des steamers transatlantiques reçoivent un traitement fixe qui varie de vingt-cinq à trente mille francs par an. A côté de ce salaire élevé, ils se créent généralement d'autres bénéfices. Par exemple, ils transportent en Angleterre du gibier américain, très-estimé à Londres, et qu'ils conservent frais dans de la glace, dont tous les bateaux à vapeur sont amplement pourvus. Puis ils reçoivent des passagers de nombreux et souvent de riches cadeaux en témoignage de leur reconnaissance pour les bons soins dont ces derniers ont été l'objet.

L'effectif des officiers à bord des steamers anglais est, en moyenne, de dix à douze, y compris le service tout spécial de la machine. Ces officiers sont détachés de la marine royale et en portent l'uniforme. Nulle part autant que sur un navire, peut-être, l'inégalité des conditions ne se reflète dans les habitudes et sur la physionomie des gens de l'équipage. Le capitaine, maître après Dieu, est un superbe autocrate, dont toutes les paroles sont pesées, tous les gestes étudiés. Louis XIV n'était pas plus majestueux à Versailles qu'un capitaine de steamer à son bord. Tous les jours, à midi moins quelques minutes, il monte sur le pont, suivi d'un jeune aspirant en uniforme. Cet aspirant porte la boîte aux instruments nécessaires à prendre hauteur. Le capitaine ouvre gravement cette boîte et en tire son quart de cercle, lequel est toujours plus fin, plus riche que ceux des officiers qui l'entourent et qui observent avec lui.

L'ingénieur en chef a les mêmes appointements que le capitaine. Ses fonctions sont certainement aussi importantes que celles de ce dernier. Tandis que, la nuit venue, le capitaine repose en paix dans ses appartements, décorés avec le plus grand luxe, l'ingénieur en chef surveille le service aussi difficile que dangereux et pénible de la machine. Il ne se montre jamais sur le pont. Aussi est-on tout surpris de le voir apparaître sur la dunette, revêtu de son riche uniforme, pendant les courts moments que le navire, rendu à destination, met à arriver au quai et à se faire amarrer.

Une physionomie qui tranche sur toutes les autres, c'est le *purser* (comptable). D'ordinaire, le comptable est un jeune homme qui n'a du marin ni le langage ni les manières. C'est qu'en effet le purser navigue, mais il n'est point marin dans l'acception rigoureuse du mot. Il ne se mêle jamais en rien de la direction du navire, et ne s'occupe, comme l'indique sa qualité, que de l'économie financière du bateau. Il n'a presque rien à faire pendant la traversée, et ne devient réellement utile qu'à l'arrivée. C'est lui qui procède au débarquement des colis et reçoit les sommes dues. Au départ, il doit veiller à ce que les approvisionnements de toute espèce soient faits suivant les instructions données.

Pour utiliser le plus agréablement possible ses moments de loisir pendant la traversée, le comptable se rend indispensable auprès des dames par mille gracieuses prévenances, notamment en leur offrant le bras quand elles désirent se promener sur le pont.

J'ai parlé plus haut de l'ingénieur en chef, dérobé à tous les regards par les soins incessants que commande la machine. Cet officier a sous ses ordres un équipage invisible comme lui, dont la plupart des passagers n'ont même pas l'air de soupçonner la présence, et qui pourtant sont le cœur même et l'âme du vaisseau.

Que le lecteur sonde avec moi les profondeurs cachées du steamer, et tout un monde matériel et moral va se révéler à lui.

La machine, étant la partie la plus importante d'un vapeur, en occupe naturellement la meilleure place. De là, la cherté du fret sur les steamers, qui ne laissent aux colis que peu d'espace à l'avant et à l'arrière du navire. Un étroit escalier en fer découpé nous conduit au premier étage de la machine. Cet escalier prend naissance à l'ouverture ménagée entre les deux prises d'air, lesquelles laissent apercevoir aux promeneurs sur le pont, le mouvement majestueux et régulier des pistons, lesquels impriment le mouvement de rotation à l'arbre de couche.

Nous voici arrivés dans une étroite galerie, toujours en fer et à jour, de laquelle on aperçoit, à trente ou quarante pieds en dessous, les chauffeurs, que nous observerons mieux dans un moment.

Ici, il faut se faire mince, serrer les coudes et marcher droit, sous peine d'être enlevé et broyé par une bielle ou par un des gigantesques pistons, dont le mouvement cadencé a quelque chose d'effrayant. La perspective d'être broyé si l'on fait un faux pas ou qu'on ne s'amincisse pas assez, jointe à la chaleur que l'on ressent et à l'odeur d'huile chaude qui vous saisit à la gorge et bouleverse l'estomac des plus robustes, fait de cette galerie une promenade peu fréquentée de messieurs les passagers. Enfin j'y suis, et j'y reste pour observer autant que possible le service mystérieux de la machine.

Au bout de cette galerie, se trouve un espace relativement assez grand ; c'est le poste de l'ingénieur en chef. Il est assis sur un petit escabeau en fer et suit constamment des yeux les mouvements divers de ce qu'on pourrait appeler les organes de la vie du steamer. L'ingénieur a, réunis sous la main, tous les robinets, tous les boutons, toutes les roues qui servent à faire mouvoir, ralentir ou arrêter la machine. Près de lui aussi se trouvent fixés les différents timbres servant à transmettre à l'équipage intérieur les ordres du capitaine.

Puis on voit une série de très-curieux cadrans, dont un indique la quantité d'eau qui se trouve dans les bouilloires, et un autre, la quantité de vapeur dépensée.

Près de ces deux cadrans, il en est un autre qui mérite une attention spéciale.

Celui-ci, qui renferme une horloge, a pour but d'indiquer les tours de roues du steamer ; si bien qu'après une traversée, quelque longue qu'elle soit, on sait au juste le nombre de tours de roues accomplis par le bateau. En moyenne, le ***Persia*** et le ***Vanderbildt*** font quinze tours de roues à la minute ; ce qui fournit, pour une traversée de neuf jours, cent quatre-vingt-dix-sept mille six cent quarante rotations. Les chiffres, dans cet ingénieux cadran, viennent se placer d'eux-mêmes en vue à chaque rotation. Il est intéressant, pendant la traversée, d'aller de temps à autre consulter ces chiffres, dont le nombre toujours croissant encourage les passagers, impatients d'arriver.

L'ingénieur que nous avons vu à son poste d'observation, c'est-à-dire sur son étroit escabeau de fer, est

entouré d'un état-major qui se compose de trois ou quatre aides ingénieurs, autrement dit mécaniciens.

Le graissage de toutes les parties constitutives de la machine est une opération des plus importantes et qui exige un soin tout particulier. Il y a toute une escouade de huileurs, et il est vraiment curieux de les voir, armés de leur burette, avancer le bras en faisant le mouvement contraire du mouvement des parties de la machine qu'ils veulent arroser d'huile. Une seconde de distraction, et la main et le bras peuvent être broyés. Il est des huileurs qui grimpent au milieu même des rouages, pour de là laisser couler l'huile dans des récipients *ad hoc*. Que le roulis leur fasse perdre un tant soit peu leur équilibre, que l'odeur nauséabonde qui s'exhale de partout en cet endroit, où il fait une chaleur excessive, trouble un instant leur cerveau et leur occasionne une faiblesse, et les voilà broyés sans qu'on puisse même tenter de les soustraire à une mort horrible. Eh bien, ces hommes font le plus modestement du monde cette périlleuse besogne, qui est aussi la plus pénible après celle des chauffeurs.

Je n'ai jamais tenté de pénétrer jusqu'à eux, sentant bien que mes forces ne me permettraient pas d'y vivre dix minutes. Comment, grand Dieu! peut-on volontairement se faire chauffeur de steamers!... On les paye pour cela, dit-on. Tant il est vrai que tout s'achète et que tout se vend, jusqu'à la santé et jusqu'à la vie des hommes.

Le spectacle est digne du crayon d'un grand artiste. Qu'on se figure, dans un endroit où la chaleur est pour ainsi dire insupportable, des hommes presque entièrement nus, noircis par le charbon, couverts de sueur, et sur le torse desquels se reflète une lueur rougeâtre et fantastique. Ils marchent dans l'eau qui s'est échappée des pompes alimentaires et sont armés de longues tringles de fer, avec lesquelles ils attisent le feu. A droite et à gauche, viennent aboutir deux voies ferrées, sur lesquelles roulent, à de courts intervalles, des caisses remplies de charbon, aussitôt dévorées par l'immense brasier. Ce spectacle, étrange et saisissant, rappelle l'enfer de Dante et toutes les scènes de diableries qui y sont décrites. Rien de plus diabolique, en effet, que ce métier de chauffeur, qui, lorsqu'on le fait un peu trop longtemps, rend pulmoniques les hommes les plus robustes.

A de rares intervalles, les passagers, indifférents à tout ce qui se passe au-dessous d'eux, voient avec surprise sortir d'une écoutille une tête charbonnée, mais livide sous le charbon et baignée de sueur, qui vient pendant quelques secondes respirer un peu d'air pur et frais.

C'est un chauffeur qui sent que la vie l'abandonne et puise des forces nouvelles pour pouvoir achever son quart.

Nous en avons dit assez pour faire comprendre le travail de la machine.

Revenons sur le pont

La traversée est souvent marquée par quelque incident comique ou funèbre.

Celui qui marqua le quatrième jour de notre départ fut à la fois funèbre et comique.

Le mari d'une vieille Anglaise, épuisé par une maladie dont il était atteint depuis longtemps, et par le mal de mer, mourut ce jour-là. L'usage invariable en pareil cas est de jeter le cadavre à la mer, après lui avoir attaché au pied un boulet de canon et avoir dit, sans pompe aucune, une prière pour le repos de son âme. Mais la pauvre veuve, qui voulait avoir la suprême consolation de pleurer sur la tombe du défunt, supplia d'une manière si pathétique le capitaine de conserver le corps de son mari jusqu'à l'arrivée, qu'il céda à ses instances.

Le corps ne fut donc pas jeté à la mer.

Mais quel moyen allait-on prendre pour combattre la décomposition à cette époque de l'année où la chaleur était grande? Voilà ce que chacun se demandait, lorsqu'un loustic (il y en a à bord de tous les navires, comme dans toutes les casernes) s'avisa de dire que le mort était conservé dans la soute à la glace, et qu'il avait pu s'en assurer malgré les précautions prises pour cacher cet horrible mystère. Or, comme tout le monde faisait un usage constant de glace pour rafraîchir les boissons, et que l'eau même qu'on buvait n'était autre que de la glace fondue et tirée de cette même soute où le mari de l'Anglaise se conservait pieusement à son amour matrimonial, ce fut parmi les passagers un cri d'indignation général. Bon nombre de femmes profitèrent de cette occasion pour se trouver mal, exposer leurs grâces sous un nouveau jour, et prouver, par la même occasion, la sensibilité de leurs nerfs. Le capitaine eut beau affirmer que cette fable extravagante ne méritait pas créance, à dater de ce moment très-peu de personnes firent usage de glace, et tout le monde but du vin.

J'ai toujours pensé que le sommelier du bord n'était pas étranger à cette invention, qui se traduisit pour lui par de gros bénéfices.

Nous étions arrivés au huitième jour de traversée. La mer était houleuse et mon infortuné compagnon n'avait, depuis les premiers moments du départ, pris aucune nourriture... au contraire. Il faisait peine à voir, tant il était faible, pâle et amaigri. On eût dit un cadavre sans les fréquents accès de mal de mer par lesquels seuls il donnait encore signe de vie. Tous les soins que le steward et moi nous lui prodiguions étaient impuissants à combattre ce terrible mal de mer, qui l'eût certainement tué, pour peu que la traversée se fût prolongée.

— Courage, colonel, lui disais-je de temps à autre, nous arrivons.

Et je disais cela sans songer que le malheureux ne voulait arriver en Amérique que pour en finir avec la vie.

A partir de ce huitième jour, tous les yeux furent fixés à l'horizon pour tâcher de découvrir le bateau pilote qui devait nous accoster.

Mais rien ne parut jusqu'à la nuit.

A onze heures, les passagers étaient rentrés dans leur cabine comme d'habitude. Moi, je voulus veiller plus longtemps sur le pont, dans l'espoir de voir apparaître le bateau tant désiré, et pour être témoin de l'opération curieuse et hardie d'accoster.

Je fus amplement récompensé de ma peine.

Vers minuit, j'entendis, non sans une vive émotion, la vigie en observation sur le haut du mât d'avant crier, d'une voix affaible mais solennelle : *Light oh !* (lumière, oh !). Au même instant je sentis que la vitesse du steamer avait diminué. Je courus sur l'avant, mais je ne pus rien voir. Les hommes de quart m'assurèrent pourtant qu'une lumière était en vue, et que, suivant les probabilités, c'était la lumière du pilote. Je regardai dans la direction indiquée, et, au bout d'un quart d'heure, je vis apparaître, mais pour disparaître aussitôt, une lumière à peine perceptible. La lumière reparut pour moi quelques instants après et devint de plus en plus fréquente et sensible. C'était bien, comme on l'avait supposé, le bateau pilote qui marchait droit sur nous toutes voiles au vent.

Je demandai à un officier de quart à quelle distance de terre nous nous trouvions.

— A quatre-vingts milles du cap Race, me répondit-il.

Or, le cap Race est la terre américaine la plus avancée en mer.

Ce fait seul peut donner une idée de la hardiesse des pilotes américains dont les embarcations, d'ailleurs admirablement construites, ne sont guère plus grandes que certains canots à voiles de rivière.

L'opération d'accoster, quand la mer est houleuse, est très-difficile, très-périlleuse, surtout la nuit. A côté du vapeur qui paraît solidement assis sur la vague, le bateau pilote fait l'effet d'une coquille de noix, qu'un choc contre l'immense navire va briser en mille pièces.

Ce ne fut donc pas sans crainte que je vis s'approcher de notre bord cette légère embarcation, ballottée par la mer d'une façon désordonnée. Tantôt le bateau, suivant l'impulsion ascendante de la vague, semblait fixé sur sa pointe comme le couronnement d'un obélisque liquide, et montrait jusqu'à sa quille ; tantôt, au contraire, précipité dans un abîme, il disparaissait entièrement à la vue, entre deux montagnes écumantes et furieuses. Plus le bateau se rapprochait du steamer, et plus le spectacle devenait saisissant. Parfois, en voyant l'embarcation au sommet de la lame, et bien au-dessus du pont de notre navire, on pouvait craindre que la chaloupe ne vînt tomber à bord, ou se briser contre une des parois du vaisseau, ce qui, malheureusement, est arrivé quelquefois.

Enfin, l'heureux embarquement du pilote allait mettre un terme à mon anxiété.

Profitant d'un instant favorable où la chaloupe se trouva au niveau de l'échelle de la mâture, il la saisit au vol, pour ainsi dire, avec autant d'audace que de bonheur, et l'embarcation, virant de bord aussitôt, s'éloigna rapidement du steamer, à la recherche de quelque autre navire.

Chaque bateau porte plusieurs pilotes, et ne revient au port d'embarquement que pour en reprendre d'autres.

Le lendemain, de très-bon matin, le bruit se répandit partout à bord que nous avions un pilote, et la plupart des passagers voulurent contempler le visage du premier Américain qui s'offrait à leurs yeux.

Un grand nombre lui adressèrent des questions relatives à New-York ; d'autres lui demandèrent des journaux américains, sans doute pour prendre connaissance du cours des marchandises. Ce jour-là, le capitaine nous annonça que, si rien de fâcheux ne survenait, nous déjeunerions le lendemain à New-York. En conséquence, et suivant l'usage à bord de tous les steamers transatlantiques, il nous offrit un dîner d'adieu avec accompagnement obligé de champagne. Au dessert, un des passagers se leva et proposa un toast en l'honneur du capitaine. Aussitôt le vin coula de nouveau dans les verres, et, d'après la coutume en Amérique, quand on veut honorer autant que possible la santé de la personne à laquelle on boit, on fit, d'un commun accord, entendre les exclamations suivantes :

(*Mezza voce*) *hip, hip, hip, hourrah !*

(*Forte*) *hip, hip, hip, hourrah !*

(*Fortissimo*) *hip, hip, hip, hourrah !*

Le capitaine remercia par un *speech* bien senti, et les *hip* et les *hourrah* recommencèrent de plus belle par trois fois, et avec les nuances que je viens d'indiquer.

Dès que le jour parut, chacun put voir la terre américaine se dessiner à l'horizon comme un nuage violet. Grâce à la rapidité du *Persia*, qui filait vingt milles à l'heure en ce moment, le nuage prit bientôt une physionomie plus accentuée.

Nous distinguâmes à l'œil nu de vertes prairies où paissaient des bestiaux, des maisons blanches jetées pittoresquement sur la colline, et nous sentîmes l'odeur embaumée et fortifiante de la terre, odeur qu'on ne peut apprécier qu'en mer, après une traversée de plusieurs jours.

Je voulus faire jouir sir James Clinton de ce charmant spectacle. Mais il était si faible, que nous fûmes obligés de nous mettre à deux pour l'habiller et l'aider à monter sur le pont.

En contemplant ce riche et si attrayant spectacle de la nature, il ne put contenir une exclamation de plaisir, se mit à rire comme un enfant, et, me prenant la main avec effusion :

— J'étais fou, me dit-il, de vouloir mourir, et je vous dois la vie.

— Ah ! colonel, lui répondis-je très-ému, que vos paroles me font de bien. Nous n'irons donc pas aux chutes du Niagara ?

— Si fait bien, me dit-il, mais pour les admirer, en ayant bien soin de ne pas trop nous aventurer vers les bords, car c'est un endroit très-dangereux.

Le colonel était radicalement et à jamais guéri du spleen. Les flots de bile échappés de son corps, secoué pendant neuf jours comme une bouteille qu'on rince, étaient évidemment la cause de cette triste disposition de son esprit. La cause n'existant plus, l'effet cessa aussitôt, et le colonel, qui devina mon étonnement, me dit :

— Voilà ce que c'est que de nous, mon ami. Un vomitif change les dispositions de notre âme, une saignée nous ôte le courage, un purgatif suffit quelquefois à modifier profondément la passion la plus exaltée. Comment, en face de ces humiliantes vérités, l'homme peut-il se montrer vaniteux ?

Pour toute réponse à cette boutade philosophique, j'embrassai le colonel avec effusion. Il me semblait qu'il était devenu un peu ma propriété, depuis que, grâce au mal de mer, il avait abandonné ses sinistres projets. Je l'aimai presque comme on aime un fils.

Quelques moments plus tard, le steamer était amarré à son quai.

Nous étions à New-York.

III. — QUELQUES MOTS SUR L'HISTOIRE DE NEW-YORK. — PHYSIONOMIE GÉNÉRALE DE LA VILLE. — LE CASTLE GARDEN ET LES ÉMIGRANTS.

Il n'est pas inutile, pour faire apprécier les progrès extraordinaires de la civilisation américaine, de remonter jusqu'à la première colonisation européenne de ce point de terre des Etats-Unis où est bâtie la ville de New-York.

Le premier explorateur européen qui débarqua dans la baie de New-York est Henri Hudson. Il avait, à trois reprises différentes, tenté de découvrir le passage du nord-ouest où, depuis cette époque, Franklin et tant d'autres intrépides navigateurs ont trouvé une mort aussi glorieuse qu'horrible. Désespérant de se frayer un passage à travers les barrières de glace de cette partie morte de notre globe terrestre, Hudson quitta l'Angleterre pour la Hollande, où il prit du service dans la Compagnie des Indes orientales.

Alors la Hollande comptait comme la première nation

maritime du monde. Ses vaisseaux, au nombre de vingt mille, montés par cent mille matelots, étaient les maîtres de toutes les mers.

Alors l'Angleterre n'avait, pour ainsi dire, ni marine, ni commerce, ni industrie.

Comparez aujourd'hui, sous ce triple rapport, la Hollande avec l'Angleterre, et vous aurez une preuve de plus, preuve saisissante et presque effrayante de l'instabilité des choses humaines.

Mais revenons à Henri Hudson.

C'est le 3 septembre 1609, que la baie de New-York, si vaste, si belle et si sûre, s'offre à son œil étonné.

Quelle émotion ce doit être que la découverte d'un monde nouveau !

Comme le navire avançait lentement et avec prudence, Hudson, muni de sa longue-vue, vit accourir sur le rivage la population indienne tout entière, qui crut à une visite de leur dieu dans un canot sans pareil. Les naturels se prosternèrent devant l'embarcation divine, et firent retentir l'air de leurs cris, auxquels l'allégresse se mêlait à la terreur.

Ayant aperçu, sur le pont du navire, Henri Hudson en



Vue de New-York, prise de Brooklyn. Dessin de Thorigny.

grande tenue, habit rouge, etc., ils ne doutèrent plus qu'il ne fût le grand Manitou, et songèrent dès lors à lui préparer une réception digne d'un Dieu.

Hudson débarqua, et les Indiens l'adorèrent, pendant quelque temps, en agissant auprès de sa personne comme ils agissaient d'ordinaire envers tous leurs manitous de bois et de pierre. Le capitaine se laissa patiemment adorer, après quoi, pour leur prouver que le créateur n'avait point d'intentions hostiles envers la créature, et qu'on peut être à la fois Manitou et bon prince, il fit apporter une barrique d'eau-de-vie qui fut aussitôt absorbée par la population indienne tout entière, hommes, femmes, vieillards et enfants.

De l'eau-de-vie offerte par les divines mains de Manitou en personne ! c'était une double fortune, et les Indiens n'en demandaient pas tant. Ils se fussent contentés de cette même eau-de-vie offerte par un simple mortel. Ils burent donc à gorge pleine, tant et si bien, qu'ils tombèrent tous en état d'ivresse.

C'est en mémoire de ce fait qu'ils nommèrent l'île où se trouve aujourd'hui bâtie la ville de New-York, Manahachtnicacks, dont on a fait par corruption Manhattan, et qui, dans le langage des sauvages, signifie : *l'endroit où ils se sont tous enivrés.*

Les Indiens ne furent pas longtemps à reconnaître que Henri Hudson n'était point un dieu, et ils en revinrent à leurs manitous en bois et en pierre, qui sont les véritables manitous. Malgré cette désillusion, qui dut être

cruelle pour beaucoup d'entre eux, le navigateur n'eut qu'à se louer des naturels du pays, généralement doux et naïfs.

Frappé des beautés de la rivière du Nord, qui encadre l'île avec la rivière de l'Est, il la remonta jusqu'à l'emplacement où est aujourd'hui bâtie la ville d'Albany, capitale de l'Etat. Partout, dans ce trajet, Hudson reçut les protestations d'amitié de la part des Indiens, qui firent avec lui des échanges de différents objets naturels et fabriqués.

En souvenir de cette exploration, la rivière du Nord prit le nom, qu'elle a conservé, de Hudson's River.

L'heureux navigateur anglais remonta la rivière du Nord et remit à la voile pour l'Europe, où il arriva sans accident notable peu de temps après son départ de la rive américaine.

Le rapport favorable qu'il fit en Hollande de sa découverte donna lieu à une expédition composée de deux navires qui mirent à la voile dans le courant de l'année 1614. Ces navires étaient commandés par Adrian Block et Hendrict Christianse.

Ce fut sous les auspices de ces deux capitaines que furent construites les premières habitations européennes sur l'emplacement de New-York.

Ces habitations ne s'élevèrent d'abord qu'au nombre de quatre, protégées par une redoute qui fut bâtie l'année suivante.

Ils nommèrent ce petit groupe de maisons la Nouvelle-Amsterdam.

Pendant les premiers temps, ce ne fut pour les Hollandais qu'un simple poste commercial et militaire, ayant pour unique objet le trafic des fourrures.

Tout le monde sait ce qu'est devenu, en si peu d'années, le modeste poste des Hollandais, converti en une des plus grandes et des plus riches villes du monde. Mais on ignore généralement par quelle suite d'événements cette étonnante conversion s'est opérée. C'est ce que nous allons faire savoir en quelques mots.

L'île de Manhattan était un trop joli morceau pour ne pas être convoité. L'Angleterre le convoita, et fit si bien qu'elle l'enleva aux Hollandais en 1664, qui l'enlevèrent aux Anglais en 1673, qui l'enlevèrent de nouveau aux Hollandais un an plus tard, mettant ainsi en pratique, avec une persévérance remarquable, cette loi des nations conquérantes : « Ote-toi de là que je m'y mette. » Alors seulement les Anglais donnèrent à la Nouvelle-Amsterdam le nom de New-York, en l'honneur de James, duc d'York, à qui Charles II en avait fait présent. Si nous avions à faire ici une histoire de cette riche et magnifique cité, improvisée par la civilisation moderne qui a improvisé tant et de si belles choses, que de faits intéressants sous tous les rapports ne trouverions-nous pas à relater !

New-York, comme tout ce qui est grand et fort, ne s'est point élevé sans luttes. Tour à tour opprimé par des gouvernements despotiques qui agissaient sous l'impulsion de rois anglais superstitieux et tyranniques ; en proie aux dissensions intestines ; envahie par les Français du Canada, etc., etc., il n'a pris tout son essor qu'avec la liberté. De l'indépendance, en effet, date sa double prospérité morale et matérielle, ainsi que celle de toutes les villes des Etats-Unis.

Toutefois, il convient d'être juste envers tout le monde, et nous ne saurions oublier les dates antérieures à la déclaration d'indépendance qui marquent une généreuse tendance du gouvernement anglais, ou un progrès accompli dans la colonie.

La première école gratuite de New-York fut fondée en 1702.

Le premier journal parut en 1725.

La première bibliothèque s'ouvrit au public en 1729. Elle se composait de seize cent vingt-quatre volumes qui arrivèrent directement de Londres.

Enfin la première académie fut fondée en 1732.

Un chiffre curieux à constater, parce qu'il prouve à quelle puissance commerciale était prédestinée la première ville de l'Union, est celui-ci : de 1749 à 1750, deux cent quatre-vingt-six navires quittèrent le port de New-York pour l'Europe, chargés de farines, de grains, d'huile de lin, de fourrures, de bois à différents usages, de fer, etc.

En grandissant et en devenant forte, la colonie anglaise voulut, ce qui est assez naturel, couper ses lanières, s'affranchir de protections gênantes, marcher seule et libre dans ses droits et dans ses inspirations.

En 1765, une assemblée de délégués eut lieu à New-York afin de rédiger un rapport contenant les griefs des colons et la déclaration de leurs droits.

Une loi, plus vexatoire pour les colons que profitable à l'Angleterre, la loi du timbre, devint l'occasion du soulèvement général des populations.

Ces soulèvements de colons furent pour l'Angleterre le commencement de la fin, comme aurait dit Talleyrand.

En effet, ce qui n'avait paru d'abord aux Anglais qu'une simple émeute, facile à réprimer, n'était rien moins que le début de la guerre de l'indépendance, dont l'issue, comme on sait, fut la proclamation de la république des Etats-Unis le 4 juillet 1776.

Dix ans après cet acte à jamais mémorable, la population de New-York avait doublé.

Et pourtant que de terribles épreuves n'eut-elle pas à supporter pendant ce court laps de temps où la fièvre jaune causa de si terribles ravages !

Mais le martyrologe de la ville ne faisait que commencer. Voyez plutôt.

En 1832, le choléra asiatique, qui fit son tour du monde, comme un compagnon de malheur, se dressa, à New-York, un reposoir orné de quatre mille trois cent soixante victimes.

Après la peste, ce fut le tour de l'incendie.

En une nuit, six cents maisons devinrent la proie des flammes.

La perte matérielle fut évaluée à cent millions de francs. Quant aux hommes qui périrent dans les flammes, on n'en sut jamais le nombre exact. Il fallut faire une large part à ce vaste brasier qui menaçait de tout consumer. La mine joua, et on démolit bon nombre de constructions intactes pour isoler le foyer de l'incendie, dont les flammes gigantesques s'apercevaient à plus de dix lieues en mer.

Après la peste et l'incendie, et comme pour couronner cet édifice de malheur, se manifestèrent partout les crises commerciales qui se produisirent dans les années 1836 et 1837, ébranlant si profondément le crédit public.

Puis un nouvel incendie éclata en 1845, moins terrible que le précédent, il est vrai, mais qui ne se liquida pas à moins de trente-cinq millions de francs.

Il y aurait eu là de quoi ruiner à tout jamais un peuple moins viable que le peuple américain.

Mais qu'est-ce que les pertes d'argent quand il s'agit d'une nation jeune, vigoureuse, entreprenante jusqu'à la témérité, active jusqu'à la passion, secondée dans ses efforts par les lois les plus libérales et les plus hospitalières du monde ! Le mal fut réparé, et si complétement,

qu'au bout de quelques mois personne n'en ressentit les effets, et qu'une ère nouvelle de prospérité s'ouvrait pour les Américains.

Maintenant que nous savons comment New-York a été fondé, que nous l'avons suivi dans ses principaux développements, examinons ce qu'il est au moment où nous écrivons ces lignes.

Ce qui frappe tout d'abord en débarquant dans la cité impériale (*empire city*), comme disent orgueilleusement les Américains, c'est le mouvement commercial qui se manifeste par une agitation fiévreuse de tous les habitants du *bas de la ville*.

C'est dans le bas de la ville, en effet, que se trouvent tous les dépôts de marchandises, et tous les *offices* dans lesquels les négociants américains font leurs transactions commerciales.

Quel mouvement, grand Dieu! on dirait que la ville entière est en déménagement.

Ou bien on se croirait dans un champ de foire.

On n'a pas foulé des pieds cinq minutes cette ville des affaires par excellence, qu'on s'explique l'étonnante prospérité de ce peuple éminemment laborieux et industriel. *Time is money* (le temps est de l'argent), disent-ils, et comme, avant tout, ils tiennent à s'enrichir le plus possible, ils ne perdent pas une minute.

C'est en vain qu'à New-York on chercherait des yeux un seul badaud sur le port ou ailleurs; le flâneur n'existe pas en Amérique, où l'on voit des enfants de douze ans, sérieux comme des diplomates dans l'exercice de leurs fonctions, traiter des affaires importantes, payer ou recevoir des sommes considérables.

Mais j'aurai bientôt l'occasion par des faits, qui, mieux que toutes les descriptions, donnent l'idée des mœurs et des coutumes d'une nation, de revenir sur tous les points saillants du caractère américain.

Pour aujourd'hui, ne l'oublions pas, je ne fais que d'arriver, et c'est ma première impression que je cherche à communiquer au lecteur, afin que, se substituant, en imagination, à ma propre personne, il voyage en quelque sorte ici même à ma place.

Le voyageur est curieux et il a bien raison de l'être.

Comprendrait-on qu'on changeât d'hémisphère, qu'on passât de la vieille civilisation européenne à la civilisation à peine naissante du nouveau monde, pour ne rien voir et ne rien entendre de ce qui peut intéresser les yeux et l'esprit? Il y a pourtant des hommes ainsi faits, qui demeurent dix ans dans un pays, sans rien voir ni entendre de ce qui caractérise ce pays. Mais ces hommes ne sont pas des voyageurs, ce sont des colis humains.

Donc ayant aperçu, étant encore sur le pont du steamer, une immense rotonde, d'un caractère très-original, et baignant dans la baie, à l'extrême pointe de New-York, je demandai à un employé du port, un Irlandais naturalisé Américain, le nom et la destination de cette construction bizarre.

— Cette construction, me fut-il répondu, se nomme le Castle-Garden. C'était autrefois une forteresse. La forteresse s'est changée en palais de l'industrie, le palais de l'industrie en théâtre lyrique, le théâtre lyrique en salle de concert, la salle de concert en un lieu de débarquement affecté aux nombreux émigrants qui viennent à New-York, pour de là se rendre dans l'intérieur des terres.

— Le Castle-Garden est donc, à cette heure, un hôtel? demandai-je.

— Non, me répondit mon interlocuteur; c'est un établissement qui appartient à la ville et dans lequel les émigrants reçoivent une hospitalité toute gratuite. New-York est le point de débarquement de la plupart des émigrants. Ils y arrivent, en moyenne, au nombre de douze mille par mois, soit cent quarante-quatre mille par an, sans compter les voyageurs plus aisés qui prennent passage sur les steamers, et qu'on peut évaluer à quinze cents par mois. Les trois quarts des émigrants qui partent pour l'Amérique sont Allemands; le dernier quart est presque tout irlandais. Les Allemands forment le plus précieux élément de colonisation pour l'ouest, vers lequel ils se dirigent presque tous. On les estime à juste titre pour leur sobriété, leur amour du travail, leur excellente santé qui résiste, dans une certaine mesure, aux exhalaisons du défrichement des forêts, et leur stabilité. Les Allemands qui se rendent aux Etats-Unis y vont avec la résolution de se faire naturaliser citoyens américains, d'y vivre en travaillant et d'y mourir. Ils font tous à la mère patrie un éternel adieu; et la nostalgie, cette consomption de l'âme, ne les atteint jamais. Il est vrai que les Allemands émigrent avec leur famille et tout ce qu'ils possèdent. Car, il faut qu'on le sache, si hospitalière que soit l'Amérique, elle a pourtant interdit l'entrée de son territoire aux émigrants qui ne justifient pas de ressources suffisantes pour subvenir aux premiers frais de déplacement et d'installation dans les terres. Des émigrants convaincus d'indigence ont été renvoyés dans leur pays par l'intermédiaire de leurs consuls respectifs.

— Ah! dit sir James, qui avait entendu ces dernières paroles, si l'argent n'est point une vertu humaine, comme ne craignent pas de l'affirmer les moralistes, il y touche du moins de si près, que le plus habile appréciateur ne pourrait pas souvent déterminer au juste la part de ces deux éléments dans l'estime de chaque homme aux yeux de la société.

— Aussi, répondis-je en riant, est-il toujours prudent, quand on tient à mériter l'entière estime des hommes, de joindre à beaucoup de vertus le plus d'argent possible.

— Avant que la municipalité de New-York eût affecté le Castle-Garden au débarquement des émigrants, c'est-à-dire depuis 1855, reprit l'employé qui me donnait ces renseignements, les malheureux Allemands étaient en butte à tous les vauriens de la ville, qui les volaient à l'heure et à la course. C'était pitié de voir ces pauvres diables, ne sachant pas un mot de la langue, poursuivis d'obsessions et de mensonges et volés souvent jusqu'à leur dernière pièce d'argent et jusqu'à leur malle, par cette catégorie de fripons que nous appelons ici *runners*, et dont le bas de la ville était autrefois infecté. Grâce au Castle-Garden, qui peut contenir jusqu'à dix mille personnes, et grâce aux conseils et à l'appui qui leur sont donnés par l'autorité, les émigrants gagnent à cette heure précisément ce qu'ils perdaient autrefois avec les runners. Aujourd'hui l'émigrant passe directement du paquebot qui l'a porté d'Europe à l'ancien Castle-Garden. Il déclare son âge, sa profession, ses ressources pécuniaires, le lieu où il désire se fixer, etc. Tous ces renseignements sont inscrits sur un registre. Puis, en attendant qu'il soit expédié au lieu de sa destination, un médecin constate l'état de sa santé et lui fait prendre un bain.

— Cette dernière opération, observai-je, ne doit pas être la plus désagréable aux émigrants, entassés dans l'entre-pont des navires un peu comme le sont les sardines dans les barils.

— Pas toujours, me dit mon interlocuteur. On s'est beaucoup réjoui dans toute la ville, il y a quelques mois, de la terreur d'une vieille Allemande qui se crut perdue

quand on voulut lui faire prendre le bain réglementaire. La pauvre femme ne s'était peut-être jamais baignée de sa vie. Toujours est-il que, lorsqu'elle entendit la vapeur siffler dans les robinets et qu'on lui dit de se déshabiller, elle poussa des cris effrayants, appelant à son secours tous les saints du paradis. Elle se mit à genoux et supplia qu'on la laissât vivre. En vain lui dit-on qu'on n'en voulait point à ses jours, mais à sa malpropreté. Tremblante de terreur, elle n'entendait même pas ce qu'on lui disait et finit par réclamer l'intervention de son consul. Le consul ne fut point appelé, comme bien vous pensez, et la vieille fut plongée de force dans la baignoire tant redoutée.

— Inutile, dit sir James que le mal de mer avait rendu à toute la gaieté naturelle de son esprit, de demander si cette femme savait nager.

— Pour en revenir aux émigrants, continua l'employé, ils demeurent deux jours au Castle-Garden, où ils sont nourris gratuitement, après quoi ils sont tenus de laisser la place à d'autres.

— Voilà, dis-je, un désintéressement exemplaire, digne des anciens patriarches.

— Oh! nos modernes patriarches ne valent pas les anciens, monsieur; ils sont moins naïfs et plus intéressés. Pour comprendre parfaitement la nature de l'hospitalité de la ville de New-York à l'égard des émigrants, il faut savoir tout ce qu'il y a de profond dans le calcul des Américains, les plus grands calculateurs du monde, vous le saurez bientôt quand vous aurez vécu parmi eux.

— Et quel est donc leur calcul?

— Le travail de chaque émigrant a été supputé, et les Américains estiment, en moyenne, à quinze cents dollars le prix de chacun d'eux.

— Très-bien, dit avec ironie sir James Clinton; je comprends à cette heure le philanthropique Castle-Garden, jeté sur la baie comme un rébus posé à la sagacité des nouveaux arrivés, qui savent généralement que les Américains ne sont pas des sœurs de charité.

Sir James apportait dans ses appréciations sur le peuple américain, qu'il ne connaissait pas encore, ce sentiment d'hostilité, pour ainsi dire native, que les Anglais professent pour les Américains, qui, du reste, le leur rendent avec usure.

A ce moment, nos effets ayant été visités avec cette promptitude que les Américains apportent en toute chose, nous descendîmes sur le quai.

Nos malles furent juchées sur l'impériale d'un énorme carrosse à dix places, qui nous transporta rapidement à Saint-Nicholas hotel, en longeant le Broadway.

Oscar COMETTANT.

(*La suite prochainement.*)

LES MÉTAUX. SÉRIE PAR CHAM. LE BRONZE.



« Une médaille de bronze à un artiste de ma force! Crétins de jurés! »

Ceci est le dernier mot de l'Exposition universelle et de toutes les expositions passées, présentes et à venir, — aussi longtemps que les génies incompris et les artistes méconnus se dédommageront de n'avoir ni talent, ni succès, ni renommée, en portant des barbes sales, des brûle-gueule et des sombreros.

P.-Ch.

LEÇONS D'HISTOIRE.

GRANDEUR ET DÉCADENCE D'UN CHEVALIER DU SAINT-ESPRIT.



Création de l'ordre du Saint-Esprit, par Henri III, en 1578. Composition de Sauvageot.

Il y a quelques années, je voyageais dans le Finistère, que j'ai si souvent exploré pour mes études sur la Bretagne.

Je m'arrêtai, un soir, au pied du vieux château de Ker***, et j'y rencontrai, au bout d'un champ, un paysan dont la physionomie me captiva.

C'était un vieillard de plus de quatre-vingts ans, dont la chevelure blanche, encore abondante, couvrait les épaules, et qui ressemblait plutôt au roi Lear qu'à un simple cultivateur. Il tenait comme un sceptre l'aiguillon de ses bœufs, et il conduisait sa charrue avec une dignité calme et vigoureuse.

Je remarquai que son enclos avait pour bornes une épée rouillée depuis des siècles, et une pierre sculptée où les attributs du Saint-Esprit se mêlaient à un écusson des croisades.

— C'est l'écusson de mes aïeux, répondit-il à mes questions, et j'ai fait partie moi-même de la dernière promotion des chevaliers du Saint-Esprit, sous le roi Louis XVIII.

Mon étonnement devint du respect, et même de l'admiration, car le vieillard n'ajoutait pas une plainte à ses confidences, et il me représentait à la fois la noblesse de race et de sentiment, le stoïcisme philosophique et la résignation chrétienne.

— Il y a deux cents ans, continua-t-il, ma famille possédait ce château avec deux lieues de pays à l'entour. Les révolutions nous ont dépouillés, de père en fils; et il ne reste plus à moi et à mes petits enfants que cet enclos, qui nous suffit, puisqu'il nous fait vivre heureux et indépendants.

Il termina en m'offrant l'hospitalité de sa chaumière, de son lait pur et de ses œufs frais, et je le suivis, en effet, dans sa demeure, où il me reçut au milieu de sa *maisonnée*, avec autant d'aisance et de simplicité qu'un roi de France dans son Louvre ou dans son Fontainebleau.

Le seul meuble qui rappelât ses grandeurs passées était un tableau écrit à la main et encadré d'or, où je lus ces lignes historiques:

« Yves-Jean, comte de Ker***, nommé chevalier du Saint-Esprit par S. M. le roi Louis XVIII, après avoir fourni les preuves de sa noblesse jusqu'à la seconde croisade. »

Puis, au-dessous d'une vieille gravure, dont s'est inspiré M. Sauvageot (1), notre habile dessinateur, cette courte notice sur l'ordre du Saint Esprit :

« Ordre créé par Henri III, le 31 décembre 1578, en mémoire de trois événements arrivés le jour de la Pentecôte : sa naissance, son élection au trône de Pologne et son couronnement comme roi de France. L'ordre se composait de cent chevaliers, y compris les princes du sang. Pour y être admis, il fallait prouver trois générations de noblesse et avoir déjà reçu le collier de Saint-Michel. Le roi, grand-maître, prêtait serment à son sacre. Il y avait neuf prélats: quatre cardinaux, quatre évêques ou archevêques et le grand-aumônier de France. Le collier du Saint-Esprit se composait de H couronnés, de fleurs de lis, de trophées d'armes en or, de flammes et de bouillons de feu. La décoration offrait une croix d'or à huit pointes, avec fleurs de lis aux quatre angles et au milieu ; d'un côté, une colombe aux ailes ouvertes, de l'autre, un saint Michel en or et en émail. La devise était : *Duce et auspice*. Le tout se porta d'abord au cou, puis en baudrier, avec ruban bleu de ciel ; et aussi en crachat sur la gauche de l'habit. Aboli en 1789, le Saint-Esprit fut rétabli sous la Restauration, et disparut enfin en juillet 1830 (1).

(1) M. Sauvageot nous donnera, après l'ordre du Saint-Esprit, les ordres de Saint-Louis, de la Légion d'honneur, etc.

— Et qui possède aujourd'hui votre château et vos domaines ? demandai-je au comte paysan, en prenant congé de lui.

— Un ancien palefrenier, me répondit-il sans dédain, un brave soldat devenu général, millionnaire et baron. Nous sommes les meilleurs amis du monde, et nous méditons ensemble le vieux proverbe de la noblesse : *Cent ans bannières, cent ans civières!* Dans un siècle, mes petits-fils reprendront la bannière et les siens la civière. Ainsi va la destinée. Le roi Louis XIII ne disait-il pas en riant : —Mon grand-père le greffier et mon aïeul le boucher de Paris?

Je me souvenais encore de cette admirable leçon d'histoire, donnée par le vieux chevalier du Saint-Esprit, lorsque j'en trouvai le second chapitre et la confirmation dans les ***Légendes de la Champagne***, par M. Alexandre Assier.

En 1778, le marquis de Nantouillet et un détachement des gardes du corps de Louis XVI s'arrêrent à Troyes, par ordre de Sa Majesté, devant une échoppe à cette enseigne : ***Henri, réparateur de la chaussure humaine.*** (Lisez simplement *savetier.*)

Telle était, en effet, au faubourg Croncels, la profession de Henri de Valois-Saint-Remy, descendant direct et très-authentique de Henri II, roi de France, et du propre sang de François Ier, chef des Valois.

On avait raconté, à la cour de Versailles, l'histoire de cette incroyable déchéance, les aventures de Jeanne de Valois, trouvée les jambes nues sur la route de Reims, et devenue la trop fameuse comtesse de la Motte, la mort à l'Hôtel-Dieu, en 1759, de Henri de Valois, le digne père du savetier de Croncels; — et Louis XVI avait ordonné au marquis de Nantouillet de visiter son royal cousin et de se mettre à sa disposition.

L'entrevue fut des plus piquantes.

Quand le marquis et les gardes s'avancèrent avec respect et le chapeau sous le bras, le cordonnier observant leurs chaussures de maroquin à boucles d'argent diamantées, leur dit sans s'émouvoir :

— Vous faites erreur, messieurs, je ne travaille que dans le vieux. Allez chez maître Christophe, première rue à droite.

Le marquis se nomma, et expliqua, au nom du roi, avec force compliments, les motifs de sa visite.

Alors le dernier des Valois ôta son bonnet de coton, renversa trois bottes d'un coup de poing et offrit une escabelle au marquis. L'échoppe étant trop petite, les gardes contemplèrent la scène du dehors, à travers un carreau de papier crevé.

— Le roi veut relever votre illustre famille et réparer les désastres du sort. Déjà mademoiselle votre nièce reçu les effets de sa sollicitude.

— Et je doute qu'on fasse rien de bon de cette péronnelle. Tenez, monsieur le marquis, je n'envie point la couronne de France à nos cousins de Bourbon. Je suis maître chez moi. Je contente tout le monde. Le roi peut-il en dire autant? Cela me rappelle un travail qui presse... vous permettez?

(1) Une des curiosités du musée des Souverains, au Louvre, est l'ancienne chapelle du Saint-Esprit, avec ses costumes et ornements, que nous avons décrits dans le *Musée des Familles*.

Et le savetier-philosophe continua sa besogne, tout en écoutant le marquis.

— Si vous ne voulez rien pour vous, pensez du moins à *messieurs* vos fils.

— Ils ne valent guère mieux que la nièce. Mais j'accepte pour eux. C'est leur affaire. Il ne faut point renverser la sauce avec le pied. Je serai curieux de voir si le roi fera ce que je n'ai jamais pu faire : un bon remontage sur une mauvaise tige !

Le marquis trouva le mot charmant, et tous les gardes vinrent saluer le cousin de Louis XVI.

Il les congédia d'un air dégagé et reprit son travail et sa chanson.

M. de Nantouillet, collé à l'escabeau enduit de poix, l'entraîna jusqu'à la porte, eut beaucoup de peine à s'en séparer, et y laissa un morceau de sa culotte de soie, aux grands éclats de rire du bonhomme.

Henri de Valois fut pensionné et fait comte. Ses fils entrèrent au service, mais pas un ne réussit à se relever. Le remontage ne valait rien, comme avait dit le savetier, — et les derniers Valois, assure M. Assier, sont encore à Troyes dans le ruisseau...

Les Bourbons eux-mêmes, depuis cette époque, sont tombés quatre fois du trône de France. Et par qui nous est donnée la moralité de ce récit, au moment même où nous l'achevons? Par un ministre de Napoléon III, hier proscrit et prisonnier, aujourd'hui empereur et l'un des arbitres du monde.

« — Messieurs, disait avec une rare sagacité et une vive éloquence, M. le comte de Persigny, en inaugurant, à Montbrison, les travaux de la Société savante de la Diana, dans l'ancienne salle des états du Forez, toute tapissée d'écussons, d'armoiries et de devises, la mobilité de la fortune, des titres, des fiefs et des terres a été la même à toutes les phases de notre histoire. Vous voyez de siècle en siècle des noms de laboureurs et d'ouvriers portés par la bourgeoisie et la noblesse, et réciproquement. Il n'est peut-être pas une famille de notre province qui, dans cette immense évolution de haut en bas et de bas en haut, n'ait passé, depuis neuf cents ans, par les divers degrés de l'échelle sociale. C'est une loi mathématique que tout individu d'une nation a pour ancêtres, à une époque déterminée, la population de cette nation tout entière... Voilà la vérité des généalogies, voilà les principes qui doivent présider à l'éducation des familles, et non ces règles d'orgueil, de vanité et de mensonge, qui les ont si longtemps égarées. Que si, en effet, chacun pouvait connaître sa généalogie vraie, le plus ancien noble, sachant qu'il a des parents dans les plus humbles chaumières, tendrait la main à ses frères avec une charité plus sympathique ; et le peuple voyant des représentants de sa race dans les plus hautes situations de la société, passerait avec moins d'envie auprès des détenteurs actuels de la richesse... Deux peuples ont ainsi compris la famille : les Arabes et les Ecossais, avec leur tribu et leur clan, dont tous les membres portent le même nom. Nous aussi, nous sommes le clan du Forez. Ces blasons et ces emblèmes sont notre gloire à tous, et nous faisons acte de bons citoyens en honorant ces reliques de nos pères ! »

Quel meilleur commentaire à notre leçon d'histoire que ces paroles sensées jusqu'à l'évidence, et pourtant originales jusqu'à l'audace, dans une occasion où tout esprit médiocre ou prévenu aurait échoué sur des lieux communs.

Bossuet et Massillon n'auraient pas mieux dit. Ils auraient seulement ajouté : Dieu seul est grand !

PITRE-CHEVALIER.

LA REINE MARGOT ET LE MOUSQUETAIRE (1).

A Jane Heulard de Montigny.

I. — LE CONSEIL DES ONZE.

Si ce n'était pour toi, blonde Jane, et si je ne te l'avais bien promis, je me ferais scrupule de prendre à mon illustre ami Alexandre Dumas ces deux titres qu'il a rendus si populaires ; mais c'est la faute de sa gloire même et aussi du charme qu'il sait répandre sur chacun de ses récits. Au carnaval parisien, les grands enfants et les petits enfants choisissent tous, pour se parer, les costumes de ses héros. Dans les salons et dans les rues, on ne voit que reines Margot, que chevaliers d'Harmental et que mousquetaires. Les passages sont encombrés de vicomtes de Bragelonne coudoyant Mlle de Belle-Isle ou quelque pensionnaire de Saint-Cyr. On pourrait travestir les quinze cent mille habitants de Paris sans excéder le nombre des personnages qu'il a si heureusement créés, et même il en resterait encore pour la province.

Ma petite histoire, du reste, ne se passe ni sous Henri IV ni sous Louis XIII. Elle est d'hier, du dernier carnaval. Le costume de ma reine Margot est tout neuf et le feutre de mon mousquetaire servira encore l'année prochaine, s'il plaît à Dieu.

Il y a un bel hôtel dans la rue du Faubourg-Poissonnière, un hôtel magnifique, habité par des gens qui sont très-riches. Je crois que le mari a été banquier ou agent de change ; la dame appartient à une famille de magistrature. Ils ont quatre filles, toutes quatre mariées et mères de beaux enfants, pour qui le grand bal de l'hiver dernier fut donné au jeudi gras.

Sans sortir de la maison, les petits enfants de M. et Mme Lemercier composent déjà de quoi former une contredanse : il y a six garçons et cinq filles. Avec les cousins et cousines, la famille peut bien aller à quarante mignons danseurs, tous gais, tous aimant à sauter, tous attendant le bal du jeudi gras avec une fiévreuse impatience.

(1) C'est une idée heureuse et charmante que de raconter une historiette simple et morale sous le titre de chaque grand roman célèbre de nos jours. C'est rendre la pomme aux filles d'Ève, après en avoir extrait le péché. Ainsi va faire notre éminent collaborateur Paul Féval, dans une série de *romans enfantins* qui s'appelleront *les Mémoires du Diable, les Mystères de Paris, le Fils du Diable*, etc. *La reine Margot et le mousquetaire* donneront à nos jeunes lecteurs l'avant-goût de ce fruit défendu, auquel un immense succès est assuré.

PITRE-CH.

Chaque année, en effet, quand vient ce gai jeudi, Mme Lemercier ouvre ses salons aux amis et aux amies de ses petits-enfants. Les invitations sont lancées quinze jours à l'avance pour que ces messieurs et ces demoiselles ne s'engagent pas ailleurs; on les orne de belles vignettes dessinées par nos meilleurs artistes et on les imprime sur papier rose pâle glacé, qui sent bon. Ce n'est pas Mme Lemercier qui invite, c'est Mlle Claire, c'est Mlle Antonine, c'est Mlle Louise, etc., avec M. Gaston, M. Maurice, M. Fernand et autres. La rédaction de ces lettres varie tous les ans; elle est ordinairement délibérée en conseil comme les missives ministérielles, mais il faut avouer que Mlle Claire et M. Gaston y ont la meilleure part. Ils ont du talent en effet tous les deux et de l'expérience. Claire a fait sa première communion, Gaston travaille pour être officier de marine et porte déjà le fameux gilet blanc croisé qui fit palpiter, depuis l'invention de la mer, tant de petits cœurs brestois et toulonnais. Il a le portrait de Jean Bart dans sa chambre et plusieurs curiosités, rapportées par ses collègues de l'expédition de Chine.

C'est le Conseil des Onze qui fixe la police du bal, le caractère des déguisements, le menu du souper, le choix des quadrilles. Il est souverain, ce Conseil; il a droit d'exclure de la liste d'invitation tout cavalier ou toute dame qui ne s'est pas décemment comportée au dernier carnaval. Ainsi Marie de Monval a-t-elle subi cette année ce suprême affront pour avoir lancé un coup de pied au bel Anatole, qui avait dansé trois fois avec Ernestine, au mépris de promesses solennelles et sacrées. Il faut mettre un frein à ses passions, Jane, et ne jamais lancer de coups de pied à personne.

Donc, le jeudi-gras, 7 février 1861, l'hôtel Lemercier présentait dès le matin un aspect inaccoutumé. Les tapissiers étaient maîtres des salons, et les domestiques effarés avaient dû se mettre aux ordres du Conseil des Onze. Il y avait eu trois cents invitations semées, dont quelques-unes étaient doubles et triples; on comptait sur quatre cents danseurs et danseuses, tous choisis parmi les plus élégants bambins de la capitale du monde civilisé. Toutes les célébrités de la mode avaient accepté : le bel Anatole, déjà nommé, dont le poney café au lait fait fureur au bois; Gérard, le bourreau des cœurs, qui a remporté le prix du patin au bois de Boulogne; le petit vicomte d'Azincourt, comédien de salon qui a fait déjà couler tant de larmes; Mlle Honorine, surnommée la Biche, élève de Marie Darjou sur le piano, et dont les petites mains vont rivaliser bientôt avec les doigts fériques de sa maîtresse; Mlle Aimée, célèbre danseuse; Mlle Lucie, qui fait la mode; Mlle Marthe, qui fait des vers.

Hélas! oui, des vers, et qui riment!

Tu aurais été invitée sans doute, Jane, si tu n'habitais notre bonne vieille Bretagne. Sisine, ma fille aînée, avait eu l'honneur de recevoir une lettre, mais elle n'est pas femme du monde du tout, à ce qu'elle dit, et, dans une réponse fort polie, elle s'excusa sur les soins de son intérieur. Il est un âge pour le plaisir. Sisine, ma fille, a bientôt huit ans et commence à aimer la retraite.

L'hôtel Lemercier, comme beaucoup d'autres, dont les propriétaires, arrivés à l'opulence, ne peuvent dépouiller tout à fait l'esprit commercial qui fut l'agent de leur fortune, est situé entre une vaste cour et un fort beau jardin, mais, sur le devant, une maison à cinq étages, une maison *de rapport*, pour employer le terme consacré, le sépare de la rue. Cette maison de rapport, louée des caves aux combles, paye l'intérêt des capitaux morts, représentés par la cour, l'hôtel et le jardin. Voilà comme quoi le luxe ne coûte rien quand on sait s'y prendre et qu'on a beaucoup d'argent.

Au cinquième étage de la maison de rapport, demeurait, depuis quelques mois, une jeune dame étrangère, qui était remarquablement belle, mais qui semblait triste et souffrante. Elle avait deux enfants, deux anges aux traits délicats, aux joues un peu pâles, autour desquelles bouclaient, par masses prodigues, d'admirables cheveux blonds. L'étrangère se nommait Mme Jacoby. Elle n'avait point de bonne; elle était pauvre, bien que sa toilette fût toujours décente et digne. On pouvait chaque matin la voir, à l'heure où les valets remuent seuls dans les maisons, secouer ses maigres tapis par la fenêtre et donner de l'air à sa chambrette pendant qu'elle faisait son modeste ménage. La petite fille descendait prendre le lait; le petit garçon, timide et peut-être honteux du fardeau qu'il portait, car il avait la fière beauté des races nobles, allait chercher le pain chez le boulanger de la rue d'Enghien.

Mme Jacoby sortait beaucoup, parce qu'elle travaillait pour vivre. Le concierge de la maison la respectait sans l'aimer, parce qu'elle ne disait point ses affaires. Selon l'apparence, elle devait donner, en ville, des leçons de chant ou de piano.

Le dimanche, elle menait ses enfants à la grand'messe de huit heures à Saint-Eugène. Ils étaient toujours propres dans leurs petits costumes demi-français, demi-hongrois qui ne se faisaient point remarquer, par la raison que Paris a pris depuis quelques mois, avec les modes espagnoles, les modes danubiennes, et se passe l'innocente fantaisie de jouer au moldo-valaque. Il faut bien que Paris divertisse ses vieux jours.

La mère et les deux enfants s'asseyaient toujours à la même place et formaient un groupe charmant. A tour de rôle, le petit garçon et la petite fille étaient chargés de remettre au quêteur l'humble offrande de Mme Jacoby, et c'était plaisir que de voir la couronne de bonté qui rayonnait alors autour de ces jeunes fronts. Certes, parmi les enfants riches amenés à l'église, il n'en était point de mieux élevés que ces deux-là. Ils priaient de tout leur petit cœur, auprès de la mère pieuse, dont parfois les grands yeux bleus se mouillaient de larmes.

Il y avait ici quelque profonde douleur fièrement dissimulée, un drame peut-être, mais un de ces drames où la souffrance, assurément, n'est point la fille du crime. L'âme est dans le regard. Le regard de Mme Jacoby était doux et calme comme la pureté d'une bonne conscience.

Après la messe, le petit garçon, qui pouvait avoir onze ans, offrait le bras à sa mère avec une courtoisie chevaleresque, et la petite fille, qui semblait être exactement du même âge (au point qu'on les disait jumeaux), se laissait prendre par la main. Ils revenaient ainsi tout droit à la maison et ne ressortaient plus.

Dans tout ce qui précède, il n'y a rien de bien surprenant; néanmoins, les gens qui ont assez de loisir pour s'occuper des affaires d'autrui voyaient là du mystère, et la concierge de la maison de rapport avait mis plus d'une fois son œil et son oreille à la serrure du logement du cinquième, la porte à droite. Je dois te confesser, Jane, qu'elle n'avait rien découvert qui pût trahir une pratique occulte ou la fabrication de la fausse monnaie.

Il va sans dire que le Conseil des Onze, formé par les petits-enfants de M. et Mme Lemercier, faisait ce qu'il voulait du matin au soir. Les pères et mères avaient bien parfois quelques velléités de montrer du caractère, mais il y avait l'autorité supérieure du bon papa et de la bonne maman, fondée sur le respect universel. Le bon

papa et la bonne maman ne voulaient pas que les enfants fussent contrariés. Ils prétendaient, bâtissant sur leur amour tout un naïf système de philosophie, que les enfants prennent un excellent caractère quand on ne les contrarie jamais. Si les enfants ne devaient jamais rencontrer dans la vie que des bons papas et des bonnes mamans, je trouverais ce système foncièrement raisonnable. Par malheur, il n'est pas nouveau, et tout le monde connaît ce devant de cheminée qui représente un enfant et une marmite, l'un abusant de l'autre.

Il n'y a au monde qu'un bon papa et qu'une bonne maman. Que penseriez-vous d'un précepteur qui déchausserait son élève pour lui faire traverser un champ de ronces, disant : On a les pieds bien plus à l'aise sans souliers?

Le monde est un chemin de ronces, bonne maman, bon papa, les épines de ces ronces sont longues comme des poignards. Jusqu'à l'heure où sera rouverte la grille du paradis terrestre, ne désarmez pas vos enfants bien-aimés.

Faites-les doux, mais faites-les forts.

Afin que, dès leurs premiers pas dans la vie, ils ne vous reprochent pas de les avoir trahis.

Il était cependant un point sur lequel M. et Mme Lemercier se montraient inflexibles. Les meilleurs ont leurs défauts. M. et Mme Lemercier avaient l'orgueil de leur position de propriétaires. Défense était portée au Conseil des Onze, défense rigoureuse *de se familiariser avec les enfants des locataires.*

Le juge au tribunal de commerce qui habitait le premier (bronzes et objets d'art) avait calèche et coupé, l'avocat à la Cour de cassation qui habitait le second avait voiture de famille, le jeune notaire du troisième avait tilbury en attendant le prix de sa charge qu'il devait prochainement épouser : c'est égal! Le chien ne fraye pas avec le loup. C'étaient des locataires. On devait être poli, mais froid. Que chacun se tienne à sa place !



Les onze chez le grand-papa. Dessin de Darjou.

Bon Dieu ! au quatrième il n'y avait déjà plus d'équipage, mais, au cinquième ! cette pauvre Mme Jacoby ne prenait l'omnibus qu'à la dernière extrémité. Il ne tombait pas sous le sens que le Conseil des Onze pût lier amitié avec les enfants de cette pauvre Mme Jacoby.

Voilà pourtant comme nous sommes faits, enfants, hommes ou vieillards : le Conseil des Onze se passait parfaitement bien des trois enfants maussades et rogues du juge au tribunal de commerce, il n'avait aucune envie de faire des avances au pâle héritier de l'avocat, la petite sœur du notaire, pimpante et pie-grièche, ne lui inspirait qu'une profonde indifférence, et les enfants du quatrième, élégants mais malpropres (misère et vanité), qu'on entendait se battre toute la journée, n'entraient même pas en ligne de compte ; mais le Conseil des Onze, imitant en ceci la concierge, s'occupait énormément des petits Jacoby.

On voyait leurs bustes d'en bas, coupés par l'appui de leurs fenêtres mansardées. Ils avaient l'air de s'aimer si bien et d'adorer si tendrement leur mère ! La petite chantait parfois : elle avait une voix d'ange. Le petit jouait de la flûte à ravir. Jamais ils n'arrosaient leurs fleurs sans échanger quelques baisers.

Et leur mère ! Je ne sais comment dire cela, mais le Conseil des Onze aimait leur mère tout à fait. Elle était si belle sous son modeste chapeau de paille qui n'avait point de fleurs ! Elle souriait bien rarement, mais quand elle souriait en regardant ses deux enfants chéris, il y avait tant d'amour dans ce rayon de joie !

Je vais te dire, Jane ; le Conseil des Onze avait, à l'unanimité, déclaré qu'elle était distinguée. Les enfants s'y connaissent mieux, souvent, que les grandes personnes. Moi qui te parle, je ne saurais expliquer bien au juste ce qu'on entend par ce mot, qui est le fond de la langue parisienne : *distinction*, mais je le respecte d'autant plus profondément que je le comprends moins. J'ai pensé une fois que la distinction consistait à être pâle, maigre et désagréable, mais on m'a prouvé que je me trompais en me citant Mme la marquise de Trinchard, qui est désagréable sans être pâle ni maigre. D'un autre côté, le poëte Tubéreux est pâle, maigre, désagréable sans être distingué ; qu'est-ce donc ?

Elle était pâle, oh ! certes, comme la madone qui pleure. Etait-elle maigre ? et ce mot vulgaire peut-il s'appliquer à la parfaite beauté ? La souffrance appauvrit les formes : elle avait tant souffert ! Etait-elle distinguée enfin ? Je ne sais. Elle était de celles qu'on regarde en rêvant et dont l'image glisse comme une vision céleste evant le souvenir agenouillé.

Le Conseil des Onze n'avait jamais fait de barricades depuis sa naissance jusqu'au mois de février 1861.

Toutes les invitations étaient lancées, lorsqu'un jour de pluie, Mlle Claire, ennuyée de son livre de contes, appella Mlle Antonine, ennuyée de sa poupée. Le petit garçon de Mme Jacoby lisait, debout, auprès de la croisée. Il avait la figure toute rouge de froid. Derrière lui, on voyait la tête blonde de sa sœur qui montait et qui descendait, secouant les riches boucles de sa chevelure. Elle sautait à la corde, — pour se réchauffer peut-être, car la concierge disait qu'ils n'achetaient point de bois.

M. Gaston et M. Maurice regardaient la petite fille au lieu de jouer.

— Il fait froid, dit Gaston.

— Ces deux-là ne vont jamais aux bals d'enfants, ajouta Maurice.

Claire soupira. Antonine dit :

— Je voudrais bien savoir s'ils ont des noms hongrois.

— Comment est-ce fait, les noms hongrois ? demanda la petite Agathe.

Les phrases de ce court entretien étaient fort insignifiantes, n'est-ce pas, Jane ? Eh bien ! je ne saurais t'exprimer la somme de curiosité, de compassion, mieux que cela, de tendre sympathie qu'elles contenaient.

La preuve, c'est que Mlle Agathe s'écria :

— Si nous les invitions tous les deux ?

La motion eut un succès d'enthousiasme et fut couverte d'acclamations. Le bruit passa au travers des carreaux de la mansarde. Le petit garçon leva les yeux de dessus son livre, et son sourire salua le Conseil des Onze. Il était ainsi, et ce n'était pas la première fois qu'il donnait à ses riches voisins des preuves de sa courtoisie.

Ne t'y trompe pas, Jane, c'est le riche qui doit toujours faire les avances, et il faut savoir beaucoup de gré aux sourires de ceux qui souffrent.

Maurice, qui n'y allait pas par quatre chemins, lui dit, ma foi, bonjour avec sa tête, et la petite Agathe lui envoya un baiser. Il rougit, rendit le baiser à la petite et se retira.

— Vite ! une lettre, dit Maurice.

— Et bon papa ?... murmura Claire avec la prudence de ses douze ans.

— Et bonne maman ? ajouta Gaston.

— Ah ! c'est vrai ! fut-il répondu d'un ton d'unanime chagrin. Ce sont des locataires !

— Pas beaucoup, reprit l'intrépide Maurice ; ils ont un si petit loyer !

Dans la bouche d'un autre, ceci aurait sonné mal, mais Maurice se moquait bien du taux des loyers, va !

— Qui m'aime me suive ! continua-t-il. Je vais aller demander la permission à bon papa et à bonne maman.

Les grands seuls hésitèrent quelque peu. Tous les petits s'élancèrent aussitôt en sautant sur les pas de Maurice, et les grands suivirent. C'est ainsi les jours de révolution : les petits marchent en tête, les grands ne suivent parfois que le lendemain. Mais, le lendemain, ils mettent les petits derrière.

Il y eut quelque chose de menaçant dans la manière dont Maurice frappa à la porte des grands parents. C'était un commencement d'émeute.

— Nous venons voir bon papa, déclara Maurice.

— Il est en affaires avec madame, répondit François.

— C'est égal. Nous venons voir bonne maman aussi.

— Monsieur a défendu...

— A bas François ! Bon papa et bonne maman disent toujours que nous ne venons pas les voir assez !

François, un doux vieux serviteur à cheveux blancs, fit mine de résister, mais il céda en riant à la première charge et ouvrit la porte pour annoncer :

— Tous ces messieurs et toutes ces demoiselles !

M. et Mme Lemercier pouvaient être en graves affaires, mais ce blond scélérat de Maurice avait bien raison : cela était égal. Il n'y a point d'affaires qui tiennent ! Tous ces messieurs et toutes ces demoiselles ! Le vieux couple fut en un clin d'œil entouré, dominé, baigné de caresses bruyantes. Quatre sur les genoux, deux entre les jambes, cinq ici et là ; une salve de baisers donnés, rendus, donnés encore. Et le cher brouhaha des rires.

— Oh ! bon papa, comme j'avais envie de te voir !

— Ecoute, bonne maman, François ne voulait pas nous laisser entrer ; il ne faut pas le gronder ; nous l'avons battu.

— Cause affaires devant nous, bon papa, pour qu'on sache.

— Veux-tu jouer ?

— Dis, fais le cheval !

Sur la table, à côté de Mme Lemercier, il y avait une tabatière d'écaille avec le portrait d'un beau jeune homme de dix-huit ans. Maurice, qui n'avait encore rien dit, se pencha sur le portrait.

— Tu vois bien, bonne maman, prononça-t-il à voix basse, je n'y touche que des yeux ; mais comme il était joli ! comme il était joli, mon oncle Henri, et comme je l'aime !

La vieille dame attira Maurice contre son cœur, et une larme vint à ses paupières.

— Chéri, murmura-t-elle d'une voix altérée, c'est toi qui lui ressembles le mieux.

Il y avait là quelque mélancolique histoire. Les rires cessèrent, en effet, et tous les enfants regardèrent tour à tour le portrait qui était sur la boîte d'écaille, tandis que M. Lemercier tournait la tête avec tristesse.

Maurice jeta ses deux bras autour du cou de la vieille dame et ses prunelles hardies brillèrent.

— J'irai le chercher dès que je serai grand, dit-il, et tu verras que je le ramènerai !

Puis, sans transition :

— Dis, bonne maman, on voudrait inviter le petit garçon et la petite demoiselle d'en face.

Il y eut un grand silence. Mme Lemercier regarda son mari, qui fronçait le sourcil.

— D'en face ! répéta le bonhomme avec un ton d'humeur, qui vous apprend à parler ainsi ? Nous n'avons personne en face... En face !... On demeure en face de quelqu'un quand on est sur la rue... Ici, nous sommes à l'hôtel Lemercier... et il y a de l'autre côté de la cour une maison de rapport que j'ai faite pour vous.... car, moi, j'étais bien assez riche.

— Eh bien ! c'est ça ! dit vaillamment Maurice, nous n'avons personne en face... on voudrait inviter ceux de vis-à-vis, dans la maison de rapport.

Il vous avait une figure de chérubin, ce Maurice !

— Qu'est-ce que j'ai dit ? demanda le bon papa avec sévérité.

— Tu as dit : Pas de locataires ; mais ce n'est pas chez le marchand de bronzes, au moins.

— Ni chez l'avocat, ajouta Claire doucement.

— Ni chez le notaire, insinua Antonine.

— C'est des petits, petits, petits locataires, acheva ce lutin d'Agathe en ramenant tous les cheveux blancs de M. Lemercier sur le bout de son nez.

— Les gens du quatrième ? demanda le grand-père avec étonnement.

— Non, plus haut.

— Les enfants de cette jeune dame, sans doute, dit la bonne maman d'un accent radouci.

Car ce coquin de Maurice la mangeait de baisers.

Il est certain que plus la distance grandit, plus la fantaisie est possible. On admet par caprice un bon paysan à sa table, et l'idée ne viendrait pas d'y faire asseoir un pimpant fournisseur. Les fortifications de M. Lemercier étaient élevées surtout contre son confrère au tribunal de commerce, contre l'avocat et contre le notaire. Ceux-là, dans son idée, étaient presque ses égaux, et devaient, à coup sûr, dans leur idée à eux, se considérer comme ses supérieurs. Les fréquenter, c'était descendre tous les degrés de son trône de propriétaire. Mais les locataires du cinquième : une escapade !

Cela ne tirait aucunement à conséquence. Le bon papa se fit prier pour avoir plus longtemps les caresses de ce troupeau de chérubins. Quand il prononça enfin le *oui* si impatiemment attendu, ce fut une explosion. Les petits grimpèrent à lui comme au mât de cocagne, pendant que les grands l'étouffaient littéralement de baisers.

Puis soudain tout le monde se précipita vers la porte, tandis que Maurice entonnait, sur l'air de ***Partant pour la Syrie :***

Bon papa l'a permi-i-i-is,
Bon papa l'a permis,
Allons faire la le-ettre, etc.

François faillit être renversé par le flot qui passait.

On mit l'adresse à une belle carte lithographiée ainsi conçue :

« Mesdemoiselles Claire Durand, Antonine et Suzanne du Champ, Louise et Marie de Saint-Amand, Agathe Leroux, messieurs Gaston Durand, Fernand, Louis et Alfred de Saint-Amand, Maurice du Champ, Paul Leroux prient monsieur et mademoiselle Jacoby de leur faire l'honneur de passer la soirée chez eux le jeudi gras.

« On dansera, on mangera des crêpes, on jouera la comédie, on montrera les ombres chinoises, etc., etc.

« On permet aux papas et aux mamans de ne point se déguiser. »

— Germain ! appela Claire.

Un domestique, galonné sur toutes les coutures, se présenta.

— Allez porter ceci en face...

— Pas en face ! l'interrompit Agathe, bon papa ne veut pas.

— Vis-à-vis, Germain, et apportez-nous la réponse.

— Et vite ! ajouta Maurice.

— Mille sabords ! ponctua Gaston le marin.

Germain partit. On attendit avec une anxiété fiévreuse.

Au bout de dix minutes, il revint avec une lettre, élégamment écrite, qui disait :

« Henriette et Henri remercient du fond du cœur tous leurs aimables voisins, mais ils sont loin de leur pays et leur mère est bien triste : ils n'ont pas le cœur à se divertir. »

Claire relut deux fois la lettre. Gaston soupira. Maurice dit :

— Les noms de Hongrie sont faits comme les noms d'ici, mais je les aime tout plein, ce Henri et cette Henriette !

II — LE PORTRAIT.

Sur cinq enfants, M. et Mme Lemercier n'avaient qu'un fils qui était de quelques années plus jeune que ses sœurs. C'était l'oncle Henri, dont le portrait souriait sur la boîte d'écaille de la bonne dame. Elle aimait bien ses filles, mais Henri était son cœur.

L'oncle Henri, car il avait ce nom dans la famille, où il était passé à l'état de personnage légendaire, avait montré, dès sa petite jeunesse, une sérieuse antipathie pour le commerce. M. Lemercier, qui, certes, avait personnellement tout ce qu'il faut pour faire estimer et aimer la profession de négociant, s'était efforcé en vain de détruire ces préventions. A mesure que Henri grandissait, son aversion se raisonnait et se fortifiait. Des goûts et des couleurs, dit-on, il ne faut pas disputer ; on n'en est pas encore arrivé à pendre les pauvres gens qui ne comprennent pas l'excellence du métier de trafiquant. Henri, n'étant pas bien fixé sur sa vocation, sollicita la permission de faire son tour d'Europe, après ses études finies, et partit pour l'Allemagne.

La miniature avait été peinte quelques jours seulement avant son départ, qui eut lieu au mois de septembre 1847.

Depuis lors, jamais ses parents ne l'avaient revu.

On connaissait mal son histoire ; on savait seulement que, dès le début de son voyage, possédé par un esprit d'aventures qui n'avait point de direction fixe, il s'était lié en Autriche avec des exilés espagnols et qu'il était entré dans un complot tendant à la restauration de don Carlos. Peu de temps après, il s'engageait comme volontaire dans la garde suisse du roi de Naples.

Les Lemercier étaient Suisses de naissance et originaires du Valais.

Comme il allait partir pour Naples, la révolution de 1848 éclata en France, et l'Allemagne entière reçut le contre-coup de la commotion. Henri, n'ayant aucun motif particulier pour servir le roi de Naples, et désirant par-dessus toutes choses s'essayer au vrai métier de soldat, courut en Hongrie et se battit comme un lion pour Kossuth.

On ne lui connaissait point dans sa famille ces opi-

nions extrêmes. Sa conduite, pendant qu'il était au collége, lui avait valu la réputation d'un jeune homme bouillant, généreux, mais un peu hautain. Il appartenait très-énergiquement à la catégorie de ceux que l'argot de nos faubourgs appelle des *aristos*. Mais les patriotes de Hongrie sont tous aristos au plus haut degré. Il était là en bonne compagnie, entouré des comtes, des magnats et des princes, que nos journaux prennent de loin pour des prolétaires.

Sa famille cessa de recevoir de ses nouvelles après la prise de la forteresse de Comorn, sur le Danube. Toutes les recherches pour connaître son sort ultérieur furent inutiles.

On apprit seulement qu'à l'époque où Henri Lemercier était simple voyageur faisant son tour d'Allemagne il s'était épris de la fille d'un gentilhomme magyar des environs de Pesth, ce qui sans doute n'avait pas peu contribué à l'engager sous les drapeaux de l'insurrection. Le gentilhomme magyar lui avait refusé la main de sa fille, et Henri était disparu avec elle.

Là s'arrêtaient les renseignements précis. On avait pu recueillir seulement quelques notes vagues concernant sa conduite militaire. Il s'était comporté dans toutes les rencontres en vrai chevalier français, briguant les postes dangereux et se lançant avec une sorte de folie au milieu des périls les plus désespérés. Il y avait là de suffisants matériaux pour construire une de ces légendes de famille qui font battre le cœur des enfants autour du foyer paternel. L'oncle Henri était le héros. On ne parlait de lui qu'avec amour et respect, malgré le démenti



Henri traversant une plaine de Hongrie. Dessin de Darjou.

donné aux opinions de son père et de sa mère par le choix politique qu'il avait fait. En somme, tout le monde est du parti des nationalités qui veulent vivre, et nulle nationalité n'est plus sympathique à la France que celle de cette noble Hongrie, qui fut si longtemps le bouclier opposé par l'Europe catholique aux barbares efforts du cimeterre musulman.

Les fillettes rêvaient en songeant à l'oncle Henri, et les garçons, presque tous destinés à fuir la cage commerciale, se promettaient d'imiter sa chevaleresque vaillance.

Il y avait maintenant treize ans qu'on ne l'avait vu. M. Lemercier ne gardait pas l'ombre d'une espérance, parce que c'était un homme sage et connaissant les affaires; mais les mères ne sont jamais sages et s'inquiètent peu des affaires. Bien souvent Mme Lemercier versait des larmes en contemplant le portrait de son fils adoré. Elle priait Dieu sans cesse et gardait obstinément un espoir.

III — LA MANSARDE.

Les quatre plus grands chevaux des écuries de la garde de Paris et les quatre plus beaux cavaliers de ce corps d'élite ornaient à droite et à gauche la façade de la maison de rapport, devant la porte cochère qui donnait accès à l'hôtel Lemercier. Toute la population du faubourg Poissonnière se pressait dans la rue, malgré un froid piquant et noir qui faisait miroiter le verglas sur le pavé, pour voir une longue file de voitures qui allaient lentement et prenaient le tour avant d'entrer sous la voûte,

munie d'un éclairage inusité. Paris s'amuse à voir les autres s'amuser, ce qui est la marque d'un bon cœur. Il est content quand il regarde passer des voitures fermées, toutes pleines de parures invisibles. Il fait foule, il encombre, il bavarde, et puis il va se coucher en disant : « Les riches sont bien heureux ! » Qu'en sait-il ?

Dans la cour, où l'on avait aligné des arbres verts et suspendu des guirlandes, c'était déjà la fête. Tout le côté de la maison de rapport qui faisait face à l'hôtel avait ses persiennes closes. Les locataires manifestaient ainsi tout le mépris que leur inspirait ce bal où ils n'étaient point invités. Derrière les persiennes fermées, les enfants du



Henri sauvant ses enfants. Dessin de Darjou.

bronze, la petite famille de l'avocat et même la jeune sœur du notaire dévoraient des yeux le dessous de la marquise où descendaient les déguisés et le vestibule qui semblait un jardin des fées. Les bambins du quatrième étage (de petites *drogues*, selon l'expression familière de la concierge) se permettaient de siffler dans des clefs, comme on fait au théâtre. Il n'y avait là, pour jeter sur les joies du riche hôtel un bienveillant regard, que ces deux beaux enfants de la pauvre mansarde, Henri et Henriette. Ils étaient seuls et collaient leurs yeux aux carreaux froids. La mère était allée au loin chez une de ses élèves, où elle faisait danser au piano ; elle ne devait rentrer que fort tard. Les deux petits avaient promis d'être bien sages et de se coucher de bonne heure.

Ils grelottaient un peu, car les cendres du foyer étaient depuis longtemps éteintes. Ils avaient soufflé leur lampe pour que la lumière ne trahît point l'enfantillage de leur curiosité ; mais les lueurs des lampions envoyaient des reflets jusqu'à leurs jolis visages, avides et surpris. Jamais ils n'avaient rien vu de pareil. Ils admiraient franchement et sans aucune arrière-pensée d'envie.

— C'est beau, dit Henri, qui souffla dans ses doigts parce qu'il avait l'onglée ; c'est bien beau !

— Le dedans doit être encore bien plus beau, répliqua Henriette. Vois comme cela brille au travers des rideaux !

L'orchestre frappa lestement le prélude de la première contredanse. C'était comme la voix de ce mystérieux plaisir dont ils n'étaient séparés que par la largeur de la cour. Leurs petits cœurs battirent et tous deux pensèrent :

— Pourtant nous étions invités !

Henri reprit tout haut :

— Avec nos habits de Hongrie, nous aurions été aussi bien déguisés que les autres.

Henriette soupira et répondit :

— Ma mère n'a vendu nos habits qu'après avoir mis en gage toute sa garde-robe.

— Oh ! s'écria le petit garçon, crois-tu donc que je les regrette ?

Leurs mains se joignirent et ils échangèrent un baiser.

En ce moment, sous la marquise, un bel équipage s'arrêtait. Deux enfants, un petit garçon et une petite fille, sortirent de la voiture avec leur mère. Henri et Henriette se frottèrent les yeux, comme s'ils eussent été pris par un éblouissement.

— Mon chapska et ma polonaise ! murmura Henriette.

— Mon dolman et jusqu'à mes beaux éperons d'acier ! ajouta Henri.

Ils se cachèrent l'un de l'autre pour essuyer une larme qui brillait à leurs cils.

Et ils ne parlèrent plus.

Les équipages succédaient aux équipages. L'orchestre lançait incessamment ses gerbes de notes alertes et joyeuses. Sur les rideaux, des ombres tournoyaient et sautaient. Hélas ! entre cette gaieté si expansive et nos deux pauvres petits cœurs d'exilés, il y avait la cour, large et profonde comme un abîme.

Dans un coin de cette cour, l'hôtel avait une seconde entrée, qui était la porte des communs. Il n'y avait point là de marquise et nul équipage ne s'y arrêtait, mais on y voyait, en revanche, tout un peuple de marmitons, de pâtissiers, de glaciers, de confiseurs, etc., etc. C'était la cantine de cette jolie armée qui livrait si vaillamment au salon la bataille du plaisir. On pouvait voir au travers des croisées grandes ouvertes, derrière leurs grilles, tous les approvisionnements du buffet : des monceaux de bonbons et de gâteaux, des files de bouteilles de champagne au goulot gaiement argenté, des sorbets, déjà en ordre, dans leurs godets de cristal et sur leurs plateaux chinois ; des glaces colorées comme des fleurs, que sais-je ! toutes ces bonnes et charmantes choses qui sont les accessoires de la fête, et que tu aimes bien, Jane, quoique tu ne sois pas gourmande.

Henri et Henriette ne donnèrent à tout cela qu'un regard distrait. La pendule du voisin sonnait onze heures de nuit, et l'odeur de sa pipe, qui venait par les fentes de la porte, commençait à s'affaiblir. Il dormait sans doute ; c'est qu'il était temps de dormir.

Un pauvre diable, ce voisin, qui passait sa vie à écrire et à fumer ; un poëte un peu fou, comme tous les poëtes. Sa pipe mettait parfois le feu aux rideaux de son lit, et il déclamait à haute voix, la nuit, des lambeaux de tragédie. On comptait lui donner congé au prochain terme.

Henri et Henriette quittèrent la fenêtre pour rentrer dans la petite chambre où il faisait noir.

— Nous allons rêver que nous dansons, dit Henriette sans amertume. As-tu faim, petit frère ?

Henri ouvrit à tâtons l'armoire où était le pain. Il en coupa deux tranches.

— Tiens, petite sœur, répliqua-t-il doucement, prends ce gâteau et verse-moi du champagne.

On entendit le glouglou de la pauvre carafe, dont l'eau claire ne pouvait faire sauter le bouchon.

— Prends garde de perdre la mousse !

— A ta santé, chérie !

— Et que nos bons petits voisins s'amusent de tout leur cœur !

Ils burent, ils mangèrent. L'instant d'après, on n'entendait plus dans la mansarde que leurs respirations égales et douces. Ils avaient échangé le dernier baiser ; ils dormaient.

Et ils rêvaient, mais non point du bal. Le rêve leur montrait ces grandes plaines où roule le Danube immense, ces champs où le soleil d'été dore les blonds horizons de maïs. Le rêve leur montrait la patrie.

IV. — LE BAL.

— Mademoiselle la mandarine, voulez-vous me faire l'honneur de m'accorder la prochaine contredanse ?

— Avec plaisir, monsieur le Druse, quoique vous vous comportiez bien mal là-bas avec les chrétiens.

— Fais-tu vis-à-vis, honnête Abd-el-Kader ?

— Grand Victor-Emmanuel, combien a-t-il fallu de laine pour crêper vos royales moustaches ? On vous dit un peu jaloux de Garibaldi, qui pourtant n'a pas de crocs à la cosaque.

— Une Vénitienne, monsieur, ne peut pas décemment polker avec un zouave du pape !

— Céleste impératrice, daignez accepter cette glace.

— Un sorbet, commodore ?

— Maronite, mon cousin, vous allez vous étouffer, si vous mangez tant de gâteaux !

Mon Dieu oui, tel carnaval est littéraire, tel autre politique. Nous avons vu le bœuf gras s'appeler *Monte Cristo* ou *le Père Goriot ;* maintenant il a nom, tantôt Solferino, tantôt Pékin ou Sang-Haï. La vogue n'est plus aux fantaisies de nos conteurs. Vous n'auriez pas trouvé dans cette foule étincelante une seule reine Margot, un seul mousquetaire ; leurs nippes restaient au magasin de famille avec les costumes que portaient, l'an passé, Mlle Claire et Mlle Antonine, M. Gaston et M. Maurice. C'est à peine si un beau monsieur de Bois-Doré et deux reines de Saba démodées circulaient inaperçus dans la cohue enfantine.

Autres temps, autres mœurs ! Des bersaglieri en quantité, des Chinois en abondance, des Anglais au visage plus rouge que leur uniforme, des soldats papalins, des officiers autrichiens, des reines de Naples, des rois d'Italie, reconnaissables à la splendeur un peu comique de leurs moustaches ; des Garibaldi, des Turcs, des Japonais, des Druses, des Touaregs, des chrétiennes de Syrie, des confédérés, des fédéraux, et jusqu'à un récipiendaire (côté des ducs) de l'Académie française !

Mais tous ces guerriers, tous ces hommes d'Etat, tous ces sauvages et tous ces saints se faisaient une guerre courtoise et ne luttaient que d'entrechats. Lamoricière se promenait, bras dessus bras dessous, avec un colonel de chemises rouges; la Fille du Ciel mazurkait avec l'amiral anglais, sans se soucier de l'incendie du palais d'été; Abd-el-Kader était entouré de petits Druses ou Drusesses; Garibaldi et M. Ratazzi ne se quittaient pas, et le jeune empereur d'Autriche avait un succès fou parmi les belles Vénitiennes.

Jane, tu ne peux rien te figurer de plus gai, de plus bruyant, de plus extravagant que cette grave et illustre assemblée. L'équilibre européen était là en goguette et tout le monde riait, même M. de Metternich. Il y avait bien d'ailleurs quelques bébés, quelques polichinelles, et même quelques titis surannés, pour faire la partie grotesque dans ce concert. On s'amusait, on se trémoussait, on sautait, on courait, et l'orchestre, bien fourni de cuivres, tonnait par-dessus toutes ces joies. Le cordon des mères souriantes regardait ce charmant bonheur. Je ne connais pas de chose au monde qui soit joli comme un joli bal d'enfants.

Et celui de Mme Lemercier était superbe !... Superbe, entends-tu, ce n'est pas trop dire. On avait jugé les salons trop petits, bien qu'il y en ait peu d'aussi grands à Paris; on avait bâti une salle dans le jardin, une salle arge et haute comme un Louvre, et toute tapissée de fleurs de la voûte au plancher. Les lustres, suspendus à diverses hauteurs, laissaient retomber la lumière en éblouissantes cascades; les draperies, inondées de clartés, semblaient plus fraîches que les fleurs elles-mêmes, et, parmi cette atmosphère toute faite de sourires, de parfums et d'étincelles, cinq cents enfants, tous jolis, tous joyeux, tous ivres des entraînements de la fête, moussaient comme le vin aux bords du verre, allaient, venaient, se mêlaient, semblables à une moisson de vivantes feuilles de roses qu'une brise d'août ferait tourbillonner dans un rayon de soleil.

Qui triomphait? C'était le Conseil des Onze. On avait, bien entendu, laissé croire au Conseil des Onze que lui seul avait tout fait. Il était le puissant génie, et, dans sa petite main, la baguette des fées avait exécuté toutes ces merveilles. Aussi fallait-il voir avec quelle bienveillante dignité Mlle Claire, déguisée en impératrice d'un pays qu'il ne faut point nommer, faisait les honneurs de son salon, assistée de Mlle Antonine en bergère du Liban, de Mlle Louise en Vésuvienne anglaise, et de la petite Agathe en bébé chinois; aussi fallait-il voir quelle courtoisie M. Gaston, lieutenant de vaisseau, mettait à servir les dames, secondé par le bouillant Maurice, tout habillé de mailles d'acier, car il était Schamyl; de M. Fernand, ambassadeur du shah de Perse, et des autres. M. Lemercier déclarait au fond de son cœur qu'ils étaient les plus beaux et que le reste ne servait qu'à faire la bourre qui protége le joyau dans l'écrin. Il faut pardonner à l'orgueil des bons papas, qui est de l'amour.

Mme Lemercier avait tous ses diamants pour faire honneur au Conseil des Onze. Elle était entourée des quatre jeunes mères, calmes, mais rayonnantes. Elle les suivait tous des yeux, elle savait où ils étaient, mais surtout, oh! surtout elle ne perdait jamais de vue Maurice, son cœur, l'enfant bien-aimé qui ressemblait à son Henri.

Parfois un nuage de mélancolie passait sur son allégresse, comme un voile de légères vapeurs ombrage tout à coup un ciel d'été. C'est que sa pensée remontait alors vers les jours écoulés; c'est que son souvenir la rajeunissait de vingt ans et qu'elle se voyait à l'âge de ses filles, présidant à ces autres fêtes où Henri, le cher fou, semait le désordre et la joie au milieu de ses compagnons, qui étaient aujourd'hui des pères et des mères. Henri seul manquait à Mme Lemercier.

Mais un sourire de Maurice lui arrivait de loin avec un baiser, et la tendre aïeule sentait un flot de joie qui montait et noyait sa tristesse.

Nous demandions qui triomphait. Mais c'étaient les deux vieillards, mille fois plus ivres que leurs enfants; mais c'était M. Lemercier, qui avait honte de ses yeux mouillés; mais c'était la bonne grand'mère, dont le pouls battait la fièvre. Qu'ils étaient beaux, les petits! qu'ils étaient charmants! qu'ils étaient adorés! Voyez, Claire n'avait-elle pas déjà les réserves d'une jeune personne parmi ses grâces enfantines? Comme Gaston portait galamment et fièrement l'uniforme de nos officiers de marine! Et Maurice, quel chevalier! Ecoutez! quelques années encore, et de nouvelles familles allaient se grouper, d'autres jeunes branches partant toutes du même cœur!

Et l'aïeule, laissant le passé, rêvait l'avenir : elle voyait tous les enfants de ces chers enfants, et se baignait, affollée, dans cet océan de caresses.

Tout à coup, au beau milieu d'un quadrille, un cri sinistre monta du dehors et perça comme une pointe aiguë les bruits solides de l'orchestre. Il y eut un grand murmure dans le salon, puis l'orchestre se tut et le silence s'établit parmi les danseurs immobiles.

Le cri disait : Au feu ! au feu!

V. — L'INCENDIE.

— Au feu! au feu!

Ce fut Maurice qui le premier répéta le cri d'alarme.

En trois bonds il fut dans la cour, suivi de près par Gaston, il faut le dire. Derrière Gaston tout le bal venait: Fernand, le bel Anatole, Gérard, le vicomte d'Azincourt, Claire, Aimée la danseuse, l'élégante Honorine : tous et toutes!

Il faisait froid. Les mères s'élancèrent, les papas voulurent défendre les portes de sortie, car le passage subit de la chaude atmosphère d'un bal à la température glaciale de la rue peut être mortel; mais ce petit coquin de Maurice avait donné l'élan; tous et toutes passèrent, qui à droite, qui à gauche, qui entre les jambes. Personne ne prit même le temps de coiffer sa tête nue ou de jeter un mantelet sur ses épaules.

La cour était plus brillante que le salon. C'était dans la cour qu'était l'incendie. La maison de rapport brûlait par les combles et flambait déjà comme un bûcher. La pipe du pauvre diable de poëte avait mis le feu à ses rideaux, et cette fois personne ne s'était aperçu à temps du désastre. Mme Jacoby n'était pas chez elle. Ce furent les flammes elles-mêmes, sortant par la fenêtre, qui annoncèrent l'incendie.

— Rentrez, enfants! rentrez! ordonnait-on de toutes parts.

— A la chaîne! ordonna de son côté Maurice, qui déjà tenait un seau de cuisine, rempli à la fontaine.

Ce fut Maurice qui vit ses ordres exécutés.

Et la cour présenta bientôt ce spectacle étrange et touchant d'une chaîne de secours formée par tous ces petits danseurs, acharnés naguère à leur plaisir. Les lueurs de l'incendie éclairaient vivement cette foule bigarrée et brillante qui trouvait moyen de s'amuser encore en faisant une bonne action. Les pères et les mères n'essayaient

plus de les arracher à leur œuvre secourable ; on voyait seulement de temps en temps un papa coiffer les cheveux fumants de son fils, ou une maman jeter le fichu et l'écharpe sur le cou frémissant de sa fille. Il n'était pas besoin, en vérité. Nos petits amis y allaient de si grand cœur, qu'après quelques minutes passées ils eurent plus chaud dans la cour qu'au salon.

Les pompes du Garde-Meuble étaient montées de l'autre côté de la rue. Les pompiers travaillaient dans la maison et sur les toits. Maurice commandait à la chaîne, et Dieu sait que l'eau ne manquait pas aux réservoirs. Toutes ces petites mains délicates et frêles passaient les seaux de cuir, comme si elles n'avaient fait autre chose de leur vie. Les gens du métier avaient dit que tout le monde était sauvé là-haut. Il ne s'agissait plus que de la maison. Il était permis de rire en travaillant, et l'on riait à qui mieux mieux, d'un bout à l'autre de la chaîne. Quand un bras faiblissait, c'étaient d'impitoyables railleries, quand un seau venait à tomber, inondant souliers de satin ou babouches brodées, c'était un tonnerre d'applaudissements.

La flamme diminua, puis s'éteignit, faisant place à une épaisse fumée qui alla s'amoindrissant à son tour. Enfin e dernier nuage disparut dans une bouffée de vent, et les pompiers déclarèrent que tout était fini. Ce fut le tour des parents. Des centaines de manteaux se déployèrent et tombèrent sur les épaules mutines. M. Lemercier, surprenant Maurice par derrière, l'enleva dans ses bras et l'emporta à l'office. Cette action d'éclat mit le désordre dans les rangs de la généreuse émeute, et force allait rester à la raison paternelle, quand une lueur nouvelle éclaira tout à coup la cour. Une fenêtre venait de s'ouvrir au cinquième étage, et un cri déchirant tomba :

— A l'aide ! à l'aide ! ma sœur étouffe ! à l'aide !

— Les petits Jacoby sont-ils ici ? demanda Maurice en s'arrachant, plus fort qu'un homme, aux étreintes de son grand-père.

— Non, répondit la concierge, je les avais oubliés.

— C'est Henri qui demande du secours ! s'écria Maurice. Allons, mes amis ! à l'escalade !

Un pompier l'arrêta au passage, disant :

— On croyait qu'il n'y avait plus personne en haut. On a coupé l'escalier du cinquième qui était en feu.

Il y eut un moment d'angoisse, pendant lequel une femme échevelée traversa la voûte en courant et s'élança au milieu de la cour.

— Mes enfants !... où sont mes enfants ! demanda-t-elle d'une voix étranglée.

Comme on ne lui répondait pas, elle leva la tête et les lueurs de l'incendie renaissant éclairèrent les traits bouleversés de Mme Jacoby.

— A l'aide ! à l'aide ! criait le petit Henri dont la voix faiblissait. Ma mère ! oh ! ma mère ! Henriette se meurt : envoie-nous du secours !

Mme Jacoby regarda tout autour d'elle d'un air égaré. Elle fit un pas pour se précipiter vers l'escalier, mais ce coup inattendu était trop violent pour sa faiblesse : elle tomba sur le pavé, foudroyée.

A l'instant même où chacun s'empressait à la relever, un nouveau personnage entrait en scène. Celui-là, personne ne le connaissait. On put croire au premier aspect que c'était un déguisé, bien qu'il n'eût point l'âge de faire partie du bal enfantin. Il portait un costume à peu près semblable à celui de notre petit colonel garibaldien, et il le portait si fièrement, que tous les yeux se fixèrent à la fois sur lui. C'était un homme jeune encore, au regard doux et hardi, au teint brûlé par le soleil. Sa tunique, rattachée au-dessus des hanches par un ceinturon de cuir, faisait ressortir la richesse de sa taille.

Il entendit le dernier cri de Henri et regarda d'où il partait. On put voir alors un éclair audacieux s'allumer dans son œil. Il jeta son sabre sur le pavé avec son manteau, et, devançant les pompiers qui se hâtaient avec leurs échelles et leurs cordes, il monta l'escalier en un clin d'œil.

Quelques minutes d'attente suivirent, qui furent longues comme un siècle. Le petit Henri avait disparu de la fenêtre qui rendait les flammes comme la gueule d'un four. On n'entendait plus rien. Ce silence serrait le cœur horriblement.

Mme Jacoby était toujours évanouie.

Une acclamation s'éleva tout en haut de la maison : c'étaient les pompiers qui battaient des mains avec enthousiasme en criant bravo. Il y a, Jane, de modestes héros qu'on ne saurait trop admirer, ni trop exalter, parce que ceux-là vivent et meurent dans l'obscurité de leur humble dévouement. Dût cette parole faire naître un sourire sur des lèvres sceptiques, je proclame qu'un bravo de pompier a pour moi une valeur tout à fait exceptionnelle. Pourquoi ? C'est que le pompier est blasé sur le péril, et qu'il a, dans son intrépide expérience, la juste mesure de la difficulté vaincue.

Les pompiers applaudissaient encore, quand le colonel italien reparut, tenant la petite fille dans ses bras et le petit garçon par la main.

On n'entendit plus alors les bravos des pompiers, car un immense acclamation s'éleva de la cour. Parents et enfants s'élancèrent vers l'étranger qui avait la figure noire et les cheveux brûlés. Maurice lui sauta au cou sans façon en criant vivat, et l'embrassa cent fois en dix secondes.

L'étranger souriait et disait sans trop s'émouvoir :

— Bien, bien, petit ! ce n'était pas la mer à boire !

Mais sa naïve modestie ne faisait qu'augmenter l'émotion de ceux qui l'entouraient. Les enfants prenaient d'assaut sa vaillante et belle figure pour la baiser, les parents serraient sa main, et le bon M. Lemercier, qui aimait assez les discours, cherchait déjà quelques paroles éloquentes, appropriées à la circonstance, quand Mme Jacoby leva les yeux en poussant un long soupir :

— Mes enfants ! mes enfants !

Ce fut son premier mot, comme ç'avait été son dernier

A sa voix, le colonel italien tressaillit et se retourna. Leurs regards se rencontrèrent. Mme Jacoby passa le revers de sa main sur ses yeux, comme pour chasser un éblouissement, et murmura :

— Je deviens folle !

L'étranger s'élança vers elle et se mit à genoux. Elle balbutia :

— Est-ce toi ?... dis-moi que c'est toi !

Mais de grosses larmes roulaient sur la joue bronzée de l'étranger, et il ne put que prononcer ce nom :

— Jeanne ! Jeanne !

Puis il se releva comme un fou, tendant ses deux mains vers le ciel et disant :

— J'ai sauvé deux enfants !... sont-ils à toi, Jeanne ?... Jeanne, ma bien-aimée femme, sont-ce mes deux enfants que j'ai sauvés ?

PAUL FÉVAL.

(La fin à la prochaine livraison.)

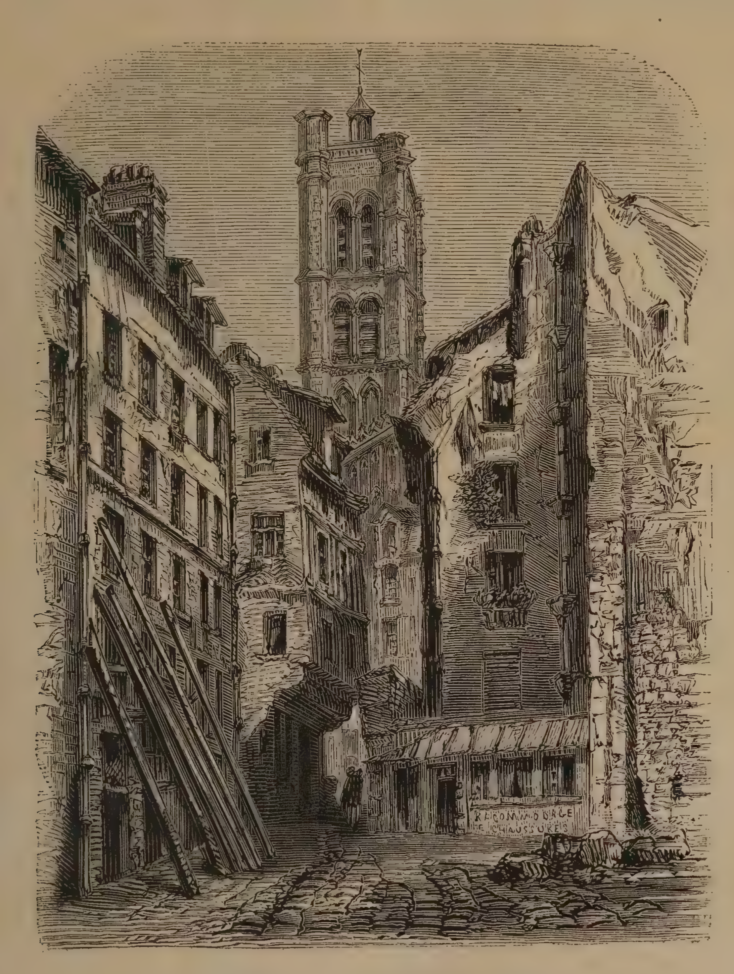
CHRONIQUE DU MOIS.

LE PRIX DES CANARDS.

Chaque année, l'ouverture de la chasse a ses aventures sinistres ou comiques. Nous préférons celles-ci, et en voilà une qui sera un avis au lecteur :

Un chasseur, qui avait erré tout le jour sans brûler un grain de poudre, arriva devant une mare où se baignaient des canards magnifiques. Apercevant un paysan sur le bord de cette mare, notre chasseur, qui ne voulait pas rentrer bredouille, lui dit :

— Voulez-vous me laisser tirer un coup de fusil à ces canards, je vous donnerai cinq francs.



Rue Grenier-sur-l'Eau. Dessin de Thorigny.

— Je veux bien, monsieur.

Aussitôt le coup part, et quatre malheureux volatiles sont foudroyés.

— Bien tiré ! dit le paysan ; et il reçoit cinq francs.

— Encore un coup de fusil pour le même prix ? s'écrie le chasseur.

— Je veux bien, monsieur.

Second coup aussi heureux que le premier, seconde pièce de cinq francs au paysan.

Le chasseur, voyant celui-ci sourire, lui dit :

— Ça ne vous fait donc rien de me voir tuer tant de canards ?

— Qué qu'ça m'fait, m'sieu, c'est pas à moi ?

Sur ce, le propriétaire accourut et fit dresser procès-verbal. Inutile de dire que le chasseur paya ses canards plus cher qu'au marché.

Moralité : Défiez-vous des paysans qui n'ont pas l'air de tenir à la propriété ; c'est qu'il s'agit alors de la propriété... d'autrui.

L'ART D'AVANCER.

Il y avait une-fois, — c'était hier, — dans un bureau des postes de Paris, deux employés du même grade ,qui se disputaient le grade supérieur. L'un avait pour lui ses cheveux blancs, c'est-à-dire l'ancienneté et l'expérience ; l'autre avait sa jeunesse, c'est-à-dire l'ardeur et l'activité. Les deux concurrents toutefois vivaient en paix, comme les deux coqs de La Fontaine, lorsqu'une poule

survint et décida de la victoire. L'anecdote est jolie, et nous regrettons, en la citant, de n'en pouvoir nommer l'auteur.

La poule en question était une jeune et charmante Anglaise, qui se présenta au bureau pour expédier un petit paquet à l'adresse de Londres.

L'affranchissement était de rigueur, en raison du volume. Il se faisait tard ; l'heure de la fermeture du bureau allait sonner... Or, au moment de payer, la dame s'aperçoit qu'elle n'a pas d'argent. Elle détache en toute hâte une bague de prix, une turquoise encadrée de brillants, et la présente à l'employé, au vieil employé, en le priant d'affranchir sa lettre sur cette garantie. Le commis, peu mondain, encore moins romanesque, objecte qu'il préfère quarante sous. L'insulaire se désespère et jette autour d'elle des regards de détresse en murmurant :

— Mon Dieu ! si Edward ne recevait pas mon envoi à temps... Ce serait affreux !

A côté du vieil employé se trouvait le jeune, le rival ; il a vu, il a compris.

— Ne vous affligez pas, madame, dit-il, voici les deux francs. C'est bien peu de chose.

L'Anglaise remercie d'un regard — profond — et disparaît sans dire un mot.

— Vous en serez pour vos quarante sous, jeune homme ! dit le vieil employé, goguenard et sceptique.

Huit jours s'écoulent... rien ; quinze jours, un mois... de plus en plus rien. Le vieil employé rit bien et s'en va répétant toujours :

— Ah ! jeune homme !

Mais, un matin, un valet de pied, en livrée violette et or, entre au bureau de poste. Il demande la personne qui a prêté quarante sous à lady ***.

— C'est moi ! dit le vainqueur.

— En ce cas, monsieur, voilà !

Et le valet dépose dans l'ouverture du grillage une petite boîte en carton bleu, puis disparaît. Le jeune homme, tout ému, ouvre... et trouve, couchée sur un lit de ouate, une jolie bourse de soie amarante, d'un travail exquis, d'une forme nouvelle et fermant par le va-et-vient d'un anneau.

L'anneau, c'était la bague turquoise en brillants.

Dans la bourse se trouvait un petit papier contenant la pièce de quarante sous. Sur ce papier, on lisait :

« La main qui portait la bague a brodé cette bourse pour celui qui a épargné à deux personnes un grand chagrin. »

Le lendemain, le jeune employé, inspiré par la reconnaissance, découvrait le nom et l'adresse de la charmante Anglaise. Celle-ci, — qui était toute-puissante, — apprenait l'ambition du commis pour son avancement ; et, le surlendemain, il était promu au grade supérieur, aux dépens de son aîné.

Le vieil employé dit encore :

— Ah ! jeune homme !

Mais il a changé d'expression, ajoute l'auteur de l'anecdote.

PITRE-CHEVALIER.

M. LE DUC PASQUIER.

Cette chronique renferme malheureusement un article nécrologique. La France a perdu un duc au moment où elle en recevait un nouveau, c'est-à-dire que M. le duc Pasquier est mort au moment où M. le comte de Morny était créé duc. Par une curieuse coïncidence, les deux ducs sont hommes d'Etat, ou, si vous l'aimez mieux, ducs et pairs.

M. le duc Pasquier n'était pas non plus né la couronne ducale au font. Il avait même commencé par n'avoir ni couronne, ni blason. Il s'en passa jusqu'à l'âge de quarante ans. Il a vécu si longtemps, que des hommes nullement jeunes ne se rappellent que le duc et pair, au front couronné de cheveux blancs. Comme Voltaire, il a le privilége, — si c'est un privilége, — de ne pas avoir de jeunesse, du moins historique. Doyen des hommes politiques, doyen des ducs, doyen des académiciens, dernier des conseillers au Parlement de Paris, on le croyait immortel. Pourtant il n'avait pas l'âge de Fontenelle. Sur cet autre doyen des académiciens, M. le duc Pasquier était en retard de quatre ans. Plus d'hommes qu'on ne croit atteignent cet âge. Mais tout en existant ils ne vivent plus, et M. le duc Pasquier vivait. A la mort du roi Louis XV, il avait l'âge de discernement. Au commencement de la Révolution française, il était jeune homme.

A quarante ans, M. Pasquier était auditeur au Conseil d'Etat, je ne sais de quelle classe. Mais au mois d'octobre 1810 il était préfet de police et baron. Un jour, il fut arrêté dans l'échauffourée de Mallet, par les complices de Mallet, bien entendu. Napoléon ne le destitua pas.

A la Restauration, que ses idées et ses goûts le rendaient éminemment propre à servir, sa faveur fut telle, qu'on l'appelait Pasquier *l'inévitable*, il était de toutes les combinaisons. S'il le méritait, l'extrait suivant de la ***Biographie pittoresque des députés de France pour* 1820** vous le dira :

« Son premier mérite est ce qu'on appelle la *tenue*. Il ne se déconcerte jamais. Attaqué en face à la tribune, ou surpris par quelque combinaison de faits inattendus, il sait manœuvrer avec justesse, répondre avec à-propos. Il a immanquablement à sa disposition quelques ressources, soit que, dans ses adversaires, il rencontre des événements ou des hommes... Un jour, il écoutait dans un cercle la lecture d'une tragédie, un laquais s'approche discrètement et lui remet un billet. Il y répond sans interrompre le poëte, expédie l'envoyé, garde toute son attention pour la pièce, et fait à l'auteur les plus judicieuses observations. Ce billet était de M. Decazes. Le favori annonçait au garde des sceaux qu'il l'avait sacrifié dans une combinaison nouvelle et que, le lendemain, il ne serait plus ministre. »

Cet homme d'État, qui faisait à l'auteur d'une tragédie ***les plus judicieuses observations***, au moment où son portefeuille lui tombait des mains, était lui-même auteur d'un vaudeville, et d'un vaudeville en collaboration. Car un vaudeville n'est pas un vaudeville s'il n'a été fait en collaboration. Le collaborateur était M. Maximilien de Redon. Le vaudeville s'appelait ***M. Grimau, ou le portrait à faire.*** Le sujet et la présence seule du sous-titre disent assez qu'il fut représenté en 1805, l'année de la bataille d'Austerlitz. Je crois que ce titre ne fut pas ce qui décida l'Académie à le recevoir en 1842.

Pour moi, je ne reprocherai jamais son vaudeville à M. le duc Pasquier. Il me prouve une fois de plus que ce duc et pair était un de ces vrais Français de la vieille roche, que leur gaieté n'empêchait pas, après tout, d'être des hommes très-sérieux. — Pour compléter l'analogie entre l'ancien duc et le nouveau, on dit que le nouveau s'occupe à l'occasion de théâtre, et que son collaborateur s'appelle M. de Saint-Rémy.

DEUX RUES PERDUES.

La construction de la nouvelle mairie du quatrième arrondissement, derrière la caserne Napoléon, vient d'amener la suppression de la rue des Barres, ruelle tortueuse et ardue, qui commence au niveau du quai pour se terminer en terrasse, et de la rue Grenier-sur-l'Eau, dont les maisons se touchent d'un côté, et qui de l'autre se termine par un escalier.

La rue des Barres, ainsi appelée, dès le treizième siècle, à cause des moulins des Barres, qui se trouvaient sur la Seine, à son extrémité inférieure, a souvent changé de nom. En 1293, on l'appelait ruelle des Moulins-du-Temple, parce que les moulins des Barres avaient été achetés par les templiers. Dans un titre passé sous le roi Jean (1362), elle est désignée sous le nom de *rue qui va de la Seine à la porte Baudet;* ce nom est évidemment plus ancien que les précédents, puisque la porte Baudet ou Baudoyer, qui faisait partie de l'enceinte de Louis VI, n'exista au monceau Saint-Gervais que jusqu'à Philippe-Auguste; en 1386, elle s'appelle rue du Chevet-Saint-Gervais; enfin on voit que, dans ces temps reculés, la désignation des voies publiques se faisait à peu près *ad libitum.*

En 1250, fut construit dans cette rue un hôtel qui porta le nom d'hôtel des Barres. Cette résidence, après avoir été possédée par les moines de Saint-Maur, fut habitée par un certain Louis de Bourdon, dont les assiduités auprès de la reine Isabeau de Bavière portèrent ombrage à Charles VI. Un jour que ce monarque allait faire visite à la reine, qui était à Vincennes, il rencontra en chemin Bourdon, qui, revenant du château, se contenta de le saluer sans mettre pied à terre, comme le voulait alors le cérémonial. Le monarque, croyant voir là une ironique bravade, le fit arrêter par Tanneguy-Duchâtel; Bourdon, mis à la torture pendant la nuit suivante, avoua tout ce qu'on voulut; il fut alors enfermé dans un sac de cuir et jeté à la Seine. Quant à la reine, on l'envoya à Tours, où elle resta sous la surveillance de trois rigides gardiens (1417).

L'hôtel des Barres devint, dans la suite, propriété des seigneurs de Charny, dont il prit le nom. Au dix-huitième siècle, on installa à l'hôtel de Charny le bureau des aides; sous la Révolution, cet hôtel servit de justice de paix; enfin il devint propriété particulière; mais la plus grande partie en a été démolie il y a quelques années, pour livrer passage à la rue du Pont-Louis-Philippe.

Quant à la rue Grenier-sur-l'Eau, elle ne nous rappelle aucun souvenir historique. Son nom, de même que celui de la rue Geoffroy-Lasnier, est suffisamment motivé par le voisinage de la rivière, des moulins et du port au Blé.

Les romanciers de l'école d'Alexandre Dumas peuvent s'en emparer pour en faire le théâtre de leurs dramatiques récits. Nous donnons à nos lecteurs une vue de la rue Grenier-sur-l'Eau, plutôt que de la rue des Barres, parce qu'elle est plus pittoresque. Tel est le prestige de la beauté, même en démolitions, car aucun souvenir historique n'illustre la rue Grenier-sur-l'Eau.

ASPROMONTE.

Il y a dans la forêt de Fontainebleau un beau site appelé Apromont. Cela ne ressemble-t-il pas à Aspromonte? L'un et l'autre signifient *âpre mont.* Voici sur Aspromonte la lettre d'un jeune homme, un peu cousin de certain enfant prodigue dont vous ferez la connaissance :

« Nous avions débarqué, comme vous le savez, sur la côte calabraise, à cinq kilomètres environ de Melito; le débarquement eut lieu pendant la nuit du 24 au 25, nous étions à peu près trois mille.

« Nous bivaquâmes pendant cette nuit et pendant une partie du jour suivant, une colonne d'exploration fut envoyée près de Reggio pour étudier l'état des choses. Cette colonne rencontra les troupes royales; il y eut un léger combat dans lequel quarante volontaires furent faits prisonniers, entre autres Etienne S***. Cela me fit réfléchir et les autres aussi. Ce n'était pas la mort qui nous attendait, mais l'arrestation. De plus, comme les troupes rétrécissaient à chaque instant leur cercle, les marches longues et difficiles commencèrent à avoir lieu. Deux pièces d'artillerie étaient en batterie sur la route de Reggio : il fallait donc éviter cette route et se jeter dans la montagne. Nous avions encore quelque espoir, car deux navires italiens étaient en croisière et n'avaient point cherché à paralyser nos mouvements.

« La marche dans la montagne fut extrêmement difficile; le pays n'offrait aucune ressource. Les vivres manquaient au point que beaucoup d'entre nous ne purent, par faiblesse, continuer leur route.

« On fit une première halte dans un champ de pommes de terre. Le général dit qu'il était permis de les manger, car elles étaient payées. On arracha les pommes de terre et on les dévora crues avec voracité.

« Après un repos de quelques instants, on se remit en route. Garibaldi recommanda à chacun de se procurer un petit *fagot* de bois, et lui-même en fit un qu'il mit sous son bras. Nous fîmes de même, et après une marche assez dure, on arriva le 28, sur le soir, au plateau d'Aspromonte. Là, on trouva un petit pâtre avec une chèvre et des moutons. Le général acheta les animaux, qui furent immédiatement tués, rôtis et dévorés. Après ce repas, on se reposa, et le camp fut rétabli là où l'on s'était arrêté.

« A deux heures du matin, on sonna le réveil. Garibaldi était évidemment préoccupé; il réunit son monde autour de lui et nous adressa quelques mots; il parla de l'Italie, de Rome, du devoir, d'espérance. Mais son visage trahissait des pensées internes; il commençait à comprendre la fausse position dans laquelle il s'était mis.

« Le jour parut; Garibaldi s'éloigna du groupe, et, seul, le chapeau enfoncé sur les yeux, il parcourut toute l'étendue du petit champ, examina les positions, étudia et réfléchit profondément. Le camp formait un zigzag et occupait une ligne assez restreinte, dont l'extrême droite était défendue par les Siciliens de Corrao.

« A onze heures, la générale fut battue; on se réunit; nul ne savait ce qui allait être fait et où l'on devait se diriger. Garibaldi ordonna de quitter immédiatement le plateau et d'entrer dans le bois d'Aspromonte. On apercevait déjà les bersagliers, qui n'étaient plus qu'à une heure des avant-postes; la retraite était impossible. Les bersagliers et la troupe décrivaient une ligne qui indiquait suffisamment que les volontaires allaient être entourés. Les bersagliers et la troupe se mirent en bataille et commencèrent le feu. Le combat dura peu, il y eut quelques décharges seulement. Garibaldi et son fils furent blessés presque immédiatement. Garibaldi ne tomba pas, il resta debout pendant quelque temps encore, puis il s'assit. On se pressait autour de lui pour s'informer de la gravité de sa blessure.

« Le feu cessa bientôt, et un major des bersagliers vint directement à Garibaldi et lui dit : « Général, vous êtes « prisonnier. » Garibaldi répondit avec vivacité. Il se fit une sorte de tumulte qui cessa à l'arrivée du colonel Pallavicini. Le colonel répéta au général la phrase qui

avait été dite par le major, en ajoutant qu'il le priait de lui dire où il voulait être conduit. « Eh bien ! dit Gari-« baldi, puisque je suis votre prisonnier, je suis à vos « ordres ; conduisez-moi où vous voudrez.

« — Allons alors à Scilla, répondit Pallavicini, si cela « vous convient, et là nous attendrons les ordres du « gouvernement. » Ainsi fut-il fait. »

LE THÉATRE.

Le théâtre a perdu Bocage, qui est mort le lendemain des *Beaux messieurs de Bois-Doré*. On a regretté Bocage, parce que c'était un homme. Les auteurs le pleurent, la plupart, parce qu'il était, avec Frédéric Lemaître, le dernier des comédiens *romantiques*. On ne jouera plus la *Tour de Nesle*, ni *Antony*.

Bocage, cet homme si distingué à la scène, ce dandy qui imposa la mode du monocle carré, était fils d'un épicier rouennais. Il fut refusé au Conservatoire de déclamation, n'ayant pas d'habit pour se présenter. Sa misère fut un jour si grande, qu'il voulut se jeter à la rivière. Son frère l'empêcha d'accomplir ce malheureux dessein.

Bocage était un nom de théâtre. Son vrai nom était Tousez, un nom de théâtre aussi, puisqu'il a été porté par le troupier inimitable, Alcide Tousez.

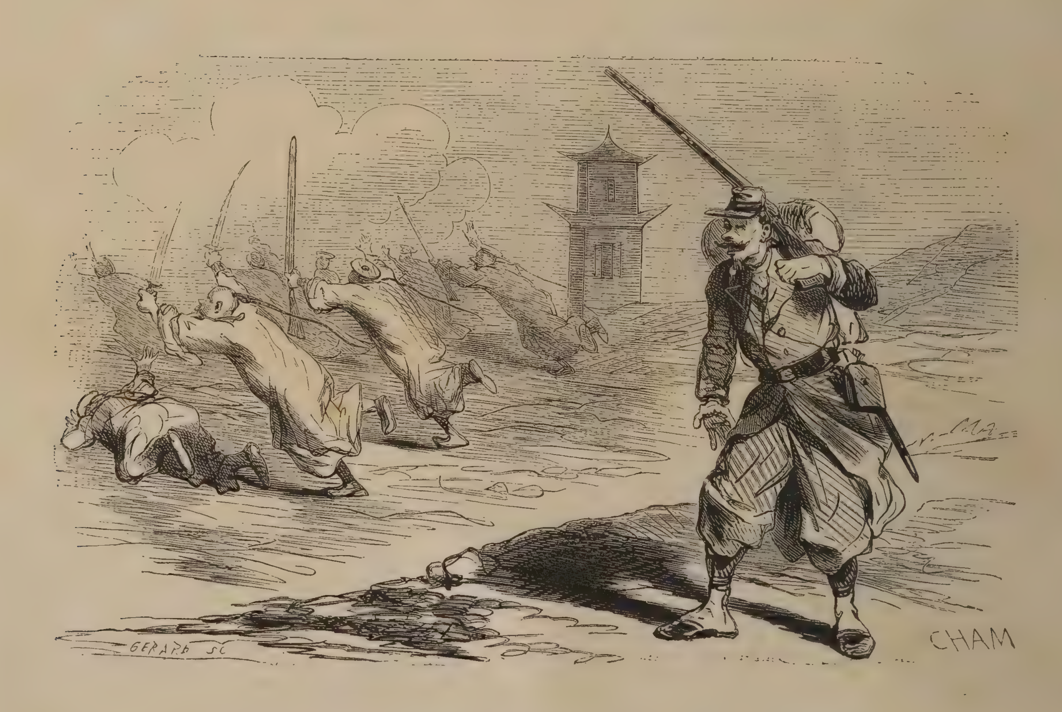
L'Opéra-Comique a repris *Zémire et Azor*, un enchantement de nos pères, monté en l'automne 1862, comme en l'automne 1771, avec mêmes décors et mêmes costumes. Les acteurs seuls ont changé. Clairval n'est plus : mais Warot n'est pas indigne de la succession. Bien des feuilletons ont été écrits sur *Zémire et Azor*. Le meilleur est peut-être celui de Grétry, qui était le feuilletoniste de ses opéras, comme le grand Corneille de ses tragédies.

La saison artistique de l'hiver 1862-1863 promet d'être brillante. Le Théâtre-Italien a fait sa réouverture le 2 octobre, avec *Norma*, ce divin soupir de Bellini. Le ténor Naudin chantait le rôle de Pollione. Naudin réussit décidément à Paris. Delle Sedie, avec sa voix de baryton *mezzo-carattere*, nous console de l'absence de Graziani. A propos de chant italien, Mme Eugénie Garcia, ce célèbre professeur, qui est, par le sang et par le style, de la famille de Malibran, reprend ses leçons, où vit la tradition du grand art. Henri de Pène annonce une jeune pianiste russe, un prodige — pas un petit prodige — Mlle de Schoulz.

Et puis Mario rentrera au Grand-Opéra dans *le Trouvère*. Ceux qui l'ont autrefois entendu chanter *Robert-le-Diable* ne lui feront pas mauvaise mine, et les autres non plus.

JAMES CLARENCE.

ÉTUDE SUR LES COULEURS PAR CHAM. LA GARANCE.



« Paraît que ça leur fait un drôle d'effet tout de même la vue de ce pantalon-là ! »

Le département de Vaucluse était destiné à toujours jouer un rôle dans l'histoire universelle; car aucune page de l'histoire universelle ne s'écrit sans la collaboration de la France. — Autrefois, la capitale de Vaucluse fut la capitale de la chrétienté. Aujourd'hui ses champs produisent la garance, qui servant à habiller nos troupes, est devenue, comme le panache de Henri IV, le symbole de l'honneur et de la bravoure. Heureusement pour la gloire de nos soldats, les soldats du Céleste-Empire ne se sauvaient pas si facilement que le dit M. Cham ; mais le résultat était le même.

H. DE C.

Paris. — Typ. HENNUYER, rue du Boulevard, 7.

LEÇONS D'HISTOIRE.

L'ORDRE DE LA LÉGION D'HONNEUR.



La Légion d'Honneur, créée par Napoléon Ier en 1804. Composition de Sauvageot.

Nous avons déjà exposé ici l'origine et le but de l'institution de la Légion d'honneur (1). Le dessin de M. Sauvageot rend cette exposition parlante. Il vous montre la Gloire distribuant la croix au Courage militaire, aux Sciences, aux Lettres, aux Arts, au Commerce, à l'Industrie, à toutes les vertus et à tous les mérites. Tel est, en effet, l'esprit de la Légion d'honneur. Et voilà pourquoi Napoléon a voulu que cet ordre fût unique, et qu'il remplaçât non-seulement l'ordre du Saint-Esprit dont nous parlions hier, mais encore l'ordre de Saint-Louis dont nous parlerons demain.

Quelques détails omis dans notre première étude achèveront de faire comprendre les intentions du fondateur.

Le 17 août 1804, après la fameuse distribution des croix au camp de Boulogne, après la grande représentation dramatique et musicale offerte à tous les décorés, après les célèbres couplets chantés par l'auteur Gavaudan, et répétés en chœur par deux cent mille hommes : *Chevaliers, soutiens de la France...* le dernier héros de la journée ne fut ni un maréchal, ni un amiral, ni un soldat, ni un marin ; ce fut un *pékin*, comme on disait alors, le chirurgien Larrey, que l'Empereur appelait *le vertueux*, et l'armée sa *Providence*. Les nouveaux chevaliers et leurs compagnons le reconnurent dans la foule, l'enlevèrent de sa baraque et le portèrent en triomphe à travers le camp, comme les anciens chevaliers de Saint-Michel, officiers de François Ier et de Henri II, avaient porté en triomphe au camp de Metz le savant Ambroise Paré, père de la chirurgie militaire en France.

(1) Voir t. XXI, p. 253, et le *Saint-Esprit* en octobre dernier.

Quand Napoléon créa, en 1805, le *GrandAigle* de la Légion d'honneur, il donna les premiers grands cordons à quatre cardinaux, et en passa un de ses propres mains au cou du légat du pape.

En 1814, une des dernières croix données par l'Empereur fut remise à l'abbé Bonjean, desservant de Ternuay (Haute-Saône), qui avait du haut de la chaire prêché la croisade contre l'étranger.

On sait le profond respect et peut-être la profonde envie que la Légion d'honneur inspire à toute l'Europe. Une seule nation manqua à ce respect. Ce fut en 1813. A Francfort-sur-le-Mein, pendant le carnaval, des Cosaques firent marcher devant eux, à coups de fouet, une douzaine de malheureux affublés d'énormes croix en carton. La punition ne se fit pas attendre. Le mois suivant, le maréchal Augereau imposait à Francfort-sur-le-Mein une taxe de plusieurs millions, et l'*honneur* de loger et de nourrir à discrétion pendant six mois tous les soldats français traversant l'Allemagne.

PITRE-CHEVALIER.

LES SALONS DE PARIS (1).

LE SALON DE Mme ANCELOT. HISTOIRE DE QUATRE TABLEAUX.

PREMIER TABLEAU. SOUS LA RESTAURATION (2).

AVIS DE LA RÉDACTION.

Toutes les notabilités et toutes les grâces de la France et même de l'Europe ont passé par le salon si justement célèbre de Mme Ancelot. Toutes y ont remarqué trois tableaux peints par l'illustre auteur de *Marie*, et qui résument, dans leurs cadres charmants, l'histoire de la société élégante et lettrée de notre époque. Cette histoire, qu'on réclamait en vain depuis tant d'années de la modestie de Mme Ancelot, nous l'avons décidée à l'écrire pour les lecteurs du *Musée des Familles*, à qui elle devait cette haute préférence et cette bonne fortune, — comme complément de ses *Salons du dix-neuvième siècle*, déjà publiés avec tant de succès dans les tomes XXII et XXIV de notre collection. PITRE-CHEVALIER.

Société qui se rassemblait chez Mme Ancelot, en 1824, dans le vieil hôtel de Larochefoucauld, rue de Seine. Noms des personnes qui font partie du tableau : MM. Parceval de Grandmaison, Lacretelle, Campenon, Lemontey, Baour-Lormian, tous de l'Académie française alors ; Soumet, Hugo, Guirault, Ancelot, de Vigny, qui en furent plus tard ; Saintine, de La Ville, Emile Deschamps, Michel Beer, Saint-Valry, Mennechet, Rességuier, Lamothe-Langon, Frantin, Audibert, Pichat, Mély-Janin, Casimir Bonjour, Guérard, le duc de Raguse, le comte de Rochefort ; Mmes de Baur, Mennechet, Auger, Lacretelle, Sophie et Delphine Gay, Mme Hugo.

Dès les premières années de mon mariage, je m'occupais de peinture avec autant de plaisir que j'en trouvais à écrire, et comme je voyais un grand nombre d'écrivains et de personnes remarquables, il me vint l'idée de les représenter dans un tableau qui serait un souvenir visible de nos réunions. C'est une espèce de signet mis à ce livre du temps que chacun lit avec un si vif intérêt, et qui a pourtant bien des passages effacés lorsqu'on arrive à la dernière page.

M. Parceval de Grandmaison était le doyen d'âge de notre jeune société ; souvent il nous lisait des vers d'un poëme sur Philippe-Auguste qu'il composait alors, et j'ai choisi une de ces lectures pour sujet de mon premier tableau.

J'en ai fait deux autres depuis, et je m'occupe d'un quatrième. Chacun de ces tableaux représente une réunion chez moi. Mais plusieurs années de distance se trouvent entre eux, et ce sont des personnes différentes qui la composent.

C'était un souvenir d'amitié que j'avais voulu garder. Mais déjà quelques-uns de mes amis étaient connus du public par des ouvrages et un plus grand nombre occupa depuis l'attention. En voyant ces tableaux qui décorent mon salon, on m'a souvent pressée d'écrire quelque chose pour faire connaître les personnages qu'ils représentent, leurs situations, leurs ouvrages et les événements qui se rattachent à leur vie ou à mes relations avec eux,

(1) Voir, pour la série, les tomes XXII, p. 233 ; XXIV, p. 97 à 329.

(2) Parceval de Grandmaison lisant des vers de son poëme de *Philippe-Auguste* dans un salon du vieil hôtel de Lachefoucauld en 1824.

et cela m'est d'autant plus facile que ce furent des amis, et que leurs caractères me sont aussi connus que leurs visages.

C'est ce que je vais essayer de faire, mais ce n'est pas sans difficulté, et cependant que de choses à dire!

Aucune époque ne fut plus fertile en merveilles que celle où j'ai vécu : l'emploi de la vapeur et de l'électricité; la découverte du daguerréotype et de la photographie, les travaux scientifiques de tous les siècles, employés au bien-être et aux plaisirs du nôtre ; la littérature s'ouvrant des routes nouvelles, de grands esprits, Chateaubriand, Lamartine, Victor Hugo, électrisant la foule, parce qu'ils résument dans leurs œuvres ses inquiétudes, ses doutes et ses agitations; enfin Paris, la ville immense, parée, éclairée, fleurie, comme un salon où se célèbre à chaque instant la fête de l'intelligence ; voilà une partie des miracles dont je fus témoin, et ces miracles sont venus en aide aux mouvements politiques pour contribuer à une transformation de la société, qui ne se terminera pas de nos jours, mais dont nous aurons vu poser les plus merveilleux fondements.

Au milieu d'aussi grandes choses et d'événements aussi importants, on n'oserait pas raconter les petits détails de la vie, les anecdotes particulières et les minutieuses observations des salons, si de tous les miracles de ce monde, et de tous les secrets de la nature, ce qu'il y a toujours de plus curieux à étudier n'était pas le cœur humain.

Le caractère des personnes supérieures, ou seulement remarquables, sera donc éternellement l'étude la plus intéressante, et parfois le mystère le plus impénétrable de la création !

Par suite des mouvements infinis de la société française à notre époque, il s'est produit un fait singulier, et qui serait impossible en tout autre pays que la France, c'est que mes trois tableaux, exécutés à quelques années de distance l'un de l'autre, datent de trois gouvernements entièrement différents. Ce ne sont pas des rois qui se succèdent, ce sont des révolutions qui, en changeant le principe du gouvernement, modifient la société. Voilà pourquoi j'ai fait la division naturelle entre mes réunions, et j'ai appelé mon premier tableau :

Un Salon sous la Restauration;

Le second : *Un Salon sous le règne de Louis-Philippe;*

Le troisième : *Un Salon sous la République,*

Et le quatrième : *Un Salon sous l'empire de Napoléon III,*

mon intention étant de faire ressortir les nuances diverses que ces époques différentes ont apportées dans les réunions des salons parisiens.

Ce fut à l'hôtel de Larochefoucauld, où j'occupais un appartement, qu'eurent lieu les premières soirées qui réunirent les personnes de ma connaissance. Ce vieil hôtel, situé entre la rue de Seine et la rue des Petits-Augustins, avait quelque chose de grandiose et de triste qui me charmait. De beaux arbres ombrageaient mes fenêtres, et le bruit de la rue ne pouvait arriver jusqu'à moi. Ces anciennes habitations, qui rappelaient le temps passé, et qui gardaient quelques traces et quelques souvenirs de gens dont l'histoire a consacré les noms, inspirent toujours de l'intérêt; et je cherchai alors des renseignements positifs sur l'hôtel de Larochefoucauld. Il n'avait pas toujours porté ce nom; il était appelé hôtel Dauphin, quand Louis de Bourbon, comte de Montpensier, et ses descendants l'habitaient autrefois. Il fut vendu à un duc de Bouillon, maréchal de France, et il passa plus tard au duc de Liancourt. Mais un duc de Larochefoucauld ayant épousé, en 1659, Jeanne-Charlotte du Plessis, fille unique du duc de Liancourt, l'hôtel prit le nom de Larochefoucauld et ne le quitta plus. L'auteur des *Maximes* l'habita; Mme de Sévigné y vint souvent, et les grands écrivains du règne de Louis XIV y furent reçus splendidement. Vendu pendant la révolution de 93, il passa par plusieurs mains qui en tirèrent quelques bénéfices, jusqu'à ce que les mœurs nouvelles, n'offrant plus d'existence en rapport avec une aussi vaste demeure, où il y avait salle des gardes, cour d'honneur, etc., etc., on en loua quelques parties habitables, en attendant qu'on le démolît. C'est alors que je m'y logeai dans les premières années de mon mariage. Maintenant cet hôtel a complétement disparu pour faire place à la rue des Beaux-Arts. De ses splendeurs princières, de ses guerriers fameux et de ses fêtes brillantes, aucune trace n'est restée. Mais le petit livre des *Maximes* et une phrase de Mme de Sévigné attesteront que cette habitation a existé. Les plus solides édifices disparaissent en peu de temps; la pensée seule survit à tout, et les bons écrits sont les seuls monuments immortels.

A cette époque, ma société, et peut-être la société française tout entière, ressemblait un peu à l'endroit où nous nous réunissions, l'hôtel de Larochefoucauld. Cet hôtel avait de vieux murs très-épais, qui eussent pu durer encore des siècles; mais il y avait des parties abattues ou délabrées qui rendaient cette espèce de palais presque inhabitable; d'autres parties restaurées contenaient des meubles frais et modernes au milieu de débris en désordre qui apparaissaient de tous côtés. Peut-être des soins habiles, des réparations intelligentes, où chacun eût mis de la bonne volonté, eussent pu mêler au grandiose du vieux monument des élégances commodes en rapport avec les nouvelles habitudes... mais... tout fut démoli : l'hôtel et la Restauration ont disparu.

Il y avait de grandes différences entre les positions, les fortunes et les idées des personnes que je recevais; seulement les poëtes dominaient chez moi à l'époque où M. Parceval de Grandmaison nous lisait ses vers, et où je choisis une de ses lectures pour sujet de mon premier tableau... Ce sont donc des poëtes qui entourent le lecteur... et qui écoutent de plus près les fragments de ce poëme de *Philippe-Auguste* dont on parlait alors, car Parceval eut aussi son jour.

Bien des poëtes de notre époque n'en ont pas autant.. il fut de l'Académie française, et plus d'un salon s'est rempli d'une foule élégante et intelligente pour écouter ses vers.

Tout près de Parceval, déclamant avec un peu d'emphase ses vers classiques, est placé, dans mon tableau, M. Victor Hugo, déjà célèbre, déjà marié, bien qu'il eût à peine vingt-deux ans. Sa jolie jeune femme est assise à ses côtés; ils venaient ainsi ensemble, elle radieuse, lui soucieux. Son regard profond semblait plonger dans l'avenir, lors même que le présent avait assez de charme pour l'attacher exclusivement. Son caractère me parut très-curieux à observer, il avait quelque chose de particulier que je cherchai à étudier et à définir pendant les séances qu'il me donna pour son portrait dans mon tableau.

Ce qui fut alors très-visible pour moi, c'est que la Révolution et l'Empire, retentissant autour de l'enfance de Victor Hugo, avaient agi trop violemment sur sa jeune imagination pour qu'il acceptât volontairement une vie calme, étrangère aux mouvements politiques de notre pays. Il n'avait alors aucune idée arrêtée en fait de gou-

vernement, il avait seulement l'instinct et le désir de gouverner. Sa haute intelligence et sa ferme volonté lui faisaient dominer déjà tout ce qui l'approchait; il avait en lui le besoin d'une puissance à exercer, et ceux qui l'aimaient lui en firent bientôt une habitude.

Victor Hugo se tournait alors vers la Restauration pour obtenir sa part du pouvoir, et cela instinctivement, tant il se croyait destiné à un empire sur les autres, empire qu'il a exercé dans la littérature sans que cela ait suffi à le contenter. Il fallait à son bonheur être roi de quelque chose, fût-ce d'une révolution qui n'admet pas de maître, fût-ce de la triste royauté de l'exil et du malheur!

Il en était du caractère de Victor Hugo comme de ses ouvrages : son œuvre est un reflet de lui-même, où la plus grande exagération dans la force se rencontre à côté de ce qu'il y a de plus charmant dans la grâce, et où se trouvent en même temps des choses qui vous attirent et d'autres qui vous repoussent. Jamais celui qui le voit ou qui le lit ne reste indifférent à Victor Hugo, *qui agit toujours sur lui;* aussi a-t-il excité d'ardentes amitiés et de vives répulsions, de la même nature que celles qu'il était lui-même capable d'éprouver. Je l'avais jugé ainsi, et j'avais deviné les conséquences de ce caractère dès les premiers jours de sa première jeunesse. Mes prévisions se sont réalisées; elles ont confirmé pour moi ce proverbe singulier de la rêveuse Allemagne : Chacun est sa Parque à soi-même et se file son avenir!

Bien des années ont passé depuis qu'ont cessé mes relations de société avec le chef de l'école romantique. Il avait jeté le trouble dans notre monde littéraire, éveillé des rivalités, amené des discussions, et enfin dispersé ce petit cénacle, où l'on avait fini par ne plus s'entendre; mais le souvenir de Victor Hugo se rattache ainsi plus particulièrement à ce temps de joyeuses espérances et de brillantes illusions. Depuis, j'y ai souvent pensé, et souvent aussi j'ai souffert de ce qu'il a fait et de ce qui lui est arrivé.

Après les poëtes, qui occupent le centre de mon tableau, j'ai placé quelques-uns de ces amateurs de poésie qui recherchaient alors avec empressement les écrivains, et je dois mettre en première ligne le comte de Rochefort.

Le comte de Rochefort était un neveu de Mme de Genlis, et il me conduisit chez elle dans la dernière année où elle vécut. C'était alors une petite femme maigre et vive, qui passait quatre-vingts ans, et dont l'intelligence était encore aussi nette qu'aux plus beaux jours de sa jeunesse. Elle habitait une maison d'éducation, rue de Berry. Une grande chambre sale et mal meublée, où était son lit, où elle écrivait et mangeait sur une même table, car elle dînait à trois heures lorsque je lui fis ma visite, composait tout son logement. Elle n'en voulait pas d'autre. Le duc d'Orléans et Mademoiselle, qu'elle avait élevés, voulaient fournir à tous ses besoins, et des parents riches eussent aussi désiré lui donner l'aisance; mais tout ce qu'elle possédait passait aussitôt de ses mains dans celles d'un enfant adoptif qu'elle avait élevé et qui avait toutes ses plus vives affections. Le comte de Rochefort me raconta les détails de ce dévouement généreux pour m'expliquer l'espèce de dénûment singulier qu'on pouvait remarquer autour d'elle. Des papiers étaient épars sur une table assez grande, dont une serviette occupait un petit espace. Elle y mangeait, lorsque j'entrai, et son dîner, très-sobre, fut fini en quelques instants. Alors elle me montra ce qu'elle écrivait, lut une page fort spirituelle d'une voix très-claire, et causa ensuite, avec une parfaite lucidité sur, ou plutôt contre Voltaire et les encyclopédistes. Elle en était encore là : c'étaient les conversations de sa jeunesse... qu'elle continuait. Son neveu me dit ensuite qu'elle ne parlait jamais de la Révolution ni de l'Empire; elle n'avait pas même lu les ouvrages publiés pendant cette époque. Il y avait ainsi une quarantaine d'années qu'elle retranchait, et dont il n'était jamais question. C'était encore la femme aimable d'autrefois, avec des préjugés, des passions, de l'esprit, du naturel, de la grâce et de la gaieté.

Le comte de Rochefort, ce neveu qui me procura le plaisir de voir cette femme célèbre, était aussi un véritable homme du monde d'autrefois, s'intéressant à toutes les choses de l'esprit. Mais le temps ne l'avait pas respecté; il était alors fort gros, fort lourd, et sujet à un petit inconvénient qui me causa plus d'une fois de grandes contrariétés : il s'endormait pendant qu'on disait des vers, et son sommeil n'était pas silencieux. Cependant il aimait beaucoup les lectures, et, dès qu'il entendait parler d'une soirée où l'on devait lire quelque chose, il s'y faisait inviter ou conduire. Ce fut pour moi une source de désagréments, dont le plus vif eut lieu à l'occasion de Frédéric Soulié.

Avant de faire ses romans et ses drames énergiques, Frédéric Soulié faisait des vers et des tragédies. Il désirait produire dans le monde ses enfants poétiques, et j'arrangeai une soirée pour la lecture d'une de ses pièces en vers. Bien entendu, le comte de Rochefort en fit partie, et il se réjouissait fort à l'avance de cette solennité littéraire; mais, hélas! le second acte n'était pas achevé, que la voix un peu sourde et monotone de Frédéric Soulié était accompagnée d'une basse continue qui me troublait beaucoup, par la crainte que le lecteur ne s'en aperçût. J'espérais pourtant que le bruit de sa propre voix et l'émotion de sa lecture lui dissimuleraient ce léger bruit si intempestif, et la fin du troisième acte ayant amené une interruption, je vis avec joie M. Ancelot s'avancer vers le comte de Rochefort, placé loin de moi, et causer avec lui pour le réveiller. Moi, je m'étais assise entre le lecteur et la porte du salon restée ouverte, afin de veiller sur ceux qui pouvaient entrer pendant la lecture. J'étais occupée à faire compliment à Frédéric Soulié sur son ouvrage, lorsque la bonne de ma fille, alors âgée de six mois, profitant de l'interruption pour se glisser derrière moi, m'avertit tout bas que l'enfant criait et ne voulait pas s'endormir.

— Ah! votre fille ne dort pas, dit Frédéric Soulié en se penchant vers moi au moment où je me levais pour aller la trouver, eh bien, que sa bonne l'apporte ici pour l'endormir.

Et il désigna du regard le comte de Rochefort avec un douloureux sourire qu'il me semble revoir encore.

Cependant la lecture, interrompue quelque temps, recommença. Mais il suffit de deux ou trois scènes pour que le sommeil reprît son empire et que sa voix, cruelle au lecteur, se fît entendre de nouveau. Bientôt tout le monde entendit ce sommeil trop sonore, et l'attention se trouva partagée entre sa voix et celle du lecteur. On se regardait après avoir regardé le comte de Rochefort. Une sorte de gêne indicible se répandit sur l'assemblée; on souffrait de la souffrance visible de Frédéric Soulié, jeune, timide, inquiet, comme un poëte lisant ses vers en public pour la première fois. On voyait la sueur à son front, on entendait l'altération de sa voix, et ce fut au milieu d'une pénible distraction de tous que s'acheva cette malheureuse lecture, devenue pour moi un véritable supplice. Frédéric Soulié se retira peu après et je

ne le revis jamais chez moi. Je le regrettai, mais je n'osais pas le presser de revenir, de peur de lui rappeler une chose pénible, qui ne fut peut-être pas étrangère à sa rigueur contre la société. Depuis il eut de vrais succès qui sans doute effacèrent cette désagréable impression. Ses œuvres sont énergiques et puissantes, elles ont remué la multitude, et les *Mémoires du Diable* ont été une des productions saisissantes de notre temps.

Il arrive plus d'une fois dans la vie que de petits incidents ridicules empêchent ainsi une bonne amitié de se former. Cela ne nuirait pas à une affection toute venue. Un grand arbre qui a de profondes racines n'est pas même ébranlé par les orages; mais le plus petit accident suffit à la graine pour l'empêcher de pousser. Un homme de beaucoup d'esprit, qui a publié quelques bons ouvrages et obtenu des prix de l'Académie, M. Bazin, avait souhaité faire ma connaissance. Le premier jour où il me fut présenté, il y avait près de moi un petit guéridon sur lequel était posé un beau vase rempli de fleurs. Dans un mouvement un peu brusque fait par M. Bazin en saluant, il renversa le guéridon. Le vase fut brisé, l'eau et les fleurs se répandirent sur le parquet. Ce petit événement troubla M. Bazin, qui allait peu dans le monde, et il me fut impossible de ramener sa pensée complétement à une conversation que je fis tous mes efforts pour rendre insouciante et gaie. Il était visiblement préoccupé par sa maladresse, ne se remit pas et ne revint plus. Il en fut de même d'un jeune poëte qui se prit les pieds dans un tapis et tomba le visage contre terre en entrant chez moi pour la première fois. Celui-là fit plus: n'ayant pas réussi avec ses vers, il écrivit dans les journaux, où il se vengea quelquefois sur mes ouvrages d'une maladresse dont ils étaient bien innocents.



Une lecture de Parceval de Grandmaison. Premier Tableau de Mme Ancelot.

Pour en revenir au tableau qui représente M. Parceval disant les vers de son poëme sur Philippe-Auguste, je citerai d'abord comme un de ses auditeurs, que l'amitié rendait attentif, M. Saintine, et je répéterai ici ce que je disais de lui en 1835:

J'ai connu un philosophe pratique, un écrivain sans ambition et sans envie, dont les mœurs étaient simples et les idées élevées, qui convenait aux esprits supérieurs et s'arrangeait facilement des plus ordinaires, qui souriait sans amertume en voyant un sot faire fortune et un intrigant réussir. Excellent par nature, spirituel par instinct, instruit par goût, écrivain par plaisir, gai par complexion, et dont aucune action n'a démenti ce titre de philosophe, que lui seul ne se donnait pas. Je l'ai vu heureux, mais d'un bonheur aimable, dont le malheur lui-même ne pouvait s'offusquer, au contraire. A-t-on le cœur froissé dans le contact avec le monde, est-on trompé dans ses affections, dérouté dans ses calculs, blessé dans son amour-propre : qu'on aille le voir au milieu de ses livres, de ses fleurs et de ses amis, on a le cœur soulagé ; son bonheur tient tellement à la sagesse de son esprit, à la modération de ses désirs, à la douceur de ses relations, qu'il console en encourageant. C'est une leçon qui vous instruit à votre insu, un enseignement dont vous n'apercevez que les effets, et, au lieu de ce redoublement de tristesse qui saisit l'âme souffrante à l'aspect de certains bonheurs hostiles, il y a je ne sais quelle joie bienfaisante et communicative dans le sien, qui ranime, fortifie et console.

Du bonheur, comme de l'esprit, il en a à donner à ceux qui n'en ont pas.

Ce sage vit à Paris ou tout près de Paris, et aujourd'hui, 1862, je n'ai rien à retrancher à ce que j'écrivais il y a vingt-sept ans. M. Saintine n'a pas un seul jour démenti ce caractère sage, heureux et aimable. Il a passé au milieu des jours du charlatanisme le plus éhonté, où chacun ne parlait que de sa propre gloire ; et M. Saintine ne s'est jamais vanté. Il a vu les jours terribles des révolutions de 1830 et de 1848, où le pouvoir, arraché violemment des mains de ceux qui l'exerçaient, était l'objet de convoitises ardentes à s'emparer de ses lambeaux, et M. Saintine ne s'est pas abaissé un moment ni devant le peuple ni devant les rois pour en avoir sa part. Il a traversé ces jours de spéculation où l'on tentait avidement tous les moyens de s'enrichir ; où le luxe, l'amour de l'or et la passion des richesses étaient comme une fièvre contagieuse qui enflammait le sang jusqu'aux symptômes du délire; et M. Saintine cultivait ses fleurs et écrivait de charmants ouvrages sans penser à l'argent... puis il publiait son livre, et ce livre avait vingt éditions, comme *Picciola ;* toutes ses œuvres, pleines d'imagination, de philosophie et de raison, étaient lues avidement et plaisaient à tous, parce qu'elles portaient le cachet consciencieux du travail de l'homme de bien. (Les lecteurs du *Musée des Familles* le savent mieux que personne, car c'est pour eux qu'il a écrit ici même *le Vrai Robinson, Une Fauvette, la Mort d'un roi, la Tour au payen, la Vallée des âmes,* etc.) N'est-ce pas une heureuse exception et un vrai philosophe que M. Saintine?

A côté de lui j'ai placé Soumet.

Une belle figure, illuminée par des yeux admirables, excitait pour Soumet, dès l'abord, une irrésistible sympathie, et, dès que l'on causait une heure avec lui, on trouvait autant de beauté dans son âme que dans ses traits. Tout était poésie en lui et vous attirait par le charme de l'idéal. Non-seulement on l'aimait dès qu'on lui parlait, mais on se sentait aimé de lui; il semblait que l'affection débordait de son cœur et allumait autour d'elle tous les foyers d'affection que chacun avait en soi. Il obtenait facilement la confiance et donnait la sienne avec enthousiasme. Il s'identifiait à vos peines, à vos plaisirs, à vos intérêts, à vos succès, et oubliait, en vous parlant, tout ce qui lui était personnel. On lui eût fait faire à l'instant de grands sacrifices, et son dévouement aurait été complet, si l'on avait eu l'occasion de le mettre à l'épreuve à la minute... Mais, avec lui, il ne fallait rien remettre au lendemain ; de lendemain il n'en fut jamais pour Soumet. Il vous quittait pour revenir le lendemain... Toujours... sans cesse... il croyait avoir besoin de votre présence, ne pouvoir se passer de votre amitié ; mais six mois, un an se passaient, et vous n'en aviez pas entendu parler. Il avait oublié son affection, la vôtre; il n'avait pas eu une pensée pour vous, une autre idée avait rempli son âme tout entière, vous n'y étiez plus... Plus tard, il vous cherchait, vous retrouvait et retrouvait aussi toutes les tendresses qui lui avaient si complétement passé du cœur. Son dévouement était le même, il se souvenait de tout et continuait les confidences interrompues, les phrases d'amitié restées inachevées.

Comment lui adresser le moindre reproche? Qui aurait eu le courage de lui faire de la peine, à lui qui ne vivait que du bonheur des autres et ne pouvait supporter leur chagrin? Puis, si on ne l'avait pas vu, il avait fait une tragédie, composé un poëme, trouvé la solution d'un grand problème social ! Ce n'était jamais un intérêt vulgaire, une ambition personnelle ou un calcul de fortune qui l'avait pris, c'était une idée.

A quelque distance, on voit dans mon tableau M. Emile Deschamps, qui était, dès ce temps, la gaieté et l'esprit en personne. Avant même qu'il eût parlé, sa physionomie fine et spirituelle nous mettait en joie, et la conversation, plus animée, devenait par sa présence d'une vivacité charmante. Que de folles idées, que de contes fantastiques dans ses causeries, où il se moquait si gaiement des ennuyeux ! Il était tellement sans pitié pour eux, qu'un jour je ne pus m'empêcher de prendre leur défense, tant ils me semblaient opprimés par ses joyeuses plaisanteries, et il y eut entre nous une discussion comique sur les inconvénients et les avantages que procuraient à la société les gens ennuyeux. Mais que M. Emile Deschamps se vengea bien de ce que mes paroles, dans cette circonstance, avaient combattu ses idées!

Quelques jours après, il m'en présenta un de première force. Je le reconnus dès l'abord, tant il avait le physique de son emploi. C'était un homme long, gauche, d'une figure déplaisante. Au premier aspect, je commence à craindre; il marche en trébuchant; son âge est indéfinissable, il flotte de trente à soixante; sa barbe est mal faite et ses cheveux mal peignés; tous ses mouvements sont disgracieux... Je tremble de deviner : il s'assied presque à côté de la chaise que je lui offre ; enfin il parle, et je suis sûr de mon fait : c'est un ennuyeux. M. Emile Deschamps s'est vengé.

Il dit alors de sa voix tremblante et bégayante :

— La société de Paris est singulière : on y est admis sans difficulté ; puis, à la seconde visite, on vous accueille moins bien qu'à la première ; à la troisième, on ne vous regarde pas, et, quand vous vous présentez ensuite, on ne vous reçoit plus.

Il paraît que cela lui était arrivé si souvent, qu'il prenait cet effet produit par ses visites pour une habitude de la société de Paris.

C'était un bon gentilhomme de la Franche-Comté, portant même un titre : le comte d'A***, ce qui lui facilitait l'entrée des meilleurs salons, à Paris comme en province. Seulement, à Paris, il y a tant d'amusements

de toutes sortes, que personne n'y peut supporter l'ennui. Le comte d'A*** racontait piteusement lui-même qu'il ne savait comment passer ses journées, toutes ses connaissances ayant des occupations importantes qui ne leur laissaient pas le temps de le recevoir. Un jour, il nous dit comment le marquis de Clermont-Tonnerre, dont il était l'allié, avec qui il avait jadis appris à faire des armes, prenait aussitôt ses fleurets quand il le voyait arriver, et le poussait en tierce et en quarte jusqu'à la porte de la rue de son hôtel, puis la refermait sur lui en riant aux éclats. Le fait est que tous les moyens semblaient bons pour éloigner le comte d'A***, parce que ses longues visites présentaient aux yeux une des figures les plus ingrates et les plus désagréables que j'aie vues de ma vie. Puis, une fois assis, il ne bougeait pas, ne disait rien ou balbutiait de temps en temps une longue phrase à peine intelligible et dont toute pensée était absente. Un voyage que je fis interrompit nos relations après trois ou quatre ans, et je m'arrangeai de façon à ce qu'elles ne pussent pas recommencer.

Mais ce qu'il y eut de plus singulier dans cette affaire, c'est ce qui m'arriva plus tard. Faisant un jour une visite dans une maison du faubourg Saint-Germain, j'y rencontrai une femme d'une trentaine d'années, de la figure la plus intéressante et d'une conversation solide et agréable. Ses manières étaient celles de la meilleure compagnie, et, en parlant de son mari, une affection et une estime sincères se montraient sans affectation dans ses paroles. Quand elle fut partie, j'appris avec la plus grande surprise que c'était la comtesse d'A***, mariée depuis un an à notre ennuyeux expulsé. Elle se trouvait très-heureuse de son partage. La maîtresse de la maison, voyant ma surprise de ce qu'elle appelait un bonheur cette union contractée avec un homme si peu agréable, me dit :

— Mlle de L*** venait de perdre sa mère, et, quoiqu'elle eût de quoi vivre, il y avait peu d'espérance pour elle d'épouser quelqu'un de son rang, parce que les hommes riches du faubourg Saint-Germain ne se marient pas ou font de grands mariages. On lui proposait un aveugle et un bossu ; M. d'A*** n'est ni l'un ni l'autre. Il s'exprime un peu difficilement, c'est vrai ; mais c'est un homme d'esprit qui a vécu pendant plusieurs années au milieu des écrivains les plus distingués de notre époque, et c'est un grand bonheur pour Mlle de L*** d'avoir épousé le comte d'A***. Elle avait passé trente ans, et nous avons dans notre société cinquante-quatre demoiselles qui n'en ont pas vingt-cinq, pour lesquelles il n'y a guère que six ou sept jeunes hommes décidés au mariage. Mlle de L*** se trouve donc très-heureuse de n'être pas restée fille, et, comme c'est une excellente personne, elle rend son mari très-heureux et l'aime beaucoup. Moi, ajouta la dame, je les vois très-souvent, et je les regarde comme les gens les plus aimables de ma connaissance.

Je revins pensive de cette visite ; je me disais : — Il faut donc parfois retourner le sens de ce vers :

L'aigle d'une maison est un sot dans une autre.

Comme cela doit rendre circonspect dans les jugements que l'on porte !

Pour en revenir aux habitants de ma maison, je citerai l'abbé de Feletz, dont la société très-spirituelle m'était fort agréable. C'était un de ces anciens types perdus dont il ne reste plus vestige maintenant, *l'abbé de cour*. Engagé dans les ordres par sa famille, sans qu'on eût consulté ses goûts, il n'avait guère de son état qu'un petit collet, qu'il cessa même de porter dans les dernières années de sa vie. Et sa première occupation consistait à être aimable, et il l'était même dans ses articles de critique au *Journal des Débats*, où la malignité de son esprit était tempérée par la plus charmante urbanité. Il était fort vif et fort étourdi ; on racontait de lui des anecdotes dignes d'être ajoutées au portrait que La Bruyère fait du distrait. Ainsi, invité à dîner, M. de Feletz, qui était toujours en retard, entra précipitamment dans la maison où il croyait être attendu, et se trompa d'étage. Il sonne ; on ouvre, et il voit une douzaine de personnes autour d'une table qui était mise dans la première pièce, et où il restait une place inoccupée. S'il était fort distrait, il était aussi très-myope. Croyant être où on l'attendait, il s'assit précipitamment pour qu'on ne se dérangeât pas, déplia une serviette et s'empara d'une côtelette qu'on faisait circuler... Ce ne fut qu'après quelques bouchées déjà avalées que, s'étonnant du silence qui se faisait autour de lui, il promena plus attentivement ses regards sur les visages, dont aucun ne lui était connu, et qui paraissaient tous prodigieusement étonnés ! Stupéfait lui-même, il se lève vivement, s'enfuit, prend, dans son trouble, une redingote qui ne lui appartenait pas, et monte au second étage dans un état impossible à décrire. Il avait en même temps un rire inextinguible et une confusion inexprimable, surtout en s'apercevant qu'il venait d'usurper une redingote. Heureusement les voisins se connaissaient ; le fils de la maison reporta la redingote et expliqua l'erreur. Quand on sut que c'était un des plus spirituels rédacteurs du *Journal des Débats*, un membre de l'Académie, on voulut continuer une connaissance commencée sous de si singuliers auspices, et tout le monde s'en trouva bien.

Un autre membre de l'Académie, fort spirituel dans la conversation, c'est Lemontey. Il a laissé quelques ouvrages où l'on trouve une piquante originalité, que l'on remarquait aussi dans son caractère. On citait de lui des traits singuliers d'économie et de prodigalité... Comme l'a dit M. Flourens, dans le discours qu'il fit à sa mort avec cette bienveillance charmante et ce bon goût parfait dont il sait orner la science, Lemontey avait une parcimonie notoire et une générosité cachée. Ainsi, il faisait un long détour pour ne pas payer la rétribution de cinq centimes exigée alors au pont des Arts, et donnait un jour dix mille francs à un ami dans l'embarras.

Près de lui est placé dans mon tableau Auger, alors secrétaire perpétuel de l'Académie française. C'était ce qu'on appelait un homme lettré ; il n'avait pas fait d'ouvrages, mais seulement des commentaires et des notes sur les ouvrages des autres, et on s'amusait à raconter sur lui une anecdote assez plaisante.

Un jour de séance publique à l'Académie française, un étranger, la voyant présidée par Auger et sachant qu'il était au faîte des honneurs académiques, fut tout honteux d'ignorer jusqu'à son nom, et courut chez un libraire lui demander les ouvrages de M. Auger. Le libraire publiait alors une édition de Molière, où Auger avait ajouté quelques notes, et il profita de l'occasion d'en placer un exemplaire. Avant de rendre visite à l'académicien, l'étranger dévore les volumes ; puis il court chez Auger, et s'écrie :

— Ah ! monsieur, quels ouvrages ! comme vous avez surpris la nature sur le fait ! comme vos personnages sont vrais ! Que de talent, d'esprit, de génie même ! et que je suis heureux de voir un homme tel que vous ! Je

veux vous en témoigner ma joie et ma reconnaissance par un petit conseil ; c'est celui de faire disparaître les stupides notes qu'a mises à vos chefs-d'œuvre un M. Auger, qui ne vous comprend seulement pas.

Cette anecdote amusa beaucoup les confrères d'Auger, de même que l'on riait de quelques naïvetés échappées à la vanité un peu gasconne de Baour-Lormian. Alors on admirait ses beaux vers, que l'on dédaigne à présent ; seulement on souriait, quand il disait :

— Maintenant que j'ai fini ma traduction en vers de la *Jérusalem délivrée*, et que je n'ai plus rien à faire, je vais apprendre l'italien.

Campenon n'avait pas produit de grands ouvrages, mais on comprenait que des gens d'esprit eussent du plaisir à avoir pour confrère un aussi aimable homme, et je n'oublierai jamais tout le charme des relations qu'on avait avec lui.

Quant à Lacretelle, c'est l'historien des luttes religieuses dans notre pays, des derniers règnes des rois de France et de la Révolution.

Près de lui, dans mon tableau, se trouve aussi un homme que de grands travaux historiques eussent pu mettre en évidence, s'il n'eût abrité sa vie retirée sous le toit paisible d'une maison de province. Il ne chercha que les plaisirs de l'étude, sans penser aux avantages de la gloire. C'est M. Frantin, de Dijon. Ce savant publia dans cette ville plusieurs ouvrages recommandables, entre autres, un excellent livre, intitulé : *Annales du moyen âge ;* huit volumes, vrai travail d'un bénédictin ; consacrant sans relâche toutes ses heures à d'intelligentes recherches, qu'il a ornées de tout ce qu'un beau style et des réflexions d'un ordre élevé peuvent ajouter au mérite de l'érudition.

Un poëte plein d'enthousiasme, qui fit jouer avec succès une tragédie de *Léonidas*, Pichat, montre aussi, dans mon tableau, sa belle figure inspirée. Il eut le bonheur de mourir si jeune qu'aucune de ses illusions n'avait pu se détruire et qu'il emporta dans la tombe toute sa foi à la muse tragique. Il en fut de même de Michel-Beer, frère de Meyer-Beer, qui s'était déjà révélé à la poétique Allemagne par une belle tragédie de *Struensée*. Entre ces deux écrivains, j'ai placé encore un poëte, mais d'un esprit plus positif et plus porté à la railleuse critique, de La Ville de Miremont. Deux comédies en cinq actes et en vers au Théâtre-Français, *le Roman* et *le Folliculaire*, recommandent son nom au souvenir de ceux qui aiment de bonnes vérités, bien dites avec beaucoup d'esprit.

Nous avons encore là, sous nos yeux, le poëte gracieux, homme du monde, aimable, qui s'appelle le comte Jules de Rességuier ; Mennechet, avec ses jolis contes en vers, etc., etc. Mais un groupe de jolies femmes attire les regards, qui se fixent naturellement sur la plus belle, Delphine Gay. Elle était alors dans tout l'éclat de sa brillante beauté, qui fut remplacé depuis par l'éclat brillant de son esprit.

Mais, au milieu de cette réunion de femmes, où Mme de Baur avait sa place par son talent agréable, fin et distingué, quelle est donc cette figure gracieuse et maligne en même temps, qui ressemble à un page prêt à faire une espièglerie?... Prenez garde ! il est capable, à en juger par son air, de dérober un ruban à celle-ci, un baiser à celle-là ; c'est Chérubin, blond, vif, alerte... et déjà... officier ; oui, c'était un officier de la maison du roi... Vous voyez que la comparaison avec Chérubin continue, nous ne la pousserons pas plus loin ; car Chérubin était déjà... au dire de la comtesse... un peu mauvais sujet. Et notre officier... déjà rêveur, représentait avec un charme infini les douleurs d'un poëte méconnu dans le drame de *Chatterton*, et prenait alors les leçons de l'expérience pour son bel ouvrage des *Grandeurs et servitudes militaires.* Oui, ce malin visage qui se cache entre ces doux visages de femmes, c'est le comte Alfred de Vigny.

Mais une figure plus mâle et plus sévère vient faire un contraste remarquable, et nous vous parlerons, pour finir nos portraits, d'un homme sur qui l'attention publique se porta plus d'une fois d'une façon aussi injuste que malheureuse, le maréchal Marmont, duc de Raguse.

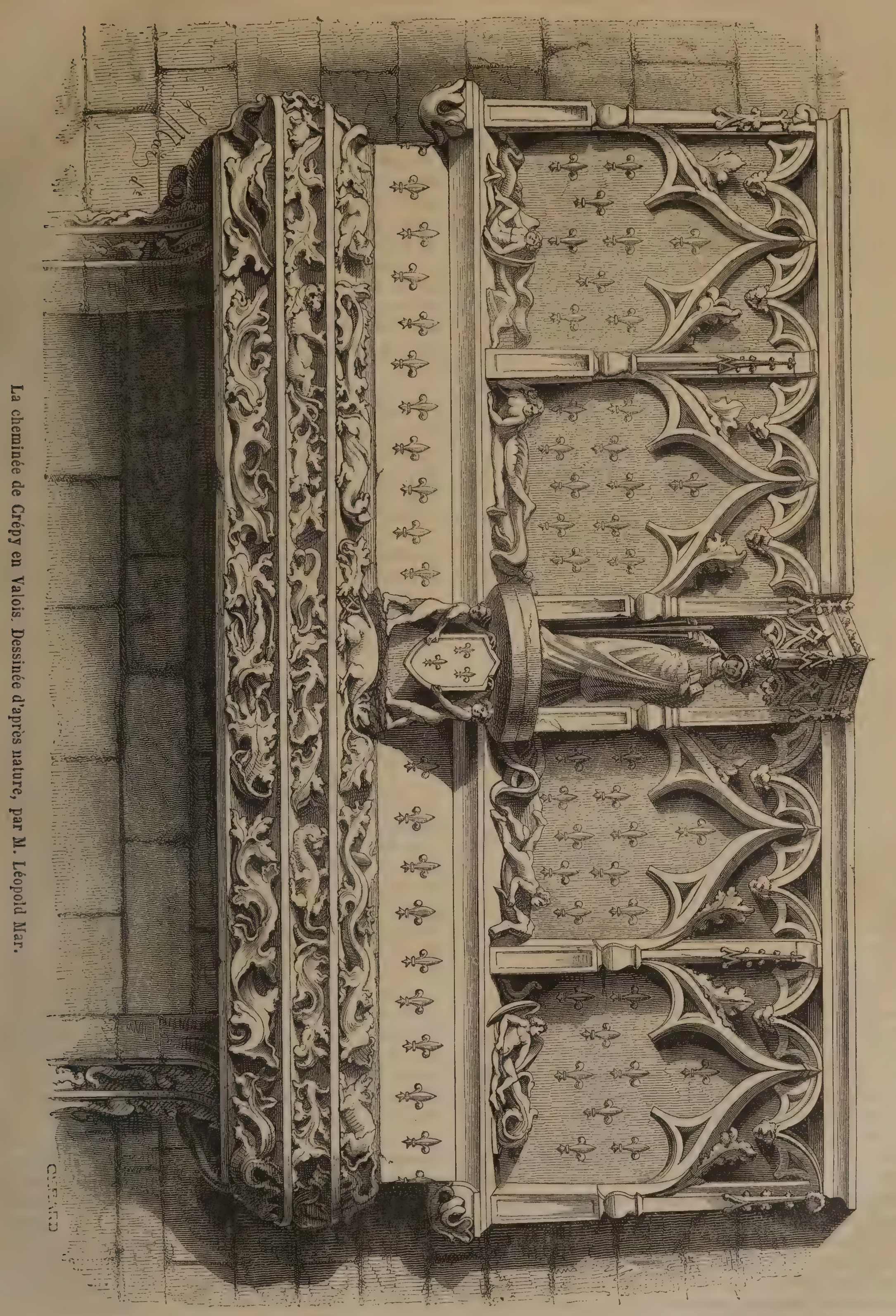
Les anciens, qui cherchaient à se rendre compte de tout, ont été forcés de convenir, malgré leur sagacité, qu'il est des destinées tellement inexplicables, qu'on est obligé de reconnaître qu'elles sont le jouet d'une puissance mystérieuse et funeste, qu'ils appelèrent *la fatalité.* Les temps héroïques présentent ainsi plus d'un héros fatalement destiné à un sort malheureux, sans que rien justifie ou même explique leur malheur. Quant à nous, pour qui les actions et le caractère de chacun nous semblent les puissances qui dirigent ordinairement la vie sur des routes plus ou moins bonnes, nous avouons que, dans la connaissance profonde que nous avons eue de la vie du duc de Raguse, rien ne nous explique et, à plus forte raison, ne justifie les malheurs inouïs de sa destinée.

C'était un homme excellent, dont le cœur, ému par les infortunes des autres, était toujours prêt à leur porter secours ; spirituel et plein de sympathie pour l'esprit, cherchant ceux qui s'occupaient des arts, des lettres et des sciences et sachant bien les apprécier.

Il est impossible à présent de se faire une idée bien juste de ce qui rendait alors les réunions si intéressantes. Il en existait ainsi un assez grand nombre, où l'on retrouvait des gens d'esprit, des hommes au pouvoir, des poëtes, des artistes, dont la verve, l'élan, l'activité, l'enthousiasme, animaient d'une flamme brillante les nobles et vives inspirations. Peut-être ce feu sacré tenait-il aux idées générales alors débattues. La générosité est expansive, tandis que l'égoïsme est concentré ; puis, les âmes s'épanouissaient dans la sécurité d'un gouvernement paisible, qui héritait de tout ce que la Révolution avait eu de bon. Mais cette révolution avait eu aussi du mauvais. Cette haine envieuse, cette cruauté funeste que renferme le cœur de l'homme, quand la religion ou la philosophie ne l'ont pas éclairé ou corrigé, s'exprimèrent dès qu'elles crurent pouvoir se montrer sans danger, par l'ironie, le sarcasme et l'injure. Leurs attaques perfides cachaient la haine sous la plaisanterie, et l'intérêt personnel sous l'apparence du plus généreux sentiment. Le lion révolutionnaire s'était fait chat, et il égratignait sans cesse, en attendant le jour où il aurait quelque chose à dévorer. Ce jour-là, un petit parti, qu'on appelait les doctrinaires, qui tenait, disait-on, tout entier sur un canapé, et dont le chef était le solennel Royer-Collard, se trouva en face de la Révolution et lui escamota le pouvoir après les journées de juillet, pour en céder les honneurs au roi Louis-Philippe, qui garantissait la part de chacun. A la suite de cela, les émeutes menaçantes grondèrent dans la rue ; les gens riches s'exilèrent ; les gens d'esprit se turent ; les maisons furent fermées, et il ne resta plus vestige des salons aimables de la Restauration.

Mme ANCELOT.

LA CHEMINÉE DE CRÉPY EN VALOIS.



La cheminée de Crépy en Valois. Dessinée d'après nature, par M. Léopold Mar.

Voici une des plus belles cheminées du monde, et un modèle précieux pour nos architectes et nos artistes. Quand nos palais sont à peine des monuments, quelle leçon dans ce foyer qui est un chef-d'œuvre ! Et combien l'art se relèverait et se populariserait s'il consacrait ainsi nos demeures par des travaux sérieux, au lieu de les abandonner au luxe du mauvais goût !

Honneur éternel à Charles d'Orléans et de Valois, père de Louis XII ! Rentré en France après vingt-cinq ans de captivité en Angleterre, il relève sa bonne ville et son château de Crespy, ainsi nommés en souvenir des cryptes du troisième siècle, où les cordonniers Crépin et Crépinien venaient prêcher le christianisme aux idolâtres. Cette place avait été depuis donnée en apanage aux Valois. Elle avait servi de quartier général à Charles VII et à Jeanne d'Arc après le sacre de Reims. Reprise et saccagée par les Anglais, elle était redevenue française en 1433. Charles d'Orléans en fait réparer le castel sept ans après, en même temps que ses beaux châteaux de Pierrefonds et de la Ferté-Milon, dont nous visiterons aussi les ruines. Ce n'était plus le moyen âge, et ce n'était pas encore la renaissance, de sorte que la splendide cheminée de Crépy sert de transition entre les naïvetés de l'art ancien et les richesses de l'art nouveau. Vous en jugez par l'excellent dessin de M. Léopold Mar, qui nous dispense de toute description.

Le monument, puisque c'en est un, fait partie de l'ancienne maison des gardes qui se trouvait à l'entrée d'honneur du château, nommée jadis *Porte des Oinctiers.* La cheminée a quatre mètres vingt centimètres de large et autant de haut, foyer compris. En 1793, elle fut mutilée par nos vandales : ils brisèrent ses fleurs de lis, et noyèrent dans le badigeon ses peintures et ses ornements. Elle a été restaurée avec autant de goût que de patience par le fils du propriétaire actuel, M. le capitaine Bailli, qui a consacré six mois à cette régénération. « La vraie place de ce bijou artistique, nous écrit M. Mar, ne serait-elle pas au musée de Cluny, ou mieux encore au château de Pierrefonds, cette autre création de Charles d'Orléans, toute voisine de Crépy, et que l'Empereur veut nous rendre telle que l'avait faite le père de Louis XII ? »

PITRE-CHEVALIER.

HISTOIRE ANECDOTIQUE DU FROMAGE DE ROQUEFORT.

Un dîner au petit Moulin-Rouge. — A, B, C, D. — Perdreaux en grand costume. — Un dîner sans fromage. — Un livre sur les fromages. — L'Institut de Coulommiers et l'Académie de Roquefort. — Livre sous cloche. — Une émeute dans une bibliothèque. — Mme de Sévigné et Mme Deshoulières. — Histoire du roquefort. — Village et caves de Roquefort. — Aperçu scientifique. — Rhubarbe blanche et rhubarbe rouge. — Fromage, omelette et article de journal. — M. le marquis de Cussy et son cuisinier. — Mort de Fontenelle. — Roquefort qui marche tout seul. — Désappointement de quatre journalistes. — Une députation. — Quatre cornes de béliers. — Un fromage d'honneur.

Quatre gourmets, c'est-à-dire quatre hommes d'esprit, dînaient un mardi gras au petit Moulin-Rouge.

Nous les appellerons, si vous voulez bien, A, B, C, D, comme les quatre premières lettres de l'alphabet. Je donnerais volontiers le menu du dîner ; mais est-il bien nécessaire de faire venir l'eau à la bouche du lecteur ?

D'ailleurs, j'ai parlé de gourmets ; le dîner se devine, j'allais dire : le dîner se sent.

D'abord on n'entendit que le bruit de quatre mâchoires accompagné du bruit de quatre fourchettes ; mais ce prélude féroce ne dura pas longtemps : avec les perdreaux et les bécasses en grand costume de lard brodé vinrent les confidences, les histoires pimpantes, les éclats de rire, les traits charmants, les folles saillies. Le château-margaux bavardait en attendant que le champagne fît sauter son bonnet, c'est-à-dire son bouchon, par-dessus les moulins.

Quand le dessert fut servi :

— Messieurs, s'écria B, Brillat-Savarin n'a-t-il pas dit qu'un dîner sans fromage ressemblait à une belle femme qui n'aurait qu'un œil ? Voulez-vous faire un dîner borgne ?

— C'est juste, dirent les trois amis en regardant la table. Garçon, un fromage !

Celui-ci partit aussitôt comme une avalanche :

— Brie, livarot, mont-Dor, tuile, suisse, hollande, tête-de-mort, malakoff, chester !

Les quatre amis partirent à leur tour d'un éclat de rire, ils n'avaient rien entendu.

L'un avait compris : esther ; l'autre, tonnerre ; le troisième, réverbère ; le quatrième, dromadaire.

Le garçon allait recommencer, mais A l'arrêta en disant :

— Messieurs, si vous voulez, nous prendrons du roquefort, je crois que c'est le meilleur fromage.

— Au fait, repartit B, aucun de nous n'est plus compétent que A. Quand on a fait un livre sur les fromages, on doit les connaître.

— A propos, dit C, je te soupçonne, A, de vouloir entrer à l'Institut de Coulommiers ou à l'Académie de Roquefort.

— Sur quoi voulez-vous donc qu'on écrive ? ajouta D ; sur les sources du Nil ? sur la liberté ? Un livre sur les fromages peut être fort intéressant et fort utile à l'humanité.

— Sans doute, continua C, mais quand le chef-d'œuvre de notre ami entrera dans ma bibliothèque, j'aurai soin de le mettre sous cloche. Autrement je craindrais une émeute parmi mes livres.

— Et moi, dit D, je n'ouvrirai jamais le livre des fromages qu'après lui avoir brûlé des parfums. Figurez-vous, messieurs, le livre auvergnat de A entre Mme Deshoulières et Mme de Sévigné ; je crois que lettres et idylles s'évanouiraient. Du reste, le style de cet innocent traité est, dit-on, doux et tendre comme du fromage à la crème. On dirait que A a écrit avec du lait sur de la laine.

— Assez de plaisanteries, messieurs, interrompit B. Vous voyez bien que A ne vous écoute pas. Laissons-le disséquer tranquillement son écrevisse, et prions-le de nous faire ensuite l'histoire du roquefort. Je trouve qu'il est poli de se faire présenter les gens qu'on va manger.

Et tous de répéter :

— L'histoire du roquefort ! l'histoire du roquefort !

A donna un dernier baiser à son écrevisse, sourit à son verre et commença ainsi :

— Mes amis, en parcourant les Cévennes, on rencontre un petit village d'un aspect vraiment bizarre : de loin on dirait un immense château féodal, avec ses tours et ses fortifications. En approchant, on distingue un énorme rocher, dont les masses abruptes sont profondément fissurées dans tous les sens, et sur ce rocher un charmant village.

C'est Roquefort, où notre ami C me donnait tout à l'heure une place d'académicien. Mais Roquefort n'a pas d'académie ; ne croyez pas qu'il soit bien malheureux pour cela, il possède, en revanche, des caves précieuses d'où il sort tous les ans pour deux millions six cent mille francs de fromages. C'est, en effet, dans ces grottes naturelles que se fabrique le célèbre fromage de Roquefort.

On a profité des anfractuosités de la roche pour y construire des réduits qui font en quelque sorte corps avec le grès, et qui constituent des caves à deux et trois étages. Un air frais et sec y circule constamment, soit par des ouvertures factices, soit surtout par des fentes naturelles. Ces fentes, dit le savant chroniqueur M. Sam, entretiennent un courant d'air souterrain, continu, et doué d'une telle vitesse, qu'en été, moment où la température des caves se maintient invariablement de 4 et 5 degrés, et reste conséquemment fort inférieure à celle de l'air extérieur, la flamme d'une lampe approchée de certaines fissures s'éteint instantanément.

Voici comment M. Jules Isties explique la basse température de l'air qui circule dans les caves, l'égalité de cette température et la sécheresse de la terre :

« Le vaste plateau de Larzac, dont la hauteur, au-dessus du niveau de la mer, varie entre huit cents et mille mètres, a été soulevé en masse, et ce mouvement a produit dans les différents bancs d'innombrables fissures, des trous et des fouilles, causes premières des excavations plus ou moins profondes qu'on observe à chaque pas, lorsqu'on parcourt la surface du plateau. On rencontre des trous qui s'ouvrent à la surface du sol en forme d'entonnoir, et d'une profondeur telle, que la sonde n'a pas toujours pu en trouver le fond.

« Le plateau de Larzac se couvrant, en hiver, d'une épaisse couche de neige, ces trous en engouffrent chaque année une certaine quantité qui gagne le fond et constitue des glacières naturelles dans d'excellentes conditions pour conserver la neige.

« On arrive ainsi à une explication simple et naturelle de l'uniformité de température de l'air souterrain et de sa sécheresse. Cet air, en effet, en circulant au milieu des glacières naturelles dont il s'agit, s'y dépouille de son humidité par l'effet de l'abaissement de la température ; il s'échappe ensuite à travers les fissures de la roche par l'impulsion des courants qui se produisent sous l'influence de cette modification, et s'il conserve une température constante, c'est que la cause du refroidissement, c'est-à-dire le contact de la neige, ne saurait varier dans ses effets. »

Telles sont, mes amis, les célèbres caves de Roquefort ; il y a de ces caves où l'on peut fabriquer annuellement trois cent mille kilogrammes de fromage. La meilleure cave est celle qui reçoit le plus d'air froid et sec des nombreuses fissures dont le rocher est sillonné.

Nous voici maintenant arrivés à la fabrication du fromage.

On trait les brebis matin et soir, et l'on fait cailler le lait avec une cuillerée de présure de cabri. Puis on plonge dans ce lait caillé des moules de terre percés de trous pour laisser écouler le petit-lait. On remplit ensuite les moules à mesure qu'ils se vident, et on y jette à diverses reprises du pain moisi réduit en poudre.

Le lendemain on renverse le moule et on y replace sens dessus dessous le fromage, afin qu'il puisse s'égoutter.

Quatre ou cinq jours après on transporte les produits dans les caves. On commence par étendre les fromages sur un peu de paille, après quoi on leur administre une petite poignée de sel blanc. Au bout de huit jours on les racle avec un couteau pour enlever la moisissure et la première croûte.

On obtient, par cette opération, une pâte de basse qualité appelée *rhubarbe blanche*, dont on forme des pains qui se vendent quatre-vingts centimes le kilogramme.

C'est alors qu'on transporte les fromages dans des caves garnies d'étagères en bois, où on les laisse empilés trois par trois pendant huit jours, puis on les isole les uns des autres en les mettant de champ ; et on les maintient dans cette position jusqu'à ce que la fermentation soit venue.

Quand le fromage est fait et rendu à maturité, la raclure donne de la rhubarbe rouge, qui vaut dans le commerce quatre-vingts centimes le kilogramme, comme la rhubarbe blanche.

Le prix de vente des fromages de Roquefort varie sur les lieux entre un franc cinquante et quatre francs le kilogramme, selon sa qualité.

On estime la fabrication annuelle et totale du roquefort à un million trois cent mille kilogrammes.

Voilà, messieurs, l'histoire du fromage de Roquefort.

J'ai peut-être été un peu long ; mais, vous le voyez maintenant, un fromage est une longue et grave affaire qui ne se fait pas comme une omelette au lard ou un article de journal.

Il ne me reste plus qu'à vous dire que les gourmets célèbres ont tous eu pour le roquefort un culte particulier.

L'illustre Carême regardait ce fromage comme le roi des fromages.

Le marquis de Cussy chassa son premier cuisinier, parce qu'il avait oublié de lui servir le roquefort quotidien.

Quelques heures avant sa mort, le vieux Fontenelle se fit servir un beau roquefort, qu'il ne put savourer que de ses regards mourants, pareil à ce Grec qui, à l'heure suprême, se fit apporter l'urne contenant les cendres de ses aïeux.

A avait terminé son récit ; trois mains se tendirent vers la sienne, et l'on demanda du roquefort.

— Mais je l'ai servi à ces messieurs, dit le garçon en souriant.

— C'est impossible, répondit C.

— Attendez, messieurs, continua B ; savez-vous que le roquefort, à un certain âge, marche tout seul ; dernièrement, à un dîner de journalistes, pendant que les convives péroraient, le fromage s'est ennuyé sans doute, et est parti. On l'a fait suivre, mais il avait tant de petites pattes qu'on n'a pu le rattraper, et l'on croit qu'il court encore.

Notre roquefort, par modestie sans doute, a voulu se dérober à nos justes éloges et a pris la clef des champs.

— Garçon ! un autre roquefort !

— Garçon ! du grenache !

— Garçon ! du champagne !

Et les quatre gourmets burent aux caves de Roquefort, à la rhubarbe blanche et à la rhubarbe rouge, à M. de Cussy, au vieux Fontenelle et surtout à l'ami A. Quand tout à coup il se fit un grand tumulte sous les fenêtres du petit Moulin-Rouge ; c'était une députation des habitants de Roquefort qui, bannière en tête, venait embras-

ser A et lui offrir un fromage d'honneur du poids de cinq kilogrammes, surmonté de bandelettes blanches comme du lait et supporté par quatre magnifiques cornes de béliers.

A m'a assuré depuis que ce gros fromage d'honneur était le plus beau jour de sa vie.

PITRE-CHEVALIER.

UNE HISTOIRE DE BRIGAND.

C'était pendant l'hiver de 1849, je me trouvais à un grand bal, dans un des premiers salons de Madrid; chez le prince Loridas.

Tous les regards se portaient sur la baronne de Mirosa, éblouissante fleur des tropiques qui s'épanouissait au milieu d'un parterre de Castillanes et d'Andalouses.

Née à Lima et veuve d'un général portugais, la belle créole était venue se fixer à Madrid, où elle faisait le désespoir de toutes les beautés continentales.

Près d'elle se tenait, dans l'attitude d'une profonde admiration, un jeune Suédois d'une rare distinction, le comte de Walrik.

La physionomie de ce gentilhomme me frappa tout à coup, et plus je l'examinai, plus je lui trouvai une ressemblance étrange avec un personnage que je n'avais vu qu'une fois, mais dans un moment fort critique.

Ce n'était pas précisément dans un salon.

Mon amie la comtesse de Santa-Flores vint à passer, je l'arrêtai et, la prenant à part :

— Connaissez-vous, lui dis-je, le comte de Walrik?

— Parfaitement.

— Que fait-il?

— Il soupire après la blanche main de la baronne de Mirosa.

— Et il l'obtiendra?

— La main de la baronne est si petite, qu'elle glisse toujours entre les doigts de ses prétendants.

— Etes-vous bien sûre qu'il soit réellement comte de Walrik?

— Aussi sûre qu'il est blond.

— Qui l'a présenté ici?

— Tout le monde; mais que signifie cet interrogatoire? Seriez-vous par hasard nommé juge d'instruction, monsieur d'Amonville?

— C'est que, ma chère comtesse, je lui trouve une singulière ressemblance... à M. de Walrik.

— Et avec qui?

— Avec un chef de brigands qui m'a arrêté, il y a trois mois.

— Je crois que vous perdez la tête, mon cher d'Amonville, vous aurez trop regardé ce soir la baronne de Mirosa; elle vous aura donné un coup de soleil.

— Voulez-vous me rendre un service, comtesse?

— Lequel? Faut-il crier au voleur, me précipiter sur le comte et le garrotter?

— Ecoutez-moi; je vais me mêler au groupe du comte de Walrik; vous viendrez m'y rejoindre, et vous me demanderez une histoire de brigands.

La comtesse de Santa-Flores partit d'un éclat de rire, et, me poussant au milieu du cercle :

— Mesdames, dit-elle, j'ai l'honneur de vous présenter le chevalier d'Amonville, qui sait une charmante histoire de brigands. Il meurt d'envie de vous la raconter, et comme je ne veux pas qu'il meure avant d'avoir dansé la polka qu'il m'a promise, je vous prie de vouloir bien l'écouter.

Mon charmant auditoire chuchota un instant, puis se tut, sourit et écouta.

Je commençai aussitôt, en lançant au comte de Walrik un regard à faire baisser les yeux d'un lion :

— Il y a trois mois, je me rendais à Minarès; il faisait nuit et j'étais seul. Arrivé à la forêt de Nivao, je fus tout à coup arrêté par un monsieur de haute taille, presque de la taille de monsieur le comte de Walrik, qui me demanda avec une extrême politesse la bourse ou la vie.

Quand le voleur est assez courtois pour laisser choisir le voyageur, celui-ci se prononce ordinairement pour la bourse. C'est ce que j'allais faire. Mais, ô fatalité! j'avais oublié mon porte-monnaie.

Je comptai mon infortune au bandit, en lui offrant de me fouiller :

— Qu'à Dieu ne plaise! dit-il, vous êtes gentilhomme, votre parole me suffit; vous soupçonner de mentir pour sauver quelques pièces d'or, fi donc! Je vous prie, au contraire, d'accepter ma bourse pour continuer votre voyage. A gentilhomme, gentilhomme et demi; elle est un peu légère pour le chevalier d'Amonville, mais je vous l'offre telle qu'elle est.

Comme j'hésitais à accepter cette offre singulière :

— Je comprends vos scrupules, dit-il. D'abord ce n'est qu'un prêt que je vous fais; voici ensuite le moyen de me rembourser : gardez toujours sur vous la lame de ce poignard, dont je conserve le pommeau. Quand on vous présentera ce pommeau, n'importe qui et n'importe où, vous rendrez la lame et l'argent.

En même temps il me glissa sa bourse dans la main et disparut.

Depuis, je n'ai vu ni brigand ni pommeau, et je suis le débiteur de mon voleur.

— Et le poignard? dit la comtesse de Santa-Flores.

— Le voici, répondis-je en sortant de ma poche une terrible petite lame que dix charmantes mains se disputèrent aussitôt.

— Où donc est la forêt de Nivao, que j'aille m'y faire arrêter? dit un jeune étourdi.

— C'est digne de saint Martin, répliqua la princesse de Loridas.

— C'est peut-être une fée, s'écria la baronne de Mirosa en examinant le poignard.

— C'est probablement, ajouta de Walrik, une surprise de votre banquier, qui vous aura fait suivre par un de ses commis déguisé en fra Diavolo.

Tout à coup, l'orchestre retentit, et une valse de Strauss emporta mon folâtre auditoire.

Je me trouvai seul face à face avec le comte de Walrik.

Après avoir jeté un regard défiant autour de lui :

— Reconnaissez-vous cela? dit-il d'une voix lente et mystérieuse, en montrant un objet qu'il tenait dans la main.

Je regardai. C'était le pommeau de mon poignard.

— Je ne m'étais donc pas trompé, c'est bien vous? m'écriai-je en reculant d'un pas.

— Oui, c'est moi, murmura-t-il avec tristesse, mais silence! Nous sommes ici chez le prince Loridas, et je suis le comte de Walrik, qui vous a gagné dix louis au lansquenet. Désirez-vous me payer, monsieur le chevalier?

— Mais quel homme êtes-vous donc? lui dis-je en donnant les dix louis.

— Ce serait bien long et trop triste à vous dire. Ne sommes-nous pas au bal?

— Mais l'avenir, monsieur! Jeune, instruit, intelligent, vous pourriez encore...

— L'avenir! Oh! je crains bien qu'il n'y en ait plus pour moi. Tenez, voyez-vous cette femme, monsieur le chevalier, dit-il montrant la baronne de Mirosa. Eh bien, cette femme tient ma destinée entre ses mains; pour elle je ferais tout au monde, et si elle daignait m'accorder sa main, oh! alors...

Mais il s'interrompit tout à coup et me quitta brusquement. La valse était finie, et cet homme étrange allait en riant offrir son bras à la baronne de Mirosa.

Tantôt gai et spirituel, tantôt rêveur et mélancolique, on l'eût pris pour Werther ou don Juan, mais jamais, à coup sûr, pour un voleur de grand chemin.

— Eh bien, me dit la comtesse de Santa-Flores en prenant mon bras, le comte ne vous fait plus peur? Que disiez-vous donc à cet affreux chef de brigands?

— Nous disions, madame, que Murillo est un grand peintre.

Quelques jours après, toute la ville de Madrid était en émoi. Des flots de peuple inondaient les rues; les balcons, les fenêtres étaient garnis de femmes élégantes; les toits étaient couverts de curieux. De temps en temps on entendait crier : « Le voici, il arrive, je le vois; » et la foule de se ruer avec tumulte.

Quel était donc le personnage illustre attendu avec tant d'anxiété?

Un chef de brigands que son incroyable audace avait livré à la sagacité des alguazils.

On disait qu'il était gentilhomme, et l'on racontait de lui les choses les plus surprenantes.

Il parut enfin, escorté par les soldats et chargé de chaînes.

Sa haute taille, son attitude fière et majestueuse, ses façons distinguées lui valurent les applaudissements de la foule. Mais quel ne fut pas l'étonnement de la société de Madrid en reconnaissant, dans la personne du prisonnier, le comte de Walrik!

Quant à lui, il traversa la place du palais avec son aisance habituelle. Il portait le lourd collier de fer comme une simple cravate de satin, et les chaînes qui couvraient ses mains, comme une paire de gants.

Tout le monde était attentif et silencieux, quand tout à coup on entendit un cri.

Une femme venait de s'évanouir, cette femme était la baronne de Mirosa. Etait-ce un remords? et la belle créole venait-elle de se rappeler ces mystérieuses et dernières paroles de Walrik : « En m'accordant votre main, vous ferez plus qu'un heureux et vous me sauverez plus que la vie? »

Nous ne saurions dire ce qui s'était passé dans le cœur de la baronne, mais il s'y était passé quelque chose de grave, comme nous le verrons tout à l'heure. On devine avec quelle impatience les habitants de Madrid attendirent les débats.

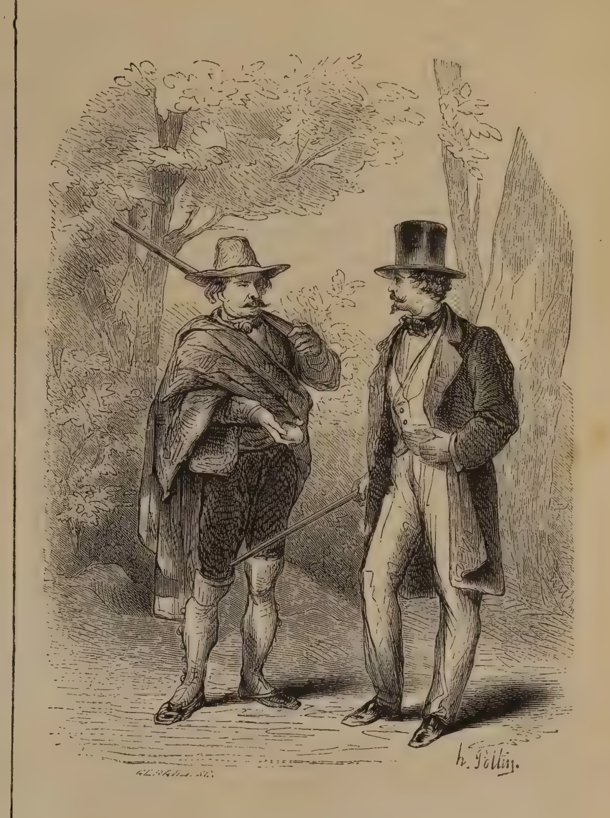
Que de choses étonnantes et mystérieuses allaient être dévoilées! Mais, quand vint le jour du jugement, quelle déception pour les curieux! quelle surprise pour tout le monde!

On descendit au cachot du prisonnier, il était vide : de Walrik s'était évadé.

Cette nouvelle fit grand bruit à Madrid; mais ce fut bien autre chose quand on apprit que la baronne de Mirosa avait été vue, pendant la nuit, aux alentours de la prison, et qu'elle avait quitté la ville.

Je vous laisse à penser tous les commentaires peu obligeants qu'on fit sur le compte de la baronne.

Heureusement pour elle qu'on expédia à cette époque une girafe au Jardin des Plantes de Madrid. Tout le monde s'entretint naturellement de la girafe qui était arrivée, et personne ne parla plus de la baronne qui était partie.



La bourse échangée.

J'avais moi-même presque oublié créole et brigand, quand je fis un jour une rencontre bien étonnante.

Je visitais nos possessions françaises d'Algérie; comme j'entrais dans un petit village, j'entendis quelques coups de fusil, et j'appris qu'on venait de donner une chasse aux Arabes.

Tout à coup, au détour d'un chemin, j'aperçus quatre soldats qui portaient sur leurs fusils le corps d'un officier qu'ils semblaient beaucoup regretter. C'était, disaient-ils, un cœur généreux et la plus brave épée du régiment.

Je m'avançai, et je reconnus le comte de Walrik en costume de lieutenant de la légion étrangère.

Aussitôt une jeune et belle femme vint se précipiter sur

le cadavre de l'officier, courba sa tête sur ses blessures et l'inonda de ses larmes.

Je l'avais reconnue, elle aussi : c'était la baronne de Mirosa, ou plutôt la comtesse de Walrik, de Walrik qui était véritablement comte, mais que la dissipation de sa fortune, l'inconduite et les mauvaises sociétés avaient complétement perdu. Après avoir sauvé le prisonnier, la baronne avait purifié l'homme et épousé le soldat. Le lendemain je fis tous les efforts possibles pour la revoir ; mais je ne pus y arriver, elle avait quitté l'Algérie.

Quelques années plus tard, une sainte religieuse tombait mortellement frappée par une balle sur le glorieux champ de bataille de l'Alma, l'armée la regretta comme un bon génie, comme une véritable sœur, et nos vieux zouaves d'Afrique, en apprenant sa mort, pleurèrent comme des enfants.

Elle se nommait sœur Amélie, mais elle était plus connue sous le nom de sœur Comtesse ; elle était comtesse, en effet, comtesse de Walrik.

Elle avait refusé sa main au gentilhomme riche, spirituel, élégant.

Elle avait épousé et réhabilité un chef de brigands dont elle avait fait un glorieux et vaillant soldat.

Quand elle eut perdu celui qu'elle avait sauvé, elle se consacra aux malheureux et se donna à Dieu.

On dit que le cœur d'une femme est un véritable abîme. Soit ! mais sondez cet abîme, et vous rencontrerez souvent l'héroïsme, presque toujours l'amour et le dévouement, le repentir et l'expiation.

Fulbert du MONTEILH.

LE TALISMAN. LÉGENDE ANDALOUSE.

Le Charlemagne de l'Afrique, Yakoub al Mansour, avait ravagé toute l'Espagne. Une seule ville résistait à sa puissance. Vingt mille Catalans, renfermés dans Barcelone, soutenaient depuis deux mois les efforts de deux cent mille assiégeants. Al Mansour se souciait peu de régner sur la Catalogne. Il avait fixé les limites de ses Etats d'Espagne ; l'Andalousie, Murcie, Valence, une partie de la Nouvelle-Castille, lui paraissaient un lot suffisant. Ses incursions dans le Nord n'avaient d'autre but que d'intimider les princes chrétiens et de les réduire à la défensive. Pendant ce temps, la frontière des Etats musulmans se couvrait de citadelles et présentait une ligne de défense chaque jour plus formidable. Al Mansour devait ensuite ramener ses armées, passer en Afrique, et, de là, régner à la fois sur Fez, sur Maroc et sur l'Andalousie.

Les troupes du calife campaient autour de la ville, et gardaient les passages avec une vigilance qui ôtait aux Catalans tout espoir d'être ravitaillés. Les ressources de la place s'épuisaient ; l'opiniâtreté bien connue du conquérant africain ne permettait pas de supposer que rien au monde pût le décider à lever le siége. Les chrétiens rappelaient à ce sujet le siége de Maroc, qui avait duré une année entière, et que termina un assaut de trois jours et de trois nuits sans interruption ; durant cet assaut, les troupes fatiguées étaient relevées par des troupes fraîches ; al Mansour seul ne s'était point reposé, on l'avait vu constamment à la tête des combattants.

Al Mansour pressait le siége avec cette prodigieuse activité qui frappait de stupeur tous ses ennemis. Mais les soins de la guerre n'empêchaient pas qu'il ne consacrât chaque jour quelques heures à un repos fastueux. Au lever du soleil, la tente du calife s'ouvrait ; le grand vizir, Abdallah, y introduisait les lettrés et les docteurs qui devaient répondre aux questions qu'al Mansour se plaisait à leur adresser. Des conférences s'engageaient sur des points de religion, de science, de poésie. Al Mansour lui-même était poëte, et se montrait sensible aux louanges des lettrés. Un jour, il récita des vers de sa composition à un poëte, qui les approuva. Le calife lui dit de faire le même nombre de vers sur le même sujet. Le poëte obéit : il reçut dix pièces d'or. Peu satisfait d'un tel don, il composa un poëme sur un autre sujet, et l'offrit au calife qui lui dit : « Choisissez pour récompense, ou vingt mille pièces d'or comptant, ou cent mille après toutes les formalités des finances. — Vingt mille comptant, seigneur, et cent mille après, » répondit l'homme au poëme. Cette réponse fut si bien reçue du calife, qu'il lui fit compter sur-le-champ cent vingt mille pièces d'or.

Al Mansour se faisait un devoir de rendre lui-même la justice dans son camp. Il disait souvent : « Ne m'appelez pas le Victorieux ; appelez-moi plutôt le Justicier. » L'inscription de son sceau était : « Que Dieu juge Yakoub comme Yakoub aura jugé. » Il avait fait dresser, à l'entrée de sa tente, un poteau soutenant une cloche d'argent prise à une église de Tolède. Nuit et jour, à toute heure, quiconque avait à réclamer la justice du calife pouvait tirer la chaîne de cette cloche. Le calife, s'il était dans sa tente, sortait aussitôt.

Un soir qu'il était à table, le son de la cloche vibra au milieu du concert le plus harmonieux que le calife eût encore entendu. Il se leva aussitôt et se rendit à cet appel. Mais, arrivé au seuil de la tente, il ne vit personne. Vainement il attendit ; la lune n'éclaira aucune forme humaine dans l'espace vide qui entourait le pavillon. Les sentinelles n'avaient rien vu. Al Mansour fronça le sourcil et donna des ordres sévères. Trois fois la même scène se renouvela. Déterminé à connaître la cause de ce fait étrange, le calife quitta ses convives, et, armé de son cimeterre nu, alla s'embusquer derrière le poteau de la cloche. Ses regards perçants interrogeaient les ténèbres, lorsqu'un tintement précipité le fit tressaillir. Aucun être humain ne l'avait provoqué ; mais il vit un serpent se détacher de la chaîne et se dresser devant lui. Déjà son cimeterre menaçait le reptile, quand une voix intérieure murmura en lui : « Dieu jugera Yakoub comme Yakoub aura jugé. — Allons ! se dit-il, toute créature a droit à la justice : suivons ce serpent ; et voyons ce qu'il attend d'Yakoub. »

Le reptile se glissa lentement à travers le camp, et conduisit le calife vers un rocher dont la base était percée d'une crevasse à peine visible sous les lianes qui la recouvraient. C'était sans doute la retraite du serpent, qui allait et venait, comme pour exciter l'attention de son protecteur. Al Mansour comprit cette manœuvre. Il se baissa et vit que l'ouverture du rocher était complétement obstruée par un énorme crapaud qui en avait pris possession, et dont l'œil insolent semblait défier le reptile. Al

Mansour posa la pointe de son cimeterre sur la tête du crapaud, qu'il pourfendit d'une main assurée, et rentra dans le camp, où il rejoignit ses convives.

Le festin se prolongea une partie de la nuit. Les vins d'Espagne étincelaient dans les coupes de cristal; les yeux humides leur rendaient éclair pour éclair. On était arrivé à ce moment où les sages parlent le langage des insensés, où la folie trouve sans effort le langage de la sagesse. Les musiciens rencontraient de bizarres cadences. Les docteurs à barbe grise exaltaient l'amour et le vin; les poëtes imberbes argumentaient. Le calife se montrait magnifique : il promettait à chacun des trésors sans mesure.

Tout à coup, on vit un serpent se glisser dans le cercle des convives. Les plus ivres tressaillirent, et se jetèrent pêle-mêle à la renverse. Seul, le vizir Abdallah tira son glaive. D'un geste al Mansour l'arrêta. « Que personne, dit-il, ne touche à ce reptile, — jamais défense ne fut mieux accueillie — je le connais; il ne peut nuire à aucun de vous. » Le serpent avait rampé jusqu'aux genoux du calife. Il se dressa vers la coupe que celui-ci tenait à la main, y laissa tomber une pierre brillante, et se retira comme il était venu, au milieu de la stupeur de l'assemblée.

Al Mansour examina la pierre tombée dans sa coupe. C'était un rubis taillé qui jetait des feux admirables. Des caractères étranges étaient gravés sur la face la plus large. Aucun des lettrés qui étaient présents ne put les déchiffrer, ni même dire à quelle langue ils appartenaient. Mais tous décidèrent que le calife avait entre les mains un talisman.

Al Mansour convoqua les savants de l'Andalousie. Cent mille pièces d'or étaient promises à celui qui expliquerait la légende mystérieuse. Aucun ne put l'expliquer. Le calife se désespérait, quand un juif se présenta, déclara que les caractères gravés étaient du vieux chaldéen, et les traduisit ainsi :

« Tu aimeras plus que la vie la créature qui me possédera. »

Le calife, emporté depuis longtemps à la poursuite de glorieuses chimères, sentait son cœur fermé aux émotions plus douces de sa première jeunesse. A certains moments où son ardeur guerrière s'assoupissait, il pliait sous le poids d'une immense lassitude. Il se demandait à quoi bon ses efforts pour étendre une domination qui échapperait sans doute aux mains trop faibles de ses successeurs. Alors il s'abandonnait à des regrets dont il devait ensuite s'indigner.

Les palais de Fez ou d'al Kassar, de Grenade ou de Cordoue, lui apparaissaient comme des lieux de repos où il pouvait jouir, non sans gloire, d'une puissance affermie par de rudes travaux. La légende du talisman réveilla en lui tous ces regrets. « Aimer! se dit-il, voilà un bien que j'ai dissipé depuis longtemps; mes armées me rendraient-elles maîtres du monde entier, que je ne le retrouverais dans le trésor d'aucun prince ! »

Ce jour-là, le calife confia au vizir Abdallah un sachet enrichi de perles et renfermant le précieux rubis. Le vizir devait aller à Cordoue remettre ce sachet à Leïla, une des femmes d'al Mansour, et lui ordonner, au nom du calife, de le porter nuit et jour sur son cœur.

Huit jours plus tard, les Catalans, du haut de la citadelle, virent l'étendard du prophète s'abaisser tout à coup. Les tentes se repliaient. L'armée arabe se rassemblait en tumulte. Au coucher du soleil, elle disparut dans des flots de poussière. Toutes les cloches de Barcelone chantèrent à grandes volées cette miraculeuse délivrance.

Al Mansour passa six mois à Cordoue, étonnant toute la cour par les témoignages d'une passion insensée pour une femme que, jusque-là, il avait à peine distinguée entre cent esclaves reléguées dans le harem. Ce n'étaient que fêtes, tournois, concerts, danses et festins. Les affaires publiques étaient abandonnées aux mains des vizirs. Les chrétiens multipliaient impunément leurs attaques sur la frontière; leurs princes se liguaient et faisaient en commun des préparatifs formidables. Au Maroc, des provinces entières se soulevaient. Toutes ces nouvelles trouvaient le calife indifférent. Il paraissait aveugle et sourd; tout autre objet que Leïla lui était devenu comme étranger. Leïla mourut subitement. Six autres mois s'écoulèrent dans les manifestations d'une douleur extravagante. La science d'Avicenne put seule arracher le calife à la mort. Il avait ordonné que le corps de Leïla fût embaumé et enfermé dans une châsse d'argent. Cette châsse fut déposée sur une estrade, au milieu d'une salle tendue de noir, éclairée par cent lampes d'argent, et remplie des parfums qu'exhalaient des cassolettes d'or toujours fumantes. Al Mansour vivait dans cette retraite, où tout nourrissait son désespoir. Il se rendit enfin aux supplications des ulémas et des vizirs, qui le pressaient de sauver ses Etats menacés, et de se remettre à la tête de ses armées. Il quitta Cordoue, moins pour rétablir ses affaires que pour chercher sur les champs de bataille quelque diversion à sa douleur. Mais il n'avait pu se séparer de la dépouille de Leïla. Elle le suivait partout. Pendant les campements, on dressait une tente noire à côté du pavillon d'al Mansour, et on y déposait, au milieu des fleurs, ce qu'il appelait son seul trésor. Le vizir Abdallah répondait de ce trésor sur sa tête. La moindre négligence provoquait la fureur du calife, qui vingt fois le menaça de son cimeterre. On fit ainsi le tour de l'Espagne; on franchit le détroit; on guerroya de Tanger à Tlemcen, de Tlemcen à al Kassar, de Fez à Maroc, de Tetuan à Salé. Al Mansour avait signé une trêve avec les princes chrétiens. Il arrivait à Salé, résolu d'y mourir sur le cercueil de Leïla.

Le malheureux Abdallah n'était plus que l'ombre de lui-même. Ses fonctions lugubres lui étaient devenues odieuses. La sombre humeur du calife avait brisé les liens d'un long dévouement. Le vizir songeait sérieusement à se réfugier à Tunis ou en Egypte. Le soir même de son arrivée à Salé, et tout en surveillant les dispositions de la chambre funèbre, il réfléchissait avec amertume aux circonstances qui avaient causé tous ses maux, quand une idée subite le fit tressaillir. « Ah!... se dit-il..., le talisman. » Sans perdre un instant, il congédia les esclaves, s'enferma avec soin, alla droit à la châsse, et en fit sauter la serrure. Il arracha les voiles de soie et de brocart qui enveloppaient la morte. Le rubis étincelait sur la poitrine de Leïla. Il s'en empara et, d'un geste de triomphe, l'enfouit au plus profond de sa veste.

Moins d'une heure après, al Mansour le fit appeler : « Eh bien, ce corps, fit-il avec un air de dégoût, est-ce qu'il est toujours là? — Seigneur, la chambre est ornée et illuminée. — C'est bien... Qu'on me débarrasse de tout cet attirail et de ce cadavre. Je n'en veux plus rien voir. »

Dès ce jour, Abdallah retrouva toute la faveur de son maître. Il s'en réjouit. Mais il était réservé à un autre supplice. Le calife semblait n'avoir oublié sa folie que pour tomber dans une folie plus étrange. Abdallah gouvernait, Abdallah régnait. Les faveurs du prince se multipliaient; elles le persécutaient; elles l'obsédaient; elles

s'attachaient à chacun de ses pas. Le pauvre vizir en séchait de désespoir. Un jour, dans un transport de fureur, il plongea la main dans la poche de sa veste, et resta aussitôt comme pétrifié. « Ah!... dit-il..., encore cette pierre. Maudit talisman! Par Satan le lapidé qui t'a taillée de ses griffes, tu rentreras dans les abîmes et tu y attendras le jour du jugement! »

Abdallah sortit secrètement du palais, se jeta dans une nacelle, passa la rivière et descendit seul sur la rive opposée. Il courut jusqu'à un lac dont la sonde n'avait jamais touché le fond; il y lança de toute sa force et de toute sa rage le rubis magique.

A son retour au palais, Abdallah trouva le calife plongé dans une profonde rêverie. Il le vit se lever, puis se mettre à une fenêtre d'où le regard embrassait la rivière et toute la rive opposée. « Que cette rive est enchanteresse, disait al Mansour, et que ces rochers sont bien faits pour porter une citadelle! »

Le lendemain, des ordres étaient donnés à tous les architectes. Bientôt une armée de maçons prit possession de la rive déserte. Des fortifications, des mosquées, des khans, des palais, s'élevèrent de toutes parts. Dans la pensée du calife, Rabath devait faire oublier Fez et Maroc, et être l'unique capitale de ses vastes Etats. Il imposa à la nouvelle ville son propre surnom : Al Mansouria, la Victorieuse.



Le serpent donnant le talisman à al Mansour.

L'activité d'al Mansour trouva quelque temps un aliment dans cette gigantesque entreprise. Mais bientôt on le vit tomber dans une étrange mélancolie. Abdallah était rentré dans l'ombre. Ses fonctions ne consistaient plus qu'à faire exécuter les ordres de son maître et à l'accompagner dans ses promenades. Elles avaient toutes pour but les bords du lac : al Mansour exprimait le regret de n'avoir pas bâti la ville en ceinture le long de ses rives. Il y fit transporter une nacelle. Abdallah ramait jusqu'au milieu du lac, rentrait les avirons, et laissait aux ondulations de la surface le soin de ramener l'esquif près de terre. Ainsi bercé pendant de longues heures, al Mansour restait dans une muette extase. Un jour, la nacelle tournoyait à la dérive vers l'endroit où le rubis s'était englouti. Le calife se penchait sur le bord. Il regardait les bleuâtres profondeurs; il soupirait. Sa tête s'inclina : son corps glissa sans bruit dans l'abîme.

C'est ainsi que Yakoub al Mansour disparut de la scène du monde. Le lendemain, on vit la nacelle vide se balancer sur le lac. Dix ans plus tard, des pèlerins reconnurent Abdallah, qui s'était enfui à la Mecque. Le vizir était devenu un poëte célèbre. Il raconta en fort beaux vers l'histoire du *Talisman*.

NARCISSE COTTE.

LE PREMIER DUEL DE PIERROT.

I

L'esprit de minuit passe et, répandant l'effroi,
Douze fois se balance au battant du beffroi.

Minuit, c'est une heure fantastique comme les contes d'Hoffmann ; c'est le moment fatal où, dans un drame de M. d'Ennery, la toile retombe sur le cinquième acte ensanglanté. Minuit joue un grand rôle en ces histoires effrayantes dont on endormait notre enfance ; et combien de grands enfants, parmi les hommes, n'oseraient, à minuit, traverser un cimetière désert ! Le vent qui chante dans les cyprès nous semble le cri des morts se plaignant du froid ; la lune, en ses capricieux dessins, éclairant les lourdes dalles et les colonnes élancées, nous fait voir de douteux fantômes qui se promènent flamboyants. Pour nous, c'est une minute sombre que celle où l'horloge du voisinage, de son timbre de basse, lance douze notes graves, tranquilles et mélancoliques. Minuit nous attriste, parce que c'est douze voix nous rappelant que le temps fuit rapide ; et puis c'est une nouvelle journée qui s'en va d'un pied léger, et, en nous quittant, nous jette l'éternel adieu !



Le Premier duel de Pierrot. Tableau de M. Couture, exposition du boulevard des Italiens. Dessin de Mariani.

Ecoutez !... le dernier coup de minuit vient de s'éteindre. Le parquet a fait entendre un léger craquement ; un homme qui marchait à pas timides, tenant sa chaussure d'une main, de l'autre une lumière, s'est arrêté tout à coup. Il prête l'oreille. Sur sa figure on lit l'hésitation d'une mauvaise conscience. Sa propre respiration lui fait peur ; il voit son ombre, et son ombre l'épouvante. Cependant il reprend sa marche, marche indécise et tortueuse comme celle des criminels. Il s'arrête devant une porte ; il écoute : rien. Dans la chambre un vieillard sommeille. L'homme qui tient une lumière fait encore quelques pas, puis il s'arrête devant une deuxième porte, et de nouveau il écoute : rien non plus. Dans cette chambre est une jeune fille, à genoux devant son lit et priant. Est-ce que l'homme va les assassiner, l'enfant et le vieillard ? Mais non ; arrivé à une troisième porte, il l'ouvre et sort dans l'escalier ; il descend doucement ; en bas, il remet sa chaussure et souffle sa lumière. En un bond il est dans la rue. Alors, libre et sans danger, il chante à pleins poumons :

Au clair de la lune,
Mon ami Pierrot..

II

La décoration change. Les amateurs d'antithèses se trouveront satisfaits. Au lieu d'un homme marchant sans bruit, éclairé d'une lumière douteuse, ce sont des centaines d'hommes et de femmes pêle-mêle, dansant au son d'un nombreux orchestre, sous mille bougies étincelantes.

A travers cette foule, coudoyant et coudoyé, erre un pierrot de notre connaissance : l'homme qui tout à l'heure écoutait à la porte du vieillard, à la porte de la jeune fille. Ce pierrot trahit la gêne par les moindres plis de sa large casaque ; le blanc dont il s'est enfariné le visage cache mal sa rougeur embarrassée. Il est à l'aise, parmi ces masques qui grouillent, comme un chat dans une cuve pleine d'eau. Le chat s'agite en tous sens, cherchant à gagner le bord ; ainsi fait notre pierrot, qui cherche à gagner la porte. Il regrette d'avoir mis le pied dans cet enfer qui hurle, il recule devant les nez de carton, le regard des femmes l'intimide, les débardeurs lui donnent la peau de poule, tout ce monde grotesque lui semble terrible !

Qu'est-il venu faire au bal de l'Opéra, le pauvre garçon ? Hélas ! c'est la première fois. A peine il a vingt ans ; hier encore il s'asseyait sur les bancs du collége. Le démon de la curiosité lui a parlé à l'oreille ; il a voulu voir ce bal que les romanciers peignent de couleurs si fausses, et il s'est sauvé de chez lui, quand il a cru sa famille endormie, sans songer aux angoisses des siens si son absence était découverte. Il est puni de son escapade, l'étourdi, car il s'ennuie mortellement. Il faut la naïveté d'un collégien pour espérer s'amuser au bal de l'Opéra. Le bal de l'Opéra est amusant à la façon d'un pensum.

Donc, Pierrot s'ennuie et veut sortir absolument. Il bouscule l'un, bouscule l'autre. Dans ses mouvements brusques, il touche de sa longue manche un grand diable d'arlequin. Arlequin pousse Pierrot, Pierrot pousse Arlequin ; les femmes crient, les hommes font cercle.

— Vous m'avez insulté, dit le seigneur Arlequin, vous m'en rendrez raison !

— Mais je ne suis pas venu ici pour me battre, répond timidement Pierrot.

— Je n'entends pas de cette oreille-là. Allons, marchons !

Et voilà que deux masques s'improvisent les témoins de Pierrot. On l'entraîne dans la rue ; en passant, les témoins achètent des épées de combat chez un marchand de bric-à-brac ; il n'y a plus à reculer : il te faudra ferrailler, Pierrot, mon ami !

Un gamin les voyant passer, ces deux hommes et leurs quatre témoins, se mit à fredonner, d'un ton qui navra Pierrot :

Prête-moi ta plume
Pour écrire un mot...

III

Ils sont sur le terrain. Voyez le tableau de M. Couture, si spirituellement rendu par M. Mariani. Presque toujours, en passant de la toile sur le papier, l'œuvre du peintre conserve la ligne, perd la couleur. M. Mariani a su conserver la couleur en même temps que la ligne, — la ligne en même temps que le sentiment.

Quel groupe ravissant, Pierrot et ses deux témoins ! Une espèce de capitan de la vieille comédie explique à ce pauvre Pierrot la tierce et la quarte : on dirait M. Jourdain et son maître d'armes. Le second témoin, un sauvage du bal de l'Opéra, plus emplumé qu'un sauvage de l'Orénoque, suit d'un œil philosophe les préparatifs du duel. Pierrot, blanc comme son costume, fait semblant d'écouter, pendant que sa triste imagination voltige loin de là. Il n'a pas peur de mourir, mais il pense à son vieux père qui dormait, à sa jeune sœur qui priait quand il est parti. Il se dit que, tout à l'heure, ceux-là qui l'aiment le chercheront et ne le trouveront pas. Il regarde ce soleil, qui est son dernier soleil peut-être ; il regarde ces arbres, qui seront encore là demain, calmes et majestueux, tandis que lui... Alors, il sent des sanglots qui montent à sa gorge. Il étouffe, et il est en plein air, dans le bois verdoyant... Pauvre Pierrot !

De l'autre côté, Arlequin aux mille couleurs brandit son épée. C'est la scène renversée : autant Pierrot est paisible, autant est batailleur Arlequin. Peut-être il n'a personne derrière lui pour pleurer sa mort, ou il est sûr que son épée ne le trahira pas. Il se peut encore qu'il ait plus peur que Pierrot : presque toujours le courage est en raison inverse des bravades, et rarement un bravache dans le discours est brave dans l'action. Il n'est pire lâche que celui qui fait sonner son courage ; or, Arlequin semble faire parade du sien, et pourrait bien n'être qu'un Tartufe de l'escrime. L'homme vraiment courageux est ému sur le terrain : il faut, pour se montrer si tranquille, qu'il signor Arlequin soit un poltron.

Au moment où le combat allait commencer, un oiseau moqueur, — quelque perroquet qui avait pris la clef des champs, — siffla sur son arbre, comme pour railler l'anxiété de Pierrot, ce vieil air toujours si neuf :

Ma chandelle est morte,
Je n'ai plus de feu...

IV

M. Couture a peint le premier duel de Pierrot ; M. Gérôme, son dernier duel.

Toute idée, dans l'art, a deux faces. C'est chose curieuse que cette rencontre de deux artistes prenant le même sujet, chacun sous une de ses faces, en tirant celui-ci une comédie et celui-là un drame, nous charmant tous deux, l'un par le rire, l'autre par l'émotion. Ainsi avec ce sentiment, la jalousie, Shakspeare fait *Othello* et Molière *le Misanthrope*. Cette fois la comédie émeut autant que le drame ; pour celui qui l'étudie profondément, Alceste n'est pas moins tragique que le Maure de Venise.

Le masque comique cache souvent des pleurs ; en creusant le rire, il est rare qu'on ne trouve pas une larme.

Les larmes et le rire étant les deux expressions ultimes de l'effet produit par une œuvre sur le public, la distinction du comique et du dramatique se retrouve dans toutes les formes de l'art. En peinture, on peut dire que le tableau de M. Couture est une comédie, et le tableau de M. Gérôme un drame : vous vous le rappelez, cet homme qui tombe tout sanglant dans les bras de ses témoins ? Le sol est blanc de neige ; là-bas, dans le fond, un fiacre attend Arlequin.

Quittons bien vite cette scène tragique, chassons ce rêve lugubre, oublions ce drame, qui est une belle toile, pour le tableau de M. Couture, qui est une belle comédie. Le pinceau du peintre est une plume, la plume qui

écrivit ces charmantes farces, ces pochades gracieuses du vieux théâtre italien. *Le Premier Duel de Pierrot* nous semble un des bons, un des meilleurs, un des excellents parmi les ouvrages de M. Couture. Il y aurait tout un article — un article de dix colonnes — à faire sur l'œuvre entier du peintre. Il y aurait encore un article curieux, ce serait le parallèle, au point de vue de la peinture et au point de vue de l'idée, des *Deux Duels de Pierrot*, Pierrot qui commence et Pierrot qui finit : je l'ai indiqué, le fera un plus habile. Pour moi, je jette ma plume aux orties, et je regarde avec vous le dessin de M. Mariani. Ici nous pouvons rire, car Arlequin est un lâche comme tous les fanfarons ; Pierrot, avec son air timide, lui donnera une bonne leçon ; après quoi, il ira demander pardon à son père et à sa sœur, et leur chantera d'une voix repentante :

Ouvrez-moi la porte
Pour l'amour de Dieu !

VICTOR LUCIENNES.

SCIENCE ET VOYAGES.

LA PÊCHE DES ÉPONGES EN SYRIE.

Un marchand d'éponges de Latakie nous a raconté sur les éponges ces détails, qu'ignorent probablement les marchands d'éponges de Paris :

Outre la réputation qu'elle doit à son tabac, Latakie, sur les côtes de Syrie, est célèbre par la qualité et la quantité d'éponges qu'on y pêche. Les éponges de Latakie sont connues et appréciées en Angleterre ; mais il en arrive bien peu chez nous, surtout de la qualité supérieure, à cause de la consommation considérable qu'en font les dames des harems, lesquelles enlèvent à peu près toutes les éponges de choix de Latakie. Les belles Ottomanes n'emploient que les éponges les plus fines et en font un objet de luxe, comme l'ambre de la pipe d'un Turc ou le vêtement, parfait de forme et de couleur, d'un élégant de Paris. Les hommes employés à la pêche des éponges sont des hommes d'une nature particulière : la plupart habitent la petite île de Ruad, non loin du golfe d'Antioche. Presque amphibies, ils sont, dès leur enfance, endurcis aux travaux et aux privations qu'impose cette pêche. En outre, ils ne boivent qu'une eau corrompue conservée dans un réservoir de pierre et apportée périodiquement de la côte par des bateaux spéciaux qui servent, dans les temps de désœuvrement, d'abri pour les plus pauvres indigènes contre la chaleur ou la pluie. Souvent, pendant des semaines entières, les femmes et les petits enfants sont les seuls habitants de Ruad : tous les hommes et les jeunes gens sont à la pêche des éponges. La meilleure saison pour la pêche est l'automne, durant les mois d'août et de septembre, quand les brises de mer soufflent régulièrement, ainsi que les vents de terre pendant la nuit. La méthode ordinaire pour la pêche aux éponges consiste à tendre de vastes filets d'un bateau à un autre et de balayer ainsi les éponges. Les hommes doivent plonger afin de rassembler les éponges, et sont ainsi exposés à de continuels périls. Cependant ils sont toujours vigoureux et bien portants ; quant à leur moral, il est excellent ; le danger ne les jette jamais dans la mélancolie, loin de là : ce sont les hommes les plus gais de la terre. Une chose étonnante, c'est le temps prolongé qu'ils peuvent passer sous l'eau. Quelquefois, quand le filet a été jeté en bon endroit, les plongeurs d'éponges doivent, pour recueillir toutes ces richesses, rester longtemps dans l'eau ; quand ils remontent à la surface, ils sont dans un état d'affaiblissement affreux, et le sang s'échappe de leur bouche, de leurs yeux, de leur nez, de leurs oreilles. Quelquefois ils succombent à ces fatigues et à la perte du sang ; mais cela est très-rare. Ils vivent presque exclusivement de poisson qu'ils pêchent en abondance. Ils mangent de l'excellent mulet rouge et de ce thon que les Européens conservent dans l'huile pour les hors-d'œuvre raffinés.

Les pêcheurs d'éponges les échangent pour les objets nécessaires à la vie, pour des vêtements, du grain, du beurre, de l'huile, des fruits, des olives, et les marchands, qui les payent ainsi en nature, les revendent à des marchands français ou italiens, et se font payer eux-mêmes en vins, liqueurs et conserves au vinaigre. Les pêcheurs d'éponges n'ont presque jamais d'argent. Ils n'en ont pas besoin ; ils ne payent pas de taxes, pas de loyers, et, quoique en réalité sujets de la Porte, ils forment une sorte de république gouvernée par les vieillards et les hommes les plus intelligents. Une centaine de piastres, c'est-à-dire une centaine de francs, est peut-être le plus riche pécule qu'il y ait dans l'île ; Latakie leur fournit en abondance de la volaille, des légumes, et de temps à autre ils tuent un mouton ou un bœuf quand ils veulent se régaler de viande. Toute la communauté festoie à des époques fixes, telles que l'ouverture de la saison des éponges, ou sa fermeture après une heureuse récolte.

UN CHEMIN DE FER EN CHINE.

Une Compagnie anglaise vient d'obtenir la concession d'un chemin de fer de Shang-Haï à Pékin. C'est là, dit-on, le prix dont le gouvernement chinois a payé les services que les Anglais lui ont rendus et doivent lui rendre encore contre les taïpings. On ne doute pas que le gouvernement français n'ait stipulé en sa faveur quelques avantages analogues.

PERCEMENT DU MONT CENIS.

Le percement du mont Cenis, par le système de l'air comprimé, marche à souhait. En six minutes, on fait des trous de 60 centimètres de profondeur ; actuellement, du côté de l'Italie, où les machines sont encore employées, le tunnel s'avance, par jour, de 1^{m},60 à 2^{m},20. Il a déjà atteint une longueur de 1,200 mètres ; l'air, à cette profondeur, est encore pur. Du côté de la Savoie, le tunnel a atteint une longueur de 720 mètres.

Les touristes gravircnt toujours le mont Cenis, mais les hommes pressés passeront au travers. Il y a plus d'hommes pressés que de touristes.

JAMES CLARENCE.

LA REINE MARGOT ET LE MOUSQUETAIRE [1].

VI. — HENRI ET HENRIETTE.

Le bon La Fontaine a dit en parlant de toi, Jane : Cet âge est sans pitié, et, certes, il a profondément raison. Rien n'est cruel comme un enfant. Mais d'autres, qui avaient aussi raison profondément, ont proclamé l'excellence de ton petit cœur. Rien n'est bon comme l'enfance. Voilà le malheur des choses de ce monde, où le noir et le blanc sont deux vérités. Chaque maxime a son envers, et l'évidence dépend du point de vue.

Cet âge est surtout sans mesure. Nous naissons tyrans. Il n'y a point d'enfant qui ne soit un despote.

Il n'y a pas non plus d'enfant qui ne subisse l'impérieux besoin de remplir un rôle dans le drame ou dans la comédie qui s'agite près de lui. L'enfant d'une famille qui déménage casse toujours un miroir ou une tasse de porcelaine pour avoir voulu déménager aussi et emporter ces objets malgré sa mère. Il lui faut une importance. Si on le pousse en dehors de l'action par la porte, il y rentre par la fenêtre.

Mais, à cet égard, combien d'hommes restent enfants toute leur vie!

La chaîne avait diverti les petits hôtes de la maison Lemercier bien autrement que n'aurait pu le faire la danse, la comédie, ou même une forte séance de M. Hamilton, le galant successeur de Robert Houdin. Ils avaient été dans cette pièce auteurs et acteurs : double joie. Leurs costumes portaient les marques de leur vaillance ; ils avaient les pieds mouillés, les mains rouges et brûlantes comme de vrais sauveteurs, n'était-ce pas de quoi enchanter? Puis tout à coup, au milieu de leur triomphe, et quand la chaleur du combat n'avait pas eu le temps de se refroidir, une péripétie était survenue, plus inopinée, plus brusque, plus intéressante que celles qu'on applaudit au cinquième acte des pièces de théâtre. Cette péripétie les touchait de si près, qu'un instant ils purent s'y croire englobés : c'était encore très-bien ; mais l'instant d'après, la scène de reconnaissance devenait si intime, qu'il n'y avait plus moyen d'y mettre le doigt. Comment rester sur le théâtre, même en qualité de comparse, quand la situation n'y veut que les principaux acteurs? Nos petits hommes et nos petites dames firent de leur mieux, mais c'était l'impossible.

Alors ils s'ingénièrent, et la tyrannie de l'enfance perça au milieu même des chères prévenances du cœur. Quelques-unes de leurs exigences furent raisonnables : ainsi Maurice, saisissant l'étranger à bras-le-corps, donna le signal d'une poussée qui l'entraîna avec sa femme et ses enfants jusque dans la maison. Il ne fallait pas songer, en effet, à rentrer dans l'appartement de Mme Jacoby, que les pompiers étaient en train de noyer. On mit l'Italien dans le bureau de M. Lemercier, qui était une place réservée, et le bon papa ordonna la retraite, comprenant que les deux époux désiraient, par-dessus toutes choses, le bienfait de la solitude.

Ils étaient là, en effet, tous les deux, se tenant par les mains et se regardant avec des yeux mouillés. Le petit Henri et la petite Henriette s'agenouillaient devant eux et baisaient leurs mains jointes en riant et en pleurant.

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

Voilà le despotisme :

— Nous voulons bien nous en aller, dit résolûment Maurice, chef de toutes les barricades, mais il faut qu'ils viennent avec nous.

— Dans un pareil moment... commença M. Lemercier.

— Dans un pareil moment, bon papa, l'interrompit Maurice sans cérémonie, nous ne voulons pas qu'ils s'enrhument. Ce sont nos amis maintenant. Ils ont froid, ils sont mouillés, ils n'ont pas eu le temps de s'habiller... N'est-ce pas, monsieur et madame, que j'ai raison? Ils grelottent, tenez... et puis, je vois bien, moi, que vous avez toutes sortes de choses à vous dire... Ah mais!

L'étranger sourit et l'appela de la main. Maurice s'approcha aussitôt. L'étranger l'attira sur son cœur et le baisa. Maurice, fier comme Artaban, regarda son grand-père, tandis que Gaston s'emparait d'Henri et Claire d'Henriette.

— Pour un instant, murmura l'étranger, seuls, tout seuls!

— En avant deux! s'écria Maurice.

— Et ensuite, reprit l'Italien avec une inflexion de voix singulière, j'aurai à parler en particulier à M. et Mme Lemercier.

— A vos ordres, cher monsieur, répondit le grand papa.

La bonne maman avait comme une main qui lui étreignait le cœur, mais c'était sans doute le contre-coup des émotions de l'incendie.

Cependant l'armée des petits sauveteurs avait sa proie. Henri et Henriette étaient des prisonniers, on les tenait! Agathe voulait déjà les bourrer de gâteaux, Louise parlait de les mettre au bain, Claire votait pour un lit bien chaud, son propre lit à elle, pour Henriette.

— Morbleu ! dit Maurice indigné, vous êtes fous, nous les perdrons! Croyez-vous que le bal est fini! Voulez-vous les priver de la lanterne magique? Et quelle occasion d'avoir une leçon de vraie mazurka? Il faut les costumer.

Un tonnerre d'applaudissements accueillit ces belles paroles.

— Il faut les costumer ! il faut les costumer!

Henri et Henriette résistaient.

— Comment! comment! s'écria Maurice. Vous retrouvez votre papa et vous ne voulez pas célébrer ce bonheur!

Et les autres :

— Comment! comment! votre maman pleure de joie! Pourquoi seriez-vous encore tristes quand vos parents sont heureux et contents?

— Des costumes! des costumes!

— Il y en a plein une armoire.

— Et qui n'ont servi qu'une fois.

— C'est dommage, dit une belle petite fille, mon frère et moi nous en avons de tout neufs que nous n'avons pas mis, parce que mon oncle nous a apporté ceux-ci, qu'il a trouvé à acheter par hasard : deux vrais costumes hongrois, savez-vous.

— Deux vrais! répéta le frère avec une légitime fierté.

Henri et Henriette auraient pu affirmer l'authenticité du fait, car c'étaient leurs propres habits. Ils les regardèrent bien un peu du coin de l'œil, mais on étalait déjà

devant eux une abondante et brillante friperie. L'armoire était pleine, ce n'était point de l'exagération A ces enfants riches et gâtés, les costumes ne servaient jamais qu'une nuit. Il y avait là des huguenots, des juives, des prophètes, des arlequins, des fils du diable, des Chicots, des dragons de Villars, des Orphées, des mousquetaires surtout, un escadron entier de d'Artagnans, d'Aramis et d'Athos.

Il faut bien se soumettre quand on est captif. Ils n'étaient que deux contre cinq cents, et la joie intime de leurs pauvres petits cœurs était complice de toutes ces folies. Henri se laissa mettre un superbe costume de d'Artagnan, et Henriette, livrée aux mains adroites de ces demoiselles, fut en un clin d'œil une reine Margot splendide.

On les entoura tout rouges et timides qu'ils étaient, on les admira, on les embrassa. Si tu savais, Jane, comme on les aimait! A la fête, maintenant! L'orchestre avait eu du bon temps pendant l'incendie et aussi pendant qu'on habillait les deux petits, l'orchestre préluda avec une vigueur qui annonçait sa bonne volonté de bien faire. Lequel de ces messieurs aura l'honneur de donner la main à Henriette? Laquelle de ces demoiselle sera la danseuse de Henri? Grande question! S'il y avait eu ici autre chose que des garçonnets et des bichettes parfaitement élevés, on se serait battu, je t'assure. Maurice fronçait déjà le



Le chevalier d'Artagnan et la reine Margot. Dessin de Darjou.

sourcil en défiant ses rivaux du regard, il lui fallait la reine Margot ou la mort. Gaston, plus maître de lui, faisait appel à la diplomatie. Fernand, Gustave, Alfred, Adolphe, Bertrand, Frédéric, briguaient l'honneur d'ouvrir le bal avec celle qui désormais était l'idole.

Du côté des petites demoiselles, c'était un empressement pareil, quoiqu'il fût moins franchement exprimé. Toutes voulaient d'Artagnan : l'impératrice, la bergère du Liban, le bébé chinois, la Circassienne, la mandarine, la marquise de Pompadour, Colombine, la laitière, et vingt autres, dirigeaient vers Henri l'artillerie de leurs jolis yeux et l'entouraient de leurs charmants manéges.

Mais d'Artagnan et la reine Margot ne voyaient rien de tout cela. Ils étaient inquiets; leurs regards se tournaient à chaque instant vers la porte. Ce n'était pas danser qu'ils voulaient : ils avaient le cœur trop plein. Ils pensaient à leur père, dont ils étaient séparés depuis si longtemps; à leur mère chérie, qui était à peine remise lorsqu'ils l'avaient quittée. Ils auraient donné toutes les danses du monde, et aussi toutes les belles friandises étalées sur le buffet, pour une parole de leur père et de leur mère.

Maurice s'esquiva, car il avait deviné cela Il ne perdait jamais beaucoup de temps en préliminaires : il alla droit à la chambre où Mme Jacoby et l'étranger étaient réunis. Il appela, puis il dit :

— Venez voir vos enfants, monsieur et madame, ils ne peuvent pas s'amuser sans vous.

A son grand étonnement, ce fut la voix du bon papa qui répondit :

— Nous sommes en affaires. Si quelqu'un nous dérange, gare à lui!

Maurice revint plus vite qu'il n'était venu.

— Mon petit Henri et ma petite Henriette, dit-il, tout

va bien. J'ai vu votre papa et votre maman par le trou de la serrure. Votre maman souriait, votre papa racontait une histoire. Ils ne sont pas seuls, grand-père est avec eux. Ils sont en affaires tous les trois et vous ne pouvez pas les déranger. Alors, amusons-nous.

Et d'une voix de Stentor :

— Allez, l'orchestre! une hongroise!

Pour ne froisser aucune ambition, et aussi par l'accord de toutes ces curiosités intelligentes, il fut convenu que cette première hongroise serait dansée par d'Artagnan et la reine Margot ensemble. Comme cela on était bien sûr de ne mécontenter personne, et d'avoir un parfait spécimen de la danse slave. L'orchestre frappa ses accords sautillants et jeta sur une mesure à deux temps vivement rhythmée toute une cascade de cadences joyeuses. Henri et Henriette tressaillirent à l'appel de l'air national. Ils prirent posture comme malgré eux, puis, entraînés par cette voix qui leur parlait de leur enfance et de leur pays, ils s'élancèrent d'un pied leste, marquant la mesure avec leurs talons et prenant ces poses tour à tour gracieuses et hautaines que notre danse banale n'admet plus. Car nous prenons à tous les pays du monde leurs pas, leurs sauts, leurs glissades pour n'en garder que le nom, et les soumettre à l'uniformité de nos ballets mondains. Polkas, mazurkas, scottish, valses, redowas et autres inventions de la Terpsichore exotique, prennent chez nous invariablement le même caractère, parce que nous dansons pour causer et non point pour danser.

Ceci n'est point précisément un blâme. Chacun se divertit comme il l'entend.

Mais d'Artagnan et la reine Margot dansaient pour danser, comme on danse le long du Danube et de la Theiss. Ils prenaient malgré eux ces airs de tête provoquants, cette tournure martiale, ces poses à la fois tendres et hardies que l'on copie sur nos théâtres, mais qui, là-bas, sont la nature. Leurs costumes, il est vrai, mentaient à la couleur locale, mais tout ce qui est audacieux, gai, viril, convient au mousquetaire, et la reine Margot, de son temps, en avait vu bien d'autres!

Ce fut un succès, ce fut mieux, ce fut une fièvre. On s'arrêta d'abord pour les voir et pour apprendre. Les couples tout formés restaient immobiles à regarder. Mais on apprend vite, et surtout bien vite croit-on avoir appris. N'est-ce pas, Jane, avant d'avoir essayé, tout est facile? En avant deux! voici tous les couples partis! Dieu! quelles poses! chacun voulait faire mieux que le modèle. On se moquait bien un peu les uns des autres, et il y avait de quoi, mais on allait de si bon cœur! jamais hongroise ne fut si vaillament sautée. Maurice s'était emparé d'une dame maronite qui oubliait là toutes ses infortunes. Elle pirouettait comme une folle à la barbe des Druses, qui n'avaient pas le temps de la persécuter. Allez, l'orchestre! ferme, les violons! soufflez, les cuivres! La sueur vous perce, tant mieux! allez toujours! Vous êtes essoufflés, n'avez-vous pas honte! poussez, morbleu, ferme! ferme! serez-vous assez lâches pour demander grâce?

Vaincu, l'orchestre! le premier violon se renversa sur son siége pour s'éventer avec son foulard, la clarinette poussa un *couac* suprême, la petite flûte grinça comme une scie et la contre-basse rendit un sourd mugissement. Le chef lui-même était hors de combat. On vit le trombonne, grave et triste, verser dans son godet tout un verre de vapeur distillée, et le cornet à pistons eut besoin d'une bouteille entière pour gargariser sa gorge endolorie.

Les danseurs, les vainqueurs haletaient sur les divans. Du punch, mesdames! les glaces ne valent rien après une hongroise pareille. Du punch fait exprès pour vous, du punch qui étincelle dans le cristal taillé, comme la goutte d'eau sur les feuilles de la rose. Buvez sans crainte et ne faites pas la petite bouche. C'est la divine ambroisie qui jamais ne donne la migraine. Buvez, je réponds de tout.

Oh! le cher d'Artagnan! oh! la bien-aimée reine Margot! On peut demander parfois à Paris : De quoi dépend la vogue? mais ce n'était pas ici le cas. Il suffisait de voir Henri et Henriette pour comprendre leur succès. Leurs regards reconnaissants se promenaient sur la foule amie; leurs sourires remerciaient, et sur leur charmant visage il y avait une expression mélangée de joie et de mélancolie qui leur donnait tous les cœurs.

VII. — HISTOIRE DE Mme JACOBY.

Quand on eut éloigné Henri et Henriette, Mme Jacoby et son mari restèrent seuls. Ils se tinrent un instant embrassés et confondant leurs larmes.

— Dix ans! murmura enfin la jeune femme, dix ans sans nouvelles!

— Tu es plus belle qu'autrefois, ma Jeanne adorée! s'écria le garibaldien, au lieu de répondre.

Et il se mit à genoux, collant ses lèvres sur les mains froides de Jeanne.

Ce n'était pas qu'il craignît de s'expliquer, mais il était tout entier aux transports de sa tendresse conjugale.

— Tu as souffert, Jeanne, ma femme chérie, continua-t-il, sans faire trêve à ses caresses, je savais que tu souffrais et je ne pouvais adoucir ta peine ; je ne pouvais pas même te crier de loin : Courage! Quand je l'ai pu, Dieu m'est témoin que je l'ai fait, mais tu n'étais déjà plus en Hongrie, et sans doute que mes lettres ne sont pas arrivées jusqu'à toi...

— Pas une seule! l'interrompit Jeanne. Il eût suffi d'un mot pour nous rendre l'espoir et la vie : je dis nous, Henri, car nos deux enfants t'aiment autant que moi, et c'étaient trois âmes qui s'élançaient chaque jour vers Dieu pour lui redemander un époux et un père. Bien des fois le désespoir est venu, bien des fois je t'ai cru mort et j'ai imploré du Ciel la grâce de te rejoindre dans un monde meilleur, mais j'avais près de moi mes deux anges qui me rappelaient la bonté de Dieu, et qui me disaient : Ne désespère pas, mère ; nous le voyons dans nos rêves, et tout au fond de notre cœur, il y a une voix qui nous crie : Non, non, il n'est pas mort, tu le reverras, il reviendra pour nous aimer!

— Et me voilà, Jeanne, et je vous aime! Dieu tient la promesse qu'il faisait dans le cœur de nos chers enfants!

Ce furent des baisers encore. Puis Jeanne :

— Je t'en prie, Henri, dis-moi bien vite ton histoire.

— La tienne d'abord, Jeanne, car la mienne est longue et je dois t'avouer une chose : mon histoire, à moi, ne sera pas pour toi seule.

— Que veux-tu dire?

— Tu as encore un secret à connaître, et les surprises de cette nuit ne sont pas épuisées... Voilà ce que je sais de tes aventures par le magyar Karoly, qui combattait avec moi dans l'armée de Garibaldi. Repoussée par ton père, tu trouvas un asile chez un paysan slave des environs de Gran, et tu fis en quelque sorte partie de sa famille...

— Je restai seule, l'interrompit la jeune femme ; mon père punissait cruellement ma désobéissance, et l'homme à qui j'avais tout sacrifié était perdu pour moi. La femme d'Ivan m'avait nourrie de son lait. Une nuit d'hiver, je

vins frapper à leur porte, avec mes deux enfants dans les bras. Ceux qui t'ont dit que je fus de leur famille n'ont pas dit assez : ils me traitèrent comme des serviteurs empressés autour de leur maîtresse. Pendant huit ans, j'ai été reine dans cette pauvre maison. Ils faisaient deux parts de la vie : le travail était pour eux, le repos et le bien-être pour moi. C'est grâce à eux que j'ai pu me consacrer tout entière à nos enfants, et leur donner l'éducation que j'avais moi-même reçue...

— Ils seront récompensés ! s'écria Henri.

— Les hommes ne peuvent plus rien pour eux, dit Jeanne, dont les beaux yeux se mouillèrent. Ils ont leur récompense dans le ciel... Ivan mourut le premier, les lèvres sur ma main ; puis ce fut le tour de ma pauvre nourrice. Des héritiers vinrent et prirent la maison. Ils ne nous chassèrent point ; car, dans notre pays de Hongrie, l'hôte est une personne sacrée ; mais ils étaient pauvres et ne nous connaissaient pas. J'avais pu accepter le dévouement d'Ivan et de sa femme. Au fond de mon malheur, je restais trop fière pour accepter l'aumône d'une famille étrangère.

Je tentai de fléchir mon père. Je me présentai sur son passage au moment où il entrait à l'église. Je tenais mes deux enfants par la main. Mon père détourna les yeux de nous. Il m'aimait bien cependant autrefois ; mais les fils de la race magyare se font un honneur de ne pas savoir pardonner.

J'allai trouver le bon prêtre de Szegedin qui nous avait mariés, Henri, cette nuit terrible où tu étais blessé, mourant dans la cabane d'un Serbe gardeur de troupeaux ; cette nuit où je pleurais à ton chevet, folle de désespoir. L'antique loi des mariages slaves ne demande que les noms donnés devant Dieu au baptême. Qu'importent les noms de famille à Celui qui, du haut du ciel, voit tous les hommes égaux ? Il avait marié Henri et Jeanne, et, à l'heure où nous sommes, Jeanne ne saurait pas encore lui dire l'autre nom de Henri !

Un sourire adoucit le reproche contenu dans cette parole. Henri prit la main de Jeanne et la porta à ses lèvres.

— Avant une heure tu le sauras, chérie, dit-il.

— Les petits enfants, poursuivit Jeanne, s'étaient jetés dans mes bras en voyant les mépris de leur grand-père, et mon petit Henri, dont le cœur est au-dessus de son âge, m'avait dit, en séchant mes larmes à force de baisers : — Mère, ne nous as-tu pas appris que ton mari était en France ? La France est le plus grand des peuples. Allons à Paris, la ville des merveilles, et peut-être que nous y retrouverons mon père.

C'était pour avoir les moyens de gagner Paris que je m'adressais au bon prêtre de Szegedin. L'espoir que j'avais de t'y retrouver était bien faible ; mais je comptais sur mon talent de musicienne pour donner au moins à nos pauvres enfants le pain du corps et le pain de l'âme.

Voilà deux ans que nous sommes à Paris. Mon talent de musicienne est ici bien peu de chose. Il y a tant de talents supérieurs au mien dans cette grande capitale ! Les premiers jours, il me semblait à chaque instant que j'allais te rencontrer dans les rues. Ces deux années auraient dû épuiser mon espoir ; mais je ne sais : Dieu a voulu, dans sa miséricorde, que l'espérance fût immortelle. J'étais comme nos chers enfants, je me disais, au milieu de mes peines les plus dures : il n'est pas mort, il reviendra...

Henri, je ne t'accuse pas. Te voilà. Il me suffit de revoir ton noble visage pour être sûre de ton cœur. A quoi bon te dire ce que nous avons souffert dans ce grand Paris, où nous n'avions ni un protecteur ni un appui ? Tu sauras tout d'un mot : les enfants ont eu faim, et, la semaine dernière, j'ai vendu l'anneau d'or que tu m'avais passé au doigt la nuit de notre mariage.

Mme Jacoby se tut. Les yeux de son mari restaient fixés sur elle.

— Je te donnerai un autre anneau de mariage, ma Jeanne, murmura-t-il.

Puis, avec une inflexion de voix singulière, il ajouta .

— Les propriétaires de la maison que tu habites sont des gens riches, très-riches...

— Et très-bons, l'interrompit Jeanne.

— Oui... et très-bons... N'as-tu jamais songé à t'adresser à eux ?

Mme Jacoby eut du rouge au front.

— En Hongrie, je n'avais pas honte, prononça-t-elle tout bas. Tout le monde connaissait la fille du palatin Jacoby... En Hongrie, j'osais... Est-ce à dire que la Hongrie soit plus généreuse que la France ? Je ne sais ; mais je suis Hongroise... Ici, j'ai vu tout de suite qu'on s'abaissait en demandant... Je serais morte avant d'implorer un secours...

— Morte ! répéta l'étranger, dont l'accent était rêveur désormais.

— Et pourtant, reprit Jeanne, je ne suis pas sans avoir des obligations aux maîtres de cette maison. Depuis un an, ils ne m'ont point réclamé le loyer de ma petite chambre.

L'étranger se leva, sur ces mots, et alla tout droit à un cordon de sonnette caché derrière les rideaux de l'alcôve. Il sonna bruyamment.

— Que fais-tu ?... demanda Jeanne étonnée, et comment savais-tu ?...

Le coup de sonnette avait été si bravement donné, que le vieux François arriva courant.

A sa vue, l'étranger eut un mouvement. Un nom vint jusqu'à ses lèvres ; mais il le retint et se borna à sourire.

— Dis à M. Lemercier que je désire le voir sur-le-champ ! ordonna-t-il d'une voix impérieuse et brève.

Au son de cette voix, le vieux valet tressaillit de la tête aux pieds.

— Qui a parlé ?... balbutia-t-il.

Et Jeanne le vit qui devenait plus pâle qu'un mort.

Mais l'étranger répéta :

— Dis à M. Lemercier qu'il vienne sur-le-champ.

François sortit d'un pas chancelant.

— Comme tu parles ! murmura Jeanne. Songes-tu au lieu où nous sommes ?

Au lieu de répondre, le colonel garibaldien se promenait à grands pas.

François aborda M. Lemercier par ces mots entrecoupés :

— Monsieur !... ah ! monsieur !... j'ai peur d'avoir perdu la raison... L'étranger veut vous voir... celui qui a sauvé Mme Jacoby... Je n'ose pas vous dire... je craindrais trop de me tromper... Mais allez vite ! bien vite... et souvenez-vous que c'est moi qui l'ai reconnu le premier !

M. Lemercier n'avait entendu qu'une chose : l'étranger désirait le voir. Sa bonté d'âme le fit se hâter vers son cabinet.

Sa femme, la bonne grand'mère, remarqua seule le trouble de François. Elle l'appela et l'interrogea. François

répondit à tort et à travers; il perdait la tête ; il finit par dire :

— Je suis fou, madame, je suis fou à lier, ou il y a un grand bonheur dans la maison!

La bonne dame s'élança sur les pas de son mari; mais elle trouva la porte du cabinet fermée à clef.

VIII. — LES AVENTURES DE L'ONCLE HENRI.

Derrière la porte du cabinet l'étranger était debout en face de M. Lemercier, à qui il avait dit : Regardez-moi.

Les jambes de M. Lemercier tremblaient sous le poids de son corps.

L'étranger le saisit dans ses bras au moment où il allait tomber à la renverse, en balbutiant ces mots :

— Mon fils Henri! mon fils Henri!

Jeanne essaya de se lever, mais l'émotion la tenait clouée à son siége.

Le colonel garibaldien, Henri Lemercier, puisque nous savons désormais son vrai nom, riait et pleurait à la fois.

— Père! s'écria-t-il en levant le vieillard dans ses bras, père bien-aimé, me pardonneras-tu ?

— Ta mère... murmura le vieillard, je vais chercher ta mère...

— Pas encore! Il faut la préparer...

— C'est juste, dit M. Lemercier, docile comme un enfant. Je perds la tête, vois-tu... Est-il possible, mon Dieu ! Henri! notre fils Henri! Un colonel italien!... est-ce pour le carnaval?

— Non, c'est pour tout de bon, père, répondit gaiement



Vue de Sinope. Dessin de Darjou.

le colonel; — mais nous sommes quatre, tu sais... ma femme et mes deux chéris...

— Tes enfants!... mes enfants! s'écria le vieillard; — ta femme... ma fille!

Il tendit les bras. Jeanne s'y précipita, muette de bonheur.

Pendant une minute, ils ne parlèrent plus. M. Lemercier reprit :

— Ta mère, Henri... ma femme...

— Oh! c'est la bonne bouche, cela, père, s'écria le colonel. Je t'aime dix fois plus que ma vie; mais, tu n'es pas jaloux, n'est-ce pas? Ma mère! ma sainte et bien-aimée mère!... Il faut attendre... la préparer petit à petit... Comment trouves-tu ta fille, père?

M. Lemercier ne répondit qu'en pressant Jeanne contre son cœur.

— Comme ses sœurs vont l'aimer! pensa-t-il tout haut.

— Mes excellentes sœurs!... Père, je n'ai pas été un seul jour sans penser à vous tous... Mais regarde-moi donc! Est-ce que je ressemble encore au portrait qui est sur la boîte d'écaille de maman?

— Tu ressembles à un brigand, répondit le vieillard en riant au travers de ses larmes. Que va dire ton oncle le curé?... Mais comment se fait-il, expliquez-moi donc cela, mes enfants, comment se fait-il que ma belle Jeanne... ma fille!... ne m'ait pas dit un mot de tout cela depuis deux ans qu'elle vit à dix pas de moi?

— Elle eût été bien embarrassée, père. Elle a su mon nom seulement quand elle t'a entendu m'appeler « mon fils... »

— Vraiment!...

Un nuage vint au front du brave négociant.

— Oh! sois tranquille, père... nous sommes mariés... par un prêtre magyar...

— Sont-ce de vrais prêtres? demanda M. Lemercier.

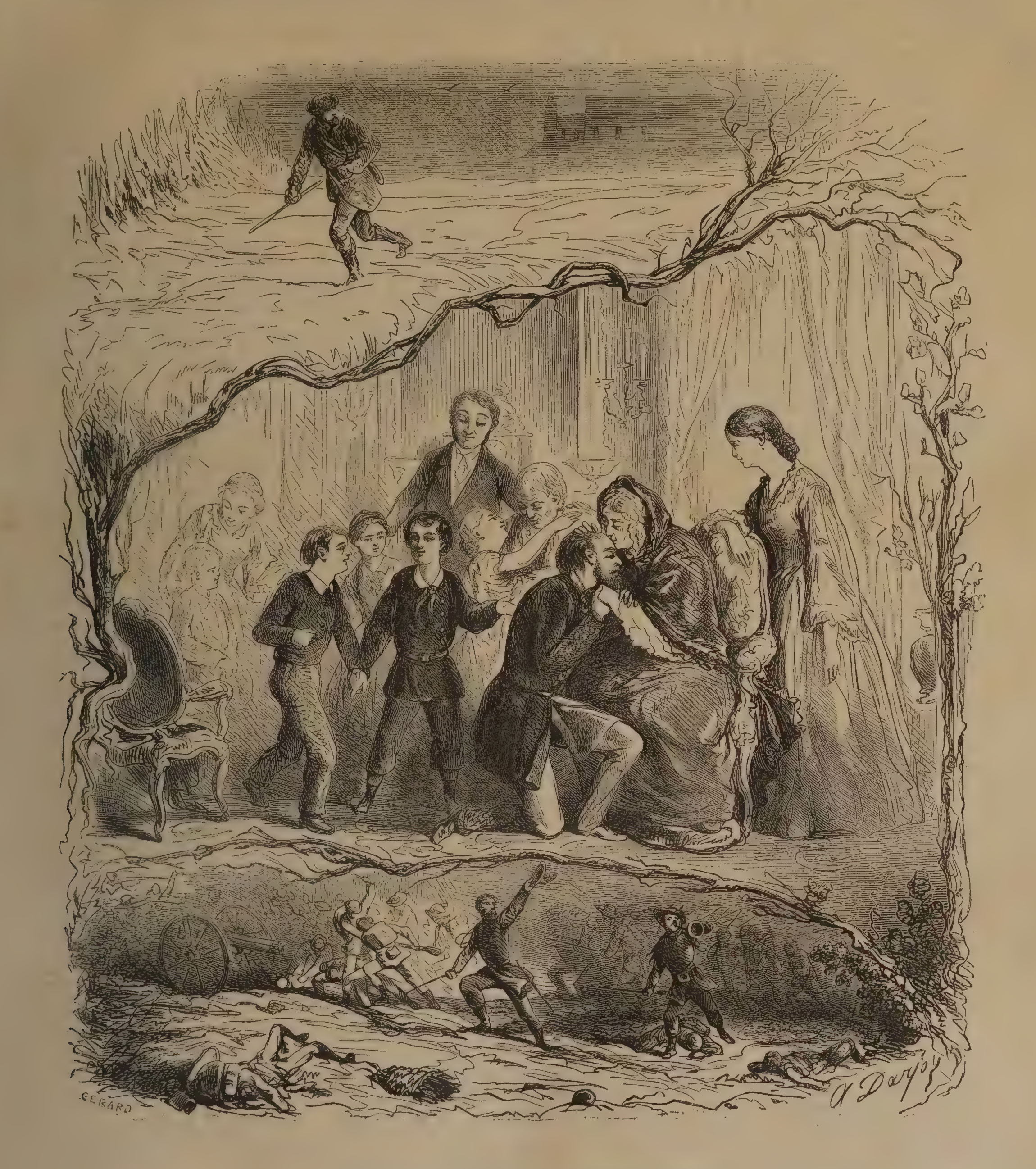
— Je crois bien!...

— Et tu as ton acte de mariage?

— Nous le ferons venir... Jeanne s'est cruellement mésalliée en épousant le fils d'un commerçant, je te préviens de cela, père... M. Jacoby est palatin hongrois.

— Ah! ah! palatin... Il faut me pardonner, ma fille, je ne sais pas du tout ce que c'est qu'un palatin.

— C'est quelque chose comme un demi-cent de sénateurs.



Le retour de l'enfant prodigue. Dessin de Darjou.

— Vraiment!... Ah çà! c'est donc un roman que ton histoire?

— Un vrai roman!... Asseyez-vous là tous les deux, car Jeanne n'en sait pas beaucoup plus long que toi, père... Je vous raconterai les détails une autre fois; aujourd'hui, je vais vous dire le gros... M. Lemercier, tout sage que vous êtes, vous avez donné le jour à un grand fou, et, quand je regarde en arrière, je me demande où j'ai pu prendre tant d'idées extravagantes... Ceci est le préambule... M'écoutez-vous?

Le vieillard et la jeune femme étaient assis et se tenaient par la main.

— Nous t'écoutons, dirent-ils.

— Et moi aussi, prononça une voix pleine de larmes de l'autre côté de la porte.

Henri ne fit qu'un bond et rapporta sa mère dans ses bras.

Jane, mon ange, voilà ce que je ne saurais pas te peindre. Nul n'a pu trouver encore le fond d'un cœur de mère. Ce furent des baisers, des étreintes, des pleurs. Mme Lemercier voulait être toute à son fils et ne pouvait se lasser d'admirer sa nouvelle fille. Elle voulait savoir, mais elle voulait envoyer chercher les deux enfants pour les voir; elle voulait aussi ses quatre filles et tous ses autres petits-enfants pour leur faire voir. Elle riait, elle sanglotait, elle avait le délire.

— Que tout le monde écoute! ordonna Henri, qui était le maître. Il est permis de rire, de pleurer, de s'embrasser; mais je dois une histoire, je la paye. Tant pis pour ceux qui s'occuperont à autre chose. J'ai deux jours de traversée et quarante heures de chemin de fer dans le corps. Il faudra bien que je dorme, à la fin. Y est-on?

— Nous y sommes.

— Me voilà donc parti pour chercher des aventures. Dix-huit ans, et ne sachant à quelles bagarres me vouer. Je ne comprends pas beaucoup la politique. Il me fallait me battre, n'importe pour qui : telle était ma vocation. Je ne m'en vante pas. Je pense qu'elle est la punition de tous les bordereaux qui se sont faits depuis cinquante ans dans la maison de papa. Le commerce a couvé ici un œuf de bandit. Avançons.

Au lieu de garder le roi de Naples, dont le fils s'est crânement conduit à Gaëte, je tirai d'abord des coups de fusil aux Russes et aux Autrichiens, tout le long du Danube. Je fus blessé, parce que j'allais au combat comme à la noce, et au mois de juin 1848, le père de Jane me recueillit en son château de Cannitz, près de Debreckzin. Jane et moi nous nous aimâmes. C'est la règle. Je m'appelais le capitaine Henri, tout uniment, par la crainte que j'avais d'inquiéter ma bonne mère, qui aurait vu mon nom dans les journaux. Le palatin Jacoby, fier comme Guzman, n'aurait pas plus donné sa fille, du reste, à M. Henri Lemercier qu'au capitaine Henri. Nous nous mariâmes. Je rejoignis l'armée; je fus fait prisonnier par les Russes, et, depuis lors, je n'ai revu ma femme que cette nuit, dans la cour de notre hôtel, ici, faubourg Poissonnière, à Paris.

Je m'échappai du château de Szegedin, où l'on gardait les captifs; je tuai en duel un magnat hongrois, qui était un excellent seigneur, mais que le palatin Jacoby voulait avoir pour gendre. Les Magyars se mirent à me poursuivre comme un chien enragé; je me rendis aux Russes. J'eus dispute avec un colonel d'artillerie, qui était bien le plus galant homme que j'aie rencontré jamais. Il avait dit du mal de votre gouvernement provisoire de 1848. Je me moquais de ce gouvernement-là comme du Grand-Mogol; mais c'était la France, pour le moment. Nous allâmes sur le pré, le colonel et moi; il y resta. Je fus envoyé tout net en Sibérie.

Il y a du bon partout, même en Sibérie; seulement on n'y peut pas écrire à ses parents. Je fus employé à faire de l'or, et Dieu sait que la Californie n'est que de la Saint-Jean auprès de ces riches placers perdus sous la neige. Je m'ennuyais, je me sauvai; je fus repris, je me sauvai encore. Cela m'occupait. Je voyais toujours ma mère et ma femme; j'aurais brisé des murs de diamant.

Les évasions sont rares en Sibérie. Un jour j'entendis parler de la guerre de Crimée. Les Russes sont de bons enfants qui aiment beaucoup les Français. Ils me racontèrent les exploits de l'armée française dans la Baltique et dans la mer Noire. Vive Dieu! me disaient-ils, si les Anglais ne vous avaient pas, comme nous les rosserions! Mais il est écrit que l'Angleterre trouvera toujours moyen de s'abriter derrière la vaillance française. Cela m'est bien égal. Je n'aime pas beaucoup les Anglais; mais il faut que tout le monde vive.

Le soir du jour où tout ceci me fut conté, je sautai en bas d'un rempart de quarante pieds, j'en escaladai un autre de même taille, et je fis douze lieues dans la neige. J'allais à Sébastopol. Des monts Altaï, où j'étais, jusqu'à la Crimée, il y a loin; n'importe, j'étais lancé. J'avais un costume russe; je savais la langue : marche!

Je marchai. J'arrivai à Sébastopol juste une année après la prise de Malakoff.

J'écrivis à ma femme en lui disant mon nom, cette fois, et en la priant de donner de mes nouvelles à ma bonne mère. La lettre doit être à la poste de Gran; nous l'irons chercher quelque matin.

Moi, j'étais libre, morbleu! et c'était bien le principal. J'atteignis la frontière turque comme je pus. Me voilà chez des alliés. Vive la France!

Je ne connais rien en politique; mais s'il fallait juger la France par ses alliés ottomans, miséricorde! On parle des Russes! mais les Russes sont des chérubins auprès de ces magots de Turquie, stupides, cruels, voleurs, menteurs, assassins et poltrons.

Enfin, n'importe! Je m'embarquai en qualité de matelot sur une grande coquine de felouque mal faite, mal gréée, mal voilée et surtout mal fréquentée, qui portait quelques marchandises moisies. Nous fîmes voile de Sinope pour les îles de l'Archipel. Le commandant du navire me donna trois fois des coups de bâton. Il les donnait très-bien. Je les lui rendis à Lemnos, localité célèbre au collége. Je lui cassai les deux bras, les deux jambes et la tête. L'équipage voulut me nommer pacha; mais on parlait d'une campagne que la France devait faire en Italie, j'avais hâte d'arriver.

J'arrivai le lendemain de la paix de Villafranca. Est-ce du guignon? Heureusement, j'étais à Venise. Je fis connaissance avec une douzaine d'officiers autrichiens, gais compagnons, doux comme des agneaux et braves comme des lions. Les journaux, je vous en préviens, vous en font avaler de bien fortes au sujet des étrangers. Tout en fréquentant mes Autrichiens, je rencontrai un honnête garçon qui conspirait contre l'Autriche. Il me parla de Garibaldi et du royaume d'Italie : c'était mon affaire. Je fis de tendres adieux à mes habits blancs d'Autrichiens et je m'embarquai pour Gênes. De Gênes, je passai volontaire en Sicile. A la bonne heure! nous avons goûté là d'agréables instants. Je fus, ma foi, nommé colonel, comme vous voyez; mais la guerre ne m'amusait presque plus. Victor-Emmanuel s'en mêlait. Nous étions dix contre un. J'aime la guerre un contre dix. Je songeai à me faire soldat du pape; l'idée d'entrer à Gaëte vint à la traverse; mais, par le plus grand des hasards, je rencontrai Godard; Godard, de la rue des Petites-Ecuries, qui est contre-amiral dans la flotte d'Alexandre Dumas. Il me donna des nouvelles de ma mère, de mon bon père, de mes chères sœurs, de tous les petits enfants... Il paraît que nous fondons un clan, dites donc, comme les Mac-Grégor dans les romans de Walter Scott?...

Godard n'est pas beau; mais sa vue me fit verser des larmes. C'était la patrie; bien plus que la patrie, c'était

le faubourg Poissonnière. A son aspect, tout le boulevard Bonne-Nouvelle passa devant mes yeux éblouis. Je vis le Gymnase, le Bazar, la porte Saint-Denis... Oh! la porte Saint-Denis! Je remontai le faubourg; j'aperçus le Conservatoire, le Garde-Meuble et la chère porte de notre maison.

Ma mère, ma pauvre bonne mère, j'aurais passé en ce moment la Méditerranée à la nage pour venir me jeter dans tes bras. Je me bouchai les deux oreilles pour ne pas entendre le bruit du canon de Gaëte, je criai encore une fois : *Viva l'Italia!* car il faut bien crier quelque chose, et je sautai sur le pont du bateau à vapeur

Vous croyez peut-être que c'est tout? Hélas! non. Je ne sais comment ce diable de major Smith m'embaucha. Il était à Marseille, le major Smith, fabricant de cuir de coton, et il embarquait des soldats pour New-York. La guerre d'Amérique, hein? Comment résister à cela? Je partis pour renforcer l'armée fédérale; mais je me trompai de chemin, et j'ai passé six mois dans les rangs des hommes du Sud, sans quitter ma chemise garibaldienne. Savez-vous pourquoi ils se hachent, là-bas? Non? ni moi non plus. Un bandagiste, qui commandait mon corps d'armée, et qui battait sa femme parce qu'elle mettait de l'eau dans son rhum, me tira un matin quatre coups de revolver; on n'a jamais pu deviner pourquoi. Je me fâchai, je le brutalisai; il en mourut. On voulut me pendre, ce n'était pas mon opinion, je pris la clef des champs.

Un brick français était en partance; il se nommait *le Parisien :* embarque!

Je dis au capitaine : « Toujours tout droit jusqu'au faubourg Poissonnière! »

Et voilà! Le bon Dieu, qui a pitié des fous comme des ivrognes, voulait me faire une surprise à mon arrivée à Paris et rassembler en un gros bouquet tous mes chers amours pour fêter mon retour dans ma patrie. Je comptais courir en Autriche, après avoir embrassé mes parents; je retrouve ici, non-seulement tous ceux que j'y ai laissés, mais ma femme, mon trésor de femme, mes enfants aussi. Je raille pour garder une contenance, mais j'ai envie de pleurer... Je pleure... je suis heureux, je vous aime... embrassez-moi!

Ses larmes inondèrent, en effet, son mâle visage. Paris produit de ces aventuriers qui sont bons comme des anges et qui font pis que pendre. On l'embrassa; sa figure hâlée et tout humide de pleurs n'était pas assez large pour tous les baisers qu'on y mettait à la fois.

Ceux qui l'entouraient et lui-même étaient trop occupés pour remarquer cela; mais, depuis quelques minutes, un bruit confus se faisait entendre dans le corridor. C'étaient des piétinements, des rires, des murmures et des chuchotements. Tout cela se taisait quand on cessait de parler dans le cabinet.

— Et maintenant, fils, dit Mme Lemercier d'un ton suppliant, c'est bien fini, n'est-ce pas?

— Bien fini, répéta le grand-père, tu nous as fait assez de chagrin.

— Dis, Henri, implora la jeune femme, réponds à ton père et à ta mère, tu ne nous quitteras plus!

L'oncle Henri hésita un instant. Il regarda son uniforme, mais il regarda aussi les beaux yeux de Jeanne.

— Ma foi, dit-il, j'ai trente ans, c'est l'âge de se ranger. On a beau dire, les aventures sont fatigantes, et, sans parler de la Russie, j'ai passé des instants bien désagréables, tant avec nos alliés les Turcs que chez les héros du Potomac. J'avais bien songé à faire une pointe jusqu'en Pologne, mais on y parle latin et c'est le chemin de la Sibérie. Réflexion faite, à bas la guerre! vive l'amour et la famille! Je me fais marguillier de la paroisse Saint-Eugène, adjoint au maire ou sergent-major de la garde nationale, au choix du gouvernement. Soupe-t-on? Si c'est encore l'habitude de ces contrées, je mangerai une tranche de foie gras avec plaisir... La main aux dames!

Il saisit à la fois sa mère et Jeanne et les entraîna ravies vers la porte.

Au moment où il l'ouvrait, un fracas épouvantable éclata, et la maison trembla sous la frénésie des applaudissements qui grondèrent dans les corridors.

— En triomphe! l'oncle Henri! en triomphe! criaient cinq cents voix enthousiastes dont le timbre généralement suraigu donnait plus de montant à cette manifestation. Vive l'oncle Henri qui a été en Sibérie! Vive l'oncle Henri qui a pris la tour Malakoff un an après le maréchal Pélissier! Vive l'oncle Henri qui a cassé un Turc comme une poupée! Vive l'oncle Henri qui se battait sans savoir pourquoi! Colonel! adjoint! sergent-major! propriétaire! et marguillier! Vive l'oncle Henri qui est revenu! Vive sa femme! vivent ses enfants! vive le souper! En triomphe! en triomphe!

Les monstres avaient écouté, Jane; les monstres avaient entendu! Penses-tu qu'ils respectaient le héros de tant de belles aventures? Du tout! Ils l'adoraient, mais ils se pendaient à sa chemise rouge comme la trop nombreuse famille de la mère Gigogne s'accroche à ses jupons. Ils voulaient tous en avoir un morceau pour en faire sans doute des reliques. Oh! certes, l'oncle Henri avait couru de bien grands dangers en sa vie, mais jamais il ne s'était trouvé à pareille mêlée. Figure-toi cinq cents diables acharnés contre un aventurier paisible! Il ne savait auquel entendre et demandait grâces en riant aux larmes.

— Où sont mes neveux? où sont mes nièces?

— Moi, moi, moi!

Tous! figure-toi Jane! Ils étaient tous ses nièces et ses neveux. Maurice, qui était monté sur ses épaules par derrière, avait beau l'étouffer, il ne pouvait se faire entendre. Maurice voulait désigner loyalement les vraies nièces et les vrais neveux, mais, bah! Je t'en souhaite!

— Moi, moi, moi!

— Mon oncle, ne reconnais-tu pas ton petit Augustin? criait un scélérat de mandarin, jaune comme un serin.

— Mon oncle, mon bon oncle, ne fais pas languir ta petite Célestine! roucoulait une fée du *Pied de mouton*.

— Ah! mon oncle! pleurait Arlequin, je suis ton Casimir! Comme tu m'aurais fait sauter sur tes genoux si j'avais été au monde avant ton départ!

— Embrasse Gustave, mon oncle!

— Mon oncle! une caresse à Sidonie!

— N'as-tu rien rapporté pour Aglaé?

— Pas un souvenir à Clémence!

— Mon oncle! mon oncle! mon oncle!

Deux cent cinquante nièces! deux cent cinquante neveux! L'oncle Henri devenait fou comme un cheval tourmenté par les mouches. Il cherchait de bonne foi les fils et les filles de ses sœurs; il tâchait de les distinguer par la ressemblance, mais son regard se noyait dans cet océan de visages joyeux et moqueurs. Il ne reconnaissait plus ses propres enfants, qu'il n'avait vus qu'une seule fois il était perdu, débordé, submergé; un rire homérique le prenait.

— Je demande à retourner en Merrimaquie! s'écria-

t-il, capitulant franchement ; mes neveux et mes nièces, ayez pitié de moi !

Ainsi parla ce libérateur de l'Italie et autres nationalités. Les assiégeants cessèrent aussitôt le feu, car il avait affaire à de généreux ennemis, et M. Lemercier commençait à faire les gros yeux. Une délicieuse reine Margot et un beau petit mousquetaire sortirent des rangs et s'élancèrent dans ses bras en l'appelant papa. On ne riait plus. Henri et Henriette lui présentèrent Gaston, Maurice, Fernand, Claire, Antonine, Louise, Agathe et les autres, tandis que les jeunes mères attendaient leur tour pour le presser dans leurs bras, après avoir comblé déjà de caresses leur nouvelle sœur.

A table, maintenant ! Dans le jardin d'hiver ! Un festin de Balthazar !

Vertu-chou, Jane ! comme on soupa ! Il y en avait pour tout le monde. L'orchestre soupait, et sais-tu ce que peut manger un trombone qui soupe? Les domestiques soupaient, la concierge soupait, les pompiers soupaient. Ah! qu'il est doux de voir un souper de pompiers ! Maurice alla trinquer avec eux.

Six heures du matin sonnant, les cuivres, vaillamment embouchés, sonnèrent comme une fanfare en forêt. C'était le galop final. Maurice avait Henriette, la petite Agathe s'était emparée d'Henri. L'oncle était la proie de Claire, d'Antonine, de Louise et d'une douzaine d'autres tyrans mignons. Le grand-papa... Le grand-papa? oui, Jane! le grand papa en était; il avait pris sa nouvelle fille par la taille et galopait comme un perdu : la grand'maman galopait, tenue aux deux anses, comme un panier, par deux de ses gendres; les quatre jeunes mères galopaient, tout le monde, quoi! C'était un galop magnifique, étourdissant, infernal !

Quand il fut fini, on tira l'échelle.

IX. — CONCLUSION.

La maison du propriétaire était assurée. Tout fut payé, sauf la pipe du poëte.

L'oncle Henri écrit ses mémoires, qui auront autant d'éditions que ceux de Robinson Crusoé. Il a désormais une telle frayeur des voyages et des aventures, qu'il se fait accompagner par Maurice pour traverser le boulevard.

Le palatin Jacoby, ayant appris qu'on n'avait plus besoin de lui, est accouru, afin de verser des larmes sur le sein de sa fille.

Le Turc dont Henri cassa les bras, les jambes et la tête dans un moment de vivacité, s'est établi marchand de nougat sur le boulevard de Strasbourg.

Le Conseil des Onze est maintenant le Conseil des treize, par l'adjonction de deux membres nouveaux, la reine Margot et le mousquetaire.

Voilà le conte promis, Jane, ma blonde chérie. C'est toi, maintenant, qui me dois ton sourire et tes deux jolies joues roses à baiser.

Paul FÉVAL.

FIN.

ÉTUDE SUR LES COULEURS, PAR CHAM. LE BLEU.



« Il y a des gens qui trouvent que le vin les monte. Moi, ça me descend.

Décidément le système des pères spartiates avait du bon. Les pères français n'ont pas besoin d'enivrer leurs domestiques pour les montrer à leurs fils. Les domestiques se grisent bien tout seuls, les ouvriers plus souvent encore.

Beaucoup de savants ont essayé de trouver la cause de l'ivrognerie. La cause du climat est la plus vraie qu'ils aient trouvée. Les ivrognes sont rares dans le Midi, ils sont tués de suite. Les ivrognes du Nord sont tués un peu plus lentement. H. de C.

CHRONIQUE DU MOIS.



Paris nouveau. Vue de l'église russe. Dessinée sur place par F. Thorigny.

LA CHAPELLE DES RUSSES ET LE PREMIER MARIAGE DE LA SAISON.

Les premiers à revenir de Bade, d'Ems, des Pyrénées, d'Ecosse, — un voyage devenu très à la mode, — d'Orient, de Saint-Germain, ce sont les étrangers. Dès les premières bises, dès les premières pluies, ils font leurs malles et reviennent à Paris. Ils disent, comme Alfred de Musset :

Que j'aime le premier frisson d'hiver!

à condition d'être à Paris. Les Parisiens, au contraire, se décident très-difficilement à rentrer. Ils trouvent désagréable de quitter la campagne au moment où on s'y est fait confortable. Ils aiment à voisiner les uns chez les autres, à se faire un petit Paris de dîners, de soirées, de musique, de charades et de rhumes de cerveau.

Aussi les étrangers étant rentrés les premiers, leur devons-nous les honneurs de la première chronique d'hiver. En disant chronique d'hiver, je manque au calendrier, qui fait commencer cette frileuse saison au vingt et un décembre. Mais je ne manque pas au sentiment public, qui a allumé de grandes bûches, depuis les salons jusqu'aux bureaux de poste. La bûche est officielle et réglementaire à partir de la Toussaint.

Or, il faut remonter à quelques années d'ici. Vous avez sans doute entendu parler de Schamyl, ce Garibaldi du Caucase. Schamyl a été le héros de l'Hippodrome : il y avait des étoffes schamyl, des manteaux schamyl. Vous savez que donner son nom à un chapeau ou à un manteau est le suprême degré de la gloire humaine. — Schamyl faisait à la Russie une guerre terrible. Un jour, un de ses Circassiens, son brosseur, sans doute, lui annonça un jeune homme qui désirait absolument lui parler. Schamyl n'ayant pas d'antichambre, ordonna de faire entrer le jeune homme, qui grelottait au dehors sur la neige, la figure coupée par le vent du Tchatir-Dagh. Le jeune homme entra.

Schamyl fut assez surpris, et un mouvement de défiance lui fit mettre la main sur son cimeterre. On comprendra ce geste, quand on saura que le jeune homme était un prince de tribu rivale, le prince B***, dont il avait anciennement massacré la famille. La Russie avait recueilli et élevé l'orphelin.

— D'où viens-tu? demanda l'émir.

— De Saint-Pétersbourg.

— Que viens-tu faire ici?

— Me battre sous vos ordres.

— Pourquoi?

— Il y a quelques mois, à Ems...

— Qu'est-ce que Ems?

— Un endroit où l'on boit de l'eau pour sa santé.

— Cela est conforme aux lois de Mahomet. Continue.

— Je fis la connaissance d'une jeune fille charmante, que je retrouvai à Saint-Pétersbourg quelque temps après. Elle est Russe.

— Il y a des femmes russes qui ne sont pas mal.

— Je l'aime, et demandai sa main. Son oncle, — elle n'a qu'un oncle, — me la refusa.

— Cela ne me regarde pas.

— Si. Cet oncle est major dans un régiment russe récemment envoyé en observation sur cette frontière.

— Je comprends, dit Schamyl, souriant et caressant sa barbe, tu veux tuer l'oncle pour épouser la nièce. L'idée n'est pas mauvaise.

— Je ne veux pas le tuer, mais le faire prisonnier, et, à force de générosité, l'obliger à la reconnaissance.

— Enfant, tu es jeune.

— En définitive, je viens vous demander si vous me permettez de servir sous vos drapeaux jusqu'au moment où j'aurai pris mon homme; après quoi je serai libre.

Schamyl réfléchit un instant.

— Comme tu voudras, dit-il.

L'année suivante, l'oncle récalcitrant n'était pas pris; au contraire, il avait contribué à la prise de Schamyl. Mais notre jeune homme avait échappé avec un petit peloton de cavaliers. Il continua à guerroyer. L'été dernier, informé que le régiment de l'oncle devait être rappelé dans l'intérieur de l'empire, il tenta un coup désespéré et réussit. Le major lui rendit son épée. Le lendemain, tandis que le prisonnier dormait encore, le Circassien rassembla ses cavaliers, et, leur rappelant la manière dont il était entré parmi eux, leur dit adieu et leur désigna un chef pour lui succéder. Puis il fit lever le major et partit à pied avec lui.

— Voici votre épée, lui dit-il.

— Pourquoi?

— Je suis votre prisonnier, emmenez-moi au camp russe.

Arrivé au camp, le prince B*** fut nommé lieutenant dans les armées du czar, et l'autre jour il se mariait avec la fille du major, à Paris, dans la chapelle russe. — Elle l'avait attendu.

Ce bijou byzantin, dont nous donnons à nos lecteurs deux vues très-exactes, dessinées, à cette occasion, par le crayon de Thorigny, se trouve près des Ternes, rue de la Croix. Il est assez semblable à une chapelle catholique, à quelques différences près. Une des plus notables, c'est une boiserie élevée qui sépare le chœur du reste de la chapelle, de sorte que les assistants n'aperçoivent les prêtres officiant à l'autel qu'à travers les ornements à jour de cette boiserie.

Dans cette chapelle il n'y a ni chaises ni bancs. Tout le monde se tient debout. Il y avait là M. le comte de Kisseleff, ambassadeur de Russie; tout le personnel de l'ambassade, toute l'aristocratie russe qui habite Paris.

Bien que l'aristocratie fût en majorité, les ouvriers, les moujicks, les marchands étaient assez nombreux. Du reste, il n'y avait aucune ligne de démarcation, et les plus petits se mêlaient aux plus grands, sur le pied de la plus complète égalité.

Les femmes, toutes en toilettes de bal, étaient couvertes de diamants et de fleurs, les épaules nues. En voyant, dans cette forêt parfumée, arriver, suivies de tous les regards, la belle princesse Tr***, la princesse de S***, la princesse B***, la princesse X***, la comtesse de K***, les comtesses de V***, de Pad***, de Sc***, la charmante Mme K***, qui luttait de fraîcheur avec une délicieuse robe rose garnie de volants de dentelle, on se serait cru au bal plutôt que dans un temple, n'eût été le recueillement de cette foule brillante.

L'officiant était l'archimandrite de Constantinople, en ce moment à Paris. Il était assisté des métropolitains ordinaires, M. Wasilieff, connu par son intimité avec l'empereur Nicolas, et M. Orloff.

L'office se dit en grec. L'assistance reste debout tout le temps. Seulement, par moments, on fait de profondes génuflexions; quelques personnes vont même jusqu'à baiser la terre.

De temps en temps, les officiants entrent dans la chapelle par les portes de la boiserie et encensent les assistants.

L'Evangile se dit en huit langues : en russe, en grec, en slave, en français, etc.

Toutes les cérémonies, les ornements des prêtres, qui ressemblent assez à ceux des nôtres, mais qui ont conservé plus fidèlement les formes byzantines, tout cela rappelle l'Orient.

Les dalmatiques des officiants sont faites de ces étoffes magiques dont les Orientaux ont le secret, et qui mêlent dans leur trame merveilleuse l'or, l'argent et des fleurs impossibles à des lacs inextricables.

Et voilà comment on peut faire à l'improviste un voyage en Russie sans sortir de Paris. On pourrait ainsi voyager en Italie, en Espagne, en Allemagne, en Angleterre, sans dépasser la barrière.

La jeune fille était mise avec une élégante simplicité. Elle avait une robe toute simple de crêpe blanc, et, dans ses cheveux fins et lustrés, elle portait une couronne de fleurs d'argent dont les pistils retombaient en aigrette. Seule peut-être de toutes les femmes présentes, elle avait quelques distractions. Elle regardait de temps en temps un jeune homme au teint brun, à la physionomie pleine de caractère. C'est un mélange d'énergie et de douceur, de noblesse et de sauvagerie; le rayon de son œil de flamme est encore avivé par la teinte plus brune de ses paupières, qu'on dirait coloriées à la mode des Arabes;

il a le front intelligent, la lèvre un peu épaisse et sensuelle, les narines d'une mobilité extrême, annonçant la vivacité et la passion, un air dépaysé, malgré son élégance et son brillant uniforme russe.

Ce jeune homme est l'ancien ennemi de la Russie, aujourd'hui son double vassal. Il épousait la jeune fille à laquelle il donnait des distractions.

LA GUERRE D'AMÉRIQUE. — ANECDOTES.

Nous demandons pardon à nos lecteurs de les entretenir d'Amérique après les récits de M. Oscar Comettant.

Nous demandons pardon aux Américains, qui ont trop prouvé qu'ils savaient se battre, de conter quelques histoires comiques sur leur terrible guerre. La chose la plus sérieuse a son côté de chronique, et nous pouvons bien faire la chronique de l'armée du Potomac, comme on a fait la chronique de l'armée d'Italie. Sur l'armée du Sud nous n'avons pu recueillir que peu de faits, vu l'impossibilité des communications. Nous ne parlerons donc que de l'armée du Nord. Voici d'abord une curieuse anecdote de discipline démocratique.

Pendant une marche pénible en Virginie sous un soleil ardent, un musicien américain pur sang portait sur son dos une énorme grosse caisse. Survient un colonel à cheval.

— Holà! colonel, lui dit le musicien, descendez donc de votre bête, que j'y monte à mon tour.

— Mon brave camarade, reprend l'officier, ce cheval m'appartient.

— Je m'en moque pas mal! Est-ce que tout ne doit pas être commun entre compagnons d'armes?

— Vous oubliez que vous parlez à votre chef.

— Oh! *by God*, croyez-vous que votre grade vous donne le droit de me regarder comme votre inférieur?

— Non sans doute, nous sommes tous égaux; mais j'ai besoin de mon cheval pour faire mon service de colonel.

— Que le diable vous emporte! mon service n'est-il pas plus pénible que le vôtre? Est-ce que vous avez comme moi une grosse caisse sur le dos? Allons, chacun son tour! Il y a assez longtemps que vous vous prélassez sur votre bidet; il est bien juste que je me repose un peu sur son dos.

Convaincu par ce raisonnement que corroboraient les murmures approbatifs des soldats, l'officier mit pied à terre et suivit piteusement, au milieu des flots de poussière, le musicien yankee chevauchant glorieusement avec sa grosse caisse en croupe. Celui-ci eut la générosité de ne pas la faire porter à son colonel!

On croit généralement que les cantiniers attachés aux régiments en campagne ne s'occupent que de l'exploitation du soldat et de la vente des objets de consommation ou de fantaisie qui charment ou empoisonnent la vie des camps. Mais beaucoup de personnes seraient fort étonnées de voir le catalogue des objets variés qui constituent le fonds de commerce d'un cantinier entendu, qui opère dans de certaines régions. Ainsi, qui supposerait que dans l'assortiment d'un négociant ambulant incorporé dans une armée figurent, quelquefois pour des sommes considérables, — des jupons à ressort! C'est pourtant là une branche de négoce qui a été parfois très-productive. On cite un cantinier qui, dans les premiers temps de l'occupation, par les troupes fédérales, d'un petit port de la Caroline du Nord, a vendu dans seul un jour pour quinze cents dollars de crinolines à cercles d'acier.

Tandis qu'il y avait souvent danger de mort, et toujours d'arrestation, à franchir les limites des partis opposés; tandis que la différence des sexes n'engendrait qu'une recrudescence d'éloignement entre les dames du pays conquis et les envahisseurs, la coquetterie l'emportait sur la crainte et sur la haine, et de quarante milles à la ronde on a vu de belles audacieuses se glisser furtivement en pays maudit pour se procurer l'indispensable ornement dont le besoin se faisait cruellement sentir dans leurs lignes. Cette spéculation s'est étendue à une multitude d'articles de toilette, et beaucoup de magasins militaires ont un coin mystérieux transformé en magasin de modes; ce n'est pas là un des incidents les moins piquants parmi les faits de violation de blocus.

Le *Courrier des Etats-Unis* publie la rassurante annonce que voici :

« Soldats, prenez soin de votre santé et ne placez pas trop de confiance dans les médecins de l'armée. Le choléra, la fièvre et les maladies d'entrailles seront la conséquence de la moindre imprudence. Les pilules et l'onguent de M*** doivent se trouver dans le sac de chaque soldat. Les troupes anglaises et françaises n'emploient pas d'autres médicaments. — Seulement vingt-cinq cents la boîte ou le pot. »

LE PANTHÉON DES ENFANTS.

L'Amérique, heureusement, a d'autres exemples à nous fournir que ceux-là. A Ponfield, dans l'Etat de New-York, vit une petite fille de douze ans, qui publie un journal hebdomadaire qu'elle rédige presque en entier, et qu'elle compose depuis le titre jusqu'à la dernière ligne.

Cette enfant est née le 21 novembre 1849. Son père, ancien typographe, est incapable de travailler; il a laissé sa petite imprimerie à sa fille. Depuis la mort de sa mère, elle a soutenu son père et trois jeunes sœurs par sa seule industrie. Elle espère, dit-elle, les élever convenablement, si les abonnés continuent à honorer de leur patronage sa feuille hebdomadaire.

Quand on sait ce que signifie l'expression : *faire un journal*, on est effrayé du travail de cette enfant. Un monsieur, que les journaux de Paris maltraitaient — à tort ou à raison, — accusait un de mes amis, — qui n'était pas son ami, — de faire tous les journaux de Paris; car lui, il n'avait, je suppose, fait aucun journal sérieux.

Depuis longtemps on dit qu'il n'y a plus d'enfants. Si le mot n'avait un autre sens, ne pourrait-on pas dire que les enfants, comme cette petite fille, sont de grands enfants?

L'ANTHOLOGIE FRANÇAISE.

Un érudit connaisseur et amateur fervent de la poésie française, M. E. Crépet, vient d'éditer, avec M. Hachette, le quatrième et dernier volume de son *Anthologie*.

Le livre est une heureuse idée comme le titre. Les anciens avaient des anthologies, et ils avaient raison. On lira toujours avec plaisir et avec fruit les recueils où est servi le dessus du panier des littératures : avec fruit surtout, outre qu'on y verra les meilleurs morceaux des meilleurs, car on y fera la connaissance de plus d'une figure restée dans l'ombre. S'il est très-peu de poëtes,

Il en est jusqu'à trois que je pourrais citer,

ayant une œuvre complète, existant par elle-même, beaucoup d'hommes ont été poëtes pendant une heure, pendant un sonnet. Leurs volumes de vers ne passeraient point à la postérité; mais le bon vers y sera porté sur les ailes de l'Anthologie.

Cette Anthologie, qu'on appelle déjà l'*Anthologie Crépet,* saluée par tous les grands journaux, comprend deux grandes divisions : la première depuis les origines jusqu'à Boileau ; la seconde de Boileau jusqu'à nos jours. Les subdivisions se font d'elles-mêmes des origines à Ronsard, de Ronsard à Boileau, de Boileau à Lamartine, de Lamartine au jour présent. C'est l'œuvre poétique de la France. Ce sera la lecture de tous ceux qui étudient et qui trouvent quelque charme dans la lecture de la poésie.

PARIS NOUVEAU. LA COMÉDIE-FRANÇAISE ET UNE RUE NOUVELLE.

Les abords du Théâtre-Français, très-difficiles pour les voitures, doivent être rendus plus accessibles par l'ouverture d'une grande voie diagonale qui, partant de l'ancienne rue du Rempart, ira rejoindre le boulevard des Capucines près de la rue de la Paix. Cette rue coupera celles de Jeannisson, Fontaine-Molière, Sainte-Anne et des Moulins, puis elle traversera le carrefour Gaillon, la rue d'Antin et la rue Louis-le-Grand.

La rue Jeannisson, la première que rencontre le tracé, s'appelait autrefois la rue des Boucheries; elle a changé de nom après 1830, en mémoire du sieur Jeannisson, propriétaire dans le passage Saint-Guillaume, et l'un des combattants de Juillet, qui y fut mortellement blessé.

La rue Fontaine-Molière est un ancien chemin bordant



Paris nouveau. Intérieur de l'église russe. Dessin de F. Thorigny.

le mur de Charles V ; c'est vers cet endroit que Jeanne d'Arc, assiégeant Paris, fut blessée à la jambe le 8 septembre 1429.

La rue Sainte-Anne, percée, en 1633, dans le clos Georgeot, doit son nom à la reine Anne d'Autriche, femme de Louis XIII. C'est dans cette rue, au coin de celle Neuve-des-Petits Champs, que demeurait Lulli, qui de simple marmiton arriva par son talent à la direction de l'Opéra et mourut comblé de richesse ; c'est lui qui a composé l'air de : *Au clair de la lune.*

Dans la rue des Moulins, que nous rencontrons ensuite, habita pendant quelque temps le vénérable abbé de l'Epée. Le nom qu'elle porte lui vient des moulins qui existèrent sur la butte Saint-Roch jusqu'au milieu du dix-septième siècle.

Les réparations faites à l'aile du Palais-Royal qui renferme la Comédie-Française — une véritable reconstruction — sont terminées, sans qu'on ait un seul jour interrompu les représentations du théâtre. Le coup d'œil, surtout de la rue Saint-Honoré, est monumental et majestueux. On a érigé en palais la maison de Molière.

Hector DE CALLIAS.

Paris. — Typ. Hennuyer, rue du Boulevard, 7.

LES PETITS TALENTS D'UN GRAND PERSONNAGE.

ÉNIGME HISTORIQUE.



Un grand personnage du commencement du règne de Louis XV. Dessin de Franck, d'après une gravure du temps.

Or, devinez qui est ce grand personnage, si admirablement rendu par son portraitiste, si magistralement dessiné par M. Franck, à votre intention, si richement affublé de sa vaste perruque, de son rabat et de ses man-

chettes de dentelle, de son grand cordon du Saint-Esprit, de son majestueux costume de velours pourpre et de soie noire et blanche?

Il fut si exalté et si attaqué de son vivant, sa mémoire est si contestée encore aujourd'hui, qu'on peut lui appliquer ce distique de Corneille sur Richelieu :

Il a fait trop de bien pour en dire du mal;
Il a fait trop de mal pour en dire du bien.

Cet homme était le fils d'un pauvre apothicaire de province. Il fit ses études en servant de domestique à ses maîtres. Puis il devint précepteur dans quelques bonnes maisons. Un jour il rencontra un jeune prince qui était presque roi de France. Il lui plut tellement par son esprit et par ses vices, qu'il fut chargé de son éducation. Dès lors, sa fortune grandit et s'éleva comme un soleil. Il devint le favori d'un vieux roi, qui était le premier roi du monde, puis d'un roi-enfant, sous le nom duquel il gouverna l'Europe. Il reçut en récompense de riches abbayes; il conclut des traités; il découvrit des conspirations; il fut successivement ambassadeur, premier ministre, archevêque, cardinal, académicien, etc.

On a écrit sur lui, et hier encore, bien des volumes, des mémoires, des pamphlets, des chansons.

Une seule brochure, publiée à la Haye en 1789, a révélé la cause ou du moins l'occasion qui mit en lumière ce personnage et le lança au pinacle des grandeurs.

L'anecdote est aussi curieuse qu'ignorée; la voici dans ses piquants détails.

Le héros, simple précepteur chez le marquis de B***, fut invité à un dîner de gala où devait figurer le duc de Chartres, alors dans sa douzième année, depuis duc d'Orléans et régent de France. L'heure indiquée était deux heures. A deux heures moins un quart, la brillante réunion de seigneurs était au complet. Le précepteur seul n'arrivait pas avec son élève, qu'on croyait devoir attendre. Un quart d'heure se passe, une demi-heure; point de nouvelles. L'amphitryon, duc de V***, inquiet, envoie des émissaires chez le marquis de B***, son parent et son voisin. On n'y trouve ni le jeune homme ni le professeur. Vous jugez du scandale, et des suppositions, et des colères sourdes, et des indignations éclatantes. Le duc de Chartres déclare que le précepteur sera envoyé le lendemain à la Bastille.

A trois heures moins cinq minutes, on l'annonce enfin avec le jeune comte de B***. Il entre calme et souriant, en homme qui n'a rien à se reprocher.

Le duc de V*** l'apostrophe d'une voix tonnante, et le prie de regarder sa montre.

Le précepteur la tire de son gousset; elle marquait deux heures précises.

— Vous l'avez retardée d'une heure, monsieur; c'est un expédient bon pour le théâtre de la foire.

— Que monsieur le duc veuille bien tirer sa propre montre...

Le duc de V*** la tire violemment pour confondre l'imposteur. Elle marquait deux heures moins trois minutes.

— Voilà qui est fort! s'écrie-t-il abasourdi, elle disait près de trois heures il y a un instant...

Le duc et tous les invités jettent les yeux sur la pendule du salon, consultée vingt fois pendant cette longue attente, et qui allait sonner trois heures à l'arrivée du retardataire.

La pendule marque et se met à sonner deux heures.

Toutes les pendules de l'hôtel lui font écho et sonnent deux heures en même temps.

Chacun tire et regarde sa montre. Toutes les montres sont à deux heures précises.

— Vous voyez, monsieur le duc, que je suis d'une exactitude exemplaire, reprend avec tranquillité le précepteur.

— C'est-à-dire que vous êtes magicien.

— Un peu, en effet; on m'avait prié d'égayer votre société. Je commence mon rôle et je vais le continuer à table.

Au lieu d'envoyer le coupable à la Bastille, on le couvrit d'applaudissements, et il devint le roi du festin et de la soirée.

Le duc de Chartres le fit placer à sa droite, et le trouva éblouissant d'esprit et de bonne grâce.

Après le potage, vint le second tour du sorcier.

— La vérité doit régner à la cour, dit-il au duc de V***. Regardez encore votre montre, s'il vous plaît.

La montre, rectifiée, marquait trois heures. Toutes les montres des convives de même, et toutes les pendules se mirent à sonner trois heures.

Au dessert, le magicien escamota les fruits, changea l'eau en vin et le vin en eau, envoya les biscuits dans la poche du duc, etc.

Enfin, au salon, il se fit apporter des gobelets et des cartes, et il se livra aux exercices les plus amusants et les plus miraculeux... Il avait appris tout cela d'un prestidigitateur italien; et il montrait ces petits talents à une société futile, pour arriver à la dominer par ses talents sérieux.

Le lendemain, il n'était question que de lui à la cour et à la ville.

Huit jours après, il devenait le précepteur du duc de Chartres.

L'année suivante, il passait de la muscade des prestidigitateurs à la muscade des plénipotentiaires, et, de succès en succès, il s'élevait à la puissance souveraine en *damant le pion* aux plus grands escamoteurs de la politique et de la diplomatie.

Ses juges les plus sévères lui accordent une vertu : la reconnaissance pour ceux qui lui étaient utiles. Le premier qui lui donna du pain fut un marchand du Petit-Pont, dans la Cité, qui le nourrit trois mois pour apprendre l'orthographe à son fils. Ce fils s'étant ruiné tandis que son maître devenait premier ministre, vit un jour un magnifique équipage s'arrêter à sa porte. Il crut rêver en reconnaissant l'homme que son père avait sauvé de la faim.

— Il te reste, dans ton désastre, bon pied, bon œil et bonne langue, lui dit l'Excellence. Tu seras mon premier courrier de cabinet. Tu visiteras l'Europe et tu gagneras vingt mille écus par an. Ne me remercie pas; je te choisis parce que nul ne me servira mieux que toi.

Il le servit si bien, en effet, que, l'année suivante, il lui rapporta de Rome le chapeau de cardinal.

— Or, devinez, répéterons-nous en finissant comme en commençant.

Ceci est une énigme historique, dont chacun de vous peut trouver le mot.

Nous aimons mieux vous le faire chercher dans votre mémoire ou dans votre bibliothèque que de l'inscrire dans les colonnes du *Musée des Familles*.

PITRE-CHEVALIER.

L'AMÉRIQUE TELLE QU'ELLE EST.

VOYAGE ANECDOTIQUE DE MARCEL BONNEAU, RACONTÉ PAR OSCAR COMETTANT.

IV. — L'HOTEL SAINT-NICHOLAS.

L'art culinaire et Brillat-Savarin. — L'esprit de liberté. — Le droit des demoiselles. — Un quaker dans l'embarras. — Un Allemand trop galant. — Une dépêche télégraphique. — Un mouton sous la peau du lion. — Explication. — Aventure rétrospective. — Nous trouvons un guide.

Saint-Nicholas est un des plus beaux hôtels de la ville de New-York, qui certainement renferme les plus beaux établissements de ce genre du monde entier ; y compris, peut-être, l'*Hôtel du Louvre* et le *Grand Hôtel* de Paris.

L'aspect extérieur du Saint-Nicholas est grandiose, sans être précisément élégant.

Quant à l'intérieur, il réaliserait le dernier mot du luxe allié au confort, s'il y avait dans cet hôtel, comme dans celui de la cinquième avenue, tout nouvellement bâti, des omnibus aériens pour descendre et monter aux différents étages les voyageurs qui veulent s'épargner la peine de passer par le grand escalier. Rien de plus original que ces omnibus. Déjà, il y a six ou sept ans, un daguerréotypeur avait eu l'idée d'employer un moyen semblable pour transporter ses clients au sixième étage, où se trouvait son atelier. La personne qui désirait faire faire son portrait se plaçait dans une nacelle, et, après quelques tours de roues, elle était arrivée dans la chambre de l'opérateur.

L'hôtel Saint-Nicholas, construit en 1854, est tout entier en marbre blanc d'Italie. Il présente une façade de trois cents pieds sur le Broadway. Ce splendide caravensérail renferme six cents belles chambres richement meublées, éclairées au gaz, ornées de tapis et pourvues chacune d'un très-beau lavabo en marbre blanc, avec deux élégants robinets en métal poli, imitation d'argent. De ces robinets s'échappent jour et nuit, à la volonté des locataires, l'eau froide et l'eau chaude. Les lits ne laissent rien à désirer, même pour les Français, qui sont habitués à être parfaitement couchés. En été, les tapis de Bruxelles qui garnissent d'ordinaire les chambres de tous les hôtels en Amérique, sont remplacés par des nattes chinoises de l'aspect le plus frais et le plus riant. Au rez-de-chaussée du Saint-Nicholas, trois salles à manger richement garnies reçoivent régulièrement de sept à huit cents convives tous les jours. Environ trois cents domestiques des deux sexes sont chargés du service de la table dans ces trois salles à manger. On a calculé qu'il se consomme quotidiennement en nourriture, à cet hôtel, pour une somme de sept mille cinq cents francs de notre monnaie.

En pénétrant dans le Saint-Nicholas, qui présente plutôt l'aspect d'une maison princière que celui d'une maison ouverte au public, sir James ne put se défendre d'un mouvement d'admiration.

— Nous serons bien ici, dit-il.

Les mots n'ont pas toujours la stricte signification que leur prête la convention du langage, et les termes se modifient souvent, suivant la disposition d'esprit des personnes qui en font usage. Pour sir James, qui n'aimait pas les Américains, ce simple aveu : « Nous serons bien ici ! » prenait les proportions d'un compliment extrêmement flatteur ; cela voulait dire : Quel admirable établissement !

Nous nous installâmes dans un petit appartement composé de deux chambres et d'un salon. Nous aurions pu facilement nous passer de ce salon en Amérique, où chaque hôtel possède un *parlor* plus ou moins grand, dans lequel les voyageurs reçoivent leurs visites et où ils se réunissent le soir et à certaines heures de la journée, pour causer par petits groupes de connaissances, lire les journaux, faire de la musique, et même danser quand l'envie leur en prend. Mais sir James, qui voulait pouvoir recevoir chez lui ses connaissances à son aise et sans témoins, trouva fort utile, au contraire, de louer à cet effet un salon particulier. C'était d'ailleurs un moyen, dans sa pensée, de protester contre l'usage du salon public des Américains, qui diffère en plusieurs points importants des *parlors* en usage dans les hôtels d'Angleterre. Or, l'ex-colonel anglais était homme à ne laisser passer aucune occasion de s'élever contre les coutumes et les mœurs des Yankees, qu'il détestait par instinct, bien qu'il les admirât souvent par raison.

A six heures, un bruit de gong, semblable au roulement du tonnerre, se fit entendre dans tous les corridors de l'hôtel. Nous apprîmes que ce bruit étrange, presque effrayant, était, pour les habitants de l'hôtel, le signal du dîner ; que le matin, à huit heures, le gong faisait encore des siennes pour amener les voyageurs au déjeuner ; qu'enfin il roulait aussi à l'heure du *lunch*.

— Les barbares ! dit sir James ; ne pourraient-ils donc pas, sans tant de bruit, vous faire savoir que l'heure du repas a sonné ?

Nous descendîmes, sir James Clinton et moi, pour prendre place dans l'une des trois grandes salles à manger. Les tables présentaient un coup d'œil des plus satisfaisants. Nous vîmes des ladies en toilette de bal étaler leurs blanches épaules aux regards admiratifs des convives, qui parurent très-habitués à ce genre d'exhibition dans un lieu public. Partout, du reste, je remarquai dans la tenue des gentlemen une réserve de bon goût.

Le dîner qu'on prend dans les hôtels américains ne laisserait rien à désirer si la qualité des mets répondait à la quantité. Au point de vue culinaire, les Américains, hélas ! ne sont guère plus avancés que les Anglais, dont la cuisine (si l'on peut s'exprimer ainsi) semble plus faite pour servir de pâture aux peaux rouges que pour satisfaire le goût d'une nation civilisée. Tout me parut horriblement insipide, depuis les légumes cuits à l'eau sans sel jusqu'aux volailles conservées dans la glace pendant huit jours souvent, et rôties au four.

D'un autre côté, comprend-on que l'eau claire glacée soit l'unique boisson à ces tables américaines, où l'on voit défiler jusqu'à quarante plats différents ! A la vérité, quelques personnes se font servir du vin, qu'elles payent en supplément et fort cher. Mais le bordeaux n'obtient que rarement la préférence sur les vins liquoreux d'Espagne et sur le champagne, qu'on boit dès le commencement du repas, lorsqu'on ne s'accommode pas du régime par trop tempérant de l'eau du Crotone.

(1) Voir, pour la première partie, la livraison d'octobre.

Cette lacune, si importante dans tout dîner digne de ce nom, fut pour sir James l'objet d'une nouvelle attaque contre les Américains, bien qu'en Angleterre un grand nombre de personnes ne boivent que de l'eau en mangeant. La bière est chère partout dans la Grande-Bretagne, et, quant au vin : *Ils n'en ont pas en Angleterre!* comme dit Pierre Dupont dans une de ses chansons les plus célèbres. Sir James, après avoir fait observer à un domestique que ni lui ni moi n'appartenions à la famille, d'ailleurs très-recommandable, des palmipèdes anas, en d'autres termes, que nous n'étions ni des hydrobates ni des canards proprement dits, demanda du vin de Bordeaux première qualité.

Le domestique revint avec du saint-julien passable, décoré du titre de château-margaux, année de la comète.

Rien de plus original et de plus pittoresque que la manière dont le service est fait dans toutes les tables d'hôte américaines. Les plats sont servis et desservis par des régiments de nègres, qui, sans jamais prononcer un mot, obéissent instantanément et avec un ensemble tout militaire aux ordres d'un vieux domestique, nègre comme eux, silencieux comme eux, et qui les commande par gestes. Il y a le geste qui signifie : *ôtez les assiettes ;* le geste qui signifie : *desservez les plats ;* le geste, plus majestueux que tous les autres, qui a pour objet de servir de nouveaux mets.

Les Américains, à l'instar des Anglais, ont l'habitude de manger dans la même assiette de trois ou quatre plats différents à la fois. Ils font tout autour de leur assiette, dont le milieu est occupé par un morceau de viande ou de poisson, des petits tas de légumes qu'ils assaisonnent eux-mêmes avec tous les condiments dont les huiliers à six compartiments américains sont fournis. Sur tout et toujours, avant même de goûter, ils fourrent en grande quantité du sel, du poivre ordinaire, du poivre rouge de Cayenne, du vinaigre, de la moutarde ; et, quand cela ne suffit pas, ils ajoutent, suivant l'inspiration du moment, de la menthe, de l'huile, de la cassonade, des pickles, de la sauce aux anchois, etc., etc. C'est un ragoût infernal qui ne pourrait se comparer qu'au thé célèbre de Mme Gibou. Quant à la salade, ils la mangent le plus souvent sans assaisonnement aucun, comme feraient des lièvres dans un champ.

Bref, il n'est pas de Français qui ne préférât le classique et modeste pot-au-feu, avec deux ou trois plats bien accommodés, à toute la kirielle des plats américains, dont beaucoup sont littéralement immangeables pour nous.

Brillat-Savarin, jeté en Amérique par les événements politiques, a vécu plusieurs années à New-York, et j'ai vu la maison, dans Howard street, qu'il a longtemps habitée. Je ne serais pas étonné que la *Physiologie du goût* ne fût l'éloquente protestation d'un estomac trop longtemps privé des succulences qu'il comprenait si bien. Ah ! le pauvre illustre gastronome ! il a bien dû souffrir en effet, car, à l'époque de son séjour en Amérique, séjour qui dut être pour lui un carême abominablement prolongé, la cuisine aux Etats-Unis était encore plus détestable qu'elle ne l'est aujourd'hui. Du jambon frit à la poêle avec des œufs brouillés, des haricots aux trois quarts mûrs, coupés dans leurs cosses par petits morceaux et bouillis dans l'eau sans sel ; des crèpes de blé noir avec de la mélasse, enfin, pour dessert, des tartes aux fruits verts et dont la pâte n'était jamais qu'à moitié cuite, voilà ce qu'on mangeait partout exclusivement en Amérique, lorsque Brillat-Savarin y débarqua pour ses péchés. Encore aujourd'hui, dans toute la campagne aux Etats-Unis, et parmi la classe moyenne des villes, les mets que nous venons d'indiquer forment la base invariable de tous les repas, en y ajoutant le thé, qu'on prend en guise de boisson au déjeuner et au souper.

En sortant de table, nous allâmes, sir James et moi, faire un tour dans le salon commun de l'hôtel.

C'est là que je commençai à me former une idée exacte du remarquable esprit de liberté qui règne partout aux Etats-Unis. Cet esprit de liberté se manifeste dans tous les actes de la vie publique et privée, et l'on peut dire qu'il est passé dans la constitution morale de tous les citoyens de cette république. Chacun, devant tout le monde, agit comme s'il était seul, sans que jamais personne ait à redouter de qui que ce soit la moindre observation ni même le moindre contrôle mental. Personne d'ailleurs, quelle que soit sa manière d'être ou le costume qu'il porte, ne paraît ridicule aux Etats-Unis. Le sentiment du ridicule, qui a son bon et son mauvais côté, est, pour ainsi dire, inconnu dans le nouveau continent. Là, chacun fait réellement ce qu'il veut faire, s'habillant comme il l'entend, parlant comme il lui plaît ou comme il sait, se conduisant en toute chose suivant son bon plaisir, sans jamais s'exposer à braver les préjugés de la mode, à servir de texte à la critique railleuse des beaux esprits oisifs, comme il s'en rencontre en si grand nombre partout en Europe. Des femmes peuvent, sans exciter l'hilarité des autres femmes, se promener dans les rues de New-York en robe d'organdi rose ou blanc par un froid de quinze degrés. On en voit, par une chaleur de quarante degrés, vêtues de robes de velours noir. Non-seulement personne ne tente de jeter du ridicule sur elles, mais personne même n'a l'air de s'apercevoir de leur mise hors de saison.

Dans le salon où nous entrâmes, sir James et moi, nous vîmes une centaine de personnes que nous nous mîmes à observer avec cette curiosité fiévreuse des étrangers nouvellement débarqués. Une jeune femme se mit au piano, pendant que certaines personnes se promenaient, que d'autres lisaient, que d'autres causaient de leurs affaires de commerce, que quelques dames et demoiselles contemplaient ce qui se faisait autour d'elles, à demi couchées sur d'élégants canapés de velours ; que certains couples de l'un et de l'autre sexe *flirtaient* à demi-voix dans les coins et près des fenêtres.

On connaît aujourd'hui en France la signification du verbe *flirter*, verbe actif, s'il en fût jamais aux Etats-Unis. La flirtation est l'art de converser avec une femme d'après un sentiment mixte, qui participe, dans une égale proportion, de l'amitié pure et de la galanterie plus ou moins passionnée. Tout le monde flirte aux Etats-Unis.

Les femmes, en Amérique, ou, pour parler plus exactement, les demoiselles, sont de véritables enfants gâtés, aussi charmantes, aussi capricieuses que redoutables souvent. Elles ont tous les droits ou à peu près, même celui de voyager seules.

Toutefois, il est vrai de dire que certaines modifications dans les coutumes et usages du beau sexe se sont introduites aux Etats-Unis depuis peu d'années, et que les demoiselles de bonne famille se montrent plus retenues qu'autrefois. Il n'y a pas plus de vingt ans qu'elles menaient toutes à New-York ce qu'on appelle ici la vie de garçon. Sans que leur honneur fût en péril, elles acceptaient le bras d'un de leurs adorateurs et allaient avec lui au restaurant, au spectacle, en voyage.

De temps à autre encore, à cette heure, les hôtels reçoivent la visite d'une de ces *demoiselles-garçons*, qui, en attendant le moment où l'hymen fixera leur cœur et où les devoirs de la mère de famille les retiendra chez elles, veulent respirer à pleins poumons l'air de l'indépendance et de la liberté.

Nous vîmes ce soir-là, dans le *parlor*, où le lecteur n'a pas oublié que nous sommes entrés, sir James et moi, une jeune et charmante personne qui voyageait seule pour son plaisir, et n'avait voulu d'autre protecteur, avec les lois du pays, que son frère resté dans son habitation de la Louisiane. Cette protection, quoique lointaine, n'en était pas moins efficace, comme nous pûmes le reconnaître.

L'aventure est assez originale pour mériter qu'on la rapporte.

Un Allemand, plus riche que spirituel et plus laid que beau, voyageait en touriste aux Etats-Unis. Il vit, dans je ne sais quel hôtel de quelle ville, la demoiselle que nous venions de rencontrer à Saint-Nicholas, et dont les



Quakers et quakeresses. Types et costumes. Dessin de F. Lix.

grâces autant que la mise élégante attirèrent son attention. Ayant appris qu'elle voyageait seule, il se crut par ce fait autorisé à lui rendre des hommages qui n'étaient point du goût de la demoiselle. Elle eut soin de le lui dire catégoriquement. Mais le touriste ne se décourageait pas, et il la suivait partout avec la persistance d'un galant qui ne craint de dépenser ni son temps ni son argent.

Un jour, la demoiselle apostropha le galant en ces termes :

— Monsieur, vous êtes laid.

— Et vous, mademoiselle, vous êtes charmante.

— En outre, vous êtes très-peu spirituel, et je vous déteste.

— Moi, je vous adore et je vous suivrai au bout du monde.

— Je vous le défends.

— Demandez-moi plutôt de verser tout mon sang.

— Soit. Je prierai mon frère de venir vous tuer.

— Me tuer ? C'est grave.

— Bah ! la perte ne sera pas énorme.

— Vous voulez rire, mademoiselle, mais vous avez la plaisanterie funèbre.

— Je parle sérieusement, et si demain vous n'avez pas cessé vos assiduités en renonçant à me suivre partout où je veux aller, vous pouvez vous considérer comme mort. C'est mon dernier mot.

L'Allemand essaya de sourire à ces menaces, qui jetèrent sur son amour comme un manteau de givre, mais par entêtement il ne voulut point céder, et, la jeune fille étant partie pour Philadelphie, il se mit en route à sa suite.

Quelques heures après avoir rejoint celle qu'il importunait si sottement de ses obsessions, il reçut le télégramme suivant, daté de la Nouvelle-Orléans :

« Monsieur,

« Je suis le frère de celle que vous poursuivez de vos assiduités inconvenantes. Si aujourd'hui même vous n'avez pas quitté la ville, j'aurai le plaisir d'aller vous brûler la cervelle.

« Recevez, monsieur, l'assurance de mes sentiments bien dévoués.

« CÉSAR B***. »

« *P. S.* J'ai réfléchi. Pour ne pas perdre de temps, et pour éviter les ennuis du voyage, je vais écrire à un de mes bons amis, en ce moment à Philadelphie, Robert Grandt, de vous tuer pour moi, si cela devient nécessaire. Il ne me refusera pas ce petit service, j'en suis sûr.

« Agréez de nouveau, monsieur, l'assurance de mes sentiments affectueux.

« C. B. »

César B*** et Robert Grandt étaient les plus redoutables duellistes de la Nouvelle-Orléans, le pays des duels par excellence. A eux deux ils avaient tué ou blessé cent dix hommes dans le courant de leur vie passablement agitée. Notre Allemand, pris soudain d'une terrible envie de voir les chutes du Niagara, n'attendit pas le lendemain pour satisfaire sa curiosité. Depuis, le hasard, — le pur hasard sans doute, — n'a pas permis au trop galant touriste d'avoir le bonheur de contempler l'objet de sa flamme, qui put, à dater de ce moment, voyager en toute liberté. N'est-ce pas une belle invention que la télégraphie électrique ?

Depuis un moment je m'apercevais que sir James regardait avec beaucoup d'insistance un personnage blotti dans un coin du salon, et dont la physionomie avait quelque chose d'étrange et de mystérieux. Ayant trouvé un canapé inoccupé :

— Asseyons-nous ici, me dit le colonel... Voyez-vous là-bas dans la direction du piano un homme qui tient un journal à la main ?

— Mais qui ne le lit pas.

— Longues moustaches noires ?

— Cheveux également noirs et divisés sur le front à la Jésus-Christ.

— Vous l'aviez donc remarqué ?

— Oui, parce que vous l'observiez. Le connaîtriez-vous ?

— Cette figure ne m'est point inconnue, et je crois avoir remarqué qu'il avait souvent les yeux fixés sur moi. Etes-vous physionomiste ?... En qualité de peintre, vous devez l'être.

— Je vous avouerai, colonel, qu'en fait de physiognomonie je ne suis pas précisément un Lavater. A la vérité, ce personnage me fait tout l'effet d'un brigand ; il a l'air féroce et sournois, les manières embarrassées, l'œil rempli d'éclairs et de convoitise ; mais, avec cet extérieur, je ne voudrais pas jurer qu'il ne soit pas le plus honnête homme du monde. Que de femmes, par exemple, j'ai prises pour poser les madones, qui...

— Oui, oui, vous avez peut-être raison... Quoi qu'il en soit, je parierais volontiers que cet homme médite quelque mauvaise action... Tenez, il fouille dans sa poche.

— Que diable va-t-il en tirer ?...

— Nous verrons bien... Il se lève et s'avance vers nous.

Ce personnage mystérieux marcha lentement et avec hésitation, tout en tenant les yeux fixés sur le colonel. Quand il ne fut plus de lui qu'à un pas de distance, il s'arrêta et dit d'un ton de voix faible et craintif :

— Pardonnez mon indiscrétion... Est-ce à vous à qui j'ai l'honneur de parler ?

— Monsieur, répondit le colonel en éclatant de rire, toutes les fois qu'on me parle c'est à moi-même, et jamais à un autre.

— Ah ! dit l'inconnu, je ne me suis point trompé, vous êtes le colonel sir James Clinton... Que je suis heureux de vous revoir !... Vous ne me reconnaissez pas, colonel ?

— Attendez donc, fit sir James en l'inspectant des pieds à la tête... Mais vous étiez blond autrefois ?

— Je l'étais encore hier.

— Et vous n'aviez pas de moustaches ?

— Je ne les porte que depuis ce matin, colonel.

— Eh ! parbleu, vous êtes cet excellent Arthur Lee, qu'un jour, en Ecosse, j'ai eu le malheur de prendre pour un renard... Vous voilà donc en Amérique, mon garçon ?

— Hélas ! colonel, pour mes péchés. Avec l'argent que si généreusement vous m'avez donné pour vous punir vous-même d'avoir le coup d'œil trop juste et trop prompt, je suis parti pour New-York, où j'ai acheté un fonds de quincaillerie. J'aime la quincaillerie ; malheureusement la quincaillerie ne me le rend pas. Mon magasin était mal situé, et je me vis forcé de liquider après six ans de luttes malheureuses. J'étais entièrement ruiné. Entré comme commis voyageur au service d'un de mes heureux concurrents, pour qui la quincaillerie n'est que roses sans épines, j'étais parvenu, après de nombreux et pénibles voyages dans toutes les parties de l'Amérique et jusque dans le pays des Mormons, à me constituer un petit capital qui me permit, une seconde fois, de tenter la fortune pour mon compte.

— Toujours dans la quincaillerie ? demanda le colonel.

— Non, répondit Arthur, dans l'horlogerie, cette fois. La quincaillerie, à laquelle je n'ai pas renoncé sans avoir mûrement réfléchi, ne m'offrait avec de pénibles souvenirs que peu de chance de succès. Je me laissai persuader par un Suisse, — ah ! le misérable, — que rien ne présentait autant d'avantages que le commerce des montres. Cela me parut vrai, ayant payé soixante-quinze dollars la montre que je porte, qui n'en vaut pas quarante.

— Vous espériez faire sur les autres les mêmes bénéfices qu'on avait faits sur vous-même.

— Naturellement. Seulement j'avais compté sans mon Suisse, qui m'a dévalisé entièrement, il y a dix jours, pendant une absence que je fis de vingt-quatre heures. Ma première pensée fut d'aller porter plainte à la police en ordonnant l'arrestation du coupable, qu'on avait vu le jour même de mon départ à l'hôtel Saint-Nicholas. Il était probable dès lors qu'on l'eût trouvé dans cet hôtel encore nanti des objets dérobés. Mais je ne voulus rien faire à

la hâte, et suivant mon habitude je me pris à réfléchir si ce sujet d'arrestation ne présentait aucun inconvénient. Après quarante-huit heures de réflexion, la police de New-York ne m'offrant pas des garanties suffisantes, les policemen faisant ici très-souvent cause commune avec les voleurs, je me décidai à opérer moi-même l'arrestation du coupable.

— Et l'avez-vous arrêté ?

— Vous allez voir. Un déguisement devenait nécessaire, car il est évident que mon voleur se serait sauvé dès qu'il m'aurait aperçu. Je me mis donc à réfléchir sur les moyens de me déguiser. La nature m'ayant fait imberbe avec des cheveux blonds filasse, il me parut adroit de me faire teindre les cheveux en noir et de me garnir la lèvre des moustaches épaisses dont vous me voyez orné. Mais je savais que toutes les teintures renferment des substances corrosives dont l'action sur l'épiderme est souvent dangereuse. Ne voulant point ajouter un nouveau malheur à celui dont j'étais déjà victime, en attaquant moi-même mon épiderme après m'être laissé attaquer la bourse par mon coquin de Suisse, je me rendis avec un flacon de teinture chez un chimiste de mes amis, pour le prier de décomposer cette eau et de me dire, en toute conscience, si l'application pouvait en être pernicieuse.

— Mais vous perdiez par cette crainte exagérée un temps précieux que votre voleur a dû mettre à profit pour se sauver.

— C'est vrai ; mais quoi de plus précieux que l'épiderme du crâne ? Fallait-il, en agissant avec précipitation, m'exposer à des conséquences irremédiables ? Bref, l'analyse faite, il me fut démontré que je pouvais me faire teindre une fois, sans risquer d'absorber en quantité nuisible le nitrate d'argent qui seul colore les cheveux. Je réfléchis une dernière fois sur l'ensemble des moyens à adopter pour m'assurer de mon infidèle associé, et je résolus que, le lendemain, qui devait être aujourd'hui, je mettrais mon plan à exécution.

— Que de lenteurs ! dit le colonel.

— Ce matin donc, tout étant prêt, je me teignis les cheveux, j'ajustai mes moustaches et j'attendis ainsi la nuit pour venir, avec plus de sûreté, le guetter dans ce salon.

A ce récit, d'une naïveté prodigieuse, nous partîmes d'un éclat de rire, le colonel et moi.

— Mon pauvre Arthur, lui dit ce dernier en lui frappant amicalement sur l'épaule, votre Suisse ne vous a point attendu, soyez-en bien persuadé. Si j'ai un conseil à vous donner, c'est de vous débarrasser de vos moustaches qui vous gênent beaucoup, et d'attendre le plus philosophiquement possible que vos cheveux aient repris leur couleur naturelle.

— Mais que deviendrai-je à cette heure sans aucune ressource ?

— Restez avec nous. Notre intention à monsieur et à moi (mon cher monsieur Marcel Bonneau je vous présente M. Arthur Lee... — Je saluai M. Arthur, qui me rendit mon salut), notre intention est de voyager un peu partout aux Etats-Unis, jusqu'à ce que l'envie nous reprenne de retourner en Europe. Voulez-vous être du voyage en qualité de guide ? Acceptez, et nous en serons heureux.

— Certes, répondit Arthur, j'ai assez traversé l'Amérique en tout sens, et je connais assez tout ce qui est de nature à offrir de l'intérêt aux étrangers, pour pouvoir remplir convenablement les fonctions de guide ; mais dois-je abandonner ainsi brusquement l'espoir d'une capture si longuement méditée ?... J'y réfléchirai.

— Je vous donne huit jours pour le faire, dit sir James.

— Huit jours, c'est bien peu, répliqua Arthur.

Arthur Lee était un type. Chez lui, le premier mouvement n'avait jamais rien que de sensé, mais il gâtait toujours tout par la réflexion. Il avait la maladie de la réflexion. A force de peser le pour et le contre de chaque chose, il ne se décidait à rien, et quand enfin il lui fallait prendre un parti, c'était toujours en regrettant de n'avoir pas eu assez de temps pour y réfléchir. L'âne de Buridan n'était pas plus hésitant, et je crois qu'Arthur serait mort comme lui à sa place. Dans la conversation il répondait souvent à une réflexion émise un quart d'heure après et quand les esprits avaient pris un cours tout différent. De sorte qu'on ne savait pas ce qu'il voulait dire. Il avait réfléchi. Le chargeait-on d'une commission, au lieu de la faire simplement et promptement, il réfléchissait sur les ordres qu'on lui avait donnés et ne manquait jamais d'y trouver des inconvénients. Il modifiait de lui-même ces ordres, et comme, dans les modifications qu'il apportait, de nouveaux inconvénients se présentaient à son esprit, il réfléchissait de nouveau, modifiait encore et prenait toujours une décision aussi tardive qu'extravagante, quand toutefois il en prenait une.

C'est ainsi qu'étant employé, en Ecosse, dans une propriété où sir James devait chasser le renard, cette malheureuse manie de la réflexion toujours et quand même faillit lui coûter la vie. On lui avait dit :

Le colonel sir James Clinton passera probablement dans cette propriété aujourd'hui pour chasser le renard. Allez lever les piéges qui se trouvent tendus sur la route qu'il doit parcourir afin de prévenir tout accident, et revenez.

Rien de plus simple et de plus naturel qu'une pareille mesure, et il semblait qu'Arthur dût exécuter sa mission sans commentaires cette fois. Eh bien non, il se prit à réfléchir, suivant sa déplorable habitude, et voici quel fut son raisonnement :

— Le colonel passera probablement par ici aujourd'hui, m'a-t-on dit. Probablement ! cela ne signifie pas sûrement. Or, si le colonel ne vient pas, pourquoi enlever ces piéges ? Il est vrai que s'il vient il est urgent qu'ils soient enlevés, nos piéges n'étant point des piéges à colonels. Que faire ?...

Et Arthur se mit à réfléchir pendant deux heures. Au bout de ce temps il trouva, comme toujours, un moyen détestable. Il avait calculé que le colonel devait arriver par un certain petit sentier boisé et il s'était mis en observation en cet endroit.

— Si je le vois venir, s'était-il dit, je courrai lever les piéges ; s'il ne vient pas, je les laisserai, et de cette manière je ne ferai rien d'inutile.

Il se mit donc en observation. Son calcul avait été juste jusqu'à un certain point ; le colonel, en effet, passa par ce petit sentier boisé ; seulement, quand Arthur le guettait venir d'un côté, le colonel arrivait du côté opposé. Ayant vu quelque chose remuer dans le fourré, sir James, qui, lui, dans cette occasion, ne réfléchit pas assez longtemps, crut à la présence d'un renard et lâcha son coup de fusil. Un cri perçant du pauvre Arthur avertit le colonel que ce n'était point un renard qu'il avait touché. Heureusement, sir James avait tiré de très-loin, et quelques plombs seulement allèrent se loger dans les parties charnues du pauvre diable. Il en fut quitte pour garder la chambre trois jours et pour prendre

quelques précautions en s'asseyant pendant quelques jours encore. Pour cicatriser ses blessures légères, le colonel, toujours généreux, lui avait donné deux cents livres sterling, soit cinq mille francs. A ce prix, Arthur eût consenti volontiers à servir tous les quinze jours de renard au colonel. Arthur connaissait le quincaillier du village voisin de la propriété dans laquelle il était employé, et il avait toujours dit : « Si jamais la fortune, qui est aveugle, se trompe de porte et entre chez moi, je la supplierai de m'établir quincaillier. » La fortune s'étant, en effet, trompée de porte, on l'a vu, Arthur put réaliser ses espérances. Il prit congé de ses patrons, et s'embarqua pour New-York. Le lecteur sait le reste.

Voilà l'homme, d'ailleurs très-intelligent et ne manquant point d'une certaine instruction, que nous devions avoir pour guide dans nos pérégrinations de touristes, sir James et moi.

Le lendemain matin, en effet, Arthur Lee venait nous prendre à l'hôtel Saint-Nicholas pour visiter la ville ; mais seulement en qualité de guide officieux, voulant réfléchir encore avant d'accepter le titre de guide officiel.

Nous commençâmes par les églises.



Broadway, à New-York.

V. — LES ÉGLISES A NEW-YORK. — QUELQUES MAISONS HISTORIQUES. — STATEN-ISLAND.

Nous avions choisi les églises pour but de notre première visite dans la ville, parce que nous étions arrivés au dimanche et qu'on ne peut faire que trois choses le dimanche à New-York : aller aux offices, enterrer ses amis et éteindre des incendies. Heureux les *New-Yorkers* qui peuvent, dans un même dimanche, remplir successivement ces trois importantes fonctions ; comme Titus, mais à d'autres titres, ils n'ont pas perdu leur journée. Que deviendraient les habitants de la *ville impériale*, s'ils en étaient réduits aux seuls offices divins, et s'ils n'avaient pas, pour passer agréablement les heures laissées libres par les sept cent soixante-quinze temples des sept cent soixante-quinze différentes sectes protestantes, l'enterrement de leurs amis et les maisons à éteindre ! Mais ce serait à mourir d'ennui ; car, on a beau dire, la lecture de la Bible, quand on ne lit que la Bible, finit par manquer d'agrément. Fort heureusement, les amis sont là pour se faire enterrer le dimanche, avec musique en tête, et il y a toujours à New-York une ou plusieurs maisons à mettre sous la pompe les jours fériés aussi bien que les jours ouvrables.

Avant huit heures du matin, sir James et moi nous étions sur pied. A huit heures le gong vint, par son rou-

lement infernal, annoncer aux habitants de l'hôtel qu'ils devaient avoir faim. De tous les organes, l'estomac étant certainement le plus complaisant, moi qui ne déjeunais jamais avant midi à Paris, je fis comme tout le monde à New-York en mangeant à huit heures du matin.

Comme au dîner de la veille, je vis à table des dames en grande toilette de bal. La manie des Américaines, comme celle des Anglaises, est de se montrer décolletées. Pour faire admirer leurs blanches épaules, elles profitent de toutes les occasions, et se décolleteraient sans occasion aucune, par amour de l'art. C'est peut-être pousser un peu loin l'amour de l'art, mais ce n'est point



Église de la Trinité, à New-York, prise de Wall street. Dessin de F. Thorigny.

à moi, un peintre, qu'il convient d'adresser un semblable reproche au beau sexe américain et anglais ; aussi n'ai-je jamais songé à m'en plaindre.

Comme nous finissions de déjeuner, apparut Arthur.

— Eh bien ! Arthur, lui dit le colonel, avez-vous commencé à réfléchir si vous deviez ou si vous ne deviez pas accepter d'être notre guide ?

— Certainement, sir James ; j'y ai même beaucoup réfléchi.

— Et qu'avez-vous décidé, mon garçon ?

— Que je devais encore réfléchir avant de rien décider.

— C'est toujours cela de décidé en attendant une meilleure décision. Décidément, c'est une belle chose que la réflexion.

Nous descendîmes de l'hôtel par le grand escalier. Sous le péristyle, des nègres, tenant à la main un balai en forme d'éventail, nous arrêtèrent au passage pour brosser ou, pour parler plus exactement, pour balayer nos habits. Je trouvai cette habitude assez originale. Quand nous fûmes dans le Broadway, qui est à la ville de New-York ce que le boulevard est à la ville de Paris, Arthur dit au colonel :

— Mais qui a bien aussi son mauvais côté.

Arthur répondait à l'observation de sir James, qui avait dit, cinq minutes avant, que la réflexion est décidément une belle chose. Arthur avait réfléchi tout ce temps pour répondre comme vous venez de le voir.

La première église qui s'offrit à nos regards, et qui est aussi la plus belle de toutes celles qui existent à New-York, fut *Trinity church*. Les New-Yorkers, qui ne connaissent pas nos églises catholiques d'Europe, considèrent Trinity church comme un chef-d'œuvre. Ils citent avec orgueil sa flèche, qui mesure de deux cent soixante à deux cent soixante-cinq pieds d'élévation. A franchement parler, Trinity, bâtie dans le style gothique, n'est point une église, mais un simple clocher. Quant à l'intérieur, il a toute l'austérité froide des temples protestants. Le seul détail qui me frappa fut la chaire. Cette chaire était mouvante et roulait sur un petit chemin de fer circulaire quand le ministre voulait prêcher. Ainsi il y a des chemins de fer partout aux Etats-Unis et jusque dans les églises. Il ne manque plus que d'établir à la porte du temple un train, dit *religieux*, pour transporter les fidèles de chez eux à l'église et de l'église chez eux. Cette idée, burlesque en Europe, serait trouvée très-naturelle en Amérique, où, nous l'avons dit, le sentiment du ridicule est pour ainsi dire inconnu. Le pasteur qui la réaliserait emmènerait la foule à son église et ferait une œuvre pie avec une bonne spéculation, deux choses qui vont très-bien ensemble en Amérique, comme nous aurons bientôt l'occasion de nous en convaincre.

— Messieurs, nous dit Arthur, quand on a vu une église, on les a toutes vues, non-seulement à New-York, mais partout où il s'en trouve aux Etats-Unis. Les architectes ici ne font pas grands frais d'imagination. En outre, les églises étant le plus souvent bâties par de simples particuliers, en vue d'un bon placement de leur argent, on les élève au meilleur marché possible. Avant tout, il faut faire valoir ses fonds le mieux possible. Aussi les trois quarts des églises américaines sont-elles en bois. Les autres sont en fer ou en pierre. Toutes, elles se composent exclusivement d'un clocher surmonté d'une flèche. Les Américains appellent cela du style gothique; je trouve, moi, que c'est une imitation trop exacte de l'architecture monumentale des gâteaux de Savoie.

— Ainsi donc, fit sir James, vous nous conseillez de borner à Trinity la visite que nous avions projetée de faire à travers les églises de la ville ?

— Je n'ai pas dit cela, répliqua Arthur, car si les églises sont uniformes à l'extérieur, elles offrent à l'intérieur, suivant la secte à laquelle elles appartiennent, le spectacle le plus varié et souvent aussi le plus curieux. Vous avez le choix entre les sectes suivantes : morave, presbytérien, universel, juif, réformé, protestant, quaker, luthérien, unitaire, mormon, romain, méthodiste, baptiste, épiscopal, millérite, congrégationnaliste, schaker, calviniste, swedenborgien, dunker, bachelorien, baptistes libéraux, paisibles baptistes, baptistes repentants, libres chrétiens, glassistes, baptistes séparés, baptistes puritains baptistes rigoureux, baptistes de la gloire, baptistes populaires, baptistes écossais, baptistes bras-de-fer, baptistes des sept jours, baptistes bleus, baptistes noirs, chrétiens rebaptisés, chrétiens de la victoire, réformés allemands, anglicans, frères de l'unité, wologens, disciples de Rongé, seeklers, baldalites, scandomanians, connexistes nouveaux, anciens romanians, primitifs inghanites, frères de l'exil, frères de Plymouth, agapémonites, mugletoniens, nouveaux illuminés, nouveaux sociniens, huntigonians, whifioldites, freys, stériles du Nord, féconds du Midi, ramanodis, baptistes parleurs, baptistes muets, trembleurs de l'âge d'or, sauteurs rédemptionnistes, grecs, patriarches de Jérusalem, patriarches d'Alexandrie, patriarches d'Antioche, nestoriens, géorgiens, grecs de Russie !... Pardon, messieurs, ajouta, le plus simplement de monde, Arthur, si je borne là la nomenclature des sectes qui fleurissent à New-York ; mais la mémoire me fait défaut en ce moment... Par où voulez-vous commencer ?

— C'est fort embarrassant, dit le colonel, et je crois que le mieux est de nous en rapporter au hasard.

— Réfléchissez, reprit Arthur.

— C'est tout réfléchi, dit le colonel ; marchons.

Le hasard nous servit à merveille. Nous entrâmes d'abord dans un temple appartenant à une des sectes dont on vient de lire les noms, ou à toute autre, car elles sont innombrables aux Etats-Unis, et voici ce que nous vîmes :

Les fidèles assemblés étaient tous assis dans des stalles et paraissaient faire leur examen de conscience. Aucun prêtre n'était en scène d'aucune façon. Le silence était complet. Nous attendîmes quelques minutes sans soupçonner ce qui allait advenir. Déjà le colonel s'impatientait et faisait mine de vouloir se retirer, lorsqu'un des sectaires se leva de dessus sa stalle en poussant un profond soupir. Presque aussitôt un autre adepte se leva à son tour de dessus son siége et, comme le premier, se mit à pousser un long soupir. Puis ce fut au tour d'un autre, qui fut bientôt suivi de tous les sectaires debout et soupirant à qui mieux mieux. Aux soupirs succédèrent des plaintes qui se changèrent en véritables gémissements. Quelques-uns ajoutèrent à leurs gémissements en faisant des gestes de désespoir. Je crus à une assemblée de fous. Bientôt pourtant les plaintes et les soupirs s'apaisèrent. Les sectaires se rassirent sur leur stalle respective. Le silence se rétablit aussi complet qu'auparavant, et un rayonnement de bonheur se peignit sur tous les visages.

— Que viennent-ils de faire ? demandai-je à Arthur.

— Ils viennent de se repentir.

— Eh quoi ! fit sir James, ils ne sauraient donc se repentir sans beugler comme des veaux ?

— Non, répondit Arthur, et quiconque se repent en silence est considéré par eux comme un schismatique détestable, indigne de la clémence du Ciel.

Nous sortîmes.

— Vous venez de voir, nous dit Arthur, la secte qu'on pourrait appeler des bruyants repentants ; voulez-vous voir la secte des trembleurs ?

— Comment donc, répondit le colonel, mais avec infiniment de plaisir.

— C'est à deux pas d'ici, reprit Arthur ; je connais l'établissement pour y être allé plusieurs fois, ne sachant trop que faire le dimanche à cette heure de la journée.

Nous entrâmes dans une église décorée comme le sont les églises catholiques. Un prêtre officiait au maître-autel.

— Vous vous êtes trompé, dis-je à notre guide ; cette église appartient au culte catholique.

— C'est, ma foi, vrai, répondit Arthur. Mais je ne me suis trompé qu'à demi, car il n'y a pas plus d'un mois que ce temple était livré aux trembleurs.

Informations prises, nous apprîmes que le propriétaire de cette église avait d'abord été ministre luthérien. Puis il s'était fait ministre presbytérien ; puis épiscopalien ; puis de la secte des trembleurs, et finalement prêtre catholique.

Qu'on ne s'étonne pas trop de cette suite de conversions et d'abjurations ; elles sont assez fréquentes aux Etats-Unis, où l'on change de religion sans aucun scrupule toutes les fois que la conscience vous pousse vers une nouvelle doctrine.

Je ne voudrais pas jurer que l'intérêt n'est jamais pour rien dans ces conversions, surtout lorsque, comme dans le cas présent, le pasteur, si souvent converti, est propriétaire de l'église où il officie lui-même.

Mais ce sont là des mystères de la conscience qu'il ne faut pas chercher à pénétrer.

Toujours est-il que les Américains, hommes d'affaires avant tout, sont loin d'apporter en fait de religion tous les scrupules et toutes les délicatesses désirables.

Par exemple, ils considèrent comme une chose très-naturelle d'utiliser les églises, en les louant soit pour donner des concerts, soit pour faire des lectures ou servir de réunion à une assemblée d'actionnaires. C'est que, il faut bien le dire, hélas ! le dieu des dieux, là-bas, c'est le dollar, et son culte est universel.

Les temples sont si rapprochés les uns des autres, à New-York, que nous pûmes en visiter plusieurs autres dans cette même journée, notamment un temple de trembleurs, qu'Arthur nous montra comme un des plus curieux.

Les trembleurs que nous observâmes n'ont pas de prédicateurs attitrés. Celui qui se sent animé par le Saint-Esprit prend la parole et il est du devoir de tous les autres sectaires de l'écouter jusqu'au bout. Pour provoquer le Saint-Esprit à descendre parmi eux, après une invocation adressée en commun, ils se mettent tous à trembler. Plus ils tremblent et plus, dans leur opinion, ils sont aptes à recevoir les lumières d'en haut. Les femmes tremblent comme les hommes et ce tremblement général dure jusqu'à ce qu'un des adeptes sente l'inspiration lui venir. Alors tous les autres cessent de trembler et l'écoutent parler. Inutile d'ajouter que les trois quarts de ceux qui se croient inspirés sont des cerveaux plus ou moins détraqués et que naturellement leur discours s'en ressent. Ce jour-là, ce fut une vieille femme qui se crut inspirée par le Saint-Esprit. Hélas ! toutes les balivernes qu'elle débita prouvèrent surabondamment qu'elle n'était pas, comme me le dit le colonel, — heureux de ce jeu de mots dans une langue qui n'était pas la sienne, — animée par un *esprit sain*.

Des trembleurs nous passâmes aux quakers, après avoir entendu les méthodistes chanter faux, et avoir essayé, mais en vain, de pénétrer dans une église catholique fréquentée uniquement par des domestiques irlandais, tant cette église était remplie de monde.

Les quakers, qui croiraient offenser Dieu s'ils tremblaient pour appeler sur eux les grâces du Saint-Esprit, croient le servir convenablement en se jetant à plat ventre pour implorer la même faveur. En effet, avant de prêcher ils se placent dans cette position. Leur esprit s'illumine alors et la parole leur vient facile et éloquente.

De toutes les sectes religieuses en Amérique, les quakers sont les seuls hommes qui portent dans la rue un costume particulier. Les prêtres catholiques eux-mêmes s'habillent comme tous les citoyens laïques, sans qu'aucun détail de leur toilette soit de nature à les faire reconnaître.

Les quakers portent de larges pantalons, de gros souliers, une redingote longue à taille courte, et un chapeau de feutre noir, très-bas de forme et à larges rebords.

Quant aux quakeresses, elles ont adopté un costume à rendre laides toutes les Vénus de la statuaire antique. Voici de quoi se compose invariablement l'habillement de ces dames : robe de soie ou de laine gris-poussière, étroites de jupe et courtes de taille ; petit châle carré couvrant à peine les épaules ; souliers de cuir noir couverts sur le pied et aussi peu gracieux que possible ; pour coiffure une sorte de capote du même gris-poussière que la robe et taillée comme pour se rendre disgracieuse à plaisir.

Si vous entrez chez des quakers et que vous vous asseyez à leur table, vous boirez de l'eau, vous mangerez dans la même assiette des légumes bouillis sans sel et sans beurre, avec l'éternelle tranche de roast-beef.

Quand la cuisine, grâce à l'influence des nombreux étrangers, tend à s'améliorer à New-York, les quakers résistent à tout progrès sous ce rapport. Ce n'est certes pas d'eux qu'on pourra jamais dire qu'ils font un Dieu de leur ventre. Ils ne s'en servent, nous l'avons vu, que comme un moyen d'appeler les lumières du Très-Haut.

Sir James fit une observation :

— Dans toutes les églises que nous avons visitées, dit-il en s'adressant à Arthur, je n'ai aperçu aucun nègre. Les nègres ne manquent pourtant pas à New-York, si j'en juge par le personnel de l'hôtel.

— Les nègres, répondit Arthur, ne manquent pas en effet à New-York, mais ils ne seraient point reçus dans les églises, pas plus que dans les théâtres, dans les omnibus, dans les waggons de chemin de fer et sur les steamboats, où prient, s'amusent et voyagent les blancs. Les nègres ont ici leurs églises spéciales desservies par des nègres, et quand ils voyagent, ils ont leurs compartiments spéciaux, comme les chiens ont les leurs. Pour ce qui est des théâtres, ils leur sont tous fermés, et il serait presque aussi scandaleux de voir un nègre au spectacle que de le voir essayer d'user de son droit de citoyen en votant pour une nomination quelconque. En outre, l'usage ne leur permet aucun emploi public, et presque toutes les branches de l'industrie leur sont interdites : il faut qu'ils soient ou domestiques, ou taverniers, ou barbiers. Les nègres libres, à New-York, ont leurs rues à eux, — naturellement les plus laides et les plus malpropres ; — ils ont leurs maisons, ils ont leurs omnibus, sur lesquels on voit écrit en grosses lettres : *For colored people*, et quand, après avoir été transportés dans des hôpitaux spéciaux, ils meurent, on les enterre dans des cimetières *ad hoc*, où un blanc, fût-il le plus grand scélérat de la terre, se croirait déshonoré d'aller reposer ses os. Du reste, cela n'empêche nullement les citoyens du nord de l'Amérique, justement fiers de ne compter aucun esclave chez eux, d'écrire et de débiter tous les jours, en faveur des noirs, de très-beaux discours, ma foi ! dans lesquels respire, avec le sentiment de l'égalité, toutes les vertus de la plus exquise philanthrophie.

— Comment, dit sir James, il se peut que, dans un pays comme le nord de l'Amérique, qui se pique d'être la patrie de toutes les libertés et d'avoir secoué le joug des préjugés, un despotisme et des préjugés aussi féroces pèsent sur toute une race! En vérité, j'aimerais mieux, si la nature m'avait fait noir, être esclave dans le sud que libre de cette liberté dans le nord. La position aurait au moins l'avantage d'être plus nette.

— A tout prendre, répondit Arthur, j'aimerais mieux, étant nègre, vivre dans le nord, car de tous les malheurs dont un homme puisse être affligé sur la terre, le plus grand, certainement, est celui d'être esclave. Mais je ne prétends point justifier les Américains du nord dans leur conduite à l'égard des noirs. Elle est aussi barbare que cruelle, et de plus elle est en désaccord criant avec les institutions éminemment libérales du pays.

— Mais, demandai-je à Arthur, si un nègre entrait dans un omnibus en payant le prix de la place, en vertu de quelle loi pourrait-on l'en faire sortir?

— Il paraît qu'il y a des lois pour cela, répondit Arthur; un procès récent et des plus scandaleux vient de le prouver.

Et Arthur nous raconta le trait de mœurs suivant :

Une jeune négresse, dans un état de grossesse avancée, ayant à se rendre à une distance très-éloignée de Canal street, où stationnent les *cars* (omnibus américains), se décida, ne pouvant plus marcher, à monter dans l'omnibus. Elle alla se blottir dans le fond de la voiture, et dissimula autant qu'elle le put son visage noir dans son mouchoir de poche blanc.

D'abord le conducteur ne s'aperçut pas de cette liberté grande. Mais bientôt il découvrit la négresse. Alors il fit arrêter les chevaux et lui enjoignit de descendre, en lui faisant observer que les nègres étaient exclus de toutes les voitures publiques à New-York.

— Je suis bien fatiguée, dit la pauvre négresse, et si ma présence dans l'intérieur de la voiture est un outrage pour les voyageurs, je demande comme une faveur, tout en payant ma place, de sortir de la voiture et de me tenir debout sur la plate-forme extérieure.

— Cette faveur, reprit le conducteur, ne peut vous être accordée. Pour la seconde fois, je vous somme de descendre.

La pauvre jeune femme fit un effort pour obéir au conducteur, mais, harassée de fatigue, elle retomba sur la banquette.

Alors le conducteur, insensible à tout sentiment de pitié, entra dans l'omnibus et la saisit brutalement pour la chasser hors de sa voiture. Cette malheureuse, désolée de tant de sévérité, mais ne désespérant pas de toucher le cœur des assistants et du conducteur lui-même, se mit à pleurer en se cramponnant à la balustrade du marchepied. Impatienté de ce retard, et en quelque sorte encouragé par l'indifférence des voyageurs qui restaient sourds aux supplications de l'infortunée créature, le conducteur la saisit violemment par le milieu du corps et la jette sur la voie ferrée où elle reste évanouie. Puis il ordonne au cocher de continuer sa route.

La chute que fit cette femme au moment où elle allait devenir mère faillit lui coûter la vie. L'enfant périt et elle garda le lit pendant deux mois. Pauvre, ne vivant que de son travail, elle intenta contre le conducteur une action en dommages-intérêts.

Devant les tribunaux, le conducteur avoua les faits et se borna, pour sa défense, à dire qu'il était dans son droit.

Avant de remettre les questions aux jurés, le juge Thompson, de la Cour de marine de New-York, crut de son devoir de leur adresser le discours suivant :

« Citoyens,

« Mon devoir est de vous faire connaître la loi. Les nègres ne possèdent point les mêmes droits et priviléges que la race blanche.

« La plaignante, appartenant à la race nègre, n'avait aucun droit de pénétrer dans la voiture de la sixième avenue, et le conducteur avait celui de la chasser pour obéir aux prescriptions de ses chefs. La Compagnie a parfaitement fait d'établir ces règlements, pour vous éviter, à vous comme à moi, l'inconvénient d'être assis à côté de nègres. La seule question qui pourrait faire hésiter vos consciences est la violence qui a été employée vis-à-vis de cette femme et dont les résultats ont été fâcheux pour elle; mais elle a été victime de son entêtement, et ne peut s'en prendre qu'à elle-même des blessures qu'elle a reçues. Celui qui viole la loi doit être puni, et la loi qui punit les nègres de vouloir s'arroger certains priviléges dont jouissent exclusivement les blancs, doit être respectée par tous les bons citoyens de la communauté, car elle est fondée sur les principes les plus incontestables de la justice, de la raison et du christianisme. »

— Ce discours est odieux, fit sir James, et il semble impossible.

— Il n'en a pas moins été prononcé, répondit Arthur. Le jury s'est retiré dans la salle de ses délibérations, et, moins de cinq minutes après, il est revenu avec un verdict d'absolution pour le conducteur. Quant à la pauvre négresse, elle a été condamnée aux frais de l'instance.

Un moment de silence succéda à ce triste récit, qui nous prouvait d'une manière si saisissante, au colonel et à moi, l'injuste et révoltant préjugé qui pèse dans le nord des Etats-Unis, aussi bien que dans le sud, sur la race noire.

— La malédiction de Cham, fit sir James, sera-t-elle donc à jamais héréditaire à tous ses enfants, et les fils de Chanaan doivent-ils être à tout jamais les esclaves des fils de Japhet?

A ce moment passa un enterrement, musique en tête, et escorté par deux cents individus environ, portant des insignes à leur boutonnière. C'était une corporation, comme il y en a tant en Amérique, qui rendait les derniers devoirs à un des leurs. Nous nous arrêtâmes pour voir défiler le funèbre cortége. Quand il eut passé :

— Non, dit Arthur, et le jour n'est peut-être pas loin où le mot impie d'*esclave* ne sera plus pour l'humanité qu'un souvenir de tristesse et d'humiliation.

Il répondait cette fois encore, après mûre réflexion, aux paroles du colonel.

— Messieurs, reprit Arthur, après le drame la comédie. Nous voici arrivés à la porte d'une des églises desservies par des nègres pour les nègres. Entrons. Le spectacle est curieux. Dieu veuille que nous arrivions au moment du prêche.

En pénétrant dans cette église entièrement remplie par des nègres, une odeur *sui generis* véritablement insupportable, l'odeur de la race, faillit nous faire reculer. Bien souvent, depuis ce moment, je me suis demandé si cette odeur asphyxiante et nauséabonde ne serait pas la principale cause de l'éloignement qu'éprouvent les blancs pour les noirs. Quoi qu'il en soit, c'est un véritable supplice de se trouver enfermé avec des nègres, et il fallut une grande force de volonté de notre part à tous pour

nous y résigner. Nous nous bouchâmes le nez et nous observâmes.

L'exclusion des noirs de toutes les églises où vont prier les blancs a jeté un tel trouble dans l'esprit de ces malheureux, que beaucoup d'entre eux en sont arrivés à douter de l'existence d'un seul Dieu. Ils s'imaginent qu'il y a un Dieu pour chaque race d'hommes, et par conséquent un paradis et un enfer pour les nègres. En outre, ils peignent en noir l'image des saints auxquels ils s'adressent plus particulièrement pour transmettre leurs prières à l'Eternel. Ils n'ont pas la même confiance dans l'impartialité des saints dont l'image est peinte en blanc. Quant aux rites qu'ils suivent, ils sont de fantaisie toujours, comme la langue qu'ils parlent et comme tout ce qu'ils font. J'en eus la preuve en voyant officier le nègre qui, après des évolutions auxquelles il me fut impossible de rien comprendre, trembla légèrement, mêlant ainsi le culte des trembleurs au culte luthérien, auquel l'église qu'il desservait avait, je crois, la prétention d'appartenir. Ce tremblement avait pour objet d'invoquer le Saint-Esprit. Quand le nègre se trouva suffisamment préparé, il monta en chaire, et tous les nègres se parlèrent



Prédication nègre. Dessin de F. Lix.

en riant et en se frottant les mains en signe de satisfaction.

— Silence, mes frères, dit le prédicateur, je vais commencer.

— Silence, donc ! répéta chaque nègre en s'adressant à tous les autres, vous faites un bruit terrible.

— Moi, je n'ai rien dit, fit un vieux nègre d'un air de reproche.

— Moi, jamais je ne parle, dit à son tour une négresse, et ce sont toujours les plus bruyants qui imposent silence aux autres.

— Silence ! silence ! reprit le prédicateur, ou nous n'en finirons pas.

Le silence se rétablit peu à peu, à travers quelques grognements de nègres se plaignant de je ne sais quoi. Enfin le prédicateur put commencer son sermon.

Je fais grâce au lecteur de cette pièce d'éloquence, qu'il me serait d'ailleurs très-difficile de rapporter dans toute sa naïve et pittoresque vérité. Mais j'ai conservé le souvenir exact de la partie du sermon dans laquelle le pasteur nègre décrivit, avec des gestes et un jeu de physionomie inimaginables, les délices et les horreurs de l'enfer.

— L'enfer, dit-il dogmatiquement en s'adressant à la multitude des nègres dont la figure bêtement mobile exprimait en ce moment les sentiments de la crainte et de

la douleur, l'enfer, mes très-chers frères, est un lieu de supplice horrible où il gèle constamment, où la neige tombe sans cesse sur les épaules nues des pécheurs condamnés pour l'éternité. Là, mes frères, ce ne sont que balles de coton, que sacs de café, que caisses de sucre que Dieu, dans sa juste colère, condamne à porter éternellement à bord de navires en charge qui ne se chargent jamais! L'enfer, c'est la torture des tortures, le malheur des malheurs; c'est, pour tout dire en deux mots, le travail sans repos combiné avec le froid sans dégel.

Ici beaucoup de nègres frissonnèrent en faisant une grimace affreuse.

— Mais, poursuivit le prédicateur, si au lieu des châtiments de l'enfer vous avez mérité de la clémence du Ciel, que de bonheurs vous sont réservés, que d'enivrements vous attendent!

A ce moment, le visage des nègres prit un caractère de félicité indescriptible; plusieurs d'entre eux ne purent retenir les éclats d'un rire nerveux.

Le prédicateur lui-même sourit avec satisfaction en se caressant le menton.

Continuant :

— Dans le paradis, mes chers frères, il fait toujours chaud, de cette douce chaleur qui fertilise les contrées de notre Afrique bien-aimée, et fait du Sénégal le paradis de cette terre, avec cette différence toutefois que, dans le ciel, la chaleur est encore plus forte et qu'on n'y travaille jamais.

— Quel bonheur! quel bonheur! exclamèrent quelques nègres en battant des mains.

— Taisez-vous donc, dit en se levant de dessus son siége une vieille négresse.

— Asseyez-vous! asseyez-vous! crièrent la masse des noirs; c'est vous qui interrompez.

— Moi, répondit la négresse, ce n'est pas vrai; c'est lui.

— Moi?

— Oui.

— Veux-tu te taire, vieille sorcière!

— Va-t'en, nègre!

— Silence! silence! dirent cent voix à la fois; on ne s'entend pas ici.

Le prédicateur reprit :

— Dans le paradis, mes chers frères, les bienheureux élus du Seigneur ne sont exposés à rencontrer ni balles de coton, ni caisses de sucre, ni sacs de café. Il n'y a point de navires en charge, et les nègres y mangent sans cesse les meilleurs haricots, assaisonnés d'un lard dont le plus excellent lard de ce monde ne peut donner qu'une idée affaiblie et misérable.

Beaucoup de nègres, à ces dernières paroles, rirent et se parlèrent entre eux; d'autres se léchèrent les lèvres en silence. La vieille négresse dont nous venons de parler plus haut se leva une seconde fois de son siége. Le prédicateur lui fit signe de se rasseoir.

— Ainsi donc, mes chers frères, comparez : d'un côté, l'enfer avec ses frimas et ses glaces incessantes, ses balles de coton, ses caisses de sucre et ses sacs de café, qu'il faut porter sans cesse à bord de navires en charge qui ne se chargent jamais; de l'autre, les délices du paradis, avec sa chaleur éternelle, son loisir perpétuel, et les succulentes friandises que vous savez.

— Le lard! oui, le lard! cria naïvement un nègre dont le choix paraissait être fait.

Nous n'exagérons rien. Tout ce que nous pourrions inventer sur les excentricités des nègres aux offices divins ne semblerait pas plus extraordinaire que la vérité même. C'est que, il faut bien le reconnaître, outre le peu d'instruction que les nègres reçoivent partout en Amérique, il y a chez cette race une infériorité marquée sur la race blanche qui les porte à se quereller sans cesse. Il est arrivé que le prédicateur, impuissant à calmer la foule qui discute bruyamment pendant les sermons, a enjambé la chaire et s'y est tenu à califourchon, en criant à tue-tête et en faisant des gestes d'ancien télégraphe.

Ce n'est pas sans un vif plaisir qu'en sortant de cette église nous respirâmes le grand air. J'avais, quant à moi, l'odeur de nègre si profondément imprégnée dans mon cerveau, que j'eus peur de ne pas pouvoir m'en débarrasser de la journée. Arthur nous proposa, pour nous rafraîchir les narines, et aussi comme un excellent emploi de la fin de notre journée du dimanche, de prendre à la Batterie (*the Battery*) un des bateaux à vapeur qui font le service de Staten-Island. A l'idée de monter sur un steamboat, sir James fit une légère grimace.

— Ne pourrait-on pas, dit-il plaisamment à Arthur, faire cette excursion en mer et aborder dans cette île par terre?

— Colonel, répondit ce dernier, si votre estomac a des craintes, qu'il se rassure; Staten-Island est dans la baie à une heure de distance de la Batterie, et le bateau glisse sur les eaux tranquilles du port comme il glisserait sur une mer de glace.

— S'il en est ainsi, dit sir James, allons donc à Staten-Island.

Au moment où nous arrivions à la Batterie, le bateau de Staten-Island, chargé de monde à couler bas, venait de quitter l'embarcadère. Nous avions une heure devant nous, le steamboat ne partant que toutes les heures. Nous utilisâmes ce temps à étudier cette partie de la ville de New-York, la plus intéressante incomparablement au point de vue historique.

En effet, c'est à la Batterie, ou plutôt au numéro 1 de Broadway, qu'on voit encore la vieille *Kennedy house*, célèbre par les personnages illustres qui l'ont tour à tour habitée. Pendant la guerre de l'indépendance, cette maison fut occupée par lord Cornwallis, commandant des troupes anglaises, par le général Clinton et par lord Howe. Le vent de la révolution, qui chassa si violemment du Kennedy house ces lieutenants impuissants de la dépendance coloniale, y amena triomphant l'immortel fondateur de la république américaine, Georges Washington. Talleyrand, après Washington, passa quelque temps sous le toit de cette habitation, qui fut construite en 1760 par le capitaine Kennedy. Des fenêtres de cette maison, celèbre à tant de titres, quelques patriotes américains assistèrent à la destruction de la statue équestre de Georges III, roi d'Angleterre. Cette statue était en plomb; les soldats de l'indépendance en firent des balles, qui toutes portèrent, dit une chronique du temps; car celles qui ne tuaient pas au physique, tuaient au moral les troupes mercenaires du roi d'Angleterre. Ces mêmes soldats de l'indépendance purent voir, peu de temps après cet épisode mémorable, et de ces mêmes fenêtres, les derniers serviteurs du monarque anglais quitter pour toujours la rive américaine. Plus tard, les habitants du Kennedy house se découvraient au passage des funérailles d'une des gloires de l'Amérique, de Fulton, qui mourut dans une modeste maison construite tout près de là, dans le *Bowling green*, petit enclos de verdure où on jouait aux boules avant la révolution. C'est toujours dans ce même voisinage, qui était, à l'époque de la guerre de

l'indépendance, le centre de New-York, que demeurèrent Arnold et André, deux noms glorieux dans l'histoire de l'affranchissement.

Le quartier général du général Gage était, en 1765, à quelques pas seulement de l'habitation de Fulton. C'est aussi là que se trouvait, à l'époque, la prison devant laquelle on voyait, comme pour servir d'enseigne à cet affreux séjour d'un despotisme cruel, le pilori où l'on exposait et où l'on fouettait les condamnés, les fers dont on chargeait leurs pieds et la potence à laquelle on les pendait.

C'est sous le péristyle de cette prison que, sublime antithèse ! se trouvait Washington, lorsqu'il fut acclamé président des Etats-Unis.

C'est encore sur ce même emplacement qu'eut lieu la mémorable cérémonie du serment, en présence d'un peuple immense et enthousiasmé. Un tableau de l'époque nous a conservé le costume que portait Washington ce jour-là. Il était vêtu d'habits de velours couleur foncée, portait les cheveux poudrés, ramenés par derrière et renfermés dans une poche de soie noire, et avait au côté son épée libératrice à poignée d'acier, épée qu'il n'avait jamais quittée depuis le jour où il l'avait tirée pour l'indépendance de son pays.

Ajoutons enfin que c'est dans ce même endroit de la Batterie que les New-Yorkers dressèrent un arc de triomphe sous lequel passa le général La Fayette, lors de sa dernière visite dans la cité impériale.

Le colonel James Clinton ne put considérer sans un sentiment d'admiration pour le peuple américain, auquel se mêlaient peut-être les pénibles impressions de l'amour-propre national froissé, ces modestes témoignages de la grandeur d'un pays qu'on peut critiquer au point de vue des mœurs, des usages et même aussi de certaines institutions sociales et politiques, mais auquel on ne saurait refuser les nobles instincts qui inspirent les grandes entreprises, et l'énergie d'action qui fait qu'on les réalise.

Arthur tira sa montre, — la seule, hélas ! qui lui restait de son magasin d'horlogerie. — Nous avions encore vingt minutes avant le départ du bateau. Nous allâmes voir la porte actuelle de New-York, construction appropriée aussi peu que possible à cet usage, et qui était autrefois une église hollandaise. Mais un attrait tout particulier nous attirait vers cette construction, d'ailleurs très-peu remarquable. C'est sur le sommet de cette ancienne église que Benjamin Franklin fit sur l'électricité ses premières expériences. Peu de temps après, les paratonnerres étaient inventés par cet honnête et modeste citoyen, qui se délassait de ses travaux purement scientifiques en écrivant avec beaucoup de verve et d'esprit son *Almanach du bonhomme Richard*.

En montant sur le steamboat de Staten-Island, je fus frappé de sa forme tout américaine, dont les bateaux à vapeur européens ne peuvent donner aucune idée.

Tous les steamboats américains, même les grands steamboats à trois et à quatre étages au-dessus de l'eau qui sillonnent l'Ohio, le Mississipi et l'Hudson, sont construits de manière à recevoir toute la charge sur le pont. L'intérieur est entièrement rempli par l'énorme machine. De cette machine on n'aperçoit, au milieu du bâtiment, que le gigantesque balancier, comme une pompe sans cesse en mouvement. A côté du balancier, mais plus haut et par-dessus tous les étages du steamboat, s'élève un petit pavillon où se tiennent en observation le capitaine qui commande les manœuvres et le timonier qui de là dirige le gouvernail. Il n'y a pas de petits bateaux à vapeur en Amérique. Les plus petits steamboats à New-York sont les *ferryboats* de Brooklin, — une sorte de faubourg de New-York, — et qui pour cinq centimes vous traversent la rivière de l'est, cent soixante mètres environ. Les ferryboats n'ont pas moins de quatre-vingts chevaux de force. Ce sont des bateaux de ce genre qui traversent toutes les rivières, les ponts étant pour ainsi dire inconnus aux Etats-Unis.

Le bateau qui nous transporta à Staten-Island était à peu près trois fois grand comme les ferryboats de Brooklin. Le trajet est charmant, et l'on arrive trop tôt, après une promenade constamment égayée par la vue des nombreux navires de toutes les nations, à cette île pittoresque, rendez-vous habituel des New-Yorkers qui, le dimanche, veulent se récréer l'esprit autrement que par la lecture de la Bible.

A Staten-Island, le panorama est véritablement splendide. De là l'œil embrasse toute la baie et va se perdre en pleine mer. Les navires, comme des oiseaux aquatiques, déploient aux vents leurs ailes blanches, et glissent penchés sur la surface de l'eau; ou bien, semblables à des monstres marins, s'agitent avec fracas, lançant de leur poumon de feu une haleine brûlante, et marquant leur passage rapide par un double sillon de nuage et d'écume.

Du côté de la terre, cette île n'offre pas moins d'attraits. Partout ce ne sont que riches villas, maisonnettes de bois peint, si légères et si fraîches, qu'elles semblent un jeu de l'imagination et non une réalité. Rien ne viendrait troubler l'enchantement de ce séjour délicieux, si le pavillon jaune de la quarantaine, en ramenant aux tristes réalités de la vie, ne nous avertissait que c'est dans cette île qu'est placé le lazaret. C'est du reste un très-bel établissement, qui n'a de triste que sa destination même.

Nous dînâmes dans l'île.

Le soir, en rentrant en ville, nous entendîmes sonner le tocsin par la cloche de l'hôtel de ville. Quelques secondes plus tard, un bruit véritablement infernal, produit par de lourds véhicules roulant sur le pavé et par des vociférations qui n'avaient rien d'humain, vint accompagner horriblement le son lugubre du tocsin. La foule qui courait de toutes parts, jointe à l'obscurité de la nuit, nous empêcha de rien distinguer.

— Qu'y a-t-il? demanda le colonel.

— Ce n'est rien, répondit Arthur de l'air le plus tranquille du monde ; on sonne au feu, et ce sont des pompiers qui courent à l'incendie. C'est l'heure où, le dimanche, on commence à éteindre d'ordinaire à New-York les maisons, qui ne manquent jamais de brûler ce jour-là de préférence à tout autre jour.

— Comment, dis-je à mon tour, les maisons pour brûler choisissent leurs jours à New-York?

— C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire, me répondit Arthur. Les maisons sont très-intelligentes pour ces sortes de choses, et si vous voulez voir comment on les éteint, je vous dirai ensuite comment on les allume souvent.

— J'accepte la proposition, fit sir James.

— Et moi aussi, dis-je.

— Partons, fit Arthur. Aussi bien il eût été difficile de terminer la journée plus agréablement.

Oscar COMETTANT.

(La suite au prochain numéro.)

LA BIBLIOTHÈQUE DU MUSÉE DES FAMILLES.



Frontispice de *la Comédie des animaux*, par Méry. Dessin de Morin.

La Comédie des animaux, histoire naturelle en action, par Méry. — *Le Voyage scientifique autour de ma chambre*, par Arthur Mangin. — *La Science du bien-vivre*, guide de la maîtresse de maison, par Paul Ben et A. Desrez. — *L'Almanach du Musée des Familles*, annuaire des salons.

Nous assistions, un jour, à une nombreuse réunion d'hommes, où figurait une seule femme du monde.

Les hommes étaient : deux ministres, un ambassadeur, trois conseillers d'État, cinq députés huit ou dix grands seigneurs, des banquiers, des industriels, des propriétaires et un groupe d'académiciens, d'hommes de lettres, de rédacteurs en chef de journaux, d'éditeurs émérites, d'artistes et d'amateurs de tout genre.

La dame était une vieille mère de famille.

On parlait de littérature et de science, de presse et de librairie; on signalait les prodigieux développements, surtout en France, de ces quatre branches de la civilisation moderne.

— Que reste-t-il à faire à l'imprimerie pour l'éducation, le progrès et le bien-être de l'humanité? demanda un philosophe de l'Institut.

— Ma foi, repartit un éditeur, je crois que l'art de Guttemberg a dit son dernier mot le jour où le télégraphe électrique s'est fait imprimeur, et a transmis en quelques minutes, de Londres à Paris et de Rome à Saint-Pétersbourg, les discours de la reine Victoria, de Sa Sainteté Pie IX et des empereurs Alexandre et Napoléon.

La mère de famille, qui avait tout écouté en silence, prit alors la parole et donna ainsi son opinion :

— J'en suis fâchée et un peu honteuse pour vous, messieurs les hommes d'Etat, les écrivains, les journa-



Sir W. Raleigh fumant et son domestique. (*Voyage scientifique autour de ma chambre* [1].) Dessin de Lix.



Les lions en famille (*Comédie des animaux* de Méry). Dessin de Morin. (Voyez pages suivantes.)

listes, les libraires et les imprimeurs ; mais, dans vos projets à perte de vue et dans vos milliers de publications de toute espèce, vous avez tous oublié le projet fondamental et la publication par excellence, l'œuvre qui devrait résumer et couronner toutes les autres, et j'ajoute

(1) Cette gravure représente un curieux épisode de l'histoire du tabac, raconté ainsi par M. Mangin :

« En Angleterre, le tabac fit son apparition sous l'égide d'une

la spéculation qui serait la meilleure, parce qu'elle serait la plus utile et la plus populaire : un ensemble et un choix d'ouvrages qui formeraient une BIBLIOTHÈQUE DES FAMILLES, c'est-à-dire une bibliothèque de sciences, d'histoire, de voyages, d'art, de littérature, d'instruction et d'agrément, d'érudition et d'imagination, etc. ; une bibliothèque assez bien pensée et assez bien écrite pour satisfaire les parents les plus difficiles ; assez intéressante pour captiver et charmer tout le monde ; assez morale enfin pour être livrée de confiance par le père à son fils et par la mère à sa fille. Vous vous emploieriez tous, et dès demain, messieurs, à cette entreprise, si vous saviez combien elle manque à l'éducation contemporaine ; combien elle empêcherait de mal et combien elle rendrait de services ! C'est le plus cruel embarras et le plus continuel supplice des mères, que de ne pas savoir où trouver sûrement des lectures de famille. Des livres de science ennuyeux, des livres d'imagination inconvenants, des livres de piété ou de morale mal écrits, des chefs-d'œuvre qui ont une page de trop, des pages où une seule phrase blesse la pudeur ; en un mot, de l'instruction sans principes, de l'amusement sans décence, de la moralité sans style ou du style sans moralité : voilà le chaos, l'impossibilité et les contradictions que nous offrent les bibliothèques et les librairies, quand nous y cherchons l'aliment du cœur et de l'esprit pour notre entourage. Les éditeurs et les auteurs qui nous délivreront de cet embarras et de ce supplice en nous donnant une bibliothèque de confiance, une vraie *bibliothèque des familles*, ceux-là couronneront réellement l'édifice social, dont la pierre du foyer est et sera toujours la première pierre ; ceux-là seront assurés de notre concours unanime, de notre reconnaissance éternelle et de nos bénédictions cordiales. »

Tous les membres de la réunion se rangèrent à l'avis de la mère, qui parlait au nom de tant de mères, et nous résolûmes d'exécuter son programme autant qu'il dépendrait de nous, par l'inauguration de la *Bibliothèque du Musée des Familles*.

Investie de la confiance publique depuis près de trente ans, entourée de collaborateurs éminents et d'artistes dévoués, disposant d'une clientèle de plus de 300,000 lecteurs dans les deux mondes, et de tous les procédés qui concilient le luxe et le bon marché, l'art et la typographie, — la Direction de notre recueil avait peut-être mieux que toute autre le droit et le devoir, la force et les moyens d'accomplir la mission la plus difficile et la plus délicate de la littérature et de la librairie.

Nous avons commencé par le livre pratique et indispensable entre tous, « indispensable à l'égal de la pendule qui marque l'heure, comme il marque le jour. »

Nous voulons parler de l'almanach, ce *vade mecum* de quiconque sait lire, et qui forme à lui seul la bibliothèque de tant de monde ; cette brochure de poche et de cabinet qui peut faire tant de bien ou tant de mal, selon qu'il enseigne et propage le mal ou le bien.

L'*Almanach du Musée des Familles* est déjà consacré par le succès. Il est à sa troisième année, et il forme une collection dont nos lecteurs ont senti l'importance.

Cet almanach est en effet le complément annuel du *Musée des Familles*. C'est l'annuaire du salon et du foyer. Au lieu de se composer d'un mélange de recettes, d'horoscopes et de plaisanteries, comme la plupart des almanachs, il contient l'histoire de l'année en tout ce qu'elle offre, — hors la politique, — d'intéressant et d'utile, d'instructif et d'amusant. Il passe en revue les événements, les pays et les hommes qui ont fixé l'attention générale, en France, en Italie, en Allemagne, en Amérique, en Chine, au Mexique, etc.

Il joint à cette histoire d'honnêtes récréations, des contes attachants, des moralités édifiantes, et les enseignements variés et pratiques dont chaque année accroît le domaine des connaissances utiles.

Il est illustré avec soin par les artistes mêmes du *Musée des Familles*.

Son prix enfin, — malgré son élégance et son étendue, — est tellement minime (50 centimes), que la plupart de nos lecteurs se sont fait un devoir et un plaisir, non-seulement de le joindre à notre recueil dans leur bibliothèque, mais encore d'en réclamer plusieurs exemplaires, pour propager autour d'eux ses enseignements efficaces et populaires.

On a nommé le *Musée des Familles* l'Encyclopédie et la Revue des gens du monde. On nommera notre almanach l'annuaire du salon et du château, de l'atelier et de la chaumière.

La collection de cet almanach, nous le répétons, formera l'histoire contemporaine, résumée et condensée, à la portée de tous les esprits et de toutes les classes.

Nos lecteurs peuvent s'en assurer, à bon marché, en réunissant les trois années parues : 1861, 1862 et 1863. Ces trois petits volumes les mettront au courant de ces trois années, si agitées, si fécondes et si dramatiques, et les dispenseront d'une foule de lectures ou de recherches fastidieuses et difficiles.

Ils s'apercevront qu'au lieu de perdre de son prix en vieillissant, notre almanach-annuaire devient, au contraire, un précieux recueil et un répertoire complet, toujours utile à consulter et agréable à relire.

A l'*Almanach du Musée des Familles* nous avons joint le *Voyage scientifique autour de ma chambre*, de M. Arthur Mangin, et la *Comédie des animaux, Histoire naturelle en action*, de M. Méry.

Pour juger le *Voyage scientifique*, nos lecteurs n'ont qu'à revoir la *Préface-anecdote* que nous y avons ajoutée, et qui a paru dans le *Musée* de décembre 1861.

protection non moins auguste (que celle des filles de Louis XIV) et donna lieu à une aventure des plus burlesques.

« Sir Walter Raleigh, favori de la reine Élisabeth, avait été envoyé en Amérique par son illustre souveraine pour y remplir une importante mission. Il s'agissait d'assurer à la Grande-Bretagne la possession de vastes et riches contrées nouvellement découvertes. Raleigh ne fit point merveille dans le nouveau monde et revint bientôt à la cour, où il se trouvait beaucoup mieux à sa place qu'au milieu des forêts vierges et de leurs habitants les Peaux-rouges. Il rapportait dans sa patrie, non-seulement du tabac, mais une pipe, un vrai *calumet*, qu'il fumait tout de bon avec la gravité d'un chef indien. La reine trouva la chose originale et n'en fut nullement scandalisée. Raleigh fumait donc à White-Hall aussi librement que nous le faisons vous et moi dans cette chambre. Mais la première fois qu'il voulut, chez lui, dans son propre appartement, se livrer à ce genre tout nouveau de distraction, un de ses domestiques, le voyant rejeter de la fumée par la bouche, fut saisi d'épouvante. « Mylord brûle ! mylord brûle ! » s'écria-t-il. Et, courant à la pompe, il en revint avec un seau d'eau, qu'il vida incontinent sur la tête de son maître. La pipe s'éteignit et Raleigh faillit tomber malade du saisissement que lui causa cette douche imprévue. L'histoire ne dit pas s'il chassa son domestique. J'aime à croire qu'au contraire il le récompensa ; car, après tout, le pauvre diable n'avait jamais vu fumer personne. »

Les premiers mots de cette préface définissent et résument l'ouvrage de M. Arthur Mangin : *Une Encyclopédie amusante peut tenir dans les trois cents pages d'un livre bien fait, et le monde entier dans les vingt-cinq mètres carrés de la chambre d'un homme d'esprit.*

M. Arthur Mangin est cet homme d'esprit, doublé d'un savant consciencieux, et son livre est ce livre bien fait, cette Encyclopédie amusante. Toute la presse a rendu justice au *Voyage scientifique* en des termes qu'il nous suffira de reproduire ici :

« C'est sans contredit, lisait-on dans le *Journal des Débats*, le meilleur ouvrage de bibliothèque et d'étrennes qui soit présenté aux familles et aux gens du monde ; c'est la plus heureuse imitation du célèbre et charmant voyage de Xavier de Maistre ; imitation originale et ingénieuse, car l'auteur n'a emprunté au philosophe de Turin que son titre et son cadre, dans lequel il a su mettre une science réelle et sans pédanterie, une action pleine d'actualité et d'intérêt, une série d'anecdotes instructives et piquantes. Le lecteur passe en revue toutes les connaissances et toutes les découvertes modernes en se promenant avec M. Mangin dans sa chambre, en tisonnant et en conversant avec lui, en inspectant sa cheminée, ses meubles, son musée, sa bibliothèque, son bureau de travail et sa table à manger. Ses enseignements sont précis, gracieux et attachants. C'est la causerie qui dépouille en souriant l'arbre de la science, et la fille d'Ève la plus scrupuleuse y peut cueillir les fruits du bien, sans y rencontrer les fruits du mal. »

Que pourrions-nous ajouter à un témoignage si éclatant et si décisif ?

Nous nous bornerons à citer une page de M. Mangin, celle qui explique le titre, le cadre et le but de son livre.

Il reçoit dans sa chambre la visite d'un jeune homme qui a reculé devant la science, parce qu'il l'a crue au-dessus de ses facultés. Il le détrompe en lui soutenant que « l'étude des sciences, dans leur application et leur histoire, n'est pas seulement un travail facile et attrayant, que c'est à la fois le délassement le plus noble et le plus agréable. »

« Le jeune homme ouvrait de grands yeux en m'écoutant. Lorsque j'eus fini de parler, il resta quelques instants silencieux et livré à ses réflexions.

« — Me voici revenu, me dit-il enfin, des idées que je m'étais faites et qui, je le vois bien, n'étaient que de sots préjugés d'écolier. Je rougis maintenant de mon ignorance ; je suis, dès ce moment, bien décidé à commencer au plus tôt mon éducation scientifique, et il ne me reste plus qu'à vous prier de vouloir bien guider mes premiers pas et m'indiquer les ouvrages que je pourrai lire, les leçons que je pourrai suivre avec profit.

« — Cela est entendu, répondis-je ; mais je voudrais mieux faire encore ; et puisque vous avez si bonne volonté de goûter aux fruits de l'arbre de science, qui nous empêcherait — passez-moi la métaphore — d'en cueillir ensemble quelques-uns dès à présent ?

« Un trait de lumière venait de traverser mon cerveau : — je parle au propre, non au figuré, comme on va le voir. — En tournant machinalement la tête vers ma bibliothèque, située à l'extrémité sud-est de ma chambre, mes yeux s'étaient arrêtés par hasard sur un tout petit volume relié de neuf, dont le titre doré : *Voyage autour de ma chambre*, étincelait sur un fond de chagrin noir. Le rayon lumineux, réfléchi par les lettres brillantes (phénomène physique), était devenu *sensation* (phénomène physiologique) en frappant ma rétine ; puis *perception* (phénomène psychique involontaire) en pénétrant dans mon cerveau ; et transmis enfin à mon entendement, il s'était changé en *idée* (phénomène psychique volontaire), — le tout en un temps à peine appréciable.

« Le lecteur sait déjà qu'elle était cette idée ; mais Edouard ne pouvait la deviner.

« — Dès à présent ! s'écria-t-il, un peu effarouché de se voir ainsi mis au pied du mur.

« — Sans doute, pourquoi pas ? Pouvez-vous disposer de votre journée ?

« — Aucune affaire pressante ne m'appelle ; mais, en vérité, je crains...

« — Ne craignez rien. Je n'ai nulle envie de revêtir une robe noire, de me coiffer d'un bonnet de docteur et de monter en chaire pour vous faire une leçon. Je ne vous donnerai à lire, pour le moment, aucun traité de physique, de chimie ou d'astronomie. Je veux seulement causer avec vous en voyageant, ou, si mieux vous aimez, en nous promenant...

« Edouard, à ces mots, se leva.

« — Je suis à vos ordres, dit-il poliment.

« Et il étendit la main vers son chapeau.

« — C'est inutile, lui dis-je en l'arrêtant. Je garde ma robe de chambre et je reste nu-tête. Vous ne vous enrhumerez pas plus que moi, car c'est ici même, dans cette chambre, que je vous propose de voyager.

« Le jeune homme me regarda d'un air ébahi, se demandant en lui-même quel rapport il pouvait y avoir entre les éléments des sciences et un voyage autour de ma chambre.

« — Nous allons trouver ici, continuai-je, dans chaque objet qui se présentera, l'occasion d'un enseignement scientifique, et cela vous prouvera deux choses dont il importe que vous soyez bien convaincu :

« La première, c'est que la science est partout, qu'elle se rattache à tout, ou plutôt que tout est de son ressort, et que sans elle les choses les plus simples, les faits les plus ordinaires sont pour nous autant d'énigmes sans mot ;

« La seconde, c'est que la science moderne, la vraie science, ne se cache point, comme celle des oracles anciens, dans les antres des Sibylles, dans des sanctuaires mystérieux interdits aux profanes ; ni, comme celle des alchimistes et des astrologues, dans des *bouquins* indéchiffrables, remplis de formules mystérieuses et de signes cabalistiques. C'est la meilleure personne du monde, accessible à quiconque la cherche sincèrement ; et ce n'est pas sa faute, croyez-moi, si quelques-uns de ses serviteurs, très-bien intentionnés, j'y consens, mais à coup sûr fort mal avisés et imbus du pédantisme de l'ancienne école, se sont ingéniés à lui faire parler un langage peu français, plein de barbarismes grecs et latins. Heureusement, nous sommes libres ici de n'user de ce langage qu'autant que nous le voudrons bien. Mais c'est trop perdre de temps en considérations préliminaires. Êtes-vous décidé à me suivre ?

« — D'autant plus volontiers que, comme je l'ai toujours entendu dire, il n'est, pour apprendre, rien de tel que de voyager.

« — A merveille ! Nous n'avons point de malles à faire, point de provisions à emporter. Nous trouverons bien, chemin faisant, dans quelque armoire, de quoi nous restaurer, si la faim et la soif se font sentir, et, au retour, nous dînerons ensemble. Partons donc sans plus tarder. »

Et les deux interlocuteurs partent, en effet, et font le

tour du monde et de la science dans la chambre de l'auteur.

« Ce livre, dit M. Durier dans le *Siècle,* assure à M. Mangin une place très-distinguée parmi nos écrivains scientifiques. C'est une conversation aussi spirituelle qu'instructive. Je ne finirais pas si je voulais noter tout ce qu'il renferme d'intéressant. Le mieux est de le lire et de le relire. Je n'y vois rien, outre ses mérites, qui puisse offenser le goût de personne, etc. »

Un seul mot encore : La moitié de l'édition du *Voyage scientifique* s'est déjà écoulée de nos bureaux dans les mains des ecclésiastiques, des professeurs, des savants, des lettrés, des pères et des mères de famille, des femmes, de la jeunesse et de l'enfance.

C'est le traité encyclopédique de tout le monde, le résumé de mille volumes en un volume amusant, illustré de gravures, dont on se fera l'idée par le spécimen ci-joint.

Un tel succès fondait notre bibliothèque, et l'obligeait grandement pour l'avenir.

Nous avons demandé alors à M. Méry son chef-d'œuvre : *la Comédie des animaux,* qui vient de paraître — et qui est déjà populaire.

Nos lecteurs en connaissent quelques pages : *le Savant et le Crocodile, le Rat, le Tigre*, etc. Nous l'avons déjà exposé, « ces fragments ayant fait le tour du monde, et prouvé à tous que Méry est à la fois le vrai savant, le poëte, le voyageur, le romancier, le causeur unique et inimitable de l'histoire naturelle, nous lui avons dit : « Reprenez ces fragments, cher ami, revoyez-les, com-« plétez-les, ajoutez-y des pages inédites, étincelantes, « comme les pages d'*Eva*, de *la Floride*, de *la Guerre* « *du Nizam;* et faites de tout cela un ensemble harmo-« nieux, charmant et inconnu : *la Comédie des animaux*, « l'histoire naturelle, véritable, amusante, dramatique, « en action ; c'est-à-dire un livre sans rival, qui ravira « le père et l'enfant, la femme et le mari, le docteur et « l'ignorant ; qui sera le plus beau livre de bibliothèque « et de famille, de prix et d'étrennes de l'année 1863, « et qui restera pour la postérité comme *la Divine Co-* « *médie* du Dante et *la Comédie humaine* de Balzac. »

« Méry a fait cela. Morin et Gérard y ont joint des gravures splendides, et nous n'avons plus qu'à vous dire : *Tolle, lege.*

« Un seul mot encore, qui est du critique le plus sévère de la presse, après avoir lu en épreuves *la Comédie des animaux* de Méry : « Cet ouvrage est à la fois le plus solide « et le plus amusant qui ait paru depuis le commence-« ment du siècle. »

N'oublions pas d'ajouter que les quelques articles publiés dans le *Musée des Familles* ne donnent qu'une faible idée, — toute charmante qu'elle est, — du grand ensemble de *la Comédie des animaux* de Méry, — dont les parties les plus curieuses, les plus longues et les plus importantes sont complétement inédites.

L'histoire naturelle a toujours été l'heureuse passion de l'auteur, — et le livre merveilleux qu'il nous donne est son livre de prédilection.

« Ma première vocation d'adolescence, dit-il dans le prologue de *la Comédie des animaux*, me portait aux études de la géologie et de l'histoire naturelle ; j'ai suivi pendant plusieurs années les cours de Cuvier au Jardin des Plantes, et l'illustre maître a daigné quelquefois me donner des encouragements. Les ricochets de la vie parisienne m'ont emporté ailleurs, mais j'ai toujours conservé le goût de ces belles études et mes prédilections pour certains animaux, dont j'ai fait ma société aux jours de l'isolement et de l'indigence oisive. Beaucoup plus tard, lorsque les romans ont fait invasion en France, j'ai fait dans *Héva, la Floride* et *la Guerre du Nizam*, quelques tentatives dans le domaine de la zoologie ; mon histoire naturelle en action, liée à mes histoires indiennes, a obtenu quelque faveur dans le public. *Héva* est aujourd'hui à sa trente-deuxième édition, et l'intervention des éléphants et des tigres a, je crois, beaucoup contribué au succès de l'œuvre indienne. Alors, j'ai voulu, moi aussi, apporter mon livre à l'œuvre générale, et lui donner tous mes soins pour le rendre moins indigne de la collection future des cinquante collaborateurs. Mon choix devait tomber naturellement sur les animaux qui me plaisent et que j'ai étudiés par prédilection. Les six volumes de ma trilogie indienne étaient donc, à mon insu, la préface du livre que je publie aujourd'hui. Dieu veuille que le livre obtienne le succès de la préface ; je le souhaite à mes intelligents éditeurs du *Musée des Familles* et à mon cher confrère et ami Pitre-Chevalier. »

Voici une page étincelante d'esprit, de style et d'observation, — ajoutée par M. Méry au chapitre du *Rat*, — et qui montrera à nos lecteurs combien il a su rajeunir, développer et compléter même les quelques fragments de son livre qui ont paru dans nos colonnes. Cette page est l'histoire des

MIGRATIONS DES RATS DANS LES DÉMOLITIONS DE PARIS.

LA MAISON DE M. THIERS.

« La démolition universelle du vieux Paris a jeté une perturbation profonde dans le peuple souterrain des rats. Pour un naturaliste, rien ne serait curieux comme cette histoire, si elle pouvait être connue, mais le secret la couvrira toujours. On peut toutefois se former une idée vague de ces migrations d'innombrables familles, qui, surprises par l'agile marteau des démolisseurs, cherchaient un refuge de cave en cave, sans trouver un asile sûr. Toutes les traditions des rats, tous leurs instincts héréditaires ont été bouleversés par le poëme cyclique de M. Haussmann. Qu'importait autrefois qu'une maison s'écroulât, on courait s'installer dans la voisine ; mais quel parti prendre avec une ville qui s'écroule en masse ! C'est la fin du monde des rats. Eh bien, l'espèce est si ingénieuse et si vivace, qu'en peu d'années elle aura réparé ses pertes. Seulement, au lieu d'habiter de vieilles maisons, les rats travailleront dans les neuves. Le luxe de l'immeuble sera tout à leur profit ; les Parisiens seuls souffriront de l'élévation du prix des loyers. Déjà, dans certains quartiers opulents, les chats donnent des signes d'inquiétude, et semblent annoncer que le doux règne des souris va disparaître pour eux, et qu'un ennemi, avec lequel on ne joue pas de la griffe, ouvre une brèche dans les terrains des sous-sols, et montre des dents qui ne redoutent pas les pattes de velours. Cette tristesse des chats riches annonce donc un nouvel ordre de choses. Je finirai par un fait-Paris qui se rattache à cette grave question.

« Ce drame, dont j'ai suivi les péripéties, se passe sur les terrains de ce charmant hôtel de la rue Saint-Georges qui montre au passant une fraîche nymphée à travers une grille. Derrière la maison s'étend une pelouse de jardin, et à gauche il y a un grand espace de terre en friche, dont le mur longe la rue d'Aumale.

« Un rat de la grande espèce, chassé par les démolitions et les constructions de la rue Taitbout, cherchant un asile pour lui et sa famille, découvrit le terrain à bâtir, planté de vieux arbres et favorisé du silence, et se dit probablement : Ce lieu est bon.

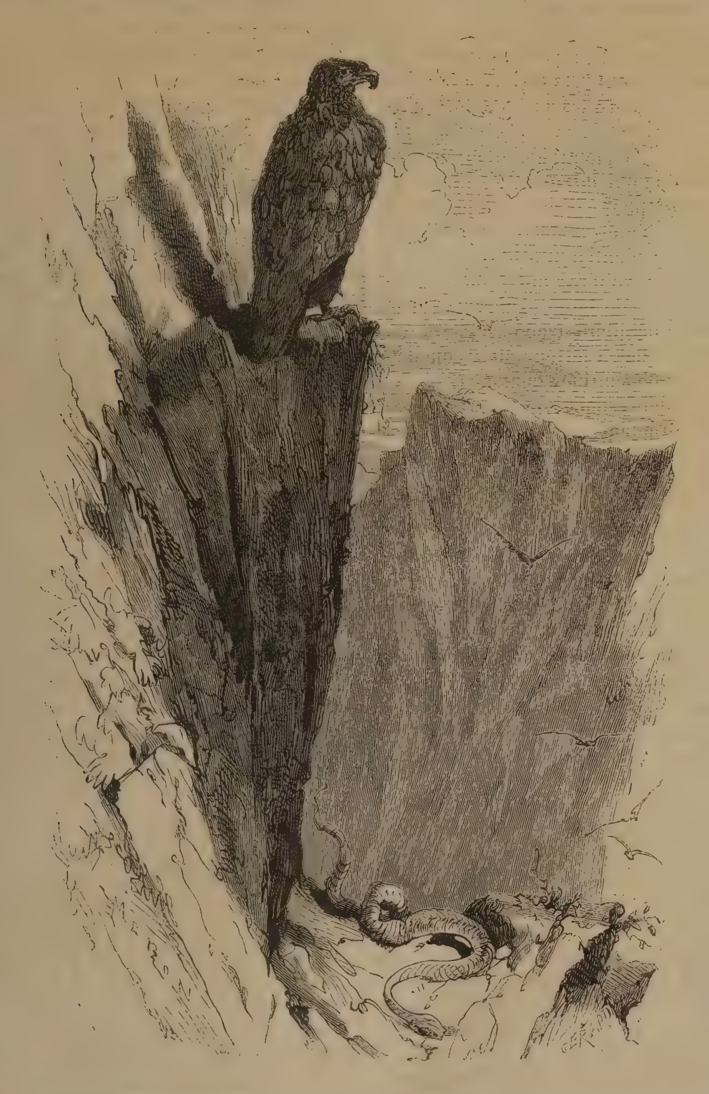
« Il installa sa famille dans une taupinière abandonnée, et recommanda la plus grande prudence aux petits.

« Ensuite, il poussa ses reconnaissances aux environs, et parut satisfait de ses découvertes. Tout annonçait l'opulence, une cuisine grasse, des communications faciles ; un seul chat paraissait faire partie de la domesticité, mais quel chat ! une ombre féline, un squelette recouvert de quelques poils rudes, un intrus qui n'avait pas l'air d'être chez lui et qui traînait ses soucis le long des murs dépouillés, n'osant folâtrer sur la pelouse, de peur d'être assommé par un jardinier jaloux, ou un cuisinier ennemi des chats.

« Notre rat fit cette réflexion : « Ce sera mieux qu'un « campement, ce sera un domicile pour nous. »

« Et il se montra joyeux à sa famille, au retour de son expédition.

« La nuit venue, quand il entendit se fermer les portes



L'aigle. Dessin de Morin. (*Comédie des animaux*). (Voyez pages suivantes.)

intérieures, et qu'il vit s'éteindre les lumières aux vitres, il traversa le jardin pour faire une descente à l'office. Chemin faisant, il rencontra le chat mélancolique et le mit en déroute. Un soupirail était ouvert et faisait issue sur la cuisine ; le rat descendit dans ces nouvelles propriétés, et découvrit une desserte à rassasier un lion.

« Après avoir satisfait son appétit et songé aux besoins de sa famille, il voulut examiner le voisinage, pour s'assurer une retraite, en cas d'expropriation. Il découvrit, du haut d'un mur de clôture, un fort joli hôtel, entouré de lilas, et dont la cuisine exhalait un parfum ministériel ; c'était la maison de M. Thiers, l'homme le plus heureux de Paris, depuis qu'il fait des histoires et ne fait plus de discours.

« Le rat trouva cette succursale de son goût, et se promit bien de la donner à ses enfants lorsqu'il les établirait. Il était donc sûr du présent et de l'avenir, après avoir traversé la longue et terrible révolution de la rue Taitbout.

« Une chose reste toujours comme supplément dans le

rêve des heureux; quand on n'a plus rien à désirer, on s'ingénie à désirer encore, dans le désœuvrement et l'ennui que donne la fortune. Notre rat écoutait toujours, dans le calme des nuits, le murmure charmant que faisaient deux fontaines, celle de la place Saint-Georges et celle de la nymphée voisine. Ce duo le ravissait de joie, et son ambition se tourna tout à coup vers ces deux sources d'eau vive, dont la saveur devait réjouir une langue sensuelle, après les festins de cuisine marseillaise et bordelaise donnés par M. Thiers et son voisin financier. Il y avait bien, à l'extrémité de la pelouse, une petite flaque d'eau douce, tourmentée par des poissons rouges, mais la délicatesse du sybarite demandait mieux qu'une eau dormante et corrompue par des racines de nénuphar et d'iris. Il fallait à tout prix arriver à la nymphée harmonieuse, et y conduire les enfants lorsqu'ils auraient l'âge de raison.

« Guidé par son ouïe infaillible, le rat ambitieux trouva bientôt une issue souterraine qui lui montra au bout un soupirail ouvert sur la nymphée. Il examina le terrain avec sa prudence accoutumée et ne découvrit rien d'alarmant; il prêta l'oreille, et n'entendit d'autre bruit que le roulement des dernières voitures qui remontent la colline ardue de Notre-Dame de Lorette. Il sauta sur le bassin de la fontaine, et se désaltéra avec excès.

« Cette fois, il reconnut que sa fortune était complétement faite : bon gîte, bonne cuisine, bonne cave, voisins charmants et hospitaliers; dans son extase de parvenu, il poussa involontairement un de ces cris aigus, qui sont l'expression de la béatitude sensuelle dans le vocabulaire des rats.

« Ce cri fut entendu.

« Le concierge avait pour associé un chat de la forte espèce ; ce n'était pas un de ces angoras honoraires qui vivent de sommeil et d'oisiveté sur une chaise ; c'était un chat vigoureux, d'un gris luisant, posé sur quatre pattes d'acier, ornées de griffes de panthère. Son œil rond n'accusait jamais une velléité de somnolence; sa figure était un peu bourgeoise, mais empreinte de gravité; il recevait les caresses des visiteurs froidement, mais sans incivilité apparente; il avait la conscience de sa haute position; il savait qu'il était chat d'une *bonne porte*, et se croyait même un peu portier.

« Cette nuit-là, il dormait de ce sommeil léger qui, chez les chats, est une veille continue; au cri poussé par le rat, il bondit comme un zouave dans la tranchée, au moment de l'alerte nocturne, et reconnut la taille colossale de l'ennemi à l'expansion de la note. S'il avait pu demander le cordon S. V. P. à son associé de la loge, il aurait fait une sortie dans la nymphée à la faveur des ténèbres amies; il fallait renvoyer l'expédition à l'autre nuit, et dresser un plan.

« A l'ouverture de la loge, le chat, ne voulant pas donner l'alarme dans la maison, prit devant témoins cette attitude d'insouciance nonchalante qui semble exclure toute pensée de péril; il ne se hâta pas de sortir; il ne changea rien à ses habitudes matinales; il reçut les visites des fournisseurs de la maison; il daigna même jouer au jeu des pattes avec le chien du boulanger, un ami de neuf ans; bref, il ne commit aucune étourderie délatrice, et ne laissa rien transpirer des secrets de la nuit.

« Le soir, un peu avant la fermeture de la loge, il se retira dans son alcôve ordinaire, et fit vingt tours sur lui-même, comme s'il eût cherché la meilleure position pour faire sa bonne nuit; après quoi, il longea lentement le mur ténébreux, franchit le seuil de la porte, et se blottit probablement dans l'endroit le plus favorable du petit jardin.

« Moitié par intuition, moitié par raisonnement, nous avons pu ainsi reconstruire après le drame tout ce qu'il nous a été impossible de voir auparavant, lorsque rien ne pouvait éveiller un soupçon.

« Que s'est-il passé dans cette nuit affreuse? C'est ce qu'il est impossible de dire, les détails manquent, mais on peut affirmer que la nymphée a vu un duel homérique digne d'un poëte.

« La femme du concierge est une de ces innombrables Égyptiennes de Paris qui accordent aux chats un culte de latrie; il est vrai qu'en aucun lieu du monde il n'y a de plus beaux chats qu'à Paris; c'est ce qui donne, je crois, à cette ville, la première place dans la civilisation; c'est la Memphis moderne, et toutes les femmes des concierges sont ravies de bonheur, lorsqu'elles entrent, le dimanche, dans cette curieuse salle du musée égyptien du Louvre, salle toute remplie de chats en bronze, et qu'elles lisent sur la porte cette inscription en lettres d'or : *Salle des Dieux*. Jugez du désespoir de l'Egyptienne de la rue Saint-Georges, lorsque, en ouvrant la loge, elle vit son chat favori couvert de blessures et inondé de sang; elle mit d'abord cet assassinat sur le compte du cuisinier voisin, et jura d'en tirer vengeance, mais le sage et juste animal, ne voulant pas égarer les représailles sur une tête innocente, regarda sa maîtresse d'un œil significatif, et s'achemina vers un angle de la nymphée, où gisait, sur le gazon, le corps de l'ennemi.

« Notre glorieux vainqueur a reçu les soins d'un vétérinaire spécial, et, sa constitution aidant, il a été sur pattes une semaine après sa victoire ; et ce n'est qu'alors qu'on a découvert un autre massacre dans le terrain en friche ; il paraît que le chat s'était mis à suivre à la piste la route de son ennemi, et que la série des émanations félines l'avait conduit jusqu'à la taupinière, où il avait accompli son œuvre d'extermination sur toute la famille des envahisseurs.

« Hélas! bientôt les chats ne pourront suffire à protéger la ville de Paris contre les Huns de la cave, et l'Académie des sciences devrait enfin s'occuper de cette grave question, et faire découvrir un secret qui détruise un fléau descendu de Montfaucon au centre des quartiers les plus opulents. »

Encore cette page sur l'aigle captif, qui est une des belles pages de la langue française :

« L'aigle captif supporte la prison avec un calme impassible; il ne témoigne ni souffrance, ni résignation ; il ne regrette rien, il ne désire rien ; pour lui, son perchoir est toujours un trône ; il s'y pavane avec toute la majesté d'un roi libre, et toute l'insolence d'un roi absolu. Son œil de flamme et son bec d'acier menacent toujours les curieux du parterre, et, par intervalles, il déploie la vaste envergure de ses ailes, comme s'il allait prendre son essor vers l'infini. Plus sobre que le lion prisonnier, et moins délicat, il accepte ce que son chef de cuisine lui donne, et le dévore avec son appétit de montagne, sans témoigner la moindre reconnaissance à son bienfaiteur nourricier. Le tigre et le lion captifs sont quelquefois sensibles aux prévenances, et permettent au belluaire connu d'introduire une main dans la cage et de caresser une fourrure ; l'aigle ne fait aucune de ces concessions; il ne connaît personne; il ne recherche aucune liaison; il veut vivre seul, et malheur à l'imprudente main qui violerait l'enceinte sacrée des barreaux. Le lion adopte avec une certaine joie un jeune chien qui lui est

donné pour compagnon, et il permet au petit animal une foule de petites libertés qui semblent plaire au monarque déchu. On a voulu faire la même expérience dans une cage d'aigle; on a introduit un jeune coq; l'aigle a dévoré le coq et la main qui lui faisait ce présent. Cette vie de reclusion et d'inactivité abrége pourtant ses jours; elle appauvrit son sang, elle brise ses facultés énergiques; tout cela n'a pas l'air de l'inquiéter; il s'éteindra de consomption sur son perchoir, mais il gardera jusqu'au dernier moment sa pose d'*aigle affrontant le soleil*, comme dit la langue héraldique; il rendra le dernier soupir en gardant l'insolence de son bec et de son regard. »

Ainsi, M. Méry écrit l'histoire naturelle. Vous savez comment il la met en action, — dans une suite d'aventures et d'anecdotes qui joignent la gaieté à l'émotion, et qui sont les contes du monde les plus amusants, — de ces contes que La Fontaine eût écoutés avec « un plaisir extrême. »

Lisez donc *la Comédie des animaux*,

> Cette ample comédie à cent actes divers,
> Et dont la scène est l'univers.

Ce n'est pas seulement vous souhaiter, c'est vous assurer la bonne année, que de vous donner un pareil livre d'étrennes.

Car, après l'avoir lu au jour de l'an, vous le relirez jusqu'à la Saint-Sylvestre.

Nous ne terminerons pas cette revue de notre BIBLIOTHÈQUE sans vous recommander encore un ouvrage déjà consacré par un succès de dix ans aux bureaux du *Musée des Familles*, et qu'une nouvelle édition vient de rajeunir en le mettant au niveau des derniers progrès, c'est le livre des familles par excellence, c'est le cicerone de la maison entière, de la cave, de l'office, de la cuisine, de la salle à manger et du salon, c'est *la Science du bien vivre, guide de la maîtresse de maison*, « ouvrage indispensable à tous les ménages, a dit un critique spécial, épuisé par un succès qui ne s'est jamais ralenti, parce qu'il est toujours légitime et fondé sur une utilité réelle et un agrément incontestable. Ecrite avec un soin minutieux et une expérience consommée par ses spirituels et graves auteurs, MM. PAUL BEN et A. D***, *la Science du bien vivre* est le résumé le plus complet, le plus précis, le plus pratique et le plus attrayant de tout ce qu'ont laissé les maîtres du genre : Talleyrand, de Cussy, Brillat-Savarin, Carême, Laguipierre, Plumery, Etienne, etc., sur l'art de la table, sur le goût, sur le confort, sur les secrets de bien vivre pour son compte et de bien donner à dîner aux autres. Toutes les règles de la société polie se trouvent dans ce livre, depuis la cave jusqu'à la cuisine, depuis la salle à manger jusqu'au salon. La première partie est le plus piquant recueil des anecdotes gastronomiques et des spéculations de la bouche. La seconde partie est le vrai *Manuel de la maîtresse de maison* pour tous les détails du gouvernement de son intérieur : provisions, office, recettes, menus, renseignements innombrables pour toute saison, toute fortune et toute situation de la vie, — depuis le dîner d'amis (pas moins que les Grâces, pas plus que les Muses) jusqu'à la réception d'apparat : banquet, raout, bal, soirées, etc. La table seule de l'ouvrage contient, dans ses douze pages en petit caractère, des milliers d'indications, qui renvoient au chapitre et à la page spéciale, pour toutes les recherches imaginables et pour toutes les difficultés de la vie pratique, au point de vue économique et culinaire. »

La nouvelle édition, que nous recommandons à nos lecteurs, a été revue d'un bout à l'autre, mise au courant du progrès, améliorée dans sa typographie, tirée sur un beau papier, etc. Elle contient une centaine de jolies gravures, dont plusieurs ont été ajoutées à la place de gravures épuisées par les tirages antérieurs.

N. B. Le dernier chapitre, *l'Art d'utiliser les restes*, n'existe dans aucun autre traité et sera béni par les ménagères économes, c'est-à-dire par toutes les vraies ménagères.

Enfin nous espérons que rien ne manque à cette nouvelle édition pour justifier le titre excellent du livre, son introduction dans la *Bibliothèque du Musée des Familles* et la confiance de ses lecteurs et surtout de ses lectrices.

PITRE-CHEVALIER.

(Voyez sur la couverture de la livraison les titres et les prix des ouvrages, brochés et reliés, formant la *Bibliothèque du Musée des Familles.*)

REVUE DE L'ANNÉE 1862.

MARIA-PIA D'ITALIE ET ALEXANDRA DE DANEMARK. UN ALBUM ET UN ÉCRIN.

Année fatale aux rois. Elle s'ouvre par une hécatombe de princes à Lisbonne (voir nos Chroniques des premiers mois) et elle se ferme par la chute du roi et de la reine de Grèce. Celle-ci, — qui passait pour la plus belle femme du monde, — aura sa biographie très-curieuse, et son portrait fort ressemblant dans notre prochaine livraison.

En revanche, deux jolies princesses sont montées au trône ou sur ses degrés. Maria-Pia, fille de Victor-Emmanuel, a épousé le roi de Portugal, et Alexandra, fille du roi de Danemark, a épousé le prince de Galles, héritier de la couronne d'Angleterre.

Maria-Pia, née le 16 octobre 1847, est la filleule de Pie IX, qui l'a dotée de sa piété et de ses vertus, et lui a envoyé, pour sa corbeille de noces, un merveilleux cadeau. Il consiste en une double feuille d'or massif, s'ouvrant en forme d'album, qui contient enchâssées dans la partie intérieure deux reliques : un morceau du voile de la très-sainte Vierge et une épine de la couronne de Jésus. Ces deux reliques et les authentiques sont enchâssés dans les feuilles d'or, d'une épaisseur considérable, par un contour de pierres précieuses. Les deux faces extérieures sont ornées de deux miniatures exquises, correspondant à la place où sont enchâssées à l'intérieur les reliques. La miniature qui correspond à la relique du voile représente une *Ad dolorata*, l'autre un *Ecce Homo*.

Cette munificence a piqué d'honneur la commission municipale de Naples, qui a remis à la princesse Pia une magnifique parure en corail rose, valant trente mille francs, achetée chez le joaillier Casalta, parure que le

prince Napoléon avait eu l'intention d'acheter pendant son séjour à Naples pour la princesse Clotilde, lorsque le roi Victor-Emmanuel lui fit un cadeau semblable.

Cette parure se compose d'un collier à deux rangs, de plusieurs bracelets, de doubles épingles (dont une, d'un seul morceau, vaut trois mille francs et est d'une rare beauté), de douze gros boutons pour amazone, de boutons assortis pour manchettes, de peignes et d'épingles pour les cheveux.

Pour compléter et assortir cette parure, Casalta a dû attendre quatre ans, car les trois cents barques avec quatre mille pêcheurs qui vont de la Torre del Greco chaque année sur les côtes d'Afrique pour la pêche du corail, ne recueillent pendant toute une saison qu'un kilo à peine de corail rose.



La princesse Alex. de Danemark, fiancée à S. A. le prince de Galles. La princesse Maria-Pia, mariée à S. M. le roi de Portugal
Dessin de Mme Maria Chenu.

Cette parure a été placée dans un écrin en velours garni de clous à têtes de corail, et renfermée dans une charmante boîte en bois d'oranger, construite par le fameux Gargiulo de Sorrente.

L'inscription que porte la boîte est toute en marqueterie, et composée de plusieurs bois formant une charmante mosaïque.

Nous ignorons les cadeaux faits à la princesse de Danemark, mais nous savons ceux qu'elle a faits à son mari le prince de Galles. Ce sont, à ce qu'on nous assure, toutes les grâces de la beauté, si bien traduites par le crayon de Mme Maria Chenu, et toutes les qualités de l'esprit et du cœur.

LE ROI OTHON. LE SOUPER DE VENISE.

La chute du roi Othon et son arrivée à Venise ont rappelé le fameux chapitre du conte de Voltaire, où Candide soupe avec Martin dans une hôtellerie pleine de souverains détrônés.

— Messieurs, dit le roi Théodore, on m'a appelé *Votre Majesté*, et à présent à peine m'appelle-t-on *mon-*

sieur. J'ai fait frapper de la monnaie et je ne possède pas un denier; j'ai eu deux secrétaires d'Etat et j'ai à peine un valet; je me suis vu sur un trône et j'ai longtemps été à Londres en prison sur la paille; j'ai bien peur d'être



Les Français au Mexique; les ambassadeurs japonais; la canonisation des martyrs du Japon; le pape et les ecclésiastiques étrangers dans la chapelle Sixtine. Dessin de F. Lix.

traité de même ici, quoique je sois venu, comme Vos Majestés, passer le carnaval à Venise.

— Si, de nos jours, observe M. Texier, il prenait fantaisie à tous les rois découronnés d'aller souper à l'hôtel-

lerie de Voltaire, la table ne serait pas moins entourée qu'au temps de Candide; je crois même qu'il serait nécessaire d'y ajouter une rallonge.

— Les infortunes royales, ajoute le philosophe, ont cela de bon qu'elles ne découragent personne. Qu'un roi tombe quelque part, et aussitôt dix princes de bonne volonté se présenteront pour prendre la suite de ses affaires.

Voltaire a raconté le souper des princes déchus, mais le souper des princes prétendants ne serait pas un chapitre d'histoire moins curieux.

— Messieurs, voilà une singulière plaisanterie, dirait Candide. Pourquoi êtes-vous tous prétendants? Pour moi, je vous avoue que ni moi ni Martin nous ne le sommes.

— Je ne suis point un plaisant, répliquerait le premier, je suis un simple prince de l'Almanach de Gotha; mais je me sens une très-grande envie de faire souche de rois, et c'est pourquoi je brigue la succession du roi de Grèce, appelé à d'autres fonctions.

— Moi, dirait le second, je suis le frère cadet d'un prince souverain, mais je ne vous disimule pas que je m'ennuie fort dans la capitale du roi mon frère, où je passe ma vie à me promener et à faire parader un régiment de cavalerie, et c'est pourquoi vous ne vous étonnerez pas si je brigue la succession du roi de Grèce, appelé à d'autres fonctions.

— Messieurs, s'écrierait le troisième, je ne suis point aussi grand seigneur que vous, quoique je descende en ligne directe des empereurs d'Orient; mais j'ai sur vous l'avantage de n'appartenir à aucune des familles impériales, royales, ducales, et par conséquent de ne point traîner à ma suite des étrangers qui se partageraient les meilleurs emplois de mon royaume; et c'est pourquoi je brigue la succession du roi de Grèce, appelé à d'autres fonctions.

— Tout cela est bel et bien, dirait le quatrième, mais vous oubliez qu'il a été fortement question de me faire asseoir sur un trône transatlantique; le trône est tombé dans l'eau, mais à défaut de celui-ci je me contenterai de celui-là, et voilà pourquoi je brigue la succession du roi de Grèce, appelé à d'autres fonctions.

Et ainsi de suite jusqu'au dixième ou au vingtième, — et jusqu'au vote de l'assemblée des Grecs, — qui va nous rappeler que ces choses ne nous regardent point.

NOS SOLDATS AU MEXIQUE. UN LOUSTIC DE LA GLOIRE.

Ce qui nous regarde,— et ce que nous regardons avec fierté,— c'est la marche de nos soldats à travers les montagnes et les vallées, les chaleurs et les glaces, le *vomito* et les guérillas du Mexique.

Notre gravure vous montre nos braves à l'action sur le champ de bataille,— puissiez-vous lire bientôt: champ de victoire!

En attendant, l'anecdote étant notre seul domaine dans cette grande histoire, voici une aventure qui vous montrera que le Français est toujours le Français, — c'est-à-dire le loustic de la gloire, — au Mexique comme en Crimée, comme en Italie et comme en Chine.

On apprit un jour, à Orizaba, que des zouaves avaient vendu de la poudre à l'ennemi.

Furieux, indigné, le colonel résolut de faire un exemple. Mais d'abord il fallait découvrir le coupable.

Un faux Mexicain vint accoster un vieux zouave qu'on soupçonnait, et lui demanda très-adroitement à acheter de la poudre.

Celui-ci lui apporta quatre cartouches et exigea vingt francs.

Pris en flagrant délit, il fut sur-le-champ amené devant le colonel :

— Te voilà donc, misérable!

— Oui, mon colonel.

— Lâche!

— Oui, mon colonel.

— Infâme!

— Oui, mon colonel.

— Tu mourras demain comme un traître!...

— Pas demain, mais tout de suite et avec cette poudre que j'ai vendue; permettez-vous, colonel?

Et le zouave aussitôt chargea un pistolet, leva les yeux au ciel et tira sur lui-même avec une solennité comique.

Le coup partit, mais ne fit aucun mal.

— Acquitté! s'écria le soldat avec un grand éclat de rire.

— Comment? acquitté!

— Sans doute, mon colonel, la poudre que je vends aux Mexicains est du charbon pilé, et les balles sont d'argile! A la première rencontre, tous les fusils de l'ennemi rateront, et je vous ferai gagner la bataille!

LES AMBASSADEURS JAPONAIS. CURIOSITÉS JAPONAISES.

Passons au centre de notre gravure : aux ambassadeurs japonais, qui ont été les lions de Paris en 1862.

— Avez-vous vu les ambassadeurs japonais? — Voilà en quels termes on s'accostait à Paris, le printemps dernier. — Ce pays et ces personnages sont donc bien curieux? — Lisez notre réponse, puisée aux sources authentiques... de M. Oscar Comettant.

Le Japonais est un homme qui a les yeux bridés, le nez épaté, les lèvres épaisses et le teint d'un bilboquet en buis. Il vient au monde avec la jaunisse et la garde jusqu'à sa mort. Il porte un chapeau d'osier, des souliers de paille, se mouche avec du papier et adore le poisson cru.

L'empire du Japon se compose de trois mille huit cent cinquante îles, qui présentent une surface de terrain de douze mille cinq cent soixante-dix lieues carrées, couvertes de quarante millions d'habitants. Yédo, la capitale de ce vaste empire, ne compte pas moins de trois millions d'âmes. Le Japon a deux empereurs, l'un *temporel*, qui est l'empereur par excellence, l'autre *spirituel*, qui est le pape des bouddhistes; ils se fréquentent le moins possible, aussi vivent-ils en assez bonne intelligence.

Les Japonais ont la modestie de se croire nés quelques centaines de siècles avant le reste de l'humanité.

Ils se prétendent fils du soleil, neveux de la lune et cousins des étoiles. Ils comptent une douzaine de ciels et quatorze enfers. Ils en ont de glacés et de chauffés à blanc. Dans celui-ci, les réprouvés n'ont pour toute nourriture que du cuivre fondu. Dans celui-là, des morceaux de givre. Ici, on les force à se baigner dans du sang et des matières purulentes, qu'ils avalent en respirant; là un immense fleuve de cendre coule sur eux et calcine leur corps. L'enfer du Dante, à côté de ceux-là, est un vrai paradis.

Les Japonais passent pour de fort honnêtes gens. Cette réputation n'a rien d'étonnant pour qui connaît la sévérité de leurs lois. La peine de mort! voilà le châtiment le plus ordinaire.

Si vous aviez le malheur de tuer un chien, qui est un

animal sacré, ou celui de boire un verre de vin, qui est une boisson défendue, vous seriez pendu ou brûlé, comme le plus grand criminel.

Au Japon, le contribuable récalcitrant est conduit devant M. le percepteur, qui lui fait donner la bastonnade. C'est ainsi que l'impôt se prélève.

Les prisons de ce pays s'appellent *gokuya*, mot qui signifie enfer. Avouons qu'elles sont bien nommées.

Les malheureux condamnés sont entassés dans ces antres bâtis en forme de donjon, de telle façon qu'on en trouve d'étouffés. On leur jette la nourriture par un trou. C'est à qui se fera la meilleure part; tant pis pour le faible! il mourra de faim.

L'équité japonaise veut que, à crime égal, l'homme instruit soit plus puni que l'homme du peuple.

Est-ce aussi cette même équité qui autorise l'horrible supplice de l'étui?

On enveloppe la victime dans un étui d'osier assez épais pour que la flamme ne puisse mordre les chairs qu'avec difficulté, puis on jette le panier dans le feu. Au bout de quelques secondes, mille brûlures, légères d'abord, intolérables ensuite, viennent torturer horriblement le condamné; fou de douleur, il saute instinctivement dans son panier et, à chaque mouvement, est l'objet des applaudissements de la foule qui se croit au théâtre.

Panem et circenses ! Le peuple est partout le même : à Yedo comme à Rome, il faut qu'il s'amuse.

Les Japonais vont au théâtre, donnent des soirées, des concerts, des bals et des banquets. Mais le plaisir le plus recherché, comme le plus cher au Japon, le voici : un artiste, appelé *débiteur de cancans*, va, de salon en salon, raconter, moyennant une certaine somme et le plus d'esprit possible, les scandales de la ville.

— Une maîtresse de maison, dit notre spirituel collaborateur Oscar Comettant dans ses *Variétés japonaises*, ferait mesquinement les choses, si elle ne procurait pas à sa société un de ces artistes du cancan.

Ce sont les petits journaux, les *Nouvelles à la main*, les *Figaros* de l'empire japonais.

Les ambassadeurs ont promis d'en amener quelques-uns à Paris, à leur prochain voyage en Europe.

LES TOUAREGS. LE SAHARA. LES MOUSQUETAIRES AU DÉSERT. LE ZOUAVE-ROI.

Après les Japonais voici les Touaregs, qui ont aussi fort amusé les Parisiens.

Les Touaregs viennent du fond du Sahara.

Leurs tribus, fortes de trente mille guerriers environ, rançonnent les caravanes qui tentent de se soustraire au droit de passage qu'elles ont établi sur leur territoire.

Le Touareg manie avec une égale habileté le fusil, le yatagan, la flèche et la lance; il est fort, brave, intelligent. Dans les combats, il monte une espèce de dromadaire, très-rare et très-cher, appelé *mohavi*. Ce précieux quadrupède, d'une sobriété sans rivale et d'une rapidité extraordinaire, ne fait pas moins de soixante lieues par jour. Vêtu à peu près comme l'Arabe, le guerrier touareg a le visage enveloppé jusqu'aux yeux par un haïk. Cette espèce de cache-nez, qui a tant intrigué nos badauds, sert à arrêter le sable soulevé par le simoun; il empêche aussi l'air brûlant du Sahara d'arriver brusquement aux poumons. Ce n'est pas là tout à fait le ciel de Nice !

— La vue, dit M. Louis Noir, est éblouie par les sables; l'ouïe ne peut percevoir aucun son distinct; elle se fatigue d'un petillement sourd, vague, insaisissable, qui éclate partout et nulle part.

C'est dans ces contrées terribles que vit le Touareg. Heureusement il n'y a pas de désert sans oasis, et le Sahara en compte beaucoup.

Il y aurait injustice à ne considérer les Touaregs que comme des pillards; ils sont aussi commerçants. C'est aux marchés de Tell, quelquefois même jusqu'à Alger, qu'ils vont porter la laine de leurs troupeaux et les plumes d'autruches qu'ils ont recueillies dans leurs chasses.

Disons maintenant ce que ces visiteurs lointains sont venus faire à Paris; car ce n'est pas apparemment pour y chasser l'autruche.

Placés entre nos possessions d'Afrique et le Soudan, les Touaregs veulent devenir les courtiers du commerce immense que nous pouvons établir avec l'Afrique intérieure, peuplée par soixante millions de nègres qui produisent immensément comme culture et comme industrie.

Converti par notre voisinage à des mœurs nouvelles, le guerrier touareg va déposer sa lance, et, de pillard qu'il était, devenir notre commissionnaire en marchandises; c'est plus honnête; c'est aussi plus lucratif et moins dangereux. De son côté, la France vient de doter ces contrées sahariennes de huit puits artésiens. Les petits cadeaux entretiennent l'amitié, et celui-ci n'est rien moins qu'un bienfait.

Les Touaregs, d'ailleurs, sont tout disposés à marcher dans les voies du progrès que nous venons de leur ouvrir.

Tout récemment, ils sont venus à Alger acheter le matériel nécessaire pour perforer le sol et obtenir un jet d'eau.

Bien mieux! on les a vus sortir de la première librairie de la ville avec une véritable bibliothèque sous le bras.

Parmi ces ouvrages, presque tous sérieux, il ne se trouvait qu'un seul roman, et, dussions-nous *blesser la modestie* de notre illustre confrère Alexandre Dumas, nous dirons que ce roman était *les Trois mousquetaires*. Ce chef-d'œuvre du conte en beaucoup de volumes avait été demandé par la reine du pays, une charmante Italienne, ancienne bouquetière à Milan !

Destinée étrange, qui rappelle celle du zouave Fournier. Fait prisonnier à Biskara, il devint, après les aventures les plus romanesques, roi d'une ville du Soudan.

Une caravane anglaise et française rencontra un jour l'ex-*zouzou*, le turban sur l'oreille et la pipe à la bouche, jouant à saute-mouton avec ses ministres des finances et de la justice !

Ce qui est autrement sérieux que cette royauté pour rire, ce sont les résultats certains de l'ambassade touareg :

1° La mise en culture du désert, où croîtra la canne à sucre et le coton ;

2° L'exploitation commerciale du Soudan, le plus fertile pays du monde.

ROME. L'AMÉRIQUE. PARIS. FAITS DIVERS.

Pour le dernier compartiment de notre gravure, la grande cérémonie romaine de la canonisation des martyrs du Japon, voyez notre *Chronique* de juillet dernier, dans laquelle M. Hector de Callias a tracé de sa plume brillante un tableau saisissant de ce dernier concile catholique.

Le retour de nos évêques et de nos prêtres a été aussi un événement en France. La foule se pressait autour des chaires, pour entendre le récit du voyage de Rome, comme autrefois autour des croisés pour écouter la prise

de Jérusalem. Un de nos amis nous écrivait de Nantes, le mois dernier : « L'abbé Fournier, notre éloquent et bien-aimé curé de Saint-Nicolas, est revenu enfin de la ville éternelle, et il n'a point regretté les splendeurs de Saint-Pierre, de Sainte-Marie Majeure et de Saint-Louis des Français, en rentrant dans l'admirable église de granit breton achevée par ses soins et son courage. Dès le lendemain de son retour, il racontait son pèlerinage à ses ouailles, que dis-je? à toute la ville de Nantes, accourue dès l'aube du jour autour de la tribune sacrée. Vous qui l'avez entendu et jugé à Paris (1), quand, sous prétexte de siéger à la Constituante, où il avait la sagesse de laisser hurler les loups, il remplissait vos églises de sa parole évangélique à côté des Lacordaire et des Ravignan, vous pouvez vous figurer ce qu'il a déployé ici de foi et de charité, d'esprit et de cœur, de force et de grâce, de tact et de mesure, dans ce récit de son voyage et de son séjour à Rome. C'est toujours et mieux que jamais le plus aimable des apôtres, etc. »

La guerre d'Amérique a rempli toute l'année 1862, et menace de remplir toute l'année 1863. Nous en avons relevé en passant quelques épisodes caractéristiques, et le charmant *Voyage de Marcel Bonneau*, raconté ici même par M. Oscar Comettant, vous fait connaître plus que la guerre d'Amérique, en vous révélant *l'Amérique elle-même telle qu'elle est.*

L'année 1862 a vu encore la mort d'Halévy et du duc Pasquier, dont nous avons parlé en leur temps; l'inauguration du boulevard du Prince-Eugène, dont nous parlerons bientôt; celle des paquebots transatlantiques à Marseille et à Saint-Nazaire; celle du musée Campana, que nous avons décrit spécialement (2); le passage du vice-roi d'Egypte; les incendies russes (voir notre numéro de juillet dernier); l'ouverture des chemins de fer de Blidah à Alger, et de Redon et de Nantes à Lorient (voir nos précédentes *Chroniques*, la chute de Garibaldi à Aspromonte (*ibidem.*), et les événements littéraires et artistiques dont nous passerons la revue en janvier, avec celle des morts illustres ou notables.

Mais nous ne remettrons point notre salut aux deux nouveaux théâtres inaugurés en octobre sur la place du Châtelet : le Cirque impérial et le Théâtre-Lyrique, qui annoncent le Grand-Opéra, à peine sorti de terre en 1862.

Nous avions fait justice de leur extérieur, — qui nous a rappelé des dessus de malles gigantesques; nous rendons les armes à leur intérieur, qui signale de grands progrès dans l'utile et l'agréable. *Utile dulci.*

Cet intérieur est riche, commode, spacieux, confortable. Ce qui le distingue surtout, c'est le mode tout nouveau d'éclairage et de ventilation.

Le public est entièrement soustrait aux effets de la combustion du gaz, l'éclairage se faisant sans tube ni bec apparent d'aucune sorte.

La lumière produite dans le cintre se trouve ramenée par un réflecteur d'une grande force sur un plafond en cristal, d'où elle se répand dans toutes les parties de la salle. — Voilà pour l'éclairage.

La question de ventilation, si importante dans les théâtres, n'a pas été traitée avec moins de bonheur. Toutes les places, dit M. Friès, y compris celles du parterre, sont munies de conduits de rentrée d'air.

Ces conduits sont en communication avec le cintre de la salle.

L'air nouveau est puisé au square de la tour Saint-Jacques par une voûte passant sous l'avenue Victoria.

En hiver, deux puissants calorifères chauffent cet air et le distribuent dans la salle.

Quant à la sortie de l'air, elle s'effectue par une lanterne placée sur le comble de l'édifice.

Ce que ces théâtres ont de mieux à l'extérieur, c'est la vue de leurs galeries. De là, en effet, on aperçoit les quais de la Seine, la masse imposante du Palais de justice, ses vieilles tours et la flèche élancée de la Sainte-Chapelle. Mais un monument n'est pas une fenêtre, et faire l'éloge de sa vue n'est pas faire l'éloge de son architecture.

L'ouverture du Théâtre-Lyrique a été une ovation pour tous ses artistes, — et spécialement pour Mme Carvalho, la femme du nouveau directeur.

— On ne peut se faire une idée, dit M. de Rovray, de l'accueil que cette grande artiste a reçu quand elle a chanté l'*Abeille*, un chef-d'œuvre de légèreté idéale, de grâce et de goût. La salle éclatait en transports. Mme Carvalho va rentrer par *Faust*, mais elle n'entend pas se vouer au service d'un seul maître ni à l'interprétation d'une seule œuvre. Elle passera en revue ses plus beaux rôles, ses succès les plus populaires. Elle donnera des représentations de *la Reine Topaze*, de *la Fanchonnette*, des *Noces de Figaro*, de *la Perle du Brésil*. Il est juste que tous les auteurs et tous les compositeurs, les vieux et les jeunes, les morts et les vivants, profitent de la nouvelle salle et de la vogue forcée, pour ainsi dire, qu'obtient tout ce qui se joue dans ce nouveau théâtre. On pourrait, à la rigueur, éclairer la scène et la salle sans rien jouer du tout; on ferait encore des recettes. On a dit très-justement que c'est déjà un beau spectacle pour les Parisiens qu'un mur derrière lequel il se passe quelque chose. Songez si l'on n'est point curieux de voir une salle éblouissante, éclairée par un foyer lumineux dont on augmente ou l'on diminue à volonté l'intensité et l'éclat; des loges à salon qui n'ont rien à envier, ni pour la commodité ni pour le luxe, aux loges si vantées de la Scala, de San Carlo, du théâtre de la Reine et de Covent Garden; un foyer d'une grande richesse et d'un goût parfait, des couloirs à dégagements multiples et fort bien chauffés, ce qui dans cette saison est essentiel; un ventilateur enfin qui est rentré dans l'ordre, et qui n'enrhume point le public sous prétexte de l'aérer. On s'abonnerait à la nouvelle salle du Théâtre-Lyrique rien que pour y lire son journal et pour y prendre sa demi-tasse de café.

(1) Voir le tome XVI du *Musée des Familles*, p. 153.

(2) Le musée Campana, disions-nous, renouvellera en France l'art industriel, et particulièrement l'art des bijoux. (Voyez, t. XXIX, p. 352, notre gravure du fameux collier étrusque or et émeraude.) Nous avons déjà remarqué cette renaissance chez Castellani, chez Rudolphi et chez Lemaire. Ce dernier surtout, dont nous avions signalé les petits chefs-d'œuvre (t. XXIX, p. 127), s'est inspiré avec autant de bonheur que de goût des parures antiques du nouveau musée. Il en a saisi et modernisé le côté gracieux et élégant dans une foule d'objets qui vont faire fureur cet hiver chez les amateurs et les belles dames : ce sont des urnes en boutons d'oreilles, avec grenats et filigranes ou avec calottes en arabesques, jetant une pluie de perles et de grains d'or; des broches de châles, imitées des fibules romaines, ornées de têtes allégoriques et de fleurettes exquises; des restaurations du beau collier d'Etrurie, tout en or, à pointes régulières et serrées, reliées par des entre-deux mobiles d'une souplesse et d'une opulence merveilleuses; le célèbre collier dit de Sapho, qu'on avait tant défiguré, et que M. Lemaire restitue en véritable archéologue.

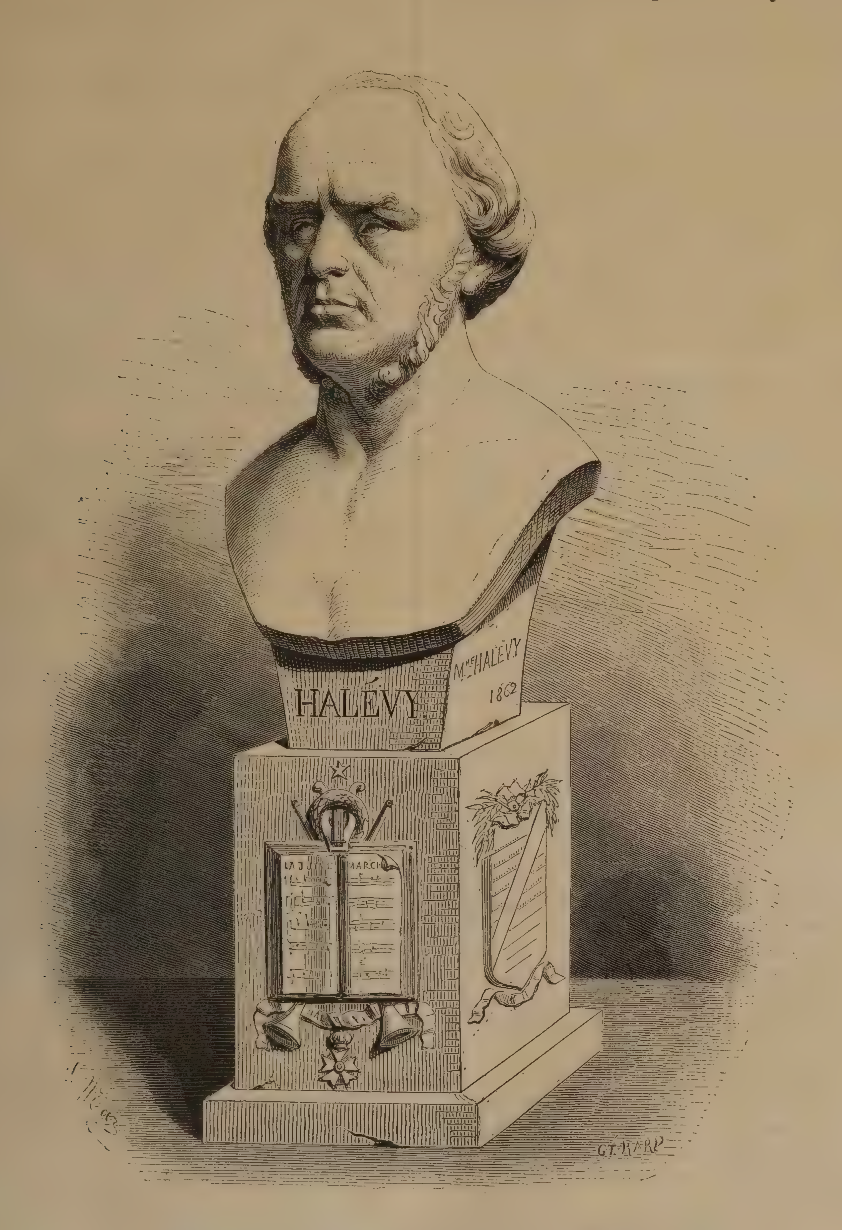
Le grand maîtrre de l'orfévrerie artistique, M. Froment-Meurice, a puisé aussi au Musée Napoléon III, et nous faisons graver une de ses œuvres capitales qui avait devancé et qui confirme l'enseignement des nouvelles galeries.

A plus forte raison la foule y accourt et y reste en permanence pour entendre et applaudir des artistes tels que Mme Carvalho, Mme Cabel, Mme Faure-Lefebvre, une acquisition précieuse ; Mme Viardot, Mlle Girard et Battaille, et Monjauze, et Sainte-Foy, et Balanqué, et tant d'autres que je passe pour ne point transformer cet article en calendrier. —

L'EXPOSITION DE LONDRES.

Encore un mot sur l'Exposition de Londres. Mais un un seul mot de conclusion et un seul regard d'adieu.

Des briques jaunes, de la fonte, du verre, voilà en résumé Kensington-Palace. Tout cela vous avait la grâce d'une forteresse et la gaieté d'une prison.



Buste de F. Halévy, d'après Mme F. Halévy. (Voyez pages suivantes.)

Mais quelle masse de matériaux remuée par la main des hommes ! Pour élever leurs pyramides, les Egyptiens employaient des peuples et des siècles entiers ; six mois ont suffi aux Anglais pour bâtir leur colosse de pierre et d'airain, sans se déranger un instant de leurs affaires. En regardant ce gigantesque monument, on n'admirait pas, mais on s'étonnait. C'est déjà beaucoup. On a calculé que si toutes les colonnes de fonte de cet immense édifice étaient placées bout à bout, elles couvriraient une étendue de terrain de plus de cinq milles.

Autant l'extérieur du monument était glacial, autant l'intérieur était éblouissant.

Le bleu d'azur, le vermillon, le jaune d'or cachaient partout la fonte et le bois.

— Dans ce palais des fées, dit M. Dalloz, deux grandes rosaces en vitraux, placées aux deux extrémités du long

bras de la croix formée par l'édifice, lancaient des éclairs prismatiques au milieu des flots de blanche lumière qui pénétraient par les dômes.

Mais ce qui était le plus merveilleux, c'est l'aspect général de la salle, *décorée par le génie de tous les peuples!* Nous avons eu le bonheur de constater nous-même que la France, tout en se maintenant, sous le rapport artistique, à la hauteur de sa juste renommée, a marché vers l'industrie d'un large pas, aussi bien dans l'exécution matérielle que dans la conception.

L'empressement avec lequel la foule s'est constamment portée vers notre *carré*, les éloges de tous les visiteurs en face de nos vitraux, de nos bijoux, de nos bronzes, de nos meubles, etc., sont bien faits pour flatter notre amour-propre national. Un grand personnage russe qui se trouvait à l'Exposition ne désignait jamais le *carré* français que par ces mots: *le carré du bon goût*.

Et maintenant vienne l'Exposition de nos artistes au Salon de 1863, — vienne l'Exposition permanente qui se prépare à Paris, — et l'Exhibition de Londres ne vivra plus que comme le souvenir d'un immense échec.

LES LOTERIES. UN CHATEAU ALLEMAND... EN ESPAGNE. LES NUMÉROS DU CURÉ.

L'année 1862 a été une année de loteries.

Loterie de bienfaisance, loterie de Saint-Point, loterie de Notre-Dame de la Garde, loterie de Saint-Vincent de Paul, etc.

Les bureaux de tabac sont tapissés de billets de toutes couleurs; il y en a de verts, de rouges, de safran, de lilas, de gris-perle. C'est fort joli, comme coup d'œil.

Hâtons-nous de dire que toutes ces loteries ont un but très-louable (1), et qu'à chaque tirage l'administration fait connaître au public les noms des personnes gagnantes.

Pourquoi la fameuse loterie de Francfort-sur-le-Mein n'agit-elle pas de même en 1835?

En prenant un billet de vingt francs, on pouvait gagner à cette célèbre loterie tout ce qui suit :

Le titre féodal de baron autrichien, seigneur de Hutteldorff, le titre de baron de Neudenstein en Illyrie et de Koschelinde en Carniole: pour plus d'un million de florins de terres et châteaux; une collection de cent trente et un tableaux de maîtres des premières écoles, évalués à cinquante, deux cent cinquante florins, enfin une magnifique toilette de dame châtelaine, estimée à elle seule plus de dix-huit mille florins!

Je demande qu'on me présente le très-noble, très-puissant et très-heureux seigneur de Hutteldorff, s'il n'est pas... mort.

J'ai passé à Francfort et j'ai demandé où se trouvait le fameux château de Hutteldorff. Un plaisant m'a répondu : *En Espagne.*

Le galant et somptueux Louis XIV avait imaginé pour la cour de Versailles des loteries d'une munificence toute royale.

Les dames y gagnaient d'élégantes toilettes et de brillantes parures.

— Le curé d'une pauvre paroisse, raconte M. Béliard, prêchait un jour contre la loterie. « Je ne sais que trop ce que vous faites, disait-il à ses ouailles; s'il vous arrive de rêver du numéro cinq, du numéro vingt, du numéro soixante, vous vous hâtez d'acheter ces numéros, sans songer que la religion et la raison vous défendent de croire aux songes. » Le sermon fini, le digne homme descendit de chaire, bien convaincu et heureux d'avoir touché son auditoire.

Mais tout à coup une pauvre vieille femme s'approche de lui :

— Monsieur le curé, dit-elle, voulez-vous avoir la bonté de me redire les trois numéros que vous venez de donner dans votre sermon.

Robuste conscience de joueuse!

Encore une anecdote, et nous en aurons fini avec les loteries.

L'histoire est toute fraîche et certainement inédite.

Un cordonnier de Paris prend un billet de loterie et le place sur son établi entre deux semelles de souliers. Un soir, il lui prend fantaisie de fumer une pipe; pas d'allumette; le billet est là; sans y faire attention le cordonnier le prend et l'approche du poêle; mais tout à coup il remarque sa distraction, éteint la flamme et replace le billet, diminué d'un bon quart, sous une tige de botte.

Au même instant, il entend crier dans la rue : « Liste des numéros gagnants de la loterie de X***, dix centimes, deux sous! »

La liste est achetée, le billet confronté; il est sorti! Le pauvre homme a gagné deux cents francs.

Après une nuit sans sommeil, notre cordonnier se présente à l'administration des loteries, palpe les deux cents francs et achète pour deux francs... d'allumettes.

UN DUEL. LA CARTE D'UN DÉJEUNER.

Encore une loterie, hélas! celle du duel, — à laquelle un galant homme a perdu la vie.

Tout le monde connaît l'issue si malheureuse de la rencontre de M. le duc de Caderousse-Grammont et de M. Dillon, rédacteur du *Sport*.

Ce fut dans la forêt de Saint-Germain qu'eut lieu, le 22 octobre dernier, ce duel à jamais regrettable.

Le combat était à peine engagé, que M. Dillon, frappé dans la poitrine, au-dessus du mamelon droit, s'affaissait sur lui-même sans prononcer une parole; la mort avait été instantanée; le poumon était atteint.

Le combat n'avait duré que deux secondes.

— Je suis mort! disait un homme d'esprit en tombant de la sorte, mais qu'est-ce que cela prouve?

Lorsqu'on reconnut que M. Dillon avait cessé de vivre, son adversaire et trois des témoins crurent prudent de s'éloigner.

Seul, M. le vicomte Louis de Noé resta pour faire transporter le cadavre à Saint-Germain.

Plût à Dieu que ces deux adversaires eussent rencontré sur le terrain le héros de l'histoire que voici :

Deux journalistes allaient se battre à l'épée, lorsque les témoins furent assez heureux pour amener une réconciliation et décider un déjeuner.

Mais quel serait l'amphitryon de ce déjeuner? Payer la carte, c'était faire l'aveu de ses torts; là-dessus, la discussion recommence, on remet l'épée au vent.

Tout à coup le curé du village apparaît, son bréviaire à la main.

A son aspect, le combat s'arrête un moment, et les témoins s'empressent de raconter au prêtre la tentative de conciliation qui vient d'avorter.

— Eh bien! mes enfants, dit le bon curé, tout s'arrangera, je m'en charge; embrassez-vous et suivez-moi au presbytère, c'est moi qui payerai... la carte du déjeuner.

(1) Surtout la loterie de Saint-Point, à 25 centimes, qui rappelle la rançon de Du Guesclin, donnée par les plus pauvres fileuses, et qui a sauvé et racheté le dernier asile de notre grand poëte.

JEAN CRÉPIN. DEUX AVARES ET UN HÉROS.

Ce n'est pas notre faute si le plus grand événement... des événements secondaires de l'année a été le jugement des époux Favre, de Lyon, héritiers et empoisonneurs de Jean Crépin.

Nous devons à ce procès célèbre la révélation d'un type incomparable d'avarice.

A côté de Jean Crépin, le Grandet de Balzac est un débauché, et l'Harpagon de Molière un prodigue.

Harpagon, en effet, soufflait une chandelle, mais laissait l'autre allumée.

Crépin vivait dans une obscurité complète et se contentait du clair de la lune.

Peut-être voyait-il dans les ténèbres, comme les chats et les albinos!

Voici l'ordinaire de cet avare perfectionné :

Il achetait au rabais de vieilles croûtes de pain et se faisait de la panade pour toute la semaine. Comme c'était là toute sa nourriture, l'estomac ne tardait pas à se révolter. Que faisait Crépin?

Il tirait de l'armoire une bouteille de vieux rhum (héritage paternel) et la plaçait à côté de la redoutable panade.

— Allons, mon pauvre ami, se disait-il; une fois ta soupe mangée, tu boiras, pour te dédommager, un bon verre de liqueur.

Mais quand la soupe était avalée, le naturel revenait au galop, la précieuse bouteille reprenait le chemin de l'armoire, et Crépin de dire :

— Bah! puisque j'ai mangé ma soupe... ce sera pour une autre fois...

Quand il est mort, la bouteille était encore cachetée!

Cette aventure nous en rappelle une autre qui en est le digne pendant.

Une pauvre vieille femme habitait un affreux réduit, où elle gelait en hiver, grillait en été et souffrait de la faim en toutes saisons. Cette malheureuse fut découverte par une société de bienfaisance, qui s'empressa de lui envoyer une dame de charité.

Celle-ci la trouva un jour très-irritée contre la société :

— Les riches!... oh! les riches... murmurait la *pauvresse* en froissant le bon de viande que la dame venait de lui donner.

— Eh bien! ajouta doucement la visiteuse, ils sont quelquefois bien malheureux.

— Vraiment?

— Moi qui vous parle, dans deux jours peut-être, je serai ruinée.

— Vous, madame, et comment?

— Mon mari a eu l'imprudence de se porter caution de trente mille francs pour un ami. L'échéance tombe après-demain, et l'ami... s'est sauvé en Belgique. Si nous ne trouvons pas cette somme, que déjà nos plus intimes connaissances nous ont refusée, nous sommes ruinés, je le répète.

La pauvresse alors se pencha vers sa visiteuse et lui dit tout bas :

— Je vous trouverai cette somme.

— Vous?

— Oui, là, dans mon secrétaire; une lettre de change, deux bonnes cautions et un intérêt *raisonnable*, c'est tout ce que je vous demande.

Comme on le pense bien, l'offre fut refusée; la prêteuse reçut une verte réprimande, et la dame de charité sortit indignée.

Mais elle n'avait pas fait trois pas dans l'escalier, que la vieille avare ouvrait brusquement sa porte en s'écriant :

— Et mon bon de viande, madame! vous emportez mon bon de viande!...

. . . .

Consolons-nous de ces vilenies par un des plus nobles traits de l'histoire morale de l'année, que nous lisons dans les feuilles de la Gironde :

Il y a environ deux mois, le Bordelais Civrac se trouvait traduit devant les tribunaux, comme insoumis à la loi du recrutement.

Au lieu d'aller rejoindre son régiment, Civrac était parti pour San-Francisco, qui, ainsi que chacun le sait, n'est pas une garnison française. Au lieu de monter la garde, il cherchait de l'or.

Après bien des efforts, le Bordelais se trouva à la tête de quinze mille francs; il en bourra une robuste ceinture, véritable coffre-fort en cuir, et s'embarqua sur *l'Hirondelle* pour les bords de la Gironde.

Civrac faisait les plus beaux rêves du monde, lorsqu'une nuit le feu prit à bord de *l'Hirondelle*; il n'y avait qu'une chance de salut : se précipiter à la mer. Heureusement la côte n'est pas éloignée, et Civrac se met à nager, malgré le poids de son or. Il est sur le point d'arriver. Tout à coup il entend une voix qui lui crie : « Sauvez mon enfant! sauvez mon enfant! » Il se retourne; une femme disparaît dans les flots; près d'elle, une fille de cinq ans se débat au milieu des vagues. Le généreux Bordelais n'hésite pas : il arrache sa précieuse mais trop lourde ceinture, saisit l'enfant, et les voilà bientôt sur le rivage.

Plus tard, il arrive à Bordeaux, n'ayant pour tout bien que l'enfant qu'il avait sauvé et qu'il nourrit aujourd'hui de son travail.

Avons-nous besoin d'ajouter qu'en récompense d'un pareil dévouement, le tribunal a décidé que Civrac resterait dans ses foyers? ce qui ne l'empêchera pas, nous l'espérons, d'être médaillé un jour... d'un prix Montyon.

FROMENTAL HALÉVY.

Voici le portrait de la plus illustre victime de l'année, de l'immortel auteur de *la Juive*, de notre cher et glorieux collaborateur, Fromenthal Halévy. Ce portrait est l'œuvre de sa digne femme, de son inconsolable veuve, de Mme Halévy elle-même, qui a bien voulu nous donner ce buste parlant, taillé de ses habiles et pieuses mains.

Nous avons si souvent parlé d'Halévy dans le *Musée des Familles*, qui publiait son dernier travail le jour même de son convoi, qu'il ne nous reste plus qu'à résumer les traits principaux de sa vie.

Jacques-François-Fromenthal Halévy naquit à Paris le 27 mai 1799. Élève bien-aimé de Chérubini, premier grand prix en 1819, il passa deux ans à Rome, et revint à Paris produire cette série de chefs-d'œuvre qui ont illustré son nom.

La noblesse du style, la profondeur de l'expression, la suprême distinction de l'harmonie, la richesse du coloris instrumental, l'inspiration surtout et la grandeur, telles sont les qualités qui distinguent Halévy, notamment dans l'air de *Rachel, la Bénédiction de la Pâque*, la cavatine des *Mousquetaires*, les romances du *Val d'Andorre*.

Halévy a fait plus de trente opéras! Dix de ces opéras ont atteint la centième représentation.

Tout le monde connaît ces chefs-d'œuvre qui s'appellent *la Juive, l'Eclair, Charles VI, les Mousquetaires de la reine, la Fée aux roses, la Dame de pique, le Nabab,*

la Reine de Chypre, *Ginevra*, *le Val d'Andorre*, etc.

Appelé à l'Institut en 1836, après la mort de Reicha, Halévy devint, en 1854, secrétaire perpétuel de l'Académie des beaux-arts.

Il était professeur au Conservatoire impérial de musique, membre du Consistoire central des israélites de France et commandeur de l'ordre impérial de la Légion d'honneur.

Halévy n'était pas seulement un compositeur de génie; ses *Etudes sur les beaux-arts*, ses *Souvenirs et portraits*, l'ont placé au premier rang de nos écrivains, et les abonnés du *Musée des Familles*, au moment même de sa mort, pouvaient apprécier ses dernières pages dans la charmante *Vie du baron Desnoyers*.

C'est le 17 mars dernier, à Nice, que l'illustre compositeur s'est éteint, sans souffrance, dans les bras de sa femme et de ses enfants.

Son corps a été transporté à Paris, où ses obsèques ont eu lieu au milieu d'un immense concours.

Princes, ministres, sénateurs, amiraux, académiciens, banquiers, journalistes, tout Paris y assistait. Il y avait surtout beaucoup d'amis. Personne n'en comptait plus que cet homme, si modeste et si bon, qu'aucun succès n'a jamais enivré, qu'aucune critique n'a jamais aigri.

Terminons cette trop courte notice par une anecdote qui prouve l'exquise simplicité de son caractère.

Halévy se promenait un jour dans le parc de Saint-Cloud; survient un petit joueur d'orgue, qui se met en devoir d'écorcher le grand air de *la Juive*. Halévy s'esquive; mais à peine a-t-il fait cent pas, qu'il se trouve nez à nez avec un second joueur d'orgue, *écorchant* aussi le grand air de *la Juive;* Halévy court de plus belle; il est sauvé; il va échapper à cet horrible charivari, quand il est arrêté tout à coup par un troisième assassin... c'est-à-dire un troisième joueur d'orgue, écorchant toujours le grand air de *la Juive*.

Halévy n'y tient plus, il s'élance sur ce dilettante de la haute Savoie, prend son instrument et se met à exécuter lui-même le grand air de *la Juive!*

— Tiens, mon ami, dit-il, voilà comment cela se joue.

— Vous croyez? demanda le Savoyard; est-ce que vous êtes *aussi musicien*, vous?

— Quelquefois, lui répondit Halévy, en lui glissant dans la main une belle pièce blanche.

(Voyez sur F. Halévy notre *Chronique* d'avril 1862.)

PITRE-CHEVALIER.

(A la prochaine livraison, la fin de la Revue de l'année 1862.)

P. S. Nous venons d'assister à l'un des plus éclatants succès de la scène française. *Le Fils de Giboyer*, comédie de M. Émile Augier, jouée avec un entrain et un ensemble merveilleux par MM. Samson, Provost, Got, Delaunay, Mmes Arnould-Plessy, Nathalie et Favart, va soulever des objections et des enthousiasmes aussi vifs que *le Mariage de Figaro* de Beaumarchais. C'est le même feu roulant de traits d'esprit, d'observation et de satire, de gaieté et de hardiesses, de mots qui feront proverbes, d'épigrammes gauloises, de railleries salées, etc. Plus, une émotion qui va jusqu'aux larmes au troisième et au quatrième actes. Nous reparlerons de ce triomphe, qui n'a qu'un malheur, celui d'affliger des vaincus.

ÉTUDE SUR LES COULEURS, PAR CHAM. LE ROUGE.



« Si votre femme vous ennuie, achetez-lui un châle rouge et menez-la promener du côté des abattoirs; vous vous en trouverez bien. »

Paris. — Typ. Hennuyer, rue du Boulevard, 7.

POTSDAM ET SANS-SOUCI.



Vue du moulin de Sans-Souci. Dessin de F. Thorigny.

Deux résidences royales jouissent, dans le monde, d'une grande célébrité : Versailles et Potsdam ; elles doivent cette renommée universelle à deux rois, qui sont deux antithèses couronnées : Louis XIV et Frédéric, tous deux ayant reçu de l'histoire le titre de *grand ;* l'un fastueux comme un satrape, belliqueux avec l'épée de ses généraux, égoïste comme le soleil, sa *pièce* héraldique ; voluptueux par ostentation plus que par tempérament, protecteur des arts et ne les enrichissant pas, cherchant le bonheur sur le trône sans le trouver, et se résignant pompeusement à l'ennui ; heureux de passer pour heureux ; brave comme tous les rois de sa race, mais sans vouloir se hasarder dans les grands périls ; allant en guerre en carrosse, avec l'escorte de ses favorites ; poussant à l'extrême la noble vertu de la nationalité pour la gloire de la France, mais de la France incarnée en lui. Il fit bâtir Versailles pour

ne plus voir le doigt indicateur de la mort, qu'il voyait trop, du haut de Saint-Germain, dans le clocher de la royale nécropole de Saint-Denis.

L'autre est un roi soldat : il a connu le génie fier et belliqueux de son peuple, et il veut élever la Prusse au rang de grande nation. Il aime la gloire, et il n'aimera jamais qu'elle; cette favorite lui suffit ; c'est à elle qu'il réserve ses prodigalités et les épargnes de son trésor. Le faste et la pompe lui répugnent; son costume élève la simplicité jusqu'à l'abus ; il lui faut le drap grossier qui convient au bivac et à la dure alcôve des tentes; il lui faut le gant rude qui sait étreindre une épée ; il lui faut l'épaisse culotte de peau qui use le cheval et n'est pas usée par lui. C'est le Charles XII de la Prusse, et, comme lui, il donnera des déplaisirs mortels à ses voisins dans une guerre de sept ans. Si cette longue bataille lui fait des loisirs, il les consacrera aux fortes études, aux arts, aux belles-lettres, aux amitiés illustres. Son Versailles de Potsdam est un cabinet de travail, entouré d'ombrage et de solitude; il laissera le sérail aux sultans de Stamboul.

Cette grande physionomie de roi est encore vivante au *Residenzschloss* de Potsdam. Il n'y a pas eu là de révolution comme à Versailles; tous les meubles ont gardé leur place dans les appartements du grand monarque; lui seul est absent, et l'on s'attend toujours à le voir rentrer. Les goûts de l'artiste et du lettré se retrouvent encore sous ces lambris royaux, qui retentirent de l'archet de de Wieland et de la voix sonore de Voltaire. La bibliothèque abonde en ouvrages français; le pupitre à musique étale encore une fugue de Bach; la table de travail est noircie de l'encre qui servit à écrire le poëme de l'*Art de la guerre;* le sopha est ravagé par les amateurs de reliques, mais cette dévastation atteste son authenticité; le chapeau, l'écharpe, le garde-vue attirent le regard et font rêver le visiteur ; c'est le privilége des minuties attachées au souvenir d'un grand homme. Que ne donnerait-on pas pour voir et toucher le baudrier d'Alexandre, ou le manteau troué de Jules César ! Par malheur, les hommes ne respectent rien : ils ravagent les pyramides ou le mobilier de Louis XIV avec la même facilité. Le génie de la destruction est l'éternel conseiller du monde. La ruine est le meuble de l'univers.

Ces tristes réflexions vous accompagnent partout à Potsdam ; car en aucun lieu on ne retrouve en si haut degré le respect qu'on doit aux reliques augustes. Ainsi, dans le château bâti par le grand Frédéric, sur une éminence qui domine la ville, on voit encore la pendule que le roi avait l'habitude de monter lui-même, et qui s'arrêta, comme par miracle, au moment même de sa mort, à deux heures vingt minutes, le 17 août 1786. Le fauteuil sur lequel il rendit le dernier soupir garde les traces de la dernière saignée et semble raconter l'agonie du héros ; mais ce qui frappe surtout le visiteur, quand il regarde, par une fenêtre, du côté de l'ouest, c'est le célèbre moulin qui masque la vue et qui résista, comme une place forte, aux démolisseurs patentés et aux aligneurs inexorables. Ce moulin est un monument de justice et atteste le bon sens de Frédéric. « Ah ! vous ne démolirez pas mon patrimoine sous prétexte qu'il gêne la vue ! s'écria le meunier qu'on voulait exproprier pour cause d'utilité royale ; c'est mon Potsdam à moi, et si vous osez porter votre marteau sur mon moulin, je vous ferai un procès, et je le gagnerai, car il y a des juges à Berlin ! »

Cicéron, plaidant pour son moulin, *pro domo sua*, ne fut pas plus éloquent. Frédéric, comme le dit le poëte Andrieux, s'estima très-heureux de voir que ses sujets croyaient à la justice sous son règne, et il gagna contre lui-même la plus belle de ses victoires; il fit respecter le moulin, et aujourd'hui c'est encore un petit-fils du meunier récalcitrant qui fait tourner les ailes du moulin de Sans-Souci.

Vers 1845,—le roi Philippe le Bel n'a pas été aussi heureux que ce meunier,—on montrait à Paris, rue des Bourdonnais, nº 9, le gothique palais de ce roi. C'était un vrai bijou d'architecture sainte; il y avait même, à la porte d'entrée, le *montoir* où s'appuyait le pied de Philippe le Bel quand il montait à cheval. Un spéculateur acheta le palais, et comme il était trop mal *emménagé* pour contenir de nombreux locataires, il fut démoli et remplacé par une de ces énormes maisons qui renferment un monde. Les antiquaires firent une protestation; mais le spéculateur était dans son droit : le Code plaidait pour lui, et M. Carimantran, huissier audiencier, s'installa avec ses clercs dans l'appartement intime occupé par Philippe le Bel.

Eh bien ! franchement, le moulin de Sans-Souci est d'un effet délicieux dans le paysage royal. Trop souvent la chose rustique manque à la pompe monotone des jardins princiers. L'œil se ferme d'ennui devant ces fastueux étalages de grands arbres alignés, qui contrarient le système indépendant de la nature. On aimerait à voir dans les pompeuses symétries de Versailles une ferme ornée de paysans et d'oiseaux de basse-cour ; et cela est si vrai, qu'après la mort de Louis XIV, les royaux locataires de son immense palais le trouvèrent inhabitable, et se firent bergers ou bergères pour vivre comme des fermiers à Trianon. Les plus belles et les plus blanches mains prirent des houlettes et nouèrent des faveurs au cou des moutons; l'idylle relégua le poëme épique dans l'Olympe de Louis XIV, et les reines et les princesses, en cotte de bure et en bavolet, firent du beurre dans la laiterie de Trianon.

C'était bien la peine de dépenser sept cents millions pour bâtir Versailles, cet Olympe de l'étiquette et de la morne gravité.

Du moulin de Sans-Souci on monte la pente douce qui conduit à la *Montagne des Ruines* (*Ruinenberg*). Ces ruines sont artificielles. Chose singulière ! lorsqu'un pays a le bonheur de manquer de ruines, on en fabrique de neuves. Les ruines, même fausses, ont toujours un aspect charmant. On se lasse de la colonnade du Louvre ; on ne se lasserait jamais du Colisée de Titus. Sous Louis XV, on construisit, à grands frais, de belles ruines dans le parc de Monceaux, pour égayer Mme Dubarry. On était ennuyé du neuf et des colonnes qui se portent bien. La joyeuse rotonde des fontaines de Versailles parut triste à Louis XV; ce roi spirituel et mélancolique ordonna d'élever une pyramide tumulaire sur les pelouses de Monceaux. La mort lui semblait plus amusante que la vie dans cet Eden de la volupté.

Les goûts changent dans les cours. Il y avait à côté de Coblentz un château en ruine et d'un bel effet, sur le paysage du Rhin : c'était Stolzenfels. En 1845, le petit-fils du grand Frédéric trouva ces belles ruines fort tristes, et il ordonna sagement que le château féodal fût reconstruit et remis dans son état primitif.

Du haut de Ruinenberg on jouit d'une vue admirable ; l'œil peut suivre tous les méandres de la rivière Havel, qui s'arrête au milieu de son cours pour s'arrondir en lac; les collines boisées servent de cadre et d'horizon. C'est toujours cette admirable nature allemande qui joue un rôle à part dans la création et ne ressemble à aucune

autre; ses paysages n'ont pas l'éclat, le coloris, la chaleur rayonnante des paysages italiens, ni la touchante mélancolie des horizons du Nord, ni la fécondité bourgeoise des campagnes anglaises; c'est toujours une association de perspectives charmantes, pleines de grâce et de sérénité douce; un accord harmonieux et parfait de toutes les choses qui ravissent le regard sous les teintes vertes de l'été, ou les teintes dorées de l'automne; c'est la symphonie pastorale de Beethowen, traduite par des collines aux molles inflexions, des prairies de fleurs, des forêts hautes et profondes, qui sont toujours des parcs de promenade, comme des allées de jardins.

Devant le château de Potsdam s'élève une belle église, que les voyageurs visitent toujours. Le tympan du portique est orné d'un bas-relief représentant le sermon de la montagne; c'est l'œuvre de Kiss, d'après les dessins de Schinkel. On admire dans l'intérieur de l'église une immense fresque sur fond d'or, où figurent le Christ et les apôtres. On reconnaît là le génie de Cornélius, ce peintre qui a beaucoup plus vécu avec les vieux maîtres florentins qu'avec l'école contemporaine. En 1834, j'eus l'honneur d'être admis dans l'atelier d'Overbeck et de Cornélius, à Rome, et j'ai vu là des esquisses de peintures bibliques qu'on retrouve dans la fresque de Nicolaïkirche. Ces deux peintres allemands jouissent d'une grande et légitime réputation. S'ils eussent vécu au siècle de Mazaccio, des frères Gaddi et de fra Angelico, ils auraient été admis à l'honneur de peindre les fresques de Santa Maria Novella et de la chapelle des Ruccelaï. Aujourd'hui, l'école de la forme ayant trop remplacé l'école de l'esprit, les deux maîtres se trouvent un peu dépaysés, dans un monde matériel; ils ont au cœur le divin principe de l'art, ils ont la foi. Leur talent s'est nourri des sublimes choses de la Bible; aucun peintre n'a traduit comme eux les primitives scènes de la Mésopotamie; les haltes des pasteurs au bord du puits des déserts; les saintes migrations du peuple hébreu; les types merveilleux des patriarches et des femmes du Liban et de Jérusalem. On visite ensuite l'hôtel de ville, construit sur le modèle de celui d'Amsterdam; le palais Barberini, où se réunissent, dans de vastes salles, les sociétés de la science et de l'art; et l'église de la garnison, fort curieuse à voir. C'est là que furent déposés les restes mortels du grand Frédéric et de son père, Frédéric-Guillaume Ier, qui fit bâtir cette église. De même que nous avons suspendu au dôme de nos Invalides les drapeaux conquis sur les armées de l'Europe, on a suspendu, dans le même intérêt de patriotisme, les drapeaux français aux murs des Invalides de Potsdam; ce sont les trophées de nos désastreuses campagnes de 1813 et 1814. On ferait sagement de ne jamais rien suspendre. Les trophées sont de permanentes excitations à la guerre : celui qui en a moins appelle secrètement le jour où il en aura autant que l'autre, et cet antagonisme peut avoir des trêves et menace de n'avoir jamais de fin. On ouvre, derrière la chaire, trois bahuts renfermant les trois uniformes que portaient les trois monarques alliés pendant la campagne de 1813; on y voit aussi les tables commémoratives des militaires de la Garde, et le tableau des noms des chevaliers de la Croix de fer.

La place Guillaume est ornée de la statue de Frédéric-Guillaume III, avec cette inscription :

Au père de la patrie, la ville reconnaissante.

En rentrant sur le domaine de Sans-Souci, nous trouvons l'église de la Paix, *Friedenskirche*. Voilà une bonne inspiration ! Ce monument est de création récente; s'il eût été construit il y a deux siècles, l'Europe n'aurait pas été désolée peut-être par la guerre de Trente ans, la guerre de Sept ans et la guerre de Vingt-deux ans. Les larmes versées par les mères, les sœurs et les veuves, pendant ces trois guerres, formeraient un lac immense, si Dieu, qui les garde dans son trésor, les faisait tomber du ciel.

La *Grande Fontaine* est dans le voisinage. Son jet atteint une hauteur démesurée; elle est entourée de vingt statues; celle de Vénus est la meilleure; elle est l'œuvre de Pigalle, sculpteur français. Un gigantesque escalier conduit de la fontaine au château de Sans-Souci; il est coupé par neuf terrasses; à l'extrémité de la terrasse supérieure sont enterrés, sous des dalles funèbres, les lévriers et les chevaux de bataille de Frédéric. Il est à remarquer que ce grand roi s'asseyait souvent sur cette terrasse, et en avait fait sa station favorite après ses promenades dans le parc.

Une allée d'arbres d'une longueur infinie coupe le parc de Sans-Souci de l'est à l'ouest. On trouve à l'extrémité un obélisque. L'arc de triomphe est orné de reliefs en argile cuite représentant le retour du prince de Prusse après la campagne badoise de 1749. En parcourant les jardins, on trouve la *Salle aux Singes*, ainsi nommée, parce que ses murs sont couverts de ces animaux, peints avec beaucoup d'art. Tout près se trouve une autre grande fontaine, ornée de quatre chevaux marins gigantesques en bronze; on entre ensuite dans le Temple des antiques, copié sur le Panthéon d'Agrippa.

Le *Neues-Palais* s'élève à l'extrémité de la grande allée. Frédéric II le fit commencer après la guerre de Sept ans et y dépensa plusieurs millions de thalers. — Le thaler vaut trois francs soixante-quinze centimes de notre monnaie. — Cet édifice est comme un labyrinthe, avec deux cents appartements. La salle des Grottes est incrustée de coquillages, de minéraux et de pierres de prix. Les galeries supérieures renferment quelques bons tableaux : une *Danaé* de Tintoret, un *Moïse* du Poussin; une *Artémise* du Dominiquin; une *Cléopâtre* de Guido Reni; un *Christ à Emmaüs* du Titien; une *Adoration des mages* de Rubens. On visite encore avec respect les appartements du grand roi; on vous montre son bureau de travail, et, dans la bibliothèque, le manuscrit si précieux de son *Eloge de La Mettrie*, et un portrait de Voltaire dessiné par lui.

Le théâtre de ce château peut contenir six cents personnes. On remarque, dans la salle des bals et concerts, une *Lucrèce* de Guido Reni, un *Jugement de Pâris* et un *Enlèvement des Sabines* de Luca Giordano, surnommé Luca-fa-presto, car jamais aucun peintre n'a possédé, comme lui, la furie et l'improvisation du pinceau.

Il y a donc beaucoup à voir et à admirer dans les jardins de Potsdam et de Sans-Souci; aussi, grâce au chemin de fer, les Français commencent à prendre goût au voyage de Berlin. Voltaire consacrait deux mois à cette expédition lointaine; Potsdam et la lune étaient à égale distance en ce temps-là. Tout philosophe qu'il se reconnaissait, Voltaire avait l'organisation épicurienne; il aimait ses aises et les douceurs de la vie; s'il n'eût consulté que son plaisir de voyageur, il n'aurait pas quitté son premier étage de la rue du Bac; mais il était doublement attaché à Frédéric par l'admiration et l'intérêt. Ces deux mobiles, et surtout le dernier, lui faisaient oublier les fatigues et les dangers de l'expédition prussienne. Aujourd'hui, ce voyage lointain est une promenade à travers le parc de l'Allemagne. Toutes les grandes

stations sont charmantes, et rien n'oblige à faire la course tout d'un trait. On peut s'arrêter à Francfort, la ville des belles promenades; à Friedberg, ce bijou féodal oublié par le marteau de Gustave-Adolphe; à Giessen, la cité universitaire, si charmante sur les bords fleuris de la Lahn; à Marburg, qui mérite une station à part. C'est une montagne qui s'est habillée de verdure et de maisons. On y admire une superbe église gothique, fondée par sainte Elisabeth. C'est une merveille dans un écrin de fleurs. On monte au sommet de Marburg pour visiter le célèbre château où Luther, Zuingle et Mélanchthon s'assemblèrent en concile pour décider une question proposée par Philippe le Magnanime. La salle où délibérèrent les trois célèbres réformateurs est fort curieuse dans son architecture de burgrave, et les fenêtres laissent voir un horizon infini, semé de montagnes et de bois.

Cassel doit encore arrêter le voyageur; c'est une ville des plus curieuses; ses musées font l'admiration des connaisseurs touristes, et son Versailles — *Wilhemshohe* — est une des plus belles choses qu'il y ait en Allemagne. Le parc nous montre une série de paysages comme la nature les dessine, quand elle veut humilier nos fabricants de jardins artificiels. Il est vrai que la nature du Nord sert admirablement le génie de l'homme, si elle l'adopte comme un collaborateur digne d'elle. On emploie une journée à la station de Cassel, et la curiosité est satisfaite; il faudrait y passer deux semaines pour voir et revoir, mais l'été, malheureusement fort court, ne permet pas un séjour trop long dans les localités les plus intéressantes, lorsque Berlin et Potsdam sont le but du voyage. Il faut au moins un mois de station au voyageur dans la belle capitale de la Prusse et les domaines du grand Frédéric.

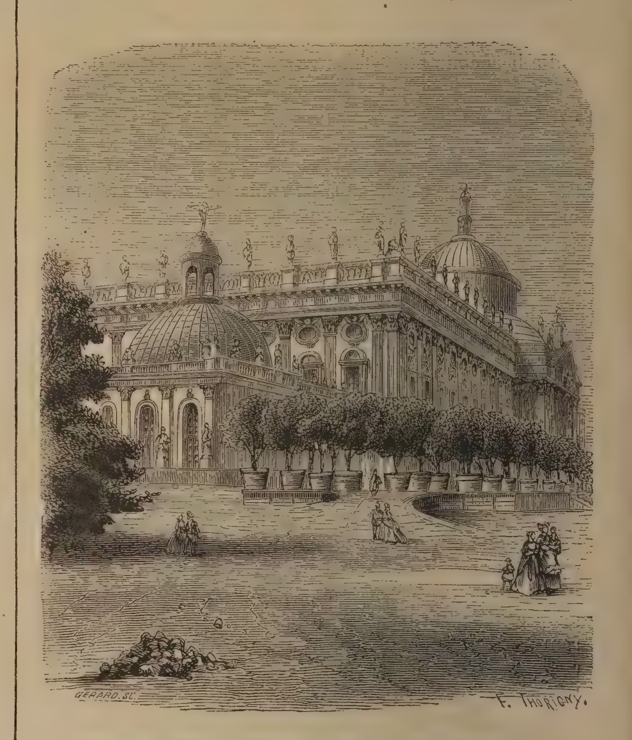
MÉRY.

FRÉDÉRIC II EN DÉSHABILLÉ (1).

A l'occasion de la charmante description de Potsdam par M. Méry, on ne lira peut-être pas sans intérêt quelques détails sur la vie que menait Frédéric II dans le *Residenzschloss*. Nous les empruntons à l'autre personnage dont l'ombre hante encore les corridors du palais et les allées du parc, à Voltaire. « Le roi se levait à cinq heures du matin en été, et à six en hiver. Si vous voulez savoir les cérémonies royales de ce lever, quelles étaient les grandes et les petites entrées, quelles étaient les fonctions de son grand aumônier, de son grand chambellan, de son premier gentilhomme de la chambre, de ses huissiers, je vous répondrai qu'un laquais venait allumer son feu, l'habiller et le raser, encore s'habillait-il presque tout seul. Sa chambre était assez belle; une riche balustrade d'argent, ornée de petits Amours très-bien sculptés, semblait former l'estrade d'un lit dont on voyait les rideaux; mais derrière les rideaux était, au lieu de lit, une bibliothèque; et quant au lit du roi, c'était un grabat de sangles avec un matelas mince, caché par un paravent.

« Quand Sa Majesté était habillée et bottée, elle prenait du café. Puis son premier ministre arrivait par un escalier dérobé, avec une grosse liasse de papiers sous le bras. Ce premier ministre était un commis qui logeait au second étage dans la maison de Federsdorff, ce soldat devenu valet de chambre et favori, qui avait autrefois servi le roi dans le château de Custrin. Les secrétaires d'Etat envoyaient toutes leurs dépêches au commis du roi. Il en apportait l'extrait: le roi faisait mettre les réponses à la marge, en deux mots. Toutes les affaires du royaume s'expédiaient ainsi en une heure. Rarement les secrétaires d'Etat, les ministres en charge l'abordaient: il y en a même à qui il n'a jamais parlé. Le roi son père avait mis un tel ordre dans les finances, tout s'exécutait si militairement, l'obéissance était si aveugle, que quatre cents lieues de pays étaient gouvernées comme une abbaye.

« Vers les onze heures, le roi en bottes faisait, dans son jardin, la revue de son régiment des gardes; et à la même heure, tous les colonels en faisaient autant dans toutes les provinces. Dans l'intervalle de la parade et du dîner, les princes ses frères, les officiers généraux, un ou deux chambellans mangeaient à sa table, qui était aussi bonne qu'elle pouvait l'être dans un pays où il n'y a ni gibier, ni viande de boucherie passable, ni une poularde, et où il faut tirer le froment de Magdebourg.



Vue du palais de Potsdam. Dessin de F. Thorigny.

« Après le repas, il se retirait seul dans son cabinet et faisait des vers jusqu'à cinq ou six heures. Ensuite venait un jeune homme, nommé *d'Arget*, ci-devant secrétaire de Valori, envoyé de France, qui faisait la lecture. Un petit concert commençait à sept heures: le roi y jouait de la flûte aussi bien que le meilleur artiste. Les concertants exécutaient souvent de ses compositions; car il n'y avait aucun art qu'il ne cultivât, et il n'eût pas essuyé, chez les Grecs, la mortification qu'eut Epaminondas d'avouer qu'il ne savait pas la musique. »

Quand maintenant on songe à Versailles, même à Marly et à Louis XIV, on voit que M. Méry a bien pu nommer deux antithèses couronnées le roi soleil et le roi soldat. Ils avaient pourtant tous deux un point commun, Richelieu avait préparé Louis XIV, et Frédéric-Guillaume Frédéric II. Du reste — féminin caprice de la fortune — *le Siècle de Louis XIV* est daté de Potsdam.

(1) Voir, t. XXII, p. 129, *Frédéric le Grand*, par M. Dubois.

Pendant le même temps Frédéric écrivait l'*Histoire de Brandebourg*. C'était vers l'an 1750. Frédéric n'était pas un littérateur excellent, mais, comme le dit un historien, sa prose valait mieux que ses vers. La raison est qu'en vers il pastichait le plus souvent les petits vers philosophiques de l'époque, et qu'en prose, il racontait assez simplement ce qu'il avait fait grandement. Il est bien entendu que, au contraire de son historien et de la postérité très-restreinte qui a bien voulu se rappeler derrière Frédéric le roi Frédéric le poëte, il préférait ses vers à sa prose. Il fit des vers dans des circonstances vraiment singulières. M. de Bernis ne lui pardonna jamais ce vers imité de Boileau :

Évitez de Bernis la stérile abondance

et il s'en souvint à la guerre de Sept ans. En juin 1757, il ne restait plus qu'un village à Frédéric. La perte d'une bataille semblait devoir l'écraser. Un général autrichien venait de mettre Berlin à contribution. Le maréchal de Richelieu entrait dans la Saxe avec soixante mille hommes, le prince de Soubise avec trente mille et l'armée des cercles de l'Empire. Le procès du roi de Prusse était



Palais de Potsdam, vue prise du côté du jardin. Dessin de F. Thorigny.

commencé, on le déclarait rebelle, on allait le mettre au ban de l'Empire. « Et, dit Voltaire, s'il était pris, l'apparence était qu'il aurait été condamné à perdre la tête. Dans ces extrémités, *il lui passa dans l'esprit de vouloir se tuer;* » il en écrivit à sa sœur la margrave de Bayreuth, et puis il adressa au marquis d'Argens une épître de deux cents vers. Son ancien ami et commensal de Potsdam dit « qu'on y trouve quelques morceaux assez bien tournés pour un roi du Nord, » et que « c'est beaucoup pour un roi de faire une épître de deux cents mauvais vers dans l'état où il était. » J'ai lu cette pièce, où les ciseaux de Voltaire ont fait de furieuses coupures. Ce n'est pas la poésie éternelle, mais c'est la poésie d'un siècle passé. Il faut entendre en même temps, comme je l'ai entendu, un vieux piano carré, qui a acquis les sons du clavecin, chantonner à distance un motif de Rameau, avec variations. Voltaire conseilla à Frédéric, en prose, de traiter avec le maréchal de Richelieu. Le maréchal ne voulut pas traiter, et de tout cela sortit Rosbach.

La politique réunit encore Voltaire et Frédéric comme elle les avait unis et désunis. De loin il s'aimèrent mieux que de près, ce qui prouve un peu la vanité des philosophes et de la philosophie même. Qu'avait-il fallu pour les brouiller? un Maupertuis, qui voulait percer un trou jusqu'au centre de la terre, et disséquer des cervelles de Patagons pour connaître la nature de l'âme. *L'œuvre de poëshie* du roi mon maître, avait fait le reste.

H. DE C

LA PLUS BELLE DES FEMMES.

ÉPISODE DE LA RÉVOLUTION DE GRÈCE(1).

I. — LE SALON DE LA MARQUISE DE M***.

Vous connaissez le salon de la marquise de M***. C'est tout simplement un des salons les plus beaux et les plus agréables de Paris.

Pour bien en saisir le charme, il faut en concevoir la configuration.

Il se compose d'un grand salon au milieu, et d'un petit salon sur chaque côté.

L'un des deux petits salons est réservé aux joueurs de whist, aux *whisteurs*, comme on les appelle aujourd'hui. C'est un sanctuaire où ne pénètre nul profane, car le jeu a cela de particulier, que, s'il amuse beaucoup les joueurs, il n'amuse pas ceux qui regardent jouer : c'est une comédie où tout le plaisir est pour les acteurs.

Le salon du milieu est la scène où s'étalent les toilettes et les décorations, où chantent Géraldy et Delle Sedie.

L'autre salon de côté représente les coulisses. Il est éclairé par une lampe algérienne, aux reflets orientaux et fantastiques, aux verres chargés d'arabesques, aux longs glands rouges. Le tapis est un tapis de Smyrne, et les siéges sont des divans, de molles ottomanes, sur lesquelles, couché, on peut poursuivre à son aise le rêve des *Mille et une Nuits*.

II. — UN AMBASSADEUR ET UN ÉLÈVE D'ATHÈNES.

L'autre soir, tandis qu'on jouait au whist et que Géraldy se reposait, plusieurs messieurs et plusieurs dames causaient dans le salon à la lampe algérienne.

On parlait de la révolution de Grèce. — Parle-t-on d'autre chose? La révolution de Grèce a le dé de toutes les conversations; elle passe avant la comédie de M. A***, avant la brochure de M. V***, avant le roman de M. F***, enfin avant tout ce qui, en temps ordinaire, suffit à partager en deux camps les sociétés parisiennes.

Deux causeurs surtout, — j'allais dire deux orateurs, — captivaient, dans la discussion de cette question, les oreilles de l'assemblée.

L'un était ambassadeur, l'autre élève de l'école d'Athènes, ou plutôt ancien élève de l'école d'Athènes. Mais ceux qui ont été élèves à cette école en gardent toujours le titre, comme les polytechniciens; ce titre équivaut à une position sociale, vu le beau chemin qu'ont fait certains élèves de ces écoles.

Les deux causeurs étaient décorés; l'ambassadeur portait une brochette aussi longue que la brochette de Gudin ou d'Alexandre Dumas. L'Athénien avait à la boutonnière un ruban, un seul, dont je ne pus discerner la nationalité.

— La chute du trône d'Othon a ébranlé le monde, disait l'ambassadeur.

— Ah ! mon Dieu ! dit une dame, est-ce que nous allons tous nous casser le cou?

— Non, madame, répondit le diplomate sans sourciller; mais les bases de l'équilibre européen sont détruites.

— Qu'est-ce qu'une *base?* demanda la dame.

Le diplomate réfléchit.

— Ce serait trop long à vous expliquer, madame.

Il y avait beaucoup de raisons à cela.

— Tout ce que je puis vous dire, continua-t-il, c'est que les perturbations les plus graves résultent de cette révolution, féconde en complications inattendues...

— Pour la question d'Orient, ajouta la dame afin d'arrondir la période.

— Précisément. Car enfin le pays de Miltiade et de Thémistocle offre aux yeux de l'Europe étonnée le spectacle extraordinaire et inouï d'un roi qu'on dépose et qu'on instruit le dernier de sa déposition; d'un roi qu'on appelle et qui ne veut pas, ne peut pas venir, et de plusieurs rois qui se présentent sans qu'on les ait appelés.

— Et le prince Alfred? demanda la dame.

— Il est parti étudier les monuments grecs — en Australie. — A moins qu'une tempête imprévue ne jette ce prétendant, ou plutôt ce prétendu, sur les côtes helléniques, sur le Pirée, je ne sais où ses sujets iront le chercher. C'est l'histoire d'un jeune homme qu'on fait voyager parce qu'il a inspiré l'amour à une jeune fille qu'il ne doit pas épouser. En attendant, le *Times*, avec le goût parfait qui est sa spécialité, dit que la Grèce « tombe de bien haut, en tombant de l'Angleterre au Portugal. »

— Et que pensez-vous de tout cela, monsieur, demanda la dame à l'élève de l'école d'Athènes, vous qui avez étudié la Grèce dans la ville même de Minerve?

— Je pense, dit l'élève de l'école d'Athènes, que la chute du roi Othon m'intéresse beaucoup moins que la chute de sa femme; celle-ci a fait bien plus, et surtout bien mieux que bouleverser le monde et désarçonner la diplomatie ; elle a, à ma connaissance, rajeuni un vieillard, consolé un malheureux, ressuscité un mort, rendu la raison à un fou...

— Comment cela? comment cela? s'écria la dame voyant poindre une histoire, et une histoire du cœur.

La question fut répétée par tout le monde, et tout le monde se tourna vers l'historien retour d'Athènes, abandonnant la question d'Orient et l'équilibre européen.

Bref, on entoura l'orateur, et l'ambassadeur fut oublié, — ce qui arrive à beaucoup d'ambassadeurs et à beaucoup d'historiens.

— Rendu la raison à un fou!

— Ressuscité un mort!

— Consolé un malheureux!

— Rajeuni un vieillard!

— Est-ce qu'il s'agit du roi Othon? demanda un revenant de Pontoise, — manière de parler, car il n'y a pas

(1) Tout étrange qu'elle semblera, cette histoire est vraie. Elle a même couru le monde il y a vingt ans, — et M. Pitre-Chevalier l'avait racontée alors, d'après la version d'un de ses amis, officier de marine, — dans le journal *le Commerce*, dirigé par M. Mocquard, aujourd'hui chef du cabinet de l'Empereur. Notre récit diffère essentiellement de celui de notre rédacteur en chef. Lui-même est convenu que nous étions mieux informé, quand il a vu les notes curieuses du général D*** et de l'élève de l'école d'Athènes, qu'un ami de Venise nous a envoyées, après le passage en cette ville du roi Othon.

(*Note de l'Auteur.*)

plus de Pontoise que de Pyrénées, depuis l'abolition des barrières de Paris. Maintenant Paris c'est vraiment la France.

— Il ne s'agit ni du roi Othon ni du prince Alfred, dit l'Athénien, qui avait pris une figure de philosophe digne de figurer dans *l'Ecole d'Athènes*, cette sublime fresque de Raphaël au Vatican. Je ne vous raconterai point comment l'Angleterre comptait se servir de la Grèce pour soutenir la Turquie : du chien pour protéger le chat.

— Parlez!

— Parlez!

C'étaient toujours des dames qui demandaient. Comment refuser des dames?

Alors, semblable à Enée au deuxième livre de *l'Enéide:*

— *Infandum, regina, jubes renovare dolorem!* s'écria l'Athénien.

— Nous ne comprenons pas!

C'étaient des dames — et quelques messieurs, entre autres l'ambassadeur.

— Vous touchez à une blessure ancienne, dit l'élève. Quoi qu'il en soit, je serai poëte pour cette soirée, c'est-à-dire je vous servirai, en guise de mets délicats, des lambeaux de ma propre chair et de la chair d'un autre.

Pour le coup, on assiégea l'orateur. Ce n'était pas seulement une histoire qui allait venir; c'était un drame, — et un drame shakspearien!

III. — LE GÉNÉRAL D***.

— Vous avez tous et toutes vu, commença le narrateur, non pas dans Barcelone, mais à Paris, mais à Bade, mais à Trouville, le fameux général D***.

— Fi! qu'il est laid! dit Mme F*** en rajustant ses bandeaux devant un miroir de Venise.

— Il s'agit du trône de Grèce, monsieur, observa un homme sérieux.

— Je le sais, monsieur; mais tout récit a une préface, toute comédie une exposition.

— C'est une vilaine exposition, riposta Mme F***.

— Comme l'Exposition de Londres, ajouta le narrateur. Si je ne vous fais pas le portrait du général D***, mon histoire manque absolument de sel attique.

On se tut.

IV. — LE CULTE DU BEAU.

— Le général D***, reprit l'Athénien, fut aide de camp de Sa Majesté Nicolas Romanoff, et fut gouverneur du Caucase.

— Il était Russe? interrompit le revenant de Pontoise.

— Aussi Russe que possible. Il possédait quelque mine de platine dans l'Oural, ce qui lui permettait de vivre convenablement, comme il le disait lui-même. Sa poitrine était décorée d'autant d'ordres que la poitrine de monsieur.

Le diplomate rougit agréablement.

— Mais là n'est pas l'intérêt du roman; car tout le monde peut être Russe, aide de camp de Nicolas, gouverneur du Caucase et possesseur d'une montagne dans la chaîne des Ourals. La chaîne est si grande. Tout le monde n'est pas né sous les mêmes astres singuliers. On a oublié l'horoscope du général D***, et c'est grand dommage, il eût été fort curieux. Vous l'avez vu lui-même. Vous avez vu ces yeux enfoncés dans des pommettes kalmouques, ces cheveux courts et roides comme des baguettes de tambour, — cette comparaison lui eût plu, — ce cou engoncé dans un col d'ordonnance qu'il ne savait pas porter, ce sourire de satyre septentrional, rasé de court et gourmé de haut.

— Oui, nous l'avons vu.

— Vous n'avez pas vu sa mère, ni sa sœur, ni sa tante. Elles lui ressemblaient beaucoup.

Il y eut un cri d'horreur générale.

— Eh bien, cet homme, par une anomalie morale dont la phrénologie seule trouvera peut-être le secret, a le sentiment du beau développé à un point extraordinaire. La psychologie est un abîme.

— C'est la loi des contrastes, dit Mme F***. Mais, s'il aimait tant le beau, il devait se détester lui-même, qui n'était pas un beau.

— Pas tant que vous le croyez. De bonne heure, il s'était dit qu'un homme n'a pas besoin d'être parent de l'Apollon du Belvédère. Mais, en revanche, il n'avait jamais pu se faire à la glorieuse laideur de sa race. Un beau jour, — le jour de ses vingt ans, — il se dit qu'il voulait se faire une famille belle entre toutes, et, pour arriver à ce but, il ne trouva rien de mieux à faire que d'épouser la plus belle de toutes les femmes.

— Le monstre! il l'a épousée?

— Non, mademoiselle; il l'a cherchée.

— Il a beaucoup dansé avec moi, à Trouville

— Je m'en doutais.

— Il a beaucoup regardé dans ma loge, aux Italiens, pendant une représentation de *Cenerentola*, dit une jeune veuve. C'en était inconvenant.

— Je l'avais pensé.

— On ferait bien, dit le diplomate, d'écarter de la question les questions personnelles.

— En effet, cela nous prendrait trop de temps s'il fallait consulter toutes les dames ici présentes qu'a vues le général D***, reprit galamment l'élève de l'école d'Athènes. — Aussitôt sa résolution prise, il se mit en devoir de l'exécuter. D'abord il se promena beaucoup sur la perspective de Newsky. Mais il arriva ceci : l'été, les dames étaient absentes, et l'hiver, elles avaient le nez rouge.

— Fatal dilemme, observa un jeune Hamlet quelconque.

— Je vous ai dit qu'il fut aide de camp de l'empereur Nicolas. Il ambitionna cette place non pour le traitement, ni pour les prérogatives du rang, ni pour la graine d'épinards inhérente au grade, mais pour la faculté de se trouver présent aux plus éclatantes cérémonies de Saint-Pétersbourg, à ces fêtes où les femmes servent de fleurs, semées à profusion. Malgré la beauté des dames russes, son âme insatiable ne fut pas satisfaite. Aucune des demoiselles de la cour ne lui parut mériter le nom de la plus belle des femmes.

— Entre nous, dit le jeune Hamlet, c'est une question très-délicate que de décider quelle est la plus belle des femmes. D'abord, y a-t-il une femme qui soit la plus belle des femmes?

— Oui, en théorie, parce que le beau est absolu. En pratique, non.

— Pourquoi? demanda Mme F***.

— Parce que la plus belle des femmes, c'est la femme qu'on aime.

La jeune veuve soupira, et le diplomate regarda sa brochette d'un air rêveur.

— Or, mon Roméo à enveloppe de Caliban se dit que Juliette n'habitait ni Saint-Pétersbourg, ni Moscou. Il songea à d'autres pays, et, ayant entendu parler des Circassiennes, il intrigua tant, qu'il se fit nommer gouverneur du Caucase. Il faut dire que l'empereur Nicolas fut un des premiers qui surent la monomanie du général D***.

Mais le général D*** fut plus difficile que le sultan, et les Circassiennes ne le satisfirent pas. Le sultan cherche les belles femmes, mais non la plus belle des femmes. Il donna sa démission de Russe, et voyagea, comme Childe Harold, à travers les pays classiques de la beauté. Il vit les Andalouses au teint bruni, les majestueuses Italiennes, les rêveuses Allemandes, les romanesques Anglaises, et même les Parisiennes, sans trouver la plus belle des femmes, mais étant trouvé partout le plus laid des hommes.

Il erra de capitale en capitale, et sa monomanie non assouvie entra dans la période des excentricités. Il allait à tous les mariages, avec l'intention, — s'il trouvait dans la fiancée son idéal, — de tomber au milieu de la bénédiction, comme un coup de théâtre dans un mélodrame



Portrait du général D***, d'après nature. Dessin de Johansen.

de M. d'Ennery, comme un *deus ex machina*, ou de conduire à l'autel, sans autre forme de procès, la demoiselle d'honneur. Mais l'occasion de ce scandale ne se présenta heureusement, ou malheureusement pas.

— Heureusement, dit Mme F***.

— Pour se consoler, il rendait hommage à ce qu'il appelait les beautés inférieures, ce que nous appellerions des créatures divines.

Il dotait les belles jeunes filles pauvres.

Dans la rue, il donna dix louis à une mendiante, parce qu'elle avait de beaux cheveux, mais à condition qu'elle n'irait pas les vendre chez le coiffeur.

Albert DARDENNE DE LA GRANGERIE.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

HISTOIRE NATURELLE... A TABLE.

LA TRUFFE. MONOGRAPHIE ANECDOTIQUE.



La fée du Périgord. Légende de la truffe. Composition de Breton.

La fée du Périgord. — La pomme de terre métamorphosée. — Hommes changés en porcs. — La truffe et les anciens. — Gourmandise des Athéniens. — Le cuisinier récompensé. — Truffes de la Thrace. — Les Romains et la truffe de Libye. — Les Césars. — Plats composés de cinquante mille langues de rossignols. — Juvénal. — Pline. — Un denier dans une truffe. — Messieurs les savants. — Mélancolie de la truffe. — Ses amours. — Truffes du Périgord. — Brillat-Savarin et le docteur Roques. — Truffes de Vincennes et du Piémont, de Barbarie, de l'Inde, des Antilles, de l'Arabie et du Vésuve. — Un certain fromage. — Discours d'un vieux chouan. — Haller et une truffe de quatorze livres. — Truffes de cinquante et de soixante et dix livres. — Le raisin de la terre de Chanaan. — Truffière. — Porc et chien. — M. Romieu. — Mystification. — Fontaine Romieu. — Reproduction des truffes. — M. de Noé et M. Rousseau, de Carpentras. — Conservation des truffes. — La dinde du Périgord et le marquis de Cussy. — Caprice et bizarrerie de la truffe. — Absence de seize cents ans. — Le capucin William et le poëte Eustache Deschamps. — Les mangeurs de truffes. — Louis XVIII. — Le docteur Mulluët et son malade. — Un brave général. — M. de Talleyrand cuisinier. — Rossini et sa salade. — La truffe mise en musique. — La bibliothèque de M. de Martignac et la sole de lord Byron. — Pytille et sa langue. — Grimod de La Reynière. — Enterrement pour rire. — Un âne dans un cercueil. — La truffe et la rose. — Dîner chez un ministre. — L'enveloppe d'une lettre. — Une perception, s'il vous plaît? — Onze dindes et un gouverneur.

I. — LÉGENDE DE LA TRUFFE.

C'était en Périgord : une pauvre vieille femme, mourant

de fatigue et de faim, s'arrêta un jour devant la cabane d'un bûcheron ; celui-ci l'accueillit charitablement et lui donna une belle pomme de terre qui finissait de cuire sous la cendre. C'était là tout le souper de ce bûcheron, plus pauvre encore que celui de La Fontaine.

Tout à coup un éclair illumina la cabane, et la vieille mendiante se trouva changée en une belle dame toute couverte de pierreries.

— Je suis, dit-elle au bûcheron, la fée du Périgord, tu as été touché de ma misère, sois récompensé. — Et elle frappa de sa baguette d'or la pomme de terre, qui devint aussitôt noire comme l'ébène et parfumée comme la rose. — Va, continua la fée, cours à ton jardin, tu le trouveras plein de ces pommes précieuses dont personne ne connaîtra jamais la graine ; c'est un trésor que je te donne. Elle dit et s'envola par la cheminée sous la forme d'une étincelle.

Le bûcheron courut au jardin, fouilla la terre et resta émerveillé ; partout les pommes de la fée venaient s'épanouir en bouquets odorants, au milieu des violettes et des marguerites.

Il choisit les plus belles et les porta au curé du village, qui, charmé de leur goût autant que de leur parfum, en expédia une corbeille à un chanoine de Périgueux, son protecteur; celui-ci trouva ces pommes noires si délicates, qu'il en offrit à son évêque, qui, à son tour, en envoya au pape.

Au bout de fort peu de temps la pomme de la fée fit fortune et le bûcheron aussi.

Il mourut en laissant à ses enfants d'immenses richesses ; mais ceux-ci ne regrettèrent pas leur père, parce qu'il avait été bûcheron et qu'ils en rougissaient ; ils firent bâtir de beaux châteaux, ne sortirent plus qu'en carrosses, et devinrent si violents, si cruels, qu'une pauvre vieille femme leur ayant un jour demandé la charité, ils la firent battre par leurs valets.

Mais comme cette vieille femme était la fée, leur bienfaitrice, les pommes précieuses s'enfuirent du petit jardin, malgré le mur qui l'entourait, et se dispersèrent dans tout le Périgord.

Quant aux fils du bûcheron, ils furent, dit-on, changés en porcs et condamnés à chercher les pommes de la fée, avec des coups de bâton sur les oreilles pour tout salaire et pour toute récompense.

Voilà à peu près la légende de la truffe, telle qu'on la raconte encore dans le Périgord.

Voyons maintenant son histoire.

II. — ORIGINE DE LA TRUFFE.

Nous devons confesser tout d'abord que l'origine de la truffe est aussi inconnue que la patrie d'Homère.

C'est à Athènes, cette capitale d'artistes et de gourmets, qu'on la rencontre pour la première fois. Les Athéniens professaient une si grande estime pour ce tubercule, que les archontes accordèrent le droit de bougeoisie aux enfants d'un célèbre gourmet appelé Cherips, qui avait inventé un nouveau ragoût de truffes.

D'après quelques auteurs, les habitants de Mytilène auraient trouvé le secret, si cherché de nos jours, de reproduire les truffes. Les meilleures truffes de la Grèce venaient de la Thrace et allaient se faire manger à Athènes.

Mais c'était surtout dans les festins de Rome que la truffe régnait en véritable souveraine. Dans ces repas fabuleux, où l'on servait des plats composés de cinquante mille langues d'oiseaux, qui toutes avaient parlé, les patriciens se dressaient sur leurs lits de soie et d'or lorsque apparaissait la truffe rouge et parfumée de Libye.

On ne saurait se figurer aujourd'hui ce que coûtaient ces truffes de Libye, qu'on allait chercher dans les sables de ces lointaines et brûlantes contrées.

Mais qu'importaient ces frais énormes à un Jules César, qui, dans un seul repas, mangeait quelquefois le revenu de plusieurs provinces? à un Vitellius, qui dépensait pour sa table dix mille écus par jour? à un Héliogabale, qui nourrissait tout un peuple de courtisans avec des langues de rossignols? à un Claude enfin, qui donnait à ses convives, pour rentrer chez eux, un char magnifique traîné par ses chevaux; dessert qui devait augmenter singulièrement la carte du dîner?

Des truffes! des truffes à tout prix pour ces Apicius, ces Vernius, ces Lucullus, qui deviennent fous à la suite de leurs festins, se suicident ou meurent d'indigestion!

« O Libye, dételle tes bœufs, s'écriait Alledius, et garde tes moissons, pourvu que tu nous envoies des truffes. »

> ... Tibi habe frumentum, Alledius inquit,
> O Libye! disjunge boves, dum tubera mittas.
> Juvénal, sat. v.

III. — LES SAVANTS ET LA TRUFFE.

Pendant que les poëtes chantaient la truffe et que les Césars la croquaient avec délices, les savants de Rome cherchaient son origine.

Malheureusement, ils ne se sont pas aussi bien acquittés de leur besogne que les Césars.

Pline s'est beaucoup occupé de la truffe, il la considère comme un excrément de la terre, une lèpre du sol, et il raconte, à l'appui de son étrange système, l'anecdote d'un gouverneur de Carthagène, qui, en mangeant une truffe, rencontra un denier et eut deux dents brisées.

Cette histoire prouve deux choses : que la truffe en grossissant avait enveloppé le denier, et que M. le gouverneur de Carthagène avait de mauvaises dents.

Théophraste regarde la truffe comme une plante (il aurait dû ajouter : qui ne se plante pas), et Lentinius, comme une racine souterraine dépourvue de tiges et de fleurs.

Belon croit que la truffe noire est mâle et la truffe blanche femelle. Ce système est ingénieux. Mais pourquoi cette différence de robes? Pourquoi le mâle porte-il le deuil, tandis que la femelle est vouée au blanc ? Le grand naturaliste aurait bien dû nous le dire. Un savant espagnol, poëte en même temps, s'écrie, en vers, que la truffe est une taupe végétale qui meurt dès qu'elle voit le jour.

Robert de Marseille enfin assure, en fort modeste prose, lui, que la truffe se développe à l'extrémité la plus ténue des racines, qu'elle est parasite et le résultat de la piqûre d'un petit ver.

Croyez-vous que ce petit ver ne mériterait pas une récompense? Est-ce que ses productions ne valent pas celles de la plupart de nos écrivains?

Jacques Valserre considère la truffe comme une espèce de champignon souterrain, ou plutôt de noix de galle, qui se développe sur les radicules d'un chêne, comme la vraie noix de galle se développe sur les branches.

Mais voici le docteur Clos, professeur à la Faculté des sciences de Toulouse, qui n'est pas tout à fait de l'avis de Valserre.

« La truffe, dit-il, est un champignon ; elle en a les propriétés physiques et chimiques aussi bien que les caractères botaniques. »

Aujourd'hui le système du docteur Clos a prévalu, et on est à peu près tombé d'accord que la truffe est une espèce particulière, mais très-particulière, de champignon.

IV. — MOEURS DE LA TRUFFE.

La truffe est fort mélancolique de sa nature; elle se tient à l'écart et se plaît dans les endroits solitaires; elle cherche les terrains incultes, arides, sablonneux et légèrement humides. On ne la trouve que dans les terres calcaires ou argileuses; celle des terrains pierreux est la plus suave, mais elle est plus abondante dans les endroits argileux. Elle a ses arbres à elle, dont elle affectionne l'ombrage, pourvu qu'il ne soit pas trop épais, car il lui faut de l'air et du soleil; ces arbres sont le chêne d'abord, le peuplier, le noisetier, le bouleau, le charme et le coudrier.

« *Dodonis arbor, cara Jovis suibusque gratissima* (l'arbre de l'oracle de Dodone, cher à Jupiter et plus encore aux pourceaux). »

Ainsi, il y a plus de deux mille ans que la truffe est fidèle à l'ombrage du chêne; j'espère qu'on ne l'accusera pas d'inconstance dans ses affections.

La truffe parfume les cinq parties du monde de ses riches senteurs; il y en a sur tous les points de la terre, en Afrique, en Amérique, en Asie et, dit-on, en Océanie.

V. — VARIÉTÉS DE LA TRUFFE.

La meilleure truffe, dit Brillat-Savarin, c'est la truffe du Périgord; et dans le Périgord, la truffe de Sarlat, c'est le *nec plus ultra* de la succulence.

C'est aussi l'avis du célèbre docteur Roques, qui s'écrie: « Hommage surtout à la reine des truffes, à la truffe du Périgord! Comme son arome sans pareil, son parfum enivrant caresse, flatte et réjouit les houppes nerveuses du palais! »

Pour qu'une truffe soit excellente, disent les paysans du Périgord, il faut *qué sio negro commo l'amo d'une danna* (qu'elle soit noire comme l'âme d'un damné.)

Après celles du Périgord, les meilleures truffes de la France sont les truffes du Dauphiné et de la haute Provence. — Celles de Romans, en Dauphiné, peuvent rivaliser avec celles de Sarlat.

Les truffes de l'Auvergne, de la Bourgogne et de la Champagne, ont un goût âpre, sauvage, quelquefois insupportable. Ces truffes sont aux truffes du Périgord ce que le vin de Suresnes est au chambertin.

La truffe de l'Angoumois se rapproche beaucoup de celle du Périgord; celle du Poitou est belle, bien noire, bien marbrée; mais elle est suintante, légère et d'une faible constitution.

Les truffes des environs de Paris sont assez médiocres. Celles de Vincennes ressemblent beaucoup trop aux truffes de Bourgogne.

Le Piémont est très-fier de ses truffes blondes; elles ont leur mérite, mais elles se conservent peu, comme les blondes, du reste; leur peau est lisse et satinée; les Piémontais les mangent frites, au fromage, ou crues en salade.

Les truffes d'Angleterre sont sèches; celles d'Allemagne sont dures et coriaces.

« En Espagne, dit Moynits, les truffes sont de parfaite et sublime qualité; mais ce peuple, sobre et indolent, les néglige; il préfère sans doute le chocolat.»

L'Amérique possède une grande variété de truffes; on parle d'une espèce qui ne pèse pas moins de dix kilogrammes

Le professeur Desfontaines parle d'une truffe blanc de neige qui croît en Barbarie; on la trouve dans les sables du désert. Il paraît qu'elle est très-délicate et très-parfumée.

L'Arabie Déserte produit aussi une truffe excessivement blanche, dont les Arabes sont très-friands; ils la font cuire dans le lait.

Ces truffes au lait me rappellent un vieux capitaine vendéen qui passait son temps à fourbir ses armes, à parler de Charette et surtout à faire de bons repas.

Un jour qu'il avait réuni quelques amis à sa table, il servit un fromage monumental, qui répandait un parfum singulier, mais des plus suaves.

— Mes amis, dit le vieux chouan d'une voix émue, je suis bien vieux ; je n'ai plus de dents, je ne peux plus manger ces truffes...

Je crois me souvenir d'une grosse larme qui, à ces mots, vint mouiller ses moustaches blanches.

— Je me suis donc préoccupé de concentrer l'arome exquis du divin tubercule dans un mets d'une déglutition plus facile. J'y ai travaillé trois ans. Enfin, je crois être arrivé à mon but. Goûtez ce fromage; c'est un fromage aux truffes !

Il y a vingt ans de cela ! eh bien, il me semble encore aujourd'hui savourer le fromage truffé du vieux chouan !

Rien de meilleur et rien de plus simple que ce fromage aux truffes. Il suffit de mettre des tranches de truffe dans le lait; elles hâtent sa coagulation et lui communiquent tout leur parfum.

Pourquoi ce fromage, si facile à faire et délicieux à manger, est-il si peu répandu, je dirai même, presque inconnu ?

Oh ! s'il s'agissait de perfectionner un revolver ou d'inventer une boisson nauséabonde et meurtrière, comme l'absinthe, les hommes se montreraient sans doute moins insouciants.

Mais revenons à nos truffes blanches. Il paraît qu'on en récolte de très-parfumées dans l'Inde; les Indiens en font une liqueur très-recherchée et très-chère, car ces truffes sont fort rares.

Ainsi la truffe blanche est bien loin de mériter les dédains qu'on lui prodigue si gratuitement; mais elle est bien pâle à côté de la truffe noire de Sarlat, de Brives-la-Gaillarde, de Terrasson, de Souillac, de Peyrac, de Cessensac, de Rouffignac et de Montignac. Je demande pardon aux lecteurs pour toutes ces villes en *ac*, qui ont l'air d'avoir été tenues sur les fonts baptismaux par M. de Pourceaugnac.

On récolte sur le Vésuve, dit un savant, des truffes qui sont peu recherchées. Je le crois bien ; elles sentent le soufre comme un paquet d'allumettes chimiques.

Il y a des truffes grosses comme le poing, mais les meilleures ne dépassent pas le volume d'un œuf. Haller parle d'une truffe de quatorze livres, et Cicuréléus dit que, dans le territoire de Cassiano, on a trouvé deux truffes, l'une pesant cinquante livres et l'autre soixante et dix; dix livres juste de plus que le raisin de la terre de Chanaan, qui ne pesait que soixante livres.

La terre produit les truffes toute l'année sans interruption.

On peut les diviser, pour les qualités, en :

Truffes d'automne, qui se récoltent en septembre et octobre;

Truffes d'hiver, qui se récoltent en novembre, décembre, janvier et février;

Truffes de printemps et d'été, qui se récoltent en mars, avril, mai, juin, juillet et août.

Tout le monde sait que la meilleure est la truffe d'hiver, noircie par les gelées.

Les truffes mettent un an pour se former. Elles se développent au sein de la terre à trois ou quatre pouces de profondeur. On reconnaît une truffière à la sonorité du sol, à un léger gonflement de la terre et très-souvent à la présence de certaines petites mouches violettes et bleues, de l'espèce appelée *stipules,* qui tourbillonnent au-dessus des truffes. Le docteur Alibert prétend avoir découvert beaucoup de truffières en prenant pour guides ces petites mouches.

On a remarqué ensuite que les plantes, les fleurs, l'herbe même, se flétrissaient dans le voisinage des truffes.

Ainsi, sur les bords du Gange, quand l'euria s'épanouit, les autres fleurs meurent aussitôt, comme si elles ne pouvaient soutenir la souveraineté de son éclat et de son parfum.

VI. — DE LA TRUFFIÈRE.

Personne n'ignore que l'homme a dû s'incliner devant l'excellence de l'odorat du cochon, et lui confier le soin délicat de découvrir les truffes. « Le paysan qui se livre à cette chasse, dit Pline, marche toujours accompagné de sa truie, et, dès que le noble animal a déterré quelques truffes, il le tire par l'oreille, lui fait lâcher sa proie et s'en empare. »

Ne dirait-on pas que ces lignes ont été écrites dans le dernier numéro du *Journal de l'Agriculture?*

Ainsi, ce qui se pratiquait du temps de Pline se fait encore aujourd'hui ; rien n'est changé. Je me trompe : du temps de Pline, on tirait le cochon par l'oreille, aujourd'hui on lui administre un coup de bâton sur le groin, ce qui est moins familier et beaucoup plus souverain. Qu'on dise donc que nous n'avons pas fait de progrès?

Dans quelques pays, en Italie et en Angleterre, par exemple, ce sont des chiens dressés qui cherchent les truffes.

En Angleterre, on se sert des braques et des épagneuls; en Italie, des caniches et des barbets.

Les chiens truffiers sont des animaux précieux qu'on vend très-cher.

Il y avait, en 1846, dans le 44e de ligne, un soldat appelé Robert, qui regrettait beaucoup son pays.

Il avait amené de son village un vilain petit barbet qu'il affectionnait beaucoup, quoiqu'il fût très-gênant pour le soldat.

Un jour que Robert flânait dans un bois, il observa son barbet qui grattait le sol avec une sorte de frénésie; il s'approche et voit sortir de la terre une douzaine de belles truffes. Il court chez le propriétaire du bois, l'accoste avec cette bonhomie rouée des paysans, lui parle de la pluie, du beau temps, de son colonel et de ses talents comme chercheur de truffes ; enfin, le bourgeois s'engage devant témoins à donner à Robert la moitié des truffes qu'il trouvera dans ses propriétés.

Dès le lendemain, le soldat et son compagnon se mettent au travail. La truffière se trouve tellement abondante, qu'au bout de quelques mois Robert achète un remplaçant et part avec son barbet pour le pays qui l'avait vu naître.

C'est ainsi que les truffes servent quelquefois à autre chose qu'à donner des indigestions.

Quelques personnes ont reçu le privilége de découvrir les truffières presque à première vue.

De ce nombre était M. Romieu, ancien préfet de la Dordogne. Il avait une perspicacité vraiment merveilleuse pour découvrir les truffes ; ajoutons, en passant, qu'il avait aussi une aptitude singulière pour les manger. Aussi on disait, dans le Périgord, que, si la truffe n'existait pas, il l'inventerait, mais qu'il l'inventerait pour la manger.

Il lui arrivait souvent, dans ses tournées préfectorales, de descendre subitement de voiture à la vue d'une garenne, et l'on voyait M. le préfet en habit brodé, en chapeau à plumes, écartant les broussailles, lorgnant les bruyères, frappant le sol du pommeau de son épée et en faisant sortir des légions de truffes, à la grande satisfaction de ses administrés. Les uns trouvaient ces façons empreintes d'un haut cachet de simplicité antique, et comparaient M. Romieu au Romain Cincinnatus ; d'autres, plus sévères, jugeaient ces pérégrinations champêtres indignes d'un si haut fonctionnaire.

Ne valait-il pas mieux, après tout, chercher des truffes, même en costume officiel, que destituer un malheureux petit maire ou révoquer un pauvre instituteur de campagne ?

Un jour, l'illustre préfet fut prié par le maire d'une petite commune de vouloir bien venir inaugurer un pont. Il arrive, au jour indiqué, dans un affreux village, où l'attendaient quatre gros paysans endimanchés. C'étaient des conseillers municipaux, et un petit vieillard, emmaillotté dans une écharpe sale, c'était M. le maire.

— Voyons votre pont, dit Romieu, après avoir donné cinq poignées de main.

— Mais vous êtes dessus, monsieur le préfet.

Il regarde et aperçoit un petit morceau de maçonnerie au pied duquel dormait une flaque d'eau et deux canards.

— Ce pont est fort beau, messieurs ! s'écria le préfet ; mais diable ! vous auriez bien pu l'inaugurer tout seuls.

— C'est bien vrai, monsieur le préfet, répondit le maire d'un ton piteux.

Puis, baissant la voix et le prenant à part :

— Il faut que je vous parle franchement, monsieur le préfet ; je sais qu'entre autres mérites vous avez celui de découvrir les truffes, et que tous les cochons réunis du Périgord ne vous montent pas à la cheville : eh bien, monsieur le préfet, figurez-vous que je serais l'homme le plus heureux de votre département si je possédais une truffière ; c'est ce qui m'a fait concevoir l'idée de vous attirer chez moi pour que vous daigniez trouver des truffes dans ma propriété.

— A la bonne heure ! monsieur le maire. Où est votre maison ?

— La voici.

— Eh bien, je vais commencer, continua le préfet en promenant autour de lui un regard mystérieux.

On entre dans la cour.

— Arrêtez, monsieur le maire, arrêtez ! s'écrie Romieu d'une voix inspirée.

Il trace aussitôt sur le sable des lignes bizarres, se couche par terre, écoute, sourit et se relève triomphant.

— Monsieur le maire, dit-il, vous avez ici la plus belle truffière du Périgord ; malheureusement les truffes sont à vingt-cinq pieds de profondeur ; il faudra creuser.

— Eh bien ! nous creuserons, reprend le maire enchanté.

— Très-bien, ajouta Romieu ; mais agissez prudemment ; ne parlez à personne de ma découverte !

Et il se dérobe aux remercîments de M. le maire, qui lui offrait de l'argent.

Les jours suivants, le maire écrivait à son préfet :

« J'ai creusé jusqu'à trente pieds, et je n'ai rien vu; j'ai été jusqu'à quarante-huit pieds, et je n'ai rien trouvé.»

A quoi Romieu répondait invariablement :

« Creusez toujours, monsieur le maire, creusez toujours! »

Enfin, un jour le préfet reçut une petite boîte; elle renfermait une lettre et une bouteille, toutes les deux bien cachetées.

Voici le contenu de la lettre :

« Monsieur le préfet,

« Arrivé à cinquante-trois pieds, je n'ai point rencontré de truffes, mais une belle source d'excellente eau, qui pourra alimenter tout le village.

« Sachez, monsieur le préfet, que nous manquions absolument d'eau, et vous pourrez vous faire une idée de notre joie et de notre reconnaissance.

« Tout le village me charge de vous prier de venir, le 15 du mois prochain, inaugurer cette précieuse fontaine, qui déjà porte votre nom. »

— Tiens! dit Romieu, me voilà mystifié! Eh bien! j'irai baptiser cette borne-fontaine, — pourvu toutefois qu'on ne me force pas à boire de son eau!

Tout le monde sait que l'illustre préfet n'avait pas un goût très-prononcé pour ce liquide, auquel il préférait de beaucoup le champagne.

VII. — TRUFFIÈRES ARTIFICIELLES.

Mais prenons congé de M. Romieu et revenons à nos truffes. De tout temps, leur reproduction mystérieuse a déconcerté les savants, et encore aujourd'hui on rêve sur les banquettes de l'Institut à la truffière artificielle Voici cependant un fait assez curieux.

Dans le département du Gers, M. le comte de Noé, ancien pair de France, fit disposer dans son parc, sous un bois de chêne, des épluchures et des résidus de truffes, qui furent ensuite recouverts de feuilles mortes. L'année suivante, on oublia ces pauvres morceaux de truffes, qui n'en firent pas moins leur devoir; car, au bout de deux ans, M. de Noé récolta de bonnes et belles truffes. Ce fait est consolant, sans doute; mais a-t-on renouvelé cette expérience? A-t-on obtenu le même résultat? Ces belles truffes provenaient-elles bien de la semence des épluchures? M. de Noé, enfin, n'aurait-il pas pris pour une résurrection ce qui n'était peut-être qu'une naissance?

M. Rousseau, de Carpentras, a cru et croit sans doute encore avoir trouvé le moyen de cultiver la truffe.

Il a, dit-on, obtenu des résultats fort curieux. Voici sa méthode :

Il faut semer des chênes dans l'endroit où l'on veut cultiver des truffes; l'essentiel est de semer des glands de chênes truffiers, c'est-à-dire de chênes au pied desquels viennent les truffes.

Ce système, en admettant qu'il soit bon, a deux inconvénients. D'abord, pour obtenir des truffes, il faut attendre que le chêne soit arrivé à un certain âge, et puis il paraît que les truffes ainsi obtenues sont peu abondantes.

Quelques savants prétendent qu'on doit bien plus attribuer la truffe à la nature du sol qu'à la plantation des chênes; car on trouve des truffes fort souvent sur des coteaux dépourvus d'arbres, ou dans des plaines, près des murailles formant clôture.

Voici encore une expérience qui ne plaide pas en faveur du système Rousseau : on a semé, d'un côté, des glands de chênes truffiers, et, de l'autre, des glands de chênes non truffiers; eh bien, ce sont les bois de chênes provenant de ces glands non truffiers qui ont produit des truffes. — La reproduction de la truffe dépendrait donc surtout de la nature du sol.

Le système de Burnhols, dont je fais grâce au lecteur, a fait beaucoup de bruit; si la complication d'un système en fait le mérite, je proclame celui du célèbre Allemand merveilleux. Je souhaite de tous mes vœux que ces différents systèmes amènent un jour un résultat décisif; que la truffe cesse enfin d'être un mythe pour les petits ménages et que tout le monde puisse savourer ce délicieux tubercule, au moins aux fêtes carillonnées!

Brillat-Savarin se trouvait un jour chez une grande dame :

— Réjouissez-vous, chère amie, lui dit-il; on parle beaucoup d'un métier au moyen duquel on fera de la dentelle superbe et qui ne coûtera rien!

— Hé! lui répondit cette belle dame avec un regard de souveraine indifférence, si la dentelle était à bon marché, croyez-vous qu'on voudrait porter de semblables guenilles ?

Je ne crois pas que l'amie de Brillat-Savarin eût tenu le même langage sur la truffe. — Qu'on la cultive, qu'on la multiplie, qu'elle devienne populaire, elle conservera toujours son goût aristocratique et son parfum souverain. La rose, qui est la plus commune et la plus vulgaire, est aussi la reine des fleurs.

VIII. — CONSERVATION DE LA TRUFFE.

On s'est beaucoup appliqué à la conservation de la truffe. Avouons qu'elle le mérite bien. — Dessiccation du tubercule, papier ciré, huile d'olive, étoupes, saindoux, millet, sciure de bois, saumure, boîte en ferblanc, on a tout employé, mais sans beaucoup de succès. « La truffe, dit le célèbre horticulteur anglais Bradley, si on la sépare de l'endroit où elle a pris naissance, ne croît plus et se gâte promptement. — Elle aime mieux mourir, dit Fontenelle, que quitter la motte de terre qui l'a nourrie. »

A tous les cœurs bien nés que la patrie est chère!

Les plus illustres gourmets ont reconnu qu'au bout d'un mois la truffe la mieux constituée avait à peu près perdu tout son parfum.

Selon nous, le meilleur procédé pour conserver les truffes, est celui du marquis de Cussy; il consiste à placer le tubercule dans une belle dinde du Périgord, qu'on met à la broche et puis sur la table.

IX. — BIZARRERIES ET CAPRICES DE LA TRUFFE.

La truffe a des façons d'agir assez étranges; après avoir fait les délices des Grecs et des Romains, elle disparaît tout à coup devant l'invasion des barbares, pour ne reparaître bien réellement que vers la fin du dix-huitième siècle.

Elle s'est, cependant, montrée pour la première fois, dit-on, dans le midi de la France, au commencement du quinzième siècle et sous Charles VII. Le poëte Eustache Deschamps, ayant été invité à la cour du roi de France, mangea tellement de truffes, qu'il faillit en mourir; il s'en vengea, une fois guéri, en écrivant contre

elles une méchante ballade, qui n'a pas empêché la truffe de faire son chemin.

D'après plusieurs auteurs, la truffe nous viendrait d'Espagne, et aurait fait son apparition avec la Renaissance.

D'un autre côté, le moine William, de l'ordre des capucins, assure que, dans plusieurs communautés de la haute Provence, on a récolté des truffes pendant tout le moyen âge. Il ne paraît pas que les Gaulois aient connu la truffe; s'ils l'avaient connue, les Romains n'auraient pas manqué d'en parler.

Quel est le grand homme qui a découvert la truffe? Aucune biographie ne le dit, personne ne le sait.

Mais il est plus que probable que ce grand homme n'est ni un Christophe Colomb, ni un Guttenberg, ni un Galilée, ni un Fulton, mais tout simplement un cochon.

Quels festins ce fortuné quadrupède a dû faire pendant longtemps à la barbe du naturaliste et du gourmet sans qu'ils s'en doutassent le moins du monde!

On parle du caprice des femmes; les truffes, sous ce rapport, ne leur cèdent en rien. Un Périgourdin, propriétaire d'une riche truffière, aimait à narguer son voisin, dont le champ ne rapportait exactement que des cailloux. L'année suivante, les truffes passèrent toutes dans le champ déshérité.

On a beaucoup accusé la truffe d'être indigeste; Brillat-Savarin l'en a disculpée dans un récit charmant, et voici comment elle est jugée par le docteur Lavalle: « Arome parfait, inimitable, presque enivrant; saveur exquise, *digestion très-facile*, nutrition plus complète que par aucun autre végétal. » La nature n'a rien refusé à la truffe. « Je ne puis croire, dit Brillat-Savarin, à la pesanteur de la truffe, quand je la vois passer, dans les bouches le plus fines, comme une lettre à la poste. » Le docteur Lavalle, disions-nous, prétend que la nature n'a rien refusé à la truffe. Il se trompe, la nature lui a refusé la beauté; qu'elle soit blonde ou brune, blanche ou rousse, la truffe est presque toujours raboteuse, rugueuse, racornie et biscornue. Quand elle est sèche, elle ressemble assez à une momie.

Mais qu'a-t-elle besoin d'être belle? n'a-t-elle pas assez de son goût et de son parfum?

On s'habitue du reste bien facilement à la figure de ceux qu'on aime, et il y a peu de personnes, je crois, à qui la vue de la truffe soit désagréable, surtout à table.

La truffe joua un grand rôle dans les petits soupers de la Régence et de Louis XV. Ce roi, qui ne dédaignait pas de faire lui-même son café, appréciait fort la truffe, qui était très-chère à cette époque. « Avant la Révolution, dit M. de Chavannes, une volaille truffée était un mets princier qui n'apparaissait pas tous les jours sur les tables les plus somptueuses. « Sous le Directoire, la truffe devint plus commune, mais elle était encore très-rare. — Il faut arriver vers l'année 1823, pour assister au triomphe et à la glorification de la truffe. Ensuite, après avoir joué son rôle politique, elle est descendue sans façon sur les tables bourgeoises, grâce à l'établissement de nombreux marchands de comestibles.

X. — COMMERCE DE LA TRUFFE.

En 1835, on a exporté de France 225,000 kilogrammes de truffes.

Nous en envoyons partout: en Angleterre, en Turquie, en Suède, en Russie, en Amérique.

Chevet m'a dit qu'il sortait, chaque hiver, de ses cuisines 600 dindes truffées. Il comptait parmi ses clients l'empereur Soulouque, qui raffolait des truffes. Il demandait toujours des truffes du Périgord, bien grosses et bien noires comme lui.

Du 1er octobre 1854 au 31 mars 1855, il est entré à Paris 25,790 kilogrammes de truffes en nature, sans compter les volailles et les pâtés truffés.

Une seule maison de Paris, de 1826 à 1830, a vendu 101,501 kilogrammes de truffes.

Dans la petite ville d'Apt, département de Vaucluse, il en paraît chaque année sur le marché au moins 25,000 kilogrammes.

A Carpentras, on en vend quelquefois dans un seul marché 1,500 kilogrammes.

Les truffes sont beaucoup plus chères en Périgord qu'à Paris et que partout ailleurs; le paysan périgourdin entend parfaitement ce genre de commerce.

La Dordogne produit beaucoup de truffes, et en exporte relativement peu: c'est que les Périgourdins sont gourmands; ils commencent par faire honneur eux-mêmes à la production de leur pays, ce dont je leur fais mon sincère compliment.

XI. — MANGEURS DE TRUFFES. — ANECDOTES.

Au premier rang des célèbres mangeurs de truffes, nous devons citer Louis XVIII. A tout roi, tout honneur.

« Il lui arrivait souvent, dit son médecin, le docteur Portal, de manger trois douzaines de truffes cuites sous la cendre, et cela après avoir avalé deux perdrix et un faisan entier. » Jugez de l'inquiétude de ce pauvre docteur, qui prêchait toujours la sobriété!

Mais quelqu'un de vraiment digne de s'asseoir en face de Louis XVIII, c'était le docteur Mulloët; il mangeait encore jusqu'à trois livres de truffes à l'âge de quatre-vingt-six ans. Ce qui prouve qu'elles ne l'avaient pas empêché de devenir vieux; mais le docteur Mulloët était beaucoup moins complaisant pour ses malades que pour lui-même, comme le prouve cette anecdote: il se trouvait un jour chez le baron Garnier, son ami, qui était malade. — Je vous recommande surtout, dit-il, une diète absolue. — Quel contre-temps! s'écrie le malade; on vient de mettre à la broche une belle poularde truffée, dont je comptais bien goûter un peu. — C'est impossible! reprend le docteur. — Eh bien, venez dîner, docteur, non pas avec moi, mais à côté de moi. Le docteur accepte. Il faut dire qu'il était aussi distrait et aussi bavard que gourmand. On sert le dîner, et le docteur, tout en jouant de la fourchette, s'embarque dans une histoire sans fin. Que fait le malade? Stimulé par le parfum des truffes, il se glisse de son lit, se met à table et mange comme quatre. Quand le docteur eut fini son récit: — A votre santé, docteur! s'écrie le baron Garnier. — Malheureux! vociféra le docteur, au lit! voulez-vous bien vous mettre au lit. — Il est trop tard, riposte le malade en vidant son verre. La poule était mangée, il ne restait plus que le cou et la tête. Le docteur Mulloët chercha sa canne et partit furieux. Quant au malade, il resta à table et guérit, ce qui redoubla la colère du docteur.

Le marquis de Cussy était aussi un truffivore des plus distingués; mais il ne mangeait que des truffes cuites dans la volaille.

Il prétendait avec raison qu'on savoure d'abord le parfum du tubercule, après quoi on peut le manger. — Ce bon marquis de Cussy aurait dû naître au temps de ces sénateurs romains qui épluchaient eux-mêmes les truffes avec des couteaux à manche d'or, pour en savourer les premiers parfums. C'est ce gourmet raffiné qui donna

un jour à une grande dame cette leçon de gourmandise. C'était aux Tuileries; le marquis était en train de déguster un verre de vieux vin, quand tout à coup cette dame lui offre une superbe grappe de raisin : — Madame, lui dit le marquis en souriant, quand j'ai de bon vin dans mon verre, je n'en prends jamais en pilule.

Et le général Bisson, faut-il le passer sous silence? Brillat-Savarin raconte qu'il avalait dix bouteilles de vin à son déjeuner; cela ne m'a pas étonné, quand j'ai lu que ce brave général mangeait quelquefois toute une dinde truffée.

Dix bouteilles de vin pour faire passer une dinde, en vérité, ce n'est pas trop.

On connaît la frugalité de Napoléon Ier. — Messieurs, disait-il, à ses invités, ici on mange vite et mal ; mais si vous voulez faire un bon dîner, allez chez le duc de Cambacérès.

C'était, en effet, un grand gourmet que M. l'archichancelier; son mets de prédilection était une caille, truffée de la manière suivante :

On prenait une truffe énorme; après avoir fait minutieusement sa toilette, on pratiquait au milieu un trou assez grand pour pouvoir y loger une caille désossée que l'on recouvrait d'une pâte faite de truffes et de viandes de cailles pilées ensemble. Après deux heures de cuisson très-douce et très-lente, on servait cette fameuse caille, et M. le duc mangeait, s'il le pouvait, car il était, malheureusement pour lui, bien loin d'avoir l'appétit du docteur Mulloët.

Si le prince de Talleyrand a cru à quelque chose dans sa vie, c'est bien certainement à l'excellence de la truffe.

C'est le célèbre diplomate qui, dans un moment d'inspiration, inventa cette truffe à la Périgord qui empêchait Carême de dormir.

« Ce ragoût fameux, dit le docteur Roques, était une composition magique, une sorte de philtre qui faisait parler les muets. Personne n'en connaît aujourd'hui la recette, le grand diplomate l'a emportée avec lui dans la tombe! »

Quel malheur pour nos ministres!

La passion de lord Byron pour le macaroni est historique; mais ce qu'on ne sait peut-être pas, c'est qu'il couvrait son macaroni de tant de truffes, qu'on n'aurait pu dire si c'était du macaroni aux truffes ou des truffes au macaroni.

Le grand poëte trouvait, du reste, que la truffe faisait très-bien comme couverture. Il en répandait sur tous ses plats, surtout sur la sole qui porte son nom, et dont voici la recette : il faut que la sole soit bien fraîche et bien charnue; on la pique finement de lard, et après l'avoir bien couverte d'épaisses lames de truffes, on la fait cuire avec de l'huile d'Aix, un grand verre d'alicante et un peu de muscade fine.

On sait peut-être que M. de Martignac avait un grand faible pour le mouton à l'ail; mais son mets de prédilection était la truffe noire et parfumée du Périgord, ce diamant de la cuisine, comme l'appelle Brillat-Savarin. On raconte qu'il avait toujours dans sa bibliothèque deux ou trois terrines de ces délicieux petits pâtés de Périgueux, de Nérac ou d'Agen.

A propos de pâtés truffés, il paraît que les Romains en faisaient d'excellents; Suétone rapporte que l'empereur Claude présidait un jour le Sénat. On plaidait une cause importante, et c'était le premier avocat de Rome qui parlait; tout à coup la figure de l'empereur devint soucieuse et préoccupée; il fait signe qu'il va parler, l'avocat s'arrête : « N'est-ce pas, mes amis, s'écrie Claude, que les pâtés truffés sont une excellente chose, et que nous en mangerons ce soir? » Et il fait signe à l'avocat de continuer son discours.

Un grand amateur de truffes, c'est le grand Rossini. Il dînait un jour chez la baronne de Rothschild ; on avait oublié la salade, ce dont la baronne parut mécontente, car elle l'aimait beaucoup. Tout à coup l'auteur de *Guillaume Tell* saisit quelques truffes et invente, séance tenante, la salade Rossini. Cette salade est quelque chose d'exquis, de suave, d'enivrant; c'est une œuvre de génie ; c'est la truffe mise en musique... par Rossini.

Par qui pourrais-je mieux terminer cette galerie de truffivores illustres que par Grimod de La Reynière, auteur de l'*Almanach des gourmands?*

On sait qu'il était fils d'un riche charcutier devenu plus tard fermier général. J'espère qu'on ne l'accusera pas d'avoir renié son origine. Son splendide hôtel de la place de la Concorde était entièrement décoré des attributs de la charcuterie. Dans de riches panneaux en étoffe d'or, on voyait des assiettes de boudin brodées, des trophées de saucisses, des hures peintes et des pieds de cochon en sautoir. L'extrémité des manches de couteaux représentait en ivoire une tête de porc.

Il tenait table ouverte; enfin il s'aperçut que le nombre de ses convives augmentait tous les jours, tandis que ses revenus diminuaient sensiblement. Il résolut de ne plus inviter que ses vrais amis et de chasser tous les autres. Voici le singulier stratagème qu'il employa : il fait circuler la nouvelle de sa mort et envoie des lettres de faire part à toutes ses connaissances; le lendemain, l'hôtel est tendu de noir; les amis arrivent! Hélas! ils ne sont que vingt-trois! Quand ils sont tous réunis autour du cercueil, le drap mortuaire disparaît, la bière s'entr'ouvre et l'on aperçoit un jeune et tendre ânon, cuit à point, paré de fleurs et truffé jusqu'aux oreilles ; une musique se fait entendre, les portes s'ouvrent, et Grimod de La Reynière apparaît assis à une table chargée des plats les plus rares. « Mes amis, dit-il, désormais je n'aurai d'autres convives que vous! Ah! les coquins! comme ils vont être attrapés! » Malheureusement pour Grimod et ses vingt-trois amis, ces splendeurs ne durèrent pas longtemps; la fortune lui tourna le dos, son hôtel fut vendu, et il se retira dans une petite maison aux environs de Paris ; je crois qu'il se serait volontiers retiré dans une truffe, s'il avait pu en trouver une assez grosse. C'est alors qu'il fit faire cette grande redingote si connue des gamins de Paris, où il avait toujours trois ou quatre truffes.

Quand il était triste, ou qu'il avait dîné trop frugalement, il enfonçait sa main dans une de ses larges poches, en sortait une truffe qu'il flairait avec délices, comme si c'eût été une rose, après quoi il la remettait soigneusement dans sa redingote.

Mais comme du nez à la bouche il n'y a pas bien loin, la truffe s'égarait quelquefois dans son trajet et se trompait de poche.

La truffe crue est, du reste, excellente, assure Galien.

Mais le plus excentrique mangeur de truffes appartient à l'antiquité : c'était un nommé Pytille Catillo. Chaque fois qu'il devait manger des truffes, ce qui lui arrivait souvent, il enveloppait sa langue d'une espèce de membrane, afin de lui conserver toute sa faculté gustative, et il la tirait comme d'une gaîne au moment de se mettre à table. Après tous ces amateurs de truffes, nous devons en citer d'autres qui se dispensent de toute espèce de

sauce. Ce sont les sangliers, les blaireaux, les cerfs, les chevreuils, les loirs, les taupes, les mulots et les écureuils. Aussi ces animaux sont-ils très-rares dans les pays de truffes; les paysans font une guerre acharnée à ces terribles consommateurs, qui ne les payent qu'en monnaie de singe.

XII. — INFLUENCE SOCIALE DE LA TRUFFE.

On a justement attribué à la truffe une grande influence diplomatique et politique. Un Périgourdin sollicitait un emploi : « Avez-vous des protections? lui demanda-t-on. — Sans doute, répondit-il, j'en ai une bien puissante, j'ai ma truffière. » En effet; alors placez votre demande sous l'aile d'une dinde truffée, je vous promets qu'on la lira.

En voici un exemple :

Il y avait un soir grand dîner chez un ministre; on servit une magnifique dinde truffée; qui l'avait envoyée? Le ministre lui-même l'ignorait. Enfin la dinde ouvre ses flancs et disparaît sous un bouquet de truffes qui embaume toute la salle. Mais tous les regards se portent sur une truffe colossale, au travers de laquelle est passée une lettre. Le ministre la saisit, la lit et part d'un immense éclat de rire. C'était un ancien officier, son compatriote, qui demandait une perception. — Après avoir adressé au ministre plusieurs demandes, qui toutes étaient restées sans réponse, il avait eu recours à ce genre de poste assez bizarre, mais excellent, car un mois après il était nommé percepteur... en Périgord.

Avis à ceux qui voudraient économiser un timbre de vingt centimes et obtenir une perception.



La poste aux truffes. Dessin de Breton.

Les personnages influents de tous les pays sont littéralement accablés de dindes truffées par les solliciteurs de toute classe.

Voici, à ce propos, une autre histoire de dindes et de ministre. C'est la dernière. La scène est, cette fois, en Russie, dont les plus belles truffes prennent trop souvent le chemin, à la suite de nos meilleurs vins de Champagne.

Une Excellence moscovite sortait du lit :

— Il y a du monde dans l'antichambre? dit-elle au valet de chambre qui l'habillait.

— Onze dindes truffées, monsieur le ministre, et un gouverneur, M. X***.

— Faites entrer les dindes.

— Et le gouverneur?

— Je suis sorti; je suis au Conseil.

Le gouverneur avait tout entendu, il se mordit les lèvres et décampa. Deux jours après, il demanda une audience au ministre.

— Comment, cher ami, lui dit ce dernier en l'abordant, c'est vous qui me demandez une audience? Mais c'est chez moi qu'il faut venir, ma femme vous aime beaucoup; elle sera charmée de vous voir.

— Pardon, monsieur le ministre, répliqua le gouverneur, j'ai eu l'honneur de me présenter avant-hier chez vous; mais vous n'y étiez que pour les dindes.

— Dont vous voudrez bien goûter ce soir, continua le ministre, en venant dîner avec moi.

Le gouverneur accepta, mangea de la dinde, mais ne put rien obtenir du ministre; son crédit était mort, les dindes l'avaient tué.

FULBERT DUMONTEILH.

REVUE DE L'ANNÉE 1862 (1).



La salle à manger du Grand-Hôtel. Dessin d'après nature, par F. Thorigny.

COURRIER DU GRAND-HOTEL.

LOUIS XIV, SÉVIGNÉ, DIOGÈNE ET... VOTRE SERVITEUR.

Le point central. Le chef-lieu du monde. Le Grand-Hôtel. Dernier mot de la civilisation. Le salon de lecture. Surface, position et distributions. Chiffres éloquents. Vingt et un millions. Sonneries et pendules électriques. Le photographe de nuit. Le grand Nadar. Les cuisines, les caves. Balzac. Quatre mille serviettes. Quatre cent mille bouteilles. La salle à manger. Dîner, concerts. Noces et festins. Le triomphe de l'art. Ordre et sécurité La nuit porte conseil. Nos trois rêves : Louis XIV, Sévigné, Diogène. Conclusion.

Nous reprenons la Revue de l'année 1862 ; — et pour

(1) Voyez, pour la première partie, le numéro précédent.

que rien ne nous échappe, nous la reprenons au point de vue central, au cœur même de Paris, c'est-à-dire au Grand-Hôtel.

L'Europe est le chef-lieu du monde. La France est le chef-lieu de l'Europe. Paris est le chef-lieu de la France. Le Grand-Hôtel est le chef-lieu de Paris. Le Grand-Hôtel est donc le chef-lieu du monde.

Nous voulions et nous devions raconter, décrire et dessiner cette merveille du Paris-Perreire, au moment de son inauguration, le 15 juillet dernier (1). Mais nous visitions alors d'autres merveilles à Londres, à Trouville, et nous avons remis la Revue du Grand-Hôtel à la Revue de l'année, dont le Grand-Hôtel est en effet le chef-d'œuvre et le résumé pratiques.

Pour bien connaître ce palais moderne, qui est le dernier mot de la civilisation matérielle, et qui consomme une révolution inouïe dans nos mœurs, en élevant le confort du premier venu au-dessus du luxe des rois et des empereurs, nous y avons voyagé, la plume à la main, tout un jour, et voici nos sincères impressions de voyage.

Nous les écrivons dans le magnifique salon de lecture, recevant le jour de la cour d'honneur, par de hautes glaces sans tain, couvert de moelleux tapis de Smyrne, décoré de tableaux, de sculptures et d'or, par Millet, Perraud et Ourry, meublé de vastes tables au velours vert, de canapés et de fauteuils épicuriens, de tous les dictionnaires, de tous les guides, de tous les journaux, de tous les renseignements du globe, peuplé de princes, de ministres, d'ambassadeurs, de touristes venus de toutes les régions, de familles heureuses, de femmes charmantes et d'enfants gracieux; muni de télégraphes et de sonnettes électriques allant à tous les recoins de la Babel et en parlant toutes les langues.

C'est de là que nous daterons désormais nos courriers du mois, qui seront réellement les courriers de l'univers, — puisque l'univers aboutit au Grand-Hôtel, comme les rayons du jour à la chambre noire.

Première étape. — Cour d'honneur et perron. Distributions générales. Conversation avec le directeur.

— Combien le Grand-Hôtel occupe-t-il de mètres superficiels?

— Environ 8,000 mètres, au centre géométrique de Paris, dans un îlot triangulaire, entre le boulevard des Capucines, les rues de Mogador, de Rouen et le futur Opéra qui s'élève. 120 mètres de façade sur le boulevard, 130 sur la rue de Rouen, 118 sur la rue de Mogador, 30 mètres de rotonde sur l'angle de cette rue et du boulevard, 40 à 50 mètres sur la place de l'Opéra. Total, près de 400 mètres de façade, avec 444 fenêtres, sans compter le rez-de-chaussée et l'entresol.

L'hôtel a cinq étages, hors les boutiques et magasins. La façade du boulevard, avec ses hautes portes à plein cintre et ses fenêtres du style Louis XIV, est le type réglementaire imposé aux abords de l'Opéra (2). Une triple arcade introduit dans la cour d'honneur, qui a 23 mètres de côté. « Cette cour est couverte en vitrage, de sorte que le mouvement des voyageurs, des bagages et des voitures se fait à couvert, comme à l'hôtel du Louvre. Une riche colonnade corinthienne règne autour des quatre côtés et rappelle les belles cours des palais d'Italie. Au fond et en vue du boulevard, une terrasse, précédée d'un perron élevé de quelques marches, conduit aux grands escaliers qui desservent les étages supérieurs, et donne entrée de plain-pied dans une belle galerie servant de salle d'attente et de lecture. On passe de là dans la salle à manger (1), » que nous décrirons tout à l'heure.

— Combien l'Hôtel a-t-il coûté? Combien de temps a duré sa construction? Quelles sont ses distributions générales?

— Il a coûté 21 millions. La première pierre a été posée le 5 avril 1861, il a été ouvert le 15 juillet 1862, au bout de quatorze mois. Il comprend 700 chambres et 65 salons. Plusieurs appartements complets ont leurs escaliers séparés et leurs cours à part, aux deux angles du boulevard, dans les plus belles parties de l'édifice. Outre le grand salon d'attente et la grande salle à manger, il y a au premier étage deux salons de réunion spacieux, et au rez-de-chaussée, trois salles pour les dîners à la carte, les repas de corps et de famille, un grand fumoir, un café, un restaurant, un bureau télégraphique, etc. Le personnel du service est de 250 individus, la plupart Allemands, bacheliers et licenciés, parlant toutes les langues connues. A chaque étage il y a trois postes d'agents desservant quarante numéros, et se communiquant par des tuyaux acoustiques; à chaque porte du salon commun, des boîtes pour recevoir les réclamations; à chaque lit, bureau et cheminée, des boutons qu'il suffit de toucher pour opérer une sonnerie électrique continue (elle ne s'arrête que quand le serviteur appelé touche lui-même un bouton correspondant; l'éternelle réponse des valets : « Je n'ai pas entendu sonner, » se trouve ainsi supprimée radicalement). Toutes les pendules se règlent d'elles-mêmes et entre elles, à midi et à minuit, par un fil électrique introduit sous le socle et derrière la glace. Ces sonneries et ces pendules sont des chefs-d'œuvre de Louis Bréguet, qui soutient dignement le nom de son père. L'hôtel a 2,600 becs de gaz; la salle à manger, à elle seule, en a 1,140; ces becs consument une valeur de 100,000 francs de gaz par année, etc.

A l'aimable et savant directeur qui nous jetait froidement ces chiffres, nous ne sûmes que répondre :

— Vous êtes bien modeste d'appeler votre maison un hôtel, c'est une ville, et une ville importante. Mieux vaudrait y être préfet qu'à Bordeaux ou à Marseille. Vous pourriez vous y passer du reste du monde, y nourrir une garnison, y soutenir un siége en règle, etc.

Mais nous n'avons pas fini avec les bagatelles de la porte. Tandis que nous causions ainsi dans le vestibule, une famille arriva, composée de huit personnes et de douze malles. Ces malles furent posées dans le monte-charge et s'élancèrent d'un seul bond au quatrième étage. Un aïeul invalide les suivit, hissé dans un fauteuil, sans fatigue et sans inquiétude, pendant que ses enfants et ses petits-enfants le joignaient dans leurs chambres par le grand escalier.

En même temps une belle dame quittait l'hôtel pour se rendre au chemin de fer. Elle se souvient qu'elle a oublié de faire faire son portrait. Comment réparer cet oubli? La belle dame n'a que dix minutes, et la nuit vient de supprimer le soleil. Qui fera de la photographie sans soleil? Nadar, le grand Nadar, le photographe du Grand-Hôtel. La dame traverse le boulevard, monte dans le palais rouge en face, pose le doigt sur un bouton électrique, et le photographe de nuit apparaît comme un sorcier

(1) Comme nous l'avions fait pour l'hôtel du Louvre; voyez notre article : *Un Conte de fée*, avec le dessin de Gustave Doré, t. XXIII du *Musée des Familles*, p. 61.

(2) Voyez notre gravure de cette façade, t. XXIX, p. 153.

(1) Excellent article, signé Pierre Paget, dans le *Paris nouveau illustré*.

(il a sa sonnette comme le pharmacien et le confesseur). « Il tient en main sa plaque toute prête et ses deux fils électriques. Car ici l'électricité fait la lumière, comme elle fait le service et règle l'heure. —*Fiat lux*, dit Nadar. Et voilà le portrait enlevé, une merveille de modèle, une perfection de dessin, une image vue au miroir. » La dame part, et recevra le lendemain ses cartes-photographies.

Et Nadar n'est pas encore brûlé en place de Grève!

Seconde étape. — Le sous-sol, la cuisine et les caves.

Il était cinq heures et demie : l'heure solennelle du coup de feu à la cuisine, — ou plutôt aux cuisines, car il y en a trois, il y en a quatre, il y en a je ne sais combien : cuisine du dîner, cuisine du thé, du chocolat et des œufs; cuisine de l'office; cuisine du beurre, des fruits, du lait et du dessert, etc., etc., un labyrinthe de Gamache! des montagnes de provisions! des fournaises de charbon de terre! et, chose impossible! nulle odeur, nul bruit, nulle confusion! c'est ici que triomphe le *lucidus ordo* incarné en M. Pasquier, l'Ariane de ce dédale. La comptabilité formidable est aux portes de l'antre. Tout ce qui sort, tout ce qui entre, tout ce qui part, tout ce qui revient, est inscrit et contrôlé comme dans une gare de chemin de fer. Pas de gaspillage, pas d'erreur, pas de malentendu possible!

Le cuisinier, chef de cette comédie gastronomique,

Une ample comédie, à cent actes divers,
Où le dîneur est l'univers,

est un jeune homme qui a des appointements de colonel, et qui se nomme BALZAC, comme l'auteur de *la Comédie humaine*.

A la tête de ses fourneaux, de ses marmitons, de son armée de plats et de valets, il est beau comme Napoléon à Austerlitz. Et il n'aura jamais de Waterloo ni de Sainte-Hélène! Il se retirera à cinquante ans dans un petit château, fruit de ses économies; il mettra sur sa carte : *ancien chef du Grand-Hôtel*. Et il sera maire de son village, marguillier de sa paroisse, qui sait? député de son arrondissement.

Les mets sortis du four sont posés sur des tables brûlantes, puis montés par une machine et redescendus de même. Ceci est la féerie du Grand-Hôtel. Les broches tournent par l'effet de la fumée. Les faisans, les perdreaux, les filets, les légumes, les entremets, les pâtisseries vont et viennent sur un signe du maître. Et quels monceaux de viandes et de comestibles de toute sorte! Balzac absorbe 1,000 kilogrammes de glace par jour, et fait blanchir 4,000 serviettes par jour aussi : 100,000 francs de blanchissage par an! Le reste en conséquence.

Nous voici dans les caves. Palsambleu! quelle bibliothèque! dirait don César de Bazan. Hélas! la Bibliothèque impériale est moins belle et moins ordonnée! Une série de casiers peints en brique, regorgeant de verres poudreux et munis d'étiquettes en faïence, éclairés au gaz à perte de vue. Le palais de la Gascogne, de la Champagne, de la Bourgogne et de l'Espagne! une armée de 400,000 bouteilles, à faire mordre la poussière aux têtes les plus solides. Ceci est la cave de fond, la cave permanente.

Tout auprès est la cave du jour, vidée et remplie chaque matin et chaque soir. Échantillons renouvelés quotidiennement, depuis le vin ordinaire à 2 francs jusqu'au Cruau-Larose à un louis, — le tout portant sa date et son acte de naissance authentiques.

L'une et l'autre caves sont inventoriées chaque mois; que dis-je? l'hôtel entier l'est à la même époque, sans quoi la ruine et le chaos remplaceraient la lumière et la prospérité.

Troisième étape. — Le dîner. La fête.

Nous remontons pour dîner, — « et nous entrons dans le domaine de la Fable, » dit M. Ernest Dréole. Cette salle à manger, la plus grande et la plus belle de Paris, c'est-à-dire du monde, a été comparée au fameux salon d'Hercule du palais de Versailles. La comparaison est vraie. Mais Hercule — puisque Hercule il y a — n'est plus rien avec ses douze travaux à côté de M. Armand, l'architecte du Grand-Hôtel. Voici enfin et réellement l'antiquité dépassée.

Représentez-vous, en effet, une immense fer à cheval ou hémicycle plus grand qu'une salle de théâtre, et orné, depuis sa coupole de verre jusqu'à sa base en stuc rouge, de tout ce que l'imagination d'un architecte savant et d'un statuaire habile comme M. Millet peut rêver de fantaisies élégantes. En haut, c'est une guirlande de petits dieux de la Fable, comme le paganisme en sut inventer; plus bas, les Arts et les Muses dans leurs plus gracieuses attitudes; puis, des filets d'or qui courent à travers ces richesses d'atelier, sans rien leur enlever de leur éclat naturel. Il y a des lustres de bronze doré; il y a des ornements délicats; il y a deux Amours que M. Klagmann a fait s'ébattre sur une pendule monumentale; il y a un parquet, chef-d'œuvre de mosaïque; il y a plus encore, mais l'œil admire tout sans être choqué de rien : c'est la plus heureuse harmonie que l'art puisse réaliser. —

Car l'art est seigneur et maître au Grand-Hôtel, et c'est là le côté sérieux, c'est là la conquête et la révolution. Aux artistes qui se plaignent de notre époque, nous crions depuis vingt ans : — Suivez le siècle, au lieu de le combattre! Faites des tableaux et des statues d'appartements! Ciselez et peignez les façades et les murs, les fenêtres et les portes de nos maisons. Le chef-d'œuvre prend toutes les formes et le talent transforme tout. Témoin Benvenuto Cellini, — et ses aïeux du musée Campana!

Voilà ce que MM. Pereire ont compris et réalisé par un coup de maître. Ils ont fait fortune en créant les grandes usines et les chemins de fer, en lançant des flottes de paquebots sur l'Océan, en renouvelant le vieux Paris à coups de marteau et de truelle, en construisant des palais pour le riche et des cités pour le pauvre. Mais ils ont fait plus et mieux au Grand-Hôtel. En mariant l'art à l'industrie, ils ont joint la gloire qui dure à la richesse qui passe, et assuré l'immortalité à leur entreprise et à leur nom. Ce nom vivra désormais, consacré par les médaillons d'Ourry, dans le salon de lecture; par les *Jours* et les *Mois* de Bin, dans la galerie du premier étage; par les tableaux de Léon Rousseau dans le grand café, et les natures mortes de Ghequier dans le restaurant; par les chasses d'Alfred de Dreux, au palier des appartements; par les cariatides de Cavelier, sur les façades; par les sculptures et les ornements de Perraud, de Franceschi, de Choiselat, de Fabrucci, de Hardouin, de Benier, de Darvant, etc.

L'art attendait cette ovation depuis de longues années. On lui avait déjà entr'ouvert l'hôtel du Louvre; on l'a porté en triomphe au Grand-Hôtel, — et le Grand-Hôtel vivra et prospérera par ce signe : *In hoc signo vinces!*

Nous étions deux ou trois cents convives à table dans la salle féerique. Nous savourions les saumons à la sauce

genevoise, les faisans de Bohême et les poulardes aux truffes, les suprêmes de fruits aux liqueurs, le raisin de Thomery et de Fontainebleau, et le vin de Champagne de Moët, — et le Cruau-Larose à un franc la goutte... Tout cela sans autre bruit que celui des conversations, sans une assiette choquant une assiette, sans un verre tintant contre un verre, devant les surtouts élégants de Christofle et les trois cent mille francs d'argenterie plaquée, qui représenteraient des millions d'argent massif.

Après les parfaits au glacé, nous allâmes prendre le café au fumoir, — avec les dames ; — car ce fumoir est un boudoir exquis, où Dorat ferait des madrigaux aux petits tableaux d'Ourry.

Au bout d'une heure (ce fut le dernier miracle), nous rentrâmes dans la salle à manger. Ce n'était plus une salle à manger. Tables, chaises, matériel innombrable, tout avait disparu sous un coup de baguette. C'était un théâtre de fête, — la Comédie-Française ou l'Opéra, plus grands, plus riches, — et mieux éclairés. — Là, nous entendîmes un concert excellent par d'admirables artistes dont les instruments et les voix n'avaient jamais rempli des voûtes plus sonores et plus grandioses.

Nous comprîmes alors la double fin de la salle du Grand-Hôtel. Pour la bagatelle de quelques mille francs, on y donnera des festins et des bals de noces, — et on y organisera des concerts et des représentations qui feront salle comble et recette monstre, — en attirant seulement les habitants de l'édifice.

La majorité sont des Anglais et des Russes ; les Espagnols et les Italiens y réchauffent les Allemands, et les Français sont le trait d'union entre les uns et les autres.

N'oublions pas deux choses qui nous ont frappé, — qui nous ont étonné dans ce magique pandémonium. L'ordre et la loyauté, la surveillance et la sécurité y sont telles, — qu'il n'y a pas le moindre danger d'exploitation pour l'homme le plus ignorant, ni d'inquiétude et d'embarras pour l'enfant ou la jeune fille la plus candide. — C'est la vie de famille réalisée dans un palais, c'est l'indépendance assurée au milieu de la foule. Et ce tour de force, ou plutôt de goût et de savoir-vivre, est le chef-d'œuvre personnel du directeur.

Quatrième et dernière étape. — La chambre à coucher.

Pour compléter l'expérience et l'étude, nous voulûmes coucher au Grand-Hôtel, dans une chambre du deuxième étage. — Nous remarquâmes, en y montant, les massifs d'arbustes des paliers (qui coûtent six mille francs par an), la splendeur des escaliers, des antichambres et des corridors, où les tapis à haute laine amortissent les pas les plus bruyants. Et, en nous étendant dans un lit, qui endormirait l'insomnie en personne, nous passâmes en revue les progrès du confort, depuis la feuille de vigne d'Adam et sa première nuit à la belle étoile, aux portes du paradis terrestre.

Voici les rêves qui se greffèrent sur ces réflexions philosophiques.

Nous rêvâmes d'abord que nous étions Louis XIV, installé, au prix de quelques milliards, dans ses palais de Versailles et de Marly-le-Roi. Or, nous venions justement de lire le curieux *Journal de la santé du roi*, écrit par Fagon, d'Aquin et Vallot, ses médecins. De sorte, qu'en notre qualité de Louis le Grand nous passâmes une heure « à souffrir du froid et de la chaleur, — de « l'humidité et de l'infection des bassins et des fontaines; « à combattre et à fuir des insectes plus invincibles que « les armées de Marlborough ; à essayer d'allumer notre « bougie sans y parvenir ; à nous lever dans l'ombre et « à nous heurter contre les meubles, faute de sonnettes « communiquant aux gîtes de nos valets ; à geindre d'une « pesanteur de tête, causée par un corps de cheminée « longeant la ruelle de notre lit ; à griller dans une « pièce, à geler dans l'autre ; à essuyer des courants « d'air et des rhumes dans toutes les deux ; à étouffer « sous l'odeur des parfums et du tabac des courtisans, « concentrée dans un cabinet sans ouverture et sans « ventilation ; enfin, à nous couper nous-même nos on- « gles, nos cors et nos chicots (*sic*), et à les couper si « mal, qu'il fallait recourir aux bistouris des chirur- « giens (1). »

Mon second rêve changea mon sexe et fit de moi la marquise de Sévigné se rendant à sa terre de Bretagne. Je voyageais péniblement d'auberge en auberge, et j'écrivais à Mme de Grignan, ma fille :

« A Palaiseau, je fus malade de chaleur dans l'hôtellerie du *Cerf volant*. A Tours, je ne trouvai qu'un méchant cabinet pour l'abbé et pour moi. Tout le reste, comme des cochons sur la paille. Je ne pus fermer l'œil de la nuit, et j'exterminai autant de puces que M. de Turenne a tué d'Allemands sur le Rhin... A Angers, nous arrivâmes à minuit dans un *tugurio*, où étaient trois vieilles femmes qui filaient, — et de la litière pour les vaches, sur quoi nous avons couché sans nous déshabiller et sans souper de quoi que ce soit... A Nantes, je demandai de la monnaie à l'hôtel de France ; j'attendis une demi-journée ; après quoi je vis entrer un rustre avec des sacs de tous les côtés. Il en avait sous ses bras, dans ses poches, dans ses chausses... « Que m'apportez-vous là? lui « demandai-je. — La monnaie, me répondit-il, je crois « qu'il y a bien ici trente livres. » C'étaient tous les doubles de France qui s'étaient réfugiés dans cet hôtel, avec les chapeaux pointus... A Rennes, nous sommes descendus à l'hôtel du Roi, où nous avons mangé du potage et du bouilli tout chaud. — La nappe était si grasse, que je me suis fait servir dans la basse-cour. Nous avons dîné là, assis par terre, servis par nous-mêmes, sur un ais, comme le roi et la reine. Voyez un peu, ma chère, combien tout s'est raffiné, et combien nous étions grossiers autrefois que le cœur était à gauche... A l'auberge de *la Charité*, près de L..., j'ai payé deux œufs gâtés, — et leurs poussins, une demi-livre la pièce, — les poussins par-dessus le marché. Voilà l'hospitalité française et les douceurs du voyage ! — Et mon entrée sur mes propres terres, dans mon château des Rochers, vous ne vous la figureriez jamais. Nous partîmes de Rennes à dix heures et nous n'arrivâmes qu'après minuit, — toujours dans l'eau ! Voyant que nous ne voyions plus rien, nous mandâmes Pilois avec une douzaine de gars... Les uns nous tenaient, les autres nous éclairaient, et tous parlaient si extrêmement breton, que nous pâmions de rire. Enfin, nous arrivâmes ici rebutés, trempés, rompus, exterminés de tant de plaisirs ! — Si encore, ma chère fille, j'avais trouvé vos bonnes lettres ! mais, hélas ! la poste n'est pas mieux traitée que nous. Quatre jours pour avoir, pour ne pas avoir de vos nouvelles. Et Dieu fasse encore que ces doux messages ne soient pas abîmés dans les fondrières ! Quand serons-nous oiseaux pour voler des Rochers à Grignan, et savoir chaque matin si nous sommes mortes ou vivantes (2) ! »

Là-dessus, je me réveillai un instant, et je revins à

(1) Extrait textuellement du *Journal de la santé de Louis XIV*
(2) *Lettres de Mme de Sévigné. Passim.* Edition Nodier, 1836.

moi-même et aux délices du Grand-Hôtel. Puis je me rendormis en me disant que Louis XIV, maître du monde, avec ses palais, ses armées et ses milliards ; — que Mme de Sévigné, souveraine du grand siècle, avec ses châteaux, ses valets et ses adorateurs, n'étaient, en fait de confort et de bien-être, que de pauvres diables à côté de moi, qui venais de trouver, sans effort et sans souci, pour vingt francs par jour, toutes les aises d'un roi et d'une reine dotés de quelques millions de rente.

Ceci me rappelle le mot de l'impératrice à M. Emile Pereire, après sa visite au Grand-Hôtel :

— C'est absolument comme chez moi, — et je me suis crue à Compiègne ou à Fontainebleau.

Dirai-je mon troisième rêve ? Pourquoi pas ? ce sera la conclusion de cet article.

J'étais Diogène, le philosophe à la besace ; je promenais mon bâton et mon écuelle, mon ironie et ma lanterne sur le boulevard des Capucines. Le directeur, qui est fort lettré, et qui sait par cœur son histoire ancienne et moderne, me reconnut au passage et m'invita à dîner dans son palais. J'acceptai sans vergogne et pris place entre un ambassadeur et une princesse. Quand j'eus goûté de tout et tout visité :

— Eh bien, me demanda M. Pasquier, préférez-vous encore votre tonneau ?

Pour toute réponse, j'éteignis ma lanterne et choisis la plus belle chambre de l'hôtel.

— Je passerai l'hiver ici, dis-je avec résolution. C'est le premier observatoire du monde ; j'y prendrai des notes sur la nouvelle Athènes, et j'y écrirai, à ma façon, l'histoire anecdotique du siècle.

Sur quoi, je me levai, — « Gros-Jean comme devant, » et rentrai au bureau du *Musée des Familles.*

J'espère retrouver Diogène... au palais d'Alexandre, et écrire sous sa dictée mes *Courriers du Grand-Hôtel* (1).

(1) Nous groupons ici quelques détails omis dans le courant de notre article. Depuis qu'il est écrit, nous avons visité attentivement la salle de bains, qui est un boudoir de petite-maîtresse, avec salon de velours, journaux, revues et toutes les recherches du bain antique; nous avons fait une ascension dans le monte-voyageurs, qui est un cabinet charmant avec canapé de velours, tapis et tentures, et qui enlève une famille entière de la base au comble de l'édifice. Nous avons étudié le vocabulaire des ordres à transmettre, qui répondent à tous les besoins, à tous les caprices, et que les tuyaux acoustiques et les fils du télégraphe font voler comme la pensée d'un bout de l'hôtel à l'autre. Nous avons admiré les splendides appartements des numéros 29 et 73, meublés de tapisseries de Beauvais au petit point, l'un rouge cramoisi, l'autre vert tendre, tous deux plafonnés de peintures et enrichis d'un luxe royal. Les ambassadeurs japonais ont habité le numéro 73 sur le boulevard, et la comtesse Kouchelef et le simple citoyen Macdonald (O contraste de ce temps-ci !) le numéro 29, sur le boulevard et l'Opéra. Nous avons vu, le 11 janvier, un banquet de noce de 250 couverts, puis quelques jours après un bal de près de 1,000 invités dans la salle de fête, dans le salon de lecture et dans la galerie, une vision des *Mille et une Nuits* multipliée par 100 glaces et près de 2.000 becs de gaz. Enfin nous nous sommes assuré qu'en août 1862, dans les moments d'affluence, il y a eu, le même jour, 600 couverts dans la grande salle, 500 au restaurant, 600 ailleurs en trois fois; total, 1,500 couverts en douze heures, servis par 200 employés. Il y en a même eu jusqu'à 2,000 dans les diverses salles de l'hôtel. Le tout sans compter les hôtes du splendide *Café de la Paix*, qui vient de s'ouvrir sur le trottoir du boulevard, et où les buveurs, mangeurs, fumeurs et causeurs ne s'énumèrent plus.

Pauvre et naïf Cervantes, qui croyait rêver en inventant les noces de Gamache !

LES MORTS DE 1862.

Un mot d'abord aux plus modestes et aux plus touchants qu'a négligés le crayon de l'illustrateur : à Mme DE CESSIA, la sœur de Lamartine, sa digne sœur ; cet éloge en dit assez ; à Mlle ULLIAC-TRÉMADEURE, qui écrivait pour la jeunesse et qui s'en faisait lire avec succès ; à Gustave DE LA RENAUDIÈRE, l'Alfred de Musset normand, le poëte original, fantasque et inspiré, à qui il n'a manqué qu'un théâtre pour y jouer un rôle, et qui se relèvera d'un injuste oubli par la réimpression de ses œuvres (1) ; au savant académicien BIOT, dont nous avons donné le portrait et la vie; au président DE BELLEYME, le créateur des référés, l'improvisateur de la justice, si difficile à remplacer dans ses hautes fonctions, que M. BENOIST-CHAMPY seul a pu y suffire avec sa triple expérience d'ancien avocat, d'ancien ambassadeur et d'homme du monde accompli ; à Mme la comtesse Alfred DE VIGNY, qui portait avec tant de simplicité un nom si glorieux, — et qui prie là-haut avec tant de ferveur pour la santé menacée de l'auteur de *Cinq-Mars ;* à M. DESAINS, le naïf et charmant fabuliste, qui nous a laissé en mourant un de ses petits chefs-d'œuvre, *les Moineaux du grand Frédéric*, que nous publierons bientôt ; aux monuments de DECAMPS et de MURGER, que les lettres et les arts ont inaugurés dernièrement et que nous ferons graver avec l'honneur qu'ils méritent ; au philologue et critique VIEILLARD, ancien rédacteur du *Moniteur* et bibliothécaire du Sénat, le conseil indulgent et sage de la jeunesse littéraire et des talents de bonne foi ; à Victor JACOTOT, le fils de l'illustre inventeur de la méthode, le professeur universel, — dont nous reparlerons en donnant son portrait ; à PHILIPPON, le créateur de la *Caricature* et du *Journal pour Rire* c'est-à-dire de Daumier, de Traviès, de Gavarni et de Gustave Doré, etc.; au comte DE NESSELRODE, le doyen des habiletés et des grâces de la diplomatie russe, etc.

Maintenant, place aux héros de notre gravure :

Au duc PASQUIER. (Voyez sa biographie dans la *Chronique* d'octobre dernier.) Au général DE CASTELLANE et à l'abbé MOUTON. (Ouvrons pour eux une parenthèse.)

LE MARÉCHAL DE CASTELLANE.

Le maréchal comte de Castellane était certainement la figure la plus originale de l'armée. Avec lui a disparu le dernier type de ces officiers sévères à eux-mêmes comme aux autres, que les soldats de Napoléon Ier appelaient des *durs à cuire.*

(1) Cette réimpression se fait par les soins du digne frère du poëte, M. de La Renaudière, président de section au tribunal de commerce de la Seine. Car le culte des lettres et des arts est une tradition de cette noble famille. Le père en avait donné l'exemple par des travaux que n'ont point oubliés les philologues et les ethnographes : *Mexique et Pérou*, *Origine et progrès de la Géographie*, *Littérature anglo-saxonne*, et le beau poëme de la *Fête-Dieu*, cité par Chateaubriand dans le *Génie du christianisme.*

Voici un spécimen des *Cantilènes* de Gustave de La Renaudière :

Mon Dieu ! je suis joyeux sans trop savoir pourquoi.
Pour un mot, un regard Mais tout sourit sur terre,
Quand un mot dit : Espère !
Un regard : Aime-moi !
. . . .
Au delà du tombeau n'est-il pas un jardin
Où tend notre espérance ;
Où, pour fleurir sans fin,
Notre bonheur commence ?

N'avions-nous pas raison de nommer Alfred de Musset ?

Il poussait jusqu'à la passion l'amour de la discipline et de l'uniforme.

Nous l'avons vu recevoir au bain un envoyé du ministre, — avec son chapeau à claque sur la tête et son cordon de la Légion d'honneur au cou.

Les sentinelles avaient la consigne de ne point répondre à ceux qui leur parleraient, quels qu'ils fussent. Un soir, M. de Castellane, alors général, ouvre sa fenêtre :

— Il ne fait pas chaud, dit-il au factionnaire placé devant sa porte.

— Mon général, il fait même froid.

— Veux-tu cent sous pour te réchauffer?

— Mon général est bien bon.

— Tiens, les voici.

— Merci, mon général.

Le lendemain, à la caserne :

— Où est l'homme qui était de garde hier soir à onze heures?

— Présent, mon général.

— Tu as violé la consigne en parlant sous les armes, en faction.

— Mais, général, vous m'avez adressé la parole, je vous ai répondu.

— J'avais le droit de t'adresser la parole, tu n'avais pas celui de me répondre. — Deux jours de salle de police!

Un soir, raconte M. Feyrnet, il y avait grand bal chez le maréchal, à Lyon ; à minuit, sur l'ordre de l'amphitryon, l'orchestre est interrompu par les clairons sonnant le boute-selle aux fenêtres; aussitôt les jeunes officiers saluent leurs danseuses et descendent en toute hâte dans la cour. Les escadrons étaient formés et les brosseurs tenaient les chevaux par la bride; les cavaliers sautent en selle, traversent la ville étonnée et sont promenés, pendant cinq heures, en plein janvier, au clair de la lune, — le tout afin d'entretenir le feu sacré de l'esprit militaire. Pour dédommager ses officiers des quadrilles et des polkas qu'il leur faisait perdre, le maréchal leur donna trois ruisseaux à franchir, deux rivières à traverser, et voilà comment la cavalerie de la garnison valsa en cette nuit de fête.

Le sang-froid du maréchal était vraiment stoïque. Un jour, à l'exercice à feu, un coup de fusil part avant les autres; Castellane entend le sifflement connu et sent son chapeau osciller sur sa tête. Il le prend, le secoue, et une balle tombe à terre. Il lance alors son cheval sur le front de la compagnie :

— Si je connaissais le maladroit qui tire si mal, je lui flanquerais huit jours de salle de police.

Puis, se retournant vers ses aides de camp :

— Comprenez-vous cela, messieurs? un soldat d'élite manquer un homme à trente mètres! Il mériterait d'être dégradé.

Il s'opposa à la poursuite de l'affaire.

Quelques jours après le coup d'Etat du 2 décembre, on lui rapporta qu'un barbier de la Croix-Rousse avait dit :

— Si je rasais ce brigand de Castellane, je lui couperais le cou comme à un poulet.

Le lendemain, le maréchal descend de cheval à la porte du barbier, entre dans sa boutique, et lui dit tranquillement :

— Tu vas me raser tout de suite. Je suis le maréchal de Castellane ; allons, imbécile, coupe-moi le cou!

Le Figaro lyonnais tremblait comme une feuille et balbutiait des mots inintelligibles.

— Coupe-moi donc le cou, répétait Castellane, à chaque coup de rasoir.

L'infortuné barbier, de plus en plus ému, fut obligé de céder la place et le rasoir à son garçon.

Les gamins de Lyon adoraient le vieux guerrier; quand ils le voyaient arriver au galop, en grand uniforme et couvert de ses trente-neuf décorations, ils ne manquaient jamais de crier : Vive Castellane! Vive le maréchal!

Castellane répondait par des coups de cravache, mais presque toujours accompagnés de monnaie.

Un jour (grâce encore pour cette anecdote, elle est courte, et c'est la dernière)..., un jour le maréchal s'amusait à regarder une troupe d'enfants qui jouaient *à la bataille.*

— A l'assaut! s'écria-t-il tout à coup en montrant à ces soldats de huit à neuf ans un magasin de pâtisserie.

En un clin d'œil, les vitres furent brisées, la boutique envahie, la bataille engagée! L'irruption des Visigoths ne causa pas moins de terreur à Rome que cette soudaine attaque au pauvre pâtissier.

Après un long et doux carnage de babas et de macarons, le maréchal entra dans la boutique et paya les frais de la bataille, deux cents francs!

Chaque fois qu'il sortait, la troupe belliqueuse et reconnaissante accourait au-devant de lui en criant :

— A l'assaut! maréchal, faut-il monter encore à l'assaut?

— Plus tard, mes enfants, répondait Castellane. La guerre, voyez-vous, c'est bien beau, mais cela coûte cher.

Le maréchal comte de Castellane entra au service comme soldat en 1804; il assista aux combats d'Eckmuhl, de Ratisbonne et d'Esling. Sur le champ de bataille de Wagram, c'est l'empereur lui-même qui lui donna la croix. Il se distingua en Espagne, prit part aux campagnes de 1812 et compta parmi les plus vaillants.

En dépit de ses excentricités, Castellane était un brave et loyal soldat, très-estimé de la population et chéri de l'armée, où son nom sera longtemps populaire.

L'ABBÉ MOUTON.

La vie de ce prêtre est une des plus belles que les annales chrétiennes aient à enregistrer. Elle a été consacrée tout entière aux tâches les plus pénibles du sacerdoce.

D'abord professeur au petit séminaire des Minimes, à Lyon, il devint bientôt aumônier des prisons ; il était bon surtout avec les méchants, et le condamné trouvait en lui son consolateur suprême.

Cette voie, pourtant si aride et si rude, ne satisfaisait point encore son zèle chrétien ; il suivit nos armées dans les campagnes de Crimée et d'Italie. Plus tard, il partit avec nos soldats pour la Chine.

Jamais aumônier ne provoqua plus de respect et plus d'affection de la part des matelots. Ils aimaient sa parole toute pleine de tolérance et de charité, son caractère franc, ouvert et joyeux.

Un jour, deux matelots échangeaient une grêle de coups de poings, l'aumônier survint dans cette bourrasque :

— Eh bien! mes amis, vous n'y allez pas de main morte; que s'est-il donc passé?

— C'est Tondillac, dit un des combattants, qui a l'impertinence d'appeler son chien *Mouton!* absolument

comme vous. C'est indécent, lui ai-je dit, pourquoi ne pas appeler ton caniche *Mexico*, *Trafalgar* ou *Marasquin?* J'ai connu des chiens fort distingués qui portaient ces noms-là. Tondillac a refusé ma proposition et voilà pourquoi je *bûche*, continua le matelot en allongeant à son adversaire un savant coup de pied.

—Je vous ordonne de cesser ce jeu! s'écria l'aumônier, serrez-vous la main et prenez ces cinq francs pour arroser votre réconciliation. Quant à *Mouton*, ajouta-t-il en caressant son homonyme à quatre pattes, j'entends qu'il garde son nom ; il lui vient peut-être de son père, et peu importe que je m'appelle comme lui, n'y a-t-il pas toujours à la foire plus d'un âne qui se nomme Martin (1)?

A peine revenu de notre expédition de Chine, l'abbé Mouton, apôtre infatigable, allait partir pour le Mexique. Mais accablé de fatigue, épuisé par la fièvre et criblé de douleurs, il est mort le 24 avril 1862, à l'âge de quarante-six ans.

Il a succombé victime de son dévouement et de sa foi, en vaillant soldat du Christ et de la patrie.

(1) Ces vertus charmantes, qu'on pourrait appeler les vertus «de bonne humeur,» semblent être le privilége des aumôniers et des missionnaires français. Nous en connaissons trois exemples frappants : Mgr Coquereau, aumônier en chef de la flotte, le père Legrand de la Liraye, missionnaire en Chine, et qui remplit en ce moment les fonctions de plénipotentiaire dans l'empire d'*Annam*; M. l'abbé Douceau, naguère aumônier en Orient, aujourd'hui chapelain de S. A. la princesse Clotilde.

Il faut ajouter à la liste des morts de 1862 une vingtaine de princes et princesses, notamment Wilhelmine de Mecklembourg, Caroline de Bavière, Antoinette de Cobourg, etc.; les peintres Henri Scheffer, Caminade, Kruseman, Shadow-Godenhaus, Fing, Van-der-Halst, Leroy, Fohr, Stache, Marchesi, Albert Adam, Pistorius, Kupelweiser, F. Devigne, Berleur, etc.; les sculpteurs Debay, Petitot, Desbœufs, Laboureur, Forthner, Raggi, Jones, etc.; le graveur Erin Corr ; les architectes Lenormand, Vivenel, Debaisnes, Nepveu, Caristie, Walker, Ernst, Pizzala, Owen, Martinori ; les compositeurs Gœtze, Nelson, Seling, Lenz, Mayer, Assmayer, Fiodo, Verstovsky; les musiciens Dancla, Heisser, Jotheau, Baranowski, W. Telle, Sibilla, Schmit, Baumgartner, Kelz, etc ; les artistes dramatiques Montaland, Marie Garcia, I. Stahl, Raymond, Mmes Bradshay, Henri Don, Niestray, G. Drew, Mrs. Liedcka, et Vandesande, etc.; les chanteurs Belard, Vecchi, J. Steinmuller, Lenz, J. Fischer, etc.; les écrivains Louandre, Petersen, Th. Buckle, A. Tourgueneff, P. Thomshon, J. Feil, Dinocourt, Ch. Cunat, E. Vanderburch, Laurençot, F. de Courcy, Callery, J. de Rességuier, T. Barrière, A. de Comberousse, Delaveau, Gout-Desmaitres, Piccirillo, Wurstemberger, Mme B. Nemcova, Castelli, L. Schefer, de Chenedollé, Kœrner, C. de Zedlitz, Montanelli, Fanny Tarnow, Wilhelmine Hanke, Kohler, Zenoni, J. L. Uhland, Wahsmann, Gull, J. M. Larrea, K. Klingemann, Knolles, P. Sobrano, A. Bossange, Ch. Magnin, Dillon, Darthenay, Brescian, Byrne, Wakley, Flechet, d'Azeglio, Schelchan, O' Curry, Rigdway, Kinneur, etc ; les notabilités de Sèze, de Suzannet, de Lagrenée, Frank-Karré, de Gasparin, de W. de Kimdernedt, prince Karaloth, Megard (de Caen), Damas, Martinez de la Rosa, Lanskay, Clonard, San-Miguel, Bomfin, etc.; les marins Casy, de la Roque, Hugon, Protet, A. Laguerre, Pelham, Clark Ross, etc.; les docteurs Ménière, T. de Saint-Blaise, Bretonneau, Becquerel, etc.; les académiciens de Senarmont, Jomard, etc.; les militaires de Fitte de Soucy, Korte, Durrieu, Piat, Rostolan, de Cognord, Kopfgorten, Jonhston, Wallace, Taylor, Douglas, Luder, Schliek, Windischgraëtz, Zichy, etc.; les professeurs et savants Damiron, Moreau, Adelon, de Serres, Windtz, ancien maître de Lamartine, J. de Moncy, Bleckrode, Rumpf, Friedrich, Hobl, Pollone, Harless, Umpfenbach, Peter Barlow, F. Baron, Forir, Mayer, Stoschek, Knstz, Brown, Antonini, Weber, Joquely, Sturm, Marcus, Wendler, Wincke, B. Bixio, Vogel, Tuna, Moeller, Devigne, Annocque, Du Mege, de Landresse, Nérée Boubèle, Sudre (Téléphonie), de Krazamus, Necker, Cuerta, Blume, Horne, Busk, Hawtress, le Père Pianciani, W. Hope, J. Woff, V. Bost, Trottet, Mikowetz, S. Fraser, Curtis, de Vries, Breadalbane, S. Sinigaglia, Montezemolo, etc ; les dames Excellemans, Herseat, Hachette, Pierre Dupont, Kossuth, de Mérode, de Mornay, de la Place, Stewart (descendante des rois d'Ecosse), E. Ollivier, Zamoïska, Teleki, Lowel, Elisa Fleury, l'amie de Béranger, etc.

LE CARDINAL MORLOT, ARCHEVÊQUE DE PARIS.

(Voyez sa vie et son portrait, t. XXV du *Musée*, p. 93.) On le pleure comme un père, on le bénit comme un saint, on l'enterre comme un roi, au moment où nous écrivons ces lignes. Nous reparlerons de ce digne chef de l'Eglise de Paris, que nous avons connu personnellement et dont nous pouvons raconter, *de visu*, les vertus et les œuvres parfaites.

M. DECAN DE CHATOUVILLE.

DOYEN DES MAIRES DE PARIS.

Ce digne ami du cardinal Morlot, son complice en tant d'œuvres utiles et méritoires, l'avait précédé de quelques mois seulement dans la tombe, après avoir reçu, à son lit de mort, les consolations du noble archevêque.

Fils du dernier Substitut du Procureur Général au Parlement, gendre de l'éminent naturaliste L'Héritier de Brutelle, notaire honoraire de Paris, où il avait fait de cette charge une magistrature, doyen des maires de la capitale (vingt-cinq ans d'exercice), officier de l'Académie de Paris et de la Légion d'honneur, administrateur de la Caisse d'épargne et membre de la plupart des Commissions qui font le bien gratuitement, M. Barthélemy Decan de Chatouville était un de ces gentilshommes antiques, dont toute la vie est un acte continu d'honneur, de bons exemples, de dignité, de bienfaisance et de dévouement. Attaché à ses hautes et généreuses fonctions jusqu'à épuiser sa belle santé, jusqu'à risquer ses jours contre l'émeute, il a marqué chaque année de son administration du grand quartier de la Bourbe et du Boulevard par des améliorations intelligentes, par des progrès solides, par des fondations d'écoles, de travail et de charité, qui feront bénir à jamais sa mémoire dans la ville de Paris et dans le cœur des pauvres.

C'était un de ces magistrats qu'on ne remplace point et dont la race s'éteint irréparablement.

Pour tout dire, en un mot, c'était le digne frère de celle qui signait ici G. de CHATOUVILLE et lady JANE ***, de Mme Pitre-Chevalier, qu'il avait aimée comme un frère et comme un père, et qui l'attendait, depuis trois ans, près de Dieu, avec la palme de leurs communes vertus.

PAUL FÉVAL.

I. Le vivant par excellence. L'école de Paris. Naissance de Féval. Un début dans la magistrature. Le noir qui ne veut pas être blanc.

Passons des morts aux vivants de 1862, et au vivant par excellence, à notre éminent collaborateur Paul Féval, qui a rempli l'année de ses succès de tout genre : succès de larmes et de sourires dans *le Poisson d'or* et *la Reine Margot*, publiés par nous; succès de terreur et de curiosité dans *Jean-Diable*, feuilleton de journal; succès dramatique intarissable dans *le Bossu*, — qui a fait fureur à Compiègne devant le parterre de la cour, comme à la Porte-Saint-Martin devant le parterre de la ville, et qui roule sa bosse, gonflée d'esprit, dans les quatre coins du monde.

Paul Féval est aujourd'hui aussi célèbre et plus fécond

que le grand Alexandre Dumas, son devancier (nous dirions son maître, s'il n'était lui-même un chef d'école, de l'école artiste du roman et du drame, de l'école de Paris, suite, plus ou moins directe, de l'école de Platon à Athènes, et de l'école de Raphaël à Rome).

Et, loin de s'épuiser par des travaux et des triomphes d'Hercule, Paul Féval semble rajeunir de victoire en victoire. *Vires acquirit eundo.*

C'était donc le moment de lui prendre sa tête pour notre galerie contemporaine. La voici avec son ironie profonde, son calme breton, sa bonhomie cordiale et son esprit prodigieux. Et voici son histoire, simple et droite, exemple parfait de courage et de persévérance, d'indépendance et de vertu. Le mot y est, nous le laissons, et dans le sens antique — qui signifie talent et virilité.

Paul Féval est Breton, comme Chateaubriand et Lamennais. Il est né à Rennes, en 1817. Sa famille a la noblesse de robe, car son père était conseiller près la Cour, et son aïeul maternel procureur général. Ses études se firent au collége de Rennes, et sa vie débuta comme la vie d'un poëte du dix-huitième siècle. Paul Féval fut avocat à dix-neuf ans, et voué au barreau pour le reste de ses jours. Ce n'était pas, du reste, un avocat sans cause. Le jour de ses vingt ans, il fut d'office chargé de défendre un Cartouche campagnard, accusé d'avoir volé douze poules avec effraction et escalade. La cause semble tirée des *Plaideurs*. Le jeune Cicéron s'en aperçut, y mêla un peu de pathétique, et, grâce à l'insignifiance de la chose volée, grâce au souvenir respecté de sa famille, il allait triompher de l'évidence, lorsque se produisit un coup de théâtre aussi fort que toutes les péripéties du *Fils du diable*. Le loup, — ou plutôt le renard, — hu-

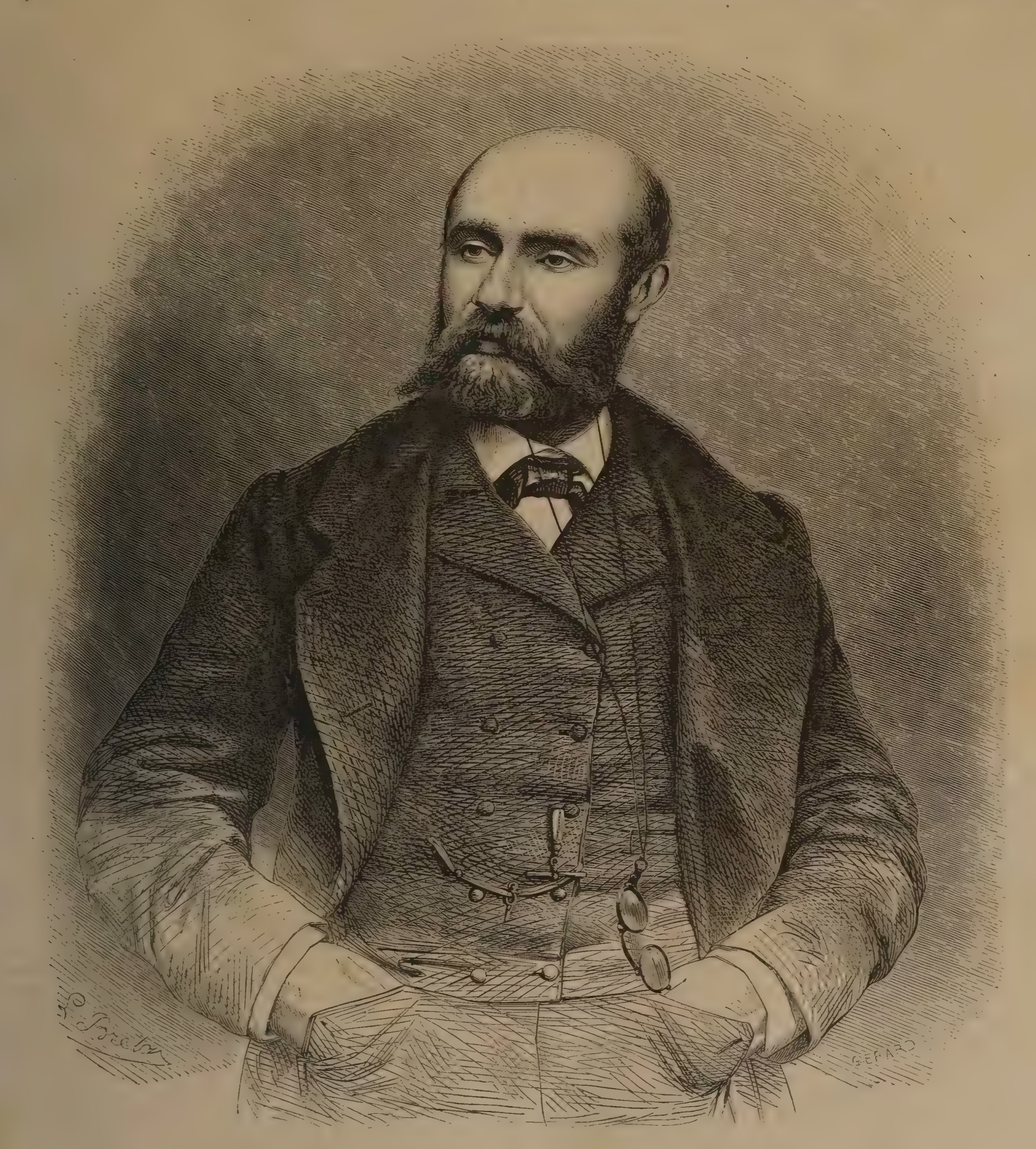


L'abbé Mouton, le duc Pasquier, le maréchal de Castellane. Dessin de Mlle Maria Chenu.

milié de se voir travesti en agneau, se récria lorsque le président lui demanda s'il n'avait rien à ajouter à sa défense. « Oh ! que si fait ! » dit-il d'une voix sonore ; et prenant aussitôt la parole, il se plaignit avec amertume que Féval l'eût représenté comme un voleur novice. C'était, à son sens, une calomnie. « Je vais vous dire, reprit-il, comment on fait pour *avoir* les poulets. » Et il débita un cours complet sur l'art d'*avoir* des volailles — gratis.

II. Méditations de Paul Féval. Paris. La maison de banque. Le quartier latin et la misère. Débuts sur un autre théâtre. Comment naquirent *les Mystères de Londres*. Ce qui en fut dit à Londres et à New-York.

Paul Féval médita. Le résultat de ses méditations fut qu'il se retrouva dans une maison de banque, à Paris, envoyé par un de ses cousins, qui était une des notabilités de la finance. Dans ces bureaux dorés, on parlait une langue qui n'était plus celle du Palais ; le nouvel arrivant



Portrait de Paul Féval. Dessin de J. Breton.

ne la comprit point sans doute ; son honnêteté un peu sauvage s'effaroucha de certaines habitudes, et sa franchise bretonne donna brutalement le nom d'usure à l'arithmétique des *comptes de retour*. Il reprit un beau matin sa liberté, et s'en alla mener la vie d'étudiant aux environs du Luxembourg. C'était deux ou trois ans avant l'invention de la bohème. Mais Féval dédaigna de l'inventer ; il avait reconnu d'avance ce qu'on a reconnu après, qu'on a le talent malgré la bohème, non pas à cause de la bohème. En un jour, il sentit la vanité des plaisirs du quartier latin, dont la gaieté n'est pas toujours si gaie. Il vécut pauvre et seul, et se recueillit en lui-même afin de chercher sa voie.

Il découvrit, alors qu'il était à Paris, que la misère

frappait à sa porte, qu'il avait une plume et un nom bon à imprimer.

On n'entre pas en affamé dans la carrière littéraire. Féval lui-même, dans son *Drame de la jeunesse*, a écrit là-dessus des pages pleines d'éloquence et de sentiment. Mais nécessité fait loi: Féval se mit en campagne sans avoir avec lui le nerf de la guerre. Entre tous ceux qui ont souffert au seuil de la renommée, il souffrit; il eut faim et froid; il mangea de la vache enragée, — quand il en trouva! — Plus heureux que son début comme avocat, son début comme écrivain eut lieu en 1840, à la *Revue de Paris*, par une nouvelle fort courte, intitulée *le Club des phoques*. Cette production, très-originale et très-littéraire, obtint faveur; on la discuta; on dit même que ce nom inconnu, si bien fait, qu'il semblait inventé, cachait une illustre fantaisie. Mais la *Revue* était alors au pouvoir d'une coterie qui craignait comme la peste les débuts trop brillants; cette porte ne fut donc entre-bâillée que deux fois à Paul Féval, qui dut chercher ailleurs une hospitalité moins ombrageuse, afin de trouver le second succès, bien plus difficile que le premier, mais qui décide la bataille de la vie.

Le Commerce et *le Courrier français* lui ouvrirent leurs colonnes. Il donna au *Courrier* son premier roman, *le Loup blanc*, dont le succès populaire dure encore. Au *Loup blanc* succédèrent *les Mystères de Londres*, qui le posèrent tout d'un coup en première ligne.

Eugène Sue publiait *les Mystères de Paris*. Outre que jamais deux ouvrages ne furent plus différents, la vie entière de Paul Féval le met au-dessus d'une accusation de plagiat. Cependant l'identité des titres cachait une concurrence. Voici l'anecdote:

Anténor Joly, directeur des feuilletons du *Courrier français*, dit un jour à Féval: « J'ai commandé à un feuilletoniste à la mode un livre intitulé: *les Mystères de Londres*; il l'a écrit, je l'ai lu, je n'en veux pas. Êtes-vous en mesure de remplir ce titre? »

Paul Féval refusa d'abord nettement. Malgré sa jeunesse, il se sentait de force à ne suivre que des sentiers de son choix. Mais Anténor Joly avait des arguments tout prêts. « Vos opinions, dit-il, sont diamétralement opposées à celles d'Eugène Sue; malgré sa ligne politique, *le Courrier français* vous donne carte blanche. Vous m'avez parlé d'un livre qui démasquerait la foi punique de l'Angleterre (c'était le temps où l'on disait encore *la perfide Albion*), et qui aurait pour titre: *Delenda Carthago!* Je l'ai refusé sous cette étiquette violente; qu'il ait nom *les Mystères de Londres*, et je l'accepte. Votre plan est fait, je le sais, vos études sont préparées. Escrimez-vous contre Carthage, on vous laisse le champ libre. »

C'était prendre le Breton par son faible. *Les Mystères de Londres* parurent et conquirent la vogue dès les premiers chapitres. Les journaux des Etats-Unis, heureux de voir la mère patrie remise à sa place, sentirent que c'était là un événement politique, et le *Times* descendit de son Olympe pour discuter un simple feuilleton. Les éditions des *Mystères de Londres* ne se comptent plus.

III. *Les Mystères de Paris* à Londres. O'Connell et le *Journal des Débats*. Lisez *l'Époque!* Féval homme politique. Féval rentre dans le giron de la littérature.

Paul Féval était allé à Londres étudier *les Mystères de Londres*. Il y étudia aussi *les Mystères de Paris*, car il avait pris à sa solde un très-singulier personnage, chargé de rechercher les débiteurs français fugitifs et de leur appliquer les rigueurs de l'extradition. Moyennant deux guinées par jour, ce limier perfectionné soulevait tous les voiles et dissipait toutes les ténèbres: ce fut lui qui raconta à notre romancier l'anecdote d'où celui-ci tira *les Amours de Paris*, l'un de ses récits les plus émouvants.

Il connut aussi à Londres Daniel O'Connell, *le grand agitateur*, qui lui fournit de nombreux renseignements pour son étude irlandaise *la Quittance de minuit*, éloquent plaidoyer en faveur du rappel, que le *Journal des Débats* publia en 1846.

L'Epoque naquit. *Lisez l'Epoque!* Ce journal, qui était une grosse caisse, s'empara du nom de Féval, et pensa le noyer dans une publicité carnavalesque. Il fallait un titre bruyant comme un coup de canon. Que pensez-vous de celui-ci: *le Fils du diable? Le Fils du diable et les Trois hommes rouges* diaprèrent toutes les murailles de Paris; on les livra au vent sur des drapeaux, on les promena en char par la ville. En quelques mois, *l'Epoque* eut 20,000 abonnés.

Ceci se passait en 1847. La révolution de février saisit Féval au collet et fit de lui un journaliste. Le roman n'était plus de saison; la rue devenait bien plus intéressante que le pays des rêves. Féval fut un des rédacteurs du *Pamphlet* avant de diriger *l'Avenir national*. Mais aussitôt que le roman put montrer l'oreille, Féval, abandonnant le premier Paris, se lança, tout joyeux, dans ses interminables contes, moitié satire, moitié drame; puis il mit à la scène *les Mystères de Londres*, qui furent joués avec succès au Théâtre-Historique; son premier essai dramatique avait été *le Fils du diable*.

IV. Le diable et Paul Féval. Les *Romans enfantins*. Chapitre d'esthétique. La fin du roman. Prétention exorbitante de Paul Féval. Une croix oubliée.

Si tout cela — ainsi que *Jean Diable* — vous paraît un peu diabolique, ne croyez pas que Paul Féval ait fait un pacte avec Satan. Un éditeur de Leipzig qu'il rencontra à Bruxelles, au Congrès de la propriété littéraire, lui ayant reproché de n'avoir jamais écrit pour les enfants, Paul Féval écrivit les *Romans enfantins*, et les écrit encore. Il les a ouverts dans le *Musée des Familles* (avec quel charme et quel succès)! par la *Reine Margot* et *le Mousquetaire*, et il va les continuer ici par *le Juif errant*, une féerie d'aventures!

Sans s'endormir sur le double et prodigieux succès de son *Bossu* — qui a de l'esprit comme quatre bossus, — Paul Féval prépare, en ce moment, une nouvelle pièce, plus le second tableau du *Drame de la jeunesse* pour *l'Opinion nationale* et *les Habits noirs* pour *le Constitutionnel*.

Pour finir par une appréciation critique, on peut dire que l'œuvre de Féval se divise en trois manières. A son début, ses récits poétiques et descriptifs appartiennent à l'école de Walter Scott. Il faut ranger dans cette catégorie tous ses romans bretons: *le Loup blanc, la Fontaine aux perles, la Fée des Grèves*, etc. La seconde manière, qui procède surtout de Frédéric Soulié, a enfanté les grandes compositions qui ont fait son succès: *les Mystères de Londres, les Amours de Paris, le Fils du diable*, etc.; dans la troisième zone enfin, où il est absolument lui-même, il a tenté, à sa façon, ce que Balzac a fait en France, ce que Dickens fait en Angleterre: la comédie racontée. Nous placerons dans cette zone *les Parvenus, Madame Gil Blas* et enfin le *Drame de la jeunesse*, qui

est jusqu'à cette heure, la plus haute expression du talent de Féval.

Mais ce talent grandit et grandira encore, puisqu'il s'épure en se concentrant; son style s'affermit en prenant de la concision, sa vue intellectuelle devient plus perçante, de sorte qu'on peut assurer, malgré le monceau de volumes dont il a fait son piédestal, que son dernier mot reste à dire au public.

Paul Féval a épousé, en 1854, la fille du docteur A. Penoyée. Il mène, dans toute la rigueur du terme, la vie de famille entre sa femme et ses quatre petits enfants! L'été, il va chercher le repos au bord de la mer, en Bretagne. L'hiver, intrépide marcheur qu'il est, il ne craint pas d'habiter les lointaines latitudes du quartier Popincourt, où il a fait son nid dans la villa d'un grand seigneur d'autrefois. Ce nid est un charmant petit château, bâti sous Louis XVI, avec un jardin où il y a des arbres comme à Versailles. Le romancier écrit sous ces ombrages, au bruit du chant des oiseaux et des tapages enfantins, les romans et les drames qu'il combine en courant les rues les plus populeuses et les plus bruyantes de Paris. Ce tintamarre développe et multiplie ses inventions, comme la fusillade et la mitraille triplent le courage et le galop du cheval de guerre.

Paul Féval,— le plus simple des hommes,— n'a qu'une prétention, et une prétention bien naïve, sur laquelle Alphonse Karr a écrit ses pages les plus spirituelles. Paul Féval n'a pas la prétention d'être le romancier le plus fécond, le dramaturge le plus heureux de ce temps-ci; Paul Féval a la prétention d'être pêcheur, et d'avoir pris les plus gros poissons de l'Océan. On n'est pas parfait.

Un seul mot sur la moralité de ses œuvres. Elles semblent quelquefois dangereuses, parce qu'elles sont hardies, profondes et palpitantes. On ne fait pas l'autopsie d'une société sans toucher à ses entrailles. Et Dieu sait ce qu'il y a dans les entrailles sociales! Mais au delà des imbroglios formidables du ***Fils du diable,*** au delà des caractères moulés sur le vif de ***Madame Gil Blas*** et du *Drame de la jeunesse*, allez au fond de l'idée et de la conclusion de l'auteur. Rien de plus honnête en définitive, de plus moral et de plus édifiant.

Sans doute, la mère ne donnera pas ces livres à sa fille, — mais que de pages elle lui lira, — qui lui fortifieront l'esprit et le cœur!

Paul Féval est un écrivain qui marquera et restera dans la langue. C'est, sans contredit, la plus puissante et la plus féconde imagination de ce temps-ci.

Tout le monde le croit décoré, car tout le monde l'a décoré depuis vingt ans. Que d'officiers de la Légion d'honneur rougissent de leur rosette rouge, — en ne trouvant pas le simple ruban à la boutonnière d'un tel chevalier!

30 décembre 1862.

LE CHATEAU DE FERRIÈRES.

Toute l'Europe sait aujourd'hui que S. M. Napoléon III a fait au baron de Rothschild l'honneur d'aller déjeuner et chasser à son château de Ferrières. C'était hier l'événement du mois, et ce sera toujours l'événement de l'année; car des chroniques de la presse cette visite passera dans l'histoire.

Les souverains, en effet, n'ont pas pour habitude d'aller *goûter le vin* des particuliers, leurs sujets.

Sous Louis XV, le célèbre banquier Bouret eut l'honneur d'être présenté au roi dans le parc de Marly:

— Monsieur Bouret, lui dit Louis XV, je me promets le plaisir d'aller *manger une pêche* à votre maison de campagne.

Et il salua le banquier.

Bouret, qui n'avait pas de maison de campagne, s'empressa de faire construire son fameux château de Croix-Fontaine, sema l'or à pleines mains, enfanta des merveilles,

Et attendit le roi.....

Plus tard, à Versailles, Bouret obtint une seconde entrevue avec Louis XV.

— Sire, osa lui dire le banquier, la pêche est mûre, et j'attends l'honneur de recevoir Votre Majesté.

— Monsieur Bouret, répondit Louis XV, nous irons bientôt *chasser dans votre parc.*

Et il salua le banquier.

Or, Bouret n'avait pas vingt lièvres dans tout son domaine; il peupla de bêtes fauves le bois de Croix-Fontaine, monta des équipages royaux, dépensa plus de cent mille écus en chevaux, en chiens et en piqueurs, etc. Une magnifique statue en bronze de Louis XV s'éleva dans la cour d'honneur; Voltaire lui-même composa des inscriptions pour cette circonstance solennelle,

Et Bouret attendit le roi.....

Une troisième fois enfin, le banquier, s'étant fait représenter à Louis XV, lui rappela respectueusement la promesse qu'il lui avait faite.

— La chasse m'est défendue, dit le roi, mais assurez *madame Bouret* que j'irai prochainement faire la *médianoche* à son château.

Et il salua le banquier.

Or, Bouret n'était pas marié! Pour ne pas démentir Louis XV, il se maria à la hâte, eut beaucoup d'enfants,

Et attendit le roi. . . . .

Si Bouret n'était pas mort depuis longtemps, je dirais qu'il *attend encore le roi.....*

Mais quittons Croix-Fontaine pour revenir à Ferrières, où M. le baron de Rothschild a été plus heureux que le banquier Bouret. Rétablissons d'abord la vérité, au risque de désenchanter les esprits naïfs. On n'a pas dîné sur une table d'or massif, on ne s'est pas assis sur des sacs d'argent; personne n'a allumé son cigare avec un billet de *mille*, et pas une perle n'a été bue au dessert.

La réception a été magnifique sans doute, mais simple, naturelle et du meilleur goût. Si les murs de la salle à manger n'étaient pas tapissés de banknotes, ils étaient couverts des chefs-d'œuvre de la peinture; si les assiettes n'étincelaient pas de pierreries, elles portaient des tableaux authentiques de Boucher.

Pendant la collation, selon les chroniques,— mais nous doutons des chroniques, — le beau chœur *des Chasseurs*, de Rossini, composé pour la circonstance, aurait été exécuté par les choristes de l'Opéra, que dirigeait M. Victor Massé. A six heures, le départ a eu lieu. Tout le parcours du château à la gare était éclairé *à giorno;* les gardes, les piqueurs et les gens du domaine, en grande livrée et portant des torches en flamme, se tenaient sur deux files au passage du cortége impérial.

Seize fermes estimées vingt-deux millions, un parc de quinze cents hectares, un château comprenant trente-trois appartements et desservi par cent soixante serviteurs, des écuries pouvant contenir cent chevaux, tel est le château de Ferrières; les façades sont d'un aspect un peu lourd; mais, intérieurement, on ne peut rien voir de plus beau;

c'est un musée des objets les plus rares et des plus précieuses curiosités; les décorations sont à la fois d'une magnificence incroyable et du goût le plus pur : le goût de Mme la baronne de Rothschild et de l'admirable artiste Eugène Lami.

Ce n'est pas, du reste, la première fois que les portes de Ferrières s'ouvraient devant un Napoléon. Fouché, duc d'Otrante, auquel le château appartenait, y donna l'hospitalité à son souverain, et l'on montre encore la chambre où Napoléon Ier passa la nuit.

Les mots et les anecdotes ont pullulé sur cette visite de Ferrières. Voici le mot le plus joli, s'il était vrai. En tout cas, *è bene trovato.*

On raconte qu'au moment du départ de Sa Majesté, le baron de Rothschild, dont l'accent germanique est très-prononcé, aurait dit à l'Empereur :

« Soyez assuré, sire, que je garderai toujours *le* mémoire d'une journée si chère. »

Depuis un mois on fait dire à M. de Rothschild une foule de mots charmants. On ne prête qu'*aux riches*, et le célèbre banquier n'a pas plus besoin qu'on lui prête de l'esprit que de l'argent. Témoin cette saillie parfaitement authentique :

Selon un usage d'Allemagne, poétique et cordial assurément, Napoléon III, pour perpétuer le souvenir de sa visite, a voulu planter lui-même un arbre dans le parc de son hôte. On avait choisi un jeune cèdre.

— Cet arbre deviendra-t-il grand? a demandé l'Empereur.

— Très-grand, a répondu le baron, mais jamais, sire, autant que Votre Majesté!

La fête de Ferrières a coûté près de deux millions.

Beaucoup de personnes se font une singulière illusion sur la vie que mène là le roi de la finance.

M. de Rothschild va à pied, son parapluie sous le bras, éclaboussé quelquefois par le fiacre qui passe; il déjeune d'un bol de chocolat ou de thé comme un simple mortel, et travaille plus qu'aucun de ses commis. Mais ce même homme, qui a dépensé 4 ou 5 francs à son déjeuner, achètera ensuite un tableau 60,000 francs ou une statue 30,000 francs et donnera deux ou trois cents louis aux pauvres. C'est un dessert que tout le monde ne peut pas ajouter à sa côtelette.

Le privilége des millions ne consiste pas à manger des truffes à chaque repas ni des pêches en décembre. A quoi donc sert-il, s'il vous plaît? Demandez-le à M. de Rothschild, car il le sait mieux que personne. Les millions servent à être une puissance et à en user pour faire le bien (1).

(1) La magnifique réception de Ferrières-Rothschild nous a rappelé la visite que fit l'empereur Charles-Quint au banquier Fugger. De simple tisserand, Charles-Antoine Fugger était devenu le plus riche capitaliste de l'Europe. Charles-Quint daigna lui emprunter une somme très-considérable pour faire sa campagne d'Alger. De tout temps, l'or a été le nerf de la guerre. Un jour, il prit à l'empereur la fantaisie d'aller déjeuner chez son créancier! Le temps était froid; Fugger prépara un feu énorme de bois de cannelle (la cannelle coûtait alors un prix fabuleux), et attendit son royal visiteur. Quand l'empereur arriva, le banquier ouvrit son secrétaire, prit un morceau de papier et en alluma le feu.

Ce papier était le reçu de l'énorme somme que Fugger avait prêtée à Charles-Quint pour faire la guerre d'Alger.

Voyez l'entrevue de Louis XIV et de Samuel Bernard à Marly-le-Roi, dans le *Musée des Familles*, numéro d'août 1847.

LES LETTRES ET LES ARTS.

Les événements littéraires de l'année sont :

Les Misérables, de Victor Hugo, grande œuvre et grand triomphe. Trop grand triomphe, puisqu'il fait du mal. Le soleil devient comète. Nous regrettons le soleil ;

L'*Histoire de Sibylle*, d'Octave Feuillet, le nouvel et si digne académicien, un bijou de sentiment, d'observation, d'intérêt et de moralité ;

Salammbô, de G. Flaubert. Du Tacite et du Balzac noyé dans l'archéologie antique. Que diantre allait faire ce beau talent dans cette galère... de Carthage?

L'avénement du journal *la France*, qui est monté d'un bond au pinacle de la vogue, — avec M. le comte de La Guéronnière et ses illustres collaborateurs. Sa politique ne nous regarde point, — mais nous apprécions, et nous citerons quelquefois ses excellents articles de science, de littérature, de beaux-arts et de salons;

Les livres populaires de Féval déjà couronnés;

Ceux de Louis Ulbach, — qui gagnent leur cause partout, même au tribunal de commerce ;

Le *Louis XIV* et le *Louis XV*, de J. Michelet, — toujours poëte et devin, mais de plus en plus génie terrible ;

L'étude de Proudhon sur l'Italie, un coup de la massue d'Hercule ;

Les mandements si évangéliques, si élégants et si onctueux de Mgr Le Courtier, de Montpellier;

Le début éclatant de Mme du Mérac dans *Placide Javerni*, auquel nous reviendrons bientôt, comme il convient à une parente de Lamartine qui écrit de race et d'inspiration.

Les événements de l'art sont :

Le Fils de Giboyer, de M. Emile Augier, si attaqué par la plupart,— et si bien défendu par lui seul, — qu'il traversera 1863 au milieu des clameurs et des bravos, tant il est vrai que la raison elle-même n'a pas raison contre l'esprit et le cœur;

Psyché et *Dolorès*, aux Français ;

L'*Erostrate*, de Méry et de Reyer, à Bade, et bientôt à Paris;

Le Doyen de Saint-Patrick, de L. Ulbach et de L. de Wailly, à l'Odéon. Du style pur constellé de larmes ;

Les Nobles *Fous*, d'Ed. Plouvier, au boulevard ;

Les Ganaches, de M. Sardou, au Gymnase, si parfaitement écrits... par Lafond et Mlle Victoria ;

M. Perrin au grand Opéra; c'est-à-dire l'activité, le goût, la renaissance de notre première scène lyrique ;

M. de Leuven à l'Opéra-Comique, c'est-à-dire l'esprit, la gaieté, la grâce ; la suite du succès de *Lalla-Rouk;*

Le Bossu infatigable ; les nouveaux théâtres, Mmes Carvalho et Cabel réunies ! — Mme Ugalde aux Bouffes; — *les Ivresses*, au Vaudeville; — *les Mystères du Temple*, à l'Ambigu ; — *Rhotomago* et *la Prise de Pékin*, au Châtelet; — Arnal aux Variétés; — et la revue : *Eh! allez donc, Turlurette! — la Corneille qui abat...* des billets de banque, au Palais-Royal, etc.

Enfin aux Italiens, l'apothéose de Mlle Adelina Patti (1), qui va malheureusement nous quitter dans un mois.

Mais si la déesse de la mélodie s'en va, il nous restera son prophète Delle Sedie, le chant italien par excellence, c'est-à-dire le chant pur, fin, magique, enivrant, une des plus riches conquêtes de l'art en 1862.

(1) Nous donnerons bientôt le portrait de Mlle Patti, — et plusieurs groupes des sommités de l'art à nos grands théâtres.

DELLE SEDIE, DU THÉATRE ITALIEN.

C'est, en effet, l'Italien sans peur et sans reproche; c'est la grande école; c'est la vraie musique incarnée. Rien absolument que la mélodie, mais elle contient tout quand elle est si parfaite : elle contient la passion même et le drame. Elle nous émeut plus que tous les cris et tous les prodiges. Delle Sedie fait sourire et pleurer sans une grimace, sans un trait risqué, sans une violence, sans un écart. On devrait lui envoyer tous les talents pour achever leur éducation. Nous ne savons que Mme Eugénie Garcia et ses élèves qui rivalisent d'intelligence, de correction, de charme et de goût avec notre nouveau baryton. Delle Sedie est un enfant de Livourne en Toscane, ce paradis des arts. Il a été, à dix-neuf ans, en 1848, conscrit d'abord, puis volontaire de l'indépendance italienne; Charles-Albert le fit lieutenant, avant de tomber sous le destin. Après Novarre, Delle Sedie revint à la musique, et l'étudia quatre ans. Il débuta, en 1853, à Pistoya, dans *Nabucco;* puis il chanta à Sienne, à Bologne, à Rome trois années de suite; enfin à Milan, à Mantoue, à Vienne, à Berlin, à Londres et à Paris.

Il a eu deux aventures qu'il n'oubliera jamais, et qu'il raconte avec une bonhomie gracieuse. Ces aventures sont la meilleure preuve de l'admirable neutralité de l'art, surtout en Italie. On s'égorge pour un coin de terre, pour un principe, pour un mot, pour un rêve; mais on se donne la main pour savourer et applaudir un beau morceau bien chanté. Ces concerts sont de vrais concerts européens, et se passent parfaitement de la diplomatie.

Donc, au palais de Milan, en 1848 ou 1849, il y avait concert pour la rentrée de François-Joseph, empereur d'Autriche. Un artiste y ravissait l'auditoire tudesque et italien : c'était Delle Sedie.

Dix ans après, en 1859, dans la même ville, dans le même palais, il y avait un second concert pour l'entrée du roi Victor-Emmanuel. Un artiste soulevait un tonnerre de bravos : c'était encore Delle Sedie.

— Seulement, dit l'ancien soldat de Charles-Albert, je chantais mieux au second concert qu'au premier.

Le couronnement de l'histoire c'est qu'en 1859, le baryton arrivait de Vienne, où il avait ravi la cour et la ville.

Delle Sedie est le chanteur favori des vrais dilettantes d'Allemagne, d'Italie, d'Angleterre et de France.

Il y a six mois, nous étions à Londres. Notre aimable cicerone, M. Brotwith, directeur du *Morning-Post*, après nous avoir fait goûter les cent poissons de Greenwich, voulut nous régaler d'un dessert parisien; — il nous mena à Covent-Garden, entendre Delle Sedie.

Cet artiste parfait est entré à Paris en octobre 1861. D'autres y ont fait plus de bruit; nul n'y a fait plus de besogne. Il est la colonne, en même temps que la perle, du répertoire de Rossini, de Donizetti, de Bellini et de Verdi. Il dit avec la même puissance et la même douceur : *Rigoletto, il Trovator, la Traviata, Hernani, Marie de Rohan, Béatrix, Linda, le Barbier, la Cenerentola, le Ballo, Don Pasquale, Lucrezia, Don Juan*, etc.

Et pourtant ceux qui ne l'entendent qu'au théâtre ne le connaissent pas complétement. C'est au salon que sa voix pénétrante et sa méthode accomplie réalisent l'idéal du chant. Demandez au salon du roi de Prusse, où Delle Sedie soupait tous les jeudis, — aux académies de Rome et de Bergame, qui le comptent parmi leurs membres, — aux salons de MM. Pereire, de Mme Orfila, de Mme la présidente B. C***, etc., etc., où notre baryton est apprécié comme gentleman autant que comme artiste.

Une seule chose en lui égale son talent, c'est sa modestie, qui proteste contre nos éloges. Et voilà pourquoi ils sont sans réserve.

LE VOYAGE DE LONDRES.

N'oublions pas, dans les événements de l'année, le voyage de Londres, où l'Exposition a convoqué tant de milliers de touristes. Nous avons fait comme eux ce voyage en prenant pour guide *les Anglais chez eux*, de Francis Wey, cette humoristique photographie de l'Angleterre, que nous avions insérée, il y a dix ans, dans le



M. Delle Sedie, premier baryton des Italiens (rôle de Figaro). Dessin de J. Goupil, d'après nature.

Musée des Familles. (Voy. t. XVIII, p. 9 à 228.) (1) Pour revenir sur ce que notre éminent collaborateur a jugé en dernier ressort, nous vous raconterons bientôt nos promenades aux bureaux du *Times*, aux Docks, dans la Cité, à l'hôtel de Greenwich, à Sydenham, aux Chambres des lords et des communes, à Crémorne, au palais de Buckingham, à Windsor, à Richmond et à Hampton-Court, etc., avec nos aimables cicerones les directeurs du *Times*, du *Morning-Post*, de la *Revue d'Edimbourg* et du *British-Museum;* avec M. le marquis d'A***, notre noble amphitryon, qui représente si dignement et si gra-

(1) En ce moment même, M. Francis Wey publie chez Hachette la seconde édition de la suite, ou plutôt du pendant, des *Anglais chez eux : Dick Mown en France*, un gros volume in-18, gros d'esprit surtout, à qui nous avions prédit cette vogue rapide. (Voir la table de notre tome XXIX.)

cieusement la France chez nos voisins; avec le savant et spirituel M. Bauard, avocat de notre ambassade; avec l'illustre général Cabrera, comte de Morella, ce héros d'un autre âge et cet orphelin d'une cause antique, qui eût couronné de son épée des rois d'Espagne, si les princes eussent été à la taille de cette épée, et que le cœur d'une femme a fait roi lui-même dans un palais d'été, où le proscrit catalan s'est construit un Allambrah du nord.

Notre journée à Morella-Castel, entre Windsor et Wirginia Water, est un de nos plus chers et de nos plus glorieux souvenirs de Londres. Nous raconterons ici avec détail cette journée féerique, et nous révélerons ainsi le confort minutieux de la vie de château en Angleterre, confort dont rien en France, — pas même les résidences royales, — ne saurait donner l'idée.

En voici la preuve dans un seul fait : Toujours soldat et général, habitué à vaincre les petits ennemis comme les grands, Rouon Cabrera a sauvé son parc de l'invasion des taupes et des lapins, — devinez comment? En faisant ajouter à sa clôture supérieure une clôture souterraine, un mur d'ardoise enfoncé d'un mètre en terre et long de plusieurs kilomètres. On achèterait en France un domaine et une ville avec ce que lui a coûté ce système de défense.

Nous avons fait photographier les aspects les plus anglais de Morella-Castel, et nous joindrons de magnifiques gravures à notre description.

Cette description sera dramatique comme une comédie de cape et d'épée, car nous ferons une pause dans la serre miraculeuse du Cathelineau d'Espagne, pour y raconter quelques épisodes de sa vie prodigieuse et admirable, — à l'égal des plus émouvants chapitres de notre histoire de la Vendée.

PITRE-CHEVALIER.

L'ANNÉE DU MUSÉE DES FAMILLES.

LA RÉOUVERTURE DES SALONS.

Nous relevons la plume que vient de jeter modestement notre Directeur, pour joindre à sa *Revue de l'année* celle des événements du *Musée des Familles*. Car le *Musée des Familles* a eu aussi ses événements en 1862.

Et d'abord il n'avait jamais diamanté ses colonnes d'autant d'œuvres précieuses, d'autant de noms glorieux : Lamartine, E. Legouvé, Halévy, Alphonse Karr, Méry, Féval, Louis Enault, A. Achard, E. Muller, E. Deschamps, — et Jules Janin, notre doyen toujours jeune, l'un des fondateurs du *Musée des Familles*, l'auteur de la préface de ce recueil, — et qui a fait avec *Madame de Maintenon* une rentrée si éclatante et si applaudie.

1863 a d'autres surprises et d'autres bonnes fortunes en réserve, sans parler de la *Comédie universelle*, par dix membres de l'Académie française, — et dont les premières scènes sont entre les mains de notre Directeur.

Mais c'est justement sur le terrain de la comédie que le *Musée des Familles* a gagné en 1862 ses meilleurs chevrons.

Il avait renouvelé, il y a vingt ans déjà, la comédie de société, le *Spectacle en famille*, qui a pris sous son impulsion des développements universels. Les proverbes du *Musée* sont joués partout, depuis le château jusqu'au pensionnat, depuis l'Ecole d'Athènes jusqu'aux plages de Trouville et de Villers.

Il a joint, cette fois, la musique à la comédie, — et créé l'opéra de salon avec concours public. M. Pitre-Chevalier a fait appel à tous les compositeurs pour noter *le Dernier des Paladins*, ce poëme amusant de M. Charles Wallut. Près de vingt partitions ont été envoyées. Le grand Halévy étant mort au moment de présider le jury d'examen, une commission d'experts a remplacé ce juge illustre, — et décerné cinq prix et dix mentions honorables : à MM. HOLZ et PALIARD, 1er prix *ex æquo*; — à MM. COHEN, M*** de Caen, et marquis D'AGUILAR, 2e prix *ex æquo*; — à MM. SIMIOT, SOUBIÈS, DE VÉZIAN, LAIGNEL et à Mlle DE GUÉZENEC des mentions honorables.

Selon notre promesse, les partitions couronnées ont été présentées aux Bouffes-Parisiens. Et l'embarras du choix, si flatteur pour nous, s'oppose seul à la réception définitive et à la représentation (1).

Une des partitions du second prix sera exécutée dans le salon de notre Directeur, et ensuite à quelque grand concert, par les artistes éminents qui sont à la disposition de M. Pitre-Chevalier.

Ainsi la carrière aura été ouverte, et ouverte avec éclat, à des talents inconnus et qui ont « l'étoffe des compositeurs » (expression du jury).

Nous savons que le résultat heureux de ce concours a ému l'opinion dans le monde officiel et lyrique, — et que nos théâtres subventionnés seront mis en demeure d'imiter l'exemple donné par le *Musée des Familles*, — en offrant, chaque année, au concours public, des poëmes en un ou deux actes, — dont les partitions seraient jugées comme la cantate de l'Institut, — et interprétées solennellement par nos meilleurs artistes, — de façon à donner la mesure des compositeurs d'avenir; — ce qui profiterait à leur talent, à leur fortune et à leur renommée, tout autrement que l'inutile voyage à Rome et en Allemagne.

Le *Musée des Familles* prépare un second concours dont le programme sera donné en 1863.

Le livret, cette fois, sera de M. Pitre-Chevalier.

Autre chevron : La vive et gaie comédie : — *A la Porte*, par M. Verconsin, insérée dans notre livraison d'août dernier, a été mise en musique par Aristide Hignard, le compositeur qui a fait ses preuves déjà brillantes, inaugurée dans l'illustre salon de Rossini, par M. Biéval et Mme Gaveaux-Sabatier, — et reçue également aux Bouffes Parisiens, où elle sera représentée prochainement.

Le *Musée des Familles* sera au balcon, et informera ses lecteurs du résultat. Tous les amateurs de sa clientèle voudront chanter *A la Porte* en opéra, — comme ils l'ont joué en comédie. ***Bis repetita placent.***

Mais tout cela n'est qu'un prélude, et nous laissons la parole, pour le reste, aux journaux qui viennent de rendre compte des succès du *Musée des Familles*, notamment au *Ménestrel*, à la *Gazette musicale*, à l'*Indépendance belge*, et surtout au *Sport*, organe du jockey's club et des élégances de l'art et du monde :

« Le salon de notre confrère M. Pitre-Chevalier a été l'un « des premiers à rouvrir ses portes, et l'un des premiers à se « remplir, entre la dernière et la nouvelle année. Ceux qui sont « invités aux soirées de la rue des Ecuries-d'Artois ont raison

(1) M. Charles Wallut nous annonce à l'instant que *le Dernier des Paladins*, sous son nouveau titre : *Un Héros d'autrefois*, partition de M. Holz, notre premier prix, est reçu aux *Bouffes*, par M. Varney, l'intelligent impressario. Que M. Holz reçoive donc ici nos compliments et nos souhaits : *Tu Marcellus eris!* L'auteur d'une autre partition du *Paladin*, qui était également admise, recevra, nous assure-t-on, un livret d'indemnité du loyal directeur. —*Arcades ambo*.

« de s'y rendre, car le salon du directeur du *Musée des Familles*, — où il est assez difficile de pénétrer, — est un des « plus agréables de Paris, et formera un jour un chapitre curieux dans l'histoire générale des salons. Depuis plus de vingt « ans, tous les talents de l'art contemporain y ont reçu le baptême ou l'ovation, comme tous les talents de la science et des « lettres l'ont reçu dans le journal de l'amphitryon. Pierre Dupont a dit là, pour la première fois, ses *Bœufs* et ses *Louis d'or*. Nadaud y a produit ses chansons et ses opéras. C'est là « que Roger et F. Godefroid ont essayé les stances de Méry, « devenues si célèbres; on y a entendu tour à tour, et souvent « ensemble, Bataille, Bussine, Mme Cabel, Duprez et ses premiers élèves, Mme Ristori dans sa gloire, Jules Lefort, Biéval « et Mme Gaveaux-Sabatier, Aimès, les frères Lyonnet, Mlle Thys, « Mme Ponchard, M. et Mme Meillet, Victor Capoul, Mme Dottini, Mlle Lehmann (qu'a épousée un grand seigneur suédois), « Mlle Céronetti, Salvator, Louis Lacombe, Populus, D'Aubel, « Franck, Lambert, Hignard, Delioux, Maton, Lecieux, etc.; « Brasseur et Levassor, Berthelier et Paul Malezieux, Castel et « Vivier y ont prodigué l'éclat de rire, M. Viennet y a dit ses « épîtres et ses fables, avant de les dire à l'Académie française; « Mlle Anaïs Ségalas, ses poésies et ses nouvelles; Géraldy, ses « grands airs et ses romances; on y a vu des charades jouées, « au pied levé, par MM. Leroux, Ballande et Mme Arnould-Plessy, avec le concours de Molière et de Marivaux.

« Mlle Dupont, l'incomparable servante de Molière, l'ancienne « et illustre sociétaire de la Comédie-Française, dont Mlle Mars « n'avait point surpassé, dont Mlle Rachel n'a point éclipsé la « réputation, Mlle Dupont, retirée depuis vingt-deux ans du « théâtre dans le monde, qu'elle charme de son esprit si vif, de « sa tradition si magistrale, de sa distinction si accomplie, de « son infatigable et éternelle jeunesse, Mlle Dupont est la présidente d'honneur, le régisseur émérite et vénéré du cercle « et des proverbes du *Musée des Familles*. Elle y ressuscite, « chaque soir, l'auteur de *l'Avare* et du *Misanthrope*, en même « temps que Destouches, Regnard, Boursault, La Fontaine, Desains, etc.

« Fermé depuis quatre ans par un deuil inflexible, à peine « entr'ouvert deux fois l'an dernier, le salon de M. Pitre-Chevalier a donné hier l'exemple et l'impulsion aux salons de « Paris.

« Si on causait encore quelque part, on causerait chez notre « confrère, car toutes les langues dorées sont de ses raouts; « mais comme on ne cause plus nulle part, on fait là, comme « partout, de la littérature et de la musique. On en fait seulement mieux que partout ailleurs. Tout salon est un théâtre, « et le théâtre des Ecuries-d'Artois a une troupe excellente. « L'autre soir on y a représenté une comédie en wagon, intitulée : *De Pont-l'Evêque à Trouville* ou *la Question du cigare*. C'est une comédie de la famille des comédies de Musset, « qui a pour prototype : *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée*. Une dame se trouvant — en août 1863 — voyager « sur la ligne normande, monte, par mégarde, dans le wagon « des fumeurs. Elle doit rencontrer à Trouville un futur mari « qui fume, et elle profite d'un fumeur installé en face d'elle « pour s'acclimater au tabac. — Or, sans le savoir, elle a fait la « connaissance de son mari. La péripétie est charmante et assaisonnée de détails originaux. On a beaucoup applaudi « Mlle Rousseil, qu'on a déjà beaucoup applaudie et qu'on applaudira plus encore, et M. Dubarry, un très-intelligent jeune-premier du second Théâtre français. L'auteur s'est énergiquement refusé aux rappels, car c'était l'amphitryon lui-même. « Le décor, expliqué par un prologue inouï, se composait d'un « wagon *invisible*, fourni par la compagnie de l'Ouest, ainsi que « le sifflet de service, qui n'a provoqué d'autres échos que les « éclats de rire.

« *La Comédie en wagon*, publiée par M. Pitre-Chevalier, sous « le titre : *la Fumée d'un cigare*, dans le *Musée des Familles* « de septembre 1860, avait déjà été beaucoup jouée et le sera « de plus en plus dans un grand nombre de châteaux et de « salons. Mais personne ne doutait, en l'écoutant chez l'auteur, qu'elle ne passe bientôt des salons à la scène. Deux « autres proverbes du *Musée des Familles* sont reçus en ce moment même aux Bouffes-Parisiens : *A la porte*, de M. Verconsin, notée par M. Hignard, et *le Dernier des Paladins*, de « M. Ch. Wallut, dont M. Pitre-Chevalier avait mis la musique « au concours, — ce qui a produit quatre partitions remarquables et deux partitions de premier ordre. — Avis à nos théâtres lyriques qui devraient tous suivre cet excellent exemple, « pour ouvrir sans frais et sans retard au talent la porte qu'on « leur reproche de tenir fermée.

« A cette même soirée, la musique avait pour interprètes « Géraldy, qui est la musique incarnée, et Delle Sedie, le fameux baryton de l'Opéra Italien. Delle Sedie est de la grande « école d'Italie; immobile comme l'antique, il chante à faire « pleurer la romance de Campana, qu'il prouve si bien :

« E una magia il canto.

« Géraldy, le dernier des jeunes gens, a dit avec une verve « d'enfer tout ce qui lui est tombé sous le gosier, depuis *Don Giovanni* jusqu'aux chansons de Nadaud et à la poésie de « Victor Hugo, mise en musique par M. Eugène Anthiome, « lauréat de l'Institut. M. Anthiome père, — on ne distingue pas « quel est le père et quel est le fils, — a roucoulé en vrai ténor « d'opéra qu'il est, la romance de Noureddin dans *Lalla Rouck*. « Mme Oscar Comettant, accompagnée par son mari, qui manie « la touche d'ivoire comme la plume de fer, a eu, dans plusieurs « airs italiens, un succès de voix et de beauté, de méthode et « de *maestria*. Mme Constant, une prima dona de l'Opéra de « Bordeaux, qu'attend le grand Opéra de Paris, a déployé toute « la passion de Donizetti, en enlevant sa grande cavatine de *la Favorite*. Enfin, une élève et proche parente de Mme E. Garcia, « cette maîtresse par excellence, a chanté de race, et comme eût « chanté la Malibran, *Ay chiquita*, l'air espagnol qui fait « tourner toutes les têtes. MM. Anthiome, d'Aubel, Populus « et Comettant se partageaient les honneurs du piano d'Erard. « A ces représentations, qui sont toujours des premières représentations, assistent les académies, la littérature et le journalisme, l'Eglise même, la politique et la diplomatie. On y a « vu des évêques (en fauteuils réservés), des prélats du pape, des « ministres et des ambassadeurs. On y entend causer ensemble « Francis Wey, Louis Ulbach, M. Escudier, A. de la Vergne, « Mmes Ancelot et Waldor, Paul Féval, le lion du roman; « E. Chapus, du *Sport*, MM. Viennet, Patin, E. Augier, Amédée « Achard, Saintine, H. de Pène, de Laage, Siraudin, Charles « Asselineau, Louis Enault, Henri Cantel ; — et Méry enfin, « Méry, qui reste après minuit à conter ses fantaisies inédites. « Cela est encore une première représentation, la première « représentation des articles que Méry destine au journal de « son ami. »

A ce témoignage des critiques, nos confrères, ajoutons tout bas une nouvelle dont vous garderez le secret :

Vous souvient-il du *Pot au lait*, — comédie-charade, en trois actes, signée C. de Chatouville, et publiée dans le *Musée des Familles* d'août et de septembre 1857? Eh bien, Mlle Dupont va jouer cette comédie ; — avec qui? On vous le donne en mille ! Ce rôle de Perrette, la servante de La Fontaine, l'héroïne du *Pot au lait*, sera le seul rôle moderne que la servante de Molière aura daigné apprendre depuis sa glorieuse retraite. Elle le sait déjà ; elle est prête à le dire, et dans le monde, et sur la scène! Oui, sur la scène des Français ou des Italiens, — au profit d'une bonne œuvre dont elle fera ainsi la fortune. Mais encore une fois silence ! — Ne révélons pas le secret de la comédie. — Vous serez mis au courant, en temps et lieu, amis du *Musée des Familles*, de cette aventure qui damnera les jaloux.

Méditez, en attendant, les étrennes ci-dessous, que vous adresse M. Sauvageot, notre ingénieux dessinateur.

Hector de CALLIAS,

Secrétaire de la rédaction.

LES ÉTRENNES DU JOUR DE L'AN... ET AUTRES JOURS.



Les étrennes du jour de l'an... à la Saint-Sylvestre. « Ce qu'on entend par donner. » Composition de Sauvageot

Paris. — Typ. Hennuyer, rue du Boulevard, 7.

L'AMÉRIQUE TELLE QU'ELLE EST.

VOYAGE ANECDOTIQUE DE MARCEL BONNEAU, RACONTÉ PAR OSCAR COMETTANT (1).



Vue du détroit et d'une partie de l'île de Staten, à New-York. Dessin de F. Thorigny.

VI. — Les pompiers, les pompes et les incendies en Amérique.

Nous n'avions pas marché durant dix minutes dans la direction de *Canal street*, qui est aujourd'hui le centre de New-York, et qui était, il y a peu d'années, un large marais où l'on chassait le canard sauvage, quand nous

(1) Voyez les livraisons d'octobre et de décembre derniers

fûmes arrêtés par deux compagnies de pompiers qui débouchaient dans la même rue au bruit infernal du roulement des engins et du commandement des chefs de pompe criant à s'égosiller dans des porte-voix, pour exciter l'ardeur des *firemen* et avertir les passants de se mettre de côté.

Dès que ces deux compagnies se trouvèrent en présence, il s'éleva de toute part un bruit effrayant de cris et de vociférations. Les pompes s'arrêtèrent court et les pompiers se précipitèrent les uns sur les autres à coups de poing et avec un enthousiasme qui aurait fait honneur à nos zouaves eux-mêmes. On entendait, à travers la voix des chefs respectifs dans les porte-voix et les hurlements de la foule excitée par la vue des combattants, les coups de poing résonner sur les poitrines comme la grêle sur le toit des maisons.

Après quelques minutes de ce combat dont je ne pouvais deviner la cause, on releva ceux qui étaient grièvement blessés d'un bras cassé ou d'une côte enfoncée, pendant que les plus favorisés, c'est-à-dire ceux qui n'avaient que le nez à moitié écrasé ou qu'un œil en capilolade, se remettaient à leur pompe et reprenaient leur course avec plus d'élan que jamais, pour rattraper le temps perdu, vers la maison incendiée dont les sinistres lueurs coloraient une partie du ciel.

— Qu'est-ce que cela? demandai-je à Arthur.

— Vous le voyez, me répondit-il de l'air le plus tranquille du monde, ce sont deux compagnies de pompiers qui, s'étant rencontrées, ont courtoisement échangé une volée de coups de poing.

— Et pourquoi cet échange courtois, comme vous l'appelez?

— Eh bien, parce qu'il est convenable, aux Etats-Unis, quand deux compagnies de pompiers se rencontrent, qu'elles se saluent comme vous venez de les voir faire.

— Vous voulez rire, Arthur!

— Je parle sérieusement, et ce qui vous étonne, parce que vous êtes nouvellement débarqué d'Europe, vous paraîtra très-naturel quand vous vivrez depuis quelque temps en Amérique. Moi qui vous parle, je trouve très-bien que des pompiers se battent toutes les fois qu'étant pressés de se rendre au feu ils se rencontrent y allant.

— Mais d'où vient cet usage barbare?

— Je vais vous le dire. Autrefois, au temps où les pompiers n'étaient pas comme aujourd'hui des volontaires désintéressés, éteignant les incendies pour le seul plaisir de les éteindre, et appartenant aux plus riches familles de la ville, pour stimuler leur ardeur, on avait établi une prime assez considérable en faveur de la compagnie qui, la première, se rendrait sur le lieu du sinistre. Quand deux compagnies se rencontraient, c'était naturellement à qui se dépasserait, et le plus souvent on en venait aux mains. Depuis longtemps, la raison de ces luttes a disparu, mais les luttes ont été conservées, sans que pour cela il y eût entre les pompiers, appartenant aux différentes compagnies, aucun sentiment d'hostilité. Ils se battent, parce que c'est l'usage. Voilà tout.

— Singulier usage. Et, dites-moi, se battent-ils toutes les fois qu'ils se rencontrent?

— Toutes les fois, non. Cela dépend des circonstances. Par exemple, si la rue où ils se joignent est étroite, se trouvant naturellement rapprochés les uns des autres, il y a de grandes chances pour qu'ils se battent. Il suffit d'un seul pompier qui en bouscule un autre pour qu'à l'instant même l'engagement devienne général. Dans d'autres cas, on les a vus se rouler à coups de poing, uniquement pour se fouetter le sang et courir avec plus d'ardeur à l'incendie. Ils se battent aussi par déception, lorsque, comptant sur une vaste conflagration à l'occasion de laquelle ils s'étaient promis de déployer tout leur zèle et tout leur courage, ils ne trouvent en fin de compte qu'une bicoque à noyer sans efforts et sans gloire. Si le contraire arrive et que, comptant sur un médiocre incendie, ils trouvent un bel incendie à éteindre, leur esprit s'exalte alors, et ils se battent de satisfaction.

Je pensais que les pompiers américains étaient absurdes, mais je me demandais si nos ouvriers, en France, se montraient plus sensés quand, il y a peu d'années encore, on les voyait, bannières en tête et sous la dénomination de *compagnons*, s'assommer à coups de bâton, pour le seul plaisir de s'assommer. Il y a évidemment chez l'homme, *né bon*, comme le dit sérieusement et par conséquent si plaisamment J.-J. Rousseau, un instinct de férocité que ni la morale, ni la religion, ni l'éducation, ni le sentiment de sociabilité, ni la crainte des lois, n'étouffe jamais complétement. Si la guerre est réellement un mal nécessaire, comme l'affirment quelques esprits distingués, c'est peut-être surtout parce que la guerre est le grand exutoire de la férocité humaine.

Nous cherchâmes des yeux sir James Clinton, afin de passer du prologue à la pièce, c'est-à-dire de la bataille des pompiers à la manœuvre de leur pompe sur le lieu du sinistre. Sir James contemplait, à quelques pas de nous, un des combattants qui avait eu la mâchoire brisée d'un coup de poing. Après lui avoir serré la main, il revint auprès de nous.

—Belle passe, dit-il avec un air de satisfaction marquée. Je croyais les Américains moins habiles à ce noble exercice de la boxe. Certes, c'est là un coup de poing qu'un Anglais ne renierait pas. Aussi, n'ayant pu féliciter celui qui l'avait appliqué, ai-je voulu du moins complimenter celui qui l'avait reçu.

Sir James était, comme on le voit, un véritable artiste en fait de boxe, car il parlait sérieusement.

En arrivant sur le lieu du sinistre, nous vîmes, autour de la maison incendiée, différentes compagnies de pompiers arrivées avec une promptitude merveilleuse aux premiers signaux d'alarme. On ne fait pas la chaîne à New-York comme à Paris; car l'eau est abondante partout là-bas, grâce à des conduits souterrains qui serpentent la ville en tous sens et vont s'alimenter à l'aqueduc du Cretone pour desservir toutes les maisons. Les pompiers, ayant de l'eau à discrétion, en abusent souvent pour submerger les bâtiments incendiés avec une ardeur et une sorte de joie enfantine qui tient véritablement du délire. En peu de minutes, la maison incendiée fut littéralement couverte d'eau. Elle était entièrement éteinte, que les pompiers continuaient de pomper avec un enthousiasme impossible à maîtriser. Les compagnies de pompiers qui arrivèrent trop tard des postes éloignés pour rendre d'utiles services, ne se tinrent pas pour battues. Elles étaient venues pour pomper, elles pompèrent, et ce qui avait échappé au feu ne put échapper à l'inondation. J'appris qu'il en est ainsi toujours et que dans les incendies ce qu'on redoute le plus généralement, c'est moins le feu qui dévore les maisons que l'eau qui les noie.

Le pompier américain est un type que je crois unique dans le monde entier. Ce que d'autres font par devoir, il le fait par plaisir, et le bonheur qu'il éprouve à éteindre les incendies est vraiment indicible. Il est des jeunes gens dont la passion pour les incendies est telle, qu'ils n'en veulent manquer aucun. On les voit toujours ha-

billés en pompier, une chemise de laine rouge, un paletot de drap pilote couleur noisette, qu'ils tiennent sous le bras, et un casque en cuir noir, faire le guet sur le toit des maisons, la nuit aussi bien que le jour, pour être les premiers à découvrir les incendies. Quant à leurs pompes, elles sont pour eux l'objet d'un culte véritable. Ils les parent de fleurs, les embellissent de toutes façons, leur donnent les noms les plus tendres et se promènent souvent avec elles pour le seul plaisir de se montrer avec une jolie pompe. J'ai eu occasion de voir des pompes en argent massif. Les fils de famille se ruinent là-bas pour des pompes à incendie comme ils se ruinent en Angleterre pour les chevaux de course. Au reste, il n'y a pas de bonne fête sans pompiers nulle part aux Etats-Unis, et par conséquent sans pompes, car les pompiers traînent toujours leurs pompes avec eux. Deş compagnies de pompiers se visitent d'une ville à l'autre pour se montrer réciproquement leurs pompes, à l'occasion desquelles ils échangent des compliments et s'offrent des banquets. Il n'est pas arrivé d'Europe un seul grand personnage dans la politique, dans les arts, dans l'industrie ou dans la finance, qui n'ait été reçu en débarquant par des pompiers avec leurs pompes. Kossuth, Jenny Lind et Alboni sont descendus, à New-York, entourés de tous les pompiers de la ville avec toutes leurs pompes.

Au reste, la passion des pompes à incendie est telle en Amérique, qu'elle s'étend des pompiers à tous les autres citoyens. On habille les enfants en pompier, et les fabricants de joujoux confectionnent pour eux des petites pompes sur le modèle des grandes, avec des maisons en bois destinées à être incendiées, puis éteintes par les enfants, lesquels jouent au pompier avec une ardeur qui pour être juvénile n'en est pas moins vive. J'ai entendu promettre à des pères de famille de mener leurs enfants voir éteindre des incendies, pour les récompenser de leur assiduité au travail. Les propriétaires ou les locataires des maisons, autant par propreté que par ce goût inné de tout Américain pour les pompes, se lèvent de très-bon matin et pompent à froid sur leurs maisons, qu'ils lavent ainsi du haut en bas, faute de pouvoir les éteindre.

L'amour des incendies et des pompes a fait, dans une circonstance solennelle, naître l'idée la plus extravagante qui se puisse imaginer. Le fait a été raconté, mais il est digne d'être rappelé.

Après la déconfiture si complète de l'exposition universelle à New-York et le désappointement des actionnaires, on voulut tenter un dernier effort pour relever l'opération, et on proposa la direction du palais de Cristal *in extremis* au célèbre Barnum, le roi des puffistes américains, dont nous aurons bientôt occasion de nous occuper particulièrement.

Barnum ne s'en chargea qu'avec peine, ne voulant pas compromettre sa *belle* réputation, et sachant combien l'entreprise présentait de danger. Noblesse oblige, même en Amérique, et Barnum ne mêle pas d'ordinaire son illustre nom aux spéculations hasardeuses. Pourtant il accepta et se laissa toucher par les supplications des actionnaires.

Le fameux Jullien se trouvait en ce moment à New-York, avec un nombreux et très-remarquable orchestre, dont le noyau principal était formé des meilleurs solistes de l'Europe. Barnum alla le trouver et lui dit : « Il faut que par un moyen quelconque je ramène le public au Réservoir-Square. Je compte sur votre orchestre et sur tous ceux que vous voudrez vous adjoindre ; sur tous les chanteurs que vous me désignerez, sur toutes les sociétés chorales de New-York, de Boston, de Philadelphie, de partout où vous croirez utile de les prendre. Faites-moi pour tout ce monde une composition inouïe ; quelque chose d'extraordinaire, de merveilleux, d'effrayant, si vous pouvez, un chef-d'œuvre auprès duquel vos autres compositions ne soient que jeu d'enfant. Vous êtes habile, vous connaissez le pays ; ne regardez pas à la dépense, et marchez. »

Quinze jours après cet entretien, des affiches gigantesques, de dix pieds de long sur quatre de large, couvraient les murs de la ville.

Elles représentaient, imprimé à l'encre rouge, le palais de Cristal embrasé par le plus violent incendie. Des milliers de personnes épouvantées se sauvaient en tous sens, et l'on voyait, à la lueur sinistre des flammes et dans des tourbillons d'épaisse fumée, diverses compagnies de pompiers traînant des pompes ou les faisant agir.

Au bas de ce sinistre et effroyable dessin on lisait :

POUR LA RÉOUVERTURE DU PALAIS DE CRISTAL,

GRAND QUADRILLE DES POMPIERS,

COMPOSÉ EXPRESSÉMENT POUR CETTE SOLENNITÉ

par JULLIEN.

Environ trois mille exécutants concouraient à cette œuvre unique et vraiment épouvantable. Des instruments de musique nouveaux, ou plutôt des machines nouvelles de l'invention de Jullien, imitaient à s'y méprendre l'horrible craquement des poutres enflammées qui s'écroulent, le sifflement aigu de la flamme vive, le bruit sourd des pompes luttant contre l'immense conflagration. Des centaines de chanteurs, munis de porte-voix, commandaient la manœuvre aux pompiers réunis, et les *hurrahs* des spectateurs, grimpés pour mieux y voir sur les produits doublement exposés de l'industrie, meubles, pianos, statues, etc., répondaient au commandement des chefs de pompe en mêlant leurs voix furibondes aux furibondes détonations de l'orchestre. Joignez à cela de nombreux feux du Bengale qui simulaient l'embrasement de tout l'édifice, et vous n'aurez encore qu'une idée affaiblie de ce spectacle indicible et désordonné. On cite des pompiers dont l'imagination exaltée voulait absolument voir dans cette feinte d'incendie un incendie véritable, et qui réclamaient hautement leurs pompes pour les mettre en mouvement contre les feux du Bengale.

Après le succès éclatant de cette symphonie pyrotechnique, les diverses compagnies de pompiers se rendirent, avec leurs pompes et musique en tête, sous les croisées de Jullien, pour le féliciter sur les beautés de son œuvre, et le remercier de l'hommage qu'il leur rendait en leur dédiant le *quadrille des pompiers*. Ils lui offrirent comme gage de leur profonde estime un magnifique bâton de chef d'orchestre.

Pour en revenir au premier incendie que je voyais en Amérique et qui devait être suivi de tant d'autres, je l'ai dit, la maison fut submergée par le zèle des pompiers, qui pompèrent longtemps après que la maison fut éteinte.

— Je vous ai promis, dit Arthur en s'adressant au colonel et à moi, de vous faire voir comment on éteint les incendies et de vous dire comment on les allume. La première partie de mon programme est accomplie ; passons à la seconde.

— Je m'attends à quelque révélation criminelle, fit sir James.

— Ici, comme partout ailleurs, des incendies se déclarent sans que personne ait voulu mettre le feu, par pur accident. Mais ici, plus que partout ailleurs peut-être, on brûle les maisons volontairement.

— Les lois de ce pays ne punissent donc pas les incendiaires? demanda sir James.

— Si bien, répondit Arthur, et de la façon la plus sévère, par la peine de mort. Mais...

— Ah! il y a un *mais*, interrompit le colonel.

— Mais, poursuivit Arthur, il faut, pour que la loi les atteigne, qu'ils soient vus par deux témoins mettant le feu *une torche à la main*. Or, comme c'est moins l'esprit de la loi que la lettre même qui est prise en considération par le jury, il en résulte que si l'incendiaire ne met pas le feu à son immeuble au moyen d'une *torche*, s'il se sert d'allumettes chimiques, par exemple, la loi ne pouvant l'atteindre, il est renvoyé comme innocent. Quant aux motifs qui déterminent bon nombre de citoyens à mettre le feu à leurs maisons, ils sont faciles à comprendre : c'est pour recevoir des compagnies d'assurances la somme pour laquelle ils se sont assurés, et qui, dans ce cas, est toujours au-dessus de la valeur réelle des pertes éprouvées.

— Les compagnies d'assurances n'évaluent donc pas en Amérique, comme en France, demandai-je à Arthur, les dégâts commis par l'incendie pour indemniser l'assuré d'après les pertes causées?

— Si, me dit Arthur, mais elles se montrent généralement très-larges dans leur manière d'apprécier les dommages causés, de façon à ce que l'incendié fasse toujours une bonne affaire.

— Mais, dis-je à Arthur, il me semble que les assurances agissent ainsi contre leurs intérêts.

— C'est le contraire, répondit Arthur, et l'on m'a même certifié que lorsque, par suite de la prospérité générale, les incendies se ralentissent, certaines assurances, inquiètes d'un semblable état de choses, font elles-mêmes mettre le feu aux maisons pour réveiller chez les incendiaires endormis l'amour des incendies, qui est une peccadille américaine, comme le plaisir de les éteindre est un jeu national. Ce qui fait qu'on s'assure, c'est la crainte ou l'espoir de brûler, et comme, en définitive, il y a beaucoup plus de gens qui craignent de brûler que de gens qui le désirent, les compagnies ont tout avantage à ce que le plus de personnes possible s'assurent. Voilà pourquoi elles dédommagent généreusement les incendiaires des pertes qu'ils ont ou qu'ils n'ont pas éprouvées, et pourquoi aussi les plus zélées d'entre elles aident un peu le hasard dans les cas, assez rares, du reste, de disette d'incendie.

— J'étais sûr, dit sir James, qu'il y avait quelque crime là-dessous.

— Mais, demandai-je à Arthur, ne nous avez-vous pas dit que les maisons brûlaient en plus grand nombre le dimanche?

— Oui, les maisons du bas de la ville, c'est-à-dire celles qui ne sont pas habitées par des familles, et dans lesquelles les négociants ont leurs offices. Le négociant qui désire liquider sa position par un incendie met chez lui le feu le samedi soir; pendant la nuit le feu se développe, et, comme personne ne se rend aux offices le dimanche, il éclate ce jour-là à la grande satisfaction des pompiers et des oisifs, qui, le dimanche, ne savent à quoi passer le temps.

Après ce récit, qui indigna sir James et me fit beaucoup rire, nous nous rendîmes à l'hôtel prendre le repos qu'exigeaient les fatigues et les émotions de la journée.

Sir James, en serrant la main d'Arthur, lui dit :

— Avez-vous fini de réfléchir, et consentez-vous enfin à nous accompagner dans nos voyages?

— Peut-être, répondit Arthur, serais-je en mesure de me prononcer demain.

— Très-bien, dit sir James, réfléchissez à ce que vous avez réfléchi, et tâchez que la réflexion de vos réflexions nous soit favorable.

— Dans tous les cas, colonel, reprit Arthur, je compte avoir le plaisir de vous diriger pour vous faire connaître les choses curieuses qu'il vous reste à voir à New-York.

VII. Les hôtels. — Les théâtres. — Les black minstrels. — Le musée Barnum. — Barnum, prince des puffistes. — Le magasin de nouveautés de Stewart. — La prison des Toombs et le vol au chloroforme. — Les prisonniers de Bauger. — Le club des bloomeristes, des voyageurs, des intempérants et des légumistes. — Un bal au profit des pauvres. — La société élégante à New-York. — La société moyenne. — Quelques types. — Le quartier des plébéiens et le quartier des patriciens. — Le docteur Townsend et sa salsepareille. — Le cimetière de Greenwood. — Mlle Canda. — Brooklin, son arsenal et son musée de marine. — La peinture à New-York. — Dialogue entre le colonel et Arthur. — Nous quittons New-York pour remonter l'Hudson.

Le lendemain et les jours qui suivirent, pendant près de trois semaines, Arthur vint nous prendre le matin pour nous faire les honneurs de la ville. C'est ainsi que nous visitâmes successivement les principaux hôtels qui sont, avec *Saint-Nicholas : Astor House*, construit par M. Astor, — un émigrant irlandais qui a fait une fortune de cent millions de francs en commençant par vendre des pommes à un *cent* le tas; *Prescott House*, ainsi nommé en l'honneur du célèbre historien américain; *hôtel Clarendon, hôtel Saint-Denis*, très-fréquenté par les Européens de distinction; *Everett House, Lafarge House, New-York Hotel, Brevoot House, Stewen's House, French's Hotel, International, Smithsonian House, Metropolitan Hotel;* enfin le *New* 5th *avenue Hotel*. Ce splendide établissement est dirigé par le colonel Stewens.

Une remarque curieuse, c'est que presque tous les grands hôtels, non-seulement à New-York, mais dans toutes les autres villes des Etats-Unis, sont dirigés ou ont été dirigés par des colonels. Cet usage est si général, qu'il est permis de croire que les soldats américains ambitionnent le titre de colonel bien moins pour commander des troupes que pour diriger des hôtels.

Arthur, qui tenait à remplir consciencieusement son rôle encore officieux de cicerone, ne nous fit grâce d'aucun établissement public. C'est ainsi que des hôtels nous passâmes aux théâtres, en commençant par le *New-Bowery theatre*, qui est un des plus beaux d'Amérique. Il peut recevoir six mille personnes et n'a pas coûté moins de quatre cent mille francs à faire bâtir.

Le *Wallak's theatre* est un petit théâtre renommé par le talent de ses acteurs. On y joue tous les genres, comme c'est assez l'usage dans les théâtres américains, mais principalement la comédie et le drame.

Le théâtre de *Laura Keen* est un théâtre hanté par le monde élégant. Il a été fondé par la célèbre actrice de ce nom.

Le *Niblo's Garden* est un beau théâtre dans lequel, depuis un grand nombre d'années, la famille Ravel représente ses pantomimes, ses féeries et ses tours de force. Les Américains sont passionnés pour ce genre de spec-

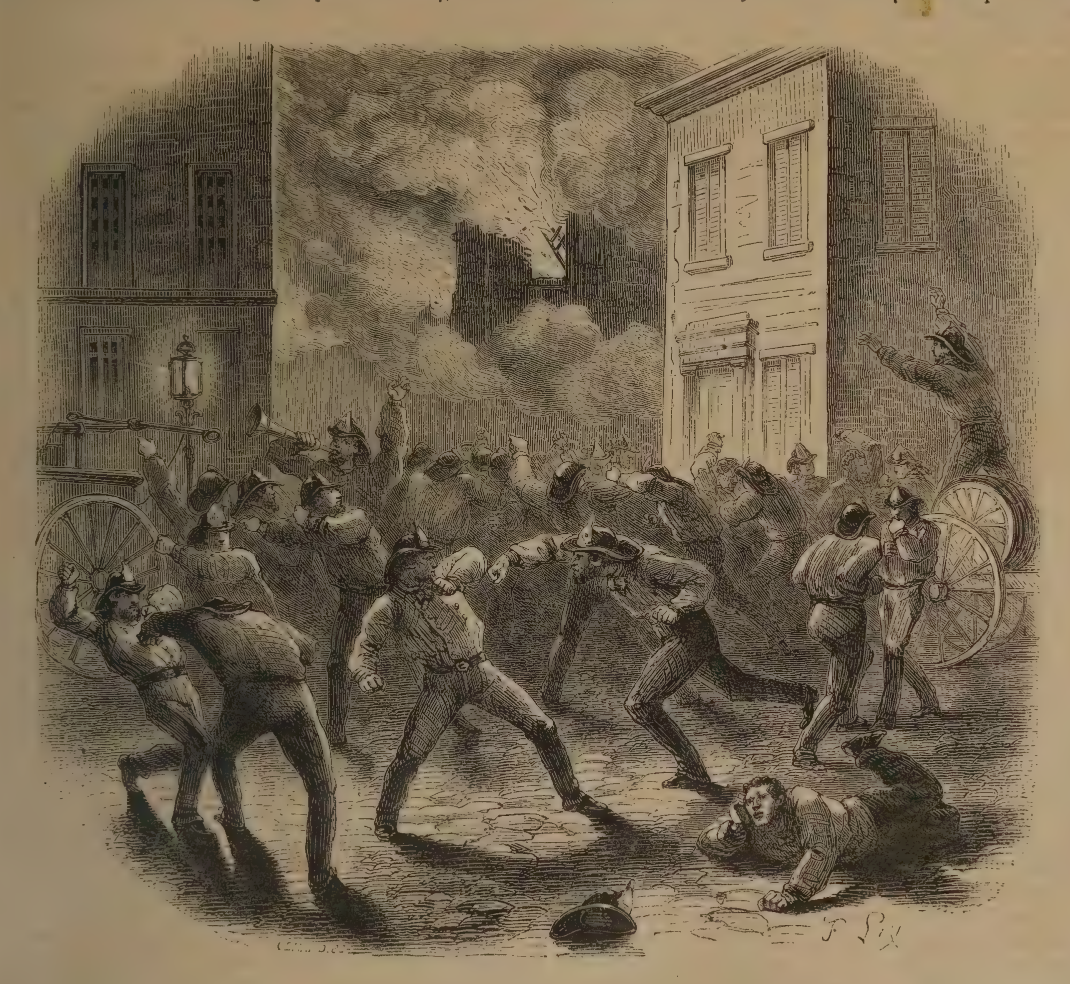
tacle, exécuté par l'heureuse famille, qui possède aujourd'hui une fortune considérable gagnée à la force du jarret,

Le *Bowery theatre* est le Cirque impérial de New-York. On y représente des pièces militaires à grand spectacle. Il est arrivé par trois fois que la bourre d'un fusil a communiqué le feu à une toile, qui a communiqué le feu au théâtre, qui a brûlé tout entier. On l'a rebâti avec l'argent des assurances, de manière qu'il est prêt à rebrûler une quatrième fois, s'il plaît à Dieu.

L'Académie de musique, située au coin d'Irving place et de la quatorzième rue (car, à partir d'un certain endroit de la ville, les rues se désignent par numéros), est un vaste théâtre, le plus grand de New-York, exclusivement affecté à l'exécution des grands opéras. Il occupe un espace de vingt-quatre mille pieds carrés, cent vingt et un pieds de long sur cent quatorze de large. La salle, très-riche en ornements et en peintures, contient quatre mille stalles numérotées. Ce théâtre et le terrain sur lequel il est bâti ont coûté aux actionnaires un million sept cent cinquante mille francs.

Le *National theatre* est un assez grand théâtre, où l'on joue généralement le mélodrame.

Vient ensuite le *Winter garden* (jardin d'hiver). Le *Barnum's museum*, fondé en 1810 par celui qui a su conquérir, avec une grande fortune, le beau titre de Roi des puffistes. Puis enfin le musée égyptien, qui renferme une collection d'antiquités, momies, etc., et les nombreux petits théâtres de *black minstrels* (noirs ménestrels), dont les plus renommés sont les Christy's minstrels, la Compagnie de M. Wood et celle des frères Buckley.



Pompiers se battant, à New-York. Dessin de F. Lix.

De tous les genres de spectacle que j'ai vus en Amérique, celui des *black minstrels* l'emporte de toute la différence qui sépare l'imitation de l'original. Nous n'avons rien en France qui puisse donner une idée des danses, de la musique, des scènes et du langage imité des nègres du Sud par les acteurs blancs, qui se teignent en noir, et forment le genre de spectacle vraiment national qui nous occupe. Mais pour bien comprendre ce spectacle original, il faut connaître la nature, le langage, les mœurs et les habitudes des nègres, tels qu'on les observe dans les plantations de tous les Etats à esclaves.

Rien de plus curieux et de plus amusant aussi que de voir ces malheureux parias de la société américaine, parés aux jours de fête de ce qu'ils nomment leurs beaux atours. Les plus élégants portent un habit d'étoffe en coton bleu, jaune ou vert, taillé en queue de morue, avec un pantalon à carreaux s'arrêtant à la cheville, des cols de chemise qui menacent de couper leurs oreilles, tant ils sont hauts et roides, et un gilet impossible, toujours trop court, et dans le gousset duquel se dessine en

ronde bosse une magnifique montre en argent, à laquelle il ne manque le plus souvent qu'une toute petite chose, le mouvement, pour qu'elle puisse donner l'heure. Les nègres n'y regardent pas de si près, et ils savent se contenter d'une simple boîte de montre, pourvu qu'à cette apparence de montre soit attachée une longue et large gourmette en cuivre, ornée à son extrémité par une demi-douzaine de breloques du même métal. Il faut, quand l'élégant fait un mouvement, que ces breloques battent contre le haut de ses cuisses.

Les négresses, aussi prétentieuses que les noirs et non moins extravagantes dans leur mise, sont moins ridicules toutefois : tant il est vrai que la femme, qu'elle soit noire, blanche ou cuivrée, possède en elle une grâce naturelle qui corrige toujours plus ou moins le mauvais goût du costume. Les nègres se rassemblent par groupes, discourent, font de la musique et dansent. Leur instrument favori, dans tout le sud des Etats-Unis, est une sorte de guitare à long manche qu'ils appellent *banjo*, et sur laquelle ils exécutent des rhythmes plutôt que des mélodies pendant que d'autres nègres, sous prétexte de danse, se livrent à des contorsions les plus extravagantes du monde.

Souvent, dans une plantation, sur la lisière d'un bois où un groupe de nègres s'est établi, on voit soudain apparaître un nègre marron, c'est-à-dire fugitif, qui, attiré par le charme du banjo, n'a pu résister à quitter la forêt où il s'était réfugié pour venir, au milieu de ses anciens camarades, échanger avec eux quelques paroles et se raviver au son des mélodies nationales. L'infortuné, amaigri par les privations de toutes sortes, vient se jeter à genoux, les mains jointes, au milieu du groupe, en suppliant qu'on ne le dénonce pas. Les nègres relèvent le pauvre marron et promettent qu'ils ne le trahiront pas. On lui donne à boire et à manger, et le fugitif, réconforté et transporté d'enthousiasme de se revoir entouré de quelques amis, oublie ses malheurs, et saisissant à son tour un banjo, il se met à en jouer avec une sorte de frénésie à la fois comique et profondément triste.

Mais le plaisir pour l'infortuné marron n'est jamais de longue durée.

Au milieu des ivresses de la musique et de la danse, apparaît au loin le cheval sur lequel est monté le conducteur des noirs. A cette vue soudaine, qui rappelle le fugitif à sa situation, il pâlit sous sa peau noire, ses jambes flageolent, ses yeux se voilent de larmes, il rend à son propriétaire le banjo, tombe à genoux, les mains jointes, pour supplier une dernière fois ses camarades de ne point le trahir, et, rassemblant toutes ses forces, rentre en courant dans le bois, où il succombera de privations, s'il n'est, avant cela, découvert par la meute de chasseurs de nègres marrons. Car on chasse le nègre dans le Sud à l'égal du gibier ; quelquefois pour le seul plaisir de le chasser, le plus souvent par spéculation et pour mériter la prime offerte par tout propriétaire de nègres à celui qui ramènera à la plantation un fugitif. Cette chasse est horrible, abominable, et j'en ferai connaître les détails monstrueux lorsqu'il en sera temps.

Je reviens au spectacle des black minstrels. C'est à reproduire des scènes dans le genre de celles que nous venons de décrire, et beaucoup d'autres qui n'ont rien que de burlesque et de plaisant, qu'ils s'attachent. Plusieurs de ces acteurs possèdent un véritable talent, et poussent l'imitation de la démarche, du langage et des manières des noirs, jusqu'à la plus complète illusion. Excellents musiciens pour la plupart, ils forment, avec des instruments de fantaisie et de forme extravagante, des concerts fort jolis, ma foi, et tels qu'on n'en entend nulle part ailleurs dans le monde. Ils dansent à ravir les danses nègres, et si vous voulez voir jouer des castagnettes et blouser des timbales, avec des gestes, une expression de visage, des pirouettes et des soubresauts les plus étranges qui se puissent imaginer, il faut aller à New-York, au théâtre des frères Buckley.

Ces mêmes frères Buckley font la parodie des grands opéras d'une manière incomparable. J'ai ri à m'étouffer en voyant un soir la parodie de *Lucie de Lamermoor.* Le désespoir de Lucie (un des frères Buckley habillé en négresse), et la scène où Edgard se poignarde avec un sabre comme on n'en vit jamais, sont le comble du grotesque amusant.

Il n'en coûte que deux shillings américains (un franc vingt-cinq centimes) pour voir le spectacle des minstrels. Aussi les théâtres qui offrent ce genre d'amusements sont-ils toujours remplis à New-York.

Au reste, les plaisirs sont tous à bon marché de l'autre côté de l'Océan ; d'où il résulte que tout le monde pouvant se distraire plus ou moins en Amérique, les théâtres, qui ne sont l'objet d'aucun privilége et sont tous entièrement libres, font généralement de bonnes affaires.

Le musée Barnum mérite ici une mention spéciale, autant pour la nature même de ce qu'il renferme, que pour son trop célèbre propriétaire.

Dans le musée Barnum on voit des spécimens de toutes les curiosités possibles et surtout impossibles, et l'on assiste à des représentations dramatiques dans une salle de spectacle petite, mais très-coquette. Nous passerons sur les représentations dramatiques dans lesquelles a longtemps figuré le général Tom Pouce, de microscopique mémoire, pour jeter un coup d'œil sur les merveilles du musée. Là, tous les règnes de la nature, animal, végétal et minéral, se confondent, au grand ébahissement des naïfs habitants de l'Ouest, qui ne manquent jamais de venir admirer les splendeurs du musée Barnum, toutes les fois que leurs affaires les appellent dans la cité impériale.

Mais au milieu de ces choses curieuses, deux objets frappent surtout le regard du visiteur. La première de ces choses est une grande cage qui porte le nom d'*Arche de Noé;* la seconde est une sirène, ne riez pas, une sirène empaillée. Dans l'arche de Noé grouillent, sautent, dorment, mangent, boivent, jouent, s'ennuient surtout et volent les animaux les moins faits pour vivre ensemble. Ici c'est une souris qui grimpe sur le dos d'un chat ; là c'est un chien qui s'asseoit philosophiquement sur la queue d'un serpent ; à côté on voit un coq qui picore dans une assiette en compagnie d'une chouette et d'un serin ; plus loin un renard sommeille, ou fait semblant de dormir, à côté d'une poule ; d'un autre côté un singe saute de dessus le dos d'un mouton sur le dos d'un lion abruti par tout ce qu'il voit et entend autour de lui. Quel concert ! les chats miaulent, les singes crient, les oiseaux chantent, les moutons bêlent, les chiens aboient, sans qu'il y ait dans cette horrible musique une seconde d'intermittence. De l'arche de Noé s'exhale une odeur qui ne ressemble en rien aux parfums d'Arabie. N'importe, le spectacle est étrange, original, et chacun s'approche le plus près qu'il peut de la cage pour admirer ce phalanstère des animaux, et qui reste le modèle des phalanstères, même après ceux que M. Considérant a voulu établir pour les hommes dans les lointaines contrées de l'Ouest.

L'histoire de la sirène est des plus curieuses. Un beau

jour, toutes les bandes de musique de la ville, tous les journaux et de gigantesques affiches collées sur tous les murs, annoncèrent aux New-Yorkers la nouvelle incroyable, mais parfaitement crue, comme toutes les nouvelles incroyables, que des pêcheurs s'étaient emparés d'une sirène telle que nous les dépeint la mythologie, c'est-à-dire moitié femme et moitié poisson.

Ce phénomène unique était visible, sans augmentation de prix, au musée Barnum. Les curieux affluèrent par centaines de mille, et l'on ne parla bientôt plus, dans tous les Etats-Unis, que de cette merveilleuse créature, trop femme pour qu'on lui donnât le nom de poisson, et trop poisson pour mériter celui de femme. Les érudits prirent texte de la sirène pour raconter le voyage d'Ulysse et rapporter des faits extrêmement curieux. Ils établirent qu'on présenta au roi dom Emmanuel de Portugal une fille marine, dernière survivante d'une troupe de tritons capturés dans les Indes Orientales. Ils citèrent d'anciennes chroniques où il est dit que des habitants des Pays-Bas s'étaient emparés d'une sirène, et lui avaient enseigné à se vêtir elle-même et à faire le signe de la croix. Dans un autre ouvrage, publié en 1843, ils virent qu'une autre femme marine se montra plus intelligente encore et plus utile à la société : non-seulement elle s'habillait seule, faisait le signe de la croix, mais elle filait, lavait et repassait le linge et s'occupait de tous les travaux de l'intérieur de la maison. Enfin, un journal qui voulait du bien à Barnum, rappela, pour prouver l'existence des sirènes, que Erasmus Laetus parle d'une nymphe marine qui, du temps de Frédéric II, apparut non loin du promontoire nommé *Samo-Domico*, et eut avec un habitant de la côte divers entretiens. Celle-là parlait et prédit une infinité de choses au roi de Danemark. Elle lui apprit qu'elle se nommait Ibrand, et qu'elle avait à peine atteint sa quatre-vingt-dixième année. Cet âge, à ce qu'il paraît, serait la fleur de l'âge pour les sirènes.

Ces récits et bien d'autres ébranlèrent les plus sceptiques, et on voulut aller voir. Barnum n'en demandait pas davantage. A leur tour les savants s'émurent et voulurent voir aussi. C'était pour la sirène le moment critique. En effet, les savants, qui auraient pu se tromper, mais qui ne se trompèrent pas, découvrirent que cette merveille n'était qu'un composé de paille recouvert d'une peau lustrée. On rit beaucoup de ce puff mythologique, mais on n'en continua pas moins à venir voir cette prétendue sirène, pour se moquer de ceux qui y avaient cru. C'était toujours l'affaire de Barnum, qui gagna dans cette honnête opération plusieurs centaines de mille francs.

Bien d'autres puffs suivirent celui-là ; mais le plus hardi et le plus original de tous est, sans contredit, celui par lequel ce grand homme de blague (pardon pour le mot, qui exprime si bien la chose) débuta dans la carrière.

A cette époque, Barnum était modestement employé dans une maison de commerce en qualité de commis voyageur. Dans une tournée qu'il devait faire jusqu'à la Nouvelle-Orléans, le bateau à vapeur qui le portait eut besoin de renouveler sa provision de bois et fit relâche au Tennessee, sur les bords du Mississipi.

Un voyageur vint à parler d'une négresse très-vieille qui vivait aux environs et se plaisait à raconter certains traits de l'enfance de Washington, qu'elle disait avoir connu.

Il n'en fallut pas davantage pour enflammer le cerveau en travail du futur *manager* de Jenny Lind.

Il laissa partir sans lui le steamboat, renonça dès lors à ses fonctions commerciales, et résolut, par un coup d'éclat, de forcer la fortune.

Plein d'enthousiasme, il se rendit dans l'habitation où vivait la négresse, et offrit au planteur de la lui acheter. Celui-ci, ne pouvant soupçonner les intentions secrètes de Barnum, se trouva très-heureux de la lui livrer pour cinquante piastres.

L'affaire terminée, Barnum eut avec l'intéressante esclave le dialogue suivant :

— Eh bien ! ma brave femme, c'est donc vous qui avez eu l'honneur insigne de nourrir Washington?

— Oh ! pour ça non, mon digne maître ; je l'ai seulement connu dans sa jeunesse ; je lui ai parlé plusieurs fois, voilà tout.

— Mais si, mais si, vous vous trompez. C'est vous-même qui l'avez nourri de votre lait, j'en suis sûr ; on me l'a dit.

— Excusez-moi, mon digne maître ; je ne suis qu'une misérable esclave, mais je suis honnête, et ma conscience...

— Qu'est-ce que c'est que ça ? qu'est-ce que c'est que votre conscience ? Je vous répète que c'est vous qui avez nourri Washington. Que diable ! quand je vous dis que j'en suis sûr, il me semble que la parole d'un gentleman tel que moi est plus croyable que les radotages d'une vieille sibylle africaine comme vous, qui de plus a perdu la mémoire. Et pour qui donc me prenez-vous, horrible singe coiffé que vous êtes ? vous mériteriez que, sans pitié pour votre grand âge et la laine blanche que vous portez en guise de cheveux, je vous fisse administrer à l'instant une sévère correction.

— Pardon, mon bon maître, pardon.

— Mais non... sainte femme ; cet emportement est impie, et c'est au contraire moi qui vous dois des excuses. Je le devine à cette heure : vous cherchiez par modestie à déguiser la vérité, uniquement pour vous soustraire aux hommages qui vous sont dus. Quelle nature parfaite ! elle a toutes les qualités et toutes les vertus ! Ses traits candides, bien que flétris par l'âge, pénètrent mon cœur. Oh ! oui, oui ! c'est bien vous, et personne autre que vous ne pouvait être choisi par la Providence dans ses mystérieux desseins pour allaiter notre grand, notre immortel Washington ! Combien vous devez être heureuse et fière !

— Mon bon maître !

— Mais ce n'est pas assez de mes hommages : le peuple, qui vous aime sans vous connaître, n'attend que l'occasion de vous témoigner son admiration profonde. N'êtes-vous pas la mère de la patrie, puisque vous êtes la nourrice de son sauveur ?

— Que d'honneurs pour une pauvre négresse sur le déclin de ses jours ! Je crois rêver, et je ne puis retenir mes larmes.

— Laissez couler ces larmes précieuses, si douces à mon cœur. Céleste créature, suivez-moi, le peuple attend que je vous montre à son admiration. Cette haute et si estimable mission, je saurai la remplir.

— Ah ! mon bon maître, c'en est trop ; je ne puis supporter un pareil bonheur ; mon cœur se déchire !

— Oui, ce cœur généreux, sur lequel tant de fois s'est doucement reposée la tête de l'enfant que l'âge a fait homme, que les circonstances ont fait notre sauveur ! Ah ! dites-moi que vous avez nourri Washington, que vous seule l'avez nourri ; que j'obtienne cet aveu de votre bouche, et je me précipite à vos pieds pour implorer votre bénédiction !

— Oh ! ma tête ! ma tête ! ma pauvre tête ! Je deviens folle !... Mais il n'y a plus de doute, et c'est moi seule qui ai nourri Washington.

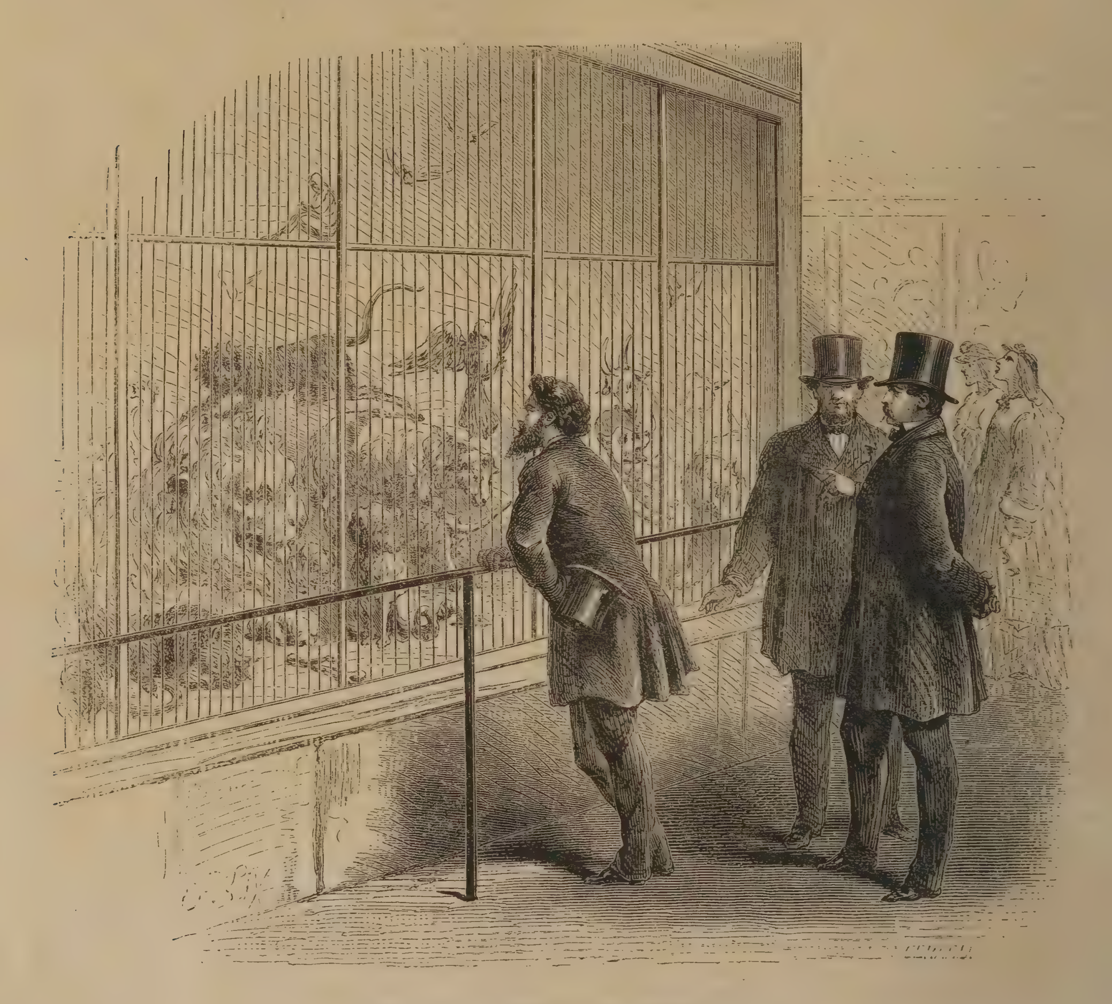
— Et joliment bien nourri encore ! Mais à cette heure que la mémoire vous est revenue, ne perdons pas un temps précieux ; faites promptement votre paquet, prenez vos cliques et vos claques, et courons recevoir les hommages des peuples impatients de vous vénérer. Allons, *hup!*

Barnum, muni de sa vieille négresse presque octogénaire, à laquelle il n'avait pas eu beaucoup de peine à persuader ce qu'il voulait, se rendit d'abord à Philadelphie, puis successivement dans toutes les grandes villes de l'Union. Le *puff* eut partout un très-grand succès, et permit à son auteur de continuer sur une plus grande échelle son commerce de *blagues.*

Barnum, qui a élevé le charlatanisme jusqu'à la hauteur des préceptes de la philosophie, nous a laissé, en dix commandements, l'art de faire fortune.

Ier COMMANDEMENT. Choisissez le genre d'affaires qui convient à vos inclinations naturelles.

II. Que votre parole soit toujours sacrée.



Musée Barnum. L'arche de Noë. Dessin de F. Lix.

III. Quoi que vous fassiez, faites-le de toutes vos forces.

IV. Ne faites usage d'aucune espèce de boisson enivrante.

V. Espérez sans être trop visionnaire.

VI. N'éparpillez pas vos efforts.

VII. Ayez de bons employés.

VIII. Faites de la publicité.

IX. Soyez économe.

X. Ne comptez que sur vous-même.

J'ai eu occasion de voir Barnum à New-York. C'est un saint homme qui ne manque jamais d'assister aux offices divins de son culte, et observe scrupuleusement les lois de la Société de tempérance, dont il est membre. Les lois de cette société défendent de boire ni vin ni spiritueux d'aucune espèce ; Barnum ne boit que de l'eau, mais il loue sans scrupule le rez de-chaussée de ses maisons à des débitants de liqueurs. On n'est pas parfait.

Arthur nous fit visiter, au colonel et à moi, les beaux magasins de New-York, parmi lesquels le magasin de nouveautés de Stewart est, je crois, sans pareil dans les deux mondes. C'est un palais en marbre blanc situé dans Broadway, qui mesure cent cinquante-deux pieds de façade. Au centre du magasin est une salle de cent pieds de long et de quatre-vingts de haut. Ces détails seuls peuvent donner une idée des dimensions colossales de ce vaste entrepôt de marchandises. J'ajouterai que le nombre des commis est de trois cent cinquante. La valeur des marchandises en magasin est ordinairement de deux cent cin-

quante millions de francs. Le choix ne manque pas, comme on voit, et un des plaisirs favoris des ladies américaines est d'aller passer une couple d'heures chez Stewart pour se faire montrer les articles de nouveautés. Après cette inspection et quand on a déployé pour elles un nombre infini de pièces d'étoffes, de châles, de confections, etc., elles s'en vont le plus souvent sans rien acheter, et sans même remercier personne. Elles appellent cela *magasiner*. Pauvres commis de magasins !

Après M. Astor, l'homme le plus riche des États-Unis est M. Stewart. Ce prince du négoce américain possède en propriétés immobilières vingt millions de dollars, soit



Indiens : Osage, Chippeway, Iroquois, Chotos, chef Mandou, Sioux. Dessin de F. Lix.

plus de cent millions de francs. M. Stewart est âgé de soixante-huit ans. Il est né en Irlande, et a débuté en Amérique par donner des leçons à vingt francs par mois.

Un monument de style égyptien, lourd et froid, comme il convenait à sa destination, c'est la prison des *Toombs*. En entrant dans cette prison, d'un aspect lugubre, Arthur sourit avec satisfaction.

— J'ai un pressentiment, dit-il.

Et il nous quitta pour aller parler au directeur de la prison.

Quelques instants après il revint, l'œil morne et la tête penchée.

— Ah ! dit-il, mon pressentiment m'a trompé : mon associé infidèle n'est point encore ici.

Nous ne pûmes, le colonel et moi, nous empêcher de sourire à la déconvenue de ce pauvre Arthur, qui, réunissant à beaucoup d'intelligence un grand fonds de naïveté, s'était imaginé, en voyant la prison, que son voleur devait y être.

Je vis dans cette prison un jeune voleur qui avait eu l'*honneur* d'inventer un nouveau genre de vol, le *vol au chloroforme,* sans douleur pour les gens volés. On pénètre dans la maison qu'on veut piller ; on s'introduit sans bruit dans les chambres à coucher ; on avance avec précaution, un flacon de chloroforme à la main, jusqu'aux lits où dorment les maîtres de la maison, et là, sans les violenter le moindrement, avec tous les égards qu'on doit au sommeil, on leur fait respirer la vapeur stupéfiante qui assure leur inaction pendant un certain nombre d'heures. Quand tout le monde est chloroformé, les voleurs n'ont plus besoin de se gêner : ils allument le gaz, parlent haut, rient, circulent partout librement, ne se pressent pas, font leur choix et s'en vont.

Les voleurs qui se servent du chloroforme forment une école nouvelle de voleurs gentlemen aux Etats-Unis, laquelle professe le plus souverain mépris pour les voleurs de l'ancien régime, dont les manières étaient brutales et du goût le plus détestable. Les voleurs de la nouvelle école, — l'école romantique du genre, — poussent le dédain envers les autres catégories de voleurs — l'école classique — jusqu'à ne jamais leur adresser la parole, et ils poussent la susceptibilité jusqu'à ne pas admettre avec eux en prison les gens de manières vulgaires. En effet, si vous voulez être emprisonné dans certaines prisons en Amérique, soyez un homme comme il faut, aimable, spirituel, de manières irréprochables, et employez le chloroforme. Sans ces qualités, qui font le parfait gentleman, vous vous exposeriez à être mis en liberté. Les prisonniers de Banger surtout sont d'une extrême sévérité sur ce point, et ne veulent admettre dans leur intérieur que d'aimables coquins. Soyez scélérat tant qu'il vous plaira, mais présentez-vous bien en société. Exemple: Un homme du nom de Webster fut mis en prison pour n'avoir pas acquitté une amende de deux dollars et demi. Cet homme avait des manières vulgaires, son costume était négligé et sa conversation insignifiante ; bref, il déplut aux autres détenus, dont la plupart étaient chloroformistes.

— Monsieur, dit avec une grâce parfaite un des prisonniers en s'adressant à Webster, je suis chargé de la part de mes collègues, les détenus comme moi, de vous faire savoir qu'il nous est impossible de vous admettre dans notre société.

— Pourquoi cela, monsieur?

— De grâce, monsieur, veuillez m'épargner des explications qui, en blessant la délicatesse de mes sentiments, porteraient ombrage à votre juste susceptibilité, et seraient indignes d'un véritable gentleman, tel que nous sommes tous dans cette habitation, en apparence trompeuse.

— Vous voulez donc me mettre hors de la prison?

— Je suis au désespoir, monsieur, d'avoir à vous répondre que telle est, en effet, notre décision.

— Eh! parbleu, continua Webster, je n'ai point demandé à y venir, et si j'avais les moyens d'en sortir, je vous prie de croire que je n'y resterais pas pour mon agrément.

— Dans un quart d'heure, monsieur, vous serez libre.

— Comment cela?

— Une cotisation faite entre nous a fourni la somme que vous devez et pour laquelle le gouvernement prétendait vous retenir en prison sans notre assentiment. Acceptez, monsieur, l'offre qui vous est faite, car les prisonniers de Banger, hommes du monde avant tout, vous assommeraient inévitablement si vous parliez plus longtemps devant eux un langage vulgaire, que vous accompagnez trop souvent de gestes communs, toujours blessants pour nos regards.

Le vulgaire Webster ne parut nullement formalisé du dédain qu'on lui montrait, et eut, au contraire, le mauvais goût de s'en réjouir. Il accepta qu'on payât sa dette et sortit en dansant, ce qui n'arrive jamais à Banger, où les prisonniers libérés ont assez de savoir-vivre pour montrer quelque regret de quitter une prison si distinguée.

Je ne crois pas que jamais voyageur ait mieux rempli son temps que nous ne l'avons fait, le colonel et moi, pendant notre séjour à New-York. Quand nous n'allions pas au spectacle, nous visitions quelqu'un des nombreux clubs qui existent dans cette ville.

Le club, qui est une nécessité des Anglais, est devenu une passion des Américains. A côté des clubs politiques, des clubs socialistes, des clubs religieux, des clubs philosophiques, des clubs littéraires, des clubs artistiques, etc., j'ai pu visiter quelques clubs qui, par leur caractère excentrique, méritent d'être signalés.

C'est d'abord le trop fameux club des femmes libres, qui n'est point ce que pourrait faire redouter son titre plus que bizarre. J'ai vu là un bon nombre de bloomeristes, qui, entre un quadrille et une polka, prononçaient un discours en faveur de l'émancipation de la femme. Ces dames assurent que si la femme se dégrade et se perd si souvent, c'est que les hommes accaparent pour eux seuls les fonctions lucratives, et ne laissent aux femmes que les travaux infimes, d'une culture abrutissante pour l'esprit et d'un rapport insuffisant aux besoins de celles qui les entreprennent. Il y a sans doute du vrai en cela ; mais la logique les égare quand elles concluent en demandant à vouloir être, avec les hommes, juges, avocats, prêtres, soldats, médecins, ministres, ambassadeurs, représentants et même pompiers. Les bloomeristes portent des pantalons à la turque, des jupes courtes, des pèlerines et des chapeaux ronds. Ce qui peut-être a fait donner au club des bloomeristes à New-York le nom faussement significatif qu'il porte, c'est que les réformatrices s'insurgent avec bonheur contre les hommes mariés et contre le mariage.

Moins excentriques que les Anglais, les Américains n'ont pas à New-York, comme les Anglais à Londres, un *club des bossus,* un *club des pendus* (pendus dont la corde s'est cassée, bien entendu), un *club des maris malheureux,* un *club des centenaires;* mais ils ont le *travellers club* (club des voyageurs), dans lequel, pour être admis, il faut avoir visité les quatre parties du monde, et un *club des intempérants,* formé en haine de la loi tyrannique de la tempérance en vigueur dans plusieurs des Etats de l'Union. Un semblable club existe à Londres. C'est le célèbre Kean qui, en 1817, fonda ce club, composé de quinze membres seulement. Pour en faire partie, il fallait, avant tout, avaler d'un trait un litre d'eau-de-vie. Beaucoup de récipiendaires mouraient avant d'avoir complétement subi cette épreuve terrible.

Par opposition aux intempérants, j'ai vu, en Amérique, le *club des légumistes,* qui serait aussi bien nommé le *club des morts de faim.* Qu'on en juge par ses principaux règlements :

1° Ne pas tuer d'animaux ;

2° Ne pas manger de viande ni rien de ce qui provient des animaux.

(Toutefois les légumistes veulent bien autoriser le lait en faveur des nouveau-nés. Et même il est quelques dissidents qui se le permettent à eux-mêmes, disant que le lait n'a rien de commun avec la chair.)

3° N'ajouter aux mets dont on fait usage ni sel, ni épices d'aucune sorte ;

4° Ne jamais, et sous aucun prétexte, séparer le son de la farine pour faire le pain ;

5° S'abstenir, en dehors de l'eau pure, de boisson de quelque nature qu'elle soit, même du thé et du café.

Nota. Les exercices corporels marchant de pair avec la régénération morale, les membres du club des légumistes sont invités à faire de la gymnastique, à monter à cheval, à se baigner, etc. En outre, ils doivent porter des vêtements simples, conformes à la nature, et non soumis aux caprices de la mode.

Cette société cite parmi les tempérants illustres : dans l'antiquité, Pythagore, Porphyre, Plutarque ; au moyen âge, Th. Tryon ; dans le milieu du dix-huitième siècle, le docteur Cheyne ; parmi les modernes, Linné, Bernardin de Saint-Pierre, Franklin, etc. Ce club fonde tout son système sur la constitution anatomique de l'homme, qui, disent les membres de cette association, est fait pour se nourrir de végétaux.

La constitution de l'homme indique tout le contraire, et les hommes qui mangent de la viande sont plus vigoureux et vivent plus longtemps que ceux qui s'en privent. Mais les hommes voient toujours ce qu'ils veulent voir, et bien rarement ce qui est.

Des associations sérieuses, des institutions philanthropiques libres, comme toutes les sociétés aux Etats-Unis, viennent corriger ce qu'il y a d'extravagant et d'inutile dans certains clubs. Ajoutons que la charité trouve parfois des moyens ingénieux pour venir en aide aux nécessiteux.

J'ai assisté à un grand bal donné au profit des pauvres par une dame gracieuse autant que spirituelle et bonne, qui avait imposé à ses nombreux invités les conditions suivantes :

Les messieurs étaient tenus de porter un pantalon noir ou de couleur foncée, d'une bonne et chaude étoffe, un gilet de soie noire, des bottes, et un paletot qu'ils avaient le droit de quitter avant d'entrer au salon.

Les dames devaient se parer simplement d'une robe de laine à corsage montant, d'un chapeau de ville et de brodequins.

Le lendemain du bal, tous les invités devaient envoyer à la maîtresse de la maison les robes, les habits et toute la défroque pour être distribués par elle aux malheureux qui souffraient de la rigueur excessive de l'hiver.

Le bal eut lieu conformément au programme. Sans doute il ne présenta pas un aussi beau coup d'œil que si on eût laissé chacun libre du choix de sa toilette et de toute sa parure ; mais on ne se divertit pas moins pour cela, et les pauvres familles de New-York gagnèrent à ce bal, outre une certaine somme d'argent, produit d'une collecte, trois cents excellentes robes, autant de pantalons, de gilets, de paletots, de chapeaux d'hommes et de femmes, de cravates, de paires de brodequins et de bottes, de mouchoirs de poche et le double de paires de gants.

C'est ici le lieu de placer nos observations sur la société de New-York. Cette société n'a pas un caractère bien tranché, comme la société de tant d'autres villes des Etats-Unis. La cause en est à ce qu'elle a été profondément modifiée par l'élément étranger qui la compose en grande partie. C'est un amalgame bizarre formé de toutes les variétés humaines. Souvent en quelques minutes on pourrait voir passer dans Broadway un spécimen de presque toutes les nations civilisées et même sauvages. J'y ai vu des Français en grand nombre, des Anglais aussi en grand nombre, des Allemands en plus grand nombre encore, des Espagnols, des Russes, des Italiens, des Turcs, des Grecs, des Chinois, des Brésiliens, des Portugais, des Cubains, des Haïtiens, des Grenadins, des Chiliens, des Péruviens, des Egyptiens, des Canadiens, des Hongrois, des Bavarois, des Polonais, des Buénos-Ayriens, et des échantillons mâles et femelles des huit nations qui comprennent la population indigène de la partie de l'Amérique du Nord. Ces nations ont chacune leur langage distinct, avec lequel les autres langages n'ont aucune analogie. Ce sont :

Les Wyandots ou Hurons-Iroquois ;
Les Algonquins ou Chippewas ;
Les Sioux ou Dahcetas ;
Les Tsallakics ou Chérokies ;
Les Catawhas ou Chicoréens ;
Les Alpachites ou Muskogée-Chocta ;
Les Uchics (Uches ou Ucheès) ;
Les Natchez.

Pour donner une idée de la difficulté du langage de certains Indiens, qu'aucun Européen arrivé à l'âge mûr n'a pu parler, voici deux mots pris au hasard dans le vocabulaire des Chippewas : *Machelemuxowagan* signifie celui qui honore ; *Amangachgenimgussowagan* veut dire tout simplement celui qui est élevé par la louange.

Pour en revenir à New-York, nous dirons que si la société élégante ne présente pas une physionomie très-distincte, il se trouve dans la société moyenne quelques types originaux, et qu'on y remarque des habitudes tranchées sur les habitudes européennes et des mœurs curieuses.

Par exemple, les omnibus, plus petits que les nôtres et sur lesquels sont peints des portraits d'artistes et d'illustres Américains, ne sont conduits que par le cocher, qui cumule ses fonctions avec celle de conducteur. Quand un voyageur veut descendre, il tire une courroie qui correspond à la jambe du cocher. Le cocher passe sa main dans un trou qui communique dans la voiture, et c'est par ce trou qu'on le paye. L'usage veut que, sans la moindre inconvenance, les dames s'assoient sur les genoux des messieurs quand l'omnibus est au complet et que la pluie les force à monter en voiture. J'ai vu, par des pluies d'orage, des omnibus ainsi doublés. Mais ce qu'il y a de plus curieux, c'est la gaieté des dames, qui rient, parlent haut et gesticulent, en contraste avec les hommes sur les genoux desquels elles sont assises et qui, eux, restent graves et ne rient jamais.

Un des types de New-York est le *carman*. Ce n'est pas un charretier comme nos charretiers en France, et ce n'est pas non plus un portefaix, puisqu'il ne porte jamais rien sur son dos. C'est un commissionnaire avec une charrette d'une forme particulière. Le carman est l'homme actif par excellence. Il flaire avec un admirable instinct les endroits où il pourra s'utiliser, et se porte au galop de son cheval partout où l'on réclame son office. Avez-vous une malle à faire transporter d'un lieu à un autre, ne vous inquiétez pas d'un carman, il en viendra dix pour se disputer cette *affaire*.

C'est un spectacle original que de voir dans le quartier marchand de la ville les *carmen* faire assaut de vitesse. On les prend à l'heure ou à la course, mais le plus souvent à forfait. Le carman ne se considère point comme un ouvrier, mais comme un homme d'affaires. D'ordinaire son cheval et sa charrette lui appartiennent, et plus d'un riche négociant américain a commencé par être carman. Les carmen n'ont point un costume particulier, et j'en ai vu qui conduisaient leur charrette debout et en habit noir. Le carman ne s'assoit jamais. Souvent il arrive que le gentleman qui fait porter ses meubles ou sa marchandise monte dans la charrette avec le carman; ce qui doit être un assez désagréable moyen de locomotion, par la raison que les charrettes ne sont nullement suspendues, et que le plus souvent le cheval les traîne au galop.

New-York, comme toutes les grandes villes du monde, offre, suivant les quartiers, des contrastes frappants. Wall street, par exemple, représente dans sa plus grande activité le génie du commerce américain. Là sont les banques, les changeurs et la Bourse, sous le dôme de laquelle tant de projets gigantesques ont pris naissance, qui se sont réalisés. Dans Nassau street, nous pouvons observer des modifications très-tranchées de cette physionomie mercantile de New-York, qui n'a d'analogue que la Cité de Londres.

Du reste, et pour peindre en deux mots cette Babylone américaine, nous dirons que New-York est divisé en deux zones sociales, connues sous le nom de Bowery et de Broadway. La première est plébéienne, la seconde patricienne. Canal-Street est la limite qui sépare ces deux mondes si rapprochés, et pourtant si dissemblables. Dans les environs d'Union-Square et de Madison-Square, mais principalement dans la cinquième avenue, se trouvent la richesse, le goût et la splendeur des habitations de New-York. C'est là que vivent ou qu'ont vécu dans des maisons véritablement princières les princes de la finance, parmi lesquels nous citerons le docteur Townsend, célèbre par sa liqueur de salsepareille. Ce très-habile docteur, ayant mis à profit l'exception que fait pour les malades la loi de tempérance dans les Etats où cette loi est en vigueur, avait, sous prétexte d'épurer le sang, imaginé une décoction de la plante dépurative dans un fond très-convenable de bonne eau-de-vie. Alors on vit, chose étrange, les gens les mieux portants des Etats où l'eau-de-vie était proscrite se plaindre de leur santé et boire force décoction de salsepareille. Il s'en but tant et tant, que l'adroit docteur réalisa par cette supercherie des bénéfices considérables. En définitive, c'était beaucoup moins les vertus de la salsepareille que celles de l'eau-de-vie que recherchaient la grande majorité des consommateurs, condamnés de par la loi à boire de l'eau pure.

La partie méridionale de la ville, la cité primitive, est très-irrégulière; les rues en sont étroites, sinueuses et sales. Mais, dans la partie nouvelle, au nord, les rues sont droites, au contraire, propres, et se coupent à angles droits, à des distances égales, comme sur un damier.

On compte à New-York douze belles avenues qui parcourent toute la longueur de la ville à une distance de huit cents pieds l'une de l'autre. Ajoutons, comme dernier renseignement, qu'il y a deux cents milles de rues pavées, et que New-York mesure douze milles de long, depuis la batterie jusqu'à la cent-quarantième rue.

Il est étrange qu'une si belle ville n'ait pas, à proprement parler, aucune promenade. Le lieu où les New-Yorkers se réunissent pour prendre l'air dans les grandes chaleurs est le cimetière de Greenwood, à Brooklin. Il est vrai que cet asile des morts est le plus bel endroit que pourraient envier des vivants. Greenwood est un parc admirable, aux larges avenues sablées, aux vertes pelouses, et d'où la vue s'étend sur toute la baie pour se perdre à l'horizon dans la pleine mer.

C'est dans ce cimetière que l'amour d'une mère au désespoir, une Française, Mme Canda, a fait ériger pour sa fille un tombeau monumental, enrichi de bas-reliefs, et qui n'a pas coûté moins de cinquante mille francs. Mlle Canda avait dix-sept ans; c'était une créature accomplie. Elle avait, avec la beauté idéale des anges, la grâce, la douceur, l'esprit, toutes les qualités du cœur et de l'âme, fortifiées par une instruction rare chez une femme. On l'adorait plus encore qu'on ne l'aimait. Un jour, elle est invitée à un bal. Elle ne veut pas y aller. Sa mère insiste pour qu'elle prenne ce plaisir; elle accepte enfin. A neuf heures, son père vient la chercher. Elle est toute parée et plus belle que jamais dans sa fraîche et élégante toilette. Pourtant elle insiste encore auprès de sa mère pour ne pas sortir.

— C'est singulier, maman, je n'ai pas envie d'aller à ce bal.

— Ma fille, ce n'est pas bien; tu as promis, on compte sur toi; ton père vient te chercher, il faut y aller.

— Soit, maman, j'irai, puisque tu l'exiges; mais je ne sais pas pourquoi je m'y rends à contre-cœur.

La jeune fille monte en voiture.

J'ai dit qu'il était à ce moment neuf heures du soir. A neuf heures et demie, pas plus, on rapportait chez sa mère le cadavre de Mlle Canda.

Voici ce qui était arrivé:

M. Canda, ayant à prendre une autre jeune personne sur son chemin, avait laissé seule sa fille dans la voiture. A peine était-il entré dans la maison où se trouvait la demoiselle dont il s'était chargé, que le cheval, on ne sait par quelle cause, partit au galop. Le cocher fit de vains efforts pour arrêter l'animal, qui prit le mors aux dents et allait, comme un furieux, heurtant tout sur son passage. Mlle Canda eut peur et voulut sauter par la portière. En tombant elle se brisa la colonne vertébrale et la mort fut instantanée. Quelques pas plus loin, le cheval s'arrêtait, et le cocher, qui n'avait rien vu, rien entendu, retournait à son point de départ.

Cela n'avait pas duré dix minutes. M. Canda, en compagnie de la demoiselle, ayant voulu prendre place dans la voiture, s'aperçut qu'elle était vide.

Il tombait de la neige.

On alluma des torches et on découvrit sur le milieu de la chaussée le corps de l'infortunée jeune fille.

Il y a près de dix ans que cet accident déplorable est arrivé, et personne n'y pense encore à New-York sans une douloureuse émotion.

Un des bas-reliefs représente l'accident au moment où la jeune fille vient de tomber morte sur le sol couvert de neige, emblème de la pureté de son âme.

Brooklin, où se trouve le cimetière de Greenwood, serait une ville importante, si on ne le considérait comme un des faubourgs de New-York. Un grand nombre de négociants établis à New-York ont leur famille à Brooklin Ils partent le matin à sept heures et retournent chez eux le soir pour dîner. Pour aller de la cité impériale à Brooklin, c'est l'affaire de trois minutes par les *ferryboats*.

J'ai visité près de Brooklin un arsenal assez beau et un musée naval assez laid. Dans ce musée s'étalent effronté-

ment les croûtes historiques les plus téméraires dont jamais peinture officielle ait donné l'exemple. Ce sont des toiles plus ou moins grandes représentant les combats sur mer (les combats heureux, bien entendu) livrés par les Américains contre les Anglais durant la guerre de l'Indépendance. Je saisis cette occasion pour dire que je n'ai vu à New-York qu'un nombre très-restreint de bons tableaux. Quelques galeries particulières, entre autres celle de notre vice-consul, M. Borg, renferment, avec des objets de curiosité et quelques statues bien faites, des tableaux de maître. L'Amérique, qui a vu naître un statuaire célèbre, M. Powers, l'auteur de *l'Esclave grecque*, attend encore un peintre véritablement digne de ce nom. Mais, si New-York a peu de bons tableaux, en revanche il regorge de mauvais, vendus à l'encan et à tout prix pour des Raphaël, des Murillo, des Van Dyck, etc., avec l'historique de chacune des toiles et des attestations signées, en veux-tu en voilà. C'est un trafic honteux. Si encore il ne se faisait qu'en Amérique !

Nous connaissions assez bien New-York pour des touristes qui ne veulent que se récréer, et nous songeâmes à pousser plus loin nos excursions.

— Arthur, dit le colonel à notre complaisant cicerone, qui était devenu notre ami à tous deux ; nous partons demain, mon garçon. Avez-vous enfin fini de réfléchir et consentez-vous à nous accompagner dans nos pérégrinations à travers les différents Etats et territoires de l'Amérique où nous porteront les hasards du voyage ?

— Non, répondit Arthur.

— Comment ! vous n'avez pas encore fini de réfléchir ?

— Pas encore.

— Alors vous ne voulez pas nous accompagner ?

— Au contraire, reprit Arthur, je vous suivrai.

— Vous vous êtes donc décidé à accepter mes propositions ?

— Non, colonel; mais hier, voyant que, par mes réflexions, je n'arrivais à aucune conclusion, j'ai pris une contre-décision que voici : En attendant, me suis-je dit, que tu acceptes ou que tu refuses les offres si aimables du colonel, à qui tu ne connais qu'un seul défaut, celui de tirer en chasse trop vite et trop bien, tu le suivras. Si, plus tard, après de nouvelles délibérations avec toi-même, tu décides qu'il vaut mieux, dans l'espoir de faire arrêter ton gredin d'associé, rester à New-York, eh bien, tu t'excuseras auprès de sir James et tu reviendras dans cette ville. — Voilà comment, sans accepter vos propositions, je serai des vôtres, puisque vous avez la bonté de le désirer.

Nous rîmes beaucoup, sir James et moi, de l'indécise décision du trop hésitant Arthur, et nous fîmes nos malles pour nous rendre au Canada, en remontant par steamboat la magnifique rivière de l'Hudson, comparée, non sans raison, au fleuve du Rhin, pour la magnificence du paysage et la variété de ses aspects.

Oscar COMETTANT.

(*La suite prochainement.*)

ÉTUDE SUR LES COULEURS PAR CHAM.

LE GRIS.



— Faites donc attention ! vous épilez les noirs !

— Monsieur, c'est pour enlever le moins de cheveux possible. Il y a moins de ceux-là que des gris.

LE JAUNE.



— Voyons votre langue ? Très-bien ! tranquillisez-vous vous n'avez que la fièvre jaune.

(La scène se passe à Cayenne ou à la Vera-Cruz.)

LA PLUS BELLE DES FEMMES.

ÉPISODE DE LA RÉVOLUTION DE GRÈCE(1).

Le général D*** se composa une galerie de portraits plus belle que la *Galerie de beauté* du roi de Bavière, en faisant peindre les jolies femmes du monde, par Cabanel, par Jalabert, par Baudry, par Flandrin, par Mme O'Connell, et cela sous les prétextes les plus extraordinaires, qui demandaient la diplomatie de Figaro, ou de monsieur.

L'ambassadeur sourit.

— Le général D***, aide de camp de l'empereur Nicolas, ancien gouverneur du Caucase, se fit ouvrier dans une tannerie pour travailler à côté d'une ouvrière qui avait les yeux bleus.

La jeune veuve sourit. Ses yeux étaient bleus.

— Enfin sa monomanie entra dans la dernière période, la période du spleen, qui conduit au suicide.

C'était un Russe un peu Anglais.

Il se remit à errer en Italie, cette terre de tous les bonheurs et de toutes les souffrances, et à Imola il s'installa dans une chambre d'auberge.

Il commanda...

— Des *ravioli?* demanda le jeune Hamlet.

— Du charbon. Or, la servante qui le lui apporta était une de ses beautés inférieures, et il renvoya le charbon pour manger des ravioli.

V. — UN RÉCIT A NAPLES.

— Un jour que je revenais d'Athènes, je rencontrai le général D*** à Naples, sur la promenade de Santa-Lucia.

Il allait à Florence, demander au directeur du musée la main de la Vénus de Milo, dont le monde entier cherche les deux bras depuis quatre mille ans.

Je lui dis que je pensais connaître son affaire : la plus belle de toutes les femmes...

Je le retrouvai, le soir même, plein d'une anxieuse curiosité, sur la terrasse d'un hôtel de Chiaja, d'où notre vue embrassait la campagne, le Vésuve et la mer. Nous étions une dizaine de voyageurs qui avions fait le tour du monde, et nous causions des différents types de beauté de la France, de l'Espagne, de l'Angleterre, de l'Italie et de l'Orient. Chacun, selon l'usage, avait sa préférence absolue, — celui-ci à Rome, celui-là à Madrid, cet autre à Londres ou à Constantinople.

A chaque renseignement précis, le général D*** ouvrait son agenda et prenait des notes minutieuses.

— Quant à moi, dis-je avec conviction, je vous demande la permission d'avoir sur ce sujet une opinion nouvelle. Je ne suis pas de ceux qui n'admettent au concours de la beauté que l'Espagne, l'Italie et la France, comme jadis le berger Pàris devant les trois déesses de l'Olympe. Je sais que l'altière Junon trouverait des rivales parmi les Andalouses dorées au soleil ibérique ; que les filles du Transtevère le disputeraient à Pallas en noblesse de lignes et en mâle bravoure ; que plus d'une Parisienne enlèverait à Vénus la pomme des Hespérides rien qu'en montrant le nœud coquet de sa ceinture... mais, depuis que les deux sexes ont abusé à l'envi du droit d'être laids, la beauté n'appartient en propre à aucun pays ; dans tous les pays elle existe... à l'état d'exception. Hier, sa plus parfaite image rayonnait en Amérique sur les Yankees de New-York, dans la personne d'une langoureuse créole ; demain elle resplendira dans l'Inde, à l'ombre des palmiers de Singapoore. Affaire d'aventure et de hasard, messieurs ; concours changeant soir et matin, et dont le soleil, qui embrasse le globe de son regard de feu, pourrait seul être juge. Pour moi, qui ai secoué la poussière de mes sandales sur tous les seuils humains, s'il m'est apparu quelque part une créature dont j'aie pu dire : — Voici la plus belle femme du monde ! ce n'est ni à Arles, ni à Rome, ni à Madrid, ni à Paris, ni à Stamboul, ni à Londres, ni même à Tiflis...

— Où donc ? où donc ? demandèrent à la fois mes auditeurs.

— Où, monsieur ? où ? insista le général d'une voix altérée.

— C'est à Athènes, au milieu des ruines qui parlent encore d'Alcibiade et d'Aspasie.

Je dessinais, à deux kilomètres de la ville, les débris d'un Parthénon inconnu, qui eût mérité, comme l'autre, le vol artistique de lord Elgin. Imaginez un sentier étroit, tordu dans les flancs d'un monticule, tout embarrassé de cithyses en fleur et de lauriers roses, dallé çà et là de marbres blancs, comme le vestibule d'un bois sacré. Tout au bout, des colonnes en fûts brisés jonchaient le sol, des fragments de statues colossales se mêlaient à ces frontons géants, couverts d'inscriptions et d'emblèmes, d'attributs et de signes mystérieux ; le lierre blanc courait en festons sur ces reliques capricieuses, et les lézards verts montraient leurs têtes dans les fentes qui béaient au soleil.

A côté du passé muet, sur ces ruines mêmes, utilisées par de prévoyantes mains, l'heure présente venait de bâtir, elle aussi, son temple. Ce n'était pas un monument dédié à Jupiter, ni un autel à Bacchus, c'était l'antique naïade faite esclave pour fertiliser les prairies prochaines. Un bruit sourd et régulier annonçait la présence vivante de l'homme à côté des vestiges silencieux de la race éteinte. Un bœuf tournait lentement sur lui-même ; un pâtre demi-nu surveillait ses mouvements; je me trouvais en face d'une *sakieh*.

— Qu'est-ce que cela ? demanda-t-on curieusement autour de moi.

— Eh ! messieurs, dit le général D*** avec humeur, n'interrompez pas le récit; c'est fort peu de chose, assurément; quelque machine à monter de l'eau, peut-être.

— Vous avez raison, général, répondis-je; mais la chose a besoin d'une description sommaire, car mon histoire n'aurait pas eu de fin sans cette machine-là.

En Grèce, il y a dix ans, l'arrosement était à peine connu. Aujourd'hui, grâce à un système ingénieux emprunté à l'Egypte, on fertilise les campagnes à peu de frais. La sakieh, puisqu'il faut l'appeler par son nom, se compose d'une roue horizontale en bois, garnie de grossiers engrenages qui font mouvoir une autre roue perpendiculaire. Celle-ci communique à son tour le mouve-

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

ment à une troisième roue, munie de chapelets à pots, qui se déversent dans des canaux chargés de répandre l'eau sur la plaine.

— Ouf! dit le général, êtes-vous donc l'inventeur de cet appareil pour vous étendre sur ses mérites avec tant de vertu?

— Non, mais, encore un coup, mon récit ne serait pas complet si je ne vous expliquais ce qui me mit en présence...

— De la plus belle des femmes?

— Ne m'interrompez pas, j'y arrive. Donc, je philosophais à mon aise et mes yeux allaient de ces ruines à ce groupe, et mon crayon déjà retraçait un coin de ce tableau, lorsque le paysage fut illustré brusquement par la plus jolie vision du monde.

Figurez-vous deux enfants roses et mignons, en costumes français du temps de Boucher : une petite fille de huit ans, portée sur une chèvre, et un jeune garçon un peu plus âgé qu'elle, emplissant de fruits sa corbeille et gambadant comme les moutons qui l'entouraient. A peine arrivées au bord du ruisselet, les gentilles bêtes se couchèrent, comme fatiguées de leur course, et les voyageurs travestis s'arrêtèrent; elle, étendue sur sa docile monture, lui, courant aux herbes et préparant un lit à sa sœur. En ce moment-là même j'aurais voulu saisir ces deux têtes charmantes et les fixer sur ma page blanche; j'ai regretté depuis de ne l'avoir pas fait; mais j'ai vu un jour la bergerie d'*Annette et Lubin* par le peintre Huet, et il m'a semblé que ma vision reproduisait cette toile savante. Où donc allait cette caravane? Le vieux pâtre s'était levé, le bœuf avait ralenti sa marche. Soudain une tête d'homme se montra derrière les enfants, puis...

— Une femme? dit le Russe.

— Que vous êtes pressé, général; vous ne me laissez pas le temps de le dire. C'était une femme, en effet, mais quelle femme! quel charme, quel éblouissement! Je ne veux pas tenter de décrire; vous êtes tous jeunes, fermez les yeux, évoquez chacun votre idéal; vous l'avez encore dans la tête et dans le cœur. Rappelez-vous ce que vous avez rêvé jamais de plus pur et de plus parfait, quelque chose de presque divin à force de ressembler au surnaturel : cheveux blonds, œil bleu et limpide, pied mignon, main d'enfant, l'ivoire mat et la rose naissante fondus ensemble, dans les proportions d'une statue de Phidias!

— Certes, j'ai beaucoup voyagé depuis, et déjà, à cette époque, j'avais fait le tour du monde; mais rien de semblable, je le crois, n'a jamais existé, tout au moins en ce siècle-ci. Les Géorgiennes au teint mat, à la chevelure abondante, aux mains d'enfant; les Circassiennes aux yeux fendus; les Albanaises, ces types admirables de beauté primitive; les créoles, pâles et nonchalantes; les Françaises, petillantes, vives et gracieuses; les misses de Londres, aux longues boucles blondes; les Espagnoles de Séville tant vantées; rien absolument, rien n'approche, rien ne rappelle même de loin, pour moi, cette apparition.

— Quel enthousiasme! monsieur, s'écria une vieille demoiselle jaune; on dirait que vous épelez les *Mille et une Nuits!*

— Je crus les voir réalisées ce jour-là; je restai muet de surprise; je n'étais pas endormi cependant, et je m'en aperçus bien vite.

L'inconnue s'approcha du pâtre et vint avec lui, en causant, regarder la machine; puis elle fit un signe au gentleman grec, et celui-ci tira d'une veste brodée une longue bourse... Quelques pièces d'or allèrent de sa main à celle du bonhomme, dont la figure rayonna; et la caravane reprit sa marche en longeant le ruisseau, devenu torrent un peu plus loin. Je suivais du regard cette scène agricole et galante, qui me rappelait les bergères de Trianon, lorsque tout à coup un cri perçant me fit tressaillir.

En cueillant une fleur de lotus, le berger à culotte courte avait glissé; l'étrangère s'en était aperçue et le retenait d'une main en chancelant au bord du précipice.

Je m'élançai et je saisis le bambin par son justaucorps de soie; mais la mère, — car ce devait être une mère, — avait déjà disparu et allait périr dans les longues herbes, où je me jetai résolûment après elle.

La prendre par sa longue ceinture, la maintenir sur l'eau, me cramponner aux branches et remonter la pente escarpée du ravin, fut pour moi l'affaire d'une seconde.

On s'empressa autour de nous. Les yeux de la dame s'ouvrirent et se fermèrent; elle s'évanouit enfin, et nous eûmes quelque peine à la ranimer.

Les enfants pleuraient si fort, que j'allais d'elle à eux, puis d'eux à elle, sans trop savoir ce que je faisais.

— Cette syncope est bien longue, dit le général avec impatience.

— La voilà finie, puisque vous y tenez. Alors commence une scène que je me dispense de raconter avec détails. La pauvre effrayée était revenue à elle.

— Vraiment, monsieur, me dit-elle en anglais, avec un accent germanico-oriental, c'est vous qui avez sauvé cet enfant (elle s'oubliait elle-même jusque dans sa reconnaissance)? Comment m'acquitter jamais envers vous?

— En m'apprenant, madame, à qui j'ai eu le bonheur de rendre un service dont tout le mérite revient à l'agilité de mes vingt ans.

— Et à leur intrépidité.

— Qui n'en eût fait autant pour vous? répondis-je le plus galamment possible.

La noyée rougit, et le gentleman à la veste brodée s'approcha de nous, ce qui ne laissa pas de me contrarier quelque peu.

— Vous voulez savoir qui je suis, monsieur? me dit l'inconnue après une longue hésitation; eh bien, prenez cette bague (et elle détacha le plus riche anneau de son doigt), elle sera pour vous un témoignage de ma gratitude et, ajouta-t-elle en souriant, un moyen assuré de me connaître. Je fais partie de la maison du roi de Grèce, Othon Ier, et j'habite le palais même de Sa Majesté. Présentez-vous dès demain, si cela vous plaît, à la porte principale de la demeure souveraine, montrez ce serpent d'or à l'officier des gardes, et il vous conduira près de nous.

Le gentleman salua avec une certaine dignité froide qui me déplut, et mon doux fantôme mouillé prit familièrement son bras, et tout le monde descendit la côte si rapidement, que j'eus le temps à peine de voir des chevaux, une escorte, des nègres qui attendaient sur la route... Un tourbillon de poussière me cacha bientôt la chèvre, les enfants, les moutons et le gentleman. Seule, l'inconnue rayonnait dans mon souvenir, et je tombai en une rêverie profonde.

Lorsque je sortis de mes sottes réflexions, le pâtre même avait disparu, et je regagnai la ville en me répétant à moi-même :

— A demain, à demain! Je saurai le nom de cette déesse qui fait de l'agriculture à la Watteau.

La nuit, je rêvai que j'étais le bœuf, que je tournais la

roue de la sakieh, et que cette vieille brute de pâtre me battait avec la chèvre, ce qui faisait rire les moutons.

— Et le lendemain, s'écria le général tout ému, le lendemain?

— Le lendemain, j'étais à cent lieues de la Grèce, et la belle Athénienne m'était aussi parfaitement inconnue qu'aujourd'hui. Au point du jour, la frégate de l'Etat qui nous rapatriait reçut l'ordre de mettre à la voile, et, comme la santé de ma mère me donnait de sérieuses inquiétudes, je n'hésitai pas entre le devoir et la curiosité. Je partis.

VI. — UNE LETTRE DU GÉNÉRAL D***.

Cette conversation fut le signal d'une interminable discussion sur les femmes, et je ne rentrai que fort tard à mon hôtel, la *Columba d'oro*, qui regarde le Vésuve sans se lasser de l'admirer et de le craindre.

A peine avais-je tiré mes verrous et accroché mon revolver au chevet de mon lit, que des coups répétés ébranlèrent ma porte.

J'ouvris avec précaution, et le général D*** roula dans mes bras avec un formidable juron.

— Enfin je vous trouve! ouais! s'écria-t-il en se laissant choir sur un canapé, ce n'est pas sans peine.

— Signor, me dit l'hôtelier que je n'avais pas vu jusque-là, signor, je n'ai pu empêcher ce monsieur de monter ici, il est beaucoup plus fort que moi.

— C'est bon, c'est bon, poule mouillée! cria le Russe en se levant, f...ais-nous le plaisir de t'en aller, *prestò*.

Mais déjà le Napolitain avait disparu, et il dégringolait les escaliers avec une rare bravoure.



La *sakieh*, machine d'arrosement orientale. Dessin d'après nature, de A. de Bar.

— Maintenant, dit le général en s'assurant que nous étions bien seuls, causons *poco mio benè*. Avez-vous encore cette bague de l'inconnue?

— La voici, répondis-je en lui présentant un paquet de breloques; que voulez-vous en faire?

— Je veux me présenter au palais du roi de Grèce à votre place et voir la belle Athénienne, — la plus belle de toutes les femmes! — Ne l'avez-vous pas affirmé tout à l'heure?

— Je le répète encore, et je suis heureux de vous être agréable en vous offrant le moyen de satisfaire ma curiosité devenue la vôtre. J'y mets une condition cependant; me le permettez-vous?

— J'accepte d'avance tout ce que vous exigerez de moi.

— Vous me tiendrez au courant de vos démarches, de vos découvertes, de vos déceptions ou de votre réussite. De près ou de loin, je veux que vous m'instruisiez exactement de tout ce qui vous arrivera dans cette extravagante entreprise.

— Je vous y engage ma parole de gentilhomme.

Nous nous serrâmes la main; je détachai l'anneau du cercle d'or qui retenait mes breloques cosmoplites et je le remis au général D***.

Il s'en empara et s'enfuit si vite, que je me demandai sérieusement, pendant quatre minutes, si je n'avais pas eu affaire à un adroit *pick-pocket*.

Le lendemain, avant le déjeuner, je roulais, sur mon divan, une cigarette de tabac oriental, lorsque je vis un sloop gris appareiller dans le port, et mon domestique m'apprit que le général D*** partait, avec un équipage composé à la hâte, sur ce coquet bâtiment, acheté le matin même à un Anglais.

Des semaines, des mois s'écoulèrent sans que la moindre nouvelle arrivât jusqu'à moi.



Annette et Lubin. Bergerie de Huet. Dessin de Wattier.

J'avais presque oublié la singulière rencontre que je viens de vous raconter.

Une lettre contenant un petit paquet et couverte de timbres de tous les pays me la rappela enfin un beau soir.

Elle était signée du général D***. Elle ne m'a jamais quitté depuis ce jour. La voici :

« Monsieur,

« Je vous ai promis la suite de l'aventure commencée à Naples et terminée à Athènes. C'est un roman auquel vous vous attendez, à coup sûr, aussi peu que je m'y attendais moi-même. Vous avez été le héros du premier chapitre, involontairement et à votre manière, je vais être le héros du dénoûment, volontairement et à ma façon.

« Parti, vous le savez, le lendemain même de notre entrevue, j'arrivai sans accident en Grèce, après une traversée qui me parut un siècle. Aussitôt débarqué, je n'allai voir ni l'ancienne ville ni la nouvelle. Je courus droit au palais du roi Othon. Je m'informai des personnes de la cour, parmi lesquelles je croyais pouvoir retrouver votre inconnue des ruines. Mais la suite de la reine avait accompagné Leurs Majestés dans un voyage, et je me résignai à attendre en me distrayant par la musique, qui est ma seconde passion. Dès que la cour fut revenue à Athènes, je me présentai à la porte principale du palais et je tendis la bague à l'officier de service, qui parut fort surpris de mes brèves explications. Sur mes instances, après m'avoir laissé décliner mon nom, mon grade, ma nationalité, il consentit à se déranger, et monta dans les appartements intérieurs en emportant l'anneau d'or. Vingt minutes, vingt éternités se passèrent entre son départ et son retour. Il revint enfin, et, me rendant la bague, me dit gravement :

« — Général, il y a réception au palais, veuillez suivre le chambellan ordinaire du roi, et il vous conduira en présence de la personne que vous demandez.

« J'allais donc voir enfin la plus belle femme du monde ! Je ne me retins pas d'interroger le majestueux *cicerone* qui me précédait, une clef dans le dos.

« — La personne à laquelle je vais avoir l'honneur d'être présenté est-elle réellement aussi... jolie qu'on l'assure? insinuai-je timidement au dos qui marchait devant moi.

« Le dos se retourna et me laissa voir une figure très-ébahie, qui ne souffla mot et me plongea par son silence en des perplexités étranges.

« Nous traversâmes des salons remplis de dames fort ordinaires et de messieurs non moins communs. On jouait, on causait, on dansait ; nous eûmes quelque peine à percer la foule officielle ; enfin je me trouvai devant la salle du trône, et l'huissier à verge blanche, après avoir pris mon nom, m'annonça à haute voix (1)...

(1) A la cour de Grèce, l'étiquette était plus minutieuse qu'en France sous la grande monarchie. « Ainsi, par exemple, aux réceptions officielles, sous aucun prétexte un invité ne pouvait quitter le bal avant la sortie de Leurs Majestés. Pour les dîners offerts par les membres du corps diplomatique à Leurs Majestés, l'étiquette était encore plus sévère. Le roi et la reine étaient servis seuls dans une salle à part. Le ministre qui avait offert le dîner prenait place avec sa femme à la même table, mais l'un et l'autre, n'ayant pas de couvert devant eux, devaient se contenter de faire les honneurs. Un autre trait caractéristique de la cour d'Athènes était celui-ci : les hommes, ministres, ambassadeurs, étrangers de distinction, étaient quelquefois invités à dîner avec Leurs Majestés Helléniques, mais les femmes n'ont jamais eu cet honneur. Mme de Barante, femme de l'ambassadeur de France à Saint-Pétersbourg, et lady Londonderry, femme de l'ambassadeur d'Angleterre à Vienne, ne furent pas peu surprises, lors de leur passage à Athènes, de voir que leurs maris étaient conviés à un dîner chez le roi Othon, et qu'elles n'étaient invitées qu'à la soirée qui suivait le dîner. On voit que dans cette petite cour l'étiquette était grande. »

« Deux minutes après, monsieur, on m'emporta évanoui hors du palais.

« Au fond de la salle royale, derrière un triple cercle de dames et de courtisans, d'officiers et de fonctionnaires en costume, sur le trône même et à gauche du roi Othon, j'avais retrouvé votre merveilleuse apparition du temple ; et, dans Sa Majesté la reine de Grèce, j'avais reconnu comme vous la plus belle femme du monde.

« Quand vous recevrez cette lettre et cette bague, relique désormais inutile pour moi, quelques gouttes d'opium auront terminé une existence à jamais sans but.

« Comme don Juan, j'ai cherché le bonheur, et, comme Faust, c'est la science que j'ai trouvée.

« Comme lui, j'en meurs, et pourtant, monsieur, je vous remercie.

« Général D*** (1). »

VII. — PÉRIPÉTIE.

La lecture de cette lettre et l'exhibition de la fameuse bague, — que l'ex-élève d'Athènes avait détachée de ses breloques, — provoquèrent un tumulte inexprimable dans le salon de la marquise de M***. Les questions se croisèrent, on se récria de surprise et de terreur ; on parut douter, on voulut voir la signature, on se passa le talisman de main en main. Un collectionneur de timbres-poste glissa l'enveloppe constellée dans sa poche. Un poëte demanda le temps de limer un sonnet sur l'anneau fatal... L'ambassadeur l'étudia comme un protocole ; Mme F*** l'arrosa d'une larme... Le revenant de Pontoise.... y retourna de saisissement. Deux vieilles demoiselles tentèrent de s'évanouir, sans succès, et l'élève d'Athènes allait s'enfuir, épouvanté de son triomphe, lorsqu'il rallia le cercle entier d'un seul mot :

— L'histoire n'est pas finie, mesdames ! En voulez-vous le dernier chapitre?

— Oui ! oui ! oui ! le dernier chapitre ! crièrent toutes les voix en une seule.

— Au fait, dit l'ambassadeur, vous nous avez promis le résultat final de la révolution de Grèce, le rajeunissement d'un vieillard, la résurrection d'un mort et la guérison d'un fou.

VIII. — A TRAVERS LES ALPES.

Quelques jours après la lettre du général, — continua l'Athénien, — je m'embarquai à mon tour pour Constantinople, où j'allais voir la famille de mon frère, consul en Orient. Il y était devenu mari et père, sans que de sa femme et de ses enfants j'eusse jamais vu autre chose que des notifications diplomatiques, sous forme de billets de mariage et de baptême. Je devais retrouver mon frère, alors absent de son consulat, sur un point donné de la côte asiatique et me faire présenter par lui à ma belle-sœur ainsi qu'à mes neveux. Une lettre de lui m'indiquerait le point de rencontre, le point d'intersection de nos deux existences voyageuses, et cette lettre m'attendrait, poste restante, à Venise ; car Venise est la première étape de la route d'Orient. Ziem peint si bien Venise, parce qu'il a tant peint Constantinople.

Le coupé de la diligence qui, sous l'habile direction de MM. Breucq et Ce, fait le service des Alpes, recélait dans ses flancs trois voyageurs, — dont une casquette.

Cette casquette, placée dans des conditions normales,

(1) Cette lettre est authentique, et telle que l'ami de M. Pitre-Chevalier, premier confident de cette aventure, l'avait remise, il y a quinze ou vingt ans, à notre rédacteur en chef.

avait sans doute une forme humaine, élégante même peut-être, mais le chef qu'elle abritait l'avait écrasée contre les coussins de MM. Breucq et Cᵉ d'une manière saugrenue, qui lui avait imprimé une forme étrange et paradoxale.

Sous ce dôme de drap bleu, verdi par le soleil, dormait, ou plutôt ronflait, un mortel de qui la respiration vulcanienne ébranlait le véhicule tout entier.

Les choses se perdent par leur excès ; un ronflement plus fort que les autres réveilla le ronfleur. Un petit nez blanc sortit d'un gigantesque manteau noir, puis un profil délicat se dessina sur un collet de velours râpé.

« Je reconnus, comme dirait Arnal, un monsieur que je ne reconnaissais pas et qui m'était connu sans que je pusse dire où j'avais connu cet inconnu... »

L'incertitude ne dura pas longtemps, le profil devint face, et une voix de triton me demanda de mes nouvelles.

C'était un officier de marine de mes amis.

— Je vais à Trieste, me dit-il en sortant peu à peu de ses langes, je m'arrêterai à Rivoli deux jours ; et vous ?

— Moi, je vais à Venise.

Le courtisan d'Amphitrite rentra son nez dans les plis de son *palladium* ni moins ni plus qu'une tortue dans sa carapace.

Il n'en ressortit que pour répondre à mes questions sur ses voyages. Il avait été comme moi en Grèce. Il y avait connu la belle reine et ses dix mille amoureux. Il avait vu l'arrivée à la cour de ce fameux pannier de pommes envoyé par les élèves de l'école avec ce billet historique :

« Le berger Pâris ne devait qu'une pomme à Vénus, la reine de la beauté ; nous croyons devoir cent pommes à Sa Majesté la reine de Grèce. »

Je contai à mon ami mon étrange aventure, l'histoire plus étrange du général D*** et son suicide, plus étrange encore que tout le reste.

— Un Russe est un Anglais et demi, dit le triton. Et il se rendormit jusqu'à Turin, — où il me quitta pour gagner Rivoli (1).

Vingt-quatre heures ne s'étaient pas écoulées depuis cette rencontre, que, après voir vu de Padoue le signor Apollo se coucher derrière les montagnes, je vis sa sœur Phébé se lever sur

IX. — VENISE ;

Ce qui constitue la meilleure condition pour entrer dans la ville des doges.

Le train s'arrêta, j'escaladai une gondole, et les avirons se courbèrent sur l'eau.

Je passai comme un fantôme noir devant ces palais qui sont des fantômes blancs ; devant le balcon de Juliette où pend encore l'échelle de soie de Roméo ; devant le palais des Foscari, sous le pont des Soupirs, devant le Rialto, et enfin sous les balcons de

X. — L'ALBERGO DEL EUROPA.

C'était le meilleur hôtel de Venise ; je le vis tout d'abord à la nuée polyglotte des garçons qui se ruèrent sur mes bagages :

— Mein herr ! — Signor! — Sir ! — etc.

— Monsieur, me dit enfin dans le plus pur idiome du boulevard Montmartre un majordome haut en cravate, monsieur, je vais vous donner la meilleure chambre de l'établissement.

Et il se mit solennellement en route, précédé d'un petit flambeau que portait un grand nigaud en livrée. Quatre faquins faisaient semblant de ployer sous le poids de mes valises, et se reposaient à tous les angles des paliers.

Nous montâmes un, deux, trois, quatre, cinq étages, et quels étages, miséricorde ! Quand il n'y eut plus ni marches ni étages, le petit flambeau s'arrêta enfin et le majordome se retourna.

— Voilà votre appartement, me dit-il avec emphase.

Et mon regard plongea curieusement devant moi.

C'était une manière de nid à rats avec une vue de la mer,— la vue de la Giudecca, une merveille, qui se payait à part — dix francs par jour,— sans compter le service, sans compter la bougie, sans compter... le logement.

— Mais, monsieur, m'écriai-je avec surprise, que signifie cette hausse subite de vos loyers ? J'ai déjà voyagé beaucoup, et nulle part je n'ai rencontré des exigences semblables.

A ce passage de notre dialogue, le majordome cligna les yeux, se frotta le cou, et, allongeant son index le long de sa maxillaire droite d'un air mystérieux me chanta en *soprano :*

— Excellence !

— Aïe ! pensai-je, je suis pincé ; du moment qu'il y a de l'Excellence sous roche, la carte sera monstrueuse !

Le majordome continua :

— Excellence, quand on loge des rois et des reines, il faut serrer les rangs !

— Il est fou ! soupirai-je.

Et je pris possession de mon appartement, — en proie aux moustiques et autres bestioles sans ailes, rêvant que le majordome était changé en rongeur nocturne et terrassait M. Vicat d'insecticide mémoire.

Le lendemain, la cloche m'éveilla bruyamment, et un vil domestique parut sur le seuil en me disant :

— Excellence, c'est l'heure de

XI. — LA TABLE D'HOTE.

Définitivement, j'étais un personnage et on me traitait avec distinction, au mépris de mon strict incognito. Pour me venger, je mis une cravate rouge à l'instar de Garibaldi.

Mon entrée fit sensation dans la salle à manger, les convives, assez nombreux, se regardèrent avec surprise, on s'entretint à voix basse en me désignant du doigt. Je ne savais plus si j'étais à une noce ou à un enterrement, mes commensaux étaient tous extrêmement décorés, je me sentais mal à l'aise.

— Enfin, demandai-je à l'un des domestiques effarés qui tournaient autour de la nappe, sommes-nous, oui ou non, à la table de l'hôtel de l'Europe ?

Il allait sans doute me répondre : Oui, lorsqu'une large main s'abattit sur mon épaule, me fit vivement pirouetter et me laissa en face d'une énorme tête qui m'apostropha d'un : Vous ici !

— Comment, général, c'est vous! m'écriai-je en croyant rêver, en pâlissant d'émotion, en reculant de terreur.

(1) Mais il n'oublia pas l'histoire de la *Plus belle des Femmes ;* car c'est lui qui la raconta, il y a quinze ou vingt ans, à M. Pitre-Chevalier, — qui la raconta à son tour aux lecteurs du *Commerce*, en gazant ou changeant les circonstances, que nous avons cru devoir rétablir, — et en s'arrêtant naturellement au suicide du général D***, transformé en lord anglais.
(*Note de la Rédaction.*)

Mais, repris-je, tout balbutiant, mais, général, vous m'avez écrit... Enfin... vous n'êtes donc pas mort???

Il n'était pas mort, en effet, car c'était bien le général D***, et je vous laisse imaginer mon saisissement.

A la droite du général, se tenait une jeune femme en deuil, aux traits réguliers et doux, non point belle, mais *playsante*, comme disaient nos pères.

Elle suivait les moindres mouvements du Russe avec une anxiété pleine de tendresse.

— Vous vous connaissez donc, monsieur? me demanda-t-elle en me prenant à part après mon colloque avec le général.

— Oui, madame, depuis Athènes et Naples, répondis-je en montrant l'anneau de la reine; c'est toute une histoire...

— Je la sais, monsieur, interrompit-elle avec effroi... Tâchons d'en achever le dernier chapitre...

J'allais de songe en vision...

— Vous êtes, madame, de la famille du général?

— Non; je l'ai rencontré à Athènes... Nous habitions le même hôtel... Je l'ai sauvé par miracle le jour où il tenta de s'empoisonner... ou plutôt il a dû son salut à sa vigueur exceptionnelle, à Dieu, qui a béni mes soins. Mais, hélas! monsieur...

Elle hésitait...

— Quoi encore?

— Il est fou! dit-elle en pleurant. Hélas! ajouta-t-elle... de la même folie qu'autrefois, — mais avec une aggravation déplorable. Et vous jugez où le pousse cette monomanie... Nous sommes aujourd'hui à Venise parce qu'il a entendu dire hier à Mantoue que, dans cet hôtel, on avait vu une femme d'une admirable beauté.

Notre causerie fut interrompue par un grand bruit qui partait de l'escalier.

Tout le monde se tut, on se rangea respectueusement, on semblait attendre quelque haut personnage.

Tout à coup ces mots : Sa Majesté la reine! circulèrent de bouche en bouche, et une sorte de cortége déboucha sur le palier.

C'était la reine de Grèce, donnant le bras au roi Othon.

Les deux augustes proscrits étaient arrivés l'avant-veille de Trieste à Venise sur un bateau à vapeur autrichien, et ils occupaient les deux tiers de l'hôtel de l'Europe avec les compagnons de leur exil, en attendant qu'ils reprissent la route de l'Allemagne.

La charmante compagne du Russe, en voyant la reine, pâlit horriblement et s'affaissa presque dans mes bras.

Je lui fis boire en hâte une gorgée de vin de Chypre, qui la remit, et je la plaçai à table entre moi et le général.

Les gentlemen étrangers rangeaient déjà leurs chaises, car Leurs Majestés avaient donné le signal de s'asseoir; mais le général tournait le dos aux convives et gesticulait toujours avec animation, ne voyant rien, n'entendant rien de ce qui se passait autour de lui.

— Monsieur, de grâce, emmenez-le! me dit d'un ton suppliant la gouvernante, il est perdu cette fois s'il revoit cette femme! Elle est si belle encore, en effet! ajouta-t-elle avec un sourire qui me fit mal.

Je la regardai fixement. Elle reprit avec de nouvelles instances :

— Souvenez-vous d'Athènes, de la salle du trône et de l'opium... Cette crise sera trop forte pour sa tête et pour son cœur : emmenez-le, emmenez-le, par pitié pour lui... et pour moi!...

— Il n'est plus temps, madame! m'écriai-je. Voyez!

Le général venait de faire une brusque volte-face, et, en cherchant sa dame de compagnie, ses regards avaient rencontré la reine.

Il jeta un grand cri, porta les mains à son front et tomba à la renverse sur son valet de chambre, un de ces vieux mougiks qui appartiennent corps et âme à leurs maîtres.

Celui-ci se précipita sur le Russe avec trois garçons, et tous quatre emportèrent le colosse terrassé dans sa chambre.

XI. — Mlle DE CERNY.

L'étiquette ne permettant pas qu'on s'émût si le roi ne s'émouvait pas, on continua le repas semi-officiel sans faire plus d'attention à cet incident.

La jeune femme, le mougik et moi nous suivîmes seuls le général, et cinq minutes après le médecin de l'hôtel arrivait, sa trousse à la main.

Une saignée abondante soulagea le malade.

Il ouvrit ses paupières obstinément closes jusque-là, et son regard chercha quelque chose ou quelqu'un.

La gouvernante approcha en chancelant; son émotion était extrême.

— Remettez-vous, mademoiselle, lui dit le docteur; le malade vous appelle mentalement, il a besoin de vous... plus que de moi peut-être.

La jeune femme s'approcha du chevet du général, qui, prenant sa main blanche, sourit d'un sourire indéfinissablement triste, et s'endormit doucement.

Jugeant discret de le laisser avec son médecin et sa garde, je me retirai dans une pièce voisine avec le mougik.

En quelques minutes et en quelques mots je le mis au courant de mes anciens rapports avec son maître, — et il me conta en détail l'histoire du général... depuis son décès.

Le chapitre touchant, merveilleux, providentiel de cette histoire, était l'intervention de Mlle Espérance de Cerny, — une jeune orpheline de France, une perle de cœur et d'esprit, de vertu et de gaieté, de grâce et de dévouement, qui vivait à Athènes de ses leçons de piano, — que le général, grand dilettante, écoutait à dix francs par heure, et que le doigt de Dieu lui avait envoyée, comme un ange gardien, au moment même où il avalait l'opium. — Elle lui avait sauvé la vie en se jetant sur le flacon, en le lui arrachant des mains à moitié vide et en le lançant par la fenêtre, après une lutte surhumaine avec le monomane... Après quoi, pendant deux mois entiers, elle l'avait soigné nuit et jour avec le mougik, — bravant sa colère de lion et sa force d'Hercule, méprisant avec dignité la calomnie et l'injure, et s'attachant à la destinée du fou comme une mère à celle de son enfant.

Chose étrange et admirable! cet homme qu'elle eût dédaigné dans sa puissance et dans sa richesse, — elle l'avait choisi dans sa faiblesse et dans son malheur. Elle avait fait de sa guérison et de son salut le but et la mission de sa vie. Elle aimait ce barbare au cœur vierge et raffiné, mêlé d'or et de granit comme les statues antiques.

Ce récit du mougik m'émut jusqu'aux larmes.

— Nous touchons, m'écriai-je, au cinquième acte du drame; — et il sortira quelque chose de tant de péripéties, de douleurs et d'héroïsme. — Les voies de Dieu sont mystérieuses et profondes. L'arrivée de la reine de Grèce à Venise, comme une simple mortelle, en un tel moment! — Qui sait si la révolution d'Athènes ne s'est pas faite pour le général D***!

— Que le Ciel vous entende! fit le valet de chambre avec componction. Et que mon pauvre seigneur ne recommence pas ses visites aux nécromanciens!

— Quels nécromanciens? demandai-je effrayé.

— Aux dernières dates, reprit le mougik, sa folie s'est ainsi manifestée. Il a demandé, de par la ville, un nécromancien. Ayant trouvé un Nostradamus quelconque, il le pria, moyennant finances, de bien vouloir ressusciter la reine Cléopâtre, qui passe pour avoir été fort belle dans son temps. Le nécromancien dit au général que cela était possible et lui fit acheter, pour la mettre dans une cornue, une Cléopâtre assez précieuse, peinte par un élève de Titien. Mon pauvre maître acheta, et depuis il n'a jamais vu ni Cléopâtre, ni le nécromancien, ni son tableau.

Nous parlions encore, quand la jeune gouvernante entra tout éperdue.

— Il ne me reconnaît plus! il ne me reconnaît plus! s'écria-t-elle. Il appelle à grands cris la reine de Grèce! Oh! je déteste cette femme.

— Que lui avez-vous répondu? demandai-je avec anxiété.

— Pourtant, ajouta-t-elle sans m'écouter, ce n'est pas



Portrait de Sa Majesté la reine de Grèce. Dessin de Breton.

sa faute à elle! — Oh! non... elle ne sait rien sans doute, mais, ajouta-t-elle comme inspirée d'en haut, elle saura tout! il faut qu'elle sache tout!

Et la malheureuse se précipita dans le corridor.

XII. — DIGNUS VINDICE NODUS.

Elle rencontra sur l'escalier la reine elle-même, qui remontait.

Elle se jeta à ses pieds.

— Je sais ce que vous voulez, dit la reine avec douceur. J'ai bien vu un homme qui se trouvait mal à table, et j'ai reconnu cet homme, qui s'était déjà évanoui dans mon palais d'Athènes. Je veux avoir la clef de ce mystère. Aussitôt que l'étiquette... et les convenances l'ont permis, je suis venue. Me voilà, menez-moi près de lui.

La gouvernante couvrait de larmes et de baisers les mains de la reine.

Les deux femmes se dirigèrent vers la chambre du malade. Elles allaient franchir le seuil, quand un garçon mal inspiré, comme tous les garçons qui font du zèle, s'avisa d'ouvrir la porte à deux battants et de crier d'une voix majestueuse :

— Sa Majesté la reine de Grèce!

Déjà pâle comme la mort, le général, à ce que m'a dit le médecin, trouva encore le moyen de pâlir. Puis il sembla s'éveiller d'un long rêve ; il prit un calme et une

noblesse inconnus. Il s'excusa en termes diplomatiques, et fit prier Sa Majesté d'attendre deux minutes. Il les employa à rétablir l'ordre dans sa chambre, il se leva avec dignité, rabattit la manche de son uniforme sur son bras sanglant, ceignit son sabre conquis sur Schamil et alla lui-même ouvrir sa porte.

Il offrit un siége à la reine ; mais ce dernier effort l'épuisa de nouveau. Le médecin fut obligé de le recevoir dans ses bras et de le déposer sur un fauteuil.

Il avait encore une fois perdu connaissance.

Tout en le veillant et lui prodiguant ses soins, Mlle de Cerny répondait aux questions de la reine en lui racontant la longue histoire que vous savez.

La jeune fille pleurait. Je crois que la reine eut aussi une larme. Les reines voient de haut et voient profondément. La reine de Grèce devina tout... même le secret de la gouvernante.

Enfin le malade reprit ses sens ; il balbutia quelques mots « d'honneur inattendu, » de « visite royale. »

— Général, dit alors solennellement la reine, je viens vous demander votre main.

Le général eut une mine d'halluciné.

On l'aurait eue à moins, certes !

— Je viens vous demander votre main, reprit la reine, pour une jeune personne à qui je m'intéresse.

La figure du général devint tout d'un coup très-calme.

— Et, Majesté, quelle est cette jeune personne ?

— Je suis bien sûre que vous ne me refuserez pas, répondit la reine en jetant un regard à la dérobée (un de ces regards qui sondent tout et disent tout à la fois) sur la jeune gouvernante qui était plus morte que vive.

Le général passa sa main sur ses yeux, en homme qui reviendrait de la mort à l'existence...

— Oui, c'est une révolution, dit-il enfin, comme illuminé, — oui, il a fallu toute une révolution pour faire ce miracle. Et il répéta le fameux vers de *Polyeucte* avec l'éloquence de Rachel :

> Je vois, je sais, je crois, je suis désabusé !

Je me sens jeune de cœur et d'esprit. Qu'avais-je fait de ma raison ? Je cherchais une belle femme, la plus belle des femmes, je la voulais absolument ! Eh bien, je l'ai rencontrée, et je ne l'avais pas reconnue ! Elle aurait pu me laisser mourir, elle m'a sauvé. — C'est la seconde fois que je suis sauvé par une femme, ajouta-t-il en regardant affectueusement à ses côtés.

Levez-vous, Espérance, la bien nommée, dit-il majestueusement et tendrement à la jeune fille ; levez-vous, au nom de Dieu qui parle par la bouche des reines ! Vous avez été la gardienne, l'ange, la sœur, l'amie, la mère d'un pauvre fou pendant bien des années ; aujourd'hui le Ciel achève votre mission, le fou est guéri de sa démence ; mais il ne veut pas guérir de sa reconnaissance pour vous. Espérance, répondez-moi et répondez à la reine : Voulez-vous être ma femme ?

La jeune fille éclata en sanglots, et tendit son front au général, en tombant à genoux devant la Madone.

— Madame, dit le Russe à la reine, vous avez tout à l'heure demandé ma main pour mademoiselle, demandez maintenant la main de mademoiselle pour moi.

— Adieu ! soyez unis et plus heureux que nous, répondit la reine en mettant leurs mains l'une dans l'autre ; et en me considérant et me reconnaissant à mon tour : Je n'ai jamais oublié la sackieh des ruines, — l'enfant sauvé avec moi-même, — quand je faisais, hélas ! des bergeries royales, — mon anneau, que je reconnais encore et qui a été l'étoile de nos destinées. Vie pour vie et salut pour salut, messieurs. Si vous trouvez que nous sommes quittes, je me consolerai d'une chute qui m'élève à votre hauteur...

— Et maintenant, mesdames et messieurs, dit l'exélève de l'école d'Athènes aux invités de la marquise de M***, maintenant l'histoire est finie.

La dernière bobèche éclatait sur la dernière branche du dernier candélabre.

XIII. — MORALE DE LA FABLE.

— Vous avez rempli votre programme, monsieur, dit l'ambassadeur, — ce qui est très-rare ici-bas. — Rajeunissement d'un vieillard, résurrection d'un mort, guérison d'un fou, — choses également très-rares ; mais qu'est-ce que cela prouve ?

— Cela prouve, conclut l'Athénien, qu'il ne faut pas chercher la plus belle de toutes les femmes, mais la meilleure de toutes les femmes ; car la plus belle est justement la meilleure.

XIV. — LE GÉNÉRAL ET Mme D***.

— Il me semble, dit la marquise de M***, que Sa Majesté la reine de Grèce satisfait aux deux conditions.

— Plus une troisième, reprit l'Athénien, ce qui est le génie chez les hommes, ce qui est la divination chez les femmes, la divination du cœur. Mais rappelons-nous le proverbe : « Ne touchez pas à la reine, » et demandons pardon à celle-ci de l'avoir trop oublié peut-être. Quoi qu'il en soit, madame la marquise, je vous présenterai lorsqu'il vous plaira M. le général et Mme D***, qui, transformés par le bonheur et par l'espérance d'un premier enfant, habitent, à trois cents pas de vous, le plus magnifique hôtel du boulevard Beaujon, porte à porte avec mon ami l'officier de marine, qui ne croit plus aux suicides des Russes et des Anglais.

Albert DARDENNE DE LA GRANGERIE.

POST-SCRIPTUM.

Vendredi dernier, — à la seconde lecture de Charles Dickens, dans les salons de l'ambassade d'Angleterre, le général s'est trouvé face à face avec M. Pitre-Chevalier, qui l'a enterré, il y a quinze à vingt ans, dans son feuilleton du *Commerce*.

— Monsieur, lui a dit pour toute vengeance l'ancien gouverneur du Caucase :

> Les gens que vous tuez se portent assez bien ;

et vous souhaitent de vous porter aussi bien qu'eux-mêmes.

— Général, lui a répondu notre directeur en lui serrant la main, une somnambule m'a prédit que la plus belle de toutes les femmes serait l'enfant qui vous naîtra dans huit mois ; de sorte que vous aurez, non-seulement trouvé, mais créé la solution de tous vos rêves.

FIN.

CHRONIQUE DU MOIS.

GRAND-HOTEL. FÉVRIER 1863.

Nous avons « retrouvé en effet Diogène au palais d'Alexandre (1), » et voici comment :

Nous causions, il y a quelques jours, dans la salle de lecture du Grand-Hôtel,— avec M. A***, membre de l'Académie des sciences ; M. le comte de B***, attaché d'ambassade ; M. C***, architecte de la ville de Paris ; M. D***, consul général d'Amérique ; M. E***, chroniqueur de l'*Indépendance belge ;* M. le baron de F***, un des lions du club des Jockeys ; Mme la marquise de G***, qui visite et reçoit tout Paris ; M. le prince de H***, petit souverain de l'Allemagne, très-grand par l'érudition, et un inconnu qui écoutait sans parler ; — en opinant sous forme de monosyllabes — et en couvrant de notes un agenda sténographique.

Nous rapportons textuellement cette conversation qui complétera nos *Revues de l'année* et formera notre *Chronique du mois ;* car tel est, nous le répétons, l'avantage et le privilége du Grand-Hôtel, — écho central de Paris, c'est-à-dire du monde, et quartier général des nouvelles et des télégrammes, des plaisirs et des affaires, des curiosités et des indiscrétions.

LES MONUMENTS DE DECAMPS ET DE MURGER.

— Monsieur, nous dit l'académicien, vous avez omis, dans les événements de l'année, l'inauguration du buste de notre célèbre peintre Decamps à Fontainebleau et du tombeau du pauvre et charmant bohème Henri Murger au cimetière Montmartre.

— Nous sommes d'autant plus disposé à réparer cette omission, — que nous avons publié dans le *Musée des Familles* les biographies de Murger et de Decamps, — avec le portrait et l'un des chefs-d'œuvre de ce dernier (2).

— Eh bien, j'ai revu hier ces deux monuments, et vous pouvez louer avec restriction celui de Fontainebleau, sans restriction celui de Montmartre.

Le buste de Decamps orne la fontaine de la nouvelle place de la Sous-Préfecture. M. Guérin, le digne maire, la famille Decamps (3) et quelques souscripteurs ont payé cet hommage de la France au grand artiste. Le socle est en fonte, et la tête en bronze, par le sculpteur A. Carrier. La ressemblance frappe vivement. L'ensemble est harmonieux, mais trop joli. Pourquoi ces Amours enguirlandés, ces flageolets, ces pipeaux et ces tambours de basque ? Il ne s'agissait pas d'un musicien de la Régence, mais du peintre des splendeurs orientales, du *Jury des singes* et de la *Mort de Samson* (couverte d'or hier à la vente Demidoff).

Revanche à prendre aux musées de Versailles et du Louvre.

Le mausolée d'Henri Murger est au contraire fort bien approprié au héros par M. Aimé Millet, l'élégant auteur de l'*Ariane*. C'est un poëte traduit par un poëte ; une belle fille, personnifiant la jeune Bohème, effeuille, entre une larme et un sourire, des roses sur la tombe du mort, — comme ces mères de l'Inde qui ensevelissent leurs bébés dans les pleurs. La tête, l'attitude, la draperie, tout est chaste, exquis, délicat, excellent. Allez visiter ce bijou sculptural. Il vaut à lui seul l'ascension de Montmartre.

Je me suis permis de crayonner sur la base ces vers de Victor Hugo :

> O poésie ! au ciel ton vol se réfugie.
> . . . .
> Si parfois, oiseau solitaire,
> Tu redescends sur cette terre,
> Tu te poses sur un tombeau.

— Vous avez omis encore, monsieur, allait ajouter l'académicien...

LA DISTRIBUTION DES RÉCOMPENSES AUX EXPOSANTS.

Mais il fut interrompu par l'architecte C***, qui arrivait de la cérémonie impériale, artistique et industrielle du Louvre (distribution des récompenses aux exposants français de Londres).

— La grande salle des Etats, nous dit-il, était splendide. Le trône, on l'a fort remarqué, avait, par exception, deux fauteuils, — l'Impératrice ayant quitté, pour s'y asseoir, sa tribune des séances parlementaires. La famille impériale, les dignitaires, les corps de l'Etat, — la cour et la ville étaient au complet sur les degrés, dans l'enceinte et aux tribunes.

Le discours de Napoléon III est sans contredit un des chefs-d'œuvre de l'historien de César. On a surtout vivement applaudi cette ironie souveraine qui, pour la première fois peut-être, se montrait dans une harangue officielle :

« Je vous félicite de votre énergie et de votre persévérance à rivaliser avec un pays qui nous avait devancés dans certaines branches du travail. La voilà donc enfin réalisée cette redoutable invasion sur le sol britannique, prédite depuis si longtemps ! Vous avez franchi le détroit ; vous vous êtes hardiment établis dans la capitale de l'Angleterre ; vous avez courageusement lutté avec les vétérans de l'industrie. Cette campagne n'a pas été sans gloire, et je viens aujourd'hui vous donner la récompense des braves.

« Ce genre de guerre qui ne fait point de victimes a le mérite d'exciter une noble émulation et l'échange fécond des idées, » etc.

Les noms les plus acclamés, — dans la liste des récompenses (Légion d'honneur), — ont été ceux du commandeur Nélaton, — membre du jury international, — sauveur de Garibaldi, comme vous savez ; — des officiers Barral et Bella, agriculteurs ; Cail, fondeur de statues ; Christofle, orfévre ; Fourdinois et Grohé, sculpteurs de meubles ; Seydoux, filateur et député ; Dusommerard, du musée de Cluny ;— et des chevaliers Bayard, photographe, associé de notre ami Bertall ; Charrière, fabricant d'instruments de chirurgie ; Delafontaine et Le Rolle (bronzes d'art) ; Dezobry, l'éditeur-historien ; Durenne,

(1) Voyez la livraison de janvier dernier, p. 117.

(2) Voyez t. XXVIII, p. 89 et 93, et t. XXIX, p. 124.

(3) Dans laquelle vient d'entrer si dignement M. E. Dentu, l'intelligent éditeur, qui a épousé la fille aînée du peintre de *la Bataille des Cimbres.*

fondeur de métaux ; Fanière, orfèvre ; Froment, peintre des porcelaines de Sèvres ; Gosse, faïencier de Bayeux ; Hébert fils (cachemires français) ; Lequien, professeur de dessin ; Mourceau (étoffes d'ameublement) ; Muller, dessinateur de papiers ; Normand (presses typographiques) ; Pihan père, prote de l'imprimerie impériale ; Servant, fourreur ; Vissère, horloger au Havre ; baron Baude, ingénieur ; Decaux, sous-directeur des Gobelins ; Victor Masson, éditeur et juge au tribunal de commerce ; Rogues, secrétaire général de la Commission, etc.

N. PIENEMAN.

— Une cérémonie analogue, dit M. Van B***, conseiller d'Etat de Hollande, a eu lieu dans tous les pays exposants. Et un touchant épisode a marqué celle de la Haye, d'où je reçois la lettre suivante :

« En nommant les lauréats de l'Exposition universelle



Buste de Decamps, à Fontainebleau (pages précédentes). Tombeau de H. Murger, à Montmartre. Dessin de Fellmann

de 1862, le roi a eu l'excellente idée de rappeler les triomphateurs (et surtout les morts) des expositions précédentes. Le nom de notre célèbre peintre N. Pieneman a été couvert de lauriers et de bravos posthumes. Né à Amersfoort en 1810, cet artiste arriva bientôt au premier rang par ses portraits et ses tableaux d'histoire. La *Mort de l'amiral de Ruyter* et celle d'*Archimède tué par un soldat* suffiraient à sa haute réputation. Il a disparu, jeune encore, en 1861, comblé de médailles, de décorations et de richesse. »

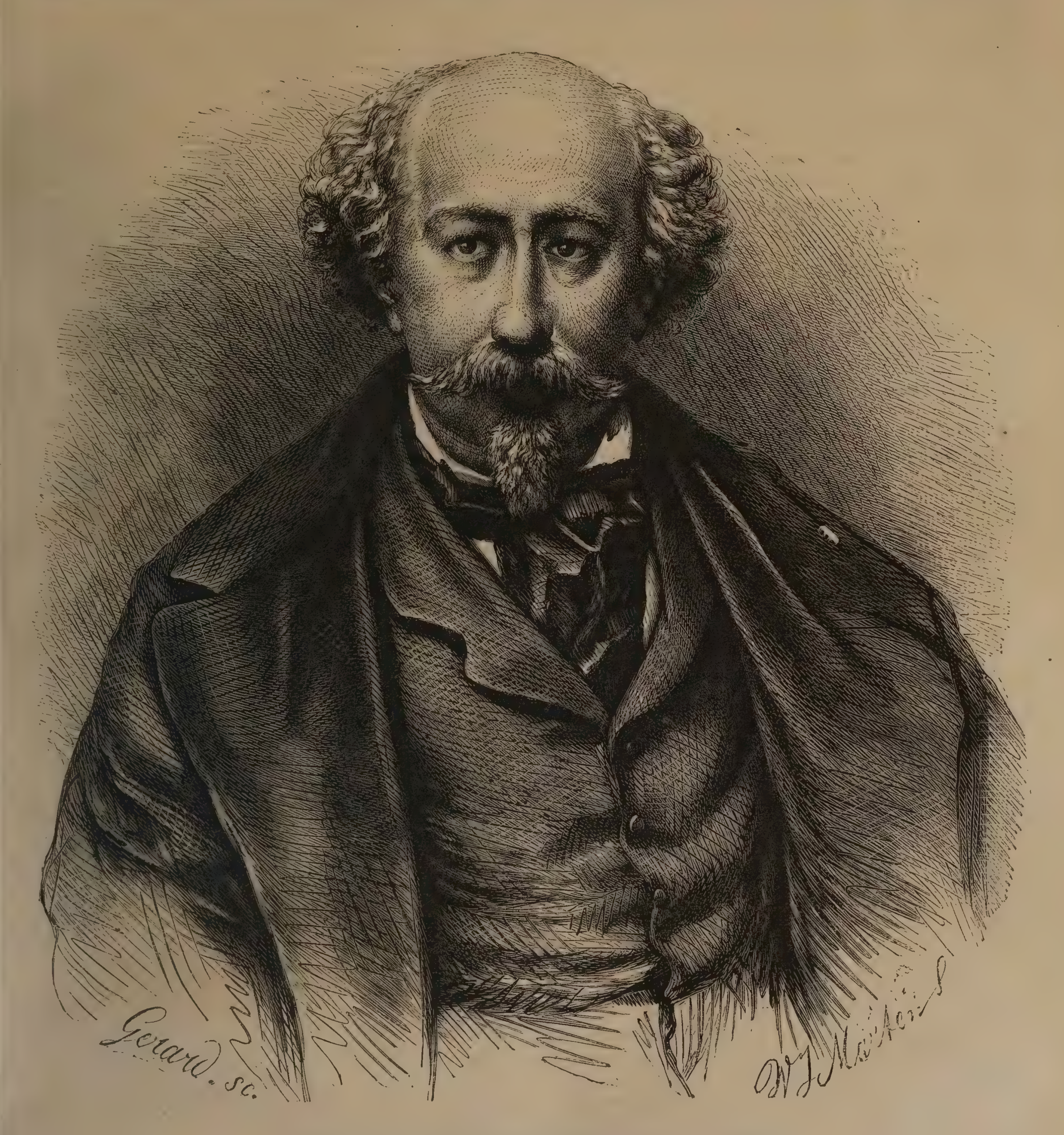
« Au moment où son nom a été prononcé, une immense couronne est venue tomber aux pieds du ministre, et tous les assistants ont reconnu, dans celui qui l'avait jetée, le dernier descendant de l'amiral de Ruyter.

LA CROIX DU MONT SAINT-MICHEL.

— A propos de croix et de récompenses, reprit l'architecte, on a vu dernièrement briller une croix (bien nommée croix d'honneur celle-là), qui a fait sensation, — au sommet du vieux rocher du mont Saint-Michel.

Il y a là un directeur de prison qui ne ressemble à personne. Il est modeste autant que capable, archéologue et artiste autant qu'administrateur, missionnaire des âmes autant que médecin social. Lui seul peut-être serait capable de supprimer le vieux fléau des fournitures et d'organiser la régie du gouvernement, ce rêve honnête des hommes d'Etat. *Si qua fata aspera rumpas... tu Marcellus eris!*

En attendant, il domine les bandits par l'honneur ; il les ramène à la vertu par l'exemple; il les fait travailler en plein air sur parole ; il n'emploie jamais le cachot qu'en perspective. Il sauve, restaure et décore la vieille



Portrait de N. Pieneman, peintre hollandais. Dessin de Martens.

abbaye du Mont Saint-Michel, qui était sans lui un chef-d'œuvre perdu. (Demandez à M. le duc de Bassano, qui a vu de ses yeux étonnés ces prodiges ; demandez à tous les touristes de l'art, et au touriste par excellence, à Francis Wey, l'auteur de *Dick Mown*, l'inspecteur général des archives départementales.)

Or, ce directeur, qui s'appelle M. Marquet, avait oublié de raconter ses exploits, — notamment son aventure de 1856.

C'était pendant cette inondation de la Loire qui faillit engloutir Blois, Tours, Saumur et Angers ; immense désastre où accourut le souverain en personne, à cheval dans le torrent jusqu'au poitrail, puis seul dans un bateau sur le lac diluvien, en face des conjurés de la *Marianne*,

qui criaient la veille : A bas l'Empereur ! et qui se mirent à crier : Vive l'Empereur ! Tous les auxiliaires plus ou moins réels de Sa Majesté dans ce grand sauvetage avaient reçu des avancements et des croix, — excepté M. Marquet, alors directeur de la prison de Fontevrault, qui avait fait, sans se vanter, ce miracle, dont il se croyait payé par une médaille, — comme les chiens du mont Saint-Bernard :

Réunissant, avec deux de ses dignes collaborateurs, ses trois cent cinquante prisonniers les plus redoutables, il leur avait dit : « Mes enfants, Saumur va périr sous les eaux. Les bras manquent aux inondés, je prends sur moi de vous rendre libres ; vous allez me suivre au poste du péril. Je ne vous demande qu'une seul chose : le serment de ne pas vous échapper, et de rentrer tous ici avec moi, après avoir sauvé la ville. » Les bandits jurèrent et partirent, en pleine nuit, avec leur chef et ses deux lieutenants. Il les conduit au plus fort du déluge, à la digue de Nantilly. C'était une déroute et une panique générales, même des fonctionnaires éperdus. M. Marquet seul tient bon avec ses captifs, joue vingt fois sa vie et leur fait jouer la leur, triomphe ainsi du fleuve déchaîné, délivre héroïquement la moitié de Saumur, et rentre à Fontevrault avec ses trois cent cinquante hommes. Personne n'avait manqué à sa parole ! Ces braves coquins firent mieux encore. Ils refusèrent 500 francs de gratification, les renvoyèrent aux malheureux, et y ajoutèrent leur pain par-dessus le marché, multiplié, comme dans l'Evangile, par 50,000 kilogrammes, boulangés la nuit par eux-mêmes, aux frais de l'Etat, et distribués, vingt jours durant, par M. Marquet, pieds nus, dans les villages submergés.

Est-ce assez antique, assez généreux, assez chrétien, pour tout dire (1)?

Or, ce fait, resté dans l'ombre, a été révélé à qui de droit, par un indiscret de ma connaissance ; et le lendemain la Bretagne, la Normandie, la France entière, applaudissaient à la croix de M. Marquet, épanouie sur le mont Saint-Michel.

— Je connais le nouveau chevalier, ajouta l'architecte. On peut lui donner cent croix et y ajouter un million. Il est homme à faire fondre les croix pour dorer son abbaye et à employer le million à compléter ce chef-d'œuvre.

Allez le voir, si vous passez par là. C'est un des plus curieux monuments de la France.

On parle d'en changer la triste destination et d'en faire une magnifique retraite ecclésiastique, dans le genre du palais de la Superga de Turin.

LE CARDINAL MORLOT (2).

— L'inondation de 1856, continuai-je, nous rappelle un autre de ses héros, le cardinal-archevêque de Paris, que nous avons enterré hier et que nous pleurerons toujours.

Il était alors archevêque de Tours, et dans cette journée du 2 juin qui a laissé de si douloureux souvenirs, le berceau de ses ouailles était battu de tous côtés par la vague, la ville entière allait être submergée. Un cri unanime se fait entendre :

« Il faut consolider la levée ! »

Les sages hésitent, les poltrons se cachent, mais les vaillants se mettent à l'œuvre.

Le premier qu'on y rencontre est Mgr Morlot, la pioche à la main, suivi du peuple électrisé par son exemple ; et la ville de Tours est sauvée grâce à lui, comme la ville d'Angers grâce à l'Empereur, comme la ville de Saumur grâce à M. Marquet.

— Poursuivez, monsieur, dit la marquise de G***, abonnée du *Musée des Familles*, vous devez connaître et vous nous donnerez certes la biographie du cardinal Morlot, dont vous aviez salué l'avénement, de quelques lignes, en 1857.

— Je sais cette vie par cœur, madame, répondis-je, car je connaissais l'homme, en vénérant le prélat ; — et la dernière fois que j'ai serré sa noble main, j'ai trouvé dans la mienne quinze cents francs pour les enfants et les pauvres de Marly-le-Roi. De peur de les faire attendre, le grand aumônier (c'était son vrai nom) prenait cette somme sur sa cassette, — espérant, — me disait-il avec un sourire, — faire ratifier son avance par le comité des asiles, alors dispersé dans les châteaux.

Son Eminence le cardinal Morlot naquit à Langres, le 28 décembre 1795.

Il fut présenté au maire, Jean-Claude Manet, par son père, Nicolas-François Morlot, pâtissier, et baptisé sous les noms de François-Nicolas-Madeleine Morlot.

Ainsi le futur cardinal-archevêque de Paris, sénateur, membre du Conseil privé de l'empire, grand aumônier de France, etc., etc., était destiné par son état social à pétrir des brioches et des gorenflots.

Dieu, qui a ses desseins cachés, le tira bientôt du four paternel.

Sa famille lui donna plus qu'un nom et une fortune : des sentiments chrétiens, la noblesse du cœur, de l'intelligence et du mérite. Elle veilla avec sollicitude sur son éducation, et le mit d'abord au petit séminaire de Langres, puis au grand séminaire de Dijon.

Doué d'un bon jugement, studieux et zélé, Morlot se concilia l'affection de ses supérieurs, et termina sa théologie avant l'âge de la prêtrise. C'est alors qu'il accepta les fonctions de précepteur chez M. de Saint-Seine.

Il faudrait un volume et une journée pour esquisser seulement cette existence, si occupée et si humble au milieu des dignités et des grandeurs, si sereine et si égale au milieu de nos agitations politiques, et enfin si exclusivement consacrée aux intérêts de l'Église et de la gloire de Dieu.

Il n'avait pas trente ans lorsque Mgr de Dijon le nomma chanoine de sa cathédrale et vicaire général ; en 1837, il fut fait chanoine de Saint-Denis ; en 1839, Louis-Philippe le nomma à l'évêché d'Orléans.

Son tact exquis, son affabilité, son esprit d'ordre, sa piété éclairée, un sentiment profond du devoir lui concilièrent bientôt l'estime et la tendresse générales. En 1840, il constitua l'officialité diocésaine, prépara le compte rendu de son diocèse et alla le présenter au pape Grégoire XVI, qui, par un bref du 20 mars 1842, le nomma comte romain et prélat assistant au trône pontifical.

Le siége archiépiscopal de Tours étant devenu vacant en 1842, le gouvernement intervint auprès de Mgr Morlot pour le lui faire accepter. Le prélat céda à cette haute insistance, et une ordonnance du 28 juin 1842 le nomma à ce siége important.

Créé cardinal dans le consistoire du 7 mars 1853, Mgr Morlot reçut le chapeau rouge des mains mêmes du

(1) Tout fut chrétien dans cette aventure, jusqu'au résultat final : les nombreuses commutations de peines obtenues par le directeur.

(2) Voyez son portrait, t. XXV du *Musée*, p. 93.

Saint-Père à Rome le 27 juin suivant, et prit place au Sénat, conformément à l'article 30 de la constitution.

A Tours comme à Orléans, le digne archevêque se montra un administrateur incomparable. Il sut gouverner son immense diocèse sans froisser aucun intérêt, sans négliger aucun devoir. Travailleur infatigable, il était levé avant le jour, et voyait tout de ses yeux ; d'une bienveillance évangélique, affable jusqu'à la bonhomie, inflexible seulement pour la justice, apportant dans les affaires les plus difficiles sa volonté douce et sa patience énergique, Mgr Morlot est une des figures les plus touchantes et les plus augustes de notre époque.

Le 3 janvier 1857, Mgr Sibour, archevêque de Paris, tombait sous le fer d'un assassin, au pied de l'autel de Sainte-Geneviève.

Vingt-deux jours après, le 25 janvier, l'Empereur et le Pape élevaient à sa place Mgr le cardinal Morlot, bientôt nommé grand aumônier de France, primicier du chapitre de Saint-Denis, membre du Conseil privé de l'empire, etc., etc.

Comme à Tours, comme à Orléans, Mgr Morlot fut avant tout à Paris un évêque dévoué à son Eglise, à ses ouailles, à son clergé, à ses pauvres, à tout le monde.

Sa charité était littéralement inépuisable ; ses revenus appartenaient à tous, excepté à lui-même ; il ne s'en considérait que comme l'administrateur.

Sa sobriété et son humilité tenaient du prodige, et cependant il n'a laissé, en fait d'argent, que ce qu'il n'avait pu encore toucher — pour les autres.

Voici une adorable histoire qui en est la preuve et qui semble un trait de la primitive Eglise.

Un jour, Pierre, le valet de confiance du prélat, lui dit à l'oreille qu'un pauvre honteux manque... de chemises, et sollicite un prélèvement sur la cassette des aumônes pour subvenir à cet urgent besoin. L'archevêque donne la somme demandée et, le soir venu, trouve six chemises neuves sur sa table de nuit.

— Qu'est ceci? dit-il à Pierre.

— Le pauvre honteux, c'est vous, monseigneur, vous qui n'aviez plus que six chemises raccommodées, répond en grondant un peu le fidèle domestique.

Or, quand Mgr Morlot est mort, on n'a retrouvé dans sa garde-robe que les six chemises raccommodées.

Il avait donné les six chemises neuves, à l'insu de son valet, à quelque pauvre... moins honteux que son archevêque.

Cela n'éclipse-t-il pas jusqu'au manteau de saint Martin?

La passion du bien et du devoir avait seule accès dans cette âme évangélique.

— *Je ne puis haïr!* disait-il un jour en écartant avec une douceur invincible un conseil de rigueur.

La mort, comme la vie du cardinal, a été admirable de résignation, de mansuétude et de dévouement à l'Eglise et à la France.

La religion a perdu dans Mgr Morlot un ministre dont le nom sera placé dans l'histoire auprès de ceux de Cheverus et de Fénelon. Nul n'aura laissé parmi le peuple de Paris une mémoire plus vénérée et plus bénie.

Quelques jours avant sa fin, comme il voulait se mettre à son bureau, et que ses vicaires généraux lui représentaient qu'il était bien faible :

— Un évêque, dit-il, ne doit s'arrêter qu'au bout de ses dernières forces.

Et il écrivit trois lettres pour Rome. Ce furent les dernières. Quand il se fut assuré qu'elles étaient parties :

— Maintenant, dit-il, je suis mieux, j'ai fait ce que je devais et ce que je voulais.

— Lorsque Votre Eminence, lui dit le docteur Cruveilhier, sera rétablie, il faudra qu'elle se ménage plus que par le passé.

— Ce n'est pas ainsi que je l'entends, repartit le cardinal. On n'est pas évêque dans une certaine mesure et pour tel devoir, on doit l'être pour tout et pour tous. Quand je n'en pourrai plus, je m'arrêterai et ce sera fini. Ce qui me fait le plus de peine dans ma maladie, répétait-il souvent, c'est de fatiguer ainsi tout le monde.

Voilà bien l'homme qui tous les matins, en se levant à quatre heures et demie, allumait son feu lui-même pour laisser dormir ses domestiques. Il aimait à entendre les noms des saints qui ont beaucoup souffert. On lui parlait de sainte Thérèse :

— Oh oui! dit-il, mais je suis un lâche auprès d'elle, car elle disait : « Toujours souffrir et toujours mourir. » Puis il baisait un christ en soupirant : Mon Dieu, je vous aime de tout mon cœur!

Un religieux lui présentait quelque potion :

— A quoi bon? demanda le cardinal.

— A vous faire faire un petit sacrifice de plus.

— Oh! si c'est pour cela, donnez.

Il appela un de ses serviteurs :

— Adieu, mon ami, lui dit-il, je vous souhaite une bonne année, je vous souhaite bien des bonnes années, à vous, à votre famille, à vos petits enfants; vous savez combien je vous suis attaché, je prierai Dieu pour vous.

— Ce sera demain le jour de votre naissance, lui dit M. Buquet.

— Ce sera aussi, j'espère, celui de ma délivrance, répondit l'archevêque.

Le nonce du saint-siége était allé rendre visite au cardinal. Avant de se retirer, Mgr Chigi voulut baiser les mains du prélat.

— Non, répondit celui-ci avec humilité; c'est à moi de baiser vos mains et vos pieds, puisque vous représentez le vicaire de Jésus-Christ.

Le même jour, l'Empereur, sans escorte et sans s'être fait annoncer, vint visiter l'illustre malade. Heureux les souverains qui reçoivent et accomplissent les derniers conseils de pareils mourants!

Mgr Morlot a publié dans sa jeunesse des ouvrages sérieux d'instruction et de piété.

On lui doit : l'*Explication de la doctrine chrétienne*, le *Catéchisme de Dijon* et les *Heures choisies*.

Il a publié en outre des mandements nombreux et très-remarquables.

Mais ce qu'il a laissé de plus précieux que ses œuvres écrites, c'est sa vie, que je résume en deux mots :

Après avoir vécu comme un apôtre, il est mort comme un saint.

HORACE VERNET (1).

— Si Mgr Morlot eût été debout quelques jours de plus, ajouta l'architecte, c'est lui certes qui eût porté à Horace Vernet les consolations suprêmes.

Voilà encore un homme qu'on ne remplacera pas. — Par ses défauts comme par ses qualités, c'est bien le dernier Vernet. Il semble n'avoir pas eu de fils, — parce qu'il ne pouvait avoir de successeur.

(1) Voyez son portrait, t. XXIV du *Musée*, p. 129; et, dans nos Tables, différentes anecdotes sur Horace Vernet.

— Comme vous raconterez bientôt sa vie, une des plus charmantes et des mieux remplies de ce siècle, me dit le prince de H***, je vous prierai seulement de noter aujourd'hui l'opinion de feu mon ami Henri Heine sur votre grand peintre militaire. La voici dans toute sa verdeur humoristique :

« Horace Vernet est regardé par la multitude comme le plus grand peintre de France, et je voudrais ne pas contredire cette opinion. En tous cas, il est le plus national des peintres français, et les surpasse tous par sa verve intarissable, par la surabondance de son génie, par la jeunesse éternelle de sa création. Peindre est pour lui une chose aussi naturelle qu'il est naturel pour le ver à soie de filer, pour l'oiseau de chanter, et ses œuvres paraissent la nécessité de son tempérament. Il n'y a pas de style, mais il y a la nature. Avec cela une fécondité qui frise le ridicule. Une caricature a représenté Horace Vernet chevauchant sur un haut coursier, un pinceau à la main, le long d'une immense toile tendue, et peignant au grand galop de sa monture. Aussitôt qu'il atteint le bout de la toile, le tableau est fini. Quelle quantité de colossales pièces de batailles a-t-il fournies pour Versailles dans le dernier temps ?

« En vérité, à l'exception de l'Autriche et de la Prusse, nul prince allemand ne possède autant de soldats qu'Horace Vernet en a déjà peints. Si la pieuse légende est vraie, d'après laquelle, le jour de la résurrection, tout homme est suivi de ses œuvres au tribunal de Josaphat, Horace Vernet arrivera certainement dans la vallée périlleuse, le jour du dernier jugement, en compagnie de quelque centaines de mille hommes d'infanterie et de cavalerie. Quelque terribles que puissent être les juges qui rendront là la justice sur les morts et les vivants, je ne pense pas qu'on puisse condamner Horace Vernet pour l'inconvenance avec laquelle il a traité Judas et Thamar. Je ne le crois pas; car, d'abord, le tableau est peint si parfaitement, qu'il faudrait déjà, pour cela, acquitter l'accusé. Ensuite, Horace Vernet est presque un homme de génie, et le génie a des licences défendues aux pécheurs ordinaires. Enfin, celui qui se présente à la tête de quelques cent mille soldats se voit pardonner bien des fautes, quand même, par hasard, il ne serait pas un génie. »

Tout le monde apprécia la justice et la vérité cachées sous l'ironie charmante de cette page ; — tout le monde, même les fanatiques de Vernet, même l'inconnu que rien n'avait encore déridé.

— A la bonne heure ! murmura-t-il, voilà un homme qui parle librement d'un homme.

— Alors, monsieur Diogène, lui dis-je en le reconnaissant, éteignez votre lanterne, et remettez-moi vos notes pour ma Chronique.

— Tout à l'heure ; nous verrons... continuez...

Ce fut l'Académicien qui continua, en reprenant sa phrase interrompue :

— Je vous disais, monsieur, que vous nous deviez encore trois notices : celles de Paul de Molènes, celle de Gustave Vaez et celle de Bocage, trois hommes d'esprit et de talent, qui ne peuvent disparaître incognito.

— Les voici, monsieur ; il est toujours temps, Dieu merci. Le mérite ne s'oublie pas si vite en France.

Et je lus l'épreuve suivante, chassée de ma revue de janvier par l'abondance des matières, ce fléau des journalistes, ignoré des bourgeois, — qui croient que le difficile est de remplir un numéro, — quand l'impossible est justement de le vider !

PAUL DE MOLÈNES.

Un vrai soldat celui-ci, — qui peignait les soldats d'après lui-même, et, de plus, un écrivain original, — un deuil égal pour les lettres et pour l'armée. Soit qu'il tînt l'épée, soit qu'il tînt la plume, Paul de Molènes était toujours le vaillant et le passionné, l'homme d'ardeur et d'enthousiasme, le chevalier français du dix-neuvième siècle. Il aimait le sifflement des balles et les éclats du canon, comme il aimait les nuits d'Afrique, les roches de l'Atlas, les bois de sycomores qu'il a si bien chantés. Poëte et guerrier, il gagne et raconte ses batailles, comme César, et on ne peut se défendre d'aimer la guerre en le lisant. Son *Histoire de la garde mobile*, ses épisodes des campagnes d'Afrique sont des modèles de description, de verve et de sentiment.

Engagé volontaire dans la garde mobile en 1848, Paul de Molènes était officier deux mois après ; le 24 juin, il eut une épaule fracassée et fut décoré aux acclamations de ses soldats. Plus tard, il passa dans l'armée avec son grade, entra dans les spahis et se distingua dans plusieurs expéditions contre les Arabes. Nous le retrouvons ensuite à la grande journée de l'Alma, puis sur les champs glorieux de Magenta et de Solferino.

Quand il est mort, à l'âge de quarante-deux ans, il commandait un escadron de cavalerie à Limoges.

Tous ses écrits sont marqués d'une aisance et d'une fierté d'allures martiales. Sa piquante originalité éclate surtout dans ses *Histoires sentimentales et militaires.*

Pauvre de Molènes ! la mort à la face du ciel et de l'ennemi, sur l'herbe d'un champ de bataille, lui était bien due à coup sûr, et il a été tué par son cheval, dans un manége, comme un palefrenier ou un gentleman-rider !

L'homme ne choisit pas sa fin, Dieu lui envoie celle qui lui plaît.

Après avoir fait trois fois le tour du monde et essuyé plus de vingt tempêtes, Dumont d'Urville meurt brûlé dans l'accident du chemin de fer de Versailles.

Le colonel Mercier avait assisté à quatorze batailles et avait eu onze duels. Pendant son sommeil, une épée se détache de la panoplie de son alcôve et lui traverse le cœur.

Ainsi de Paul de Molènes — et de son cheval, qui l'avait conduit sain et sauf à mille périls, et qui l'écrase enfin dans une partie de plaisir !

GUSTAVE VAEZ.

Encore un écrivain que la mort a frappé avant l'âge.

Gustave Vaëz, né à Bruxelles, était presque un écolier lorsque ses premières comédies furent jouées dans sa ville natale avec un succès d'étonnement.

Le soir d'un de ses débuts, à l'orchestre, le petit Gustave causait un peu fort avec un ami ; un gros marchand, son voisin, enthousiasmé de la pièce, lui dit avec humeur que les enfants devraient bien rester au collége et ne pas venir au théâtre.

« Il me semble cependant qu'ils en ont le droit, répliqua le jeune auteur, quand c'est leur ouvrage qu'on joue, monsieur ! »

Il y a fort à parier que le gros marchand ne comprit pas.

Gustave Vaëz quitta bientôt la Belgique et vint à Paris. Il fit pour l'Opéra, avec M. A. Royer, les livrets de *Lucie de Lamermoor*, d'*Othello*, de *la Favorite* (un modèle), de *Robert Bruce* et de *Jérusalem*. Il écrivit seul plusieurs comédies et un grand drame intitulé *le Martyr de la*

patrie. Plus tard, il dirigea le théâtre de l'Odéon. C'est à lui qu'est arrivée, dit-on, l'histoire de l'étui de pipe! Connaissez-vous l'histoire de l'étui de pipe? Non! tant mieux; la voici : Un marin, vieil ami de Gustave Vaëz, lui offrit un soir, à l'Odéon, une belle pipe dans un élégant étui, qui, comme tous les étuis de pipe, avait la forme d'un pistolet. En quittant son théâtre, à minuit, le directeur se dirigea seul et à pied vers sa demeure, dans le quartier désert du Luxembourg; il tenait à la main son précieux étui; tout à coup, au détour d'une rue, il se trouve nez à nez avec un grand gaillard qui lui demande l'heure ; traduisez : *la bourse ou la vie!*

— Malheureux! s'écrie Vaëz en faisant trois pas en arrière et en ajustant le voleur avec sa pipe, décampe bien vite ou je te brûle la cervelle.

Le filou partit comme un lièvre et guéri (espérons-le) de l'habitude de demander l'heure aux passants — après minuit.

BOCAGE.

Avec Bocage a disparu l'une des grandes figures du théâtre moderne. « L'école romantique, dit M. Théophile Gautier, n'eut pas de plus intelligent interprète. » — Grand, mince, élancé, d'une beauté fatale et byronienne, il était superbe avec ses sourcils noirs, ses yeux d'un bleu sombre, son teint pâle et ses cheveux abondants.

Ardent, passionné, amer, mélancolique, personne n'a exprimé le sentiment avec plus de puissance, d'entraînement et d'énergie! Il fallait le voir dans *Antony* et dans le Didier de *Marion Delorme!* Il luttait de talent avec le génie de Frédérick, la passion de Mme Dorval, la majesté épique de Mlle Georges, et il ne fut inférieur à aucun de ces redoutables partenaires.

Les rôles créés par lui restèrent marqués à son sceau; nul ne put y effacer son empreinte.

« Dans le Buridan de *la Tour de Nesle,* dit encore M. Théophile Gautier, Bocage réalisa la plus étrange figure peut-être du drame moderne, avec une profondeur de pensée, une maîtrise de conduite, une intensité de vie et une puissance de fascination qu'on n'a pas égalée. »

Le Marbrier lui fournit une scène où, par un jeu muet, il put faire fondre en larmes toute la salle.

Le temps n'avait rien diminué de ses grandes facultés d'artiste, et dernièrement encore il a montré, dans *les Beaux messieurs de Bois-Doré,* combien il pouvait être aimable, charmant, fin et tendre. Dans cette occasion solennelle, il a déployé des grâces et un jeu dont on n'a plus le secret.

Quoique sceptique, Bocage était bon et dévoué à ses amis.

Tout le monde connaît sa manie pour les montres, et sait qu'il en portait souvent deux sur lui.

Un jour, quelqu'un lui demanda l'heure :

— Je n'ai pas de montre, soupira Bocage. — Et c'était vrai; ses quatre montres étaient au Mont-de-piété : l'une pour un malheureux dont il élevait les enfants; l'autre pour un camarade malade; la troisième pour une actrice gênée; la quatrième pour son bottier, qu'une forte échéance tourmentait.

— Croyez-vous, lui demanda-t-on, que ces gens vous aient de la reconnaissance?

— En fait de *reconnaissances*, répondit tristement l'artiste, je n'attends guère que *celles* de mes montres; mais je les attends depuis longtemps, et je crains bien qu'elles ne soient vendues.

Son grand ami, c'était Alexandre Dumas.

On raconte qu'un jour Bocage dînait à la Maison d'or avec un étudiant; la note se montait à trente francs, et Bocage, par hasard, n'en avait que cinq sur lui. L'étudiant était sans le sou, cela va sans dire.

— Ne vous tourmentez pas, lui dit Bocage, Dumas habite la maison, je vais monter lui demander deux louis.

Au bout d'un quart d'heure, l'illustre comédien était de retour.

— Eh bien! demanda l'étudiant, l'avez-vous trouvé?

— Malheureusement! dit l'artiste; j'avais cinq francs, et je n'ai plus rien!

CH. DICKENS A PARIS.

Au moment où j'achevais cette lecture, entra M. le comte de B****, le diplomate, qui venait d'entendre la seconde lecture de Ch. Dickens à l'ambassade d'Angleterre.

— Voilà, nous dit-il, une bonne leçon pour la France. La Grande-Bretagne a un romancier de premier ordre, un mélange de Sterne, de Lesage et d'Alexandre Dumas, Charles Dickens en un mot, l'illustre auteur de *David Copperfield*, du *Club Pickwick*, de *Nicolas Nickleby;* des *Contes de Noël* et de cent bijoux d'observation et d'intérêt, d'humour et de gaieté. Non-seulement ses compatriotes lui achètent ses livres et enrichissent l'homme de lettres et le père de famille (Dickens a cinq ou six enfants, comme Paul Féval), mais encore ils fêtent et enrichissent une seconde fois l'homme du monde, en accourant à ses lectures partout où il ouvre un manuscrit ou un volume. La crise sévit-elle à Paris sur les pauvres Anglais; leur Comité de secours adresse un télégramme à Dickens, par la main de son ami le docteur Olliffe, cette main aussi active que son esprit et son cœur. Le romancier traverse le détroit et arrive à l'ambassade encombrée — à 20 fr. par place, — de toutes les sommités et de toutes les élégances anglo-parisiennes. Il lit quelques chapitres de *Copperfield*, des *Contes de Noël* et de *Pickwick.* On rit et on pleure, on admire et on applaudit une heure ou deux ; après quoi on va danser au Grand-Hôtel jusqu'au lever du jour, au profit des indigents d'Allemagne. Et le lendemain le Comité distribue à ses pauvres une recette de dix à vingt mille francs.

Que Méry ou Féval, Achard ou Maquet, Dumas ou Sandeau essayent d'en faire autant. On les trouvera ridicules, — et personne n'ira les écouter, — à moins qu'ils ne posent au milieu d'un théâtre, — ou que la police n'interdise leurs lectures.

Rien de plus simple, de plus naturel et de plus charmant que les séances de Dickens. On arrive et on s'assied dans un beau salon. Il se met derrière une table, et il lit, il joue, il représente son œuvre, avec d'autant plus d'esprit, de grâce et de feu qu'il y apporte moins de prétention, absolument comme il le ferait devant ses amis et ses enfants réunis à son foyer.

Quand jouirons-nous de cette liberté familière, — la plus précieuse de toutes, la liberté de s'instruire et de s'amuser en faisant le bien, sans souci du décorum, des préjugés et du qu'en-dira-t-on?

Au milieu des ladies et des misses les plus graves et les plus jolies, des lords et des sirs les plus huppés et les plus aimables, j'ai remarqué avec plaisir, autour de Dickens, à l'ambassade anglaise, MM. Amédée Pichot, Tourguenef, le comte Foucher de Careil, Philarète Chasles, Gaston de Saint-Valry, Régnier, de la Comédie-Française, et autres écrivains, artistes et journalistes parisiens, qui expriment la même opinion que moi, et qui,

je l'espère, la propageront de leur crédit et de leur plume, en attendant leur exemple.

— C'est ce que je ferai aussi, monsieur, répondis-je au comte de B***, dans ma modeste sphère, et je m'engage à donner, dans le *Musée des Familles* du mois prochain, la tête si spirituelle et si britannique de Ch. Dickens, entourée de celles des romanciers français, qui sont à la fois ses rivaux et ses amis.

— Dites aussi à vos lecteurs, amoureux du spectacle au salon, ajouta le comte, — d'imiter les représentations dramatiques sans apprêt et sans vanité, que Dickens donne chez lui à ses intimes et à ses enfants, avec le concours des hommes les plus distingués, MM. Stanfield, D. Jerrold, W. Collins, etc., etc. Votre illustre confrère a formé ainsi sa famille et son cercle à toutes les grâces et à tous les avantages de l'aplomb, de la tenue, de la diction, du geste, de l'éloquence et des belles manières, qui sont la moitié — et la meilleure moitié de l'éducation.

UN SERMON DE L'ÉVÊQUE D'ORLÉANS.

— Puisqu'il s'agit de bonnes œuvres, glissa ici M. E***, chroniqueur de *l'Indépendance Belge*, apprenez qu'on sait les accomplir en France, comme en Angleterre, bien qu'avec moins de simplicité. Et laissez-moi opposer, — sans comparaison, — aux charités littéraires de Dickens, le fait sublime dont je viens d'être témoin à Orléans.

Mgr Dupanloup, l'admirable évêque-orateur-écrivain, avait convoqué ses ouailles dans la cathédrale de Sainte-Croix. La nef, les bas-côtés, les galeries, tout fut comble à l'heure indiquée. J'étais debout à l'orgue, et je vis le prélat monter en chaire. Son homélie n'a pas été longue, et je l'ai retenue textuellement :

— Mes chers frères, a-t-il dit, ce n'est pas le temps des grands discours, mais c'est le temps des grandes œuvres. Vous savez les malheurs dont je viens aujourd'hui plaider auprès de vous la cause, la misère affreuse des ouvriers de la Seine-Inférieure. Un roi, dont le nom est resté parmi nous vaillant et populaire, disait un jour à ses compagnons d'armes, dont avec raison il se croyait sûr : « *Mes amis, je suis votre roi, vous êtes Français,* « *voilà l'ennemi, marchons.* » Je ne vous adresserai pas d'autres paroles en ce jour : *Je suis votre évêque, vous êtes chrétiens, nous n'avons pas d'ennemis, mais des frères qui souffrent, volons à leur secours.*

Puis l'éminent évêque est descendu de chaire, et il a fait la quête ; elle s'est montée (argent, bijoux, diamants et pierreries) à *quinze mille deux cent quatre-vingt-neuf francs*, sans parler de *seize mille* kilogrammes de pommes de terre emballés et partis *franco*, sous la conduite de trois Orléanais, de la gare d'Orléans à la gare de Rouen, ce même jour. C'est le don d'une des plus petites et de plus pauvres paroisses de la ville d'Orléans.

— Admirable ! admirable en effet ! nous écrions-nous tous ensemble.

Et Diogène lui-même réprima son sourire.

— Mgr Dupanloup avait le droit de rappeler Henri IV, fit observer la marquise de G***. Henri IV en personne n'eût pas mieux dit ni mieux fait.

PONT DU CHEMIN DE FER DE BORDEAUX.

— La province a du bon, messieurs, ajouta le chroniqueur, et si j'ai entendu à Orléans le plus beau sermon du siècle, — j'ai vu à Bordeaux, d'où j'étais parti la veille, un des plus grands travaux du génie. Je veux parler du génie... civil, de celui des ingénieurs, qui est, hélas! le vrai génie de ce temps.

Il s'agissait de construire, en métal léger, pour le passage du chemin de fer du Midi, un pont aussi solide que le fameux pont de pierre de Bordeaux, — sur un fleuve large de 550 mètres, profond de 7 à 13 mètres, contre un courant rapide de 3 mètres par seconde, avec un jusant lancé de 40 kilomètres, entre deux rives argileuses continuellement affouillées.

Archimède eût déclaré la chose impossible. Elle a été exécutée par cinq ingénieurs du Midi, MM. Alf. Bommard, de Laroche-Talay, Regnault, Pauwels et Ch. Nepveu, sous la direction de M. Surell. Le pont mesure 500 mètres de long, de la culée de la Palutade à celle de la Bastide, 8 mètres de large en poutres, et sept travées, dont les deux extrêmes ont 57m,36 de portée ; les cinq autres 77m,5 d'axe en axe. L'ensemble est en tôle et en fonte, à jours triangulaires, aéré et éclairé comme une dentelle et couvert d'un tablier en bois que porte les rails. Chaque pile est formée de deux tubes en fonte espacés de 8 mètres, remplis de béton et formés eux-mêmes de vingt-huit anneaux. Les piles s'enfoncent dans le sol de 7 à 13 mètres, avec 10 mètres dans l'eau et 9 mètres au-dessus de l'étiage ; 22 mètres pour la principale, fondée par un nouveau moyen d'air comprimé, — de locomobiles, de presses hydrauliques, de charges de 200 tonneaux, etc., dont la description nous donnerait le vertige à tous, excepté à l'architecte.

Le pont de pierre, qui a immortalisé MM. Deschamps et Billaudel, avait coûté onze ans et 20 millions.

Le pont de métal a coûté deux ans, trois mois et 3,500,000 francs ; — il porterait deux fois la charge du pont de pierre, et il sera jeune et florissant quand l'autre formera une ruine pittoresque.

De sorte qu'il faudra attendre la fin du monde pour voir passer à l'état légendaire, — comme l'histoire d'Archimède et du siége de Syracuse, — l'histoire de M. Surell et du pont de fer de Bordeaux.

— Encore un homme ! dit maître Diogène en me remettant ses notes sur lesquelles je lus les réflexions suivantes :

« Decamps, Murger, Dickens, Molènes, Vaëz, Bocage, — enfants-rois qui amusent des rois-enfants, — et que Platon eût exclus de sa république.

« Croix et médailles des exposants : « *Louis XIV a vaincu l'Europe avec la monnaie de la croix de Saint-Louis... Ceux qui se moquent des décorations sont ceux qui ne peuvent ni les mériter ni les obtenir.* » (Paroles de Napoléon Ier à la Malmaison, février 1802.)

« Mgr Morlot : Combien y a-t-il de ces saints dans les Sodomes nouvelles pour les racheter de la pluie de feu ?

« Dupanloup : Je l'ai connu à Athènes en l'an 410 avant Jésus-Christ. Il s'appelait alors Démosthènes. Il triompha des colères de Philippe, et fut vaincu par la générosité d'Alexandre.

« Le pont de Bordeaux : Trait d'union entre deux extrémités qui se touchent souvent : la civilisation achevée et la barbarie renaissante... C'est à travers des chefs-d'œuvre de ce genre que les Vandales sont entrés chez les Romains de la décadence. »

THÉATRES. SALONS. ANECDOTES.

Pendant que je lisais ces mots du rude philosophe, la marquise de G*** et le baron de F*** racontaient : la reprise solennelle de *la Muette* au grand Opéra, l'engagement aux Français de Mlle Rousseil, qui va y ressusciter le drame en s'y complétant dans la comédie ; — et qui portera demain le *Musée des Familles*, avec *la*

Fumée d'un cigare, chez l'illustre maëstro Rossini, chez Mmes Erard, Orfila, etc.; le bénéfice triomphal de Mlle Patti, aux Italiens, devant l'Empereur, l'Impératrice, la cour et la ville; la prochaine reprise, à la Porte-Saint-Martin, du *Don Juan* d'Alex. Dumas, illustré de magnifiques strophes de Méry, quand le fameux *Bossu* voudra bien faire place au soleil du succès; les beaux concerts organisés par M. Martinet dans la salle des Arts du boulevard Italien; les concerts populaires de M. Pasdeloup au cirque Napoléon, où l'aristocratie et la foule bissent les chefs-d'œuvre; les chasses du prince Napoléon, où M. Emile Augier tire comme tirait son père, — ce qui a fait dire que, « les Augier chassant de race, on ne peut empêcher le *Fils de Giboyer*; »

Le retour applaudi des *Parisiens* à l'Odéon, — avec les rappels et les adieux de Mlle Rousseil; et l'anniversaire de Molière si bien fêté dans sa fille par M. Edouard Fournier; Mme Miolan-Carvalho assiégée dans le *Faust* de Gounod au Théâtre-Lyrique; la scène du boulevard du Temple restaurée par MM. Brisebarre et Nus avec leur curieux drame de *Léonard;* Mme Ugalde, ce démon charmant qui éternise *Orphée aux enfers...* des Bouffes-Parisiens; les féeries pathétiques et amusantes de *Jean-François les bas-bleus*, de M. Paul Meurice, à l'Ambigu-Comique;

Et puis les belles soirées des Tuileries, où les rivières de diamants forment un océan de feux, où le souper de la salle de Diane compte deux cent quarante couverts, dominés par le chef-d'œuvre d'orfévrerie de l'Exposition de 1855: la France debout sur le globe et le couvrant de ses deux bras, entre le quadrige fougueux de la Guerre et le charriot agricole de la Paix;

Et le bal costumé qui s'y prépare, avec six mille travestissements, où figurera l'historique vêtement de *Salammbô*: « Un soupir fit onduler d'un bout à l'autre la longue simarre qui pendait autour d'elle sans agrafe ni ceinture; ses sandales, à pointes recourbées, disparaissaient sous un amas d'émeraudes, et ses cheveux à l'abandon emplissaient un réseau de fils de pourpre. »

Mais laquelle des Grâces officielles portera ce dangereux costume: la duchesse de Morny, la marquise de Galifet, la comtesse de Persigny ou Mme de Rothschild jeune, — si admirablement peinte par Vidal?

Et les concerts de la princesse Mathilde, où cause M. Sainte-Beuve, le premier causeur de France après Méry; — et la plus jolie calotte rouge après celle des cardinaux (1);

Et le joli mot lancé à l'ambassade d'Angleterre, après la dernière lecture de Ch. Dickens:

Un sénateur français: — Eh bien, ce pauvre vice-roi d'Egypte a donc rendu l'âme?

Un lord anglais: — Vous prononcez mal, monsieur, il faut dire: Le vice-roi d'Egypte a rendu l'isthme;

Et les immenses bals de l'Hôtel de ville qui demanderaient le pinceau féerique de Martins, — et les bals exquis de la princesse de Metternich, — où se retrouvent les illustrations et les élégances de Trouville; et les vendredis uniques de Mme la présidente B.-C., où se donnent la main, la réplique et le crayon, les sciences, les arts et les lettres, M. Patin et M. Weiss, Nadaud et Dauzats, Delle Sedie et Naudin, les Viardot et les Garcia, Vidal et Mme Herbelin, Jadin et Pérignon, etc., etc.;

Et le concert merveilleux donné à Versailles chez Mme ***, par l'amphitryon elle-même, qui serait une grande artiste si elle n'était une femme du plus beau monde, et par Géraldy et Du Tillet, ces deux maîtres de l'enseignement, de l'opérette et du chant du salon, — si étourdissants de verve et de méthode, de grâce et de vigueur dans *le Mariage secret, Rigoletto, le Serment, Cosi fan tutte, les Huguenots, le Caïd*, et les chansons de Nadaud et de Béranger.

Et le bal des Allemands (déjà nommé) au Grand-Hôtel, où Mme *** portait cette toilette des *Mille et une Nuits:* « une robe de tarlatane blanche recouverte de petits volants et de petites ruches de couleur mauve, une tunique relevée par des bouquets de roses, le corsage garni d'une berthe en pointe de Venise, ornée de deux bouquets de roses en agrafe d'épaule; les cheveux relevés sur le front, descendant très-bas sur le cou en bandeaux à la Niobé; tout cela indescriptible et merveilleux de grâce, d'élégance, de grand air, d'idéal et d'impossible; »

Et la vente du comte Demidoff, où les tabatières montaient à quinze mille francs;

Et les réceptions de Mme Drouyn de Lhuys, de Mme Ch. de Ladoucette, de Mme la comtesse de Persigny, de Mme la comtesse Waleska, de Mme Salomon Stern, des ambassadrices d'Angleterre et d'Autriche, de Mme Achille Fould, de Mme Lebey, qui a les meilleures traditions anglaises; de M. le vicomte de Gabriac, de Mme la comtesse d'Andigné, où l'esprit a tant de race, où la race a tant d'esprit; de Mmes de Loris-Mélikof, de Phalen, Matheus, etc.;

Mais Diogène et ses notes m'avaient empêché d'écouter le baron et la marquise. Je n'entendis guère que les deux dernières anecdotes de leur petillante causerie.

C'étaient deux folles aventures arrivées ces jours derniers au Grand-Hôtel.

Il est de mode d'y venir dîner à la royale table d'hôte, ouverte chaque jour à tous les gentlemen et à tous les curieux — comme il faut. Il en résulte une tour de Babel fort amusante, où l'on parle toutes les langues civilisées. Deux ménages: un jeune, français, et un vieux, anglais, s'y trouvaient en face l'un de l'autre. Ils croyaient ne pas s'entendre et ils s'entendaient très-bien, — trop bien, comme vous allez voir:

L'Anglais à sa femme en anglais, montrant les cheveux de la Française: — Oh! les beaux cheveux!

L'Anglaise, avec un dédain sceptique: — Oui, sans doute, mais sont-ils bien tous à elle?

Impassibilité du ménage français, — et conviction de l'Anglais, — que la malice de sa femme n'a pas été comprise...

Mais un quart d'heure après le Français, montrant le nez énorme de l'Anglaise, prononce dans l'anglais le plus pur: — Oh! le beau nez!

— Sans doute, réplique la Française, saisissant au vol sa revanche; mais est-il bien tout à elle?

Jugez de l'ébahissement de mylord et de mylady, — cloués de saisissement à leurs chaises, tandis que le ménage parisien s'envolait comme des moineaux francs...

L'autre anecdote a pour théâtre le bal des Allemands, peuplé d'illustrations cosmopolites. Un grave Berlinois demandait religieusement leurs noms à Diogène, incarné cette fois dans Albéric Second, notre collègue de *l'Univers*.

(1) Expliquons cette allusion de la marquise. M. Sainte-Beuve, très-chauve et très-peureux des courants d'air, couvre sa tête spirituelle d'une calotte rouge ou violette, ce qui achève de lui donner l'air d'un évêque ou d'un cardinal. Lui-même fut un soir victime de cette illusion. Se voyant dans une glace, il se salua d'un: *Monseigneur;* puis, reconnaissant son erreur: — Ah! dit-il, pardon; c'est moi. (Indiscrétion d'Eug. Chapus, dans *le Sport*.)

— Celui-ci? — C'est le prince de Metternich. — Celle-là? — C'est la comtesse de Loventhal. — Cet autre? — C'est Léon Gozlan, — etc., etc. L'interrogatoire menaçant de s'éterniser ainsi, Diogène-Albéric trouva ce moyen d'y couper court :

— Ce monsieur aux lunettes d'or?

— C'est FEU HENRI HEINE, votre ex-compatriote.

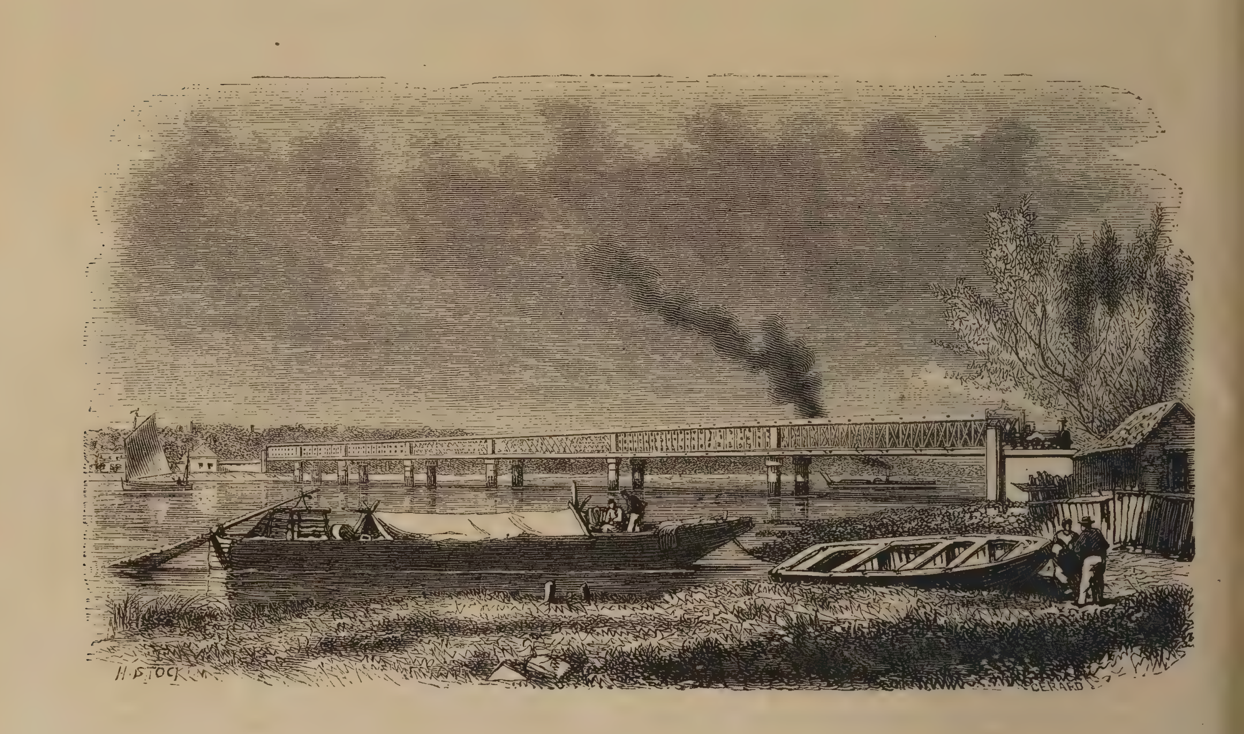
La langue épaisse du Germain fut rasée du coup, et Diogène reprit tranquillement ses observations.

LE LIVRE DE LA VIE. L'ESPRIT ET LE CŒUR,

PAR HECTOR DE CALLIAS.

En attendant la revue critique des livres, que nous reprendrons en mars, pour ne plus l'interrompre, annonçons ici une bonne nouvelle aux amis du *Musée des Familles* :

Le Livre de la vie, par notre secrétaire de la Rédaction, Hector de Callias, a réalisé, en s'épuisant très-vite, la prédiction de Méry (1) et des Aristarques de la presse, qui avaient donné comme nous le coup de cloche du baptême à ce nouveau talent. Après ce petit traité de jeune philosophie, de trop jeune philosophie (nous en avions prévenu nos lectrices), le brillant et solide écrivain va publier un roman tout petit encore de volume, mais gros d'intérêt, de style et d'originalité, sous ce titre d'une ambition juvénile : ***l'Esprit et le Cœur***. Nous verrons et dirons franchement s'il a profité des conseils du succès, ce grand conseiller de la jeunesse, et s'il a su mettre en action ces axiomes remarquables de son premier ouvrage :



Le nouveau pont du chemin de Bordeaux (ligne du Midi). Dessin d'après nature, par M. Stock (pages précédentes).

« La vie est pleine d'adieux ; tour à tour on dit adieu au bonheur, à la santé, à la richesse, à la beauté, jusqu'au moment où l'on dit adieu à la vie elle-même.

« Discuter Dieu, c'est le nier.

« La vie est un champ de bataille où la plupart sont tués, et tous blessés.

« La vie est un grand chemin, une multitude s'y presse qui ne sait où elle va. On marche à coups de coude, étouffé par le nombre, écrasé par les chars des puissances. De temps à autre passe un char vide, l'homme habile y monte.

« Qui n'a pu croire à sa mère ne voudra respecter aucune des lois divines et humaines.

« L'amour ne se raisonne pas, il se déraisonne.

« Le premier jeu qu'on joue en amour, est le jeu de trente et quarante.

« Et d'abord et avant tout, l'art se moque des systèmes et les bafoue. Chaque grande œuvre de l'art est un coup de pied du lion donné aux systèmes.

« Qu'on imagine un mot pour remplacer une phrase, tant mieux : une phrase pour remplacer un mot, tant pis.

« Une page suffit à l'immortalité.

« En poésie, le temps le mieux employé est le temps perdu : un poëte ne perd jamais son temps.

« Un poëte qui ne croit pas à la poésie, c'est un prêtre athée.

« Dans la perfection est le beau. Une œuvre parfaitement gracieuse est aussi belle qu'une œuvre parfaitement grandiose, le parfaitement léger aussi beau que le parfaitement sérieux. »

PITRE-CHEVALIER.

(1) *Presse* du dimanche 13 juillet 1862.

Paris. — Typ. HENNUYER, rue du Boulevard, 7.

HISTOIRE ANECDOTIQUE
DES QUARANTE FAUTEUILS DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

FAUTEUIL DE M. FLOURENS.



Le Parnasse français, de Titon du Tillet. Dessin de F. Lix.

I. — PIERRE BARDIN.

(Élu en 1633.)

Le nom de P. Bardin est l'un des plus obscurs parmi ceux de l'ancienne Académie, qui en a tant d'obscurs. Les *Pensées morales sur l'Ecclésiaste* et *le Lycée ou l'Honnête homme*, qui lui valurent son fauteuil, sont ensevelis depuis deux siècles dans un oubli profond. Ce qu'il y a de plus notable dans la vie de P. Bardin, c'est sa mort. Il se noya en voulant sauver son élève et bienfaiteur,

d'Humières, et ce malheur, causé par son dévouement, jeta sur son nom plus de lustre que ne lui en avaient donné ses écrits. Il avait à peine joui pendant quatre ans des honneurs académiques, et il était le premier membre qui laissât une place vacante ; c'est par là que sa mort fait date dans l'histoire de l'Académie. La compagnie ordonna qu'on célébrerait en son honneur un service solennel, qu'on prononcerait son éloge funèbre, qu'on y ajouterait deux épitaphes, l'une en prose, l'autre en vers, et que les mêmes choses seraient observées à la mort de chaque académicien.

Je ne citerai rien de l'éloge, écrit par Godeau, évêque de Grasse ; mais l'épitaphe en vers, composée par Chapelain, est un morceau curieux, où l'éloquence se mêle agréablement au calembour. Qu'on en juge par ces quatre vers :

Le liquide élément lui déclara la guerre,
Et de ses plus beaux jours éteignit le flambeau...
Et quand au fond des eaux il fut précipité,
Les vertus avec lui firent toutes naufrage.

II. — NICOLAS BOURBON.

(Élu en 1637.)

La place de Nicolas Bourbon était plutôt marquée dans une Académie latine que dans une Académie française. Savant professeur, expert et élégant latiniste, tour à tour orateur ou poëte distingué dans la langue de Virgile et de Cicéron, il n'a manqué à Bourbon, pour arriver à la renommée des Scaliger et des Muret, que de vivre en plein seizième siècle, quand tous les lettrés parlaient cet idiome qui faisait d'Erasme, d'Et. Dolet et de Bembo autant de compatriotes. Même au dix-septième siècle, quoique les temps fussent moins propices, il restait place encore pour une célébrité en ce genre; le nom de Santeul le prouve et celui de Bourbon le prouve aussi, car ce fut un des illustres du siècle, quoique sa réputation n'ait pas résisté au temps.

Bourbon fut successivement professeur de rhétorique aux colléges des Grassins, de Calvi et d'Harcourt, puis d'éloquence grecque au collége royal, place que lui valut sa belle imprécation latine contre l'assassinat de Henri IV. C'est durant ces fonctions qu'il s'attira une grosse affaire, dont le récit succinct ne sera pas déplacé ici.

L'une des solennités principales de la vieille Université était la procession du *Landi*, où l'on voyait les étudiants et les maîtres partir de la place Sainte-Geneviève, accompagnés de soudards en armes, de bedeaux coiffés de leurs bonnets rouges tout neufs, et se diriger à cheval, sur deux lignes, tambours battants, trompettes sonnantes et enseignes déployées, vers la grande foire qui se tenait chaque année, le 11 juin, dans la plaine de Saint-Denis. Pendant deux heures, la circulation était interdite sur le passage de l'immense et turbulent cortége. Les professeurs tenaient autant que les élèves au Landi, qui ramenait pour eux l'époque d'une gratification scolaire. On avait même, par une extension naturelle, donné le nom de Landi au salaire que les étudiants donnaient à leurs maîtres dans trois circonstances différentes, — d'abord au commencement de l'année, où ils leur payaient un écu pour les toiles attachées aux fenêtres en guise de paravent; puis un peu après la Saint-Remy, où ils leur portaient trois ou quatre écus d'or, attachés au bout d'un cierge blanc; enfin, vers la saison de la foire de Saint-Denis, où ils leur faisaient cadeau de cinq ou six écus fichés dans un citron que renfermait un verre de cristal, et qu'on apportait solennellement au bruit des fifres et des tambours. De leur côté, les régents répondaient à ces honnêtetés par un grand repas dont ils avaient fait eux-mêmes les apprêts, et durant lequel des flûtes et des harpes enchantaient les oreilles des convives. Or, la cour s'étant émue des désordres qui accompagnaient ces fêtes, résolut d'y remédier en abolissant cette pratique. Vous jugez de la colère des maîtres et des élèves. Bourbon, grand partisan des vieux *us* de l'Université et aussi, il faut bien le dire, des gratifications scolaires, car le cher homme était fort avare, se fit l'interprète de l'indignation générale dans une virulente satire latine, qui courut bien vite de main en main. Là-dessus le Parlement s'émut, informa, décréta contre lui ; bref, le fit appréhender au corps et jeter en prison.

Heureusement la captivité fut courte, et Bourbon put bientôt reprendre le cours de ses écrits et de ses succès. Ses plus grandes batailles après celle-là furent celles qu'il soutint contre Balzac, avec qui le réconcilia Chapelain, et la part qu'il prit à la levée de boucliers contre le fameux parasite Montmaur. Sur la fin de sa vie, devenu infirme et affligé d'insomnies perpétuelles, il alla chercher le repos chez les Pères de l'Oratoire, mais sans vouloir s'assujettir aux règles particulières de la maison. Il vécut là tranquille, heureux autant que le permettait son caractère inquiet et chagrin ; touchant fort exactement ses pensions et se plaignant de sa pauvreté, parce qu'il enfouissait tout son superflu dans un coffre, où l'on trouva quinze mille livres après sa mort ; exerçant sa prodigieuse mémoire à retenir par cœur l'*Histoire* interminable de de Thou et tous les *Eloges* de Paul Jove, — qui sont en latin, bien entendu, car Bourbon méprisait trop le français pour en apprendre par cœur ; — enfin assidu aux séances de l'Académie, sans préjudice des réunions littéraires qu'il tenait chez lui. Ce fut là aussi qu'il mourut à l'âge de soixante et dix ans.

III. — FRANÇOIS-HENRI SALOMON.

(Élu en 1644.)

Pourquoi Salomon fut-il de l'Académie? C'est peut-être parce qu'il était avocat au grand Conseil, — à moins que ce ne soit pour sa paraphrase en vers d'un psaume de David, ou encore pour son *Discours d'Etat à M. Grotius.* — Je ne me sens pas capable d'approfondir ce problème, et je demeure perplexe devant le point d'interrogation que je me suis posé. Ce qu'il y a de certain, du moins, c'est que Salomon fut de ceux-là dont une épigramme célèbre a dit que, pour faire le nombre de quarante, il faut bien un zéro.

IV. — PHILIPPE QUINAULT.

(Élu en 1670.)

Dans une des salles de la Bibliothèque impériale, on conserve un bizarre monument en bronze, dont la vue intrigue singulièrement la plupart des visiteurs. Ce monument est le Parnasse français, symbolique, allégorique, historique et mythologique, élevé en 1727 par le sieur Titon du Tillet, commissaire provincial des guerres, « à la gloire de Louis le Grand et à la mémoire immortelle des illustres poëtes et musiciens français. » L'auteur a pris soin de nous laisser lui-même la description détaillée de son monument et l'éloge des personnages qu'il y a fait figurer. Le Parnasse français est représenté par une mon-

tagne escarpée, où croissent des lauriers, des palmiers, des myrtes et des troncs de chêne entourés de lierre. Il est occupé par une multitude de figures et de médaillons, groupés avec art. Sur la cime est assis Louis le Grand, sous la figure d'Apollon jouant de la lyre et couronné de lauriers. Pégase plane au-dessus de lui. Un peu plus bas se tient la nymphe de la Seine, dont les eaux arrosent Paris, le vrai séjour des sciences et des arts, —appuyée sur son urne penchante, d'où jaillit une nappe d'eau : elle tient lieu des fontaines de Castalie et d'Hippocrène, célèbres sur le Parnasse de la Grèce. Au-dessous d'Apollon, on voit les trois Grâces du Parnasse français : Mme de La Suze, Mme Deshoulières et Mlle de Scudéry; et, en guise des neuf Muses, — sans parler des vingt-deux Génies qui tiennent des médaillons, des attributs et des rouleaux, — huit poëtes renommés et un excellent musicien, savoir : P. Corneille, Molière, Racan, Segrais, La Fontaine, Chapelle, Racine, Despréaux, Lully. Ce dernier porte sur un bras le médaillon de Quinault, son poëte, « Lully et Quinault, dit Titon du Tillet, ne formant, pour ainsi dire, qu'un même génie pour la composition des opéras parfaits. »

Peut-être l'ingénieux commissaire des guerres eût-il mieux fait de représenter Quinault en pied, portant le médaillon de Lully ; mais il en était encore un peu aux idées du dix-septième siècle, où la gloire du musicien primait celle du poëte. Quoi qu'il en soit, il est certain que ces deux renommées sont inséparables. Elles sont arrivées à la postérité l'une portant l'autre, et l'on ne peut citer Lully sans Quinault, ni Quinault sans Lully. Il est permis de les considérer tous deux, malgré les tentatives isolées qui les précédèrent, comme les créateurs de l'opéra en France.

Quinault était fils d'un boulanger, ce qui fournit un éternel sujet de plaisanteries et de jeux de mots faciles à ses amis comme à ses ennemis. Furetières trouvait que c'était la meilleure *pâte* d'homme que Dieu eût faite, et qu'il *blutait, ressassait* et *pétrissait* de son mieux les quatre ou cinq cents mots de la langue qu'il avait reçus en partage. M. de Guise disait de Quinault, après avoir vu ses premières comédies : « Vous voyez, c'est le fils d'un boulanger, il n'*enfourne* pas mal. » Le poëte Tristan l'Ermite se prit d'amitié pour lui et le fit élever avec un de ses fils. Il ne faut pas croire les médisants qui prétendent que Quinault fut son valet ; la vérité est qu'il ne fut que son élève et son protégé. Tristan lui apprit son art et dirigea ses premiers pas. Ce fut lui qui se chargea de présenter la pièce de début de son élève, *les Rivales*, aux hauts et puissants seigneurs, les comédiens de l'Hôtel de Bourgogne. En ce temps-là, le système actuel n'était pas encore établi : au lieu de donner à l'auteur, sur chaque représentation, un droit proportionnel à la recette, on lui achetait sa pièce, et généralement, avant Corneille, le prix était de trois écus, c'est-à-dire qu'une tragédie en cinq actes, en vers, valait à peu près ce que vaut aujourd'hui une dinde truffée. Mais les choses avaient bien progressé depuis le *Cid*. Les comédiens furent enchantés de la piece, et, croyant qu'elle était de Tristan, que sa *Marianne* avait mis à la mode, ils en offrirent cent écus; mais, quand ils apprirent qu'elle était d'un obscur débutant, ils n'en voulurent plus donner que la moitié. Après de vaines instances pour les faire revenir à leur première décision, Tristan leur proposa d'accorder à l'auteur le neuvième de la recette de chaque représentation, tous frais déduits, tant qu'on jouerait sa pièce dans la nouveauté. Cet arrangement fut accepté et passa désormais en usage. C'est ainsi que les écrivains dramatiques sont redevables à Quinault et à son maître du système de la part d'auteur.

Lorsque Tristan mourut, Quinault apparut à tous comme son héritier poétique, comme l'Elisée d'un autre Elie, à cela près toutefois, ainsi que le fit observer Bourdelot au duc de Guise, qui employait cette comparaison, que Tristan ne pouvait léguer de manteau à son disciple. L'auteur de *Marianne* était d'une gueuserie toute classique, d'une vraie gueuserie de poëte; mais Quinault se sentait peu disposé à l'imiter sur ce point. Il avait plus d'une corde à son arc, menait de front les affaires et la poésie avec un égal succès, et, tandis qu'il battait monnaie au théâtre avec ses comédies, il faisait la cour à la jeune veuve d'un riche marchand, qu'il finissait par épouser, et il approfondissait les secrets de la chicane chez un avocat au Conseil, où il était entré en qualité de clerc. Un jour, cet avocat le chargea d'accompagner chez son procureur un gentilhomme, qui était une de ses parties. Le procureur ne se trouvait pas à la maison. Quinault propose au gentilhomme de le conduire, en attendant son retour, à l'Hôtel de Bourgogne, situé tout près de là. On jouait justement une de ses pièces: *l'Amant indiscret ou le Maître étourdi;* et l'on peut croire que cette considération ne fut pas indifférente à sa proposition. Ils entrent, et le gentilhomme est tout surpris de voir le jeune clerc salué au passage par des murmures flatteurs, entouré par les acteurs et les marquis des banquettes, félicité, accablé de salutations, de poignées de main et d'offres de service. Ce fut bien mieux encore durant la pièce : les applaudissements éclataient à chaque tirade, et tous les regards se tournaient vers l'heureux auteur. Il fallut bien se résoudre à croire que la comédie était de ce petit clerc, et l'étonnement, j'allais dire l'admiration du gentilhomme, redoubla, quand, de retour chez le procureur, il entendit ce même clerc causer de son affaire et la lui expliquer, dans ses détails les plus ardus, avec toute la netteté d'un praticien blanchi sous le harnais.

Quinault ne fut pas infidèle à de si beaux commencements. On le voit un peu plus tard acheter fort cher une charge d'auditeur à la Cour des comptes, et, comme ses nouveaux confrères faisaient quelque difficulté de l'admettre, un plaisant, selon le terme consacré, se plaignit qu'on hésitât à donner le titre d'auditeur à un homme qui s'était tant fait d'*auditeurs* par ses pièces. Le calembour n'est pas très-fort, mais il est du dix-septième siècle, où ce genre de littérature n'avait pas encore atteint la perfection qui est un fruit des civilisations avancées. Il eut cinq filles de son mariage, et il disait à ce propos, dans un madrigal agréable :

C'est, avec peu de bien, un terrible devoir
De se sentir pressé d'être cinq fois beau-père.
Quoi ! cinq actes devant notaire
Pour cinq filles qu'il faut pourvoir !
O ciel ! peut-on jamais avoir
Opéra plus fâcheux à faire !

Pure lamentation de poëte, qu'il ne faut pas prendre au sérieux, comme on sut bien le lui faire entendre. En effet, nous savons, par acte authentique, que l'une de ses filles eut en dot soixante-trois mille livres et une autre quatre-vingt mille, ce qui vaudrait plus du double aujourd'hui. Voyez un peu le pauvre homme, et comme il était bienvenu à se plaindre !

De 1653, date de son début, à 1672, Quinault ne fit que des comédies et des tragédies. La plus célèbre de ces

pièces est *la Mère coquette,* qui resta assez longtemps au répertoire. En 1672, il aborda l'opéra, et depuis lors il n'en sortit plus. Les fruits de la collaboration de Quinault et de Lully charmèrent pendant quatorze ans la cour et la ville. Quinault avait un talent particulier pour ce genre. Sa docilité et la souplesse de son talent étaient précieuses au tyrannique compositeur, qui lui faisait cent fois remanier ses vers pour les adapter à sa musique. Il avait un style harmonieux, abondant, facile, d'une pureté parfaite et d'une élévation modérée, qui convenait à merveille à l'expression des sentiments habituels de l'opéra. *Alceste*, *Thésée*, *Roland*, *Armide*, sont restés comme les types du genre, et on ne les a pas surpassés.

Quinault a eu beaucoup d'admirateurs en son temps, mais il n'a guère eu moins d'ennemis. Saumaize l'a fort maltraité dans son *Dictionnaire des Précieuses*, et Furetières dans ses *Factums.* Il n'est personne à qui son nom ne rappelle immédiatement les vers où Boileau l'a poursuivi de ses sarcasmes. Quinault est bien plus connu aujourd'hui par les railleries du satirique que par ses propres œuvres. Il faut dire toutefois que la plupart de ces railleries sont antérieures aux opéras de Quinault et ne se rapportent qu'à ses premières pièces. Dans une lettre à Racine et dans la préface des dernières éditions de ses œuvres, Boileau a reconnu hautement le talent de celui qu'il avait si souvent attaqué. Quand il s'en prend à ses opéras, c'est au point de vue moral plutôt qu'au point de vue littéraire ; et d'ailleurs la mollesse un peu fade qui règne d'un bout à l'autre de ces pièces ne pouvait plaire à cet esprit sévère. C'est le même défaut aussi que Brécourt a cruellement raillé dans un passage curieux de sa petite comédie : *l'Ombre de Molière* (1674), que je crois devoir rapporter ici, parce qu'il est peu connu, et que personne n'avait encore songé à l'appliquer à Quinault. Brécourt nous montre (scène II) celui-ci, sous les traits du poëte Doucet, aux prises avec Caron :

CARON. Quoi ! tu ne me laisseras pas en repos ? Veux-tu te retirer !

LE POETE DOUCET. Hélas ! Caron, hélas !

CARON, *le raillant sur le même ton.* Hélas ! Caron, hélas ! A qui diable en as-tu avec tes piteux hélas ?

LE POETE. Quoi ! tu me laisses sécher ainsi dans les champs Elysées ! N'as-tu point quelque endroit à me mettre, et dois-je rester parmi les ombres errantes ?

CARON. Et où veux-tu que je te fourre, malheureux génie que tu es ? Veux-tu que je te mette parmi les poëtes ? cela est indigne de ton mérite ; que je t'aille nicher aussi parmi les héros ? ma foi, tu les as trop bien accommodés pour croire qu'ils s'accommodassent de toi.

LE POETE. Et quel outrage leur ai-je fait ?

CARON. Ce que tu leur as fait ? Ma foi, tu les as faits de fort jolis garçons, et principalement les héros grecs ont grand besoin de se louer de toi. Tu les as si bien barbouillés, qu'ils n'ont plus besoin de masque en carnaval pour se déguiser.

LE POETE. Que tu fais le plaisant mal à propos !

CARON. Tu as raison, mais ce n'est que depuis que nous nous voyons. Ce faquin, sans me connaître, m'a si bien traduit en diseur de bons mots (1), que l'on me chante en l'autre monde comme un opérateur grotesque, moi qui, à force d'entendre des lamentations, dois être triste comme un bonnet de nuit sans coiffe...

LE POETE. Hélas ! Caron, hélas !

(1) Dans l'opéra d'*Alceste.*

CARON. Encore ! Ma foi, je te baillerai de ma rame sur les oreilles.

LE POETE. Peux-tu traiter avec tant de rigueur un Génie qui a passé pour la douceur même !

CARON. Hé ! tu n'étais que trop doux, mon enfant, et un peu de sel t'aurait fait grand bien. Mais je suis las de t'entendre ; adieu, va te promener. Ne va pas gâter nos belles allées, au moins, ni t'amuser à cueillir nos lauriers ; ce n'est pas viande pour tes oiseaux.

LE POETE. Où veux-tu donc que j'aille ?

CARON. Promène-toi sur l'égout, et, si la faim te prend, on te permet de manger quelques chardons pour te rafraîchir la bouche.

LE POETE. Hélas ! Car... (2)

CARON. Ah ! le bourreau ! Tu ne sortiras pas ? Allons, balayeurs, faites votre charge. Voici Pluton, et cet animal n'a que faire ici.

(*Les Ombres chassent le poëte avec les manches de leurs balais.*)

Brécourt n'y va pas de main morte, comme on voit : il avait la plaisanterie brutale, et maniait la plume comme l'épée, en bretteur. C'était en pleine gloire, au beau milieu de ses triomphes, qu'il fustigeait Quinault si rudement sur la scène, et l'allusion devait alors sauter à tous les yeux.

Mais Quinault était un homme sans fiel, malgré le proverbe sur la *race irritable des poëtes,* et il supportait tout cela avec une résignation parfaite, ne répondant aux satires que par de nouveaux ouvrages, dont plusieurs mériteraient le nom de chefs-d'œuvre, s'ils s'élevaient au-dessus de cette morale énervante et efféminée qui en fait la base. C'est là le grand tort de Quinault. Il finit par s'en apercevoir et s'en repentir. « A peine commençait-il sa cinquante-quatrième année, dit l'abbé d'Olivet, qu'il sentit des insomnies, des dégoûts, des langueurs, qui lui annonçaient les approches de sa fin. Pendant deux ou trois mois, il se vit, pour ainsi dire, mourir plusieurs fois par jour : c'étaient de continuelles défaillances. D'ailleurs, l'idée de Lully, mort l'année précédente sans beaucoup de préparation, l'avait frappé : il en profita chrétiennement. Sa mort est l'absolution des œuvres de sa vie. »

V. — FRANÇOIS DE CALLIÈRES.

(Élu en 1689.)

François de Callières fut choisi par l'Académie française pour deux raisons qui paraîtraient aujourd'hui aussi peu académiques l'une que l'autre : d'abord à cause des talents diplomatiques qu'il avait montrés en Pologne, à l'appui des prétentions au trône du duc de Longueville, qui, par malheur, fut tué au passage du Rhin ; puis à cause du panégyrique du roi, qu'il avait publié en 1688. Ce panégyrique força, pour ainsi dire, la porte de l'Académie, suivant l'expression de d'Alembert, qui ajoute à ce propos : « Louer le souverain, et surtout le louer avec éloquence, comme fit M. de Callières, était le moyen le plus assuré, non-seulement de se concilier les bontés du monarque, mais de se rendre favorable la nation même, alors enthousiaste de son roi, et de mériter

(2) Cette exclamation piteuse est un emprunt textuel fait encore au même opéra d'*Alceste,* où une ombre, rebutée par Caron, essaye à plusieurs reprises de le fléchir de la même manière. *Alceste* avait été jouée deux mois avant *l'Ombre de Molière* (1674).

les suffrages de l'Académie, *uniquement* occupée, au milieu de ce concert général de louanges, à célébrer la gloire de son protecteur. »

On attribue aussi à Fr. de Callières l'*Histoire poétique de la guerre nouvellement déclarée entre les anciens et les modernes,* qu'il publia en 1688 après la lecture du poëme de Perrault à l'Académie, et qui ne fut pas non plus, probablement, sans quelque influence sur sa nomination. C'est une espèce de petite épopée en prose, assez ingénieuse, divisée en douze livres. L'auteur suppose qu'à propos du *Siècle de Louis le Grand*, par Perrault, dont la Renommée entretient le Parnasse, les auteurs anciens et modernes se divisent en deux camps, dont chacun choisit ses généraux, et se livrent bataille. Comme on voit, c'est une sorte d'*Iliade* poétique. La guerre finit par l'arbitrage d'Apollon, dont le jugement est, dans son ensemble, favorable aux anciens, mais sans refuser aux modernes les plus illustres le rang qui leur est dû. La critique de Callières, malgré la bizarrerie de sa forme, est presque toujours impartiale et éclairée ; l'ouvrage est curieux, bien que la lecture finisse par en fatiguer à la longue ; mais, à vrai dire, il paraît conçu dans un sens ironique, et les anciens n'échappent guère plus que les modernes aux railleries voilées de l'auteur.

Une fois devenu académicien, Callières, sans abandonner la carrière diplomatique, où il se signala encore, principalement en Hollande et au traité de Ryswick, s'efforça de justifier son élection et de faire honneur à son titre par divers ouvrages de littérature grammaticale, qui eurent beaucoup de succès, et qui sont encore re-



Le cardinal de Fleury, d'après une estampe du temps. Dessin de F. Lix.

cherchés aujourd'hui. Il publia successivement : *Des mots à la mode et des nouvelles façons de parler; Du bon et du mauvais usage dans les manières de s'exprimer; Des bons mots et des bons contes,* etc. L'habitude qu'il avait de vivre à la cour le rendait plus capable que bien d'autres d'apprécier toutes les nuances et les finesses du langage. Ses travaux ne furent pas inutiles à la docte compagnie, et les lexicographes, comme les simples curieux, peuvent encore en faire leur profit.

VI. — ANDRÉ-HERCULE, CARDINAL DE FLEURY.

(Élu en 1717.)

Vers l'an 1668, vivait, dans un misérable galetas du collége d'Harcourt un jeune garçon d'une quinzaine d'années, qui avait été reçu presque par charité dans l'établissement. Il y faisait des études assez solides et peu brillantes, et, quoiqu'il fût fort bien fait et d'une jolie figure, personne ne prenait garde à lui, parce qu'il était fils d'un pauvre receveur des décimes, et que nul ne pressentait la destinée qui l'attendait un jour. Au sortir du collége, il fut pris en amitié par le grand aumônier de la reine, le cardinal Bonzi, dans la maison duquel son père remplissait alors je ne sais quelle charge subalterne. Le cardinal le fit chanoine de l'Eglise de Montpellier, où il fut ordonné prêtre, en 1674. Puis, il se mit en tête de lui procurer une charge d'aumônier de la reine, ce qui parut d'abord assez étrange. Toutefois, la figure du jeune aumônier adoucit bientôt les esprits irrités de cette faveur subite. Il se trouva doux, discret, liant ; il plut

dans le monde et se gagna des amis partout. La reine morte, le cardinal le poussa à une place d'aumônier du roi. On en cria beaucoup, mais on s'accoutume à tout. L'attitude respectueuse du personnage, son humeur agréable, sa figure qui l'était encore plus, sa circonspection, sa modestie, sa profession qui rassurait, contribuèrent à l'affermir, puis à lui faire gagner de nouveau du terrain. Il commença par être souffert et finit par être admis avec plaisir dans les meilleures compagnies de la cour. Au bout de quelques années, les grands seigneurs, les ministres, les courtisans les plus influents étaient devenus ses protecteurs. On le recevait chez M. de Seignelay, chez M. et Mme de Castries ; il ne bougeait de chez MM. de Croissy, de Pomponne et de Torcy, de chez M. de Villars, les maréchaux de Villeroy et de Bellefonds, où, à la vérité, dit Saint-Simon, qui ne l'aimait pas, il était sans conséquence, et suppléait souvent aux sonnettes avant leur invention.

Sur ces entrefaites, l'évêché de Fréjus vint à vaquer : l'archevêque de Paris le sollicita pour lui, mais Louis XIV n'aimait pas le jeune abbé, qu'il trouvait trop mondain, quoique d'ailleurs il se conduisît fort sagement. Il résista donc à la recommandation, et, sans la chaleureuse insistance de son protecteur, l'abbé était menacé de rester à tout jamais confiné dans une position médiocre et ambiguë, sans pouvoir avancer ni reculer d'un pas. Mais l'archevêque de Paris emporta la nomination de haute lutte. Le nouvel évêque resta à Fréjus jusqu'en 1715 ; puis il demanda un changemant de résidence, parce que l'air du pays était contraire à sa santé, accepta l'abbaye de Tournus, et se signala dans ce nouveau poste par son zèle contre les jansénistes, qui n'étaient pas en faveur à la cour. Ses amis en profitèrent pour le proposer comme précepteur du jeune roi Louis XV, qui venait de succéder à son aïeul. Le duc et la duchesse du Maine l'appuyèrent vivement, et il fut nommé. En même temps, quoiqu'il n'eût jamais rien écrit en dehors de ses mandements épiscopaux, l'Académie française l'appelait à elle, et quelques années plus tard, l'Académie des sciences et celle des inscriptions et belles-lettres, piquées d'émulation, suivaient cet exemple.

Revenu à la cour, l'abbé Fleury, car c'est de lui que nous parlons, se conduisit avec une grande habileté, mais une habileté irréprochable, dans son poste important. Par la sagesse et la modération de sa conduite, il sut mériter jusqu'à l'estime du régent, sans rien abandonner de ses droits sur son royal élève, auquel il inspira bien vite un attachement sans bornes et une soumission exemplaire. On lui offrit l'archevêché de Reims, qui conférait la pairie, et il le refusa. Le jeune roi ne s'en montra que plus attaché à son précepteur. Un nouvel incident ne tarda pas à resserrer encore ces liens. L'abbé Fleury avait promis au maréchal de Villeroy, son protecteur, qui était gouverneur de Louis XV, de le suivre dans sa disgrâce, s'il venait à être privé de son poste. Le cas prévu étant arrivé, il disparut de la cour un moment et s'éloigna, mais son élève n'eut pas beaucoup de peine à le faire revenir.

Après la mort du régent, l'année suivante (1723), l'abbé Fleury était déjà tellement en possession de la faveur royale, et par là même de la principale influence à la cour, qu'il eût pu se faire nommer ministre, mais il conseilla à son élève de donner le pouvoir au duc de Bourbon. Ce personnage, décrié par ses vices et sa grossièreté, ne tarda pas à voir d'un mauvais œil le pouvoir rival du précepteur et à intriguer contre lui. L'abbé Fleury eut alors de nouveau recours au moyen qui lui avait déjà si bien réussi. Il se réfugia à Issy, et écrivit au roi pour lui signifier sa résolution de se retirer dans ses abbayes. Saint-Simon a raconté cette scène, qui est fort curieuse. Le roi, bien jeune encore, se mit à pleurer en lisant la lettre ; il se crut perdu et s'alla cacher sur sa chaise percée. A ce moment, le duc de Mortemart arrive, le valet de chambre lui raconte tout, et le duc compatissant va trouver le roi, lui représente qu'il est bien bon de pleurer quand il est le maître, et qu'il n'a qu'à ordonner au duc de Bourbon d'envoyer chercher Fleury, s'offrant à aller en personne lui porter cet ordre de la part de Sa Majesté. Le roi, soulagé, accepta, et il fallut bien que le ministre se rendît, et ramenât à la cour celui qu'il considérait comme son ennemi, et dont il avait provoqué l'exil.

Cette fois, la rentrée du précepteur fut triomphale : le duc de Bourbon, humilié, et détesté d'ailleurs, ne pouvait garder longtemps le pouvoir, qui s'avilissait dans ses mains. Toute la cour supplia l'abbé Fleury de prendre le ministère, et, après l'exil du duc de Bourbon, il le remplaça, en juin 1726. Peu de temps après, il obtint le chapeau de cardinal. Il avait alors de soixante-douze à soixante-treize ans.

Le *Musée des Familles* n'étant pas, grâce à Dieu, un recueil politique, je n'ai pas à entrer ici dans le détail du ministère du cardinal Fleury. Il suffira de dire qu'il exerça jusqu'à sa mort une puissance absolue et sans contrôle, mais que ce pouvoir absolu fut en même temps le plus doux de tous les pouvoirs. Son administration fut celle d'un vieillard ; elle eut toutes les qualités et tous les défauts de son âge : simple, économe, pacifique, probe et laborieuse, mais sans éclat et sans grandeur. Pendant dix-sept ans, il endormit la France dans une sorte de léthargie. Il mourut, âgé de quatre-vingt-quatre ans, au milieu des désastres de la guerre occasionnée par la succession d'Autriche, guerre qu'il n'avait pu empêcher. Il mourut pauvre, et ne laissant pas même de quoi payer les frais de son mausolée : cette pauvreté est l'un de plus rares éloges que l'on puisse faire de l'homme, sinon du ministre. Ajoutons encore, comme une louange toute spéciale et qui rentre plus directement dans notre sujet, qu'il aimait et protégeait les lettres. On lui doit, entre autres choses, l'achèvement et l'agrandissement de la Bibliothèque impériale, qu'il enrichit de plusieurs manuscrits précieux, achetés à grand prix dans les contrées les plus lointaines.

VII. — PAUL D'ALBERT, CARDINAL DE LUYNES.

(Élu en 1743.)

Paul d'Albert de Luynes n'eut pas à surmonter, comme son prédécesseur, les obstacles de la naissance et de la fortune, pour arriver aux honneurs. Il s'y trouva porté comme de lui-même, par la puissance de son nom, mais il méritait d'y parvenir par la seule influence de ses vertus et de ses talents. Destiné d'abord à la carrière militaire, il dut y renoncer, après avoir refusé un duel, pour embrasser un état mieux en rapport avec la douceur et la charité de son caractère. Entré dans les ordres, il devint successivement abbé de Cérisy, évêque de Bayeux, archevêque de Sens, cardinal en 1756, commandeur de l'ordre du Saint-Esprit en 1759, enfin premier aumônier de la Dauphine, mère de Louis XVI. Ce fut un prélat exemplaire, fort zélé, et toujours prêt à soutenir les droits de l'Eglise, soit contre le Parlement, soit contre les

jansénistes. Son goût pour l'astronomie et quelques travaux scientifiques d'une valeur réelle lui méritèrent l'honneur de devenir membre honoraire de l'Académie des sciences; mais si l'on demandait pourquoi l'Académie française l'appela dans son sein, je ne pourrais le dire, — à moins que ce ne fût pour donner au cardinal de Fleury un successeur choisi parmi ses pairs, et digne de prononcer son panégyrique en séance solennelle.

VIII. — JEAN-PIERRE-CLARIS DE FLORIAN.

(Élu en 1788.)

Nous prions le lecteur de nous suivre dans un joli petit appartement de l'hôtel de Toulouse, meublé avec goût, peuplé de livres et d'objets d'art, et sentant d'une lieue son homme de lettres et son homme du monde. Au mur, sous une panoplie, où brillent au premier rang l'épée et les épaulettes d'un capitaine de dragons, s'alignent des tableaux représentant des bergères en falbalas, qui tiennent, d'une main, la houlette enguirlandée de roses, et, de l'autre, conduisent par un ruban bleu de ciel un agneau à la toison blanche comme neige. Dans une élégante bibliothèque sont rangés les livres les plus disparates : Horace et Virgile, un traité d'artillerie, la *Henriade* de Voltaire, la Bible, l'histoire romaine, le théâtre italien de Gherardi, le *Manuel du parfait dragon* et les idylles de Gessner. Près de la fenêtre, une vaste volière laisse échapper des ramages et des gazouillements d'oiseaux, qui semblent apporter avec eux des bouffées de printemps et les joyeuses senteurs des bois.

Deux hommes sont en conférence auprès de la table de travail, encombrée de papiers. Le premier, vieillard à la tête blanchie et à la physionomie vénérable, est le duc de Penthièvre, dont le nom resta toujours synonyme de vertu au milieu de la corruption du dix-huitième siècle. L'autre, qui se tient respectueusement debout à côté de lui, est jeune encore, de petite taille, d'une figure ouverte, animée par de grands yeux noirs, pleins de feu. C'est le chevalier de Florian, capitaine de dragons en réforme, gentilhomme de S. A. S. Mgr le duc de Penthièvre, dont les romans pastoraux ont tourné la tête à ses contemporains et inspiré à Marie-Antoinette elle-même le désir de transformer le petit Trianon en bergerie :

— Oui, mon ami, dit le bon duc de Penthièvre, j'ai voulu monter jusque chez vous, malgré mes vieilles jambes, et venir voir ce joli petit appartement dont j'entendais raconter des merveilles. En vérité, on ne m'avait pas trompé, vous en avez fait une Arcadie.

— Grâce à vos bontés, monseigneur, car votre bienveillance n'a cessé de m'entourer depuis mon enfance.

— Mon ami...

— Oh! monseigneur, j'essayerais en vain de ne pas m'en souvenir, car tout ce que j'ai et tout ce que je suis me parle de vous à chaque instant du jour, et, depuis que je suis capable de réflexion, je ne vois pas un moment dans ma vie que vos bienfaits n'aient rempli.

— Vous êtes toujours poëte, même en prose, mon cher chevalier : vous avez l'enthousiasme et l'exagération d'un Pindare bucolique.

— L'enthousiasme, oui, mais non l'exagération, monseigneur. Ne m'avez-vous pas comblé de vos dons? A qui dois-je mon entrée dans la carrière militaire et mon grade, que, par une exception généreuse, vous m'avez permis de conserver en l'associant au titre de gentilhomme de Votre Altesse? Qui m'a obtenu une pension du roi? Qui m'a si puissamment aidé, hier encore, à prendre rang parmi les quarante de l'Académie, à l'âge de trente-trois ans (1)?

— Eh bien! mais il me semble que c'est *Estelle* et *Galatée* aussi bien que moi. Je vous trouve ingrat pour ces charmantes bergères, mon cher Némorin. Et prenez garde, je pourrai bien vous prouver tout à l'heure que vous avez tort dans vos dithyrambes, car je suis un peu venu pour vous gronder et vous faire de la morale, je vous en avertis. On m'assure qu'on vous a vu encore, la semaine dernière, sur le théâtre de M. d'Argental, jouant un rôle d'Arlequin sous le masque. Est-ce vrai?

Florian baissa les oreilles et ne répondit pas.

— D'abord, reprit le duc, je n'aime pas d'Argental, et le théâtre ne me plaît guère davantage. Croyez-vous qu'il soit bien séant qu'un capitaine de dragons représente Arlequin en société, sous le masque?

— Sa Majesté elle-même...

— Je sais bien, mais Sa Majesté est Sa Majesté.

— Et puis mes Arlequins ne sont pas des Arlequins comme les autres. Monseigneur sait que j'ai tâché de moraliser le type, et de le rendre aimable et sensible sous sa balourdise.

— Ah! ah! c'est dans une de vos pièces que vous jouiiez? Il faut passer quelque chose à l'amour d'un auteur pour son œuvre. Mais, croyez-moi, chevalier, votre place n'est point là. Vous avez beau être laborieux, sobre, charitable, avoir, en un mot, toutes sortes d'excellentes qualités, vous êtes resté un peu page, grand enfant que vous êtes! N'est-ce pas un vrai tour de page que vous avez joué l'autre jour à la Trappe, où j'aurais dû vous laisser en pénitence pendant un mois, pour vous punir? Si j'allais le raconter à M. Gessner, à M. Thomas, à M. de Buffon, à tous vos admirateurs, ou même à ce bon jeune homme qui vous a écrit dernièrement une si belle lettre pour vous remercier de l'avoir rattaché à la vie par l'histoire de votre intéressante Estelle et de votre vertueuse Galatée!... Si j'allais lui montrer le chantre divin de l'Occitanie, comme il vous appelle, maniant la batte d'Arlequin sur les planches, ou frappant sournoisement sur sa stalle pour avoir le plaisir d'attraper de pauvres trappistes prosternés à terre, en leur faisant croire que c'est le signal de l'abbé!... Allons, rassurez-vous, je ne le lui dirai pas. Causons d'autre chose. Quel ouvrage nous préparez-vous maintenant? Je parie que vous avez dix sujets en tête, comme toujours.

— Justement, monseigneur. D'abord, j'ai commencé ma traduction de *Don Quichotte :* c'est un travail qui me repose des autres, et je veux faire à Cervantes amende honorable de l'aversion que j'avais pour son chef-d'œuvre dans ma chevaleresque enfance. Je songe aussi à écrire les vies des hommes illustres de l'histoire moderne, en les comparant les uns aux autres, à la manière de Plutarque; mais ce n'est encore qu'un projet. Je le garderai peut-être pour ma vieillesse, si Dieu me prête vie. Voici quelque chose qui est plus nettement arrêté dans ma tête :

(1) Le chevalier de Florian ne juge pas à propos de rappeler ici l'épigramme qui circula après son élection. Nous la rappellerons pour lui :

> Ecrivain actif, guerrier sage,
> Il combat peu, beaucoup écrit;
> Il a la croix pour son esprit,
> Et le fauteuil pour son courage.

De son côté, le bon duc oublie aussi de rappeler qu'il fut surnommé lui-même *le restaurateur de l'Académie*, pour avoir donné un grand dîner aux académiciens après l'élection.

c'est une espèce de petit poëme biblique, qui formera, pour le peuple juif, le pendant d'*Estelle* et de *Numa Pompilius*. Je l'intitulerai *Eliézer et Nephtali*, et j'y présenterai le tableau des mœurs pastorales du peuple de Dieu.

— Bien, très-bien, mon ami : on ne peut que gagner à s'inspirer dans la Bible. Je me rappelle toujours les cinquante louis que vous m'avez gagnés, et que j'ai perdus de si bon cœur, le jour où vous avez fait ce beau sermon sur la mort, qui était vraiment admirable pour un enfant de quinze ans, et que notre digne ami, le curé de Saint-Eustache, n'a pas dédaigné de faire prêcher dans sa paroisse. Je voudrais vous voir aborder plus souvent les sujets religieux et moraux. Avez-vous pensé au conseil que je vous ai donné si souvent de faire des fables?

— J'y ai pensé, monseigneur, et j'ai même commencé déjà. J'ai lu tous les fabulistes, et j'ai emprunté à Esope, à Bidpaï, à Gay, aux Allemands, et surtout à l'Espagnol Yriarte, beaucoup de sujets charmants qui n'ont pas été traités par La Fontaine. Je travaille lentement et à loisir à mon recueil : je veux que ce soit mon monument, et j'y consacrerai la plus grande partie de ma vie, s'il le faut.

— Vous réussirez, mon ami. Croyez-moi, l'apologue est votre fait. J'aime ce genre, qui permet de donner une leçon sous le voile d'une fiction agréable, et d'être utile sans se montrer pédant. Vous avez de la grâce, de la vivacité, de la finesse, de l'enjouement et de la sensibilité. Je me trompe fort, ou vous mettrez dans la fable les qualités particulières de votre esprit, et, qui sait? peut-être parviendrez-vous à y conquérir le premier rang après La Fontaine.



Estelle et Némorin. Dessin de F. Lix.

— Oui, après La Fontaine. Je vous avoue, monseigneur, que ce nom-là me désespère beaucoup plus qu'il ne m'encourage.

— Et pourquoi donc? La Fontaine ne compte plus : il est hors rang. Ce n'est pas un fabuliste, c'est la fable même.

— Je ne le relis jamais sans avoir envie de brûler mon recueil et d'en rester là.

— Prenez garde, fit le duc en se levant, votre modestie est plus orgueilleuse que vous ne le croyez. Laissez-moi à ce propos vous conter moi-même un petit apologue. Si Hélène régnait encore à Lacédémone, et que tous les Grecs, tous les étrangers fussent ravis d'admiration en la voyant dans l'éclat de sa beauté divine, encore rehaussée par la splendeur royale, que penseriez-vous d'une petite paysanne ilote, jeune, fraîche, gentille, si vous voulez, qui se croirait obligée de se cacher, ou même d'aller se jeter à l'eau en voyant paraître la reine? Vous lui direz : « Ma chère enfant, vous avez à la fois beaucoup de naïveté et d'amour-propre; n'ayez pas peur, personne ne songe à vous comparer à la reine de Sparte. Il n'y a qu'une Hélène au monde; comment vous vient-il dans la tête que vous puissiez avoir à souffrir de son rapprochement? Tenez-vous à votre place, la plupart des Grecs ne vous regarderont pas peut-être; mais ceux qui vous regarderont, vous ne les ferez pas fuir. Il y en aura même qui vous trouveront à leur gré, et dont vous pourrez vous faire des amis, pourvu que vous n'alliez pas, en fei-

gnant de la craindre, soulever une comparaison ridicule. » Adieu, chevalier, méditez sur mon apologue ; je reviendrai un autre jour vous demander la lecture de quelques-unes de vos fables.

Là-dessus, le bon duc s'en alla. Il se croisa à la porte avec un homme qui le salua profondément, et qui n'était autre que l'heureux éditeur de Florian. Cet éditeur exemplaire apportait au chevalier le prix de son dernier ouvrage et venait s'entendre en même temps avec lui sur la publication du prochain. Florian lui raconta sa conversation avec le duc de Penthièvre, mais l'éditeur n'était pas du même avis que le duc, et il ne cessa de lui



Florian dans son cabinet avec le duc de Penthièvre. Dessin de F. Lix.

répéter : « Faites-moi des *Estelle.* » Il lui apprit aussi que ses admirateurs demandaient à grands cris une Vie de leur auteur favori, et il insista pour l'avoir écrite de sa propre main, en tête de son premier livre. Une foule de lectrices aimables lui écrivaient chaque jour pour réclamer cette satisfaction. Il avait reçu, durant la semaine, une liasse de lettres pressantes de toutes les provinces de France et de quelques pays étrangers, qui l'accablaient de reproches pour sa négligence à cet égard. Florian se débattit tant qu'il put : ce n'était point modestie toute pure ; il s'avouait à lui-même qu'il était le Théocrite et le Gessner français, l'homme du siècle après Voltaire, et il savait *in petto* beaucoup de gré à ses charmantes lectrices (toutes les lectrices sont charmantes en pareil cas)

de leur insistance, mais il avait peur du ridicule et ne voulait point qu'on pût l'accuser d'orgueil.

— Eh bien, dit le libraire, voici un moyen qui va tout accommoder. Racontez-moi votre vie, je prendrai des notes, puis je rédigerai moi-même le récit, ou je le ferai rédiger par un de mes scribes, qui vous le soumettra.

Florian se fit encore prier quelque peu, pour la forme, mais il brûlait du désir de céder, et le libraire, qui le voyait bien, eut l'esprit de n'en pas faire semblant et de le supplier bien fort, comme s'il eût pris ses scrupules au mot. En conséquence, Florian s'accouda sur sa table dans la pose du berger Némorin, et jouant avec son couteau de bois en guise de houlette, il commença ainsi. Les oiseaux de la volière chantaient à pleine gorge, ce qui était fort pastoral, et le libraire, un crayon en main, prenait des notes, ce qui ne l'était pas autant :

« Je suis né en 1755, au château de Florian, dans les basses Cévennes, qui sont, comme vous savez, le plus beau pays du monde. Mon aïeul s'était ruiné à bâtir un fort grand château dans une très-petite terre ; il laissa en mourant deux fils et beaucoup plus de dettes. Mon père était un excellent homme, honnête et sensé ; ma mère, une femme spirituelle et tendre, qui restera le plus cher souvenir de mon cœur. Je l'ai à peine connue ; elle mourut en donnant le jour à mon frère cadet. Elle était d'origine espagnole, et c'est la vénération de sa mémoire qui m'a inspiré tant de goût pour la littérature de l'Espagne. A quatre ans, on me mit en pension chez une vieille demoiselle, qui m'apprit à peu près à lire et à écrire. A sept ans, j'allai au collége, où je n'appris rien de plus. Quelque temps après, on me fit inoculer, malgré tous les pronostics sinistres de toutes les commères voisines, qui prétendaient que c'était tenter Dieu ; et, après l'opération, mon père me ramena à Florian, où je passai plusieurs mois à ne rien faire autre chose que tuer des oiseaux, pour m'exercer au service, et à relire l'*Iliade* d'Homère, qui me transportait. Chaque fois que j'avais tué un oiseau de belle taille ou de joli plumage, je formais un petit bûcher de bois sec au milieu de la cour ; j'y déposais avec respect le corps de Patrocle ou de Sarpédon, j'y mettais gravement le feu, et me tenais sous les armes jusqu'à ce que le héros fût consumé ; puis, j'en recueillais les cendres dans un pot volé à la cuisine, qui me tenait lieu d'urne funéraire.

J'étais tout entier à ces occupations héroïques, quand mon oncle, qui avait épousé la sœur de Mme Denis, c'est-à-dire une propre nièce de Voltaire, et qui se trouvait alors à Ferney, près du grand homme, écrivit à mon père de l'y venir voir et de m'amener avec lui. J'avais dix ans, et ce voyage est la première époque intéressante de ma vie.

« Nous fûmes si bien accueillis à Ferney, que mon père se décida à m'y laisser quelque temps, pendant qu'il retournerait dans sa terre. La vue de Voltaire m'inspira d'abord un peu de crainte, que quinze jours suffirent à dissiper, tant il me fit de caresses ! Souvent il me faisait asseoir près de lui à sa table, et il causait tout le long du repas avec *Florianet*, devant beaucoup de personnages importants, ou se croyant tels, qui n'en revenaient pas. Pour occuper l'aumônier de Voltaire, qui remplissait près de lui une véritable sinécure, quand il ne faisait pas sa partie d'échecs, on le chargea de m'apprendre le latin. Je commençai à m'occuper de thèmes, et, lorsque j'étais embarrassé, je m'en allais par la garde-robe de l'auteur de *Zaïre* le prier de me *faire ma phrase*, et lui, s'interrompant au milieu d'une tragédie, me faisait ma phrase, en ayant l'art de me persuader que c'était moi qui l'avais faite. Aussi son aumônier, le père Adam, quoiqu'il ne fût pas le premier homme du monde, comme on sait, s'extasiait-il sur mes thèmes. Du reste, je relisais toujours Homère, et le seigneur du lieu me surprit un jour comme, armé d'une épée de bois que je me figurais forgée par Vulcain, je faisais dans son jardin un effroyable carnage de fleurs et surtout de pavots, qui représentaient les Troyens à mes yeux. J'avais déjà massacré Déiphobe, Astéropée, Sarpédon, et il ne restait plus que le superbe Hector, quand l'intervention soudaine de Voltaire lui sauva la vie.

« Voltaire faisait jouer des pièces dans une salle du château de Ferney bâtie tout exprès. Je remplis deux ou trois petits rôles de valets dans ses comédies. L'illustre actrice, Mlle Clairon, qui vint passer quelque temps avec lui, me donna des leçons elle-même. Je me rappelle encore la part que je pris à la fête qui lui fut donnée par le patriarche, le jour de Sainte-Claire. On était rassemblé dans le salon, dont les fenêtres ouvertes laissaient passer un vent tiède et chargé de parfums, qui n'agitait même pas la flamme des bougies. Tout à coup on annonce un berger et une bergère qui venaient apporter un bouquet à la belle Aménaïde. Le berger, c'était moi : j'étais en blanc, avec le chapeau, l'habit, la houlette garnis de rubans roses. Nous portions une grande corbeille pleine de fleurs. Nous nous approchons et chantons un dialogue composé tout exprès pour la circonstance :

Dans la grand' ville de Paris,
On se lamente, on fait des cris,
Le plaisir n'est plus de saison,
La comédie
N'est plus suivie,
Plus de Clairon.

« Vous savez le reste. La grande actrice m'embrassa à pleines lèvres ; elle prit ma corbeille et trouva au fond une superbe robe de perse. Le feu d'artifice, le souper, le bal terminèrent la fête. C'est de ce jour-là que date ma vocation pastorale. Quel pays de Cocagne pour un écolier que ce château de Ferney ! Mais au bout de trois mois il fallut partir. Je suivis à Paris mon oncle et ma tante, qui m'habillaient en petit seigneur et me donnèrent un laquais. J'usai successivement trois ou quatre précepteurs ; j'appris à danser et à monter à cheval, et mon éducation ainsi faite, mon oncle reçut une lettre du premier écuyer du duc de Penthièvre, annonçant qu'il avait une place de page à ma disposition. J'avais alors treize ans. On me mena au gouverneur des pages, grand homme brun, qui avait l'air dur et sot. A peine m'eut-il vu, qu'il dit en haussant les épaules, fronçant le sourcil, et tournant vers mon oncle un œil bête et hagard : « Ça est trop petit, « monsieur, ça ne peut pas monter à cheval. Depuis que « M. le duc prend des brenaillons pour pages, j'ai été « obligé d'acheter des bidaillons pour monter ces mer- « daillons. » Cette belle phrase m'est toujours restée dans la mémoire. Cependant le duc consentit à me recevoir à l'essai. Il m'envoya en poste à l'une de ses terres, située à dix-huit lieues de Paris, d'où je revins le lendemain de la même façon. Je roulai plus de cinquante fois en route, mais je n'en dis mot, et comme j'avais mis peu de temps au voyage, on me reçut.

« Nous étions huit pages, surveillés par un certain nombre de domestiques, qui remplissaient près de nous l'honorable rôle d'espions. Nous avions pour précepteur un petit homme laid, méchant, ignorant, sot et tartufe, puis

des maîtres en tout genre, qui, se trouvant trop grands seigneurs pour nous donner leçon eux-mêmes, avaient des sous-maîtres, lesquels en sous-payaient d'autres pour nous enseigner les choses qu'ils ne savaient pas. Je passai les six premiers mois à voler du plomb sur les gouttières afin de faire des bassins dans le jardin, à donner et à recevoir force coups de poing; car, pour entretenir la valeur naturelle à tout Français, les pages, qui n'avaient pas d'épée, passaient leur vie à se pocher les yeux et à s'arracher réciproquement les cheveux. Tout l'argent que m'envoyait mon oncle servait à acheter des gravures et à régaler mes camarades de café et de liqueurs fines. Une fois même je me régalai si bien, en même temps qu'eux, que j'en fus malade assez gravement pendant six semaines : cette leçon me rendit sobre pour le reste de ma vie. Pendant ma maladie, je relus encore Homère, l'Arioste, qui m'enchanta, tous les romans de chevalerie que je pus trouver, et *Don Quichotte*, qui me remplit d'une généreuse et chevaleresque indignation contre cet impertinent de Cervantes. Monseigneur m'aimait beaucoup : il m'avait surnommé Polichinelle, et s'amusait fort de mes saillies et de ma turbulente gaieté, car, — n'allez pas le dire à mes lectrices, mon cher éditeur, — l'auteur de *Galatée* et d'*Estelle* a toujours eu le diable au corps.

« Mon temps de page terminé, on me conseilla de solliciter une place de gentilhomme auprès du prince ; je répondis qu'il y avait trop longtemps que j'étais laquais pour vouloir devenir valet de chambre. D'ailleurs, la lecture des romans de chevalerie m'avait rempli d'une véritable passion pour l'état militaire. Je voulus entrer dans l'artillerie, et on m'envoya à l'école de Bapaume, au milieu d'une soixantaine de jeunes gens, tous plus étourdis et plus tapageurs les uns que les autres. Mon premier soin fut de choisir les cinq ou six plus tapageurs de tous, et d'en faire mes amis intimes. J'avais seize ans, un uniforme et ma liberté : l'ivresse me monta à la tête, et je me crus un paladin de l'Arioste. Au bout de quelques mois, j'avais déjà eu trois ou quatre duels avec les plus braves de mes camarades. Au dernier, j'attrapai un bon coup d'épée qui m'expédia à l'hôpital. De l'hôpital j'allai passer six semaines en prison, et de la prison on me renvoya chez moi, avec un petit écu pour faire vingt lieues, payer mon cheval de louage, le nourrir, nourrir un homme qui me suivait et dîner moi-même. Après y avoir bien réfléchi, je ne trouvai d'autre moyen que de faire les vingt lieues tout d'une traite, sans manger; mon guide désapprouva beaucoup ce projet, mais il était à pied, et j'étais à cheval. En conséquence, je piquai des deux en lui criant : A demain ! J'emportais avec moi mon trousseau, savoir : un habit retourné, une paire de culottes, une paire de souliers, un chapeau, deux paires de bas, dont une sans talons, quatre chemises trouées, deux épées et une cocarde toutes neuves.

« Arrivé chez moi, j'y fus rejoint d'abord par une petite note d'une certaine marchande de saumon de Bapaume, qui se montait à cent écus, et que mon oncle paya, en s'étonnant qu'un garçon de seize ans eût pu manger tant de saumon en si peu de temps. Il est vrai qu'il n'aimait pas le saumon, ce bon oncle. Nous apprîmes ensuite la dissolution de l'école, causée par l'opiniâtre indiscipline des élèves : je puis me vanter d'avoir fort contribué à cette dissolution-là, et je regrettai ce lieu, où j'avais mené de front le travail et la gaieté. Mais il fallait songer à autre chose ; j'eus encore recours à mon excellent protecteur, et il me fit avoir une sous-lieutenance dans son régiment de cavalerie, en garnison à Maubeuge. Vous savez, mon cher éditeur, que je devins en peu de temps capitaine de dragons; mais vous ne savez pas que je tombai fortement épris d'une aimable chanoinesse que je voulais absolument épouser, et que c'est ce premier sentiment sérieux qui adoucit l'espèce d'insouciante dureté dont l'école de Bapaume avait empreint mon caractère. J'en étais là, quand, pour me détourner de ce projet extravagant et concilier mes intérêts avec mon goût pour le service, ma famille me détermina enfin à accepter cette place de gentilhomme auprès du prince, que j'avais d'abord refusée, en obtenant de lui que j'aurais une réforme et que mon service compterait toujours. Je revins donc me fixer définitivement à Paris, et cette vie sédentaire, que j'avais toujours redoutée, fut la principale raison qui me lança dans la carrière des lettres. Je me mis à écrire pour éviter l'ennui, dont j'ai toujours eu grand'peur. Vous connaissez le reste.

« J'ignore ce que la Providence me réserve encore, mais je vous assure, mon ami, ajouta Florian dans un accès de mélancolie subite, comme il lui en prenait souvent, que je voudrais retourner vieillir et mourir dans les beaux vallons où je suis né, et reposer sous le grand alisier où les bergères du village se rassemblent pour danser le dimanche. Je voudrais que les enfants, après leurs jeux, y jetassent leurs bouquets effeuillés, et que les bergers fussent quelquefois attendris en lisant cette inscription sur mon tombeau :

Dans cette demeure tranquille
Repose notre bon ami ;
Il vécut toujours à la ville,
Et son cœur fut toujours ici.

Depuis longtemps le libraire ne prenait plus de notes. Il écoutait de toutes ses oreilles, — les oreilles d'un libraire qui entrevoit un gros succès.

— Monsieur le chevalier, fit-il, ce ne sera pas moi qui écrirai votre vie, ce sera vous. Ne vous en défendez pas. Seulement, au lieu d'en faire une préface, vous en ferez un volume. Il y a là tout un roman. Je vois cela d'ici : un joli volume in-12, avec couverture rose : *Mémoires de M. le chevalier de Florian*. Toutes les femmes se les arracheront, et ce sont les femmes qui font le succès. Nous en vendrons dix mille exemplaires.

— Je ne veux pas publier mes mémoires : c'est une idée fixe.

— Oh !... Et pourquoi donc? Tout le monde publie les siens. Est-ce que vous êtes bien décidé?

— Très-décidé.

— Eh bien, si vous en faisiez un roman. Voyez-vous, il y a là tous les éléments de succès : le voyage à Ferney, la vie de page, les aventures de l'école de Bapaume, les duels, la prison, que sais-je encore? Jetez des noms espagnols sur tout cela, et écrivez sur la couverture : *Mémoires d'un jeune Espagnol*.

— C'est une idée, dit Florian, qui mettait tout à la sauce de l'Espagne.

— Une idée excellente, — excellente pour vous et pour moi.

Et battant le fer tandis qu'il était chaud, le libraire se mit à développer les avantages de son projet et à déployer une telle éloquence que, une demi-heure après, il partait en emportant la promesse de Florian. Mais la mort prématurée de celui-ci devait l'empêcher de la tenir jus-

qu'au bout. Les *Mémoires d'un jeune Espagnol*, inachevés, furent trouvés dans ses papiers, et publiés seulement dans les premières années de ce siècle.

« J'ignore ce que la Providence me réserve encore, » disait Florian, et il ne s'en doutait guère en effet. On entrait alors dans la Révolution. Il avait publié ses *Fables* en 1792 ; en 1793, le Comité de salut public le faisait arrêter comme gentilhomme. Ce coup l'atterra. De sa prison, il écrivit sa défense et son apologie à un *citoyen représentant*. Il rappelait qu'il avait failli être mis à la Bastille pour ses premiers vers : *Voltaire et le serf du mont Jura;* qu'il avait professé les opinions les plus libérales dans le onzième livre de *Numa* et sa fable des *Singes et le Léopard;* qu'il avait commandé trois ans une garde nationale. Il ajoutait : « Un fabuliste, un berger, le chantre de *Galatée et d'Estelle* peut-il commettre des crimes? peut-il seulement en concevoir?... La fauvette qui chantait auprès des marais de Lerne, lorsque Hercule combattait l'hydre, n'excita point la colère du héros libérateur. Peut-être même, après la victoire, l'écouta-t-il avec bienveillance. » Mais le chalumeau de Némorin n'était pas fait pour séduire le Comité de salut public ; on le laissa en prison, et sans le 9 thermidor, qui le délivra, peut-être fût-il mort sur l'échafaud. Il se retira à l'Orangerie de Sceaux, mais le chagrin et l'effroi avaient miné sa vie. Il ne fit plus que languir, et le 13 septembre 1794 il s'éteignait doucement, avant d'avoir atteint sa quarantième année.

IX. — JEAN-FRANÇOIS CAILHAVA D'ESTANDOUX.

(Élu en 1797.)

Cailhava a été célèbre ; aujourd'hui il est à peine connu. Pendant quarante ans, il encombra le Théâtre-Français et la Comédie italienne des produits de sa verve méridionale. Venu à Paris, à la suite d'un succès de province, grâce auquel les Toulousains l'avaient proclamé l'espoir de Thalie, il vit sa première pièce refusée par les comédiens français, fit recevoir les deux suivantes par les acteurs, mais non par le public, qui le traita rudement, et, sans se décourager, revint à la charge avec *la Maison à deux portes ou le Tuteur dupé*, qui eut un tel succès, que le parterre enthousiaste demanda l'auteur à grands cris, et se le fit exhiber sur la scène. A partir de ce moment, la verve inépuisable de Cailhava multiplia les pièces avec des succès divers, et, en 1777, il donna une grande comédie de caractère, qui est restée son chef-d'œuvre : *l'Egoïsme*.

Cailhava était Gascon, Gascon classique et de la vieille roche. Il professait un véritable culte pour Molière, qu'il affichait la prétention de ressusciter dans ses ouvrages. Il avait osé refaire en un acte *le Dépit amoureux* du grand poëte comique, tentative qui prouvait plus de présomption que de respect, et souleva un orage d'opposition auquel il ne s'attendait pas. Aussi, comme pour mieux se poser sans doute en légitime héritier de Molière, il portait une dent de l'auteur du *Misanthrope* enchâssée dans une bague, les plaisants prétendaient que c'était une dent de Molière contre lui. Une brouille avec l'acteur Molé, qui était encore plus glorieux que Cailhava, lui ferma momentanément les portes de la Comédie-Française : il en profita pour publier des ouvrages didactiques sur le théâtre, où il s'attache toujours à rendre à Molière un hommage qui est poussé jusqu'à une sorte de fanatisme. Il eut aussi à supporter les attaques de nombreux ennemis, surtout de La Harpe et de Palissot, qui l'accablèrent de sarcasmes.

Dans sa vieillesse, Cailhava fut l'objet des bienfaits du gouvernement impérial. Il vécut jusqu'à l'âge de quatre-vingt-deux ans, entouré de soins délicats par sa fille, qui n'avait pas voulu se marier pour mieux se consacrer tout à lui. Il mourut à Sceaux, où sa tombe touche à celle de Florian, comme s'il avait voulu être réuni dans la mort à celui dont il avait été le successeur à l'Académie.

X. — JOSEPH MICHAUD.

(Élu en 1814.)

Le nom de Michaud est resté attaché à deux ou trois monuments littéraires qui le sauveront de l'oubli : l'*Histoire des croisades*, la *Collection des Mémoires pour servir à l'histoire de France* et la *Biographie universelle*. Quelques amateurs se souviennent encore du *Printemps d'un proscrit*, petit poëme dans le goût de Delille, publié au sortir de la Révolution, et que tout le monde lut, dit l'auteur lui-même, parce que c'était l'histoire de tout le monde.

On prétend que les futures destinées littéraires de Michaud avaient été prévues dès le collége, et qu'un professeur, charmé d'une de ses compositions, lui dit un jour : « Vous voulez donc être de l'Académie ! » Les biographes ne sont pas assez avares de ces innocents pronostics. Quoi qu'il en soit, au sortir du collége, il ne sembla pas prendre d'abord le chemin de l'Académie, car il entra en qualité de commis chez un libraire de Lyon. Les premiers excès de la Révolution le pénétrèrent d'horreur, et il résolut aussitôt de se rendre à Paris pour y consacrer à la défense de la monarchie une plume qui ne s'était encore fait connaître que par d'agréables essais. En ce temps-là, les chemins de fer n'étaient pas inventés ; Michaud fit le voyage, au cœur de l'hiver, dans une patache assez mal close, et il y gagna un gros rhume de poitrine, dont les suites le firent souffrir toute sa vie.

Dès lors commencent pour Michaud les luttes actives du journalisme, les périls et les proscriptions. Il vit plus d'une fois brûler dans les feux de joie populaires des exemplaires de son journal, *la Gazette universelle*, que la foule eût volontiers remplacés par le gazetier. Néanmoins, il traversa la Terreur sans encombre, et, en 1794, il fonda *la Quotidienne*. Le 13 vendémiaire faillit lui coûter la vie. S'étant réfugié du côté de Chartres sous le toit d'un ami, raconte M. Poujoulat, qui fut son collaborateur, il fut arrêté et conduit à Paris entre deux gendarmes à cheval. On l'emprisonna aux Quatre-Nations, aujourd'hui le palais de l'Institut. Le conseil militaire chargé de le juger siégeait au Théâtre-Français. En traversant le Carrousel pour se rendre au tribunal, son entrain et sa gaieté réussirent si bien auprès des gendarmes qui le conduisaient qu'il se débarrassa d'eux, à l'aide d'un déjeuner chez un traiteur. On le condamna à mort par contumace. Séduire des gendarmes républicains, voilà, certes, un exploit qui rappelle Orphée charmant Cerbère, et, en pareil cas, nous conseillerions à nos lecteurs de ne pas trop s'y fier. Après l'établissement du Directoire, Michaud reprit la plume et fit si bien, qu'il figura sur la liste des proscrits du 18 fructidor. Il ne revint à Paris, sous le Consulat, que pour se faire emprisonner au Temple par de nouveaux écrits royalistes, ce qui ne l'empêcha pas, plus tard, de célébrer le mariage

de Napoléon avec Marie-Louise, et de s'unir à la multitude de poëtes qui chantèrent la naissance du roi de Rome, — concession politique, qui dut fort coûter à son royalisme.

Michaud entra à l'Académie en même temps que les alliés entraient en France, et les circonstances ne permirent pas qu'il y eût une séance de réception. La seconde Restauration lui valut une place de député, où il brilla moins qu'à *la Quotidienne*, — et le titre de lecteur du roi. Mais nous n'avons pas à le suivre dans sa carrière publique, et le peu d'espace qui nous reste nous force même de nous en tenir à cette trop rapide esquisse d'une vie si bien remplie. Honnête homme, cœur loyal, caractère indépendant, intelligence élevée, Michaud fut un écrivain plein de goût, dont les travaux historiques surtout méritent la plus grande estime. C'était, en outre, un homme de beaucoup d'esprit, un causeur charmant, et, quand il le voulait, un railleur et un polémiste redoutable : il le prouva dans quelques pamphlets et plus d'un article. Né en Savoie comme les de Maistre, il est de ceux qui semblaient avoir, depuis longtemps, préparé l'annexion à la France de ce pays, français par les mœurs, les idées et le langage, avant de le devenir par un traité politique.

XI. — MARIE-JEAN-PIERRE FLOURENS.

(Élu en 1840.)

M. Flourens appartient beaucoup plus aux sciences qu'aux lettres. Par ses travaux sur la physiologie, l'anatomie, la phrénologie, ses recherches sur les propriétés et les fonctions du système nerveux, ses expériences sur l'encéphale, la formation des os, le mécanisme de la rumination et de la respiration, etc., il a conquis sa place à côté des Cuvier et des Geoffroy Saint-Hilaire, au premier rang des savants qui honorent le plus une époque et un pays. Mais le seul énoncé, si incomplet qu'il soit, des principales matières sur lesquelles s'est exercé le génie scientifique de M. Flourens, justifiera amplement un pauvre profane, tel que moi, de ne point me hasarder à le suivre sur ce terrain. Il est, toutefois, un livre de M. Flourens qui a rendu son nom presque populaire, celui qu'il a intitulé : *De la longévité humaine et de la quantité de vie sur le globe*, où il prouve que l'âge mûr commence à peine à soixante ans, et que c'est de notre faute si nous ne devenons pas tous centenaires. Cette théorie consolante a rempli d'enthousiasme pour M. Flourens ces pauvres Parisiens délabrés, qui avaient cru jusqu'alors qu'un tiers de siècle était la moyenne de la vie de l'homme. L'illustre savant, qui porte avec vigueur sa verte virilité de soixante-huit ans, doit maintenant achever sa démonstration en prêchant d'exemple, comme l'hygiéniste italien Cornaro, qui, après avoir écrit un traité sur l'art de vivre longtemps, mourut dans sa centième année, par accident.



Portrait de M. Flourens, d'après une photographie de Sabatier Blot. Dessin de L. Breton.

Élu membre de l'Académie des sciences en 1828, et secrétaire perpétuel de la même Académie en 1833, M. Flourens fut successivement chargé du cours d'histoire naturelle au Collége de France, du cours d'anatomie comparée au Jardin du Roi et des fonctions de pro-

fesseur titulaire au Muséum. En 1838, le département de l'Hérault le choisit pour son député ; en 1846, il fut nommé pair de France. Suivant une tradition consacrée, l'Académie française, qui aime à se compléter par l'adjonction de quelques membres de l'Académie des sciences, choisis parmi ceux qui se recommandent le plus par leur talent d'écrivain, l'appela dans son sein en 1840, comme elle avait déjà fait pour Cuvier, et comme elle allait bientôt le faire aussi pour Biot : il avait mérité cet honneur, et il le justifia davantage encore, surtout par les éloges historiques des savants les plus illustres, prononcés par lui en sa qualité de secrétaire de l'Académie des sciences.

M. Flourens a retrouvé le secret de Buffon : il fait en particulier pour l'anatomie et la physiologie ce qu'Arago a si bien fait lui-même pour l'astronomie, c'est-à-dire qu'il sait vulgariser les résultats de ses recherches les plus spéciales, et les mettre à la portée de tous, en les parant des charmes d'un style clair, élégant et simple.

VICTOR FOURNEL.

POÉSIES ET MÉLANGES.

LA MOISSON.

L'étoile du berger brillait encor au ciel,
L'essaim paisiblement dormait près de son miel
Entre ses larves d'or, dans ses mille alvéoles,
Et les belles-de-nuit, entr'ouvrant leurs corolles,
Recevaient la rosée aux brillantes couleurs,
Et buvaient doucement ce lait divin des fleurs.
Tout reposait en paix ! Le crépuscule sombre
Enveloppait les prés et les bois de son ombre.
Pas le moindre coup d'aile ou le plus petit bruit
Ne troublait dans les champs le calme de la nuit.
On n'entendait au loin que la voix du feuillage,
D'heure en heure, le son du beffroi du village,
Quelques coassements sur le bord d'un ruisseau,
Une chauve-souris volant sous un arceau
Ou les sourds grognements d'un chien en vigilance,
Puis tout rentrait bientôt dans un morne silence.
Soudain le coq chanta. Son franc coquerico
Dans toute basse-cour vint chercher un écho ;
La poule en son réduit gloussa, battit d'une aile ;
La pie ouvrit un œil, la blanche tourterelle
Roucoula doucement, et, quand tout fut fini,
Chacun se renfonça dans le creux de son nid !

Seul Bonhomme, étendant ses bras, ses mains calleuses,
Et posant sur le sol ses jambes musculeuses,
Quitta son dur grabat, endossa son sarreau,
Réveilla tous les siens et sortit du hameau !

Il marchait le premier. Cinq garçons, une fille
Et sa femme Lison composaient sa famille.
Tout cela grand et fort, robuste, bien portant,
Les yeux à peine ouverts, mais tous le cœur content,
Allaient l'un après l'autre au milieu de la plaine,
L'un portant un pain bis, l'autre une gourde pleine ;
Le plus petit la serpe et le plus grand la faux,
Et tous les sept, enfin, quelque outil sur le dos,
Commencer la moisson.

Après une grande heure,
Bonhomme s'arrêta « Qu'ici chacun demeure,
Nous avons deux arpents à faucher aujourd'hui,
Dit-il, voici le champ. Déjà la lune a fui,
Il faut que le soleil nous retrouve à l'ouvrage ;
Allons, vite habit bas, mes enfants, et courage... »
En entendant ces mots, tous se sont redressés ;
Les sillons sont choisis, les bras sont retroussés,
Et le père, plaçant sa famille à sa gauche,
Donne l'exemple à tous, courbe son corps et fauche !
Les pieds dans la rosée et la faucille en main,
A travers les épis ils se font un chemin,
Retrouvant du courage et des forces nouvelles
En voyant les sillons se couvrir de javelles ;
Nul ne songe à se plaindre, et ce rude labeur
Fait couler sur les fronts une noble sueur.
Le jour paraît alors, et tous, la tête nue,
Regardant le soleil se dresser dans la nue,
Leurs outils dans les mains, le bonheur dans les yeux,
Ils semblent rendre grâce au souverain des cieux ;
Ils enflent leurs poumons des senteurs de la plaine,
Font, le sein haletant, bruire leur haleine,
Et, chassant bravement cet instant de repos,
Reprennent leur travail plus forts et plus dispos !

Vers le milieu du jour, on apporte la cruche,
Le pain, les fruits, le miel qu'on a pris à la ruche ;
On s'assied sous un chêne, et, l'appétit aidant,
A ce repas frugal on mord à belle dent.
Mais un moment après, de nouveau la famille
Se dresse sur ses pieds et reprend la faucille !

Jusqu'à la nuit tombante on les voit dans les prés
Courber sous le soleil leurs visages cuivrés ;
Puis quand le crépuscule étale au loin ses ombres,
Quand on entend le vent mugir dans les bois sombres
Quand le lièvre en son gîte est rentré doucement ;
Quand au fond des halliers rêvent paisiblement
Le vieux cerf, le renard plein de matoiserie,
Bonhomme lentement rentré à la closerie,
Soupe à peine, se couche, et cinq heures après
Recommence sa tâche et retourne aux guérets !

Enfin, lorsque les blés sont couchés par la plaine,
Les rudes travailleurs semblent reprendre haleine ;
Le grain sèche au soleil, mûrit sous ses rayons,
Et la gerbe est formée au milieu des sillons.
Puis la charrette passe, où tous, d'une main ferme,
Entassent les dizeaux, que suivent à la ferme
Quelques gars vigoureux et de pauvres glaneurs.
Lors, faisant admirer à tous les moissonneurs
La récolte qui part : « Enfants, leur dit le père,
Quel homme peut atteindre aux produits de la terre ?
Non, jamais citadin, jamais agioteur,
Jamais poëte, artiste, artisan, inventeur,
Jamais aucun mortel, fût-il roi des deux mondes,
Ne pourra comme nous, avec nos mains fécondes,
Malgré tous ses talents, ses trésors, son pouvoir,
Tirer un grain de blé de l'or de son tiroir.

La terre, tout est là ; tout en sort; tout y rentre ;
De cette immensité c'est le cœur, c'est le centre ;
Enfants, bénissez-la, cultivez-la toujours,
Et devant ces épis, produit de nos labours,
Qui fourniront demain au pauvre prolétaire
Le pain bis, le pain blanc aux heureux de la terre,
Inclinons-nous, et tous, levant vers Dieu les mains,
Soyons fiers, mes enfants, de nourrir les humains ! »

ARMAND DUBARRY.

LE RUISSEAU BOURGUIGNON.

Il est dans la Bourgogne un petit filet d'eau
Qui tombe des rochers et glapit sur la mousse ;
Sur ses bords le jasmin s'entrelace au bouleau,
Le menyanthe y fleurit et le muguet y pousse !...

Lorsque le mois de mai revient dorer les champs,
On voit de tous côtés et d'un essor rapide
Les oiseaux accourir vers la source limpide,
Butiner sur la rive et mêler leurs doux chants
Au murmure du flot qui s'en va par la plaine,
Capricieux et frais, jusqu'au fleuve prochain,
Sur son lit de cailloux gazouillant ce refrain
En léchant dans sa course et lis et marjolaine :

Il est dans la Bourgogne un petit filet d'eau, etc.

Au milieu du ruisseau se trouve un gai moulin
Qui toujours jase, jase et jamais ne s'enroue ;
On entend dans les prés les tic tac de sa roue
Quand il moud le blé mûr ou qu'il blanchit le lin.
Un pauvre, un voyageur frappe-t-il à sa porte,
Elle s'ouvre aussitôt, et quand le lendemain
Il s'en va reposé poursuivant son chemin,
L'écho redit ce chant que le vent au loin porte :

Il est dans la Bourgogne un petit filet d'eau, etc.

Souvent les fiancés viennent sous ses buissons
Se jurer à genoux des amours éternelles,
Et l'on n'entend alors sous les vertes tonnelles
Que des soupirs mêlés à la voix des pinsons !
Quelques instants après, à travers les futaies,
On les voit s'en aller tous les deux, pas à pas;
L'une baisse les yeux, dit : « Je t'aime, » tout bas;
L'autre chante, en cueillant les noisettes aux haies :

Il est dans la Bourgogne un petit filet d'eau, etc.

Quand un jeune marin, fils de la Côte-d'Or,
Sur sa corvette grise au loin vogue sur l'onde
Des côtes de la France aux îles de la Sonde,
Ou du Coromandel au triste Labrador,
Monté sur les haubans ou dans la grande voile,
Il admire, en priant, le grand œuvre de Dieu ;
Mais il pense au pays, jette au vent un adieu,
Et murmure, en suivant dans le ciel une étoile :

Il est dans la Bourgogne un petit filet d'eau
Qui tombe des rochers et glapit sur la mousse ;
Sur ses bords le jasmin s'entrelace au bouleau,
Le menyanthe y fleurit et le muguet y pousse !...

ARMAND DUBARRY (1).

(1) De l'Odéon; le même qui joue avec tant de talent le docteur dans *Macbeth*, et qui fait applaudir *la Fumée d'un cigare* et le *Musée des Familles* chez Mme Erard, chez Rossini, chez la comtesse d'A..., chez Mlle B..., chez Mme T. D..., chez Mme Orfila, etc.; prosateur aussi, qui nous donnera bientôt, ici même, *l'Histoire anecdotique de la comédie de société.*

L'HOMME HEUREUX. MORALITÉ.

Un roi (je ne sais pas de quel pays au juste,
Mais ce n'est pas le roi du pays d'Yvetot)
S'ennuyait. — Vainement on l'appelait très-haut,
Et très-puissant, et très-auguste,
Il s'ennuyait... mais à périr !
Jamais destin fut-il plus lamentable,
Et comprenez comme il devait souffrir :
Coffres pleins d'or, vins exquis, bonne table,
Courtisans amoureux surtout de ses défauts,
Copiant tout de lui, ses tics et sa moustache,
Tour à tour, à son gré, voltairiens ou dévots,
Et l'échine en cerceau, qu'il rie ou qu'il se fâche.
Sa Majesté
Avait, ma foi, de plus, une femme charmante,
Possédant à souhait esprit, grâce, beauté,
Et même humeur accommodante !...
Rien n'y faisait. — On convoqua savants,
Magnétiseurs et charlatans,
Et docteurs les plus disparates,
Allopathes, homœopathes...
Ils y perdaient leur peine et leur latin :
Le mal était de plus en plus certain.
Alors vint un vieillard, de grande renommée,
Qui, pour rendre le calme à la reine alarmée,
Dit : « Que d'un homme heureux le roi, votre mari,
Revête la chemise... et vous l'aurez guéri ! »
Vite, chacun se met en quête
Pour voir réussir la recette.
On le découvre enfin, ce sujet précieux
Qui doit sauver le prince soucieux
Et raffermir sa raison compromise.
— Tu vas, lui dit le roi, me vendre ta chemise !...
— Moi, répond l'homme heureux en reculant d'un pas,
Hélas ! pardonnez-moi, sire, je n'en ai pas !...

EUG. TOURNEUX.

LES COURS DE M. ET DE Mme O. LESCURE.

ÉDUCATION MORALE ET INTELLECTUELLE.

Nous avons assez déploré ici la mort prématurée de M. Colart (1), l'éminent professeur des *Cours encyclopédiques*, pour nous réjouir de l'ouverture, au centre de Paris, d'une école de famille, capable des mêmes services et digne des mêmes succès que celle de notre ami. Homme et femme du monde accomplis, éducateurs et instituteurs de premier ordre (nous les avons jugés à l'œuvre), M. et Mme O. Lescure ont tout ce qu'il faut pour remplir avec honneur, près des gens comme il faut et de leurs enfants, le difficile et vaste programme de l'enseignement moral et intellectuel : leçons élémentaires, leçons de différents degrés, sciences et histoire, langues et littérature, *lectures et entretiens*, etc. Notez bien ces deux choses si négligées, si oubliées dans nos colléges et nos pensions ! On y apprend tout, hélas ! excepté à lire et à dire utilement et agréablement. M. Lescure lit et dit à merveille ; nous l'avons entendu devant les plus sévères auditoires, charmés par son geste, sa parole et son action, notamment aux vendredis de Mme la présidente B.-C... Il enseignera tout à la fois, à ses élèves, à bien savoir, à bien penser, à bien retenir, à bien parler, à bien comprendre les autres et à se bien faire comprendre eux-mêmes. N'est-ce pas là toute l'éducation ?

PITRE-CHEVALIER.

(1) L'ancien instituteur du duc de Bordeaux, le premier élève de l'abbé Gaultier,— continué aujourd'hui à Londres par son fils.

L'ANNONCE DU PRINTEMPS.

LE JARDIN D'ACCLIMATATION. LA SERRE DE COURTOIS.

Chaque année, à la veille du printemps, la Société d'acclimatation s'assemble à l'Hôtel de ville, et y expose solennellement ses victoires et ses conquêtes. C'est là que nous avons recueilli, de la bouche savante et diserte de M. Drouyn de Lhuys, en 1861, l'histoire complète des produits acclimatés, et en 1862, l'histoire des basses-cours anciennes et modernes. Cette année, le noble président, redevenu ministre, n'en a pas moins animé la séance d'un discours intéressant sur la laine, la soie et le coton, — le coton, qui bouleverse aujourd'hui les deux mondes! Le *Musée des Familles* devant publier bientôt la *Monographie anecdotique du coton,* nous nous bornerons à signaler le tableau pittoresque et curieux, tracé par M. Rufz de Lavison, de l'aquarium du jardin du bois de Boulogne.

Ce jardin est plus que jamais le rendez-vous des Parisiens et des étrangers attirés par le soleil, par les fleurs, par les plantes, par les animaux, par les poissons et les merveilles de l'Océan.

Nous y referons bientôt une promenade à la plume et au crayon, sous la conduite des aimables directeurs, qui réalisent de mieux en mieux le rêve de leur illustre fondateur, I. Geoffroy Saint-Hilaire.

Le printemps éclate dans les serres en attendant qu'il éclose en plein ciel. Et son rayon le plus pur et le plus vif, son sourire le plus radieux et le plus charmant est toujours au faubourg Saint-Antoine, dans la chaumière féerique de Courtois-Camellia. Ce sobriquet, inventé par Alph. Karr, s'il nous en souvient, restera, dans l'histoire des fleurs, à cet horticulteur-artiste par excellence. C'est chez lui que nous préparons la notice et le portrait si inconnu et si merveilleux de la rose de la Chine et du Japon, de la conquête du Père Camelli, de la plante qui est devenue en Europe le symbole et le signe du luxe, de la mode et de la beauté.

Hélas, notre portrait sera, pour la collection Courtois, — unique au monde, — celui d'un ami qui va nous quitter peut-être, et pour jamais! Nous avons frissonné en apprenant que cette forêt de camellias, réunie depuis soixante ans par MM. Tamponnet et Courtois, avec tant de labeurs, de soin et d'argent, avec tant de goût, de science et de style (ces jardiniers-là sont de grands peintres et de grands écrivains), que ces legs sacrés des collections impériales de la Malmaison, que ces souvenirs historiques de Joséphine et de Marie-Louise, vont être mis en vente, — lacérés peut-être aux enchères (Dieu nous en préserve!) à la fin d'avril prochain, après la floraison de 1863, — plus admirable que jamais, comme pour augmenter nos terreurs et rendre notre perte irréparable. Espérons qu'un établissement de l'Etat, ou du moins quelque amateur français assez riche et assez bien inspiré, conservera à Paris ces chefs-d'œuvre de la nature et de l'art, et les sauvera d'une dispersion qui serait une calamité dans son genre.

La serre de Courtois est aux camellias ce qu'est le salon carré du Louvre aux écoles de peinture.

Allez du moins la contempler dans sa splendeur suprême, comme vous iriez au musée des tableaux, — s'il devait se démolir et se vendre dans deux mois.

P.-C.

ÉTUDE SUR LES COULEURS, PAR CHAM.

LE NOIR.



— Ah! mon Dieu! qu'il est noir! il va salir tout l'intérieur de ma cheminée.

LE BLANC.



Pierrot reçoit tous les soirs de 8 heures à minuit.

DICTIONNAIRE PHILOSOPHIQUE ET MORAL.

LE MOT RECEVOIR (1).



Le mot *Recevoir*. Composition de Sauvageot. (1) Voyez le mot *Donner*, livraison de janvier dernier, p. 128.

L'AMÉRIQUE TELLE QU'ELLE EST.

VOYAGE ANECDOTIQUE DE MARCEL BONNEAU, RACONTÉ PAR OSCAR COMETTANT.

VIII. Départ de New-York.—Les steamboats.— Premier essai de navigation à vapeur sur l'Hudson. — *Le Savannah* à Liverpool. — Hoboken. — Le fort Lee. — Les Palissades. — Manhatanville. — Prudent avertissement. — Highbridge. — Fort Washington. — Spuyten Daniel creek.— Sunny Side. — Mer de Jappan. — Sing-Sing, prison d'Etat. — L'école militaire de West-Point. — Monument commémoratif en l'honneur de Kosciusco. — Quelques mots sur sa vie. — Le fort Putnam. — La trahison d'Arnold. — Albany. — Les cochers de fiacre. — Comment on débarque. — Le chemin de fer d'Albany à Buffalo. — Le chasse-vache. — Une station imaginaire. — Buffalo. — Nous arrivons aux chutes du Niagara.

Rien de plus beau, de plus riche et de plus commode aussi que les steamboats qui font le trajet de l'Hudson. Ce sont de véritables palais flottants éclairés au gaz, qui vous portent de New-York à Albany (150 milles) pour la minime somme de cinq francs en huit ou neuf heures. Au départ, le coup d'œil est des plus animés. Le pont du navire et les larges balcons qui le couronnent sont chargés régulièrement de quatre à cinq cents voyageurs qui saluent gaiement les amis moins privilégiés, forcés de rester à New-York pour leurs affaires. A un signal donné, le bateau, comme un cygne gigantesque dont il a la grâce avec la blancheur immaculée, s'éloigne, lentement d'abord, en battant avec précaution et mesure l'eau de ses larges palettes de fer. Bientôt il est au large et glisse sur la belle et profonde rivière, à raison de seize à vingt milles à l'heure. Des deux côtés de la rive, nous voyons des curieux armés de longues-vues qui regardent passer le steamboat, dont l'avant creuse son lit avec tant de force et de vitesse, qu'il soulève une colonne d'eau de huit à dix pieds de haut. C'est l'humide éclaireur de cette divinité aquatique.

J'ai dit qu'on avait comparé l'Hudson au Rhin. Certains Européens trouvent que c'est faire trop d'honneur à l'Hudson : — Sans doute, disent-ils, l'œil est partout ravi des beautés et des surprises de la nature dans ce délicieux parcours de New-York à Albany, mais on n'y voit point, comme sur le Rhin, ces ruines féodales auxquelles s'attachent tant de légendes tendres ou tragiques.

C'est vrai, l'Amérique est un pays nouveau, et son histoire ne se lit point sur des ruines. La sombre et cruelle féodalité n'a point passé par là, et le nouveau monde, fils de l'ancien, a pu recueillir de l'Europe le progrès et la civilisation, née péniblement de ce côté du globe comme l'aurore d'un beau jour après les nuits longues et ténébreuses du moyen âge.

Mais si l'Hudson n'a été le témoin d'aucune histoire de chevalier, il rappelle les luttes suprêmes du génie de Fulton, dotant le monde de la plus grande des inventions modernes, la navigation à vapeur. Cela vaut bien une légende. Quel voyageur n'est pas impressionné en parcourant ces eaux où, pour la première fois, malgré les malveillants, les incrédules et les sots, Fulton, monté sur le premier bateau à vapeur, fit à la science la solennelle démonstration de son principe ! En effet, le premier voyage accompli par le premier bateau à vapeur fut de New-York à Albany, et nous contemplâmes avec émotion et recueillement l'endroit même où eut lieu le premier tour de roues du navire, dont l'influence incalculable allait si profondément modifier les destinées de l'humanité tout entière.

Quel jour que celui où Fulton fit cet essai devant la ville de New-York tout entière, qui s'était portée sur le port ! Il n'a eu d'égal, dans l'histoire de la civilisation, que le jour où Gutenberg tira de son atelier le premier livre imprimé, la fameuse Bible en latin dite *aux quarante-deux lignes*.

Les péripéties de ce jour à jamais mémorable nous ont été transmises par Fulton lui-même dans une lettre qu'il écrivit à un ami.

Lisons ces lignes curieuses qui sont aussi un enseignement salutaire, une sorte de leçon de morale et de philosophie.

« Lorsque j'entrepris, dit l'inventeur, la construction de mon premier steamboat, le public de New-York regarda mon projet avec indifférence ou mépris. Certaines personnes, et des plus savantes, me traitèrent de visionnaire ; d'autres ne craignirent pas de m'accuser de charlatanisme. Mes amis seuls m'encourageaient ; encore laissaient-ils percer leur incrédulité. A la vérité ils écoutaient patiemment mes explications, mais d'un air distrait et complétement dénué de conviction. Souvent je me mêlais aux groupes des passants. Là je pouvais recueillir les opinions dont mon bateau était l'objet. Quelques-uns demandaient de quel usage sérieux pourrait être cette nouvelle et étrange machine, bonne tout au plus pour amuser les badauds. D'autres en parlaient avec mépris. Beaucoup en riaient et tous appelaient mon invention une folie. Malgré tout, mon bateau fut construit et le jour de l'épreuve arriva. On peut penser si mes sensations à ce moment durent être vives ! J'avais prié plusieurs amis de monter à bord pour être témoins du succès de mon premier voyage. La plupart acceptèrent, mais il était évident pour moi qu'ils ne le faisaient que par amitié ; en effet, ils paraissaient mécontents de partager ma déconvenue, car ils ne pensèrent pas un instant que ce pût être un triomphe. Je sais très-bien qu'on avait le droit de douter de mon succès ; la machine était nouvelle, et beaucoup de ses parties avaient été construites par des ouvriers qui n'y entendaient absolument rien ; on pouvait raisonnablement s'attendre à quelque déboire. Cependant moi j'étais confiant.

« Le moment arriva de donner l'ordre du départ. Mes amis étaient groupés sur le pont. Ils semblaient en proie à une anxiété mêlée de crainte ; tous étaient silencieux, tristes même. En les voyant ainsi, je fus près de regretter d'avoir entrepris mon œuvre. Mais tout mon courage me revint quand le signal fut donné de mettre en marche le bateau.

« Il marcha, mais au bout de quelques instants il s'arrêta court.

« Alors, au silence qui avait régné jusque-là succédèrent des murmures de mécontentement. J'entendis des phrases dans le genre de celle-ci : « Je vous l'avais bien « dit, cela n'a pas le sens commun. » Ce fut un terrible moment et un moment décisif. Je montai sur une plate-

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

forme, et demandai la parole. Quand le silence fut rétabli : « Je sais, leur dis-je, la cause de l'arrêt subit ; si vous « voulez attendre tranquillement une demi-heure, je m'en- « gage à continuer le voyage, ou bien j'abandonne à ja- « mais mes projets. » On m'accorda une demi-heure. Je descendis dans la machine, et je ne fus pas longtemps à m'apercevoir que ma nouvelle tribulation était causée par deux pièces mal ajustées. On y remédia immédiatement ; le bateau reprit sa marche et atteignit enfin Albany!... Malgré cela, l'entêtement du public et surtout des savants persista ; ne pouvant nier que mon bateau avait marché de New-York à Albany, on soutint qu'il ne marcherait pas de cette dernière ville à la première. Au bout de toutes les discussions il y avait cette question posée : De quelle utilité pourra jamais être un semblable bateau ?... »

On frémit quand on pense aux périls qui environnaient Fulton dans cette épreuve décisive. Une crainte rétrospective s'empare de vous à cette idée que, si les mécontents n'eussent pas accordé la demi-heure de répit sollicitée par l'inventeur, sa découverte se trouvait peut-être à jamais perdue.

Le problème était résolu, que bon nombre de personnes le considéraient encore comme insoluble.

Il fallut pourtant céder à l'évidence, mais certains savants tout en voulant bien reconnaître la *possibilité* de la navigation des bateaux à vapeur sur les rivières et dans les fleuves, quand déjà des centaines de ces bateaux les sillonnaient en tous sens, déclarèrent que jamais un steamer ne traverserait l'Océan. Cette opinion de certains savants américains était partagée par certains autres savants européens, qui écrivirent à ce sujet de forts beaux rapports, ma foi ! Or, pendant qu'ils écrivaient ces rapports, un trois-mâts barque, le *Savannah*, du port de trois cent quatre-vingts tonneaux, muni d'une machine horizontale, partait de Savannah (Géorgie) le 26 mai 1819 en destination de Liverpool. Après une navigation de vingt-cinq jours, durant lesquels la machine n'avait fonctionné que pendant dix-huit, le *Savannah* arriva en vue des côtes d'Angleterre. Ne craignant plus de manquer de combustible, le capitaine ordonna de serrer toutes les voiles et de chauffer à toute vapeur. Quelle entrée ! La vue de ce nouveau bâtiment, venant du large sans aucune voile, excita la plus vive admiration en Angleterre. Comme le *Savannah* remontait le canal Saint-Georges, le commandant d'une division anglaise, voyant venir à lui un navire à sec de toile et couronné d'une épaisse fumée qui paraissait s'échapper de la mâture, crut à un incendie, et, après avoir mouillé dans ses eaux, envoya deux pirogues à son secours ; mais, dès qu'il eut reconnu son erreur, il se rendit lui-même le long du bord du steamer pour examiner plus attentivement cette merveille. A l'entrée des docks de Liverpool, le bateau fut reçu avec des hourras d'enthousiasme, et le capitaine se vit fêter par tous les corps constitués de la ville.

— Et les savants ? me demanderez-vous.

Les savants ne s'émurent pas pour si peu. Ils écrivirent de nouveaux rapports plus admirables encore que les premiers, pour appuyer par différents autres calculs leur opinion restée invariable. Un de ces savants endurcis écrivait encore à New-York, il n'y a guère plus d'une dizaine d'années, pour démontrer que la navigation à vapeur ne serait jamais admise pour les grandes traversées.

Cela me rappelle un joli mot. Un Français, de ceux qui n'auraient pas inventé le vaudeville — il y en a — et qui de plus n'était jamais sorti de son village, se trouva, par la magie de la vapeur, transporté en quelques heures dans la capitale des Iles-Britanniques. « Quelle langue abominable que cette langue anglaise, dit-il ; ça ne prendra pas. »

Je reviens à notre voyage.

En quittant le quai, nous passons devant Hoboken, sorte de gros bourg situé en face de New-York, et que l'on peut considérer comme l'un des faubourgs de cette ville avec Brooklin, qui lui fait vis-à-vis sur la rivière de l'Est. Hoboken est surtout très-fréquenté dans le temps des chaleurs, qui sont parfois insupportables dans la cité impériale quand la brise de mer ne vient pas la rafraîchir. On trouve à Hoboken de beaux ombrages, une pelouse, et des avenues d'arbres gigantesques auxquelles on a donné le nom de Champs-Élysées. Pour la valeur d'un *cent* (cinq centimes) le bourgeois de New-York monte sur un *ferryboat* qui le conduit à Hoboken, où se trouve un café en plein air renommé pour son *lager beer*. Les habitués de cet établissement se comptent par centaines, et c'est un plaisir que de voir de cet endroit défiler dans l'Hudson la procession des bateaux à vapeur et à voiles, grands et petits, qui ne cessent d'animer le paysage.

Ce café serait un endroit délicieux sans les musiciens ambulants qui viennent avec une sorte de rage y déployer leurs fausses notes. C'est de la meilleure foi du monde, avec la certitude qu'ils vous charment, que ces harmonieux assassins, nés en Germanie, viennent, avec les circonstances aggravantes de la plus atroce préméditation, exécuter (c'est le mot) les symphonies de Beethoven, d'Haydn, de Mozart et de Mendelssohn *arrangées* — les monstres ! — pour une clarinette, un cornet à pistons, un trombone, un cor et une grosse caisse. C'est à les tuer, et je me demande s'il se trouverait un jury dans l'ancien comme dans le nouveau monde pour condamner un dilettante qui aurait mis à mort de semblables symphonistes. Théophile Gautier, en écoutant un jour une mauvaise tragédie, s'écria d'un air pénétré : « Il est pourtant si facile de ne pas faire de tragédie ! » Serait-il plus difficile de ne pas *arranger* les symphonies des maîtres et de se borner à jouer des pièces plus modestes dans le genre du *Sire de Framboisi ?*

Quoi qu'il en soit, nous perdons de vue Hoboken pour voir à notre gauche les hauteurs de Bergen, tandis qu'à notre droite se déroulent, sur toute la longueur des *piers* ou quais, les douze à quinze cents navires venus de tous les points du globe, et dont les mâts, qui à distance semblent entremêlés, forment comme une forêt d'arbres dénudés.

Un peu plus haut apparaît le fort Lee, où commencent ce qu'on appelle les Palissades.

Donner à ce poste le nom de fort, c'est en vérité lui faire trop d'honneur. C'est tout simplement un baraquement gardé, on ne sait pourquoi, par un faible détachement de troupes régulières. Les Palissades comprennent une ligne de rochers de vingt-cinq milles de long formant la rive gauche de l'Hudson. Ces rochers varient en hauteur de cinquante à deux cents pieds et plongent à pic dans la rivière. Le voyageur qui passe de nuit devant les Palissades les prendrait volontiers pour les murailles d'une formidable forteresse.

Le bateau file grand train, et les yeux ne se reposent pas longtemps sur les mêmes objets.

Notre plume fera comme nos yeux.

Voici Manhatanville, charmant village situé dans une vallée et entouré de collines de l'effet le plus pittoresque

C'est là qu'avait sa résidence le fameux naturaliste américain Audubon. Toute cette rive est semée d'élégantes villas où va respirer dans la belle saison une partie de l'aristocratie financière (il n'y en a pas d'autre) de New-York, la ville par excellence du négoce.

Les arrêts du bateau sont fréquents, ce qui est un agrément de plus pour le touriste et donne lieu à une observation de mœurs que voici :

A la distance d'un mille ou deux avant chaque station, un nègre fait le tour du bateau en agitant une cloche qu'il tient à la main. Il dit à haute voix le nom de la station et engage les voyageurs qui vont descendre *à ne pas perdre de vue leurs bagages.* Il y a en effet toujours à bord des steamboats un certain nombre d'*étourdis* qui mêlent vos bagages aux leurs, si vous ne tenez pas compte de l'utile observation du nègre à la cloche.

Quelques tours de roues encore et nous passons *High Bridge*, majestueux aqueduc construit sur la rivière d'Harlem, qui sert également de pont aux piétons et aux voitures. La rivière en cet endroit a six cent vingt pieds de large. L'aqueduc a huit arches de quatre-vingts pieds d'ouverture et s'élève à cent dix pieds au-dessus de l'eau. Sa longueur atteint mille quatre cent cinquante pieds. Il a coûté neuf cent mille dollars. Le dollar valant cinq francs vingt-cinq centimes, calculez, chers lecteurs, ce que cela fait de notre monnaie. Ce magnifique aqueduc amène à New-York les eaux limpides et très-digestives de la rivière Croton. Le *High Bridge*, avec tous les autres travaux exécutés pour l'approvisionnement de la ville impériale, témoigne de la hardiesse des entreprises en Amérique, et prouve que l'argent n'y fait jamais défaut lorsqu'il s'agit d'une œuvre utile. Le tout a coûté soixante et dix millions de francs.

En avançant toujours, nous voyons défiler comme un panorama mouvant la rive rocheuse et escarpée connue sous le nom de Fort Washington. Cet emplacement fut le théâtre d'un combat des plus sanglants entre les patriotes américains et les Anglais à l'époque de l'indépendance. Les Anglais perdirent là huit cents hommes, ce qui ne les empêcha pas de faire beaucoup de mal aux Américains.

Mais le steamer ne nous donne pas le temps de nous apitoyer et de nous exalter sur ces souvenirs de carnage et de gloire. C'est en mettant notre binocle pour mieux voir, que nous apercevons *Spuyten Daniel creek*, petite rivière qui se jette dans le Harlem et forme la limite septentrionale de l'île de Manhattan.

En passant devant Hastings, nous avons touché l'extrême limite des Palissades. Sur la rive droite, Arthur fait remarquer au colonel *Sunny Side* qui fut la résidence de l'illustre auteur de la *Vie de Washington*, et qui lui-même se nommait Washington Irving. Cette jolie villa est à peine visible à travers la verdure épaisse qui l'entoure de toute part.

Je salue la demeure de l'historien philosophe, dont le caractère était à la hauteur du talent, et mes yeux se portent sur un village nommé Jappan. Ici le fleuve s'élargit brusquement et tellement, qu'on l'a désigné par ces mots : *Jappan sea* (mer de Jappan). Encore un lieu historique. En cet endroit, en effet, Washington fixa son quartier général pendant la guerre de l'indépendance. C'est là aussi que fut passé par les armes un traître, le major André.

Nous touchons à la ville de Sing-Sing, célèbre par sa prison d'Etat, dans laquelle les Américains ont mis en pratique un système de détention qui a servi de modèle en France, en Angleterre et dans quelques autres pays d'Europe. La pénalité la plus forte qu'inflige le code américain est, après la mort, dix ans de travaux forcés. Dans aucun cas on ne peut outre-passer ce temps; mais on force le prisonnier à travailler. Dans Sing-Sing (littéralement chante-chante), tous les condamnés exercent une profession manuelle, et l'établissement n'est qu'une suite d'ateliers. Pour punir les paresseux et les mutins, et les forcer à travailler, on n'emploie qu'un remède, mais il est héroïque. On soumet le récalcitrant à une énorme douche d'eau froide, été comme hiver; après quelque temps de ce régime, les plus endurcis deviennent souples comme des chiens couchants et doux comme des agneaux. L'édifice a cinq cents pieds de façade sur la rivière. Comme architecture, il ne présente rien de remarquable. C'est un grand bâtiment quadrangulaire à quatre ou cinq rangées de petites fenêtres uniformes. Il est construit en marbre tiré des carrières avoisinantes.

— Arthur, dit le colonel à notre guide, je trouve qu'il manque quelque chose à Sing-Sing pour être complet. Arthur regarda fixement sir James qui souriait ; après quelques instants de réflexion :

— Oui, dit-il tout à coup, il manque mon ex-associé.

Le colonel s'inclina en signe d'assentiment.

Nous jetons un regard distrait sur Peckskill, sur le village du Croton et sur les chutes de Buttermilk, dont les eaux tumultueuses tombent d'une hauteur de deux cents pieds. Mais que sont ces chutes à côté des cataractes du Niagara dont nous allions contempler les sauvages magnificences !

Nous arrivons à Westpoint, où se trouve établie la grande école militaire des Etats-Unis.

C'est de Westpoint que sont sortis presque tous les officiers marquants de l'Union. Cette école militaire est située au sommet d'une falaise très-haute et très-escarpée, qui se termine brusquement par un plateau naturel servant de champ de manœuvre. Quand nous passâmes devant ce plateau, il offrait le coup d'œil le plus pittoresque et le plus animé. Il était couvert de centaines de tentes d'une blancheur rendue plus éclatante par les rayons du soleil. Des drapeaux flottaient au vent, et le son du clairon, allié à celui du tambour et des fifres, se répercutait joyeux et martial de falaise en falaise. Un nombre considérable d'élèves s'exerçaient à la manœuvre.

Qui aurait pu prévoir alors que ces jeunes militaires, élevés pour la défense du pays, emploieraient leur talent et leurs armes à soutenir la plus cruelle et la plus lamentable des guerres civiles dont jamais peuple ait donné l'exemple ! Au point de vue architectural, la critique de cet édifice peut se faire en deux mots : c'est une copie en marbre du temple de Diane. Les Américains adorent ce style d'achitecture ; la douane de New-York est encore le temple de Diane, sans compter des milliers d'habitations particulières qui sont autant de petits temples de Diane. Sans ce temple célèbre, les Américains, c'est évident, n'eussent jamais été complétement heureux. Mais ce qui à Westpoint frappe le plus vivement l'attention de l'Européen, et ce qui évoque aussi les plus tristes souvenirs de l'histoire contemporaine, c'est un monument simple mais élégant taillé en marbre blanc, et qui du haut de l'esplanade domine le fleuve, assurément le plus beau du monde.

Ce monument est un monument commémoratif en l'honneur du grand patriote polonais Kosciusko, qui longtemps habita Westpoint, et gagna ses premiers lauriers à la suite de Washington.

Kosciusko avait été élevé à l'école militaire de Var-

sovie, d'où il fut envoyé à Paris pour compléter son instruction. A son retour dans la Pologne il entra en activité, mais ne tarda pas à partir pour l'Amérique, qui venait de lever l'étendard de l'indépendance nationale. Muni de lettres de recommandation que Franklin lui avait données pour Washington, il se présenta au général en chef, lequel se l'attacha en qualité d'aide de camp. D'aide de camp il devint colonel du génie, grade qu'il dut à son talent et à son courage. Quand le dernier bâtiment anglais, portant les derniers Anglais, eut quitté la rive américaine, Kosciusko salua la république proclamée qui était un peu son œuvre, et retourna en Pologne, où on l'accueillit les bras ouverts. On sait le reste : tour à tour victorieux et battu, il ne put résister contre la Russie alliée à la Prusse. Entièrement défait à Maczcemez malgré des prodiges de valeur, il fut blessé et tomba de cheval en s'écriant : *Finis Poloniæ!* Prisonnier de guerre, il fut détenu dans une forteresse près de Saint-Pétersbourg, et ne recouvra sa liberté qu'à l'avénement de Paul Ier. On voulut lui rendre aussi son épée. « Je n'ai plus besoin d'épée, dit-il avec un ton de noble tristesse, puisque je n'ai plus de patrie. » En 1797, il traversa de nouveau l'Océan. Il fut reçu avec honneur et sympathie par le peuple américain, et le gouvernement, pour récompenser ses services, lui accorda une pension. Voulant pleurer de plus près sa patrie, Kosciusko revint en Europe l'année suivante, et mourut en Suisse, jeté avec son cheval dans un précipice. Après avoir émancipé les serfs qui se trouvaient sur ses propriétés en Pologne, il fit un legs pour le rachat d'esclaves en Virginie et



La rivière d'Hudson, entre New-York et Albany. Dessin de Stock

pourvoir à leur instruction. C'est pour honorer tant de vertus, tant de courage et aussi tant de malheur, que les citoyens américains érigèrent un monument à Kosciusko. On montre encore le petit jardin qu'il cultivait à Westpoint.

Le fort Putnam, qui dominait le fleuve en cet endroit, était d'une grande importance du temps où Washington combattait les Anglais. Il est en ruine aujourd'hui. C'est ce fort qu'Arnold, vendu au gouvernement britannique, voulut livrer aux Anglais. Se voyant découvert, il fit appeler sa femme, créature d'une rare beauté et dont tout l'état-major était épris, au dire de Washington lui-même : « J'ai trahi la cause des Américains, dit Arnold à sa femme, et mon salut dépend de la vitesse de mon cheval. » Frappée d'horreur à cette révélation, Mrs Arnold s'évanouit. Sans perdre une seconde, il monta à cheval et put joindre les Anglais. En apprenant cet acte de perfidie, Washington, qui avait eu jusque-là la plus grande confiance dans la loyauté d'Arnold, ne put se défendre d'un sentiment douloureux. « A qui donc se fier? dit-il, en s'adressant à Lafayette. » Lafayette eût pu lui répondre : A moi! En quittant Westpoint, le bateau navigue entre deux rangées de hautes montagnes et passe devant plusieurs villages qu'on croirait bâtis uniquement pour récréer l'œil du voyageur, tant ils sont propres, pittoresques et bien encadrés par la nature. Beaucoup de ces villages sont qualifiés de villes par les Américains. Et, de fait, ils diffèrent essentiellement de nos villages européens, nés villages et condamnés à rester villages jusqu'à la consommation des siècles. Tout vil-

lage américain est construit en vue d'un développement rapide ; de là leur physionomie particulière. Souvent un village n'est composé que de quelques maisons ; mais elles sont alignées sur de larges rues tracées pour l'avenir, et partout avec un hôtel, souvent avec une banque, on voit un temple de bois calviniste, presbytérien, catholique ou méthodiste, selon les vœux de la majorité des habitants.

Voici à droite Sadlewild, la résidence de N. P. Willis, l'écrivain de talent qui rédige le *Musical World* et plusieurs autres journaux de New-York. Plus loin nous voyons Fishkill qui anime un paysage montagneux et grandiose. Successivement nous voyons apparaître et disparaître Newburg, point assez considérable bâti sur une côte rapide ; Ponghkupsie, et encore bien d'autres localités de moindre importance. Enfin, nous atteignons Albany, après une promenade qui a été pour nos yeux une série de surprises et de plaisirs sans cesse renouvelés.

Le bateau s'arrête à un quai d'où part une rue, ou, pour parler plus exactement, une avenue de soixante mètres de largeur, bordée d'élégantes constructions, et au bout de laquelle, d'une assez grande hauteur, domine le Capitole, presque en tous points semblable à celui de Washington. Albany est la résidence de beaucoup des plus anciennes et des plus riches familles de l'Etat. Presque toute l'activité de la ville est due à l'énorme transit de marchandises et de voyageurs qui s'y opère toute l'année. Albany voit passer l'incalculable courant du commerce du Nord et de l'Ouest, et c'est ici que les plus importants canaux de l'Erié et de Champlain se réunissent majestueusement à l'Hudson.

La planche est mise, qui doit servir à la descente des voyageurs ; à son extrémité se pressent les cochers des voitures d'hôtels qui vous tendent des adresses attachées au bout de leurs fouets extraordinairement longs. C'est un concert ou plutôt un charivari de voix, dont la note aiguë vous donne toujours à l'oreille le mot *hôtel*. Depuis quelques années la police a interdit à cette cohue avide des cochers de monter à bord. Ils vous prenaient littéralement de force, vous leur apparteniez, vous étiez leur chose, ils vous conduisaient où ils voulaient, disposaient de vos bagages comme bon leur semblait, et vous faisaient payer toutes ces complaisances au taux de leur fantaisie. Or, comme chaque steamboat transporte à Albany huit à neuf cents voyageurs, je vous laisse à penser le beau tumulte que cela devait faire. Aujourd'hui c'est autre chose :

— Maintenant, messieurs, faites bien attention, dit Arthur en s'adressant à sir James et à moi, aux centaines de cochers et à tous les hommes qui nous attendent à terre. Ils vont vous parler, ne leur répondez pas, quoi qu'ils vous disent. Peut-être vous demanderont-ils l'heure qu'il est, ou si le voyage a été bon ; si vous avez le malheur de tirer votre montre pour les satisfaire ou que vous prononciez un seul mot, ils feignent de prendre vos actions ou vos paroles pour un ordre, et alors ils se jettent l'un sur votre valise, l'autre sur votre boîte à chapeau, pendant qu'un troisième vous entraîne jusque dans sa large voiture rouge sang de bœuf dorée au vert d'Azoff, et vous conduit bon gré, mal gré au grand trot de ses chevaux, à l'hôtel de son choix. Très-heureux, dans ce cas, si, en arrivant, vous n'êtes pas obligé de télégraphier au Canada ou à Buffalo pour réclamer une malle égarée qu'on retrouve... quelquefois.

— Suffit, dit le colonel, nous serons discrets comme la tombe et silencieux comme Harpocrate en face de tous les cochers.

Nous débarquâmes et sûmes résister, ce qui n'était pas facile, à tous les piéges qu'on nous tendit. Grâce à l'expérience d'Arthur, à ses savantes manœuvres, nous restâmes maîtres de nos bagages et de nos personnes, et nous pûmes nous faire conduire dans l'hôtel de notre choix. Au milieu du tohu-bohu dont le lecteur peut se former une idée, nous fûmes témoins d'une scène triste et bouffonne à la fois. En même temps que nous débarqua une famille d'émigrants allemands qui, partis de leur village, allaient s'établir dans l'Ouest. Cette famille se composait du père, d'une jeune fille de vingt ans, de deux plus jeunes garçons et de la grand'mère, âgée de soixante-quinze ans. Aucun d'eux ne savait un mot d'anglais. Quelle belle proie pour les cochers et leurs affiliés ! Un cocher s'avance vers le chef de la famille et lui fait comprendre qu'il n'ait à s'inquiéter de rien, qu'il se charge de tout moyennant une certaine somme. L'Allemand, naïf et confiant comme tous les habitants des campagnes de son pays, remercie l'officieux, paye et attend. Bientôt cependant il se demanda comment ce brave homme avait pu deviner le lieu de sa destination. Un doute traversa son esprit, il se troubla et voulut s'expliquer. Il était trop tard ; sa fille était partie pour un hôtel quelconque, ses fils avaient été transportés à bord d'un steamer qui venait de quitter le quai, et le cocher avait décidé que le chef de la famille et la grand'mère prendraient le chemin de fer de Buffalo. Désespoir des deux pauvres émigrants, à qui on fit espérer que leur fille leur serait rendue dans une heure, et qu'ils reverraient leurs fils dans deux jours.

Comme le colonel et moi nous nous indignions de cette manière d'agir, Arthur nous assura que des faits semblables se renouvelaient presque chaque jour à Albany, où débarquent le plus grand nombre des émigrants allemands venus par New-York.

Albany est une jolie ville, riche en belles habitations particulières, mais qui ne renferme que deux monuments dignes de fixer l'attention : la cathédrale catholique et le Capitole, curieux mélange des genres égyptien, grec, romain, gothique et moderne.

Pour voir Albany comme il doit être observé, il faut y venir à l'époque de la session législative. La capitale de l'Etat de New-York prend alors une physionomie toute particulière et offre au philosophe d'abondants traits de mœurs à observer. Sa population s'accroît subitement de plusieurs milliers d'étrangers qui ne viennent pas là précisément pour contempler le paysage. Ce sont d'abord les représentants politiques avec leur famille. Puis la foule des ambitieux, et des spéculateurs en tous genres qui sollicitent pour leur compte ou pour celui d'autrui. C'est un propriétaire qui espère faire voter une ligne ferrée passant sur ses propriétés, afin d'obtenir un dédommagement qui l'enrichira. Ce sont des industriels qui viennent proposer à l'Etat le moyen de décupler la fortune publique... et un peu la leur par la même occasion. Ce sont des imprimeurs décidés à employer tous les moyens plus ou moins parlementaires pour obtenir le privilége si recherché de l'impression des actes, lois et proclamations de la chambre. Ce sont enfin la tourbe des intrigants et des intrigantes qui s'abattent sur les hommes du pouvoir comme des nuées d'oiseaux de proie sur l'objet de leur convoitise.

Une journée nous suffit à voir Albany, et, sur l'invitation du colonel, nous nous disposâmes à continuer notre

route vers les chutes du Niagara, dans lesquelles sir James avait de moins en moins l'envie de finir ses jours. Nous prîmes le chemin de fer jusqu'à Buffalo, ayant l'intention, en arrivant dans cette ville, de continuer dans une voiture particulière notre voyage jusqu'aux fameuses cataractes.

Les chemins de fer en Amérique ont une physionomie essentiellement originale. Les convois ne sont point formés, comme en Europe, de waggons de différentes classes. L'égalité la plus parfaite règne en chemin de fer aussi bien que dans les théâtres américains, où d'ordinaire il n'y a qu'une seule catégorie de places. Le train que nous prîmes se composait de quatre à cinq longues caisses posées sur des essieux à pivot, portant chacun quatre roues. Ce genre d'essieux est indispensable là-bas, parce qu'il permet au convoi les courbes nombreuses et souvent très-brusques qu'on rencontre un peu partout. Ces grandes caisses renferment des stalles à dossier de bois, nullement rembourrées, mais qui tournent sur elles-mêmes, de manière à donner au voyageur la possibilité d'aller à son gré, en avant ou en arrière. Ces caisses communiquant entre elles, permettent au voyageur de se promener dans toute la longueur du train, et de changer de place en route, si bon lui semble. En hiver, un calorifère chauffe tout le convoi. On trouve en outre dans ces voitures un cabinet séparé contenant un divan à la disposition du premier occupant, et deux autres cabinets ; l'un est un cabinet de toilette qui renferme une fontaine d'eau glacée avec un gobelet y attaché ; sur la porte de l'autre cabinet on lit : *Water closet*. En route, le conducteur laisse monter de jeunes garçons qui circulent d'un bout à l'autre du train, débitant des gâteaux, des journaux, des livres, des cigares. On les voit descendre à la station suivante pour exploiter un nouveau train, et ainsi de suite toute la journée. Les voies américaines n'ont pas d'enclos. Aussi rencontre-t-on souvent des bestiaux couchés sur les rails. Pour les faire déguerpir de là, le conducteur de la machine donne quelques vigoureux coups de sifflet. Si l'animal persiste à rester sur la voie, le convoi ne s'arrête pas pour cela. Le cas est prévu, et toutes les locomotives américaines portent à l'avant une sorte de tablier pointu et incliné verticalement à droite et à gauche, qu'on appelle du nom significatif de *chasse-vache*. La vache est en effet chassée si elle reste sourde à l'avertissement du sifflet, et si bien chassée, qu'elle n'y revient plus. De temps à autre le voyageur, en mettant la tête au vasistas de son waggon, aperçoit une vache en l'air, qui retombe inerte les cornes pendantes. C'est le chasse-vache qui vient de faire son office. Aucune secousse ne se fait sentir, et rien n'est changé en Amérique : il n'y a qu'une vache imprudente de moins.

Ces sortes d'accidents sont si fréquents, qu'il a fallu décider qu'aucun propriétaire de bestiaux ne pourrait réclamer d'indemnité aux Compagnies pour les vaches chassées par les trains. C'est aux vaches à bien se tenir.

Le convoi qui nous porte traverse, à notre grande surprise au colonel et à moi, plusieurs villes au milieu des rues les plus populeuses; les voitures, les piétons, les enfants qui jouent, s'écartent tranquillement, et il arrive très-peu d'accidents. L'habitude de veiller à sa conservation fait qu'on devient prudent sans poltronnerie et qu'on juge mieux du danger et des moyens de s'en garer. Il est vrai que, lorsque le train va traverser une ville, sa vitesse est de beaucoup ralentie et que la grosse cloche placée sur la locomotive ne cesse de tinter. Les chemins de fer étant faits le plus économiquement possible partout en Amérique, il n'y a point de barrières sur les routes qui croisent la voie ferrée. A parler vrai, il serait presque impossible d'entretenir des cantonniers sur des points souvent très-éloignés de tout centre de population, à moins de faire de grands sacrifices pécuniaires, lesquels ne sont guère du goût des Compagnies aux Etats-Unis. On a remplacé avec économie les cantonniers par des écriteaux à la bifurcation des routes, sur lesquels on lit en grosses lettres : *Look out for the locomotive, when the bell ring*; ce qui veut dire : Faites attention à la locomotive quand vous entendrez sonner la cloche.

Les convois de chemin de fer vous réservent des surprises assez originales en Amérique. Au milieu d'un désert véritable, où nous n'apercevons pas même une vache imprudente à chasser, le train s'arrête, et un homme de service prononçe le nom d'une station.

Le colonel et moi nous regardons curieusement autour de nous, cherchant l'indice d'une habitation quelconque.

— Mais, dit sir James en s'adressant à Arthur, je ne vois ici aucune station.

— Il n'y en a pas en effet, répondit notre guide, mais il y en aura peut-être une plus tard. En attendant, le convoi s'y arrête, on la nomme du nom qu'on a l'intention de lui donner un jour, personne n'y descend, bien entendu, et jamais on n'y prit âme qui vive, mais cela fait bon effet sur les cartes de géographie.

— Décidément, dit le colonel en partant d'un éclat de rire, le peuple américain est pétri d'agréments, et je suis bien heureux de faire sa connaissance.

— Ne riez pas, colonel, reprit Arthur, cela est moins ridicule que vous ne paraissez le croire. En Amérique, le chemin de fer est le pionnier de la civilisation. Il pénètre dans les déserts, et les déserts se peuplent à sa suite. Il est arrivé souvent que les buffets, créés et entretenus par les Compagnies en pleines solitudes, sont devenus le noyau de villages transformés comme par miracle en villes d'une importance considérable. C'est un grand peuple que le peuple américain, il ne faut pas s'y tromper. Pourquoi faut-il que la police y soit si mal faite et que des coquins puissent vous dévaliser impunément !

— Mon pauvre Arthur, lui dis-je, vous pensez donc toujours à votre associé infidèle ?

— J'y penserai, reprit-il, jusqu'à ce que j'aie découvert, à force de réflexions, les moyens de m'emparer de sa personne.

— Réfléchissez, réfléchissez, dit ironiquement le colonel ; si cela ne fait pas de bien à votre ex-associé, cela ne pourra pas lui faire de mal.

En approchant de Buffalo, le paysage devient sauvage, inculte en certains endroits. De loin en loin seulement, on aperçoit, au milieu des massifs d'une végétation vigoureuse et vierge, ce qu'on appelle en Amérique un *log-house*. C'est une cabane faite de jeunes troncs d'arbres de dix à quinze pieds de long, posés les uns sur les autres à angles droits alternativement. Pour boucher les interstices, on se sert d'une sorte de mortier formé de boue de terre glaise et de branchages cassés menu. Le log-house est le premier abri du défricheur. Quand il a construit sa demeure, il met le feu aux bois qui l'environnent et laisse brûler, au grand déplaisir des bêtes fauves et des reptiles, qui se sauvent de toute part et brûlent en hurlant, en criant et en sifflant d'une manière effrayante. Lorsque le feu n'a plus laissé des arbres que le tronc, c'est au cultivateur à les enlever avec les racines. Pour cela on se sert d'un instrument qui n'est autre chose

qu'un énorme tire-bouchon. Ce tire-bouchon gigantesque pénètre de toute sa longueur dans le tronc de chaque arbre, et on l'arrache ainsi au moyen d'une locomobile à vapeur, d'un cheval, ou à bras d'homme. C'est une opération lente et malsaine à cause des exhalaisons de la terre, qui donnent certaines fièvres intermittentes souvent mortelles. Aussi ne saurait-on trop admirer le courage et le dévouement des défricheurs, qui, en Amérique, sont les pères nourriciers de l'humanité.

Nous voici à Buffalo, après un parcours semé des plus pittoresques beautés de la nature, parmi lesquelles il faut citer le Mohavk, qui, à Bakton, tombe en cascade de deux cent cinquante pieds ; les chutes de Trenton, qui se précipitent par six voies différentes de trois cent douze pieds; le lac de Cayuga, qui traverse un pont de plus d'un mille de long ; les lacs et les chutes d'eau qui environnent Geneva ; les hautes montagnes qui encadrent Rochester, etc. Nous sommes admirablement préparés à recevoir les impressions que feront naître en nous les cataractes sans égales que nous allons contempler. Quelques heures passées à Buffalo, qui en 1825, comptait deux mille cinq cents habitants et qui en renferme cinquante mille aujourd'hui, suffisent pour nous faire apprécier l'immense avenir réservé à ce port d'entrée des grands lacs. Une quinzaine de milles nous restent à parcourir pour arriver aux chutes ; une bonne voiture attelée de deux chevaux vigoureux nous y conduit assez lestement et sans incident digne d'être rapporté.

A mesure que nous avançons, un murmure vague d'abord, plus caractérisé ensuite, et qui finit par gronder comme le tonnerre dans la chaîne des Pyrénées, se fait entendre et domine toutes nos pensées. Depuis quelque temps déjà nous écoutons en silence et recueillis ce grondement terrible qui nous tient sous une sorte de fascination.

— Messieurs, nous dit notre voiturier, dans cinq minutes nous serons au Niagara.

Oscar COMETTANT.

CHRONIQUE DU MOIS.

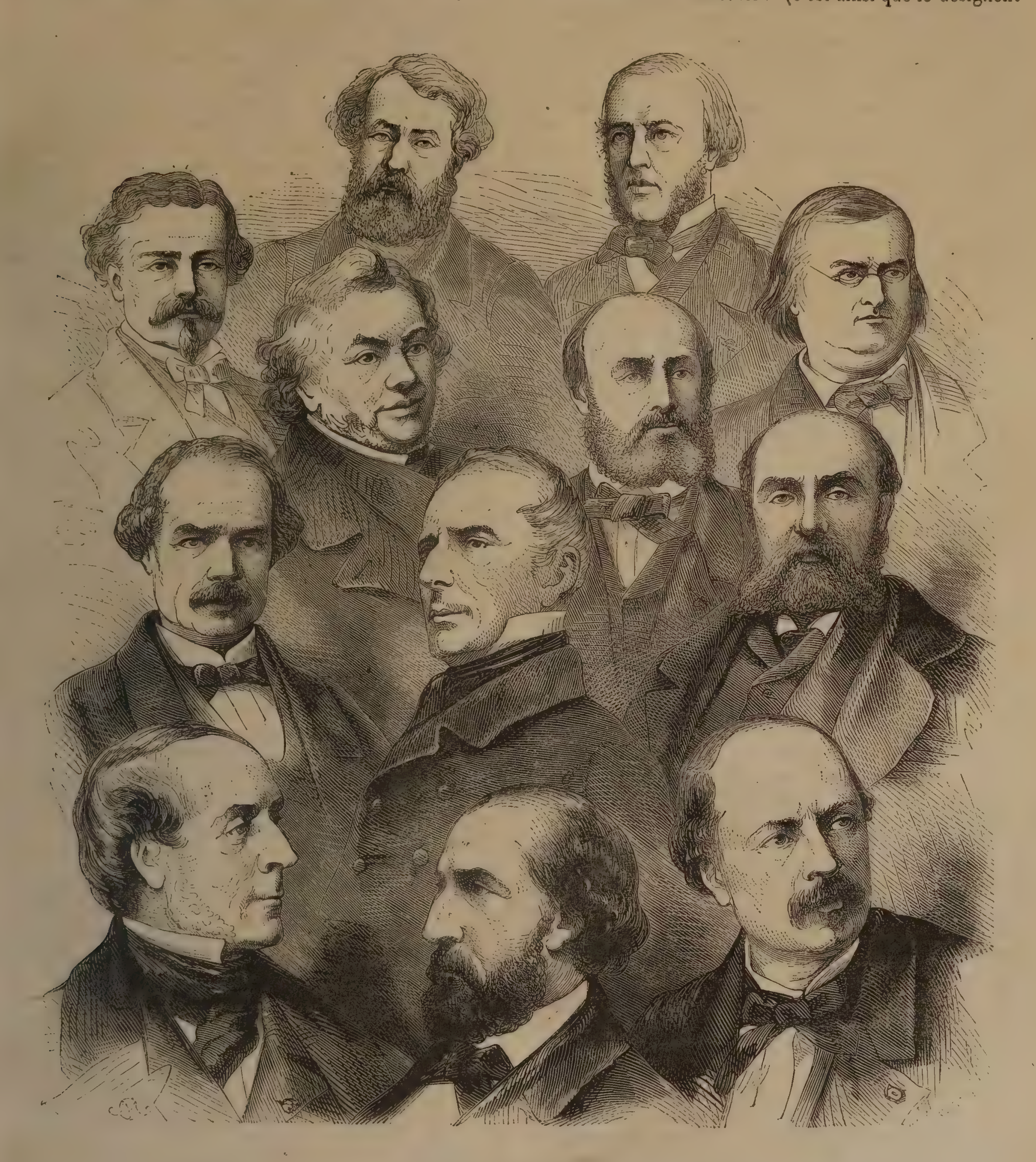
LA FÊTE DONNÉE A CHARLES DICKENS PAR LES LETTRES ET LES ARTS, A PARIS.



Portrait de Charles Dickens. Dessin de Morin, d'après la photographie d Alph. Maze.

Le *Musée des Familles* a salué le premier, comme c'était son devoir (1), le séjour à Paris de l'écrivain des familles par excellence, de l'illustre romancier anglais Charles Dickens.

Les dernières journées de ce séjour ont été marquées par une petite fête dont la plupart des grands journaux ont rendu compte, et qui fait trop d'honneur à notre recueil, à sa direction et à ses lecteurs, pour que nous refusions à ceux-ci le résumé des récits de ce « congrès international et intellectuel » (c'est ainsi que le désignent



1er rang (*au bas*) : E. Legouvé, E. Augier, F. Ponsard. 2e rang : Aug. Maquet, A. de Lamartine, Paul Féval.
3e rang : Francis Wey, X.-B. Saintine, Amédée Achard, Louis Ulbach. 4e rang : P.-J. Stahl (Hetzel), docteur Olliffe.
Dessin de Maria Chenu, d'après les photographies de A. Maze, Nadar, Crémière, etc.

le Nord, *l'Indépendance belge*, *le Courrier Artistique*, *l'Entr'acte*, le *Times*, le *Daily-New's*, le *Morning-Post*, etc.).

Nous supprimons les éloges et nous abrégeons les faits; ils suffisent à l'enseignement qui ressort de cet épisode littéraire.

C'était le soir de la dernière lecture de Dickens à l'ambassade d'Angleterre, de cette lecture de *Pickwick*, qui a donné du pain à tant de pauvres ouvriers. Le moraliste populaire et charmant était entouré là de toutes les som-

(1) Voyez notre livraison de février dernier.

mités de la cour, de la diplomatie et des salons, des Académies, des siences, des lettres et des arts.

Il venait d'annoncer son retour à Londres, et tout son auditoire voulait le remercier et le fêter à l'envi. Chacun lui demandait un jour, une soirée, une heure, un instant. Celui-ci lui offrait une chasse royale, celui-là une course et un spectacle, d'autres un banquet et un bal, d'autres un concert avec toutes les gloires du chant, etc., etc.

Charles Dickens accepta, avec autant de modestie que de grâce, quelques heures d'hospitalité chez le rédacteur en chef du *Musée des Familles,* en compagnie de ses confrères de l'Académie française, de la littérature et de la presse parisienne.

L'homme qui a conquis la plus haute renommée et la plus noble fortune du siècle, en son genre, sans jamais demander une heure de succès au scandale ou à l'inconvenance; le journaliste-romancier qui a jeté au monde cent volumes d'études et de récits de mœurs où la mère de famille ne trouve pas une seule page à déchirer; l'auteur du *Grillon*, des *Contes de Noël*, de *Copperfield*, de *Nikleby*, du *Club-Pickwick*, des *Paroles du foyer*, de l'*Histoire d'Angleterre dédiée aux enfants*, etc., le fondateur du *Literary Guild* pour les écrivains et les artistes malheureux, l'illustre champion des lectures et de la comédie de société, qui la joue si supérieurement chez lui-même avec les plus grands esprits de son temps, se jugeait et se « déclarait ainsi représenté spécialement chez nous par le *Musée des Familles,* ce recueil à la fois instructif et amusant, édifiant et mondain, fondé avec tant d'éclat par M. Emile de Girardin il a y trente ans, et qui est resté, en France, le pendant et l'émule des *Magazines* que Charles Dickens alimente à Londres et dans les deux mondes. » (Ce n'est pas nous qui parlons ainsi, bien entendu, ce sont les journaux que nous citons et résumons.)

« Le surlendemain, ajoutent *l'Entr'acte, l'Indépendance* et *le Nord*, un déjeuner cordial, illustré d'un faisan tué (avec quel à-propos) à la dernière chasse impériale de Versailles, réunissait chez le directeur du *Musée des Familles* quatorze personnages qui ne s'étaient jamais trouvés, qui ne se retrouveront peut-être jamais ensemble : MM. Ernest Legouvé, F. Ponsard, Emile Augier, de l'Académie française, Paul Féval, le Dickens de Paris, Th. Gautier, Francis Wey, auteur de *Dick Mown* et des *Anglais chez eux*, Louis Ulbach, Amédée Achard, le docteur Olliffe, médecin de l'ambassade d'Angleterre et ami d'enfance de l'auteur de *Pickwick*, Hector de Callias, secrétaire de la Rédaction, Gérard, graveur du *Musée des Familles*, et M. Pasquier, directeur du Grand-Hôtel et de l'Hôtel du Louvre.

« MM. de Lamartine, Jules Sandeau, Jules Janin, J.-P. Staahl, Léon Gozlan, Auguste Maquet, Méry, Tourgueneff, le Balzac de Saint-Pétersbourg, empêchés à leur vif regret, s'étaient excusés par des lettres qui resteront dans les archives de Dickens et de son confrère.

« Hélas! écrivait Jules Janin à l'amphitryon, je suis « un vieux bonhomme, un goutteux, un tribun né sous « le consulat de Plancus... Et cependant, cher ami, « votre fête de ce matin était pleine d'attraits; tous les « convives sont au gré de mon esprit, — et j'aurais marqué la journée où me serait apparu cet *homme heureux, plein de sourires et plein de larmes!* etc. »

« (A-t-on jamais mieux défini Charles Dickens?)

« L'idole musicale du jour, la passion de Londres et de Paris, M[lle] Adelina Patti, du Théâtre-Italien, devait être aussi de la réunion. Un ordre absolu du docteur Lowe la clouait, désespérée et grippée, dans sa chambre.

L'amphitryon avait malheureusement oublié de commander un sténographe pour saisir et fixer l'esprit qui a voltigé autour du château-margaux et du champagne, entre le turbot et le café. Le héros du banquet s'y est prodigué, et dans le français le plus académique. Il faut l'avouer, d'ailleurs, à la honte de notre paresse, font observer M. H. d'Avezac (*Nord*) et M. Francisque Sarcey (*Courrier Artistique*), dans ce conseil des quatorze qui avaient de l'humour et du talent comme mille, quatre membres seulement parlaient la langue de Dickens : P. Féval, Th. Gautier, H. de Callias et M. Pasquier.

« Le dessert a été signalé par une surprise vraiment digne de ces hôtes privilégiés. On a annoncé par hasard (lisez *Providence*), au directeur du *Musée des Familles,* la visite de M[lle] Trebelli, l'admirable contralto des Bouffes, aussi admirable à voir qu'à entendre, — que tout le monde a applaudie en Europe, et que Dickens a, plus que personne, applaudie à Londres. Retourner le piano et y faire asseoir l'éminente artiste a été l'affaire d'une minute pour le maître de la maison, coutumier de ces bonnes fortunes; et, avec un talent qui a enlevé tous les bravos, avec une grâce qui a conquis tous les cœurs, avec une émotion qui ajoutait encore à sa beauté, M[lle] Trebelli a dit à ce parterre magistral la fameuse romance du ténor dans le *Giuramento* de Mercadante et le rondo merveilleux de la *Cenerentola* de Rossini. Dickens était attendri jusqu'aux larmes de cette ovation de l'art ajoutée à son ovation littéraire. Et la maison aurait croulé sous ce *chiasso portentoso*, si l'amphitryon n'eût emmené le congrès en masse chez le photographe Alphonse Maze, avenue de Montaigne, — où Saintine et la plupart de ceux qui n'avaient pu assister au déjeuner attendaient le lion de Londres et ses confrères.

« M. Maze, le portraitiste des jolies femmes, qui a le talent de les embellir encore, avait été choisi par les quatorze, que dis-je? par les vingt-quatre, (où la coquetterie va-t-elle se nicher?) pour consacrer la fête de Dickens par deux groupes qui seront publiés dans le *Musée des Familles* et dans les Revues illustrées de Londres.

« Un pur rayon de soleil a souri à l'opération de M. Maze, qui s'est surpassé, c'est tout dire; » on le verra par les gravures ci-jointes, dont quelques éléments sont dus aussi à MM. Nadar, Carjat, Crémière et autres sorciers de la photographie (1).

« Les modèles (y compris Dickens) ont voté, à l'unanimité, l'envoi de leurs portraits à M[lle] Trebelli, et le rédacteur en chef du *Musée des Familles* lui a envoyé le sien, le jour même (dans le costume national que la Bretagne lui a donné par souscription), avec un bouquet de camellias et ces vers crayonnés sur sa carte :

À M[lle] TREBELLI (lisez *Trebella, — trois fois belle*).

Grâce à votre talent, grâce à votre beauté,
Nous ferons de ce jour revivre la mémoire.
Le congrès de l'esprit vous décerne la gloire;
Ma gratitude, à moi, fleurit votre bonté.

« Ch. Dickens est reparti le lendemain pour Londres, y donnant rendez-vous à ses illustres confrères, et laissant pour les pauvres ouvriers anglais une aumône royale de quelques trente mille francs, enlevés par ses trois lectures à l'ambassade d'Angleterre. »

(1) Les absents n'ont pas été oubliés, et on reconnaîtra M. Emile de Girardin, le fondateur du *Musée des Familles*, M. Charles Desnoyers, le fondateur de la Société des gens de lettres, M. Amédée Pichot, le traducteur de Dickens, et M. Philarète Chasles, son révélateur au Collége de France.

Quant à la provision de souvenirs et d'observations que l'historien de *Copperfied* a emportée de Paris, — ajouterons-nous au récit qu'on vient de lire, — on en jugeait la richesse « au sourire balzacien, effilé comme celui de Voltaire, large et gai comme celui de Rabelais, qui entr'ouvrait sa barbe de pure couleur britannique, » et on en trouvera les détails amusants dans les prochains récits de l'auteur, — récits dont l'avant-goût inestimable est promis au *Musée des Familles*.

Voici déjà quelques anecdotes que Ch. Dickens a notées sur son carnet... de Gigès :

LE CARNAVAL EN CARÊME.

Jamais le carnaval n'avait moins abdiqué devant le carême. Les belles dames vont le jour à trois sermons et la nuit à quatre bals. Cela n'est sain ni pour leur âme ni pour leur corps. Le diable défait le soir ce que le bon Dieu a fait le matin ; mais toutes les Parisiennes sont des Pénélopes, et tous les Parisiens ne sont pas des Ulysses. Ils ne sont des Ulysses que dans l'île de Calypso. Témoin les aventures de jeu, de Bourse et de séparations qui ont éclaté depuis un mois du haut en bas de l'échelle sociale.

Une des façons, pour ces dames, de se mortifier, c'est d'appeler M. Dunglas-Home, le célèbre médium, qui vient de reparaître à l'horizon des esprits.

Voici sa dernière évocation au bal de Mme la duchesse de Z*** :

Au milieu du tourbillon de la danse, le nouveau Mesmer semblait avoir quelque mystérieux entretien avec l'esprit familier qui l'inspire, lorsqu'une charmante demoiselle en robe rose s'approcha de lui, et avec cette piquante assurance de jeunes Parisiennes :

— Monsieur, j'ai beaucoup entendu parler de vos prodiges, et je dois vous avouer que je suis parfaitement incrédule, mais je ne demande pas mieux que d'être convaincue. Voulez-vous me donner une preuve de votre science surnaturelle?

— Avec plaisir, mademoiselle, répondit Home en souriant.

Puis il fixa sur la jeune personne son regard magnétique, et reprit :

— Vous avez été plusieurs fois demandée en mariage, mademoiselle?

— Oui, mais pourriez-vous dire quel est le nombre des prétendants et me les nommer?

— Je ferai mieux, mademoiselle. Aucun de ces messieurs n'est ici, et pourtant je vais vous les montrer.

— Vraiment!

— Veuillez vous placer devant cette glace, et regardez.

La demoiselle regarda dans la glace et jeta un cri de surprise, en voyant paraître, visible pour elle seule, la figure d'un jeune homme.

— N'est-ce pas celui qui, le premier, vous a demandée l'année dernière? dit l'évocateur.

— C'est lui-même.

— Regardez toujours, les autres vont défiler successivement et en bon ordre.

En effet, dans l'espace de dix minutes, cinq autres figures se montrèrent tour à tour dans la glace.

— Les voilà bien tous? reprit Home.

La demoiselle, stupéfaite et vivement intriguée, répondit par un signe affirmatif.

La scène se passait à l'écart. Home, fixant de nouveau son regard scrutateur sur la jeune personne, continua :

— Je vois, mademoiselle, que vous êtes convaincue de mon pouvoir maintenant.

— Comment ne le serais-je pas !

— Mais ce n'est pas tout, je vois encore et je lis dans votre pensée une question que vous voudriez faire et qui vous embarrasse.

— C'est vrai, dit la demoiselle.

— Permettez-moi de formuler cette question. Vous voudriez demander à la glace quel est celui qu'elle vous conseillerait de choisir parmi ces six prétendants ajournés mais encore disponibles.

— Décidément, vous êtes sorcier!

— La question est posée ; veuillez regarder dans la glace.

— Je ne vois rien, dit la demoiselle après quelques minutes d'attente ; la glace ne montre personne.

— Eh bien ! reprit Home, ne rien dire est peut-être une manière de répondre, et c'est sans doute que l'Esprit ne vous conseille aucun choix parmi les prétendants qu'il connaît bien et qu'il vous a représentés.

— C'est-à-dire que, d'après votre Esprit, je ne dois pas me marier? dit la demoiselle en se récriant.

— Ceci est une autre question. Voyez ce que la glace répondra.

La demoiselle regarda de nouveau dans la glace.

— Ah! s'écria-t-elle avec une légère émotion de surprise.

— La glace a parlé?

— Oui.

Une nouvelle figure avait apparu dans le miroir magique : c'était celle d'un jeune homme qui n'était pas au bal, lui non plus, et qui n'avait pas encore fait de demande en mariage. De tous les courtisans de la demoiselle, — très-riche héritière, — c'était même le seul qui n'eût pas osé aspirer à sa dot, en aspirant à son cœur. Car il n'avait qu'un grand nom, un beau caractère, un vrai talent d'écrivain, — et il n'avait que cinq ou six mille francs de rente, — ce que sa femme eût dépensé par an en velours et en dentelles.

— Eh bien, ajoute la chronique, la glace a été crue, — l'héritière a encouragé le pauvre gentilhomme, celui-ci a osé ; les parents ont consenti, — le mariage se fera à Pâques, — et voilà à quoi sert l'esprit bien employé.

Après avoir consulté M. Home la veille, poursuit le carnet de Charles Dickens, on se presse le lendemain à Notre-Dame, à la Madeleine et à Sainte-Clotilde. On y montre une robe neuve ; on y étudie la mode et l'Evangile, la morale et le style ; car de tous temps, dit un critique, l'éloquence de la chaire fut à la fois un des plus puissants instruments de la religion, une des plus vives passions de la foule et une des gloires de la langue française. Au rang de nos plus illustres écrivains se placent les grands orateurs de l'Eglise. Est-il besoin de les nommer?

Bossuet, le plus éminent de tous, et celui qui convertit Turenne à la religion catholique.

Fénelon, son rival, si parfaitement imbu de la charité qu'il prêchait ; lui qui, après l'incendie de son palais, disait :

— Mieux vaut que le feu ait dévoré ma maison que la chaumière d'un pauvre laboureur.

Le Père Bridaine, le prédicateur redoutable par sa sombre et menaçante éloquence. Un jour, à la tête d'une procession, en pleine rue, il harangue la foule en prenant pour texte la brièveté de la vie et l'imminence toujours présente de la mort ; puis il dit aux assistants, frappés d'une sainte terreur :

— Maintenant, je vais vous ramener tous chez vous.

Et il les conduit dans un cimetière.

Bourdaloue, qui eut l'honneur sans exemple de prêcher dix années de suite à la cour. Louis XIV disait de lui :

— J'aime mieux entendre ses redites que les choses nouvelles d'un autre.

Le doux Fléchier, qui fut reçu à l'Académie française le même jour que Racine.

Mascaron, ce Marseillais si éloquent et si hardi, qui disait vaillamment les plus dures vérités à des princes et à des courtisans que les flatteries avaient gâtés.

Massillon, autre Provençal, magnifique orateur, qui un



1er rang (*en haut*) : Emile de Girardin. 2e rang : Méry, Th. Gautier, Jules Janin. 3e rang : E. Pasquier, Ch. Desnoyers, Léon Gozlan, Jules Sandeau, Philarète Chasles. 4e rang : J. Tourgueneff, Amédée Pichot, H. de Callias, Pitre-Chevalier. Dessin d'Ed. Morin, d'après les photographies de A. Maze, Nadar, Carjat, etc. (Pages précédentes.)

jour répondit au compliment d'un moine qui lui disait :

— Vous avez admirablement prêché :

— Eh ! laissez donc, mon père, le diable me l'a déjà dit plus éloquemment que vous !

Ces illustres prédicateurs sont dignement continués par ceux de notre temps, dont nous avons commencé ici la revue, que nous continuerons dans nos prochaines livraisons.

A propos de places disputées au sermon dans les églises, nous trouvons un petit fait assez plaisant qu'un chroni-

queur suisse donne comme s'étant passé récemment dans un temple protestant de Genève, où, dit le narrateur, la prétention des places marquées et gardées se maintient dans toute sa rigueur, bien que la discipline la défende :

Une dame, arrivant un peu tard à l'office, trouva sa place occupée par une autre dame plus diligente. Ne voulant pas faire d'éclat, elle prit, après une inutile réclamation, le parti de s'asseoir sur les genoux de l'usurpatrice. Ces deux dames, trop bien élevées l'une et l'autre pour oser se livrer à une lutte, gardèrent leur singulière position pendant tout le service et chantèrent les psaumes avec le plus grand sérieux.

Ce ne sont pas des Parisiennes qui se donneraient ainsi en spectacle et qui afficheraient d'une façon si grotesque un entêtement inflexible et une sublime patience.

CHEMIN DE FER HYDRAULIQUE.

Chemin de fer hydraulique ! On parle beaucoup de cela depuis un an. L'Académie des sciences vient enfin de s'en occuper. Qu'est-ce donc que cela veut dire ? Cela veut dire : plus de frein ! plus de roues ! plus de charbon ! plus de locomotive ! plus... d'accidents !!! Un rail creux ; de l'eau dans ce rail ; et des waggons à patins glissant sur cette eau, qui est à la fois moteur, véhicule et préservatif. Voilà toute la découverte et tout le système. C'est simple comme tout ce qui vient tard et comme tout ce qui réussit.

Il serait aussi difficile à deux trains qu'à deux montagnes de se rencontrer !

L'eau détrônerait la vapeur, et ce ne serait plus dix-huit lieues, mais trente-cinq que nous ferions à l'heure.

Les trains partiraient comme l'éclair et épuiseraient leur vitesse acquise en quelques secondes.

Diminuer la traction, voilà la question.

Diminuer le frottement, c'est-à-dire la résistance, voilà le problème.

S'il arrivait qu'un lourd fardeau fût placé sur une surface unie, le frottement, qui serait naturellement considérable, empêcherait de le faire mouvoir. Supposez, au contraire, qu'on dirigeât entre les surfaces frottantes une mince couche d'eau à une certaine pression, qu'arriverait-t-il ? L'eau ferait ressort ; elle soulèverait le fardeau et l'adhérence serait détruite. Le corps pesant glisserait sur ce coussin liquide, comme un bateau à la surface d'une rivière.

Tel est le principe sur lequel M. Girard s'est appuyé.

Dans son nouveau chemin de fer, que nous avons visité ces jours-ci, une pompe, placée à l'arrière du waggon, envoie d'une manière permanente une nappe d'eau sous les patins et détruit l'adhérence, c'est-à-dire la résistance.

Ce chemin de fer est réellement hydraulique, car, si le train glisse sur l'eau, c'est encore l'eau qui le met en mouvement. Le propulseur de M. Girard semble aussi simple que docile et sûr.

Veut-on mettre en marche un convoi ? — Il suffit d'ouvrir l'orifice de sortie des injecteurs. Aussitôt la veine liquide se précipite dans les aubes courbes et pousse les trucs avec une vitesse qui, au bout de trois secondes, atteint déjà vingt-quatre kilomètres à l'heure.

Veut-on arrêter le train ? — Il n'y a qu'à empêcher l'eau d'arriver sous les patins ; le frottement se produit et les waggons ne glissent plus.

Puisque l'eau remplacerait la vapeur, il faudrait, de dix en dix kilomètres, élever des machines hydrauliques réliées entre elles par un tuyau d'alimentation. Ce serait une grande dépense, sans doute ; mais inférieure, selon M. Girard, à l'économie réalisée par la double suppression des locomotives et du charbon ?

— On a calculé, dit M. Gall, que ce combustible absorbe à lui seul, sur la locomotive, tout le capital qui suffit à M. Girard pour faire marcher ses machines, les payer, les entretenir et solder son personnel.

Allégée du poids des locomotives, la voie exigerait moins de frais d'entretien ;

Elle serait moins dure, et les waggons glisseraient tout doucement sans choc ni trépidation.

C'est à la Jonchères, près de Bougival, que M. Girard a établi son nouveau chemin de fer.

Ses essais ont reçu une sanction éclatante : l'empereur et l'impératrice, accompagnés de plusieurs ministres, ont assisté à l'inauguration.

Cette invention est peut-être le point de départ de toute une révolution dans le mode actuel des transports.

Ce serait aussi une consolation pour ceux qui attendent toujours la navigation aérienne.

NOUVELLE POSTE.

Il a été question dernièrement d'appliquer la pression atmosphérique au transport des lettres dans l'intérieur de Paris.

Le système est simple ; l'avenir dira s'il est bon.

Dans un très-long tuyau placé sous le sol se trouverait adapté un piston mobile.

A l'une des extrémités de ce tuyau serait établie une pompe à air pour y faire le vide ou y comprimer l'air à volonté.

Enfin, des cylindres chargés de lettres seraient attelés derrière le piston, qui les transporterait à travers toute la longueur du tuyau.

On établirait ensuite, à partir du bureau central des postes, des tuyaux qui iraient aboutir aux bureaux intermédiaires.

On pourrait ainsi recevoir une lettre d'une extrémité de Paris à l'autre en moins de vingt minutes. L'idée de ces cylindres *épistolaires* est donc fort séduisante, et c'est avec plaisir que nous verrions manœuvrer ces facteurs d'un nouveau genre.

Mais voici bien un autre tour de force de 1863, non pas seulement en projet, mais en voie d'exécution :

LE TUNNEL DES ALPES.

Il faut bien que les voies ferrées de la France soient reliées à celles de l'Italie, et je n'imagine pas qu'on puisse établir des rails sur la cime du mont Cenis. — Mais c'est un rêve, direz-vous ; comment ! traverser une montagne dans une longueur de treize kilomètres, et sous une hauteur qui va jusqu'à dix-huit cents mètres ! Est-il possible que les ouvriers vivent dans une galerie profonde et dépourvue de puits d'aération ?

Supposons maintenant toutes ces difficultés vaincues : quel temps ne faudrait-il pas pour accomplir un pareil travail ? Voyez un tunnel ordinaire : peut-on creuser plus de quinze à dix-sept mètres par mois ? A ce compte, le percement des Alpes n'exigerait pas moins de soixante-quatre ans.

Voici la réponse d'un de nos confrères, qui vient d'examiner les travaux du mont Cenis :

Grâce à un appareil des plus ingénieux, dû à M. Som-

meiller, le directeur de cette entreprise merveilleuse, les ouvriers respirent au centre de la montagne comme ils le feraient dans la plaine Saint-Denis. Nous voilà déjà bien avancés.

Nous pouvons prédire ensuite qu'il ne faudra pas soixante-quatre ans, mais environ huit ans, pour percer les Alpes.

Vous avouerez que c'est un peu moins long.

On sait que ce prodigieux tunnel a été commencé par les deux bouts, à Modane en France, à Burdonnèche en Italie. D'un côté on a déjà percé mille trente mètres, et douze cent quarante de l'autre.

Annibal et Napoléon ont escaladé les Alpes; nous, nous trouvons que c'est trop pénible et trop lent; nous faisons à leur base un trou de treize kilomètres et nous passons au travers à toute vapeur.

LE JEU DE PAUME DES TUILERIES. ANECDOTES.

Paris a inauguré sans bruit, il y a peu de temps, en plein jardin des Tuileries, un humble monument qui rappelle les plus curieux détails de nos mœurs nationales.

Nous voulons parler du jeu de paume.

Cet édifice s'élève à l'une des extrémités de la terrasse des Feuillants. C'est une galanterie impériale faite aux amateurs du noble jeu de François Ier et de Henri IV.

Paris comptait jadis plus de cinquante établissements de ce genre. Celui de la rue Mazarine était le plus célèbre.

C'est là que, avant la Révolution, le comte d'Artois et le duc de Berry, sous la Restauration, venaient souvent faire leur partie.

Ce jeu existait encore en 1825.

— Un jour, Louis XVIII, raconte M. Béliard, voyant le comte d'Artois et tous les seigneurs de la cour jouer à la paume, voulut y jouer aussi, malgré son précoce embonpoint.

Après la partie, il demanda au garçon de paume de lui dire franchement ce qu'il pensait de son jeu.

— Si monsieur n'était pas si *grossier*, répondit cet homme, et s'il avait plus de jugement, il jouerait aussi bien que Mgr le comte d'Artois.

Plus tard, le duc de Berry, qui était un passionné paumiste, étant tombé sous le couteau de l'assassin Louvel, ce même garçon de paume s'écria naïvement:

— Quel malheur que ce ne soit pas son frère! M. le duc de Berry promettait de devenir un si beau joueur!

Le croirait-on? la France, qui autrefois était couverte de jeux de paume, n'en compte plus que cinq, y compris celui des Tuileries!

Cinq jeux de paume pour trente-six millions d'habitants! Que voulez-vous? La raquette n'est pas immortelle. Chaque jeu a son temps... Sous Louis XI, on jouait au jeu de l'oie; sous Louis XIV, aux quilles; sous la régence, au tric-trac; sous Louis XV, au volant; sous la Restauration, à la paume; sous le premier Empire, on jouait sa vie; aujourd'hui on ne joue plus guère... qu'à la Bourse et au lansquenet. Si ce n'est pas là encore un jeu d'oie, c'est bien souvent du moins un jeu de pigeon! Témoin l'aventure de M. *** et de M. ***, qui va se dénouer en police correctionnelle.

LE GÉNÉRAL FRÉMONT.

Bien que l'Amérique s'efface devant la Pologne, qui s'était effacée devant l'Italie, qui s'était effacée devant la Grèce, — qui s'effacera demain devant quelque chose, nous croyons cependant devoir donner ici la biographie du général Frémont, ce Français qui a joué un rôle si important dans les campagnes de 1862.

Le père du général appartenait à une famille distinguée de Lyon. Tout jeune, quand la Révolution éclata, il partit pour chercher un refuge aux Antilles. Le navire sur lequel il était embarqué fut pris par une croisière anglaise et conduit à la Jamaïque. Après quelques années de captivité, M. Frémont parvint à s'évader et gagna les Etats-Unis. Là, il s'éprit d'une Virginienne d'une grande beauté, l'épousa et se fixa définitivement en Amérique. Il mourut très-pauvre, laissant sa veuve avec trois enfants. Le plus jeune était le général Frémont, âgé seulement de deux ans.

Successivement professeur de mathématiques, ingénieur civil et lieutenant dans le corps des ingénieurs topographiques, il finit par se consacrer entièrement aux voyages, qui l'ont si justement rendu célèbre.

Se trouvant à Washington, il demanda la main de la fille du sénateur Bentink.

Le père la lui refusa; mais il l'épousa devant un prêtre catholique, quoique les deux fiancés ne fussent ni l'un ni l'autre de cette religion. Alors commença la grande vie d'aventures de Charles Frémont. Tantôt on le trouve sur les sommets les plus élevés des montagnes du Sud, tantôt on le rencontre dans ces vastes solitudes qui s'étendent des montagnes Rocheuses aux rives du Pacifique. Le premier il rapporte de ses périlleux voyages des renseignements détaillés sur le grand lac Salé, sur l'immense bassin de l'Utah, sur la Sierra-Nevada et enfin sur la Californie. Il traversa le premier la haute Californie et la région des mines d'or, sans se douter des richesses fabuleuses qui devaient surgir du sol que foulait son pied.

Frémont n'était parti qu'avec une trentaine d'hommes choisis par lui. Leurs noms indiquaient assez leur nationalité: l'Espérance, François la Tulipe, la Jeunesse, Clément, Benoît, Badeau, tous étaient descendants de ces hardis Français du Canada que Cooper a illustrés dans ses romans.

A son retour de ces pays fabuleux et à peine connus, l'intrépide voyageur publia sa relation, grava ses cartes, fut nommé capitaine et repartit aussitôt pour explorer directement le Pacifique.

Mais il avait compté sans la guerre du Mexique avec les Etats-Unis.

Les colons américains le prièrent de prendre leur commandement, et, quoiqu'il n'eût de militaire que l'épaulette, le capitaine Frémont battit l'ennemi.

Il reçut aussitôt le brevet de lieutenant-colonel. Des dissentiments éclatent entre son chef et lui; il quitte l'armée et organise une quatrième expédition dans les montagnes Rocheuses; mais il échoue complétement dans le haut Arkansas, où il manque trois fois de périr sous la neige.

Il repart une cinquième fois. Après six mois de privations et d'efforts inouïs, il touche enfin aux bords du Sacramento, et du même coup fait sa fortune. Ce fut en effet alors et sur les bords de cette rivière qu'il acheta la petite propriété de la Mariposa, dont l'exploitation aurifère a fait de Frémont un des hommes les plus riches des Etats-Unis. Dès lors, Frémont se livre tout entier à la politique. Il est le premier sénateur de la Californie au congrès des Etats-Unis. En 1856, il dispute la présidence à Buchanan, et s'il échoue, il n'en reste pas moins le chef du parti abolitionniste et l'un des hommes les plus distingués de l'Amérique.

Dernièrement, il commandait en chef l'armée du Missouri. Il a disparu pour quelque temps sous les étranges coups de théâtre de cette guerre; mais on ne tardera pas à le revoir à l'horizon de l'Amérique.

LA SOCIÉTÉ DES AQUA-FORTISTES.

Dans ce temps où la photographie prend si hardiment le pas sur tous les moyens de reproduction artistique, et où certains éditeurs eux-mêmes, au mépris de l'harmonie, l'associent comme moyen d'illustration à la typographie, quelques jeunes artistes, déjà distingués et même célèbres, ont eu la généreuse idée de se former en Société pour la restauration et la propagation de la gravure à l'eau-forte.

La gravure à l'eau-forte, on le sait, est de tous les systèmes de reproduction et de production, le plus rapide et le plus direct, celui qui conserve le mieux le premier jet de la pensée de l'artiste, et qui, par la vigueur du relief et des compositions, atteint de plus près à l'intensité d'effet de la peinture à l'huile; aussi, depuis Lucas Granach, jusqu'à notre Eugène Delacroix, a-t-elle été constamment l'interprète préféré des artistes volontaires et énergiques, dont le génie personnel redoute le plus les trahisons du burin : Holbein, Rembrandt, Paul Potter, *Piranese*, Tiepolo, Claude le Lorrain, etc., etc., sans parler de ces charmants petits maîtres dn dix-huitième siècle, qui trouvaient dans la pointe et dans l'acide les auxiliaires naturels de leur génie fin et mordant.

La Société des *Aqua-Fortistes*, dont le siége est chez Cadart et Chevalier, éditeurs, rue de Richelieu, 66, publie chaque mois, depuis le 1er septembre 1862, une livraison de cinq *eaux-fortes* originales, dont chacune coûte moins d'un franc aux souscripteurs, puisque le prix de l'abonnement annuel est de cinquante francs.

Aux artistes fondateurs, MM. Bracquemond, Alphonse Legros, Ribot, Manet, Daubigny, Cobin de Saint-Marcel, se sont déjà joints les plus grands noms de l'art contemporain, Eugène Delacroix, Corot, Jeanron, Courbet, Théodore Rousseau, Chaplin, Mme O'Connell, Puvis de Chavannes, Eugène Lavielle, etc., etc.

Les souscripteurs auront donc ainsi chaque année un album sans cesse renouvelé d'œuvres inédites, faites pour eux, et qui seront comme la confidence intime et directe des maîtres de l'école actuelle.

Les cinq premières livraisons, de septembre 1862 à janvier 1863, sont au-dessus de tout éloge. Nous en reparlerons aux amateurs.

UNE SOIRÉE CHEZ ROSSINI.

Au milieu d'un merveilleux concert de l'Alboni, de Delle Sédie, de Mlle Battu, de Ravina, etc., *la Fumée d'un cigare*, tirée du *Musée des Familles*, a été jouée à la fin de février chez Rossini, devant toutes les illustrations de notre temps, qui encombraient jusqu'à l'antichambre et les escaliers. Le titre était, ce jour-là, *De Paris à Passy*, et l'auteur avait ajouté une énumération très-opportune des notabilités de cette nouvelle Athènes : Jules Janin, H. Erard, Fiorentino, Heugel, Jules Lecomte, Montigny, Ponchard, Levasseur, Orfila, Samson, Regnier, Bressant, Got, Delaunay, A. Brohan, Arnal, Bouffé, Mainvielle-Fodor, Gueymard, Bonnehée, Faye et de Wailly (de l'Institut), Lamartine, A. Houssaye, Halphant, Doussault, Andral, Blanche, Yvon, Lefèvre-Deumier, etc.

« Quant à la musique, ajoutait l'auteur, voyez ce jardin en forme de harpe, cette grille ornée d'une lyre d'or, cette statue de la Mélodie par Chevalier, cette fontaine jaillissant aux pieds des trois Grâces. Regardez cet homme qui rêve et sourit en cueillant une fleur ; cet homme que la Gloire couronne depuis quarante ans, et qui assiste tout vivant à sa propre postérité; cet habitant de Passy est le génie même de la musique, l'auteur du ***Barbier***, de ***Sémiramis*** et de ***Guillaume Tell***. »

L'ovation qu'a soulevée cette lecture est indescriptible. Rossini lui-même en a perdu son divin sang-froid.

A côté de Dubarry, qui tient toujours en maître le rôle de Gaston, Thérèse était jouée, et jouée avec un naturel, une grâce, une finesse achevée, par la digne sœur de Rachel, Mlle Dinah Félix, de la Comédie-Française. Rachel, enlevée trop tôt par la mort, était la seule grande artiste qui n'eût point paru dans le royal salon de Rossini. Elle lui a donné ce jour-là, disaient les spectateurs, sa meilleure héritière et son plus aimable sourire.

Les soirées du Grand-Hôtel, qui rivaliseront bientôt peut-être avec les fêtes de Bade, étaient inaugurées, le surlendemain, — toujours par *le Cigare* — du *Musée des Familles, fumé* cette fois par Dubarry et Mlle Garait, la fraîche et spirituelle ***Rose*** de l'Opéra-Comique.

JAMES CLARENCE.

L'AVANT-DERNIÈRE REINE DE POLOGNE.

Les yeux du monde entier se retournent vers la Pologne, — cette martyre immortelle de la fatalité. En parcourant hier les vies et les portraits de ses rois et de ses reines, nous avons trouvé une anecdote étrange sur Maria-Josepha, épouse de Frédéric-Auguste III, le souverain fastueux, chasseur et ignorant, l'indigne successeur et prédécesseur des Leczinski, des Sobieski et des Poniatowski, le monarque incapable d'apprendre la langue de ses Etats, — et qui se ruina en magnificences, en musique et en tableaux auxquels il ne comprenait rien.

Le jour de son élection, — élection armée, comme toutes les élections polonaises, — un partisan adversaire hurla de sa place : — Voulez-vous bien vous taire, Saxons? — ou vous entendrez siffler nos balles! Un sénateur de Varsovie répondit sur le même ton, et plusieurs coups de fusil percèrent la voûte. Les délibérations des Palatins continuèrent au milieu du tumulte. Auguste se tenait dans un coin sans proférer une parole, — et pour cause! Il ne savait parler que l'allemand, détesté des Polonais. On sait qu'ils habillent leurs diables en Germains, — qu'ils appellent tout ennemi « un Allemand, » — et qu'ils disent : « Il y avait une fois un Allemand et deux hommes. » Heureusement, les champions d'Auguste parlèrent pour lui, et parlèrent à coups de sabre. Un nonce à la diète ayant crié qu'il ne tiendrait pas : — Qui t'a dit cela, fils de païen, répliquèrent-ils en brandissant leurs lames, il tiendra, parce que nous l'appuierons! — De l'infanterie! vite de l'infanterie! ajouta le président. Aussitôt huit cents fantassins parurent, entourèrent son fauteuil — et assurèrent la proclamation d'Auguste III. Il fut amené sur l'estrade avec les sénateurs, — et sa femme, qui était grande et belle, ayant été introduite après lui, on vit un essaim d'abeilles, entré par une fenêtre, « voltiger autour de sa tête, puis se poser sur sa chevelure et sur toute sa personne sans lui faire aucun mal... » On crut à un miracle, à une prédestination, — et la salle et la ville retentirent de cris d'allégresse.

Les paysans, les femmes, la multitude, arrivant à leur

tour, prièrent la belle reine de leur adresser un discours. Alors Maria-Josepha ouvrit une Histoire de Jean-Casimir. roi de Pologne (1), et y lut la page suivante, — la plus étonnante prophétie que nous sachions dans l'histoire :

Harangue de Casimir à la diète, le jour de son abdication.

« Les dissensions des électeurs et des magistrats, des soldats et des paysans causeront la ruine de la Pologne. Je prédis les malheurs qui attendent ma patrie, — et plût à Dieu que je fusse un faux prophète ! — Le Moscovite et le Cosaque se joindront au peuple qui parle leur langue et s'empareront du grand-duché de Lithuanie... La grande Pologne sera envahie par le Brandebourg et par la Prusse ; — et dans ce démembrement l'Autriche ne manquera pas l'occasion d'entrer à Cracovie, etc. (1). »

Les Polonais, dit notre légende, comprirent la leçon



Maria-Josepha, reine de Pologne. Dessin de Vergnes, d'après un portrait du temps.

que leur donnait leur nouvelle reine, — et ils s'embrassèrent devant elle, pendant qu'elle embrassait son mari devant eux, — mais on sait qu'ils recommencèrent à se quereller, à se battre et à se déchirer le lendemain.

« Cette nation a toutes les vertus, tous les courages et tous les talents, — avec un seul défaut qui annule dans l'occasion ses talents, ses courages et ses vertus. » (Joseph de Maistre.)

Nous ne pouvons vous refuser encore un curieux rapprochement historique.

« Lors du premier partage, *la dispute s'éleva d'abord au sujet de la Pologne, et l'orage, se déplaçant, alla éclater sur l'Italie.* La France et le Piémont s'emparèrent du Milanais, — tandis que don Carlos et Montemar enlevaient aux Allemands Naples et la Sicile. »

Au dix-neuvième siècle, la dispute a commencé sur l'Italie, l'orage, se déplaçant encore, va-t-il éclater en Pologne ? L'histoire a vu des chassez-croisés plus extraordinaires, mais la question ne nous regarde pas.

PITRE-CHEVALIER.

(1) Le saint roi dont on voit le tombeau à Paris, à Saint-Germain-des-Prés.

(1) Paroles textuelles de Casimir en 1668. Biographie Michaud, t. VII, p. 278.

Paris. — Typ. Hennuyer, rue du Boulevard, 7.

LA COMÉDIE UNIVERSELLE.

INTRODUCTION.



Molière et sa servante La Forest. Dessin de Bertall.

Nous avons connu et aimé beaucoup un homme éminent, l'abbé Annat, curé de Saint-Méry. Cette heureuse paroisse est vouée aux hommes éminents, — car elle a maintenant pour pasteur M. l'abbé Gabriel, — celui que nous avons nommé ici-même (1) « l'Apôtre des hommes, » au risque de nous brouiller avec les femmes.

(1) Voyez le *Musée des Familles*, t. XXI, p. 153.

L'abbé Annat avait une idée fixe, la moralisation du théâtre.

— Le théâtre, nous disait-il, a toujours été et sera toujours un des plus puissants leviers de la civilisation. Il a commencé au paradis terrestre, aux lueurs du sacrifice d'Abel. Il finira dans la vallée de Josaphat, au bruit des trompettes du Jugement. « Du pain au logis et des fêtes au

Cirque » est non-seulement le cri du peuple, mais le cri de l'humanité. L'homme a besoin de se voir sur la scène, comme de se regarder au miroir. Les patriarches, les sauvages, les tribus errantes, les nations policées, les anciens et les modernes, les Grecs et les Romains, les Indiens et les Chinois, ont joué ou fait jouer la comédie en public et chez eux, tout comme on la joue en ce moment rue de Richelieu et chez le comte de Castellane. Fouillez les ruines du Mexique, de l'Egypte, des cinq parties du globe, vous trouverez partout les débris d'un théâtre. Rien n'a fait plus de mal ni plus bien, comme la langue d'Esope. Et je voudrais, ajoutait-il, que le bien l'emportât sur le mal, — puisque tel est le seul progrès réel ici-bas. *Minima de malis.* Je voudrais que la religion, la morale, toutes les vertus fussent enseignées par cet organe immense, électrique, immédiat, universel, irrésistible, auprès duquel la chaire n'est qu'une voix, la tribune qu'un écho, et qui parle à la fois au cœur, à l'esprit, aux yeux, aux oreilles, à toutes les passions, à tous les sentiments, à toutes les facultés, à tous les sens et à toutes les fibres de la multitude assemblée au spectacle.

Et l'abbé Annat nous exposait son plan favori d'un théâtre honnête, chrétien, décent, d'un théâtre des familles (c'était son mot) aussi splendide et aussi amusant que les autres, alimenté par les plus hauts talents des lettres et des arts, et où les pères et les mères conduiraient leurs fils et leurs filles en toute sécurité.

Nous avions beau lui répondre que son théâtre honnête, parvînt-il à réunir, en effet, toutes les supériorités et toutes les gloires, croulerait toujours infailliblement par la coulisse, — ce pied d'argile éternel de tous les théâtres, cette cause fatale de la permanence du sifflet, et de l'obstination du préjugé qui pèse encore dans le monde sur les comédiens les plus honorables, — qui a empêché Napoléon de donner la croix à Talma en lui donnant la main, et Samson de l'obtenir hier en quittant la Comédie-Française, au milieu de l'estime et de l'admiration de tous.

L'abbé Annat ne se tenait jamais pour battu, et affrontait en apôtre éclairé, convaincu, tolérant, indépendant surtout, les scrupules les plus acharnés de ses amis les plus orthodoxes.

Dans notre dernière conversation, — je l'entends et le vois encore, — il nous remit, triomphant, le décret du saint-père Pie IX qui institue des prix pour les auteurs de comédies édifiantes, décret que nous avons publié, en son temps, dans le *Musée des Familles.*

— Promettez-moi, du moins, conclut-il, puisque vous renoncez au théâtre chrétien, — promettez-moi, vous qui parlez aux familles et à la jeunesse, de travailler sans relâche à utiliser et à améliorer le théâtre tel qu'il est, de compter toujours avec cette puissance incontestable et inévitable, de ne jamais imiter les prétendus réformateurs qui croient triompher des passions en les niant et abolir le mal en le passant sous silence, semblables aux autruches, qui s'imaginent supprimer le danger en cessant de le voir, et sauver leur corps de l'ennemi en cachant leur tête derrière un arbre ; — promettez-moi de donner au public honnête, à votre façon, un cours aussi complet que possible de littérature dramatique, où vous séparerez, dans le passé comme dans le présent, le bon grain de l'ivraie, la leçon du scandale, l'œuvre d'art de la marchandise, et la morale de l'immoralité.

C'est ce que nous avons tâché de faire, depuis ce jour :

1° En tenant nos lecteurs — trop rarement (ce n'est pas notre faute) au courant du théâtre actuel, — en y appuyant les ouvrages et les succès honorables, — en nous bornant à constater les engouements funestes, non sans y ajouter nos restrictions et nos avertissements, avec la modération qui est notre règle, — en rappelant à la vertu et aux convenances les talents et même les gloires qui s'en écartent. (Témoin *le Fils de Giboyer.*)

Virtutem videant, intabescantque relicta.

2° En offrant à la jeunesse et à la famille, écartées de la plupart des spectacles publics, les compensations et les exercices, si utiles et si charmants pour qui sait en éviter l'abus, du spectacle au foyer et de la comédie de salon, dont le *Musée des Familles* est devenu l'aimable chef-lieu, depuis quelques années, et surtout en ces derniers temps, — grâce aux collaborations heureuses qui ont secondé notre projet.

Nous allons compléter ces enseignements par la publication de la *Comédie universelle*, revue de tous les grands créateurs qui ont traduit sur la scène l'homme et la société ; cours complet, quoique résumé, historique et littéraire, anecdotique et vivant, en récit et en action, de la littérature dramatique de tous les temps et de tous les peuples.

Ce spectacle sera le spectacle de famille par excellence.

Le théâtre est dressé au coin de votre feu, sur votre table de salon, ou dans votre cabinet, ou sous votre charmille, ou dans l'allée de votre parc. Il n'est pas plus large que les deux colonnes de ce journal. Il est moins grand que le tréteau de Guignol aux Champs-Elysées, ou que ce petit chef-d'œuvre du peintre Hamon, qui vous montre Socrate, Homère, Virgile et Dante devant Polichinelle et le commissaire.

Et cependant quelle comédie variée, immense, infinie, que d'auteurs et d'acteurs, que de drames et de vaudevilles, que de passions et de travers, que d'aventures incroyables et vraies, que de scènes illustres, immortelles, populaires, quels caractères formidables, amusants, prodigieux, quels décors inimitables, merveilleux, saisissants, quels tableaux de l'humanité, de la société, de l'univers, depuis la création, vont se dérouler dans ce petit espace à vos esprits et à vos yeux enchantés !

Vous y verrez défiler successivement tous les spectacles qui ont passionné, amusé et enseigné le monde depuis qu'il court au spectacle :

La chanson de Bacchus et des vendangeurs barbouillés de lie (1) ;

Les grimaces et les saillies des satyres et des bouffons ;

Le chariot de Thespis avec sa bande joyeuse ;

Les Dieux, les magistrats et les guerriers, traduits par leurs masques et leurs noms devant la justice du peuple ; la vérité arrachée toute nue de son puits et promenée aux regards des passants ;

Puis les fictions de l'art parant cette vérité de ses atours et de ses allusions transparentes ;

Les audaces, les procès et les aventures de Cratinus, d'Eupolis et d'Aristophane ; les habiletés et le sel attique de Ménandre, d'Apollodore et de Diphilus ;

Les bouffonneries de Plaute et les raffinements de Térence ;

La comédie celtique, que notre ami le vicomte de La Villemarqué vient de tirer de la poudre des chartes ;

Les gaietés intarissables de la comédie italienne ;

(1) Le nom même de la *comédie* vient, selon les uns, de κώμη, *village*, et de ᾠδή, *chanson* (chanson de village) ; selon les autres, de κῶμος, *banquet*, et de ᾠδή, *chanson* (chanson de fête) ; ce que Passow traduit par *cantus festivus*.

Les pieuses farces et les mystères du moyen âge et de la renaissance ;

La cape et l'épée de la comédie espagnole ;

Les terreurs et les fantaisies de la comédie anglaise ;

Les rêves et les visions de la comédie allemande ;

Les secrets et les surprises de la comédie indienne et de la comédie chinoise ;

Et enfin les perfections de la comédie française, la comédie par excellence, qui a laissé son nom au premier théâtre du monde.

Ils passeront tous devant vous avec les types de leur époque et les inventions de leur génie, ces amuseurs et ces docteurs immortels de tous les pays et de tous les siècles, — et les Grecs et les Latins, nos maîtres à tous, et Marlœ, Shakspeare, et Caldérone, et Lope de Véga, et l'Arioste, et Gozzi, et Goldoni, et Rossi, et Lessing, et Schiller, et Goethe, et nos *Confrères de la passion*, et nos *Enfants sans soucis*, et notre *Prince des sots*, et l'auteur de *Pierre Pathelin*, et Turlupin, et Gautier Garguille, et Gros-Guillaume, — les prédécesseurs des deux Corneille et de Molière, — et leurs successeurs Regnard, Marivaux, Beaumarchais, Le Sage, etc.

Et d'abord, avant tout, le premier, l'unique, l'homme qui est la comédie même et la comédie complète, celui qui n'est d'aucun temps, ni d'aucune nation, parce qu'il est de toutes les nations et de tous les temps, — celui qui est né par hasard en France, quand Dieu voulut y incarner la comédie universelle, JEAN-BAPTISTE POQUELIN, dit MOLIÈRE !

Les juges et les rivaux de ces grands créateurs, les maîtres de l'histoire et de la critique, de l'art et de l'enseignement, pouvaient seuls se mesurer avec de tels noms et de tels sujets.

Aussi les chapitres de notre comédie seront écrits par les plus illustres membres de l'Académie française (fauteuils des Quarante et quarante et unième fauteuil) : MM. Guizot, Patin, Ponsard, Saint-Marc Girardin, Mérimée, de Sacy, Emile Augier, Ernest Legouvé, Jules Sandeau, Sainte-Beuve, Lamartine, Viennet, etc., et Jules Janin, Méry, Th. Gautier, Arsène Houssaye, Philarète Chasles, etc.

Frappez donc les trois coups, régisseur de la *Comédie universelle*, — et place au MOLIÈRE de M. Jules Janin, le critique qui l'a étudié trente ans, l'un des éminents fondateurs de ce recueil, l'auteur de la Préface du *Musée des Familles.* PITRE-CHEVALIER.

P. S. Nous avions cru devoir, l'an dernier, solliciter pour l'Etude de Molière la plume illustre de M. Emile Augier, — l'écrivain qui rappelle le plus, en notre temps, la verdeur, la franchise et le coup de boutoir de l'auteur des *Femmes savantes.*

Après de longues méditations, M. Emile Augier s'est excusé près de nous et de nos lecteurs par la lettre suivante.

Elle exprime, — avec son éloquence loyale et hardie, des sentiments personnels que nous n'avons point à discuter ; et elle témoigne en même temps d'une modestie, bien rare dans l'éclat du succès, — et qui fera désirer vivement au public le portrait de l'auteur du *Tartuffe* par l'auteur du *Fils de Giboyer :* P.-C.

A M. PITRE-CHEVALIER.

« J'ai commencé trois fois le portrait de Molière, et trois fois je l'ai jeté au feu. Je n'ai pas la faculté de choisir mon point de vue. Quand je suis sous l'empire d'une idée, elle sort de ma plume malgré moi. Or, ce qui me frappe aujourd'hui dans Molière, c'est le *philosophe* et le *socialiste*. Son *libertinage*, pour employer le mot du temps, m'apparaît, à chaque page de son œuvre, sous les précautions infinies dont il a été obligé de l'envelopper. Le temps est peut-être venu de restituer à ce grand génie toute la part qui lui revient dans notre Révolution. Mais ce n'est pas en quelques colonnes, ce n'est pas surtout dans le *Musée des Familles*, que cette restitution peut avoir lieu...

« Pardonnez-moi donc, cher monsieur, le retard que je vous ai causé bien involontairement, et confiez à une plume plus maîtresse d'elle-même la glorieuse tâche que vous avez bien voulu me réserver... etc.

« Votre bien dévoué,

Février 1863. « E. AUGIER. »

LA COMÉDIE UNIVERSELLE.

MOLIÈRE

PAR M. JULES JANIN, ILLUSTRÉ PAR M. BERTALL.

Il n'y a rien de plus facile, heureusement pour nous, que d'écrire aujourd'hui des pages vraies et solides sur la vie et les ouvrages de Molière. Il est resté longtemps une façon de mystère et de secret de la comédie, où les plus hardis osaient jeter à peine un regard curieux. N'oublions pas qu'il appartenait à la famille comique, à une race proscrite depuis des siècles, à commencer par Rome antique, maîtresse des nations ; il portait chez nous la peine ineffaçable et vive encore de l'excommunication de l'Eglise. A peine mort, sa mémoire avait été frappée d'une foudre immortelle, à savoir la foudre même de l'évêque de Meaux, dans sa lettre célèbre au Père Caffaro sur la comédie. Au dix-huitième siècle enfin, dans ce mouvement de toutes les révoltes, combinées avec tous les paradoxes, Molière avait eu sa part des justes violences de Jean-Jacques Rousseau contre l'art dramatique. A ces causes, peu d'esprits s'étaient hasardés à rechercher la grandeur de ce génie ; il fallut que Voltaire, et plus tard La Harpe, son disciple, et dans un ouvrage excellent, couronné par l'Académie, un grand écrivain nommé Champfort, entreprissent, celui-ci, de raconter la vie de Molière, et celui-là, d'écrire son éloge. Alors vraiment s'arrêta le mystère, et les biographes arrivant à la suite des commentateurs, ce grand homme apparut dans toute la bonté de son cœur, dans tout l'éclat de sa verve éloquente. Ingénieux inventeur, fidèle observateur des passions et des mœurs de l'humanité, plein d'un rire excellent, mettant volontiers la philosophie et la sagesse en action sur son théâtre... Hélas ! sa mort même est devenue un chapitre intéressant de cette aimable histoire. Après avoir vécu comme un galant homme, écrit comme un grand poëte, enchanté la ville de ses leçons, de ses gaietés, il est mort comme un sage et comme un chrétien sous le regard bienveillant de deux sœurs de la charité, qui ne savaient de lui que sa bienfaisance, et qui l'aimaient parce qu'il était bon. Voilà sa gloire, et sa bonté survivrait même à son génie.

Ajoutez qu'il vint au monde à la belle heure, aux dernières clartés de Corneille, aux lueurs naissantes de Racine, entre *le Menteur* et *les Plaideurs*, dans une société vivante et vaillante, et prête à recevoir toutes les empreintes. Il arrivait, du reste, armé de toute pièce, après de grandes études qu'il avait faites dans Aristo-

phane et Plaute, avec les débris de Ménandre et les élégances de Térence. Il savait Rabelais par cœur, il était l'ami de Théophraste ; il s'enivrait à toutes les sources grecques, latines, espagnoles, françaises ; esprit éveillé, grand ami de la farce et du tréteau, en attendant le théâtre et la comédie. Il lisait la *Satire Ménippée;* il lisait *les Provinciales* de Pascal ; au besoin même il consultait sa servante, et le voilà qui prête une oreille attentive à cet aimable et sincère écho du marché, de la rue et du seuil de la maison, pendant que là-haut, sur sa tête, étincelants de son ironie et de sa verve inépuisable, se font entendre les rires, les gaietés, les tendresses de sa comédie à l'infini : la jeune Agnès à côté de Célimène, Henriette opposée à Mme Jourdain, Tartuffe évitant, mais en vain, Dorine et ses coups d'épingle. Ici, Cathos et Madelon, plus loin, la bonne humeur et la leçon de *l'Ecole des maris.* Dans ce nuage où tout brille, Harpagon crie et Georges Dandin se lamente. Hélas ! comme on rit aux douleurs du Malade imaginaire ! Holà ! comme on tremble en riant aux aventures de Don Juan. C'est une grâce, un petillement, un charme, un proverbe à l'infini ; les caractères n'ont pas de secrets pour Molière ; il raconte, en se jouant, les plus belles passions de la vie humaine et les plus terribles. Il est rare en toute chose, et même en ce patois que Despréaux lui reproche. Il jouait avec la comédie, il était lui-même un comédien inimitable. Avec une farce, il tenait son peuple attentif. Que c'est joli *le Mariage forcé !* Est-elle assez amusante *Mme d'Escarbagnas ?* Dans *l'Impromptu de Versailles*, Molière a montré l'envers même et les coulisses de la comédie. Il avait, d'autre part, des enchantements et des plaisirs dignes de l'Olympe et des Elysées de Chambord, de Saint-Germain ou de Versailles. Donc, vous voyez d'un coup d'œil la suite et l'enchaînement de ces travaux si divers. Dans ce Paris tout pénétré des grandeurs de la comédie, et dans ce palais de Versailles, que le roi Louis XIV élevait à sa majesté, ils ne connaissaient pas de plaisir plus rare et plus charmant. Mme de Lafayette, en parlant des fêtes de Saint-Cloud, où régnait Mme la duchesse d'Orléans : « On se divertissait chez elle, nous dit-elle, avec tout l'agrément imaginable, et sans mélange de chagrin, parmi les plaisirs de la comédie, des travestissements, du jeu et des violons. » Molière était le grand ordonnateur de ces fêtes ; il inventait toute chose, et livrait au musicien Lulli tous ces couplets que redisaient les échos de *Mélicerte* ou des *Amants magnifiques.* Lui-même, il a dédié *l'Ecole des femmes* à cette princesse que Bossuet appelait « Madame Henriette ! » et cette dédicace est pleine de goût et d'à-propos.

Il s'appelait de son nom Jean-Baptiste Poquelin ; il vint au monde en 1622, dans une maison emportée il y a peu de temps par le nouveau Paris, sous ce fameux pilier des Halles, où, trente ans plus tard, devait naître l'auteur du *Joueur* et des *Ménechmes*, l'heureux, riche et bel esprit Regnard. Béranger, un enfant de cette famille, a vu le jour tout auprès du pilier des Halles, dans une maison de la rue Montorgueil, renversée aujourd'hui. Que d'esprit répandu dans cet étroit espace ! On a retrouvé l'acte de mariage d'Anne Boudet, la mère de Molière, avec Jean-Baptiste Poquelin, valet de chambre et tapissier chez le roi. Humble était la maison, le commerce était honorable ; l'enfant avait quatorze ans déjà lorsqu'il fut mis chez les jésuites, qui étaient alors les savants maîtres de la jeunesse, et le plus étonné, voyant partir son fils, était son père. « A quoi bon, disait-il, tant étudier, puisque tu seras tapissier-valet de chambre du roi à ma place ? — A quoi bon? pensait l'enfant, je saurai les belles-lettres, j'apprendrai les grands poëtes, j'aurai pour condisciples Bernier, le voyageur, Chapelle, un bel esprit ; Armand de Bourbon, premier prince de Conti, frère du grand Condé, viendra s'asseoir près de nous aux leçons de Gassendi, notre maître. Il apprendra comme nous la sagesse innocente et facile ; ainsi, je verrai de bonne heure et je saurai tout ce que l'on enseigne aux grands seigneurs, aux tout-puissants, aux simples génies de ce bas monde. »

Il raisonnait déjà comme un maître ; il était le premier à l'école, il en sortait le dernier. Chaque jour, pour aller du pilier des Halles au collége Louis-le-Grand, il traversait deux fois le pont Neuf, tout rempli de baladins, de farceurs et d'avaleurs de pois gris. Une comédie informe encore, et cependant charmante, s'agitait dans cet étroit espace, où le roi populaire, Henri le Grand, semblait sourire aux gaietés de Francisquine et de Gautier Garguille. Ils étaient, ces enfarinés dont l'histoire a gardé les noms, les plus plaisants du monde. Ils s'attaquaient souvent même au cardinal de Richelieu, en attendant que le cardinal de Mazarin devînt leur proie, et qu'ils eussent à jouer leur rôle au milieu de la Fronde. Ainsi, pour la première fois, la comédie, en son piquant négligé, apparut au jeune Poquelin. Il avait un grand-père, un bon homme, un enfant de Paris comme lui, qui ne haïssait pas la comédie, et quand son petit-fils avait été bien sage, il le menait voir messieurs les comédiens de l'hôtel Bourgogne. Ah ! quelle fête ! et les beaux rires, les profondes terreurs, les inventions de Hardy, de Montchrétien, et déjà M. Scarron, surnommé l'empereur du burlesque. Il y avait aussi dans ces temps de renaissance et de renouveau, (voilà la fête et le réveil) un certain Normand de la Normandie et son frère, Pierre et Thomas Corneille, qui débrouillaient le chaos de l'art dramatique ; inventeurs infatigables, Thomas Corneille, de choses curieuses, Pierre Corneille, de chefs-d'œuvre. Ils grandissaient chaque jour l'un et l'autre dans les respects de la ville ; ils avaient tous les caractères des poëtes populaires. Leur double nom se confondait encore dans la même aventure ; il fallut que *le Cid* arrivât pour mettre un espace entre les deux frères. Mais déjà le jeune Poquelin reconnaissait Pierre à son génie, et, sitôt qu'il fut son maître, il prit congé du pilier des Halles, et tout de suite il résolut d'être à son tour un inventeur, un comédien, le maître absolu d'un théâtre, qu'il appelait déjà : *l'illustre théâtre.* Il n'hésita guère à sortir des sentiers battus ; il savait que s'il était blâmé par les parents de son père et de sa mère, il avait pour lui l'exemple et l'entraînement des comédiens de l'Italie. Enfin, que vous dirais-je ? En dépit de l'obstacle, il était attiré par cette irrésistible passion du théâtre. On en chercherait en vain de plus violentes, et, s'il vous plaît, nous vous dirons en deux pages les commencements de l'art dramatique aux premières années de la république romaine, ainsi vous verrez comment à chaque époque, à deux mille ans de distance, la passion est la même, apportant avec soi les mêmes préjugés.

Toutes les fois que vous remonterez aux origines de la comédie, et chez tous les peuples, vous trouverez qu'elle a commencé par la satire. Il y a dans les nations naissantes, aussi bien que dans les nations vieillies, certaines heures de joie et de contentement, où l'esprit déborde, et c'est alors un sauve qui peut ! des vieillards attaqués par les jeunes gens, des riches insultés par le pauvre, et du citadin moqué par le paysan. Les anciens Romains,

quand ils voulaient rire et montrer du doigt le ridicule ou le tout-puissant, s'habillaient en satyres, aux oreilles aiguës, aux pieds de chèvres, et sous un masque effronté chantaient et dansaient toutes sortes de danses et de chansons, avec des gaietés, des grimaces, des insultes, des bouffonneries improvisées. Non-seulement les jours de fête et de santé appartenaient à ces joies satyriques, mais encore, si la peste et la mort accomplissaient leurs ravages, les cités tremblantes avaient recours, non-seulement à leurs prêtres, mais encore aux histrions. Le temple et le théâtre étaient également un lieu de refuge. Ainsi naquit, dans Atella, une ville de la vieille Campanie, une façon de comédie satyrique, à demi parlée et mimée à demi, qui s'appela bientôt l'*atellane*. L'atellane était chère à la jeunesse romaine, et les magistrats, pour encourager ces joueurs d'atellanes, eurent grand soin de les maintenir dans leurs droits de citoyens, tout au rebours de l'histrion. L'histrion appartenait en propre aux magistrats qui le pouvaient frapper de verges, changer de tribu et priver des fonctions civiles et militaires. Le joueur d'atellanes avait aussi le droit, s'il était sifflé, de garder son masque ; au contraire, l'histrion recevait l'injure à plein visage. Ainsi naquit dans le respect et dans la liberté, ajoutez dans l'improvisation de l'heure présente, la comédie. On pourrait comparer l'atellane au journal d'autrefois. Libre, alerte, ingénieuse, accorte, et racontant volontiers les choses vulgaires, elle s'attachait de préférence à nous montrer la servante et le maître, le capitaine et le soldat, le stupide et le bavard, le vieillard dupé par sa femme, et l'avare, et le parasite, et le gourmand. Si ce n'était pas déjà la comédie, au moins c'en était l'ombre, et l'on voit que César, Auguste et les empereurs, eurent à compter avec l'atellane en latin, en patois, en langue vulgaire. Même aux époques les plus brillantes du génie et de l'esprit latin, elle se ressentait de son origine rustique. Il ne faut pas chercher d'autres commencements aux personnages de la future comédie, dont Plaute et Térence devaient être un jour les inventeurs. Ils viennent tous, les uns et les autres, de l'atellane ; ainsi, pour rentrer dans notre sujet : la comédie avant Molière, au temps de Molière, il nous a fallu traverser la farce et le pont Neuf. Molière obéit tout d'abord, sans résistance, au peuple, à la rue, au hasard, à l'atellane, au tréteau. Avant d'être un philosophe, un sage, un Plaute, un Térence, un Parisien de Paris, il fut volontiers un bouffon, un improvisateur, et si par hasard il écrivait les canevas de sa comédie, il y mettait si peu de sans-gêne, que l'on n'a pas retrouvé ses premières scènes, écrites sur une table d'auberge, à l'ombre inspiratrice du bouchon, pendant que le jeune Eraste et la jeune Isabelle, et le vieil Orgon, s'amusaient à répéter la leçon du maître. Ou pour mieux dire, aux premiers temps de Molière et de la comédie, il n'y avait pas de maître, il n'y avait pas de valet, il y avait le contentement de l'heure présente, et la fête de ce matin.

Ces heureux enfants de la fantaisie allaient à travers le monde, obéissant à leur poëte, à leur maître Poquelin; ils vivaient pauvres et joyeux, comme autant de héros du *Roman comique*, et ils jouaient au pied levé, tantôt *le Docteur amoureux*, tantôt *le Maître d'école* ou *les Trois Docteurs*. Le vent qui passe, emportait l'air et la chanson. Cependant la mémoire des comédiens, le souvenir des spectateurs, ont sauvé de l'oubli, tant bien que mal : *le Médecin volant* et *la Jalousie de Barbouillé*, deux simples canevas, mais précieux et charmants du comédien-vagabond Molière. On pressentait dans ces essais informes la comédie à venir. — *Le Médecin malgré lui* est sorti du premier canevas, *Georges Dandin* se trouvait en germe dans *le Barbouillé*.

SGANARELLE.

Eh ! mon Dieu, monsieur, ne soyez point en peine ; je vous réponds que je ferai aussi bien mourir une personne qu'aucun médecin qui soit dans la ville. On dit un proverbe, d'ordinaire : Après la mort, le médecin ; mais vous verrez que, si je m'en mêle, on dira : Après le médecin, gare la mort! Mais néanmoins, quand je songe, cela est bien difficile de faire le médecin ; et si je ne fais rien qui vaille ?



Les divertissements de Molière. Costume de la Musique. Dessin de Wattier, d'après les estampes de 1660 à 1664.

Voilà pour *le Médecin volant*. Voici pour *le Barbouillé :*

LE BARBOUILLÉ, *seul*.

Il faut avouer que je suis le plus malheureux de tous les hommes ! J'ai une femme qui me fait enrager : au lieu de me donner du soulagement et de faire les choses à mon souhait, elle me fait donner au diable vingt fois le jour; au lieu de se tenir à la maison, elle aime la promenade, la bonne chère, et fréquente je ne sais quelle sorte de gens. Ah ! pauvre Barbouillé, que tu es misérable ! Il faut pourtant la punir. Si tu la tuais... l'invention ne vaut rien, car tu serais pendu. Si tu la faisais mettre en prison... elle en sortirait avec son passe-partout,

Tel fut le commencement de Molière, son vrai style. Il savait d'instinct le dialogue; or, sans dialogue il n'y a pas de comédie; il en est la vérité, que disons-nous? la ressemblance. Ces trois ou quatre informes canevas lui suffisaient en attendant les chefs-d'œuvre. Il laissait volontiers ses projets aux pieds légers courir le midi de la France, aller et venir de Lavagnac à Gignac, et de Gignac à Pézénas... Il était sûr de les retrouver sitôt qu'il aurait besoin de les revoir.

Son premier protecteur dans ces voyages remplis de surprises et de fortunes si diverses fut justement son condisciple, le prince de Conti, gouverneur du Languedoc. Ce prince, avant d'écrire un gros factum contre le théâtre, aimait la comédie, et tout de suite il fut charmé de cet art nouveau, qui déjà pointait dans le lointain. C'est une ingratitude, une injustice des historiens de Molière d'avoir parlé si peu de ce prince aimable et charmant. A l'âge heureux où Molière était à sa suite, il était le plus galant du monde; il aimait le beau rire, il riait volontiers, et, de même que son frère, le grand Condé, applaudissait aux vers du grand Corneille, il applaudissait aux premiers vers de Molière. Ecoutez Saint-Simon parlant de ce charmant prince ; il vous dira sa grâce avec les dames et sa coquetterie avec les hommes. « Il prenait à tâche de plaire au cordonnier, au laquais, au porteur de chaise comme au ministre d'Etat, au grand seigneur, au général d'armée, et si naturellement, que le succès en était certain. Il fut ainsi les constantes délices du monde, de la cour, des armées, la divinité du peuple, l'idole des soldats, le héros des officiers, l'espérance de ce qu'il y avait de plus distingué, l'amour du Parlement, l'ami, avec discernement, des savants, et souvent l'admiration de la Sorbonne, des jurisconsultes, des astronomes et des mathématiciens les plus profonds. C'était un très-bel esprit, lumineux, juste, exact, vaste, étendu, d'une lecture infinie... Il réunissait l'utile à l'agréable et le futile au savant; son esprit était naturel, brillant, vif; il avait l'esprit solide, il en donnait à tout le monde; ses réparties étaient promptes, plaisantes et jamais blessantes; il se mettait sans cesse et merveilleusement à la portée et au niveau de tous, parlant le langage de chacun avec une facilité non pareille. Jusque dans le salon de Marly, il était environné des plus beaux esprits de la cour. Il y tenait des conversations charmantes sur tout ce qui se présentait indifféremment; jeunes et vieux y trouvaient leur instruction et leur plaisir, par l'agrément avec lequel il s'énonçait sur toutes les matières, par la netteté de sa mémoire, par son abondance sans être parleur. » Tel fut le premier protecteur de Molière; et vous voyez qu'il était digne, en effet, de venir en aide à cet heureux génie. Il était lui-même un exemple des droits et des devoirs du poëte comique; il attirait à lui ces grâces naissantes; il avait la primeur de ces inventions toutes nouvelles, et le prince de Conti l'aimait comme un amateur, comme un conseiller, comme un bon compagnon qui l'aidait à faire les honneurs de sa province. En ses premiers essais, Molière avait avec lui deux ou trois comédiens, deux ou trois comédiennes, à savoir : Gros-René, Mlle Duparc, Mlle Béjart, Mlle de Brie, et, tout au plus, de quoi jouer *l'Etourdi* et *le Dépit amoureux*, les deux premières comédies qu'il ait écrites, en obéissant aux règles, en suivant dans leurs sentiers les modèles qu'il s'était choisis. Il avait trente ans alors ; c'était un beau jeune homme, au front vaste, aux yeux pleins de feu, de belle taille et d'un geste agréable ; il aimait à se montrer à son peuple, à lui parler, à lui sourire, et ne savait pas de meilleure vie. A n'en point douter, le jeune poëte était un homme heureux; il avait le pressentiment de son génie ; il rêvait déjà, même à Lyon, même à Pézénas, qu'il aurait un jour un théâtre à Paris, aussi bien que les comédiens de l'hôtel de Bourgogne... Au fait, le prince de Conti demanderait ce privilége à son oncle, le cardinal de Mazarin, et lui, Molière, il laisserait la tragédie à l'hôtel de Bourgogne; il se contenterait de jouer la comédie, en alternant avec les bouffons d'Italie. On irait pleurer à Corneille, on viendrait rire à Molière. Or, son rêve devint bien vite une réalité. Grâce à son prince, il obtint son privilége ; il eut son théâtre ; il représenta devant le jeune roi Louis XIV *l'Etourdi*, *le Dépit amoureux*, voire *le Maître d'école*, et le roi se prit à rire... Il avait raison le jeune roi. *L'Etourdi* est déjà toute une comédie. On écoute, on s'inquiète, on regarde, on applaudit; Lélie est un vrai jeune homme, et Mascarille est bien l'empereur des fourbes; il est gai, leste et content ; rien ne l'étonne ; il marche en aveugle à travers les événements qui s'entassent sur le théâtre du Petit-Bourbon, que le roi avait assigné à la troupe de Molière. En ce temps-là, les architectes étaient presque aussi inhabiles à construire un théâtre que les poëtes à construire une comédie.

« Il n'y a rien de si petit que le Petit-Bourbon. Le théâtre est de dix-huit toises de longueur sur huit de largeur, au bout de laquelle il y a encore un demi-rond de sept toises de profondeur sur huit et demi de large, le tout en voûte semée de fleurs de lis. Son pourtour est orné de colonnes avec leurs bases : chapiteaux, architraves, frises et corniches d'ordre dorique, et entre icelles corniches, des arcades en niches. En l'un des bouts de la salle, directement opposé au dais de Leurs Majestés, était élevé un théâtre de six pieds de hauteur, de huit toises de largeur et d'autant de profondeur. »

Telle est cette incommode et très-exacte description.

Si le théâtre était petit, grande était la curiosité des petits marquis assis sur la scène, et des clercs de procureur, des bons bourgeois, des sous-lieutenants, des manants de la bonne ville, qui se tenaient debout au parterre. Or, c'est convenu depuis que nous sommes assis au parterre, pour bien entendre et bien juger, pour rester éveillé à la répartie, au bon mot, à la surprise, il n'y a rien de plus alerte et de plus vif qu'un spectateur sur ses deux pieds. D'ailleurs, en ce temps-là, les braves gens n'allaient pas au théâtre pour avoir toutes leurs aises, mais pour être émus, touchés, charmés, pour sourire à la jeunesse, au bel esprit. Une salle de spectacle était déjà une nouveauté toute charmante à des gens habitués aux fêtes vulgaires de la comédie en plein vent, en plein jour, par la pluie et le soleil. Nous rions aujourd'hui des chandelles et des moucheurs de chandelles, et nous nous moquons agréablement des somnolentes ouvertures du Théâtre-Français... tout cela paraissait charmant aux spectateurs de *l'Etourdi*, sur les planches du Petit-Bourbon :

« Toute la lumière consistait en quelques chandelles dans des plaques de fer-blanc attachées aux tapisseries; mais comme elles n'éclairaient les acteurs que par-derrière et un peu sur les côtés, ce qui les rendait presque tout noirs, on s'avisa de faire des chandeliers avec deux lattes mises en croix, portant chacun quatre chandelles, pour mettre au-devant du théâtre. Ces chandeliers, suspendus grossièrement avec des cordes et des poulies apparentes, se haussaient et se baissaient sans artifice et

par main d'homme, pour les allumer et les moucher. La symphonie était d'une flûte et d'un tambour, ou de deux méchants violons au plus. »

L'Etourdi était une comédie écrite en vers. La comédie en vers fut longtemps, chez nous, l'œuvre exquise et par excellence. Elle ne savait pas de meilleur et de plus naturel langage, et c'était un exemple qui venait à nos poëtes d'Aristophane, de Plaute et de Térence. Il est vrai, c'est même une des supériorités de son génie, que Molière était un grand écrivain en prose et en vers ; son Mascarille parlait également l'une et l'autre langue... En même temps, on trouverait la belle prose au besoin sous ces rires si remplis de grâce et de bonne humeur :

L'honneur, ô Mascarille! est une belle chose;
A tes nobles travaux ne fais aucune pause;
Et, quoi qu'un maître ait fait pour te faire enrager,
Achève pour ta gloire, et non pour l'obliger.

Et quand le bon Truffaldin est poussé à bout par ce drôle, admirez avec quelle verve il décrit le futur instrument de son supplice :

TRUFFALDIN.

D'un chêne grand et fort,
Dont près de deux cents ans ont fait déjà le sort,
Je viens de détacher une branche admirable,
Choisie expressément de grosseur raisonnable,
Dont j'ai fait sur-le-champ, avec beaucoup d'ardeur,
(*Il montre son bras.*)
Un bâton à peu près... oui, de cette grandeur,
Moins gros par l'un des bouts, mais, plus que trente gaules,
Propre, comme je pense, à rosser les épaules;
Car il est bien en main, vert, noueux et massif.

Le succès de *l'Etourdi* devint populaire en peu d'instants ; Mascarille, Anselme, Hippolyte, et Pandolfe, et Lélie, et Léandre ont couru le monde et rencontré l'applaudissement universel. Cette fois, Molière était le maître ; il avait deviné les secrets de son art, et tout de suite après *l'Etourdi*, il faisait représenter *le Dépit amoureux*, emprunté par l'heureux poëte au dialogue entre Horace et Lydie, ode et chanson, parmi les plus charmantes que l'antiquité nous ait laissées. Certes, il fallait être un grand inventeur pour tirer toute une comédie en cinq actes d'une scène unique entre le poëte et sa dame, et ce fut un grand bonheur de Molière d'appeler en aide à Lucile, au jeune Eraste, Mascarille et Marinette.

ÉRASTE.

Ah! Lucile, Lucile, un cœur comme le mien
Se fera regretter, et je le sais fort bien.

LUCILE.

Éraste, Éraste, un cœur fait comme est fait le vôtre
Se peut facilement réparer par un autre.

On arrive ainsi, par un sentier plein de fleurs, à la première comédie, à la première satire prise dans le vif de nos mœurs et de nos passions qui devait signaler l'œuvre de Molière. A la fin, cette fois, la porte était ouverte à deux battants, qui devait le conduire au milieu des grands salons de la ville, hôte assidu, curieux, sans pitié, des maisons les mieux fermées. C'était désormais le droit de son génie : entrer partout, sans obstacle, et tout entendre, et tout dire, et ne jamais s'arrêter devant la qualité du maître de céans. Voilà comme il est entré dans l'hôtel de Rambouillet, à peu près comme le jeune Louis XIV, armé d'un grand fouet, dans le Parlement de Paris.

L'hôtel de Rambouillet, sous le règne effacé du roi Louis XIII, sous le terrible gouvernement du cardinal de Richelieu, était une des autorités, disons mieux, une autorité souveraine dans le Paris des élégances. Le marquis de Rambouillet, de la maison d'Angennes, et Mme de Rambouillet, la fille du marquis de Pisani, voisins du Louvre, avaient ouvert leur maison, cet hôtel de Rambouillet qu'ils avaient bâti sur un plan nouveau, à tous les beaux esprits de la ville. Il y avait dans l'hôtel de Rambouillet *la chambre Bleue*, où se tenait, chaque soir, une façon de concile, et c'était à qui, par sa recherche et son bon goût en toute chose, aiderait à composer une langue à l'usage des beaux messieurs et surtout des belles dames : Mmes de Rambouillet, de Montausier, de Saint-Estienne et Mlle Paulet. Autour de ces dames arrivaient les princes de la jeunesse et les poëtes, les écrivains : M. Chapelain, M. Voiture et Balzac. On y vit un jour le grand Corneille, qui trouva peu de suffrages pour ce chef-d'œuvre appelé *Polyeucte*. Une autre fois, sur le minuit, un jeune abbé de quinze ans improvisait un beau sermon, ce qui fit dire à Balzac : qu'il n'avait jamais entendu prêcher ni si tôt ni si tard. Ce jeune abbé n'était rien moins que Bossuet lui-même. En cet hôtel de Rambouillet furent approuvées l'*Astrée*, et l'*Amadis*, et la *Diane*, et l'*Aminte*, et toutes les bergeries italiennes. En ce beau lieu, les dames s'appelaient Diane, Philis, Cérès, Junon, Zirphé, reine d'Argennes, tante de Niquée et sœur de Zarzafiel, soudan de Babylone. Godeau, qui était alors le modeste évêque de Meaux, et M. le maréchal de Vivonne étaient les rois de cette réunion ; Cléomire en était la reine, après Mme de Montausier, Lucine-Julie d'Angennes. Entre les divers habitants de cette maison charmante, c'étaient des grâces à l'infini : sonnets, chansons, portraits, bouts-rimés, en un mot, toute la *Guirlande de Julie*, une suite de madrigaux signés de tous les noms des précieux et des précieuses; car voilà leur titre: ils n'en avaient pas d'autre; ils raffinaient sur la langue et sur les belles manières. Ils avaient des façons de parler, de s'habiller, de prononcer, qui n'appartenait qu'aux amis d'Arténice, et, si quelqu'un manquait à parler *phœbus*, Mlle de Rambouillet se trouvait mal. Les enfants mêmes, en ce logis, étaient de petites merveilles; on citait déjà dans tout Paris les reparties de la petite Montausier, qui eut de l'esprit dès qu'elle *fut sevrée*. Un jour qu'on avait donné un renard à son père : « Ah! dit-elle, il faut cacher mon collier, le renard va le reprendre; ils sont si fins les renards, dans les fables d'Esope. » Elle avait sept ans; on lui demandait quelle était la plus belle, de Mme de Longueville ou de Mme de Châtillon? « Pour la vraie beauté, ma mie est la plus belle. » Une autre fois, elle voulait faire une comédie : « Il faudra auparavant, dit-elle, que Corneille y jette les yeux. » Un jour, elle prit un siége et se mit auprès du lit de Mme de Rambouillet : « Or çà, ma grand'maman, parlons d'affaires d'Etat, à présent que j'ai sept ans. » Vraiment, dans cet hôtel de Rambouillet, enfants et vieillards avaient de l'esprit à faire peur. L'esprit était leur tâche unique et leur ambition de chaque soir. Pas une lettre écrite dans *la chambre Bleue*, ou pas un bon mot de la *Guirlande* qui ne courût la ville entière. Ils s'amusaient, ils se glorifiaient les uns et les autres de ces recherches qui sentaient la qualité de la dame et le bel esprit du monsieur. Chaque précieuse avait son chapitre au salon de la reine mère ; il y avait l'historiette de Mlle Paulet, l'historiette de Voiture, de la marquise de Sablé, de Gombaud, de Conrart, de Chapelain, du chancelier Séguier, du maréchal de Bassompierre. Et qui leur eût dit, à ces *délicats*

des deux sexes, quand ils étaient les rois de la mode, honorés à la ville, écoutés à la cour, respectés du cardinal, que l'heure approchait où un malheureux comédien de campagne, un bouffon, un Sosie, un Jodelet, les mettrait en scène, et dans un petit acte, écrit en vile prose, en finirait d'un seul coup, avec les précieux, les précieuses et tout l'hôtel de Rambouillet?

Cela fut ainsi pourtant, à dater du jour où fut affichée, à la porte du théâtre, la comédie des *Précieuses ridicules*. A peine on les vit entrer l'une et l'autre, à savoir : Cathos et Madelon, les nièces de Gorgibus le bourgeois, que soudain la cause des *Précieuses* était perdue, en même temps que celle du bon sens était gagnée. Un franc



Les divertissements de Molière. Habit de fleurs et de plaisirs. Dessin de Wattier, d'après les estampes du temps.

rire, épanoui, joyeux, charmant, accueillit la *préciosité* de Mlle Madelon et de sa cousine, Mlle Cathos. Lui-même, un vrai singe, Mascarille, fit justice de M. de Balzac et de M. Voiture avec un agrément infini :

CATHOS.

En effet, je trouve que c'est renchérir sur le ridicule qu'une personne se pique d'esprit, et ne sache pas jusqu'au moindre petit quatrain qui se fait chaque jour : et, pour moi, j'aurais toutes les hontes du monde, s'il fallait qu'on vînt à me demander si j'aurais vu quelque chose de nouveau que je n'aurais pas vu.

MASCARILLE.

Il est vrai qu'il est honteux de n'avoir pa des premiers tout ce qui se fait; mais ne vous mettez pas en peine : je veux établir chez vous une académie de beaux esprits, et je vous promets qu'il ne se fera pas un bout de vers dans Paris que vous ne sachiez par cœur avant tous les autres. Pour moi, tel que vous me voyez, je m'en escrime un peu quand je veux ; et vous verrez courir de ma façon dans les belles ruelles de Paris deux cents chansons, autant de sonnets, quatre cents épigrammes et plus de mille madrigaux, sans compter les énigmes et les portraits.

Et non-seulement le bon sens du bourgeois de Paris, mais cette passion pour l'égalité qui fut toujours le péché mignon de la grande ville, eurent satisfaction complète à cette représentation des *Précieuses*. Même un de ces bourgeois du parterre, une voix de la foule s'écria : *Courage, Molière! voilà la véritable comédie!* et chaque bourgeois s'en allait, répétant aux précieuses :

« Allez vous cacher, vilaines, allez vous cacher pour jamais! Et vous, qui êtes cause de leur folie, sottes billevesées, pernicieux amusements des esprits oisifs, romans, vers, chansons, sonnets et sonnettes, puissiez-vous être à tous les diables! »

Cette fois, la comédie était un événement, elle devint l'entretien universel, et Molière, avec l'esprit d'un homme qui comprend toute sa valeur, explique au public comment il a pris son parti de tant réussir :

« J'offenserais mal à propos tout Paris, si je l'accusais d'avoir pu applaudir à une sottise : comme le public est le juge absolu de ces sortes d'ouvrages, il y aurait de l'impertinence à moi de le démentir; et, quand j'aurais eu la plus mauvaise opinion du monde de mes *Précieuses ridicules* avant leur représentation, je dois croire maintenant qu'elles valent quelque chose, puisque tant de gens ensemble en ont dit du bien. »

Il ne faut pas dédaigner, dans son œuvre, les préfaces de Molière ; elles contiennent en germe un grand enseignement. Le premier de tous ces grands poëtes, Corneille, en ses excellentes préfaces, qu'il faut lire avec grand respect, avait enseigné cette façon d'expliquer son œuvre et de la montrer avec les louanges ou les censures méritées. Voilà comment l'un et l'autre, Molière et Corneille, ils sont deux grands critiques et l'exemple des critiques à venir.

Nous trouvons, peu de temps après *les Précieuses ridicules*, une improvisation beaucoup plus voisine de *l'Etourdi* que du *Dépit amoureux*. *Sganarelle*, un rustre avec du bon sens, un bourgeois qui s'est caché du temps de la Fronde, et qui n'ose guère se défendre contre un plus fort que soi, tel fut le nouveau héros de Molière. Il savait très-bien que le rire est la condition suprême de la comédie, et que la leçon, en supposant qu'elle existe, doit venir après la gaieté. Il y a chaque année, au théâtre, et pas un ne l'ignore, des heures mauvaises : le mois d'août, le mois de juin, les beaux jours, la cour absente à Fontainebleau ; c'est alors qu'un bon directeur de théâtre a recours aux grandes ressources pour retenir son public, qui ne demande qu'un prétexte pour ne pas venir. Le poëte était hier dans la mesure et dans la comédie, il est aujourd'hui dans la farce. Il revient en toute hâte au gros sel, au gros rire, aux couleurs violentes, au Sganarelle effaré des malheurs probables de son mariage. Ah! le pauvre homme! Il est si triste et si doux, il a si grande envie... et si grande peur de se fâcher. Il est un bon-

homme; il est un poltron, et comme on rit, quand il prend les armes et l'habit du matamore :

Ma colère à présent est en état d'agir;
Dessus ses grands chevaux est monté mon courage;
Et, si je le rencontre, on verra du carnage.
Oui, j'ai juré sa mort; rien ne peut l'empêcher.
Où je le trouverai, je le veux dépêcher.
(*Tirant son épée à demi, il approche de Lélie.*)
Au beau milieu du cœur, il faut que je lui donne...

LÉLIE, *se retournant.*
A qui donc en veut-on?

SGANARELLE.
Je n'en veux à personne.

LÉLIE.
Pourquoi ces armes-là?

SGANARELLE.
C'est un habillement
(*A part.*)
Que j'ai pris pour la pluie. Ah! quel contentement
J'aurais à le tuer! Prenons-en le courage.



Scène du *Tartuffe*. Dessin de Bertall.

LÉLIE, *se retournant encore.*
Eh?

SGANARELLE.
Je ne parle pas.

Le poltron, dans tous les théâtres et dans tous les siècles, est un sujet de raillerie à l'infini; le rire et le coup de bâton, voire le coup de pied quelque part, composent le fond de la primitive comédie. Ainsi Molière a commencé. Et lorsque, au mariage du jeune roi avec une princesse d'Espagne, au milieu des jeux et des fêtes de ces noces sérieuses, Molière, à son tour, sans qu'on l'en priât, les voulut célébrer dans la salle du Palais-Royal, construite par le cardinal de Richelieu (le Petit-Bourbon avait été démoli par les architectes du roi, qui voulait l'agrandissement du Louvre, sans que Molière eût été prévenu), il composa, non pas sans un pénible effort, une comédie en manteau de cour, au parler solennel; on eût dit soudain que la *Mirame*, une des compositions de feu le cardinal de Richelieu, déteignait sur *Don Garcie de Navarre*, c'est le nom de la *tragi-comédie* de Molière.

A ce *Don Garcie,* un immense ennui s'empara du spectateur, transporté soudain d'une salle populaire et sans gêne dans une salle à machines, un véritable Olympe. Il y avait des revenants, dans cette salle du Palais-Royal, et ce n'étaient pas des esprits. Si Molière avait commencé sa tâche aventureuse par *Don Garcie de Navarre,* il aurait eu grand'peine à devenir un poëte écouté et populaire. Ah ! que le voilà loin de Sganarelle et de Mascarille, de Cathos et de Madelon, et des galanteries du *Dépit amoureux !* Ajoutez que Molière s'était affublé du rôle de don Garcie, et qu'il était si triste à côté de dona Elvire, princesse de Léon, que son propre ennui rejaillit sur son œuvre, écrite en vers langoureux. De ces cinq actes, heureusement, il a sauvé plusieurs passages, qu'il a transportés en des œuvres plus heureuses, et voici quatre vers que nous retrouverons dans *le Misanthrope :*

DON GARCIE.

Que toutes les horreurs dont une âme est capable
A vos déloyautés n'ont rien de comparable;
Que le sort, les démons, et le Ciel en courroux
N'ont jamais rien produit d'aussi méchant que vous.

Disons le mot : le public siffla *Don Garcie;* à la cinquième représentation, il disparut de l'affiche, et les ennemis de Molière (il en avait déjà) se félicitaient d'être enfin délivrés de cet accapareur de succès. L'espèce humaine est ainsi faite. Elle abaisse à plaisir ce qu'elle applaudissait avec rage. Un autre esprit, moins fort que celui-là, peut-être eût succombé sous l'avanie... Au contraire, il rebondit plus brillant que jamais sous l'injure. Il lui fallait une revanche, il la prit éclatante avec *l'Ecole des maris,* et chacun s'étonna de retrouver le poëte heureux, charmant, intelligent des premiers jours.

L'Ecole des maris est une de ces œuvres aimables où sont débattus les vieux paradoxes sur lesquels la comédie est fondée. Ariste est un sage et Sganarelle est un jaloux; le premier, pour plaire à Léonor, qu'il veut épouser, lui prodigue à la fois les petits soins, les tendresses, les respects. Sganarelle, au rebours de son frère Ariste, est un malappris, un brutal. Amoureux d'Isabelle, il lui tendra tous les piéges. Il serait honteux de se fier à l'honnêteté d'une fille bien née ; il se fait son espion et son geôlier. Egoïste et vaniteux, il ne comprend pas les beaux rires de la jeunesse. Ah ! comme il est récompensé de toutes les peines qu'il se donne ! Il devient pour Isabelle un objet de terreur, il devient pour nous autres, qui le voyons agir, un sujet de pitié. Non pas qu'il soit un vieillard, il est jeune encore et pose à peine le pied sur les premières limites de l'âge mûr; mais il est crédule, et près de lui, presque sous son toit, arrive un jeune homme, un certain Valère aux yeux doux, qui est loin de déplaire à la jeune Isabelle. Elle, alors, poussée à bout par les disgrâces de son tuteur, elle s'adresse à lui-même, afin qu'il vienne en aide à ses innocentes amours :

Vous n'avez pas été plutôt hors du logis,
Qu'ayant, pour prendre l'air, la tête à ma fenêtre,
J'ai vu dans ce détour un jeune homme paraître,
Qui d'abord, de la part de cet impertinent,
Est venu me donner un bonjour surprenant,
Et m'a, droit dans ma chambre, une boîte jetée
Qui renferme une lettre en poulet cachetée.
J'ai voulu sans tarder lui rejeter le tout;
Mais ses pas de la rue avaient gagné le bout,
Et je m'en sens le cœur tout gros de fâcherie.

SGANARELLE.

Voyez un peu la ruse et la friponnerie !

Ainsi, le crédule et malheureux Sganarelle est un pantin dont cette aimable fillette, en riant, tient tous les fils ; et jugez de l'étonnement de ce triste sire, en voyant comme on s'est amusé de sa triste sagesse ! Aussi bien, à l'appel de Sganarelle et d'Ariste, aux chansons de Valère, aux gaietés de Lisette, accourut un peuple entier de spectateurs contents. C'est si beau la jeunesse et si charmant un honnête amour ! Quoi de plus rare : un mariage assorti ? Après la ville, on vit la cour s'amuser de ces aimables leçons. Mgr le duc d'Orléans, frère unique du roi ; Madame Henriette, et la reine et le roi, toute la jeune cour, qui attend patiemment à Saint-Cloud, à Fontainebleau, à Saint-Germain, que soit bâti le palais de Versailles, riait volontiers des petits messieurs que déjà Molière, avec la permission de Louis XIV, offrait en spectacle. Ecoutez Sganarelle et sa belle ironie, à propos des modes de l'an de grâce 1661 :

Ne voudriez-vous point, dis-je, sur ces matières,
De vos jeunes muguets m'inspirer les manières ?
M'obliger à porter de ces petits chapeaux
Qui laissent éventer leurs débiles cerveaux;
Et de ces blonds cheveux, de qui la vaste enflure
Des visages humains offusque la figure ?
De ces petits pourpoints sous les bras se perdants ?
Et de ces grands collets jusqu'au nombril pendants ?
De ces manches qu'à table on voit tâter les sauces ?
Et de ces cotillons appelés hauts-de-chausses ?
De ces souliers mignons, de rubans revêtus,
Qui vous font ressembler à des pigeons pattus ?
Et de ces grands canons où, comme en des entraves,
On met tous les matins ses deux jambes esclaves,
Et par qui nous voyons ces messieurs les galants
Marcher écarquillés ainsi que des volants ?
Je vous plairais, sans doute, équipé de la sorte ?
Et je vous vois porter les sottises qu'on porte.

S'il vous plaît, arrêtons-nous un instant sur ces beaux jours du grand siècle et du jeune roi Louis XIV. La France était en paix avec le monde entier; le cardinal de Mazarin venait de mourir, *raisonnablement chargé de la haine publique,* au dire du cardinal de Retz, mais enfin il mourait dans la gloire et dans l'accomplissement de ses vastes projets. Le jeune roi enfin émancipé, et doublement, par son mariage et par la mort du premier ministre, essayait volontiers son autorité naissante, en attendant qu'il eût déclaré qu'il serait le maître, et régnerait par lui-même. La cour de France était déjà brillante et superbe entre toutes les cours de l'Europe ; la reine mère attirait à ses bontés toutes les jeunesses d'alentour ; la jeune reine, à vingt-deux ans qu'elle pouvait avoir, était un peu sérieuse et se tenait à l'écart des tumultes dont le roi était entouré. Rien de plus beau que Mgr le duc d'Orléans, frère unique du roi ; beaucoup de grâce et de douceur dans l'esprit, de civilité et de politesse, attestaient aux moins clairvoyants la tendresse et les soins de sa mère. Le roi ne touchait pas encore à la grandeur dont il fit profession plus tard, mais chacun disait qu'il était le plus honnête homme de son royaume. Il cachait son esprit avec grand soin, peut-être par respect pour sa majesté. Plusieurs aspirants à l'héritage du Mazarin se montraient dans le lointain, à savoir : M. Fouquet, surintendant des finances; M. Le Tellier, secrétaire d'Etat, et M. Colbert, un disciple, un secrétaire du cardinal de Mazarin. M. Le Tellier, homme ambitieux et prudent. Qui encore ? M. de Colbert, se cachant dans l'ombre ; et ce roi du moment M. Fouquet, superbe, intelligent, plein de grâce et d'esprit; la main dans les finances de l'Etat, qu'il prodiguait sans compter, aux dames, aux seigneurs, aux beaux esprits.

Peu de gens étaient assez habiles, parmi les seigneurs de cette jeune cour, pour s'occuper comme il l'eût fallu de ces trois hommes dont le roi prenait parfois les conseils. En revanche, on n'avait de regard et d'attention que pour les dames, qui étaient l'ornement des premiers jours du règne, et voici le nom de ces rares beautés :

La comtesse de Soissons, une des nièces du cardinal de Mazarin, d'un esprit simple et doux, mais agréable, aimant le roi d'une grande amitié et lui parlant librement; sa sœur, Mlle Mancini, mariée au connétable Calonne, hardie et résolue en toute chose. Elle avait espéré quelque temps qu'elle serait reine de France ; il fallut renoncer à ce vaste espoir par l'ordre même du cardinal. Venaient ensuite Mme de Mazarin, Mme d'Armagnac, fille du maréchal de Villeroy ; Mlle de Tonnay-Charente, une des filles du duc de Mortemart, tout ce qu'il y avait de plus rare et de plus beau. Jeunesse et beauté, toutes ces grâces disparaissaient devant Mme la duchesse d'Orléans. N'oublions pas, dans cette galerie incomparable, Mme de Valentinois, sœur du duc de Guiche ; Mmes de Créquy, de Châtillon, de la Trémouille, et Mme de Lafayette. En ce moment se montre, obscure encore et déjà charmante, une des filles d'honneur de *Madame*, Mlle de La Vallière. Elle-même elle avait déclaré, un jour d'été, sous les ombrages de Saint-Cloud, ses préférences pour le jeune roi, qui l'avait entendue, non pas sans reconnaissance. On faisait aussi volontiers la liste des seigneurs de la cour : le comte de Guiche et le comte de Mortemart, le marquis de Vardes et M. de Lauzun, le maréchal de Grammont et M. de La Rochefoucault, François VI, l'auteur des *Maximes*. Un jour, tout ce monde heureux, charmant, épanoui, qui ne savait pas comment était fait le nuage, accepta l'invitation du surintendant Fouquet d'accompagner dans sa maison de Vaux le roi, qui s'était invité lui-même ; et pensez donc à la fête, au voyage, au contentement de toute cette jeunesse ! En même temps, le surintendant, pour recevoir dignement le roi de France, appelait à son aide, en cette maison des féeries, les peintres, les poëtes, les comédiens, les musiciens, tous les artistes du grand siècle à peine commencé. A Molière il avait commandé tout un spectacle et lui avait donné quinze jours, pas une heure de plus, pour que rien ne manquât à ces fêtes de l'esprit ! Ces quinze jours suffirent au poëte ; il fit sa comédie, il dressa son théâtre à l'extrémité d'une longue avenue... On la voit encore aujourd'hui solitaire et déserte. A l'autre extrémité, le château, semblable à quelque phénomène, offre encore aux regards attristés la salle des gardes et la rotonde, et le salon dans lequel se tenait Louis XIV, mécontent de sa journée. Il était le seul qui fût offensé de ces splendeurs; il était le seul qui fût jaloux du surintendant Fouquet et de sa fortune, et, pendant que les seigneurs de la cour semaient à pleines mains l'or prodigieux que leur hôte magnifique avait jeté sur leur toilette, le roi, imposant silence à sa haine, contemplait un portrait de La Vallière suspendu à ces murailles insolentes ; même on raconte qu'il avait résolu de faire arrêter le surintendant le même jour, sur sa terre et dans son propre château. Il se contint et daigna rire aux *Fâcheux* de Molière, une improvisation charmante, dans laquelle se montraient naïfs, sincères et tout joyeux ces *fâcheux*, auxquels le roi lui-même ajouta plus tard M. de Soyecourt, le chasseur maniaque. Ainsi, cette fois Molière eut un collaborateur, le roi lui-même, et Molière eut l'honneur de s'en vanter dans cette ingénieuse dédicace :

« Sire,

« J'ajoute une scène à la comédie ; et c'est une espèce de *fâcheux* assez insupportable, un homme qui dédie un livre. Votre Majesté en sait des nouvelles plus que personne de son royaume, et ce n'est pas d'aujourd'hui qu'elle se voit en butte à la furie des épîtres dédicatoires. Mais, bien que je suive l'exemple des autres, et me mette moi-même au rang de ceux que j'ai joués, j'ose dire toutefois à Votre Majesté que ce que j'en ai fait n'est pas tant pour lui présenter un livre que pour avoir lieu de lui rendre grâces du succès de cette comédie. Je le dois, Sire, ce succès qui a passé mon attente, non-seulement à cette glorieuse approbation dont Votre Majesté honora d'abord la pièce, et qui a entraîné si hautement celle de tout le monde, mais encore à l'ordre qu'elle me donna d'y ajouter un caractère de fâcheux, dont elle eut la bonté de m'ouvrir les idées elle-même, et qui a été trouvé partout le plus beau morceau de l'ouvrage. Il faut avouer, Sire, que je n'ai jamais rien fait avec tant de facilité, ni si promptement, que cet endroit où Votre Majesté me commanda de travailler. J'avais une joie à lui obéir qui me valait bien mieux qu'Apollon et toutes les Muses; et je conçois par là ce que je serais capable d'exécuter pour une comédie entière, si j'étais inspiré par de pareils commandements. »

Que de *fâcheux* dans cette aimable comédie ; il y a d'abord le *fâcheux* bel esprit, qui remplit le théâtre de sa critique, et que le grand Corneille consulte avant de rien mettre au jour. Il y a le *fâcheux* qui s'attache à vous s'il vous rencontre, et ne vous quitte guère plus que la sangsue qui ne vous lâche que gorgée de votre sang :

— Marquis, allons au Cours faire voir ma calèche;
Elle est bien entendue, et plus d'un duc et pair
En fait à mon faiseur faire une du même air.
Moi de lui rendre grâce, et, pour mieux m'en défendre,
De dire que j'avais certain repas à rendre.
— Ah ! parbleu ! j'en veux être, étant de tes amis,
Et manque au maréchal à qui j'avais promis.
— De la chère, ai-je fait, la dose est trop peu forte
Pour oser y prier des gens de votre sorte.
— Non, m'a-t-il répondu, je suis sans compliment,
Et j'y vais pour causer avec toi seulement;
Je suis des grands repas fatigué, je te jure.
— Mais si l'on vous attend, ai-je dit, c'est injure.
— Tu te moques, marquis; nous nous connaissons tous;
Et je trouve avec toi des passe-temps plus doux.

Il y a le *fâcheux* qui joue, et raconte impitoyablement les accidents du roi de pique et du valet de carreau :

Console-moi, marquis, d'une étrange partie
Qu'au piquet je perdis hier contre un Saint-Bouvain,
A qui je donnerais quinze points et la main.
C'est un coup enragé, qui depuis hier m'accable,
Et qui ferait donner tous les joueurs au diable,
Un coup assurément à se pendre en public.
Il ne m'en faut que deux, l'autre a besoin d'un pic :
Je donne, il en prend six, et demande à refaire;
Moi, me voyant de tout, je n'en voulus rien faire.
Je porte l'as de trèfle (admire mon malheur !),
L'as, le roi, le valet, le huit et dix de cœur,
Et quitte, comme au point allait la politique,
Dame et roi de carreau, dix et dame de pique.
Sur mes cinq cœurs portés la dame arrive encor,
Qui me fait justement une quinte major ;
Mais mon homme, avec l'as, non sans surprise extrême,
Des bas carreaux sur table étale une sixième.
J'en avais écarté la dame avec le roi ;
Mais, lui fallant un pic, je sortis hors d'effroi,

Et croyais bien du moins faire deux points uniques.
Avec les sept carreaux il avait quatre piques,
Et, jetant le dernier, m'a mis dans l'embarras
De ne savoir lequel garder de mes deux as.
J'ai jeté l'as de cœur, avec raison me semble;
Mais il avait quitté quatre trèfles ensemble,
Et par un six de cœur je me suis vu capot,
Sans pouvoir, de dépit, proférer un seul mot.
Morbleu! fais-moi raison de ce coup effroyable
A moins que l'avoir vu, peut-il être croyable?

Voilà vraiment le style et l'accent de Molière ; il n'écrira pas mieux, même les vers du *Misanthrope*, et l'on se demande en effet si ces belles choses furent écrites en quinze jours? Il est vrai que Molière, en ce moment, voulait plaire au roi, en même temps qu'il écrivait un rôle pour la jeune dame Armande Béjart, qu'il venait d'épouser. Elle était une des bonnes comédiennes de sa *troupe* (on ne disait pas encore la *compagnie*) ; elle était bien faite, agréable et bien disante. Il n'y avait rien de plus charmant qu'Armande quand elle voulait plaire. Il est vrai qu'aujourd'hui, à force d'*adorations* (c'est le mot pour Molière) c'est la mode, et l'on ne s'en gêne guère, de traîner dans les gémonies cette belle Armande. A entendre les critiques et les historiens, elle fut le mauvais génie et le malheur du grand poëte ; elle excita sa jalousie ; elle fit connaître à ce cœur déchiré toutes les tortures... Il ne faut pas croire à toutes ces déclamations. Si l'auteur de *Sganarelle* est malheureux, nous conviendrons volontiers que c'est un peu sa faute. Il a quarante ans ; il épouse une petite comédienne égrillarde qui en a dix-huit à peine ; il est sérieux, elle est gaie et folâtre ; il se fâche, elle veut plaire. Et d'ailleurs, il s'était moqué le premier du mariage et des maris, il va s'en moquer toute sa vie. Enfin, dans cet abandon de sa femme, il n'est pas resté sans consolation, et juste au moment où les historiens l'entourent d'une excessive pitié, il écrivait *l'Ecole des femmes* (dédiée à *Madame*). Il nous montrait Chrysalde à côté d'Arnolphe, et le voilà rentré, armé de toutes pièces, dans les démonstrations de *l'Ecole des maris*.

C'est dans *l'Ecole des femmes* que nous apparaît, innocente et déjà clairvoyante, Agnès, tourment du seigneur Arnolphe, et le châtiment de sa jalouse humeur. Agnès est une enfant qui sera bientôt très-habile à se défendre, et le bonhomme Arnolphe a déjà compris que cette enfant était née pour sa honte. Ah ! malheureux ! tu as fait obstacle aux clartés de son âme, et tu ne veux pas subir le contre-coup de l'ignorance où tu l'as plongée? Ainsi, toute la comédie de *l'École des femmes* appartient à la cruelle naïveté d'Agnès, à la sottise habile de son tyran. Rien que le récit de cette enfant, d'un jeune homme qui le matin l'a saluée, est une torture ineffable pour son misérable gardien :

AGNÈS.

J'étais sur le balcon à travailler au frais,
Lorsque je vis passer sous les arbres d'auprès
Un jeune homme bien fait, qui, rencontrant ma vue,
D'une humble révérence aussitôt me salue :
Moi, pour ne point manquer à la civilité,
Je fis la révérence aussi de mon côté.
Soudain il me refait une autre révérence;
Moi, j'en refais de même une autre en diligence;
Et lui d'une troisième aussitôt repartant,
D'une troisième aussi j'y repars à l'instant.
Il passe, vient, repasse, et toujours, de plus belle,
Me fait à chaque fois révérence nouvelle;
Et moi, qui tous ces tours fixement regardais,
Nouvelle révérence aussi je lui rendais :
Tant que, si sur ce point la nuit ne fût venue,
Toujours comme cela je me serais tenue,
Ne voulant point céder, et recevoir l'ennui
Qu'il me pût estimer moins civile que lui.

ARNOLPHE.

Fort bien!

Ce *fort bien!* qui vient du fond de la conscience humaine, vous le retrouvez tout entier, chose étrange, dans une épouvantable tragédie de Shakspeare, où l'on voit un usurier juif nommé Schylock. Un chrétien propose à ce Schylock en garantie une livre de sa chair, et le juif répond, à voix basse, en aiguisant son couteau sur le cuir de sa botte, un *fort bien!* dont Kean, le plus grand comédien de l'Angleterre, avait fait toute une épouvante. On plaint le chrétien sous le couteau de Schylock, comme on plaint la jeune Agnès récitant sa leçon au bonhomme Arnolphe :

HUITIÈME MAXIME.

Ces sociétés déréglées,
Qu'on nomme belles assemblées,
Des femmes tous les jours corrompent les esprits :
En bonne politique on les doit interdire;
Car c'est là que l'on conspire
Contre les pauvres maris.

L'Ecole des femmes est placée à bon droit parmi les chefs-d'œuvre ; elle en a tout l'aspect : ampleur, beautés, surprises, nouveautés, la leçon ; tout ce qui fait la comédie. Enfin, pour que rien ne manquât à cette heureuse comédie, il advint que Molière, à la fin lassé des violences cachées, des critiques malséantes, des injustices, de la persécution, s'avisa d'écrire à son tour contre les insulteurs, *la Critique de l'Ecole des femmes*. Il n'est rien de plus ingénieux et de plus gai que ce persiflage, et l'on se plaît à voir mettre en scène les spectateurs de la comédie : Uranie, Elise et Climène ; le marquis, le chevalier ; puis Lisidas le poëte. Ils y sont tous ; on se croirait dans le salon de Boursault le poëte, ou de M. le duc de Lafeuillade, ennemi de Molière. Elise est une dame intelligente ; elle a pour ces jeux de l'esprit toute la reconnaissance que mérite un bel ouvrage. Elle est simple et naturelle ; son juste esprit dit volontiers des choses aimables, mais elle hait d'instinct les pédantes et les pédants, et son ironie est redoutable. Ainsi, quand Galopin, le petit valet, annonce à haute voix la prude et pédante Climène :

« Ah! mon Dieu! s'écrie avec terreur la jeune Elise, voilà une sotte, une prude ; elle se défend du nom, mais non pas de la chose ; enfin, elle l'est depuis les pieds jusqu'à la tête, et la plus grande façonnière du monde. Il semble que tout son corps soit démonté, et que les mouvements de ses hanches, de ses épaules et de sa tête n'aillent que par ressorts ; elle affecte toujours un ton de voix languissant et niais, fait la moue pour montrer une petite bouche, et roule les yeux pour les faire paraître grands. »

Sauve qui peut! voici Climène. Elle arrive en brisant tout sur son passage ; tout est perdu, à l'entendre :

CLIMÈNE.

Je viens de voir, pour mes péchés, cette méchante rapsodie de *l'Ecole des Femmes*. Je suis encore en défaillance du mal de cœur que cela m'a donné, et je pense que je n'en reviendrai de plus de quinze jours.

ÉLISE.

Voyez un peu comme les maladies arrivent sans qu'on y songe !

URANIE.

Je ne sais pas de quel tempérament nous sommes, ma cousine et moi ; mais nous fûmes avant-hier à la même pièce, et nous en revînmes toutes deux saines et gaillardes.

CLIMÈNE.

Quoi ! vous l'avez vue ?

URANIE.

Oui, et écoutée d'un bout à l'autre.

CLIMÈNE.

Et vous n'en avez pas été jusques aux convulsions, ma chère ?

Puis, quand elle a bien déblatéré et censuré cette humble comédie au nom de l'honnêteté publique, la femme sage répond à la prude... Ecoutez la belle réponse, et qui que vous soyez, faites-en votre profit :

« L'honnêteté d'une femme n'est pas dans les grimaces. Il sied mal de vouloir être plus sage que celles qui sont sages. L'affectation en cette matière est pire qu'en toute autre ; et je ne vois rien de si ridicule que cette délicatesse d'honneur qui prend tout en mauvaise part, donne un sens criminel aux plus innocentes paroles, et s'offense de l'ombre des choses. Croyez-moi, celles qui font tant de façons n'en sont pas estimées plus femmes de bien. Au contraire, leur sévérité mystérieuse et leurs grimaces affectées irritent la censure de tout le monde contre les actions de leur vie. »

L'instant d'après, Galopin annonce à ces dames un autre censeur de Molière, un de ces faiseurs de critiques, un de ces dédaigneux qui pullulent dans le beau monde ; une race hostile au mérite, au talent; le succès les gêne, et la gloire innocente leur fait peur. Au reste, les plus grands esprits ne sont pas à l'abri de cette intime jalousie ; ils veulent pour eux l'attention universelle. On venait de pendre un certain coquin, dont les méfaits remplissaient la ville entière, et naturellement on ne parlait ce soir-là que des crimes de ce pauvre diable. En un coin d'un salon il y avait Voltaire, il boudait tout le monde. Un des assistants ayant demandé à Mme Denis, sa nièce, pourquoi donc M. de Voltaire était si triste : — Oh ! reprit-elle, il ne faut pas y prendre garde, il est jaloux du pendu. Dans *la Critique de l'Ecole des femmes*, le marquis est jaloux de la renommée et du succès de Molière :

LE MARQUIS.

Sur quoi en étiez-vous, mesdames, lorsque je vous ai interrompues ?

URANIE.

Sur la comédie de *l'Ecole des femmes.*

LE MARQUIS.

Je ne fais que d'en sortir.

CLIMÈNE.

Eh bien, monsieur, comment la trouvez-vous, s'il vous plaît ?

LE MARQUIS

Tout à fait impertinente.

CLIMÈNE.

Ah ! que j'en suis ravie !

LE MARQUIS.

C'est la plus méchante chose du monde. Comment, diable! à peine ai-je pu trouver place. J'ai pensé être étouffé à la porte, et jamais on ne m'a tant marché sur les pieds. Voyez comme mes canons et mes rubans en sont ajustés, de grâce.

ÉLISE.

Il est vrai que cela crie vengeance contre *l'École des femmes*, et que vous la condamnez avec justice.

LE MARQUIS.

Il ne s'est jamais fait, je pense, une si méchante comédie.

Or, pour répondre à ce marquis de malheur, Molière



Les divertissements de Molière. Habit de ruisseau.
Dessin de Wattier, d'après les estampes du temps.

appelle à son aide un sage, un certain Dorante, et la réponse est à brûle-pourpoint :

DORANTE.

Je suis pour le bon sens, et ne saurais souffrir les ébullitions de cerveau de nos marquis de Mascarille. J'enrage de voir de ces gens qui se traduisent en ridicule, malgré leur qualité ; de ces gens qui décident toujours, et parlent hardiment de toutes choses sans s'y connaître ; qui, dans une comédie, se récrieront aux méchants endroits, et ne branleront pas à ceux qui sont bons ; qui, voyant un tableau, ou écoutant un concert de musique, blâment de même et louent tout à contre-sens, prennent par où ils peuvent les termes de l'art qu'ils attrapent et ne manquent jamais de les estropier, et de les mettre hors de place. Eh, morbleu ! messieurs, taisez-vous ! Quand Dieu

ne vous a pas donné la connaissance d'une chose, n'apprêtez point à rire à ceux qui vous entendent parler, et songez qu'en ne disant mot on croira peut-être que vous êtes d'habiles gens.

Arrive enfin le tour du poëte, et se tournant vers son ennemi Boursault, sous le nom de Lisidas, Molière avec un mépris, un sans-gêne, et disons mieux, une violence inimitable, inflige à M. Lisidas un châtiment dont il a dû se souvenir. Il s'en souvint en effet; tous les gens bafoués dans cette ingénieuse parade en poussèrent les hauts cris. Boursault insulta Molière sur le théâtre de l'hôtel de Bourgogne; les petits marquis, les talons rouges, que le roi lui-même abandonnait aux flagellations de son poëte, s'ameutèrent contre sa personne. On l'appelait un athée, un monstre, un infâme, et M. de La Feuillade, le rencontrant chez le roi, pressa Molière sur son cœur, en déchirant son beau visage sur l'acier de son pourpoint. C'était un bruit à ne pas s'entendre, mais cette fois le gentilhomme eut tort contre le poëte. L'action du duc de La Feuillade fit horreur. Au siècle suivant, un jeune homme, un poëte aussi, nommé Voltaire, insulté par le chevalier de Rohan, tira son épée et fit pâlir son insulteur. Honorons comme il convient le bel esprit, rendons au génie honnête les respects qui lui sont dus. Ce fut un des grands mérites de Louis XIV d'avoir compris la gloire et la lumière que les grands écrivains du dix-huitième siècle devaient jeter sur son règne. A peine il apprit les violences et les menaces dont Molière était l'objet, le roi lui commanda de se défendre en lui donnant huit jours, rien que huit jours, pour réduire au néant cette opposition misérable. En même temps, il doublait la pension de Molière, et lui témoignait publiquement, au milieu de sa cour, qu'il était le bienvenu.

Voilà donc en quelles circonstances fut écrit l'*Impromptu de Versailles*, égal, pour le moins, à *la Critique de l'École des femmes*. Cette fois Molière a mis en scène toute sa troupe et lui-même. Il fait entrer le spectateur dans les coulisses du théâtre, et chacun sait encore aujourd'hui la passion des gens du dehors pour pénétrer dans les mystères de la coulisse, et pour contempler de près ces personnages déguisés sous l'habit des princes, des rois et des reines d'ici-bas. Molière a tout deviné, même l'intérêt que l'on peut prendre à se promener devant une toile peinte, et c'est pourquoi les voici tous : Brécourt, Lagrange, Ducroisy, M[lles] Duparc, Béjart, Debrie, Molière (on appelait demoiselle, en ce temps-là, toute femme qui n'était pas noble), Ducroisy, Hervé. La scène est à Versailles, dans la salle de la Comédie, et Molière a bien soin de se donner un rôle, et de ne pas s'épargner le ridicule :

MOLIÈRE.

Monsieur du Croisy !

DU CROISY, *derrière le théâtre.*

Plaît-il ?

MOLIÈRE.

Mademoiselle Duparc !

MADEMOISELLE DUPARC, *derrière le théâtre.*

Eh bien ?

MOLIÈRE.

Mademoiselle Béjart !

MADEMOISELLE BÉJART, *derrière le théâtre*

Qu'y a-t-il ?

MOLIÈRE.

Mademoiselle Debrie !

MADEMOISELLE DEBRIE, *derrière le théâtre.*

Que veut-on?

MOLIÈRE.

Mademoiselle du Croisy !

MADEMOISELLE DU CROISY, *derrière le théâtre.*

Qu'est-ce que c'est?

MOLIÈRE.

Mademoiselle Hervé !

MADEMOISELLE HERVÉ, *derrière le théâtre.*

On y va.

MOLIÈRE.

Ah ! les étranges animaux à conduire que les comédiens !

(Arrivent M[lles] Béjart, Duparc, Debrie, Molière, du Croisy et Hervé.)

MADEMOISELLE BÉJART.

Eh bien, nous voilà. Que prétendez-vous faire?

MADEMOISELLE DUPARC.

Quelle est votre pensée ?

MADEMOISELLE DEBRIE.

De quoi est-il question ?

MOLIÈRE.

De grâce, mettons-nous ici ; et, puisque nous voilà tous habillés, et que le roi ne doit venir de deux heures, employons ce temps à répéter notre affaire et voir la manière dont il faut jouer les choses.

LA GRANGE.

Le moyen de jouer ce qu'on ne sait pas?

MADEMOISELLE DUPARC.

Pour moi, je vous déclare que je ne me souviens pas d'un mot de mon personnage.

MADEMOISELLE DEBRIE.

Je sais bien qu'il me faudra souffler le mien d'un bout à l'autre.

MADEMOISELLE BÉJART.

Et moi, je me prépare fort à tenir mon rôle à la main.

MADEMOISELLE MOLIÈRE.

Et moi aussi.

MADEMOISELLE HERVÉ.

Pour moi, je n'ai pas grand' chose à dire.

MADEMOISELLE DU CROISY.

Ni moi non plus; mais, avec cela, je ne répondrais point de ne point manquer.

DU CROISY.

J'en voudrais être quitte pour dix pistoles.

BRÉCOURT.

Et moi, pour vingt bons coups de fouet, je vous assure.

Et quand sa femme intervient, voyez-le rire, et pensez si nous avions raison tantôt de soutenir que le bon Molière n'avait pas été si malheureux en ménage :

MADEMOISELLE MOLIÈRE.

Voulez-vous que je vous dise? vous devriez faire une comédie où vous auriez joué tout seul.

MOLIÈRE.

Taisez-vous, ma femme, vous êtes une bête !

MADEMOISELLE MOLIÈRE.

Grand merci, monsieur mon mari. Voilà ce que c'est ! Le mariage change bien les gens, et vous ne m'auriez pas dit cela il y a dix-huit mois.

MOLIÈRE.

Taisez-vous, je vous prie !

MADEMOISELLE MOLIÈRE.

C'est une chose étrange qu'une petite cérémonie soit capable de nous ôter toutes nos belles qualités, et qu'un mari et un galant regardent la même personne avec des yeux si différents.

Un peu plus loin :

MADEMOISELLE MOLIÈRE.

Toujours des marquis!

MOLIÈRE.

Oui, toujours des marquis. Qui diable voulez-vous qu'on prenne pour un caractère agréable de théâtre? Le marquis aujourd'hui est le plaisant de la comédie; et, comme dans toutes les comédies anciennes on voit toujours un valet bouffon qui fait rire les auditeurs, de même, dans toutes nos pièces de maintenant, il faut toujours un marquis ridicule qui divertisse la compagnie.

La réponse est verte, adressée aux petits messieurs de l'Œil-de-bœuf. Puis, quand Molière a distribué leur rôle à chacune de ces dames, et qu'il leur a bien expliqué, par le menu, le personnage qu'il représente et le lieu de la scène dans l'antichambre du roi, Molière en revient à *l'Ecole des femmes*, à ses portraits, à ses critiques, aux injures dont on l'accable, enfin à M. Lisidas, qu'il appelle assez volontiers par sôn nom propre : « C'est un nommé Br... Brou... Brossaut... Boursault qui l'a faite. » Molière, en ces sortes de personnalités, n'y allait pas de main morte; il aimait la bataille; il ne reculait pas devant l'injure; il se défend comme on l'attaque; il saura bien le montrer, quand il écrira *les Femmes savantes*, dans la grande scène entre Trissotin et Vadius (Ménage et l'abbé Cottin, ses ennemis). Cette fois encore, la bataille était gagnée, et sans réplique; les ennemis de Molière étaient aux abois; les insultes se taisaient; le roi était content.

C'est même ici que se place une anecdote assez bien trouvée, et qui nous semble apocryphe, à nous qui ne voulons pas, et tant s'en faut, faire un demi-dieu de Molière. On raconte, en effet, que le roi, ayant appris de nouvelles insultes auxquelles son protégé avait été exposé dans le palais même de Versailles, que, d'une part, les valets de chambre refusaient de faire avec Molière le lit du roi, bien plus, qu'ils refusaient de manger avec un pareil commensal, invita Molière, un matin, à déjeuner avec lui. L'usage était que dans la chambre du roi, qui était un gros mangeur, fût déposé, chaque soir, ce qu'on appelait un *en cas* de nuit. L'*en cas* se composait d'un grand plat à plusieurs compartiments, un pour la viande, un autre pour les légumes, un troisième pour le fruit... Nous ne croyons pas à cette histoire de Molière déjeunant avec Louis XIV. Elle apparaît, pour la première fois, dans les Mémoires de Mme Campan. Les contemporains de Molière n'en disent pas un mot. L'anecdote eût pourtant tenu sa place ironique dans les Mémoires de M. le duc de Saint-Simon; Danjeau se fût bien gardé de la passer sous silence; deux historiens de Molière, deux comédiens, en auraient fait, sans nul doute, un des ornements de cette biographie, et tout le premier, Molière, qui se vante à bon droit, et à plusieurs reprises, de la collaboration du roi son maître, et de ses bontés à l'infini, n'eût pas négligé de rappeler à l'*ami lecteur* cette heureuse et glorieuse circonstance. A quoi bon, d'ailleurs, surcharger cette illustre mémoire?... Au fait, les plus beaux raisonnements ne sauraient prévaloir contre une erreur adoptée; elle appartient désormais à l'art dramatique; elle est incrustée à tout jamais dans le cerveau des comédiens. On l'a mise au théâtre, elle se retrouve inévitablement dans tous les livres. Un des plus grands peintres de ce temps-ci, M. Ingres, en a fait un tableau qu'il a généreusement offert à la Comédie, et qui se voit dans le foyer des comédiens.

Quoi qu'il en soit, vraie ou fausse, de cette anecdote, il est vrai de dire que chaque jour ajoutait au penchant du roi pour son poëte; il était devenu, pour ainsi dire, un des hôtes de la maison royale; il n'était pas sans lui de bonnes fêtes, et comme un jour Louis XIV demandait à Despréaux quel était le plus bel esprit de son royaume, il répondit sans hésiter : « Sire, c'est Molière. — Ah, dit le roi, j'en suis bien aise. » Ainsi nous arrivons au ***Ballet du roi***, représenté au Louvre le 29 et le 31 janvier de l'an 1664. « Faites-nous un ballet, Molière, où je veux danser! » Au commandement du roi, Molière improvisa ce ballet, tout plein de travestissements que nous ont conservés les estampes, et qui devint une charmante comédie, aussitôt qu'il fut dégagé des danses et des chansons: *le Mariage forcé*, où l'on voit encore une fois Sganarelle et Dorimène, un mari malheureux, une jeune coquette, ornés du docteur Pancrace, enfant d'Aristote, et du docteur Marfurius, plein des doutes et des songes de l'école. Rien qu'à la première scène, le poëte comique se fait sentir :

SGANARELLE, *parlant à ceux qui sont dans sa maison.*

Je suis de retour dans un moment. Que l'on ait bien soin du logis, et que tout aille comme il faut. Si l'on m'apporte de l'argent, que l'on me vienne quérir vite chez le seigneur Géronimo; et, si l'on vient m'en demander, qu'on dise que je suis sorti et que je ne dois revenir de toute la journée.

Aussitôt qu'il a bien consulté ses voisins, pour savoir s'il fera bien d'épouser « cette jeune Dorimène si galante et si bien parée, fille du seigneur Alcantor et sœur d'un certain Alcidas qui se mêle de porter l'épée? » Sganarelle, amoureux de sa prétendue :

« Ah! dit-il, ce mariage doit être heureux, car il donne de la joie à tout le monde, et je fais rire tous ceux à qui j'en parle. Me voilà maintenant le plus content des hommes. »

Cependant le bonhomme a ses heures de prudence, et, sitôt qu'un mot le frappe en dehors des règles du bon sens, il s'arrête, inquiet de l'avenir. Il est vrai que Dorimène est d'une cruelle naïveté; sitôt qu'elle s'adresse à ce malheureux qui consent à l'épouser :

« J'aime le jeu, les visites, les assemblées, les cadeaux et les promenades; en un mot, toutes les choses de plaisir; et vous devez être ravi d'avoir une femme de mon humeur. Nous n'aurons jamais aucun démêlé ensemble, et je ne vous contraindrai point dans vos actions, comme j'espère que, de votre côté, vous ne me contraindrez point dans les miennes; car, pour moi, je tiens qu'il faut avoir une complaisance mutuelle, et qu'on ne se doit point marier pour se faire enrager l'un l'autre. Enfin, nous vivrons, étant mariés, comme deux personnes qui savent leur monde. Aucun soupçon jaloux ne nous troublera la cervelle; et c'est assez que vous serez assuré de ma fidélité comme je serai persuadée de la vôtre. Mais qu'avez-vous? je vous vois tout changé de visage. »

Avouez qu'il y a de quoi pâlir? Cette Dorimène est une impertinente; à tout prix, elle veut échapper à la pauvreté et aux brutalités de la maison paternelle. Pourvu qu'elle soit mariée à quelque homme riche et qui la fasse libre enfin d'obéir à ses inspirations, elle est contente. A peine elle accorde un regard à ce bourgeois qui l'épouse, et tout de suite elle le quitte, en disant (notez bien qu'elle est excessivement parée et qu'un petit laquais porte la traîne de sa robe) : « Adieu, il me tarde déjà que j'aie des habits raisonnables. Je m'en vais de ce pas acheter vite les choses qu'il me faut, et je vous enverrai les marchands. » Sur

quoi le pauvre hère, interdit et bouche béante, comprend qu'il est loin de compte avec cette belle femme qui devait *le dorloter et le frotter, quand il sera las.* Ce serait bien le cas où jamais de revenir aux conseils de ses voisins, mais cette fois les voisins lui répondent : *Entre l'arbre et l'écorce il ne faut pas mettre le doigt.* Plus de bon conseil pour Sganarelle ; il s'adresse alors à Pancrace, à Marfurius, à ces bavards, à ces pédants... mauvais et tristes conseillers. Mais déjà, dans l'esprit du bourgeois, le bon sens l'emporte sur la passion, et il s'en va tout droit chez son futur beau-père, avec l'idée, arrêtée à l'avance, de rompre ce beau mariage. Hélas ! il n'est plus temps ; les violons sont retenus, le festin est commandé, la fille est parée, et le seigneur Alcantor ne veut pas la reprendre. Arrive alors Alcidas, le futur beau-frère, ou l'épée ou le bâton ! choisissez, Sganarelle.

ALCIDAS.

Monsieur, je ne contrains personne ; mais il faut que vous vous battiez ou que vous épousiez ma sœur.

SGANARELLE.

Monsieur, je ne puis faire ni l'un ni l'autre, je vous assure.

ALCIDAS.

Assurément ?

SGANARELLE.

Assurément.

ALCIDAS.

Avec votre permission donc... (*Alcidas lui donne encore des coups de bâton.*)

SGANARELLE.

Ah ! ah ! ah !

ALCIDAS.

Monsieur, j'ai tous les regrets du monde d'être obligé d'en user ainsi avec vous ; mais je ne cesserai point, s'il vous plaît, que vous n'ayez promis de vous battre ou d'épouser ma sœur. (*Alcidas lève le bâton.*)

SGANARELLE.

Eh bien, j'épouserai, j'épouserai !

ALCIDAS.

Ah ! monsieur, je suis ravi que vous vous mettiez à la raison et que les choses se passent doucement. Car enfin vous êtes l'homme du monde que j'estime le plus, je vous jure ; et j'aurais été au désespoir que vous m'eussiez contraint à vous maltraiter. Je vais appeler mon père pour lui dire que tout est d'accord.

JULES JANIN.

(*La fin au prochain numéro.*)

ÉTUDE SUR LES COULEURS, PAR CHAM.

LE POURPRE.



— Quelle humiliation ! porter le pourpre, et être mis à l'amende de trente sous par un affreux régisseur !

LE MARRON.



— Papa, achète-moi des marrons ?
— Tiens, voilà un sou ; tu me rapporteras ma monnaie.

HISTOIRE DE CINQUANTE ROSIERS.

I. — UN MYSTÈRE AU CHATEAU.

S'il y eut jamais au monde de femme plus économe (ses gens disaient avare) que Mme de Kerkadec, nous l'ignorons; ce que nous pouvons affirmer, c'est qu'en 1854, dans tout le département des Côtes-du-Nord, il n'en était point qui tînt la noblesse en plus haute estime.

L'orgueil du nom et un penchant déterminé pour les biens de ce monde régnaient conjointement dans son cœur, voilà le vrai; ils y régnaient non sans conflit ni



Le château de Kerkadec. Dessin d'Ed. Morin.

disputes, mais ce que l'une de ces passions perdait un jour, il n'était pas rare qu'elle le rattrapât le lendemain!

D'après l'indiscrétion que nous venons de commettre, il ne faudrait pas pourtant qu'on se représentât Mme de Kerkadec sous le masque anguleux et parcheminé des avaricieux ou avec la morgue des sots. Les deux vices qu'elle caressait amoureusement dans le secret de son âme n'avaient altéré ni son embonpoint ni son sourire; à la voir, personne ne les lui aurait donnés; si aucun regard ne s'était permis de franchir les grilles de Kerkadec, et si les domestiques de la marquise eussent été muets, ces taches n'auraient jamais été mises en lumière, sauf par les circonstances que nous allons raconter.

En 1854, au mois d'avril, un matin, M. Jahel, jardinier et sommelier de Kerkadec, causait avec Manette, sa femme, dans une salle basse du château, vaste salle ouvrant sur un parc immense, magnifiquement boisé. Dans cette salle, dont tous les meubles étaient soigneusement enveloppés de grandes housses, se trouvaient une table à écrire, une harpe et un métier à broder; à droite, de

portes d'appartements; à gauche, la porte de l'office et celle de la bibliothèque. Manette achevait de ranger et d'épousseter; M. Jahel se promenait autour d'elle, les mains derrière le dos, parlant en homme qui a conscience d'une valeur, contestée peut-être, mais que rien ne saurait amoindrir à ses yeux.

Tout à coup, s'arrêtant et secouant la tête d'un air de doute profond :

— Cinquante rosiers de premier choix! Je ne sais trop comment madame prendra la chose! dit M. Jahel.

— Bast! pisque ça ne li coûte rien! répliqua philosophiquement Mme Jahel.

Ici, M. Jahël ne put s'empêcher de s'abandonner à une longue digression sur l'inutilité des leçons d'orthographe qu'il donnait à Manette, depuis deux ans qu'il était son mari. M. Jahel avait fait ses classes, il en était fier, et souffrait de ne pouvoir rien inculquer à sa femme de ce qui concerne le verbe et l'adjectif.

— Va! reprit-elle lorsque son seigneur fut à bout, non d'arguments, mais de souffle, quoique ignorante et mal parleuse, ça ne m'empêche pas de remplir convenablement, au manoir de Kerkadec, mon triple emploi de cuisinière, de femme de chambre et de femme de charge! Même qu'on en jase aux alentours que je sois seule pour tout ça! Sais-tu ce qu'on dit? Que, si madame osait, elle vendrait elle-même au marché les fruits de son verger et les poissons de ses étangs, et que, cependant, ajouta Manette baissant la voix, elle a quelque part, dans ce vieux château, des tas d'or, d'argenterie et de diamants, à payer tout le pays d'alentour, si elle voulait l'acheter!

— Bavardages!

— Dont je ne m'occuperais guère, si madame ne me tracassait point au jour la journée à propos du livre des dépenses!

— Cela vous apprend l'économie, madame Jahel!

— C'est-à-dire que cela me donne des envies féroces de jeter le bien qui est à nous par les fenêtres!

Par exemple, continua Manette, sans s'arrêter à un mouvement de vive improbation de son époux, ce qui étonne joliment, c'est l'hospitalité que madame accorde à ses nièces!

— Parce qu'on ignore à quel point madame a le respect du sang, répliqua Jahel! Deux Kerkadec, deux sœurs, une jeune et charmante veuve et une jeune et non moins charmante fille perdent parents et fortune, et songent à se faire institutrices dans quelque couvent! Des Kerkadec gagner leur pain! cela ne s'était jamais vu; une Kerkadec ne le pouvait permettre; et madame ne l'a pas permis!

— Oh! toi, l'on sait que tout ce qui porte le nom de Kerkadec est sacré à tes yeux!

— C'est une habitude que je tiens de mes pères! Les Jahel sont jardiniers dans ce château depuis que les Kerkadec l'ont fondé. Cela remonte au treizième siècle! Mais vous ne comprenez rien à cela, ma chère!

Et Manette partit d'un franc éclat de rire.

A ce moment entra dans la salle et se vint asseoir devant la table à écrire Mme la marquise de Kerkadec elle-même, vêtue de noir et l'air affairé.

Après s'être informée de l'exécution de certains ordres donnés précédemment à Manette, et alors que Manette se disposait à se retirer, Mme de Kerkadec la retint.

— Votre livre de dépense a été, la semaine passée, surchargé de 4 fr. 85 c., dit la marquise. De plus, dans vos compotes, vous employez du sucre blanc au lieu de sucre bis: cette innovation ne me convient point!

La mercuriale écoutée avec plus ou moins de satisfaction, Manette gagna sa cuisine, et son mari l'y aurait suivie, si la marquise ne l'eût retenu à son tour.

— Jahel, dit la marquise, avancez! A votre mine seule je vois que vous vous sentez coupable! Qu'ai-je aperçu, ce matin, dans le grand quinconce, je vous prie?

— Madame a vu?... balbutia Jahel.

— Certes! Eh bien, répondez! Qu'est-ce que c'est que ça?

— Hélas! madame, un demi-cent de superbes rosiers.

— Des rosiers, joli produit! Et qui vous a permis de planter là des rosiers? et où les avez-vous pris ces rosiers?... On est allé à Saint-Brieuc tout exprès pour les acheter, n'est-il pas vrai? on y a employé trois bonnes heures. On a gaspillé mon temps et mon argent! Et maintenant, sans doute, vous allez me faire un compte d'apothicaire : rosiers panachés par-ci, rosiers moussus par-là!... Monsieur Jahel, si je retenais ceci sur vos appointements, pensez-vous que je serais dans mon droit?

— Madame, ces rosiers n'ont rien coûté! C'est un présent.

— Un présent! Voilà bien une autre aventure! Mais si ces rosiers sont un présent, savez-vous, monsieur, qu'ils vont me coûter dix fois plus cher que si vous les eussiez achetés au marché? Une Kerkadec ne saurait accepter de présent sans le rendre au centuple! Et de qui, ce présent?

— Anonyme!

— Vous dites? fit Mme de Kerkadec avec une certaine hauteur.

— Que Mme Valentine, Mlle Camille, ma femme, ni moi-même, nous n'avons pu, madame, en deviner la provenance.

— Perdez-vous l'esprit? Cinquante rosiers, tous de choix, venus on ne sait d'où! Tombés du ciel, peut-être?

— Les savants parlent de chutes d'aérolithes, madame, riposta Jahel d'un ton capable; mais, autant que je me puis rappeler ce que jadis j'ai appris, je ne sache pas qu'ils aient jamais fait mention d'averses de végétaux!

— Enfin, enfin, comment ces rosiers se trouvent-ils chez moi?

—Cela se rattache peut-être à une conversation que j'avais eue l'avant-veille avec Mme Valentine de Linval. Mme Valentine admirait nos grands arbres, l'honneur du manoir de Kerkadec, poursuivit Jahel sans se déconcerter, et je lui racontais que mon trisaïeul au service du trisaïeul de madame en avait planté une partie; de plus, que, dans un moment de publique détresse, le père de madame, sur le point d'ordonner une coupe dans ces bois splendides qui sont comme l'emblème de la noble famille de Kerkadec, préféra vendre ses chevaux et sa meute que d'y laisser porter une hache impie!

— C'est vrai. Continuez, dit la marquise avec un sourire d'évidente satisfaction.

— Mme Valentine écoutait mes paroles non sans un extrême intérêt, lorsque, de ce ton mélancolique et charmant que madame lui connaît, elle fit la remarque qu'une chose pourtant manquait à ce séjour, qu'il y manquait des roses! Mlle Camille, avec sa pétulance habituelle, se hâta d'appuyer le dire de sa sœur, et voilà les deux jeunes dames à énumérer les sortes de roses qui avaient leurs préférences. A ce moment, quelque chose remua dans le feuillage auprès de nous!...

— Après? après? s'écria la marquise, Jahel ayant trouvé bon d'ajouter plusieurs points à son point d'exclamation.

— Ayant fait mes classes, reprit l'imperturbable Jahel, je connais mieux qu'un autre les animaux qui sont à redouter. Si c'était un serpent à sonnettes!... m'écriai-je. Ces dames se mirent à rire, bien que la supposition ne me parût renfermer en elle rien de risible, et le bruit ayant cessé, nous regagnâmes le château et n'y pensâmes plus. Oui! mais voilà que le lendemain, qui était hier, à l'heure où l'astre du jour monte à l'horizon et où je sors de mon lit, qu'aperçois-je en tas étiquetés sous mes fenêtres? Tous les rosiers dont, la veille, ces dames avaient exalté les mérites! Que faire? madame dormait encore. Pus tard, il se trouva que madame était partie pour la ville avec ses deux nièces. Je ne pouvais consulter que moi, je me consultai. Ces pauvres rosiers couchés par terre me fendaient le cœur. Je me permis de prendre une résolution, d'autant mieux que je savais de tradition certaine que, jadis, le quinconce avait été consacré à une spécialité de fleurs. Car les ancêtres de madame n'étaient pas comme madame, ils aimaient les fleurs! Alors je me suis mis à l'œuvre. Et voilà comment les susdits rosiers se trouvent au manoir de Kerkadec.

Tout ceci paraissait à Mme de Kerkadec une singulière histoire; elle y réfléchissait et Jahel n'osait troubler sa méditation. Il s'y décida cependant, le sort des rosiers lui semblant devoir être fixé.

— Puisque vous avez passé une journée à les planter, fit la marquise, croyez-vous que je veuille vous faire perdre une autre journée à les déplanter? Envoyez-moi mes nièces!

Et les réflexions de la marquise reprirent leur cours. Elle se demandait non sans crainte et sans ennui, car elle était l'ennemie de toute intrigue, si l'une ou l'autre de ses nièces ou toutes les deux n'en savaient pas sur les rosiers un peu plus long qu'il ne lui aurait convenu.

Elle fut tirée de sa soucieuse rêverie par l'entrée dans la salle basse de Mlle Camille de Kerkadec, la plus jeune de ses deux nièces, charmante espiègle de dix-huit ans, que l'on aurait pu prendre pour la personnification du sourire, tant sa gentille personne était souriante et avenante. Mlle Camille arrivait du jardin, et son aimable visage rayonnait de plaisir.

— Ma tante, s'écria-t-elle, dès qu'elle se trouva en présence de la marquise, la Bretagne est toujours le pays des fées! Quelqu'une bien certainement s'est attardée dans votre parc! On y parle tout haut de ses innocents désirs et, soudain, les innocents désirs se voient exaucés!

— Vous faites allusion aux rosiers? demanda la marquise, étudiant la physionomie de Camille.

— Est-ce assez adorable? riposta l'étourdie. Il ne manquait que cela à Kerkadec. Il n'y manque plus rien!

— Puisque, pour obtenir, selon vous, il ne s'agirait que de souhaiter, reprit la marquise, souhaitez donc un peu, je vous prie, que votre fée ou votre gnome me révèle les noms et qualités de ceux qui, à votre exemple, se sont permis de trouver qu'il manquait quelque chose au manoir de Kerkadec!

— Oh! ma tante, je le souhaite de tout mon cœur; vous ne pouvez pas le désirer plus que moi, j'en ai rêvé cette nuit!

A l'accent de Camille, il était impossible de mettre sa franchise en doute; elle ne savait rien. La mauvaise humeur de Mme de Kerkadec n'en diminua pas cependant, et cherchait à s'épancher. Se dirigeant alors vers le métier à broder de Camille, la marquise voulut examiner où en était le travail de la jeune fille. C'était une aube destinée à M. le curé. Camille aurait souhaité esquiver l'examen. Il fallut s'y résigner. Depuis trois jours, le travail n'avait pas avancé d'un point! Le regard sévère de Mme de Kerkadec interrogea sa nièce. Celle-ci, interdite au premier abord, recouvra pourtant son aplomb.

— Hier, ma tante, répondit-elle triomphante, vous nous avez emmenées à Saint-Brieuc!

— Et, avant-hier?

— Il a fait si beau, ce jour-là, ma tante!

— Ne travaillez-vous que quand il pleut?

— Ma tante, ces premiers rayons d'avril ont en eux des séductions auxquelles, je vous l'assure, il est absolument impossible de résister! Vous êtes là, bien sagement, devant votre métier, votre sœur prélude à sa harpe, tout indique que l'étude et le travail vont se partager votre journée; point du tout, un rayon d'avril se glisse par votre fenêtre ou par votre porte entr'ouverte; ce n'est d'abord qu'un filet de lumière qui vous égaye le cœur sans que vous y fassiez une grande attention; mais il s'élargit, il s'étend, il vous gagne, il vous caresse et vous dit, en se jouant sur vos doigts et sur votre aiguille : « Tu ne sais donc pas que les bourgeons d'hier sont aujourd'hui de belles feuilles vertes, que les grandes fleurs blanches des fraisiers se sont épanouies ce matin, et que les petits des fauvettes sont éclos?... » Faites donc la sourde oreille à de semblables discours! L'aiguille vous échappe des doigts, vos pieds bondissent; on se trouve dans le parc on ne sait comment, et la journée se passe à regarder les beaux arbres verdissant, les fraisiers blanchissant et les petits des fauvettes gazouillant!

— Et M. Jahel bavardant! ajouta Mme de Kerkadec. Dorénavant, mademoiselle, poursuivit-elle, vous voudrez bien me mettre de tiers dans vos équipées pastorales! Quant à aujourd'hui, faites-moi la grâce de vous placer à votre métier. Il n'est ni séant ni sain qu'une fille de votre âge soit sans cesse à courir, l'oreille ouverte à tous les échos et les pieds dans la rosée!

En vain les grands arbres de Kerkadec se penchaient comme pour regarder dans la salle basse et engager Camille à la rebellion; il fallut obéir! On se posta à son métier, non de très-bonne grâce, et Mme de Kerkadec se mit à visiter les papiers qui couvraient sa table.

— J'avais fait demander votre sœur aussi bien que vous, reprit la marquise au bout de dix minutes, pourquoi ne vient-elle pas?

— Je ne sais, ma tante, répondit Camille.

— Où est Valentine?

— Je ne sais, dans le parc, peut-être.

— Décidément, vous êtes toutes les deux possédées du démon de la promenade, fit la marquise, abandonnant ses comptes et descendant au jardin avec le dessein d'y surprendre la jeune veuve; mais alors que Mme de Kerkadec disparaissait d'un côté, une porte s'ouvrait doucement à droite, et livrait passage à Mme Valentine de Linval, cette autre nièce de la marquise, à laquelle, ainsi qu'à sa sœur, le château de Kerkadec avait ouvert ses grilles armoiriées.

— Tu étais là! s'écria Mlle Camille, trouvant le prétexte bon pour quitter son métier; et ma tante qui te cherche!

— J'ai entendu ma tante parler des rosiers, répliqua Mme de Linval, dont la physionomie douce contrastait remarquablement avec le minois éveillé de sa sœur; et, sans me rendre bien compte des motifs qui me faisaient agir, j'ai préféré n'entrer ici qu'alors qu'elle ne s'y trouverait plus.

— Sans te rendre bien compte des motifs qui te fai-

saient agir? répéta Camille, se gênant peu pour railler légèrement son aînée.

Il est vrai que Mme de Linval n'était son aînée que d'un an.

— Vas-tu recommencer à me tourmenter? demanda Valentine à sa sœur.

Valentine s'était assise. Camille s'appuya sur le dossier de son siége, et ses boucles blondes vinrent se jouer sur les nattes brunes de Valentine; ce qui formait un tableau charmant.

— Te tourmenter! par exemple! reprit Camille. Dieu me garde de te dire que, ce matin, comme depuis huit jours tous les matins, j'ai entendu les pas discrets de deux beaux chevaux alezans de l'autre côté de nos piéges à loup!

Valentine se leva. Camille ne changea pas de posture; seulement elle suivit sa sœur de son regard brillant et malin.

— Des chevaux alezans! s'écria Mme de Linval; vous les avez donc regardés?

— Si tu fais la grande sœur, si tu me grondes, je me tais, répondit Camille.

— Mais enfin, pour savoir qu'ils sont alezans...

— Eh bien, il a suffi d'une lame de persienne à peine levée et de quelque feuillage écarté par le vent. Le hasard est de moitié dans la besogne.

Valentine ne put s'empêcher de sourire. Camille se hâta d'en profiter.

— Ils étaient deux, poursuivit-elle rapidement, un brun et un châtain clair.

— Tu disais alezan? interrompit Valentine, s'amusant à son tour aux dépens de sa sœur

— Tu sais bien de qui je parle, répliqua la jeune fille. Tous deux de mine honnête et distinguée, continua-t-elle, avec des vestes de chasse, de grandes guêtres et de délicieuses petites casquettes. Quatre lévriers gris de fer, élégants et superbes, les accompagnaient.

— Et le vent t'a tenu le feuillage entr'ouvert suffisamment de temps pour voir tout cela?

— Mon Dieu oui!

A cette affirmation, faite de l'air le plus ingénu, Valentine secoua la tête, s'assit derechef et fit asseoir sa sœur auprès d'elle.

— Ma mignonne, fit-elle d'une voix douce et grave, veux-tu que je te le dise? nous jouons, toi et moi, depuis quelques jours, à un petit jeu qui n'est pas sans danger! Deux chasseurs prennent pour but de leur promenade matinale le parc de Kerkadec: ce n'est point de notre faute. Ils stationnent devant les grands sapins qui leur dérobent les fenêtres de notre appartement : nous ne saurions les en empêcher. Jusqu'ici, il ne semble pas qu'il y ait grand mal. Il y en a pourtant! Affirme que, depuis lors, tu n'aies point ressenti mille impatiences de la solitude absolue dans laquelle vit ma tante en l'absence de notre cousin, et, partant, mille dégoûts pour l'existence qui nous est faite céans; existence qui cependant valait, il y a huit jours encore, à Mme de Kerkadec nos plus sincères actions de grâce! Mais maintenant, c'est bien autre chose! Voici qu'un matin nous souhaitons des roses, et, le lendemain, les plus beaux rosiers d'Europe élisent domicile chez nous!

— Ma chère, quand tout cela va fleurir, le quinconce sera magnifique!

— Et nous, nous resterons les obligées de qui? de quelque fat qui s'en glorifiera.

— Le mal, c'est que l'on ne sait pas à qui l'on a affaire, remarqua judicieusement Camille.

— Sans doute, répliqua Valentine; c'est le mystère qui donne à tout ceci une sorte d'importance.

— Pourquoi ne pas chercher à le pénétrer, ce mystère?

— Et comment, je te prie, notre tante ne voyant ni ne recevant personne?...

— Au moyen d'une fête! Nos coupables ne sauraient manquer de s'y rendre et je les reconnaîtrais aisément. Une fois reconnus, je les dénonce à ma tante, qui les sermonne de la bonne sorte; ils avouent la raison secrète qui les faisait agir...

— Et, quinze jours ou un mois plus tard, les cloches de la chapelle de Kerkadec sonnent à toute volée la grande sonnerie des mariages? acheva Mme de Linval. Folle! de quelle façon notre tante pourrait-elle être amenée à donner céans une fête?

— Si mon projet réussit, tu le verras bien.

— Tu as donc un projet?

— Chut! je n'en voulais point parler, même à toi!... Ma tante revient, je me sauve dans la bibliothèque. C'est dans la bibliothèque que mon projet s'élabore! D'ici à une heure, je veux que nous soyons en train, toi et moi, d'écrire des lettres d'invitation pour un grand dîner se donnant au château de Kerkadec, de demain en treize jours!

II. — LA FÊTE SÉCULAIRE.

Valentine, restée seule, admirait en elle-même avec quelle aisance sa sœur lui donnait ses rêves pour des réalités; puis, comme Mme de Kerkadec approchait, redoutant l'œil perspicace de sa tante, elle voulut s'esquiver à son tour. Le temps ne lui en fut point laissé.

— Un moment! lui dit Mme de Kerkadec d'un ton froid en la retenant. Dans mon jeune temps, lorsqu'un grand parent me faisait l'honneur de désirer s'entretenir avec moi, je m'empressais de me rendre à son désir. Autre temps, autres mœurs, à ce qu'il paraît. — Vous savez de quel sujet je veux vous parler? continua la marquise.

Valentine, pour toute réponse, rougit et baissa les yeux.

— Ma nièce, poursuivit Mme de Kerkadec, vous avez été mariée, six mois seulement, si je ne me trompe; vous êtes veuve, mais vous n'avez qu'un an de plus que votre sœur, ce qui veut dire que vous n'avez guère plus qu'elle d'expérience et de raison... Ne m'interrompez pas! Ce n'est pas parce qu'on est veuve, ma très-chère, que toutes les inconséquences sont permises... Ne m'interrompez pas! C'est une idée qui court le monde, qu'il est naturel à une veuve de jeter un peu son bonnet par-dessus les moulins; une sotte idée, par ma foi! Une veuve devrait, au contraire, avoir cent fois plus de retenue qu'une fille, attendu qu'elle ne se compromet qu'à bon escient. Une fille est gardée par les siens, une veuve se doit garder elle-même! Voilà mon opinion, ma nièce. Est-ce la vôtre?

— Ma tante...

— Donc, reprit Mme de Kerkadec, il y a eu inconséquence de votre part, inconséquence assez grave pour avoir autorisé l'impertinent envoi des rosiers.

— Je vous assure, ma tante...

— Soyez franche; rappelez-vous que vous êtes une Kerkadec! Dites-moi tout, que nous voyions ensemble à réparer vos torts.

— En vérité, ma tante, put enfin articuler Valentine,

offensée des suppositions de la marquise, ni ma sœur ni moi, nous n'avons rien à nous reprocher. Depuis une semaine environ, tous les matins, à la même heure, les pas de deux chevaux résonnent sur le pavé de la route, du côté de l'appartement que nous habitons. Il y a trois jours, causant de fleurs avec Jahel, un bruit s'est fait entendre dans le feuillage, non loin de nous; d'après l'événement, je suppose que quelqu'un nous écoutait; si vous le voulez, ce seront nos promeneurs matinals; moi, je n'en sais rien.

— Ainsi vos promeneurs matinals seraient des adorateurs ?

— C'est vous qui le dites, ma tante.

— Des adorateurs qui auraient chargé cinquante rosiers des plus rares de leur servir d'interprètes auprès de vous?

— Il vous plaît de le traduire ainsi.

— Je me sers de votre dictionnaire.

— Je n'ai pas autant d'imagination que vous, ma tante.

Ici, Mme de Kerkadec regarda sa nièce jusqu'au fond de l'âme, on pourrait dire ; mais celle-ci ne sourcilla pas.

— Il est vraiment insupportable qu'on ne sache à l'intendant de qui faire tenir l'argent de ces rosiers, reprit la marquise après quelques minutes de silence. Une Kerkadec donne, si cela lui convient, mais elle n'accepte pas, sauf de très-haut lieu; c'est une tradition de notre famille.

A peine la marquise avait-elle prononcé les paroles qui précèdent, que Mlle Camille sortit de la bibliothèque, un vieux parchemin poudreux et moisi à la main.

— Vous parlez de traditions, ma tante, dit la jeune fille de l'air du monde le plus dégagé ; je parie que, parmi les traditions de notre famille, il en est qui sont sorties de votre souvenir.

— Vous perdriez! répondit la marquise très-nettement.

— En rangeant les cartons de la bibliothèque, poursuivit Camille, je viens d'en découvrir une dont vous ne nous avez jamais entretenues.

— Laquelle, s'il vous plaît?

— L'honneur des Kerkadec s'y trouve intéressé.

— L'honneur des Kerkadec?

— Quand je dis : l'honneur, c'est d'un certain honneur que je parle, de l'honneur du rang, de la prééminence dont les Kerkadec ont toujours joui dans la province, et qui faisait d'eux comme les suzerains des barons avoisinants.

— De quelle tradition parlez-vous? C'est la première fois que ces choses me viennent aux oreilles.

— Quand je vous le disais ! Cependant, ma tante, voici le parchemin qui relate l'usage en question.

Et Camille, feignant de ne point apercevoir les regards scrutateurs et persistants de Mme de Linval, tendit à la marquise le parchemin susdit.

— Quel grimoire est-ce là? demanda Mme de Kerkadec, prenant le parchemin du bout des doigts ; et puis cela a un parfum de moisissure...

— Ce parchemin était tombé entre la bibliothèque et le mur, répliqua la jeune fille ; il y gisait peut-être depuis plus de quatre-vingts ans!

— Pouah ! continua la marquise, je ne saurais garder cela sous le nez, le temps de le lire. C'est de plus une gothique trop gothique pour mes yeux. Lisez pour moi, je vous prie, vous qui l'avez lu déjà.

Le parchemin retourné à Mlle Camille, celle-ci, obéissant avec une promptitude digne d'éloges, lut ce qui suit à haute et intelligible voix :

« Ce 30 avril 1754, selon la coutume observée depuis que fut posée la première pierre de Kerkadec, tous les Kerkadec ayant toujours regardé ladite coutume comme une marque de leur ancienneté et prépondérance, a été donnée au château de Kerkadec, à tous les seigneurs et dames habitant manoirs à dix lieues à la ronde, la fête séculaire établie à perpétuité par René-Marie de Kerkadec, à son retour de terre sainte. Ce à quoi défendons à nos descendants de faillir de cy en mille ans, et tant que pierre sur pierre restera à Kerkadec.

« *Signé :* RENÉ DE KERKADEC. »

— Voilà du neuf! s'écria Mme de Kerkadec, reprenant



Jahel. Dessin d'Ed. Morin.

et examinant le parchemin avec attention et défiance, alors que Camille l'observait en dessous, non sans une sorte d'anxiété, et que Valentine observait Camille.

— Ma tante, dit alors Camille, comme faisant une remarque subite, le parchemin porte 30 avril 1754 ; nous voici au 17 avril 1854 ; l'anniversaire en question tombe juste dans treize jours.

— Quoi ? qu'est-ce qui tombe dans treize jours? répliqua la marquise. Si je dors, je fais un abominable rêve ! De quoi me parlez-vous? Qui vous priait d'aller remuer ces archives?

— Je le regrette, ma tante ! Je comprends qu'ignorant cet antique et seigneurial usage, vous auriez pu y manquer sans qu'on vous l'imputât à mal, tandis que...

— Vous imagineriez-vous que je vais m'y soumettre? que je m'en vais tout bouleverser céans ; tout livrer au

pillage: mon cellier, mes étables, ma basse-cour, mon fruitier? ordonner des repas homériques? assister à ma propre ruine? — Oui! et si cette malheureuse coutume est connue de quelque voisin, reprit la marquise assise et accablée, quels propos ne tiendra-t-on point? Ne se permet-on pas déjà des réflexions malséantes à l'endroit de mon économie?

— Elle n'est point connue des voisins, laissa échapper Camille touchée de la désolation de sa tante.

— Qu'en savez-vous? lui demanda Mme de Kerkadec.

Camille allait répondre; une considération aussi impérieuse que sa commisération, il faut croire, l'arrêta.

— Si cette coutume est connue, poursuivit Mme de Kerkadec, en proie à une angoisse véritable, on m'attend à cette épreuve; déjà, l'on en glose peut-être; une Kerkadec être la fable de ces hobereaux!... Mais, grand Dieu! ajouta-t-elle, se relevant et marchant avec agitation, c'est qu'une fête pareille reviendrait à plus de quatre mille écus! On ne peut pourtant pas jeter ainsi quatre mille écus par les fenêtres!... Une idée! Jahel n'ignore rien de ce qui a trait à la maison de Kerkadec; interrogeons-le!

Cette résolution de la marquise ne parut pas obtenir l'entière approbation de Mlle Camille.

Heureusement ou malheureusement, Jahel, appelé et interrogé, répondit avec aplomb:

— Je connais cette fête séculaire des Kerkadec; j'en ai entendu parler à mon père, qui le tenait de mon grand-père. Il m'en a fait de superbes narrations.

— Oh! c'est depuis longtemps que les Jahel sont au service des Kerkadec! dit Mlle Camille avec emphase. Nous ne l'ignorons point!

— Depuis que fut posée la première pierre de ce château, mademoiselle.

— En l'honneur de quoi ces fêtes séculaires furent instituées, ajouta Mlle Camille appuyant.

— Précisément! et le motif qui m'échappait, le voilà! C'est l'édification du manoir de Kerkadec!

— Non! s'écria tout à coup Mme de Kerkadec, non! la chose me paraît par trop déraisonnable. Je ne saurais m'y rendre encore! Notre curé est un savant archiviste, je le veux consulter!

Parlant ainsi et sans plus attendre, la marquise s'éloigna rapidement, et le pied de Mlle Camille s'agita sur le parquet sans raison apparente, hors que cette agitation voulut exprimer quelque subite inquiétude. En tous cas, une réflexion de Jahel eut le pouvoir de ramener le sourire sur les lèvres de la jeune fille; Jahel se rappela que M. le curé avait été appelé à l'évêché de Rennes. Naturellement, on devait courir sur les pas de la marquise. Camille y entraîna Jahel, bien que sa sœur la voulût arrêter. La marquise était hors de vue.

Quelques instants plus tard, Camille et Valentine se retrouvaient dans la même salle: Valentine interrogeant sa sœur d'une façon pressante, et Camille n'ayant rien imaginé de mieux, pour se soustraire à l'obligation de répondre, que d'affirmer par gestes qu'elle avait soudain perdu la parole!

— Fais cesser cet enfantillage, disait Mme de Linval. Espères-tu me persuader que tu sois muette? Dis-moi la vérité sur cette paperasse, à laquelle je n'ai pas plus de foi que dans ton mutisme!

Camille fit un geste négatif.

— Tu me dois respect et obéissance, pourtant; je suis ton aînée, reprit Mme de Linval!

Camille leva un doigt en l'air.

— D'un an, soit; le nombre d'années n'y fait rien. Au moins, dis-moi...?

Les gestes négatifs recommencèrent avec un redoublement d'énergie.

— Si tu ne veux pas parler, reprit la jeune veuve, tu m'entendras, du moins! Ecoute! vu ton habileté en calligraphie bien connue au couvent, je mettrais mon petit doigt au feu que le vieux parchemin qui sent le moisi est de toi; je ne crois donc point du tout à ce parchemin; de plus, je désapprouve que tu joues avec les sentiments d'une personne qui ne nous a fait que du bien! Tu m'objecteras que notre tante est beaucoup plus riche qu'on ne le croit, et que l'obliger à ouvrir son garde-meuble à deux battants c'est rendre service aux magnificences qui y sont renfermées; je te l'accorde! Néanmoins, ta plaisanterie passe les bornes! il est de ton devoir de tout révéler!

— Eh! ma chère, s'écria alors Mlle Camille, sais-tu où finit la vérité et où commence la plaisanterie? Laisse la terre tourner et ne te préoccupe... que de nos ajustements pour le 30. Je voudrais que nous fussions bien jolies!

Ce souhait, qui témoignait d'un grand endurcissement dans le mal, à supposer qu'en effet le mal existât, ce souhait était à peine formulé, que Mme de Kerkadec, l'air absorbé et marchant à pas lents, rentrait dans la salle où se trouvaient ses nièces.

— Il s'y faut résoudre, murmurait la marquise se croyant seule; l'honneur du nom le veut ainsi! Quelles raisons M. le curé aurait-il pu opposer à ce parchemin? Il s'y faut résoudre et, sans autre retard, il s'y faut préparer! .. Avant tout, ce dont il est nécessaire de se rendre compte, c'est le chiffre auquel la liste des invités atteindra. Jahel peut m'aider à faire cette liste.

Ce disant, la marquise sonna et, à ce moment, aperçut Camille et Valentine qui, par respect pour sa préoccupation, se retiraient doucement.

— Camille fit Mme de Kerkadec avec un douloureux soupir, découpez deux cents bobèches roses pour le salon carré.

Cet ordre était explicatif. La figure de Valentine s'assombrit, celle de Camille rayonna.

— Ce sera splendide! s'écria-t-elle, s'éloignant et entraînant sa sœur d'un côté alors que Jahel entrait de l'autre.

Mme de Kerkadec s'était assise et avait apprêté des feuillets blancs et une plume.

— Jahel, fit-elle alors avec un effort violent, cette fête séculaire dont la tradition s'est conservée dans votre famille, je la veux donner! Oui! Cela vous étonne. Une fête qui coûtera sûrement plus de quatre mille écus! N'importe! Il la faut donner... Vous connaissez toute la noblesse du pays; je vais voir avec vous quels sont les noms qui doivent figurer sur ma liste... Mais, Jahel, ce jour venu, combien il vous faudra déployer d'activité pour surveiller les laquais et cuisiniers de louage que nous aurons céans! Sans compter la nombreuse valetaille dont chacun de mes hôtes jugera bon de se faire suivre!... Jahel, tout ce monde, nous le devrons nourrir et abreuver!

— Avec du petit poiré, dit Jahel d'un ton leste.

— Non, Jahel, avec du vin! Mon hospitalité ne peut qu'être magnifique, hélas! Il nous va falloir rôtir des veaux et des moutons tout entiers!

— Et des demi-bœufs, ainsi que faisaient les Grecs devant Troie, ajouta le savant majordome.

— Enfin, soupira la marquise, rappelez-moi les noms de nos voisins à huit ou dix lieues à la ronde ou un peu moins.

— Madame ne pouvait mieux s'adresser qu'à moi : je les connais tous, dit Jahel, enchanté d'être mis en relief.

Et sans retard commençant :

— Manoir de Kerloën, fit-il : M. de Kerloën, paralysé des deux jambes, ce qui est cause qu'il ne sort jamais de Kerloën.

— Pauvre homme ! s'écria la marquise, avec une commisération moitié figue, moitié verjus.

— Mme de Kerloën, reprit Jahel.

— Paralysée aussi ?

— Non, madame ; très-allante, au contraire.

— Inscrivons-la !

— Les fils.....

— Il y a des fils ?

— Oui, madame. Ils explorent le vieil Atlas à la tête de leurs troupes. Ce sont des militaires.

— Poursuivez !

— Manoir de Kergolan : M. de Kergolan, veuf ! Mmes de Kergolan...

— Comment, Mmes de Kergolan ?

— Les épouses de MM. de Kergolan.

— Mais Mme de Kergolan n'avait point d'enfants !

— Je parle des deux messieurs de Kergolan neveux, dont les femmes viennent passer tous les étés chez leur oncle.

— Des étés qui commencent en avril ! Singulière manie de déplacement ! Sur les douze mois de l'année, il est des gens qui n'en restent pas trois chez eux ! — Allez !

— Manoir de Plankoët : monsieur et madame...

— Attendez donc ! Le dernier des Plankoët n'était-il pas Pierre-Marie Plankoët, vice-amiral ?

— Mort dans une bataille navale en 1794 ; oui, madame. Mais le manoir a été acheté par M. et Mme Dubuisson.

— Dubuisson ! Je ne connais pas ça !

— Les Dubuisson sont des archimillionnaires qui répandent beaucoup d'argent dans le pays et qui, du reste, vivent assez volontiers chez eux.

— Voici un cas qui n'a point été prévu, dit la marquise ; l'occupation d'une propriété noble par des gens de roture ! Que faire ? Dois-je tenir compte de l'importance du bien ou de l'obscurité du nom ?

— Madame me donnerait-elle le congé d'émettre mon opinion ?

— Dites !

— A la place de madame, j'inviterais ! Ainsi que je le faisais observer à madame, les Dubuisson vivent volontiers chez eux ; ils seront honorés de l'invitation de madame, mais ni eux ni leur fils, M. Antoine Dubuisson, ne se permettront de s'y rendre.

— Auront-ils ce savoir-vivre ?

— Oh ! madame, à présent, les bourgeois sont si bien élevés !

— Inscrivons donc les Dubuisson ! Continuez.

— Manoir de la Saussaye : monsieur, madame, les cinq demoiselles et leur institutrice.

— Huit personnes ! s'écria Mme de Kerkadec, bondissant jusqu'au près de Jahel, huit personnes !

— Toutes filles bonnes à marier, madame ; partant, que l'on tient à produire. Ceux-là accepteront !

— Ensuite ? reprit Mme de Kerkadec, accablée et regagnant son siége.

— Manoir de Saint-Jouan : le baron et la baronne. Manoir de Château-Neuf : les trois jeunes messieurs et le marquis, leur grand-père.

— Avec un précepteur ? demanda la marquise non sans une profonde amertume.

— Il plaît à madame de railler ! Le plus jeune de ces messieurs a vingt-neuf ans !

— Vous dites : les trois jeunes messieurs !

— C'est pour ne pas les confondre avec M. le comte leur père, actuellement en Chine.

— Allez !

— Manoir de Tinténiac : Mlle Gertrude-Blanche de Tinténiac.

— Sans parenté auprès d'elle ?

— Pas le moindre arrière-neveu.

— C'est bien ! allez toujours, allez jusqu'au bout !

— Manoir de la Comté-Duval : monsieur, madame, trois fils et trois filles. Baronnie de Trémadeure : Mme la baronne, veuve ; ses quatre filles, leurs maris et leurs enfants.

— Les enfants ne sauraient être compris ! Les enfants restent au logis ! C'est une fourmilière que cette baronnie ! s'écria Mme de Kerkadec indignée.

— Baronnie de la Guymorée...

— Quinze filles et dix-sept garçons, comme dans l'autre ? demanda la marquise avec un sourire navrant.

— Je suis fâché de contredire madame, répliqua Jahel, mais à la Guymorée il n'y a absolument que M. le baron.

— C'est heureux !

— Enfin, la Chesnaie, triste et sombre manoir, des propriétaires ou du propriétaire duquel je ne puis rien dire à madame.

— Il est inhabité ?

— Je demande pardon à madame, il est habité. On y aperçoit, le soir, derrière les vitres, une pâle lumière errante ; parfois, le piaffement d'un cheval y résonne ; quatre grands lévriers gris de fer y ont été vus sur les murs effondrés ; mais là s'arrête ce qu'on sait du ou des propriétaires de la Chesnaie.

— En quelque misère que cette famille soit tombée, la Chesnaie est un marquisat. On écrira à M. le marquis de la Chesnaie. Est-ce tout ?

— Je le crois, madame. Ah ! permettez ! Non ! c'est tout.

La marquise, qui n'avait pu se défendre de quelque anxiété, respira.

— Maintenant, Jahel, dit Mme de Kerkadec, ce dont il faut vous préoccuper, c'est de la cave. Nos vieux vins les meilleurs verront le jour, mon ami ! Vous donnerez le petit bordeaux à l'office. Mon Dieu, mon Dieu ! que cela va coûter gros ! Vous seul y descendrez au moins ! La veille, à minuit, vous ferez pêcher les étangs. L'avant-veille, on tuera les lapins de garenne et les lièvres. Le matin même, les bêtes de basse-cour. Demain, au petit jour, vous irez à Saint-Brieuc louer des pâtissiers et des gens de service. Eh bien, et les lettres d'invitation, qui, avant toutes choses, doivent être portées, et dont la première est encore à écrire !

— Si les instruments aratoires n'avaient fait perdre à mes mains leur souplesse, j'offrirais mes services à madame, dit Jahel.

— Oui, mais vous feriez faute ailleurs ; mes nièces peuvent se charger de cette besogne ; priez-les de se

rendre ici. Non! je passe moi-même chez elles. Tout décidément, allez me les chercher!

Restée seule, Mme de Kerkadec se laissa aller à récriminer amèrement contre René de Kerkadec, son illustre ancêtre; elle déplorait pour la centième fois la malheureuse fondation des fêtes séculaires, lorsque ses nièces se rendirent à son appel.

— Vous ne redoutez point le travail d'écriture, à ce que je crois? leur demanda la marquise.

Cette simple question eut le privilége de faire tressaillir Camille et rougir Mme de Linval.

— Je pense que vous ne redoutez point le travail d'écriture, réitéra la marquise; il s'agit de lettres d'invitation à écrire.

— Ah! fit aussitôt Camille souriante et empressée.

— A chaque famille inscrite ici, continua la marquise, invitation de dîner suivi de bal, pour le 30. Aux notables de Saint-Brieuc, de Dinan et de Saint-Malo, invitation pour le bal seulement. Vous relaterez que cette fête est la fête séculaire des Kerkadec!

— Oui, ma tante, répondit Camille, trop préoccupée de ce que lui disait la marquise pour s'apercevoir que sa sœur lui marchait sur le pied.

— Vous trouverez dans les tiroirs de ma table tout ce qu'il vous faut pour écrire, ajouta Mme de Kerkadec en soupirant.

— Oui, ma tante, fit de nouveau Camille.

— Cette besogne vous est désagréable, Valentine? demanda Mme de Kerkadec à la jeune femme, dont le silence absolu l'étonnait.



Mme de Kerkadec, Camille et Valentine apercevant les lévriers dans le jardin. Dessin d'Ed. Morin

Une hésitation marquée se peignit sur le visage de Mme de Linval.

— Ainsi que ma sœur, je suis toute à votre service, ma tante, se décida-t-elle à répondre pourtant.

Là-dessus, Mme de Kerkadec allait rentrer chez elle. Un cri de Camille, dont les yeux étaient tournés vers le parc, la retint.

— Qu'y a-t-il? demanda la marquise.

— Un oiseau étranger, répondit Camille, désignant le dehors; qu'il est beau!

— Il est blessé, remarqua Mme de Linval.

— C'est un faisan, dit Mme de Kerkadec.

Et comme ses nièces se penchaient pour examiner l'oiseau, un nouveau cri s'échappa des lèvres de Mlle Camille.

— Les lévriers! glissa-t-elle rapidement à l'oreille de sa sœur.

Valentine n'avait pas eu le temps de se remettre de cette révélation, ni la marquise d'interroger Camille de rechef, que Jahel annonçait trois chasseurs demandant à présenter leurs excuses pour l'inconvenance de leurs chiens, lesquels avaient poursuivi un faisan blessé jusque dans le parc de Kerkadec.

Ce nombre trois parut rendre le calme à Mme de Linval; mais à peine Camille eut-elle jeté les yeux sur les maîtres des coupables, qu'un signe fit évanouir la sécurité de la jeune femme.

Adam BOISGONTIER.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

BOHÈMES ET BOHÉMIENS.

LES TREIZE CARTES DE RACHEL ET LE PITRE PAPILLON.



Rachel dans sa jeunesse, d'après un portrait de Mme O'Connell. Dessin de R. Julian.

Ces deux mots : *bohème* et *bohémiens*, que l'on confond généralement et que l'on prend pour deux synonymes, désignent cependant deux classes bien distinctes de la société parisienne au dix-neuvième siècle.

La qualification de *bohème* s'applique spécialement à tous ceux qui, n'ayant aucun moyen d'existence, vivent d'art et de liberté jusqu'au jour de la transfiguration, période douloureuse que le rêve aide à traverser et qui conduit à la gloire, si elle n'aboutit pas au tombeau.

Le nom de *bohémien* peut être donné à tous ceux qui, n'ayant rien, veulent, en dehors de la route ordinaire et par tous les moyens possibles, acquérir quelque chose.

Ce quelque chose fût-il un sou ;

Ce quelque chose fût-il cent mille francs!...

Il n'y a d'autre point de ressemblance entre le bohème et le bohémien que l'amour de l'indépendance et l'insubordination permanente contre les préjugés.

Tous deux ont fait abnégation de leur orgueil social, tous deux ont, comme l'enfant prodigue, déserté le foyer paternel, s'ils avaient un foyer; tous deux sont partis à la conquête de l'X avec un zéro dans la main.

Seulement, l'X pour l'un, c'est l'ovation ou la détresse et la mort honorables.

L'X pour l'autre, c'est le sac d'écus, ou la misère et la mort honteuses.

Ceux entre les premiers qui ont rencontré le triomphe s'appelaient autrefois Homère, le Tasse, Shakspeare, et se nomment de nos jours Arsène Houssaye, Alexandre Weill, Claude Genoux, Henri Murger, Rachel et Renard.

Ceux qui se sont heurtés à la mort furent tour à tour Gilbert, Chatterton, et, de nos jours, Élisa Mercœur, Escousse, Lebras, Hégésippe Moreau, Gérard de Nerval, ce pauvre Charles Gilles, qui s'est étranglé avec son collier de grelots, et *tutti quanti*.

Quant aux bohémiens, leur nomenclature ou plutôt leur classification a déjà été donnée, par M. Victor Fournel, dans *le Musée des Familles*, article : INDUSTRIELS ET SALTIMBANQUES, tome XXIII, page 129.

Nous ne voulons parler aujourd'hui que des bohèmes qui se sont transfigurés et spécialement du plus illustre de tous. Cela donnera peut-être du courage aux autres.

Heureux si nous pouvons arracher à son crampon de fer la corde déjà prête pour le suicide, ou briser avec les ailes de l'Espérance un carreau dans la mansarde de l'artiste qui médite l'asphyxie!

Nous allons vous raconter une page inédite de la vie de Rachel, qui, avant d'être l'interprète des grands maîtres, le génie révélateur des génies, la grande Hermione enfin, fut d'abord tout simplement *Rachel, la chanteuse à la manche.*

Faire la manche signifie, dans le langage de la rue, quêter, et non mendier.

C'est-à-dire recevoir en échange d'un labeur plus ou moins long, plus ou moins pénible, et j'ose même dire pour les exceptions, plus ou moins artistique, un salaire à la volonté de celui qui voit exécuter le travail.

C'est en raison de cela que tous ceux qui exploitent la bonne volonté du public, ce curieux éternel qui veut toujours voir, entendre, mais n'aime guère à payer, n'ont jamais cru mendier ou vivre de mendicité.

En traversant la place de la Bastille, vous avez vu, sans doute, des groupes nombreux se rompre ou se masser sur le trottoir qui fait face à la rue Saint-Antoine.

Ces groupes sont les divers auditoires des camelots, truqueurs et saltimbanques, moineaux parasites et peu francs, qui sont venus s'abattre sur cette place publique, l'une des plus tolérées par l'administration municipale.

Choisissez le cercle le plus compacte et approchez-vous. Une voix railleuse se met à chantonner et vous raconte ensuite un voyage merveilleux de Loupi, pays chimérique à Paris, pays des chimères.

Le voyageur, vous connaissez tous cette vieille histoire, avait fait sa malle dans un chausson, à l'instar du *Tintamarre*, qui a déménagé ses bureaux de rédaction dans un soulier d'Auvergnat.

Or, la voix qui psalmodie cette Odyssée fantasque et bouffonne est celle du célèbre pître Papillon.

A ce nom charmant, lecteurs, vous avez certes hâte de glisser vos rayons visuels entre les épaules de ceux qui sont devant vous; et le plus réaliste ose croire à peine que ce nom poétique est porté par un enfant gracieux et léger auquel il manque ces ailes invisibles qu'Emma Livry doit avoir aux talons.

Désabusez-vous, lecteurs.

Vous allez voir un homme de quarante ans environ, petit, mais trapu comme un lutteur, revêtu d'une loque jaune pour habit, d'une seconde loque jaune pour gilet, et coiffé d'une chose informe et sans nom qui pourrait s'appeler un sceptre, si ce n'était tout à la fois une casquette, un tricorne, un bonnet de police, un chapeau de gendarme, si, enfin, elle ne subissait pas cent autres transformations.

Sous ce couvre-chef... *horresco referens*... on ne voit qu'un œil, un seul, mais quel œil!... il en vaut dix, tant il est chargé d'effluves cauteleuses et magnétiques.

Eh bien, cet homme vêtu de jaune, ce borgne enfin, c'est le pître Papillon.

Papillon, le preux du *terre à terre*, c'est-à-dire le premier de tous les paillasses qui n'ont pas de théâtre, lisez : *tréteaux*.

Car il est facile, aux sons d'une musique mugissante, alors que l'on domine la foule sur le devant d'une baraque, avec de grosses têtes en carton pour auxiliaires, de la tenir captive, mais la garder autour de soi sans prestige, par la force seule des lazzis à jet continu, est une rude besogne, et peu de ces pauvres diables, échos ambulants des calembours à un sou le tas, vendus chez Roger, éditeur, rue du Plâtre-Saint-Jacques, bien peu, disons-nous, ont cette précieuse faculté.

Mais Papillon, semblable à Guzman, ne connaît pas d'obstacle, il ne se contente pas des jeux de mots moisis, il s'en fait confectionner de nouveaux et même en invente au besoin, qu'il fait partir comme Ruggieri lance ses fusées.

Aussi le succès l'enivre; en vain les *matadors* de la haute banque ont voulu le tenter; en vain ils lui ont offert pour venir avec eux quinze ou vingt francs par jour, un beau chiffre cependant; l'incorruptible Papillon, auquel un hidalgo de lettres a donné quelques teintes littéraires, leur a répondu :

Ni l'or ni le tremplin ne nous rendent heureux;

Et il est demeuré paillasse de carrefour. C'est que Papillon est peut-être la dernière incarnation de Bobèche et de Galimafré, ces bouffons immortels.

C'est qu'il a vu commencer à côté de lui, dans la rue, une éclatante destinée, celle de RACHEL, la muse du théâtre moderne, et que, si, comme le ver, il n'est pas amoureux de l'étoile, il a toujours cru que cet astre splendide qui l'avait laissé dans la fange, en montant vers les cieux, lui porterait bonheur à son tour.

C'est aussi que Papillon a une foi aveugle en cette science à laquelle ne croient même plus ceux qui en vivent; c'est qu'il est le premier badaud de son cercle, c'est qu'il se prédit l'avenir à lui-même; enfin, c'est que pour lui treize cartes sont infaillibles un vendredi, treize du mois; et comme preuve, il narre, entre autres, l'histoire suivante à laquelle nous conserverons son cachet, en le laissant parler lui-même :

— C'était le 13 décembre de l'année 18... On voyait déjà voler de grosses mouches blanches, c'est-à dire qu'il neigeait dru; le public ne sortait pas des cache-nez; la place était une Sibérie.

Depuis quelques jours, j'avais offert à une petite chanteuse juive de l'accompagner dans les cafés; elle avait accepté ma proposition. Ce soir-là, elle vint me rejoindre

comme d'habitude, mais il faisait trop mauvais; les cordes de la guitare qu'elle portait en sautoir n'auraient pu résister au froid.

Je lui conseillai d'attendre avec nous chez le marchand de vin que les mouches blanches cessassent de voler.

Elle s'assit en bougonnant contre le temps qui l'empêchait de gagner le pain de ceux qu'elle aimait.

Le patron et moi, nous jouions aux cartes; il gardait les as et me faisait sauter la coupe, de façon à boire bientôt le produit de ma journée; aussi, comme elle n'était pas lourde, passa-t-elle bientôt au bleu et même au gros bleu; j'avais beau me dire :

Nourri dans le sérail, j'en connais les détours;

c'est lui qui m'en faisait des tours, si bien que je n'y vis plus que du feu.

Bref, quand nous eûmes fini, et comme je tournais et retournais encore ces morceaux de carton qui venaient de me voler deux litres, la petite juive me demanda sa bonne aventure : elle voulait savoir si l'argent tomberait dans le plateau.

Ça m'ennuyait, mais comme elle s'ennuyait aussi, je me dis : Il faut la distraire un peu, cette enfant-là.

Je lui fis choisir treize cartes dans le jeu.

Quand je vivrais cent ans, je n'oublierai jamais les treize cartes qu'elle amena :

D'abord les quatre as, puis roi de cœur et roi de trêfle, avec leurs valets et leurs dames, le neuf et le dix de trêfle, et pour la dernière le neuf de pique.

Pas un carreau, si ce n'est l'as, qui veut dire nouvelle, mais deux piques qui me firent croire qu'elle ne ferait pas de vieux os, car elle était pâlotte, cette gamine.

Quant aux quatre as, ils annonçaient une réussite complète, comme les deux trêfles signifiaient : argent!

Eh bien, aveugle que je fus, continue le pître Papillon, je ne vis alors rien de tout cela; Mlle Lenormand ellemême n'y aurait vu goutte.

Je lui dis simplement, à cette chanteuse des rues qui devait être la tragédienne Rachel, je lui dis simplement que, selon ses quatre as, le mauvais temps allait cesser; que, d'après les trêfles, elle ferait une bonne recette; qu'un blond et un brun, les deux rois, penseraient à elle et lui donneraient généreusement, parce qu'une femme blonde qui se trouverait avec eux lui ferait du bien, mais que, comme elle avait sorti un neuf de pique, il lui arriverait un malheur, et que, par conséquent, elle casserait au moins une des cordes de sa guimbarde.

Alors, elle se mit à pleurer en disant qu'on la gronderait, et je la consolai en lui répondant que, puisqu'elle aurait fait une bonne journée, elle pourrait acheter une autre corde.

Avez-vous jamais rencontré un être stupide comme moi, vocifère ici, en s'interrompant, Papillon : avec une série de cartes comme celle-là, dire des âneries semblables?

Je pouvais éblouir le patron et électriser la gamine; je pouvais et devais lui crier en oracle antique :

— Vous êtes Rachel, la dame de trêfle, un nom tragique s'il en fut; vous serez la reine du Théâtre-Français. Deux grands souverains se disputeront votre génie à prix d'or. Les femmes elles-mêmes, ces jalouses rivales, vous porteront aux nues, les deux valets de cœur et de trêfle représentent les pensées des hommes les plus illustres qui s'inclineront devant vous; quant au neuf de pique, il dit que vous mourrez jeune encore et brûlée par cette robe de Nessus que vous allez revêtir et qui s'appelle : *la fièvre de l'art!*

Voilà ce que j'aurais dû pronostiquer à cette fillette; mais Dieu n'a pas fait de moi un Argus, vous le voyez, continue le pître en montrant piteusement du doigt son œil absent; on ne sait jamais la chose que quand c'est arrivé. Brute que je suis!...

Et lorsqu'il ne trouve pas une épaule à sa portée sur laquelle il peut laisser tomber un coup de poing en manière de péroraison, Papillon se l'octroie généreusement comme un *mea culpa*.

C'est ainsi que, rêvant toujours à la fortune qui ne vient pas, à cette occasion qu'il n'a pu saisir, le bohème cyclope continue son métier de comique médaillé. Mais, hélas! lorsqu'il endosse à présent sa casaque jaune, et lorsqu'il pose sur son front le chapeau tabarinesque, on voit son œil se rembrunir. Une expression mélancolique le voile un instant, un seul, pendant lequel le pître Papillon encore vivant pense avec douleur à son ex-camarade, à la grande tragédienne, à la rugissante Phèdre, morte en jetant dans ses fureurs tragiques sa vie tout entière à cette foule qui, le lendemain du deuil, ne veut voir ni les linceuls qu'elle a cousus ni les tombeaux qu'elle a creusés.

Qui osera se moquer du pître Papillon et de ses treize cartes? Ce n'est pas nous. Ni vous, après avoir vu le rôle que joua une autre fois le nombre treize dans la vie de Rachel. Rachel, un soir de l'hiver de 1850, dîna chez M. Emile de Girardin. On était treize à table. Voici les noms des convives : Mme de Girardin, Alfred de Musset, de Balzac, Rachel, Mlle Rebecca, Eugène Sue, le sculpteur Pradier, Visconti, Gérard de Nerval, Romieu; puis Emile de Girardin, Arsène Houssaye et Jules Lecomte, les seuls qui soient restés vivants pour le dire. Ils payeront, dit Jules Lecomte, l'amende du destin, mais le plus tard possible, comme de mauvais débiteurs.

Si vous vous demandez maintenant pourquoi l'illustre morte n'a pas arraché le pauvre pître à son trottoir, répondez-vous hardiment, lecteurs, que Papillon n'aurait pas accepté; partout ailleurs il aurait la nostalgie de la rue.

Il a eu pour langes la gibecière d'un escamoteur.

Il disparaîtra tout à coup dans un tour de gobelet exécuté par la mort, afin, sans doute, de donner raison à ce couplet bohème :

D'où venez-vous? on n'en sait rien.
L'hirondelle,
D'où nous vient-elle?
D'où vous venez? on n'en sait rien;
Où vous allez? le sait-on bien?

Pour nous qui savons encore, Dieu merci! prier sur une tombe sans la souiller, nous dirons qu'elle n'eût pas délaissé le pauvre pître qui guida la jeune *chanteuse à la manche*, celle qui — au milieu de sa gloire — conviée à venir jeter les trésors de son génie artistique dans l'escarcelle des inondés de Lyon, disait, en présence de notre rédacteur en chef, à Mme Récamier, l'illustre patronne de l'Abbaye-au-Bois :

— Je vous remercie d'avoir compté sur la tragédienne Rachel pour les pauvres Lyonnais; la petite chanteuse Rachel a tant souffert à Lyon dans son enfance!

Charles PRADIER.

CHRONIQUE DU MOIS.

COURRIER DU GRAND-HOTEL, 30 MARS 1863.

Nous rapportons textuellement la conversation que nous avons entendue au salon de lecture. Diogène était là, et n'a point échappé à notre sténographie.

LES SPECTACLES DU MOIS. LA RETRAITE DE SAMSON. M. BAGIER. DON JUAN DE MARANA. CROKETT. Mme DAMOREAU-CINTI. O. FEUILLET A L'ACADÉMIE. LES PILIERS DES HALLES. LES PRÉDICATEURS DE LA SAISON. LE SALON DE PEINTURE.

M. LE COMTE DE S..., attaché d'ambassade : Je suis, tous les deux jours, comme une bonne fortune, les dernières représentations de Samson, — qui sont la Revue du grand répertoire de la Comédie-Française, — des chefs-d'œuvre de Molière, de Regnard, de Marivaux, de Beaumarchais, de Colin d'Harleville, de Casimir Delavigne, d'E. Augier, de J. Sandeau, etc., joués par Samson, Provost, Régnier, Bressant, Mirecourt, Geffroy, Got, Montrose, Delaunay, Leroux, Coquelin, et Mmes Arnould-Plessy, Brohan, Fix, Favart, Dubois, Nathalie, Dinah Félix, etc. C'est là un vrai régal littéraire et dramatique, et je compte emporter, en souvenir de ces belles soirées, les photographies des artistes qui y figurent avec tant de zèle et de talent.

UN INCONNU : Vous pourrez vous en dispenser, monsieur, — quant aux interprètes de l'auteur du *Misanthrope;* vous n'avez qu'à acheter le prochain numéro du *Musée des Familles*, qui donnera, dans la seconde partie du *Molière* de Jules Janin (le meilleur morceau de cette fine plume), les portraits de tous les artistes que vous venez de citer, — en regard de ceux qui jouaient le *Tartuffe, les Femmes savantes, Don Juan, le Malade imaginaire*, etc., au temps de Molière lui-même et de Louis XIV, — le tout d'après des modèles authentiques et inestimables, communiqués par la Comédie-Française au directeur de cet heureux recueil.

M. DE V..., consul général : J'ai applaudi, aux Italiens, Tamberlick, qui est un peu fatigué, mais qui est toujours un admirable chanteur, — l'Alboni et la Trébilli, qui sont infatigables (celle-ci a enlevé la salle hier dans le fameux *brindisi* de *Lucrèce Borgia*), — Naudin, Delle-Sédie et la Battu, que je vais retrouver à Londres, Mme Penco, que je voudrais retrouver partout, et le célèbre Debassini, dont la tête et la voix superbes valent les millions qu'elles ont gagnés.

M. B. D..., du ministère d'Etat : Vous savez la bonne nouvelle? M. Bagier, le vrai dilettante, le créateur des Italiens de Madrid, vient de remplacer M. Calzado. Verdi accepte les fonctions de directeur de toute la partie musicale. La *Forza del destino* sera, dès l'automne prochain, chanté à Ventadour, par le grand Fraschini, entouré de toutes les sommités de l'art, du ténor Bettini, qu'on enlèvera sans doute à Saint-Pétersbourg, — de sa jeune et charmante femme, la Trébelli, dont M. Bagier avait le premier deviné le talent et l'avenir, de Mmes de La Grange, Méric-Lablache, de La Pommeraye, etc.

M. DE L..., du Jockeys' Club : J'ai assisté à la dernière représentation de M. Calzado (qui n'a pas été un bénéfice) à la sixième Chambre de la police correctionnelle. L'événement de la séance a été un mot sublime du président, M. Rohault de Fleury :

Un avocat éloquent blâmait et plaignait les jeunes *lions* qui se laissent tondre par des *Phrynés vieillies* (sic).

A cette épithète, Mme *** se leva et essaya de protester.

— Femme ***, asseyez-vous! dit simplement le magistrat du haut de son siége.

Cette parole ne vaut-elle pas tout un réquisitoire?

DIOGÈNE : Et ce mot de l'accusé, ne vaut-il pas tout l'argent qu'il a gagné ou perdu :

LE PRÉSIDENT : Ainsi, vous étiez en gain?

L'ACCUSÉ : Non, monsieur le président, pas à Enghien, mais à Hombourg!

Mme DE R... : J'ai dit adieu, au Grand-Opéra, à la chaste Ferraris, et bonjour à la poétique Marie Vernon, et à l'excellent ténor Villaret; j'ai fait, à l'Opéra-Comique, en voyant *la Déesse et le Berger* de MM. Dulocle et Duprato, la connaissance du ténor Capoul, qui a pris, dans le rôle de Bathylle, la place dont il est digne, — au premier rang des ténors légers et sympathiques. Le lendemain, j'ai admiré Mme Carvalho dans *Faust*, et Mme Cabel dans *la Chatte*. Puis j'ai essuyé les magnifiques coups de feu de *Marengo;* le coup de pistolet du *Mariage d'Olympe*, qui ne tue malheureusement aucune Olympe, au contraire; les terreurs salutaires de *Macbeth* à l'Odéon, où triomphe Mlle Karoly; — les derniers éclats de rire d'Arnal aux Variétés; les douces émotions de *la Maison sans enfants* au Gymnase, un bijou de noces fabriqué par M. Dumanoir et ciselé par le ménage Lafontaine et Victoria; la folie étourdissante du *Célimare* de M. Labiche au Palais-Royal (le succès à la mode et l'antidote du spleen le plus invétéré); les péripéties historiques et splendides de *la Belle Gabrielle* à la Gaîté, et de *François les Bas bleus* à l'Ambigu; le *chiasso portentoso de Mme Ugalde* aux Bouffes, dans les *Bavards* d'Offenback; — les grâces éternelles de Mlle Déjazet dans *l'Argent et l'Amour*, noté avec tant d'esprit par Eugène Déjazet fils; les grâces naissantes de Mlle Lemonnier dans *la Veillée* et *les Dompteuses*, où M. Dubois chante si naturellement de sa voix jeune et fraîche; — les sorcelleries inimaginables des *Noces du diable* aux Délassements-Comiques; — les palpitations de *Léonard* au Boulevard du Temple, et les calembours infinis de *Roule ta bosse* au théâtre du Luxembourg, la meilleure revue de l'année, sans contredit. Quant à Crockett et à ses lions, quant à *Don Juan de Marana*, je m'en rapporte à M. le marquis de T... qui les a vus hier et avant-hier.

LE MARQUIS DE T... : *Don Juan de Marana*, ou la *Chute d'un ange*, est le meilleur drame d'Alexandre Dumas seul, — et de Méry qui l'a retouché, rajeuni et illustré de si admirables vers. Je suis, à cet égard, de l'avis d'un ami des auteurs, qui, au sortir de ce spectacle grandiose et terrible, a su attacher le grelot du succès, en adressant à Méry la lettre suivante, que je trouve dans la *Presse théâtrale :*

« Mon cher Méry,

« Je vous remercie de m'avoir fait assister à la reprise solennelle de *Don Juan de Marana*, que j'avais vu pour la première fois en 1836, au sortir du collége de France et de la Sorbonne.

« Ce beau et grand spectacle nous a rajeunis de vingt-cinq ans et consolés de tous ceux qui affligent les lettres et les arts, depuis que Brives et Pézénas, comme Berlin et Pétersbourg, viennent à nos théâtres en chemin de fer, — en attendant que Pékin et Chandernagor y arrivent en ballon.

« Les pièces se feront alors sur des patrons, — comme nos habits et les robes de nos femmes. Le public se composera réellement de tout le monde, — excepté les juges, les experts et les vrais amateurs (mais je doute que tout ce monde-là ait autant d'esprit que Voltaire... ou Méry). Les anthropophages demanderont ***le Sire de Framboisy*** à la Comédie-Française, et les peaux-rouges bisseront ***l'Pied qui remue*** aux premières loges des Bouffes.

« Assurés chaque jour d'une salle comble et d'une recette monstre, le métier, le truc et la ficelle triompheront sur toute la ligne... des rails-ways, et l'art proscrit n'aura d'autre refuge que ce ***théâtre de Paris***, votre rêve sage et vrai comme tous vos paradoxes, — ce théâtre unique, dont vous traciez naguère le plan chez moi à Ch. Dickens et à nos illustres confrères, et où seront admis seulement les Parisiens authentiques, les gens de lettres et les artistes, sur la production de leurs actes de naissance, de leurs diplômes et de leurs titres.

« Eh bien! cher ami, ce jour fatal, ce *summa dies*, serait retardé de vingt ans, d'un siècle peut-être, au moins d'une saison, si tous les écrivains qui tiennent une plume dans la presse, — et qui défendent encore la langue, la pensée et le style, avaient le courage de se donner le mot, de dire leur opinion sur ***Don Juan de Marana***, d'en faire un événement et une restauration, et d'y convoquer le public dérouté par les *entreprises* de nos jours. Oui, — malgré sa date de vingt-sept ans, si habilement effacée par vos retouches, malgré ses négligences de forme et ses violences de situation, ce drame est encore le drame de la poésie, de la passion, de la jeunesse et de l'amour. Sa charpente, puisqu'il faut l'appeler par son nom, est un des chefs-d'œuvre de maître Dumas, et elle est recouverte de chair vive et de muscles palpitants, sans parler de l'ardente couleur de vos beaux vers, — si bien dits, avec la prose alerte du dialogue, par Mélingue, Brindeau, Charly, la Périga et Mlle Lagier.

« Enfin, c'est une occasion que M. Marc Fournier nous donne avec intelligence et avec luxe, après l'immense et légitime vogue du ***Bossu*** de Féval (probablement, hélas! entre deux ***Pilules du Diable***), de ramener les auteurs et le public au grand, au beau, au simple, au vrai; et nous serions tous indignes de notre tâche, si nous ne saisissions pas courageusement cette occasion.

« On nous sert, depuis des années, tant de civets dramatiques sans lièvre! — En voici un qui réunit le lièvre à la sauce (passez-moi le mot, ô Dumas, premier cuisinier de Naples)!

Quant à moi, cher Méry, je vous ai applaudi de toutes mes forces à la première, et ce ne sera point ma faute si mes nombreux lecteurs ne vous applaudissent pas, de la deuxième à la deux centième représentation.

« Je n'en excepte absolument que les jeunes filles, à qui je vais donner une furieuse envie d'aller voir ***Don Juan de Marana***, en les prévenant que les égarements de ce Titan du plaisir, — malgré sa pénitence et son châtiment, — ne sont pas ce que j'appelle un spectacle de famille.

« 25 mars, minuit.

« PITRE-CHEVALIER. »

Le grand Opéra n'a rien de plus éclatant que la mise en scène de ***Don Juan de Marana*** : les costumes, dessinés par Eugène Giraud, le peintre des Espagnes; le banquet du premier tableau; la *posada* et son ballet; l'acte du tombeau de famille; celui de l'église, où marchent les statues de marbre; le couvent des trappistes; — l'évocation des fantômes; — les palais qui se font ruines, et les ruines qui se refont palais; — le décor final représentant le globe terrestre avec le génie du mal terrassé par le génie du bien; — toutes ces merveilles, assaisonnant de belle prose et de beaux vers, feront en effet courir tout Paris, — et toute sa banlieue, — qui est l'Europe.



Don Juan de Marana (Mélingue). Costume dessiné par U. Parent, d'après Eugène Giraud.

Après ***Don Juan***, le *lion* de Paris est toujours Crockett, le dompteur des lions du Cirque. Gérard fut aussi un lion; mais il tuait les lions. Crockett les civilise, comme Orphée.

Deux lions et six lionnes de taille formidable sont amenés devant le public dans une cage roulante, où le dompteur pénètre par une double porte, afin d'empêcher les évasions.

Une fois dans la cage, Crockett salue avec une tranquillité parfaite, puis il regarde fixement ses *élèves*, et les rugissements cessent. Au moindre signe, il est obéi comme s'il commandait à des agneaux. Il ordonne à deux lionnes de se tenir sur de petites banquettes accrochées aux barreaux, et pendant ce temps, il se couche sur les deux autres lionnes et fait passer les lions à travers un petit cerceau, comme les écuyères dans les cercles de papier. Ce n'est pas encore tout : il ouvre la gueule d'une lionne qui n'a pas l'air de fort bonne humeur, et il y introduit sa tête. En cet instant, un frémissement circule dans tout l'auditoire, et les dames s'écrient d'une voix étranglée : « Assez ! assez ! »

Pour clore la séance, Crockett décharge deux pistolets à plusieurs coups. Les animaux bondissent avec rage et roulent des yeux menaçants. Crockett a profité de leur courte stupeur pour s'esquiver : il n'était que temps !

Les rugissements des lions et des lionnes sont couverts par les applaudissements frénétiques de six mille spectateurs. C'est tout à fait un spectacle antique.

Diogène : M. Fiorentino trouvait de mauvais augure ce nom qui en français s'écrivait : *croquette ;* mais je lui rappellerai, pour le rassurer, que les plus hardis dompteurs sont morts dans leurs lits. Crockett appartient, dit-on, à une grande famille anglaise. Son nom peu aristocratique ne serait qu'un pseudonyme destiné à cacher un nom rayonnant sur le *book of peerage.* Je le veux bien et prédis au lion des lions un brillant mariage — en Angleterre.

Mme Th. V..., ancienne cantatrice : Hélas! pendant que vous admiriez vos spectacles, — nous enterrions une femme qui fut à elle seule un spectacle pendant un demi-siècle, Mme Damoreau-Cinti, une des plus brillantes personnifications de la musique italienne et française. Plusieurs discours ont été prononcés sur sa tombe, et des discours éloquents ; car ceux qui les prononçaient avaient mieux que personne vu à l'œuvre cette artiste inspirée. J'ai retenu les belles paroles de M. Edouard Monnais, administrateur par intérim de l'Opéra-Italien :

« Au Conservatoire, Mlle Laure Cinthi-Montalant, qui devint Mme Damoreau, fut ce qu'on appelle *l'enfant de la maison.* Elle n'avait pas sept ans lorsqu'elle y fut admise comme élève de solfége ; elle y étudia le piano, l'harmonie, la vocalisation.

« Plus tard, elle y fut professeur, et en cette qualité elle forma une école. *L'Enfant de la maison* eut alors le droit d'en être surnommée *la Muse*, comme cet être idéal placé par M. Ingres dans l'admirable portrait de Cherubini, et dont le regard divin plane sur le grand artiste.

« Mme Damoreau était née le 6 février 1801. C'est en 1816 qu'elle débuta sur la scène italienne, où le célèbre Garcia la fit monter pour chanter avec lui dans son *Califfo di Bagdad.* En 1825, elle parut au Grand-Opéra dans une représentation extraordinaire. Pendant quelques mois, elle se partagea entre les deux théâtres, et, en 1826, elle s'attacha exclusivement au dernier, qu'elle quitta dix ans après pour passer à l'Opéra-Comique. Au mois de mai 1841, elle crut devoir prendre sa retraite, au milieu des succès.

« Avant elle, nulle artiste n'avait obtenu la double couronne qui ceignait son front : celle du chant italien et celle du chant français dans les deux genres si voisins, mais si différents, du grand opéra et de l'opéra-comique. Si la forte émotion n'était pas de son domaine, la pureté, la correction, l'élégance hardie, lui appartenaient par droit de nature et d'éducation. C'était un clavier parfait que sa voix. Chacune de ses notes, irréprochable dans sa justesse, avait la sûre et douce sonorité d'une touche d'ivoire.

« A elle la gloire d'avoir inspiré des hommes de génie : Rossini, Auber, Meyerbeer, Halévy. Les airs qu'ils ont écrits pour elle, conserveront à jamais le souvenir, et, s'il faut le dire, l'impression, la trace de cette voix pourtant si légère. C'est que les grands artistes qui exécutent ont leur part de création dans l'œuvre des hommes de génie qui composent. On trouve, on invente pour eux ce qu'on n'aurait trouvé ni inventé pour nul autre, et ce fut là sans aucun doute l'un des plus rares et des plus précieux priviléges départis à Mme Damoreau. »

M. de Saint-Georges, qui s'exprimait au nom des auteurs dramatiques, a rappelé cette touchante anecdote :

« Je vous parlais de la frayeur, cette ennemie cruelle de tant d'artistes. Elle était poussée à l'excès chez Cinti-Damoreau... Je l'ai vu tremblante, émue, agitée à la centième représentation d'un opéra comme à la première.

« Un soir, à l'une de ces centièmes représentations, je la surpris travaillant et vocalisant dans sa loge.

« — Que faites-vous donc là ?... lui demandai-je.

« — Je répète mon rôle..., me dit-elle.

« Mot sublime de conscience et de modestie ! »

Ah ! que les grands artistes se lèvent, pour que le présent nous console du passé qui s'en va !

M. M. C..., de l'Institut : L'Académie française, qui ne donne qu'une représentation par an, — et à chaque lustre une réception solennelle, — a reçu, dans l'espace d'un mois, M. le prince Albert de Broglie à la place du Père Lacordaire, et M. Octave Feuillet à la place d'Eugène Scribe. M. Saint-Marc Girardin répondait au prince, et M. Vitet à l'auteur de *Sibylle.* Vous jugez de l'empressement des curieux, des lettrés et des belles dames, — qui faisaient queue, à dix heures, aux portes du sanctuaire.

Le premier jour, le grand succès a été pour M. Saint-Marc Girardin ; le second jour, pour M. Vitet. Mais le triomphe de celui-ci revient à M. Feuillet lui-même, car c'est en le louant avec enthousiasme que M. Vitet s'est vu applaudi avec passion. M. Feuillet a été d'une grâce, d'une finesse et d'une modestie exquises. « En acceptant la couronne au nom du roman moderne, a-t-il dit, je la veux partager avec ceux qui, moins heureux, mais plus dignes, me l'ont préparée ; — j'associe leur souvenir à ma présence, et leur mérite à ma fortune. Je n'oublie pas, a-t-il ajouté, que vous présentez un enseignement dans une récompense. En élevant le roman jusqu'à vous, vous l'engagez. Vous lui conférez la noblesse, pour qu'il se souvienne qu'elle oblige. »

Tout le discours de M. Feuillet est de cette délicatesse de sentiment et de style. C'est, sans contredit, un de ses meilleurs ouvrages et un des morceaux académiques qui resteront... Il a défini le caractère et l'œuvre de Scribe avec une justesse, une modération, une galanterie merveilleuses. Il a rappelé sa vocation éclose dans une étude d'avoué, — où il allait travailler par hasard. — Son patron, le rencontrant un jour dans la rue, lui dit en souriant : — Ah ! je suis enchanté de vous voir... J'ai à vous parler depuis longtemps... Si jamais vous passez dans mon quartier, faites-moi donc le plaisir de monter à mon étude. — Monsieur, murmura Scribe tout honteux, j'y allais. Mais le patron l'invita bientôt

à n'y plus venir, — ayant reconnu que la présence de Scribe équivalait à l'absence de deux clercs (1).

« Eugène Scribe, a dit encore M. Feuillet, était né d'une honorable famille de marchands, sous ces piliers des Halles déjà hantés par une ombre illustre ; c'est là que la Muse le croisit, — non pas sans doute cette Muse qui était venue un siècle auparavant y chercher Molière, et dont le rire épanoui, large et profond, faisait songer au rire d'airain de la comédie antique, — mais une sœur plus jeune, plus légère et plus douce, qu'on pourrait appeler la Muse du sourire (2). »

Mme DE V..., douairière : M. Feuillet est le prédicateur des salons : mais il ne m'a point empêchée d'aller entendre les académiciens de la chaire : le Père Gratry, l'orateur écrivain qui sera bientôt des Quarante, et dont les conférences à Saint-Etienne du Mont étaient suivies de Célimène en personne. Elle y prenait de telles grippes en restant deux heures les pieds sur les dalles, qu'elle n'avait plus de voix pour le spectacle du soir, à la Comédie-Française ; — le Père Félix, cette colonne de Notre-Dame, et l'abbé Langénieux, qui a osé y remplacer Mgr Le Courtier ; il a su ne pas imiter du moins ce causeur inimitable, et montrer ses qualités propres : la chaleur, l'onction et le pathétique ; — l'abbé Dauphin, qui a dit la vérité, aux Tuileries, à l'Empereur et à sa Cour ; — l'abbé Carron, l'homme du monde en soutane, qui a parlé si dignement aux belles dames de la Madeleine, — à côté de l'éloquence savante et profonde de l'abbé Freppel, — et des homélies familières et paternelles de l'abbé Deguerry, cet aigle qu'on reconnaît toujours, même lorsqu'il cache ses ailes ; — le Père Monsabré, qui allait de la bourgeoisie à la noblesse, de Saint-Roch à Saint-Thomas d'Aquin, où alternaient aussi les Pères Argant et Matignon ; — les Pères Saglier et Pételot, qui luttaient de simplicité évangélique à l'Oratoire et à Saint-Philippe du Roule ; — le Père Lefebvre, l'infatigable soldat de Jésus, aussi écouté des duchesses à Sainte-Clotilde que des ouvriers dans les faubourgs ; — l'élégant et austère abbé Juilhet (d'Autun), qui a rappelé le Père de Ravignan aux fidèles de Saint-Sulpice ; — l'abbé Codant, l'homme du siècle, qui parlait la langue du siècle aux vieilles nefs de Saint-Laurent et de Saint-Germain des Prés ; — l'abbé Hurel, le vicaire de Saint-Philippe, sorti de la grande école de Sainte-Geneviève, qui a annoncé un véritable orateur à Saint-Jacques-du Haut-Pas et à Notre-Dame de Lorette ; — l'abbé Gabriel, curé de Saint-Méry, qui n'a jamais besoin de remplaçant et qui ne saurait en trouver ; — enfin le Père Milleriot, le Bridaine du peuple, qui se multipliait à Saint-Laurent et à Notre-Dame des Victoires, et dont je n'oublierai jamais cette charmante apologie de la confession (il parlait à des ouvriers et à des domestiques) :

« On vous fait peur et honte de la confession, mes amis ? Rien de plus simple et de plus naturel cependant, et rien de plus supérieur aux institutions humaines. Quand vous avez fait danser l'anse du panier, quand vous avez commis un abus de confiance envers vos maîtres ou vos patrons, qu'arrive-t-il ? Si vous avez affaire à la police, elle vous arrête, vous interroge, vous harcèle, vous humilie en public, vous livre aux juges d'instruction, aux avocats, aux geôliers, etc., etc. Le bon Dieu, au contraire, vous choie d'autant plus que vous êtes plus coupable. Point d'enquête, point de procès, point de prison... Vous allez à l'église, vous entrez au confessionnal, vous y trouvez à la fois un avocat, un juge et un père... vous lui confiez votre *paquet*, vous vous repentez ; il vous absout ; vous sortez libre et meilleur, et tout est fini ! Voilà la confession, mes amis, — voilà la justice de Dieu. »

(1) Voir notre notice sur Scribe, t. XXV, p. 75.

Nous publierons, dans une de nos livraisons prochaines, la biographie et le portrait de M. Octave Feuillet.

(2) Voir plus loin notre gravure des Piliers des Halles, ancienne rue de la Tonnellerie, — qu'on va démolir pour faire place aux pavillons des Halles centrales. C'est là, au nº 5, que naquit Molière, — un peu plus bas, Eugène Scribe, — et c'est là aussi que Racine et ses amis conçurent et écrivirent la comédie des *Plaideurs*. Le dessin de M. Thorigny conservera du moins ces grands souvenirs, — que M. Fulbert Dumonteilh évoquera bientôt ici même dans son *Histoire anecdotique des Halles de Paris*.

(*Notes de la Rédaction.*)

M. A. D..., peintre de genre : Un bon tableau à faire pour Meissonnier ou pour Brillouin, dont je viens de visiter les ateliers. J'espère que Meissonnier enverra au prochain salon son *État-major de l'Empereur à Solferino*, chef-d'œuvre de miniature historique, et Brillouin sa *Jeune malade* et son *Portrait de l'hôte*, deux bijoux de patience et de détail.

J'espère aussi que nous verrons, aux galeries des Champs-Élysées, l'admirable portrait de Mme *** par Pérignon, — le charmant portrait de Mme C... par Chaplin, une merveille de grâce et de vigueur, de ton, de couleur et d'arrangement, — et aussi les toiles de Morin, de Worms et de Lix, les braves dessinateurs du *Musée des Familles*.

Quant à la grande miniature de Mme Herbelin, *la Femme qui marche*, je suis sûr que nous la verrons, et que tout le monde s'empressera de la suivre.

Il y a trois jours, l'auteur recevait ses amis, qui sont l'élite des talents du siècle... E. Dubufe y causait avec Eugène Delacroix et avec Baudry, Auguste Maquet avec Raymond Deslandes et Chaplin, — en écoutant Mme C... — Garcia, — Naudin et Nadaud chanter, — et Mlle Dupont dire *Cléantis et Strabon* avec M. d'Herment, — qui dit presque aussi bien qu'elle... Deux amateurs des plus sévères contemplaient le grand ivoire de *la Femme qui marche*, dans cet élégant et magistral atelier, où brillent les portraits de Dauzats, d'Isabey, de Dumas fils, du président B... C..., de Rossini et de Mmes ***

— Où va cette femme d'un pas si tranquille et si sûr ? demanda l'un des amateurs.

— Elle va, répondit l'autre, — tout droit à la postérité, — où elle rejoindra ses sœurs les modèles de Van Dick et de Reynolds.

PITRE-CHEVALIER.

REVUE DES LIVRES.

La Terre avant le déluge, par LOUIS FIGUIER.
Librairie Hachette et Ce, 1863.

Dans la préface de son nouveau livre, M. Louis Figuier, ce savant qui sait si bien faire aimer la science aux ignorants, s'excuse de venir chasser des âmes le merveilleux, et a peur d'en chasser en même temps la poésie. M. Figuier ne devait pas se donner la peine de réfuter cette erreur dans sa préface. Son livre la réfute bien assez. Quoi de plus poétique, en effet, que les tableaux du merveilleux naturel ? Quoi de plus saisissant que de voir heure par heure, dans un livre, se former le globe que nous habitons, comme on voit dans un flacon de labora-

toire se produire le résultat d'une opération chimique? M. Louis Figuier n'est pas seulement savant, il est poëte, et ses descriptions sont aussi frappantes de style que d'intérêt. Le *Musée des Familles*, qui a traité autrefois ce sujet curieux (1), reparlera de son livre, qui fera époque pour les savants et pour les gens du monde.

Louis XIV et le duc de Bourgogne, par J. Michelet. Chamerot.

M. Michelet a traité ce chapitre de l'histoire de France au dix-septième siècle avec la sévérité draconienne et la formidable audace qu'il apporte dans l'examen de



Les Piliers des Halles (ancienne rue de la Tonnellerie); berceau de Molière, de Scribe, — et de la comédie des *Plaideurs*. Dessin de Thorigny, d'après nature. (Voyez pages précédentes.)

toutes les questions. Sa plume brûle tout ce qu'elle touche : le style, selon l'expression d'un critique du *Journal des Débats*, « est chauffé à blanc. » Personne ne trouve grâce devant cet historien terrible qui a voulu soulever tous les voiles de l'histoire. Ni Louis XIV, ni le duc de Bourgogne, ni Mme de Maintenon, ni le Père Le Tellier, ni la reine Anne, ni Marlborough, ni lady Marlboroug, ni personne. On croit, en entrant dans ce siècle, mettre le pied dans un des cercles de l'*Enfer* de Dante Alighieri.

M. Michelet a le coup d'œil de Tacite et la plume de Victor Hugo. Mais il ne devrait pas toujours regarder l'histoire au point de vue de Suétone. Il y a danger à s'attarder dans les coulisses et dans les troisièmes dessous du théâtre. On peut perdre de vue la comédie qui se joue sur la scène.

Hector de CALLIAS.

(1) Voyez les Études de Boitard, t. III, p. 25, et t. V, p. 43.

N. B. La rectification de M. Billaudel sur les ponts de Bordeaux paraîtra dans notre prochaine livraison.

Paris. — Typ. Hennuyer, rue du Boulevard, 7.

HISTOIRE DE CINQUANTE ROSIERS [1].



Le parc de Kerkadec, eclairé *à giorno*. Jahel, en grand costume, les valets et les invités. Dessin d'Ed. Morin.

III. — LE GRAND JOUR DE KERKADEC.

Un des trois chasseurs, le moins jeune, M. Marc de la Chesnaie, salua profondément la marquise et se donna la charge de présenter ses compagnons :

— Pierre, marquis de la Chesnaie, dit-il, désignant à Mme de Kerkadec un jeune homme de vingt-huit ou trente ans, d'une physionomie un peu sérieuse.

— No 1, fit très-bas Camille à Valentine.

— Antoine Dubuisson, continua Marc, la main sur l'épaule de l'autre jeune homme.

— No 2, ajouta Camille, toujours très-bas, mais d'un air un peu désappointé par ce nom de roture.

— Enfin, continua avec une nouvelle et plus profonde salutation celui qui avait assumé le rôle d'introducteur, Marc de la Chesnaie, sans aucune espèce de marquisat ! Il est vrai que, pour ce qui reste de celui du cousin... ajouta-t-il sous forme d'aparté.

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

— Veuillez, madame, interrompit Pierre de la Chesnaie, agréer nos respectueuses excuses pour une invasion...

— Dont seuls vos chiens sont fautifs, messieurs, répliqua la marquise, désignant des siéges et s'asseyant elle-même pendant que Mlle Camille gagne son métier à broder, où son aiguille trace un lis orné de feuilles de chou, et que Mme de Linval feuillette avec une attention soutenue un album qu'elle tient à l'envers!

— Voulez-vous nous permettre, madame, de déposer à vos pieds le corps du délit? demanda M. Dubuisson, produisant un faisan de la plus belle espèce.

— Il complétera votre collection d'oiseaux rares, mes nièces, dit gracieusement Mme de Kerkadec.

Les deux sœurs se trouvaient un peu en arrière du demi-cercle formé par la marquise et les trois chasseurs. Aux paroles de Mme de Kerkadec, Pierre de la Chesnaie et Antoine Dubuisson firent un quart de conversion du côté des jeunes femmes.

Quant à Marc, il pensa que c'était une grande pitié d'empailler une créature... si excellente à la broche!

— Ces dames s'occupent d'histoire naturelle? demanda Pierre de la Chesnaie.

— C'est un goût héréditaire chez les Kerkadec, répondit la marquise.

— Et chez les Kerkadec toute tradition est respectée, continua Pierre.

Ceci fut pris par Mme de Kerkadec pour une allusion à sa situation présente et rembrunit son front.

— Si ces dames s'occupent d'histoire naturelle, reprit Dubuisson, il y a à Plankoët une galerie qui pourrait les intéresser.

— Un petit muséum, ajouta Marc de la Chesnaie, que seules les serres du château surpassent en richesses.

Les serres de Plankoët que mentionnait Marc rappelèrent soudain à la pensée de Mme de Kerkadec le souvenir des rosiers et éveillèrent ses soupçons.

Valentine et Camille gardèrent le silence, mais leur attention ne se trouva pas moins captivée que celle de leur tante.

— Nos serres sont curieuses, dit M. Dubuisson, que le regard de la marquise interrogeait avec insistance, en ce que nous y avons réuni toutes les variétés connues de plantes grasses.

— Même les vénéneuses? demanda Mme de Kerkadec.

— Comment les exclure? répondit Dubuisson, elles donnent les plus belles fleurs.

— De belles fleurs qui recèlent du poison dans leur sein, fit Marc, bien obligé! j'aime mieux les roses!

A cette parole, les soupçons de Mme de Kerkadec changèrent d'objet et se portèrent sur Marc.

— Vous êtes amateur de roses, monsieur? lui demanda-t-elle, accentuant son interrogation.

— Amateur sans discernement, madame, répondit Marc; je les aime toutes, et le rosier qui en fournit le plus est celui que je préfère.

— Vous avez, néanmoins, quelque pépinière de beaux rosiers?

— Au marché aux fleurs de la Madeleine à Paris, madame. Je n'ai l'avantage de compter parmi les propriétaires du sol que pour certaine portion d'une certaine île Besnard ou Bernard, département d'Ille-et-Vilaine, où je n'ai encore vu s'épanouir que l'épaisse et verte fougère.

— Mais n'abusons-nous point des moments de ces dames? fit alors Pierre de la Chesnaie se levant, et tous se levant comme lui.

— Ma tante, dit à cet instant Mlle Camille assez haut pour être entendue des trois amis, puisque ces messieurs se trouvent ici, ne pourrait-on...? Cela ferait une économie de lettres, ajouta-t-elle plus bas.

— Maladroite! signifia le regard acéré de la marquise.

— Nous aurions le bonheur de vous pouvoir servir en quelque chose, mademoiselle? demanda Pierre à la jeune fille avec une si pénétrante douceur, que la jeune fille en rougit jusqu'aux tempes.

— Ma nièce veut parler d'une petite fête qui se donnera céans dans huit jours, reprit la marquise, s'efforçant de rester aimable et polie; j'aurai l'honneur de vous en écrire.

— Quoi, madame, s'écria Pierre, nous serions assez heureux...?

— On en serait fier pour le restant de ses jours, ajouta Dubuisson, les yeux sur Mme de Linval.

— C'est une excellente idée qui vous est venue là, madame la marquise, dit Marc. Votre propriété est véritablement seigneuriale. Une fête encadrée dans ces bois séculaires devra offrir un coup d'œil splendide. Je reculerai mon départ afin d'en emporter le souvenir!

Le mot *séculaires* avait eu la vertu de faire tressaillir la marquise, mais non de calmer son ressentiment contre Camille.

Une fois les révérences faites et les chasseurs éloignés :

— Ma nièce, vous avez une infirmité, dit Mme de Kerkadec à la jeune fille, vous avez la langue trop longue.

— Quoi! ma tante, aurais-je eu tort de...?

— Oui! vous avez eu tort de...

— Si leurs noms n'avaient point été sur les listes, ma tante, je n'aurais point parlé; mais ils y sont.

— Eh! mademoiselle, nous n'eussions invité qu'un la Chesnaie; maintenant il nous faut en inviter deux! Quant au Dubuisson, il est probable que, par une estimable délicatesse, il n'aurait point accepté l'invitation écrite, tandis qu'invité ou à peu près par la marquise de Kerkadec elle-même, il s'est cru en droit d'accepter!

— Ne vous a-t-il pas semblé, ma tante, que ce monsieur s'exprime avec une certaine distinction? fit observer Mme de Linval, non sans que sa voix tremblât légèrement.

— Cela est possible, mais il ne s'en appelle pas moins Dubuisson, riposta Mme de Kerkadec.

— Quel dommage que ce ne soit pas de la Haye! ajouta Mlle Camille examinant sa sœur.

— Laissons ces folies, reprit la marquise; ces messieurs, les uns par leur indigence, l'autre par le nom qu'il porte, ne sauraient occuper plus longtemps des filles de Kerkadec! Terminez-en de ces lettres!

— René, René! murmura la marquise en quittant le salon.

Quatorze jours plus tard, à dix heures du soir, dans cette même salle, les lumières ruisselaient et rivalisaient avec le parc éclairé *à giorno*. Des domestiques y circulaient sans cesse, gagnant la galerie ou le grand salon, et Jahel, vêtu de noir et cravaté de blanc, dirigeait tous les mouvements avec la précision d'un général accompli.

Manette seule, qui suivait son mari dans ses différentes évolutions, paraissait loin d'être contente. Plusieurs fois elle lui avait adressé la parole, et, au lieu de lui répondre, Jahel avait expédié des glaces vers le salon carré où l'on dansait, des petits pâtés chauds et du punch du côté de la salle de jeu, des grenades, des oranges, des citrons confits, des ananas, partout!

— C'est-il sa cravate empesée et son habit noir qui le rendent comme ça? se demandait Manette pensive, regardant agir son mari. Il fait toujours des manières, notre homme, c'est dans le sang! Je crois qu'aux choux qu'il plante ou déplante, il dit : Excusez, s'il vous plaît! Mais, aujourd'hui, c'est pire que jamais! il ne s'aperçoit tant seulement pas qu'on est là!

Manette se trompait, et lorsque le remue-ménage soulevé par les différents ordres de Jahel se fut apaisé, celui-ci s'approcha d'elle avec grâce et bonté. Seulement ni le mari, ni la femme ne remarquèrent Marc de la Chesnaie, arrivé du grand salon et tombé sur un divan comme un danseur déjà à bout de forces.

— Eh bien! madame Jahel, dit M. Jahel, qu'y a-t-il pour votre service?

— Tiens! ce qu'il y a! répondit Mme Jahel; il y a que depuis ce matin tu es encore plus drôle que d'habitude, et que si ça devait durer comme ça, je ne nous en accommoderions d'aucune sorte!

— Accommoderions me blesse, madame Jahel!

— Oh! point de leçon! reprit Manette. En ce moment, elle serait dix fois mal venue!

— Nous sommes donc de méchante humeur?

— Peut-être bien!

— Tu m'en veux de ce que dans un jour comme celui-ci je suis tout à mon service; ce n'est pas raisonnable! Songe donc que je suis général en chef de toute cette valetaille, comme dit madame; que tout repose et repose sur moi! Si le dîner offrait à la vue, à l'odorat et au palais, une satisfaction entière, une jouissance pleine d'harmonie, c'est que j'y avais présidé! Crois-tu que, dans le parc, la lumière et l'ombre seraient aussi habilement ménagées, si je n'y avais mis la main? et, dans ce moment même, jette un coup d'œil là dedans! Qu'y vois-tu? Des visages épanouis! Et pourquoi ces visages épanouis? Parce que, par mon fait, il ne se passe pas une minute qui ne soit agréablement remplie! Dès que la danse cesse, les rafraîchissements circulent! Ah! de mémoire d'homme, on ne vit pareille fête dans le département des Côtes-du-Nord! Les fastes de Kerkadec en feront mention!

— Et le grand-livre de madame aussi, ajouta Manette.

— Madame! sur une belle page blanche, elle écrira ceci : « Ce 30 avril 1854, fête séculaire de Kerkadec, quatre mille écus! » Et ses descendants exalteront sa magnificence!

— Il n'y a que les vilains pour se mettre en train, reprit irrévérencieusement Manette. Jamais je n'aurais cru madame capable de s'exécuter d'aussi bonne grâce!

— Parce que, madame Jahel, dans madame, vous n'avez jamais voulu apercevoir que la ménagère et non la marquise de Kerkadec!

— Oui, c'est du côté de son avarice que je la regarde toujours et non point du côté de son orgueil! Eh bien! avant que madame ait pu se décider pour cette fête, son orgueil et son avarice ont dû se livrer de jolis assauts! ça devait être comme deux animals féroces aux prises.

— Animaux, s'il vous plaît, madame Jahel.

— Animaux, si tu veux.

— Cette paysanne est une philosophe et son mari un cuistre, pensa Marc de la Chesnaie, qui, sans le chercher, n'avait rien perdu de ce qui précède.

— Une glace à la pistache, je vous prie, fit-il, se montrant.

— On nous écoutait, s'écria Manette, prenant ses jambes à son cou.

— A l'instant même, monsieur, répondit à Marc M. Jahel, que rien au monde ne pouvait désarçonner.

Lorsque Marc eut pris sa glace et qu'il se trouva seul, il se tourna vers la porte du salon carré, et s'y livra à une gymnastique d'appel très-expressive, sinon tout à fait à sa place.

Pierre et Dubuisson accoururent et lui abaissèrent ses grands bras.

Lorsqu'ils lui eurent suffisamment reproché son laisser-aller d'étudiant de dixième année, on se mit sur le chapitre qui tenait le plus au cœur de Pierre et de Dubuisson, et à son tour Marc leur reprocha quelque chose : il leur reprocha leur excessive timidité vis-à-vis des deux jeunes femmes.

— Oui, en effet, tes observations sont fondées, dit le marquis de la Chesnaie à son cousin, mais c'est la marque du sentiment vrai d'être timide, et cette timidité qu'il inspire n'est pas un de ses moindres charmes. Je me sens tellement embarrassé à côté de Mlle de Kerkadec, que je crois bien lui avoir parlé des étoiles et de la lune plutôt que de mon attachement, et que, certainement, je ne lui ai pas demandé son autorisation pour la démarche que je veux faire auprès de Mme de Kerkadec, cette nuit même. Eh bien, toi, dont la langue a conservé sa liberté d'action, sois bon parent, charge-toi de ce soin, tu me rendras un signalé service.

— Marc, par la même occasion, hasarda Dubuisson, si vous...?

— Au diable! Elles sont fort jolies ces deux sœurs! c'est une commission très-désagréable que vous me donnez là, riposta Marc. Parce qu'on est votre aîné de quelques trimestres, ajouta-t-il, pensez-vous que l'épiderme se soit endurcie à ce point qu'un beau regard ne puisse encore pénétrer jusqu'au cœur, et qu'on ne se sente délicieusement remué par les accents d'une jolie voix? Et sous ces influences, croyez-vous qu'il soit gai d'arranger le feu qui doit s'enflamber pour d'autres?

— Ne déraisonne pas, Marc. Il ne s'agit de rien moins que de mon bonheur!

— Eh, tenez, justement, ces dames se dirigent de ce côté, ajouta Dubuisson remonté vers la droite. Profitez de la circonstance, mon cher Marc; nous nous tenons dans ce jardin aux alentours; au premier signe de vous, nous nous précipitons à leurs pieds.

— Ça ne se fait plus, répliqua Marc avec humeur. Vous perdez l'esprit tous les deux. Je ne me charge de rien.

Marc allait suivre Pierre et Dubuisson, qui s'échappaient de la salle basse, lorsque, appuyées l'une sur l'autre, parurent les deux sœurs. Marc se trouvait dans une impasse; il en prit résolûment son parti et resta.

En l'apercevant, les deux sœurs s'étaient arrêtées.

Marc s'avança vers elles, les salua profondément, les fit descendre de quelques pas, et sembla sur le point de leur adresser un long discours.

— Non! s'écria-t-il soudain, non, non, cela ne se peut pas! ils sont absurdes.

A cette singulière entrée en matière, les deux sœurs ne purent s'empêcher de sourire.

— Quelle chose ne se peut, monsieur? demanda Valentine, et quelles personnes ont le malheur de mériter l'épithète que vous dites?

— Mesdames, continua Marc, éludant la question, avez-vous jamais réfléchi aux situations difficiles dans lesquelles un galant homme peut se trouver placé?

— Il me semble qu'il n'y a que l'embarras du choix, répondit Valentine étonnée.

— Il peut avoir invité deux danseuses pour la même polka, dit Camille.

— Vous aimez la polka, mademoiselle; me voulez-vous accorder la première? demanda Marc à la jeune fille avec une galanterie parfaite.

— Afin de vous mettre dans la difficulté en question?

— Celle-là ne serait qu'un jeu. Il y en a de bien autrement épineuses!

— Il y a l'homme qui vient sans bouquet chez une femme le jour de sa fête, reprit Valentine, que tout ceci amusait.

— Il y a pire!

— Il y a celui auquel on demande des couplets impromptu.

— Les hommes sujets à cet inconvénient ne s'embarquent point sans munitions dans leurs poches! Passez.

— Nous donnons notre langue aux chiens!

— Eh bien, mesdames, il y a...

A cet instant Marc prit un air si piteux et si comique à la fois, que Mlle Camille se permit d'en rire de bon cœur.

Et Marc de rire aussi.

— Quelle est donc la tête à perruque qui a osé établir que la beauté en larmes est la beauté suprême? s'écria-t-il. Moi, je prétends que la beauté suprême est la beauté qui rit!

Rappelé à la question, Marc prétendit que le rire de Mlle Camille l'avait effacée de son esprit. Alors, tranchant dans le vif et sautant à pieds joints par-dessus tout préambule:

— Ainsi, madame, reprit-il, s'adressant à Mme de Linval, je reporterai à mon ami Dubuisson que l'hommage respectueux d'une sincère affection, vous avez la bonté de ne le point repousser?

— Que dites-vous donc là, monsieur? s'écria Mme de Linval presque fâchée.

— Et vous, mademoiselle, poursuivit ce singulier orateur, j'annoncerai au marquis de la Chesnaie, mon parent, que vous lui permettez d'aspirer à votre main.

Tant pis! fit-il à part lui, je brusque la péroraison!

— Mais, monsieur, répliqua Mlle Camille de Kerkadec, il n'a pas été parlé du tout de ces choses!

— Comment, mademoiselle, je ne vous ai pas dit que l'homme au monde le plus à plaindre était l'homme condamné à parler de sentiments pour autrui et que j'étais cet homme? Je ne vous ai pas dit que MM. Dubuisson et de la Chesnaie, voulant cette nuit même faire une démarche auprès de Mme de Kerkadec, parce que des cœurs vraiment épris comptent pour siècles mortels les heures de l'incertitude, n'osaient pourtant se la permettre sans en avoir obtenu l'aveu de chacune de vous, et que c'était moi qui devais, au profit de mes deux amis, trop émus pour oser parler, que c'était moi qui devais implorer ce congé de vos bouches? Mesdames, si vous n'avez pas compris tout cela, il faut alors que je me sois bien mal exprimé!

— Si nous étions en carnaval, monsieur, dit assez sèchement Mme de Linval, ces plaisanteries seraient de mise; permettez-moi de vous dire qu'après Pâques elles me semblent légèrement surannées!

— Des plaisanteries, madame! s'écria Marc. Je vous assure que de ma vie je n'ai été aussi sérieux! J'ai eu assez de peine à m'acquitter de ma mission! Eh! tenez, madame, voici mes répondants!

IV. — LES SOUVENIRS DE L'ANNÉE 1800.

Marc parlait encore que, MM. Pierre de la Chesnaie et Antoine Dubuisson étaient, le premier auprès de Camille, le second auprès de Valentine, les regardant toutes deux d'un air si suppliant et si sincèrement touché, que Mme de Linval, qui, d'abord, s'était détournée brusquement, avait peu à peu ramené sur Antoine son regard doux et rasséréné, et que, rouge et palpitante, Mlle Camille ne songeait point à dissimuler une très-vive émotion. Quant à Marc, il tournait le dos aux deux groupes et s'éventait avec une grande activité.

— Madame, madame, quel avenir la douceur de votre regard me permet d'entrevoir! s'écria Dubuisson.

— En interprétant, n'amplifiez pas! répliqua Valentine.

— Je voudrais mourir de reconnaissance à vos pieds!

— Vous n'êtes encore admis qu'à examen! Voyez ma tante!

Parlant ainsi, elle entraîna Camille du côté du bal.

— Brave ami! dit Antoine Dubuisson à Marc de la Chesnaie, dès que les deux jeunes femmes eurent disparu. Tout ce que je possède ne pourrait payer le service que vous m'avez rendu!

— Je demanderai pour toi la province entière, si tu la veux épouser, ajouta Pierre. Tu seras l'oncle adoré de mes enfants!

— Vous serez leur parrain!

— L'oncle ou parrain de vos enfants prendrait bien quelque chose, dit Marc, éprouvant quelque difficulté à se dégager de leurs étreintes, un verre de punch, par exemple!

Jahel, qui était aux aguets, se hâta d'apporter lui-même le verre de punch souhaité.

— Avez-vous remarqué cette espèce d'intendant qui paraissait éprouver un si vif plaisir à me regarder prendre mon verre de punch? demanda Marc à son cousin et à M. Dubuisson, aussitôt que Jahel se fut retiré. Eh bien, cet homme a une petite femme qui n'est pas bête!

— Qu'est-ce que cela nous fait? Ce qui nous préoccupe à présent, ce qu'il nous tarde d'obtenir, c'est l'assentiment de Mme de Kerkadec, répondit Pierre.

— Bon! Mais, quand on attaque une place, il n'est pas superflu, ce me semble, d'en connaître le fort et le faible, reprit Marc. En deux mots et sans qu'elle sût que je lui prêtais involontairement une oreille attentive, la petite femme en question a tracé la silhouette de Mme de Kerkadec. Je vous avertis que vous allez avoir affaire, vous, Dubuisson, à un orgueil d'un bel acabit; toi, Pierre, à une noble dame qui sait compter!

A cette révélation, Dubuisson tressaillit, et le visage du marquis de la Chesnaie s'altéra sensiblement. Absorbés par leur espoir naissant, l'un avait oublié la pénurie de sa maison et l'autre la vulgarité d'un nom, du reste on ne peut plus honorable.

Ce fut Dubuisson qui le premier reprit courage et supplia Marc d'achever l'œuvre commencée, de s'attaquer pour eux à la terrible marquise; mais Marc récusa l'office, et l'orchestre jouant une polka, il courut à la recherche de Camille.

Dubuisson cherchait le moyen de suppléer à l'illustration qui lui manquait, et Pierre, devant l'abîme ouvert soudainement sous ses pas, se demandait s'il n'aurait pas grandement raison de quitter immédiatement et à tout jamais le pays, lorsque la marquise elle-même fut amenée de leur côté.

A son apparition inattendue, Dubuisson se dit qu'il fallait brûler ses vaisseaux, et, sans se donner le temps de la réflexion, implorant de Mme de Kerkadec quelques minutes d'entretien, il entama bravement le feu, mais d'une façon qui ne parut nullement obtenir l'approbation de Pierre.

— Madame, fit l'intrépide roturier millionnaire, vous n'êtes pas sans savoir à quel degré sont nobles les la Chesnaie ?

— Au même degré que les Kerkadec, monsieur, répliqua la marquise.

— Vous n'ignorez point non plus que, dans cette longue suite d'ancêtres, les la Chesnaie ne comptent que d'honorables hommes et des femmes de la plus haute vertu ?

Ici, le mécontentement de Pierre parut de plus en plus évident. Le jeune homme fit même un mouvement pour imposer silence à son officieux ami ; mais son officieux ami eut le soin de ne rien apercevoir.

— Madame, continua imperturbablement Antoine Dubuisson, pour le dernier des la Chesnaie, qui ne déroge point à ses aïeux, j'ai l'honneur de vous demander la main de Mlle Camille de Kerkadec, votre nièce.

Pour le coup, Pierre n'y tint plus et se sauva comme un fou à travers les jardins.

— Pierre de la Chesnaie, poursuivit M. Dubuisson, n'ose entendre de vos lèvres les paroles qui vont décider de son sort ; veuillez l'excuser.

— Vous possédez plus que lui de courage, vous, monsieur, dit la marquise avec une légère nuance de raillerie dans l'accent ; car, si mes observations ne m'ont abusée, vous devez avoir, pour votre part, à me confier quelque chose de semblable à ce qui précède.

— Combien vous êtes bonne de m'épargner ainsi la moitié du chemin, madame ! répliqua Dubuisson. En effet, moi, fils et petit-fils d'industriels ; moi, Antoine Dubuisson tout court, j'ai osé lever les yeux sur Mme Valentine de Linval !

— Née Kerkadec, interrompit la marquise.

— Née Kerkadec, hélas ! soupira Dubuisson.

— Pourquoi hélas ?

— Sans doute. Ce titre ne me remet-il point en mémoire toute mon indignité ?

— Fort bien ! je vois que ce que j'ai à vous répondre du moins ne vous surprendra pas. Veuillez continuer, je vous prie.

— Ah ! madame, vous me glacez d'effroi ! A quoi me servirait d'ajouter que mes parents ont quatre cent mille francs de revenus, qu'un douaire de cent mille francs serait assuré à ma femme ? Je lis dans vos yeux que je ne dois garder aucun espoir.

— Permettez-moi, monsieur, de procéder par ordre et de répondre d'abord à votre première requête. Mlle de Kerkadec et moi-même, monsieur, nous tenons pour honorées de la recherche de M. de la Chesnaie. Mais, si une fille riche ne conclut qu'une alliance riche, à plus forte raison une fille pauvre doit-elle demander la fortune au mari qu'elle prend ! Et Mlle Camille de Kerkadec est pauvre ! Quant à Mme de Linval, elle est Kerkadec, ainsi que nous disions, et, de mon consentement, elle ne dérogera point, quelque honorable d'ailleurs que soit l'alliance proposée !

Une grande révérence ayant couronné ce discours, la marquise laissa son interlocuteur littéralement abasourdi et regagna le salon carré.

En ce moment, Mme de Linval ramenait un peu de force Pierre de la Chesnaie, qu'elle avait rencontré marchant droit devant lui dans le parc, sans se préoccuper s'il suivait ou non les allées si magnifiquement ratissées par les élèves de Jahel.

— Comment ! monsieur, lui disait l'aimable jeune femme, courir ainsi par la simple crainte d'un refus auquel chacun de vous devait s'attendre !

— Nous devions nous y attendre ? s'écria Dubuisson.

— Oui, monsieur, pour peu que le caractère de ma tante vous fût connu !

— Mais vous-même, tout à l'heure, ne nous envoyiez-vous point vers elle ?

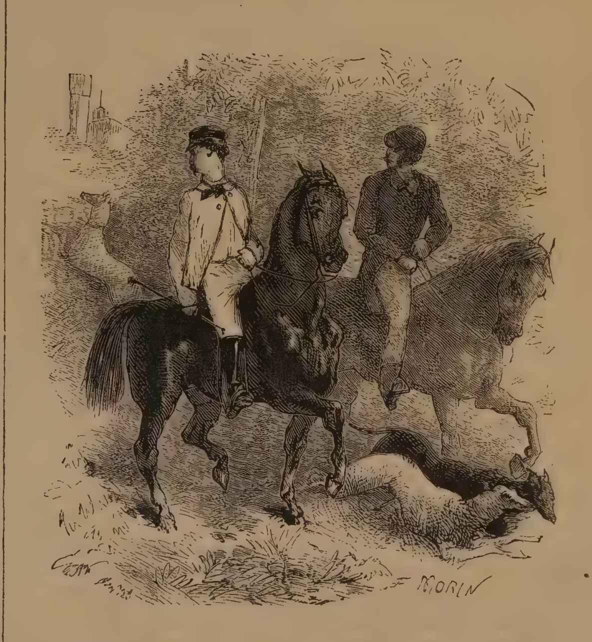
— Oui.

— Et vous saviez ce qui en devait résulter ?

— Comme si je l'avais dû inspirer à ma tante !

— Alors vous avez quelque corde de sauvetage à nous tendre ?

— Pas la moindre !



La Chesnaie et Dubuisson. Dessin d'Ed. Morin.

— Je ne comprends plus.

— Je comptais sur la fertilité de votre imagination.

— Vraiment ? Eh bien, madame, continua Dubuisson, il est un moyen de salut !

— Lequel ?

— Vous êtes veuve, partant, libre de disposer de vous : daignez m'accepter pour mari !

— Votre moyen n'est pas particulièrement ingénieux.

— Quant à Pierre, ajouta Dubuisson, je le guide dans quelque opération de finance, je lui en fais les fonds ; d'ici à un an, il gagne un demi-million et épouse Mlle Camille !

Cependant, la polka achevée et quelque autre danse encore, Marc et Camille revinrent dans la salle basse.

— Tu polkes, toi ! dit Valentine à sa sœur, et ici l'on se désespère !

Le visage de la jeune fille, tout à l'heure épanoui, se rembrunit aussitôt.

— Ma tante a refusé ? demanda-t-elle en tremblant.

— Carrément ! répondit Dubuisson.

— De quelle façon vous y êtes-vous pris? demanda Marc.

— Mais, carrément aussi!

— J'entends! « Madame, voulez-vous, s'il vous plaît, accorder la main de vos nièces à mon ami Pierre, qui a beaucoup de noblesse, mais peu d'argent, et à moi qui ai beaucoup d'argent, mais pas du tout de noblesse?» C'était habile!

— A notre place, qu'eussiez-vous fait?

— Je l'ignore; quelque chose de mieux, à coup sûr; d'autant plus que cela n'aurait pas été difficile!

— Non, non, tu n'aurais rien fait de mieux! s'écria Pierre. Nous rêvions le ciel, on nous rejette brutalement dans la réalité, on est dans son droit!

Cette sortie, accueillie par une grimace peu respectueuse de la part de Marc, valut à Pierre de la Chesnaie un regard de tendre commisération de la part de Camille.

— Pourquoi repousser mes expédients? reprit alors M. Dubuisson.

— Monsieur avait trouvé des expédients? demanda Camille avec intérêt.

— Monsieur m'épousait, moi qui puis disposer de moi, lui répliqua sa sœur, non sans railler un peu, et en six mois il faisait gagner cinq cent mille francs à M. de la Chesnaie qui dès lors t'épousait à son tour.

— Tenez, par exemple, poursuivit Antoine sans se laisser déconcerter, nous achetions ces mauvaises terres que Mme de Kerkadec possède entre Rennes et Saint-Malo.

— Des terres, de mauvaises terres appartenant à Mme de Kerkadec, et dont elle ne fait rien! s'écria Marc de la Chesnaie, interrompant M. Dubuisson en bondissant comme piqué au vif par quelque aiguillon; ah! maladroits que vous êtes! Un tel moyen dans les mains et n'en pas tirer parti!

— Je ne comprends pas! fit Dubuisson.

— Parbleu! c'est bien ce qui me fâche!... C'est comme lui, ajouta Marc désignant son parent, parions qu'il n'a pas dit un mot de certain service rendu par son grand-père au propre père de Mme de Kerkadec!

— Escompter l'héroïsme ou la vertu des siens, fi! répliqua M. de la Chesnaie.

— Tenez, reprit Marc, unissant les mains de Pierre et de Dubuisson, vous êtes dignes l'un de l'autre!

Sur ces entrefaites, Mme de Kerkadec, qui avait remarqué l'absence de ses nièces et de MM. de la Chesnaie et Dubuisson, en conçut quelque inquiétude, et vint, dissimulant poliment ce qu'elle éprouvait, engager les unes et les autres à rentrer au bal.

Tous, naturellement, se rendirent à son invitation, sauf Marc. Il fit plus. Après un signe aux quatre jeunes gens, il sut retenir auprès de lui la marquise de Kerkadec.

— Madame, fit-il d'un air très-dégagé à l'instant où la marquise allait suivre ses nièces est-ce que vous tenez énormément à retourner là dedans?

— Est-ce que vous tiendriez à m'en empêcher? répliqua la marquise d'un ton qui n'avait rien de caressant.

— Vous y auriez un spectacle si navrant!

— Qu'est-ce à dire?

— Eh oui! ces quatre jeunes gens, vous les avez réduits au désespoir! Ils vont à la danse avec le même entrain qu'ils iraient à l'enterrement.

— Par exemple!

— Vous n'avez pas vu ça?

— Parlez pour vos deux amis, monsieur! Mes nièces sont trop bien élevées pour avoir hasardé leurs affections!

— Hasarder est dur! En quoi donc, je vous prie, madame, mes deux amis vous semblent-ils si peu dignes de Mme de Linval et de Mlle Camille?

— C'est pour m'adresser cette question que vous me retenez céans? répliqua la marquise remontant vers la droite.

Elle touchait déjà le seuil de la porte de la galerie, lorsque Marc, changeant de ton et de manière :

— Mes deux amis sont deux fous, deux amoureux, c'est tout dire, s'écria-t-il. Comme vous avez dû leur rire au nez quand, sans autres circonlocutions, ils vous ont demandé la main de vos nièces!

— Je ne leur ai pas ri au nez, monsieur; je la leur ai refusée, voilà tout!

— Et c'était bien fait! riposta Marc avec un tel accent de conviction, que la marquise, s'en trouvant piquée de curiosité, redescendit auprès de lui.

— Venir, quand on n'est qu'un Dubuisson ou un marquis sans le sou, continua Marc, venir demander tout crûment à Mme de Kerkadec des filles de Kerkadec en mariage! voyez-vous, quand j'ai appris cela!... Ah! si Pierre de la Chesnaie vous avait dit: Il est vrai, madame, depuis cent cinquante ans bientôt, les la Chesnaie sont ruinés; ils se sont ruinés au service de l'Etat, et ils s'en font gloire! mais enfin ils sont ruinés. Ce serait donc trop d'audace à moi d'aspirer à la main de Mlle Camille, si ce n'était en même temps vous offrir l'occasion d'acquitter une de ces dettes dont le souvenir est doux aux cœurs généreux sans nul doute, mais dont aussi, par générosité même, on souhaite s'acquitter.

— Une dette! s'écria la marquise.

— C'est comme l'autre, le Dubuisson, poursuivit Marc, feignant de n'avoir point remarqué l'interruption de Mme de Kerkadec, lorsque je songe à tant d'ineptie, j'enrage! Ce garçon n'est pas un sot, pourtant; c'est un des meilleurs opérateurs que l'on connaisse à la Bourse de Paris; mettez un sou sur un projet qu'il patronne, et, du midi au soir, votre sou devient argent blanc!... A ce propos, ces terrains vagues que vous avez dans le département d'Ille-et-Vilaine, sur la route de Rennes à Saint-Malo, il paraît que c'est de bien mauvaise terre! Y pousse-t-il de la fougère seulement?

— Qu'est-ce que cela vous fait? qui vous en parle?

— Cela se rattache à ce que cet animal de Dubuisson aurait dû vous dire.

— Voulez-vous que je vous dise une chose, moi? c'est que votre conversation est d'un insupportable décousu!

— Vous avez la bonté d'y prendre quelque intérêt? Parbleu! madame, vous avez bien raison! Je ne sache pas d'homme au monde sur qui à cette heure pèsent de plus graves responsabilités! Ainsi, votre terre de là-bas est-ce qu'on appelle de très-mauvaise terre? Combien donc en avez-vous?

— Trente-cinq kilomètres de superficie.

— Si vous en trouviez acheteur, vous vous en déferiez bien, séance tenante, à raison de deux francs le mètre?

— Tout propriétaire à ma place en ferait autant. Après?

— Après? C'est ce que Dubuisson aurait dû vous dire. A raison de deux francs le mètre, vos trente-cinq kilomètres forment un total de soixante et dix mille francs; cependant, j'ai quelque raison de penser que Dubuisson, qui en a besoin, eût volontiers payé cette mauvaise terre le prix que se vend en Bretagne la terre végétale la meilleure.

— Trois francs?

— Total, cent cinq mille francs.

— Joli denier!

— Oui, je sais qu'il n'eût point osé marchander ce prix à Mme de Kerkadec, sa tante, ajouta Marc appuyant.

Mais il n'avait pas besoin d'appuyer pour que la marquise se sentît courroucée de la qualification.

— Sa tante! s'écria-t-elle, un Dubuisson, jamais!

— Je m'étais laissé dire qu'en femme raisonnable vous saviez apprécier la valeur de l'argent.

— Oui, monsieur, oui! Cela ne suffit point cependant pour engager une Kerkadec dans une mésalliance. Qu'en dirait mon fils, M. le baron?

— N'ayant point l'honneur de connaître M. le baron, je ne saurais rien préjuger de son appréciation; mais M. le baron n'est que le cousin et non le frère de Mme de Linval; M. le baron pourrait gémir, il ne pourrait vous empêcher de conclure le bonheur de votre parente en même temps qu'une excellente transaction.

— Dubuisson! Mme Dubuisson! non, monsieur, non! Je ne saurais m'habituer à l'appeler de la sorte.

— On nous a déjà habitués à tant de choses, nous autres!

— N'en parlons plus. Les ombres des Kerkadec se dresseraient toutes contre moi.

— Réfléchissez.

— C'est inutile.

— Pourtant...

— Non, non, non!

— Du reste, madame, reprit Marc, on ne peut qu'admirer ce dévouement à vos convictions. Sacrifier comme cela cent cinq mille francs à une susceptibilité exagérée, il est vrai, mais après tout émanant d'un principe honorable, c'est grand!

— Si, néanmoins, votre ami a besoin de ma terre, monsieur, cela ne m'empêchera pas de la lui vendre au taux courant, ajouta Mme de Kerkadec, la propriétaire reprenant ses droits sur la grande dame.

— Je crois bien que, se sachant repoussé, répliqua Marc, le pauvre Dubuisson n'aura plus de cœur à rien et renoncera à toute spéculation, dans un pays surtout où le bonheur de la Chesnaie lui serait un éternel supplice.

— La Chesnaie! s'écria la marquise; mais la Chesnaie n'obtiendra pas plus Camille que votre Dubuisson Valentine!

— Madame, reprit Marc avec un grand sang-froid, tout à l'heure, je vous le jure, vous en appellerez de cette décision.

— De ma vie je n'ai connu personne qui eût plus que vous le don de m'irriter, dit la marquise, faisant un pas vers le grand salon.

— Vous ne me demandez pas le pourquoi de ce que j'avance, madame?

— Parce que votre réponse ne pourrait qu'être saugrenue.

Marc s'inclina.

— Un agrandissement de fortune, reprit-il imperturbablement, cent cinq mille francs de plus ou de moins dans vos coffres, vous êtes assez Kerkadec pour n'y pas daigner faire attention.

Ici, Mme de Kerkadec ne put retenir un vif mouvement d'impatience.

— Mais, poursuivit Marc, une dette sacrée, vous êtes trop Kerkadec pour n'y point faire honneur!

— Encore! dit la marquise, revenant auprès de Marc; de grâce, monsieur, que peuvent devoir les Kerkadec ou les Saint-Leu aux la Chesnaie?

— Je ne sais, quelque chose comme la vie de deux des leurs, peut-être!

— Je m'estimerais heureuse de vous comprendre, monsieur!

— M. de Saint-Leu, votre père, n'a-t-il devant vous, madame, jamais fait mention de l'année 1800?

— 1800! répondit Mme de Kerkadec très-surprise, lorsque ce millésime était prononcé devant ma mère, elle tombait en d'horribles crises nerveuses; aussi était-il expressément défendu à tous ceux qui l'entouraient d'y faire allusion. Il me souvient, cependant, qu'en mourant, mon père dit à ma mère : « N'oubliez pas 1800. » Mais comment connaîtriez-vous...?

— En 1800, madame, un jeune homme et une jeune femme nouvellement mariés chevauchaient de compagnie, devisant probablement comme des amoureux qu'ils étaient, lorsqu'un énorme sanglier poursuivi par une demi-douzaine de chasseurs se montra soudain à leurs yeux. Aux cris d'effroi de la jeune femme, le sanglier qui fuyait fit volte-face et s'élança sur elle de toute la rapidité de ses jarrets nerveux. Le mari s'élança à son tour entre sa femme et le sanglier, mais il n'avait point d'armes, et les défenses de l'animal furieux étaient longues; je les ai vues!

— Vous les avez vues?

— Permettez-moi de poursuivre, madame. — Il est présumable que mal fût arrivé aux deux jeunes gens, si un vieillard, marchant en avant des autres chasseurs, ne fût venu à leur secours! Le vieillard déchargea son fusil dans les flancs du sanglier et lui enfonça son poignard dans la gorge. Les deux jeunes gens étaient sauvés. Seulement...

— Seulement?

— Un coup de boutoir de l'agonisant frappa si malheureusement le vieillard, que, six semaines plus tard, celui-ci en mourait!

— Et ce vieillard, monsieur, ce vieillard?...

— S'appelait Marc de la Chesnaie, madame. C'était notre grand-père, à Pierre et à moi.

— Quoi, monsieur?...

— Si Pierre supposait que je vous apprends ou vous rappelle ceci, il ne me le pardonnerait point! Du reste, mon bonheur personnel eût-il été en jeu, je me serais abstenu; j'ai eu le courage de parler pour le sien! Les lettres du marquis de Saint-Leu, votre père, à mon oncle, le père de Pierre, expriment une reconnaissance si touchante, qu'elles m'ont donné de l'audace. Cependant, si le désespoir de mon cousin m'a emporté au delà des bornes de la délicatesse, veuillez m'excuser!

Comme on le pense bien, la maquise ne fit point à Marc de la Chesnaie l'injure de mettre un seul instant ses paroles en doute. Pendant une ou deux minutes, il y eut bien en elle une tempête de mouvements contradictoires, mais la générosité demeura maîtresse du champ de bataille.

— Mlle de Kerkadec est à votre cousin, monsieur, dit-elle à Marc en lui tendant la main. Je regarde comme un bonheur de faire à la fois deux heureux et de prouver à votre famille que les Kerkadec ont la mémoire du cœur.

— Vous êtes, madame, la digne Bretonne que j'avais pensée, fit Marc, baisant la main de la marquise. Quel dommage que ce pauvre Dubuisson ne soit pas un peu

marquis! au lieu de deux heureux vous en eussiez fait quatre.

— Oh! pour celui-là n'en parlons plus!... Dubuisson! ce nom!...

— Celui de Kerkadec n'est pas particulièrement euphonique...

— Bon, voilà qu'il me fait rire à présent!

— Alors, la cause de Dubuisson est gagnée! vous lui donnez votre nièce et lui vendez vos terres, où, comme marque de son éternelle reconnaissance, il fait bâtir en votre nom un vaste hospice pour les vieux marins sans ressources.

— Du tout, du tout!

— Je le lis dans vos yeux!

La marquise fit encore un geste de dénégation, mais seulement un geste, et laissa Marc amener auprès d'elle les quatre jeunes gens qui guettaient l'issue de la scène.

— Eh bien! eh bien! s'écria-t-elle enfin, puisque tu ne crains pas d'être pauvre, Camille, et toi, Valentine, puisqu'il t'agrée d'entrer en bourgeoisie, qu'il soit donc fait selon vos désirs! Par exemple, je stipule qu'il n'y aura point de bal le jour des contrats!

— Il y en aura un à Plankoët, un mois après la célébration des deux mariages, dit M. Dubuisson rayonnant. Je ne sais s'il pourra égaler les splendeurs de celui-ci, mais nous ferons de notre mieux!

— Mes enfants, reprit la marquise, celui-ci, les fils de mon fils le renouvelleront dans cent ans!

— Dans cent ans! s'écrièrent fort surpris M. Dubuisson et les deux messieurs de la Chesnaie.

— Ainsi l'a ordonné le vaillant René de Kerkadec, à son retour de terre sainte, ajouta la marquise.



Jahel apportant ses deux plus belles roses aux deux mariées : « Convenez, messieurs, etc. » Dessin d'Ed. Morin.

— René de Kerkadec? demanda tout bas Valentine à Camille.

Au lieu de répondre, Camille, à la complète satisfaction de laquelle quelque chose semblait manquer, supplia sa tante de la vouloir bien entendre, seule à seule. Etonnée, Mme de Kerkadec la fit passer dans son cabinet. Là, ce qui eut lieu entre la tante et la nièce, nul ne le sut jamais! Lorsque toutes deux en sortirent, les restes d'un grand courroux se lisaient encore sur le visage de la marquise, et les cils de Mlle Camille n'avaient point laissé tomber toutes leurs larmes; cependant, s'il y avait eu pénible aveu de quelque faute, à la fin, sans doute, le pardon avait dû suivre, car, à plusieurs reprises, Mlle Camille put être aperçue couvrant de baisers une main que Mme de Kerkadec ne retirait pas!

Un feu d'artifice superbe, ordonné comme le reste par Jahel, fit en ce moment retentir les airs de ses explosions et termina cette nuit, dont les deux sœurs gardèrent à jamais le souvenir, et que Marc appela sa mémorable journée!

Le mois suivant, les deux contrats étaient signés : Mme de Kerkadec avait touché, par amour de l'or, les cent cinq mille francs de Dubuisson, — et elle les donnait en dot à Camille, par amour du nom et du sang.

Le jour de la double noce, les cinquante rosiers étaient en fleur dans le jardin de la marquise; et en ajoutant leurs deux plus belles roses à la riche parure des deux mariées, Jahel dit malicieusement à l'oreille de MM. Dubuisson et de la Chesnaie : — Convenez, messieurs, que j'ai bien cultivé votre présent anonyme, et que voilà une fameuse recette à joindre à la prochaine édition du *Bon Jardinier!*

Adam BOISGONTIER.

FIN.

LA COMÉDIE UNIVERSELLE.

MOLIÈRE, PAR M. JULES JANIN.



Le Médecin malgré lui. Composition et dessin de Bertall.

A la fin, quand ce beau mariage est conclu : « Grâce au Ciel, dit ce bon père, me voilà délivré de ma fille, et c'est vous désormais, que regarde le soin de sa conduite. Allons nous réjouir et célébrer cet heureux mariage. »

Il n'y a rien de mieux fait, de plus vif et de plus complet que ce *Mariage forcé*, et les curieux (nous sommes de ceux-là) se demandent comment donc Molière a fait

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

de cette comédie un opéra, un ballet, dans lequel deux Egyptiens, le roi et le marquis de Villeroy, dansaient une entrée avec quatre Egyptiennes? Il y avait même un charivari dans le ballet du roi. Il était de la composition de Lulli. Ces belles journées du printemps de 1664 vous représentent la royauté française à son apogée. En ce moment, le jeune roi Louis XIV brille au loin de toutes les splendeurs; le palais de Versailles s'achève au milieu des louanges et des étonnements de l'Europe. On l'appelait en ce temps-là le palais d'Alcine, et, dans ce palais des enchantements et des féeries, il ne s'agissait plus de s'amuser deux ou trois heures chaque jour. A ces plaisirs de la jeunesse et de la royauté il ne fallait rien moins que toute la journée, et toute la semaine; et les plus grands noms du temps présent, du temps passé, les paladins de l'Arioste et les poëtes du grand siècle, arrivaient du même pas, dans cette arène ouverte à toutes les élégances, à toutes les passions. Alors, Molière, au premier rang des amuseurs du jeune roi, se montrait avec sa troupe, improvisant chaque soir une fête inattendue. Ainsi fut écrite, en l'honneur des plaisirs de l'île enchantée, une comédie en prose et en vers, *la Princesse d'Elide*, où l'Aurore aux doigts de roses chantait cette agréable chanson:

Quand l'amour à vos yeux offre un choix agréable,
Jeunes beautés, laissez-vous enflammer;
Moquez-vous d'affecter cet orgueil indomptable,
Dont on vous dit qu'il est beau de s'armer:
Dans l'âge où l'on est aimable,
Rien n'est si beau que d'aimer.
Soupirez librement pour un amant fidèle,
Et bravez ceux qui voudraient vous blâmer.

C'était là le texte accoutumé de ces prologues, et bientôt l'aventure avait son tour. Ce n'étaient que princesses et suivantes, princes charmants, jeunes gens amoureux, bergères et bergers, faunes et satyres, Philis et Tircis. Mais le plus beau spectacle en tout ceci, c'était le roi jeune homme, et les jeunes gens de sa cour, attentifs à ces divertissements, à ces fêtes. Ils oubliaient très-souvent le poëte et sa comédie, et, comme ils se croyaient vraiment dans le palais d'Alcine, ils se regardaient et se contemplaient les uns les autres; ils se mêlaient à ces danses, ils chantaient ces chansons. Le dernier jour des *plaisirs de l'île enchantée*, ils restèrent persuadés qu'ils sortaient de la vie réelle et qu'ils retombaient dans le nuage.

Or, (chose étrange!), aux derniers moments de ces fêtes de 1664 furent représentés, comme une nouveauté sans pareille, les trois premiers actes de *Tartuffe!* voilà, sans nul doute, un des plus grands événements de la comédie, à remonter jusqu'au poëte Aristophane, l'auteur des *Nuées*, à s'arrêter à Beaumarchais, l'auteur du *Mariage de Figaro!* Mais tel était l'enivrement de ces fêtes du mois de mai, que le jeune roi et ses courtisans traitèrent ces premiers actes de *Tartuffe* comme une œuvre innocente, et, s'ils furent avertis de la gravité de cette entreprise, ils ne le furent que plus tard, par le sérieux mécontentement des esprits austères et véritablement chrétiens. Nous retrouverons bientôt *Tartuffe* et son histoire. Allons cependant au *Don Juan*, qui servirait volontiers de préface à *Tartuffe*, et que Molière, en guise d'essai, fit représenter pendant le carnaval de 1665. Cette fois encore, on peut dire que Molière a dépassé le but qu'il s'était proposé. D'abord, par la nouveauté du héros, la Statue de pierre, et par la terreur du dénoûment, le poëte voulait attirer la foule à son théâtre; et j'imagine qu'il resta très-étonné quand il eut compris que don Juan, son monstre, était véritablement le favori du public. Le vrai nom de don Juan, c'est Audace! En voilà un qui, dans tout le cours de ces cinq actes, ose oser. Il rit tout haut et de toutes choses: de la vertu des hommes, de la pudeur des femmes, de l'honneur des maris, de la chasteté des religieuses; il promène, en riant d'un rire équivoque, son vice et sa passion. C'est le diable, et pis que le diable. Il en a l'ironie et la négation. Tout ce que peut rêver un comédien, don Juan le réalise; il est tour à tour un soldat, un poëte, un philosophe, un paysan, un bretteur, un dévot, un esprit fort, un hypocrite... il ne devient un hypocrite qu'à la fin du drame, et quand il faut absolument pousser jusqu'au bout, par cet exemple, la perversité humaine. Certes, Molière a dû frémir quand, une fois évoqué, il aura vu se dresser devant lui ce fantôme, et si peu semblable à ces innocents petits seigneurs qui posaient devant le poëte afin d'amuser Louis XIV. Soyez sûrs cependant que Molière, à la suite de son héros, n'oubliera pas d'habiller et de déshabiller ses victimes de chaque jour, et voici comme il traite, en bon patois, les petits messieurs de l'*OEil-de-bœuf*, du nom de la grande antichambre du palais de Versailles, que Mansard avait éclairée par une grande ouverture, au niveau du plafond:

PIERROT.

Nannain, ils l'avont rhabillé tout devant nous. Mon Guieu, je n'en avais jamais vu s'habiller. Que d'histoire et d'engingorniaux boutont ces messieux-là les courtisans! Je me pardrais là dedans, pour moi; et j'étais tout ébobi de voir ça. Quien, Charlotte, ils avont des cheveux qui ne tenont point à leu tête, et ils boutont ça, après tout, comme un gros bonnet de filasse. Ils ant des chemises qui ant des manches où j'entrerions tout brandis, toi et moi. En glieu d'haut-de-chausse, ils portont un garde-robe aussi large que d'ici à Pâques; en glieu de pourpoint de petites brassières, qui ne leur venont pas jusqu'au brichet; et, en glieu de rabat, un grand mouchoir de cou à réziau, aveuc quatre grosses houppes de linge qui leu pendont sur l'estomaque. Ils avont itou d'autres petits rabats au bout des bras, et de grands entonnois de passement aux jambes, et, parmi tout ça, tant de rubans, tant de rubans, que c'est une vraie piquié. Ignia pas jusqu'aux souliers qui n'en soyont farcis tout depis un bout jusqu'à l'autre; et ils sont faits d'une façon que je me romprais le cou avec...

Si le *Don Juan* n'avait contenu que ces gaietés, pas un esprit ne s'en fût offensé; mais plus le drame avance et plus l'audace est grande. A chaque parole, à chaque pas, on comprend que don Juan marche à l'abîme, et sa grande déclamation contre l'hypocrisie et les hypocrites était bien faite pour ameuter les hommes sérieux, défenseurs de l'antique croyance, élevés à l'ombre austère de Port-Royal:

DON JUAN.

L'hypocrisie est un vice à la mode, et tous les vices à la mode passent pour vertus. Le personnage d'homme de bien est le meilleur de tous les personnages qu'on puisse jouer. Aujourd'hui la profession d'hypocrite a de merveilleux avantages. C'est un art de qui l'imposture est toujours respectée; et, quoiqu'on la découvre, on n'ose rien dire contre elle. Tous les autres vices des hommes sont exposés à la censure, et chacun a la liberté de les attaquer

hautement; mais l'hypocrisie est un vice privilégié qui, de sa main, ferme la bouche à tout le monde et jouit en repos d'une impunité souveraine. On lie, à force de grimaces, une société étroite avec tous les gens de parti. Qui en choque un se les attire tous sur les bras, et ceux que l'on sait même agir de bonne foi là-dessus, et que chacun connaît pour être véritablement touchés, ceux-là, dis-je, sont toujours les dupes des autres; ils donnent bonnement dans le panneau des grimaciers, et appuient aveuglément les singes de leurs actions. Combien crois-tu que j'en connaisse qui, par ce stratagème, ont rhabillé adroitement les désordres de leur jeunesse, qui se font un bouclier du manteau de la religion, et, sous cet habit respecté, ont la permission d'être les plus méchants hommes du monde?

En ce moment plus que jamais, Tartuffe et ses doctrines se font sentir; on voit que le poëte s'acharne à sa tâche. Il a reçu du roi lui-même, la défense de jouer *Tartuffe* en public, c'est pourquoi il a fait don Juan, le sceptique et le railleur. Plus on l'étudie, et plus on comprend que cet homme était une volonté; sûr de l'appui du roi son maître, il marche en ses sentiers, dédaigneux de la violence et de l'injure. Il est vrai que Louis XIV, en toute occasion, s'est montré l'ami de Molière; il était le parrain de son enfant; peu de jours après *Tartuffe*, il donnait au théâtre de Molière le nom de *Théâtre du Roi*, après *Don Juan*, et, sans jamais se lasser l'un de l'autre, le roi commandait à son comédien ordinaire une comédie-ballet: *l'Amour médecin;* Molière vous dira lui-même le temps qu'il mit à la faire:

«Ce n'est ici qu'un simple crayon, un petit impromptu dont le roi a voulu se faire un divertissement. Il est le plus précipité de tous ceux que Sa Majesté m'ait commandés; et, lorsque je dirai qu'il a été proposé, fait, appris et représenté en cinq jours, je ne dirai que ce qui est vrai.»

L'Amour médecin est le digne commencement du *Malade imaginaire.* On y voit apparaître, au milieu des quolibets, le médecin du roi, le docteur Valot; Seguin, médecin de la reine-mère; Gueneaut, médecin de la reine. Le docteur Gueneaut était cher au peuple de Paris, pour l'*avoir délivré du Mazarin.* On riait aussi du médecin de M. le duc d'Orléans, le docteur Esprit, et du docteur Yvelain, le médecin de *Madame*, qui devait être enlevée en si peu de temps par une mort si cruelle. Et qu'ils étaient amusants, ces quatre médecins, et comme on s'en amusait à la cour!

M. TOMÈS.

Savez-vous le chemin que ma mule a fait aujourd'hui? J'ai été, premièrement, tout contre l'Arsenal; de l'Arsenal, au bout du faubourg Saint-Germain; du faubourg Saint-Germain, au fond du Marais; du fond du Marais, à la porte Saint-Honoré; de la porte Saint-Honoré, au faubourg Saint-Jacques; du faubourg Saint-Jacques, à la porte de Richelieu; de la porte de Richelieu, ici; et d'ici je dois aller encore à la place Royale.

Mêlez à cette inépuisable bonne humeur de jeunes gens alertes et bien portants des danses et des chansons, et vous aurez une idée approchante de ces *ravissements.*

Cependant l'heure est venue enfin, entre *l'Amour médecin* et *le Médecin malgré lui,* où Molière accomplira son chef-d'œuvre. Alceste et Célimène apparaissent, celui-ci dans sa gloire et celle-là dans son bel esprit; l'un furieux de vertu, l'autre insolente à force de beauté. Ceci est le plus beau moment du grand siècle. Une fois qu'il aura enfanté *le Misanthrope*, le dix-septième siècle ne peut plus grandir. Ah! la belle œuvre! Elle est supérieure à tout ce que l'antiquité a laissé de plus illustre en ce genre; elle est la plus excellente représentation de cette société à part, dont Molière a laissé le portrait le plus fidèle dans *le Misanthrope.* Hélas! elle est morte à tout jamais, d'abord sous les vices de la Régence, et plus tard sous le couteau de Robespierre. Otez Alceste, et vous aurez grand'peine à savoir aujourd'hui ce qu'on appelait l'honnête homme, à la cour de Versailles. Les contemporains de Molière, qui se connaissaient en grandeur d'âme, ont affirmé qu'Alceste était M. le duc de Montausier lui-même, et M. de Montausier répondait que Molière, en ceci, lui faisait trop d'honneur. Quel grand caractère en effet, plein de loyauté, de courage et de vertu! S'il ne s'agissait ici que d'un misanthrope à la façon du Timon d'Athènes, illustré par Shakspeare, haïssant ses semblables parce qu'il fait supporter à tous les hommes le châtiment des crimes et des hontes de quelques-uns, le genre humain ne pourrait guère s'intéresser à cet homme injuste. Mais, s'il vous plaît, quoi de plus rare, et qui soit plus digne de notre sympathie et de nos respects, que ce digne Alceste, cette âme obéissante et si volontiers aux plus doux sentiments, qui se voit forcée de cacher, comme on cacherait un ridicule, tous ces rares trésors d'honneur, de franchise et de dévouement, dont pas un ne veut sa part! De là vient le chagrin de cet honnête homme et la mauvaise humeur dont il souffre, et dont nous portons la peine. Or, quelques-uns de ces flatteurs d'outre-tombe, ont affirmé que Molière, en représentant Alceste, avait écrit sa propre histoire!... Il n'eût pas accepté cette louange; il visait plus haut que cette autobiographie; il n'a jamais assez estimé Mlle Armande Béjart pour en faire une Célimène. Il savait très-bien que cet esprit de bois blanc, cette frivole, n'était pas de force à porter toutes les violences auxquelles résiste, avec tant de grâce et de bon goût, sa Célimène. Elle a sa grandeur. Elle est forte: «*Il ne me plait pas, moi!*» est la parole d'une femme habile, intelligente et sûre d'elle-même. A dater de cette soirée à jamais mémorable, le 4 juin 1666, la grande comédie était trouvée; elle avait touché le but suprême; elle parlait vraiment le beau langage, et Paris, qui palpitait encore aux larmes, aux douleurs, aux pitiés d'*Andromaque,* hésitait désormais entre Alceste et Pyrrhus.

Il n'y a pas jusqu'au temps passé, jusqu'au règne du roi Henri le Grand, qui n'ait eu à se féliciter du *Misanthrope,* lorsqu'il oppose au sonnet d'Oronte (applaudi le premier jour comme on applaudirait une belle chose) cette aimable chanson:

Si le roi m'avait donné
Paris, sa grand'ville,
Et qu'il me fallût quitter
L'amour de ma mie,
Je dirais au roi Henri:
Reprenez votre Paris,
J'aime mieux ma mie, ô gai!
J'aime mieux ma mie.

La rime n'est pas riche, et le style en est vieux;
Mais ne voyez-vous pas que cela vaut bien mieux
Que ces colifichets dont le bon sens murmure,
Et que la passion parle là toute pure?

Si le roi m'avait donné
Paris, sa grand'ville,
Et qu'il me fallût quitter
L'amour de ma mie,

Je dirais au roi Henri :
Reprenez votre Paris,
J'aime mieux ma mie, ô gai!
J'aime mieux ma mie.

Voyez cependant le destin des chefs-d'œuvre ! Ils sont tous assez semblables à ces grands monuments dont on ne voit pas tout de suite l'ensemble et le détail. Ils étonnent d'un étonnement voisin de la peur. *Le Misanthrope,* admiré par tous les grands esprits, admiré par Despréaux, par Mme de Sévigné, par le grand Condé lui-même, qui pleurait si bien aux vers du grand Corneille, éloignait la foule, et faisait du théâtre, un désert. Rien de plus long à venir que l'éducation d'un peuple. Otez la patience au génie, il perdra soudain toute sa force. Alors, quand il voit qu'Alceste et Célimène attendent que vienne leur tour d'être honorés et populaires, Molière appelle à son aide un certain faiseur de fagots, *le Médecin malgré lui*, et la farce, et le rire, et la bonne humeur, et Sganarelle, emportèrent d'assaut *le Misanthrope.* Oh là ! que c'est gai, vif et joli, *le Médecin malgré lui !* le piquant dialogue ; et la nature a-t-elle jamais parlé un meilleur langage ?

MARTINE.

... Un débauché, un traître, qui me mange tout ce que j'ai !...

SGANARELLE.

Tu as menti ! j'en bois une partie.

MARTINE.

Qui me vend, pièce à pièce, tout ce qui est dans le logis !

SGANARELLE.

C'est vivre de ménage.

MARTINE.

Qui m'a ôté jusqu'au lit que j'avais !

SGANARELLE.

Tu t'en lèveras plus matin.

MARTINE.

Enfin qui ne laisse aucun meuble dans toute la maison !...

SGANARELLE.

On en déménage plus aisément.

MARTINE.

Et qui, du matin jusqu'au soir, ne fait que jouer et que boire !

SGANARELLE.

C'est pour ne point m'ennuyer.

MARTINE.

Et que veux-tu, pendant ce temps, que je fasse avec ma famille ?

SGANARELLE.

Tout ce qu'il te plaira.

MARTINE.

J'ai quatre pauvres petits enfants sur les bras...

SGANARELLE.

Mets-les à terre.

MARTINE.

Qui me demandent à toute heure du pain.

SGANARELLE.

Donne-leur le fouet : quand j'ai bien bu et bien mangé, je veux que tout le monde soit soûl dans ma maison.

Cette fois, plus que jamais, les médecins sont malmenés. Que d'ironie ! et quel mépris pour ces sauveurs de l'espèce humaine :

« On me vient chercher de tous côtés; et, si les choses vont toujours de même, je suis d'avis de m'en tenir toute ma vie à la médecine. Je trouve que c'est le métier le meilleur de tous; car, soit qu'on fasse bien, soit qu'on fasse mal, on est toujours payé de même sorte. La méchante besogne ne retombe jamais sur notre dos, et nous taillons comme il nous plaît sur l'étoffe où nous travaillons. Un cordonnier, en faisant des souliers, ne saurait gâter un morceau de cuir, qu'il n'en paye les pots cassés ; mais ici l'on peut gâter un homme sans qu'il en coûte rien. Les bévues ne sont point pour nous, et c'est toujours la faute de celui qui meurt. Enfin, le bon de cette profession est qu'il y a parmi les morts une honnêteté, une discrétion la plus grande du monde, et jamais on n'en voit se plaindre du médecin qui l'a tué. »

On verra bientôt, à propos du *Malade imaginaire*, à quel point les médecins négligèrent de se défendre. Ils vivaient loin du monde ; ils ne s'inquiétaient guère de la comédie et des comédiens ; seulement, le bruit leur venait parfois qu'un certain Molière, un protégé du roi leur maître, se permettait de rire à leurs dépens ; mais la chronique ajoutait : « Ce Molière est malade, il tousse, il n'a pas longtemps à vivre ; il mourra quelque jour sous la main puissante de la Faculté. Tôt ou tard, il faudra bien qu'il y vienne, et c'est la loi. » Donc, ils le laissaient vivre et le laissaient rire. Il était, en ce moment, à son apogée ; à la ville, à la cour, il n'y avait pas de plus grand nom que le nom de Molière. Il était riche autant que glorieux. C'est à Molière, non moins qu'à Despréaux, que le doux village d'Auteuil, entre les bords de la Seine et les ombrages du bois de Boulogne, est redevable de sa popularité charmante. Il y venait chercher les heures de son repos avec ses amis : Boileau, Chapelle, et La Fontaine et Benserade, et Mlle de Brie et Mlle Duparc Là, il rêvait tantôt à *Mélicerte* et tantôt au *Sicilien*, toujours à *Tartuffe*, attendant Tartuffe en complément aux honneurs dont l'entourait *le Misanthrope.*

On peut juger par les deux actes de *Mélicerte* si Molière, au besoin, eût écrit de très-beaux vers. Un jour qu'ils étaient au cabaret (c'était la mode en ce temps-là ; le thé et le café ne plaisaient guère à ces grands buveurs des meilleurs vins de France, et même ils laissaient le vin de Bordeaux à leurs laquais), La Fontaine et Racine ayant lu quelques-uns de leurs plus beaux vers : « Quant à moi, dit Molière avec son doux rire, je n'ai pas le temps de si bien écrire, » et il remporta son manuscrit. Toujours est-il que *Mélicerte* fut dansé et chanté à Saint-Germain en Laye, au milieu du ballet des Muses. Un peu plus tard, dans ce même ballet des Muses, nous retrouvons *le Sicilien,* ou *l'Amour peintre.* Ce petit acte ingénieux vaut la peine qu'on s'y arrête un instant, pour montrer comment Molière est resté une source inépuisable de gaieté, de comédie et de bel esprit. Voilà donc comment s'y prit Beaumarchais pour tirer de *l'Amour médecin le Barbier de Séville.* O l'heureux et poétique plagiat !

Donc, *le Sicilien,* le plus durable ornement des fêtes royales de 1667, vous représente un vieil Italien, don Pèdre, enfermé dans sa maison, comme un vrai docteur Bartholo, avec une jeune Grecque, sa pupille. Sous les fenêtres de la dame, Adraste et son esclave Ali se promènent à la façon du comte Almaviva et du barbier Figaro. Ali fait moins de bruit que Figaro, mais autant de besogne ; Adraste aussi est un amoureux plus modeste que le comte Almaviva. Eux aussi, ils donnent à la belle une petite sérénade, et le vieux Sicilien, se doutant que *cela ne se fait pas pour rien*, sort de chez lui pour découvrir *quels gens ce peuvent être.* — Qui va là? dit

le Sicilien au pauvre Ali en lui donnant un soufflet. A ce *qui-vive,* Ali répond par un soufflet avec ce mot : — *Ami!* La réponse est charmante. Ainsi prévenu, le Sicilien, qui est un poltron, appelle à son aide un tas de valets qui n'ont garde de répondre. Ali cependant pousse au rendez-vous de la belle Grecque Adraste son maître, et voilà l'intrigue engagée avec Isidore, une jeune fille plus naïve que Rosine. » A quoi bon dissimuler ? dit-elle; on est toujours bien aise d'être aimée. » Ainsi parle une innocente, et ce n'est pas de celle-là qu'un simple valet, parlant de Rosine à Rosine elle-même, oserait dire : « Figurez-vous la plus jolie petite mignonne, etc. » Pourtant Rosine est une fille noble, Isidore est une esclave. Il faut dire aussi que le jeune Adraste en fait plus, en un tour de main, que Figaro avec ses sternutatoires, ses coups de lancette et ses cataplasmes sur l'œil de la *mule aveugle.* Adraste, avant d'arriver à son but, ne sera pas éconduit trois ou quatre fois, comme un sot, ou comme Almaviva. Le peintre Damon, qui est son ami, *et qui devait faire le portrait de cette adorable personne,* l'envoie à sa place chez le Sicilien ; comme il *manie le pinceau,* contre la coutume de France *qui ne veut pas qu'un gentilhomme sache rien faire,* il aura au moins la liberté de voir cette belle à son aise. Il entre donc chez son jaloux.



Le bourgeois gentilhomme et sa servante. Composition et dessin de Bertall.

Or, cette entrée d'Adraste chez sa jeune maîtresse est cent fois préférable à l'entrée du comte Almaviva, chez Rosine. *Cet homme qui paraît avoir du vin,* comme dit Bartholo, emploie un bien triste moyen pour être le bienvenu auprès d'une fille bien élevée. Et dans la scène principale, qui est toute la comédie, quand enfin les deux amants de Molière sont en présence, comme cette fois, éclatent librement l'esprit et l'amour ! Adraste ne peut se lasser de contempler celle qu'il aime. Il a un si bon prétexte pour s'approcher, pour étudier son beau visage. « Oui, levez-vous un peu, s'il vous plaît; un peu plus de ce côté-là; le corps tourné ainsi ; la tête un peu levée, afin que la beauté du cou paraisse; ceci un peu plus découvert; un peu plus de ce côté, je vous prie, vos yeux tournés vers moi, vos regards attachés aux miens! » Comme tout cela est charmant! Savez-vous aussi une plus adorable réponse que la réponse au jaloux Sicilien poussé à bout par toutes ces galanteries? Isidore le calme quelque peu en lui disant avec un doux sourire :

« Tout cela sent la nation, et toujours messieurs les Français ont un fonds de galanterie qui se répand partout. »

Tel est ce petit chef-d'œuvre de Molière, qui a tant servi à Beaumarchais. On ne saurait croire la finesse, la grâce et toute la délicatesse de ce dialogue. C'était d'ail-

leurs la première comédie en un acte qui fût si complétement dégagée des grossières et plaisantes bouffonneries dont se composaient alors ces petits actes sans façon.

Nous voici maintenant arrivés a l'œuvre importante entre toutes les entreprises de Molière, à *Tartuffe.* On a dit, à ce propos, ce qui fut répété plus tard pour *le Mariage de Figaro : qu'il était plus facile de l'écrire que de le faire représenter.* Nous n'acceptons pas la ressemblance. A l'heure où Beaumarchais s'agitait autour de ce fameux *mariage*, on peut dire qu'il prenait une peine inutile; un peu de patience eût suffi pour que son pamphlet arrivât à ses fins. Déja la reine, en ses petits appartements, jouait le rôle de Suzanne ; un duc et pair représentait Figaro; un prince du sang acceptait le rôle d'Almaviva, le seigneur bafoué. La chose allait toute seule et d'elle-même ; une révolution poussait l'autre, et tout ce monde allait gaiement à l'abîme, obéissant aux mêmes penchants. Mais au plus bel instant du dix-septième siècle, en pleine autorité de l'Eglise et du roi très-chrétien, un comédien du roi prendre à part cette image de l'hypocrite prosterné aux autels, et l'accabler d'humiliations et d'outrages en dépit de son masque sacré, c'était vraiment la tâche extraordinaire et pleine de périls. S'il y avait à Versailles, pour accepter toutes ces hardiesses, le jeune roi, la jeune cour, les imprévoyants, fous de nouveauté et de plaisirs, il y avait aussi la vieille cour, austère et solennelle, pleine de respects pour les vieux usages, aimant la règle en toute chose ; et dans ce parti des *dames sérieuses*, comme on les appelait alors, le parti de la résistance à ces nouveautés dangereuses, se tenait voisine de la jeune reine et dans les sentiers de la reine-mère, une dame austère et d'un grand esprit, Mme la duchesse de Noailles. Son approbation était toute-puissante et son esprit était compté. Elle était dévote et s'en faisait gloire, aussi fut-elle une des premières à déclarer que *Tartuffe* était impossible, et peut-être, en ceci, la duchesse de Noailles avait raison. On oublie un peu trop, de nos jours, les grandes disputes de l'Eglise au dix-septième siècle, et combien la société française en fut agitée. Au milieu de la dispute religieuse, avant Molière, armé, lui aussi, d'ironie et de raisonnement, se présentait Pascal. Sa comédie avait nom : *Lettres provinciales.* Elle ouvrit la brèche par laquelle entra *Tartuffe.* Il advint, chose étrange! que si les *Lettres provinciales* n'eussent pas été en effet une comédie à force de gaieté, de grâce et d'atticisme, elles eussent manqué leur effet sur les esprits du grand siècle. Au contraire, faites, s'il se peut, que Molière, attaquant l'hypocrisie et les hypocrites, manque un instant de gravité, de sévérité et de grandeur, aussitôt sa comédie est perdue, et le roi abandonne à ses tristes destinées cette insolente bouffonnerie. Ainsi Pascal, ainsi Molière, en cette œuvre irrésistible de destruction, dont ils ne pouvaient savoir la portée ni l'un ni l'autre, se sont sauvés justement, celui-ci par la gaieté, celui-là par le sérieux, c'est-à-dire par les mêmes raisons qui devaient les perdre et les anéantir tous les deux.

Ce ne fut donc pas sans une terreur bien légitime que Molière entreprit cette tâche illustre. Il savait que l'hypocrisie était un fer chaud, et que non-seulement les hypocrites, mais encore beaucoup d'honnêtes gens, ne souffriraient pas qu'un pareil excommunié, un Sganarelle, un Mascarille, entrât de plain pied dans le sanctuaire. Ils disaient, ces braves gens, avec un grand philosophe : « que l'hypocrisie est encore un hommage rendu à la vertu. » Molière, en tout ceci, appelait à son aide une extrême habileté; il disait, comme autrefois M. le duc de Montansier quand il allait à la cour : A moi, prudence ! Il comprenait, à chaque pas qu'il faisait dans ces sentiers dangereux, que le feu était caché sous la cendre, et il s'avançait peu à peu, par mille détours, à ce but difficile et lointain. Il faisait volontiers des lectures dans les salons les mieux famés de la ville, et c'est un vers de Despréaux :

Tartuffe avec Molière y doit jouer son rôle.

Une fois même, il lut sa comédie à Mlle de Lenclos, qui la racontait le lendemain au prince de Condé. Il la porta plus tard à Villers-Cotterets, au Raincy, dans toutes les maisons royales, où Tartuffe avançait peu à peu. Même un jour, il fit croire à Sa Majesté qu'il tenait d'elle un des bons mots de la pièce, à savoir : *le pauvre homme!* Or, chaque fois que la pièce était lue, elle était applaudie. Il n'y avait que louanges, admiration, sympathie, entre tous ces esprits si divers, consultés par Molière... Et Molière n'était pas content. *Ami du peuple*, il voulait surtout sa louange et son admiration; les grands seigneurs et les beaux esprits pouvaient l'applaudir, mais rien ne valait pour lui la représentation dramatique et l'assentiment du parterre. A la fin, le roi, qui lui-même avait peur de *Tartuffe* et se l'était réservé, finit par céder à la volonté de Molière, et permit la représentation publique. Il partit le lendemain pour assister à ces siéges de la Flandre à demi conquise, qui se faisaient au son du violon, au bruit du canon. En l'absence du roi, le vrai maître était M. le premier président du Parlement de Paris; donc, malgré l'autorisation royale, à l'heure où le théâtre était rempli, où tout Paris accourait à cette fête, sans égale parmi les batailles suprêmes de la comédie, ordre vint de Mgr le premier président de suspendre la représentation de *Tartuffe.* Ah! quelle peine et quel chagrin ! La seizième lettre de Pascal, l'apologie du vol, n'avait pas été attendue avec plus d'impatience que cette représentation de *Tartuffe*, suspendue par la volonté de M. de Lamoignon. Il fallut courber la tête et se résigner. La défense était formelle. Un seul homme, en tout ce royaume, avait assez d'autorité pour ramener ce *Tartuffe* exilé par l'ordre du Parlement. Mais quoi! le jeune roi était sous les murs de Lille, occupé du siége le matin, et donnant le bal chaque soir; le roi appartenait à M. de Vauban jusqu'à cinq heures, et le reste du jour à Mlle de La Vallière. Alors que fit Molière? Il traita de puissance à puissance avec le roi Louis XIV, et le voilà qui envoie à Sa Majesté des ambassadeurs, munis de ses pleins pouvoirs, les sieurs de La Grange et de La Thorillière, à qui la Comédie donna mille francs pour leur voyage. Les députés, partis en poste, arrivèrent devant la ville de Lille le 6 août. M. le prince de Conti reçut les ambassadeurs de la façon la plus bienveillante: il leur accorda l'hospitalité sous sa tente, et lui-même il les présenta à Sa Majesté, qui prit connaissance du placet de Molière.

Ce placet est hardi, gai et d'un bon sel. Molière raconte au roi toutes ses mésaventures. En vain il avait intitulé sa pièce : *l'Imposteur;* en vain il avait changé le costume de Tartuffe, qui était d'abord un costume d'église, contre l'ajustement d'un homme du monde; en vain il lui avait donné, non plus la soutane, le bonnet carré et la tonsure, mais un petit chapeau, de grands cheveux, un grand collet, une épée et des dentelles sur tout l'habit; en vain il avait mis des adoucissements en plusieurs endroits, ces *adoucissements* n'ont servi de rien. La cabale s'est réveillée aux plus simples conjectures qu'elle a pu avoir de la chose ; et la comédie a été défendue, *et tout Paris s'est*

scandalisé de la défense qu'on en a faite; et maintenant si le roi veut que Molière travaille encore, il faut que Sa Majesté accorde sa protection à son poëte, sinon il ne faut plus que Molière songe à faire des comédies; il renonce à la gloire « de délasser Sa Majesté au retour de ses conquêtes, et de faire rire le monarque qui fait trembler toute l'Europe. » Tel est ce placet ; Molière s'y met convenablement à sa place; il faut que le roi choisisse entre lui ou ses ennemis; sinon, plus de comédies pour le château de Versailles, ce qui était une grande menace à faire à Louis XIV.

En sa qualité de grand roi, il savait que la gloire et la majesté de cette ville nouvelle, qu'il avait créée, n'étaient pas dans le marbre et la pierre, dans les toiles peintes, dans les bronzes et dans toutes les magnificences de ce beau lieu; la majesté du palais de Versailles, c'étaient les grands hommes qui entouraient ce règne illustre, c'était Molière aussi bien que le prince de Condé. Remarquez aussi comme Molière parle hardiment au roi du *mécontentement de Paris.*

Le roi se montra digne de la supplique; il autorisa cette fois, par écrit, la représentation de *Tartuffe.* En ceci il fut peut-être sinon plus royal, du moins un meilleur logicien que S. M. l'empereur Napoléon, lorsqu'il dictait, sous les murs de Moscou en flammes, et du sein de la plus fatale et de la plus épouvantable guerre, une constitution pour le Théâtre-Français. Louis XIV était plein de gloire; il agrandissait le royaume de Henri le Grand et de Louis XIV, à l'heure où il faisait présent à sa bonne ville, de ce terrible *Tartuffe.* A la fin, la Comédie est la plus forte, et l'Eglise est vaincue. Il faut subir, cette fois, tout le chef-d'œuvre. Avec quel silence il fut écouté, avec quelle adresse ces bons comédiens posèrent leurs rôles difficiles. Du Croisy représentait Tartuffe; Orgon appartenait à Molière. Il avait donné le rôle d'Elmire à sa femme, et jamais elle ne voulut convenir qu'elle était trop parée et trop ajustée pour représenter comme il convient cette Elmire un peu souffrante.—On ne dira jamais l'étonnement de tous les spectateurs, l'admiration des esprits forts, le chagrin sincère et profond de plusieurs honnêtes gens, enfin la curiosité de la foule à suivre en ses perfidies ce monstre habile au degré suprême. Il faut aussi compter dans le succès la juste louange du roi, qui sert de dénoûment à ce grand drame :

Nous vivons sous un prince ennemi de la fraude...

Après une pareille œuvre, suivie d'un succès à ce point formidable, il y a toujours un instant de solitude et de silence, où le poëte, enfin délivré de la foule et de l'obsession de ses acteurs, descend au fond de son âme et se demande, en effet, quel fruit va porter sa victoire? Il faut lire, à ce propos, la préface de Molière. Elle est admirable. On y voit la juste inquiétude d'un grand esprit qui voudrait savoir s'il avait bien le droit d'aller si loin? Lui-même il reconnaît qu'il était tout à fait dans son droit :

« Si l'on prend la peine d'examiner de bonne foi ma comédie, on verra sans doute que mes intentions y sont partout innocentes, et qu'elle ne tend nullement à jouer les choses que l'on doit révérer; que je l'ai traitée avec toutes les précautions que me demandait la délicatesse de la matière, et que j'ai mis tout l'art et tous les soins qu'il m'a été possible pour bien distinguer le personnage de l'hypocrite d'avec celui du vrai dévot. J'ai employé pour cela deux actes entiers à préparer la venue de mon scélérat. Il ne tient pas un seul moment l'auditeur en balance; on le connaît d'abord aux marques que je lui donne ; et, d'un bout à l'autre, il ne dit pas un mot, il ne fait pas une action qui ne peigne aux spectateurs le caractère d'un méchant homme, et ne fasse éclater celui du véritable homme de bien que je lui oppose. »

Et pour finir par une irrésistible conclusion, Molière appelle à son aide un des arbitres les plus écoutés du dix-septième siècle, M. le prince de Condé :

« Finissons par un mot d'un grand prince sur la comédie du *Tartuffe.*

« Huit jours après qu'elle eut été défendue, on représenta devant la cour une pièce intitulée *Scaramouche ermite;* et le roi, en sortant, dit au grand prince que je veux dire : « Je voudrais bien savoir pourquoi les gens « qui se scandalisent si fort de la comédie de Molière ne « disent mot de celle de *Scaramouche;* » à quoi le prince répondit : « La raison de cela, c'est que la comédie de « *Scaramouche* joue le ciel et la religion, dont ces mes« sieurs-là ne se soucient point; mais celle de Molière « les joue eux-mêmes; c'est ce qu'ils ne peuvent souffrir. »

Cette préface est un modèle en ce genre. Elle appartient à la polémique la plus pressante et la plus précise; elle est convaincante autant que la comédie elle-même, et longtemps elle fut sans réfutation. Heureusement un homme, un apôtre, aux sommets du grand siècle, devait répondre à *Tartuffe,* à sa préface, à toute la comédie, et cet homme était Bossuet. Comme il ne voulait pas prendre à partie un pareil excommunié, il attendit une occasion; et l'occasion se présenta.

Il découvrit, lui qui voyait tout, en tête d'une méchante comédie de Boursault, une dissertation littéraire et religieuse, signée d'un théatin nommé le Père Caffaro. Ce théatin était un bonhomme déjà fort âgé, très-obéissant à son évêque, à ses supérieurs, qui, depuis vingt ans, était régent de philosophie et de théologie, sans avoir encouru la plus petite censure. Ce digne religieux, de son propre aveu, n'avait jamais lu, encore moins vu, *aucune comédie,* ni de Molière, ni de Racine, ou de Corneille; seulement, quand il était jeune, il s'était fait une idée métaphysique d'une bonne comédie, il avait raisonné là-dessus en latin, et c'est cette même dissertation latine du Père Caffaro, traduite en français, qui avait paru comme préface d'une comédie de Boursault, au grand étonnement du bon Père Caffaro.

Depuis longues années il avait oublié cette innocente dissertation; il la retrouvait augmentée, arrangée, corrigée, dans un français qui l'a plus étonné que tout le reste : « Ne sachant écrire qu'en latin, et honteux du méchant français dans lequel j'écris à Votre Grandeur. » Rien n'est amusant à lire comme la justification du digne théatin, et son embarras en écrivant au plus illustre des évêques de la chrétienté ! « Voilà, Monseigneur, toute la faute que j'ai commise en tout cela, dont j'ai eu et j'ai encore un chagrin mortel; et je voudrais pour toute chose au monde, ou que la lettre n'eût jamais été imprimée, ou que je n'eusse jamais écrit sur cette matière, qui, contre ma volonté, cause le scandale qu'elle cause! » Ainsi parle un brave homme. En vérité, depuis la création des théatins, il n'y a jamais eu de plus malheureux et de plus innocent théatin.

Mais ce n'était pas là le compte de Bossuet; il voulait répondre à Molière, il cherchait une occasion, un prétexte de dire son opinion sur la comédie : il trouve le

Père Caffaro sous sa main et il s'en sert. Jamais théatin plus naïf n'a été plus rudement secoué : c'est que dans la robe du bon Père Caffaro Bossuet voyait Molière, et voilà pourquoi il frappait si fort. Cette petite ruse de Bossuet ne vous paraît-elle pas très-amusante et très-curieuse, et n'aimez-vous pas cette dissertation qui s'élève ainsi, tout d'un coup, entre l'auteur de *Tartuffe* et l'auteur des *Variations?*

Cette admirable réfutation de *Tartuffe* et de sa *préface*, à propos d'un théatin, est une des choses les plus véhémentes que Bossuet ait écrites. Il réfute à la fois toute la comédie et tout le théâtre ; il ne veut pas de ces œuvres populaires « où la piété et la vertu sont toujours ridicules, où la corruption est toujours plaisante, où retentissent, souvent sur des airs corrupteurs (voici pour Lulli), toutes les maximes d'amour. » Bossuet fait la guerre en même temps à la tragédie, à la comédie, à Chimène, à Célimène, aux nudités que le théâtre exprime, aux passions du théâtre, et, sans le vouloir, le grand évêque fait, à ce propos, du théâtre une louange énorme :



Une scène du *Misanthrope*. Composition et dessin de Bertall.

« Si les nudités causent naturellement ce qu'elles expriment, combien plus sera-t-on touché des expressions du théâtre, où tout paraît effectif, où ce ne sont point des traits morts et des couleurs sèches qui existent, mais des personnages vivants, *de vrais yeux*, ou ardents, ou tendres, ou plongés dans la passion ; de grandes larmes dans les acteurs, qui en attirent d'autres dans ceux qui regardent, et puis de vrais mouvements qui mettent en feu le parterre et toutes les loges ! »

O monseigneur, telle était donc la comédie de votre temps ? Oh ! que je vous porte envie ! Quoi ! vous aviez de vrais yeux au théâtre ? de vraies passions ? des larmes véritables ? des comédiens qui faisaient pleurer parce qu'ils pleuraient, et des larmes qui arrachaient des larmes? Telle était sa juste colère. Il explique en même temps comment, sur le théâtre, l'honnêteté nuptiale est un prétexte, un leurre, un mensonge. Il est terrible aussi quand il s'attaque aux comédiennes, aux chanteuses, aux *sirènes :*

« Elles s'étalent elles-mêmes, en plein théâtre, avec

tout l'attirail de la vanité, comme les sirènes dont parle Isaïe, qui font leur demeure dans les temples de la volupté, et qui reçoivent de tous côtés, par cet applaudissement qu'on leur renvoie, le poison qu'elles répandent par leur chant ! »

Il finit, comme il avait commencé, par les plus éloquentes malédictions contre les défenseurs du théâtre ; il appelle saint Thomas un homme peu habile d'avoir si bien parlé des histrions ; il en veut à saint Antoine de les avoir supportés ; il brise, il éclate, il fulmine, et ce n'est



Les interprètes actuels de Molière à la Comédie-Française.
1er rang (*au bas*) : Mmes Aug. Brohan (Cathos), Arnould-Plessy (Elmire), Dupont (Frosine); 2e rang : Fix (Henriette), Favart (Armande), Madeleine Brohan (Célimène); 3e rang : Emilie Dubois (Agnès), Nathalie (Mme Jourdain), Dinah Félix (soubrette).
Dessin d'Ed. Morin, d'après les photographies de Carjat, Nadar et Cremière.

pas une des moindres louanges à faire de Molière, que son œuvre ait résisté à l'anathème de Bossuet.

Tartuffe est le point suprême auquel pouvait atteindre la comédie... Attendez cependant *les Femmes savantes*, et vous aurez les trois grandes compositions de Molière. Arrêtons-nous cependant, la chose en vaut la peine, devant une comédie empruntée au grand poëte latin Plaute, un des plus rares inventeurs de l'ancienne comédie. Ici se montre *Amphitryon*. Plaute est son père, un vieux poëte latin qui représenterait au besoin toute la langue

vulgaire de l'ancienne Rome. Après *le Misanthrope*, *Amphitryon* est l'œuvre de Molière écrite avec le plus de soin, de zèle et d'attention sur lui-même. Il s'agissait de plaire au jeune roi, qui avait été le protecteur de *Tartuffe*, et qui venait d'ajouter la Franche-Comté à la France. Il était sage, en même temps, de revenir au beau rire, à l'innocente gaieté, et de laisser reposer le stylet qui avait écrit *Tartuffe*. En ceci consistait l'habileté de Molière; il voulait bien parfois frapper juste en frappant fort; mais, sitôt qu'il avait tenu tête aux clameurs du genre humain, il revenait à des sujets moins brûlants. *Amphitryon* est une halte, *l'Avare* est un repos, *Georges Dandin* est une trêve. *Amphitryon* se ressent des nouvelles fantaisies du roi Louis XIV; après Mlle de La Vallière est venue, en grand triomphe et superbe, une reine nouvelle, ayant nom Mme de Montespan. Il faut plaire. *Amphitryon* était choisi le mieux du monde. Il eut, dans tous les temps, le grand privilége de rendre heureux les quelques gens d'esprit qui ne manquent pas les bonnes occasions de sourire à la malice, à la grâce, à l'allusion. On salue en ce dialogue, animé de toutes les passions d'en haut et de tous les vices d'en bas, ces charmants proverbes, qui sont devenus à leur tour la sagesse des nations. On se plaît à ces joutes charmantes de l'esclave poltron et du dieu en bonne fortune. Quelle fête aussi de suivre en ses aimables péripéties ce drame heureux, dans lequel la foudre du dieu dont la main est pleine d'éclairs, et les coups de bâton jouent en même temps un si grand rôle! Et quand enfin on arrive au dernier mot de cette étincelante fantaisie, on se demande, avec une admiration bien naturelle : A qui rendre hommage?... Il faut rendre hommage à l'imagination qui a changé en tréteaux ces nuages de pourpre et d'or, au génie incroyable qui a donné la forme à ces nuages, la vie et la gaieté comiques à ces solennelles fictions.

La même année, à six mois de distance, et dans les plus beaux jours de l'été, dans ces charmilles naissantes, au bruit de ces eaux, dant chaque flot était un miracle, *George Dandin*, le nouvel amphitryon, remplit de sa bonne humeur l'intervalle que laissaient au roi victorieux et à sa cour les bals, les soupers, les feux d'artifice, les loteries où l'on gagne à coup sûr, toute la fête en ce moment revenue à son point de départ. Plus que jamais, Molière et son génie étaient conviés à ces élégances suprêmes; il n'avait rien à refuser à ce maître absolu qui lui avait rendu *Tartuffe*, et dont l'autorité l'abritait même contre un mandement très-sérieux, très-éloquent de Mgr l'archevêque de Paris. « Le roi et moi! » disait Molière, « Rome et moi! » disait Auguste; et comme on s'amusa cette fois encore de George Dandin, le mari trompé; comme on riait de sa misère étrange. O le pauvre homme! Il n'y a rien de plus triste et de plus gai tout ensemble, et plus il se désole et se lamente à voir M. Clitandre autour de sa maison, plus M. de Sotenville et Mme de Sotenville, son beau-père et sa belle-mère, se plaisaient à le piquer à coups d'épingle. Aussi bien, *George Dandin* tout entier est passé en proverbe :

« Ah! que je... Vous l'avez voulu; vous l'avez voulu, George Dandin; vous l'avez voulu; cela vous sied fort bien, et vous voilà ajusté comme il faut : vous avez justement ce que vous méritez. Allons, il s'agit seulement de désabuser le père et la mère; et je pourrai trouver peut-être quelque moyen d'y réussir. »

Et quand enfin, ce pauvre homme, au désespoir, s'adresse à l'honneur même de son ingrate épouse, invoquant sa parole donnée, elle répond, hautaine et superbe, avec un mépris sans exemple encore :

ANGÉLIQUE.

Ma main? je ne vous l'ai point donnée de bon cœur, et vous me l'avez arrachée. M'avez-vous, avant le mariage, demandé mon consentement, et si je voulais bien de vous? Vous n'avez consulté, pour cela, que mon père et ma mère; ce sont eux, proprement, qui vous ont épousé, et c'est pourquoi vous ferez bien de vous plaindre toujours à eux des torts que l'on pourra vous faire. Pour moi, qui ne vous ai point dit de vous marier avec moi, et que vous avez prise sans consulter mes sentiments, je prétends n'être point obligée à me soumettre en esclave à vos volontés, et je veux jouir, s'il vous plaît, de quelque nombre de beaux jours que m'offre la jeunesse, prendre les douces libertés que l'âge me permet, voir un peu le beau monde, et goûter le plaisir de m'ouïr dire des douceurs. Préparez-vous-y, pour votre punition; et rendez grâces au Ciel de ce que je ne suis pas capable de quelque chose de pis.

C'est bien le cas de dire, ou jamais : Ah, le pauvre homme! et : *Tu l'as voulu, George Dandin!* S'il n'était pas si plaisant, nous serions tentés de pleurer ce héros des mésalliances, lorsqu'il est forcé de s'humilier et de demander pardon au tyran qu'il s'est imposé à tout jamais :

M. DE SOTENVILLE.

Taisez-vous : c'est une extravagance qui n'est pas supportable.

GEORGE DANDIN.

Que la foudre m'écrase tout à l'heure, si...

M. DE SOTENVILLE.

Ne nous rompez pas davantage la tête, et songez à demander pardon à votre femme.

GEORGE DANDIN.

Moi! demander pardon?

M. DE SOTENVILLE.

Oui, pardon, et sur-le-champ!

GEORGE DANDIN.

Quoi! je...

M. DE SOTENVILLE.

Corbleu! si vous me répliquez, je vous apprendrai ce que c'est que de vous jouer à nous!

GEORGE DANDIN.

Ah! George Dandin!

Amphitryon et *George Dandin* furent composés dans la même année (1668), et l'on croirait volontiers que le poëte enfin s'arrête et se repose un instant. Non pas. Il revient au contraire, en toute hâte, à son théâtre, à son peuple, à ce Paris, dont le suffrage est sans prix pour le poëte comique, et voici maintenant *l'Avare*, un autre emprunt fait au vieux Plaute, avec la verve et l'invention que l'esprit français peut ajouter à la plus heureuse comédie. Il est peu d'honnêtes gens qui ne sachent aujourd'hui par cœur une ou deux scènes de *l'Avare*, et soit que le drame arrive, ou que la comédie, à son tour, se montre en ces cinq actes, tout remplis de variété, d'intérêt, de curiosité et d'une prose abondante en mille clartés, vous reconnaissez la comédie à ses meilleures marques. Le traité entre l'avare et cet emprunteur, qui n'est autre que son propre fils, est une scène admirable :

HARPAGON.

C'est toi qui te veux ruiner par des emprunts si condamnables!

CLÉANTE.

C'est vous qui cherchez à vous enrichir par des usures si criminelles !

HARPAGON.

Oses-tu bien, après cela, paraître devant moi?

CLÉANTE.

Osez-vous bien, après cela, vous présenter aux yeux du monde ?

HARPAGON.

N'as-tu point de honte, dis-moi, d'en venir à ces débauches-là, de te précipiter dans des dépenses effroyables, et de faire une honteuse dissipation du bien que tes parents t'ont amassé avec tant de sueurs ?

CLÉANTE.

Ne rougissez-vous point de déshonorer votre condition par les commerces que vous faites ; de sacrifier gloire et réputation au désir insatiable d'entasser écu sur écu, et de renchérir, en fait d'intérêt, sur les plus infâmes subtilités qu'aient jamais inventées les plus célèbres usuriers?

HARPAGON.

Ote-toi de mes yeux, coquin! ôte-toi de mes yeux !

La pièce entière est écrite avec cette verve et cette passion, et Paris fut reconnaissant que son poëte eût négligé Versailles un instant, pour lui plaire et revenir dans ses sentiers. Mais le roi était jaloux de son poëte, mais la cour avait besoin, sans cesse et sans fin, de fêtes nouvelles. Que la ville attende, on lui rendra, d'ailleurs, arrangées à sa mode et dégagées de leurs ornements superflus, ces comédies-ballets, toutes charmantes. Otez le ballet à l'usage des princesses et des seigneurs, vous aurez la comédie à l'usage des bourgeois de Paris. Ainsi, le travail de Molière était double, et naturellement, il était payé par un double succès. Un moins grand génie eût été content de plaire uniquement à celui que l'Europe entière appelait : le grand roi! Molière eût été désolé si les applaudissements de la ville n'eussent pas compensé les applaudissements de la cour. Mais aussi que c'est joli, le nouveau ballet-comédie, intitulé : *Monsieur de Pourceaugnac!* Comme on y maltraite encore une fois ces entêtés de leur honneur, qui ne veulent pas que Clitandre ou Jupiter viennent empiéter sur le repos de leur toit domestique. *Monsieur de Pourceaugnac* est une farce, à vrai dire! Oui, mais une farce excellente, où le roi lui-même est en scène et rit, de bon cœur, de la sotte vanité du pauvre hère :

SBRIGANI.

Vous regardez mon habit, qui n'est pas fait comme les autres ; mais je suis originaire de Naples, à votre service, et j'ai voulu conserver un peu et la manière de s'habiller et la sincérité de mon pays.

M. DE POURCEAUGNAC.

C'est fort bien fait. Pour moi, j'ai voulu me mettre à la mode de la cour pour la campagne.

SBRIGANI.

Ma foi, cela vous va mieux qu'à tous nos courtisans.

M. DE POURCEAUGNAC.

C'est ce que m'a dit mon tailleur. L'habit est propre et riche, et il fera du bruit ici.

SBRIGANI.

Sans doute. N'irez-vous pas au Louvre?

M. DE POURCEAUGNAC.

Il faudra bien aller faire ma cour.

SBRIGANI.

Le roi sera ravi de vous voir.

Il en est ainsi pendant trois actes; et des chansons, des surprises, des gaietés; un baragouinage adorable, et le malheureux M. de Pourceaugnac, abasourdi de toutes ces rencontres, se demande enfin s'il n'est pas le jouet d'un rêve :

« Je vous laisse entre les mains de monsieur. Des médecins habillés de noir. Dans une chaise. Tâter le pouls. Comme ainsi soit. Il est fou. Deux gros joufflus. Grands chapeaux. *Buon dì, buon dì.* Six pantalons. Ta, ra, ta, ta; ta, ra, ta, ta ; *allegramente, monsu Pourceaugnac.* Apothicaire. Lavement. Prenez, monsieur; prenez, prenez. Il est bénin, bénin, bénin. C'est pour déterger, pour déterger, déterger. *Piglia lo sù, signor monsu; piglia lo, piglia lo sù.* Jamais je n'ai été si soûl de sottises. »

A lire aujourd'hui ces fantaisies et ces caprices; à les relire, on s'étonne encore, et l'on en tire cette conclusion : que rien ne fut jamais plus splendide et plus heureux, non pas même chez les satrapes d'Asie et chez les empereurs de Rome, que ces années 1668 (Louis XIV avait trente ans) à 1673, qui vit apparaître la dernière comédie de Molière, et qui lui-même le vit mourir.

Qui voudra se faire une idée approchante du triomphe éclatant de Mme de Montespan, relira *les Amants magnifiques.* En peu de mots, Molière, en son *avant-propos,* explique ce qu'il a voulu faire :

« Le roi, qui ne veut que des choses extraordinaires dans tout ce qu'il entreprend, s'est proposé de donner à sa cour un divertissement qui fût composé de tous ceux que le théâtre peut fournir; et, pour embrasser cette vaste idée et enchaîner ensemble tant de choses diverses, Sa Majesté a choisi pour sujets deux princes rivaux, qui, dans le champêtre séjour de la vallée de Tempé, où l'on doit célébrer la fête des jeux Pythiens, régalent à l'envi une jeune princesse et sa mère de toutes les galanteries dont ils se peuvent aviser. »

Cette fois, *les Amants magnifiques* vous représentent une de ces comédies à l'usage unique de Versailles, dont la ville entendait parler avec grande faveur, mais dont le spectacle lui était défendu. Il y faut trop de machines, de costumes, de dépenses, de surprises, de danses et de chansons. Molière, en toute hâte, écrivait et composait ces rêveries, non pas sans regretter parfois un peu de cet esprit dépensé en pure perte. En ces tristes instants où le roi s'amuse uniquement pour son plaisir, et non pas pour le nôtre, et dans ce ballet où le roi, sous les traits de Neptune ou d'Apollon, danse à deux reprises, oublieux des vers de *Britannicus*, qu'il a vu représenter il y a deux mois, si l'histoire a beaucoup de choses à noter, le critique en a fort peu qui l'attire. *Les Amants magnifiques*, à l'heure où nous sommes, nous représentent une de ces carcasses du feu d'artifice, quand toute la poudre a brûlé, et que les étoiles se sont perdues dans le nuage. Heureusement qu'il prit une éclatante revanche avec *le Bourgeois gentilhomme.* Il faut convenir que le *bourgeois* est bien maltraité dans toutes ces comédies, et qu'on lui fait payer chèrement sa richesse et son bon sens. Mais patience! l'heure arrive, un peu plus tard, quand disparaîtra ce monde enchanté des grandes dames et des grands seigneurs, en 1789, amènera l'aurore des libertés nouvelles, où le *bourgeois* sera le maître à son tour.

Rendons aussi cette justice à Molière; il se moque à fond de M. Jourdain ; mais quel mépris pour le chevalier Dorante, un escroc, et pour la marquise Dorimène, une coquine. Arrive en même temps Mme Jourdain, la

providence et le châtiment de son mari, qui remet en ordre toute chose, et l'enfant des halles, en ce moment, se retrouve tout entier :

MADAME JOURDAIN.

Ah ! ah ! je trouve ici bonne compagnie, et je vois bien qu'on ne m'y attendait pas. C'est donc pour cette belle affaire-ci, monsieur mon mari, que vous avez eu tant d'empressement à m'envoyer dîner chez ma sœur? Je viens de voir un théâtre là-bas, et je vois ici un banquet à faire noces. Voilà comme vous dépensez votre bien ; et c'est ainsi que vous festinez les dames en mon absence, et que vous leur donnez la musique et la comédie, tandis que vous m'envoyez promener.

Psyché fut un des présents de Molière à l'an de grâce 1671. Il emprunta sa *Psyché* au doux roman que La Fontaine avait emprunté lui-même au conteur Apulée, et, comme il fallait se hâter, et qu'il n'était guère possible, en effet, de ne pas écrire en vers un conte de fées de l'Attique, il advint que Molière appella à son aide le génie et la bonne volonté du grand Corneille. Ainsi, dans une seule œuvre, uniquement consacrée aux loisirs de quelques soirées, vous retrouveriez le nom de quatre



L'Avare et son valet. Composition et dessin de Bertall.

poëtes excellents : Corneille, Molière, La Fontaine... Quinault écrivaient les chansons!

Nous arrivons ainsi, avant d'atteindre au plus haut degré de ce grand génie, à la dernière farce que Molière ait appelée à son aide, à l'instant même où il achève *les Femmes savantes*. *Les Fourberies de Scapin*, plus voisines du tréteau que du théâtre, ont égayé la ville et la cour. Aujourd'hui encore (après deux siècles moins quelques années) nous rions de cette grâce et de cet esprit, dont nos petits-fils riront à leur tour. Quoi de plus beau, savez-vous, que d'être à volonté si leste et si franc, et d'inventer en se jouant des gaietés si plaisantes ! C'est encore, en tout ceci, le triomphe et le bonheur de la jeunesse ; elle règne, elle gouverne, et la terre et le ciel appartiennent au doux sourire. Scapin est un drôle ingénu ; il veut bien servir les passions de son maître, à condition qu'il servira d'abord ses propres vices. Notez bien que cette aimable farce était faite uniquement pour la ville et pour le peuple. Aux bords du Rhin, le roi mariait Monsieur, son frère, à une princesse allemande. Hélas! déjà *Madame* était oubliée. A la même heure, Mlle de La Vallière, ornement de la cour, à qui toutes ces fêtes appartenaient naguère, s'enfermait, pour n'en plus sortir, chez les Carmélites. La princesse était devenue une sainte, et rachetait par un exemple austère les scandales de ses belles années. Mais, quand le prince était absent,

son peuple restait à Molière. Il disait volontiers : « La ville et moi ! » et l'un et l'autre, en attendant le retour du maître, ils s'amusaient d'un bon rire.

LÉANDRE, *à Scapin.*

Oui, coquin, je sais de tes nouvelles, et ta conscience ne te dit que trop ce que c'est.

SCAPIN.

Eh bien, monsieur, puisque vous le voulez, je vous confesse que j'ai bu avec mes amis ce petit quartaut de vin d'Espagne dont on vous fit présent il y a quelques jours, et que c'est moi qui fis une fente au tonneau et répandis de l'eau autour, pour faire croire que le vin s'était échappé.

LÉANDRE.

C'est toi, pendard ! qui m'as bu mon vin d'Espagne et qui as été cause que j'ai tant querellé la servante, croyant que c'était elle qui m'avait fait le tour ?

SCAPIN.

Oui, monsieur. Je vous en demande pardon.



Les premiers interprètes de Molière à son théâtre, etc. 1er rang (*au bas*) : Béjart aîné, Molière, André Hubert ; 2e rang : Pitel-le-Cadet, sieur de Longchamp ; Marie Claveau (Mlle du Croisy) ; 3e rang : François Lenoir, sieur de la Thorilière ; Armande-Elisabeth Béjart (Mlle Molière), L'Espy. Dessin de F. Litz, d'après un album des archives du Théâtre Français.

LÉANDRE.

Je suis bien aise d'apprendre cela. Mais ce n'est pas l'affaire dont il est question maintenant.

SCAPIN.

Ce n'est pas cela, monsieur ?

LÉANDRE.

Non : c'est une autre affaire qui me touche bien plus, et je veux que tu me la dises.

SCAPIN.

Monsieur, je ne me souviens pas d'avoir fait autre chose.

LÉANDRE, *voulant frapper Scapin.*

Tu ne veux pas parler ?

SCAPIN.

Eh !

OCTAVE, *retenant Léandre.*

Tout doux !

SCAPIN.

Oui, monsieur ; il est vrai qu'il y a trois semaines que vous m'envoyâtes porter, le soir, une petite montre à la jeune Egyptienne que vous aimez. Je revins au logis, mes habits tout couverts de boue et le visage plein de

sang, et vous dis que j'avais trouvé des voleurs qui m'avaient bien battu et m'avaient dérobé la montre. C'était moi, monsieur, qui l'avais retenue.

Quand ils s'amusaient ainsi, le poëte et son public ne se doutaient guère que l'heure était proche où il faudrait se séparer. Encore un peu de temps, laissez le roi revenir, laissez-lui commander à Molière une fête dont nous saurons bien tirer cette amusante *Comtesse d'Escarbagnas*. Quelle verve encore et quel mépris répandu sur la province! Il finissait comme il avait commencé. Les souvenirs de sa vie errante lui revenaient en foule, avec cette verve du roman comique. Il faut lire avec soin ces choses excellentes pour savoir à quel point ce grand écrivain savait écrire. Il excelle à trouver le ton, l'accent, la parole et le geste. Il crée une grammaire à part, sitôt qu'il met en scène un nouveau personnage; en prose, en vers, en dialogue, il va tout droit son chemin. Donc, saluez le nouveau chef-d'œuvre! il a nom *les Femmes savantes*. Cette fois encore l'auteur des ***Précieuses ridicules*** revient à ses commencements. Pour *les Femmes savantes*, il retrouvait son ironie ancienne, il revenait sur ses mépris énergiques pour les doigts tachés d'encre; il prenait en pitié le bourgeois, exposé à ces surprises du poëme et du roman. Que de verve et quelles indiscrétions contre ces pécores! la profonde pitié pour la bonne Martine et toutes les bonnes gens de terre à terre!

Appelée à juger cette nouvelle attaque de l'auteur des ***Précieuses ridicules*** contre le faux esprit, la bête noire de ce franc, net et sincère Molière, la cour du grand roi trouva que Molière avait frappé fort. On aimait en ce temps-là les recherches de la métaphysique, de l'esprit, du beau langage; on se passionnait de bonne foi pour la science et pour la philosophie; on suivait Descartes, le nouveau maître, en ses beaux sentiers semés de fleurs et d'étoiles; les femmes, même les plus sensées, étudiaient l'astronomie à leurs moments perdus; et comme enfin ce n'était guère la mode alors de faire métier et marchandise de son style, de son esprit, de sa prose, de ses vers, chacun s'inquiéta de savoir pourquoi Molière, après avoir fait si bonne justice des ***Précieuses***, manifestait contre ***les Femmes savantes*** cette indignation qui semblait presque inutile?

En ce moment (voilà le mystère!) notre poëte écrivait l'histoire des Bélise et des Araminte du siècle suivant, après que Mme de La Fayette et Mme de Sévigné auront jeté, spontanément, leur éclat imprévu sur le grand siècle. Il pressentait la fureur implacable des Trissotins et des Vadius de nos jours; il prenait en pitié le bon sens du père de famille, notre aïeul Chrysale, battu en brèche par les prétentions de sa femme; il se passionnait, en brave homme, pour les douleurs intimes de la jeune Henriette, aimable fille d'un si rare bon sens, forcée de vivre dans les abominables dissensions de la vie littéraire.

Ceci nous explique comment cette comédie des ***Femmes savantes*** est restée pour nous une comédie toute moderne, pendant que des chefs-d'œuvre de la même famille, *Tartuffe* et *le Misanthrope*, ressemblent à ces admirables portraits passés de mode, que les amateurs conservent précieusement dans leur cadre d'or, par le double respect qui est dû à la main d'un ouvrier de génie, au souvenir des ancêtres vénérés.

De toutes les comédies de Molière, la comédie des *Femmes savantes* est peut-être celle qui renferme le plus de rôles excellents et bien joués, et parmi ces rôles excellents celui d'Henriette est, à coup sûr, le rôle le plus charmant qui soit sorti, tout paré de ses grâces naturelles, du cœur et de la tête de Molière. La libre allure de cette jeune fille élevée au milieu des pédants, l'ironie alerte et de bon goût de cette enfant obligée de se défendre contre les vices du bel esprit si difficiles à saisir, et si dangereux, par cela même qu'ils ne sont pas tout à fait des vices; ce petit grain de coquetterie dédaigneuse qui se fait jour à travers les folles prétentions de ces trois ou quatre pédantes sans esprit, sans sagesse et sans cœur; — enfin les dangers courus par cette enfant, les obstacles apportés à cet amour légitime, le caractère ingénu de son père, cette vraie tendresse mêlée de faiblesse et d'enjouement, ce sont là autant de grands motifs pour que nous portions un vif intérêt à cette aimable héroïne d'un drame véritable.

Supposez, en effet, que Molière ait oublié un instant que son génie lui imposait le devoir de corriger les hommes en riant de leurs faiblesses, et vous tombez aussitôt dans les plus profondes noirceurs. Philaminte, Armande, Bélise ne sont plus que d'affreuses mégères, Trissotin et Vadius se conduisent comme les plus vils scélérats; Chrysale, cette faible digue à tant de passions mauvaises, leur abandonne, en toute liberté, le bonheur et l'honorabilité de sa maison; et cette pauvre Henriette, que devient-elle, hélas! indignement sacrifiée à la plus stérile, à la plus honteuse, à la plus injuste, à la plus abominable de toutes les vanités, la vanité du bel esprit?

Au *Malade imaginaire*... arrêtons-nous; tout s'arrête. On était en carnaval. Il fallait plaire encore à la foule et la maintenir au théâtre. Allons! Encore une fois les médecins seront les jouets de Molière. Il les abandonnait volontiers à la publique risée. Il savait par cœur toutes leurs rubriques. Il s'amusait, comme un enfant, de la robe et du bonnet. La Faculté *tout entière* était jugée, et rien ne l'amusait comme un docteur. Et quand les victimes de la comédie en plein sarcasme, avaient tendu un dos complaisant à ces férules, quand M. Purgon, M. Fleurant et le docteur Diafoirus avaient accompli leur tâche avec un sang-froid qui était le succès même, arrivaient, pour plaire au roi : Daphné, Climène et Flore, et Tyrcis et Dorilas, mélange incroyable de toutes les drogues de la médecine et des plus belles fleurs des jardins de Versailles. Dans *le Malade imaginaire*, la cérémonie était double; il y en avait une en l'honneur du roi, l'autre en l'honneur du peuple, à savoir : *la réception du Malade imaginaire*. Cette *réception* est assez peu gaie, isolée de tout le reste; elle n'était pas sans joie et sans plaisir, quand Molière en personne arrivait au bruit des mortiers, aux saluts des apothicaires. Il y avait un moment où le malade, interrogé par tous ces docteurs de fantaisie et ces apothicaires *dansants*, disait : « *Juro*, je le jure... » Hélas! c'était son dernier rire. Un vaisseau se brisa dans sa poitrine en feu... Il était mort! A peine on eut le temps de le porter dans sa maison, qui était située non loin de la fontaine où se voit son image aujourd'hui. Il souffrait depuis longtemps, et l'on dit que cela ne lui déplaisait pas de mettre en scène un bonhomme entouré de médecins et d'apothicaires auxquels il échappe par miracle. Il mourut courageusement entre ces deux sœurs de charité qui logeaient dans sa maison. Il avait cinquante et un ans et quelques jours. En moins de treize années il avait accompli toutes ces merveilles, dont l'homme est tout ensemble la victime et le héros. En si peu de temps qu'il avait à vivre, il avait donné une forme, un nom, une autorité morale, une vie impé-

rissable à tant de héros sortis de son génie : Alceste, Harpagon, Tartuffe et George Dandin ; Henriette, Agnès et Célimène. Il s'était mêlé à tout son siècle, à la ville, à la cour, au roi Louis XIV, au peuple, au monde entier. Quel dessin dans ses images, quelle observation sans égale, et rien que de simple et de vrai, même dans ses bouffonneries! Esprit français, naturel, charmant, heureux de tout, content de peu, sans effort, jamais sans grâce, habile, ingénieux, varié, fécond. De son travail nous ne croyons pas que toute justice lui ait été rendue ; après sa mort il eut à compter avec le curé de sa paroisse, qui ne pouvait oublier que Molière était l'auteur de *Tartuffe*. Et maintenant, chaque année ajoute un rayon, un laurier, une louange à cette heureuse mémoire. Il en faut parler simplement, sans emphase, et se bien garder de ces monotones apothéoses dont le théâtre a le monopole, et qui sont justement réprouvés par la saine critique et par les bons esprits.

JULES JANIN.

FIN.

LES INTERPRÈTES DE MOLIÈRE A LA COMÉDIE-FRANÇAISE.

Est-il besoin de les nommer, auprès des dessins parlants de Bertall, de Lix et de Morin?

Voici d'abord l'ancienne, la première troupe, les élèves et les camarades de Molière lui-même, d'après le magnifique et rare album qu'on a bien voulu nous communiquer à la Comédie-Française : l'auteur du *Malade imaginaire* dans son dernier rôle (1); Elisabeth-Armande Béjart, sa femme, et toute sa dynastie, Louis, Jacques, Anne, Magdeleine, etc., André Hubert, Pitel le Cadet, sieur de Longchamps, le sieur de L'Espy, F. Lenoir, sieur de La Thorillière, Marie Claveau (Mlle du Croisy); auxquels il faut ajouter Brécourt, Beauval et sa femme (la Bourguignon), la Grange et du Croisy, Gros-René-Duparc, la Champmeslé, Baron, etc., — et aussi les plus grands seigneurs de la cour, et même Louis XIV en personne, qui, deux fois en 1664, *dansa un rôle* d'Egyptien dans *le Mariage forcé,* au Louvre et au Palais-Royal.

Madame Molière (on disait alors mademoiselle) jouait parfaitement Elmire, sauf les excès de toilette. Une heure avant la première représentation de *Tartuffe,* son mari, faisant une ronde, entre dans sa loge et la voit parée comme pour une fête. « Que signifie cet ajustement? s'écrie-t-il, ne savez-vous pas que vous êtes indisposée dans la pièce, et qu'Elmire est d'ailleurs une femme sage et modeste? Déshabillez-vous bien vite, et prenez une robe convenable à votre situation et à votre caractère. »

Si Molière faisait encore sa ronde d'auteur, que de falbalas déplacés il enlèverait à nos Elmires, et même à nos Célimènes! On sait qu'Armande était le modèle de cette coquette, comme Molière était celui du *Misanthrope.* Aussi le ménage triomphait-il dans ces deux rôles.

Les sieurs de La Thorillière avaient quitté l'épée pour la batte, avec la permission de Louis XIV. Le père, ancien capitaine de cavalerie, représentait avec un égal succès « les rois et les paysans. » Le fils, élève de Molière, joua d'abord l'Amour dans *Psyché,* puis les tragiques et les jeunes premiers, et enfin les valets et les comiques, où il excella jusqu'à la vieillesse.

Brécourt était le spadassin de la bande. Il avait un duel au moins par semaine. Dans une chasse à Fontainebleau, renversé par un sanglier, il lui planta son épée dans le corps jusqu'à la garde. Louis XIV, témoin de cet exploit, déclara qu'il n'avait jamais vu donner un pareil coup d'estoc. Il créa si merveilleusement le rôle d'Alain dans *l'Ecole des femmes,* que le grand roi s'écria, enthousiasmé : — Cet homme-là ferait rire des pierres!

(1) Les autres rôles créés par Molière sont : Mascarille, Albert, Sganarelle, don Garcie, Arnolphe, Moron, Lyciscas, Alceste, Lycarsis, don Pèdre, Orgon, Sosie, George Dandin, Harpagon, Pourceaugnac, Clitidas, Jourdain, Zéphyre, Scapin et Chrysale.

Beauval (D'afoirus) et la Bourguignon (soubrette) s'étaient mariés à Lyon, malgré l'archevêque, et voici comment : cachés au prône sous la chaire, ils se levèrent à la fin et déclarèrent se prendre pour époux, devant l'Eglise et les fidèles. On leur accorda le lendemain le sacrement « dont ils menaçaient de se passer, » dit M. Taschereau.

Les Béjart fournissaient dix acteurs à la troupe dans tous les rôles. Joseph Béjart était « procureur au Châtelet de Paris » (acte du 27 novembre 1664, à Saint-Germain l'Auxerrois). Béjart aîné boitait d'une jambe sous la livrée, qu'il portait si bien, d'ailleurs, que tous les valets du temps boitaient pour lui ressembler. Il mourut à Amsterdam, « laissant dans sa caisse vingt-quatre mille écus en or. » Le Palais-Royal fit relâche douze jours pour cette perte. On voit que c'était un personnage.

Les sieurs du Croisy et de L'Espy n'étaient pas non plus de petits sires. Tous deux moururent honorés dans leurs terres, à Conflans-Sainte-Honorine et à Vigray, près d'Angers. Le curé de Conflans aimait tellement du Croisy, qu'il dut se faire remplacer, dans sa douleur, au convoi de celui qu'il appelait « son meilleur paroissien! »

L'Espy était frère du célèbre Jodelet, qui nasillait si heureusement ses rôles, comme depuis Baron, l'Anglais Ryan, la Maupin, Samson et Mlle Déjazet. Jodelet offrait, ainsi que Molière et tant d'autres, un exemple de la mélancolie de ceux qui amusent le public. Il demandait un jour à un médecin, sans lui dire son nom, le remède à son incurable tristesse ; — Allez voir Jodelet, lui dit le docteur; il me fit hier mourir de rire. — Grand compliment pour l'acteur, mais triste ordonnance pour le malade : je suis Jodelet lui-même, que vous n'avez pas reconnu, tant il se ressemble peu.

En somme, moitié bohèmes, moitié gens de cour, la troupe de Molière, formée par son génie, « était sans pareille au monde, » disent Segrais et Perrault (1).

Elle était enfin le digne noyau de la Comédie-Française, cette grande institution qui sauverait l'art, — comme les sept justes de Sodome, — si l'art pouvait être sauvé du métier, de la Bourse et des chemins de fer.

Au lieu de sept justes, nous pourrions dire vingt; car, outre l'inimitable REGNIER, dont nous avons donné le portrait, t. XX, p. 120, et qui est auteur et comédien comme Molière, nous comptons par leurs talents, leurs grâces et leurs succès : Mlle DUPONT, le type accompli, jusque dans

(1) Elle justifiait la déclaration du roi, du 24 avril 1641, « *défendant que l'état d'acteur pût être imputé à blâme et préjudiciât à sa réputation dans le commerce public;* » et cette clause du privilége de l'Académie royale de musique (1672) : « *Voulons et nous plaît que tous gentilshommes et demoiselles puissent chanter et jouer auxdites représentations, sans pour ce déroger à leurs noblesse, charges, droits et immunités.* »

sa retraite, des Frosine et des Nicole, et qui semble l'incarnation de la Forest elle-même, cette servante-conseil du génie ; Mlle Augustine Brohan, qui écrirait Cathos et Dorine comme elle sait les dire ; Mme Arnould-Plessy, la grande dame par excellence, et l'Elmire incomparable ; Mlle Favart et Mlle Fix, l'Armande exquise et la jolie Henriette des *Femmes savantes*, Mlle Nathalie, si naturelle et si parfaite dans Madame Jourdain ; Madeleine Brohan, la Célimène triomphante et imperturbable ; Mlle Dubois, l'Agnès dont la finesse égale la naïveté ; Mlle Dinah Félix,



Les interprètes actuels de Molière à la Comédie-Française.
1er rang (*au bas*) : MM. Provost (Arnolphe), Samson (Sganarelle), Geffroy (Clitandre) ; 2e rang : Bressant (don Juan), Got (Trissotin), Delaunay (Horace) ; 3e rang : Mirecourt (Oronte), Coquelin (Scapin), Leroux (marquis).
Dessin de Ed. Morin, d'après les photographies de Carjat, Nadar, Cremière, Bayard et Bertall et Frank.

que Rossini appelle « le sourire de Rachel ; » M. Provost, l'Arnolfe, le Jourdain et l'Harpagon sans rival ;—son fils, élevé à si bonne école, M. Monrose, qui porte noblement un nom illustre ; M. Geffroy, l'élégant Clitandre, l'Alceste convaincu, le comédien-artiste des pieds à la tête ; M. Bressant, le don Juan irrésistible, le marquis enchanteur et enchanté ; M. Leroux, le grand seigneur de race, qui sauve jusqu'aux méchants rôles ; M. Got, le comique savant, le roi des Trissotins ; M. Delaunay, le jeune premier sympathique et entraînant ; M. Mirecourt, l'Oronte excel-

lent du *Misanthrope;* M. Coquelin, le digne élève de Régnier, le Scapin et le Mascarille qui ramène la tradition que Samson allait emporter avec lui, et qui est tout un avenir pour la Comédie-Française, comme Samson y était tout un passé, acclamé si noblement à son dernier jour.

Le souvenir de Molière se conservera, grâce à de tels interprètes, au grand théâtre de la rue de Richelieu, comme on y conserve le fauteuil où il mourut, et qui sert encore à la cérémonie du *Malade imaginaire.*

PITRE-CHEVALIER.

CHRONIQUE DU MOIS.



Salon de 1863. *Bredouille,* tableau de M. Brillouin. Dessin d'Ed. Morin, d'après une photographie de Marlé.

SALON DE 1863.

BREDOUILLE, TABLEAU DE M. BRILLOUIN.

(Extrait des Mémoires d'un chasseur malheureux.)

Voyez-vous ce pauvre chasseur si bien rendu par M. Brillouin, l'heureux émule de M. Meissonnier?

Son fusil déchargé entre les jambes, assis près de son chien qui souligne sa maladresse en la déplorant, cet infortuné voit passer dans son imagination les perdreaux qui ne l'ont pas attendu et les lièvres qui courent encore. En un mot, il est *bredouille!*

Eh bien! ce chasseur, je l'ai connu. Honneur au peintre ingénieux! La ressemblance est frappante. C'est

bien cette maigreur comique, ces grandes jambes capables d'arpenter le monde, et ces bras osseux presque aussi longs que leur arme... inutile!

Mais, hélas! c'est aussi le même guignon. Que de fois j'ai trouvé mon ami Z***, après une journée de marche et de déceptions, entre son chien confus et son devisme humilié, songeant tristement — comme l'excellent chasseur du Salon — aux perdreaux qui ne l'avaient pas attendu et aux lièvres qui couraient encore!

Mais s'il était malheureux en gibier, mon ami était très heureux en aventures.

A défaut de cailles ou de lapins, il rapportait toujours quelque histoire dans sa gibecière.

Voici la dernière qu'il m'a racontée, je lui laisse bénévolement la parole pour le consoler de sa... bredouille.

Je laisse aussi à sa narration son titre :

L'HABIT DU DÉFUNT.

— Je venais de manquer un beau lapin de garenne (tous les récits de Z*** commencent par ces mots: *Je venais de manquer*, etc.), lorsqu'au détour du chemin je rencontrai une paysanne montée sur un âne.

C'était une jeune fille, au jupon court, en cornette blanche, vive comme une bergeronnette, fraîche comme un radis.

L'âne aussi était beau; sa queue allait et venait joyeusement, tandis que ses oreilles faisaient l'éventail. Il se carrait comme s'il eût porté le monde, et quand il saluait de la langue les bouquets de jarosse semés le long du sentier, il montrait des dents ni trop longues, ni trop jaunes — pour un âne.

Derrière suivait un grand levrier.

Je saluai la paysanne : — Bonsoir, mademoiselle, auriez-vous la bonté de m'indiquer la route de Miremont?

Elle allait me répondre, mais l'âne se mit à ruer et à braire absolument comme si ce fût lui que j'eusse interrogé!

La jeune fille en même temps pousse un cri et porte vivement la main sur un panier d'où sort un jeune chat.

D'un bond, il saute par-dessus les oreilles de l'âne et s'enfuit à travers les prés.

L'âne rue, le chien aboie, la jeune fille se lamente : — Ah! mon chat! il est perdu! et marraine qui me l'avait tant recommandé ce matin en me le donnant!

Tout à coup, je pars comme un trait à la poursuite du fuyard, je vais l'atteindre, sa queue est au bout de mes doigts, mais il franchit un ruisseau, grimpe sur un saule, et je tombe au milieu de l'eau, à la grande frayeur des grenouilles qui étaient sorties pour prendre l'air. Me voilà imbibé comme une éponge, séparé de mon fusil et crotté comme mon chien. Je suis furieux, je cherche une pierre, un bâton, mais en me retournant je vois que je suis déjà vengé.

Le chat étourdi avait quitté le saule pour courir de plus belle, comptant sans le grand levrier, qui d'un saut l'attrapa et lui brisa la tête comme un singe brise une noix.

Je ne suis point sanguinaire, mais j'avoue que ce meurtre ne me fut pas désagréable. Je prodiguai même quelques caresses à l'assassin, qui bientôt prit les devants, comme si déjà tous les gendarmes du pays eussent été à ses trousses.

Il ne me restait plus qu'un parti : rejoindre l'âne qui avait repris son trot, et la jeune fille qui riait aux éclats. Mes habits étaient collés sur mes os, ce qui, vu mon extrême maigreur, me donnait la tournure peu gracieuse d'un tuyau de cheminée.

Encore, si je n'eusse été que ridicule, mais je me trouvais très-embarrassé.

En fait d'habits, ma gibecière ne renfermait qu'un paquet de cigares avec une boîte d'allumettes.

La nuit approchait, et, pour surcroît d'infortune, un orage se préparait à l'horizon.

Je priai Geneviève de m'indiquer une auberge.

— Une auberge, répondit la jeune fille, je n'en connais pas à deux lieues à la ronde; mais nous voici au village; tenez, voyez-vous cette maison blanche, c'est celle de ma mère, suivez-moi, nous vous ferons bon feu.

Je me serais volontiers jeté au col de Geneviève, si ma discrétion et mon accoutrement l'eussent permis.

Ainsi, Geneviève me présenta à sa mère et lui raconta la scène du ruisseau.

La bonne femme quitta son rouet, ouvrit une vaste armoire et m'offrit un paquet de hardes soigneusement pliées, en me disant :

— Voici, monsieur le voyageur, des effets qui vous seront bien utiles; ce sont les habits de mon pauvre défunt (que le bon Dieu ait son âme)! ils sont tout neufs et bien chauds. Le pauvre cher homme ne les a mis qu'une fois. Robert, le maréchal ferrant, a voulu m'en donner deux écus et trois *poignères* de blé, mais, moi, je n'ai pas voulu m'en séparer.

Je me hâtai de passer dans le *fournil* pour endosser mes nouveaux habits, qui étaient d'un beau velours vert-bouteille, constellé de larges boutons de cuivre.

Quand je reparus, la veuve se mit à sangloter, tant je lui rappelais son *cher homme*. J'avais ses yeux, son nez, sa bouche et sa tournure. Je fus très-sensible à ces louanges, mais plus encore à l'invitation que me fit Geneviève de me mettre à table.

Après un repas d'une frugalité champêtre, la veuve me présenta une belle tasse bleue, et Geneviève alla chercher Martrille; Martrille était une chèvre douce comme un agneau et plus blanche que son lait.

Elle se laissa traire sans bouger, et je vidai deux fois ma tasse.

Les deux femmes prirent leurs quenouilles, j'allumai un cigare, et nous parlâmes de défunt Thomas, dont la mort faisait un si grand vide dans la maison.

— Mais Geneviève se mariera bientôt, dis-je à la veuve, et vous serez moins isolée.

Ici la jeune fille rougit et laissa tomber son fuseau, qu'elle ramassa lentement.

— Elle serait déjà mariée, reprit la veuve, mais le bruit court dans le village que mon défunt *revient*, et Jean Poreau, le prétendu de Geneviève, a dit qu'il n'épouserait jamais la fille d'un *revenant*.

— Monsieur Jean Poreau a diablement tort.

— C'est bien ce que lui dit le gros Ricard, continua la veuve; mais le gros Ricard a été matelot et a longtemps voyagé aux îles, d'où il est revenu avec un bel oiseau tout vert qui parle comme un chrétien. Ce n'est pas comme Jean Poreau, qui s'est coupé le pouce, un dimanche, pendant les vêpres, *pour éviter le sort*.

— Pauvre Thomas! soupira la veuve en tirant son mouchoir de coton bleu. Je ne puis pas croire qu'il revient; car je l'aurais bien vu, moi, sa vieille Jane, et il m'aurait parlé, bien sûr. Et cependant, ajouta-t-elle en promenant autour de la chambre un regard inquiet, il se fait dans cette maison des bruits bien singuliers! Que la volonté de Dieu soit faite! Et elle se signa deux fois.

L'orage venait d'éclater. Le vent gémit dans la haute cheminée; le tonnerre gronda, et l'on vit, à travers les

vitres, les arbres du jardin se pencher les uns sur les autres, comme des fantômes qui se parleraient à l'oreille.

Geneviève alluma un cierge bénit, et, trompée par la lumière, qu'elle prit sans doute pour le lever du jour, une fauvette laissa tomber du haut de sa cage sa chanson mélancolique.

Quand l'orage se fut un peu calmé, je suivis la mère de Geneviève dans la chambre du premier étage; mais, en face de ce lit où elle avait vu mourir son mari, la veuve ne put retenir ses larmes et me laissa bientôt seul.

J'étais couché depuis une heure, et j'allais m'endormir, quand tout à coup j'entendis dans la ruelle des plaintes étranges; puis aux soupirs succéda un bruit pareil au râle d'un mourant.

— Cher défunt, m'écriai-je avec une bravoure un peu feinte, tu m'en veux peut-être d'avoir mis tes habits. J'ai eu tort, je l'avoue; ce costume n'a pas été fait pour moi. Mais j'en ai eu grand soin, je t'assure, et demain je le rendrai à ta digne veuve, après l'avoir bien brossé moi-même.

A peine avais-je prononcé ce discours fanfaron, que le bruit recommença, mais plus voisin, plus accentué, plus terrible, et j'aperçus au pied du lit deux grands yeux ronds braqués sur moi.

Au dehors le tonnerre grondait toujours et la pluie tombait par torrents.

Tout à coup un éclair illumina la chambre. Je regardai instinctivement vers la fenêtre, et je vis un objet qui me fit frissonner :

C'était un cheval gigantesque qui courait dans les airs; le vent soulevait sa crinière, et sa queue semblait balayer les nuages.

Trois fois l'éclair jaillit des nuées, trois fois je vis passer ce cheval mystérieux.

Au pied du lit les yeux brillaient toujours, et dans la ruelle les soupirs devenaient effrayants.

Enfin un nouvel éclair sillonna le ciel; j'aperçus encore le cheval, ou plutôt sa tête et sa queue, qui seules bondissaient dans l'espace; le corps avait disparu. C'était horrible. Le bruit de la ruelle approchait de plus en plus, et derrière mon chevet j'entendis tout à coup une voix rauque qui dit : — C'est moi !...

J'eus peur; mais bientôt un sentiment de honte et de colère s'empara de moi. Je me glissai doucement dans la ruelle ; j'écoutai le bruit, j'aventurai ma main, je rencontrai un trou et je saisis... des cornes !

— C'est moi ! répéta en même temps la voix rauque.

Je poussai un grand cri et je tombai presque inanimé.

La veuve, qui m'avait entendu, se leva et courut réveiller les voisins. Après s'être armés de faux, de fourches et de fusils, ils pénétrèrent dans ma chambre et me trouvèrent tenant d'une main crispée... qui ? le diable ou le revenant ? Non ; la chèvre Martrille !

Logée au-dessous de ma chambre, elle était montée sur des bûches, et ma main s'était égarée dans une soupape.

Cette découverte me rassura.

— Mais le cheval, m'écriai-je tout à coup en sentant renaître ma frayeur, qu'est-il devenu ?

— Vous êtes bien honnête, me répondit un homme, qui était le maréchal ferrant; l'orage l'a brisé ; il ne reste plus de ma belle enseigne que la tête et la queue.

En même temps je vis miroiter au pied du lit les deux boutons de cuivre de l'habit de velours. C'étaient les grands yeux ronds qui m'avaient tant effrayé.

J'allais congédier mes libérateurs villageois, quand ces mots retentirent dans la chambre : « C'est moi ! c'est moi ! »

— Tiens ! s'écria tout le monde, le perroquet du gros Ricard ! Il s'est donc échappé ?

C'était en effet le bel oiseau tout vert qui parlait comme un chrétien.

Le lendemain, mes habits étaient secs, et je rendis à la veuve ceux du défunt, après les avoir, selon ma promesse, bien brossés moi-même.

Encore cette fois, comme toutes les fois, je rentrai bredouille; mais j'eus le plaisir d'apprendre que, devenu plus brave depuis ma découverte, Jean Poreau avait épousé la belle Geneviève.

Telle fut la dernière histoire de mon chasseur, l'ami Z***. Ne vaut-elle pas un lièvre... et même un faisan ?

Elle ne vaut pas, toutefois, le tableau de M. Brillouin. Allez le voir au Salon, ainsi que sa *Jeune malade* et son *Portrait de l'hôte*, trois bijoux d'esprit, de patience, de lumière et de couleur, d'ensemble et de détails.

M. Brillouin, si justement à la mode en Belgique, et qui va demain l'être en France, chasse sur les terres de Gérard Dow, de Gabriel Metzu, de Teniers, — et c'est un chasseur qui ne revient pas bredouille.

FULBERT-DUMONTEILH.

M. OCTAVE FEUILLET.

En attendant que nous donnions *à nos lecteurs* les portraits des deux derniers *élus* de l'Académie française : MM. de Carné et Dufaure, aux places de MM. Biot et Pasquier (perspective de deux graves discours politiques, — hélas ! — au lieu du charmant discours que nous eût fait Jules Janin, l'historien de notre MOLIÈRE, au tournant de cette page, — le maître qui a failli passer hier au fauteuil, et qui y passera demain, à coup sûr), nous donnons *à nos lectrices* le portrait du dernier *reçu* au temple des Quarante, de M. Octave Feuillet, l'écrivain qu'elles savent par cœur, depuis *Bella* et *le Village* jusqu'au *Jeune homme pauvre* et à *Sibylle*.

Ces bijoux de sentiment, d'observation, d'intérêt, de patience et de moralité, nous dispensent d'étudier leur auteur, comme l'objectif magique de Carjat et le fidèle crayon de Morin nous interdisent de tracer sa physionomie, — calme et douce, fine et nerveuse, tendre et aristocratique, à l'égal de son talent. Placez cette image dans votre galerie intime. L'artisan, nous l'espérons, se fera bientôt connaître, ici même, à son œuvre.

Nous ne pouvons nous refuser, cependant, à citer les éloges savants et délicats que M. Vitet a décernés au roman en général, — tel que nous l'entendons ici, — et à M. Feuillet en particulier, qui joint glorieusement l'exemple au précepte.

Autant que personne, le directeur de l'Académie française admire les créations vraiment nouvelles, qui de nos jours ont enrichi ce genre de littérature, si modeste autrefois, aujourd'hui si puissant. M. Vitet accepte ses conquêtes ; il reconnaît que, les domaines jusque-là réservés de la poésie, du drame, de l'histoire, de la philosophie, le roman en a franchi les frontières, souvent avec bonheur, parfois avec génie.

« Mais les vrais conquérants, ajoute-t-il, sont ceux qui se modèrent, je voudrais donc que le roman, dans l'intérêt de sa gloire, et même aussi de nos plaisirs, fût un peu moins ambitieux.

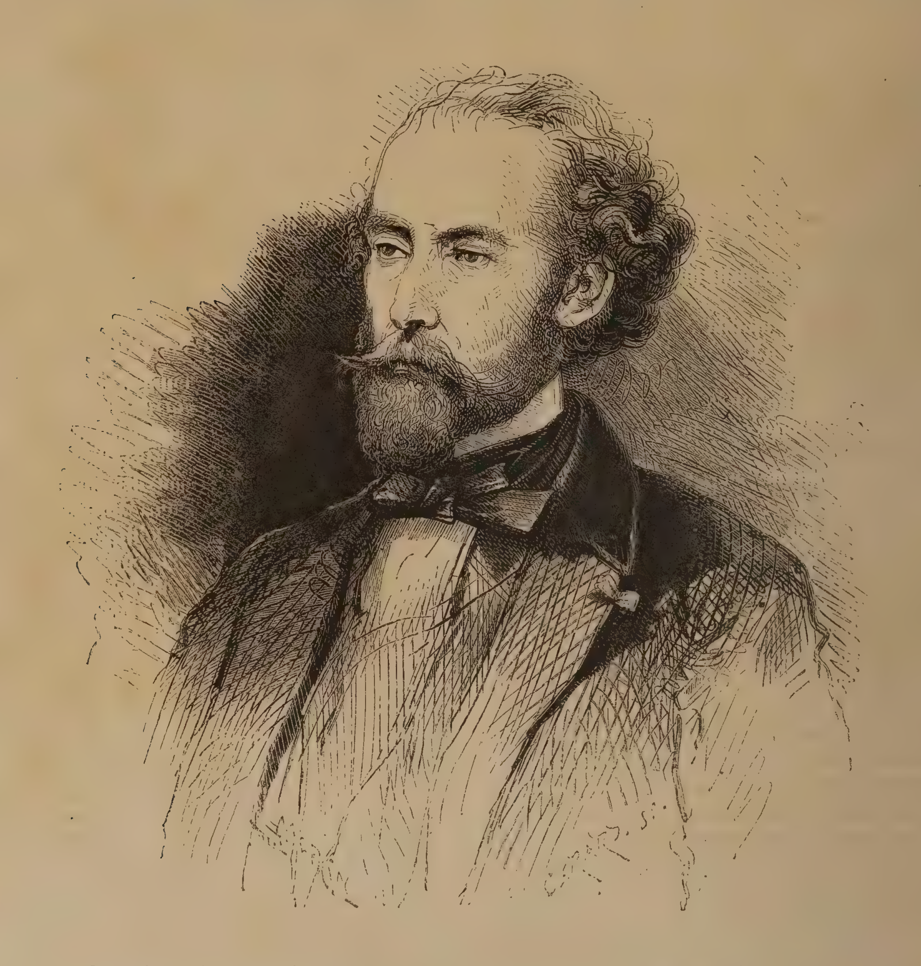
« Savez-vous, sans compter beaucoup d'autres raisons,

ce qui, pour moi, fait que *Gil Blas* est un chef-d'œuvre complet? C'est qu'il consent de bonne grâce à n'être qu'un roman, à nous donner sans fatigue le spectacle de la vie humaine. »

Ainsi de M. Octave Feuillet. Dans la fiction romanesque, son ambition se borne à charmer ses lecteurs, sans se donner souci de réformer le monde et sans faire le procès à personne, pas même à la société.

Toutefois, à vingt ans, le roman n'était pas le rêve de l'auteur de *Sibylle*, c'était du drame qu'il était épris. A peine échappé du collége, un soir, presque en cachette, il avait vu représenter son premier ouvrage. Comme Scribe, son prédécesseur il faisait résistance à endosser la robe d'avocat ; il avait même ardeur au théâtre, même tiédeur au palais. Mais, plus heureux que Scribe, c'était devant un père que le jeune Feuillet plaidait pour sa vocation, un père tendrement aimé et doucement sévère, qui ne combattait ses désirs que pour mieux le contraindre à lui prouver sa constance, et qui allait être bientôt le confident heureux et le juge éclairé de ses travaux et de ses succès

« Pardonnez-moi, monsieur, de réveiller ces souvenirs, a dit M. Vitet à son collègue au milieu des bravos. Les affections de la famille, les joies intimes du foyer font partie de vôtre talent : ce serait un oubli sans excuse, quand on doit parler de vos œuvres, que d'omettre les



Portrait de M. Octave Feuillet. Dessin d'Ed. Morin, d'après la photographie de Carjat.

leçons pratiques reçues par vous dès votre enfance. »

Comparant l'auteur du *Jeune homme pauvre* à Alfred de Musset, le directeur de l'Académie a rendu justice à l'admirable *Spectacle dans un fauteuil*, « à ces causeries délicates, capricieuses, attachantes, où se mêlent, à force d'art, les qualités les plus opposées, le fini de la miniature et le négligé du croquis. » La touche de M. Feuillet est moins ferme, le trait moins assuré, la note plus rare où se trahit le grand poëte ; mais, en revanche, quel parfum plus salubre, quelle atmosphère nouvelle, quel calme et quelle sérénité! Plus de froide ironie, plus de mots desséchants, plus d'images suspectes : le licencieux et le sceptique ont à la fois disparu.

« Mais je m'arrête, a dit galamment M. Vitet, je suis devant un auditoire qui vous sait par cœur, qui a joué toutes vos comédies de salon, et qui serait tenté de me donner la réplique, si je citais quelque fragment de *la Crise*, de *la Clef d'or*, de *l'Ermitage*, du *Cheveu blanc*, de *Rédemption*, de *la Partie de dames*, du *Village*, de *l'Urne* ou du *Fruit défendu*. Je n'y pourrais, d'ailleurs, faire un choix, sans qu'il me parût injuste. La dernière de vos œuvres qu'on regarde est toujours celle qu'on croit aimer le plus. »

Terminons avec M. Vitet par le juste éloge de la moralité des *Scènes et Proverbes*, comme des *Romans* de l'auteur de *Sibylle*. On sent toujours qu'entre le bien et

le mal, hésiter lui est impossible ; l'un lui tient au cœur, l'autre le révolte trop. Il se moque de nos travers, mais pour nous corriger en nous divertissant ; ses personnages se prennent corps à corps avec les préjugés, les faiblesses, les lâchetés du monde ! Comme ils font justice de la fausse sagesse et du respect humain ! Toujours, bien entendu, sans paraître y toucher, sans harangue et sans homélie ; en quelques mots qui portent coup, souvent mieux que le meilleur sermon. Il fait pénétrer la morale jusque dans les boudoirs, il l'incruste même dans les bijoux. Il n'est pas jusqu'aux choses saintes qui ne reçoivent ainsi, en passant, le secours imprévu d'un mot heureux, d'une réponse habile, quelquefois même d'un sourire opportun.

Et la grande institution du mariage, qui la défend mieux que M. Feuillet ? S'il reste encore de mauvais ménages, la faute n'en est certes pas à lui. Il fait la leçon, même aux femmes ; il la fait surtout aux maris, aux maris négligents ou distraits. Il leur enseigne l'art de se faire attentifs, pour s'éviter la peine de devenir jaloux.

Il opère un miracle édifiant, en mettant les rieurs du côté des bons ménages. « Aussi, lui a dit M. Vitet, quels trésors de reconnaissance vous avez amassés ! On dit qu'un jour l'auteur de *Malvina* reçut de la main d'une mère ces mots pleins d'émotion : « Merci, monsieur, je vous « dois ma fille ; votre vaudeville lui a rendu la raison. » Que de confidences de ce genre vous auriez droit à recevoir ! Si la gratitude conjugale écrit aussi de tels billets, vous devez en être accablé ! »

PITRE-CHEVALIER.

QUINZE JOURS EN POLOGNE.

A M. PITRE-CHEVALIER.

Cher ami,

Il me semble vous voir le lorgnon sur le nez, cherchant à me découvrir, soit aux tableaux vivants de l'hôtel Mayendorf, soit aux courses de Vincennes et de Longchamps. Peine inutile ! Je me promène sur les bords de la Vistule. Je suis en pleine Pologne, où ma jumelle est braquée sur un spectacle qui vaut bien les diamants de Mme X***, et j'assiste en personne à ces héroïques *steeple-chases* que vous contemplez des hauteurs de la *Patrie* ou du *Constitutionnel*.

Je préfère ma tribune à vos loges.

Je n'ai ici aucun commandement, aucune mission : je ne suis ni un insurgé ni un diplomate, mais tout simplement un curieux. Cette lettre est une impression de voyage — et rien de plus.

Vous savez d'ailleurs que j'ai deux cousines ; l'une Russe, l'autre Polonaise ; toutes les deux également bonnes et charmantes.

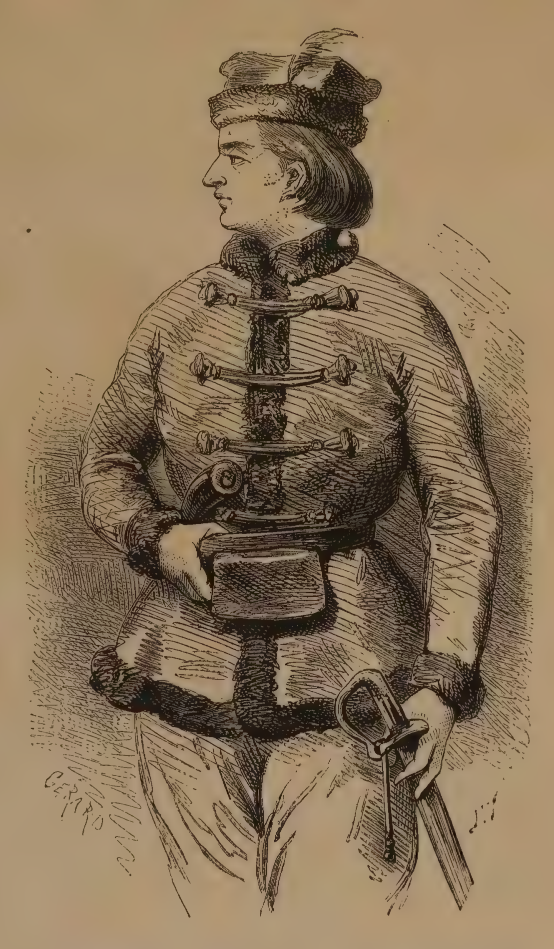
Ma lettre est donc celle d'un homme qui compte dans sa famille et qui porte dans son cœur un *off* moscovite et un *ki* varsovien.

Il était environ onze heures du soir quand j'arrivai au camp de Sosnovoka. Un jeune soldat, presque un enfant, m'indiqua une petite maison composée seulement d'un rez-de-chaussée ; c'était le quartier général du dictateur Langiewicz.

La porte de la cour, — détail caractéristique qui vous rappellera la Vendée, — était barrée par une faux en travers et gardée par deux faucheurs. Devant la maison, cent cinquante hommes de l'état-major veillaient autour des feux. Tout à coup, sur l'ordre d'un officier, la faux s'abaissa et j'entrai avec émotion dans cette humble demeure qui semblait contenir les destinées de la Pologne.

Dans le vestibule, une douzaine de soldats dormaient, leurs armes à la main. C'étaient les ordonnances.

Une première salle était remplie d'officiers au costume pittoresque, au visage calme et résolu, qui s'entretenaient à voix basse ou dormaient sur la paille. Plus loin, Bentkowski et Jezoranski, aujourd'hui illustres dans les annales de l'insurrection, consultaient une carte du pays ; et le secrétaire de Langiewicz écrivait des ordres, la carabine en bandoulière et le revolver à la ceinture.



Mlle Postowoitjow, d'après nature. Croquis de Lallemand. Dessin de J. Worms.

Généraux, colonels, officiers de l'état-major, tous portaient des brassards tricolores, et leurs kouféderaka, ou bonnets carrés, étaient surmontés de plumes de cygne, d'aigle ou de héron.

Outre les revolvers, les poignards et les sabres, quelques-uns avaient au flanc des armes orientales qui complétaient le cachet d'originalité.

Dans tous les coins on voyait des groupes de faux et de carabines, et pour tout ornement un petit tableau à fond d'or, représentant la Vierge, patrone des Polonais.

Au bout d'un quart d'heure, je fus admis près de Langiewicz, qui m'accueillit avec une parfaite affabilité.

Malheureusement son audience ne dura que quelques minutes.

Né d'une pauvre famille de Posnanie, le chef polonais fut dès l'enfance livré à ses propres ressources, et plus d'une fois il dut renoncer à son repas pour se procurer des livres. Officier d'artillerie prussienne, il émigra en Sicile et combattit avec Garibaldi sur le Volturne. Après cette expédition il rentra à Paris, professa à l'Ecole militaire polonaise, et passa un an à Gênes, d'où il partit en 1862 pour son pays.

Langiewicz est de petite taille ; il a les épaules larges, la figure ronde, les cheveux noirs, les moustaches longues, le regard perçant. Son costume était fort simple. Le général portait une tunique en drap gris sombre, bordée de laine noire, avec brandebourgs de la même couleur, un bonnet carré surmonté d'une aigrette blanche, une écharpe rouge et bleue.

En quittant le dictateur, je me croisai avec un officier dont le costume et la figure singulièrement énergique fixèrent mon attention. Sur sa blouse, en drap gris sombre comme son pantalon, était cousue une grande croix blanche. Cet officier était un Français, M. de Rochebrune, commandant des *zouaves de la Mort*, ancien sous-lieutenant en Italie.

Un autre Français, une autre célébrité que j'ai vue au camp de Langiewicz, c'est le jeune Déodat Lejars, le brave de Kamierz, aujourd'hui prisonnier des Russes. Lui aussi est un ancien sous-officier de zouaves qui a fait les campagnes de Kabylie, d'Italie et du Maroc. On m'a raconté qu'à Kamierz, Déodat Lejars voulut se borner, pendant toute la bataille, au rôle de franc tireur. Ses volontaires, abrités derrière un buisson et préposés au chargement de ses armes, étaient constamment occupés à les lui passer. Il ne leur rendait une carabine que pour en recevoir une nouvelle. Après avoir mis ainsi hors de combat plus de soixante Russes, il reçut lui-même une balle dans la cuisse, et cette blessure nécessita l'amputation. Quelques instants après, les Russes le trouvaient étendu dans un fossé ; le lendemain, il était présenté au prince Witgenstein, qui l'accueillit avec bonté malgré les terribles pertes qu'il devait à ses coups de feu.

Je vous parlerais bien encore d'un Anglais, aussi vaillant qu'excentrique et millionnaire, qui fait merveille parmi les insurgés ; d'un Persan somptueux, qui envoie des balles aux Russes de sa carabine ornée de pierreries.

Mais j'ai hâte d'arriver au plus curieux personnage de l'insurrection, à l'héroïque et charmante demoiselle Henriette Postowotjow, dont le nom est déjà si populaire malgré ses quatre *o* et ses sept consonnes, dont deux doubles.

Elle est âgée de dix-huit ans et née à Wierzchowiska (gouvernement de Dublin). C'est la fille du général russe Théophile Postowotjow, mort il y a cinq ans.

Sa mère, née Kossakawska (encore un nom hérissé de consonnes barbares), et dont le père a été major polonais, habite une propriété aux environs de Turowice. Il y a deux ans que Mlle Henriette Postowotjow fut arrêtée pour des démonstrations hostiles au gouvernement russe et conduite à Zytomir. Après dix mois de captivité, elle réussit à s'échapper en Moldavie. Au moment de l'insurrection polonaise, elle quitta Bukarest et partit pour Szydlomine, où se trouvait Langiewicz. Mais, s'étant aventurée sur le territoire russe, elle fut reprise, dirigée sur Zamoscz, puis au couvent de Kiew où elle devait être reléguée. (Née dans la religion orthodoxe grecque, Mlle Postowotjow s'était faite catholique.) C'est pendant cette marche que, le 24 janvier, elle fut délivrée en route par une bande d'insurgés, qui l'amenèrent à Langiewicz. On raconte que l'officier russe qui conduisait la jolie prisonnière à Kiew se trouvait être son fiancé. Son devoir était de la livrer à tout prix à ses chefs, mais le cœur l'emporta sur la discipline, et l'amoureux, dit-on, chercha une déroute qui valut la liberté à Henriette.

Puisse-t-elle bientôt, et en des temps meilleurs, reconnaître ce dévouement, et ne pas imiter la célèbre Emilie de Plater qui, demandée en mariage par un général russe, répondit : « Non, je suis Polonaise. »

Vous vous la rappelez, cher ami, cette autre héroïne de 1831 ? Quand la révolution éclata, elle réunit six cents hommes, et conçut le projet hardi de surprendre la forteresse de Dunnabourg en transportant l'insurrection dans la Russie blanche. Nommée capitaine du régiment de Lithuanie, elle défendit la position de Kowno le sabre à la main et se fraya un passage à travers les Cosaques. Mlle de Plater avait à ses côtés une dame de compagnie, Mme de Razenowicz, qui remplissait les fonctions d'adjudant. Mais revenons à la jeune héroïne de la Skala.

Ce fut elle qui, sur la recommandation de Langiewicz, devint mon cicerone à travers le camp de Sasnovoka, dont elle me fit les honneurs avec une grâce parfaite.

Charmante plutôt que belle, elle portait une plisse noire avec un koufederaka rouge, orné d'une simple plume de cygne ; comme tous les insurgés, elle avait des bottes molles, et comme les officiers de l'état-major, un brassard aux trois couleurs. Elle appuyait la main sur un léger sabre de cavalerie, et je vis briller à sa ceinture un poignard entre deux revolvers. Elle a le profil antique, le type napoléonien, le regard superbe et le plus doux des sourires.

Elle parle avec une grande facilité un français très-pur. Vous ne sauriez vous imaginer, cher ami, jusqu'à quel point l'armée l'aime et la vénère. Sur notre passage, les soldats s'écartaient et ôtaient leurs bonnets carrés avec un respect religieux. J'ai appris d'eux que la vaillante amazone se transformait parfois en sœur de charité pour soigner les malades. Son patriotisme lui vient de sa foi, et comme je m'écriais au récit de tant de fatigues :

— Mais où donc pouvez-vous puiser cette force et ce courage ?

— Là, me répondit-elle simplement en désignant la croix qui pendait à son cou.

Vous le savez, d'ailleurs (encore un rapport avec votre Bretagne et votre Vendée), c'est au nom de Jésus et de Marie que les Polonais marchent au combat, et l'insurrection a été placée sous l'invocation de la sainte Vierge, reine de Pologne. Comme dans votre fidèle et religieuse province, une croix s'élève à tous les carrefours des forêts polonaises. C'est aux pieds de ces croix que les blessés rebelles se font porter ou se traînent eux-mêmes pour y rendre leur dernier soupir (1).

Le soldat russe, je me hâte de le dire, se montre tout aussi fervent dans sa religion. Rien n'est plus touchant que de voir le Cosaque, frappé à mort, tirer son petit Saint-Nicolas de sa tunique, l'essuyer de sa salive, le polir avec la main, l'embrasser et mourir. Vous vous rappelez sans doute qu'en Crimée les cadavres des Russes portaient tous au cou un petit médaillon rempli de terre. Cette terre avait été recueillie au moment du départ sur le seuil de la chaumière qui est toujours sacré.

(1) Voyez notre gravure ci-dessous, d'après le dessin de M. Lallemand, fait sur place et d'après nature, dans ses moindres détails : paysage, calvaire, arbres, attelage, blessé, costumes, etc. (*Note de la Rédaction.*)

Quel malheur que deux nations aussi croyantes ne puissent s'entendre en respectant leur foi respective !

L'exaltation du sentiment religieux n'est pas le seul point de ressemblance entre le Russe et le Polonais. En Russie, comme en Pologne, la femme se distingue par ses instincts virils et son humeur guerrière.

Ce qui ne s'est jamais vu ailleurs, quatre femmes, quatre impératrices, se sont succédé sur le trône des czars.

Sous Catherine II, la princesse Daschkow, cette *Tomiris parlant français*, comme disait Voltaire, était à la fois le *directeur* de l'Académie des sciences et le *président* de l'Académie russe. La comtesse Iwan Soltikow se distingua plus d'une fois sur le champ de bataille. Mme Mellin, *colonnelle* du régiment de Tobolsk, le commandait avec une hauteur vraiment martiale, recevait les rapports à sa toilette, et faisait monter la garde à Narva.

Dans l'expédition contre les Turcs, l'armée russe comptait plus de cinquante femmes dans ses rangs. Ce fut dans cette même campagne que périt glorieusement la belle Edvige Niévelinski, et que la *capitaine* Alexandra Nariskin se rendit célèbre.

Que cependant la gloire de ces nouvelles amazones n'empêche pas nos Françaises de dormir ! S'il est beau de présider des Académies, de diriger des ministères et de commander des escadrons, il est bien plus beau de tricoter les bas et de former le cœur de ses enfants ! *Domum mansit, lanam fecit*. Je préfère la quenouille de Lucrèce à son poignard.

Deux jours après mon entrevue avec Mlle Postowotjow, j'appris sa déroute et son internement en Autriche. La semaine suivante, je lui adressai pour consolation et pour adieu les vers que venaient de vous inspirer, cher ami, ces trois lignes d'un journal russe : « Quand on surprit la jeune aide de camp de Langiewicz, elle chantait la chanson, si célèbre en Pologne, de *la Mariée de Varsovie*. Elle s'échappa, le sabre au vent, en achevant le dernier couplet. » Je lui annonçai que vos strophes notées en air de valse par un très-habile compositeur, et chantées par l'admirable Trebelli, avec accompagnement du violoncelle de Stewerth et du piano de Braga, avaient eu un succès d'actualité dans les salons de Paris, et que notre nouvelle Alboni des Italiens les avait emportés à Londres pour en régaler, au Queen's-Theater, les Anglais fanatiques de l'héroïne polonaise.

J'ai su depuis que Mlle Postowotjow les chantait elle-même, avec un triple plaisir de femme, d'artiste et de guerrière.

LA CHANSON DE LA MARIÉE DE VARSOVIE.

« Margarita, dont le front penche
Aux premiers rayons du matin,
Laisse choir sa couronne blanche
Sur le blanc tapis du festin.
— Fleurs de noce, allez à mon père !
Mais le père, les yeux en pleurs,
Refuse la couronne amère...
L'espoir n'était plus dans les fleurs.

« Margarita, dont le front rêve
Aux pâles rayons du matin,
Reprend sa couronne et se lève
Comptant les hôtes du festin.
— Mon bouquet de noce à ma mère !
Mais la mère, les yeux en pleurs,
Repousse la couronne amère...
L'espoir n'était plus dans les fleurs.

« Margarita, dont l'œil s'enflamme
Aux rayons levants du matin,
Laisse errer ses fleurs et son âme
Sur le cercle ému du festin.
— Ma couronne à celui que j'aime !
Et, tremblant de la laisser choir,
L'époux vient la chercher lui-même...
Les fleurs étaient pleines d'espoir. »

Ainsi chantait la jeune fille
Au camp du héros polonais...
Le Russe accourt, et le fer brille.
Adieu, Pologne, et pour jamais !
Mais l'alerte et brave amazone,
Sabre en main, ferme sur l'arçon,
S'échappe en sauvant sa couronne
Et poursuit encor sa chanson :

« A la Pologne menacée
Ma vie a donné son matin ;
Au malheur je suis fiancée
Et la bataille est mon festin.
Mon bouquet de noce est mon glaive,
Le sort aujourd'hui le fait choir...
Mais demain le sort le relève,
Radieux d'immortel espoir... »

P. S. A propos des Anglais, on m'annonce qu'une légion de ces aimables insulaires vient de partir de Londres et va passer le Rhin pour solliciter la main de Mlle Postowotjow. On m'a dit aussi que quelques Grecs enthousiastes ont parlé de lui offrir la couronne d'Athènes.

Voilà, mon cher ami, ce que j'avais à vous dire ; Dieu veuille que vous en soyez tous contents, vous d'abord, puis nos lecteurs, le ministère, ma cousine en *off* et ma cousine en *ki !*

UN TOURISTE.

Avril 1863.

LES PONTS DE BORDEAUX.—NOTE RECTIFICATIVE.

Fils et petit-fils des habiles constructeurs du beau pont de pierre de Bordeaux, ingénieur si distingué lui-même à Versailles, M. Billaudel nous fait l'honneur de nous adresser la rectification de quelques erreurs dans notre article de février dernier. Devant une telle compétence, nous ne pouvons que nous incliner et citer, en engageant les auteurs de nos premiers renseignements à faire comme nous :

Le pont de pierre a coûté non pas 20 millions, mais 6,500,000 francs, et n'est donc pas plus cher que le pont de tôle, dont il a deux fois la largeur. En défalquant les suspensions de travaux, de 1810 à 1821, on trouve qu'il a été exécuté en trente mois. Il a treize fois le poids de son voisin, ce qui peut lui valoir treize fois sa résistance. « Il est prêt à en accepter le défi, dit spirituellement M. Billaudel, et il ressemble au pont du Saint-Esprit qui, âgé de cinq cent soixante-dix huit ans, possède encore toute la vigueur de la jeunesse, au lieu de se disposer à devenir *une ruine pittoresque*, en l'honneur de ses gracieux confrères de tôle. »

Qu'est-ce que cela prouve, s'il vous plaît ? — Que nos ingénieurs de 1819 savaient construire aussi vite et aussi sagement que ceux d'aujourd'hui (1) des monuments

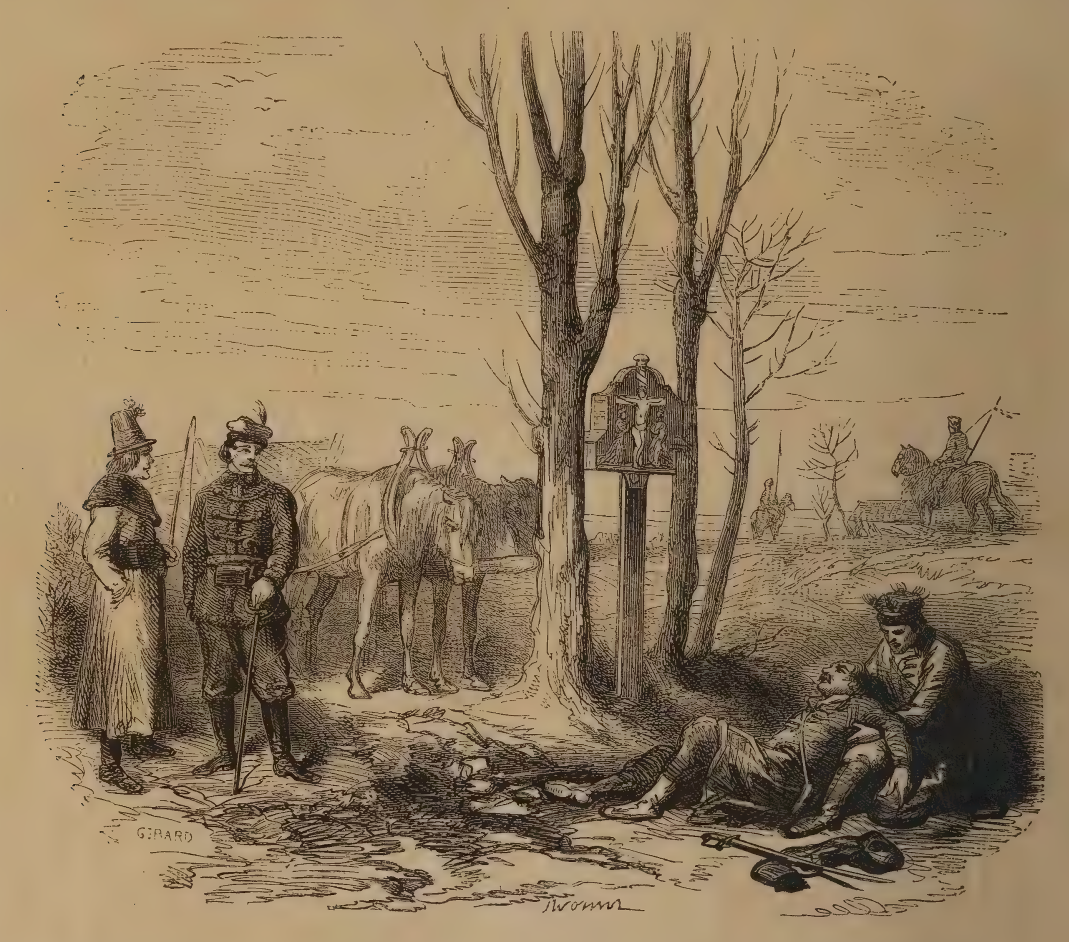
(1) Il faut ajouter : aussi vaillamment, car, — outre les nombreux progrès de construction inaugurés à Bordeaux, en 1820, par M. Billaudel, il y mit en œuvre, le premier, la cloche à plongeur, en descendant avant les ouvriers sous cette cloche au plus profond de la rivière. Archimède n'eût pas mieux trouvé. Le grand Condé n'eût pas mieux fait.

grandioses et durables; qu'il ne faut pas faire battre entre eux les ponts de pierre et les ponts de fer; que M. Billaudel a plus de science et autant d'esprit que nos premiers correspondants. Nous n'avons jamais voulu dire le contraire.

Ajoutons, pour satisfaire à la modestie d'un vrai mérite, que M. Surell, directeur des lignes du Midi, s'est borné à approuver et à contre-signer les plans des ingénieurs — cités par nous — du nouveau pont de fer de Bordeaux. P. CH.

Mme OSCAR COMETTANT.

Mme Oscar Comettant a donné le 30 avril, dans la salle Herz, le concert le plus magnifique, le plus applaudi et le plus mémorable de la saison. La gracieuse cantatrice s'était assuré le concours de MM. Tamberlick, Bonnehée, Alard, Félix Godefroid, Léon Jacquard et Diémer. On a entendu également toute la phalange des illustres pianistes, exécutant *l'Hexaméron*, grande fantaisie composée par Chopin, Czerny, H. Herz, Liszt, Pixis, Thalberg, et arrangée pour six pianos concertants par Henri Herz. Les acteurs de ce drame musical, acclamés six fois, étaient H. Herz, G. Mathias, Bernhard-Ric, Kruger, Ravina, Saint-Saëns. Le concert a eu pour couronnement le célèbre duo d'*Otello*, chanté par MM. Tamberlick et Bonnehée, avec l'*ut-dièze* historique, qui n'a jamais été lancé plus victorieusement.



Un calvaire polonais. Croquis de Lallemand, d'après nature. Dessin de J. Worms. (Voir page précédente.)

Tout Paris avait voulu assister à ce festival donné par Mme Oscar Comettant, dont le talent, à la fois si sympathique et si magistral, a renouvelé cet hiver le succès des saisons précédentes, et dans les concerts et dans le monde. Il nous est arrivé à son sujet une petite aventure qui n'étonnera personne. Un étranger de nos amis, qui postulait le privilége du Théâtre-Italien, entendit Mme Oscar Comettant, un beau dimanche, dans une matinée où se trouvaient réunis le monde des arts et le monde des faubourgs Saint-Germain et Saint-Honoré. — Qui est, nous demanda-t-il avec admiration, cette Italienne belle comme Giulia Grisi, qui chante les romances havanaises comme une Espagnole, et les cavatines italiennes comme une *prima donna di primo cartello?* Quand j'aurai mon privilége, j'engagerai assurément cette *diva.* Nous lui répondîmes que la *diva* était Mme Oscar Comettant, une reine des salons, étrangère au théâtre, une maîtresse de chant, précieuse aux familles; — et que le musicien à la figure spirituelle qui l'accompagnait au piano, était son mari, notre éminent collaborateur, l'auteur de l'amusant *Voyage de Marcel Bonneau.* — Hélas! tant pis pour moi! dit l'impressario en herbe!

Notre ami n'a pas obtenu le privilége, accordé à M. Bagier, mais il dit bravement s'être consolé, parce qu'il n'a pas eu le regret de ne pouvoir engager Mme Oscar Comettant. PITRE-CHEVALIER.

Paris. — Typ. Hennuyer, rue du Boulevard, 7.

LEÇONS D'HISTOIRE.

L'ORDRE DE SAINT-LOUIS DONNÉ PAR LOUIS XIV A CATINAT (1).



L'ordre de Saint-Louis donné par Louis XIV à Catinat. Composition de Sauvageot.

Ce fut un beau spectacle pour la cour de Versailles que le jour où le grand roi conféra l'ordre de Saint-Louis au maréchal de Catinat, le héros de Maëstricht et de Gand, de Valenciennes et de Cambrai, le rival du terrible prince Eugène, le vainqueur de Staffarde et de Marsaille, le maître de la Savoie et du Piémont.

Voici comment se passait la cérémonie :

Le futur chevalier se mettait à genoux, et écoutait, puis prononçait, dans cette attitude, le serment de rester fidèle au roi et à la religion catholique. Ensuite le roi, debout et la tête couverte, tirait son épée, en frappait l'épaule du récipiendaire, et lui donnait l'accolade, en disant : ***Par saint Louis, je vous fais chevalier.*** Il lui remettait enfin une croix émaillée de blanc, à quatre branches.

Le médaillon portait l'image de saint Louis en cuirasse et en manteau royal. Le revers représentait une épée nue, la pointe passée dans une couronne de lauriers. D'un côté, le médaillon était bordé de la devise, écrite en lettres d'or : *Bellicœ virtutis prœmium.* C'est Boileau qui l'a faite. De l'autre côté, l'inscription portait : *Ludovicus Magnus instituit* MDCXCIII.

Cette croix émaillée devait être fixée sur la poitrine au moyen d'un ruban écarlate, représentant la couleur du sang au prix duquel l'officier pouvait l'obtenir.

Catinat, chevalier de droit en sa qualité de maréchal, ne pouvait arborer les insignes de la décoration, n'ayant pas été reçu par le roi grand maître de l'ordre. Au retour de sa glorieuse campagne du Piémont, il fut accueilli avec prédilection par Louis XIV, qui, après l'avoir longtemps entretenu de la guerre, lui dit :

— C'est assez parler de mes affaires, comment vont les vôtres ?

— Fort bien, sire, grâce aux bontés de Votre Majesté.

— Voilà le seul homme de mon royaume qui m'ait tenu ce langage, reprit le roi se tournant vers ses courtisans.

Le lendemain Catinat *fut armé* par Louis XIV chevalier de Saint-Louis.

En 1705 il avait refusé l'ordre du Saint-Esprit, qui ne s'accordait qu'aux nobles.

Il ne voulait pas être obligé de renier ses aïeux.

— Eh bien ! effacez-moi de votre généalogie, répondit-il à ceux de ses parents qui murmuraient de sa réserve, sans en comprendre la dignité.

Ce qui distinguait Catinat autant que sa bravoure et sa modestie, c'était sa douceur, sa modération.

— La province de Juliers, disait un général hollandais, a eu le bonheur que les troupes françaises fussent commandées par M. de Catinat. *Si c'eût été tout autre, le pays entier aurait été brûlé !*

Au combat de Chiari, comme il se disposait à charger l'ennemi, Villeroi, qui commandait en chef, lui représenta qu'il marchait à une mort inévitable.

— Il est vrai, répondit Catinat, *la mort est devant nous, mais la honte est derrière.* Il partit en avant et culbuta l'ennemi.

Un jour, en lisant la liste des maréchaux de France, le roi s'écria, au nom de Catinat :

— C'est bien la vertu récompensée !

Catinat mourut dans sa terre de Saint-Gratien le 2 février 1712, à l'âge de soixante-dix-huit ans.

M. le comte de Niewerkerke a sculpté pour son tombeau la belle statue dont nous avons parlé dans son temps.

Par la profondeur et la justesse de son esprit, Catinat était capable de remplir avec distinction les emplois les plus opposés.

Son ennemi, ou plutôt son adversaire, le maréchal de la Feuillade, disait au roi que Catinat aurait été aussi bon ministre, aussi bon chancelier qu'il était bon général. Il mourut comme il avait vécu, pauvre. Sa fortune était si médiocre, qu'à la fin d'une campagne, il sollicita une gratification de deux mille écus, ajoutant : « Que les autres années, cette gratification était de commodité, mais que pour l'année présente, elle était de nécessité. » Dans la faveur ou dans la disgrâce, après la victoire comme à la suite d'une défaite, à Versailles comme dans sa maison de Saint-Gratien, ce héros était toujours gai, calme et réfléchi.

Cette disposition habituelle de son âme avait frappé jusqu'aux simples soldats, qui l'appelaient entre eux *le père la Pensée.* Louis XIV, lui, l'appelait, on l'a vu, *le plus honnête homme de son royaume.*

Le 11 juillet 1749, Louis XV signa à Compiègne la curieuse ordonnance suivante, qui complétera ce mot sur l'ordre de Saint-Louis :

ART. 1er. Tout officier ou gentilhomme qui osera porter la croix de Saint-Louis sans l'avoir reçue de Sa Majesté, sera condamné à être dégradé des armes et de noblesse et à subir vingt ans de prison, après lesquels il ne pourra exercer aucun emploi militaire.

ART. 2. Toute autre personne qui, n'étant ni noble, ni revêtue du grade d'officier, tombera dans le même cas, sera condamnée aux galères à perpétuité.

ART. 3. Fait défense, Sa Majesté, à toutes personnes d'acheter, ni de vendre aucune croix de Saint-Louis, à peine d'un an de prison, et à tous orfévres et joailliers de faire de ces croix sans une permission du ministre de la guerre, ni d'en délivrer aucune qu'à ceux porteurs d'un ordre aussi par écrit dudit ministre.

Cette ordonnance n'était pas préventive ; elle venait d'être provoquée par un crime qui faisait grand scandale. Un imposteur avait osé porter publiquement la croix de Saint-Louis.

Traduit devant un Conseil de guerre, il fut condamné à avoir la croix arrachée de sa boutonnière par un officier majeur de l'hôtel royal des Invalides, à la tête des fusiliers du roi, déclaré incapable de pouvoir jamais servir, même en qualité de volontaire.

Enfin il fut condamné à dix ans de prison.

Cette affaire ne rappelle-t-elle pas un procès tout récent, dont le triste héros aimait à parer illicitement son frac du ruban de la Légion d'honneur ! Les temps peuvent changer ; les hommes sont toujours les mêmes.

L'ordre de Saint-Louis, supprimé, comme tous les autres, à la Révolution, fut rétabli par les Bourbons en 1815. Depuis 1830, les membres de cet ordre ont cessé d'en porter les marques distinctives.

Aujourd'hui le ruban de Saint-Louis ne brille plus à aucune boutonnière, mais il *décore* notre histoire.

Son nom seul réveille de glorieux souvenirs et rappelle la bravoure chevaleresque de nos pères.

La croix de Saint-Louis, c'est Rocroy, Staffarde, Marsaille, Fontenoy ; c'est Condé, Turenne, Vauban, Jean Bart, Luxembourg, Villeroi ; c'est Villars, c'est Catinat ; c'est la monarchie, c'est la France jusqu'à 1789 ; — comme la France, depuis 1804, c'est la croix de la Légion d'honneur.

PITRE-CHEVALIER.

(1) Voyez *le Saint-Esprit*, octobre 1862, et *la Légion d'honneur*, t. XXI, p. 253, et novembre dernier.

L'ORPHELINE DE SOLFERINO

OU

LA FÊTE DE LA VIE, NOUVELLE D'AVANT-HIER.

I

Les lecteurs de journaux sont friands de ces petites nouvelles nommées *faits-Paris*, qui racontent, en style laconique, *more Laconum, un accident déplorable, un événement malheureux, une catastrophe terrible, une rixe sanglante, un attentat criminel*. Deux colonnes sont ordinairement consacrées à distraire le public, avec l'élixir de ces tragédies bourgeoises dont la scène est à Paris, cette ville qui a le privilége d'amuser l'univers. Après le grand festin des articles politiques, arrivent les petites catastrophes, en guise de dessert; ce sont les friandises qui vont à tous les goûts. Le soir, on est assis devant un bon feu; on passe en revue tous les malheurs signalés, la veille, sur le pavé de Paris, et, tout en les déplorant, on éprouve un certain plaisir égoïste, en voyant que l'insertion au chapitre néfaste est une spécialité réservée aux privilégiés du destin. On se croit placé en dehors du tourbillon fatal qui lance tant d'articles sinistres à la funèbre chronique de Paris... Jamais on n'y donne la moindre place aux événements heureux. Le bonheur n'est pas intéressant. Pour surcroît d'attention envers le lecteur, tout journal se croit tenu, après avoir énuméré les catastrophes, de donner, aux dernières lignes, un article nécrologique, et la liste des personnes mortes de mort naturelle, ou frappées d'apoplexie foudroyante. On dirait que les journaux sont des trappistes, obligés, par leur règle, à nous crier chaque matin : *Frères, il faut mourir*. Pour eux, l'année est composée de trois cent soixante-cinq mercredis des Cendres; chaque abonné reçoit son *Mémento*, sous bande, à son lever et à son coucher. Les Egyptiens promenaient un cercueil autour de la table des festins; avec notre passion pour les choses tristes, et *les succès de larmes*, qui *font de l'argent*, nous arriverons même à ce luxe égyptien, quand nous aurons percé l'isthme de Suez.

J'ai un *fait-Paris* tout récent à conter; par malheur il est heureux, et il ne serait pas reçu au troisième étage d'un journal. Pourtant le côté funèbre y joue un rôle, puisqu'il s'agit du 2 novembre, le jour triste par excellence; mais les développements qu'exige le côté heureux le font rentrer dans le domaine du feuilleton. Il faut quatre lignes pour annoncer la plus terrible des catastrophes; il faut un petit volume pour donner la recette morale qui peut conduire un homme au bonheur.

Le 1er novembre 1862, un jeune homme qui désire garder l'anonyme, ou se nommer Maxence, pour les besoins de la narration, écrivait à son ami V*** le billet suivant :

« Mon cher Urbain,

« J'ai la maladie de la richesse et de la santé, je m'ennuie à mourir. Un notaire comme toi est un médecin moral; donne-moi une heure de consultation dans ton étude, et bientôt, car novembre commence, et ce mois jaune me rend triste comme le marronnier du 20 mars.

« Ton client et ami,

« MAXENCE. »

Le notaire répondit en ces termes :

« Mon cher malade,

« Je suis ravi d'apprendre que tu te portes bien; viens déjeuner chez moi demain, jour des Morts, fête des médecins. Mon étude fait relâche, personne n'ayant le courage de se marier ce jour-là. Je suis donc libre, et tout à toi,

« URBAIN V***. »

— Tu vois, Maxence, je te traite en malade, dit le jeune notaire en montrant à son ami qui arrivait une table, sur laquelle tous les caprices de la gourmandise matinale avaient été prévus.

— Ah! quelle joie nous eût inondés, dit Maxence en s'asseyant, si on nous eût servi ce déjeuner au collége! Mais aujourd'hui, le veau froid, ou le salmis aux truffes, sont égaux devant mon appétit.

— Tu me psalmodies cela sur une gamme bien triste, mon vieux et pauvre millionnaire de trente ans!... Ah! tu es déjà blasé sur la vie, comme ceux qui ont tout reçu au berceau, même la vaccine... Il te faudrait un petit malheur pour te secouer, et te faire vivre... Une idée!

— Voyons l'idée.

— Si je te mariais!

— Tout juste! dit Maxence; je venais te consulter pour cela.

— Voyons, reprit Urbain; as-tu fait un bon choix?

— Pas encore.

— Si tu veux que je le fasse pour toi; j'ai une foule d'héritières disponibles... Tiens... Vois-tu ce carton doré?

— Oui.

— C'est un dépôt de blondes... Vois-tu ce carton noir?

— Oui.

— C'est un dépôt de brunes... toutes riches.

— Et jolies?

— Voilà une demande stupide! La beauté d'une femme a toujours fait le malheur de l'homme. Vois tous les procès criminels... ils commencent toujours ainsi : *L'accusée est une jeune femme d'une beauté remarquable et d'une figure douce*. Toutes les jeunes veuves sont jolies; c'est reconnu. Dieu avait évidemment un but paternel, lorsqu'il a créé des femmes laides; que lui en coûtait-il pour les faire toutes belles! Adam a épousé sa côte; c'est comme s'il s'était épousé lui-même : eh bien! Ève avait une beauté incomparable, et son mari a été malheureux en ménage. Alors la laideur féminine a été mise au monde pour le bonheur de quelques rares époux aventureux, et devenus centenaires. La fable est venue au secours de l'histoire, et elle a dépeint le bonheur du ménage, avec Philémon et Baucis, tous deux affreusement laids; tous deux morts centenaires, à la même heure, et qui, métamorphosés en tilleuls, ont vécu encore trois siècles, après leur mort, en se murmurant des paroles d'amour, feuille à feuille.

— Et cela veut dire, fit Maxence en riant, que tu n'as dans tes cartons matrimoniaux que des Baucis laides.

— Oui, mais riches, et Baucis n'avait pas le sou. Si elle avait eu seulement vingt-cinq mille francs de rente,

le couple aurait vécu l'âge d'Hénoch, trois cents ans. Va, mon ami, suis le conseil que je te donne, épouse Mlle Olga d'Hermelin. C'est la moins laide de mes cartons. Elle a de petits yeux noirs, un nez un peu ambitieux du côté de la bouche, mais qui ne manque pas de majesté; un menton un peu aigu, mais que l'âge doit arrondir; un teint olivâtre, mais très-estimé dans trois parties du monde, ce qui constitue la majorité. A ces avantages, elle joint une dot d'un million, ce qui corrige tous les nez abusant de l'aquilin.

— Et pourquoi ne l'épouses-tu pas, toi?

— Mais je ne veux pas encore me marier, moi! mais je ne m'ennuie pas, moi! ma vie de garçon est douce, et je trouve le bien si bon, que je ne veux pas courir après son ennemi, qui est le mieux.

— Mon ami, tu ne me convertiras jamais à l'adoration de la laideur. Je ne veux pas que mes enfants m'accusent d'être laids par ma faute.

— Voilà encore une de ces erreurs qu'il faut retirer de l'hospice des Incurables! s'écria Urbain en agitant sa fourchette: mais tu ne crois donc pas au progrès; tu ne crois pas au libre échange, à M. Cobden, à notre traité de commerce avec l'Angleterre!...

— Mais qu'a de commun? interrompit Maxence, qu'a de...

— Attends donc, interrupteur! laisse-moi finir! En Angleterre, tous les enfants sont beaux, depuis 1837; et il y a des Anglaises plus laides que toutes les Françaises qui sont dans mes cartons. A Londres, on trouve aujourd'hui des sculpteurs d'enfants; des *drill-sergeants*, qui changent la laideur en beauté, avec une spatule, une brosse et du savon de Windsor. Tous les enfants sont beaux, et se ressemblent comme les écritures anglaises. Tu es riche; profite du libre échange; envoie à M. Cobden un cuisinier de Paris; il t'enverra un *drill-sergeant*, et marie-toi sans crainte pour ta postérité.

— Mon cher Urbain, dit Maxence en se levant, je ne suis pas venu pour te demander une consultation en plaisanteries; j'ai cru que le notariat, qui est un sacerdoce, t'avait rendu grave, et je vois que tu as gardé tes vingt ans.

— Non, je les ai repris, dit Urbain en se levant pour serrer les mains de son ami; je les ai repris en te revoyant après six mois d'absence. Tu es venu chez moi avec une face d'élégie; j'ai cru voir entrer le 2 novembre en personne, quand tu t'es assis à ma table en mettant le bout de ta serviette à ta boutonnière, comme un provincial invité; tu ressemblais à un prisonnier qui se rive à sa chaîne de sa propre main. Et moi, j'étais heureux de te voir, heureux de ne pas voir mon premier clerc, heureux d'être libre et de déposer jusqu'à demain ma cravate blanche, collier de misère de mon sacerdoce, et je n'ai pas voulu me mettre à ton unisson pour chanter le *Requiem* du jour en déjeunant, et je n'ai pas voulu prendre au sérieux ta fantaisie conjugale; cependant, comme il est permis de dire la vérité en riant, je maintiens vrai tout ce que je t'ai dit sur le mariage; ainsi, tu peux en profiter si tu veux briser la chaîne de ton célibat, pour jouir de la liberté conjugale... En attendant, allons fumer un cigare sur le boulevard. Le temps est superbe... regarde... se croirait-on au 2 novembre!...

— Oui, dit Maxence en se mettant au balcon; oui, le temps est plus gai que moi.

— Allons donc! reprit Urbain; fais comme le temps... Te souviens-tu des fêtes des morts de notre enfance, quand notre père nous conduisait au cimetière? Il y avait déjà autour de nous toutes les infamies de l'hiver; la brume noire qui fait pleurer; ou la neige, ce linceul de mort; ou la pluie, ce stupide crachat du ciel..

— Oui, tu as raison, dit Maxence.

— Le ciel disait son *Requiem* aussi... Maintenant, tout est bouleversé, mais en bien. Il y a une révolution là-haut. Cela ne m'étonne pas. Nous avons créé des courants nouveaux partout, avec nos chemins de fer, nos fils électriques, nos percements de montagnes. Notre planète ne s'y reconnaît plus: elle a déraillé. Elle tourne dans des espaces remplis d'aérolithes ignés et de germes de mondes en fusion... As-tu lu l'ouvrage de M. Slider?

— Non, dit Maxence impatienté... Où diable as-tu l'esprit aujourd'hui? Tu me fais promener dans les espaces imaginaires; j'aime mieux le boulevard... Descendons, et causons des choses de la terre...

— Bon! reprit Urbain, te voilà retombé dans les lubies noires d'où je voulais t'arracher... je parie que tu vas me parler mariage encore...

— Eh! je ne suis venu que pour cela...

— Peste! comme tu t'acharnes sur une idée!

— Et toi donc, Urbain! Que dirais-tu si tu éprouvais une grande douleur, et si je répondais à tes plaintes en te parlant des aérolithes, des germes en fusion et autres fadaises scientifiques?

— Soit, reparlons mariage, puisque c'est ton idée fixe. Je voulais te distraire, tu ne veux pas être distrait...

A ces derniers mots, les deux amis étaient arrivés sur le boulevard Bonne-Nouvelle, où la foule compacte les séparait souvent et coupait une phrase en deux.

— Trois choses conduisent un jeune homme au mariage, poursuivit le notaire: l'ennui, l'intérêt et même l'amour... Es-tu amoureux?... Non... As-tu besoin d'argent?... Non... Tu meurs d'ennui?... Eh bien! mon cher, va dans le monde, et je te promets qu'avant huit jours, avec tes dispositions, tu deviendras amoureux d'une blonde ou d'une brune, et tu demanderas *sa main*, comme disent les comédies et les opéras.

— Tu me donnes là un fameux conseil! dit Maxence; c'est là le pont sur lequel passent tous les ânes. Je ne vais pas dans le monde; je suis un phénomène de timidité. Un salon me fait peur. Je ne valse pas, je ne danse pas. La société me rend stupide; le regard d'une femme me rend muet. L'autre jour, une femme m'a souri, là, sur le boulevard où nous sommes; cela m'a tellement troublé, que je me suis réfugié sous la porte Saint-Denis, en me courbant, de peur de me blesser à la tête. Juge de ma terreur!

— Et à te voir, on te prendrait pour un don Juan parisien, dit Urbain; avec ta tenue irréprochable, avec ta tournure de Bressant, ta fine moustache à l'impériale, ta cravate à la bronchite; pas plus de rides sur ta figure que sur tes gants; je crois bien que les femmes te sourient devant la porte Saint-Denis.

— Oh! mon cher Urbain, ne plaisante plus; aide-moi, aide-moi; cela vaudra mieux.

— Aussi de quoi t'avises-tu d'être un phénomène! mon ami, j'ai tout épuisé.

— Oh non! reprit Maxence d'un ton mystérieux.

— Non, dis-tu? alors, tu es plus instruit que moi... c'est à toi de m'aider. Je suis tout à ton service.

— Tu ne devines donc pas, Urbain, toi, rusé comme un notaire?

— Franchement, je ne devine pas.

— Cherche bien autour de toi.

— Je ne vois que la porte Saint-Martin.

— Dans ta famille ?

— Ah !

Le notaire fit tressaillir tous les passants avec ce *ah!* Un sergent de ville le regarda même d'un œil sévère, comme si ce *ah !* avait troublé le repos public un jour des morts.

Un long silence suivit ce cri perturbateur. Quand les deux amis furent arrivés sur le perron du théâtre Fournier, le jeune Maxence hasarda un eh bien ! interrogatif.

— Eh bien! répondit Urbain sur un ton sérieux, je t'ai compris... tu es amoureux de ma cousine germaine...

— Non, dit Maxence, mais si je l'épousais, je te jure de l'adorer après le mariage.

— Ainsi, tu ne l'aimes pas en ce moment?

— Non ; j'attends.

— Tu es encore plus phénomène que tu ne crois, mon pauvre ami.

— Me conseilles-tu de m'adresser à ton oncle ?

— Non pas, reprit vivement Urbain.

— Il me la refuserait?

— Tout net.

— Et pour quelle raison?

— Pour la meilleure de toutes... Elle est mariée...

— Avec qui ?

— Avec moi... Cela t'étonne?... Tu me regardes avec le sourire de l'incrédulité... Le mariage n'est pas tout à fait accompli, mais cela provient d'un retard forcé. Nous attendons depuis deux mois la dispense de Rome, et à



Maxence chez le notaire. Dessin de J. Worms.

Rome, en ce moment, on a bien autre chose à faire que ma dispense... Eh bien... te voilà immobile ! Tu ressembles à la statue du Mélodrame devant la Porte-Saint-Martin.

— Décidément, je suis de ceux qui naissent pour le malheur, dit Maxence d'une voix sombre.

— Mais si tu ne l'aimes pas, ma cousine, que t'importe que je l'épouse? Il y a, dans Paris, deux cent mille jeunes filles qui attendent des maris... Tiens, regarde à droite et à gauche; nous marchons entre deux torrents de crinolines destinées à peupler le Paris neuf de 1870, et l'Afrique par-dessus le marché.

— Et tu étais si heureux de ton état de célibataire ! pourquoi te maries-tu ?

— J'étais fiancé, à mon insu. Je l'avais oublié. Ma cousine est une Alsacienne de Colmar, elle suit les coutumes allemandes; on nous a fiancés au berceau. C'est sacré comme à Lammermoor. Ensuite, un notaire doit être marié, puisqu'il marie les autres. Dans notre état, on doit donner l'exemple du courage civil. J'ai voulu cacher mon héroïsme jusqu'au dernier moment, après la dispense. Tu m'as obligé de t'envoyer mon billet de faire part avant la lettre.

— Adieu, Urbain.

— Tu me quittes ? Où vas-tu?

— Je n'en sais rien.

— Et moi, je ne te quitte pas ; mon bras se lie à ton bras... Tiens! je te propose une promenade charmante. Suivons la foule. Allons au cimetière du Père-Lachaise, avec tout ce monde brillant, qui célèbre aujourd'hui, sur

ce boulevard, le mardi maigre de la mort. — Tu as une pieuse visite à rendre à ta tombe de famille...

— Ah ! mon Dieu ! fit Maxence en se frappant le front ; je l'avais oublié !

— Comme moi mes fiançailles de Colmar.

— Allons, et merci, mon cher Urbain.

Le devoir du jour fit une subite diversion à l'idée fixe du mariage dans la tête de Maxence ; il se laissa conduire, ne parla plus, et se mit à l'unisson du recueillement de la foule.

Paris, disons-le à son éloge, est admirable, ce jour-là, dans sa dévotion pour le culte des morts. Rien n'est touchant comme ce concours de peuple qui s'achemine vers les tombes, comme cette ville des vivants qui va visiter la ville des morts. Le ciel de l'automne mêle sa douce mélancolie à cette fête funèbre ; les jardins des sépulcres sont dévastés, et annoncent l'hiver ; les arbres secouent les feuilles sèches sur le marbre des épitaphes, et semblent dire : Nous ressusciterons au premier sourire d'avril.

Nos deux amis étaient entrés avec la foule dans l'immense nécropole de l'Est, le Paris de la mort. Maxence avait rempli son pieux devoir, et marchait à côté d'Urbain dans ces rues tristes, où les tombes remplacent les maisons, où les prières remplacent les colloques. C'est un spectacle émouvant, et qui fait pardonner bien des choses au Paris frivole des autres jours. Par intervalles, une tombe entourée d'une famille en pleurs arrêtait le regard de Maxence et de son ami Urbain, mais les convenances ne permettaient pas de s'arrêter devant cette scène de deuil domestique.

Une fois seulement, le terrain accidenté et voilé de feuillages jaunis favorisa la curiosité des deux jeunes gens, et leur fit voir tout à leur aise un tableau des plus touchants. C'était une très-jeune fille de dix ans au plus, belle à ravir, et en robe de deuil ; elle se prosterna devant une tombe modeste, et pria en pleurant. Puis elle donna au ciel un regard séraphique, comme si elle entendait une voix connue qui lui parlait d'en haut, et prenant une couronne d'immortelles, ornée d'un ruban vert, elle déposa sur elle un baiser qui semblait contenir son âme, et la suspendit à la croix de la tombe. Cela fait, la jeune fille essuya ses yeux, et laissa voir un visage où perçait, sous les traces des larmes, le sourire de la consolation.

Maxence avait gardé une belle couronne qu'il réservait pour l'imprévu ; il s'approcha de la tombe, et la posa sur la croix.

— Vous êtes sans doute un ami? demanda la mère.

— Oui, madame, répondit le jeune homme, et l'ami de tous ceux qui dorment ici autour de nous.

La jeune fille présenta son front à Maxence, qui l'effleura de ses lèvres.

— Cela vous portera bonheur, dit la mère, et, ayant fait un salut amical, elle s'éloigna.

On lisait sur l'épitaphe de cette tombe... *Mort à Solferino.*

— Pauvre orpheline ! dit Maxence ; voilà ce que font les guerres ! Si elles ne tuaient que les hommes, ce ne serait rien ; mais elles tuent de petits anges comme celui-là.

Urbain se détourna pour cacher pudiquement deux larmes.

— Il me semble que cela vient de t'attendrir? lui dit Maxence.

— Moi ! répondit Urbain en s'efforçant de sourire, moi... oh !... on ne m'attendrit pas si aisément... notre état nous met une couche de plomb sur le cœur... mais il ne faut désespérer de rien... on perce le mont Cenis... Tiens ! voilà des vers sur une tombe !... lisons :

> Oui, la vie est partout ! la vie est dans la tombe ;
> Elle est dans le cercueil que le fossoyeur plombe ;
> Elle est dans le linceul où vient d'être placé,
> Après le dernier souffle, un cadavre glacé ;
> Rien ne meurt sous l'azur d'un ciel où Dieu respire,
> Où notre âme a conquis l'infini pour empire !

Ces vers sont consolants, dit Urbain après un long silence.

La foule qui descendait de la chapelle sépara les deux amis.

Maxence s'appuya contre un arbre, croisa les bras sur sa poitrine, et se plongea dans ses réflexions, comme s'il eût été seul dans son jardin.

Urbain chercha longtemps son ami, et le retrouva dans cette attitude méditative.

— A quoi penses-tu donc ? demanda-t-il en lui frappant sur l'épaule, comme pour le réveiller.

— Je pense au triste rôle que je joue dans la société des vivants, et je crois que ma véritable place est ici. Lorsqu'on entend de cette hauteur le fracas que Paris fait pour se donner la peine de vivre, on envie le sort de son aîné défunt qui dort tranquillement sous nos pieds.

— Mon ami, si tu parles toujours ainsi, comme un Hamlet en paletot, dit Urbain, je me dévoue, comme un Antiochus quelconque ; je te donne en mariage ma cousine, et je l'appelle Stratonice. Tu te souviens que nous avons traité ce sujet en rhétorique, et que tu me dis à l'oreille : Tu ne ferais pas cela toi? eh bien, je le ferai.

— Et moi, dit Maxence, si ton amitié te poussait à un pareil sacrifice, je n'accepterais pas...

— Oh ! interrompit Urbain, je ne veux pas que tu t'exagères la grandeur du sacrifice, ma cousine était fort belle, dit-on, au berceau, lorsqu'on me la fiança, mais en avançant en âge, elle n'a pas tenu ce qu'elle avait promis. Mais je t'ai développé ma théorie sur les laides, et je ne transige pas avec mes principes. Un notaire doit donner l'exemple et encourager tous les choix.

— Urbain, dit Maxence en avançant d'un pas, la foule a disparu, nous allons bientôt être seuls ; comptes-tu passer la nuit ici ?

— Dieu m'en garde ! je n'aurais jamais ce courage. La nuit doit être affreuse dans ces rues de tombes. On doit entendre des voix, des plaintes, des murmures sinistres, des conversations souterraines, que sais-je, moi !... Oh ! j'ai le frisson en y songeant... Tiens, regarde maintenant l'aspect nouveau que prend le cimetière... le soleil va disparaître ; il y a déjà une teinte de crépuscule dans ce vallon semé de croix, et désert comme la rue des tombeaux à Pompéia. C'est lugubre... Que regardes-tu de l'autre côté, avec une attention si grande ?

— Chut !

Maxence prononça ce mot bien bas, et en l'accompagnant d'un geste impérieux.

Et il ajouta sur le même ton :

— Ne te montre pas.

A travers un massif d'acacias, de tilleuls et de saules pleureurs, on distinguait deux femmes qui n'avaient pas suivi la foule, et se croyaient seules dans ce coin retiré du cimetière. Une parfaite ressemblance entre elles pouvait faire présumer, sans crainte d'erreur, que la plus âgée était la mère, et qu'elle avait conduit sa fille devant une

tombe sur laquelle bien des larmes avaient déjà coulé, car rien ne saurait exprimer la désolation peinte sur le visage de la plus jeune. A la distance où se trouvaient les deux amis, on pouvait lui donner vingt ans. La conjecture mentale qu'ils se firent dous deux se résumait ainsi : c'est une mère et sa fille qui viennent pleurer sur le tombeau d'un mari et d'un père.

Maxence et Urbain observaient toujours, avec l'intérêt qu'on attache à une pareille scène, lorsque les personnages agissent sans hypocrisie aucune, car ils se croient seuls, et bien loin de tout regard scrutateur.

II

Les deux femmes avaient la même toilette ; elles portaient des robes de soie noire, des confections de même nuance, et des chapeaux lilas. Ce n'était pas ce vrai deuil qui annonce une perte récente. La mère paraissait profondément attristée de la douleur de sa fille, et son regard désolé ne la quittait pas.

— C'est une veuve, dit Urbain tout bas à l'oreille de son ami ; elle n'a perdu que son mari, mais la fille a perdu son père.

Maxence répondit par un haussement d'épaules qui signifiait : tu choisis bien ton moment pour faire des réflexions satiriques contre les veuves !

Dans les moments de sainte douleur, quand les yeux d'une jeune femme se tournent vers le ciel, quand ses mains jointes se serrent contre son sein, et que le léger mouvement de ses lèvres annonce une prière mentale, la beauté de son âme resplendit sur son visage et lui donne un caractère divin. C'est ainsi que la femme de la tombe apparut au premier regard de Maxence. Il y avait même dans cette réalité vivante quelque chose de fantastique, comme la vision d'un songe. Le silence de la mort régnait dans ce funèbre paysage, hérissé d'arbres qui laissaient tomber leurs feuilles, comme des larmes sur les tombes. La pâle clarté d'un soir d'automne prodiguait des teintes étranges aux images de pierre, et à la funèbre architecture des monuments de la douleur ou de l'orgueil. C'était bien le *royaume du vide* dont parle le poëte, le bocage élyséen, avec son ciel morne et sa lumière indécise ; mais une jeune femme était là, debout, en prière devant un sépulcre, et elle semblait donner la grâce et la vie à cette terre de mort.

La mère regarda le ciel du côté du couchant et le montra du doigt à sa fille, qui ne parut pas comprendre ce geste, car elle tira de son corsage une lettre en lambeaux, qu'elle lut avec lenteur, et qu'elle referma soigneusement comme une relique. Tout à coup elle parut faire un violent effort pour s'arracher à cette tombe chérie, et fit à sa mère le signe qui veut dire : Partons.

Maxence entraîna son ami vers le petit sentier que les deux femmes allaient suivre pour sortir du cimetière, et il combina si bien sa marche, qu'il leur barra le passage comme par hasard. La jeune femme, toujours absorbée par sa douleur, ne daigna pas lever la tête ; elle tenait toujours ses yeux fixés sur cette terre grasse qui recouvre tout un monde disparu.

Les deux amis suivirent les deux femmes sans affectation, et se disposaient à traverser Paris avec elles pour connaître leur domicile ; mais à cinquante pas de la porte du cimetière, elles montèrent dans un coupé de remise, et disparurent. Maxence chercha de tous côtés une voiture ; mais les stations étaient désertes, malgré la beauté du soir.

— Me permets-tu de parler, maintenant ? dit Urbain.

— Oui, si tu m'indiques un moyen de découvrir le domicile de cette apparition.

— Me voilà donc condamné à être muet toute ma vie devant toi, dit Urbain.

— Mais, reprit Maxence, il n'y a que cela qui m'intéresse aujourd'hui, et m'intéressera toujours !

— Quel feu ! eh bien, j'aime mieux cela ; tu es superbe d'animation, te voilà réconcilié avec la vie ; tu ressuscite le jour des Morts, et dans un cimetière !

— Mais avoue, mon cher Urbain, que cette rencontre tient du prodige ?

— Je l'avoue.

— Avoue que si le bonheur dans le mariage est dans un choix difficile à faire, il y a toutes les chances favorables pour l'homme qui épouserait cette jeune fille ?

— Je l'avoue encore.

— Avoue que tu n'as jamais rien vu de plus beau sur les toiles des peintres des anges ?

— Oh ! par exemple, ceci, je ne l'avoue pas.

— Comment ! cette jeune fille n'est pas belle ?

— Non... à la distance où nous étions, elle m'a paru jolie, mais je l'ai vue ensuite de plus près, quand nous nous sommes croisés avec elle, et je la classe hardiment parmi les laides. Au reste, c'est un détail insignifiant ; tu connais mes opinions sur la laideur envisagée au point de vue conjugal.

— Urbain, je te récuse comme juge de la beauté des femmes. Tu as le goût bourgeois, comme un notaire de village.

— Soit, nous soumettrons la chose à une expertise d'amis.

— Urbain, quand tout Paris te donnerait raison, je donnerais tort à tout Paris.

— Au reste, nous nous échauffons là sans résultat possible. Cette jeune fille est une vision ; elle a disparu, et nous ne la reverrons plus.

— Nous la reverrons ! dit Maxence.

— Et où ?

— Parbleu l'an prochain, le 2 novembre 1863, et cette fois, je prendrai mes précautions.

— Ah ! mon cher Maxence, je n'avais pas songé à cela. Tu as raison, un an est vite passé. Je te donne rendez-vous, chez moi, le 2 novembre prochain ; j'aurai mon coupé, mon domestique, et un bon cheval. En attendant, allons dîner, et parlons de l'expédition du Mexique.

Ils descendirent le faubourg du Temple sans échanger une parole.

En mettant le pied sur le boulevard, Urbain désigna un café-restaurant de bonne apparence, et dit :

— Entrons ici, on y dîne bien.

Maxence était silencieux et pensif, et cette taciturnité morose paraissait devoir se prolonger pendant le repas. Urbain n'eut pas l'air de remarquer la sombre préoccupation de son ami, et après avoir parcouru d'un œil distrait la première page d'un journal, il dit :

— Nous allons apprendre, au premier jour, notre entrée à Mexico, n'est-ce pas ?

— C'est possible, dit Maxence.

— On aurait dû remettre en scène l'opéra de *Fernand Cortez*, poursuivit Urbain, et le donner le jour où la grande nouvelle arrivera. Si je rencontre Alphonse Royer, je lui communiquerai mon idée... La trouves-tu bonne... avec un décor de Cambon et Thierry représentant un vrai Mexico ?

— Oui, très-bonne.

— Mon père est un grand admirateur de l'opéra de

Fernand Cortez; il dit que cela vaut cent fois mieux que tout le répertoire de Meyerbeer et d'Halévy. Les vieux sont tous les mêmes. Mon père était dans sa lune de miel quand il vit cet opéra de Spontini, avec sa jeune femme, et comme ce soir-là il était heureux, il met aujourd'hui ce bonheur sur le compte de *Fernand Cortez.* Nous serons ainsi, nous, à soixante et dix ans... Ne trouves-tu pas cela profond ?

— Très-profond ! dit Maxence de l'air d'un homme qui n'écoute que le dernier mot.

— Mon oncle me disait un jour... les oncles font toujours des confidences à leurs neveux, comme dans *Gastilbelza...* on ne fait plus des opéras comme *Fernand Cortez*, crois le bien... *Guillaume Tell* et *les Huguenots* sont des vaudevilles auprès de ce chef-d'œuvre... Trois jours après mon mariage, selon l'usage d'alors, je conduisis ma femme à l'Opéra... c'était toujours une clause du contrat de mariage. On jouait *Fernand Cortez...* Tu sais ou tu ignores qu'il y a, dans cet ouvrage, cet air :



Maxence et le notaire examinant deux statisticiens. Dessins de J. Worms.

Je n'ai plus qu'un désir,
C'est celui de te plaire,
Je n'ai plus qu'un bonheur,
C'est celui de t'aimer.

On ne fait plus de vers comme ceux-là aujourd'hui... c'était Mme Damoreau qui les chantait, et qui les redisait une douzaine de fois, parce que, dans les opéras, quand on a dit une chose, on la répète un quart d'heure. Eh bien, tout le temps que Mme Damoreau chantait cela, ma femme me regardait avec des yeux qui chantaient les mêmes paroles... j'étais dans l'extase, moi... un jeune marié de trois jours ! et ta tante était une des plus jolies femmes de Paris... Oh ! quel opéra ! s'écriait mon oncle... Ah çà ! mais, Maxence, tu me condamnes donc maintenant au monologue perpétuel ?

— Parle toujours, dit Maxence, à voix basse, j'écoute ce que disent nos voisins de table.

— Ah ! voilà qui est poli.

— Et que diable ! tu me parles du Mexique, de Fernand Cortez, de ton oncle, de ta tante, que sais-je, moi ! est-ce que cela m'intéresse ?

— Mais, mon ami, il faut bien parler de quelque

chose en dînant! nous ne sommes pas dans une chartreuse... Et que disent nos voisins de si intéressant pour toi?

— Ce sont deux membres de la Société de statistique; ils ne perdent pas leur temps à parler de *Fernand Cortez*, ceux là!

— Et de quoi parlent-ils?

— Ils parlaient de la fête d'aujourd'hui.

— Ah! nous y voici! Continue, Maxence.

— Ils disaient que le nombre des visiteurs du Père-Lachaise s'élève à trois cent mille, et que jamais, de mémoire de statisticien, on n'avait vu pareille affluence.



La rencontre des deux femmes, au père Lachaise. Dessin de J. Worms.

— Mais, Maxence, il est convenu entre nous que cette funèbre conversation est renvoyée à l'année prochaine! Il faut bien varier un peu... j'allais te raconter une autre histoire de vieillard encroûté... celui-là n'avait vu qu'un opéra dans sa vie, *les Pêcheurs* de Gossec... En as-tu entendu parler de ces *Pêcheurs?*

— Jamais.

— Ni toi, ni moi, ni personne... Gossec était chef d'orchestre à l'Opéra... Or, ce vieux, qui était jeune alors, conduisit sa fiancée et son futur beau-père à la représentation des *Pêcheurs*. Au lever du rideau, il y a un pêcheur qui chante pendant un quart d'heure ces deux vers :

Simon est un brave garçon,
Il en tient pour ma fille.

En entendant ces vers, le beau-père serra la main du gendre, le gendre serra la main de la fiancée, la fiancée serra la main de son père, et aujourd'hui ils soutiennent encore tous les trois que les *Pêcheurs* de Gossec sont le chef-d'œuvre de l'art musical.

— Trois cent mille! dit Maxence, comme si sa pensée ne pouvait se détacher de ce nombre.

— Bon! dit Urbain, il va répéter trois cent mille jusqu'à l'année prochaine; j'aime mieux encore le refrain d'un opéra.

— C'est que, mon cher ami, dit Maxence avec conviction, c'est que tu ne sais pas tout ce qu'il y a pour moi de providentiel dans ce nombre.

— Tu as raison, je l'ignore, instruis-moi.

— Trois cent mille!... c'est-à-dire la population de trois grandes villes qui a défilé devant moi, et dans laquelle une jeune femme était perdue comme une perle dans l'Océan. Et dans cette énorme foule, qui peuplerait Lyon et ses faubourgs, je n'ai vu que cette femme, et seule elle est restée pour me montrer, à son insu, la beauté de son âme, la tendresse de son cœur, et précisément, le soir même de ce jour où je désespérais de mon avenir, où je succombais sous l'intolérable fardeau de mon isolement... dis-moi, Urbain, là sérieusement, contre ton habitude, dis-moi, cela ne te paraît-il pas miraculeux et providentiel?

— Mon cher Maxence, j'avais fait cette réflexion avant toi.

— Et pourquoi ne me l'as-tu pas communiquée au lieu de me parler de Fernand Cortez et de ton oncle?

— Parce que j'avais un projet dans ma tête.

— Quel projet?

— Tu le connaîtras, quand il aura réussi.

— Et s'il ne réussit pas?

— J'en inventerai un autre. C'est mon état de venir au secours des gens, quand ils peuvent être secourus. Mais je ne suis pas de ceux qui annoncent l'efficacité d'un remède quand le remède n'est pas trouvé... écoute, et tu vas voir si je sais me dévouer sérieusement à un ami, au moment même où j'affecte de m'occuper ou de parler d'autre chose... Lorsque j'ai vu l'effet salutaire produit sur toi par cette apparition du cimetière, j'ai cru avoir trouvé ce remède de médecin moral, celui que tu me demandais ce matin. Toi, tu étais absorbé dans ta contemplation, et tu ne songeais à rien; moi, je me suis avancé aussi près que possible de la tombe, en me cachant dans le feuillage, pour lire le nom du mort sur l'épitaphe...

— Oh! quelle admirable idée! interrompit Maxence; oui, nous allons être sur le chemin de la découverte...

— Attends donc, reprit Urbain, laisse-moi finir... la tombe est une colonne votive surmontée d'une croix, la plus modeste des tombes; elle n'annonce pas l'opulence dans la famille du mort. J'ai lu cette date : 25 juin 1859, et il n'y a pas de nom.

— Et tes yeux ne t'ont pas trompé? demanda Maxence d'une voix émue.

— Non... il faut donc maintenant trouver autre chose et...

— Et tu trouveras, interrompit vivement Maxence; car, vois-tu, ce remède qui me renvoie à l'année prochaine me tuerait en route. Ce que tu viens de me dire a doublé mon amour pour cette ange... 1859! 1859! trois ans écoulés! quel trésor de larmes répandu et non tari encore! quel cœur d'élite! quelle âme noble qui se refuse à la consolation, après trois ans de désespoir!

— C'est vraiment exceptionnel, dit Urbain d'un ton sérieux.

— Entre bien au fond de ma pensée, reprit Maxence: je veux me marier; je suis ennuyé d'être seul, je veux être deux, et pourtant le mariage m'épouvante. Tu m'avais vanté cent fois les excellentes qualités de ta cousine, et, te croyant sur parole, j'avais résolu d'entrer dans ta famille. Projet anéanti. Je ne suis pas homme à compromettre mon bonheur par un choix hasardeux; je n'irai pas donner étourdiment mon nom et ma vie à une femme qui se sera fardée au physique et au moral avant le mariage, et ne me montrera qu'après le véritable teint de son visage et de son cœur. Un miracle a été fait pour moi, et j'en remercie le hasard, cet agent de Dieu. Un quart d'heure m'a suffi pour connaître une femme qui ne songeait pas à se faire connaître, et ne croyait montrer son âme qu'à son père mort et aux anges du ciel. Ma vie est à cette femme miraculeuse qui m'a ressuscité le jour des Morts... Urbain, tu viens de m'écouter avec attention, je vois enfin que tu m'approuves.

— Oui, Maxence, il est impossible de dire quelque chose de plus raisonnable, dans une passion aussi folle... Ne prends pas ce mot en mauvaise part... L'histoire, la fable, le roman, le théâtre sont peuplés d'amoureux qui se sont improvisé une de ces passions à la minute, en voyant une femme pour la première fois, et s'il fallait compter les repentirs, on compterait toutes ces passions. La phrase : *Je vous vis, et je connus l'amour,* a été écrite depuis le jour qui vit tailler la première plume. Mais tu dois jouir, toi, Maxence, du bénéfice de l'exception, et servir d'exemple aux improvisateurs d'amour qui viendront après toi. La cause déterminante ne sera jamais aussi heureuse pour les autres qu'elle l'a été aujourd'hui. Un jeune homme ne surprendra pas toujours une jeune fille en flagrante exhibition de son âme sur la pierre d'une tombe: cela n'arrive qu'une fois; mais il peut y avoir d'autres accidents fortuits, d'autres combinaisons du hasard qui servent à faire connaître le caractère d'une femme, avant l'irrévocable signature du contrat. Quant à moi, cher Maxence, si j'avais à faire un choix, je profiterais de la leçon d'aujourd'hui; elle porte sa moralité avec elle. On aura beau *faire la cour* à une femme six mois avant l'échange du *oui* fatal, on ne connaîtra bien que sa figure, son esprit et sa science en toilettes; si elle a de graves imperfections de cœur, elle les cachera soigneusement, et quand elles se montreront au grand jour, il sera trop tard. Je donne volontiers trois mille francs aux pauvres si je découvre la maison de cette jeune fille, et si tu l'épouses, parce qu'alors j'aurai le droit d'écrire ton histoire et de la placarder dans mon étude, pour l'instruction de mes jeunes contemporains de ce siècle d'argent, ceux qui voudront, en se mariant, mettre le bonheur avant la dot.

— Maintenant, tu parles comme un vieillard, dit Maxence; tu n'es plus un jeune notaire de 1862, tu es un tabellion du bon vieux temps, et je suis ravi de voir que tu as pris enfin mon affaire au sérieux; mais en t'écoutant je faisais une réflexion désolante...

— Communique-moi ta réflexion.

— La voici... Je me suppose placé sur le point le plus culminant de Paris, sur la coupole du Panthéon, par exemple. De cette hauteur, mon regard embrasse un horizon immense, une ville démesurée, un échantillon de l'univers, Paris enfin, avec ses trente mille maisons, ses rues et ses boulevards sans fin; et je me dis : Il y a dans ce monde, peuplé de quatorze cent mille habitants, il y

a un atome perdu, et dans cet atome il y a mon bonheur. Cette idée me donne le vertige et le désespoir. As-tu vraiment un secret pour trouver un atome dans ce monde qui est sous mes pieds, dis-moi ce secret tout de suite ; il y a pour moi une nuit de fièvre mortelle entre ce soir et demain.

— Mon ami, dit Urbain, ce n'est que demain qu'il me sera permis d'agir. Il est trop tard aujourd'hui. Mets ta confiance en moi, et crois bien que, lorsque je me mêle d'être sérieux, je rendrais des points au nonce du pape.

— Très-bien ! reprit Maxence, tu agiras demain; mais qui t'empêche de parler aujourd'hui ?

— Allons, tu es un enfant, il faut te satisfaire... J'ai demandé l'addition... laisse-moi payer notre dîner, et nous causerons en nous promenant... C'est une soirée de juin.

Il y avait sur les boulevards la foule des soirs de fête, mais une foule sans tumulte et encore recueillie, après le pèlerinage des tombeaux.

Les deux amis étaient sortis et avaient renoué leur entretien.

— Demain, à huit heures, dit Urbain, nous monterons dans mon coupé et nous irons au cimetière de l'Est. Il y a sans doute une administration tumulaire, un bureau, des archives, un endroit quelconque où l'on enregistre les défunts honorés d'une tombe. Il n'y a pas de nom sur celle du père de notre jeune fille ; mais n'importe, tout ce domaine doit être très-bien cadastré, comme un quatre-vingt-huitième département, celui de la mort.

— C'est évident, remarqua Maxence avec joie.

— Tu devines le reste, reprit Maxence. Là nous apprendrons tout ce qu'il nous importe de savoir pour faire les démarches nécessaires et arriver jusqu'à la famille du défunt. Je me charge ensuite des négociations, en ma qualité de notaire. Je suis expert en fait de mariages, et j'ai la main heureuse, même lorsqu'il s'agit de mariages d'argent; je ne dois pas échouer pour la première fois avec un mariage de cœur.

— Oh! tu réussiras! dit Maxence en serrant le bras d'Urbain contre le sien. Vois-tu, il y a dans tous les hasards d'aujourd'hui une marche régulière qui fait pressentir un but écrit dans ma destinée... d'abord ma visite chez toi; puis le beau temps exceptionnel qui nous a engagés à sortir à pied; ensuite le conseil que tu m'as donné de me rendre au cimetière, au moment où je te disais adieu ; enfin la rencontre de cet ange, cette petite orpheline de Solferino, qui doit me porter bonheur. Le hasard ne prend pas la peine de si bien combiner tant de choses pour ne rien amener. Nous réussirons.

— Au moins je ferai tout ce qu'il faut pour réussir, dit Urbain ; mais il ne faut jamais se réjouir d'un bonheur qui n'est qu'en perspective, dans un songe; le réveil est trop cruel si le bonheur n'arrive pas.

— Enfin, reprit Maxence en souriant, tu m'as fait descendre de la coupole du Panthéon, c'est beaucoup ; j'aurais passé là-haut une fort triste nuit.

Il était arrivé devant sa maison, sur le boulevard Montmartre, et il ajouta :

— Je rentre chez moi, car j'ai bien besoin de repos après cette journée d'émotions. Demain, à l'heure dite, je serai dans ton étude, et si je trouve des clients au salon d'attente, je les congédie en ton nom. Demain, tu n'as qu'une affaire, la mienne. Ton premier clerc aime-t-il les gratifications ?

— Il n'en demande jamais, dit Urbain, mais il les accepte quand on les lui donne.

— Réussite ou non, je ne l'oublierai pas. Renvoie-lui tes clients; nous aurons peut-être demain toute une journée à perdre.

— Ou à gagner, reprit Urbain en serrant la main de son ami.

III

Le lendemain, à neuf heures, nos deux amis entraient dans le cimetière de l'Est, et avisant à droite un corps de logis qui semblait être habité par des vivants, ils entrèrent, et un concierge leur dit que les bureaux de l'administration n'étaient pas ouverts.

Pour occuper une heure d'attente, ils rendirent une visite au tombeau d'Héloïse et d'Abeilard ; un monument d'amour, une pierre qui contient des larmes, une relique d'éternelle émotion. Il y a toujours des couronnes fraîches sur cette tombe gothique; elles n'ont pas été déposées par des amants heureux.

A Paris, ville bureaucrate, on trouve souvent, dans le voisinage des plus grandes choses, une réalité administrative qui semble vouloir les amoindrir. Ainsi, même dans cette magnifique nécropole, où le luxe du néant terrestre porte la pensée vers l'infini de Dieu, on trouve des bureaux et des commis qui tiennent des archives pour la vallée de Josaphat avec la même nonchalance routinière que s'il s'agissait de listes électorales. Il y a des casiers, des pupitres, des cartons, des registres sur le seuil de ce formidable domaine, où les torrents de larmes de trois générations auraient formé un lac navigable, si la terre n'absorbait pas, chaque lendemain, le contingent des douleurs de la veille.

Dix heures sonnaient.

Urbain termina une phrase sur l'immortalité de l'âme par ces mots :

— Allons voir si les bureaux sont ouverts.

Un préposé subalterne, courbé sur son pupitre et occupé d'un travail urgent, fit un signe d'impatience en entendant le grincement de sa porte ; mais, voyant entrer deux jeunes gens de bonne mine et de la tournure la plus distinguée, il adoucit le sérieux de son accueil et leur désigna deux chaises, avec un demi-sourire administratif.

Maxence n'aurait pas inventé une syllabe dans cette atmosphère de bureaucratie, trop voisine du tombeau d'Héloïse et d'Abeilard; mais Urbain, en sa qualité de notaire, trouvant fort naturel tout cet attirail de comptabilité lugubre, s'exprima ainsi :

— Monsieur, nous venons demander un service à votre obligeance.

Le préposé appuya ses coudes sur son bureau, croisa les mains, posa son menton sur ses mains, inclina la tête et ferma les yeux; ce qui veut dire, en pantomime administrative : Parlez, je vous écoute.

— Il s'agit, monsieur, d'un renseignement, poursuivit Urbain; d'un renseignement auquel nous attachons la plus haute importance. Il y a, dans votre... établissement, une tombe, ou, pour mieux dire, une colonne votive, à fût tronqué, avec une date et sans aucun nom de défunt ou de défunte. Ce nom doit être inscrit sur un de vos registres, et nous voudrions le connaître.

— Ma réponse sera bien simple, dit le préposé: il m'est impossible de vous donner ce renseignement.

Maxence fit un mouvement et étouffa un cri.

— Croyez, monsieur, dit Urbain en soulignant chaque mot, croyez bien que vous n'obligerez pas des ingrats.

— Oh ! monsieur, dit le préposé d'un ton sévère, ces sortes de services ne se payaient pas dans le temps où il

était permis de les rendre; mais il y a eu des abus; nous avons reçu des plaintes, et toutes les tombes n'ont à rendre compte de leurs secrets qu'à leurs familles. Si cette colonne votive n'a pas de nom, c'est que les survivants ont des raisons majeures pour ne pas graver ce nom sur le marbre.

Cette raison parut si péremptoire, qu'elle rendit muets les deux jeunes gens.

Le préposé reprit sa plume et feuilleta bruyamment un énorme registre, en se disant à lui-même : Voyons... terrain concédé à perpétuité... à l'hoirie...

Le reste de la phrase se perdit en sons inarticulés.

Les deux amis comprirent le sens de cette mélopée administrative ; ils se levèrent et sortirent en s'inclinant devant le préposé, qui leur rendit un salut distrait.

— Me voilà retombé sur le dôme du Panthéon ! dit Maxence d'un air désespéré.

— Qui se serait attendu à une réponse pareille ! dit Urbain en croisant les bras sur sa poitrine. Dans ce diable de Paris, toutes les fois qu'on dresse un plan raisonnable à la porte d'une administration quelconque, on se heurte contre une impossibilité. On a tout prévu, excepté la chose qu'un commis vous lance à la tête comme une tuile de bureau.

— Et maintenant, que faire, Urbain ?

— Ma foi, je n'en sais rien, mon cher Maxence... et j'ai une expertise à dix heures et demie... deux contrats à onze heures... des époux qui n'ont pas voulu signer hier, jour des Morts... ça porte malheur, ont-ils dit... je commence à le croire...

— Si nous écrivions au préfet de la Seine ! interrompit Maxence.

— Oh ! mon ami, cela ne le regarde pas; il a bien assez du Paris vivant dont il s'occupe, pour s'occuper du Paris mort !...

En causant ainsi, ils montaient la pente du cimetière, dans la direction de la chapelle.

— Que regardes-tu là ? demanda Urbain.

— Cette tombe... celle où priait hier cette angélique petite fille... l'orpheline de Solferino...

— Oh ! je devine ta pensée, dit Urbain : tu vas me conduire à la tombe sans nom... il est trop tard... mes affaires me rappellent chez les vivants...

— Mon Dieu ! un quart d'heure de plus ou de moins ne te fera pas perdre ta clientèle !... Ah ! si Dieu pouvait m'ouvrir une de ces tombes et m'y enfermer à perpétuité, quel service il me rendrait aujourd'hui ! Vois comme ils ont l'air d'être bien, les locataires de ces loges de marbre ! quelle douce sérénité autour de ces demeures ! quel calme divin ! On voit bien que le ciel commence là pour ne pas finir !

— Mon ami, dit affectueusement Urbain, nous avons tous notre vie à faire ; faisons-la d'abord le plus agréablement possible, et puis nous louerons une de ces loges pour l'éternité; cela n'est pas urgent... J'ai deux contrats de mariage...

— Oui, je suis à toi, dit Maxence... Tiens, la tombe sans nom est là... tout près... une minute de station sur le gazon qu'elle a foulé hier, et nous partons.

— Une minute ?

— Pas davantage... Nous y sommes... Oh ! qu'il fait bon ici ! je suis dans l'air qu'elle a déplacé hier en pleurant; ces herbes gardent les traces de ses larmes... et point de nom !... point de nom !

— La minute est expirée, Maxence...

— Urbain ! Urbain !... vois... vois...

— Eh ! quel accès te prend-il ?

— Urbain... lis... au bas... en lettres imperceptibles... *Causse, sculpteur,* rue des Amandiers... Courons chez ce sculpteur; c'est tout près d'ici... Il a donné son adresse, cet excellent artiste !...

Et il s'était élancé dans la direction de la porte du cimetière, sans écouter le rappel d'Urbain, qui le suivait malgré lui.

Sur le parvis de la mort, il ouvrit le coupé, s'y installa, donna l'adresse du sculpteur au cocher et faillit ne pas attendre Urbain.

— Monte donc, lui cria-t-il, monte, te dis-je; c'est l'affaire d'une minute... tes deux mariés attendront; je leur donne bien l'exemple, moi... et tu ne parleras pas à ce sculpteur; je porterai la parole, cette fois... Tu crois être fin, et on se méfie de tes airs de notaire... Tu vas voir comme je vais mener l'affaire, moi !

— Ah ! que dira mon premier clerc ! murmurait Urbain sans écouter Maxence.

— Bon ! le voilà esclave de son premier clerc ! dit Maxence sur le ton de la pitié.

— Je suis esclave de mon devoir, et...

— Tu te dois à l'amitié, interrompit Maxence ; c'est moi qui suis ton premier clerc... Ah ! nous sommes chez le sculpteur. En voilà un de marbrier que je mets au-dessus de Phidias et de Praxitèle !

MÉRY.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

LA FÊTE ET LA MAISON DE LA FONTAINE A CHATEAU-THIERRY.

Aujourd'hui 24 juin, jour de la Saint-Jean, au moment même où la poste enlève ces lignes, des trains de plaisir jettent à Château-Thierry tous les honnêtes gens qui aiment Jean de La Fontaine. Tous ? non ! ce serait l'univers entier. Mais tous ceux à qui le voisinage et le loisir permettent d'aller fêter le Bonhomme, le Gros-Jean, comme il s'appelait, celui que nous avons fêté ici même, par deux fois, de notre mieux (1), et que vous fêtez éternellement en famille, en enseignant à lire à vos enfants dans ses fables que vous savez par cœur, depuis que votre père vous les a apprises, comme votre fils les apprend de vous, comme votre petit-fils les apprendra de votre fils, aussi longtemps que vivra la langue française, c'est-à-dire aussi longtemps que vivra le monde.

Cet anniversaire est une très-heureuse idée de la jolie ville de Château-Thierry. C'est là, vous le savez (et qui l'ignore?), c'est sur ce charmant amphithéâtre, au bord de la Marne, à 95 kilomètres de Paris, que naquit l'enfant par excellence, ainsi enregistré au livre de sa paroisse :

« Le VIIIe jour de ce présent mois (juillet), en l'an mil six cent vingt-un, a été baptisé par moi, soubsigné,

(1) Voyez t. XVI, p. 1 et 49; t. XXIV, p. 345 et 354.

ung fils nômé Jehan ; le père, Me Charles de La Fontaine, côseiller du Roy et Me des eaux et forêts au duché de Chaûly; la mère, damoiselle Françoise Pidou; le parrain, honorable hôme Jehan de La Fontaine; la marraine (*illisible*), fême de M. Louis Guérin, aussi Me des eaux et forêts au dit lieu. »

(Signé) M. Al. Labarre et de La Fontaine.

La maison natale du fabuliste est à peu près aujourd'hui ce qu'elle était en 1621. Elle est située dans la rue qui porte son nom depuis 1808 (autrefois rue des Cordeliers), près de l'ancien couvent de cet ordre, actuellement le collége, en regard et tout près de la colline, que surmontent les belles ruines du vieux château fort (*Castellum Teuderici*). Son architecture semble être de la fin du seizième siècle, et elle était certainement à cette époque une des plus importantes de la ville. Voici la description fort exacte qu'en fait l'abbé Poquet, dans son *Histoire de Château-Thierry* (1839) : « Elle est composée d'un corps de logis principal entre cour et jardin, décorée de trois ordres d'architecture irréguliers dans quelques parties, ainsi qu'on le remarque fréquemment dans les constructions de ce siècle ; la porte d'entrée, élevée sur un perron à double rampe, est surmontée d'un chambranle chargé de moulures et d'une frise en palmettes d'assez bon goût. La cour est fermée sur la rue par une porte cochère environnée en dedans et en dehors d'une arcade et de deux pilastres couronnés d'un fronton, et portant cette simple inscription : MAISON DE JEAN DE LA FONTAINE. »

Une seule partie de l'édifice a disparu, — la plus précieuse, hélas! l'aile droite, qui se terminait sur la rue



Maison de La Fontaine à Château-Thierry. Dessin de Léopold Mar, d'après nature.

par le pavillon où était le cabinet de travail du Bonhomme. C'est là qu'il passa toute sa jeunesse jusqu'au jour où il quitta le collége de Château-Thierry pour entrer chez les Oratoriens. C'est là qu'on voyait encore naguère un de ses livres de classe, où ces mots étaient tracés de la main d'un de ses camarades : *La Fontaine, fort bon garçon, fort sage et fort modeste.*

Quel heureux bibliophile a maintenant ce volume ? Nous l'ignorons. Mais nous savons quel prix il atteindrait aujourd'hui, s'il surgissait dans une vente aux enchères !

Nous avons raconté toute la vie de La Fontaine à Château-Thierry. Nous vous renvoyons donc à nos études précédentes.

Ajoutons-y seulement ce détail : Quand La Fontaine venait par hasard à sa ville natale, pour y voir ou n'y pas voir sa femme, et pour y vendre son patrimoine morceau par morceau,

Mangeant son fonds avec son revenu,

c'était habituellement avec des compagnons de voyage qui s'appelaient Racine, Molière, Chapelle et Boileau. Que d'esprit jeté sur la route à pleines portières ! Dans une de ces parties, Boileau conçut l'idée de la satire du *Repas*, et trouva tous les originaux qu'il mit si plaisamment en scène.

Savez-vous ce que font, à cette heure, les Parisiens et les provinciaux, les Français et les étrangers, partis hier de tous côtés pour célébrer à Château-Thierry la fête du Bonhomme? Ils contemplent sa statue en marbre, par

Laitié, au bout du pont qui sépare la ville du faubourg. Puis ils reviennent contempler la maison dont M. Léopold Mar vous donne l'ensemble très-exact. Faites comme eux, sans quitter votre fauteuil, et remerciez avec nous notre aimable dessinateur.

PITRE-CHEVALIER.

LA SCIENCE EN FAMILLE.

CLINIQUE CHIRURGICALE, PAR J.-G. MAISONNEUVE, CHIRURGIEN DE L'HOTEL-DIEU DE PARIS (1).

S'il est une science qui intéresse les familles, c'est la médecine et la chirurgie, ces deux anges sauveurs de la vie humaine.

S'il est un homme qui ait renouvelé et agrandi cette science, c'est l'éminent docteur Maisonneuve, de l'Hôtel-Dieu de Paris.

Cet homme étrange et prodigieux est le Béranger de l'art de guérir. Aussi populaire en ce monde que le poëte national, il est resté aussi étranger que lui à toutes les distinctions, et ses uniques décorations sont les glorieux *ex-voto* de ceux qu'il a sauvés.

Le premier entre tous les journaux qui parlent à la foule, le *Musée des Familles* a constaté, il y a dix ans, les découvertes de M. Maisonneuve, et prédit l'immense renommée qui les a suivies (2).

Or, voici qu'en ouvrant par hasard le numéro d'avril dernier du *Journal des Savants*, ce Moniteur universel des connaissances humaines, présidé par le ministre d'Etat, et rédigé par toutes les sommités de l'Institut (3), nous y avons trouvé un article de M. Flourens, — le double oracle des sciences et des lettres, — qui justifie si hautement nos prédictions d'il y a dix années, — que c'est pour nous un devoir et un honneur d'en citer quelques lignes.

« L'histoire de la chirurgie, dit-il en résumé, a trois périodes : Avant l'Académie : empirisme et tâtonnements. Depuis l'Académie : art dans toute sa grandeur : Petit, Desault, Dupuytren. Epoque actuelle : union de l'art et de la science, produisant, entre les mains de M. Maisonneuve, cette double découverte : de la théorie vraie des accidents opératoires et des moyens efficaces pour prévenir les suites funestes des opérations. »

De sorte que l'initiateur de cette troisième période, de cette chirurgie vraiment nouvelle et miraculeuse, peut dire, — chiffres en main, dans sa *Clinique*, analysée par M. Flourens : — Les accidents opératoires disparaissent par deux moyens d'une simplicité radicale : fermer la brèche faite aux vaisseaux de l'organisme pour que la vie ne puisse sortir et que la mort ne puisse entrer. Ceci n'est plus une espérance, c'est un fait accompli, « *constaté par notre pratique à l'Hôtel-Dieu, où le nombre des opérés victimes atteint à peine deux ou trois pour cent.* »

Une telle conquête ne vaut-elle pas celle d'un royaume? une telle découverte n'est-elle pas préférable à celle d'un continent?

Le docteur Maisonneuve est bien un Breton du pays de Maupertuis, de Descartes et de Broussais.

Nous n'osons dire : Lisez sa *Clinique chirurgicale*, — qui est au-dessus de votre ignorance comme de la nôtre, — et que nous nous bornons à annoncer comme un événement; mais nous dirons : Faites-la lire à votre père, s'il est en état de la comprendre ; faites-la lire surtout à votre médecin, s'il est digne de son art, que Voltaire appelait *le plus utile des arts.*

PITRE-CHEVALIER.

(1) Tome Ier. Grand in 8°, avec planches. Savy, éditeur, rue Hautefeuille, 24.

(2) Voyez notre étude sur *la Chirurgie nouvelle :* le docteur Maisonneuve, t. XX, p. 284. Voyez aussi nos études sur Orfila, Récamier, Guersant et Hahnemann, t. XX, p. 61 ; XXI, p. 124; XXIII, p. 189; XXVI, p. 353.

(3) Imprimé à l'Imprimerie impériale, publié à la librairie académique de Didier, quai des Augustins, 35.

HISTOIRE : LA VRAIE MARIE-ANTOINETTE,

PAR M. DE LESCURE (1).

Voici encore un savant et un médecin. Celui-là sonde et guérit une des grandes plaies de notre histoire. Il dit la vérité vraie sur Marie-Antoinette. Il dégage le culte de la reine martyre de l'exagération des fidèles et de l'insulte des impies. Et jamais la femme de Louis XVI, la mère de Louis XVII, ne parut plus admirable que dans ce simple et naïf portrait. M. de Lescure (nom digne de l'œuvre) est un maître par la conscience, par la sincérité, par l'ensemble et par le détail, par la ligne et par la couleur, par la pensée et par le style. Nous sommes fier de trouver notre tableau confirmé par le sien (voir notre Etude sur Marie-Antoinette, t. XV du *Musée*, p. 65 et 105), et cette conformité nous dispense d'analyser son livre. Nous le recommandons à nos lecteurs comme le complément obligé de toutes les histoires de la dernière reine de France. Il contient une foule de documents inestimables et inconnus. Jugez-en par cette simple lettre à l'empereur d'Autriche, du 4 octobre 1791, qui jette une lumière si patriotique et si française sur l'esprit et le cœur de celle que ses ennemis appelaient « l'Étrangère » :

« ..... Je n'ai de consolation qu'à vous écrire, mon cher frère ; je suis entourée de tant d'atrocités, que j'ai besoin de toute votre amitié pour reposer mon esprit... Depuis l'acceptation de la Constitution, le peuple semble nous avoir rendu sa confiance; mais cet événement n'a pas étouffé les mauvais desseins dans le cœur des méchants... » Elle demande ensuite quel est le moyen de profiter de cette confiance du moment. Le premier point lui paraît être de régler la conduite des émigrés. « Je puis répondre des frères du roi, mais non de M. de Condé. Les émigrants rentrant en armes en France, tout est perdu, et il seroit impossible de persuader que nous ne sommes pas de connivence avec eux; l'existence d'une armée d'émigrants sur la frontière suffit même pour entretenir le feu et fournir aliment aux accusations contre nous... »

PITRE-CHEVALIER.

(1) Etude historique, — suivie du recueil réuni pour la première fois de toutes les lettres de la reine connues jusqu'à ce jour, dont plusieurs inédites, etc. Un vol. in-8°, 3 fr. Dupray de la Mahérie, éditeur, 14, rue d'Enghien. Paris.

LE SPECTACLE EN FAMILLE.

EN WAGGON, ÉPISODE DE VOYAGE EN UN ACTE.

PERSONNAGES.

UNE DAME.
UN VOYAGEUR. } Ces deux rôles peuvent, au besoin,
UN EMPLOYÉ. } être joués par le même acteur.

La scène se passe de nos jours, sur la ligne de la Méditerranée, entre Melun et Paris. Intérieur d'un waggon de 1re classe.

Au lever du rideau, un voyageur est endormi, étendu et empaqueté dans son manteau. Il laisse entendre à intervalles réguliers un ronflement paisible. Bruit de chemin de fer. Au bout d'une minute, un coup de sifflet se fait entendre, puis la voix d'un employé.

SCÈNE Ire.

LE VOYAGEUR, L'EMPLOYÉ.

LA VOIX DE L'EMPLOYÉ. Melun, cinq minutes d'arrêt !

LE VOYAGEUR, *réveillé en sursaut.* Hein ? Qui parle d'arrêt ? Bon ! Je me croyais encore devant le tribunal. (*Tirant sa montre.*) Quelle heure est-il ? Sept heures du matin... Eh bien ! mais j'ai dormi toute ma nuit, moi ! (*Il bâille et se détire.*) Seulement, comme mon lit était beaucoup trop court, j'ai rêvé durant toute la nuit que je portais un fardeau sur la tête et qu'on me donnait des coups de bâton sous la plante des pieds, quand je faisais mine de m'arrêter... Est-ce bête les rêves !

LA VOIX DE L'EMPLOYÉ *s'éloignant.* Melun, cinq minutes d'arrêt !

LE VOYAGEUR. Alors, je vais me dégourdir les jambes. (*Il descend.*) Hé ! monsieur l'employé... voudriez-vous m'indiquer où est le buffet ?

LA VOIX DE L'EMPLOYÉ. Par ici, monsieur...

(Le voyageur sort par la droite, tandis qu'une dame entre par la gauche et vient s'arrêter devant le waggon qui était occupé par le monsieur... Elle y entre avec trois ou quatre sacs de nuit et cartons.)

SCÈNE II.

LA DAME, *seule.* Toute réflexion faite, j'aime mieux entrer dans ce waggon que dans le compartiment réservé aux dames, où nous allons être au grand complet, et où je ne pourrai loger tous mes petits colis. Les dames ne sont généralement pas complaisantes entre elles, tandis qu'ici, pour peu que l'on ait affaire à un voyageur bien élevé, une foule de petites difficultés s'aplanissent. (*Elle déplace le manteau et le portefeuille du voyageur absent et s'asseoit dans le coin qu'il occupait.*) La... Quelqu'un ! (*Elle s'enveloppe de telle sorte, que son visage est complètement caché. Elle feint de dormir.*)

SCÈNE III.

LA DAME, LE VOYAGEUR.

LE VOYAGEUR, *paraissant et frappant des pieds en regagnant le waggon.* La circulation est rétablie. (*Il monte.*) Tiens ! ma place est prise... et mes effets déménagés ! Pardon, madame... mad... elle dort... ce sommeil est bien prompt pour une voyageuse qui vient de monter il y a cinq minutes... Enfin, c'est une femme, et il y aurait peu de galanterie de ma part à la déposséder... Prenons l'autre coin. (*Il s'assied dans le coin diagonalement opposé et ferme les yeux.*)

LA DAME, *à part, découvrant son visage.* Je disais bien, que les choses s'arrangeraient d'elles-mêmes. (*Elle s'enveloppe comme précédemment.*)

LE VOYAGEUR, *changeant de posture.* J'étais mieux à ma place, j'avais trouvé une position que je ne retrouve plus... il y avait un creux là-bas ; ici, c'est une bosse... Ah ! il faut reconnaître que parfois les femmes ne se gênent guère. Elles savent leur puissance et en abusent, les charmantes égoïstes... Si ma voisine était jeune et jolie encore ! mais on ne s'emmitoufle pas ainsi quand on est jeune... (*il bâille*) et jolie... (*Il s'endort.*)

LA VOIX DE L'EMPLOYÉ. En voiture, messieurs les voyageurs !

LA DAME, *à part, se découvrant.* Il paraît que je vais rester seule avec ce monsieur ? (*Coup de sifflet. — Elle examine son compagnon qui dort.*) Il semble, d'ailleurs, devoir être inoffensif... (*le voyageur ronfle*) et sa conversation n'a rien de compromettant. (*Ronflement plus violent.*) Ce monsieur imite le tonnerre à faire croire à l'orage... Dormons comme lui... (*Nouveau ronflement du voyageur.*) Quitte à lui donner la réplique. (*Elle s'enveloppe de nouveau, mais de telle manière, cette fois, que son visage reste à découvert, et ferme les yeux. — Moment de silence.*)

LE VOYAGEUR, *se réveillant et changeant encore de posture. — A part.* Décidément, on est très-mal dans ce coin, et j'ai eu grand tort de ne pas ré... (*il regarde sa compagne*) cla... mer... Mais si... elle est jeune !... Mais si... elle est jolie ! (*Il ôte sa casquette et arrange ses cheveux.*) Et moi qui m'endors devant elle, comme un être vulgaire... (*Souriant.*) Heureusement, je ne ronfle jamais... (*Il arrange ses manchettes.*) Elle dort obstinément... si elle dort... (*Avec doute.*) Lorsqu'on dort sérieusement... avec conviction... on ne conserve pas un visage aussi gracieux ; on devient laid, au contraire... Je suis sûr que tout à l'heure j'étais affreux, moi. (*Il tousse, la dame fait un mouvement ; à part.*) Elle est éveillée. (*Très-haut.*) Dieu ! la belle campagne ! ces prés sont d'un vert ! (*La dame garde le silence ; à part.*) Rien !... (*Plus haut.*) Ces verts sont d'un pré !... non !... (*A part.*) Imbécile !

LA DAME. Plaît-il, monsieur ?

LE VOYAGEUR. Je me disais que l'automne s'annonce magnifiquement... (*Silence.*) Le vin sera très-abondant cette année.

LA DAME. Ah ! pardon, monsieur, je croyais que vous m'adressiez la parole. (*A part.*) C'est un propriétaire rural. (*Elle referme les yeux.*)

LE VOYAGEUR, *à part.* Hein !... mais certainement je lui adressais la... mon exclamation n'était qu'un artifice de langage, un pont que je jetais entre nos silences respec-

tifs. (*Avec humeur.*) Puisqu'elle redort, je m'en vais fumer... (*Il tire de sa poche son papier à cigarettes, son étui à tabac, sa boîte d'allumettes, son porte-cigarette, et étale le tout sur ses genoux.*) Je ne puis cependant pas allumer ma cigarette sans lui en demander la permission. (*Il tousse de nouveau, la dame rouvre les yeux.*) Est-ce que la fumée de tabac vous incommode, madame?

La dame. Beaucoup, monsieur. (*Elle referme les yeux et retourne la tête du côté opposé au voyageur.*)

Le voyageur. Ah! (*A part.*) Et elle ferme le guichet de la conversation comme ces employés de banque qui referment leur petit carreau quand le public les ennuie... moi, je suis le public... et je l'ennuie... (*Il resserre tout son appareil à fumer.*) Elle n'est pas aimable, cette dame... pas aimable du tout. (*Il tourne le dos à la dame et essaye de se rendormir.*)

La dame, *à part.* Il faut reconnaître qu'il a resserré tous ses petits ustensiles avec une grâce parfaite. (*Elle aperçoit un journal déplié sur la banquette qui lui fait face.*) Quelqu'un aura oublié son journal. (*Elle le prend et le lit.*) « L'attitude des puissances du Nord... » (*Parlé.*) Oh! non! passons. Ah! (*Lisant.*) « Faits divers : — On écrit de Toulon : Hier, le canon d'alarme signalait l'évasion du célèbre Gorju, un malfaiteur de la pire espèce... » (*Parlé.*) Ah! (*Lisant.*) « On croit qu'il s'est dirigé sur Paris... » (*Parlé.*) Sur Paris!... ô mon Dieu!... S'il était dans le train. (*Lisant.*) « Ce dangereux forçat est d'ailleurs reconnaissable au signalement suivant : Taille moyenne, charpente vigoureuse, léger embonpoint... » (*Elle regarde le voyageur endormi; parlé.*) Ah!... (*Reprenant sa lecture.*) « Léger embonpoint... commencement de calvitie et balafre au côté droit du front. » (*En ce moment le voyageur remet sa casquette. Surprise de la dame.*) Tiens! comme il a remis sa casquette avec précipitation!... Allons!... Je suis folle! (*Elle lit à voix basse.*)

Le voyageur, *à part, avec mauvaise humeur.* Je ne peux pas fermer l'œil... Il ne me reste qu'à lire mon guide. Lisons mon guide. (*Il coupe son livre et lit.*) « Brunoy, village habité autrefois par Talma; le tragédien aimait ce séjour; dans les moments de répit que lui laissait Melpomène, il se plaisait à tenir la bêche du jardinier amateur de la même main qui portait avec tant de style le sceptre d'Agamemnon, l'épée de Manlius et le poignard d'Oreste... » (*Il fait un soubresaut.*) Quel choc!

La dame, *réveillée en sursaut.* Qu'y a-t-il?

Le voyageur. Ce n'est rien, madame, une simple secousse.

La dame. Pouvez-vous me dire où nous sommes, monsieur?

Le voyageur. Nous devons être près de Brunoy, madame. (*Avec volubilité.*) Village habité autrefois par Talma. Le grand tragédien aimait ce séjour; dans les moments de répit que lui laissait Melpomène, il se plaisait à tenir la bêche du jardinier amateur de la même main qui portait avec tant de style le sceptre d'Agamemnon, l'épée de Manlius ou le poignard d'Oreste.

La dame, *souriant, à part.* Décidément, il avait besoin de parler. (*Haut.*) Je vous remercie de ces détails instructifs.

Le voyageur, *modestement.* Il n'y a pas de quoi, madame.

La dame, *à part.* C'est un jeune professeur. (*Souriant.*) J'aime mieux cela.

Le voyageur, *changeant de ton.* Madame! Le soleil, quoique matinal, commence à me gêner considérablement, et si cela ne vous contrarie pas que je quitte cette place... (*Il s'asseoit en face de la dame.*)

La dame. J'aurais d'autant moins le droit de le trouver mauvais, monsieur, que je crois que j'ai pris la vôtre, la meilleure, à ce qu'il paraît.

Le voyageur. Vous avez simplement prévu que je vous l'aurais offerte.

La dame, *saluant.* Monsieur!

Le voyageur, *de même.* Madame!

La dame, *à part.* Il est très-bien, et mes soupçons n'avaient pas le sens commun.

Le voyageur, *à part.* Elle est encore mieux de face que de profil... (*Haut*). Que n'allons-nous ainsi jusqu'à Saint-Pétersb...

La dame. Vous dites, monsieur?...

Le voyageur. Je dis, madame, que l'on voyage trop vite aujourd'hui. (*Surprise de la dame.*) Où est le temps où l'épouse elle-même d'un de nos premiers rois traversait la France en chariot et à petites journées?

La dame, *riant.* De qui donc parlez-vous, monsieur?

Le voyageur, *frappant sur son livre.* De Galeswinthe, femme de Chilpéric, dont je relisais, il y a quelques heures, la touchante histoire... Quel voyage pittoresque elle a dû faire, madame, en venant d'Espagne pour se faire sacrer reine à Rouen!

La dame. Il est hors de doute que depuis le voyage de Galeswinthe la locomotion a fait quelques progrès.

Le voyageur. Mais, sans remonter si haut, madame, je regrette le temps où de pesantes voitures qu'on appelait diligences...

La dame. Par antithèse!

Le voyageur. Par antithèse! — mettaient huit jours et huit nuits pour aller de Marseille à Paris, par exemple.

La dame. Mais c'était affreux!

Le voyageur. C'était charmant, madame! On avait au moins le loisir de faire connaissance avec ses compagnons de route (*galamment*), de jeter les bases de relations... amicales. Vous parlerai-je, d'ailleurs, de la poésie toute particulière de la diligence, de l'imprévu, des aventures qui venaient accidenter le voyage?...

La dame, *riant.* Allez-vous donc regretter les attaques des voleurs?

Le voyageur. Eh! madame! les attaques de voleurs, accidents déplorables évidemment au point de vue légal, pouvaient avoir leur bon côté.

La dame. Par exemple!

Le voyageur. Elles pouvaient être l'occasion d'actes de courage et de sublimes dévouements; tandis qu'aujourd'hui, madame, la vie est si préservée, si garantie, si plate enfin, qu'à moins d'être militaire, marin... ou pompier, le plus petit acte héroïque est absolument interdit, même à un homme de cœur.

La dame. Ah! il est certain qu'à ce point de vue chevaleresque, votre paradoxe peut être soutenu... Je me souviens même de certain événement qui nous est arrivé en voyage, il y a cinq ou six ans, à moi et à mon mari.

Le voyageur. Votre mari! (*Comme désappointé.*) Vous êtes mariée, madame?

La dame. Hélas! monsieur.

Le voyageur, *à part, vivement.* Ah bah!... (*Haut.*) Eh! mon Dieu! vous n'êtes pas la seule, allez, madame, pour laquelle le mariage soit une épreuve difficile.

La dame. Mais, monsieur...

Le voyageur, *l'interrompant.* Les demandes en séparation de corps ont augmenté cette année dans une proportion effrayante.

LA DAME. Mais, monsieur, vous vous trompez complétement... Je disais : Hélas ! je suis veuve.

LE VOYAGEUR. Hein!... ah ! oh ! pardon, madame ! Je croyais... oh ! pardon ! (*A part.*) Sapristi ! (*Haut.*) Vous disiez donc, madame, qu'il vous était arrivé un accident en voyage...

LA VOIX DE L'EMPLOYÉ. Brunoy ! — Messieurs les voyageurs, préparez vos billets.

LE VOYAGEUR. Ah ! c'est juste ! voilà au moins une demi-heure qu'ils ne nous avaient pas dérangés. Il faut reconnaître que ces administrations de chemins de fer sont bien insupportables avec leur manie de contrôle.

LA DAME, *riant*. La diligence n'avait pas l'inquisition des billets.

LE VOYAGEUR. Encore un de leurs avantages. (*Il se fouille.*) C'est que je ne trouve pas le mien... je ne le trouve pas...

LA DAME. Il est peut-être tombé. (*Elle cherche.*)

LE VOYAGEUR. Ne vous dérangez pas, madame. (*Il regarde partout.*) Allons ! je l'aurai perdu... Je m'en vais m'en expliquer avec le chef de gare. (*Il se lève.*) Pardon, madame. (*Il sort du waggon et disparaît.*)



Le billet perdu. Dessin de Bertall.

SCÈNE IV.

LA DAME, *seule*. Ce pauvre monsieur ! C'est pour le coup qu'il va maudire les chemins de fer... s'il faut qu'il paye deux fois son voyage, d'autant plus que le train vient de Marseille. (*Elle regarde au dehors et du côté où est sorti le voyageur.*) Je ne le vois pas revenir.

SCÈNE V.

LA DAME, LE VOYAGEUR.

L'EMPLOYÉ, *près de la portière.* Votre billet, je vous prie, madame.

LA DAME. Le voici. (*L'employé contrôle le billet et le rend. — Il avise le manteau du voyageur absent.*)

L'EMPLOYÉ. Mais il manque un voyageur?

LA DAME. Oui, monsieur.

L'EMPLOYÉ. Faites donc votre contrôle avec des voyageurs qui s'empressent de descendre à toutes les stations!

LA DAME. Ce monsieur croit avoir perdu son billet.

L'EMPLOYÉ. Il dit avoir perdu son billet? Est-ce qu'il voyage avec vous, madame ?

LA DAME. Il voyage dans le même compartiment que moi, mais je ne le connais pas.

L'EMPLOYÉ. Ah ! vous ne le connaissez pas? (*Il examine le sac de nuit du voyageur.*)

LA DAME. Que regardez-vous donc ?

L'employé. Parbleu! madame, j'examine le nom qui est écrit sur son sac de nuit... Vous comprenez bien qu'une administration de chemin de fer a une mission de surveillance à remplir... Le fameux Jud n'est pas encore trouvé.

La dame, *vivement*. Ainsi vous croyez...

L'employé. Mon Dieu! je ne crois rien, mais je dis qu'hier encore on a arrêté un malfaiteur sur la ligne. (*La dame prend tous ses colis et se lève.*) Que faites-vous, madame?

La dame. Monsieur, je désire descendre de ce waggon et monter dans le compartiment des dames.

L'employé. C'est impossible; il est complet.

La dame. Alors je monterai dans un autre.

L'employé. Libre à vous, madame. (*Il se retire.*)

La dame. Grand Dieu! Mais si c'est dans celui-là que se trouve le célèbre Gorju? (*S'apercevant du départ de l'employé.*) Eh bien!... il me laisse seule. (*Appelant.*) Monsieur l'employé... monsieur...

L'employé. Mon service me réclame, madame. (*Il disparaît.*)

SCÈNE VI.

La dame, *seule, criant*. Mais, monsieur... (*A part.*) Allons, je suis folle; encore une fois, quelle apparence y a-t-il que ce monsieur, qui est très-bien... qui connaît la femme de Chilpéric... soit précisément le malfaiteur que l'on cherche? (*Ses regards tombent sur le couteau à papier du voyageur.*) Quelle étrange forme a l'instrument dont il se sert pour couper ses livres! (*Elle regarde plus attentivement le couteau et finit par le prendre.*) C'est un poignard, un stylet, une arme dangereuse; mais ce n'est pas un couteau à papier... on ne s'est jamais servi d'un pareil instrument pour couper des livres!... Bien certainement cet... Allons! voilà encore mon imagination en campagne... Ce coupe-papier est original, voilà tout.

La voix de l'employé. En voiture, messieurs.

Le voyageur, *reparaissant, et à lui-même*. Il était dans ma doublure. (*Il reprend sa place. — Coup de sifflet. — Bruit de chemin de fer.*)

SCÈNE VII.

LE VOYAGEUR, LA DAME.

Le voyageur, *à la dame*. Imaginez-vous, madame, que mon billet était caché dans ma doublure.

La dame. Vraiment... ah! quel bonheur! (*A part.*) Il avait son billet.

Le voyageur, *surpris; à part*. Tiens! (*Haut.*) Je vous remercie, madame.

La dame, *à part*. Si je pouvais lui faire ôter sa casquette, je serais complétement rassurée.

Le voyageur. C'est très-bien cela, de s'intéresser ainsi aux infortunes du prochain.

La dame. N'est-ce pas naturel? (*A part.*) Ah!

Le voyageur. Naturel... de votre part, attendu...

La dame, *l'interrompant*. Pardon, monsieur, n'est-ce pas vous que l'on salue là-bas? (*Elle indique le dehors.*)

Le voyageur, *portant la main à sa casquette*. Où cela?

La dame, *à part*. Il va l'ôter!

Le voyageur, *abaissant la main sans se découvrir*. Non, madame, non, ce n'est pas moi.

La dame, *à part*. Manqué!

Le voyageur. Je disais : naturel, de votre part, attendu que vous avez une belle âme, madame.

La dame. Monsieur!

Le voyageur. J'en suis sûr. Et, lorsque votre gracieuse exclamation ne me l'aurait pas appris, je l'aurais deviné à votre physionomie, livre vivant où se lisent toutes vos charmantes qualités.

La dame. Mais, monsieur!... (*A part.*) Allons! ce n'est pas là le langage d'un malhonnête homme.

Le voyageur, *continuant*. A cette main dégantée non moins caractéristique.

La dame, *étonnée*. Comment cela?

Le voyageur. Mon Dieu, madame, je crois un peu à la science de Desbarolles, et la seule inspection de ces doigts effilés et délicats... (*la dame étonnée retire sa main*) de cette ligne de cœur si nette et si prolongée, affirme que vous avez une nature aimante.

La dame, *à part*. Ah! mon Dieu! Est-ce qu'il voudrait me faire la cour, à présent?

Le voyageur, *continuant*. Votre ligne de chance n'est pas moins belle... Permettez cependant... (*Il lui prend la main.*) Ah! mais non!

La dame. Eh bien?

Le voyageur. Je vois là...

La dame, *à part*. Comme il regarde ma bague!

Le voyageur. Je vois là une brusque intersection, un point menaçant!

La dame, *inquiète*. Ah!

Le voyageur. Eh! mais, ne m'avez-vous pas dit que vous aviez autrefois couru un danger?

La dame. Oui, monsieur, nous avons été attaqués par des voleurs en traversant les Pyrénées.

Le voyageur. C'est bien cela; mais le péril est passé, et voici votre ligne qui reprend son cours, plus belle qu'auparavant.

La dame, *à demi rassurée*. Ah!... Vous ne voyez pas de nouvelle intersection?

Le voyageur. Pas la moindre, madame.

La dame. Ainsi vous croyez réellement à la chiromancie, la phrénologie? Que sais-je, moi?...

Le voyageur. Oui, madame. — Avez-vous jamais examiné la tête d'un criminel, madame?

La dame, *effrayée de nouveau*. Oh! mon Dieu!

Le voyageur. Mais, d'abord, avez-vous jamais eu l'occasion de voir un criminel?

La dame, *le regardant avec effroi*. Jamais, monsieur... Mais, croyez-moi, je plains ces pauvres égarés plus encore que je ne les condamne.

Le voyageur. Je reconnais là votre ligne de cœur.

La dame. Le manque d'éducation, les mauvais exemples ne les ont-ils pas le plus souvent poussés à commettre les... infractions qui les ont conduits...

Le voyageur. Au bagne, dites le mot... Tenez, madame, j'ai là une collection de photographies de nos plus célèbres criminels.

La dame. Ah! vous avez...

Le voyageur. Des types bien curieux à étudier!

La dame, *à part*. Comment a-t-il un pareil dépôt entre les mains?

Le voyageur. Et d'abord voici... (*Il va pour montrer un portrait à la dame.*) Ah! non! Je me trompe. C'est mon portrait, celui-ci.

La dame, *effrayée*. Le vôtre!

Le voyageur. Oui, madame! (*Souriant.*) Mais il ne fait pas partie de la collection. (*Il en prend un autre.*) Voilà celui que je voulais vous montrer.

La dame. Quel est ce monsieur?

Le voyageur. C'est Lacenaire, si fameux par ses meurtres, vous savez?

La dame. Oui, je sais.

Le voyageur. Veuillez remarquer la protubérance de cette partie du crâne, signe de l'instinct de la destructivité. — Or, Lacenaire avait la passion de l'assassinat, tout simplement.

La dame, *à part.* Comme ses yeux brillent pendant qu'il parle!

Le voyageur, *montrant un autre portrait.* Voici Papavoine; même conformation de tête, mêmes instincts de férocité; il a mis à mort quatorze enfants, quatorze pauvres petits enfants, sans compter l'inconnu.

La dame. Ah ! sans compter... Mais, pardon, vous ne m'avez pas dit par quel hasard singulier vous possédez ces portraits?

Le voyageur. Oh ! c'est bien simple. (*Souriant.*) D'abord, il faut vous dire que, par état, je fréquente les malfaiteurs.

La dame, *au comble de l'effroi.* Comment! vous fréquentez...?

Le voyageur. Oui, madame, puisque je suis... Mais qu'avez-vous donc?.. vous frissonnez... Est-ce que vous avez froid?

La dame, *bégayant.* Du tout, monsieur... j'ai... très-chaud.

Le voyageur. Mais vous grelottez en me disant cela... Prenez donc ma couverture de voyage.

La dame. Je vous remercie, monsieur.

Le voyageur. Je vous en prie. (*Il la lui met sur les pieds.*) Les matinées sont encore très-fraîches.

La dame. Mais vous-même, monsieur, vous allez vous refroidir...

Le voyageur, *l'interrompant.* Ne vous occupez pas de moi.

La dame. D'autant plus que vous avez peut-être passé la nuit en chemin de fer?

Le voyageur. Je l'avoue, madame, car j'arrive de Toulon.

La dame. De Toulon ! (*A part.*) Plus de doute!

Le voyageur. Une bien vilaine résidence où, depuis cinq ans, madame, je suis retenu.

La dame, *à part.* Il a dit détenu.

Le voyageur, *continuant.* Enchaîné...

La dame, *terrifiée.* Ah!

Le voyageur. Par ma maudite profession.

La dame, *à part.* Il appelle cela une profession, grand Dieu!

Le voyageur. Heureusement le ministre de la justice ne pouvait m'y laisser à perpétuité.

La dame, *se levant.* Arrêtez!

Le voyageur, *interloqué.* Plaît-il?

La dame, *avec terreur.* Je sais qui vous êtes! Prenez ma bourse, prenez tout ce qui m'appartient, monsieur Gorju, mais laissez-moi la vie!

Le voyageur, *stupéfait.* La vie ! Gorju!... Que voulez-vous dire?

La dame. Grâce ! monsieur, grâce !

Le voyageur. Mais vous êtes dans une effroyable erreur; je ne suis pas... (*Solennellement.*) Je suis procureur impérial, madame!

La dame. Vous!

Le voyageur. C'est moi qui ai fait condamner ce Gorju avec lequel vous me faites l'honneur de me confondre. (*Il ôte sa casquette.*)

La dame, *examinant son front; à part.* La balafre n'y est pas!

Le voyageur. Mais veuillez me dire qui a pu vous mettre en tête ces imaginations de voleurs, de forçats?

La dame. Comment ! monsieur... mais voilà un quart d'heure que vous ne me parlez que de ces gens-là!

Le voyageur. Mais c'est vous, madame, qui la première avez mis la conversation sur ces messieurs.

La dame. Ne m'avez-vous pas dit que vous fréquentiez les malfaiteurs?

Le voyageur. Naturellement, comme procureur impérial...

La dame. Que vous arriviez de Toulon?

Le voyageur. La résidence que je quitte.

La dame. Et ces photographies?

Le voyageur. Des pièces de comparaison, madame.

La dame. Ah ! je comprends maintenant... et je ris de ma folie... je... (*Avec élan.*) Oh! mais, que c'est donc bien à vous, monsieur, d'être procureur impérial!

Le voyageur, *saluant.* Mais pas trop, madame, puisque c'est grâce à ma profession que j'ai pu être confondu...

La dame. Pardonnez-moi, monsieur, et n'accusons tous les deux que ce vilain journal, cause première de mes absurdes terreurs.

Le voyageur. Quel journal?

La dame, *lui donnant le journal.* Lisez... là...

Le voyageur. « On écrit de Toulon...» (*Il lit tout bas.— Parlé.*) Tiens ! mais c'est de l'histoire ancienne, puisque Gorju a été repris et exécuté il y a plus de six mois. (*Il regarde la première page du journal.*) Mais ce journal est de l'année dernière, madame.

La dame. Que dites-vous?

Le voyageur. Octobre 1862... Voyez...

La dame. 1862... c'est écrit... Comme vous allez m'en vouloir, monsieur...

La voix de l'employé. Paris ! Paris! (*Ils se lèvent tous deux.*)

Le voyageur. Madame, je viens pour passer quelques jours à Paris, me permettrez-vous d'aller vous présenter mes respects?

La dame. Monsieur...

Le voyageur. Ne serait-ce que pour établir à vos yeux ma parfaite identité et vous rassurer complétement!

FIN.

E. VERCONSIN.

— Décidément, les comédies en waggon réussissent partout. — C'est justice, puisque notre siècle est le siècle de la vapeur. — Mais elles ne rencontrent d'autres sifflets que le sifflet de la locomotive, imité à la cantonade par le régisseur de la scène. *En waggon* a eu pour interprètes, dans les salons de Rossini, M. Biéval et Mme Gaveaux-Sabatier, qui ont enlevé un succès mérité par tous, auteur et acteurs. La comédie en waggon de notre rédacteur en chef, M. Pitre-Chevalier, *la Question du cigare,* a fait le tour du monde, — du beau monde de Paris, — avec Mlle Rousseil, du premier, et M. Dubarry, du second Théâtre-Français. M. Verconsin, qui est un homme d'esprit, s'est rencontré, pour le bandit supposé, avec un autre homme d'esprit, M. Léon Gozlan, qui a fait jouer à la Comédie-Française une méprise de ce genre, intitulée : *la Pluie et le beau Temps.* Mais le bandit de M. Verconsin est peut-être plus comique, parce qu'il est bandit sans le savoir.

Le secrétaire de la Rédaction, H. de C.

LES EXPOSITIONS. LES CHIENS ET LES TABLEAUX.

L'EXPOSITION DES CHIENS.

Pendant le mois de mai, une question était adressée à tout être ayant le respect de la fashion : « Avez-vous été aux chiens? » Un feuilletoniste disait que nous étions livrés aux bêtes.

Certes, voilà une idée qui aura été lucrative pour la Société d'acclimatation, car l'empressement de la foule allait chaque jour *crescendo;* les portes du Jardin étaient assiégées et les avenues adjacentes encombrées de voitures; c'était plus qu'un succès, c'était une fureur ; nous dirions une rage, si le mot n'était malsonnant dans l'espèce. N'en déplaise aux fameux dompteurs Crockett et Hermann, les chiens sont les lions du moment.

Voici d'abord les levrettes aristocratiques et frileuses, à la robe soyeuse et cendrée, habituées à reposer sur un coussin de satin ou de velours et à recevoir des caresses de duchesses; aussi faut-il voir avec quel dédain suprême elles bâillent au nez de la foule et se roulent en lui tournant le dos; puis voici de petits chiens chinois, grassouillets et sans poil, comme des cochons de lait, des king's-charles à la robe noire et luisante, des griffons de Russie magnifiques, puisqu'il est convenu que les plus laids sont les plus beaux; des havanais frisés et moustachus, des bichons au col enrubané, et, dans une niche ouatée et capitonnée, deux *pointers* microscopiques que l'on dit étrangleurs de rats, mais dont les rats ne feraient qu'une bouchée. Toutes ces petites espèces, habituées à la vie molle et luxueuse des salons, ont l'air de s'amuser très-peu et poussent même des gémissements à fendre les oreilles, sinon le cœur.

Comme antithèse, voici tout de suite les grands barbets, les chiens de berger, au poil inculte et rude, à l'œil perçant, à la figure sauvage. Ceux-là doivent être les pères Adam de la race canine. Le premier homme a dû les rencontrer en chasse : entre chasseurs, on fait vite connaissance; l'homme a dû proposer à la bête de chasser en commun ; puis voyant la bonne volonté du camarade, il l'a exploité à son profit en lui faisant entrevoir de beaux avantages. Le chien s'est dit en lui-même : « Mon cher ami, je pourrais très-bien me passer de toi pour chasser et vivre, et toi tu ne saurais te passer de mon aide ; eh bien! soit, je me fais ton serviteur et ton esclave, sans rétribution, sans espoir de récompense. » Et depuis six mille ans le chien a tenu sa parole fidèlement, avec une solidarité continue; et l'homme reconnaissant le frappe et le traite avec une ignoble grossièreté.

Voici les grands chiens de montagne, chiens des Alpes, des Pyrénées, du Saint-Bernard; force musculaire, riche encolure, mâchoire à tout casser, et avec cela l'œil intelligent et doux. Ils sont là haletants sous la chaleur, effarés de voir tant de monde, secouant leur chaîne et demandant la liberté. A la suite, viennent les chiens de Terre-Neuve, dont quelques modèles sont admirables. Voici deux grands chiens des Abruzzes, au poil fauve et emmêlé, à l'œil dur, à l'air sinistre, comme il convient à des habitants de ces montagnes où l'homme s'est fait brigand, où la nature âpre et sauvage a fourni à Salvator Rosa ses plus vigoureuses inspirations.

Salut à vous, amis de nos chasseurs, braques français. Sans mentir, si votre nez et votre jarret répondent à votre visage et à votre pelage, vous êtes dignes de lutter avec vos émules les braques anglais, que l'on vous préfère, peut-être uniquement parce qu'ils sont anglais.

Toute médaille a son revers. Sur la rangée parallèle à celle que nous avons parcourue, on avait étalé avec profusion les bouledogues à la tête plate et triangulaire comme celle des vipères, aux arcades zygomatiques proéminentes, aux dents incisives faisant saillie sur la lèvre supérieure : ils étaient là, anglais et français, se mesurant du regard et prêts à s'entre-dévorer. M. de Belleyme, préfet sous la Restauration, disait, en parlant des bouledogues : « Ces animaux ont des instincts cruels; et l'homme, plus cruel qu'eux, les a dressés pour le combat et en a fait des bêtes féroces. » Après eux, venaient les bouledogues véritables, à la tête arrondie, au pelage gris moucheté de noir, aux membres vigoureux : quoique moins terribles d'aspect que les précédents, ils ont encore l'air peu accommodant. Les terriers ont plus de finesse dans les membres et le museau plus allongé ; mais la robe est pareille : ils ont pris en affection les chevaux et les palefreniers ; ils aiment à monter sur le siége du cocher, à dormir à l'écurie. Ils sont l'ennemi du gros rat de Norwége, que le chat n'ose pas toujours attaquer; d'un coup de dents ils lui brisent la colonne vertébrale.

Le caniche avait peu de représentants à l'Exposition, mais ils étaient d'un fort beau modèle; ce chien fait penser à l'aveugle, dont il est le guide et l'ami, et sa vue seule excite un affectueux intérêt.

Les barbets, moyens et petits, terminaient cette longue série. Ils font plaisir à voir, ces chiens malpeignés, incultes, tout ronds, les yeux cachés par de longues mèches de poils, l'air bon garçon, indépendants et sans souci en apparence, mais, au fond, remplis de bons sentiments, et pleins d'attachement pour leur maître, et avec cela malins comme des singes.

Voici les lévriers d'Ecosse avec leur barbe hérissée, leur poil rude, leur figure demi-sauvage : tout cela diffère des lévriers russes, aux formes sveltes et élégantes, à la robe soyeuse et lustrée, à la tête longue et fine comme un coin.

Le tableau capital de l'Exposition, c'était le quartier des meutes. Nous avons bien entendu faire telle ou telle distinction sur la valeur cynégétique de celle-ci et de celle-là; mais nous, profanes, nous les avons admirées toutes sans réserve.

Pour finir à l'anglaise, — par un chiffre, — nous ne pouvons mieux faire juger de l'importance de cette Exposition qu'en exposant ce fait : un photographe en renom a gagné, en huit jours, la somme de dix mille francs à portraiturer messieurs les chiens du Jardin d'acclimatation.

J. C.

LES PORTRAITISTES.

Nous n'avons pas l'intention de conduire pendant plusieurs jours notre lecteur à travers les vingt-quatre lettres de l'alphabet, et d'étudier une à une chacune des salles du Palais des Champs-Elysées, — qu'il me répugne, en cette circonstance, d'appeler le Palais de l'Industrie. — Ceci est une simple promenade. Supposez un instant

que, par une faveur spéciale, vous ayez pu entrer à huit heures du matin, avant l'arrivée du public, dans les salles de l'Exposition, et que j'aie le plaisir de vous mener devant les toiles que j'ai étudiées à toute heure du jour, depuis le 1er mai. Pour retirer d'une telle promenade autre chose qu'un mal de tête et qu'un hébétement des yeux, il faut adopter un ordre de marche, et, si vous le voulez bien, nous commencerons par les portraits, car on entre par le salon carré, et, une fois là, on est invinciblement attiré par le chef-d'œuvre de M. Flandrin : le *Portrait de l'Empereur*. Il y aurait des pages à écrire sur la ressemblance intime des traits et de l'expression, sur l'heureuse simplicité de la pose, sur l'harmonie de la couleur, sur le style suprême du dessin. Ce portrait sera



L'amitié des chiens. Dessin d'Eugène Forest.

le portrait historique de Napoléon III, comme le portrait de Charles Ier par Van Dyck.

Avant d'entrer, vous avez admiré trois bustes de marbre, — l'un des trois est en cire, mais on jurerait aussi du marbre, — signés Marcello. Ce poétique pseudonyme cache, dit-on, un nom de patricienne et michelangelesque mémoire, Mme la duchesse Colonna, de qui la *Bianca Capello*, digne des plus fières époques de l'art florentin, occupe avec honneur la place d'honneur au Salon de 1863.

M. Winterhalter a peint un nouveau *Portrait de l'Impératrice*, qui se trouve placé en regard du tableau de M. Flandrin. Il y a dans le fauteuil héraldique où il a assis son auguste modèle, dans le nimbe vaporeux répandu sur

la toile, comme un rêve d'en haut, une certaine teinte mystique qui n'est pas sans grâce. Beaucoup de personnes préfèrent le profil de l'Impératrice exposé en 1861, et elles ont peut-être raison, parce que ce profil avait une qualité éminente, celle qui fait le grand succès du *Portrait de l'Empereur* par M. Flandrin, la simplicité.

Puisque nous reparlons de M. Flandrin, nous devons citer un de ses plus heureux condisciples, M. Janmot, qui a fait une très-belle page dans le *Portrait de Mme J*** et ses enfants.* Son *Ophélie* est digne en tout point du pinceau qui a créé le beau *Portrait du Père Lacordaire,* — un portrait historique, celui-là aussi.

M. Chaplin a exposé deux portraits, l'un très-joli, celui de Mme de V***, où le blanc et le rose sont chiffonnés avec tout l'esprit que vous connaissez à ce maître charmant; l'autre, très-beau, celui de Mme C***. — M. Chaplin est marié depuis un an environ, et les gens qui se disent bien informés assurent que Mme C*** c'est Mme Chaplin. — En tous cas, c'est un fort beau morceau de peinture, où M. Chaplin a déployé toutes ses qualités de couleur et de distinction. Il est juste de dire que le modèle a bien inspiré l'artiste.

Il y a plusieurs portraits d'Halévy. Celui de M. Roller nous a paru le plus remarquable, comme ayant le mieux rendu l'expression du grand artiste tant regretté. Citons encore deux têtes par Mme O'Connell, une délicieuse miniature en pied par Mme Herbelin, une *Etude* par M. Dubufe père, d'après Mme Marie Vernon dans son costume de *Fenella*, deux autres élégantes *Etudes* par M. Edouard Dubufe, le *Portrait de M. A. de Pommayrac,* dans un gracieux uniforme d'officier de spahis, par M. de Pommayrac, deux portraits de femme très-sérieux, l'un par M. Cabanel, l'autre par M. Zuber Buhler, et enfin un chef-d'œuvre, le *Profil sur fond d'or*, par M. Henri Lehmann.

LA PETITE MARIA.

Il est nécessaire de créer une subdivision exprès pour cette jolie petite fille de Calabre dont plusieurs peintres se sont épris cette année, car on la retrouve dans toutes les salles de l'Exposition, et avec grand plaisir, ma foi, car elle est aussi jolie qu'on peut l'être quand on a douze ans, qu'on est Italienne et blonde, et qu'on a pour portraitistes les premiers peintres de Paris. M. de Curzon, un des meilleurs héritiers de Léopold Robert, l'a occupée à filer. M. Hébert lui a mis entre les mains un bout de fil rouge avec lequel il la fait jouer comme un petit chat. M. Jalabert la laisse assise, nous regardant jusqu'au fond de l'âme avec ses yeux bleus comme les eaux de la Méditerranée. M. Bonnat enfin l'a couchée par terre, fatiguée d'avoir tant joué pour les plaisirs du public parisien, aussi féroce pour le moins que le public des cirques romains.

LES PEINTRES DE L'ORIENT.

Mes divisions ne sont décidément pas les divisions de l'école, mais, plus que les divisions de l'école, je les crois justes dans la revue d'une exposition de peinture en 1863. Nous venons de voir les peintres de l'Italie : les peintres de l'Orient forment aussi une classe à part, qu'on pourrait appeler l'école du soleil, et dont le chef actuel est M. Fromentin. Depuis nombre d'années déjà M. Fromentin expose régulièrement, et chacune de ses expositions est un succès : pour lui, toute campagne est une victoire. Son *Bivouac arabe* et ses *Fauconniers,* loin de montrer une décadence, montrent plutôt un progrès : c'est toujours lumineux, toujours spirituel, et c'est plus étudié.

MM. Bellel et Belly, dont les noms ont de la consonnance, sont aussi deux grands peintres de l'Orient. M. Bellel a plus de style dans la *Route de Médéah à Boghar,* et M. Belly plus de mouvement dans *Une rue du Caire.*

M. de Tournemine ne cherche pas à déchiffrer les ibis sur les hiéroglyphes, il va les chercher sur les bords du Nil lui-même : il en répand une volée sur une toile et en tire les effets les plus heureux. Je comprends ainsi le culte de l'ibis.

Un nouveau peintre de l'Orient s'est révélé avec éclat dans M. Guillaumet, qui dès son second salon passe au Luxembourg, ce Louvre des vivants. *La Prière du soir dans le Sahara* est une grande page d'un caractère tout magistral, où l'artiste a retrouvé d'une manière saisissante l'infini de la terre et l'infini du Créateur.

Les feux du soleil d'Anatolie embrasent toujours les toiles de M. Ziem. La France devrait donner à Méry un appartement garni de paysages d'Orient peints par Ziem, Méry n'aurait jamais froid.

LES PAYSAGISTES, LES PEINTRES D'ANIMAUX ET LES PEINTRES DE MARINE.

Dans le paysage est la gloire de l'école moderne. Corot, Daubigny, Français, Dupré, Rousseau, sont des maîtres qui n'envient rien à Ruysdaël ni à Salvator Rosa. Si le sentiment de la nature invisible, idéale, a un peu faibli dans notre siècle, le sentiment de la nature réelle et visible est très-vif. C'est pourquoi nos paysagistes sont très-forts. Daubigny a une *Vendange* très-remarquable. Corot est resté le grand poëte que vous connaissez, répandant sur les paysages du matin la brume poétique et transparente qui s'échappe des futaies élancées. M. Français a un effet très-rêveur de clair de lune dans son *Orphée,* qui lui a été inspiré par les poses sculpturales de Mme Viardot dans l'*Orphée* de Gluck. M. Harpignies déploie dans les *Corbeaux* du style et de la vigueur. Il se laisse trop volontiers aller à l'esquisse : c'est là le défaut où commence à tomber notre école de paysagistes.

Les marines sont signées Gudin et Durand-Brager. Le *Soir d'orage* de M. Gudin est d'un aspect étrange et saisissant. M. Durand-Brager n'a pu exposer sa grande page qui s'appelle le *Bombardement de Sinope*, et qui est partie pour Saint-Pétersbourg avant que Paris ait pu en jouir. On se plaint quelquefois de la faiblesse des expositions de peinture; souvent il y a faiblesse; mais cette faiblesse ne tient pas tant à une dégénérescence de l'art qu'à ce fait, que beaucoup des meilleures œuvres partent de chez nous avant d'avoir été vues par nous. Nous sommes très-étonnés, quand nous voyageons à l'étranger, de découvrir, signés par nos compatriotes, des chefs-d'œuvre dont nous ne soupçonnions pas l'existence. A ce point de vue, les expositions annuelles seraient très-utiles, et l'exposition du boulevard Italien rend de grands services.

Troyon est absent; il est remplacé par M. Palizzi, qui a peint de son pinceau le plus gras les gras pâturages de la Normandie. Rosa Bonheur est représentée par M. Auguste Bonheur, de qui elle aurait pu signer le *Souvenir de basse Bretagne*, tant la falaise est réelle, tant les moutons sont laineux, et tant la composition de l'ensemble a de charme pittoresque.

M. Charles Jacque et M. Brendel sont les deux meilleurs bergers que je connaisse ; les moutons leur appartiennent, comme les chiens à Jadin et les chevaux à Lu-

minais, et ils obtiendront, — en même temps que des médailles au salon, — des médailles au concours de Poissy, — comme M. le marquis de Torcy.

Je rangerais volontiers parmi les paysagistes M. Jules Breton ; car, dans sa *Faneuse*, la poésie du paysage est au moins aussi grande que la poésie de la figure, et il a au moins autant cherché la poésie de Dieu que la poésie de l'homme.

M. Adolphe Leleux appartient à la même catégorie des paysagistes qui se confondent avec les peintres de genre. Sa *Noce de Bretagne* est pleine de charme et d'entrain, et d'une très-belle vérité locale.

LES PEINTRES DE GENRE.

Le genre appelé *genre* est peut-être celui qui contient le plus d'appelés et le moins d'élus, peut-être précisément à cause du grand nombre des appelés. Le genre lui-même se divise en plusieurs genres : le genre parisien contemporain, où brillent M. Toulmouche, le peintre des joies et des chagrins intimes des familles, et M. Alfred Stevens, qui détaille des études si fines de nos Parisiennes, comme dans *Prête à sortir*. Il y a le genre rétrospectif, qui a fourni à M. Caraud le joli motif du *Contrat*, un doux intérieur du temps de Louis XVI. M. Plassan remonte un peu plus haut : *le Bourgeois gentilhomme* est une belle scène de Molière jouée comme à la Comédie-Française, avant la retraite de Samson. M. Brillouin est un des meilleurs émules de M. Meissonnier. Son petit tableau intitulé *Bredouille*, et que vous avez vu gravé dans le *Musée des Familles*, a un vrai succès de peinture et de gaieté.

Il y a le genre ethnographique et cosmopolite, où règne en ce moment M. Knaus, ce peintre habile et ce raconteur charmant, l'auteur de *la Cinquantaine* et, cette année, du *Salimbanque*. M. Worms et M. Achille Zo sont les peintres de l'Espagne, de ses teints bistrés et de ses brillants costumes. M. Patrois, un Français, et M. Swertchkow peignent dans une très-belle gamme de tons les mœurs de la Russie. — A propos de Russie, il nous est arrivé un peintre russe, M. Tchoumakoff, dont les *Etudes* promettent des tableaux très-remarquables.

M. Zamacois, un peintre espagnol, naturalisé Français par le talent, a montré, dans son *Engagement de Cervantès dans l'armée*, que Meissonnier fait des élèves si bons, que peut-être trouverons-nous parmi eux son successeur, sinon son légataire universel.

Il y a enfin le genre animalier de Philippe Rousseau, qui fait des comédies comme La Fontaine et Méry avec les animaux : *le Lièvre et les Grenouilles*, qui est une très-spirituelle traduction de la fable du Bonhomme, et la *Recherche de l'absolu*, une fable de Rousseau lui-même, amusante comme Rousseau et profonde comme Balzac.

LES PEINTRES D'HISTOIRE ET LES PEINTRES DE BATAILLES.

Le terme de *peinture d'histoire* est un terme très-vague qui signifie aujourd'hui *grande peinture*, et qui admet beaucoup de tableaux autres que les tableaux historiques. Ainsi, la naissance de Vénus rentre dans les sujets de la peinture d'histoire, quoiqu'elle appartienne à l'histoire purement mythologique. Plusieurs peintres ont traité ce sujet, qui demande toutes les richesses de la couleur et du dessin. M. Baudry et M. Cabanel ont exposé les deux Vénus les plus remarquables ; celle de M. Baudry a été achetée par l'Empereur, et celle de M. Cabanel par l'Impératrice.

M. Puvis de Chavannes a fait deux pendants à ses belles compositions de 1861, *la Paix* et *la Guerre ;* aujourd'hui, c'est *le Travail* et *le Repos* qui complètent l'épopée.

Le *Molière chez Louis XIV* et surtout *le Prisonnier égyptien* de M. Gérôme sont deux beaux morceaux de peinture d'histoire.

M. Muller a fait de la peinture d'histoire historique dans sa *Messe sous la Terreur*, où on retrouve toutes les qualités d'émotion et d'intérêt déployées par lui dans *l'Appel des condamnés*.

La Dîme de M. Monginot est une superbe nature morte, une orgie de couleur, où M. Monginot montre qu'il a surpris tous les secrets de son maître, l'auteur de *l'Orgie romaine*, M. Couture.

Les peintres de batailles sont des peintres d'histoire, parce que les batailles sont des pages d'histoire, — lisez plutôt l'*Histoire du Consulat et de l'Empire*, par M. Thiers, — mais on a créé pour eux une autre catégorie, celle de la peinture militaire, qui nous ramène dans le salon carré. M. Yvon a brillamment réparé à Magenta son léger échec de Solferino. Bellangé Ier et Bellangé II nous consolent d'Horace Vernet mort. M. Beaucé plante vaillamment le drapeau français sur les côtes de Syrie, et M. Protais obtient le grand succès de peinture militaire avec ses deux toiles épisodiques, intitulées *le Matin avant le combat* et *le Soir après le combat*, que tout le public connaît déjà, et dont la gravure consacrera la popularité.

Nous n'avons point parlé de la peinture religieuse ; c'est que celle-là se voit dans les églises seulement, étant pour la plupart du temps peinte à la fresque. Il faut voir à Saint-Germain-des-Prés l'œuvre de M. Flandrin, et à Saint-Sulpice l'*Héliodore* de M. Delacroix. M. Schopin a envoyé au salon, en trois panneaux, le *Martyre de saint Saturnin*, destiné à la chapelle de Saint-Saturnin, qui se trouve dans le palais de Fontainebleau. Le style et le sentiment de cette triple composition nous ont beaucoup touché. L'ensevelissement de saint Saturnin par les saintes puelles de la légende est surtout d'une rare suavité.

Il y aurait un dernier chapitre à écrire, que je pourrais intituler :

LES REFUSÉS.

Les visites très-consciencieuses que nous avons faites au salon des refusés nous ont convaincu d'une chose : c'est que, pour la très-grande majorité, le jury a eu raison. D'un autre côté, on peut dire que, y eût-il douze erreurs seulement, c'est douze erreurs de trop, et qu'un très-grand nombre des œuvres reçues ne valent pas mieux que la basse moyenne des œuvres refusées. Parmi les erreurs du jury, nous avons remarqué des paysages au fusain de M. Du Parc, des *Willis* au pastel de M. Zuber-Buhler ; des paysages peints par MM. Jongkind, Blin, Harpignies et Castan, avec de très-beaux effets de brosse et de perspective aérienne ; une *Bacchante* de M. Jules Michel, où se retrouve la chaude couleur de Giorgione et des Vénitiens ; une *Femme en blanc*, de M. Whisler.

Vous devez, cher lecteur, être un peu fatigué de votre excursion à travers les tableaux. Allez vous reposer, et à la prochaine fois que nous nous rencontrerons je réparerai les omissions, que je dois avoir commises.

James CLARENCE

HISTOIRE D'UNE DISTRACTION D'ÉCOLIER.

Un vieux général de l'armée d'Afrique me racontait un jour cet épisode de son enfance :

« Mes parents étaient de braves paysans, peu instruits eux-mêmes, mais désirant l'instruction pour leur fils. J'étais fils unique. Tout d'abord, je n'appréciai pas le bienfait de l'éducation. Je préférais courir dans les prés et dans les taillis, dénichant des nids de geais et d'alouettes, fatiguer mon corps que fatiguer mon esprit, assez pares-



L'écolier surpris par son maître. Dessin d'Ulysse Parent.

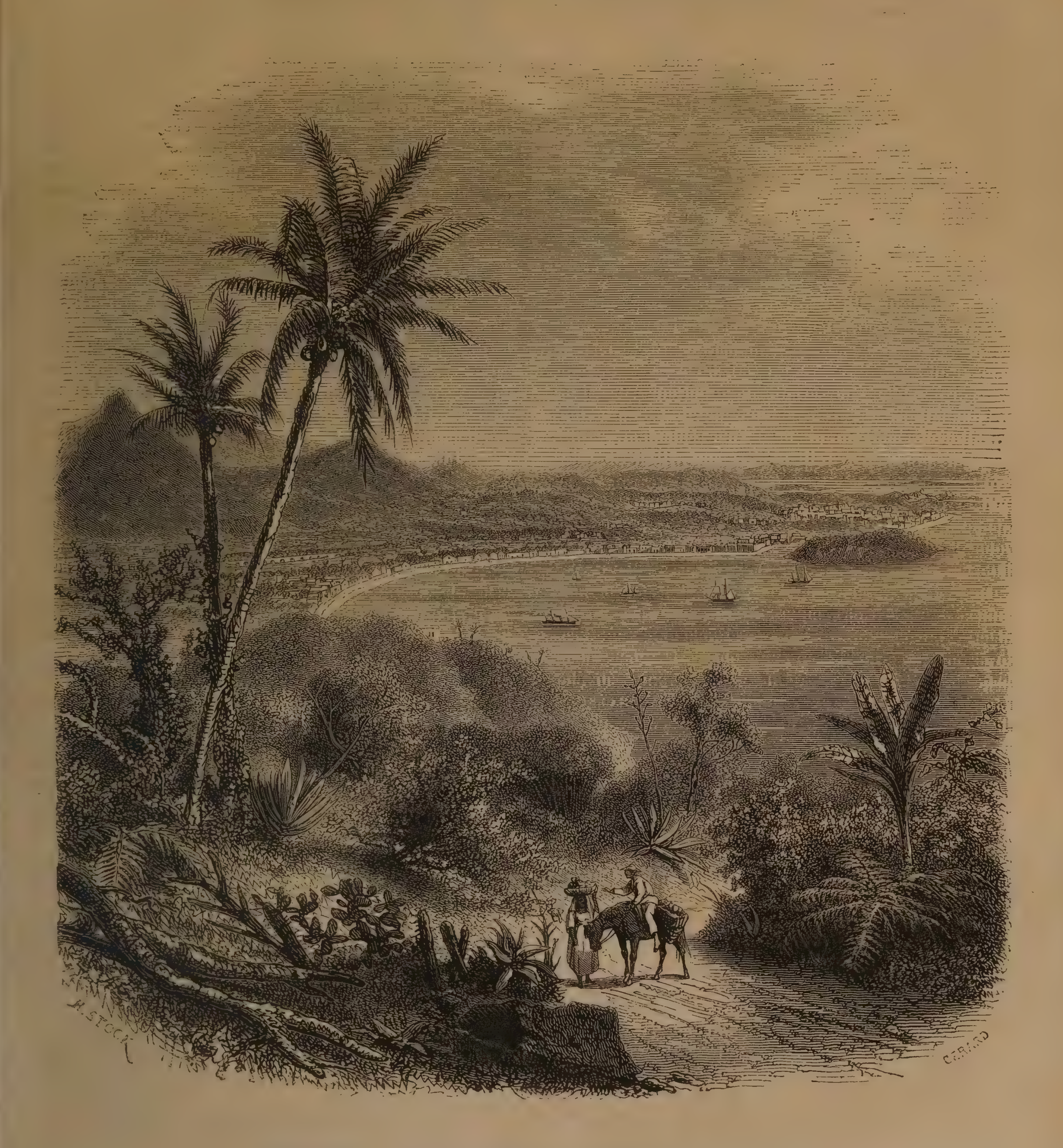
seux, du reste. J'ai toujours été homme d'action plus qu'homme d'étude. Un beau jour enfin il me fallut au moins apprendre à lire. C'est là que pour la première fois je me rendis compte de cette profonde vérité : Il n'y a que le premier pas qui coûte. Du jour où pour la première fois j'ai vu le feu, — jour où j'eus assez grand'peur, — je n'ai jamais eu peur, et j'ai pris des pièces de canon à moi tout seul. Une fois que j'eus appris à lire, j'appris bien vite à écrire. Heureusement pour moi, la science du magister allait un peu plus loin. C'était un excellent homme qui, après m'avoir enseigné le français, me mit au latin. Je ne mordis pas tout d'abord à l'idiome des maîtres du monde, et je sus mauvais gré à mon bienfaiteur de son nouveau bienfait, jusqu'au jour où je tombai sur les *Commentaires* de César. Cette lecture m'entraîna. Il m'arrivait, — chose inouïe, — d'emporter le volume chez moi, et de l'étudier, de le dévorer. Les *Commentaires* de César étaient devenus pour moi une idée tellement fixe, que je négligeais pour eux toute autre étude. Par le phénomène qui se produit à la suite d'une grande tension de la pensée sur le même objet, je désirais surtout passer de la spéculation pure à la réalité, de la théorie à la pratique. Mais il est un peu difficile à un enfant de douze ans de mettre en action la campagne des Gaules, le fameux chapitre ***De bello gallico***. Je finis par trouver cependant un assouvissement à ma préoccupation perpétuelle ; un juif colporteur, qui passait par le village, avait une boîte renfermant des soldats en bois de la forêt Noire. Ma bonne mère acheta cette boîte, afin de me procurer une occasion de me distraire pendant les longues soirées d'hiver, sans travailler. — Elle trouvait déjà que je travaillais trop, et que cela m'empêcherait de grandir. — Ce cadeau me rendit le plus heureux des enfants, et je trouvai, au moyen de ces soldats de bois, un juste milieu entre le jeu et le travail, qui consistait à figurer avec mes grenadiers de Nuremberg les évolutions des légionnaires de César. Je ne me contentai bientôt plus de me livrer chez moi à ces exercices militaires. La boîte fut emportée à l'école et discrètement cachée dans le pupitre à côté du morceau de pain et du flacon d'eau rougie. D'abord je me contentai de guigner par instants du coin de l'œil le couvercle de sapin. Puis je tirai sournoisement un grenadier. Un beau jour enfin, au milieu d'une répétition générale du siége d'Alésia, mon maître me surprit...

« Il ne me punit pas, mais il me gronda beaucoup, et fut encore plus peiné, parce qu'il ne devina pas ce que signifiait mon jeu, qu'il prenait pour une flânerie et pour une ingratitude. Je ne pus avoir sur le moment une explication avec lui, et j'eus un chagrin extrême en voyant que j'avais jusqu'à un certain point perdu son estime. En effet, je l'avais un peu perdue, et il ne me considéra plus comme le garçon sérieux, l'élève distingué, — c'était son expression, — qu'il avait jusqu'alors pris plaisir à former. Malgré cela, ou plutôt à cause de cela, je me mis à travailler de plus belle, et avec quelque fruit, car, peu à peu, du latin je passai aux sciences exactes ; je passai des examens, et, d'échelon en échelon, j'arrivai, à l'âge de vingt ans, à l'Ecole polytechnique, où je *piochai* comme un enragé, — toujours en mémoire de mon maître. Lorsque sorti de l'Ecole polytechnique, je revins dans mon village avec l'épaulette de sous-lieutenant, je voulus le revoir et lui découvrir le secret de ma conduite, peu excusable en apparence, mais le bonhomme était mort pendant que je faisais des X à Paris sur le tableau noir ; de sorte que ce malentendu a subsisté entre nous jusqu'à la mort de l'un des deux, sans jamais avoir été éclairci. »

Le brave militaire finit ici son récit et essuya une larme à ce singulier souvenir d'écolier. Je fis de même. Qui n'a pas, dans l'histoire de ce temps qui s'appelle l'enfance, un souvenir de ce genre, le souvenir d'une ingratitude réelle ou apparente?

H. de C.

TABLEAUX DE MOEURS BRÉSILIENNES (1)



Vue de Rio-Janeiro, d'après une gravure de la Bibliothèque. Dessin de Stock.

I. — L'EMPEREUR DOM PEDRO II.

L'empereur actuel du Brésil est né le 2 décembre 1825. Il vient donc d'atteindre sa trente-septième année. Sa taille est élevée, son port a une majesté sévère que tempère heureusement la douceur bienveillante de son regard. En somme, dom Pedro est ce qu'on appelle vulgairement UN BEL HOMME ; c'est, de plus, un des hommes les plus instruits de son empire. Ses titres sont : EMPEREUR CONSTITUTIONNEL et DÉFENSEUR PERPÉTUEL DU BRÉSIL. Il a six ministres responsables. Un Sénat à vie et une Chambre temporaire composent le Parlement. Les décrets de l'empereur portent en tête la formule suivante : DOM PEDRO II, *par la grâce de Dieu et l'unanime acclamation des peuples*, etc., etc.

Bien différent de son père, Pedro Ier, dont l'humeur

(1) Voyez, t. XV, p. 53-75, *Rio Janeiro*, par M. Radiguet, avec un portrait de dom Pedro

batailleuse et le caractère turbulent ne s'accommodaient guère du repos, dom Pedro II aime l'étude. Il y consacre tous les instants que ne réclament pas les affaires de l'empire. Fondateur de l'*Instituto historico e geographico*, il se fait remarquer, entre tous les membres de cette Société, par son assiduité à en suivre les travaux. Plus d'une fois, il lui est arrivé d'y faire des lectures d'un grand intérêt. Grâce à une aptitude toute particulière, et aussi à une application soutenue, dom Pedro II parle à peu près toutes les langues de l'Europe. Il tient à l'Allemagne par sa mère, l'infortunée archiduchesse Léopoldina, fille de l'empereur François Ier et sœur de Marie-Louise; à l'Italie, par sa femme, qui est la sœur de François II, l'ex-roi de Naples, et naturellement il possède à fond l'italien et l'allemand. Le portugais est l'idiome avec lequel il a été bercé. Il a adressé la parole en anglais à ma femme, et moi j'ai eu l'honneur de l'entretenir en français. Plus heureux qu'Ennius, qui prétendait avoir trois cœurs, parce qu'il parlait trois langues,— le grec, l'osque et le latin, — le monarque brésilien a cinq cœurs à ma connaissance, et il se trouve en état de converser avec autant de savants de différents pays. Il est vrai que Mithridate savait l'idiome de vingt-cinq nations qui lui obéissaient; un idiome de plus seulement, assure-t-on, que le fameux cardinal Mezzofante. Bref, dom Pedro II est un polyglotte distingué. Il profite des avantages qu'il a su acquérir pour se tenir au courant, par lui-même, de tout ce qui se publie en Europe et en Amérique. Livres de sciences, œuvres littéraires, journaux, il dévore tout, il retient tout. En voici la preuve :

Un peu après notre arrivée à Rio-de-Janeiro, nous eûmes l'honneur, ma femme et moi, d'être reçus par Sa Majesté Brésilienne. C'est à sa résidence de San-Christovâo que nous lui présentâmes nos respectueux hommages. La galerie couverte où se tenait l'empereur était remplie d'une foule de personnes des deux sexes et de différentes nations, qui se proposaient: les unes, de complimenter (*comprimentar*) Sa Majesté; les autres, le solliciter d'elle quelques faveurs.

L'empereur du Brésil est assurément le souverain qu'on peut le plus facilement aborder. Il n'y a ni gardes du corps, ni aides de camp, ni maîtres des cérémonies qui s'interposent entre lui et ses sujets. L'étiquette a eu le bon esprit de s'effacer en cette circonstance, et il n'est même pas nécessaire d'être porteur d'une lettre d'audience. Deux fois par semaine, les mercredis et les samedis, tout le monde, indistinctement, est autorisé à franchir le seuil de la résidence impériale. A San-Christovâo, il y a autant d'élus que d'appelés. On attend debout dans la galerie, et chacun à son tour, — les Brésiliens comme les étrangers, — a la facilité de s'approcher de l'empereur. Sa Majesté tend sa main à baiser à ceux qui la demandent; elle écoute toujours avec une bienveillante attention les communications qu'on lui apporte.

La galerie couverte de San-Christovâo et l'absence de cérémonial me firent naturellement penser au chêne de Vincennes, où saint Louis rendait la justice. Dom Pedro II ne prononce pas de jugements comme le roi de France, mais il accueille avec bonté les demandes et les plaintes de ses sujets.

Ce jour-là, il tenait à la main une liasse de papiers qu'on venait de lui remettre. On prétend qu'il lit lui-même toutes les requêtes qu'il reçoit. Combien y a-t-il, même en Europe, de présidents de Chambre qui n'en font pas autant? Le métier d'empereur constitutionnel n'est pas toujours agréable, on le voit; il offre cependant certains avantages qui ne sont pas à dédaigner. Ainsi, cette condescendance de dom Pedro II n'est pas dépensée en pure perte; elle lui gagne plus de cœurs que ne le feraient le luxe des réceptions officielles et le prestige de la victoire. Je dirai, à ce propos, que les fêtes sont rares, très-rares au palais impérial. Cela provient et de la modicité de la liste civile accordée au souverain et de l'avidité effrontée de son entourage.

Dom Pedro touche une liste civile de huit cents contos de reis, soit deux millions quatre cent mille francs. On ne peut guère vivre royalement avec cette somme, et, encore moins, tenir constamment ouvertes la salle des bals et celle des festins. D'autant plus que, personnellement, l'empereur et l'impératrice sont fort charitables. Si j'ai bonne mémoire, la dernière fête donnée à la cour date de l'année 1852. Pour un motif d'économie que l'on comprend, à cette heure, on avait voulu remettre à neuf le mobilier de la couronne. Ce mobilier, — nous pouvons l'avouer, — en avait extrêmement besoin. L'entrepreneur, — il était malheureusement dans la tradition, — ne craignit pas de rembourrer avec du *capim* (herbe de Guinée) en guise de crin, les canapés et les fauteuils. Il présenta ensuite une note de frais s'élevant à trente contos (90,000 francs), et l'ayant reçue, il partagea cette somme avec plusieurs individus de l'entourage de dom Pedro. Ceux-ci restaient également fidèles à la tradition, et aussi l'empereur, qui, ayant eu connaissance du vol, le laissa impuni. Seulement, depuis cette époque, on n'a plus dansé ni festoyé au palais de San-Christovâo ; mais le souverain n'a pas cessé d'y être accessible à tous ceux qui désiraient lui parler.

On m'a rapporté le fait d'un officier de la légion italienne de Montevideo, qui, gracieusement accueilli par dom Pedro, eut le triste courage de l'appeler *monsieur* pendant tout le cours de l'audience. Dom Pedro II, en ne se départissant pas un seul instant de sa bienveillance habituelle, donna à l'officier une leçon de haute convenance et de modération digne dont, je l'espère, il aura su profiter.

Donc, je m'étais rendu avec ma femme à la résidence de San-Christovâo. La galerie s'était vidée lentement. Nous restâmes seuls. Nous nous avançâmes alors vers Sa Majesté Brésilienne. Voici encore un fait qui contient son enseignement, car il constate l'opinion, — trop souvent justifiée, hélas! — que l'on nourrit au Brésil, relativement à la moralité des Français établis dans l'empire. On m'avait prévenu et, tout d'abord, je présentai à dom Pedro II mon contrat de mariage. L'empereur le parcourut attentivement.

— Expilly? dit-il. Je connais ce nom.

— C'est sans doute celui de Claude, l'arrêtiste, et premier président au parlement du Dauphiné?

— Non pas, non pas, répondit l'empereur, en homme qui est sûr de sa mémoire.

— Votre Majesté veut parler alors de l'abbé Expilly, mon grand-oncle, l'auteur du *Dictionnaire des Gaules*, du *Géographe manuel*, du livre intitulé : *Description géographique et historique des Iles-Britanniques*, du...

L'empereur m'arrêta dans mon énumération, un peu orgueilleuse, peut-être.

— Charles Expilly! voilà le nom que j'ai lu au bas de la partie littéraire de maints journaux parisiens. Est-ce le vôtre, ou est-ce celui d'un de vos parents?

— Je suis forcé de convenir que c'est bien mon nom que Votre Majesté a retenu, répondis-je, justement

émerveillé qu'un nom, si obscur en France, fût connu de l'empereur dom Pedro II.

— Et qu'êtes-vous venu faire dans ce pays? reprit-il. Un littérateur n'a pas de position à prendre au Brésil. Cependant, nous manquons de livres d'éducation; apprenez le portugais et vous ferez des traductions.

Je préférai fabriquer des allumettes.

II. — LA SOCIÉTÉ BRÉSILIENNE.

En racontant dans une précédente publication (1) les motifs de mon voyage au Brésil, j'ai dit comme quoi mon cousin Nausier, qui avait apprécié à sa juste valeur mon aptitude commerciale, s'était réservé la direction de notre maison de Rio-de-Janeiro, et m'avait placé à la tête d'une fabrique de *phosphoros* (allumettes). Quel singulier emploi pour un homme de lettres, n'est-il pas vrai? Toutefois, cette métamorphose, qui paraîtra, à bon droit, étrange aux lecteurs de ce recueil, surprendra moins ceux qui connaissent les transformations autrement bizarres qui s'accomplissent chaque jour parmi les hommes de professions libérales que leur destin a poussés en Californie. Du moment, en effet, où l'on a quitté le vieux continent avec l'intention d'aller chercher fortune dans les pays lointains, il faut savoir se soumettre à toutes les épreuves qu'impose la dure nécessité. Ventre affamé n'a point d'oreilles, et l'orgueil nourrit fort mal. De là, ces jeunes avocats partis pour bouleverser les terrains aurifères, et devenus, après les premières ampoules: chanteurs de café, cuisiniers, pêcheurs, comédiens, laveurs de vaisselle; ces ex-négociants, momentanément facteurs aux lettres, peintres de navires, professeurs de français, de belles manières et de chausson; ces disciples d'Esculape passés décrotteurs, apprentis maçons, portefaix, garçons de peine, qu'on rencontre si fréquemment à San-Francisco. Au Brésil, où le préjugé de la couleur règne souverainement, un blanc ne saurait faire partie de la domesticité d'une maison. Toutes les fonctions qui touchent au service intérieur sont exclusivement réservées aux noirs esclaves. Les émigrants pour ce pays doivent exercer un état manuel, ou trafiquer sur n'importe quelle denrée. Quant au travail des mines, n'en parlons pas. La chaleur accablante qui tombe du ciel, constamment embrasé, fait fondre, à cet égard, les résolutions les plus robustes, et arrête les ouvriers les plus courageux. Je dirais presque que personne ne se décide à tenter cette épreuve, s'il n'était pas à ma connaissance qu'un ancien journaliste, — un Français, — qui ne trouvant pas à s'occuper à Rio, est parti un beau matin, avec un mulet chargé de son bagage, pour la région des diamants. Depuis cette époque, le journaliste n'a pas donné de ses nouvelles. Du reste, les principales mines du *district diamantin* sont affermées à une Compagnie anglaise, qui se montre fort jalouse de son privilége.

Malheur donc aux hommes d'intelligence, inhabiles à manier le rabot ou le tranchet, qui ne savent ni confectionner un cornet élégant, ni plier délicatement et ficeler avec coquetterie un paquet de marchandises! L'instruction est ici d'un mince secours, lorsqu'elle n'est pas une fâcheuse recommandation. Consultez plutôt l'histoire lamentable de cette petite colonie de savants et d'artistes appelés à Rio-de-Janeiro par João VI dans le but d'y fonder une Académie. Pour prix de leur dévouement, nos compatriotes ne rencontrèrent qu'indifférence, ingratitude et dédain. M. Le Breton, le président, mourut de chagrin; quelques-uns de ses compagnons végétèrent péniblement, et les autres furent forcés de retourner en Europe (1).

(1) *Le Brésil tel qu'il est*, 1 vol. in-18, chez Dentu.

Les années se sont écoulées, mais la situation est restée à peu près la même.

Parlez-moi des coiffeurs et des modistes pour faire ici de brillantes affaires!

Un artiste capillaire n'a-t-il pas occupé le poste de premier barbier de S. M. dom Pedro Ier? A sa mort, il a laissé une fortune considérable.

Parmi les habiles chiffonneuses de fleurs et de rubans, on cite une jolie Parisienne, qui avait produit une violente impression sur le cœur d'un millionnaire brésilien. Ce millionnaire était un homme magnifique; malheureusement il rappelait trop, par la couleur de sa peau, le géant bronzé que Girodet a placé dans son tableau de la *Révolte du Caire*. L'adorateur de Mlle Irena était un nègre. Celui-ci, n'osant avouer lui-même ses prétentions, fit transmettre à la jeune fille des propositions de mariage. Grands éclats de rire! grand scandale dans le magasin de la modiste! Jamais, au grand jamais, on n'a vu, au Brésil, un blanc épouser une négresse! à plus forte raison, une blanche consentir à unir légalement sa destinée à celle d'un noir!

Cependant un noir qui possède un million est-il vraiment aussi noir que ses frères d'Afrique? Mlle Irena se posa cette question; à force de la creuser, elle la résolut négativement. Une modiste ambitieuse a si peu de préjugés! Bravant donc les railleries de ses compagnes, la Parisienne se décida à combler les vœux de son adorateur. La coquette créature s'imaginait soumettre à toutes ses volontés un homme assez épris pour lui reconnaître une dot de cent cinquante mille francs. Elle comptait sur sa beauté et sur sa gentillesse pour établir solidement son empire, — un empire absolu, — dans un cœur qui se traînait à ses pieds.

Quels beaux rêves, mademoiselle Irena! quels beaux rêves ne poursuivîtes-vous pas alors! Nonchalamment étendue dans un brillant équipage, couverte de dentelles, de bijoux et de diamants, l'ex-modiste entreprit de réduire au silence les langues envieuses qui assuraient que son luxe sentait la *catinga*, cette odeur *sui generis* des Africains. S'animant à la lutte, la Parisienne se montrait radieuse de fierté, superbe de dédain, en passant en voiture devant son ancien magasin de la rue do Ouvidor. Peu à peu ses apparitions devinrent plus rares; enfin, on ne la vit plus du tout. On apprit que la brutalité africaine, muselée pendant quelque temps, venait décidément de briser ses liens.

Transportée nuitamment au milieu d'un désert pour un motif quelconque de mécontentement donné à son seigneur et maître, loin de toute protection, Irena eut bien le temps de maudire ses velléités d'ambition, et les triomphes compromettants d'une folle vanité. Lorsque le millionnaire revint seul à Rio, il déclara que sa femme avait été piquée par un *cascavel* (serpent à sonnette).

(1) Voici la liste complète de ces malheureux artistes engagés par le marquis de Marialva, alors ambassadeur du Portugal en France : A. Taunay, membre de l'Institut; Aug. Taunay, son frère, sculpteur; Debret, peintre d'histoire; Grandjean de Montigny, architecte; Simon Pradier, graveur en taille-douce; François Ovide, professeur de mécanique; François Bourepos, aide sculpteur de M. Taunay; les deux frères Perrez.

Arrachée à la mort, toutefois, mais non radicalement guérie, Irena subit depuis lors les fatales conséquences de l'absorption du venin ; elle traîne une misérable existence et refuse absolument de retourner à la ville.

Telle est l'histoire des grandeurs et de la décadence d'une modiste française à Rio-de-Janeiro.

Au Brésil, on suit les modes françaises, en les exagérant, cela va sans dire. Les robes garnies de volants jusqu'à la ceinture, les jupons à ressorts d'acier ont fait une révolution parmi les élégantes de l'empire sud-américain. Plus d'une senhora est toute prête à vendre sa *mucama* (femme de chambre noire) favorite pour se procurer une toilette pareille à celle que représente la gravure du *Journal des Couturières*, apporté par le dernier packet; mais, ni les dames, ni leurs maris, qu'écrase une charge de bijoux massifs, ne sont suffisamment riches pour payer les leçons d'un professeur distingué qui se respecte assez pour ne point battre la grosse caisse de la réclame.

L'Etat lui-même, indifférent au sort des générations futures, ne trouve pas d'argent pour fonder une maison d'enseignement professionnel à l'usage des jeunes filles. Le besoin de former des femmes aimables et instruites ne se fait pas sentir encore dans l'empire. Par contre, on y nourrit l'ambition de posséder des artistes indigènes. Créer des Rubini, des Rachel, des Talma, des Duprez, des Malibran ; puis des Meyerbeer, des Rossini, des Auber, des Hérold, des Boïeldieu ; puis encore des Titien, des Velasquez, des Rembrandt, des Cellini, des Michel-Ange, peut-être ; tel est le rêve de quelques hommes dont le patriotisme, un peu entaché d'envie, n'est pas à la hauteur de leur intelligence. Ce sont ces hommes qui se sont imaginé de reconstituer l'œuvre avortée de João VI. Aujourd'hui l'Académie des Beaux-Arts existe, puisqu'elle entretient neuf professeurs et qu'elle coûte à l'Etat 102,970 francs. Néanmoins, on ne saurait judicieusement soutenir qu'elle vit, puisqu'elle ne compte (1858) en tout que trois élèves.

Le Brésilien est doué d'une imagination vive et d'une vanité impondérable. Il voudrait bien tout savoir ; il saurait tout, en effet, si l'on pouvait apprendre sans étudier. *Neuf* professeurs pour instruire *trois* élèves! Ce fait énorme nous dispense de commentaires ; il contient en lui-même sa conclusion, et cette conclusion est bien triste.

Cette vanité, qui est, avec une ombrageuse susceptibilité et une superstition ridicule, un héritage des anciens conquérants, se manifeste quelquefois d'une manière vraiment grotesque.

L'impératrice Léopoldina, qui avait épousé dom Pedro Ier, cette femme de tant de cœur, qui est morte parce que son cœur a été brisé, chassait un jour dans la province de Minas-Gerâes. Surprise par le mauvais temps, elle chercha un refuge avec sa suite dans une fazenda voisine. Suivant une coutume biblique qui a été conservée au Brésil, on prépara tout ce qu'il fallait pour lui laver les pieds. D'ordinaire, c'est à la maîtresse de la maison que ce soin incombe. Mais la femme du fazendeiro ne pouvait oublier la couleur de sa face. Cette senhora, qui ne rougissait pas de ne savoir ni lire ni écrire, se serait estimée déshonorée si elle avait lavé les pieds à une blanche, cette blanche fût-elle sa souveraine. Cependant Léopoldina attendait qu'on lui rendît ce premier devoir de l'hospitalité. Le fazendeiro avait pour voisine de campagne une riche mulâtresse. Ce fut cette mulâtresse, — on l'avait envoyée quérir à la hâte, — qui remplaça la senhora blanche dans les fonctions que l'orgueilleuse créature avait cru de sa dignité de répudier.

Le plus fort, le voici :

Voulant récompenser la mulâtresse, l'excellente Léopoldina lui présenta une bague qu'elle retira de son doigt. La blanche s'imagina que l'impératrice lui faisait un affront. Avançant hardiment la main, elle intercepta l'anneau au passage.

— Un bijou qui a appartenu à Votre Majesté Impériale, dit-elle, ne saurait orner le doigt d'une femme de couleur. Avec la permission de Votre Majesté, je garderai cette bague en souvenir de l'honneur que l'impératrice du Brésil a daigné faire à notre maison.

Cette hospitalité ne rappelle guère celle qu'on reçoit à Ferrières, n'est-il pas vrai? Voici, puisque nous sommes sur ce chapitre, un autre trait qui servira de pendant à celui-ci :

Le prince de Joinville, beau-frère de l'empereur actuel, conduisait sa femme vers le navire qui devait les transporter en Europe. Une foule nombreuse accompagnait de ses acclamations les nobles époux. Le prince de Joinville jouissait au Brésil d'une grande popularité, due moins à son rang qu'à son caractère personnel. Cependant certains fidalgos ne pouvaient s'empêcher de déplorer qu'une princesse impériale fût échue à une simple Altesse. Le fils du roi des Français ne paraissait pas un parti assez convenable pour une fille de l'illustre maison de Bragance ! Un orage avait éclaté pendant la nuit, qui avait submergé certains quartiers de la ville. Arrivés sur un point où le chemin restait intercepté par une large flaque d'eau, le prince, oublieux de l'étiquette et ne se préoccupant plus que des moyens d'empêcher sa femme de se mouiller les pieds, la saisit dans ses bras et la déposa, après avoir traversé la flaque, sur un terrain séché par le soleil. Vous ne devineriez jamais l'effet que produisit cet acte de sollicitude conjugale.

— Le prince de Joinville a osé manquer de respect à la princesse Francisca, et insulter ainsi à la nation brésilienne tout entière! proféra un des spectateurs indigné.

— Aussi, pourquoi le sang glorieux des Bragance s'est-il uni au sang bourgeois de Louis-Philippe ! observa son voisin.

Connaissez-vous cette contrée d'Afrique où le roi est sacré à ce point que la loi punit de mort quiconque oserait toucher du bout des doigts son auguste personne, fût-ce pour lui sauver la vie ?

Un jour, le prince se promenait sur une rivière ; son bateau ayant chaviré, il tomba dans l'eau. Or, cette rivière était infestée de caïmans. Tout sacré qu'il était, le prince aurait été dévoré par ces horribles bêtes, si un esclave dévoué n'eût volé à son secours. — L'esclave le ramena sur la rive. Mais il n'avait pu accomplir ce sauvetage sans empoigner quelque peu le naufragé par sa toison crépue. La loi, nous l'avons dit, était formelle. Convaincu du crime de lèse-majesté, le pauvre esclave fut décapité aussitôt.

Les deux senhores dont il s'agit sont bien dignes d'aller vivre au milieu de cette belle civilisation africaine ?

La population de Rio est un mélange de toutes les races, de toutes les nationalités. Elle se recrute annuellement en Portugal, en France, en Angleterre, en Espagne, en Italie, en Grèce, et jusqu'en Suède, jusqu'en Russie. Les deux premiers Etats, toutefois, sont ceux qui envoient au Brésil le plus fort contingent; l'Angleterre vient après eux ; l'Allemagne ensuite. Les îles Açores et l'archipel du Cap-Vert ne cessent de déverser le trop plein de leurs

habitants, et ce trop plein ne représente ni la partie la plus morale ni la plus instruite, dans l'ancienne colonie portugaise.

D'après les calculs du docteur Walsh, le nombre des Français établis, non pas dans l'empire, mais seulement dans la province de Rio-Janeiro, s'élevait, en 1830, à 14,000 individus. Depuis cette époque, les relations entre les deux pays s'étant considérablement augmentées, nous estimons que ce chiffre dépasse 20,000 aujourd'hui. Or, ce n'est pas non plus en écrémant nos salons et nos universités que l'émigration a composé son contingent.

Les Anglais de Rio sont les mêmes que ceux de Londres et de Calcutta; les Allemands, de leur côté, apportent, partout où ils s'établissent, leurs mœurs régulières et leurs habitudes d'ordre. C'est le peuple anglais; c'est la nation allemande, qui émigrent avec les individus qui vont vivre à l'étranger. On ne saurait en dire autant de nos nationaux. Comment, en effet, se résoudre à abandonner la France sans y être contraint par une dure nécessité? Que l'Allemand renonce aux froides régions qui l'ont vu naître; que l'Anglais quitte sans regret son ciel de plomb et ses villes brumeuses pour courir aux Indes ou en Amérique, cela se conçoit; ils obéissent, en agissant ainsi, à la loi naturelle, qui force, sous peine de mort, les hommes et les plantes à se tourner vers le soleil. Mais dire volontairement adieu à la France dont la température est si douce ! à la France, cette terre bénie des vignes généreuses, des femmes élégantes, des causeries spirituelles et des arts ! Cela est-il possible ? Hélas ! oui, cela est possible, mais seulement pour ceux que j'appellerai les *martyrs de la civilisation*, et dont je me propose d'écrire prochainement l'histoire. Ces malheureux, que poursuit une fatalité implacable, entrent pour un tiers dans la population émigrante; ils en représentent la



Enterrement brésilien. Dessin de J. Worms.

partie saine. Les deux autres tiers se composent de gens sans aveu, que leurs vices ou leurs crimes ont forcés de s'expatrier. Comment donc la France serait-elle réellement représentée par ce tas d'aventuriers, de débauchés, de faillis, qui s'en éloignent pour aller chercher fortune dans les pays lointains ?

La rue *do Ouvidor*, appelée vulgairement *rue des Français*, est comme le quartier général de nos riches négociants, de même que la rue *da Quitanda* est presque exclusivement peuplée de marchands portugais. La première de ces rues jouit, il nous faut le reconnaître, d'une réputation détestable à Rio, et cette réputation a même traversé l'Atlantique. En 1843, à l'époque de son mariage avec la princesse Francisca, le prince de Joinville se promenait un soir dans la rue do Ouvidor. Ces boutiques splendidement éclairées, ces devantures ornées avec goût, ces dames de comptoir en brillantes toilettes, ces jeunes filles jouant de la prunelle, ces coquettes ouvrières, — blanches, mulâtresses, métisses, jaunes, noires, rouges, — qui chiffonnaient des rubans et des fleurs sous le feu de nombreuses bougies, tout cela ressemblait un peu au tableau animé qu'offrent, à la nuit, les rues Vivienne et Richelieu. Il n'est pas jusqu'aux agaceries des *moças* (1) qui ne rappelassent aussi le manége ordinaire de nos modistes parisiennes. En somme, ce coup d'œil ne manquait pas d'un certain charme. Des lambeaux de conversation française complétaient l'illusion.

— Mais vraiment on se croirait en France ! dit le prince.

— Nous y sommes aussi, observa un officier de sa suite. Monseigneur, reprit-il en montrant la rangée de

(1) *Moça*, c'est la jeune fille libre. La jeune fille esclave s'appelle *rapariga*.

maisons de droite, voit Rochefort de ce côté ; de celui-là, — il désignait la gauche, — il voit Toulon.

Le commerce, cela est maintenant démontré, occupe la première place parmi les industries diverses que peuvent exercer les émigrants. Aux yeux des Brésiliens, tous les négociants se valent, sans en excepter les prêteurs sur gages et les vendeurs d'esclaves. Les spéculations sur les croissants, conjurateurs du *mauvais œil*, et les sonnets adulateurs, leur paraissent aussi honorables que le trafic de la soie, des bananes et des aiguilles. Hâtons-nous de le dire, une pareille appréciation est rationnelle chez un peuple qui doit tout au commerce, et qui, faute de fabriques et de littérature nationales, reçoit de l'Europe, en échange de ses cafés, de ses gemmes et de ses cotons, les vêtements dont il se couvre, le vin qu'il boit, les meubles luxueux qui ornent ses demeures, les livres qui lui communiquent les conquêtes de l'industrie et les progrès des arts, et jusqu'aux romans, jusqu'aux vaudevilles, qui lui révèlent, en l'amusant, les mœurs élégantes d'une civilisation plus avancée. Pourquoi les Brésiliens établiraient-ils des distinctions à propos du plus ou du moins de valeur des objets qu'on leur vend, puisque chacun de ces objets, quel qu'il soit, représente pour eux une somme de bien-être qui leur avait manqué jusqu'alors ?

III. — LES FUNÉRAILLES AU BRÉSIL.

Un jour que je traversais la rue San-Pedro, un enterrement me barra tout à coup le passage. Les raies d'or qui traversaient le fond rouge du cercueil m'apprirent, ainsi que la livrée des croque-morts à cheval, que c'était là un convoi d'enfant. Une monographie doit envisager sous tous les aspects la question qu'elle s'est proposé de traiter. Or, les funérailles représentent un côté de la vie des nations ; elles appartiennent donc à mon sujet. Peut-être l'étude des mœurs brésiliennes en face de la mort offrira-t-elle quelque intérêt aux lecteurs. Ainsi que je viens de le déclarer, les raies d'or du cercueil indiquaient un convoi d'enfant. C'est qu'ici la dimension du cercueil, sa couleur, la distance des raies entre elles, ont un sens convenu, précis ; elles disent l'âge, l'état et le sexe de ceux qui y sont renfermés.

Les planches funèbres sont peintes avec une couleur tendre, la couleur lilas (*roxo*) pour une demoiselle de vingt à vingt-cinq ans. Pour un homme ou une femme, comme pour un veuf, le fond est jaune, coupé par des raies noires. Mais, dans ce cas encore, il existe une différence notable qui porte sur la distance des raies noires entre elles. Cette distance est d'un *pan* pour les femmes et de *deux doigts* seulement pour les hommes. On place enfin l'enfant en bas âge dans un cercueil rouge rayé de lignes d'or. Tout cela est emblématique, on le comprend. La nuance lilas, moins accusée que la couleur blanche de la couronne de fleurs d'oranger, doit rappeler la pensée indécise, voilée, naïve encore, de la moça. Ceci, je ne puis m'empêcher de le dire, me paraît être une flatterie hasardée, capable de faire sourire les jeunes créoles elles-mêmes. Le fond jaune, pour l'homme et pour la femme, tend à éveiller des idées peu conformes à la gravité des circonstances.

Maintenant, pourquoi cette différence dans la pose des raies noires ? La couleur noire est, au Brésil comme en France, l'emblème du deuil, de la misère, de la douleur. La distance des raies, qui est d'un pan pour les femmes et de deux doigts seulement pour les hommes, sert-elle à caractériser la destinée faite par le mariage à chacun des conjoints ? Dans ce cas, les raies noires, plus nombreuses pour l'époux, indiqueraient que sa part de peines dans le mariage a été aussi plus grande.

On m'a donné une autre explication qui présenterait sous un aspect différent la disposition des raies noires. Plus rapprochées sur le cercueil du mari, elles constatent qu'une plus forte somme de malheur devient désormais le partage de la femme, par l'absence de son puissant protecteur. La mort de sa moitié ne produit pas pour l'époux des conséquences aussi désastreuses ; elle ne laisse au survivant qu'un poids douloureux proportionné à ses forces. Il lui sera possible de surmonter son chagrin, et cette séparation, cruelle pour lui, ne le condamnera pas, toutefois, à des larmes éternelles. La présence de l'homme est plus nécessaire à la communauté que celle de la femme. Tel est l'enseignement qui résulterait, dans ce cas, de l'intervalle laissé emblématiquement entre les raies noires sur le fond jaune du cercueil.

Au Brésil, aussi bien que chez nous, les enterrements fournissent aux familles l'occasion de satisfaire une vanité pitoyable. Six croque-morts suivaient à cheval le cercueil du pauvre petit. Leur livrée rouge et les pans noirs de leur habit apprenaient à la foule des badauds, dont je faisais partie en ce moment, que c'était là un convoi de première classe, partant, que la fortune des parents se trouvait être au niveau de leur désespoir.

Pour les convois d'enfants de deuxième classe, les croque-morts sont habillés de bleu.

Suivait une file de voitures encombrées d'hommes en gants blancs et tenant à la main des mouchoirs de dentelle, qu'ils agitent galamment devant le balcon des belles dames en fumant des cigares.

Il n'y a pas longtemps encore, les funérailles des personnes ayant occupé un rang élevé dans la société, se faisaient la nuit, à la lueur des torches. Le mort, revêtu de l'habit de l'*Irmandade* (confrérie) à laquelle il appartenait, restait exposé à visage découvert. S'il avait été membre de l'ordre du Christ, le corps disparaissait sous un simulacre d'armure, et le catafalque était orné des insignes de cet ordre, célèbre autrefois, et qui succéda à celui des Templiers.

Les obsèques les plus remarquables, et dont les contemporains ont gardé le souvenir, sont celles de l'impératrice Léopoldina.

A cette occasion eut lieu une cérémonie lugubre exhumée des coutumes du moyen âge, et qui était jadis pratiquée à la mort de chaque souverain du Portugal. Le corps de Léopoldina, revêtu des habits royaux, était exposé dans une chapelle ardente. La main de l'impératrice resta découverte, et tous les officiers de sa maison, tous les dignitaires de l'Empire s'approchèrent pour la baiser. C'est, sans doute, pour la dernière fois que ce cérémonial, — sombre héritage des siècles féodaux, a été suivi à la cour de Rio-de-Janeiro, puisque l'usage du baise-main a été aboli à l'avénement de dom Pedro II.

A cette époque, les funérailles des enfants s'accomplissaient, au Brésil, avec une pompe inconnue chez les autres nations. Tout caractère funèbre, tout appareil de douleur, s'étaient effacés devant l'idée consolante d'une félicité éternelle qui commençait. La chère créature, entourée de guirlandes de fleurs, était couchée au fond d'un cercueil tapissé de soie et qu'enveloppaient des étoffes brodées. On la portait dans un cloître qui s'ouvrait sur un jardin soigneusement entretenu et rempli de riantes plates-bandes. Le corps reposait ainsi dans le voisinage des œillets et des roses, pendant que l'âme habitait les célestes demeures.

Les églises servaient alors de lieux de sépulture. Chaque famille riche possédait, non pas un caveau, mais des tiroirs superposés qui recevaient les corps. On raconte à ce sujet une aventure étrange.

Une jeune femme, mariée depuis six ans et veuve depuis cinq, n'avait qu'un enfant, une petite fille en qui se concentraient toutes ses affections. Ce cher petit être, dont toutes les volontés étaient aussitôt obéies qu'exprimées, avait un caractère détestable. Son aïeul, — c'était lui qui le gâtait le plus, — refusa un jour de satisfaire à un caprice extravagant. L'enfant voulait une noix de coco, mais il exigeait que le vieillard allât la cueillir lui-même à la cime de l'arbre. Le petit despote s'était buté à cette idée. N'obtenant pas ce qu'il demandait, il entra dans une colère affreuse, qui produisit de violentes convulsions. Les convulsions aboutirent à une prostration complète. Le corps demeura insensible ; le cœur cessa de battre. Cet état se prolongea pendant vingt-quatre heures. Le pouls continuant à ne donner aucune pulsation, le médecin prononça son arrêt. L'enfant avait cessé de vivre. Vous devinez le désespoir de la mère. Celle-ci ne voulait pas admettre que la petite fille fût morte ; elle consentit bien à ce qu'on la plaçât dans un cercueil ; mais, lorsqu'on s'apprêtait à l'enlever, elle se cramponna aux planches funèbres, en poussant des cris de tigresse. Cette lutte fut de courte durée. La pauvre femme perdit connaissance. On profita de son évanouissement pour emporter la chère créature. Dès qu'elle revint à elle, la senhora se souvint.

N'apercevant pas son enfant, elle la réclama avec des instances passionnées.

— On l'a transportée à l'église, répondit le vieillard, dont les yeux, à force d'avoir pleuré, n'avaient plus de larmes.

La senhora se leva d'un bond.

— On va enterrer mon enfant, et mon enfant n'est pas morte ! je vous dis que mon enfant n'est pas morte! répéta-t-elle en s'élançant vers la porte.

Là, elle fut retenue par deux nègres. Ceux-ci, obéissant aux instructions de l'aïeul, la ramenèrent vers la *marqueza* qu'elle venait de quitter. La mère, un moment affolée, finit par comprendre que toute résistance était vaine ; elle s'étendit de nouveau sur la marqueza et parut s'endormir. La nuit arriva. La senhora n'avait pas fait un mouvement. Comme elle était elle-même d'une faible santé et que, depuis plus de vingt-quatre heures, elle avait veillé au chevet de la petite fille, on crut que la nature réclamait enfin ses droits. L'aïeul alla se coucher. Il ne resta auprès de la mère que sa *mucama*, qui avait nourri l'enfant. Ceci n'était qu'une comédie lugubre. Dès que le silence régna dans la maison, la senhora se mit sur son séant. Elle aperçut la mucama accroupie à ses pieds. Les yeux des deux femmes se rencontrèrent, leurs âmes se comprirent.

— Allons sauver *nhanha* (1), murmura la mère.

— Allons ! répéta la nourrice.

Lorsque le bonhomme, qui venait de reposer quelque peu, voulut s'assurer si sa fille dormait toujours, il trouva la chambre déserte. Il courut à l'endroit où l'on avait déposé la clef de la sépulture. La clef avait disparu.

— La malheureuse ! elle est à l'église ! dit-il.

Et, s'étant fait accompagner par un des esclaves, il se rendit, lui aussi, à l'église. Ce ne fut pas sans peine toutefois qu'il parvint à pénétrer dans le lieu saint ; mais, au Brésil comme ailleurs, du reste, l'argent ouvre les portes les mieux gardées. Le vieillard trouva sa fille accroupie, à son tour, près d'un cercueil vide. L'enfant avait été retirée de sa couche funèbre, et la mère la berçait sur son sein, en lui adressant les plus tendres paroles. C'était là un spectacle navrant. Le bonhomme, bien qu'il eût de la peine à se tenir sur ses jambes, tant son émotion était forte, essaya pourtant de tous les moyens pour décider sa fille à le suivre. Il redoutait avec juste raison pour elle les perturbations profondes que produit ordinairement l'idée fixe. Toutes ses tentatives furent vaines.

— Les médecins sont des ânes, sinon des assassins ! Nhanha n'est qu'endormie ! nhanha n'est pas morte ! nhanha va se réveiller sous l'impression des baisers de sa mère.

Telles sont les paroles que répétait invariablement la pauvre femme. L'aïeul, craignant plus que jamais que cette contemplation, en se prolongeant, n'amenât la folie, essaya alors d'entraîner la senhora, pendant que l'esclave, d'après ses ordres, s'efforçait d'arracher des bras qui l'étreignaient le corps de la petite fille.

— Maria, à moi ! à moi, Maria ! s'écria la mère en proie, à cette heure, à une exaltation extrême.

— Chien ! proféra la nourrice.

Et elle planta ses ongles dans la figure du noir.

La scène devenait de plus en plus émouvante ; elle allait le devenir encore davantage. Le noir n'avait pas lâché prise ; quoique des sillons de sang ruisselassent sur ses joues, il continuait à exécuter les ordres de son maître. Tout à coup, il se recule avec effroi, et il tombe à genoux.

— Nhanha ! nhanha ! murmure-t-il d'une voix étranglée et en tendant les mains en avant.

L'enfant venait, en effet, d'ouvrir les yeux ; elle souriait gentiment, et entourait le cou de sa mère de ses petits bras. La senhora paraissait transfigurée. Elle avait un air radieux que je n'essayerai pas de décrire, lorsqu'elle s'écria :

— Je savais bien, moi, que nhanha n'était pas morte, et, fût-elle morte, la sainte Vierge me l'aurait rendue.

Le cas de la petite fille était cataleptique. La science s'y était trompée ; mais l'amour maternel ne s'y était pas laissé prendre. C'est l'amour maternel qui avait sauvé l'enfant.

Aujourd'hui, Rio-de-Janeiro possède deux cimetières, situés en dehors de la ville : l'un, sur le chemin qui conduit à Catumby ; l'autre, à l'extrémité de la baie, à l'endroit nommé Bacu-Pariou ou Broco. Le cimetière des Anglais reste encore *intra-muros*.

Ici, plus encore que chez nous, l'amour-propre joue un grand rôle, à propos d'enterrement. Chacun ambitionne de transformer les funérailles en obsèques, et les vivants se ruinent quelquefois pour inhumer splendidement les morts. Il y a des défilés de voitures qui durent une heure. J'ai vu passer bien des cortéges funèbres de ma fenêtre, lorsque j'habitais Bota-Fogo, qui se trouve sur la route du Broco. Un matin, j'ai pu compter jusqu'à quatre-vingt-quinze véhicules, tant voitures de maître que *seges* de place et remises, au convoi d'un homme qui avait rempli des fonctions élevées sous le règne de Joâo VI.

La famille avait demandé au culte toutes ses pompes ; aussi s'était-elle ruinée pour faire à son chef des obsèques dignes de son ancien rang.

Charles EXPILLY.

(1) *Nhonho, nhanha*, c'est le *baby* des Anglais. Nous ne possédons pas de synonyme en français.

CHRONIQUE DU MOIS.

Mme DE LAMARTINE.

Un grand deuil a frappé les lettres dans la personne de M. de Lamartine, qui a perdu la compagne de toute sa vie, celle qui a partagé avec lui cette longue existence de gloire mêlée de vicissitudes et d'épreuves presque aussi grandes que les joies. Ce n'est pas seulement la femme de notre grand poëte que nous regrettons; c'est la femme elle-même, le grand cœur qui soutenait un autre grand cœur, et qui savait encore répandre sur bien d'autres cœurs les richesses inépuisables de sa chrétienne bonté. En attendant une étude plus digne de l'illustre morte, nous citerons quelques lignes de M. Edmond Texier qui donneront un aperçu de la grande âme qui vient de retourner à Dieu :

« Elle était de toutes les sociétés charitables, et elle apportait dans l'exercice de sa charité une modestie, une discrétion qui doublaient le prix de ses bonnes œuvres; elle se cachait pour faire le bien. Il y avait dans le faubourg Saint-Marceau une Mme Dumont connue des malheureux pour ses largesses et son inépuisable bonté. Jeunes filles séduites qu'elle a fait rentrer dans le droit chemin, vieillards dont elle était la sœur, enfants dont elle était la mère, infortunés de tous les âges qu'elle a secourus et aimés, vous ne reverrez plus cette consolatrice des affligés. Mme Dumont vient de mourir avec Mme de Lamartine; elles étaient une seule et même personne. »

LE CHEMIN DE FER DE TROUVILLE.

On nous écrit de Trouville, le 21 mai :

« Les événements par excellence de notre siècle sont les inaugurations de chemins de fer. En voici un que vous aviez prédit, il y a huit ans, — avec toutes les révolutions qu'il opère en basse Normandie : un port nouveau, des bassins de commerce, un établissement de bains gigantesque, un hippodrome modèle, des routes longeant la mer, comme la fameuse Corniche d'Italie. Ces merveilles, qui semblaient un rêve de poëte, se sont réalisées aujourd'hui sous nos yeux, au bruit de quatre locomotives arrivant de Pont-Lévêque, c'est-à-dire de Paris, glissant sur la voie ferrée, achevée d'hier, franchissant les ponts de la Touque, et amenant jusqu'à la porte de sa villa de Deauville, battue par les flots, S. Exc. M. le duc de Morny, avec MM. Donon, sir Olliffe, de Franqueville, Jeanne, Arnoux, Brenney, etc. Vous jugez de l'émoi de la Cité, du port et des alentours de Trouville, de Villers, de Houlgate, de Beuzeval, etc. ! Il était six heures quand les quatre locomotives ont rempli l'air de leurs sifflements aigus. Aussitôt les paysans ont afflué, les maisons et les navires se sont pavoisés de drapeaux, et tous les regards ont suivi ce premier train découvert, roulant sur les rails neufs, suivant les remblais, longeant le nouveau canal, et révélant à ses voyageurs : d'une part, les richesses de l'avenir, œuvre de l'homme, dans ce second Havre en face du premier, et d'autre part, les féeries présentes, œuvre de Dieu, dans cette vallée de la Touque, qui est un paradis terrestre.

« L'inauguration publique du nouveau chemin de fer a été fixée au 5 juillet prochain. Et les fondateurs de Deauville ont décidé la création d'un immense casino imité des palais de Venise, et qui égalera, dit-on, les établissements de Bade.

« C. DE C. »

ÉTUDE SUR LES COULEURS, PAR CHAM.

LE ROSE.

Le Parisien qu'évoque ici le malin crayon de M. Cham nous rappelle cet autre Parisien à qui sa femme fait respirer le parfum de la fleur aimée des poëtes persans.

— Cela sent bon, mon ami, dit la femme.

— Oui, mon amie, répond le mari, cela sent la pommade.

Nadaud ferait sur ces deux motifs une jolie chanson. Peut-être un jour la fera-t-il. Cela s'appellera : ***Le Parisien et les Roses.*** A moins d'être poëte ou jardinier, qui aime la rose pour elle-même ? Les uns l'aiment parce qu'elle représente le mois de mai, les autres parce qu'elle coûte cher au mois de décembre. Il y en a enfin, comme le Parisien de M. Cham, qui l'aiment parce qu'elle leur donne l'occasion de déployer les grâces de leur esprit.

H. DE C.



Ma foi! je préfère encore être embaumé par une rose que par M. Gannal.

Erratum. C'est par erreur qu'on a mis le nom de Mlle Dupont, dans notre livraison de mai, sous la gravure des *interprètes actuels* de Molière au Théâtre-Français. Le portrait de Mlle Dupont, sociétaire retirée depuis plus de vingt ans, doit paraître à part, dans une *Histoire anecdotique de la comédie de société*, que le *Musée des Familles* publiera l'hiver prochain.

Paris. — Typ. Hennuyer, rue du Boulevard, 7.

FÊTES RELIGIEUSES DE L'ENFANCE.



Les fêtes religieuses de l'enfance. Composition de L. Breton.

Par un des contrastes qui plaisent tant à notre singulière nature humaine, nous éprouvons dans les mois de l'été un certain plaisir à nous reporter vers les fêtes de l'hiver. C'est en effet, à part Pâques et le mois de Marie, dans les mois d'hiver que tombent toutes les fêtes de l'enfance.

Saint Nicolas, le patron des jeunes garçons, est honoré le 6 décembre; il est en même temps le patron de l'O-

rient et de la Russie, qui représente le christianisme de l'Orient.

La fête de sainte Catherine tombe le 25 novembre. Sainte Catherine est, comme on sait, la patronne des jeunes filles et des demoiselles, qui n'aiment pourtant pas à la garder pour patronne au delà d'un certain âge, où elles passeraient pour la *coiffer*, selon une vieille expression populaire.

La fête de saint Charlemagne ne se trouve guère qu'à un mois de distance de la fête de Noël, car elle est célébrée le 28 janvier. Charlemagne fut canonisé par un antipape, Pascal III. Mais l'Eglise a ratifié ce jugement, et celui qui avait fondé dans son palais la première académie qu'on eût vue dans les Gaules, est devenu, à juste titre, le patron de l'Université de Paris. Un avocat célèbre m'a conté, à propos de la Saint-Charlemagne, une anecdote d'enfance qui m'est toujours restée dans la tête.

« Dans ce petit banquet académique, où le vin a trop souvent raison, à cause de l'adage *In vino veritas,* me disait l'élève de Cicéron, plus d'un discours est prononcé, soit en vers, soit en prose, — même en prose latine et en vers latins. — C'était à une place de premier en discours français que je devais mon entrée au festin des dieux, et poussé, d'un côté par les sollicitations de mes amis, de l'autre par ma propre vanité, j'avais résolu de parler en public, à la fin du dîner, au milieu du cliquetis des verres couronnés par la mousse du vin de Champagne, le 28 janvier 182.... J'écrivis donc un discours plein d'allusions flatteuses pour les maîtres ainsi que pour les camarades, et, au moment fatidique, je me levai, gonflé d'orgueilleuse timidité. Ma main chercha dans ma poche le manuscrit tant caressé... Horreur! le manuscrit n'y était pas et je ne l'avais point appris par cœur! Au même moment, se leva à l'autre bout de la table un élève qui lut un discours français, lequel d'abord me fit bâiller considérablement — et mon sentiment était partagé. Double horreur! le manuscrit était le mien, et le camarade un mauvais plaisant!

« Comment et pourquoi ce garçon avait-il spolié ma poche de son précieux fardeau, je ne l'ai jamais su; mais tout indélicate que fut cette application des règles de soustraction, elle porta ses fruits, car je me pris à réfléchir profondément sur l'art oratoire. »

H. de C.

ÉTUDES LITTÉRAIRES. ESPAGNE.

FERNAN CABALLERO.

Ceci est un double mystère. L'auteur et le traducteur de la nouvelle suivante : *Chose accomplie, etc.*, sont deux femmes que nous ne pouvons nommer, et qui, toutes les deux, portent des noms illustres, en deçà et au delà des Pyrénées.

Il y a huit ou dix ans, notre collaborateur, M. Germond de Lavigne, directeur de la *Gazette des eaux,* révéla dans les journaux et les revues françaises un talent espagnol qui fit sensation : *Fernan* Caballero. C'était le pseudonyme d'une femme. Nous savons ses noms véritables, dont voici les initiales : dona Cécilia R*** de A***, duquesa viuda de A*** H***.

Devine, si tu peux; et choisis, si tu l'oses.

Déjà populaire en Espagne, Fernan Caballero devint célèbre en France (1). Ses *Nouvelles andalouses* passèrent de la *Revue des Deux Mondes* à la bibliothèque de M. Hachette, et au recueil des meilleurs romans étrangers de M. Lahure. Une édition complète des œuvres de Fernan Caballero a été publiée à Madrid, par don F. de Mellado, dans les *Mil y una Novelas*, sous le patronage de toutes les illustrations espagnoles. Il est donc juste et opportun de donner à nos lecteurs une idée de ce représentant, à bon droit renommé, du roman de famille en Espagne. C'est ce que nous faisons avec l'agrément de M. Germond de Lavigne, en publiant *Chose accomplie*, étude inédite, traduite par une Française qui n'a pas moins d'aïeux que l'auteur original. On reconnaîtra dans ces pages la douce philosophie, l'observation pénétrante, la poésie sentimentale, le « génie du détail » qui caractérisent Fernan Caballero. Ce dernier éloge est de M. de Mazade (*Revue des Deux Mondes*, du 15 novembre 1858). « Comme Walter Scott, ajoute l'éminent critique, l'écrivain andalous possède la vie traditionnelle et locale de l'Espagne, le sentiment de la réalité et de la poésie des choses, — deux qualités qui font les inventeurs vrais et originaux. Plus que Walter Scott, il excelle et se plaît aux digressions, aux portraits, aux tableaux, à tout ce qui éclaire les mœurs et les caractères; passant, avec une aisance gracieuse, des raffinements de la vie mondaine aux plus humbles scènes populaires. » M. Antoine de Latour a fait le même parallèle dans *le Correspondant* d'août 1857. Enfin M. Mérimée a surnommé Fernan Caballero *le Sterne andalous.* A nos lecteurs de juger ces jugements si glorieux des maîtres et des modèles. Celle-là même qui est l'objet de tant de louanges, les repousse modestement. Elle ne s'attribue que la *bonhomie*, et une parenté spirituelle avec notre Emile Souvestre (1).

Fernan Caballero, nous raconte M. de Lavigne, dans sa notice publique et dans les documents particuliers qu'il veut bien y joindre pour nous, débuta, il y a quinze ans, dans le *Heraldo*, par un roman de mœurs, la *Gaviota,* qui fut attribué à tous les auteurs en renom. Bientôt parurent *Elia, Dolorès, Una en otra, Lucas Garcia*, qui eurent plus de succès encore, et qui trahirent le cœur et la plume d'une femme. On sut qu'elle voulait se cacher, — et on respecta son secret. Les Espagnols l'appellent notre *Fernan*, « et elle n'en demande pas davantage. » Mais en France nous sommes plus curieux et moins galants. Le voile fut d'abord soulevé par la Belgique, — et l'image naturellement contrefaite par ce pays de la contrefaçon.

Voici la vérité que nous pouvons vous dire à l'oreille, en vous recommandant de n'en parler à personne.

« Cette amie qui fait oublier les ennuis et les chagrins, dit Mariano Cañete, ce cœur pur et droit, cette intelligence noble et élevée, cette conversation qui rend meilleurs ceux qui la partagent, c'est notre admirable Fernan Caballero. »

(1) *Nouvelles andalouses*, traduites par Germond de Lavigne. 1 vol. in-18, chez Hachette.

(1) Introduction de G. de Lavigne, *Nouvelles andalouses*, p. IX.

Cette veuve d'un consul d'Espagne, logée par la reine dans une dépendance de l'Alcazar de Séville ; cette sainte, charitable et studieuse, exaltée pour toutes les nobles causes; ce poëte qui admire de ses fenêtres toutes les perles de Séville, la cathédrale, la Giralda, l'Alcazar, la Tour de l'or, le Quadalquivir, etc., c'est Fernan Caballero.

Cette grande dame qui a la simplicité d'une recluse, que le duc et la duchesse de Montpensier attirent affectueusement dans leur palais de San Telmo; cette Espagnole qui a les courses de taureaux en horreur, qui voudrait affranchir le bœuf de l'aiguillon, le cheval du fouet, la mule du bâton ; c'est Fernan Caballero.

Voici un trait que le duc de Montpensier lui-même a raconté à notre correspondant : « Le prince et l'infante avaient projeté de se rendre au village de Dos Hermanos, voisin de Séville. Fernan Caballero devait y venir, on devait y déjeuner et visiter un vieux couvent riche en souvenirs légendaires réveillés par notre romancier. On lui envoya une voiture qu'elle n'accepta qu'en imposant au cocher la condition de laisser aller les mules sans les contraindre et surtout sans les battre. — Le cocher obéit, l'auteur fut en retard, mais les animaux épargnés. » Voilà Fernan Caballero.

Si vous voulez la mieux connaître encore, lisez-la.

PITRE-CHEVALIER.

CHOSE ACCOMPLIE... SEULEMENT EN L'AUTRE VIE.

LA FAMILLE DU COUVREUR, PAR FERNAN CABALLERO.

La vie est un mystère triste
Dont la foi seule a trouvé le secret.
L'abbé Gerbert.

Fortuné temps de l'innocence,
Hélas! des passions devançant le réveil,
A l'aurore de l'existence
N'es-tu parmi nous qu'un sommeil?
D'Arlincourt.

— Oui, monsieur, oui, monsieur, la vie est belle, le monde est beau, en dépit de tous les Jérémie passés, présents et à venir, — disait la jeune, belle et joyeuse marquise d'Alora au comte de Viana, son vieil ami, — elle est pleine d'enchantements comme le ciel est plein d'étoiles ; elle est pleine de joies comme la mer est pleine de perles. Mais, pour trouver celles-ci, il faut les chercher jusque dans l'abîme ; pour rencontrer celles-là, il faut élever la vue, et avec elle le cœur, jusqu'à ce haut et pur espace dans lequel elles se meuvent. Si vous végétez, mélancolique, en une grotte obscure, comment trouverez-vous des perles et verrez-vous des étoiles?

— Vous chantez comme un rossignol, dit le comte avec un sourire triste et incrédule.

— Je parle en femme qui sait apprécier les bienfaits de Dieu, répondit la marquise. Un homme comme vous, misanthrope ! Loin de vous cette idée ! c'est un contresens et une anomalie flagrante.

— Mais où sont, belle visionnaire, reprit le comte, ces enchantements sublunaires dont vous parlez? Me citerez-vous l'amour éphémère? l'amitié déloyale ou superficielle? l'or qui ne sait pas satisfaire? les honneurs qui n'honorent point? Sera-ce le monde, cet horrible chaos? ou bien la solitude, ce désert aride? Demanderons-nous ces joies au cœur, qui est notre bourreau ; aux sens, qui sont nos ennemis; à l'âme, qui, comme tout ce qui est banni de sa sphère, ne sait que gémir et soupirer? Le monde est, en résumé, chère amie, un triste et douloureux exil.

— Pauvre monde! s'écria la marquise, comme ils te traitent! venge-toi donc ; taris tes fontaines d'eau pure et cristalline; retire les couleurs et le parfum à tes fleurs; convertis en squelettes tes arbres couverts de feuillage; dessèche tes champs, et ne nourris plus les moissons et les vignes de l'homme ingrat; taris le lit de tes rivières, et fais-en de profondes et âpres cicatrices sur le cadavre décrépit de la terre; éloigne de l'atteinte de l'homme l'or, l'argent et les pierres précieuses que renferme ton sein ; vomis tes colères par les bouches ouvertes de tes volcans; épanche tes furies amères avec les flots déchaînés de tes océans, jusqu'à couvrir le sommet des montagnes, ces géants de la terre; et là-bas, plus loin, du côté où l'homme ingrat a construit son gîte, ébranle-toi violemment, pour que ses œuvres les plus robustes tombent comme des châteaux de cartes.

— Quel anathème, mon amie!

— Celui que mérite l'ingratitude, ce monstre sans cœur.

— Parce que vous êtes jeune, les premières heures du jour s'écoulent pour vous sous un ciel rosé qui s'appelle l'aurore. Mais raisonnons, marquise... à mon âge...

— Le cœur est toujours jeune, et l'âge mûr peut, comme l'adolescence, s'écouler aussi sous un ciel rosé appelé couchant, ainsi que les dernières heures du jour. Où sont les joies de la vie ? osez-vous dire, je vais vous les démontrer, non pas théoriquement, mais pratiquement; non pas avec des raisons qui se réfutent, mais avec des preuves qui frappent les yeux ; car rien n'est plus puissant et plus concluant qu'un fait.

— Jouissez de vos illusions, comme le printemps de ses fleurs, marquise.

— En toute saison il y a des fleurs; si dans quelques-unes elles manquent, ce n'est pas la faute de la nature, mais plutôt de l'homme, qui les laisse périr sans les cultiver. Parions que je vous rends témoin d'une félicité complète et durable?

— Complète et durable!... quel songe doré!

— Parions, parions, insista avec une joyeuse vivacité la marquise.

— Oui, le bonheur, poursuivit le comte, c'est là le but où chacun aspire ; inconstant comme le calme de la mer, passager comme le chant du rossignol, imparfait comme l'homme en qui deux pouvoirs luttent. Il ne peut en être autrement, depuis que notre premier père entra sur cette terre, banni par sa faute du paradis terrestre. S'il n'en était pas ainsi, ce serait un contre-sens. Vous-même, chère amie, n'êtes-vous pas une preuve de cette vérité? Le sort vous a comblée de tous ses dons; la fortune de toutes ses faveurs; la vie de tous ses sourires ; et,

malgré cela, votre félicité n'est pas complète, puisqu'il vous manque les magnifiques prérogatives et les douces joies de la maternité.

Un léger nuage passa sur les yeux vifs et brillants de la marquise.

— En ce cas, dit-elle en souriant, je vois, non un malheur de plus, mais une félicité de moins; et, parce qu'une jouissance me manque, je n'oublie pas celles dont je suis comblée. D'ailleurs, ajouta-t-elle, pour gagner mon pari, je ne prétends pas vous montrer le bonheur dans la classe élevée, où il se rencontre moins souvent que dans une classe plus humble et plus modeste. Dans notre sphère parfumée et pestilentielle, les idées ne s'élargissent, les sentiments ne s'exaltent, les sensations ne se multiplient qu'aux dépens du bonheur; bonheur passif, négatif, si vous voulez, mais pourtant joyeux, tranquille et suave, qui est et doit être, comme vous l'avez dit, le patrimoine des êtres déchus, condamnés à une vie mortelle et laborieuse. Soyez-en assuré, cette félicité existe; elle est fille des vertus, qui viennent du ciel imprégnées de son atmosphère; car, où il y a des vertus, il y a une bonne conscience, et où il y a une bonne conscience, il y a de la joie; de même, où il y a du soleil, il y a des fleurs; et où il y a des fleurs, il y a des parfums.

Demain, je vous attends à midi précis, et je vous conduis à la maison de ma blanchisseuse, l'ancienne femme de chambre de ma mère. Là, je triompherai! là, vous verrez un bonheur complet dans sa simplicité naïve, restreint dans ses limites comme un fleuve calme et limpide. Là, vous me payerez bonbons sur bonbons, qu'à l'instant même je vais commander, pour les distribuer à ces jolis enfants.

Le jour suivant, le comte arriva, ponctuel, à l'heure du rendez-vous; il trouva la marquise, la tête déjà couverte de sa mantille, et prête à partir.

Ils durent prendre alors de fréquents et nombreux détours dans les rues de Séville, où la construction capricieuse des Maures l'emportait encore sur la symétrie européenne, avant d'arriver au quartier solitaire et éloigné de San Roman.

La marquise entra dans une de ces humbles maisons dont toutes les portes sont également ouvertes. La maîtresse du logis fit une exclamation de surprise en voyant la marquise.

— Chut! dit celle-ci, appuyant son doigt blanc sur ses lèvres roses, je veux surprendre Maria; et comme je sais que votre cour et celle de sa maison ne sont séparées que par quelques romarins, je suis venue ici, afin d'entrer chez elle sans qu'elle puisse m'apercevoir. En disant ces mots, la marquise traversa le jardin suivie des bénédictions de cette femme.

La maison de Maria formait à l'entrée un angle, dans lequel se trouvait un grand jasmin, qui s'était élevé *ad libitum*, et qui répandait à profusion ses fleurs parfumées; sur ses branches flexibles se balançaient une multitude de petits oiseaux qui en voilaient les fleurs, si pâles, parce qu'elles sont faibles, et aussi parce que leur vie, si courte, ne leur laisse pas le temps d'apprendre à rougir. Dans la verte grotte que formait le jasmin mauresque se cachèrent la marquise et son vieil ami, pouvant ainsi voir, sans être vus, ce qui dans la maison de Maria allait s'offrir à leur observation.

Une femme robuste, en qui débordait la vie, comme en automne le courant des rivières, était assise sur une chaise basse devant la porte de sa maison, à l'étuve andalouse, c'est-à-dire au soleil. A ses pieds, couché sur une peau de mouton, se trouvait l'enfant qu'elle allaitait; il tenait entre ses mains une énorme orange, qui échappait sans cesse à ses petits doigts et retombait à terre; il se donnait alors une peine extrême pour la ressaisir; et lorsqu'il y était parvenu, c'était pour s'en séparer de nouveau; il regardait ensuite joyeusement sa mère, nouveau Sisyphe qui riait et jouissait de son innocente tâche.

— Viens ici, Aniquilla, dit cette femme à une petite fille d'environ quatre ans. Il est midi tout à l'heure, et ton père va rentrer; viens ici, que je te débrouille ces cheveux mêlés, et que je te lave cette figure, cette rose d'avril plus sale qu'un barbet crotté. Tandis que l'enfant abandonnait à sa mère le soin de sa coiffure, cette brave femme lui enseignait à prier : sainte coutume qui habitue les lèvres de l'enfance à prononcer le nom de Dieu; de sorte qu'au jour où l'intelligence s'éveille, les lèvres ont devancé la faculté de comprendre, et ont préparé ainsi les voies de l'enseignement.

— Notre père qui êtes aux cieux, disait la mère.

— Notre père qui êtes aux cieux, repétait l'enfant, qui ajoutait comme appendice : Aïe! maman, que vous me tirez les cheveux.

— Que ton nom soit sanctifié, continuait la mère, sans prendre garde à la dernière exclamation de l'enfant.

— Ton nom... ton nom. Aïe, maman! maman! vous m'arrachez la figure.

Et quand elle eut achevé son dernier amen, l'enfant, dont la toilette se trouvait terminée, fit un saut de joie, avec peu de grâce et beaucoup de gaieté.

Au même instant un petit garçon, qui venait de l'école, se précipita dans la cour en criant :

— Maman, maman, je sais l'A, l'A, l'A!

— Reçois mes compliments, Alonsillo; c'est peu, et pourtant tu en sais plus que moi, qui entends bien comment cela se prononce, mais non à quoi cela ressemble.

Ils entendirent alors la voix joyeuse d'une petite fille qui rentrait de l'asile, chantant sur le ton monotone habituel aux enfants des écoles les paroles suivantes :

Quand je sors de l'école,
J'ai grand désir de boire
Dans la petite coupe d'or
Dans laquelle but saint Joseph.
Je m'en fus par un petit chemin
Et rencontrai Jésus-Christ;
Jésus-Christ qui est mon père,
La Vierge qui est ma mère,
Les anges, mes frères,
Me prirent par la main,
Et me conduisirent à Bethléem
Sans se heurter ni tomber.
En Bethléem il y a une fontaine
Qui court transparente
De nuit comme de jour,
Murmurant l'*Ave Maria*.

— Maman, maman, s'écria l'enfant en entrant, voyez la petite chemise que j'ai faite, elle a l'ourlet à jour.

— C'est bien, ma chère petite; voilà qui me fait grand plaisir : l'aiguille enfilée rend la petite fille adroite.

La nouvelle arrivée prit alors entre ses bras le plus petit des enfants;

Et, quoique bien jeune elle-même, le souleva avec aisance et grâce, comme si Dieu eût donné au sexe féminin l'art de secourir les êtres dépourvus de force, qui en venant au monde ne savent que pleurer.

— Niño (1), lui dit-elle, où est Dieu?

(1) Petit garçon.

L'enfant leva le doigt. Alonso, qui, ce jour-là, était plus pédant que d'ordinaire, parce qu'il savait l'A, se mit à rire.

— De quoi ris-tu, petit sot? lui demanda sa sœur.

— Parce que Paccorro dit que Dieu est dans le toit.

— Mais que tu es nigaud; il dit que Dieu est dans le ciel; et quand même il dirait que Dieu est dans le toit, il aurait encore raison, puisqu'il est partout.

— Pour ça, cela n'est pas vrai, dit Alonso, qui, parce qu'il savait l'A, commençait à devenir querelleur.

— Juif, quelle hérésie dis-tu là? Où est, et où n'est pas Dieu, petit?

— Dans la rivière, parce qu'il n'est pas poisson, répondit dogmatiquement Alonso, et d'un air majestueux, tournant le dos à sa sœur, il s'adressa à sa mère.

— Mère, il y a une foire.

— Je m'en réjouis, répondit la mère.

— Mère, je voudrais une trompette.

— La désires-tu beaucoup, mon fils?

— Mère, cela coûte deux cuartos, donnez-les-moi.

— Deux cuartos, j'y réfléchirai.

— Donnez, maman?

— Va te promener.

— Donnez, maman?

— Donne-moi la paix, petit poussin.

Et le petit garçon se mit à suivre sa mère, comme s'il eût été son ombre, répétant sans cesse sa prière monotone.

— Tiens, les voilà, afin que tu me laisses la paix, dit à la fin la brave femme en lui donnant une pièce de deux cuartos.

— Mais il me faut deux cuartos, maman, deux!

— Eh bien, ne te les ai-je pas donnés, ignorant?

— Vous ne m'en avez donné qu'un.

— Je t'en ai donné deux.

— Un, un seul, répéta le petit garçon en trépignant.

— Je t'en ai donné deux, fit la mère en s'impatientant.

— Deux, répondit l'enfant, tournant et retournant sa pièce et bataillant entre sa conviction et l'évidence, car il n'en voyait qu'une, et avait foi pourtant en la parole de sa mère. Il y a donc là deux cuartos; eh bien, s'il y en a deux, c'est qu'ils sont joints.

— Petit, conte-moi une histoire? dit de sa voix la plus douce et la plus suppliante Aniquilla à son frère Alonso.

Celui-ci, que la possession de ses deux cuartos avait mis de bonne humeur, s'assit par terre, les jambes croisées comme un sultan, et serrant fortement entre ses doigts les deux cuartos, afin qu'ils ne pussent s'échapper, il commença son conte dans les termes suivants :

— Il y avait une fois un petit oiseau qui s'en fut chez un tailleur, où il commanda un habit de laine. Le tailleur lui prit mesure, et lui dit que, de là à trois jours, le vêtement serait terminé.

Il fut ensuite chez un chapelier, qui lui fit la même réponse, et en troisième lieu chez un cordonnier, qui lui prit mesure et lui dit, comme les deux autres, qu'il eût à revenir au troisième jour. Quand arriva le délai fixé, le petit oiseau s'en fut trouver le tailleur, qui avait terminé l'habit de laine, et il lui dit : « Mettez-le-moi sur le bec, et je vous payerai ensuite. » Ainsi fit le tailleur; mais au lieu de le payer, le petit fripon se mit à voler, et il en arriva de même au chapelier et au cordonnier.

Bien habillé avec ses vêtements neufs, le petit oiseau s'en fut au jardin royal, et là se posa sur un arbre qui se trouvait vis-à-vis le balcon de la salle à manger du roi. Tandis que Sa Majesté dînait, il se mit à chanter :

Bien plus joli je suis, avec mon habit de laine,
Que le roi avec son manteau écarlate.
Bien plus joli je suis, avec mon habit de laine,
Que le roi avec son manteau écarlate.

Et il chanta, et répéta tant et tant de fois les mêmes paroles, que Sa Royale Majesté se fâcha et ordonna qu'on prît le petit coquin, et qu'on le lui apportât frit. Ce qui fut dit fut fait, et ayant été plumé et frit, le petit oiseau parut si petit, si petit, que le roi l'avala tout entier. Quand le petit oiseau se vit dans l'estomac du roi, qui paraissait une grotte plus obscure que la nuit la plus noire, il se mit à lui donner, à droite et à gauche, coups de bec sur coups de bec. Le roi commença alors à se plaindre et à dire que son repas lui faisait mal, et qu'il souffrait violemment de l'estomac. Vinrent les médecins, qui firent prendre à Sa Royale Majesté une potion afin de la faire vomir, ce qui ne manqua pas d'arriver. Le premier objet qui sortit de l'estomac du roi, fut le petit oiseau, qui se mit à voler aussitôt, plus vite qu'il n'avait été exhalé : il prit donc son vol, et, s'étant plongé dans la fontaine, il s'en fut chez un charpentier, et là, s'oignit tout le corps avec de la colle, ensuite il s'en alla trouver d'autres oiseaux, leur contant ce qui lui était arrivé, et demandant à chacun d'eux une de leurs plumes, que ceux-ci lui donnèrent, semblable à un bouquet composé de fleurs diverses, le petit oiseau, paré de plumes de toutes nuances et de toutes couleurs, redevint beaucoup plus joli qu'auparavant. Il s'en fut aussitôt se percher sur l'arbre qui se trouvait en face du balcon du roi, voltigeant, battant des ailes et chantant :

Voilà ce qui m'arriva à moi :
Dans le roi j'entrai, du roi je sortis.

— Que l'on me prenne ce coquin de petit oiseau, s'écria alors le roi.

Mais lui, qui était plus avisé, se remit à voler, faisant le diable à quatre, et il ne s'arrêta que pour se poser sur le nez de la lune.

— Petit, dit Aniquilla, est-ce que la lune a un nez?

— Pardi, répondit l'enfant, et une bouche aussi; une bouche énorme, ajouta-t-il en ouvrant démesurément la sienne, pour engloutir les méchantes petites filles. Oui, oui... vous le savez bien.

— Ce conte est plus vieux que le monde, observa l'habile couturière.

— Puisqu'il en est ainsi, contes-en un meilleur, répondit le conteur, regardant en dessous sa pièce de deux cuartos.

— Certainement j'entends le faire, et avec la grâce et la finesse du beau monde.

— Et..

— Tais-toi, escargot; et écoute : ainsi donc, monsieur :

Il y avait une fois un roi
Qui avait trois filles également belles;
La plus petite des trois
Delgadina s'appelait.
Un jour, pendant le repas,
Elle dit au roi qui la regardait :
— Je maigris, mon père,
Parce que je suis amoureuse.
— Venez, accourez, mes serviteurs,
Et enfermez Delgadina.
Si elle vous demande à manger,
Donnez-lui de la viande salée;

Si elle vous demande à boire,
Donnez-lui du fiel.
Et ils l'enfermèrent immédiatement
Dans une tour très-élevée.
Delgadina s'accouda
A une étroite fenêtre,
Et voyant ses sœurs
Cousant de riches étoffes :
— Sœurs, si vous êtes vraiment mes sœurs,
Donnez-moi une goutte d'eau à boire,
Car j'ai le cœur bien sec,
Et à Dieu je remets mon âme !
— Je te la donnerais, ma vie,
Je te la donnerais, mon âme ;
Mais si le roi mon père le savait,
Il nous ferait mourir toutes deux.
Delgadina se retira
Très-triste et très-déconsolée.
Le matin suivant,
Elle revint à la fenêtre,
Et de là vit ses frères
Qui jouaient à un jeu de bagues:
— Frères ! si vous êtes vraiment mes frères,
Pour Dieu, pour Dieu, donnez-moi de l'eau,
Car j'ai le cœur bien sec,
Et à Dieu je remets mon âme.
— Ote-toi de là, Delgadina,
Car tu es une indigne ;
Si mon père le roi te voyait,
La tête il te couperait.
Delgadina se retira
Très-triste et très-déconsolée.
Le jour suivant, ce fut à peine
Si elle put se traîner jusqu'à la fenêtre;
De là elle vit sa mère
Buvant dans un vase d'argent :
— Mère! s'il est vrai que tu sois ma mère,
Donne à mes lèvres une goutte d'eau,
Car j'ai le cœur bien sec,
Et à Dieu je remets mon âme.
— Vite, vite, mes serviteurs,
A Delgadina donnez de l'eau.
Les uns en apportèrent dans des vases d'or
Les autres dans des vases d'argent.
Mais aussi vite qu'ils arrivèrent,
Ils la trouvèrent toute défaillante.
A la tête du lit il y a
Une fontaine d'eau claire;
Les anges l'entourent,
Prenant soin de son âme.
La Madeleine, à leurs pieds,
Cousant le drap mortuaire.
Le dé était d'or
Et l'aiguille était d'argent.
Les cloches de la gloire
Déjà pour elle sonnaient ;
Les cloches de l'enfer
Pour le mauvais père carillonnaient.

— Est-il possible que vous, dans le milieu élégant où vous êtes placée, preniez plaisir à entendre de semblables naïvetés, de semblables enfantillages ? demanda le comte à la marquise en la voyant écouter, le sourire sur les lèvres et l'âme dans les yeux, le conte et la conversation des enfants.

— Je ne le nie pas, répondit celle-ci, j'aime tant les enfants ! Quelle grâce ravissante et inimitable est la leur ! J'écrirai ce conte et toute cette scène quand j'arriverai chez moi, et je défie l'écrivain littéraire le plus fécond de pouvoir créer ces tableaux, et inventer ces choses qu'on ne surprend que sur les lèvres enchanteresses de l'enfance.

— Alors, vous ne pensez pas comme votre ami T***, qui proclama Hérode l'homme le mieux avisé et le meilleur commissaire de police qui ait existé, répondit en riant le comte.

— Même en plaisanterie, semblable paradoxe me révolte ! répondit la marquise. Dieu saint! combien un monde sans enfants serait triste et sans animation ! Ce serait un ciel sans étoiles. Savez-vous bien que ma pensée est que l'horrible fin du monde sera causée par la stérilité des femmes, et que le manque d'enfants dans notre globe en sera le triste précurseur.

— Si votre système est certain, répliqua en riant le comte, nous n'avons pas à craindre pour le moment la grande catastrophe.

— Grâces au Ciel ! fit la marquise. Pauvres créatures ! Leurs pleurs et leurs exigences sont dus au mal physique qui les tourmente, ou bien à l'angoisse de ne pouvoir se faire comprendre. Leur état naturel est l'innocence sans défense : à mesure que le monde va leur inculquant la science du mal, ils perdent cet enchantement inexplicable qui nous séduit. Si cela n'était pas ainsi, comment s'expliquerait-on cet intérêt profond et universel que font éprouver les enfants abandonnés, qui ne se plaignent pas, et qui ne peuvent concevoir leur infortune ? Ils inspirent les deux choses qui émeuvent le plus le cœur de l'homme : la plus pure innocence unie au plus complet abandon.

Abandon ! Y a-t-il dans aucune langue parole plus terrible ?

Abandon qui est si horrible, que le plus inflexible athée le fuit avec horreur, invoquant le Ciel quand il le rencontre sur la terre.

— Père ! père ! crièrent en chœur les enfants, s'élançant à la rencontre d'un homme grand et de bonne mine, qui entra, suivi d'un petit garçon de trois ans.

— Père, je sais l'A.

— Père, j'ai terminé l'ourlet à jour de ma petite chemise.

— Père, le petit avait la bouche ouverte, je lui ai mis le doigt dedans et il m'a mordu.

— Ç'a été pour te convaincre qu'il avait des dents, répondit son père, et, se dirigeant vers sa femme, il ajouta : Nicolas a travaillé si bien, que le maître a augmenté son salaire d'un réal.

— Grâces à Dieu ! grâces à Dieu ! répondit sa mère. Vite, allons manger.

— Allons manger ! s'écrièrent en chœur tous les enfants.

En un instant la table fut mise, et avec la plus grande symétrie ; ensuite on plaça au milieu le seul plat dont se composait le festin, qui était une excellente soupe avec de la viande fraîche, comme ils appellent la viande de porc.

— Savez-vous, dit la marquise à son vieil ami, que la vue du plaisir avec lequel mange cette excellente famille, et l'odeur appétissante du mets unique qui compose leur repas, donneraient le désir d'être au nombre des convives, d'autant qu'elle ne provoque pas la migraine, ainsi que le fait, en ce moment, le fort parfum de ce bouquet de jasmin. Il me semble maintenant que je vous ai convaincu.

Avez-vous jamais vu, et est-il possible de rencontrer le tableau d'un bonheur plus parfait? regardez ces figures sur lesquelles sont peintes la santé, la paix et la joie, pouvez-vous demander plus à la félicité de la terre ?

— Tournez vos regards plus loin, dit le comte, lui indiquant du doigt le côté opposé de la cour.

La marquise y dirigea toute son attention, et vit sous une tonnelle, dans un lieu disposé pour faire la lessive, une jeune fille occupée à laver.

Observant avec plus de soin encore, elle aperçut que, de temps à autre, coulait de ses yeux une larme qui tombait sur la légère et resplendissante écume de savon, ainsi que parfois tombe un désenchantement sur une illusion.

— Montrez-moi, continua le comte, un tableau de la vie humaine qui n'ait pas sa place pour les larmes.

— Misita (Merciditas), ma fille, tu ne viens donc pas? lui cria Maria, c'est la troisième fois que je t'appelle.

La jeune fille qui répondait au nom de Misita s'essuya les yeux, quitta son tablier et fut se réunir au reste de la famille.

— Vous ne savez pas, mes enfants, ce qui vous attend, dit la mère avec la figure encore plus animée et plus joyeuse qu'auparavant. Ce matin, je suis allée porter le linge chez madame, le contre-maître arrivait de la métairie, chargé de deux jattes de lait : «Prends-en une, me dit madame, joins-y du riz et du sucre, et fais-en un régal pour ta famille. » Ainsi donc, mes enfants, remerciez le Seigneur, et priez-le qu'il accorde à notre chère maîtresse la récompense de toutes ses vertus.

— Que Dieu le lui rende, que Dieu le lui rende! s'écrièrent-ils tous en chœur.

— Je suis certain que toutes ces voix unies résonnent mieux à votre oreille que les plus suaves mélodies de Rossini, de Meyerbeer et de Verdi, dit avec émotion le comte à la marquise.

— Comme tout ce qui vient de Dieu, répondit celle-ci. La première chose que me fit apprécier ma mère fut le prix infini, l'extrême douceur de un : *Dios vos lo pague!* (Dieu vous le rende); je le compris alors, et chaque jour je le comprends davantage.

C'est là le trésor que le riche doit chercher à se former, afin qu'au grand jour du jugement dernier il soit équivalent à celui que présentera le pauvre, chargé de ses souffrances, sinon nous n'échapperons que mal à l'équitable balance des mérites.

Quand toutes les bouches des enfants, fermées presque hermétiquement par le riz et le lait, furent réduites au silence, la mère, se tournant vers sa fille aînée, lui dit :

— Tu ne manges pas, ma fille, tu es pâle et tu as les yeux gros comme le poing à force de pleurer; tu vas te laisser dépérir, et tu me feras mourir aussi si tu t'entêtes! Dieu l'a voulu, et il faut se conformer à sa volonté! Le sort a décidé qu'il fût soldat, à cela qui peut y remédier?

— Ah! s'il avait trois mille réaux pour se donner le remplaçant qu'il a trouvé... c'est un soldat qui veut s'enrôler de nouveau, ajouta, le cœur bien serré, Misita.

— Trois mille réaux! Voyez-vous, comme qui dirait rien, objecta le père; de ma vie je n'ai vu tant d'argent réuni. Les pauvres ne peuvent guère penser à se donner des remplaçants, petite.

— Ne pleure pas, fille de mon âme, ma pauvre mignonne, répliqua sa mère, tu me brises le cœur; Santiago est un bon enfant, plus noble que l'or; mais si le sort le touche... que pouvons-nous y faire? Patience, ma fille! résignation, c'est la vertu des pauvres; si j'avais les trois mille réaux, je te les donnerais de bon cœur; mais, puisque je ne puis davantage, prends ces cinq réaux, mets-les à la loterie, et tu libéreras Santiago, si tu tires...

— Et je tire, dit la marquise, sortant de sa cachette parfumée. Misita, je paye le remplaçant de ton fiancé, j'offre de lui procurer du travail, et je m'invite à être la marraine de tes joyeuses noces.

Il est plus facile de se figurer que de peindre l'étonnement et la joie que causèrent l'apparition et les paroles de la marquise dans cette humble famille.

Tous témoignèrent leur gratitude de la façon expressive et bruyante naturelle aux Andalous.

Seule, Misita, silencieuse et immobile, n'exprimait son ravissement et sa reconnaissance que par ses regards, qui accompagnèrent sa bienfaitrice jusqu'à ce qu'elle la perdît de vue.

— Maintenant, Misita ne pleurera plus, puisqu'elle va se marier, dit à son frère Alonso celle qui faisait les ourlets à jour et pénétrait aussi les secrets du cœur.

— Et qu'est-ce que c'est donc que se marier, que cela rend tout le monde joyeux? demanda celui-ci à sa sœur.

— Petit idiot! se marier, c'est aller à l'église, et puis après manger et boire beaucoup.

— Oui, oui, maintenant nous allons nous réjouir! Vive Dieu! vive Dieu, s'écria Alonsillo, jetant en l'air sa pièce de deux cuartos.

— Etes-vous convaincu? demanda en s'éloignant la marquise au comte.

— En partie, répondit celui-ci; soit, pour le bonheur accompli, mais... et la durée?

— Pensez-vous, par hasard, que celui que nous avons vu puisse ne pas l'être?

— Je pense encore, comme auparavant, que tout est transitoire en ce monde, et, plus que toute autre chose, le bonheur.

— Eh bien, incorrigible pessimiste, prorogeons à un an, à pareille date, la décision de notre pari.

Mais si alors subsiste encore cette félicité, vous vous donnerez à la fin pour vaincu?

— S'il en est ainsi, je me tiendrai pour vaincu, avec un plaisir égal à celui que j'aurai à vous proclamer vainqueur.

L'année suivante, les deux amis, qui semblaient personnifier en eux l'illusion et l'expérience, n'avaient pas oublié leur pari, car chaque fois que la marquise voyait Maria avec son visage joyeux et content, elle retournait attaquer le comte, armée de malices et de sourires; mais celui-ci n'amenait pas son noir pavillon.

Au terme fixé, ils se servirent du même moyen qui leur avait si heureusement réussi l'année précédente pour pénétrer dans le foyer domestique de cette heureuse et estimable famille. Ce jour-là, cependant, le comte et la marquise arrivèrent plus tard.

Déjà le père et le fils aîné, couvreurs tous deux, étaient partis pour leur travail. Alonsillo, qui, non-seulement connaissait l'A, mais le B, son voisin, se rendait à l'école, soufflant dans sa formidable trompette; la fille aînée donnait la main à Aniquilla, qui, tout en faisant des grimaces, allait chez les sœurs afin d'apprendre surtout à se tenir tranquille. Maria, de son côté, sortait pour faire une course, traînant à sa remorque et collé à ses jupons Pacorro, qui, tant bien que mal, marchait déjà.

Santiago resta seul avec sa femme, qui tenait entre ses bras un enfant nouveau-né.

— Voyez comme il sourit, dit Misita à son mari, touchant du doigt le menton de l'enfant, et se servant du langage avec lequel les mères ont l'art de faire rire les enfants : comme le font les anges pendant qu'ils sommeillent.

— Ne dirait-on pas qu'il a six mois! dit le père, regardant son fils avec amour ; que Dieu te garde, Mercédès.

— Tu t'en vas déjà?

— Et qu'ai-je à faire?

— Revenir vite.

— Remets-t'en à moi de ce soin.

— Alors adieu.

— Adieu.

Santiago, qui était aussi couvreur, prit son chapeau et se retournant encore une fois pour regarder sa femme et son enfant, il se hâta de rejoindre son beau-père.

Mercédès se mit à caresser son fils avec des démonstrations passionnées.

— Dieu te bénisse, fils de mes entrailles, disait-elle; gloire de ta mère, ange de Dieu, lumière du matin, je ne te changerais pas pour le prince des Asturies; ni ne me changerais pour la reine d'Espagne!

— Vous perdez le pari! dit joyeusement la marquise en battant des mains. Mercédès, monsieur a parié contre moi qu'il n'y avait pas au monde de félicité complète et durable. Vous m'avez fait gagner mon pari, et je vous en rends grâces.

— Monsieur ne se souvient pas, répondit l'heureuse Mercédès, dont le cœur était au comble du contentement et de la reconnaissance, qu'il y a des familles assez heureuses pour avoir, en ce monde, un ange qui se charge de leur bonheur.

— La vérité est que je ne l'avais pas présent à ma pensée, et cet oubli, punissable pour qui connaît de tels an-



Le comte et la marquise. Dessin de F. Lix.

ges, mérite que je le paye par la perte de mon pari.

Mais, en honneur de la vérité, convenez, marquise, que ceci est un cas exceptionnel, et qu'en vous est le destin de cette famille.

— Ne dites pas cela, ne dites pas cela, s'écria la marquise, mettant son éventail de nacre sur les lèvres de son vieil ami, vous m'effrayez; je ne suis qu'un faible instrument dont se sert la Providence pour arriver à ses fins sublimes et adorables. Que peuvent les efforts humains contre l'ordre de choses que dirige une puissance supérieure au monde?

Ils allaient sortir, quand on entendit un bruit sourd qui, en se rapprochant, augmentait de force. Le comte et la marquise furent retenus à la porte par la foule qui s'y agglomérait.

Entrèrent des hommes portant un brancard; sur ce brancard, les os brisés, la tête ouverte, se trouvait le cadavre sanglant de Santiago. Le malheureux était tombé d'une hauteur de cent pieds.

Le sens que contient cette relation, les conséquences qui en émanent, ne nous les demandez pas. Nous narrons et ne commentons pas le fait. Nous dirons seulement, avec l'abbé Gerbert, que la vie est un mystère triste, dont le secret ne peut s'expliquer que par la foi, qui nous enseigne ceci :

Chose accomplie...
Seulement en l'autre vie!

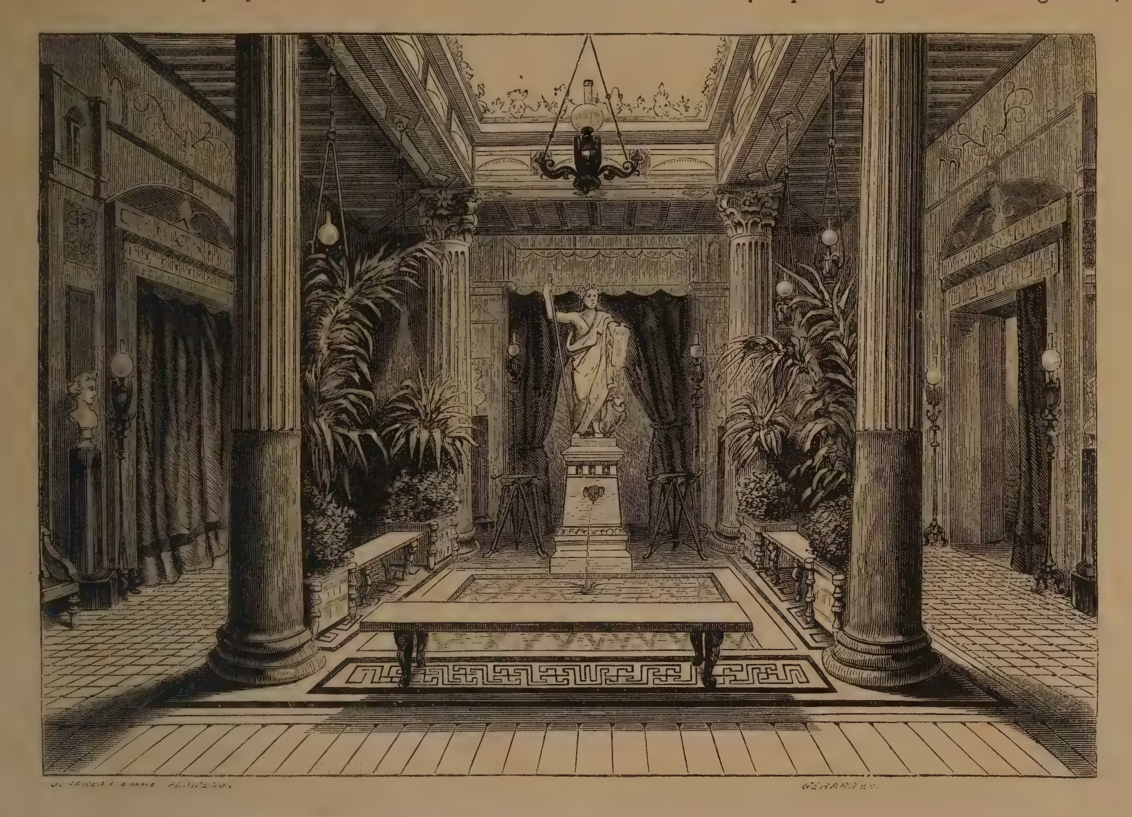
MARY-HELEN.

(*Traduit de l'espagnol.*)

UNE MAISON DE POMPÉI A PARIS.

Le prince Napoléon vient de faire mettre en vente la maison gréco-romaine qu'il possède avenue Montaigne. La maison est bien jolie, mais neuf cent mille francs sont, eux aussi, un beau denier, et il paraît que les enchères n'ont pas été couvertes. Cela nous a valu l'occasion de la visiter de nouveau, et nous rendons compte aujourd'hui à nos lecteurs de cette visite.

Dans la collection des quatre-vingt-trois maisons d'Herculanum et de Pompéi que la terre avare a rendues au jour, M. Normand, l'habile architecte, avait à coup sûr d'admirables modèles. Il pouvait choisir indifféremment la maison du poëte ou celle de Diomède, le palais de Scaurus ou la maison de Lucrétius. Mais le goût français, les besoins du futur propriétaire, les exigences d'un ciel qui n'est pas précisément celui de l'Italie, et, faut-il le dire aussi? le prix des terrains de l'avenue Montaigne, qui se vendent deux ou trois cents francs le mètre, tout cela ne laissait pas que d'exiger certains changements,



L'*atrium* dans la maison du prince Napoléon, d'après une eau-forte de M. Flameng. Dessin de M. Ulysse Parent.

certaines appropriations dont l'archéologue gémit; mais laissons l'archéologue gémir à son aise et convenons que M. Normand s'est tiré à sa gloire de ce mauvais pas.

La maison du prince Napoléon se distingue tout d'abord par ses formes carrées et les couleurs de son ornementation extérieure. Le rouge, le vert et l'ocre y jouent le principal rôle; l'œil, accoutumé aux teintes grises et sales de nos monuments, s'arrête étonné, comme à la vue d'un prince indien au milieu d'une foule d'habits noirs; c'est que le soleil de Pompéi, qui inonde le palais de Diomède d'un éternel bain d'or, se marie merveilleusement à ces couleurs vives et tranchantes; ici, à en croire M. Mathieu, le mariage devient de plus en plus problématique; mais n'importe! M. Normand a eu raison de respecter la tradition; on ne comprendrait pas plus une villa romaine en grisaille qu'un Romain en culotte courte.

Une grille sépare l'hôtel de la rue. A droite et à gauche, deux pavillons identiques pour les concierges; au milieu, un jardinet et un vivier qui n'ont rien de très-antique; au fond, le portique; au-dessus, des fenêtres étroites, l'ancien *gynécée* ou appartement des femmes. De chaque côté s'élève le corps du logis, jaune et rouge, avec la statue de Minerve et d'Achille, la prudence et le courage; sur le grès du portique est peint le molosse, gardien de la maison, avec l'inscription fatidique : *Cave canem.*

Nous montons cinq degrés et nous entrons dans le vestibule. Le pavé est en marbres de diverses couleurs découpés en losanges. Les murailles sont revêtues de peintures imitées de l'antique, et qui font le plus grand honneur au goût de M. Sébastien Cornu. Trois marches et une balustrade ornée de vases étrusques, de lampes et de fleurs, divisent ce vestibule en deux parties, dont l'une domine l'autre. Au fond du *tablinum* supérieur s'ouvre

un corridor qui donne accès à l'escalier d'honneur.

Nous entrons dans l'*atrium* par des portes en chêne, érable et citronnier. L'atrium, c'est la partie significative du logis antique. Le centre est occupé par un bassin de marbre blanc ou *compluvium;* au-dessus de ce bassin, le plafond s'ouvre et tout autour s'étend une galerie en terrasse, dominée par les fenêtres du premier étage. A Pompéi, cette partie supérieure était à ciel libre ; ici, elle est surmontée d'un châssis vitré, que les exigences du climat parisien suffisent à légitimer.

A la tête du compluvium, sur une sorte de cippe en marbre, se dresse Napoléon Ier, fondateur de la dynastie. Il est entouré des membres de la famille impériale, dont les bustes en marbre blanc font, aux quatre côtés du portique, une décoration solennelle.

L'atrium est supporté par quatre colonnes composites d'un goût très-pur. Entre chaque colonne sont des bancs de marbre blanc reposant sur des têtes et des pieds de bœuf en bronze. Le pavé est rouge et blanc.

Le fond du compluvium est disposé en petites losanges blanches, jaunes et vertes, reliées entre elles par de grandes losanges noires, dont l'eau du bassin adoucit les teintes un peu criardes.

Les murs sont partout couverts de peintures, de feuillage, d'oiseaux, de chimères, attributs et ornements; dans les six grands panneaux et les frises correspondantes, M. Cornu a retracé les symboles mythologiques de l'air et du feu, de la vie et de la mort, de l'eau et de la terre, de la douleur et de la joie, de la matière et de l'esprit, œuvre magnifique, qui, s'inspirant des précieux souvenirs de l'art pélasgique, sait reconstituer, au dix-neuvième siècle, la société de Périclès et d'Auguste.

La salle à manger n'est peut-être pas assez spacieuse; mais le plafond est superbe et les peintures murales fort réussies; elles représentent les fruits, le gibier et le poisson que comporte toute salle à manger qui sait vivre; mais la cheminée en marbre blanc nous a paru une concession un peu forte aux besoins du jour. Le *triclinium,* que la corruption romaine avait emprunté à Carthage, a aussi été remplacé par des siéges plus appropriés à nos habitudes.

Et maintenant, quand nous aurons parcouru la bibliothèque, située à gauche de l'atrium, et plus riche en volumes qu'en rouleaux de papyrus, les appartements particuliers du prince, que décoraient, il y a quelques mois encore, les belles toiles de Vernet, de Pils, de David, etc., quand nous aurons fait un tour aux bains turcs, dont les murs sont revêtus d'onyx translucide d'Alger, quand nous aurons jeté un regard dans les serres vitrées, où une fontaine de marbre blanc chante sous les orangers, nous aurons fini notre visite; mais, oubliant ce que nous avons dit en commençant, nous nous étonnerons peut-être que les Crésus modernes aient trouvé toutes ces richesses, toutes ces merveilles, tout ce goût trop payés au prix d'un modeste million.

C. W.

L'ORPHELINE DE SOLFERINO

OU

LA FÊTE DE LA VIE, NOUVELLE D'AVANT-HIER (1).

L'atelier de M. Causse est vaste et bien garni en tombes de tout genre; il y a surtout un complet assortiment de couvercles de marbre, sur lesquels sont inscrites les vertus du défunt ou de la défunte ; le nom reste en blanc ; on le grave après l'achat. Rien ne donne au *Misanthrope* de Molière un démenti plus victorieux que l'ameublement funèbre d'un cimetière : tous les pères, les fils, les neveux y sont déclarés *bons* et cumulent toutes les vertus.

M. Causse se présenta, le ciseau à la main, pour recevoir les deux jeunes gens.

— Monsieur, dit Maxence, un ami, qui a été content de vos travaux d'artiste, m'a donné votre adresse, et je viens vous commander une tombe pour un cimetière de petite ville, et vous me l'expédierez par le chemin de fer.

— Je travaille même pour l'étranger, dit le sculpteur.

— On sait cela, reprit Maxence.

— Voulez-vous quelque chose dans le goût nouveau ? demanda le marbrier.

— Oh ! tout ce qu'il y a de plus nouveau !

— Est-ce pour un grand ou un petit mort ?

— Pour un mort ordinaire... Tenez, par exemple, je voudrais quelque chose dans le genre de ce cénotaphe.

— Oh ! monsieur, ça ne se fait plus; le grec est passé de mode. Nous travaillons beaucoup dans le style Renaissance, aujourd'hui. Je vous conseille de suivre le goût du moment.

— J'aimerais mieux suivre le mien.

— Comme il vous plaira, monsieur. Quel prix comptez-vous mettre à l'ouvrage ?

— On ne voudrait pas dépasser deux mille francs, et l'on donne mille francs d'arrhes, parce que c'est une commande de province.

Maxence ouvrit son portefeuille et déposa un billet grand format sur un tombeau.

— Mon correspondant s'en est référé à mon goût, et je désirerais une colonne, mais une colonne tronquée, symbole d'une vie brisée par le malheur... Il y a au moins une pensée dans ce marbre muet, et je suis étonné d'avoir eu cette idée avant tout le monde.

Le sculpteur sourit avec l'orgueil de la modestie, et dit :

— J'en demande pardon à monsieur, mais je suis obligé de dire que j'ai déjà trois colonnes de ce genre sorties de mon atelier.

— Vraiment ! dit Maxence avec une stupéfaction bien jouée.

— Oui, monsieur, trois.

— Et s'appliquant à des existences brisées par le malheur ? demanda Maxence.

— Ah ! monsieur... c'est-à-dire... une vie est toujours brisée par la mort, qui est le plus grand des malheurs.

— C'est ce que je nie... La mort est la fin de la vie, voilà tout; c'est un accident commun ; mais lorsqu'une fatalité violente détermine la mort, oh ! alors... vous me comprenez, monsieur le sculpteur ?

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

— Parfaitement... Ainsi la mort sur un champ de bataille... Tenez, j'ai une colonne dans l'établissement, une colonne élevée à la mémoire de... de... enfin, le nom ne fait rien à l'affaire ; c'est un officier, mort de ses blessures le lendemain de Solferino.

Maxence tressaillit de la tête aux pieds, et son visage prit une expression étrange qui arrêta la phrase du sculpteur.

— Monsieur, dit-il, a perdu sans doute quelqu'un qui lui était cher, dans cette bataille ?

— Oui... oh! oui... très-cher... dit Maxence en balbutiant.

— Je suis fâché, reprit M. Causse, de vous avoir involontairement rappelé un triste souvenir.

— C'est la vive impression d'un moment, dit Maxence ; ce n'est rien... Revenons à notre affaire... Je ne voudrais pas avoir l'air d'avoir fait copier une colonne... il faudrait changer de style... Peut-on voir le modèle du monument élevé à la mémoire de... cet officier... Vous devez avoir un croquis dans vos cartons?

— Oh ! monsieur, je garde copie de tout... Tenez... vous allez voir.

Il prit un large portefeuille, et trouva promptement ce qu'il cherchait.

— Le nom est au bas, dit-il, mais il n'est pas sur la colonne. Lisez : *Tombeau du lieutenant-colonel Desbéniers*... C'est l'idée de monsieur, n'est-ce pas?

Maxence prit négligemment la feuille, la regarda sans émotion apparente, et dit :

— Oui, c'est à peu près mon idée... seulement, je voudrais ma colonne plus petite, et en granit noir ou rose, granit égyptien... C'est la veuve qui a fait élever ce tombeau ?

— Ah ! ce n'est pas un tombeau, monsieur, interrompit le sculpteur; c'est une pierre d'attente, comme nous disons... Le corps est dans un caveau d'une église de village, en Italie, et comme il faut faire des frais considérables pour le transporter ici, on s'est contenté provisoirement d'une pierre commémorative. La veuve n'est pas riche ; elle attend, dit-on, un petit héritage d'Amérique, et, quand elle l'aura reçu, elle me commandera un cénotaphe à quatre pointes, avec une épitaphe de cent lettres, ce qui, à un franc la lettre, selon mon tarif, n'est déjà pas mal.

— Je vois avec plaisir que votre commerce va bien, dit Maxence pour éloigner tout soupçon.

— Et, grâce à Dieu, je ne me plains pas, dit le sculpteur; nous sortons de la morte saison ; voici l'hiver ; l'été tue le métier. Nous sommes trop nombreux aussi. Le premier marbrier de cheminée se mêle de tailler du marbre de tombe...

— Mais, interrompit Maxence en faisant une fausse sortie, je vous fais perdre un temps précieux... Deux mots encore... c'est convenu : une colonne comme celle du colonel... de... des...

— Desbéniers.

— Je crois avoir connu ce... dit Maurice en regardant le plafond... oui, je crois l'avoir connu à Paris; il demeurait rue de.... non... boulevard de... de...

— Ah! voilà ce que je ne saurais vous dire, fit le sculpteur; sa veuve ne m'a jamais donné son adresse. C'est une femme de quarante à quarante-deux ans, très-bien conservée; elle est venue trois fois dans mon établissement, et n'est jamais restée plus de dix minutes. Elle m'a payé ici... là... sur cette table, et je ne l'ai plus revue... Cela paraît vous contrarier ?

— Moi, dit Maxence en souriant faux, comment voulez-vous que cela me contrarie? Je croyais avoir connu ce... il y a des noms qui se ressemblent... Mon ami me fait signe de remonter en voiture... c'est un homme d'affaires... Monsieur Causse, je vous recommande ce petit travail.

— Voulez-vous un reçu de vos mille francs ?

— C'est inutile. Quand pourrai-je vous rendre une seconde visite ?

— Dans une quinzaine.

— C'est bien.

Maxence salua et sortit. Urbain l'avait devancé dans le coupé.

— Cela te coûte un billet de mille, et à moi le double de cette somme, dit Urbain, et nous ne sommes pas plus avancés que ce matin à neuf heures.

— Que veux-tu ! c'est une fatalité, dit Maxence ; cependant j'ai fait un pas : je sais le nom... c'est la fille du lieutenant-colonel Desbéniers.

— Oh ! te voilà bien avancé !... Mon ami, sais-tu comment finira cette course au mariage ?

— Voyons.

— Tu épouseras ma cousine.

— Bah !

— Pendant que tu causais avec ce marbrier, j'ai jeté un coup d'œil sur son journal du soir, à la date du 3 novembre, et j'ai vu que mes affaires s'embrouillent là-bas... ma question romaine va mal. Le pape est allé à Sainte-Marie Majeure ; il a tenu un consistoire ; il a visité deux églises ; il a eu un long entretien avec notre chargé d'affaires, et comme les mêmes choses reviennent tous les jours, dans cette ville éternelle, ma dispense ne m'arrivera jamais.

— Eh bien, alors? demanda Maxence.

— Eh bien, alors je te cède Stratonice ; tu épouses ma cousine, et moi je reviens à mon état naturel, qui est le célibat... Tu me regardes d'un air pétrifié !... Puisque tu as la passion du mariage incrustée dans le cœur, et que cette jeune fille d'hier s'évapore comme une vision qu'elle est, précipite-toi, comme un naufragé de l'amour, sur le premier festin de noces qui se présente ; reviens à ton premier choix. Ma cousine ne demandera pas mieux ; elle raffole des millions, comme toutes les jeunes filles élevées dans l'amour de la simplicité.

— Et que dirait ta famille si tu n'épousais pas ta cousine ?

— Avec le refus de la dispense, je me tire d'affaire, moi; j'ai été avocat avant d'être notaire ; je dirai que la retraite du général de Goyon a brouillé Rome avec Paris ; que les affaires d'Italie sont brouillées avec les affaires de France ; qu'on ne veut plus entendre parler de nous au Vatican, et que le cardinal Antonelli ne veut plus accorder de dispenses pour les mariages de ses ennemis.

— Cela paraît admissible, dit Maxence, après avoir réfléchi.

— Aimes-tu mieux attendre le 2 novembre 1863 ? reprit Urbain.

— Oh ! impossible ! ce serait le moyen de devenir mon propre fossoyeur et de m'inhumer sous la colonne tumulaire que je viens de commander chez le marbrier de la mort... Et d'ailleurs cette jeune fille se mariera bientôt, j'en ai le pressentiment. Sa mère attend un héritage d'Amérique.

— Allons, c'est bien, tu te fais raisonnable, dit Urbain ; tu étais mon ami, te voilà mon cousin.

— Ma foi, reprit Maxence, dans le désespoir où je suis, ce mariage est un suicide comme un autre.

— Mon cher cousin, celui-là te fera vivre longtemps.

Ils étaient arrivés devant la maison du notariat.

Maxence, triste et désolé, tendait la main à son ami, qui le retint en disant :

— Oh ! tu ne me quittes pas; j'aurai besoin de toi, là-haut, pour me justifier devant mes clients, et je mettrai tout sur ton compte. Monte avec moi.

— Comme tu voudras, fit Maxence sur le ton de la résignation.

— En entrant dans mon étude, dit Urbain, prends un air grave.

— Oh ! il est pris ! remarqua Maxence, et je le garderai toute la vie.

Le premier clerc se leva en voyant entrer le notaire, et lui dit :

— Vos clients des contrats ont perdu patience, ils sont partis.

— C'est bien, dit le notaire sur le ton de la gravité.

— Une personne vous attend dans votre cabinet.

— Connaissez-vous cette personne ?

— Oui, monsieur... c'est votre oncle.

— Ah ! reprit Urbain en attirant son ami dans l'embrasure d'une croisée, c'est mon oncle; la Providence nous l'envoie. Tu n'es pas de trop ; nous allons arranger l'affaire à la minute.

Urbain ouvrit la porte du cabinet et se trouva soudainement étouffé dans les embrassements de l'oncle, qui s'écriait : — La dispense est arrivée ! la voilà ! écrite en latin et scellée de la tiare et des clefs !

Urbain ne répondit pas avec la même chaleur à cet accueil; il mit ses phrases décousues sur le compte de son émotion, et présenta Maxence à son oncle, pour aligner une phrase banale qui n'avait aucun rapport avec la situation.

La joie obscurcissait les yeux du bon oncle ; il ne remarqua aucun trouble chez les deux amis, et, s'asseyant devant le feu, il dit :

— Il faut voir la joie de ta cousine ; je ne puis la comparer qu'à la tienne, mon cher Urbain. C'est qu'elle t'aime bien, la bonne petite ! C'est si naturel d'ailleurs. Vous avez été élevés ensemble, comme Paul et Virginie. Nous avons reçu la dispense ce matin, à neuf heures ; il paraît que cela s'est ébruité, entre concierges, dans le quartier. Une femme est venue nous offrir un châle de l'Inde, mais d'occasion ; il vient de la succession d'une duchesse. Il a coûté dix mille francs ; on le cède pour mille écus ; c'est donné. Ta cousine a pris ce châle et a fait des attitudes devant son miroir, en riant comme une folle. Ton ami sera des nôtres à la noce, n'est-ce pas ?

Maxence et Urbain s'inclinèrent.

— La liste des invités est faite, reprit l'oncle ; mais que de choses encore ! Nous causerons ce soir ; ta cousine... ta femme t'invite à dîner... six heures précises... Si monsieur veut se joindre à nous...

— Ah ! veuillez bien m'excuser, bégaya Maxence, j'ai un engagement ce soir.

— Il a un engagement sacré, dit Urbain ; mon ami est très-répandu dans le monde.

— Monsieur est marié ? demanda l'oncle.

— Il n'a pas encore ce bonheur, dit Urbain ; mais il est sur le bon chemin du mariage.

— Tant mieux ! tant mieux ! dit l'oncle en se levant; le vrai bonheur est dans l'union de deux cœurs faits l'un pour l'autre, et qui... Mais il est fort tard ; les journées sont courtes et j'ai une foule d'achats... Vous m'excuserez, messieurs, si je vous quitte. L'essentiel est connu. Adieu, Urbain, à ce soir... Monsieur, j'ai bien l'honneur de vous saluer.

L'oncle parti, Maxence et Urbain se regardèrent fixément, immobiles aux deux côtés de la cheminée, comme deux assortiments de pendule. L'un attendait que l'autre rompît le silence, et aucun des deux ne trouvait un commencement.

Une annonce importante tira les deux jeunes gens de leur immobilité. La porte de la salle à manger s'ouvrit, et une voix de domestique fit entendre ces paroles :

— Monsieur est servi.

— Bon ! fit Urbain ; j'allais oublier le déjeuner ! Commençons par vivre d'abord, et puis nous verrons ce que le destin veut faire de nous... Donne-moi le bras, Maxence, et déjeunons en tête à tête, comme si demain n'existait pas.

Maxence, absorbé dans ses réflexions, se dégagea du bras de son ami, et lui dit :

— L'excès du malheur est une fièvre qui donne les idées...

— Ah ! tu as une idée ! Viens me la communiquer entre deux huîtres. Viens donc.

— Non, dit Maxence ; je déjeunerai ce soir en dînant, si je réussis... Adieu.

— Ton idée ? ton idée ? Dis-la moi, je la jugerai.

— Je vais rue Saint-Dominique.

— Voilà une idée, dit Urbain ; et que vas-tu faire à ce bout du monde ?

— Je vais au ministère de la guerre.

— Tu vas t'engager pour le Mexique ?

— Je te conterai tout cela au retour.

— Ah ! je devine, dit Urbain ; tu vas demander des renseignements sur le lieutenant-colonel Desbéniers ?

— Tout juste. C'est une idée qui vient de m'éclater dans le cerveau, et je la crois bonne. La veuve doit avoir une pension, et son adresse est aux archives de la guerre, c'est évident.

— Ah ! tu n'es pas content des archives de ce matin ! s'écria le notaire ; tu veux encore te voir mettre à la porte, comme un espion, par un commis, et cette fois un commis guerrier, orné de moustaches grises !

— Sois tranquille, reprit Maxence avec calme ; je ne vais pas à l'inconnu, cette fois ; je m'adresserai à M. D***, un chef de division qui a autant d'esprit que d'obligeance ; il m'a déjà été utile dans une occasion, et, s'il peut me rendre un second service, il me le rendra.

— Soit, dit Urbain ; il faut épuiser toutes les impossibilités, puisque nous y sommes ; mais qui t'empêche de déjeuner avant de voyager en terre lointaine ?

— J'ai la fièvre, dit Maxence, et la diète m'est nécessaire. Attends-moi en déjeunant avec lenteur ; je partagerai ton dessert, si j'arrive guéri.

— Egoïste ! reprit Urbain, tu n'as pas un mot de consolation pour moi ! Crois-tu que je suis sur des roses ? comme disait Guatimozin, allongé sur un gril ardent, au Mexique. C'est encore un mot de circonstance.

— Oh ! te voilà bien malheureux, dit Maxence ; tu te maries comme tous les notaires se sont mariés, par devoir d'état. Qui se marie par amour aujourd'hui ? personne. Eh bien ! les notaires doivent donner l'exemple à leurs clients.

— Comme il arrange cela pour se dispenser de me plaindre ! s'écria Urbain. Allons, prends mon coupé, brûle le chemin, vois ton chef de division ; expédie vite

ton affaire, et succès ou échec, viens tout me conter, grand égoïste. Je t'attends.

IV

L'amour a des ailes et il en donne aux amants. Urbain vit tomber son ami devant lui avant le dessert.

— Je la tiens! s'écria Maxence en ouvrant la porte.

Un client qui causait affaires avec Urbain se leva épouvanté et prit la fuite, croyant que le feu était à la maison. Tous les clercs accoururent au secours de leur chef, dans l'espoir de gagner une gratification de sauvetage. Urbain les congédia par un geste amical, en leur disant :

— Ce n'est rien; laissez-nous seuls avec monsieur.

Et il ajouta, en s'adressant à Maxence :

— Mon cher ami, tu bouleverses mon étude; il est temps que cela finisse.

— C'est fini; j'ai l'adresse : boulevard de Sébastopol. On n'a pu m'indiquer exactement le numéro, mais...

— Ah bon! interrompit Urbain, ce boulevard a quatre kilomètres! c'est le boulevard de l'éternité!

— Attends donc, reprit Maxence, le numéro est dans les soixante, côté impair; rien n'est plus facile à trouver. Je m'en charge et je pars. Mon plan est fait; un plan superbe!... Donne-moi une plume et une feuille de papier officiel de notaire avec ton nom en tête...

— Mais ne va pas me compromettre avec le syndicat.

— Sois tranquille.

— Passe dans l'autre pièce, tu trouveras tout ce qu'il te faut pour ta nouvelle folie.

Maxence répondit par un geste de triomphateur et se mit à écrire ce billet :

« Madame veuve Desbéniers est priée de venir à mon « étude aujourd'hui même, avant trois heures; il s'agit « d'une affaire importante qui la concerne. »

Ce billet fut porté à la signature du notaire, qui hésita d'abord et signa de mauvaise grâce.

Maxence écrivit l'adresse sans numéro, descendit d'un bond l'escalier, remonta en coupé, traversa le Paris neuf, mit pied à terre devant le numéro 60 du boulevard éternel, trouva bientôt le domicile de Mme Desbéniers, et remit le billet au concierge.

Avant le coup de trois heures, Mme Desbéniers était introduite dans le cabinet du notariat, où Maxence, assis devant un bureau, taillait une plume, comme un premier clerc.

Il avait reçu tout pouvoir de son ami Urbain, qui s'était blotti derrière un bureau à deux étages.

Maxence se leva, salua profondément Mme Desbéniers, lui désigna un fauteuil, s'assit, prit un couteau d'ivoire, comme un hochet de contenance, et dit d'un ton grave :

— D'après ce qui est arrivé à ma connaissance, madame, vous attendiez des nouvelles d'Amérique?

— Oui, monsieur, de la Nouvelle-Orléans, dit Mme Desbéniers avec une émotion bien vive. Ma fille voulait m'accompagner, mais elle n'est pas remise d'un indisposition d'hier.

— Il s'agirait d'un léger héritage provenant de l'hoirie... laissez-moi chercher le nom dans mon dossier...

— L'hoirie Walton, interrompit Mme Desbéniers.

— C'est cela... l'hoirie Walton... La somme, par malheur, n'est pas forte...

— Six mille dollars, interrompit l'héritière.

— Oui, environ trente mille francs... et, déduction faite des frais...

Il prit un papier et ajouta :

— Cela se monte à vingt-neuf mille huit cent quarante-quatre francs soixante et dix-huit centimes...

— Comment! monsieur, les fonds sont arrivés! s'écria l'héritière en pleurant de joie. Je ne les attendais plus et j'en avais fait mon deuil. On m'avait dit qu'à cause de cette maudite guerre du Sud et du Nord, mon petit héritage avait été confisqué.

— Si peu confisqué, madame, qu'il est là, tout compté, à votre disposition.

— Oh! mon Dieu! s'écria Mme Desbéniers en prenant les billets de banque sans les compter, quelle joie pour ma pauvre fille!

— Madame a le bonheur d'avoir une fille?

— Oui, monsieur, une fille de vingt ans, et bien malheureuse!

— Voilà donc un petit héritage qui arrive à propos, dit Maxence. L'argent ne fait pas le bonheur, mais il n'y a pas de bonheur sans argent.

— Oh! ma fille supporte très-aisément la vie modeste que la pension de l'Empereur lui a faite, comme veuve d'un brave colonel.

Maxence laissa tomber le couteau d'ivoire et s'improvisa une toux fausse pour cacher une émotion au-dessus des forces humaines.

Un éclat de rire comprimé faillit éclater violemment derrière le bureau colossal qui abritait Urbain.

Dans son émotion d'héritière, Mme Desbéniers ne remarqua rien, et elle poursuivit avec volubilité :

— Ma fille, Mme Desbéniers... nous portons le même nom... mon mari se nommait comme mon gendre... c'est un nom très-répandu dans les colonies... nous sommes créoles... J'ai oublié ce que je voulais vous dire... ah! j'y suis!... Monsieur paraît bien enrhumé?

— Ce n'est rien, madame... c'est une quinte... ne faites pas attention...

— Ma fille a voulu faire hier ses dévotions de la fête des Morts, et elle s'est refroidie malgré la beauté du temps. Nous sommes très-sensibles à l'air, nous, créoles... J'ai un reçu à vous faire de la somme, n'est-ce pas?

— Inutile, madame, dit Maxence d'une voix éteinte.

— Mais si fait, dit Urbain en se levant, pour corriger l'étourderie de Maxence; il faut toujours un reçu... Madame, prenez la peine de vous asseoir devant mon bureau... un reçu tout simple... le chiffre de la somme en toutes lettres, et vous signez...

Urbain profita de la position que Mme Desbéniers avait prise pour écrire, et il ordonna par signe à son ami de se remettre d'une émotion immodérée qui allait compromettre son étude. Maxence promit d'obéir.

— Voilà mon reçu, dit Mme Desbéniers en se levant; est-il en règle?

— Parfait, dit Urbain... Votre fille s'est donc mariée bien jeune!

— A seize ans et demi; on marie même à quatorze ans, aux colonies... Elle était veuve bien jeune, comme vous voyez, la pauvre enfant!

— Et elle doit toujours bien regretter son héroïque mari? demanda Maxence d'un air de commisération.

— Oh! monsieur, reprit Mme Desbéniers en levant les yeux au plafond, on la croirait veuve d'un jour. Si vous l'aviez vue hier, au cimetière, elle vous aurait fait fondre en larmes... Vous pleurez, monsieur... ah! c'est bien honorable pour un homme de loi!

— C'est que c'est très-touchant ce que vous racontez là, madame! dit Urbain pour faire diversion.

— Moi, reprit-elle, j'ai tant pleuré en voyant pleurer

ma fille, que mes yeux n'ont plus rien à donner... mais, grâce à ce petit héritage, il se prépare encore une longue journée de larmes ; ce sera terrible à passer...

— Voyons, madame, dit Urbain, allez jusqu'au bout, nous vous écoutons.

— Nous allons faire transporter la dépouille mortelle de mon pauvre gendre à Paris ; c'est l'idée fixe de ma fille. Elle veut faire élever un tombeau digne du héros qu'elle pleure. Croiriez-vous qu'elle a composé une épitaphe ?... Pardon, messieurs, ces détails ne vous intéressent pas, sans doute ?

— Au contraire, dit Urbain ; peut-on connaître l'épitaphe ?

— Oui, monsieur, elle est là, dans ce petit portefeuille... attendez... Soyez indulgents ; ma fille n'est pas un auteur... *A la mémoire du colonel Paul Desbéniers, mort, dans un jour de gloire éternelle pour la France, et de deuil éternel pour son inconsolable veuve. Vous qui...*

Maxence bondit sur son fauteuil, laissa tomber ses bras dans toute leur longueur sur le bureau et sa tête sur ses mains, en poussant un cri sourd.

Mme Desbéniers serra vivement l'épitaphe et regarda Maxence d'un air ébahi.

Urbain, au comble de l'embarras, prit Mme Desbéniers par la main, la conduisit dans l'embrasure d'une croisée, et lui dit :

— Ce jeune homme n'appartient pas au siècle ; il est doué d'une sensibilité bien rare, comme vous voyez ; il occupe un rang distingué dans le monde ; il a une fortune de deux millions ; il jouit d'une santé vigoureuse : eh bien, il ne sera plus au nombre des vivants demain !

— Serait-ce possible ? dit Mme Desbéniers ; mais vraiment je ne comprends rien à ce que je vois, à ce que j'entends ; expliquez-vous mieux.

— Oui, reprit Urbain ; je vais être clair, madame... ce jeune homme aime votre fille.

Mme Desbéniers recula en poussant un cri.

Urbain confirma par un signe de tête ce qu'il venait de dire, et il raconta dans tous ses détails la scène de la veille dans le cimetière de l'Est.

— Vous voyez, madame, dit-il en finissant, que le doigt de Dieu a montré à ce jeune homme la femme qu'il devait choisir. Dieu a signé le premier au contrat. Il y a des choses mystérieuses devant lesquelles il faut s'incliner, et rayer d'une tombe le mot *inconsolable*, qui n'est pas chrétien, puisque Dieu console de tout.

— Pauvre jeune homme ! dit Mme Desbéniers au comble de l'émotion ; ah ! je croyais n'avoir plus de larmes ! Comme c'est touchant ce que vous venez de me dire.

Un bruit de sanglots attira vers Maxence Mme Desbéniers et Urbain.

Maxence gardait toujours sa position.

— Parlez-lui, fit le notaire à l'oreille de Mme Desbéniers.

— Monsieur, dit-elle à Maxence, je sais tout, et croyez bien à l'intérêt que je vous porte. Ce qu'il sera possible de faire pour vous, je le ferai. Une mère a toujours un grand pouvoir sur sa fille ; j'userai du mien. Ne vous désespérez pas.

— Allons, voyons, dit Urbain en relevant son ami, fais-toi homme, vieux enfant ! tu as déjà la mère pour toi ; la partie est presque gagnée.

— *Inconsolable !* murmura Maxence en relevant la tête.

— Ce mot l'a foudroyé, reprit Urbain ; c'est un mot de veuve. Il ne signifie pas qu'une veuve ne doive pas se remarier, mais qu'elle ne doit pas se consoler ; eh bien ! Mme veuve Desbéniers ne se consolera jamais et fera comme toutes les autres, elle se remariera.

— Oui, mais elle a pleuré trois ans son mari ! dit Maxence en secouant la tête.

— Raison de plus pour être fidèle au second et l'adorer, reprit Urbain ; l'amour qu'une veuve a donné à son mari mort garantit l'amour qu'elle donnera à son mari vivant... Madame, notre sort est entre vos mains ; je dis notre, parce que je dois me marier aussi, et ce soir il y a chez mon futur beau-père un festin de fiançailles ; mais, en voyant le désespoir de mon ami, je ne puis aller m'asseoir gaiement à la table de nos deux familles. A six heures, si mon ami est encore dans l'état où vous le voyez, je porte le désespoir dans deux maisons, je jure de ne pas me marier et je bouleverse tout.

— Au moins, dit Mme Desbéniers, donnez-moi deux jours...

— Deux heures, reprit Urbain. Excusez, madame, cette exigence, il y a péril de mort.

— Oui, murmura Maxence d'un ton lugubre.

— Madame, dit Urbain avec feu, le veuvage n'est pas un état pour une jeune femme ; votre fille a pleuré trois ans son mari ; il n'y a pas d'exemple d'un deuil pareil. Maintenant elle a des devoirs à remplir envers la société. Son mari même, s'il sortait de la tombe, avec les idées nouvelles qu'on doit avoir dans l'autre vie, lui dirait : « Ne pleure plus et marie-toi. Cela m'est égal ! »

— Messieurs, dit Mme Desbéniers en cherchant ses mots... je vais parler à ma fille... mais, j'ai peur qu'elle... C'est délicat ce que je veux vous dire... très-délicat...

— Dites toujours, fit Urbain ; faites comme si ce n'était pas délicat.

— Eh bien ! messieurs, elle ne croira pas à une passion si grande... Savez-vous pourquoi elle aimait tant son mari ?... il faut vous avouer que ma fille n'est pas une femme ordinaire, elle se connaît : — *Je ne suis pas jolie et il m'adore !* voilà une phrase que je lui ai entendu répéter mille fois. Vous l'avez vue hier dans un moment d'exaltation qui animait sa figure et ses yeux...

— Mais je la verrai toujours ainsi, interrompit Maxence, et elle sera pour moi, tant que je vivrai, la plus belle et la plus angélique des femmes ! Dans ce moment, qui a décidé de mon avenir, votre fille appartenait aux légions des créatures célestes, et je chercherais en vain parmi les filles des hommes cet idéal de beauté qui m'a ébloui. Je comprends votre scrupule maternel ; il vous honore. Vous craignez qu'en revoyant votre fille dans d'autres conditions, je n'arrive à ce désenchantement subit qui serait une insulte pour elle. Vous me jugez mal, et vous êtes excusable, car vous ne me connaissez pas. Je vous supplie de plaider ma cause avec un cœur de mère, c'est le plus éloquent des avocats ; je mets mon bonheur et ma vie entre vos mains.

— Mon consentement vous est acquis déjà, dit Mme Desbéniers ; croyez que ma vie est bien triste aussi ; depuis trois ans nous n'avons pas échangé un sourire avec ma fille. Nous avons quitté le deuil sur nos robes, mais nous le portons dans l'âme.

— Oh ! il faut changer tout cela ! dit Urbain d'un ton leste ; nous sommes jeunes, rions ; nous sommes riches, vivons. Il faut, dans huit jours, faire deux mariages et mettre des fleurs partout à la place du deuil. Madame, dites à votre fille qu'un ange du ciel, une orpheline de Solferino est descendue de là-haut, hier, par ordre de son mari, pour nous porter bonheur à tous.

— Messieurs, dit Mme Desbéniers en saluant, ma fille

va tout savoir, et vous connaîtrez le résultat de mes démarches demain...

— Ce soir, dit Urbain d'un ton impérieux.

Mme Desbéniers leva les yeux au ciel et sortit.

— En attendant, dit Urbain, elle emporte l'héritage, par distraction, probablement.

— Oh! s'écria Maxence en coupant l'air avec ses poings, oh! il ne devrait pas être permis au destin de ballotter un homme avec cet acharnement!

— Voyons, dit Urbain, je te trouve bien ingrat dans tes éternelles plaintes contre le destin! Ne faut-il pas que tu lui payes les intérêts de la grande fortune qu'il t'a donnée! où serait la justice de Dieu, si les millionnaires vivaient toujours dans les roses, sans être piqués par moments? C'est la vengeance du pauvre. Vois-les tous passer sur le boulevard, nos Crésus de Paris; est-ce qu'ils portent sur leurs visages les rayons d'or de leurs caisses? Ils sont tristes comme des ministres en retraite; ils ont tous un ver rongeur qui les mine, ou la goutte qui les fait boiter, ou la satiété qui les ruine. Toi, Maxence, tu as l'ennui, cette goutte de l'âme; te voilà donc le plus heureux des millionnaires, car une femme peut te guérir, et les podagres du corps sont incurables.

— Oui, dit Maxence en se promenant avec agitation d'un angle à l'autre, oui, mais il faut trouver la femme, il faut réussir, et j'ai bien peur d'échouer, à mesure que l'heure du dénoûment approche.

Le premier clerc entra, dit quelques mots à l'oreille d'Urbain et sortit d'un air consterné.

— Vraiment, reprit le notaire, encore une journée comme celle-ci et mon étude s'écroule! Mes clercs disent que je fais répéter un drame dans mon cabinet; les clients perdent patience et partent en menaçant du poing mon buste; un d'eux vient de sortir en disant: « La loi ne devrait confier le sacerdoce du notariat qu'à des hommes mariés et d'âge mûr. » Voilà le rapport de mon clerc.

— Urbain, je sors... dit Maxence d'une voix funèbre.

— Allons! bien! il se fâche! Non, ne sors pas... j'ai un tas de feuilles à signer... Mets-toi dans ce vaste fauteuil, prends un livre dans ma bibliothèque... le premier livre venu... oui, celui-là qui est sur ton bureau, le *Dictionnaire des vingt-cinq mille adresses*... c'est amusant et tu ne te fatigueras pas l'esprit. Un roman t'agiterait trop. Songe qu'en ce moment la jeune veuve entend prononcer ton nom pour la première fois.

Urbain se remit à ses affaires, et Maxence entretint sa fièvre par la pensée, en cherchant une diversion favorable dans des livres qu'il ne lisait pas. Le premier clerc entrait souvent dans le cabinet du notaire pour demander de nouvelles signatures, et en sortant il lançait à Maxence un regard aussi terrible qu'un commis peut le composer avec le souvenir des drames du boulevard. Maxence ne prenait pas la peine de donner un coup d'œil à cette face bourgeoise qui se démenait devant lui, mais il ne manquait jamais de demander: — Quelle heure est-il? en regardant la pendule quand elle sonnait... C'est là le symptôme de la plus fiévreuse préoccupation.

Un peu avant six heures, le premier clerc entra et remit une lettre à Urbain.

— C'est une lettre en deuil, dit-il en examinant l'enveloppe, elle est à mon adresse, mais c'est toi qui la liras.

— Ouvre-la, dit Maxence en tremblant; j'ai un brouillard sur les yeux... une lettre qui contient ma vie!... je n'aurai jamais la force de la lire... Rends-moi le service de la parcourir rapidement et de me la résumer en deux mots. Je n'aime pas les longues sentences.

— Puisque tu m'y autorises, dit Urbain, j'en aurai la primeur.

Pendant la lecture muette, Maxence prit la pose de l'accusé qui attend la décision du jury.

— Eh bien! dit Urbain en déposant la lettre sur le bureau, voici mon opinion... la main sur la conscience, devant Dieu et devant les hommes, je suis satisfait de cette lettre.

— Et moi, en serai-je satisfait? demanda Maxence d'une voix faible.

— Oh! toi! il faudrait, pour te satisfaire, une lettre en style de César: *Vous m'avez vue, je vous ai plu; marions-nous.*

— Enfin, telle qu'elle est, je veux l'entendre; relis-la pour moi, dit Maxence.

— Mon Dieu! reprit Urbain, si la Chambre des notaires savait que mon étude est un foyer d'intrigues amoureuses et une officine de faux héritages, je serais rayé du tableau demain.

— Voilà un beau malheur! dit Maxence; elle est belle la vie que tu mènes dans cet affreux bouge, rempli de dossiers jaunes qui ont un intolérable parfum de moisi! je ne voudrais pas y demeurer deux jours, en photographie, seulement... Allons, je te prie de lire la lettre qui t'a satisfait.

— Avec toi, Maxence, il faut être un Job, pas le duc, le saint... voici la lettre:

« Monsieur,

« Ma fille Hortense n'était pas préparée au récit détaillé que je viens de lui faire, et, dès qu'elle a entendu prononcer le mot de mariage, elle s'est levée et a repoussé avec indignation la demande de votre ami. Après ce premier moment, inspiré par ses pieux devoirs de veuve inconsolée, elle m'a écoutée avec calme; je n'ai pas jugé à propos de lui parler de l'héritage américain, à cause de l'usage qu'elle veut en faire, usage qui ne servirait qu'à éterniser son deuil et rendre un mariage impossible. Tous les détails de la scène d'hier l'ont profondément émue, et je l'ai amenée à reconnaître le doigt providentiel dans cette rencontre. Ses scrupules ont été combattus par moi, et j'ai fait valoir mon autorité de mère après mes conseils d'amie. Quant à la date fixée pour le mariage, elle s'est énergiquement refusée à l'accepter, et sur ce point je l'ai trouvée intraitable. Ma fille n'a pas assez d'amour-propre pour croire qu'elle puisse inspirer une passion durable. Désireuse d'agir selon ses louables idées, je lui ai soumis un projet qu'elle a accepté avec résignation. Nous recevrons tous les jours, à deux heures, votre visite et celle de votre ami, et si, après deux semaines, M. Maxence a conservé les mêmes sentiments, le mariage sera conclu. J'espère que vous appréciez tout ce qu'il y a de délicat dans l'intime pensée de ma fille, et que ce délai d'épreuve ne fera obstacle au bonheur de personne.

« J'ai l'honneur, etc.

« Virginie DESBÉNIERS. »

— Seras-tu dans quinze jours ce que tu es aujourd'hui? demanda Urbain.

— Dans quinze jours! dit Maxence; le délai est inutile.

— L'acceptes-tu?

Maxence se tut et réfléchit. Urbain répéta la question.

— Il le faut bien! dit Maxence.

— Alors, reprit Urbain, je vais annoncer notre visite aux deux veuves pour demain, n'est-ce pas?

— Oui, au plus tard, dit Maxence.

— Plus tôt est impossible, fit Urbain; et tu dîneras ce soir en famille avec nous, ce sera ton déjeuner d'aujourd'hui.

— Ainsi, te voilà décidé au mariage avec ta cousine? dit Maxence.

— Eh! puisque le pape le veut, avec son pouvoir spirituel, il le faut bien! Tous les notaires se marient comme moi. Un notaire ne connaît pas l'amour, il ne connaît que l'hymen, comme les *notarii veloces*, dont parle Martial. Ces notaires écrivaient tant et si vite, qu'ils



L'orpheline près de la jeune veuve. Dessin de J. Worms.

n'avaient pas le temps d'aimer; ils se mariaient. Tu vois que je suis les traditions... Mais, mon cher Maxence, je trouve ta joie bien modérée; l'échéance de ton bonheur n'a qu'un sursis de quinze jours.

— Tu appelles cela des jours, dit Maxence avec un soupir; ce sont des siècles. Que ferai-je pendant ces deux semaines?

— Ce que tu fais tous les jours, ennuyé millionnaire, tu ne feras rien. N'es-tu pas condamné à l'oisiveté par ta paresse et tes millions? Subis ton malheur encore quinze jours, et fais en sorte, par tes plaintes, de ne pas mériter quelque catastrophe qui t'amuserait trop.

Les hommes qui aiment l'argent pour le prodiguer et qui, par leur nature, sont destinés à ne jamais en posséder en abondance, car leur épiderme est *argentofuge*, ne comprendront jamais quel vide laisse dans l'âme un coffre-fort trop plein. Ce jeune Maxence, à l'exemple de ceux qui tourmentent l'argent, *vexant pecuniam*, ne pouvait se lancer dans la brûlante excitation des affaires ou dans les fades intrigues des femmes folles, ou dans les galanteries dangereuses qui se dénouent aux Cours d'assises. Il avait vu le bonheur dans la douce monotonie de la vie conjugale, et, semblable au prisonnier qui, après cinq ans de reclusion, croit ne plus avoir la force de traverser la dernière semaine qui le sépare de la liberté, il quitta son ami d'un air triste, comme si le bonheur allait lui échapper, en n'arrivant pas à l'échéance du lendemain.

Le caractère de Maxence avait été révélé à la jeune veuve par une de ces mystérieuses sympathies qui s'établissent entre deux âmes nées pour s'unir. Nos aïeules les Gauloises avaient des secrets d'intuition constatés par les historiens et restés inexplicables. La race de ces sibylles du cœur est toujours vivante sur le sol gaulois. Il est vrai qu'en cette occasion le rapport détaillé fait par la mère avait puissamment servi à éclairer la jeune veuve, ce qui rapproche le mystère du domaine des faits naturels.

Le lendemain, à deux heures, lorsque la porte du salon de Mme Desbéniers s'ouvrit devant Maxence et Urbain, une mise en scène bien entendue frappa le jeune futur mari et lui fit éprouver une de ces joies d'extase qui semblent fonder le bonheur de toute une vie. La vision du 2 novembre portait une robe d'un vert splendide, pudiquement colletée, mais rendant justice aux gracieux attraits de la femme. Elle était assise et tenait embrassée sur ses genoux une jeune fille, vêtue de blanc, couronnée de cheveux d'or, et belle comme une vierge de dix ans peinte par Corrége. C'était l'ange que Maxence avait vu le 2 novembre, l'ange du bonheur, la petite orpheline de Solferino.

Une communauté d'infortunes avait lié les deux familles depuis trois ans. Les mères étaient debout et paraissaient profondément émues. Tous les visages étaient tristes. La jeune fille souriait seule à Maxence et lui tendait ses deux petites mains.

Urbain rompit le silence le premier en disant :

— Il faut rendre justice à l'imagination des femmes, dans les choses du cœur. Il n'y a plus rien à dire après cela. Tout a été dit sans parler. Que d'embarras cette scène muette enlève à la conversation! Vous voilà mariés, mes enfants, un ange vous a bénis.

Quand le mot mariage est prononcé, le rideau tombe toujours sur le théâtre, car tout intérêt cesse. Un dernier mot suffit maintenant. Les quinze jours de noviciat n'ont pas été longs pour Maxence. Au coup de deux heures, il aimait à retrouver la scène de la première visite, et il tressaillait toujours de la même joie en voyant resplendir la beauté de la petite orpheline dans le regard de la jeune veuve qui la tenait sur ses genoux.

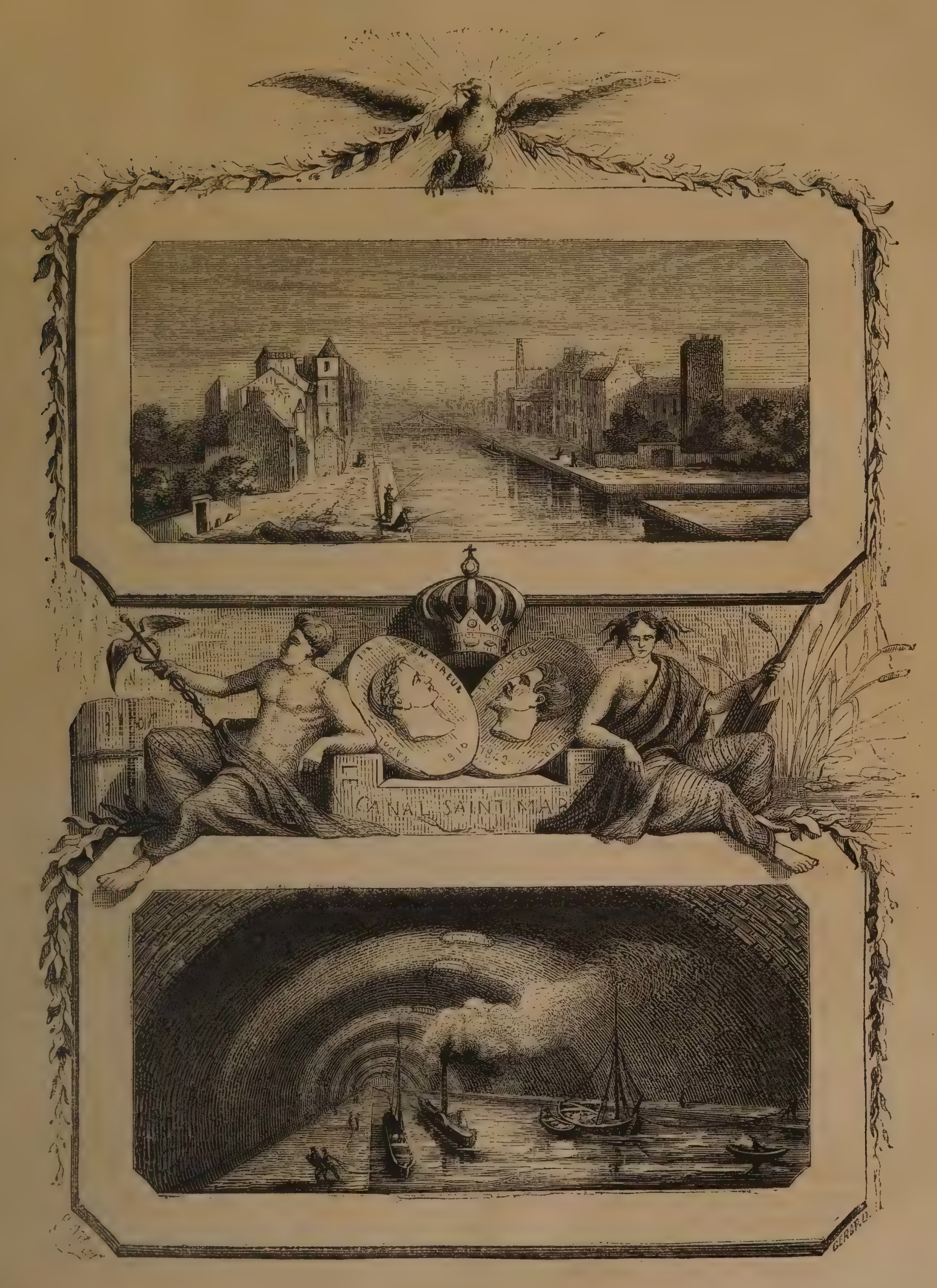
Avant-hier, le mariage a été célébré à l'église de Saint-Leu. La foule des curieux remplissait les nefs, et on disait dans les groupes que la jeune mariée était fort belle, ce qui ravissait d'aise le jeune mari et faisait citer à Urbain ce proverbe antique : *La voix du peuple est la voix de Dieu.*

Maxence a adopté l'orpheline en disant à la mère :

— Je veux avoir deux anges gardiens.

MÉRY.

LE CANAL SAINT-MARTIN.



L'ancien et le nouveau canal Saint-Martin.

La Seine et l'école buissonnière. — Origine du canal Saint-Martin. — Son but, ses ponts incommodes et ses rives mal famées. — Homicide et suicide. — L'ivrogne. — Le plongeon suprême. — Le dernier verre d'eau. — Le pont des Arts. — Lettre d'un jeune vaurien. — Le mort et le hanneton. — Le drame et l'administration municipale. — Métamorphose. — — Une fée millionnaire. — Boulevard de la Reine-Hortense. — Réalistes et goujons. — Les rats de Montfaucon et le fumier de Job. — De l'air et du soleil.

S'il y a un fleuve capricieux, aimant l'école buissonnière et se faisant tirer l'oreille pour venir à l'école, c'est-à-dire à la mer, c'est la Seine.

Le commerce, qui est plus pressé que poétique, s'accommode peu de ce chemin d'écolier.

Il combat la distance et va droit au but.

A Paris, il a creusé le canal Saint-Martin, qui forme avec le canal Saint-Denis, auquel il se relie par le bassin de La Villette, une communication abrégée de la Seine à la Seine.

Ce canal Saint-Martin est alimenté par les eaux de l'Ourcq, amenées par dérivation au bassin de la Villette.

Sa longueur totale, de ce dernier point à la jonction de la Seine, est de trois mille deux cents mètres.

Plusieurs ponts à pivots établissaient une communication entre les deux bords et ajoutaient ainsi à la difficulté de la navigation, qui avait à franchir des obstacles nombreux sur un très-petit parcours. Ces passages, souvent interrompus, étaient en outre d'une incommodité fort grande pour la circulation publique.

Quant au piéton, il était obligé, pour traverser cet étroit canal, de gravir péniblement et de descendre brusquement des petits ponts construits en forme de bosse de chameaux, d'un aspect désagréable, d'une solidité équivoque et d'une ascension singulièrement fatigante. Ces affreux petits ponts, avec leur crête aérienne, étaient bons seulement pour les malheureux qui, dégoûtés de la vie, désiraient faire le plongeon suprême.

Dieu sait, et la Morgue aussi, le nombre des victimes que le canal Saint-Martin a reçues dans le sein trouble de ses vilaines eaux.

Il faut dire que ses bords n'étaient pas hantés par la crème des braves gens.

A une certaine époque, le suicide et l'homicide avaient pour ainsi dire fait élection de domicile sur ses rives désertes et justement mal famées, et plus d'un ivrogne, en sortant du cabaret après minuit, y a bu très-involontairement son dernier verre... d'eau.

Et le pont des Arts aussi a vu pas mal de gens se noyer au pied de ses arches. Mais ceux qui viennent se jeter dans la Seine entre le Louvre et l'Institut de France sont presque toujours des poseurs et des fats, le plus souvent secourus par la foule, et sauvés par les bateliers lorsqu'ils ne sont pas eux-mêmes d'excellents nageurs.

En 1848, un jeune vaurien, après un bon déjeuner, arrive sur le pont des Arts, fait le saut et se noie.

Voici la lettre qu'on trouva dans sa veste :

« Et surtout ne croyez pas que j'aie voulu me donner la mort. Je suis tombé à l'eau en poursuivant un hanneton. »

Au contraire, les vrais malheureux, fatigués réellement de la vie, s'en allaient mourir sûrement, solitairement et obscurément dans le canal Saint-Martin.

On a écrit là-dessus je ne sais combien de drames, de romans lugubres et d'histoires terribles.

L'administration municipale, préoccupée surtout du bien-être et de la prospérité publique, a fait cesser le drame en supprimant la scène ou plutôt en faisant baisser la toile.

Aujourd'hui, le canal Saint-Martin s'appelle boulevard de la Reine-Hortense. On l'a couvert d'une voûte en maçonnerie d'une solidité parfaite, et, sur cette voûte, qui a dix-huit cents mètres de longueur, on voit de beaux arbres, de charmants parterres, de gracieux bassins aux eaux jaillissantes, des rangées d'élégants candélabres à dômes et à nervures, de riches habitations remplaçant tout à coup les chétives masures qui bordaient autrefois le canal.

La canalisation du canal Saint-Martin, une des voies les plus actives du commerce de Paris, témoigne irrécusablement de l'activité de notre époque et de la puissance de l'industrie moderne.

Les travaux de la voûte sont une œuvre fort remarquable sous le rapport de l'exécution.

Dix-huit orifices, pratiqués dans le ciel de la voûte, introduisent l'air et la lumière. De chaque côté du canal, une banquette se développant sur toute la longueur, sert au service de la navigation et de la surveillance. La remorque des bateaux est opérée par un petit toueur à vapeur ; cette navigation s'exécute sans bruit, sans entraves, sans accident.

Voici ce qu'a exécuté en quelques mois cette fée qui se nomme la Ville de Paris et dont la baguette magique est le million :

Un grand service pour le commerce et l'industrie. Une promenade splendide à la place d'un canal impur. Des fleurs, des arbres, des fontaines, d'élégantes maisons au lieu de ces rives bourbeuses, où des chapelets de gamins oisifs et souffreteux pêchaient quelques goujons phthisiques au bout d'un manche de parapluie.

Eh bien ! il y a des gens, des réalistes malpropres et forcenés, qui parlent de pittoresque et regrettent encore le vieux canal Saint-Martin. Ils doivent regretter aussi les cloaques de la Cité, sa rue aux Fèves et son *Lapin-Blanc*, la Grève, le Charnier des Innocents, les ordures et les rats de Montfaucon.

Certes, moi aussi j'aime le pittoresque, mais point jusqu'aux haillons du mendiant espagnol, jusqu'à la vermine du juif, jusqu'au fumier de Job. Il y a trois choses que je préfère au pittoresque : ce sont l'air, le soleil et la propreté.

FULBERT-DUMONTEILH.

BIBLIOGRAPHIE.

Histoire de Jane Grey, par J.-M. DARGAUD.
Hachette et Ce, 1863.

Cette histoire de Jane Grey, sur laquelle nous reviendrons un jour, est l'histoire de Henri VIII d'Angleterre, le « Barbe-Bleue couronné. » Jane Grey domine pourtant le fond de la composition comme une figure « dont l'exquise adolescence renferme, sous un linceul, un rayon de beauté, une flamme d'amour, un parfum de vertu et une certitude d'immortalité, » comme le dit M. Dargaud avec la poésie du peintre de Marie Stuart. La mort de l'infortunée princesse est un tableau qui rappelle le fameux tableau de Paul Delaroche.

Mémoires de Lorenzo Da Ponte, traduits de l'italien par M. DE LA CHAVANNE. Pagnerre, 1860.

Les Mémoires de Da Ponte forment un ouvrage du même intérêt que les *Confessions* de Jean-Jacques Rousseau. Da Ponte fut le collaborateur de Mozart, pour qui il écrivit le *libretto* de *Don Giovanni*, et il était lui-même Don Juan ! Les Mémoires de Don Juan écrits par lui-même !

« Da Ponte, dit M. de Lamartine dans une lettre préface, est dans ses Mémoires aussi écrivain que Goldoni, son compatriote, aussi léger que le chevalier de Grammont, aussi aventureux que Gil Blas, aussi plaisant que Figaro, aussi malheureux que Gilbert. Combien de titres pour réussir après sa mort ! »

H. DE C.

L'AMÉRIQUE TELLE QU'ELLE EST.

VOYAGE ANECDOTIQUE DE MARCEL BONNEAU, RACONTÉ PAR OSCAR COMETTANT.

X. Le Niagara. — Des sauvages comme on en voit partout. — Le *Great suspension bridge*. — Etablissement de bienfaisance fondé par un Français. — Le Trou du Diable. — Excursion sous la cataracte centrale. — Origine de l'air national américain *Yankee doodle*. — L'île de la Chèvre. — Un homme amphibie. — La grotte des Vents. — Certificat d'exploration. — L'acrobate Blondin. — Un rival. — Un général aborde le premier dans l'île de la Chèvre. — La vengeance d'une femme indienne. — Aventures diverses dont le Niagara a été le théâtre. — La plus périlleuse des explorations.

Il est des magnificences de la nature que ne peuvent retracer ni la plume de l'écrivain ni le crayon de l'artiste.

En première ligne de ces splendeurs naturelles il faut placer les chutes du Niagara.

Que pourrions-nous dire, quel dessin pourrions-nous montrer au curieux qui pût lui donner une idée, je ne dis pas complète, mais approximative, de la simplicité de ce spectacle sans pareil, où le beau se mêle au terrible, qui semble avoir été créé pour montrer à l'homme combien il est petit et misérable, et lui donner une salutaire leçon d'humilité ? Il faut avoir vu cette page inspirée du grand livre du Créateur et entendu le tonnerre des eaux bouillantes de cette formidable cataracte, de ces *colonnes du déluge*, comme dit l'auteur d'*Atala*, pour comprendre la possibilité d'un semblable phénomène ; aussi quand on l'a contemplé, ne fût-ce qu'une fois, l'impression qu'on a éprouvée ne s'affaiblit jamais, tant le spectacle est au-dessus de tout ce que peut enfanter l'imagination. Le regard du voyageur descend et remonte avec un mélange d'effroi et d'admiration ces vertigineux rapides qui, un mille au-dessus des chutes, roulent et précipitent leurs eaux à raison de *quatre-vingt-dix millions* de tonnes à l'heure, jusqu'au moment où, poussées par une force irrésistible, elles vont s'abîmer avec le fracas d'une foudre perpétuelle dans les eaux limpides de la rivière en décrivant un arc sublime.

Chose étonnante, les premiers explorateurs qui visitèrent le Saint-Laurent et le lac Supérieur, parmi lesquels se trouvent Champlain (1615), les Jésuites (dix-huit voyages de 1634 à 1647) et Robert de la Salle (1670), ces explorateurs ne font aucune mention des chutes du Niagara. Ce fait est surtout inexplicable de la part de Robert de La Salle, qui releva minutieusement les contours des lacs Érié et Ontario. Le premier Européen qui ait constaté cette étonnante merveille est un prêtre français, le franciscain Hennequin, qui les vit vers la fin de l'année 1678.

Aujourd'hui, l'aspect si grandiosement pittoresque du paysage qui encadrait à cette époque le tableau sonore et mouvant des cataractes, n'est plus reconnaissable ; la civilisation l'a transformé en métamorphosant en jardins dessinés à l'anglaise l'agreste forêt vierge, en couvrant d'une ville aux rues alignées, aux maisons confortables, le plateau rocheux de la rive américaine, d'où se précipite en poussière d'eau le fleuve qui semble tomber des nues. Ne cherchez plus, en descendant avec le courant rapide du Niagara, des carcajous se suspendant par leurs queues flexibles au bout d'une branche abaissée pour saisir dans l'abîme les cadavres brisés des élans et des ours. Ces carcajous pouvaient encore exister au temps où Châteaubriand visita le Canada ; ils ont disparu aujourd'hui, avec tous les animaux sauvages, pour faire place aux usines, aux papeteries, aux scieries qui, — ô fin prosaïque des plus poétiques choses du monde ! — puisent leur force dans une portion détournée des chutes converties en prises d'eau industrielles. A la place des corps brisés des élans et des ours, ce sont des bateaux à vapeur qui sillonnent dans toutes les directions ; à l'endroit même où s'abîmait, dans une contemplation extatique, le chaste auteur de la pieuse et sensible *Atala*, le génie mercantile des Américains a édifié un hôtel.

Les chutes du Niagara (du nom iroquois Nyakarra, qui signifie : l'eau retentissante comme le tonnerre) sont formées, chacun le sait, par la rivière de ce nom qui relie les deux lacs Érié et Ontario. Cette rivière sépare en cet endroit l'Etat de New-York du Canada. L'île à la Chèvre (*Goat Island*), qui divise la chute en la dédoublant, produit ainsi deux cataractes dont l'une a pris le nom de *chute américaine*, et l'autre, de *chute canadienne* (1). Cette dernière est de beaucoup supérieure sous le rapport du volume d'eau, et pour la contempler dans toute sa majesté, il faut comme nous le fîmes, le colonel, Arthur et moi, monter au belvédère de l'hôtel Clifton, où nous étions logés. De là, l'œil avide des émotions nouvelles qui lui sont offertes ne peut s'arracher à la contemplation. La réalité dépasse tellement toutes les descriptions qu'on avait pu lire ! Et pourtant, j'ai acquis la preuve par moi-même que, pour bien juger du spectacle, il faut le voir à plusieurs reprises, en le contemplant alternativement de la rive américaine et de la rive canadienne. C'est ce que nous fîmes sous la conduite savante d'Arthur, qui d'abord nous fit visiter les baraques de curiosités dont certains spéculateurs indigènes et étrangers ont orné les rives escarpées du Canada. Dans l'une d'elles, nous vîmes des animaux féroces, notamment des ours et des tigres, dont quelques-uns, nous assura-t-on, avaient été tués par les chasseurs européens qui, vers le milieu du dix-septième siècle, se constituèrent en société dans ces parages. De là nous passâmes aux boutiques tenues par des Indiens pour la vente de leurs produits. Ce sont des objets de fantaisie en velours brodé de perles, des sacs, des pantoufles, des porte-cigares en écorce, remarquables par la naïveté de leurs dessins, des coiffures ornées de paillettes d'argent, des cannes de forme bizarre, et des armes plus bizarres encore. Nous achetâmes des échantillons de ces divers produits, qui inspirèrent au colonel de graves réflexions sur l'état sauvage de l'homme. Sa pitié s'étendit particulièrement sur une jeune Indienne à l'œil intelligent, aux façons gracieuses, bien qu'un peu brusques naturellement, et qui paraissait avoir pour le commerce une vocation très-arrêtée. Sir

(1) Voyez les livraisons précédentes.

(1) On la nomme aussi *Chute du fer à cheval*, et c'est celle qui provoque la plus grande admiration.

James voulut l'interroger ; mais elle répondit par quelques mots inintelligibles.

— Elle ne sait pas l'anglais, dit le colonel en s'adressant à Arthur et ne parle que l'indien ; j'en suis fâché, car j'aurais été charmé de la questionner sur les mœurs de sa peuplade, et surtout sur la manière dont s'y prennent les sauvages pour fabriquer ces objets, qui ressemblent si peu aux objets de fabrique européenne. Des Européens certainement ne pourraient pas les faire.

— Vous croyez, colonel ? dit Arthur.

— J'en suis sûr, répondit sir James ; il y a chez les sauvages une adresse de main, une ductilité qui leur appartient. Nous autres Européens nous avons incontestablement plus de goût, mais nous sommes moins patients et moins adroits. Qu'en pensez-vous, monsieur Bonneau ?

— Moi, répondis-je en français, je pense que tout ce que font les sauvages mes compatriotes pourraient le faire, s'ils le voulaient bien, et qu'il ne faudrait pas plus d'un mois d'apprentissage à nos jeunes ouvrières parisiennes pour confectionner, à s'y méprendre, des objets tels que ceux-ci.

A ces paroles, notre petite sauvagesse se mit à rire aux éclats, et nous vîmes au même instant une porte s'ouvrir. Plusieurs personnes se montrèrent à l'arrière-boutique, riant comme elle, et tenant à la main des objets indiens à moitié confectionnés.

— Ah ! messieurs, nous dit en excellent français celle que nous avions prise pour une Indienne, ne m'en veuillez pas si je vous ai trompés, et si je n'ai pu retenir un éclat de rire en entendant les réflexions très-judicieuses de monsieur (elle me désigna du doigt d'un air plein de malice) sur la possibilité pour des ouvrières parisiennes d'imiter les travaux des Indiens.

— Vous êtes donc Parisienne ? demanda d'un air un peu attrapé sir James Clinton.

— Pour vous servir, monsieur, étant née dans la rue Saint-Denis, et n'étant, avec mon père, ma mère, mes deux sœurs et mon frère que vous voyez ici, que depuis six mois en Amérique.

— Ainsi, dit sir James, les objets exposés dans votre boutique ne proviennent pas des contrées sauvages ?

— Ils ont tous été fabriqués ici, dans l'arrière-boutique, par mes parents.

— C'est vrai, ajouta le père de la fausse Indienne, mais il est juste de dire que nous n'étions pas étrangers à ce genre de confection quand nous partîmes de France. Ma femme et moi nous avions longtemps travaillé à Paris dans une maison qui fournit aux amateurs les curiosités les plus rares des sauvages, telles que flèches empoisonnées, costumes de chefs, massues, masques de guerre, potiches, fétiches, pirogues, hameçons en bois, paniers et coiffures en arêtes de poissons.

— Décidément, vous avez raison, dit le colonel en se tournant vers moi ; à la bonne heure ! et parlez-moi des gens civilisés pour se montrer d'habiles sauvages.

— Monsieur, dit d'un air dégagé la jeune sauvagesse de la rue Saint-Denis, pensez à nous si vous avez encore besoin d'objets de curiosité. Nous faisons aussi sur commande des objets uniques par leur rareté.

— Comment donc ! dit le colonel, mais certainement, mademoiselle.

Sir James chargea un domestique d'aller porter à l'hôtel Clifton les objets rares qu'il venait d'acheter, et nous nous acheminâmes le long du fleuve, qui nous conduisit de merveille naturelle en merveille industrielle, des chutes du Niagara au *Great suspension bridge*.

Ce pont, incroyable tour de force dans lequel s'est manifestée toute la hardiesse du génie américain, est formé de deux tabliers superposés à huit mètres de distance l'un de l'autre. Le pont inférieur est destiné aux piétons et aux voitures ; sur le pont supérieur passent les convois du chemin de fer de New-York, de l'Érié et du Grand Occidental. Ce double pont n'a pas moins de deux cent cinquante mètres de longueur, et se balance au-dessus des flots de la cataracte à une élévation évaluée plus grande que celle de la croix du Panthéon au-dessus du pavé des rues environnantes. Peu de personnes peuvent vaincre le vertige qui s'empare des promeneurs sur ce pont digne de figurer dans un conte fantastique. Mais c'est surtout quand un convoi vient à passer au-dessus de votre tête que le vertige augmente, se compliquant d'un indéfinissable sentiment de terreur. Nous eûmes le bonheur de *jouir* de cette émotion qu'on chercherait en vain à se procurer ailleurs. Au moment où le convoi passa sur le pont, je crus que ma dernière heure était venue, et que le colonel, n'échappant pas à sa destinée, serait précipité dans le Niagara avec celui qui lui avait conseillé de le faire. Le double pont se balançait affreusement, et nous nous trouvions entre le bruit formidable de la cataracte et celui du train, augmenté par je ne sais quels échos infernaux. Le convoi s'était déjà dérobé à nos yeux, que nous étions encore sous l'influence.

— C'est dommage, dit le colonel, que, le mal de mer ayant changé mes dispositions d'esprit, j'aie renoncé à me suicider. On serait vraiment très-bien ici pour cela. Mais si je n'en use pas pour moi-même, je me ferai un véritable plaisir de le recommander à mes amis en état de spleen.

— Vous êtes sûr, du moins, répondis-je à sir James, qu'après s'être jetés de ce pont dans le Niagara, vos amis ne vous feront aucun reproche de leur avoir donné ce conseil.

Ce pont unique au monde, autant par sa dimension que par l'endroit où il a été construit avec des peines infinies et un bonheur extrême, n'a pourtant coûté que deux millions cinq cent mille francs.

Le colonel, toujours tempéré dans les éloges qu'il faisait des Américains, trouva le *Great suspension bridge* une œuvre hardie, mais il mit en doute sa durée, et le considéra plutôt comme une difficulté vaincue que comme une œuvre d'utilité réelle.

Du pont suspendu, nous allâmes visiter un collége spécial, fondé par un Français pour l'entretien gratuit de cent pauvres garçons. Le généreux fondateur de cet établissement de bienfaisance l'a doté d'une somme de cent cinquante mille dollars.

De là, nous dirigeâmes nos pas jusqu'au *Devil's hole* (le Trou du Diable). C'est un précipice de plus de deux cents pieds de profondeur et dans lequel tombe un petit ruisseau appelé le Ruisseau de Sang, à cause du sang anglais dont ses eaux furent teintes lors d'un engagement des troupes britanniques contre les Indiens et les Français pendant la guerre de 1763.

Ensuite nous rentrâmes à notre hôtel, où nous trouvâmes, comme à Saint-Nicholas et comme dans tous les hôtels que nous visitâmes en Amérique, confort et élégance unis à une cuisine médiocre. Il y avait là un nombre considérable de gentlemen et de ladies, les uns en habit noir, les autres en robes décolletées.

La vie, au Niagara, se compose d'une série d'émotions dont la moins vive serait un événement solennel partout ailleurs. Aux émotions que nous avions éprouvées

devaient suivre les émotions plus originales encore et plus profondes aussi peut-être de notre visite sous la cataracte centrale, dans *Table Rock*, en passant par la grotte des Vents.

Il était huit heures du matin, et le soleil s'était levé radieux. Rien ne rend gai comme le beau temps. Le colonel était d'une humeur charmante, si charmante, qu'il se mit à siffler l'air national américain : *Yankee doodle.*

— Êtes-vous musicien ? me demanda sir James.

— J'aime cet art avec passion.

— Comment trouvez-vous cet air?

— Comme air patriotique, il me paraît détestable, n'ayant aucune des qualités du genre. Comme air de chansonnette, il ne vaut pas beaucoup mieux, et a le tort grave de reposer, dans la seconde partie, sur une tonalité douteuse.

— C'est un air d'origine anglaise.

— Cela ne m'étonne pas.

— C'est assez dire, répondit le colonel, le cas que vous faites de la musique anglaise. Je vous laisse libre sur ce point de penser ce que vous voudrez. Moi, je le trouve très-gai, et je le regrette.

— Vous le regrettez, dites-vous ; qui donc vous empêche d'en user ?

— Personne, assurément, mais il rappelle aux Anglais de trop douloureux souvenirs pour que je puisse me permettre de le chanter ou de le siffler autrement que pour mémoire.



Les Indiens de Paris. Dessin de F. Lix.

— Quels souvenirs rappelle-t-il donc ?

— Voici en deux mots l'historique du *Yankee doodle.* Les Anglais le chantaient pendant la guerre de l'indépendance pour se moquer des Américains. Ceux-ci, piqués au vif, jurèrent, et ne tinrent que trop parole, de l'adopter pour leur air patriotique, dès qu'ils se seraient déclarés indépendants. Il est fâcheux qu'ils ne se soient pas contentés de leur chant national : *Hail Columbia.* Le *Yankee doodle* était, avant l'indépendance, un air fort gai.

Et le colonel le siffla de nouveau avec certaines variations de sa composition.

Arthur, qui avait été faire quelques préparatifs pour notre excursion sous-torrentielle, arriva. Nous nous embarquâmes sur un bac qui nous conduisit de la rive anglaise à la rive américaine. Un long escalier de bois conduit à la cime d'un rocher d'où la vue domine le fleuve.

Pour les personnes qui ne veulent pas se donner la peine de monter cet escalier, les Américains ont établi là, comme à l'hôtel de la cinquième avenue, un omnibus aérien, qui, moyennant une faible rétribution, vous porte doucement à destination. Nous montâmes dans cet omnibus, voulant jouir de tous les plaisirs de l'endroit. A nos pieds bouillonnait un large torrent, tandis que nous entendions gronder la cataracte à notre gauche. Là se trouve un pont qui nous conduisit à l'île de la Chèvre. Comment cette île, qui se trouve au milieu des deux chutes, résiste-t-elle à une si puissante impulsion ? Il est vrai qu'elle n'y résiste pas complétement, et que de larges morceaux de roche, en s'en détachant de temps à autre, laissent prévoir qu'un jour le torrent sera maître du terrain.

C'est un enchantement que cette *Goat Island*, posée là comme une oasis au milieu des abîmes. Partout, sur un fond de verdure, se détachent des groupes de fleurs au sommet de cette île dans laquelle les voyageurs peuvent se promener en voiture. La promenade est délicieuse dans ces allées sablées percées à travers des bois touffus, et au tournant desquelles sont ménagées, comme dans un kaléidoscope, des surprises pour l'œil.

Nous descendîmes de voiture pour prendre un long escalier qui nous conduisit à la cabane d'un nègre athlétique, le conducteur de *Table Rock*. Ce grand diable d'Africain, qui avait l'air de Pluton faisant les honneurs de son empire, nous fit quitter nos costumes et revêtir, par-dessus une chemise et un pantalon de laine rouge, un habillement de toile cirée. Puis il nous coiffa d'un chapeau de forme étrange dont le bord se prolongeait par derrière jusque sur les épaules. Après que le nègre nous eut fait admirer les effets du soleil sur la nappe d'eau, ce qui est d'un effet ravissant, il nous introduisit dans la grotte des Vents par une échelle fixée presque perpendiculairement à une des parois du roc.

— Messieurs, nous dit le guide, l'air est rare en cet endroit, où il pénètre difficilement à travers le voile de poussière liquide qui nous enveloppe. Pour respirer, faites comme moi.

Et il arrondit sa main qu'il porta à sa bouche.

Nous l'imitâmes, mais, malgré cette précaution, je souffris pour mon compte de la raréfaction de l'air, et il me parut que le colonel et Arthur n'étaient pas non plus très à leur aise. Quant au nègre, véritable animal amphibie, il était là comme chez lui et ne semblait nullement incommodé.

— Etes-vous, messieurs, disposés à me suivre ? nous dit-il.

Chacun de nous fit un signe affirmatif.

Domptant notre malaise, augmenté du froid causé, malgré nos vêtements de laine, par la poussière d'eau qui, se condensant, ruisselait sur nous de la tête aux pieds, nous cheminâmes, dans une nuit profonde et au bruit épouvantable des cascades qui résonnaient comme cent pièces de canon, à travers des couloirs de pierre et d'eau, jusqu'à la grotte des Vents.

Une femme qui a visité, il y a bien des années déjà, le *Table Rock*, s'exprime ainsi : « Combien doit être futile toute tentative pour décrire cet endroit ! combien doivent être vains tous les efforts pour donner une idée des sensations qu'il procure ! Pourquoi goûte-t-on un plaisir si délicieux à rester des heures entières mouillé par l'eau qui rejaillit de la cataracte, et étourdi par son tumulte continuel ; tremblant du choc qui ébranle le roc sur lequel on a les pieds appuyés, et respirant péniblement dans l'atmosphère humide, qui semble contenir moins d'air que d'eau ! C'est pourtant un plaisir, et je crois presque le plus grand dont j'aie jamais joui. Nous approchâmes plusieurs fois de l'entrée de cette caverne effrayante (la grotte des Vents), mais je n'y entrai jamais tout à fait, quoique deux ou trois de mes compagnons en aient eu le courage. Je perdais entièrement haleine, et j'éprouvais à la poitrine une douleur si cruelle, que toute ma curiosité ne pouvait me donner la force de la supporter. Qu'était cette caverne des Vents dont parlent les anciens, comparée à celle-ci? L'esprit qui y règne est plus puissant qu'elle. »

Si mistress Trollope avait eu le courage ou la force de pénétrer jusque dans la grotte, elle n'eût point souffert de la raréfaction de l'air, et eût pu, comme nous le fîmes, donner la plus ample pâture à ses poumons. Le vent souffle en tempête éternelle dans ce mystérieux séjour, et cette tempête provient des tourbillons de la cataracte qui emprisonne l'air dans la grotte en le chassant violemment en tout sens. Quel spectacle ! emprisonnés dans l'eau et le vent, nous contemplons pendant quelques minutes le fleuve qui se précipite au-dessus de nos têtes comme un ciel aquatique.

— Messieurs, nous dit le guide, l'endroit où nous nous trouvons n'est pas le point extrême où l'on puisse parvenir. Un chemin étroit nous conduira, si vous le voulez bien, en marchant sur des cailloux mouvants, et dans l'eau jusqu'à la ceinture, jusqu'au bord d'un précipice où jamais être vivant ne pénétra. Le chemin est difficile, périlleux même, froid, privé d'air et dépourvu de tout agrément. Voulez-vous, messieurs, le parcourir avec moi ?

— Infiniment obligé, fit le colonel, je suis bien ici et j'y reste.

— Moi aussi, répondit Arthur, qui cette fois n'eut pas besoin de réfléchir longtemps.

— Eh bien ! moi, dis-je au nègre, je vous suivrai jusqu'au bout.

— A vos ordres. Avancez, et je marcherai à votre suite pour vous avertir où vous devrez vous arrêter, sous peine de disparaître dans l'insondable précipice.

— Encore un endroit délicieux pour ceux qui veulent se tuer agréablement, et que je recommanderai au besoin à mes compatriotes, dit en se moquant le colonel.

Je cheminai péniblement pendant un temps qu'il me fut impossible d'apprécier au juste. Le nègre me suivait de près. Tout d'un coup il fit entendre un formidable *stop* qui produisit sur moi un effet électrique. Je m'arrêtai brusquement, comme vous le pensez. Il était temps ; j'étais à deux pas du précipice.

Nous revînmes sur nos pas.

— Je suis heureux, me dit naïvement sir James, qu'il ne vous soit pas arrivé malheur. Je craignais pour mon portrait commencé.

— Vous êtes bien bon, colonel, répliquai-je ; en effet, une toile, commencée par un artiste et finie par un autre, est rarement bonne.

Quand, après avoir repassé par le même chemin, nous fûmes rendus à la lumière, notre guide nous délivra un certificat constatant que nous avions traversé la cataracte centrale. Ce certificat, assez original, est illustré, des deux côtés de la feuille de papier, par des dessins représentant les chutes. Au milieu sont des vers anglais, dont voici la traduction littérale en simple prose :

> Quelles scènes augustes saluent les yeux étonnés !
> Les flots tombent comme d'un espace sans bornes.
> Plongent d'une sphère de lumière dans les ténèbres,
> Rejaillissent en écume et tonnent dans l'abîme,
> D'une haute muraille de vagues ils barrent le large courant et voilent ses grottes humides.
> Pendant que la chute étale ses radieuses splendeurs
> Les échos répondent aux échos de la cataracte,
> Bondissent de roc en roc comme des êtres réels,
> Fantômes vains, nés du choc des ondes.

Après ces vers vient le certificat, ainsi conçu :

« Ceci est pour certifier que M. (tel ou tel) a passé sous la chute centrale et dans la grotte des Vents, sur la rive américaine, au pied de l'île de la Chèvre.

« Donné de ma main, aux chutes du Niagara (ici la date).

« *Signé :* N. H. JOHNSON, propriétaire. »

Comme vous le voyez, lecteur, la grotte des Vents et les anfractuosités qui y conduisent sont une propriété particulière. Celle-là du moins est originale.

Nous vîmes dans la cabane du guide, où nous quittâmes notre costume de laine et de toile cirée pour reprendre nos habits ordinaires, un registre sur lequel chacun des explorateurs écrivait son nom, avec ses impressions.

Le colonel écrivit :

« Séjour agréable, mais un peu humide. »

Arthur traça ces lignes :

« Dans la grotte des Vents je n'ai pensé qu'à trois choses : à la grotte, au vent et à mon associé infidèle. »

Moi, j'écrivis :

« La salubrité, à Paris, ordonnerait certainement à M. Johnson des réparations dans sa propriété. Mais il règne une si grande incurie dans l'administration partout en Amérique ! »

Encore quelques détails.

La chute américaine a neuf cents pieds anglais de large et tombe perpendiculairement d'une hauteur de cent soixante-trois pieds.

La chute canadienne a deux mille pieds de large et tombe inégalement d'environ cent cinquante-huit pieds.

Le fleuve, qui lime sans cesse le lit du rocher sur lequel il roule avec fureur, finira-t-il un jour par rompre la digue qui sépare les deux lacs ? on n'en saurait douter ; c'est une affaire de temps, c'est-à dire l'affaire des siècles. Toujours est-il que, d'après les géologistes de Queenstown, les chutes, depuis qu'elles existent, auraient reculé de sept milles au-dessous de l'emplacement où nous les voyons aujourd'hui. Ce serait à Lewiston, près du lac Ontario, que le phénomène des cataractes se serait d'abord produit.

C'est au-dessus de cette épouvantable tempête d'eau, dont tout ce que nous avons pu dire ne saurait donner qu'une idée très-affaiblie, que l'acrobate français Blondin, dont tout le monde aujourd'hui connaît les audacieux exploits, s'est livré sur la corde roide aux cabrioles les plus extravagantes. Nous n'avons pas eu l'occasion de voir les tours de force de Blondin, mais des témoins oculaires nous ont assuré qu'une fois ou deux il avait emporté sur la corde un petit poêle avec le combustible nécessaire pour cuire une omelette. Le poêle mis en équilibre sur la corde, ce cuisinier d'une force rare a tranquillement allumé son feu, a cassé les œufs et cuit l'omelette, qu'il a fort habilement retournée dans la poêle. Puis, se débarrassant de ses ustensiles de cuisine et ne conservant qu'une assiette, du pain, une fourchette et un couteau, il est allé consommer son omelette au centre même de la corde, qui pliait sous ses pieds comme une ficelle mal tendue. Vingt mille personnes ont assisté, armées de lorgnettes et de longues-vues, et haletantes d'émotion, à cet acte de la plus grande témérité, alliée à l'adresse la plus étonnante.

Cependant les exploits de Blondin empêchaient un Yankee de dormir. Pour ne pas être en reste avec le *frenchman*, il a traversé sur de gigantesques échasses, à la suite d'un pari, la chute du Niagara à peu de distance de l'endroit où coulent les rapides. La somme engagée était de vingt-cinq mille francs.

Les chutes, du reste, sont depuis longtemps le théâtre de maints exploits de ce genre, et les accidents qui y sont arrivés sont innombrables. On ferait un volume fort intéressant et très-émouvant en rapportant les différentes anecdotes qui se rattachent aux célèbres cataractes.

Le premier homme qui mit le pied sur l'île de la Chèvre est le général américain Putnam. C'était pendant la dernière guerre canadienne. Un pari avait été engagé, que personne dans l'armée n'oserait traverser les rapides. Avec cette témérité qui l'a rendu célèbre, le général, voyant que personne ne se présentait, résolut d'accomplir ce tour de force. Choisissant les quatre hommes les plus forts et les plus résolus parmi ses soldats, il s'embarqua avec eux dans un canot à une certaine distance de l'île, en remontant le fleuve. De l'autre côté de la rive, de robustes gaillards tenaient une corde attachée au canot par un anneau de fer. L'embarcation fut lancée, et le général put accoster l'île, grâce aux bonnes dispositions prises et grâce surtout aux quatre soldats choisis par le général pour l'accompagner, et qui ramèrent furieusement pour lutter contre le courant. Depuis la construction du léger pont qui mène à la tour, une excursion dans le *Goat Island* est devenue pour tout le monde une promenade aussi agréable que sûre.

Le courant des rapides est tel, qu'aucun être, homme ou animal, ne saurait s'y soustraire en luttant contre lui. Il y a une soixantaine d'années environ, un chef indien, après une violente querelle avec sa femme, prit philosophiquement le parti de noyer son chagrin dans l'eau-de-vie. Pour s'enivrer plus à l'aise, il alla se coucher dans un bateau attaché hors de la portée du courant du Niagara. Il s'endormit après avoir mis sur sa poitrine une bouteille à demi vidée, ne pensant plus à sa femme et n'ayant que des idées riantes. Mais celle-ci n'était pas commode : en voyant avec quelle facilité son époux se consolait de ses chagrins domestiques, elle conçut l'abominable projet de se venger par la mort, précédée de la plus cruelle des tortures morales. Elle coupa la corde et poussa le canot dans le courant.

— Va boire, lui dit cette épouse farouche, une fois encore et pour toujours.

La barque flotta paisiblement, suivant le courant, qui ne se précipite que graduellement.

L'Indien eût pu se sauver à ce moment peut-être, en regagnant la rive à la nage. Mais il dormait.

La femme attendit, l'œil hagard, l'accomplissement de ce drame épouvantable.

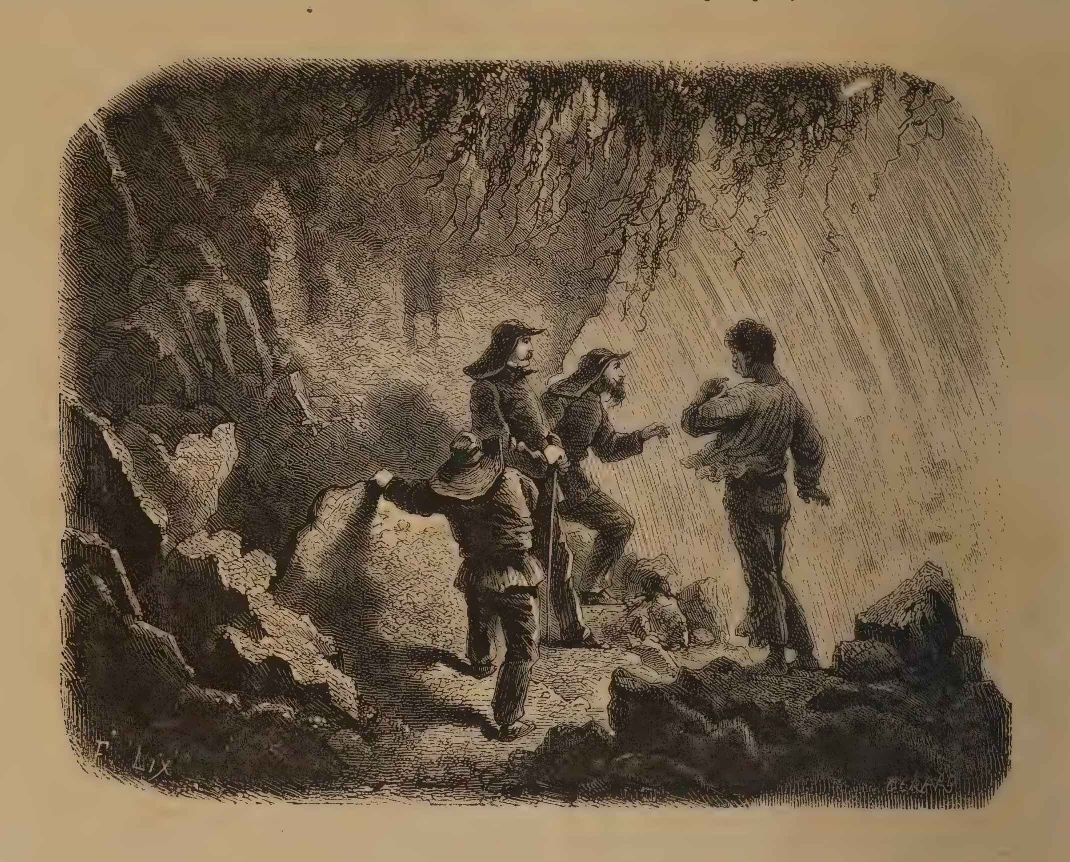
Le bateau suivit ainsi mollement l'impulsion du courant de plus en plus rapide, jusqu'à la première ligne des brisants. La secousse fut violente, et le chef indien, réveillé en sursaut, se dressa sur la barque comme mû par un ressort. Un coup d'œil lui suffit pour se convaincre que tout effort tendant à se sauver serait inutile. Une seule consolation lui restait. Il saisit sa bouteille, et, calculant les instants qui lui restaient à vivre, il but en conséquence, de manière à boire la dernière gorgée de liqueur au moment du saut fatal. Toujours debout et l'œil fixé sur le torrent, il but jusqu'au bord de l'abîme. Au moment même où le canot, à moitié brisé, franchissait la digue pour disparaître pulvérisé par les eaux, on le vit se tenant encore en équilibre sur l'arrière de l'embarcation, et la tête rejetée sur les épaules, presser encore convulsivement sa bouteille, qu'il eut la suprême consolation de vider entièrement avant de mourir.

Voilà certes un sujet digne d'exciter la verve des poëtes bachiques, s'il en existe encore.

M. Louis Deville, dans son voyage dans l'Amérique septentrionale, a recueilli quelques récits concernant le Niagara. « Outre les écroulements, dit-il, le Niagara tient en réserve, pour ses visiteurs, d'autres dangers, dont de nombreuses légendes locales n'attestent que trop la réa-

lité. Entre ces pointes de roches noires qui percent la nappe verte des ondes, à l'angle même de leur chute, un pauvre pêcheur, entraîné dans son batelet par le courant, est resté suspendu un jour et une nuit, agonisant sur l'abîme, hors de la portée de tout secours humain. Il y serait mort de froid ou de faim si une lame furieuse, le soulevant enfin, ne lui avait procuré une mort plus facile. Ici, où la chute récente de la *Table du Roc* a ouvert une large brèche tourmentée dans la paroi de la rive américaine, une jeune fille s'est penchée naguère pour cueillir une fleur entrevue dans une fissure du rocher; fleur et jeune fille ont roulé ensemble dans le gouffre. Là-bas sur cet amas de blocs où les arbres du rivage et la poussière d'eau des chutes entretiennent une ombre et une humidité constantes, un jeune couple, marié de la veille, se tenait un jour, ne songeant guère au péril. L'épouse, la main passée dans la main de l'époux, voulut atteindre une saillie de rocher, dangereux piédestal couvert de mousse humide... elle glissa, entraînant avec elle dans la mort celui auquel son amour venait de laisser entrevoir toutes les bénédictions de la vie. Il y a encore à craindre pour les organisations nerveuses, impressionnables, la *fascination de l'abîme*, non moins réelle que celle que le serpent exerce sur sa victime. Un de mes guides me raconta à ce sujet le fait suivant, dans lequel il avait été tout à la fois acteur et témoin :

« Il avait conduit une dame et sa fille, créature charmante, sur un des points accessibles les plus plongés dans la *fumée des eaux*, et la romanesque jeune fille, debout sur la crête du précipice, ses cheveux et ses vêtements



Le puits des vents. Dessin de F. Lix.

flottants au vent, paraissait tellement absorbée dans la contemplation de la scène sauvage qui s'étendait sous ses pieds, que le guide alarmé, la saisissant par le bras, lui fit remarquer qu'elle s'exposait gratuitement à un grand danger.

« — Oh ! répondit-elle en souriant, il n'y a point de danger, même si je me précipitais là-bas. Pensez-vous que je puisse me blesser sur ces couches d'impalpable rosée ? Je flotterais au milieu d'elles comme un ballon. Mère ! je veux essayer de m'envoler !

« La mère épouvantée et le guide se hâtèrent d'entraîner en arrière, mais non sans difficultés, la jeune visionnaire, qui ne fut pas plutôt arrachée à sa terrible extase, qu'elle s'affaissa sur le sol et fondit en larmes. »

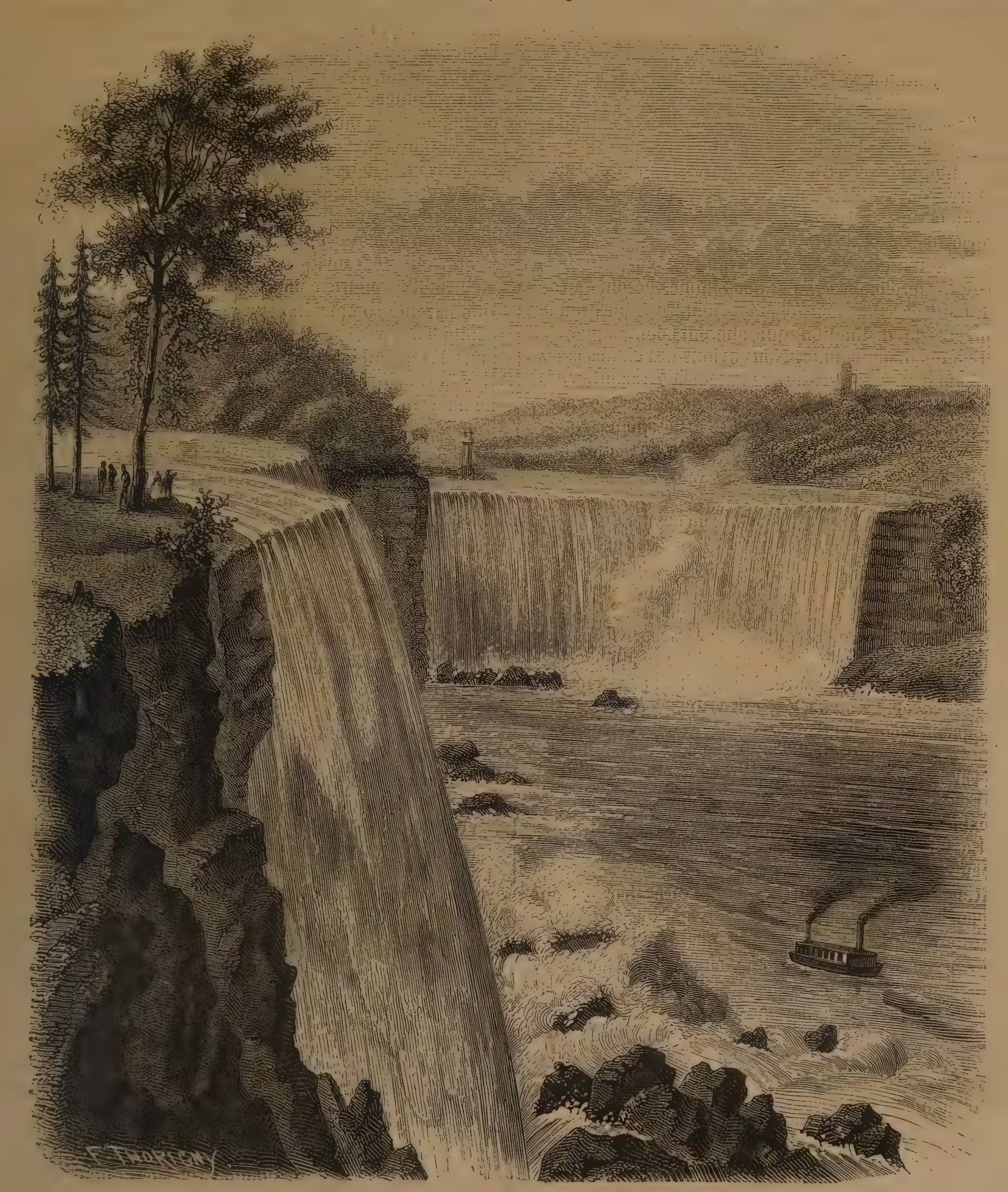
Mais la plus curieuse, ou tout au moins la plus amusante des aventures dont les chutes ont été le théâtre, est bien certainement celle-ci, que nous fit connaître Arthur :

Vers 1838 ou 1839, les journaux américains annoncèrent qu'une expérience décisive allait être faite qui résoudrait enfin la question, toujours débattue, de savoir si, oui ou non, un être vivant quelconque pourrait être précipité dans les cataractes sans y trouver la mort. A un jour donné, un bateau de grande dimension, chargé de toutes les espèces d'animaux connus, sauvages et domestiques, devait être livré aux rapides et faire par conséquent le gigantesque saut périlleux de la digue formidable. Les journaux annoncèrent qu'il n'en coûterait qu'un dollar par personne pour être témoin de cette curieuse expérience. On se rendit en foule aux cataractes de tous les points plus ou moins rapprochés de la fron-

tière américaine, et l'on cite des amateurs qui ont fait trois cents lieues pour assister à cette représentation unique du formidable plongeon de la création tout entière, moins l'homme, bien entendu.

De cette arche de Noé de malheur, on entendait des cris, des sifflements, des aboiements, des miaulements, des rugissements, des bêlements et des hurlements à fendre le cœur des natures impressionnables. Beaucoup de gens riaient cependant, tant il est vrai que l'homme est né compatissant, comme l'a affirmé je ne sais plus quel philosophe.

Quand l'heure fatale eut sonné, les animaux furent



Chute du Niagara. Dessin de F. Thorigny.

tous mis sur le pont en liberté, et le bateau remorqué au large, puis abandonné, après avoir été vigoureusement poussé dans les rapides.

L'embarcation navigua très-bien pendant quelques instants; mais de plus en plus sous l'influence du terrible courant, elle se heurta violemment contre des brisants et finit par s'arrêter entre deux grandes roches qui déchirent la nappe d'eau. Alors ce fut un spectacle le plus curieux du monde et le plus saisissant aussi. Les animaux, voyant le danger, avisèrent tous, suivant leur nature et leur degré d'intelligence, au moyen d'échapper à la mort. Les ours et les singes montèrent dans les agrès, mesurant la distance qui les séparait de la rive, et jetant de temps à autre sur la frémissante cataracte un regard épouvanté. D'autres

animaux couraient en tous sens sur l'embarcation. Un dindon, ayant perdu complétement la tête, se précipita dans l'eau, imitant ainsi le célèbre Gribouille, qui se jeta à l'eau de peur de se mouiller. Quelques animaux semblaient attendre résolûment une mort inévitable. D'autres tremblaient en faisant retentir l'air de leurs gémissements. Les spectateurs, eux, applaudissaient et riaient à cœur joie. Pendant plus de deux heures, l'embarcation resta ainsi arrêtée; mais un courant d'eau l'ayant prise par le côté, elle continua sa route sans autre incident jusqu'à l'instant suprême où elle franchit la cataracte.

Tous les animaux, au nombre de plusieurs centaines, disparurent avec la barque dans l'abîme. Rien ne reparut à l'exception d'un canard qu'on ramassa le jour suivant, sans autre avarie qu'une aile cassée. Ce canard, acheté par Barnum, fut exhibé au musée de New-York comme une curiosité sans pareille.

Après notre difficile et émouvante excursion dans *Table-Rock*, on comprend que nous eûmes besoin de repos. Aussi refusâmes-nous de nous joindre à un groupe d'étrangers de distinction qui allèrent contempler le Niagara au clair de la lune. Nous avions des chutes assez pour le moment, et nous nous bornâmes à raconter nos impressions à quelques habitants de l'hôtel avec lesquels nous avions lié conversation, et qui se disposaient à entreprendre, le lendemain matin, la même pérégrination que celle que nous venions de faire.

— J'ai réfléchi, nous dit Arthur.

— Cela ne m'étonne pas, répondit le colonel.

— J'ai réfléchi à ce que nous a dit le nègre sur le précipice impénétrable jusqu'où M. Bonneau a voulu s'aventurer. Croyez-vous, colonel, qu'il y ait vraiment des précipices dans lesquels on ne puisse pas pénétrer?

— Je n'en sais rien, répondit sir James, mais ce qui ne paraît pas douteux, c'est qu'il y a des précipices dans lesquels on n'a jamais pénétré. Les volcans, par exemple.

— J'en excepte les volcans, dit Arthur, où l'on serait immanquablement asphyxié. Je ne veux parler que des précipices dégagés de feu et d'eau, et redoutables seulement par leur profondeur.

— Ceux-là même, dit un interlocuteur, ne sont pas tous explorés, à cause de la crainte invincible qu'ils inspirent à l'homme autant par leur profondeur immense que par l'obscurité qui y règne.

— Ce ne sont pas pourtant les natures hardies qui manquent en Amérique, où la vie est considérée comme si peu de chose, répliqua très-justement Arthur.

— Vous avez raison, monsieur, ajouta l'interlocuteur, mais pour descendre dans certains précipices il ne faut pas seulement faire bon marché de son existence, il faut posséder un sang-froid dont peu d'hommes ont donné l'exemple; il faut pouvoir dompter ses nerfs.

Les Bayard sans peur et sans reproche sont, en effet, très-rares, dis-je à mon tour.

— Le hasard, reprit notre interlocuteur, m'a fait assister, il y a quelques semaines à peine, à la plus hardie des explorations qui aient jamais été faites en Amérique. Je veux parler de la descente du *Maelstrom*, dans la grotte *Mammoth*, par un jeune homme de Louisville. Vous avez pu lire les détails de ce voyage souterrain dans les journaux d'après une lettre écrite par un Américain du Kentucky. Mais cette version n'est pas exacte de tous points, et je suis à même de rétablir les faits dans toute leur vérité.

— Racontez-nous cela, dit le colonel; aussi bien de quoi pourrions-nous parler aux chutes, si ce n'est d'explorations périlleuses? Nous sommes ici admirablement encadrés pour donner à votre récit toute le pittoresque désirable.

— Volontiers, fit l'interlocuteur, qui, après avoir avalé quelques gorgées d'un grog à l'américaine, de ceux qu'on appelle *brandy cocktails*, s'exprima en ces termes : C'est dans le *Mammoth-Cave* où coule un fleuve souterrain que jamais le jour n'éclaira de la plus faible lueur, et où l'on pêche des poissons sans yeux, que se trouve le Maelstrom. Jusqu'à l'exploration que je vais vous raconter, aucun mortel n'avait osé pénétrer dans cet abîme de la plus grande caverne du monde. Des milliers d'individus ont plongé la vue avec terreur dans le Maelstrom, tandis que des feux de Bengale y étaient en vain jetés pour tâcher d'en reconnaître le fond. Le propriétaire de cette effrayante caverne avait offert six cents dollars au célèbre guide Stephen, connu par son intrépidité, s'il consentait à atteindre les profondeurs du gouffre et à rendre compte de son excursion périlleuse. Une pareille somme était bien faite pour tenter Stephen, habitué à vivre péniblement du prix de ses modestes journées quand il travaillait; néanmoins Stephen refusa. Il y a quelques années, un professeur du Tennessee, homme instruit autant que déterminé, voulut entreprendre ce que nul avant lui n'avait osé faire. Notre homme fit de longs préparatifs, et, le jour venu, il se laissa glisser dans l'abîme à l'aide d'une forte corde. Il descendit ainsi à environ cent pieds, mais arrivé à cette profondeur, il sentit sa raison s'égarer, sa poitrine s'oppresser, une frayeur invincible s'emparer de lui, il crut qu'il allait devenir fou, et c'est avec horreur qu'il donna le signal pour le remonter. Arrivé à l'embouchure du précipice, il s'évanouit. Plus tard, il avoua que l'effet d'épouvante qu'il avait ressenti était tel, en touchant la première galerie, que, plutôt que de recommencer ce voyage infernal, il préférerait se donner la mort.

Depuis cette époque, une forte somme a été tenue offerte à quiconque accomplirait jusqu'au bout l'exploration.

Or, comme je vous l'ai dit, me trouvant, il y a quelques semaines, près de Mammoth-Cave, j'entendis dire qu'un jeune homme de Louisville avait manifesté l'intention de descendre jusqu'au fond du Maelstrom. Je me portai sur les lieux, et je fus témoin de la conversation suivante entre ce jeune homme et le docteur Wright :

— Vous ne savez pas, jeune homme, lui dit le docteur, à quoi vous vous engagez en voulant faire cette exploration à laquelle ont renoncé les hommes les plus intrépides. La volonté est limitée en nous par l'action du système nerveux, et quand nous voulons forcer par trop notre volonté en contrariant les instincts de notre existence, la raison fuit, le vertige s'empare de notre esprit, une terreur indomptable succède alors, puis les convulsions arrivent, et c'est la mort.

— Je ne crains rien de tout cela, répondit tranquillement le jeune homme, et ce ne sera point en faisant violence à ma nature, comme vous le craignez, que je descendrai jusqu'au fond du Maelstrom.

— Vous n'avez donc jamais eu peur? demanda le docteur.

— Jamais, en effet, répondit le jeune homme; c'est un sentiment dont je ne puis même pas me faire une idée exacte.

— Comment! il se pourrait que vous soyez insensible à la crainte!

— C'est comme je vous le dis.

— Vous n'avez jamais eu d'angoisse?

— Jamais.

— Pas même en rêve?

— Pas même en rêve.

— N'avez-vous donc jamais songé, — ce qui est un songe que tout le monde a fait une fois au moins, — qu'entraîné par une puissance surnaturelle hors de notre système, vous avez voyagé dans l'immensité de l'espace, dans la profondeur des ténèbres, et ce voyage fantastique accompli dans l'éther et par un silence qui vous permettait d'entendre votre cœur battre effroyablement dans votre poitrine, votre sang circuler et toutes les fonctions de la vie s'opérer en vous; ce rêve, dis-je, n'a-t-il pas apporté la frayeur en votre âme?

— J'ai rêvé à peu près ce que vous dites là, et à plusieurs reprises, mais je n'en ai éprouvé que de l'étonnement et nulle crainte. Encore une fois, je ne suis point accessible à la peur.

Devant une déclaration aussi nette et aussi complète, le docteur salua profondément le jeune homme, et tout fut disposé pour sa descente. M. Preetor, l'un des propriétaires de Mammoth-Cave, envoya aussitôt chercher à Nashville une corde d'une longueur et d'une grosseur suffisantes, et l'on se rendit au point désigné pour l'exploration, c'est-à-dire dans une galerie à neuf milles de l'entrée de la grotte Mammoth.

— Voilà, dis-je, le moment palpitant.

— J'aurais voulu être à votre place, fit le colonel, ne fût-ce que pour contempler ce jeune homme entièrement inaccessible à la peur. J'ai été militaire, j'ai vu des hommes courageux parmi les plus braves, mais ils avaient, comme tout ce qui est humain, leur moment de défaillance. Ce jeune homme, s'il disait vrai, est un phénomène unique.

— Vous allez voir qu'il ne mentait pas, reprit le narrateur. Les cordes étant arrivées, les personnes présentes crurent devoir une dernière fois exposer au Louisvillais les dangers connus et inconnus auxquels il allait s'exposer. Il est temps, lui dirent-ils, de vous rétracter si vous concevez quelque appréhension.

— Je n'éprouve aucune émotion, reprit le jeune homme impatienté, le Maelstrom serait l'enfer même, peuplé des âmes de tous les criminels de la terre, sous la présidence du diable en personne, escorté de toute sa milice à longue queue, que je ne reculerais pas à cette heure que j'ai résolu d'y aller. Est-ce clair?

Un éclat de rire accueillit cette boutade. Un seul homme conserva tout son sérieux; cet homme était le docteur Wright, qui regarda le jeune homme avec admiration et palpa les proéminences de son crâne.

D'abord on attacha une lourde pierre à l'extrémité de la corde, et on la descendit jusqu'à ce qu'elle eût touché le fond, ce qui demanda un assez long laps de temps. On eut soin de heurter la pierre avec le plus de force possible aux parois du gouffre, afin d'en détacher les roches branlantes, dont la chute aurait pu blesser plus ou moins grièvement le voyageur dans sa ténébreuse excursion. Plusieurs quartiers de roc tombèrent. La répercussion du bruit de leur chute remontait à l'orifice de l'abîme en rendant un roulement semblable à celui du tonnerre. A ce bruit sinistre, les assistants tressaillirent.

Le docteur fixa sur le jeune homme un regard pénétrant.

Aucune contraction, rien ne vint accuser chez lui la moindre émotion.

Après s'être garanti la tête avec une sorte de bourrelet contre les pierres qui pouvaient se détacher au-dessus de lui, et s'être muni d'une lanterne allumée, le jeune héros se fit attacher la corde autour du corps et donna le signal de la descente. Cette descente s'accomplit lentement pour éviter tout accident. Néanmoins des fragments de rochers et des portions de terre se détachaient de temps à autre autour du voyageur. Rien, heureusement, ne l'atteignit.

Tout en descendant, le voyageur promenait autour de lui sa lanterne.

A trente pieds environ de l'ouverture, il distingua un rebord à partir duquel, à en juger par les apparences, deux ou trois galeries vont se perdre dans des directions différentes. Il fit le signal de halte, prit quelques notes, et ordonna ensuite de lâcher de la corde pour continuer la descente.

A cent pieds, l'explorateur fit signe de nouveau d'arrêter. Il venait de découvrir une source d'eau qui s'échappe par l'un des côtés du gouffre et retombe dans l'abîme avec un bruit sinistre. Ceci constaté et inscrit sur son calepin, il redemanda de la corde.

A partir de ce moment, l'eau de la source, qui s'éparpillait en une pluie fine, rendit presque nulle la lumière de la lanterne. L'air se raréfia. N'importe, l'explorateur, mouillé de toute part et respirant avec peine, n'en continua pas moins sa marche. Déjà la corde marquait une longueur de cent cinquante pieds, et l'intrépide voyageur descendait toujours. Mais bientôt un bruit sourd se fit entendre, comme un terrible avertissement, par toutes les personnes à l'orifice de l'abîme. Instinctivement la corde fut retenue. Le jeune homme aussitôt donna le signal de continuer la descente.

Ce bruit provenait de la chute d'un énorme quartier de roc qui, en tombant au fond du gouffre, avait failli écraser le téméraire, et ne l'avait que fortement contusionné.

— Quel courage! dis-je.

— Si ce jeune homme avait suffisamment réfléchi à tous les périls qu'il allait affronter, j'ai l'intime conviction, observa Arthur, qu'il n'aurait pas tenté l'aventure.

— Au contraire, fit le colonel, il l'eût tentée avec plus d'enthousiasme peut-être, car, pour certaines natures fièrement trempées, les périls sont aimantés, ils attirent.

— Quoi qu'il en soit, continua notre narrateur, il fallait l'âme inébranlable de ce jeune homme tout à fait exceptionnel, pour ne pas se laisser intimider par de semblables dangers dans un pareil lieu.

En descendant quelques pieds encore, il constata que la chute d'eau prenait subitement une direction presque horizontale; il l'entendit gronder, non plus sous lui, mais à côté de lui. En essuyant les verres de sa lanterne, sur laquelle l'eau ne tombait plus, il put alors jouir d'une clarté suffisante pour distinguer les objets à quelque distance autour de lui.

Cependant, comme on lâchait toujours de la corde et que le jeune homme ne faisait aucun mouvement, le docteur Wright ordonna d'arrêter pour s'assurer s'il vivait encore, ou s'il n'avait pas perdu connaissance.

Aussitôt on arrêta.

— Remontez, remontez vite, cria le docteur.

A l'instant même on hissa précipitamment le corps de celui qu'on croyait asphyxié, ou tout au moins évanoui, de terreur ou faute d'air. Mais presque aussitôt le jeune homme, qui comprit ce qui se passait au-dessus de lui et tenait à toucher, comme il l'avait promis, le fond de l'a-

bîme, donna vigoureusement et à plusieurs reprises le signal de la descente.

Un soupir de satisfaction s'échappa de toutes les poitrines. Ceux qui tenaient la corde ayant obéi, l'explorateur atteignit le fond. Il avait parcouru dans les entrailles de la terre, dans l'eau, dans l'obscurité, manquant d'air et au milieu des pierres qui se détachaient de partout autour de lui, au-dessus de sa tête et au-dessous de ses pieds, la distance de cent quatre-vingt-dix-neuf pieds. Ce Christophe Colomb des entrailles de la terre put constater que le fond du Maelstrom est circulaire et qu'il mesure dix-huit pieds de diamètre. Une petite ouverture donnait accès dans une autre cavité de peu d'extension; notre héros y pénétra et en rapporta les plus beaux spécimens de silice noir qui se puissent voir, ainsi que plusieurs morceaux de stalactites aussi blancs que le plus pur cristal.

Quand l'explorateur eut suffisamment examiné cette partie du gouffre, il donna le signal de le hisser à une certaine hauteur, son intention étant d'explorer les galeries qu'il avait aperçues un moment auparavant.

— Le plus fort était fait, dis-je, et l'intrépide jeune homme ne devait plus considérer ses visites dans les diverses galeries que comme une promenade d'agrément.

— Vous vous trompez, reprit notre narrateur, et c'est ici que devait se passer une des scènes les plus effrayantes de cette étrange excursion pour tout autre que pour cet homme qui n'éprouva jamais aucune crainte.

— Est-ce qu'il y trouva quelque bête féroce inconnue? demanda Arthur.

— Ce n'est point cela, et c'est autrement terrible que cela : Après avoir atteint l'ouverture d'une de ces grottes, pour l'explorer plus facilement dans toute son étendue, il détacha de sa ceinture la corde qui l'avait soutenu suspendu dans l'espace, et se borna à en tenir le bout par la main. C'était manquer de prudence, et l'événement ne vint que trop le prouver. En effet, dans l'effort qu'il fit pour s'élancer dans l'intérieur de la grotte, sautant à pieds joints une assez large crevasse, la corde lui échappa. C'était la mort s'il ne parvenait pas à la ressaisir, la mort par le froid et la faim dans cet horrible tombeau. Tout autre que cet intrépide jeune homme fût mort de peur. Lui, sans rien perdre de son sang-froid, inspecta les lieux, se rendit compte de toutes les difficultés, mesura les distances, et, tout calculé, il fut convaincu qu'en plaçant le pied à l'extrémité d'une pierre suspendue au-dessus de l'abîme, il pourrait, en allongeant le bras et en s'éclairant de la lanterne, atteindre la corde et la ramener à lui.

Mais cette pierre était-elle assez solide pour supporter le poids de son corps? c'est ce dont l'explorateur ne pouvait s'assurer qu'en montant dessus. Il n'hésita pas, pourtant, car des deux genres de mort, par la faim et le froid où il se trouvait, par la chute au fond de l'abîme si la pierre venait à se détacher, il préférait celle-ci. En conséquence il grimpa sur la pierre, et attendit si elle ne tomberait pas. Elle était solide, et quelques lambeaux de terre seuls se détachèrent autour d'elle. Alors il allongea le bras, mais, ô déception! il s'en fallait d'une demi-longueur de main qu'il pût atteindre la corde. Cette fois il se crut perdu, sans toutefois que son inaltérable courage en fût le moindrement ébranlé. Il chercha de nouveau et ne vit rien qui pût l'aider à rattraper la corde. Mais Dieu protége les gens courageux.

— C'est vrai, dit le colonel.

— Une inspiration lui vint et cette inspiration le sauva. N'avait-il pas l'anneau de sa lanterne!... Vite, employant ses dents, d'excellentes dents, heureusement pour lui, dont il se servit en guise d'outils, il confectionna un crochet très-commode et suffisamment long, dont le manche était la lanterne même. Alors, et très-aisément, il put saisir la corde balante et la ramener jusqu'à l'ouverture de la grotte. En possession de la corde, il eut soin cette fois de la fixer solidement au rocher. Cette précaution prise, il s'avança dans la galerie à une distance de cent cinquante à deux cents mètres. Il ne fut arrêté que par un éboulement de terrain qui obstruait entièrement le passage. Force lui fut de revenir sur ses pas. Chemin faisant, il découvrit une seconde ouverture qu'il n'avait pas d'abord aperçue, et il y pénétra. Après avoir marché pendant quelques minutes, il vit que la distance à franchir était considérable et que la bougie de sa lanterne touchait à sa fin. D'un autre côté, ses vêtements entièrement mouillés le faisaient grelotter de froid. Il ne pouvait donc sans une vaine témérité pousser plus loin son excursion. Il revint en conséquence à l'entrée de la grotte, et, s'étant passé la corde autour du corps, il donna le signal de le hisser.

L'ascension s'accomplit assez difficilement par suite de la mauvaise disposition de la corde mal nouée autour du corps de l'explorateur, ce qui le fit cruellement souffrir. Mais cette douleur s'évanouit bientôt devant l'imminence d'un nouveau péril, qu'il n'était pas donné au courageux jeune homme de conjurer.

— Vraiment! ce récit est effrayant, dit Arthur. Encore une fois, s'il avait suffisamment réfléchi, il eût agi sagement en n'entreprenant pas cette folle excursion.

— Et qui vous a dit, Arthur, fit le général, qu'il n'y a pas de la sagesse dans certaines folies?

— Notre héros, continua le témoin oculaire de cette aventure, n'était plus qu'à quatre-vingt-dix pieds de l'ouverture du Maelstrom, lorsque ses oreilles furent frappées par des exclamations et des cris de terreur au-dessus de sa tête. Malgré la grande profondeur où il se trouvait encore, il entendit distinctement ces paroles :

— La corde est en feu! de l'eau! de l'eau!

— En effet, le frottement de la corde sur la longue planche qui lui servait d'appui avait déterminé son inflammation, et le jeune homme devait s'attendre à chaque seconde à se voir précipiter dans l'abîme béant sous ses pieds. On n'avait point d'eau sous la main. Heureusement un des assistants avait une gourde d'une boisson mélangée, composée d'eau et d'eau-de-vie. On vida la gourde sur la corde enflammée et le voyageur put être, sans autre incident, hissé jusqu'à l'orifice du Maelstrom, dont les mystères, impénétrables jusque-là, venaient enfin d'être pénétrés.

— Quel effet, demanda le colonel, éprouva ce jeune homme en voyant la lumière?

— Il était aussi calme au retour qu'au moment du départ, et le docteur Wright, qui lui tâta le pouls, le trouva dans un état tout à fait normal.

— Il n'avait donc véritablement, ajouta sir James, éprouvé aucune émotion?

— Aucune; mais il n'en était pas de même de ses compagnons, qui, tout danger disparu, se laissèrent choir, brisés par la fatigue et l'émotion.

Des vêtements chauds avaient été préparés pour l'explorateur, qui les revêtit et but la valeur d'un petit verre de rhum.

Quand il fut réchauffé et réconforté par la liqueur gé-

néreuse, il raconta dans tous ses détails son excursion, bien plus périlleuse encore qu'on ne l'avait soupçonnée.

On chercha le docteur, il était évanoui.

Tel est, dit en terminant notre narrateur, le récit fidèle de la descente au Maelstrom par ce jeune Américain, qui a tracé son nom sur la pointe d'un rocher au plus profond de l'abîme que jamais mortel n'avait exploré avant lui, et qui restera peut-être vierge de tout visiteur dans l'avenir.

— Ah ! dit le colonel à demi-voix et en s'adressant à moi qui seul pouvais le bien comprendre, je croyais qu'il fallait du courage pour s'ôter la vie ; je vois qu'il en faut plus pour vivre d'une certaine façon et affronter la mort sans se la donner.

Oscar COMETTANT.

(*La suite prochainement.*)

ÉTUDE SUR LES MŒURS DE L'ANCIEN PARIS.



Le récureur de puits. Dessin de Damourette.



L'allumeur de réverbère. Dessin de Damourette.

I. — LA LANTERNE.

« Durant tout le moyen âge, dit M. Edouard Fournier, Paris ne connut de lanternes que celles qui se portaient à la main et qui se fabriquaient chez les peigniers-tabletiers, à cause de la tablette de corne ou d'ivoire aminci qui y tenait lieu de vitre ; quant aux lanternes qui s'appendent dans les rues, à l'angle des carrefours, il ne les connaissait encore qu'en peintures. Les seules qui s'y voyaient alors et qui ont laissé leur nom aux rues de la Lanterne en la Cité, de la Lanterne-des-Arcis et de la Vieille-Lanterne, se trouvaient sur des enseignes.

« Les seules clartés qui brillassent la nuit, dans le Paris du moyen âge, n'étaient dues ni aux soins des habitants ni à la sollicitude des échevins, mais à la religion. En ceci, comme en mille choses, elle avait préludé par une œuvre de piété à l'œuvre de la civilisation.

« La vraie piété, qui est toujours si ingénieuse dans ses bienfaits, et qui ne sépare jamais de son culte pour Dieu la sollicitude pour l'humanité, avait deviné tout ce qu'il y avait de périls dans ces impénétrables ténèbres qui s'abaissaient chaque nuit sur Paris, et, autant qu'il était en elle, elle avait pris à tâche de les dissiper, tout en faisant tourner ce soin à quelque œuvre religieuse.

« D'abord, sous prétexte que la haute tour perdue dans le bois voisin des Champeaux, puis restée debout au milieu de ce même espace lorsqu'il fut devenu le terrain des halles, était consacrée à la Vierge, on mit à son sommet un fanal qui brûlait toute la nuit, et dont les lueurs prolongées sur ces cloaques semblaient celles d'un phare allumé sur

les lagunes. Pour le passant qui saluait de loin, en se signant, cette lumière de la Tour de Notre-Dame-des-Bois, il n'y avait là qu'un simple *ex-voto*, un hommage rendu à la Vierge; mais pour qui sait aller au fond des fins cachées du christianisme, le but philanthropique, je le répète, doit apparaître sous l'intention dévote.

« Et selon nous il en était de même pour toutes ces madones que la religion ordonnait justement de placer à l'angle des carrefours, et au pied desquelles on allumait chaque soir une chandelle dans les quartiers pauvres, une lampe dans les rues plus riches; de même encore pour ces *ex-voto* expiatoires que le prêtre enjoignait au criminel repentant d'élever à l'endroit même de son crime. »

L'antiquité n'avait guère été plus riche que le moyen âge sous le rapport de l'éclairage nocturne des villes : aussi pendant bien des siècles les rues furent-elles peu sûres. La profusion des voleurs s'accroît en raison directe de la rareté des lanternes. L'établissement définitif des lanternes à Paris date du mois de mars 1667, c'est-à-dire du règne de Louis XIV. Chose assez curieuse, l'éclairage nécessaire des villes eut pour origine les illuminations. Les nombreuses fêtes du grand règne avaient tellement habitué les Parisiens aux lanternes, qu'ils ne pouvaient plus s'en passer. Il faut dire que l'éclairage des fêtes n'était pas dispendieux.

« Ces illuminations (de Versailles et de Trianon), dit le marquis de Sourches, paraissoient plus qu'elles ne coûtoient, car elles se faisoient ordinairement avec des terrines pleines de graisse dans lesquelles on mettait un lumignon de mèche, et en disposant un grand nombre de ces terrines en différentes figures dans les endroits que l'on voulait illuminer. Quand on venait à les allumer, elles faisoient le plus grand effet du monde. On faisoit encore des illuminations avec des lampes, comme celles de Sceaux, et avec du papier frotté d'huile sur lequel il y avoit différentes figures, et derrière ces figures on mettait des terrines allumées, ce qui faisoit paroître ces figures toutes en feu, et c'était la plus belle et la plus magnifique manière d'illuminations. »

Paris fut alors la ville la plus éclairée d'Europe. L'auteur de la *Lettre italienne* en parle dans ces termes :

« L'invention, dit-il, d'éclairer Paris, pendant la nuit, par une infinité de lumières, mérite que les peuples les plus éloignés viennent voir ce que les Grecs et les Romains n'ont jamais pensé pour la police de leurs républiques. Les lumières enfermées dans des fanaux de verre suspendus en l'air, et à une égale distance, sont dans un ordre admirable, et éclairent toute la nuit. Ce spectacle est si beau et si bien entendu, qu'Archimède même, s'il vivait encore, ne pourrait rien ajouter de plus agréable et de plus utile. »

« Les rues, écrit Lister dans son voyage fait en « 1698, sont éclairées tout l'hiver et même en pleine « lune, tandis qu'à Londres on a la stupide habitude de « supprimer l'éclairage quinze jours par mois, comme « si la lune était condamnée à éclairer notre capitale à « travers les nuages qui la voilent. Les lanternes sont « suspendues au milieu de la rue à une hauteur de vingt « pieds et à vingt pas de distance l'une de l'autre. Le lu- « minaire est enfermé dans une cage de verre de deux « pieds de haut, couverte d'une plaque de fer, et la corde « qui les soutient, attachée à une barre de fer, glisse de « sa poulie dans une coulisse scellée dans le mur. Ces « lanternes ont des chandelles des quatre à la livre qui « durent encore après minuit. Ce mode d'éclairage coûte, « dit-on, pour six mois seulement, 50,000 livres ster- « ling (1,500,000 fr.). Le bris des lanternes publiques « entraîne la peine des galères. J'ai su que trois jeunes « gentilshommes, appartenant à de grandes familles, « avaient été arrêtés pour ce délit et n'avaient pu être « relâchés qu'après une détention de plusieurs mois, « grâce aux protecteurs qu'ils avaient à la cour. »

On alla toujours perfectionnant comme on pouvait le mode de l'éclairage. Le célèbre M. d'Argenson donna une grande impulsion à l'éclairage de Paris, et Voltaire put dire :

L'astre du jour à peine a fini sa carrière,
De cent mille fanaux l'éclatante lumière
Dans ce grand labyrinthe avec ordre me suit,
Et forme un jour de fête au milieu de la nuit.

A côté de la poésie, voici la prose :

« A Paris même, les lanternes, formées de petits vitraux, étoient construites de manière à ne laisser échapper que très-peu de rayons de la faible et sombre lumière qui y étoit entretenue. Les jointures des vitres produisoient dans les rues ces ombres transversales que M. Rondin, en revenant de souper en ville, prenoit pour des poutres, et qu'il franchissoit avec peine en sautant à chaque pas. »

Vinrent plus tard les réverbères, les *rabicaux-réverbères*, les *réverbères-châteaublanc*, et autres inventions trop longues à énumérer. M. de Sartines fut encore un des Sésostris de l'éclairage.

« M. Thiroux de Crosne, s'ingéniant aussi, n'arriva qu'à une futilité administrative : l'établissement de la lanterne des commissaires de police, qu'on salua tout d'abord de cette épigramme :

Le commissaire Baliverne,
En dépit de qui chacun rit,
N'a de brillant que sa lanterne,
Et de terne que son esprit.

« Mais M. Lenoir, en revanche, avait pris des mesures vraiment sérieuses. Il était arrivé, par exemple, à abolir ces fameux retranchements de lumière, en temps de clair de lune, qui, depuis d'Argenson, s'étaient perpétués jusque-là, et qui même, par suite de l'économie réalisée, formaient alors le fonds de certaines gratifications, appelées *pensions du clair de lune*.

« Pendant près d'un siècle et demi, cette lésinerie avait été le but de toutes sortes de couplets et d'épigrammes, dont il doit vous suffire de connaître un échantillon : dernièrement encore, dans une pièce des *Variétés amusantes*, intitulée *l'Anglais à Paris*, on avait fait dire en pleine scène à un cocher de fiacre, furieux d'être à tâtons dans la rue : « Les réverbères comptaient sur la lune, la « lune comptait sur les réverbères, et, ce qu'il y a de plus « clair, c'est qu'on n'y voit goutte. » Rien n'y avait fait, l'abus subsistait toujours, quand la résolution énergique de M. Lenoir vint enfin y mettre ordre. »

De tout ceci ressort que le *progrès des lumières* fut une chose lente. Si nous avions voulu remonter jusqu'aux Romains, nous aurions trouvé que, sous les Césars comme sous Louis XIV, l'éclairage prit naissance dans les illuminations. Peut-être un jour viendra-t-il où nos nuits seront éclairées aux lampions et à la lumière électrique.

Mais alors comment éclairera-t-on les fêtes ?

H. de C.

(Prochainement *le Récureur de puits*.)

NÉCROLOGIE.

PITRE-CHEVALIER (1).

Le mercredi 17 juin, presque tous les hommes de lettres et artistes présents à Paris étaient rassemblés dans l'église Saint-Philippe du Roule. Un pieux et pénible devoir les avait amenés, car ils assistaient au service funèbre d'un de leurs plus anciens camarades. Pitre-Chevalier était arrivé à Paris en 1830.

Dans la littérature de ce siècle, il y a eu jusqu'à présent deux générations : la génération qui débuta avant 1830 et la génération qui débuta après 1830. A la première appartiennent Victor Hugo, Lamartine, Alfred de Musset, Méry, Béranger, Guizot : Pitre-Chevalier appartenait à la seconde, avec Balzac, Alphonse Karr, Léon Gozlan, Arsène Houssaye, Albéric Second et tant d'autres, dont quelques-uns lui ont survécu, et dont beaucoup l'ont précédé dans le tombeau.

C'est en 1813 que Pitre-Chevalier naquit à Paimbœuf, où son père était constructeur de vaisseaux. Paimbœuf, qui se trouve sur l'extrême limite du département de la Loire-Inférieure, est la dernière étape qu'on fait en Bretagne avant de passer en Vendée. Tout Français a deux patries : la France d'abord, sa province ensuite. — Les Parisiens ont leur rue. — Pitre-Chevalier et la Bretagne et la Vendée, qu'il aima toute sa vie d'un attachement presque filial, et dont il aimait à porter l'origine sur son nom même, car *Pitre* est la traduction bretonne de Pierre, le prénom sous lequel il avait été baptisé. De bonne heure il commença ses études, et de bonne heure il eut le sentiment de sa valeur personnelle. Au collége de Nantes, où il forma des amitiés qui l'accompagnèrent sans interruption pendant le reste de sa vie, il fut à la fois un élève solide et brillant. Il enlevait les premiers prix à la pointe de ses vers latins, et, de cette vie de collége, il garda toujours un souvenir charmant, un de ces souvenirs qui nous font des oasis dans le désert de la vie. Pour lui, l'idéal de l'éducation c'était cette forte instruction universitaire unie à l'éducation religieuse, et il avait l'habitude de dire qu'un homme ainsi trempé dès le premier âge, était trempé pour la vie.

Mais il n'était pas homme à se contenter des lauriers universitaires, si doux et si bien gagnés qu'ils fussent. Il lui fallait un théâtre plus grand. Sorti du collége à un âge où tant de jeunes gens ne font pour ainsi dire qu'y entrer, il commença des études de droit, puis, tout d'un coup, saisi par la belle fièvre de 1830, qui perdit bien des hommes, mais qui en sauva beaucoup, il dit adieu aux rivages de l'océan breton, et tomba à Paris. Il avait dix-sept ans et un volume de vers.

Les hommes de cette génération-là étaient vigoureusement taillés pour la lutte, et il le fallait, car leur existence ne fut que lutte.

Il croyait à l'art, à l'avenir, et surtout à lui-même.

Son volume de vers était intitulé : *les Jeunes Filles*. *Mystères*. Les vers étaient bien inspirés et bien frappés. Il y a telle pièce qui n'est pas indigne des *Fantômes* de Victor Hugo, où se trouve ce fameux mot que le jeune poëte breton paraphrasa dans ses *Mystères* :

> Elle aimait trop le bal, c'est ce qui l'a tuée !

M. Buloz imprima dans sa *Revue de Paris* et dans sa *Revue des Deux-Mondes* une partie des *Mystères*. Dans ce temps-là, pareille aventure consacrait un écrivain, et, à vingt ans, Pitre-Chevalier fut presque célèbre. Ce fut alors qu'il épousa cette digne compagne dont le nom était resté et restera toujours étroitement lié à sa vie, M[lle] Decan de Chatouville, trop bien connue des lecteurs du *Musée des Familles* pour que nous venions encore les en entretenir.

A partir de son mariage, Pitre-Chevalier, qui avait toujours été un travailleur, travailla plus que jamais. Il écrivit dans tous les journaux du temps : dans *le Commerce*, dans *le Courrier français*, dans *l'Artiste*, dans toutes les feuilles où se forma la littérature qui règne depuis bientôt trente ans. Jamais cependant, au milieu du tourbillon littéraire où il était lancé et au milieu des luttes qu'il eut à soutenir, il ne tomba dans ce qu'on nomme la *bohème*. Il voulut toujours être, et fut l'homme de la bonne compagnie et des hauts cercles dans le monde des lettres et des arts, comme dans le *monde* proprement dit. Son centre ordinaire fut l'Abbaye-aux-Bois, le salon de M[me] Récamier, salon qui était une académie, et où on faisait des académiciens. Il y connut Chateaubriand, — le Chateaubriand des *Mémoires d'outre-tombe*, — qui le prit en grande amitié et le fit, en 1846, décorer de la Légion d'honneur par les mains de M. le comte de Salvandy.

Et toujours il travaillait. Il publia successivement plusieurs romans, puis cette histoire de Bretagne et de Vendée qui s'appelle *la Bretagne ancienne et moderne*, et qui restera comme une des belles monographies historiques de ce siècle. Il s'essaya même au théâtre, dans *Jean de Bourgogne*, qu'il fit représenter au Théâtre-Français, en collaboration de M. Galoppe d'Onquaire, et dans un vaudeville, en collaboration avec Ludovic Halévy. Non content d'écrire dans les journaux, il fut enfin directeur de journaux. Il recueillit la succession d'Alphonse Karr au *Figaro*, lorsque *le Figaro* était un journal de romans, et enfin il dirigea le *Musée des Familles*, le recueil prospère créé par M. Emile de Girardin.

Le surlendemain de sa mort, nous avons reçu d'un grand poëte, d'un de ses amis les plus anciens, et de ceux qui l'ont connu le mieux, ces vers, dont l'émotion touchera tout le monde comme elle nous a touché :

PITRE-CHEVALIER.

Riche des beaux trésors de l'esprit et de l'âme,
Nul ne posséda mieux la lumière et la flamme,
Et Dieu, — comme il n'en fit qu'un légitime emploi, —
L'en a récompensé selon la sainte loi;
Car dans sa douce vie il envoya deux anges;
Et, tous trois, du Seigneur célébraient les louanges,

Une femme, une fille !... Avec ce double miel,
Il n'est point de breuvage amer, nous dit l'Apôtre.
L'une trop tôt, hélas! le quitta pour le ciel;
Pour l'éternelle absence il vient de quitter l'autre.

(1) Le *Musée des Familles* a donné dans son numéro de mars 1863 le portrait de M. Pitre-Chevalier.

Mais, du moins, il revit encor,
Après le terrestre voyage,
Par ses brillants écrits, dont l'or
N'eut jamais d'impur alliage.

Et nous, ses vieux amis, qui, dans l'exil humain,
Restons... pour quelques jours peut-être.
Nous sera-t-il donné de lui toucher la main
Dans le palais du divin Maître?

ÉMILE DESCHAMPS.

Versailles, juin 1863.

Homme de famille, et homme de principes religieux très-solides, Pitre-Chevalier s'était attaché de cœur au ***Musée des Familles,*** auquel il avait fini par consacrer sa vie, et, au moment où la mort vint l'arracher à ses travaux, il se félicitait d'avoir contribué au succès durable, et d'avoir, par la ligne qu'il lui avait imprimée, assuré l'avenir d'une œuvre qu'il regardait comme très-précieuse au point de vue de la question si délicate des lectures du foyer domestique, ce sanctuaire de la société moderne.

HECTOR DE CALLIAS.

Paris. — Typ. HENNUYER, rue du Boulevard, 7.

SALON DE 1863.



Le Chat sauvage, tableau de M. Haffner. Dessin de Lallemand.

PROMENADES EN ALLEMAGNE [1].

STUTTGART. — LA WILHELMA.



Vue intérieure du palais de Wilhelma. Dessin de Lallemand.

I. Un été paradoxal. — Promenades à la vapeur. — Arrivée à Stuttgart — Les hôtels parisiens de l'Allemagne. — Matelas granitiques, serviettes trop grandes et draps trop petits. — Réflexions sur les chœurs et sur les ténors. — Les édifices de la capitale du Wurtemberg. — Fête du roi et fête du peuple. — Vagues inquiétudes causées par une question mystérieuse. — Paroxysme.

(1) Voyez la *Table générale* et les tables des neuf derniers volumes pour les Promenades en Allemagne de MM. Méry, A. Achard, Fr. Wey, etc.

L'automne est le véritable été de l'Allemagne ; il n'y a pas ces intermittences de pluie et de soleil qui rendent parfois les excursions de plaisir fort peu amusantes ; le beau fixe commence en septembre, et le thermomètre s'élève alors à un degré inconnu pendant la saison qui devrait être chaude. Les savants n'ont pas encore expliqué cette anomalie atmosphérique, et quand ils l'expliqueront, nous la comprendrons beaucoup moins.

Nous nous promenions, en automne dernier, à travers duchés, sans trop savoir où nous allions ; le ciel était pur, l'air tiède, la prairie verte, le paysage ravissant ; ombre et soleil, tout était doux. On nous disait : Voilà à droite un vieux couvent très-curieux ; nous descendions du waggon, et nous allions voir le couvent. On nous disait : Voilà une belle ruine ; nous allions voir la ruine. On nous disait : Voilà une ville déserte ; et nous allions voir la ville déserte. Il y a des stations partout, et le système des convois du Wurtemberg, où nous étions, favorise, on ne peut mieux, ce vagabondage de descentes et de rentrées. Les waggons sont d'une longueur démesurée, et sont partagés, d'une extrémité à l'autre, par une espèce de rue, sur laquelle on peut se promener à l'aise. Entre deux waggons, s'arrondit une terrasse en fonte, et à ciel ouvert, avec un escalier qui descend à niveau du rail. On peut de là regarder la campagne, comme du haut d'un balcon, sans que rien ne gêne la vue, et si la fantaisie de descendre vous prend, rien n'est plus facile, à l'approche d'une station, quand le mouvement se ralentit. Il n'y a point de porte à ouvrir et à refermer ; on ne dérange personne. Le voyage n'existe plus avec sa signification antique ; on s'est promené tout un jour, et on a fait cinquante lieues. Si cet admirable système de waggons-rues était introduit en France, tous les gens riches se promèneraient du Havre à Strasbourg et de Marseille à Paris, au lieu de se promener dans leurs salons.

Faisant ainsi l'école buissonnière à droite et à gauche, nous arrivâmes à Stuttgart. Le débarcadère est au centre de la ville, à quelques pas du théâtre et du palais du roi. Ainsi, en descendant le waggon, l'œil découvre tout de suite une ville charmante, une exquise miniature de capitale ; notre place de la Concorde, mais ombragée de beaux arbres ; un édifice immense, avec de belles colonnades ; la magnifique résidence du roi, les vieilles tourelles du château ducal, et une rue superbe qui se perd à l'horizon. L'hôtel Marquart, situé à côté de la gare, domine ces perspectives, et il doit à sa position la faveur dont il jouit auprès des étrangers. Maître et domestiques, tout le monde y parle français ; l'hospitalité y est charmante et digne de la vieille Allemagne ; on y trouve même des lits parisiens, qui ne sont pas somnofuges, chose rare sur les bords du Rhin, où le basalte et le porphyre sont si abondants, qu'ils entrent quelquefois dans la confection des matelas, ce qui est fort dur à l'épiderme des voyageurs.

Six heures sonnaient, et M. Marquart me dit :

— Voulez-vous aller au théâtre ? on donne la première représentation de *Guillaume d'Orange*, opéra en cinq actes, de M. Eckert, maître de chapelle du roi ?

On commençait à six heures, et on devait finir à neuf, l'heure du souper à Stuttgart. J'ai pour principe de me conformer à tous les usages des pays où je me trouve, et de ne jamais paraître étonné de ne pas rencontrer chez l'étranger tout ce qu'on fait chez nous. Je manifestai donc le désir de me rendre au théâtre. Aussitôt, le landlord me donna une loge de premières et voulut bien m'accompagner. C'est la civilisation de l'hôtellerie arrivée à son plus haut degré. La terre sera un paradis sur lequel il faudra se promener toute sa vie en waggon, lorsqu'il n'y aura aux gares des villes que des hôtels Marquart. Encore un détail, pour ne plus y revenir. La réputation des serviettes et des draps d'alcôve est faite depuis longtemps en Allemagne, et le voyageur est toujours surpris de voir que, dans un pays où la toile est à si bon marché, on trouve une si grande lésinerie dans ces deux objets d'utilité première, à table et au lit. Jamais on ne pourra expliquer le mystère allemand qui peut se résumer en ce quatrain, que j'ai écrit sur le mur d'un hôtel à Cologne :

> Aux bords du Rhin tu trouveras,
> Pour la table et pour les couchettes,
> Des serviettes comme des draps,
> Et des draps comme des serviettes.

Victor Hugo a fait la même observation, dans son beau *Voyage sur le Rhin* (1) ; et toutes les plaintes n'ont abouti à rien. Les hôteliers interrogés répondent par l'éternel refrain de la routine : *Ah ! c'est ainsi*. Eh bien, ce n'est pas ainsi à l'hôtel Marquart de Stuttgart ; serviettes et draps ont leurs raisonnables et universelles proportions.

Le théâtre de Stuttgart est très-beau, et peut contenir deux mille personnes. Le parterre est immense, et les femmes les plus élégantes y sont admises ; elles y sont même en grande majorité. Les premiers sujets de l'Opéra sont des talents hors ligne ; l'orchestre est excellent, le corps de ballet compte autant de danseuses que celui de notre Opéra. Les chœurs méritent un éloge à part.

En France, les chœurs sont des buffets d'orgue, rangés sur deux lignes, et célébrant toujours quelque chose, avec une immobilité distraite. Ils sont engagés pour célébrer, et non pour se mêler, en action. Dans *Guillaume Tell*, ils *célèbrent* pendant un quart d'heure *le travail, l'hymen et l'amour*, mais on ne peut rien obtenir de plus de leur dévouement. Ils ne sont pas payés pour faire davantage. S'ils avaient des appointements de troisième ténor, ils lèveraient les mains aux cieux ; ils menaceraient les tyrans, dont tous nos opéras abondent ; ils prendraient la peine de frémir de terreur et d'effroi ; ils demanderaient : *Quel est ce mystère ?* avec des mines soucieuses, mais l'exiguïté des honoraires ne leur permet pas de s'échauffer comme un ténor de cinquante mille francs.

Les chœurs sont beaucoup moins payés que chez nous, en Allemagne, mais l'amour de l'art l'emporte chez eux sur la considération de l'appointement ; il faut les voir s'agiter comme un seul homme et une seule femme, et dans la juste mesure de leur emploi subalterne, car, si leur zèle les emportait trop loin, ils seraient ridicules. Ils ont même résolu un problème, car ils brisent l'alignement symétrique et chantent très-juste, sans avoir besoin de sentir le coude à gauche ; la *mêlée* ne produit jamais un désaccord. Aussi l'effet produit est immense, on applaudit le chœur avec enthousiasme comme un premier sujet.

Je voulus savoir ce que gagnait le premier ténor, qui a une fort belle voix et chante fort bien ; j'appris qu'on lui donnait *quatre mille florins* par an, à peu près huit mille francs. Je témoignai ma profonde surprise, comme membre du public français. « Chez nous, dis-je, ce ténor gagnerait six fois davantage. — Oui, me dit mon interlocuteur, les ténors chantent huit ans au plus, et ravagés par

(1) Voir, à la table des vingt premières années, les études sur le Rhin de MM. Victor Hugo, t. XII, p. 218, et Francis Wey, t. XIII, p. 183 ; t. XIV, p. 65, 170.

le *si-bémol*, l'*ut-dièze*, l'*ut de poitrine* et autres tigres des amphithéâtres lyriques, ils se retirent à Asnières et vivent de leurs rentes gagnées, au péril de leurs jours, dans l'apoplexie de *Dieu secourable* des *Huguenots*, et autres exercices de clown lyrique et de crieur public. Chez nous comme chez vous, grâce au progrès de la musique, le tapage nocturne n'étant plus défendu par la loi, nos ténors sont exposés aux mêmes monstres de la gamme ; depuis le Colisée de Titus, il faut toujours qu'il y ait des chrétiens livrés aux bêtes pour amuser la galerie. Mais, chez nous, le ténor qui gagne huit mille francs les gagnera toute sa vie, vécût-il un siècle. S'il est foudroyé aphoniquement par le *Dièu secourable*, il quitte le théâtre et va pêcher des truites aux bords enchantés du Neckar, avec ses éternels huit mille francs de rente, lesquels représentent vingt mille francs de Paris.

Nous causions ainsi pendant les entr'actes de *Guillaume d'Orange*, car, à ce théâtre lyrique de Stuttgart, le public ne parle pas lorsque les artistes chantent. L'opéra de M. Eckert a obtenu un grand succès. Le jeune compositeur est un musicien de la meilleure école, il sait admirablement écrire pour les voix, et il connaît en vieux maître allemand tous les secrets de l'orchestration.

En sortant du théâtre, nous avions déjà beaucoup de vieux amis à Stuttgart, et, entre autres, les frères Halberg, qui sont à la tête du mouvement littéraire et artistique de ce beau royaume de Wurtemberg. Nous devons de bien douces heures de promenade et de causerie à ces charmants et spirituels confrères d'outre-Rhin.

Stuttgart a pris en Allemagne une importance énorme sous le règne du roi Guillaume, le monarque régnant. Elle est admirablement située sur le Neckar, fleuve charmant qui coule vers Heidelberg, et va réjouir ses ruines merveilleuses. De belles montagnes, couvertes de vignobles et de sapins, couronnent étroitement cette miniature de capitale, et semblent la protéger comme des remparts naturels. Il y a de très-beaux édifices anciens et modernes, parmi lesquels il faut citer la *Stiftskirche*, curieuse église gothique qui date de 1436 ; l'ancien château ducal, flanqué de grosses tours, et dont la cour intérieure est très-remarquable par son architecture fantastique ; le château neuf, achevé en 1806, bel édifice qui se déploie devant la grande place et communique par une aile au théâtre, et par sa façade orientale au parc royal, une des plus charmantes promenades de l'Europe, et toute décorée de statues de marbre. Les allées conduisent à la ville de Cannstadt, localité thermale où les étrangers viennent prendre les eaux. Cannstadt est comme le faubourg de Stuttgart.

C'est là que nous avons assisté à une fête annuelle, nommée sur les affiches *la fête du roi et du peuple ;* on pourrait ajouter *la fête de l'agriculture.* On avait arrondi un cirque pouvant contenir trois cent mille spectateurs ; un arc de triomphe, artistement construit avec des fruits et des fleurs naturels, sert de porte d'entrée ; un élégant pavillon est réservé au roi, à la cour et aux grands fonctionnaires. Le roi Guillaume, très-vert encore, malgré ses quatre-vingt-deux ans, est arrivé à cheval, et trois cent mille voix l'ont salué avec enthousiasme. La musique, qui ne se tait jamais en Allemagne, et qui est sa voix naturelle, exécutait ses fanfares et les mêlait aux acclamations du peuple. Un temps magnifique favorisait cette solennité. Le roi a distribué les prix aux vainqueurs des concours agricoles et aux éleveurs ; chaque nom, prononcé du haut d'une tribune, était suivi d'une fanfare, et faisait battre le cœur des familles de villageois accourus pour assister à leurs triomphes ou aux triomphes de leurs parents et de leurs amis ; rien de plus touchant que cette fête de septembre, encadrée par des paysages toujours si bien dessinés par la nature allemande. On voyait, dans le voisinage le champ de foire de Cannstadt, une large et interminable rue de baraques, où deux cent mille curieux se pressent en bon ordre ; où plusieurs centaines de cabarets improvisés ne suffisent pas à la multitude des consommateurs de bière ; où les aboyeurs des spectacles forains, perchés sur des tréteaux, annoncent tous les phénomènes de l'univers : les géants, les nains, les veaux à deux têtes, les sirènes, les évêques de mer, les magiciens, les avaleurs de sabres, les dompteurs de lions, les Hercules du Nord, les sauvages de Paris, les danseurs de corde, les chiens savants, les musées de cire, enfin toutes les merveilles que les industriels de la Bohême inventent pour avoir un prétexte de prendre dix centimes à un passant trop curieux dans sa crédulité. Notre foire des Loges à Saint-Germain n'est qu'un désert silencieux auprès de cette fête populaire de Cannstadt et de Stuttgart. Nous avons aperçu, parmi la foule, M. Danrémont, notre ministre à la cour de Wurtemberg, il paraissait prendre un vif plaisir à la fête du peuple et du roi.

J'aime à me promener à l'aventure dans les villes que je visite pour la première fois, et tout m'intéresse, au milieu de ce monde que je traverse, et que je ne reverrai plus. Au moindre caprice, j'entre dans une boutique, non pas pour acheter une chose inutile, car en voyage tout est un embarras pour moi, Bias est mon patron, mais pour examiner un intérieur tout à fait inconnu, et causer un instant avec des étrangers, à propos d'un objet de vente dont je n'ai pas besoin. Cette manie de voyageur curieux m'a donné d'étranges soucis à Stuttgart. On aurait dit que tous les marchands s'étaient donné le mot pour me dire la même chose. C'était irritant.

Reconnu comme Français, j'étais toujours obligé de répondre à cette interrogation : — Comment trouvez-vous Stuttgart ? — Une ville ravissante. Et je parlais sans flatterie ; et un instant après le marchand m'adressait cette demande : — *Avez-vous vu la Wilhelma ?* Je répondais : Non, et il ajoutait : — Ah ! monsieur, vous n'avez rien à Paris d'aussi beau, votre empereur l'a dit. Alors j'ajoutai, moi : — Et peut-on voir la Wilhelma ? — Oh ! non, monsieur, c'est impossible ; le roi ne l'a montrée qu'à l'Empereur.

Dans une autre boutique, je subissais les mêmes questions, et je donnais les mêmes réponses, à quelques variantes près.

Déjà j'avais acheté six inutilités, causé avec six marchands, et engagé six dialogues de ce genre, lorsque j'entrai dans une septième boutique, à Konigsstrasse, une très-belle rue, pour acheter des cigares utiles. Le marchand était au milieu de sa famille, et pendant que je faisais mon choix, il entonna le refrain de ses confrères, et termina par l'inévitable : — Avez-vous vu la Wilhelma ? Sur ma réponse négative, il me dit tristement : — Et môi aussi, monsieur, je ne l'ai pas vue, cette merveille du monde ; et ma femme et mes enfants ne la verront peut-être jamais.

Toute la famille secoua la tête et prit une pose mélancolique. Ce tableau d'intérieur m'attendrit.

— Il est donc vraiment impossible de voir cette merveilleuse Wilhelma ? demandai-je au marchand.

— Ah ! monsieur, tout ce qu'il y a de plus impossible.

— Alors, pourquoi me demandez-vous si je l'ai vue?

— Pour en parler, monsieur; cela console; lorsque nous en parlons beaucoup avec ma femme, il me semble que nous la voyons un peu. Votre empereur a été plus heureux; il a dit que...

— Oui, interrompis-je, voilà dix fois que j'entends répéter la même chose sur la Wilhelma.

— Tenez, monsieur, me dit le marchand, lisez ce que dit le Guide allemand de Baedeker sur *la Wilhelma*, page 294.

Je pris le guide et je lus, à la ligne 6 de cette page : *Ce palais, connu sous le nom de Wilhelma*, EST *inaccessible au public.*

Je me souvins alors d'un trait d'audace qui m'avait réussi devant un gardien. On restaurait la Sainte-Chapelle, et le chantier était défendu par une palissade de bois, sur laquelle on lisait : *Le public n'entre pas ici.*



Vue à vol d'oiseau de la ville de Stuttgard. Dessin de Lallemand.

J'entrai hardiment de l'air d'un homme qui est dans son droit de visiteur, et le gardien m'arrêta au passage en me montrant l'écriteau prohibitif. — Eh bien! lui dis-je, je ne suis pas le public, moi! et j'entrai. Le gardien s'inclina, et je visitai l'auguste monument de saint Louis.

Je résolus donc d'employer le même procédé pour voir cette invisible Wilhelma, mais je compris ensuite qu'une chose permise à Paris est défendue en terre étrangère au Français, et je me décidai pour un autre moyen.

J'écrivis à S. M. le roi Guillaume une humble supplique, demandant l'insigne faveur de voir la Wilhelma, cette merveille de Stuttgart.

II. Entrée dans un château inaccessible. — L'Alhambra du Nord. — Le paradis dans une serre. — Banquets non politiques. — La musique et les heures — Études étymologiques. — Invasion de musiciens à main armée. — Gastronomie et dilettantisme. — Discussions sur *Tannhauser*, et, naturellement, sur M. Wagner. — L'opéra des étrangers. — Le monument de Schiller. — Visite au musée de Stuttgart. — Réflexions finales.

Après une heure d'attente, je reçus la réponse et l'autorisation, sur une carte dont voici le modèle.

EINTRITTS-KARTE

IN DIE

Königliche Wilhelma

für

M. Méry et ses Compagnons de Voyage

Stuttgart, 30 september. K. Oberst Hofmeister Amt.

J'avais le choix de mes compagnons de visite; mais les convenances me disaient qu'ils ne devaient pas être nombreux. Je m'adjoignis donc deux bons amis, Charles Lallemand, qui sait si bien dessiner au vol un paysage et un monument, et Ernest Reyer, le jeune et déjà célèbre auteur de *la Statue* et d'*Erostrate*. Nous partîmes le cœur plein de joie et par un temps magnifique; Stuttgart se montrait hospitalière pour nous même dans son ciel.

L'invisible merveille est située au bout du parc royal; c'est une promenade.

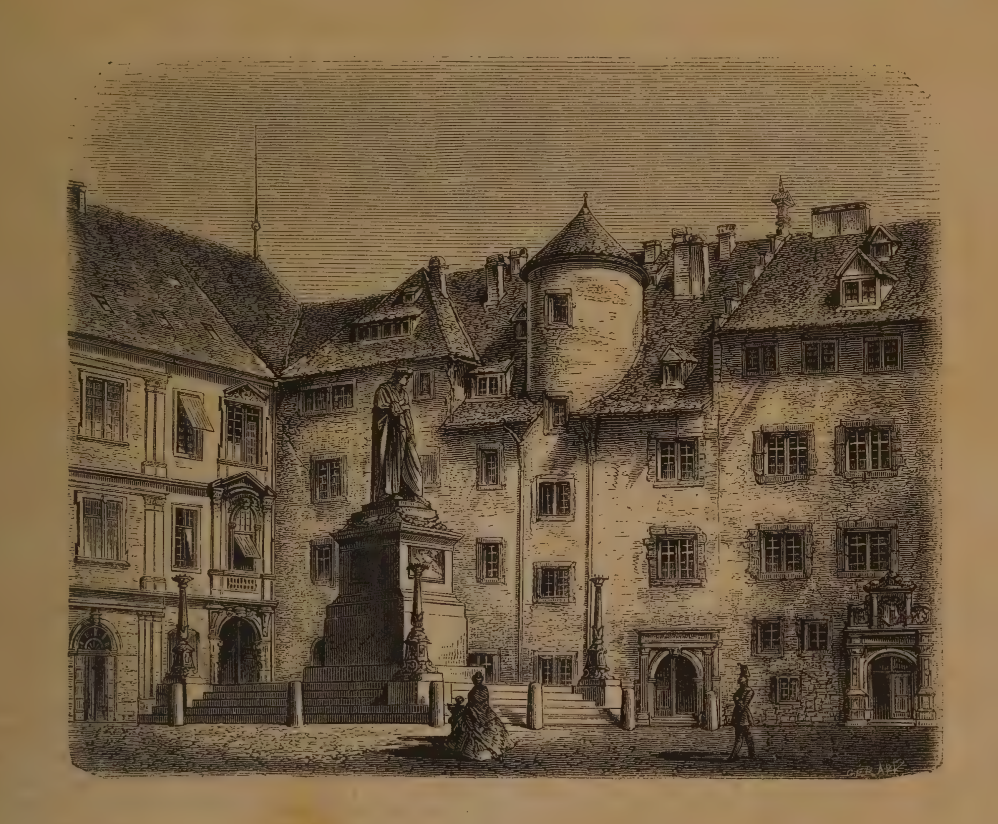
Le concierge parut d'abord étonné en nous voyant franchir le seuil de la première enceinte; je lui montrai ma carte; il s'inclina, nous prenant pour de hauts personnages voyageant incognito pour éviter les acclamations.

J'ai vu de bien belles choses dans ma vie de voyages, mais je n'ai rien vu de plus charmant, de plus gracieux, de plus poétique, de plus habitable que la Wilhelma. Les jardins n'ont rien de pompeux, mais ils sont dessinés avec un goût exquis, et sans affecter la moindre prétention aristocratique. Les statues et les arbres séculaires n'y jouent aucun rôle orgueilleux; c'est un *buen retiro* de reine orientale qui aime une simplicité de bon goût dans la distribution des treilles, des quinconces, des parterres, des fontaines, des bassins. On est mieux qu'étonné, on est charmé; c'est la grâce appliquée à l'art des jardins. Nous parlerons des serres plus bas.

Nous entrons dans l'enceinte de la Wilhelma; le gardien ouvre la porte de la grande salle, et nous regarde pour juger de l'effet produit. Nous la saluons par un cri d'admiration, en trio. C'est la plus émouvante curiosité de cette villa mauresque, de cet Alhambra rebâti par un roi poëte, le roi régnant. Nous craignons d'avancer, avec nos costumes absurdes, dans cette salle faite pour des califes, et ornée par les génies des *Mille et une Nuits.* Toute la poésie des artistes de Grenade éclate sous ces lambris et sur ces murs; toutes les adorables fantaisies des rêves d'Orient y sont matérialisées avec une perfection de détails inouïe. Cet harmonieux ensemble ne semble pas être sorti, l'autre jour, d'un chantier d'artiste contemporain; on croirait volontiers que les architectes de l'Alhambra, visitant l'Allemagne, ont voulu laisser à Stuttgart un spécimen des merveilles de Grenade, et que de siècle en siècle on a donné tant de soins

de conservation au mauresque édifice, qu'il est encore aujourd'hui dans toute sa fraîcheur des premiers jours. L'imitation la mieux rendue se trahit souvent par de certaines défaillances de goût et de style; ici, nulle trace de copie et de tâtonnement; tout revêt l'empreinte saisissante de l'originalité; ces vitraux peints, ces ogives à trèfles, ces colonnettes gracieuses, ces voussures byzantines, ces murs enluminés, ces éclaircies lumineuses, ces réduits crépusculaires, semblent avoir été créés sur les bords du Neckar, par un génie novateur, qui s'insurgeait contre l'autorité de Vitruve, et apportait de l'Orient la poétique architecture des célestes visions.

La fantaisie moresque continue son œuvre dans toutes les autres parties du palais; il y a de charmants réduits qu'on n'ose appeler salons ou appartements, car les dénominations bourgeoises ne peuvent leur convenir; il y en a qui sont éclairés mystérieusement par le haut, et laissant leurs angles dans une ombre douce; il y a des galeries basses, qui ressemblent à des promenoirs de harem; des salles de bains à l'orientale, des rotondes à coupoles, avec des gerbes d'eau tombant sur des vasques de marbre vert. C'est une succession continuelle d'enchantements pour le regard, la pensée, la rêverie; c'est un monde nouveau, plein de sourires ou de gravité, un monde qui se révèle au visiteur avec une grâce exquise, et n'a pas l'air de connaître ces pompeux ennuis de ces Olympes d'or et de marbre, classiquement bâtis pour les rois. Une ceinture de fleurs entoure la merveille moresque, et lui envoie les parfums de toutes les flores de l'univers. Les serres de la Wilhelma n'ont pas d'égales



Place Schiller, à Stuttgard. Dessin de Lallemand.

au monde : toutes les zones y ont apporté leur contingent embaumé; c'est la plus complète collection de toutes les richesses végétales des tropiques, de tous les odorants caprices de la nature et du soleil. La vie de ces fleurs anime ces jardins silencieux, et leur donne un peuple charmant; on se promène avec délices sous ces longues voûtes de verdure, où se croisent les larges feuilles des lataniers avec les éventails de verdure qui flottent sur les magnolias. Par intervalles, une surprise vous arrête au milieu de la double haie des fleurs et des arbustes, qui sont les tapisseries de ces corridors embaumés; c'est une fontaine qui réjouit de son murmure la solitude; c'est une gerbe d'eau vive qui s'épanche en rosée sur les fleurs; c'est une volière où chantent tous les oiseaux mélodieux; c'est un bassin où nagent des poissons et des oiseaux aquatiques; c'est une rocaille mousseuse qui fait penser aux forêts virginales et aux zones splendides où naquirent ces arbres et ces fleurs, où chantent ces oiseaux d'émeraudes, de rubis, d'écarlate et d'or; où s'amoncellent dans une insouciance adorable tant de richesses végétales dont les secrets sont encore inconnus, et qui seront peut-être un jour des trésors de guérison pour les maux de l'humanité.

En sortant des serres, on monte au belvédère de la Wilhelma par une pente douce bordée de fontaines et de fleurs. Au sommet, on découvre un horizon immense, un admirable paysage; à droite, Stuttgart dans sa bordure de montagnes; le parc immense, qui, à cette distance, ressemble à une forêt vierge; en face, la jolie ville de Cannstadt, assise sur les berges et les prai-

ries du Neckar; plus loin, une série de collines vertes aux molles inflexions; et aux limites du tableaux, les cimes vaporeuses de l'alpe souabe. On a passé cinq heures dans ce merveilleux domaine, et on le quitte avec regret, comme si on ne l'avait qu'entrevu; c'est alors qu'il est facile de comprendre le motif de la défense et de l'interdiction qui élève une barrière autour de la Wilhelma. Sil était permis à tout le monde de mettre les mains et les pieds sur ce bijou sans prix, on autoriserait sa dévastation insensible et trop progressive; il faudrait pouvoir le mettre sous cloche, comme on l'a fait du Campanile de Giotto, ce bijou florentin. Quant à nous j'ose l'affirmer, nous avons marché avec un religieux respect dans ces salles, ces jardins, ces serres, en retenant nos mains toujours tentées de toucher tant de choses féeriques pour nous assurer de leur réalité humaine, toujours tendues, par faiblesse de botaniste, vers ces fleurs attrayantes, qu'il serait si doux de cueillir; j'ai même résisté au bonheur de toucher un *stanhopea tigrata*, que je connaissais de réputation par les gravures de la flore indienne, et qui me paraissait une fleur inventée par les botanistes anglais. La seule chose qu'il m'a été permis d'emporter de la Wilhelma, mais avec autorisation du gardien, c'est une crête de *gynorium argenteum*, cueillie bien loin des serres, et en pleine campagne, dans le verger. Cette relique végétale est aujourd'hui aussi fraîche qu'elle l'était en septembre dernier; elle ressemble à une plume d'argent tombée du turban d'un émir.

Le soir de ce jour, nous étions invités, comme visiteurs privilégiés de la Wilhelma invisible, à un festin anniversaire de mille couverts, qui se donnait en l'honneur de la fête du peuple et du roi. Il faut dire que cette fête dure huit jours. Toutes les classes de la société sont admises à ce festin; chacun a le droit de souscrire, et il en résulte une fraternelle et cordiale agrégation de convives de tout rang. La noblesse y coudoie la roture; les excellents vins de Stuttgart y coulent pour tout le monde; le soleil qui les colora n'a point fait de distinction, et chacun se conforme à l'opinion du soleil.

La table est dressée dans une immense salle, au premier étage de l'immense édifice à colonnades qui s'étend sur toute la longueur de la place du château royal. Nous étions trois Français, perdus au milieu de la foule, et certes nous n'avons eu qu'à nous louer de l'hospitalité reçue; les meilleures places ont été pour nous, et nous avons pu jouir tout à notre aise d'un spectacle si curieux et si nouveau pour des étrangers. Elle remonte bien haut l'origine de ces agapes de l'égalité chrétienne, de ces banquets libres où les rangs se confondent. Ces coutumes de la vieille Germanie, héritière de Rome, ont corrigé ce qu'avaient d'excessif et de païen les fêtes de Saturne; il y avait encore pendant ces ides où l'on vous invitait à profiter de la liberté de décembre, *utere libertate decembri*, il y avait encore servitude du côté des maîtres, puisqu'ils obéissaient à leurs domestiques. Le sentiment chrétien fut bien plus humain dans les agapes des premiers temps évangéliques, et il fit renaître les mœurs du véritable âge d'or, qui s'étaient corrompues depuis le règne de Saturne et de Rhée. Il existe donc en Allemagne plusieurs usages et coutumes qui sont des traditions romaines modifiées par le christianisme; ainsi, en profitant de la liberté des parenthèses, liberté du voyageur vagabond qui écrit comme il voyage, j'ai remarqué à Stuttgart un usage légué par Germanicus, et je soumets ma découverte aux savants du pays, bien plus instruits que moi en pareille matière. Je sortais de l'hôtel Marquart, au lever du soleil, pour visiter la ville; l'heure sonna au vieux clocher gothique qui domine la place du vieux château, et au même instant une fanfare d'instruments de cuivre accompagna la sonnerie avec un charme de mélodie inexprimable. Dans les premiers temps, cette fanfare ne devait retentir, je crois, qu'au lever du soleil, mais la chose ayant été trouvée charmante dans une ville peuplée de musiciens, on a confié à des virtuoses aériens le soin d'exécuter leur fanfare à toutes les heures du jour: *Duodecim repetita placent*. On sait qu'à la première heure les clairons des Romains sonnaient l'hymne de Diane, usage qui a donné le nom de *la Diane* à la batterie matinale de nos tambours. Il n'y a pas d'étymologie plus claire, je crois. Or, les Allemands, qui ont perfectionné les clairons de Germanicus, ont conservé ce mélodieux adieu à l'astre des nuits; et le christianisme arrivant, la fanfare religieuse du point du jour retentit aux cimes des clochers, non plus en l'honneur de Diane, mais à la gloire de Dieu. Si je me trompe, mon erreur ne fera de mal à personne; on ne peut en dire autant de toutes les erreurs.

En Allemagne, dit-on, la musique est dans l'air. A Stuttgart, on a trouvé le moyen de lui faire sonner l'heure en l'élevant à trois cents pieds au-dessus du niveau des trottoirs. Elle habite beaucoup la terre aussi, et ce n'est pas moi qui m'en plaindrai. Quand la musique sera la passion de l'univers, les canons se tairont, car ils chantent faux et ne sont que l'intolérable orchestre d'un charivari homicide. En entrant dans la salle du festin de mille couverts, un de mes nouveaux amis me fit cette question:

— Avez-vous entendu la musique du régiment de Benedeck?

— Oui, lui dis-je; ce beau régiment a tenu garnison à Radstatt, et son orchestre militaire faisait la joie de la contrée badoise. Je n'ai jamais rien entendu de plus émouvant que cette musique exécutant le finale de *Lucie*. C'était la perfection.

— Eh bien! me dit-il, vous allez entendre la musique du régiment du baron Vernhart, dont le maître de chapelle est M. Jeschko, un compositeur des plus distingués. Nous avons fait venir cette musique de Mayence pour notre fête de huit jours, et nous payons son voyage cinq mille florins, environ dix mille francs. Vous entendrez chanter une digne sœur de Benedeck.

Ainsi, voilà une petite ville de soixante mille âmes qui se donne le plaisir de payer dix mille francs un orchestre qu'elle fait venir de Mayence par le chemin de fer; cent musiciens! Tout un convoi d'exécutants!

Il y avait mille convives à ce festin babylonien, et deux mille spectateurs, qui ne dînaient pas. Le service était fait avec un ordre admirable par le restaurant de la Colonnade. On parlait peu; on buvait beaucoup; mais le meilleur plat était la musique du régiment de Mayence, qui, du potage au café, a épuisé tous les répertoires connus et inconnus, au milieu d'applaudissements frénétiques. Le succès de ce maître de chapelle Jeschko a été immense. Il conduit son armée de musiciens sans pupitre, sans partition, et avec une énergie calme qui en impose. On pense bien que Wagner n'a pas été oublié dans cette exhibition de toutes les musiques et de tous les musiciens. Après la marche du *Tannhauser*, très-bien exécutée et couverte de bravos enthousiastes, il s'est fait un silence assez long, et mon voisin de table en a profité pour me dire d'un ton lamentable:

— Ah! monsieur, quelle faute votre intelligent Paris a commise le jour où il a sifflé ce chef-d'œuvre de Wagner!

Mon devoir était de défendre Paris sur la terre étrangère, et ma tâche était facile.

— Monsieur, ai-je répondu, Paris n'a pas sifflé le *Tannhauser;* c'est une erreur trop répandue en Allemagne, et voilà dix fois au moins que je me vois forcé de disculper Paris.

— Comment! dit mon voisin stupéfait, le *Tannhauser* n'a pas été sifflé sur votre théâtre de l'Opéra?

— Encore une fois non, repris-je; écoutez.

On fit cercle autour de nous. Les spectateurs descendaient des estrades voisines; ils avaient entendu prononcer le nom du grand Wagner.

— M. Wagner, repris-je, a commis une grande faute en arrivant à Paris. Il a publié un livre dans lequel il a insinué trop clairement que la musique était toute dans l'avenir, et assez peu dans le passé; que certains maîtres, entourés de l'estime universelle, ne méritaient guère cette faveur; que l'orchestre des maîtres italiens n'était qu'une immense guitare d'accompagnement, et qu'enfin il était temps de voir éclore au soleil du lustre la véritable musique, la musique de l'avenir. Cette théorie iconoclaste a fait grand bruit; les commentateurs en ont même exagéré l'idée paradoxale en la racontant à ceux qui n'avaient pas lu le livre, et, l'irritation étant au comble, on a sifflé à l'Opéra la théorie de M. Wagner, mais non pas le *Tannhauser*, qui n'a pas été entendu. Si M. Wagner, compositeur d'un talent hors ligne, n'avait pas publié de livre avant de donner son œuvre, on aurait écouté le *Tannhauser;* on aurait rendu justice aux grandes beautés qu'il renferme, et il serait au répertoire aujourd'hui. Paris est le meilleur enfant du monde; il ne connaît ni l'envie, ni la jalousie, ni l'exclusion. Jamais il ne demande à un musicien: D'où venez-vous? est-ce du Rhin ou des Alpes? Cela lui est bien égal. Si l'étranger a du talent, Paris l'applaudit et l'adopte, et souvent même au préjudice de ses enfants. Quatre étrangers occupent seuls aujourd'hui, par monopole, la scène de l'Opéra: Rossini, Meyerbeer, Donizetti et Verdi. Auber, le Parisien, a vu tomber dans l'oubli son *Enfant prodigue* et son *Gustave III*, et il a négocié vingt ans pour faire reprendre sa *Muette de Portici*. Si Auber était Allemand ou Italien, on le jouerait encore une fois par semaine au moins; il n'y a rien à répondre à cela; les faits et les affiches parlent haut. Notre Opéra est le théâtre des étrangers.

M. Jeschko s'avança sur l'estrade, son petit bâton de maître à la main, et l'orchestre attaqua le sublime sextuor final du *Freyschutz*. Mon voisin me fit un signe d'approbation et blâma la publication du livre de Wagner.

Ce soir-là, Stuttgart oublia de souper; ceux qui n'avaient pu trouver place dans la salle, et ils étaient fort nombreux, stationnaient sous la longue colonnade et sur la place, pour entendre la musique du régiment de Mayence, et si les exécutants n'eussent pas été accablés de lassitude, le concert se serait prolongé jusqu'au jour, et Stuttgart oubliait de s'endormir. La nuit était tiède, comme au solstice de juin; la fraîcheur des fontaines et des arbres voisins avait même un charme qu'on recherche rarement en automne, à minuit.

Les fêtes et ces concerts perpétuels nous avaient fait négliger les établissements publics, les musées, les résidences royales et autres choses curieuses que possède Stuttgart. Dès que le calme fut rétabli, nous n'avons pas voulu nous contenter de nos émotions de la Wilhelma, et nous avons voulu tout voir.

Nous avons fait nos dévotions au monument de Schiller, élevé sur une place, devant une vieille église gothique. Ce grand poëte, né à Marbach, dans le voisinage de Stuttgart, a fait ses études dans cette ville, dont il est pour ainsi dire l'enfant bien-aimé. Sa statue, qui est l'œuvre de Thorwaldsen, est fort belle; elle pense et fait penser, comme le *Guerrier* de Michel-Ange à la chapelle funèbre des Médicis.

Le musée des beaux-arts mérite d'être visité, car il abonde en belles œuvres, entre autres celles de Thorwaldsen et de Dannecker; une Nymphe de Schwanthaler, les Grâces de Canova, les Victoires de Rauck, des tableaux de Giovani Bellini, de Titien, du Tintoretto, de Jules Romain, de Paul Véronèse, du Caravage, de Carlo Dolce, de Rembrandt, d'André del Sarto, de Léonard de Vinci, de Van Dick, de Zurbaran, de Murillo, de Vélasquez, d'Holbein, de Rubens, de Guido Reni, de fra Bartolomeo et autres maîtres de toutes les écoles et de tous les pays. C'est un riche musée, comme on voit, et qui révèle le goût éclairé du roi et sa haute protection aux arts. La bibliothèque publique contient trois cent mille volumes et huit mille cinq cent quarante-quatre Bibles en toutes les langues, collection sans égale au monde. Dans le cabinet des médailles, on voit de précieux débris antiques, d'origine romaine, trouvés dans des fouilles aux environs de Stuttgart. Le cabinet d'histoire possède un trésor fossile des plus curieux: c'est une mâchoire de mammouth, trouvée près de Cannstadt, et mieux conservée que la mâchoire du même monstre antédiluvien, trouvée dans les carrières de Maestricht. Le musée zoologique nous montre une collection de plus de mille animaux empaillés et groupés avec un art qui est un prodige d'exécution. Jamais le procédé taxidermique n'a reproduit le mouvement et la vie avec une plus merveilleuse fidélité. Au sommet de la montagne qui domine le Neckar, on peut visiter une villa royale bâtie par Leins, et qui mérite bien d'être vue et admirée, même après la Vilhelma. Les amateurs de l'art hippique ne manquent jamais de visiter les écuries royales, dont la réputation est européenne; elles sont contiguës au château royal.

Le roi régnant est adoré de son peuple, et il mérite cette affection, car il a consacré sa longue vie au bonheur de son beau royaume; il vit au milieu de ses sujets comme un père au milieu de sa famille; ses ministres, choisis dans les classes inférieures de la société, en connaissent les besoins et peuvent en parler en connaissance de cause; sa bonté naturelle le dirige toujours vers le bien; c'est son meilleur conseiller. Sous son règne, les arts fleurissent, le commerce s'agrandit, l'industrie prend un essor immense, le bien-être s'étend partout. Rien n'annonce la misère à Stuttgart; tout y respire l'aisance. En d'autres pays d'Allemagne, j'ai vu des villages d'un aspect sordide, avec des masures lézardées et un peuple d'enfants en guenilles. Autour de Stuttgart, je n'ai traversé, dans mes promenades, que des villages bien bâtis et animés par de joyeuses figures d'enfants, avec le teint de la santé. Il faut dire aussi que la campagne est magnifique dans sa pompe nourricière. Le vin le plus généreux coule à flots sur les montagnes, les prairies sont de gras pâturages, les plaines sont des jardins et des vergers qui donnent tout aux agriculteurs. L'impulsion donnée à la charrue par la main du roi, il y a un demi-siècle, a porté ses fruits. Chaque pouce de terre a reçu un germe fécond, et rien n'a été perdu de tout ce que Dieu a donné à l'homme pour le nourrir. Une charrue nouvelle, la charrue de la civilisation, la locomotive, est venue ensuite sillonner ces belles campagnes

et mêler sa fumée à la fumée des chaumières. Le rail des chemins de fer fait rayonner ses lignes sur les prairies et favorise un rapide échange de produits entre les Etats voisins comme avec les pays les plus éloignés; c'est le sillon du commerce dans le sillon des épis. Aussi Stuttgart est sorti de sa vieille léthargie ducale; ce n'est plus la cité somnolente de Frédéric et d'Alexandre, la ville qui se laissait déshériter par sa voisine Louisbourg; c'est la ville du siècle du progrès et de l'avenir; elle se met au niveau des grandes capitales par la beauté de ses monuments, le luxe de ses bazars, la splendeur de son théâtre lyrique, l'assainissement de ses rues, la majesté de ses promenades, le confort de ses hôtelleries; elle suit avec intelligence ce mouvement nouveau qui emporte les villes d'Europe vers de meilleures destinées, et comme elle n'a point de rivaux jaloux, de conquêtes à garder ou de conquêtes à faire, elle jouit de la douce quiétude du présent et ne conçoit aucune crainte pour son brillant avenir.

MÉRY.

VARIÉTÉS.

LA SECONDE VIE. — RÊVES ET RÊVERIES.

LA COUPE DES LARMES.

J'étais mort... peut-être un peu tard, il est vrai.

Quand je me présentai devant le souverain juge, il tenait à la main une coupe d'un métal brillant, dont il semblait interroger le contenu.

Quoiqu'on m'eût nommé à lui, à peine s'il avait tourné la tête de mon côté, et seulement pour me faire signe de m'asseoir et d'attendre.

Préoccupé seulement de sa coupe, il paraissait oublier que j'étais là, palpitant, plein d'angoisses. L'accueil que je recevais était froid et peu rassurant, on le comprendra.

D'après mes idées préconçues, une fois devant l'arbitre suprême, une sorte de débat judiciaire, tendant à faire ressortir le mérite ou l'indignité des actes de ma vie terrestre, devait s'engager entre mon bon et mon mauvais ange, et ma conscience interrogée me disait que mon bon ange aurait eu d'excellentes choses à dire en ma faveur.

Mais rien... rien ! Le temps s'écoulait lourdement en m'écrasant de son poids ; le silence qui se faisait autour de moi ressemblait à une menace ; la préoccupation du juge, toujours fixée vers le même objet, rendait mes pensées douloureuses à ce point que, n'y pouvant plus tenir, je me levai, et dût l'arrêt se ressentir de mon audace en la châtiant et me foudroyer du coup, j'osai le provoquer.

— Tu penses que je t'oublie, et c'est de toi, de toi seul que je m'occupe, me dit mon juge, d'une voix si douce et si paterne, que toutes mes irritations se fondirent tout à coup en attendrissement; tu te plains de quelques moments d'attente, cette attente, je la jugeais devoir t'être favorable.

Il plongea de nouveau son regard au fond de la coupe, et je le vis hocher la tête d'un air peu satisfait.

— Je comprends votre longanimité, Seigneur, m'écriai-je ; vous voulez que les prières dites pour le salut de mon âme aient eu le temps de monter de la terre au ciel ; elles seront ferventes, je l'espère ; nombreuses, j'en suis certain. J'ai pris mes précautions à cet égard.

— Moyen souvent impuissant, et qui ne peut suffire seul à désarmer ma justice, murmura-t-il.

Je m'enhardis alors à énumérer quelques actions méritoires, capables, j'en jugeais ainsi, de faire pencher la balance du bon côté.

— Témoignages équivoques ! répondit le juge, sans me laisser aller jusqu'au bout de ma kyrielle ; la vanité, la honte de soi-même, l'opinion du monde, poussent par fois au bien jusqu'aux plus vicieux ; mais cette coupe que voici m'en dira plus sur ton compte que tu ne pourrais m'en dire toi-même. Elle contient les larmes versées sur toi depuis ta sortie du monde, non les larmes officielles, ostensibles, répandues à grand renfort de cris pour désarmer la malveillance, mais les véritables larmes de regret tombées à ton souvenir dans le recueillement de la solitude.... Jusqu'à présent elles sont rares, ajouta-t-il ; à peine quelques larmes d'enfants... Mais il y en a de tardives, et nous serons patient, comme toujours. Si d'ici à un an ce vase se remplit... alors...

Je regardai la coupe. Elle était de petite dimension, oui, de dimension très-petite ; j'avais laissé derrière moi une famille nombreuse, des amis, des serviteurs, des obligés... et cependant je tressaillis !

— O ma mère, m'écriai-je, si tu habitais encore le monde des vivants, la coupe déborderait déjà !

X.-B. SAINTINE.

PHOTOGRAPHES ET PHOTOGRAPHIE.

C'est une curieuse histoire que celle de la photographie, une industrie qui est en train de devenir un art. Voici que l'un des ancêtres de la photographie, M. Thierry, qui, en 1841, en dit le premier mot, est, en 1862, en ce moment-ci, en train d'en chercher le dernier. Au temps où le procédé de Niepce et de Daguerre était encore dans l'enfance, il fixa sur une plaque une image de Rachel restée célèbre dans les fastes du dessin en collaboration avec le soleil. En 1847, la Société d'encouragement lui décerna une médaille. En 1851, il en remporta une à ce grand concours de l'Exposition universelle à Londres. En 1853, il reçut de l'Empereur une médaille accompagnée d'une lettre pour son cadre des vues et monuments de Lyon. Aujourd'hui le fondateur est le perfectionneur. Il a porté, entre autres choses, le stéréoscope à un degré d'illusion à peine croyable. Ses portraits, vus à travers l'instrument, ont une saillie, un relief, qui les rend vivants, d'autant plus vivants qu'ils sont coloriés avec un soin artistique trop souvent négligé dans d'autres ateliers. Ils sont si vrais, qu'ils en feraient peur, s'ils n'étaient aussi charmants; ils ont toutes les apparences de la vie, et la vie leur manque, de sorte qu'on les prendrait volontiers pour les figures du fameux musée Curtius, ou pour celles du cabinet de Mme Tussand. M. Thierry réussit les portraits de femmes, que manquent tant d'autres photographes. Voyez plutôt le portrait de Mlle Louise Abingdon, des Variétés, et celui de Mlle Céline Montaland, du Gymnase, voilée d'un léger tissu qui ressemble plutôt à une vapeur. Tout y est, la dentelle, les diamants et surtout la beauté. PITRE CHEVALIER.

LES PLAISIRS DES JARDINS A LA VILLE ET A LA CAMPAGNE.



Vue d'un grand jardin de fantaisie. Composition de Stock.

I

Les jardins publics. — Les labyrinthes. — Les parcs paysagers. — Le Jardin des Plantes. — Le bois de Boulogne. — Le Jardin d'acclimatation. — Visite d'un Indien exilé au Jardin des Plantes. — Les jardins privés. — Comment on doit aimer les jardins. — Anecdote.

Jadis, nos aïeux étaient sauvages et quelque peu orang-outangs. L'un gîtait dans l'abîme, l'autre nichait dans

les branchages, l'autre perchait au haut d'un pic. Si l'on se rencontrait, chacun fuyait de son côté. Aux heures de famine, l'un courait sus à l'autre. Il y avait bataille, et le vaincu, rôti par le vainqueur, était croqué en un clin d'œil comme un petit pâté.

En ce temps-là, les hommes étaient plus heureux. La neige leur servait de café au lait et la glaise de chocolat. Quand ils rencontraient un lapin podagre, ils le happaient; si c'était un lion, ils étaient happés, et c'était l'âge d'or. Mais les lapins n'étaient guère podagres, les lions pas davantage! Malheureusement, les lions étaient nombreux. Aussi nos aïeux inventèrent la civilisation, s'associèrent, et, derrière de formidables murailles, se parquèrent comme un troupeau.

Bientôt ils s'ennuyèrent. La fatalité du besoin leur rappela la nécessité de se dégourdir les jambes ankylosées par le repos. C'étaient des gens naïfs; ils n'allèrent pas au but par quatre chemins. Ils tirèrent le cordeau sur une certaine longueur, nivelèrent le sol, puis, l'aire terminée, la parcoururent d'un bout à l'autre, la montant, faisant volte-face, descendant, refaisant volte-face, montant de nouveau, et ainsi de suite, et tous les jours. Ils appelaient cela *se promener*.

Ce divertissement eut du succès chez ces sauvages et conquit de nombreux partisans. Pourtant l'admiration ne fut pas générale. Cette gymnastique au cordeau parut ridicule aux récalcitrants, aux têtes folles. Il y a partout de ces têtes-là, et rien n'en va plus mal, la société étant comme une sauce où, à côté de la graisse sapide et du beurre douceâtre, on immerge l'ail, le piment, le sel, ce qui ne gâte rien. Donc les récalcitrants ne comprirent pas ces jardins maussades, roides comme un I et coupés par compartiments réguliers. Ils trouvèrent plaisant que, comme si l'on était déjà las de la promenade en commençant, on affectât de marcher en ligne droite pour arriver plus vite au terme; ils disaient que, prenant le plus court chemin, ils faisaient un voyage plutôt qu'une promenade, et se hâtaient de sortir aussitôt qu'ils étaient entrés. Enfin ils imaginèrent un jardin fantasque, où les allées se contournaient, se ramifiaient, s'enchaînaient, s'entre-croisaient en mille évolutions bizarres. Une fois engagé, on ne pouvait se retrouver, on était égaré. Ce n'est pas que l'espace fût large, mais le dessin était si compliqué, qu'on y faisait des lieues entières sur dix mètres carrés; on n'y marchait qu'en zigzag; à chaque pas il fallait faire une pirouette. C'était le labyrinthe.

On juge si les inventeurs eurent un beau triomphe et s'ils méprisèrent les promenades à lignes géométriques. Deux camps s'organisèrent. D'un côté furent les routiniers; de l'autre fut la jeunesse, les femmes et les innovateurs. Ce parti fut le plus fort. Le bon goût proscrivit la promenade et n'autorisa que le labyrinthe. Quand on voulait insulter quelqu'un, on lui disait: *Allez vous promener.*

Voyez le sort des choses: le labyrinthe, qui n'avait pour but que de faire tourner les jambes, fit aussi tourner les têtes, non-seulement de ses adeptes, mais aussi de ses ennemis. Les routiniers les plus endurcis s'engouèrent de ces méandres; chacun voulut se labyrinther. C'est encore l'histoire de la sauce au piment. Le premier qui, près d'une marmite, vit de l'ail et de l'oignon ne put imaginer que ce fût là une cuisine bien sentie. Il rit au nez du cuisinier. Quand il en eut goûté, il mangea la mixture, ingurgita le plat, et, de sa dent faméliquement enthousiaste, menaça d'avaler le cuisinier armé de son couteau.

Les labyrinthes se multiplièrent. Il y en eut de jolis; il y en eut de laids. Grâce à une admirable loi de la nature, cette bonne mère qui veut que le bien ne domine jamais ici-bas, les labyrinthes laids furent en majorité.

Heureusement, la mode s'engoua d'une autre fantaisie. On étudia les admirables jardins de l'Orient, construits sur de grands ensembles rassemblant les aspects du terrain tels que la nature les a faits; on élagua toute sécheresse symétrique, toute ornementation extravagante; on comprit que le mérite d'un labyrinthe consiste dans la flexuosité de ses allées vaguement ondoyantes, comme la marche d'un homme oisif; que les sinuosités de leur feinte irrégularité ne doivent pas se multiplier en détours incommodes, et on les disposa de sorte que le promeneur qui s'égare, quand c'est son plaisir d'errer à l'abandon, puisse se retrouver quand il est lassé de marcher sans direction. Le visiteur sait qu'ici, là, se trouve un objet piquant, et il s'aventure à sa recherche; il s'arrête à des distractions inattendues; enfin il rencontre l'objet cherché. Il se laisse attirer à d'autres surprises; puis, quand il est ennuyé, il trouve, aux poteaux du chemin, le numéro d'ordre; il s'oriente, et le dédale n'est plus qu'une carte géographique dont il a la clef et qu'il sait par cœur. On a fait plus: on s'est ingénié à faire ressortir le caractère de chaque site. Le programme antique était un peu bariolé de futilité, on l'a rajeuni par l'inspiration de l'art sérieux et le sentiment de la nature.

C'est sur ce type nouveau qu'ont été créés les labyrinthes qui, bien que restreints, servent encore de modèles, entre autres celui du Jardin des Plantes, dont on ne saurait assez louer l'ordonnance habile, les buttes plantées d'arbres verts, les allées sinueuses dressant leur amphithéâtre de spirales, les monuments variés élevés au souvenir des savants illustres, les points de vue pittoresques et tout l'ensemble charmant et original de ce petit coin si cher aux Parisiens, et qui mérite si bien l'inscription radieuse qui brille à son faîte: *Je ne compte que les heures fortunées.*

C'est ainsi que le labyrinthe, nouveau phénix, est ressuscité de ses cendres dans le jardin paysager qui est le dernier mot de l'architecture des jardins modernes. Aussi on en a mis partout; mais on a feint d'oublier les combinaisons fondamentales du labyrinthe; et cependant, qu'est-ce qu'un jardin paysager qui manque de dispositions originales ou d'imprévu dans les combinaisons? Ainsi, faute de marier deux genres qui s'associent harmonieusement, on néglige des ressources importantes. Et c'est pour cela qu'en général nos jardins publics, pour lesquels on fait de si grandes dépenses, attirent si peu les populations.

Les jardins publics devraient, avant tout, être hospitaliers et accessibles à tous. Ils doivent être récréatifs et instructifs. Ce sont des musées de plantes et d'animaux. Hors de là ils sont incomplets. Voyez comme notre Jardin des Plantes, qui réunit à peu près toutes ces conditions, a de l'attrait pour les Parisiens et pour tous les étrangers en visite à Paris.

Ce qui fait la valeur et la supériorité du Jardin des Plantes, c'est l'agglomération, dans un seul lieu, de toutes les productions du globe, de telle sorte que chacun peut rapprocher la création actuelle de celles qui l'ont précédée, et retrouver là les quadrupèdes, les arbres et les oiseaux de tous les pays et de toutes les époques. Mais il manque au Jardin des Plantes de Paris une rivière, des lacs, des forêts, des cascades et une centaine d'hectares de champs et des prairies. Le Jardin des Plantes, tel qu'il

est resserré entre la rue Buffon, l'hospice de la Pitié et le quai Saint-Bernard, reste sans espace et sans eau. Il est étroit, mal distribué, momifié dans la routine, inutile au point de vue de l'acclimatation et aussi de la conservation des animaux qui l'habitent. A échéance prévue, les carnassiers y meurent tous de la phthisie pulmonaire. Les ruminants et les rongeurs y étouffent dans leurs loges restreintes; il n'est pas d'oiseau qui y ait encore réussi sa nichée. Enfin, par suite de manque de place ou par distribution maladroite, notre riche collection de fossiles reste enterrée en majeure partie dans les tiroirs.

Voilà longtemps qu'on songe à remédier à ces maux, et que, pour certaines âmes sensibles, l'emprisonnement cellulaire du Jardin des Plantes paraît une captivité enrichie de trop de tortures. Les progrès de notre époque réclament un gigantesque jardin d'acclimatation, et la munificence de la capitale a voté aux animaux qu'elle héberge une large hospitalité. D'après les plans qui ont été jadis élaborés, l'emplacement du Jardin des Plantes devait s'étendre jusque par-delà les rivages fangeux de la Bièvre et embrasser une surface dix fois plus étendue que celle d'aujourd'hui. Ces plans ne peuvent être accomplis aujourd'hui; néanmoins on les reprend en partie. Si l'on ne peut étendre le Jardin jusqu'au marché aux chevaux, ce qui serait coûteux à l'impossible, on a le vaste local de la Halle aux vins, qui, déjà planté avec succès, n'aurait plus qu'à être approprié à sa nouvelle destination. Malheureusement, la Halle aux vins est une fourmilière de caves solidement maçonnées; le remaniement de toutes ces substructions serait une œuvre de Titan. Ce n'est pas impossible, mais c'est ruineux.

Le bois de Boulogne est le seul lieu où un semblable jardin puisse être réalisé. Le Jardin des Plantes garderait ses terrains boisés et plantés, et serait réservé pour les écoles de botanique et les galeries de minéralogie sans rivales de notre musée; tout le reste, plantes exotiques et animaux, émigrerait ou serait transplanté au bois de Boulogne, qui, ainsi accru d'un jardin d'acclimatation et complété dans son aménagement, peut devenir un musée, un paysage, un parc, un jardin sans rival au monde.

C'est au bois de Boulogne ainsi renouvelé que nous voudrions voir le labyrinthe introduire ses caprices et ses fantaisies. Il y aurait peu de chose à faire. Avant tout il faudrait étudier les convenances de l'immense sol dont on dispose, compléter et varier les magnifiques travaux déjà accomplis, composer des scènes majestueuses ou terribles, riantes ou sévères, simples ou extraordinaires, que l'on disposerait sur tous les points du bois, et que l'on assortirait dans ce vaste jardin, auquel conviennent toutes les distributions, toutes les cultures, et qui ne dédaigne ni le désordre calculé de l'art, ni la symétrie mathématique, ni les bizarres inventions de la science et de l'industrie. La surprise et la variété, le plaisir et l'instruction sont le but, tout doit y concourir, rien ne doit être ménagé. Les arbres indigènes mêlés aux arbres exotiques, les perspectives idéales, les frais ombrages, les cascades harmonieuses, les fontaines, les allées couvertes, les pièces d'eau, les quinconces touffus, les bosquets retirés, les allées sinueuses, les retraites mystérieuses, les arbres séculaires, les horizons lointains, les pelouses verdoyantes, les champs sablés pour le pied des chevaux et appropriés comme le turf du manége, tout cela doit être prodigué. Il faut entasser les effets et faire osciller le coup d'œil dans de merveilleuses transformations. Quelques montagnes de plus, disséminées et élevées à la brouette, n'eussent-elles qu'une vingtaine de pieds, charmeront toujours les promeneurs qui les découvrent; ils gravissent en riant, ils descendent en courant et en se poursuivant, et leurs jeux sont plus vifs parce qu'ils sont nés à l'improviste. Les puits de Passy ont amené au bois des sources intarissables. Qu'on les fasse circuler partout; que des ruisseaux sans nombre courent ici dans les herbes; là, sur les sentiers; là, parmi les rocs. Qu'ils aillent, qu'ils viennent, qu'ils se détournent, discrets ou turbulents, ils seront toujours salués avec joie. On y boira à pleines mains l'eau limpide, on passera à gué leur flot torrentueux, ou bien on s'aidera, aux larges surfaces, d'une passerelle romantique, et le charme des allées de verdure sera doublé par ce gazouillis de cristallines ondes. Dans ce labyrinthe à gigantesque envergure on engloberait des ruines de monuments historiques, des fabriques pittoresques, où les caprices du promeneur seraient incessamment sollicités et satisfaits; de petits théâtres pour les enfants, et aussi pour les grandes personnes, qui ne seraient pas fâchées, ma foi! de retrouver dans ces oasis la comédie de Watteau et de Boucher. Les limonadiers, les marchands de fruits et de gâteaux jailliraient de tous les points. Quant aux restaurants, il en faudrait, et de nombreux, et de pantagruéliques, à la façon de *Ramponneau* et de *la Californie*. Cinq ou six de ces restaurants ne seraient pas d'un médiocre attrait sur ces hauteurs boisées, dans ces parages où l'exercice est un délassement et où l'on respire l'air pur et l'appétit. Surtout il faudrait égrener par milliers, dans le bois, des pavillons de danse, et faire circuler partout les animaux familiers de l'eau, de la terre et de l'air, que l'homme a su rallier autour de lui. On pourrait y mettre sous cloche des forêts vierges et les animaux délicats qui en sont l'ornement. Là on ferait un magnifique assemblage des produits de toutes les zones, et le règne animal y serait représenté dans tous ses verbes vivants. Ainsi ce serait un monde en miniature, où tous les climats, toutes les zones, toutes les productions diverses seraient rassemblés, organisés et divisés d'après l'ordre et les séries. Au pied d'une colline s'étendrait un bassin divisé en innombrables compartiments d'eau salée ou d'eau douce, où seraient réunis les habitants aquatiques, servis selon leur goût et leur tempérament, et chauffés tous à la température voulue par les besoins hygiéniques de chaque espèce. Il y aura des cascades pour le saumon et la truite, des lacs dormants pour le crocodile et l'hippopotame. Les ruminants seront dispersés sur le rivage, et dans chaque parc, selon l'animal, fleuriront les herbes et les arbres qui sont le fond de sa nourriture dans sa terre natale. La température artificielle et constante variera suivant les besoins. Les lions et tous les gros types seront enfermés dans des parcs où ils pourront se mouvoir et s'étendre autant que le réclament les poumons et les muscles de ces puissantes machines, et, de même qu'il y aura d'immenses parcs grillés pour les bêtes féroces, de même il y aura des prairies pour les cerfs, les antilopes et les gazelles. Des bibliothèques impartialement complètes, seront ouvertes à tout le monde, et, tout à côté, les gymnases de toutes sortes solliciteront toutes les aptitudes du corps et de l'esprit. Enfin, de permanentes expositions universelles, agricoles industrielles, artistiques et scientifiques, etc., etc., tiendront l'esprit public au niveau de tous les progrès.

Il faudrait que toutes ces mille surprises soient dispersées dans le bois aux lisières, elles en seraient l'attrait et le condiment. Elles convergeraient toutes au point central, à la *Serpentine*, qui serait comme le triomphal bouquet

de ce feu d'artifice dont on aurait admiré les détails à chaque pas. O l'enivrante joie! Après avoir gravi au point culminant du bois, on respirerait à pleine poitrine l'air lumineux et balsamique, et la vue vagabonde, libre et sans fin, s'égarerait dans les horizons les plus lointains se déploierait sur ce paysage marqueté de châteaux, de villas, de villages, de bois, de rivières, de montagnes, de palais, de dômes, de clochers, de tous ces monuments, enfin, qui dominent la plaine, la capitale, et s'extasierait à contempler dans le bois ce vivant et magnifique panorama : les eaux scintillantes, où glissent des embarcations, des yoles, des batelets; le lac bleuâtre où bondissent les carpes élastiques, où naviguent des flottilles d'oiseaux aquatiques, où se mirent, dans leur vol, les armées de pigeons ramiers qui passent dans le ciel comme des nuées fugitives ; les berges escarpées où broute la chèvre ; les collines agrestes où s'effare le chevreuil ; la verdure toute constellée de chalets, de kiosques, de cabanes, de villas ; l'île arborescente et fleurie, et se détachant de la fraîche ceinture qui l'embrasse et l'étreint dans son ondoiement enchanté ; les allées montueuses où les attelages se croisent et se précipitent ; les carrefours écartelés de routes, de sentiers et d'avenues ; les taillis mystérieux où la pensée médite, où le rossignol abrite son nid ; les traînes sentimentales où s'acheminent les couples ; les laies étroites où les grotesques courses au clocher, lancées au galop des ânes têtus, ne songent qu'à s'amuser, à bruire et à rire. O le ravissant spectacle! Des cortéges de promeneurs surgissent de tous côtés, les cavalcades bondissent ; de beaux enfants caracolent insoucieux et riants sur leurs poneys aux crins soyeux et lisses ; les courtois écuyers galopent autour des équipages où brillent de séduisantes toilettes, d'éblouissants visages ; les balancelles pavoisées à toutes les couleurs moirent les eaux frémissantes du lac ; les musiques, les orphéons et les orchestres des bal résonnent ; les cascades chantent et grésillent, et toute cette foule, ces hardis cavaliers, ces belles amazones, ces élégants piétons, ces travailleurs, ces ouvriers, ces campagnards, fourmillent, se mêlent, se croisent, et dans leur tournoiement prismatique embrassent la circonférence de l'île ou se dispersent dans les rayonnements du labyrinthe.

Pour complément, un chemin de fer qui partirait du centre de Paris, se chargerait, pour quelques centimes, d'amener au bois, et de ramener à Paris, toute l'armée des promeneurs. Le dimanche, les prix ne seraient point augmentés, ce calcul d'humanité ne nuirait en rien au dividende des actionnaires... au contraire.

Tout ceci ne donne qu'une faible idée d'un dédale bien combiné, et peint bien stérilement dans une fade description ce qui, réalisé, serait splendide. Ainsi envisagé, le bois de Boulogne satisferait réellement l'agrément public, et serait la promenade favorite de l'artiste, de l'ouvrier, du travailleur. Il serait le jardin familier de l'homme de goût qui vit pour vivre, qui veut avoir la pleine jouissance de lui-même et de la nature, qui chérit les plaisirs vrais et simples, et qui trouve enfin une promenade à la porte de sa maison. Il serait le modèle le plus complet d'un parc, musée vivant et universel de toutes les époques et de toutes les contrées, que chaque ville imiterait bientôt pour l'ébattement et l'instruction de tous, pauvres et riches, enfants et vieillards, ignorants et savants.

Un jeune Indien, nommé Potaveri, avait été amené d'O-taïti en France par Bougainville. Ce sauvage ingénu, transporté dans notre avide Paris, y regrettait ses champs paternels, son île riante, ses plaisirs faciles, la douce indépendance. L'éclat de Paris l'éblouissait, mais ne le séduisait point. Il en était lassé et s'ennuyait chez nous sans même soupçonner ce qui lui manquait et ce qu'il désirait. Bougainville l'amena un jour au Jardin des Plantes ; là, le jeune Indien admira à loisir tous ces innombrables végétaux surpris de croître ensemble et rassemblés à tant de frais et avec tant de soins de tous les coins de l'horizon. Potaveri parcourait les vertes allées, regardait, s'étonnait et ne pouvait assez contempler l'immense variété des produits de la nature, quand tout à coup, parmi les troncs robustes, il remarqua un arbre qui, depuis son départ du pays, manquait à ses yeux et sous l'ombre duquel s'était écoulée sa joyeuse enfance ; soudain, avec des cris perçants, il s'élança, il embrassa cet arbre, il le baigna de larmes et le couvrit de baisers. Cet arbre du pays natal lui rappelait mille objets pleins de charmes, les beaux champs, le beau ciel, le vaste et clément fleuve, la verte savane, l'immense forêt, le toit paternel, tout ce qui, dans la patrie, l'avait rendu heureux. Dès lors, toutes les autres plantes lui furent indifférentes. En regardant les autres arbres, il disait : Ce n'est pas O-taïti ! et chaque fois qu'il revit le bananier qui lui rappelait sa patrie : C'est O-taïti, disait-il, c'est O-taïti !

Par ces temps de navires à vapeur et de chemins de fer, il convient que dans tous les pays du monde le voyageur puisse où qu'il aille trouver les arbres, les plantes et les animaux de son pays. C'est à ce titre qu'un jardin est vraiment un jardin public, cosmopolite, universel et populaire.

Le jardin public est le correctif des villes. Mais il n'arrive pas à tromper notre instinct, toujours avide de tout ce qui nous rappelle la campagne, et le jardin de ville a été le correctif privé de la dure séquestration pour la vue de la verdure dans les murailles arides de nos cités.

Ce jardin privé des villes a pris toutes les formes et tous les caractères. Les uns le logent aux lisières des murailles, les autres aux halles. Les choux et les carottes, ainsi que les panais, leur remplacent les roses et les lilas, et ont l'avantage de ne leur coûter que le plaisir de les visiter.

J'ai vu des maniaques se créer des jardins jusque dans leurs caves ; j'en ai vu qui avaient la rage de semer des graines sur les clochers les plus élevés de nos cathédrales. A Montpellier, on peut voir, au sommet d'une tour gothique qui appartient à l'Ecole de médecine, tout un jardin avec arbres de quatre mètres, et toutes sortes de plantes à l'avenant.

Enfin, on a inventé les jardins d'appartements et les jardins à la fenêtre, que mon charbonnier cultive dans son sabot et mon cordonnier dans une vieille botte.

Ce n'est pas tout que d'avoir le goût des jardins, il faut les aimer, il faut en avoir la passion, la folie.

Le grand-père du roi actuel de Hollande reçut un jour un solliciteur, lequel demandait une place de notaire dont le titulaire était mort la veille. Le roi lui dit : — Le notaire n'a rien laissé à sa veuve, si ce n'est une demi-douzaine d'enfants à nourrir; il faudra qne son successeur fasse quelque chose pour elle. Déjà un candidat, qui vous a précédé ici de quelques instants, offre une pension viagère de quatre cents florins.

— Eh bien, dit le solliciteur, j'en offre quatre cent cinquante, sire !

— Je verrai... revenez dans un mois.

Le solliciteur fut exact au rendez-vous.

— Il paraît, dit le roi, que l'étude est bonne ; votre

compétiteur promet maintenant cinq cents florins par an à la veuve.

— Eh bien ! sire, j'en promets six cents.

— Revenez le mois prochain, le plus libéral de vous deux l'emportera.

A la troisième audience. la partie adverse avait poussé les enchères jusqu'au chiffre de huit cents florins ; mais notre rival, découragé, déclara qu'une pareille générosité coûterait sa ruine, et qu'il renonçait absolument à l'égaler.

— Pourtant, je demande une grâce à Votre Majesté, ajouta-t-il ; c'est que la décision soit suspendue encore pendant huit jours.

Ce délai fut accordé ; mais le roi, voyant notre solliciteur revenir pour la quatrième fois, ne put s'empêcher de lui dire, non sans une certaine vivacité :

— Il est inutile, monsieur, de solliciter davantage ;



Le jardin dans un sabot. Dessin de Julian.

votre concurrent n a pas hésité a offrir une pension de mille florins ; certes, vous ne ferez pas autant pour la veuve.

— Pardon, sire, je fais plus, je l'épouse... Voici son consentement écrit de sa main.

Le roi Guillaume trouva ce trait de solliciteur si délicieusement original, qu'il voulut en régaler la reine sur-le-champ. Le héros de l'aventure en raconta lui-même les détails à la famille royale, qui, après en avoir ri de bon cœur, voulut assister au mariage.

Il va sans dire que ce modèle de solliciteur est aujourd'hui un gros notaire fort riche et très-heureux père, et très-aimé de ses clients et de ses enfants, ceux-ci au nombre de douze.

La morale de cette histoire s'applique aux jardins. Si vous voulez avoir de beaux jardins, il ne faut pas leur consacrer vos loisirs seulement et les cultiver par fantaisie, il faut... les épouser.

Aussi les jardins locatis sont généralement laids et mal soignés. En réalité, il n'existe de vrais jardins que les jardins de maître et les jardins publics.

Maurice CRISTAL.

MOEURS ET TYPES DE L'ANCIEN PARIS.

II. — LE RÉCUREUR DE PUITS.

Encore une profession qui s'en va. Il n'y a plus de puits aujourd'hui à Paris, ou du moins il n'y en aura plus demain. Quand l'eau monte au cinquième étage au-dessus de l'entre-sol, pourquoi la chercher dans les entrailles de la terre? L'art culinaire apprécie, certes, cette réforme pour la cuisson des légumes, l'art proprement dit regrette peut-être un peu l'ancien état de choses.

Nous ne parlons pas seulement de ces vieux puits du moyen âge, œuvres d'ouvriers inconnus ou d'artistes célèbres, comme celui qu'on admire sur la place de la cathédrale d'Anvers, avec leur enchevêtrement de fers tordus, pointus, menaçants ou gracieux ; nous regrettons aussi ces bons et simples puits dont la margelle s'ouvrait, au fond d'une cour, de chaque côté d'un mur mitoyen. Mais bah ! la civilisation est une belle chose.

Autrefois, les puits les plus importants étaient ceux qui se trouvaient devant certaines églises, ou dans le cimetière qui les entourait. Etrange idée d'aller chercher l'eau dans la demeure des morts. Cette eau se vendait assez cher, car on lui attribuait la vertu de guérir certaines maladies.

La profession de récureur de puits, comme celle de puisatier, ne laissait pas que d'être dangereuse, à cause des éboulements. Mais on s'habitue au péril, et il est bien rare de voir ces ouvriers, qui risquent leur vie à tout moment, prendre les précautions de la plus vulgaire prudence.

III. — LE MARCHAND DE JOURNAUX.

Cette fois ce n'est plus une profession qui disparaît, c'est une profession qui se transforme. Qui reconnaîtrait, dans le marchand de 1863, installé au milieu du kiosque lumineux du boulevard, le fameux crieur galonné qui, une lanterne d'une main, une liasse de papiers de l'autre, offrait au public *la Gazette de France* ou *le Mercure?*

La vente des journaux sur la voie publique ne date pas précisément d'hier, mais c'est surtout au moment des révolutions qu'elle prend tous les développements dont elle est susceptible. En 1848, on a exigé que le crieur se munît d'une permission à la préfecture de police ; en quelques mois il en a été pris quatorze mille quatre-vingt-quinze. Le gouvernement, dit M. Privat d'Anglemont (1), a supprimé sept journaux d'un trait de plume, et le cautionnement en a tué une trentaine ; le crieur a trouvé le moyen d'y suppléer, et depuis le mois de juin, il a vendu quinze mille trois cent quatre-vingt-douze brochures, canards, chansons, pamphlets et autres écrits de ce genre.

Le marché aux journaux s'était, après plusieurs pérégrinations, fixé à la place de la Bourse, sous le quinconce qui fait face à la rue de la Banque. Tout à coup, dès l'aube, arrivaient des hommes, des femmes, des enfants, des voitures à bras, des tombereaux, des charrettes : c'étaient les journaux et leurs vendeurs.

— A moi cinquante *Réforme!* — Dix *National.* — Qui veut *la Liberté?* — *Le Crapaud d'égout.* — Une grosse voix : *La Casquette du père Duchesne*, journal paraissant à quatre heures, saisi à six. — Une petite voix : *L'Ours*, écho des bonnets à poil. — Et autres cris plus excentriques, des lazzis, des calembours, des jeux de mots, etc., etc.

Cependant le marchand a fait sa provision ; il s'agit maintenant de la débiter. Or, chaque quartier représente une classe différente de consommateurs. *Le Constitutionnel* est en hausse au faubourg Saint-Honoré, le quartier latin apprécie davantage *la Casquette du père Duchesne.* Le crieur ne s'y trompe pas et se conforme au goût de la pratique. Avant le rétablissement du cautionnement, la transaction avait lieu dans l'imprimerie même. Voici comment les choses se passaient :

Un homme avait cinquante francs ; en 1848, ce n'était pas si commun ; il fondait un journal, une feuille simple, bien entendu, deux côtés ; il prévenait les crieurs par des affiches : ceux-ci venaient au rendez-vous. Tout d'abord ils commençaient par demander le premier numéro à l'essai. On refusait ; ils discutaient entre eux, lisaient le journal affiché dans la cour de l'imprimerie, puis s'écriaient tout à coup :

— Ah bah ! votre journal ne vaut rien ; nous n'en voulons pas.

Le malheureux rédacteur se voyait perdu, quand les crieurs semblaient se raviser, et l'un d'eux reprenait d'un air dédaigneux :

— Combien vendez-vous cela ?

— Trois francs le cent.

— J'en donne quarante sous et j'en prends deux cents.

On discutait, on composait, et la marchandise s'écoulait définitivement à deux francs cinquante centimes le cent.

Deux jours après, l'homme aux cinquante francs changeait le titre de son journal, refaisait un autre numéro ; il avait les mêmes scènes, avec les mêmes crieurs, et tout se passait comme nous avons dit.

Deux jours après... Nous pourrions continuer indéfiniment ; qu'il nous suffise de dire que, au théâtre, comme dans la vie, on joue la même pièce tant qu'elle a du succès.

On croit que la révolution de Février fit éclore cinq ou six cents journaux différents. Erreur ! erreur profonde ! A l'exception de ceux dont nous avons parlé et qui avaient un débit forcé, une vente assurée, les autres se contentaient de changer leurs titres, et reparaissaient le lendemain avec les mêmes tartines politiques, mais sous un drapeau différent. C'était un moyen d'écouler une édition. On comptait sur le zèle aveugle des collectionneurs. Et, de fait, nous en connaissons trois ou quatre qui ont dans leur bibliothèque jusqu'à dix exemplaires du même journal — sans s'être aperçus de la plaisanterie.

IV. — LA MARCHANDE D'ABATS, ETC.

La marchande d'abats ! Nous descendons ici les der-

(1) M. Privat d'Anglemont a écrit sur les industries non patentées de la capitale deux petits volumes : *Paris inconnu* et *Paris anecdote*, qui ont révélé au public nombre de ces mystères auprès desquels on passe sans les apercevoir. C'est à lui que nous empruntons la plupart des détails de cette monographie et de la monographie suivante. Rendons à César ce qui appartient à César.

nières marches de l'échelle sociale, et nous demandons d'avance au lecteur pardon des tristes mystères que nous allons lui dévoiler. La marchande d'abats! Ce nom en dit déjà bien long, et pourtant la marchande d'abats tient encore le haut du pavé dans ces sombres et ténébreuses industries qui ont, à Paris, la prétention de résoudre le grand problème : la vie à bon marché. Que sont donc les autres?

Privat d'Anglemont a sondé ces profondeurs. Il sera notre guide, comme Virgile a été celui du Dante.

— Savez-vous, nous demande-t-il, comment vit une partie de la population parisienne?

— Je connais le plat de viande à deux sous, et de légumes à cinq centimes ; j'ai entendu parler du *hasard de la fourchette* et du *bouillon à jet continu*.

— Les ouvriers qui ont du travail mangent seuls le plat à deux sous, les autres se nourrissent chez le *bijoutier*.

— Le *bijoutier!* Serait-ce par hasard la fameuse soupe au caillou dont on m'a tant parlé dans mon enfance?

— Non! suivez-moi dans une de ces petites rues roides dont les pavés, appuyés les uns contre les autres, semblent se faire la courte échelle pour grimper jusqu'au mont Saint-Hilaire.

Voici la *bijoutière* ou *marchande d'arlequins*. D'où vient l'étymologie du mot *bijoutière?* demandez-le à plus savant; l'*arlequin* se comprend, c'est le plat composé de mille pièces différentes, comme l'habit du comédien de Bergame. Le poulet truffé, le faisan coudoient le bœuf aux choux et la tête de veau. Le morceau vaut un sou indistinctement. *Cela*, car le mot manque à la langue, s'achète aux laveurs de vaisselle de presque tous les grands restaurants. La marchande d'arlequins travaille, assortit, assemble tous ces rogatons et les débite aux gens aisés pour leurs animaux, aux pauvres pour leur nourriture. La graisse sert à faire les lampions qui illuminent nos fêtes publiques. Les os se vendent quatre sous la livre aux bourgeois et aux restaurateurs, qui en confectionnent des consommés; ceux-ci les cèdent au rabais aux traiteurs de quatrième ordre, qui en font des potages gras pour leurs abonnés ; enfin, les traiteurs les repassent aux gargotiers, qui en composent une espèce d'eau chaude, avec grand renfort, pour les colorer, de carottes, d'oignons brûlés, de caramel, etc. Mais une chose manque à ce bouillon, ce sont les yeux. Ici intervient le rôle de l'*employé aux yeux de bouillon*.

— L'employé aux yeux de bouillon!

— C'est le terme. Un homme prend dans sa bouche une cuillerée d'huile de poisson au moment où arrivent les consommateurs, il serre les lèvres, souffle avec force, et lance une espèce de brouillard qui, en tombant dans la marmite, forme ces yeux qui charment tant la pratique.

— Pouah!

— Après cette dernière incarnation, ces os, fiers d'avoir servi à tant d'usages philanthropiques, iront enfin se reposer chez le marchand de noir animal ou le fabricant de boutons.

— Mais ces viandes que je vois pendues aux vitres de toutes ces gargotes semblent pourtant belles et bonnes.

— D'accord, mais elles sont *louées*.

— Louées!

— Pour servir de montre, pour achalander la boutique. On ne peut acheter des filets et des aloyaux, quand le plat se vend trois, quatre, six sous au plus. Mais le boucher intervient. Il prête, il loue, devrais-je dire, tous ces beaux morceaux, et les reprend quand le tour est joué.

— Mais le pain, du moins...

— Le pain, parlons-en. Tenez, voici la boutique d'un *boulanger en vieux*.

— Que signifie?

— La profession du boulanger en vieux consiste à préparer et à revendre toutes les croûtes qui se perdent dans les pensions bourgeoises et autres, les restaurants, etc. Le boulanger en vieux, dont vous voyez le nom s'étaler en lettres majuscules sur cette porte, a essayé de tous les métiers avant d'avoir découvert celui qui le fait vivre et très-bien vivre aujourd'hui. Son histoire est une odyssée complète à travers toutes les petites industries parisiennes.

Il a été *ravageur*.

Le ravageur était celui qui, au temps où nos rues n'avaient qu'un ruisseau au milieu, fouillait ledit ruisseau pour en retirer les clous de chevaux, les morceaux de fer et de cuivre; cela se vendait au ferrailleur, et rapportait, bon jour, mal jour, de vingt-cinq à trente sous. Le hasard faisait quelquefois, — quelquefois seulement, hélas! rencontrer une pièce de monnaie. Cette industrie avait pour branche latérale l'ouverture des portières de voiture, et la pose d'une planche sur le ruisseau les jours d'orage.

Il a été *trieur* chez un chiffonnier.

Je n'insiste pas, vous comprenez ce dont il s'agit.

Il a été *gaveur de pigeons*.

Son nouveau métier consistait à se remplir la bouche de graines ou de pois, à ouvrir le bec des jeunes pigeons et à leur ingurgiter le tout dans l'œsophage. Au premier abord, cela n'a l'air de rien, mais vous n'imaginez pas combien il est fatigant de gaver ainsi deux ou trois cents pigeons en une heure.

Il a été *peintre de pattes de dindons*.

Il avait remarqué, à la Vallée, que les marchandes de volailles qui ne vendent pas leur provision tout de suite, en baissent le prix d'un quart par jour de retard, et finissent par vendre à perte. C'est que les pattes de dindons, noires, brillantes et lustrées le jour de leur mort, prennent des tons de plus en plus grisâtres à mesure qu'on s'éloigne de ce moment. Les cuisinières le savent et achètent en conséquence.

Notre homme chercha donc, et trouva un vernis qui rendait aux pattes du dindon les couleurs tant désirées. On fit l'expérience; les cordons bleus les plus fins, ou les plus fines, comme vous voudrez, s'y laissèrent prendre, et le métier de peintre de pattes de dindons fut acclamé!

Enfin aujourd'hui il est boulanger en vieux.

Je vous ai dit à peu près en quoi ce métier consistait. Je vais ajouter quelques détails.

Les croûtes achetées ou ramassées de ci de là, reçoivent plusieurs destinations.

Les unes servent à nourrir les lapins, les poules et les animaux domestiques. Jusque-là il n'y a pas grand mal, mais attendez.

Les autres, cuites et recuites, deviennent de la chapelure, à l'usage de messieurs les charcutiers et de mesdames les cuisinières, qui en ornent leurs côtelettes et leurs gratins. C'est moins bien, et ce n'est pas tout.

D'autres enfin.... Mais vous avez vu chez les épiciers de ces morceaux de pain croustillants que les ménagères achètent pour le pot-au-feu. Eh bien! défiez-vous-en. Défiez-vous aussi des soupes au pain des petits restaurants; défiez-vous surtout des purées aux croutons. Tout cela sort de la boutique du boulanger en vieux; tout cela est le reliquat du pain distribué aux enfants dans les colléges, les pensionnats, les séminaires; ce sont peut-

être les morceaux que vous-même avez laissés, il y a huit jours, sur le coin de votre table.

Heureusement le feu purifie tout.

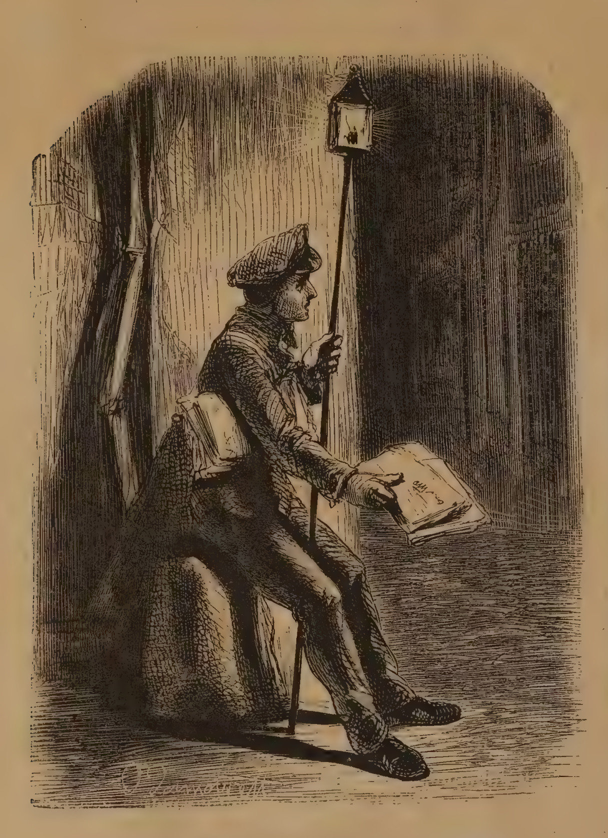
V. — L'ANGE GARDIEN.

Ah! cette fois du moins, voilà une profession qui va nous reposer des tristes spectacles auxquels nous avons assisté. Mais, hélas! l'*ange gardien* se perd; chaque jour les démolitions l'éloignent du centre de Paris, et c'est aux barrières qu'il faut en aller chercher le dernier type, s'il existe encore.

On nomme ange gardien, dit M. Privat d'Anglemont, l'homme qui est préposé, chez les marchands de vin et les cabarets en renom, à la surveillance des ivrognes. Il les prend sous sa protection, il les reconduit chez eux, et en répond au cabaretier qui les a confiés à ses bons soins. Il doit les défendre, au besoin les coucher, et ne les quitter qu'alors qu'ils sont en sûreté.

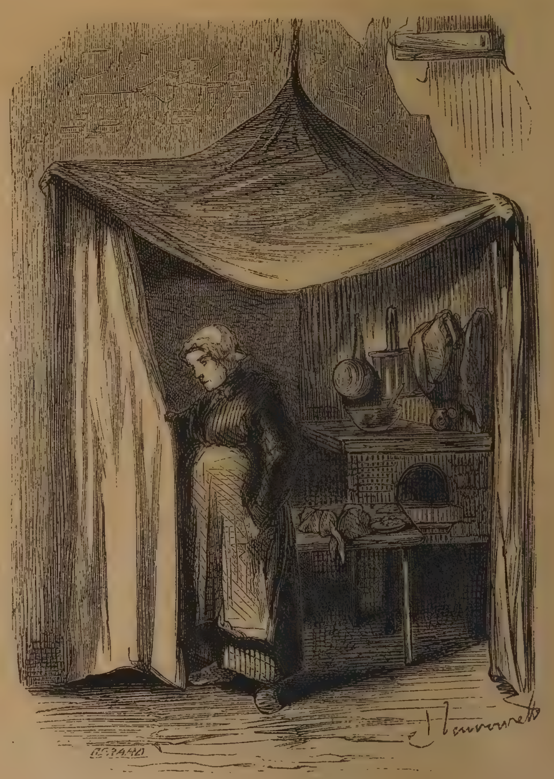
N'est pas ange gardien qui veut. On ne peut se figurer toutes les vertus qui lui sont demandées. Un bon ange gardien doit être sobre, sans cela il boirait avec son protégé, et tout serait perdu.

L'ivrogne a toujours soif et veut toujours rentrer au cabaret; l'ange gardien doit savoir résister aux prières, aux menaces, tout en flattant les manies de son compagnon, et l'intéresser par une conversation vive et animée. Mais ces qualités morales ne suffisent pas si l'ange gardien n'y joint les qualités physiques les moins indiscutables. Il doit être adroit, vigoureux, ingambe, car il aura quelquefois à emporter son homme sur ses épaules.





Le marchand de journaux. Dessin de Damourette.



La marchande d'abats. Dessin de Damourette.

Il paraît, du reste, que la vertu porte toujours avec elle sa récompense, à en juger par le faible salaire qui rétribue tous ces bons offices. Cinquante centimes est le prix ordinaire de la course.

Mais, en revanche, l'ange gardien jouit de l'estime de tout son quartier, il est de tous les grands repas, on le salue, on lui serre la main. Il vit heureux de cette considération et d'une conscience sans tache.

Parfois aussi un ivrogne reconnaissant le porte sur son testament et lui assure le pain de ses vieux jours quand le cabaret n'a pas noyé d'avance toute la succession.

VI. — LE FAVORI DE LA DÉESSE.

Le *favori de la déesse* répond à un autre besoin de la grande ville, il exploite sa curiosité.

Il a remarqué combien le public parisien est amoureux des scandales ou des émotions de la Cour d'assises et de la police correctionnelle. Eh bien, il loue au public des citations en témoignage. Les gardes municipaux qui sont de planton aux portes des tribunaux ont pour consigne de ne laisser passer que les personnes assignées; mais ils ne lisent jamais les assignations; il suffit donc d'avoir à la main un papier qui ressemble à une citation. Le favori de la déesse en a fait provision longtemps à l'avance, et, le jour où les maîtres du barreau vont se livrer à un tournoi d'éloquence sur le dos d'un pauvre diable, il est à son poste avec une liasse de papiers timbrés qu'il vous louera un franc la séance, avec cinq francs de couverture, bien entendu, car vous pourriez en sortant laisser la citation au fond de votre poche.

Hector DE CALLIAS.

LE COUSIN SOSTHÈNES.



Le château d'Auberive. Effet de crépuscule. Dessin de F. Thorigny.

I

— Impossible! se récria le plus jeune des deux convives qui déjeunaient en tête-à-tête dans la vaste salle à manger du château d'Auberive.

— Tu crois? riposta l'autre, le châtelain, un vrai gentilhomme, grand viveur, grand chasseur et qui conservait encore, malgré ses cinquante-cinq ans, toute la souriante verdeur de la jeunesse, tu crois qu'on peut me tromper ainsi qu'un tuteur de comédie? Veux-tu que je te dise ton secret, mon pauvre Sosthènes... veux-tu que je te raconte ton histoire?...

— Ah! quant à ça, mon cousin...

— Appelle-moi donc ton oncle, c'est plus paternel, et c'est ainsi que je t'ai toujours considéré. Pas de remercîments, pas de protestations! Ecoute! Il était une fois un certain apprenti bachelier, passionné pour l'étude des sciences naturelles, et sage comme une image. Son

unique parent, un ancien mauvais sujet, lui répétait sans cesse : « Mais amuse-toi donc !... jouis de tes vingt ans... ne te gêne pas avec moi... je suis riche, indulgent, et je t'aime. » Notre futur savant faisait la sourde oreille, et s'obstinait à déclarer sa pension plus que suffisante. Un jour enfin, de lui-même, il demanda deux louis de plus par mois... pour acheter des livres. L'oncle sourit dans sa barbe grise, et s'empressa de souscrire à cette première carotte, espérant bien qu'elle allait être suivie de plusieurs autres. Ce fut un peu long, cinq ou six années, je crois... après lesquelles on daigna accepter un second supplément de budget... puis, après un autre intervalle, un troisième. « Bravo ! se disait l'oncle, il va se lancer... il se lance ! » Cependant le neveu ne changeait ni de physionomie ni d'allures. A Paris, on le trouvait toujours plongé dans ses bouquins, et le seul lieu de plaisir qu'il parût fréquenter... c'était le jardin des Plantes. A la campagne, durant les vacances, il ne songeait qu'à collectionner des insectes et des herbes. Toujours sa même figure studieuse, candide, virginale : une demoiselle. L'oncle était des plus intrigués, lorsque tout dernièrement, à Paris, un dimanche soir, il rencontra son trop vertueux naturaliste en compagnie d'une jeune fille... et des plus jolies... circonstance aggravante !... « Oh ! oh ! se dit-il, voyez un peu comme tout se découvre... Il n'y a pire eau que l'eau qui dort... Gageons que voici un couple qui s'en va au bal, si ce n'est même souper en partie fine ! »

— Comment ! se récria Sosthènes qui depuis quelques instants déjà rougissait jusqu'au blanc des yeux, comment, monsieur d'Auberive, vous avez pu soupçonner...?

— Oui, d'abord. Mais il y avait en cette jeune fille un tel parfum d'innocence et de pureté ; mais son compagnon la traitait avec de si chastes égards, avec une si respectueuse tendresse, qu'on eût dit un jeune père reconduisant sa fille à la pension. Et réellement ce fut là, ce fut devant la porte du couvent des Oiseaux qu'ils s'arrêtèrent.

— Ah ! vous nous avez suivis, mon oncle !

— J'ai osé plus encore. Sous le stimulant de la curiosité, j'ai voulu tout savoir, et j'ai tout appris.

— Quoi !... vous savez... ?

— Je sais, mon digne Sosthènes, que tu es le meilleur des hommes ! Je sais que, il y a quinze ans de cela... tu n'en avais pas encore vingt... une pauvre jeune mère, abandonnée par son mari qui était allé se faire tuer je ne sais où, habitait la mansarde voisine de la tienne. Elle était sans ressources, tu vins à son aide ; elle était désolée, tu te fis son ami ; elle tomba malade, tu la soignas comme un frère ; elle mourut, tu adoptas son enfant, sa fille. Mes deux premiers louis supplémentaires, c'était pour payer les mois de nourrice. Ah ! j'avais bien deviné que tu me mentais, mais j'étais loin de supposer que ce fût pour m'associer à une si bonne action. Merci, Sosthènes !

Et M. d'Auberive lui serra la main.

Sosthènes était trop ému pour répondre encore.

— Plus tard, reprit le vieux gentilhomme, ce fut pour payer la pension de ta fille adoptive. Plus tard encore, pour la mettre au couvent, pour lui donner des maîtres de toute espèce, pour en faire une demoiselle accomplie. Oh ! je la connais... j'ai été au couvent... nous sommes les meilleurs amis du monde.

— Vous !

— Oui... nous. Si j'ai exigé que l'on t'en gardât le secret, c'est que c'était à la veille des vacances, et que je te ménageais une surprise, une récompense. Devines-tu... Non... Eh bien ! La supérieure doit envoyer ici ta Marguerite... notre Marguerite, et peut-être arrivera-t-elle aujourd'hui même. Etes-vous content de moi, monsieur son parrain ?

Le pauvre garçon s'efforçait de sourire à travers les larmes qui étouffaient sa voix.

— Ah ! put-il s'écrier enfin, le meilleur des hommes, ce n'est pas moi... c'est vous... mon oncle !

Et, tout palpitant, il se jeta dans ses bras.

— Assez !... fit M. d'Auberive avec une bonhomie souriante, assez d'attendrissement, Sosthènes... nous avons l'air de jouer un drame du Gymnase, où je serais le papa Ferville... et ça vieillit, ces rôles-là. Allons ! du calme... et sonne pour qu'on nous apporte le café, des cigares. Voici bientôt l'heure de ma promenade avec Fier-à-bras, un cheval endiablé, qui, depuis quelques jours surtout, me donne chaque matin le plaisir d'une bataille. A la bonne heure ! voilà des émotions comme je les aime.

— Prenez garde ! interrompit vivement Sosthènes, prenez garde à Fier-à-bras, mon oncle ! Bob, votre groom, vous conseillait de vous en défaire ; c'est un cheval dangereux, et l'autre jour encore il a failli vous tuer !

— Bah ! après moi la fin du monde !

— Monsieur d'Auberive, répliqua Sosthènes, oubliez-vous donc que vous avez un fils ?

Le vieux gentilhomme demeura pensif.

Durant ce temps-là, le domestique qui servait le café sortit.

— Avez-vous des nouvelles de mon cousin Léonce ? questionna doucement Sosthènes.

— Non, répondit M. d'Auberive avec une certaine amertume, et voici de cela plus d'un mois. Il ne te ressemble guère, monsieur mon fils ! Les voyages, les chevaux, les folles aventures, voilà sa vie. Mais c'est ma faute, après tout ; c'est moi qui l'ai élevé ainsi... j'en ai fait un autre moi-même. Il court présentement l'Italie... il ne songe à son père que pour lui demander de l'argent, et je te prie de croire qu'il ne s'en prive pas, celui-là ! Si je venais à mourir... eh bien ?... quoi... il aurait ma fortune à gaspiller... ça le consolerait bien vite.

— Vous êtes injuste envers Léonce ; il vous respecte, il vous aime... et quant à la question d'héritage...

Sosthènes s'arrêta comme effrayé de ce qu'il allait dire ; mais, s'enhardissant tout à coup :

— Mon oncle, reprit-il, m'autorisez-vous à parler franchement à mon tour ?

— Oh ! oh ! est-ce que toi aussi tu aurais découvert un secret ?...

— Précisément ! le vôtre... et si j'osais me permettre d'en déduire un conseil...

— Pourquoi pas ? je te reconnais comme le plus raisonnable de toute la famille. Mais d'abord qu'as-tu découvert ?... voyons... parle !...

— Vous le voulez ?

— Je le veux. Eh bien ?

— Eh bien... Léonce n'est pas votre héritier, Léonce n'est pas votre fils.

— Il n'est pas mon fils !

— Légalement, non.

— D'où sais-tu cela ?... qui te l'a dit ?

— Peu vous importe ; j'ai promis de me taire. Mais je sais pour quel motif d'honneur chevaleresque vous avez caché l'origine de Léonce, et ne pouvant ni le reconnaître ni l'adopter sans affliger une famille liée à la

nôtre, vous l'avez recueilli, élevé et fait passer pour votre fils. On vous a cru sur parole ; Léonce lui-même a grandi dans cette erreur. Mais si vous n'avez rien fait pour régulariser sa situation, si vous veniez à mourir sans testament... ce dont je vous suppose fort capable... savez-vous bien que votre seul et unique héritier, ce serait moi...: oui, moi !...

— C'est, ma foi, vrai ! reconnut naïvement le vieux gentilhomme ; j'avoue que ma conduite a été des plus légères...

— Ah ! c'est fort heureux... Je n'aurais pas osé le dire...

— Mais tu le pensais ?

— Oui.

M. d'Auberive sourit, et rallumant son cigare :

— Après tout, reprit-il, ce grand danger n'existait guère avec toi, mon brave Sosthènes. Je connais ta loyauté, ton affection pour Léonce, et, j'en suis convaincu, tu t'empresserais de lui restituer une fortune...

— Qu'il refuserait. Oh ! sous le rapport de la fierté, c'est bien un d'Auberive, c'est bien votre fils... et dans un cas pareil, assurément vous n'accepteriez pas.

— Alors, ni toi non plus... car si je veux bien t'admettre comme un peu moins fier que nous, monsieur le bourgeois, monsieur le savant, je te crois encore plus honnête homme.

— Soit. Mais, à défaut du cousin Sosthènes, il y aurait d'autres collatéraux qui ne se feraient aucun scrupule de tout prendre et de tout garder.

— Parbleu !... plus de cent mille livres de rentes...

— Vous voyez donc bien que, ne fût-ce que pour les conserver à Léonce, je me verrais contraint d'y maintenir mon droit... ce qui me serait infiniment désagréable.

— Bah !

— Sans doute. Cette grande fortune, si nécessaire au bonheur de votre fils (je l'appellerai toujours ainsi), elle me rendrait malheureux. Elle m'arracherait à mes chères études, à ma calme médiocrité, à mon modeste paradis de savant. Sans vos millions, Léonce ne saurait vivre ; ils tueraient toutes mes joies, tous mes rêves d'avenir. Oh ! mais je n'en veux pas, je n'en veux pas !

— Que prétends-tu donc ?

— Je prétends que vous me mettiez à l'abri de votre succession. Je vous en supplie... par égoïsme !

— Excellent Sosthènes ! oh ! quelle philosophie ! quel cœur !

— Allons, mon oncle, allons !... à l'instant... voici du papier, de l'encre, une plume...

— Pourquoi faire ?

— Eh ! parbleu... votre testament.

— Comment ! à l'improviste, et, pour ainsi dire, le couteau sur la gorge. Mais laisse-moi au moins le temps de me reconnaître.

— Non... car je sens en moi quelque chose qui me pousse à vous presser ainsi... vous n'y penseriez plus demain... c'est comme une inspiration du Ciel !

Sosthènes venait de placer devant M. d'Auberive tout ce qu'il fallait pour écrire ; il lui en intimait l'ordre avec une conviction qui, bien que tant soit peu comique, n'en avait pas moins une sorte de caractère étrange, irrésistible.

Dominé par cette volonté généreuse, le vieux gentilhomme prit la plume, réfléchit un instant, fit un geste pour commencer. Mais, se ravisant tout à coup :

— Je ne sais pas... je ne peux pas... il faut que je consulte mon notaire.

— Soit... car je ne suis pas moins ignorant que vous à cet égard. Mais aujourd'hui même !

Le groom entra pour annoncer que les chevaux attendaient au bas du perron.

M. d'Auberive aussitôt se leva, quittant la plume pour la cravache.

— Aujourd'hui même ! insista son neveu ; je ne vous laisse sortir qu'à cette condition.

— Je m'y soumets, puisque tu l'exiges ! répliqua l'oncle en souriant ; oui... nous allons pousser un temps de galop jusqu'à la ville.

Et il sortit.

Déjà le groom était en selle.

A quelques pas de là, deux valets d'écurie contenaient Fier-à-bras, superbe pur-sang qui, la tête basse et les naseaux enfiévrés, piétinait d'un air sombre.

— Oh ! oh ! fit le châtelain, notre enragé ne me semble pas en humeur de rire.

— Je croirais volontiers qu'il souffre quelque part, répondit Bob, car il a refusé ce matin son avoine, et nous avons eu toutes les peines du monde à le brider nous trois. Il se cabrait, il ruait, il voulait mordre. Un vrai furieux !

Comme pour donner raison à ce portrait, Fier-à-bras fit entendre un hennissement, un rugissement.

— Mon oncle, s'écria Sosthènes, prenez un autre cheval !

— Allons donc ! un d'Auberive n'a jamais reculé.

Et, prompt comme un jeune homme, il s'élança sur Fier-à-bras.

— Au moins, fit le groom, gardez-vous aujourd'hui de l'éperon, monsieur le comte, et ne risquez pas le saut de la barrière !

L'orgueilleux cavalier se contenta de hausser les épaules, et tout en essayant quelques tours au trot dans la spacieuse cour :

— Folies que tout cela ! répliqua-t-il, purs enfantillages, monsieur Bob... ce cheval se porte aussi bien que moi... il est doux comme un mouton... voyez plutôt !... Allons !... au revoir, cousin Sosthènes... et bonne chasse aux coléoptères !

— N'oubliez pas votre promesse, mon oncle !

— Oui, oui, le notaire... j'irai, j'y vais.

Et, partant au galop, le comte d'Auberive s'engagea dans l'avenue des platanes.

Ils étaient vraiment superbes tous les deux, le cavalier comme le cheval... celui-ci fringant et rapide, celui-là calme et redressant sa haute taille, avec une élégance aristocratique, avec une fierté chevaleresque.

En travers de l'allée centrale s'élevait cette fameuse barrière que Bob avait conseillé de ne point franchir.

Un instant Sosthènes espéra que son oncle agirait de prudence, et prendrait par l'une des allées latérales.

Mais le gentilhomme piqua droit à l'obstacle, et lorsque Fier-à-bras voulut se détourner avec un ronflement de colère, il lui fit sentir les éperons, il l'enleva d'un seul bond par-dessus la barrière.

Elle fut franchie, mais le cheval heurta d'un de ses sabots la dernière barre, et tomba, précipitant son cavalier la tête en avant, à quelques pas de là.

Fier-à-bras se releva sur-le-champ ; le comte restait immobile.

Bob avait mis pied à terre ; il s'évertuait à ranimer son maître.

Sosthènes accourait, tout palpitant d'angoisses.

Lorsque enfin il arriva, lorsqu'il put s'agenouiller au-

près de lui, le saisir dans ses bras, le regarder... M. d'Auberive était d'une effrayante pâleur ; le sang coulait à flots de sa bouche et de ses narines. Il voulut parler, mais en vain ; il tenta de se redresser, sa tête retomba lourdement sur la poitrine de Sosthènes.

— Mon oncle ! s'écriait celui-ci d'une voix éperdue, mon pauvre oncle, où êtes-vous blessé?... mais répondez-mois donc... parlez-moi...

— Il ne parlera plus ! répondit le groom en fondant en larmes ; il s'est brisé le cou !

Bob avait l'expérience de pareils accidents, il disait vrai.

Le comte, cependant, rouvrit les yeux, reconnut Sosthènes, lui serra la main, et, dans un dernier regard, lui jeta cet adieu :

— Mon fils !

Puis il se roidit et retomba... il était mort !

— Mon Dieu ! sanglota Sosthènes... ô mon Dieu, ce que je prévoyais est arrivé !... Comment pourrai-je restituer à Léonce la fortune de son père?... qui m'inspirera... qui me soutiendra... qui me consolera?...

— Moi, mon parrain, répondit une douce voix.

Il se retourna vivement ; il aperçut une voiture qui venait de s'arrêter à quelques pas. Une sœur grise en était descendue, puis une jeune fille.

Cette jeune fille, c'était celle qui avait parlé, c'était Marguerite.

II

Quinze jours s'étaient écoulés depuis la mort du comte d'Auberive.

Trop désolé pour avoir conscience de ce qui se passait autour de lui, Sosthènes avait laissé agir Me Coquelin le notaire, qui se trouvait être un de ses anciens camarades, un ami.

C'était par lui qu'il avait appris la vérité ; ce fut lui qui régla toutes les formalités de la succession.

— Il faut absolument que tu l'acceptes, avait-il déclaré ; il le faut !

Un jour enfin, Me Coquelin reparut avec un volumineux cahier de papier timbré ; il le déposa solennellement entre les mains de Sosthènes et lui dit :

— Tu es ici chez toi... tout est à toi.

Héritier malgré lui, Sosthènes poussa un profond soupir et s'écria :

— Comment me tirer de là? que ferai-je, au retour de ce pauvre Léonce?

Fort heureusement, Léonce se trouvait en Italie, à Venise.

Sosthènes lui avait écrit, mais rien que pour lui annoncer la mort de son père.

La réponse venait d'arriver.

— Tiens, dit Sosthènes en la donnant à Marguerite, tiens.. lis... moi je ne pourrais pas ; je n'ose pas.

La jeune fille rompit le cachet et commença la lecture de la lettre.

Elle témoignait une douleur profonde et sincère. « Jamais je ne me pardonnerai de n'avoir pas été là pour lui fermer les yeux, écrivait Léonce ; jamais je ne me consolerai de sa perte. Pauvre père ! il était si bon ; il m'aimait tant. Je ne me sens pas le courage de retourner à Auberive. Il se passera longtemps, bien longtemps avant que tu m'y revoies, mon cher Sosthènes. »

— Ah ! Dieu soit loué ! respira celui-ci ; c'est du moins un délai. Moi qui tremblais de le voir arriver ; moi qui ne vivais plus que sur des charbons ardents... Mais que dit-il encore?... Va, Marguerite.

La jeune fille poursuivit :

« Je fais donc appel à ton amitié, cher cousin ; je te demande un service. Charge-toi de régler mes affaires ; administre mes biens ; touche mes revenus ; sois mon intendant ; il va sans dire que je ne te demanderai jamais de comptes, et que je ne t'offre pas d'appointements. Tu prendras tout ce que tu voudras, tu m'enverras le reste... et, pour commencer, j'ai besoin de vingt-cinq mille francs... »

— Très-bien ! parfait ! interrompit Sosthènes ; je les lui enverrai dès demain, et j'accepte avec joie ce qu'il me propose. Son intendant... et jamais de comptes ; quelle bonne idée il a eue là ! Tout pourra peut-être s'arranger ainsi. Est-ce tout, Marguerite?

— Non, mon parrain ; il y a un *post-scriptum*, dans lequel M. Léonce vous prie d'acquitter ses dettes. Un certain Castagnac, qui lui servait d'homme d'affaires à Paris, vous en adressera la liste. Elles doivent se monter à une cinquantaine de mille francs.

— Va pour cinquante mille francs... bravo ! je payerai... Ne suis-je pas son intendant?... c'est mon devoir.

Un doux sourire effleura les lèvres de Marguerite ; une larme perla dans ses yeux, et, pour toute réponse, pour tout éloge, elle embrassa son parrain.

Sosthènes était enchanté, ravi. En gagnant du temps, il croyait avoir tout gagné.

A l'instant même il se rendit chez Me Coquelin, qui voulut, en sa qualité de notaire, se permettre quelques observations, quelques conseils.

Mais Sosthènes, l'interrompant dès les premiers mots :

— Puisque tout m'appartient, j'en suis le maître.

— C'est incontestable ; mais tu sais que j'ai de l'expérience et que tu dois avoir confiance en moi...

— Quant à ce qui concerne la loi, oui ; mais quant aux délicatesses du cœur, je suis mon seul juge. Et d'ailleurs, s'il me plaît de faire des folies, comme n'eût pas manqué de faire mon cousin... ça ne change pas la destination du patrimoine d'Auberive... Ça ne sort pas de la famille !

Le notaire se résigna, mais avec une grimace des plus désapprobatrices.

Quelques jours plus tard, Castagnac lui-même arriva.

C'était un Bordelais, un boursier, un viveur. N'ayant d'autre fortune que son industrie hasardeuse, il s'était fait le complaisant, le factotum, le parasite des fils de famille. Il excellait à leur trouver de l'argent ; il partageait leurs plaisirs, il singeait leurs allures. Bref, un gentleman *in partibus*, une sorte de lion à la suite.

Son séjour au château d'Auberive se prolongea durant toute une semaine. Il y fit de grands embarras et risqua quelques gracieusetés à l'égard de Marguerite. Sosthènes s'interposa, prenant au sérieux son rôle de père adoptif et parlant comme tel.

— Mais si je vous demandais sa main? riposta l'effronté Castagnac.

— Vous !

— Pourquoi pas? Notre ami Léonce lui donnerait peut-être une dot, et, dans ce cas-là, je la trouverais tout à fait charmante.

Sosthènes s'empressa de lui remettre les cinquante mille francs et de le renvoyer à Paris.

Marguerite n'avait eu aucun soupçon de cette conquête. Son parrain lui raconta, en plaisantant, les prétentions de Castagnac et la quasi-demande qui avait failli s'ensuivre.

La jeune fille haussa les épaules avec un dédaigneux sourire.

— Je comprends que celui-là ne te plaise pas, mignonne... mais s'il s'en présentait un autre?

— Ce serait exactement la même chose, répondit-elle; je ne me marierai jamais.

— Tiens! pourquoi donc ça?

— C'est mon idée.

Et Marguerite changea d'entretien.

Sosthènes commençait à recouvrer, sinon sa joyeuse humeur d'autrefois, du moins sa tranquillité d'esprit.

Il n'avait plus de craintes relativement à Léonce, et Marguerite était toujours là, comme une de ces fées souriantes qui font oublier les tristesses du passé, refleurir toutes les espérances d'avenir. Ils surveillaient ensemble les travaux du vaste jardin; ensemble ils s'en allaient herboriser dans le parc ou dans les forêts avoisinantes. Jamais frère et sœur ne s'entre-donnèrent de plus heureuses journées; jamais un jeune père ne fit avec sa fille bien-aimée de plus délicieuses promenades.

Je ne crois pas avoir dit dans quelle province était situé le château d'Auberive. Eh! mon Dieu, pourquoi le dirai-je?

C'était un charmant pays, éloigné des grandes routes,



Mort du marquis d'Auberive. Dessin de F. Lix.

inconnu des touristes; une fraîche et pittoresque vallée, avec sa gracieuse rivière et ses clairs ruisseaux, des sentiers ombreux, de verts pâturages, beaucoup de coteaux, beaucoup de bois, et, tout alentour, dans les lointains bleus, un amphithéâtre de hautes montagnes, dont les cimes, parfois couronnées de neige, se confondaient avec le ciel. Est-il besoin d'en savoir davantage? Est-ce que les perspectives entrevues en rêve ont un nom?

Sosthènes était né dans ce riant paysage; il y retrouvait mille souvenirs d'enfance; il l'aimait davantage encore à chaque nouveau retour. Quant à Marguerite, jusqu'alors elle n'avait connu que les promenades de Paris ou la froide récréation du couvent; c'était la première fois de sa vie qu'elle respirait le grand air enivrant de la campagne et de la liberté, la première fois que son regard embrassait de larges horizons, la première fois qu'elle pouvait se plonger dans des océans de verdure. Aussi tout la charmait, l'extasiait, l'enthousiasmait. C'était pour elle comme une merveilleuse vision, comme une perpétuelle fête.

Dès l'aube, elle se levait, impatiente de mouvement et d'espace. Rien ne pouvait la rebuter, ni le soleil, ni la pluie, ni les mauvais chemins, ni les longues marches; elle eût fatigué son parrain. Elle voulut apprendre de lui la botanique, afin de le seconder dans ses travaux et de mieux aimer encore la nature. Je laisse à penser les joies

du professeur et celles de l'élève. Ils en arrivèrent à se passionner également pour l'étude, au point d'oublier l'heure et de ne rentrer souvent au château qu'à la clarté des étoiles.

Un soir qu'ils s'en revenaient ainsi, par un abrupte sentier qui côtoyait la forêt, le vieux manoir d'Auberive leur apparut tout à coup majestueux et sombre, au bord de son étang, dans lequel se reflétait la lune.

— Ah ! s'écria Marguerite, ah ! mon parrain, mon parrain... quel beau domaine vous avez là !

— Je n'en suis que l'intendant... rien que l'intendant, pas autre chose.

— Eh ! qu'importe !... puisque nous l'habitons, puisque nous pouvons en jouir et l'aimer tout à notre aise.

— Oui... j'avoue que je l'aime aussi, mon vieux château d'Auberive... et s'il me fallait maintenant le quitter, ce serait comme un paradis perdu !

En arrivant, on trouva une lettre de Léonce. Il était maintenant à Naples, et demandait vingt-cinq autres mille francs.

— Diable ! se récria Sosthènes, comme il y va !

III

Tout en expédiant à Léonce cette seconde traite, Sosthènes l'escorta de quelques sages avertissements.

Les fermiers ne payaient pas ; l'année serait mauvaise ; il y avait des hypothèques sur le domaine, et, pour le dégréver, ce n'était pas assez d'une bonne administration, il fallait encore de l'économie, beaucoup d'économie, etc., etc.

Léonce répondit en s'excusant de sa prodigalité par son chagrin. Ne fallait-il pas s'étourdir !

Seulement, il paraît que cela coûtait fort cher : six semaines plus tard, il y eut un troisième appel de fonds ; puis, presque aussitôt, un quatrième, motivé par une perte au jeu.

— Ah mais ! ah mais ! fit Sosthènes, s'il continue de ce train-là, mes revenus... ses revenus... nos revenus n'y suffiront pas !

Et tout en s'exécutant bon gré, mal gré, il osa cette fois une verte réprimande.

Dans une réponse des plus spirituelles, et qui prouvait néanmoins un excellent cœur, le cousin prodigue plaisanta fort son vertueux intendant. Il terminait par de grandes protestations d'amitié, par de belles promesses relativement à l'avenir. « Mais plus de morale ! disait-il ; mon pauvre père lui-même y avait renoncé, comprenant bien qu'avec un écervelé de mon espèce, autant en emporte le vent ! »

Forcé de recourir à l'emprunt, Sosthènes se rendit chez le notaire.

— Déjà ! fit Me Coquelin. Je pressentais bien qu'il faudrait en arriver là, mais pas aussi vite. Tu n'as pas voulu me croire, mon bon, et tu as eu grand tort. En avouant à ton cousin toute la vérité, tu l'éclairais sur sa situation, tu l'arrêtais peut-être au bord de l'abîme. Il est d'âge encore à prendre un parti énergique. Qui sait même si, dans sa chute, il n'aurait pas trouvé le courage de se relever par ses propres forces, et de se créer par le travail une autre fortune. Je le connais ; son intelligence lui eût permis cette revanche. L'ardeur qu'il dépense au plaisir, il pourrait l'employer utilement, glorieusement. Plus tard, il sera trop tard... et tout en te dévouant à prolonger son erreur, ses folies, tu ne lui rends qu'un mauvais service.

— C'est possible, reconnut Sosthènes ; mais que veux-tu ?... je n'ose pas le désabuser, l'affliger ; j'ai peur de son désespoir. Laissons s'éteindre en lui cette fougue de jeunesse. C'est son patrimoine, après tout. Nous verrons, nous verrons.

— Mais ce patrimoine, s'il le dévore tout entier, il n'en sera pas plus riche alors, et toi tu seras redevenu pauvre.

— Bah ! bah ! pour sauver le capital il s'agit d'augmenter les revenus, et j'y songe.

— Comment cela ?

— En économisant de mon côté, d'abord.

— En te privant !

— Non. Mes goûts sont des plus simples, et j'aime à vivre ainsi ; et puis j'ai des idées d'amélioration, d'agriculture. Le domaine me semble susceptible d'un rendement beaucoup plus considérable. Veux-tu que je t'expose mes plans ?

— Voyons.

Le notaire écouta Sosthènes, et, sous ce rapport du moins, fut obligé de reconnaître qu'il avait raison.

Tout en herborisant sur les terres d'Auberive, le jeune naturaliste les avait étudiées au point de vue de la science moderne. C'était un esprit éminemment pratique, et, par ses justes calculs, il en tirerait au moins la valeur.

— A l'œuvre donc ! conclut Me Coquelin, et courage ! Si monsieur ton cousin ne met pas trop de bâtons dans les roues de ta charrue, tu deviendras l'un des plus riches propriétaires du département.

— Pas moi... mais Léonce.

Et Sosthènes, encouragé par le notaire, fit venir en toute hâte un de leurs amis communs, un agronome belge des plus distingués.

Il se nommait Michel Stévens ; et, bien que jeune encore, il était passé maître dans ce grand art de l'agriculture, qui tend à redevenir le premier de tous.

Ame tendre, d'ailleurs, esprit studieux et modeste, nature généreuse et calme comme celle de Sosthènes, et qui plut de suite à Marguerite.

Désormais, il y eut donc trois amis au château d'Auberive, et les travaux projetés commencèrent : défrichements, desséchements et irrigations. Plus de cent hectares, jusqu'alors en friche, furent livrés à la culture. On créa des prairies artificielles, une nouvelle métairie. Les anciennes fermes se ressentirent également de cette intelligente impulsion. Le domaine tout entier fut métamorphosé, transfiguré, mais sans rien perdre de sa physionomie pittoresque. Michel Stévens était un de ces innovateurs qui sont en même temps des artistes, et qui savent respecter l'œuvre de Dieu.

Tout le restant de l'hiver, tout le printemps suivant s'écoulèrent avec une merveilleuse rapidité, grâce à cette existence active et féconde. Souvent Marguerite accompagnait les deux jeunes gens dans leurs courses à travers la campagne. Toujours ils la retrouvaient, le soir, attentive et souriante entre eux, comme une jeune sœur entre ses deux frères.

Déjà les épis commençaient à jaunir, lorsque Stévens, jusqu'alors si enjoué, sembla tout à coup devenir triste.

— Qu'as-tu donc ? lui demanda Sosthènes.

Michel était la franchise même ; il répondit :

— J'aime Marguerite !

— Bah !

— Oui... je l'aime... et si je ne puis avoir l'espérance de l'épouser, il faut que je parte, vois-tu bien... car, en restant ici, je deviendrais trop malheureux !

Tandis que cet aveu s'échappait des lèvres de Stévens,

l'émotion étouffait sa voix; il finit par se jeter en pleurant dans les bras de son ami. Rien de tel que ces savants lorsque la tendresse leur vient au cœur.

— Calme-toi! répondit Sosthènes; voyons, voyons... il n'y a rien d'impossible à ce mariage, et pour ma part, j'y donne mon consentement... moi, le père! Je parlerai dès ce soir à ma fille.

Michel s'éloigna, impatient et joyeux.

Resté seul, encore tout étonné de ce qu'il venait d'apprendre, Sosthènes se dit naïvement :

— Lui aussi!... comme le Castagnac... ah çà! mais, elle est donc bien jolie, Marguerite? Il faudra que je la regarde.

IV

Réellement Sosthènes n'avait jamais regardé Marguerite. Pour lui, c'était toujours l'enfant qu'il avait recueillie dans la mansarde du quartier latin, la petite pensionnaire qu'il promenait le dimanche, il n'y avait pas bien longtemps de cela. Ce qu'il aimait en elle, et le plus paternellement du monde, c'était sa pétulance, ses câlineries, son rare bon sens, sa gaieté, sa bonté, son aptitude à la science. Oh! sous le rapport intellectuel et moral, il la connaissait bien; mais il ne s'était pas encore aperçu qu'elle avait de grands yeux noirs, brillants et veloutés comme ceux d'une créole; une admirable et soyeuse chevelure, d'un brun fauve, avec des ondulations et des reflets sans pareils; un front de madone italienne; des traits un peu irréguliers peut-être, mais pleins de finesse et d'originalité; un éclatante fraîcheur, un sourire divin.

Rien de mignon comme sa main blanche, aux ongles roses, et son tout petit pied, sans cesse avide de mouvement, sans cesse infatigable. Dans ses moindres allures, il y avait de la sveltesse et de la grâce; dans son regard, une sérénité angélique, et parfois encore la vive espièglerie de l'enfance. Elle n'avait que seize ans; elle apparaissait au seuil de la jeunesse, charmante et pure comme une aube de printemps à la première heure d'un beau jour.

— Ils ont, ma foi, raison! pensa Sosthènes, j'ai là une filleule vraiment adorable!

Et il parla pour son ami Stévens.

— Ah! répondit tristement Marguerite, comme c'est dommage! un si digne garçon!

— Tant mieux, au contraire... il faut le prendre pour mari.

— Vous savez bien que je ne veux pas me marier.

— Maintenant, soit... tu es si jeune encore, mais plus tard?

— Jamais.

— Pourquoi donc ça?

La jeune fille rougit légèrement et se tut.

— Réponds-moi donc? fit Sosthènes, est-ce que j'ai démérité de ta confiance? Est-ce que tu ne m'aimes plus?

— Oh! si fait... je vous aime bien, mon parrain.

— Alors... voyons... parle?

Evidemment la jeune fille était embarrassée. Elle cherchait un prétexte, et pour un observateur tout autre que celui qui l'interrogeait, elle allait mentir.

Notre savant insista :

— Eh bien donc, pourquoi veux-tu rester fille?

— Parce que... je me souviens d'Henriette d'Alby.

— Ta camarade du couvent?

— Oui... une grande, tandis que j'étais encore dans les petites. Elle m'avait prise sous sa protection spéciale, je l'appelais ma petite mère, et plus tard, après sa sortie du couvent, après son mariage, vous m'avez permis plusieurs fois d'aller chez elle, les jours de congé.

— Je me le rappelle parfaitement. Après?

— Elle avait épousé un homme dont elle se croyait aimée, qu'elle aimait, et je l'ai vue si malheureuse... si malheureuse... que je me suis bien juré de ne jamais encourir un risque pareil!

— Ce n'est que cela!... enfantillage, Marguerite, pur enfantillage... et, d'ailleurs, je te réponds de Stévens, je me porte garant pour lui. Voyons, veux-tu que je lui donne au moins une espérance?...

— Non! déclara nettement la jeune fille, non... car ce ne serait pas loyal, et je suis résolue à ne jamais manquer à mon serment. Dites bien à M. Stévens que je suis bien désolée moi-même de ce refus, bien chagrine aussi de le rendre chagrin... mais il faut qu'il sache tout de suite à quoi s'en tenir... il le faut!

Sosthènes eut beau raisonner, supplier, proposer toute espèce d'atermoiement, Marguerite resta inflexible; et finalement, comme irritée par cette lutte, elle s'éloigna en pleurant.

Force fut au parrain d'aller retrouver son ami, de lui tout dire.

— Adieu! répliqua douloureusement Stévens, je ne te suis plus utile ici... j'ai besoin d'oublier... Adieu!

Le soir même, sans avoir revu Marguerite, il partit.

Cet incident, ce départ jetèrent quelque froid dans le château. Sosthènes en voulait à sa filleule, Marguerite semblait bouder son parrain.

Mais, comme ils s'aimaient trop pour se garder longtemps rancune, un pardon mutuel cimenta bientôt une réconciliation complète. Ils reprirent leur douce vie d'autrefois, leur paternel tête-à-tête, au milieu des splendeurs de la nature en pleine floraison, en plein été.

Sosthènes, cependant, s'était dit :

— Il y a quelque chose d'étrange chez Marguerite... il faut que je l'examine attentivement, comme une plante curieuse, à la loupe.

Mais Léonce, par de nouvelles folies, lui mit un tout autre martel en tête.

V

Il avait quitté l'Italie, ce terrible Léonce; il était maintenant à Bade, et sans doute il y menait grande figure, car ses lettres devenaient plus fréquentes encore, et demandaient toujours de l'argent.

A Bade, d'ailleurs, n'y a-t-il pas la roulette et le trente et quarante!

Un jour enfin, jour de perte, Léonce eut besoin d'une somme considérable.

Il écrivait à Sosthènes :

« Pas de remontrances, pas de retard. Mon honneur est engagé. Il me faut cet argent, il me le faut... dusses-tu mettre en vente mon château d'Auberive. »

— Vendre le château!... s'écrièrent en même temps Sosthènes et Marguerite.

Et ils se regardaient, consternés, désolés, indignés tous les deux.

Puis, après un silence :

— C'est par trop fort! éclata le véritable propriétaire, je me révolte à la fin, je refuse!

— Mais, observa sa filleule, s'il y va de son honneur... l'honneur d'un gentilhomme, c'est sa vie!

— Oui, reconnut Sosthènes, s'il ne pouvait payer, il se tuerait.

— Mon parrain, mon parrain ! supplia Marguerite épouvantée, vous ne devez pas, vous ne pouvez pas le laisser mourir !

— Assurément... je ne veux même pas souffrir qu'il y ait une tache sur le nom d'Auberive. Coquelin me trouvera cette somme ; je payerai... mais je dirai tout à Léonce.

— C'est cela ! fit la jeune fille, sauvons le château... si ce n'est pour vous, que ce soit pour lui-même !

Sosthènes semblait fermement résolu.

— Cet aveu le rendra peut-être plus sage, dit-il, et c'est le seul moyen de nous épargner une ruine complète. Je vais lui écrire.

Il prit place à son bureau, il s'arma d'une plume, et, tout d'un trait, il traça ces trois mots :

« Mon cher cousin. »

Mais ce fut tout. Il s'arrêta, ne pouvant pas, n'osant pas en écrire davantage.

— Courage ! lui disait vainement Marguerite, appuyée sur son fauteuil.

D'une main tremblante, il griffonna, ratura, déchira successivement plusieurs brouillons, tous plus impossibles les uns que les autres.

— Impossible ! déclara-t-il enfin, j'en suis incapable. Il faudrait une habileté, une délicatesse, des façons... bref, l'esprit et la plume d'une femme.

— Voulez-vous que je dicte? proposa hardiment Marguerite.

— Toi !

— Oui... je ne connais pas M. Léonce, mais vous m'avez appris à l'aimer comme un frère, et je suis convaincue que c'est pour son bien. D'ailleurs, je penserai à celui qui n'est plus, à son père, à M. d'Auberive, et cette chère ombre, qui semble planer encore ici, m'inspirera !



Ferme et château d'Auberive. Travaux de desséchement et de drainage. Dessin de F. Thorigny.

— Va donc, va ! consentit Sosthènes.

La jeune fille joignit les mains et leva les yeux au ciel, comme pour une muette prière. Puis, avec une telle rapidité que son parrain avait peine à la suivre, elle improvisa une lettre si lucide, si affectueuse, si délicate, si véritablement chrétienne, que chacun des mots qui la composaient devait en même temps guérir la blessure qu'il allait faire. C'était M. d'Auberive lui-même qui semblait parler à son fils et, tout en pardonnant le passé, tout en sauvegardant le présent, enseigner le devoir à venir.

— Parfait ! admirable ! s'écria Sosthènes, mais sais-tu bien, Marguerite, que tu as énormément d'esprit !

— Ce n'est point avec l'esprit qu'on écrit ces lettres-là, mon parrain, c'est avec le cœur.

Et jamais encore elle n'avait été plus modestement charmante.

Sosthènes s'empressa de signer, prit une enveloppe, y mit l'adresse.

— Ainsi, reprit-elle, vous n'avez plus peur de cette révélation ? Vous êtes content...

— Ravi, enchanté ! interrompit-il ; aussi, tu le vois, je cachette la lettre avec confiance, et nous allons l'envoyer immédiatement à la poste.

Déjà Marguerite avançait la main vers la sonnette.

Tout à coup le bruit d'une chaise de poste, arrivant au galop, s'éleva du pavé retentissant de la cour.

Les fenêtres du salon où venait de se passer cette scène donnaient sur le jardin.

Ne pouvant se rendre compte encore de ce fracas inopiné, Sosthènes et sa filleule eurent un premier mouvement de stupéfaction, presque d'effroi.

Puis celui-ci, oubliant la lettre sur le buvard, s'élança vers la porte.

Mais cette porte aussitôt s'ouvrit, et Castagnac, tout poudreux, parut sur le seuil.

VI

Castagnac, étonné lui-même de l'effet qu'il produisait, tout d'abord éclata de rire.

Puis, se laissant tomber sur un siége :

— Ah! je comprends, dit-il, vous étiez encore sous l'impression de la terrifiante nouvelle. Rassurez-vous, tout est réparé... Victoire! Au moment même où la lettre de Léonce venait de partir, je lui apportais une dernière mise de fonds, celle de l'amitié. Il a couru vers le Kursall, il s'est remis au jeu, il a fait sauter la banque. Mais aussi quel acharnement! quelle audace! quelle chance... c'était superbe!

— Ah! tant mieux, fit Sosthènes; mais il aura recommencé le lendemain.

— Non... car immédiatement nous avons quitté Bade. Hein? j'espère que voilà de la sagesse! Il est vrai que cette sagesse-là, je puis vous le dire à vous, c'était un sentiment nouveau. Une jeune veuve adorable, et qui venait de repartir pour son château, à quelques lieues d'ici. Aussi, fouette, postillon... en route pour Auberive! Mais



Le retour de Léonce. Dessin de F. Lix.

afin d'éblouir la susdite veuve, et comme nous nous trouvions en argent, acquisition d'un magnifique équipage de chasse, d'une meute princière. Vous verrez, je ne vous dis que ça, vous verrez!

— Mais à quoi bon toute cette dépense?

— Eh! parbleu... pour traiter seigneurialement tous nos joyeux compagnons de là-bas. Ils arrivent avec Léonce, et toute la vénerie également. Un train spécial, un vrai train de plaisir! Puis, en quittant le chemin de fer, tous les chevaux de poste du pays en réquisition... et sitôt arrivés sur nos terres, en chasse... excepté moi, qui suis accouru directement pour vous avertir et commander le festin. Mais c'est à peine si je les précède... écoutez plutôt... écoutez!

Un grand bruit de cors et d'aboiements venait de retentir tout à coup du côté de la forêt, presque sur la lisière du parc.

C'était déjà si près du château, que Sosthènes, croyant voir apparaître Léonce en personne, s'empressa de cacher la lettre dans le buvard.

Et il rejoignit Marguerite et Castagnac, qui tous les deux regardaient à la fenêtre.

La chasse se rapprochait avec une telle rapidité, que, presque au même instant, un pauvre chevreuil effaré parut dans le jardin, y fit même une légère pointe. Mais à l'aspect du manoir et de ses habitants, il bondit en arrière et de nouveau précipita sa folle course à travers le parc.

A peine était-il redevenu invisible, que les chiens se montrèrent à leur tour, puis les chasseurs, et ce fut comme une folle trombe qui passa sur la piste, en saccageant au passage les massifs et les plates-bandes.

— Oh ! mes pauvres fleurs ! soupira Marguerite.

De même que le chevreuil, la meute et les cavaliers se perdirent immédiatement sous bois.

Un seul chasseur s'était arrêté, regardait le château.

Il reconnut probablement ceux qui se trouvaient à la fenêtre, piqua droit au balcon, saisit à deux mains la balustrade, mit les pieds sur la selle et, par un bond des plus agiles, sauta dans la chambre.

Là, prompt comme la pensée, il embrassa Sosthènes, frappa sur l'épaule de Castagnac, et se retournant vers Marguerite pour la saluer avec une grâce toute aristocratique :

— Ah ! dit-il, c'est sans doute ta filleule... notre filleule... mademoiselle Marguerite... Charmante, en vérité... charmante !

Cet alerte écuyer, ce galant gentleman, c'était Léonce d'Auberive.

VII

Il avait vingt-cinq ans à peine, et ressemblait d'une manière frappante à son père. C'était ce même type du vrai gentilhomme d'autrefois, élégant et fier, insoucieux et railleur, mais dans tout l'épanouissement, dans tout le charme de la jeunesse. Sa brune et soyeuse chevelure bouclait naturellement autour de son pâle visage, au grand frond intelligent, au profil aventureux, au spirituel sourire, à la fine moustache crânement retroussée. Le regard était vif et plein de feu ; la physionomie courtoise, ouverte et loyale. Peu de femmes eussent pu boutonner sa jaquette de chasse, chausser sa botte molle et mettre ses gants de peau de daim. Il y avait surtout en lui quelque chose de chevaleresque et de généreux qui devait, à première vue, lui concilier toutes les sympathies, et quand on le connaissait, même parmi les juges les plus sévères, lui faire pardonner bien des torts.

— Oh ! comme il a l'air bon, s'était déjà dit Marguerite.

Quant à Sosthènes, il cherchait, mais vainement, à conserver un air grondeur.

— Voyons ! fit Léonce tout en époussetant de la cravache sa jambe nerveuse qui, sous le tricot blanc, rappelait celle du Bacchus indien. Voyons, cousin, ne me boude pas, oublie mes fredaines et tuons gaiement le veau gras pour le retour de l'enfant prodigue. Je te promets d'être plus sage à l'avenir, parole d'honneur ! demande plutôt à Castagnac... je veux me ranger, me marier... ah !

— Et avec qui ?... bonté divine ! répliqua Sosthènes.

— Avec une femme accomplie, et qui semble faite tout exprès pour réaliser le miracle de ma conversion. Faut-il te la nommer... hein ? C'est la belle Mme d'Alby.

— Henriette ! s'écria Marguerite.

— La connaissez-vous donc, mademoiselle ? demanda Léonce.

— Si je la connais ! mais c'était mon amie, ma protectrice... Oh ! que je serais heureuse de la revoir !

— Rien de plus facile... elle est, depuis huit jours, votre voisine... et, par ma foi ! il me vient une idée.

— Quelle idée ?

— Attendez que je réfléchisse un peu... ce qui m'arrive rarement. Mais d'abord, dites-moi bien, je vous en prie, à quel point vous en êtes avec elle.

Marguerite raconta ses relations de pensionnaire avec Henriette, ses quelques séjours chez Mme d'Alby, combien elle s'en croyait aimée, combien elle l'aimait.

Dans cette confidence expansive, elle mit tout le charme de son esprit, toutes les délicatesses de son cœur.

— Mais, demanda-t-elle enfin, Henriette est donc veuve ?

— Heureusement, répliqua Léonce, puisque je puis prétendre à sa main. Je comptais la lui demander dès ce soir même... et tenez, plus j'y pense, plus je trouve mon idée excellente. Ah ! si vous vouliez...

— Dites !...

— Me servir d'interprète auprès d'elle...

— Moi !...

— Pourquoi pas ?... je n'en saurais trouver un plus charmant, un meilleur pour une pareille demande. Je dirai plus, vous me porteriez bonheur, Marguerite, et, protégée par vous, mon espérance ne craindrait pas un refus... Mais dis-lui donc, Sosthènes, qu'il faut qu'elle parte à l'instant pour aller trouver Henriette.

Sosthènes allait refuser, prétendant que c'était une folie.

Mais Léonce insista, tandis que Marguerite, se penchant vers son parrain, lui disait tout bas :

— C'est par moi seule qu'Henriette peut apprendre la vérité... toute la vérité.

On entendit dans le lointain la fanfare de l'hallali. Les chasseurs allaient revenir au château ; n'était-il pas à souhaiter que Marguerite ne se trouvât plus là ?

Ce dernier argument triompha des scrupules de Sosthènes, et Marguerite se disposa à partir pour le château de Mme d'Alby.

— Vous me direz franchement ce qu'elle vous aura répondu ? fit Léonce.

— Très-franchement, monsieur, je vous le promets, répondit Marguerite.

Et, comme les fanfares se rapprochaient, elle disparut.

Léonce se retourna vers Sosthènes :

— Monsieur mon intendant, lui dit-il, je n'ai pas besoin de vous recommander mes amis... ils doivent trouver céans une hospitalité digne du comte d'Auberive. Allons, cousin, allons donc !... ne fais pas ainsi la grimace... ce sont peut-être les funérailles de ma vie de garçon... il faut les fêter joyeusement, splendidement, à la manière écossaise !

Puis, s'adressant à son factotum :

— Quant à toi, Castagnac, je te charge de l'ordonnance du festin ; fais dresser le couvert.

— C'est ma spécialité !... répliqua le parasite, et tu seras content de ton écuyer tranchant. Je connais le nombre des convives...

— A propos, interrompit le châtelain, n'oublie pas de faire mettre un couvert de plus...

— Pour quel invité ?

— Pour Me Coquelin, mon notaire.

Sosthènes, déjà sur le seuil, bondit soudainement à ce nom.

— Et comment, pourquoi donc avoir invité Coquelin ?

— Pour l'avoir sous la main, et pour connaître exactement ma situation de fortune avant de causer mariage. Je lui ai dépêché une estafette au dernier relais... il viendra.

— Aïe, aïe, aïe ! pensa Sosthènes, voilà qui se complique !

Charles DESLYS.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

LA POUPÉE DE SYLVIA.

CONTE.

I

Mme de Viorne était restée veuve de bonne heure, et Sylvia, sa fille unique, âgée à peine d'une dizaine de mois, avait adouci un peu l'amertume de ce veuvage imprévu. Mme de Viorne avait encore sa mère, qui avait été jeune sous Louis XVI, et qui frisait ses cheveux blancs comme Mme de Sévigné.

Dans la même maison, au premier étage d'un pavillon qui avait vue sur un vaste jardin, vivait, à côté de ces trois femmes, un petit vieillard qui était le parrain de Sylvia, de sa mère et de sa grand'mère. Le bonhomme, qui, de mère en fille, avait tenu toute la famille sur les fonts de baptême, semblait vouloir, avant de mourir, donner encore le nom de filleule à une quatrième génération, tant il était droit et vert, alerte et vif, en dépit de ses soixante et dix-sept années bien comptées. Comme il était très remuant, il aimait à la folie les voyages, et, une fois l'an, dès le retour des hirondelles, il s'achetait un chapeau de paille, prenait sa canne et s'allait promener par le monde, au nord ou au midi, selon le vent et son caprice. « Mes pauvres enfants, disait-il à ses filleules bien-aimées, c'est plus fort que moi; sitôt qu'il pleut du soleil, je me sens des fourmis dans les jambes, il faut que je parte. » A ces mots, qu'il corrigeait par un sourire, toute la maisonnée devenait triste. Il embrassait les trois générations, et le voilà parti pour six mois! Jamais il ne revenait de ses pèlerinages que les mains pleines, rapportant d'admirables cadeaux, des fourrures de zibeline pour l'aïeule, un châle des Indes pour la mère, et pour l'enfant des jouets qui, au dire du parrain Jean, avaient appartenu à Obéron, le joli nain vert, ou des écharpes de dentelles brodées par la reine Mab, la bonne fée.

Mme de Viorne, simple et indulgente, avait cette piété affable et trop rare qui n'effarouche jamais personne, mais qui attire tous les cœurs et les gagne. Que de fois n'avait-elle pas demandé au Ciel une fille, et fait le vœu, si Dieu écoutait ses prières, de la consacrer à la Vierge! Aussi Sylvia, dix ou douze jours après sa naissance, fut-elle vêtue de point d'Angleterre comme une fille de roi, ondoyée à la lueur d'un beau cierge et déposée, parmi des flots d'encens, sur l'autel de la chapelle de Marie.

II

Au moment où commence ce conte, les arbres du jardin fleurissaient pour la septième fois depuis que Sylvia était au monde. Quoi de gai et de beau comme le rajeunissement de la nature, au mois de mai? Tout renaît, verdit, babille, flamboie; une surabondance de vie se répand dans les feuilles, dans les airs et dans les cœurs; les hirondelles passent en jetant leur petit cri printanier; mille bruits confus se mêlent aux parfums et à la lumière. L'immense jardin, où jouait d'ordinaire Sylvia, était ombragé de marronniers centenaires, recouverts de grappes d'une neige odorante. D'autres grands arbres fruitiers en pleine floraison s'élevaient çà et là; des pelouses et des tertres verdoyants rompaient la douce monotonie des parterres. Cependant, ce jour-là, il avait plu dans la matinée; une giboulée de passage avait trempé le sable des allées du jardin. Les lilas nouveaux étaient mouillés, et de larges gouttes, qui étincelaient au soleil, tombaient, sous le souffle d'un vent léger, comme une pluie de diamants. Sylvia, pour obéir à sa mère, restait au logis, le visage collé à la vitre et regardant tristement se balancer le lourd feuillage des marronniers. Elle aussi, comme son vieux parrain, elle avait des fourmis dans les jambes, et eût volontiers voyagé autour des plates-bandes. Elle n'avait ni frère, ni sœur, ni compagne de son âge pour gambader, causer rubans ou chiffons; mais, comme elle avait déjà de l'esprit, elle s'ennuya de se bouder elle-même et tourna vers sa poupée des yeux suppliants.

Cette poupée, la plus jolie que j'aie vue de ma vie, lui avait été donnée un an auparavant par son parrain, qui, au retour d'un voyage en Palestine, l'avait achetée, à Nuremberg, à un pauvre diable qui mourait de faim. Mme de Viorne l'avait enfermée dans une armoire, et on ne l'avait mise entre les mains de Sylvia que le jour où elle avait eu sept ans. En vérité, c'était une belle œuvre d'art, une merveille sculptée, que l'ouvrier avait cédée presque en pleurant: on eût dit qu'il se séparait d'un lambeau de lui-même. Elle avait à peu près trois pieds de haut, et, lorsqu'elle reposait allongée sur son berceau, elle avait l'air d'un enfant qui dort. Ses cheveux, d'un blond doré, bouclés autour d'un cou flexible, étaient plantés avec une telle délicatesse, qu'on les eût pris pour une chevelure réelle. Les joues, finement arrondies, quoique d'une pâleur de cire, faisaient illusion, comme si la vie les eût animées. La pensée paraissait habiter son regard fixe et doux, et ses lèvres souriantes étaient prêtes à s'entr'ouvrir. L'artiste n'avait rien épargné pour la rendre parfaite : les doigts, effilés en fuseaux, avaient l'aspect de ces mains jointes de chérubins de marbre qui, dans les églises, prient éternellement. Au moyen de ressorts inaperçus, qui en étaient l'âme cachée, on avait assoupli ses membres; sa taille se courbait à volonté, et la poupée se tenait debout sur ses pieds. On eût cru voir une petite fille vivante et l'on était tenté de mettre la main sur sa poitrine, pour y sentir les battements du cœur.

III

Sylvia, que dans la maison maternelle on appelait familièrement *Sylvita*, avait eu l'idée de baptiser sa poupée du surnom de *Vita*, qui était le diminutif de son nom. Le parrain Jean, quoique bien vieux, savait encore un peu le latin, et il fut content d'apprendre le nom ingénieux que sa fillette avait naïvement donné à la muette Nurembergeoise. Vita, qui dès le premier jour avait été accueillie avec des transports de joie, fut habillée comme une demoiselle. Elle était charmante dans sa robe de mousseline blanche, sa taille serrée par une écharpe de soie bleue; des souliers de satin rose, moins longs que la pantoufle de Cendrillon, emprisonnaient ses pieds. A ses heures de récréation, Sylvita courait légère vers elle, renouvelait sa toilette, ajustait les plis de sa robe, la coiffait et lui envoyait de petits sourires. Cette poupée, c'était son bonheur, sa vie! La nuit, elle en rêvait, et, à peine

éveillée, sa prière faite, elle se précipitait vers Vita endormie, elle écartait les rideaux d'une main discrète, comme une mère craintive, lui baisait la joue et lui chuchotait je ne sais quelles douceurs à l'oreille.

Mme de Viorne prit de l'inquiétude à voir sa fille si entraînée par l'amitié nouvelle qu'elle portait à sa poupée.

« Rassurez-vous, disait le parrain Jean, et laissez-la faire ; c'est une bonne fille qui nous aime. Elle m'a adressé hier une étrange question : « Parrain, m'a-t-elle demandé, « pourquoi le bon Dieu n'a-t-il pas donné une âme à ma « poupée comme à moi ? — Un jour ou l'autre, fillette, « si tu es sage, lui ai-je répondu, elle sera vivante. — « Ah ! quel bonheur ! » s'est-elle écriée en frappant ses deux mains. »

Cette parole, que le parrain Jean avait dite au hasard, n'était pas tombée en vain dans l'esprit de Sylvita, qui, pleine de l'espérance de voir vivre sa chère poupée et d'avoir une camarade pour ses jeux, était devenue rêveuse, et s'était promis à elle-même de tenter l'impossible, afin de réussir à cette métamorphose. Dès ce moment, elle se surveilla, attentive à ne mécontenter personne, studieuse, point étourdie, prévenante, empressée auprès de sa mère, remplissant la maison d'un bonheur tranquille, sans rien perdre de cette gaieté légère qui est le signe d'une conscience pure et une des grâces de l'enfance.

La belle poupée fut entourée de soins, de tendresses, mais Sylvia ressentait un peu de chagrin de manger seule ses friandises, car rien n'est si doux au cœur que de donner et de mettre les autres de moitié dans ses joies. « Ma petite Vita, lui disait-elle, comme si elle en eût été entendue et comprise, ouvre donc ta jolie bouche. »

Il semblait à l'enfant qu'une voix intérieure, glissant sur les lèvres de la poupée, lui murmurait tout bas : « Sylvita, sois le modèle des enfants, et je vivrai de la vie humaine, et nous ferons ensemble de gentils dîners sur l'herbe. » Il arrive souvent que, quoique éveillés, nous croyons entendre des esprits invisibles qui conseillent notre cœur.

Vous tracer le portrait de Sylvia est inutile, parce que, par un hasard singulier, elle ressemblait d'une manière frappante à sa poupée, ou plutôt, sa poupée lui ressemblait. Toutes les deux avaient les yeux bleus et une chevelure blonde qui se bouclait naturellement ; la coupe de leur visage était la même ; mais les joues de Sylvita étaient plus roses et plus fraîches. Au milieu du jardin s'élevait un beau rosier, qui, l'été, donnait des fleurs à remplir vingt corbeilles, et que le parain Jean avait rapporté d'Asie dans un vieux chapeau. Sylvia et Vita, égales de taille, étaient juste aussi hautes que ce rosier. Lorsqu'elles étaient assises à côté l'une de l'autre, on les eût prises de loin pour deux sœurs jumelles, avec cette seule différence, que Vita demeurait immobile et silencieuse, tandis que Sylvita, vive comme un jeune chevreau, sautait dans les allées du jardin, jasait avec les oiseaux blottis sous les arbres et regardait sa poupée en soupirant.

IV

L'espérance est une bien belle chose, puisque Dieu en a fait une vertu. Elle ranime tous les courages, elle aide à vivre, entoure de sourires les berceaux et les tombes de consolations, et coule comme une source dans les âmes. Cette semence divine avait germé dans le jeune esprit de Sylvia, qui, nuit et jour, s'attendait à voir la pourpre de la vie colorer le front de Vita. Aussi semait-elle ses heures de bonnes actions ; elle gagna de la sorte l'affection de tout le monde et le contentement d'elle-même. Son visage, qui rayonnait de santé et de bonheur, s'était revêtu d'une beauté plus délicate, tant il est vrai que l'âme est peinte sur les têtes humaines. Elle ne taquinait plus Griffi, petit chien endiablé, qui, pour faire du bruit, eût aboyé après son ombre ; elle ne tirait plus la queue de Pussy, gros angora paresseux qui sommeillait au soleil du matin au soir. Elle réservait toujours des miettes de son pain pour en régaler les oiseaux du ciel, qui, à sa vue, battaient de l'aile et voletaient autour de son épaule. Sa prière, qu'elle n'oubliait ni à son lever ni à son coucher, était empreinte d'une ferveur inaccoutumée.

Après le dîner, dans le salon, à la chute du jour, elle grimpait sur les genoux de son parrain, qui contait tantôt ses voyages, tantôt d'autres histoires merveilleuses, souvent terribles, où passaient, comme dans une lanterne magique et enchantée, des fées, des sylphes, des nains et des farfadets. Parfois le parrain, quand il s'était risqué à prendre du café, se sentait en belle humeur, et, d'une voix à moitié cassée, il fredonnait quelque chanson du bon vieux temps. Il fallait voir comme elle écoutait pour ne perdre ni un mot ni une note ! Le lendemain, elle racontait à sa poupée les récits fantastiques, qu'elle accompagnait de gestes persuasifs et de regards remplis d'effroi ; ou bien, elle lui chantait des bribes de refrains avec une voix qui avait les sons mourants d'une flûte.

Pour sa poupée, le jardin n'avait pas de fleurs trop belles ; et, muguets, primevères, violettes, toutes disparaissaient sous les mains de Sylvia, se tressaient en guirlande ou s'arrondissaient en couronne pour orner le corsage et la chevelure dorée de Vita. Sylvia n'avait point encore osé toucher au rosier asiatique du grand parterre, mais sitôt que le premier rosier de juin eut entr'ouvert un bouton, elle s'approcha de l'arbuste, hésita longtemps, regarda sa poupée à la dérobée, convoita la fleur défendue, comme une fille d'Eve qu'elle était, et enfonça bravement sa main à travers les épines, où elle se piqua. Soudain elle jeta un cri de douleur. Y avait-il un écho moqueur sous le feuillage? Je ne sais, mais Sylvia crut qu'un autre cri avait répondu au sien. Surprise, elle promena ses yeux autour d'elle. La vue de son sang qui coulait arrêta sa curiosité. Elle pleura, et, dans sa mauvaise humeur, elle brisa un grand lis qui attendait encore deux ou trois soleils pour embaumer les airs. Elle revint, toute en larmes, s'asseoir auprès de sa poupée, qui, quoique insensible, semblait plus pâle que de coutume et dont les yeux étaient noyés de tristesse. L'enfant, étonnée, s'en affligea et, pour consoler la pauvrette, elle voulut la prendre dans ses bras. Vita recula, comme fâchée de cette caresse, et Sylvia, qui avait eu peur de ce mouvement inattendu, s'évanouit sur le gazon. Elle ne tarda pas à reprendre ses sens ; mais un seul souvenir lui resta de sa courte léthargie ; elle avait vu se mouvoir les mains et les yeux de la Nurembergeoise, qui lui avait dit : « Pourquoi, Sylvita, as-tu tué ce lis? Que t'avait-il fait? Les plantes sont, comme toi, des créatures de Dieu, et, quand on les blesse, elles souffrent autant que toi. »

La petite fille, à demi réveillée, ignorait si elle avait rêvé ou si réellement Vita lui avait reproché sa vivacité ; mais, le soir, avant de se mettre au lit, elle demanda pardon à Dieu, qui pardonne toujours.

V

Le lendemain, pour expier sa faute de la veille, elle arrosa les fleurs du jardin, qui ne furent point ingrates et la saluèrent en relevant leurs tiges. Les papillons, ces autres fleurs qui ont des ailes, enivrés de soleil et attirés par l'arome des corolles rafraîchies, vinrent rôder autour d'elle pour raconter à la verveine les secrets du réséda. L'un d'eux, le plus hardi de la troupe, l'aile revêtue d'une poussière grise où luisaient quatre grands yeux d'or, se blottit dans les plis tièdes d'une pivoine épanouie. Sylvia, retenant son souffle, s'avança sur la pointe du pied et saisit par une aile le papillon imprudent qu'elle attacha à un long fil de soie. « Papillon, vole, vole, vole ! » chantonnait-elle. Le frêle insecte, au lieu de reprendre le chemin du ciel, tomba à terre et mourut. Aussitôt Sylvia entendit un gros soupir ; elle se tourna vers sa poupée qui avait la face contre terre. Elle la releva, mais elle aperçut deux larmes qui tremblaient au bord de ses paupières. Alors elle aussi ne put retenir ses pleurs, qui mouillèrent le gazon, comme eût fait la rosée.

Sylvia, le cœur gonflé de regrets, se prit à réfléchir et à croire que, selon la promesse de son parrain, sa poupée vivait. Elle confia ses impressions à sa mère, qui se



Adieu, souviens-toi que tu appartiens à Marie. Composition de G. Fath.

contenta de sourire. Mais toute idée pousse vite dans un cerveau d'enfant. La petite fille passa une partie de la nuit à songer à cette étrange aventure, et se jura de ne plus mériter les reproches de Vita.

Comme, par malheur, les pauvres ne sont pas rares en ce monde, elle eut bientôt l'occasion, au retour d'une promenade aux Tuileries, de vider sa petite bourse dans la main d'un vieux mendiant, qui lui dit : « Mademoiselle, Dieu vous le rendra. » Cette parole, bien douce pour le cœur de Sylvia, ne fut pas sa seule récompense. Elle était descendue au jardin, portant son inséparable compagne. A peine l'eut-elle déposée sur un banc, que la poupée se leva, marcha dans le gazon et alla cueillir une marguerite cachée dans une touffe verte. Cette fleurette avait poussé là par hasard, ou avait peut-être échappé au bec d'un oiseau voyageur ; du reste, elle était seule de son espèce dans le jardin. Pourquoi Vita, douée de la vie, l'avait-elle choisie de préférence ? Sylvia demeurait immobile et n'osait en croire ses yeux, mais quelle ne fut pas sa surprise, lorsque Vita s'approcha d'elle, lui offrit la marguerite et lui dit : « Prends cette fleur, la Vierge Marie te la donne ! » Cette fois, à ne pas s'y tromper, la Nurembergeoise vivait ! ses joues étaient teintées d'un léger incarnat. Sylvia lui prit la main, qui était tiède, puis, heureuse de ce miracle, elle s'agenouilla devant sa poupée, dont le visage s'éclaira d'un sourire séraphique.

Elle n'eut rien de plus pressé que de courir annoncer cette nouvelle à sa mère et à son parrain.

— Va-t'en jouer, folle, lui répondit Mme de Viorne.

La petite fille s'en alla, fort désappointée, ne sachant que penser. Sur son chemin, elle rencontra le parrain Jean.

— Mon parrain, s'écria-t-elle, elle marche !

— Ah ! ah ! fit le bonhomme, sans savoir de quoi il s'agissait.

— Et elle parle ! ajouta l'enfant.

— Qui parle? qui marche? demanda le parrain.

— Vita, Vita ! criait-elle.

— Je te l'avais bien dit, répondit le vieillard pour se débarrasser d'elle, voilà ce que c'est que d'être une brave petite fille.

— Ce n'est pas tout ; elle m'a donné une marguerite de la part de la sainte Vierge.

Le parrain Jean n'eut garde de rire, embrassa sa filleule et continua son chemin en murmurant entre ses dents :

— Drôles d'idées qu'ont les enfants ! Ils sont presque aussi fous que les hommes.

VI

Sylvia continua pendant cinq ou six mois à vivre dans l'intimité mystérieuse de Vita, qui était une véritable amie pour elle, mais redevenait poupée pour les indiscrets. Entre elles deux, ce n'était plus de l'amitié, mais de la tendresse et une sorte d'amour divin. Dans leurs causeries interminables, il eût été difficile de suivre le vol de leurs confidences mutuelles, car elles recherchaient les recoins les plus abrités et se parlaient à voix basse. Sylvia, devant l'incrédulité de sa mère, s'était réfugiée dans le silence, cet asile des cœurs ignorés, et elle avait enfermé en elle toute sa joie, bien résolue à ne l'exposer aux railleries de personne. La nuit, elle s'éveillait, prêtait l'oreille au bruit doux et égal de la respiration de Vita, couchée à l'extrémité de sa chambre, dans un berceau où elle-même avait dormi six années. Chaque matin, dès que le soleil frappait aux vitres, Sylvia sautait de son lit et allait donner le bonjour à sa *chère sœur*, comme elle l'appelait.

Un jour, le parrain Jean, resté seul avec Mme de Viorne, après le déjeuner, causait de Silvia.

— Elle a beaucoup grandi depuis le printemps, dit-il.

— C'est vrai, répondit Mme de Viorne.

— Il y a une chose, reprit-il, que vous n'avez point vue : sa poupée, qui, voilà six mois, était juste de sa taille, a grandi en même temps qu'elle.

— Vous plaisantez sans doute?

— Pas le moins du monde.

On appela Sylvia.

— Va chercher ta poupée, lui dit sa mère.

On les mit l'une à côté de l'autre ; entre elles pas une ligne de différence.

— Eh bien ! fit le vieillard quand Sylvia fut partie, avais-je raison?

— Ce serait bizarre, mais ma fille n'aura pas grandi.

— Autre remarque, ajouta le parrain, les cheveux de Vita se sont allongés.

— Vous déraisonnez, mon ami.

— Peut-être bien, ma chère... à mon âge... Ah ! j'y pense. Demain, c'est la fête de Noël. Faites en sorte que notre Sylvita mette ses souliers dans la cheminée : dès qu'elle sera endormie, vous y déposerez ce collier de perles fines.

— Vous gâtez toutes vos filleules, parrain Jean.

— Que voulez-vous, dit le bonhomme en souriant, je les aime.

VII

Décembre, le mois noir, comme on dit en Bretagne, attristait la terre. Le vent d'hiver avait arraché l'une après l'autre toutes les feuilles des arbres ; les fleurs étaient déjà mortes de froid ; la neige tombait par flocons sur les vieux marronniers. Il avait fallu renoncer aux gaies promenades dans le jardin. Sylvia était désormais condamnée à rester à la maison, au milieu de ses livres, et à faire à huis clos ses confidences à Vita. Pas une ombre n'avait passé sur leur amitié fraternelle : Sylvia et Vita n'avaient qu'un seul cœur.

Une nuit, Vita était descendue de son berceau et s'était assise au chevet de Sylvia. La petite fille, à travers son sommeil, sentit la caressante pression d'une main et s'éveilla.

— Ah ! c'est toi, Vita ! lui dit-elle ; es-tu malade, ma pauvre chérie?

— Non, reprit la poupée.

— Pourquoi te lever en pleine nuit?

— Je veux t'entretenir de belles choses que les anges seuls ont entendues. Tu te rappelles la marguerite que je t'ai donnée, il y a environ quatre mois ; je ne l'ai point cueillie dans l'herbe : c'est une fleur tombée de la couronne immortelle de la Vierge Marie. Qu'elle soit pour toi un gage de charité et de foi ! Veille sur elle, elle veillera sur toi.

— Oh ! interrompit l'enfant, je l'ai serrée dans un beau coffre. Mais, dis-moi, qui t'a conté ces merveilles?

La Nurembergeoise, au lieu de répondre, leva son doigt au ciel.

— Et toi, Vita, qui donc es-tu? demanda Sylvia.

— Bonne nuit ! dit Vita, qui rentra dans son berceau.

Le soir, veille de Noël, Sylvia mit dans la cheminée ses plus jolis petits souliers, persuadée que le petit Jésus, qui aime tant les enfants, lui apporterait quelque beau présent, et, voulant voir le visage de l'Enfant-Dieu, elle se tint éveillée le plus longtemps possible ; mais, fatiguée par sa volonté même, elle sentit ses yeux se clore malgré elle et s'endormit. Peu de temps après, Mme de Viorne entra doucement, cacha le collier de perles du parrain Jean dans un des souliers de sa chère Sylvia, puis, s'étant approchée de son lit, elle lui jeta un regard d'amour et se retira.

VIII

Aux approches de minuit, Sylvia fut réveillée par une musique délicieuse qui se répandit par la chambre, comme un parfum sonore. Des anges invisibles chantaient dans l'obscurité un cantique pour célébrer la nativité de Jésus, qui, dès son entrée en ce monde, va visiter les enfants des hommes. Pendant que Sylvia priait, les mains jointes, les sons s'éteignaient l'un après l'autre, et tout rentrait dans le silence. Soudain une lueur argentée enveloppa le berceau de Vita, dont la tête était ceinte d'un nimbe éblouissant. Cette tête se détacha du reste du corps, et, portée sur deux ailes de flamme, elle s'avança vers le lit de Sylvia.

— Que me voulez-vous? demanda l'enfant effrayée.

— Ne crains rien, répondit le nouveau séraphin, je suis ton amie Vita, je suis la vie éternelle, je suis ton ange gardien. Dieu, à la prière de sa Mère, m'avait envoyée vers toi pour t'enseigner la vertu. Ton âme est faite

à cette heure. Moi, j'ai le mal de la patrie absente, du ciel, et je vais, avant d'y remonter, me prosterner devant le Sauveur des hommes, qui a voulu naître dans une étable. Du haut de ce monde invisible, je te servirai de guide ; de temps en temps, si ton courage chancelle ici-bas, je descendrai, je te couvrirai de l'ombre de mes ailes, mais tu ne me verras plus. Adieu, souviens-toi que tu appartiens à Marie, la consolatrice des affligés, et garde précieusement la marguerite sacrée qu'elle a détachée de sa couronne pour parfumer ton âme. Adieu, Sylvia ! adieu !

Et l'ange s'envola et la petite fille s'endormit jusqu'au jour. A peine levée, elle se hâta, croyant avoir rêvé, de courir au berceau de sa poupée. La tête manquait, et le corps n'était plus qu'un bois inerte et décoloré. En ce moment, Mme de Viorne et le parrain entrèrent pour voir la joie de l'enfant, qui, sans doute, avait trouvé le collier de perles. Mais Sylvia leur montra en pleurant sa poupée mutilée et leur raconta l'événement de la nuit.

— Le beau malheur ! dit le parrain pour la consoler, on t'en achètera une autre.

— Non, non, reprit-elle, je n'en veux plus.

— As-tu regardé dans la cheminée ?

— Pas encore, j'ai à peine eu le temps de pleurer.

Au fond d'un de ses souliers, elle découvrit le collier, et, oubliant le malheur de Vita, elle sauta de joie, sécha ses larmes et se jeta au cou de son parrain et de sa mère.

— Qu'il est beau ! mère ! s'écriait-elle ; parrain, qu'il est beau ! Voyez donc ! une petite ancre, une petite croix, un petit cœur ! Je vais les montrer à ma grand'mère.

L'enfant s'esquiva légère comme une hirondelle. Le parrain Jean regarda Mme de Viorne.

— Est-ce vous, lui demanda-t-il, qui avez ajouté au collier l'ancre, le cœur et la croix, ces trois emblèmes de la vie chrétienne : l'espérance, la charité et la foi?

— Non, répondit la mère.

— Dieu fait encore des miracles ou je suis complétement fou. Sylvia est aimée des anges ; elle nous gardera une place en paradis.

IX

Au bout de quelques années, les images du passé tremblent dans la pénombre de la mémoire ; le souvenir se penche du côté qui lui est le plus cher ; il néglige les faits accessoires, perdus dans les lointains de la perspective de l'âme, comme ces personnages secondaires que les paysagistes relèguent aux derniers plans d'un tableau. Sylvia se rappela la disparition de Vita; son esprit revenait volontiers vers les mystiques visions de son enfance. Elle aimait singulièrement la marguerite de Vita et les ornements de son collier de perles. Déjà ce n'était plus une enfant ; elle avait atteint sa seizième année. Grande, élancée, le front voilé de pudeur, elle ressemblait, pour la finesse de ses traits et sa blancheur délicate, aux anges candides du Pérugin. Toutes les forces aimantes de son âme s'étaient tournées vers la piété. Elle se rendit, un jour, auprès de sa mère, se jeta à ses genoux.

— Mère, lui dit-elle, je voudrais entrer au couvent et devenir sœur de charité.

Mme de Viorne, persuadée de la vocation de sa fille, céda à ses supplications, tout en songeant combien, Sylvia absente, la maison serait vide.

La marguerite ne s'était point fanée ; le bouton jaune avait l'air d'un sourire d'or fin enchâssé dans une collerette d'ivoire, et les feuilles avaient gardé leur fraîcheur veloutée ; de plus, elle exhalait une petite odeur d'encens. Sylvia aimait bien sa marguerite, mais elle avait dans l'âme une autre fleur bien autrement belle, c'était son innocence. Le jour où elle prit l'habit, elle enferma la pâquerette dans un scapulaire qu'elle attacha à son cou et qui reposa sur son cœur. Trois ans après, elle était sœur de charité. On la citait partout pour sa douceur, ses vertus et sa bonté inaltérable. Toute sa fortune appartenait aux pauvres. Donner du pain à ceux qui ont faim, vêtir ceux qui ont froid, consoler les souffrances humaines, c'est la meilleure manière d'aimer Dieu. En entrant au couvent, elle avait quitté le nom un peu mondain de Sylvia et s'était fait appeler *sœur Marguerite*.

Sœur Marguerite est morte, il y a quelques mois, âgée de vingt-sept ans à peine. Selon son vœu, on l'a ensevelie avec la fleur qu'elle a tant chérie. Au commencement du printemps dernier, le gazon de sa tombe se couvrit de pâquerettes, où la pauvre mère est venue pleurer.

Le parrain Jean était mort depuis un an, avec le regret de n'avoir eu que trois générations de filleules.

Henri CANTEL.

CHRONIQUE DU MOIS.

Décidément, la locomotive nous a inoculé une nouvelle maladie qu'on pourrait appeler la fièvre de la locomotion. Dès qu'arrive juillet, le Parisien se tâte et se dit :

— Je suis parfaitement installé chez moi ; j'y ai mes aises, mes habitudes, mon cercle et mon théâtre ; s'il fait chaud, j'ai les boulevards et le bois de Boulogne pour me promener et respirer ; si j'ai soif, j'ai Tortoni et le café Napolitain, qui font les meilleures glaces du monde, — donc, allons-nous-en.

Et le voilà parti sur ce beau raisonnement.

Où ira-t-il? Oh ! il n'a que l'embarras du choix. Toutes les Compagnies de chemins de fer lui prodiguent les propositions les plus séduisantes ; l'Est lui offre les bords du Rhin, avec Bade et Hombourg, c'est-à-dire la roulette et le trente et quarante ; le Nord, la Belgique et la Hollande ; l'Ouest, la Normandie et ses bains de mer, Dieppe, le Havre, Villerville, Trouville et Cabourg. Regarde-t-il ces innocentes promenades comme indignes de lui, voici les Messageries impériales qui lui proposent de l'emporter à Civita-Vecchia, à Naples, à Alger, à Athènes, voire même à Alexandrie et à Constantinople, le tout à prix réduit, bien entendu, et avec arrêt facultatif à toutes les stations.

Il faudrait être bien ami de son fauteuil et du boulevard, ou n'avoir pas quelques louis dans son tiroir, pour résister à toutes ces séductions.

Voilà donc le Parisien parti ; mais Paris n'est pas vide pour cela. Nous voyageons, donc tout le monde doit voyager, attendu que, depuis deux siècles, nous sommes habitués à donner la mode à tout le monde, et Paris

attire invinciblement provinciaux et étrangers, comme la lumière attire le papillon. Ne dit-on pas du reste que Paris est le foyer des lumières ?

Au milieu de ce déplacement universel, la chronique est singulièrement dépaysée ; des salons fermés, des théâtres déserts, que lui reste-t-il ?

Il lui reste le Mexique et la Pologne, deux grosses questions qui ont encore le privilége de nous émouvoir et de nous passionner.

La lenteur du siége de Puebla avait irrité notre patriotisme impatient. On ne comprenait pas que la prise de la ville ne pouvait suffire au général Forey. Puebla avait demandé à capituler, à la condition que l'armée mexicaine se retirerait sur la capitale. Mais ce n'était pas notre compte ; il nous fallait la cage et l'oiseau. Cela a été un peu plus long, il est vrai, mais le résultat a été décisif. Puebla prise et ses défenseurs prisonniers, la guerre est terminée, Mexico ouvre ses portes, et le général, qui a eu raison contre nous tous, reçoit pour récompense le bâton de maréchal de France.

Le *Musée des Familles* fêtera à sa manière ce mémorable événement. Il fait graver en ce moment les dessins destinés à illustrer *le Batteur de sentiers*, une nouvelle de M. Gustave Aymard, l'auteur déjà célèbre du *Grand chef des Aucas*. Comme son titre l'indique, *le Batteur de sentiers*, avec les émouvantes péripéties d'une œuvre d'imagination, sera un fidèle tableau de la vie et de la civilisation mexicaines, et un voyage anecdotique à travers ce pays illustré par les succès de nos armes. Il inaugurera la première livraison de l'année prochaine.

Quant à la Pologne, l'incertitude qui règne sur le véritable état des choses rend encore l'émotion plus douloureuse. Nous ne pouvons oublier que les Polonais ont versé leur sang pour nous sur tous les champs de bataille, et qu'ils ont conquis, à la pointe de leur épée, le nom de Français du Nord. Or, à en croire les télégrammes de Varsovie, l'insurrection est vaincue sur tous les points, les révoltés n'ont plus qu'à s'en remettre à la paternelle générosité du czar ; si c'est Cracovie qui parle, l'insurrection est partout victorieuse, et le moment approche où les Russes devront reprendre le chemin de leurs steppes. Où est la vérité ? En attendant, les chancelleries, interprètes du vœu national, envoient notes sur notes, dépêches sur dépêches. Réussiront-elles dans leur tâche laborieuse, ou la Pologne terrassée répétera-t-elle encore une fois : Dieu est trop haut et la France trop loin ?

C. W.

Paris. — Typ. Hennuyer et Fils, rue du Boulevard, 7.

ÉTUDE SUR LES COULEURS, PAR CHAM.

L'ORANGE.



— Monsieur Petdeloup, permettez à votre élève de vous offrir une orange pour votre fête.

— Cher enfant ! moi qui ne comptais que sur deux belles bouteilles d'anisette !

LE VERT.



— Monsieur, j'ai le bonnet vert. Je suis à perpétuité !

— Bah ! le temps passe si vite, que vous arriverez bientôt à la fin de votre perpétuité.

L'ART ET LES ARTISTES FRANÇAIS.

EUGÈNE DELACROIX.



Héliodore chassé du temple, tableau d'Eug. Delacroix. Dessin d'Ulysse Parent.

I

Il semble que la mort ait fait un dénombrement fatal des victimes choisies, et qu'elle soit pressée de parfaire son compte. Les victimes désignées tombent tour à tour, ignorant la veille le départ de demain.

Compter les poëtes et les artistes que ces dernières années ont vus mourir avant l'âge absolu de la mort, serait une tâche aussi longue que douloureuse. A ne prendre que les peintres — et les premiers entre les premiers, voici depuis dix ans, engloutis par le tombeau, Paul Delaroche, puis Ary Scheffer, puis Decamps, puis Horace Vernet, puis Eugène Delacroix, mort le jeudi 13 août, à Paris, des suites d'une ancienne fluxion de poitrine.

Le jour où j'appris cette mort, je fus très-frappé, car l'homme qui venait de mourir avait créé un monde, et il me semblait que ce monde mourait aussi. Lorsque Molière s'en alla, la Comédie-Française ne s'en alla-t-elle pas pour longtemps? Mais nous reviendrons plus loin sur Delacroix œuvre. Parlons d'abord de Delacroix homme. Ce jour-là donc, comme je me promenais tout pensif, je rencontrai un ancien et intime ami de Delacroix, tout triste. Je lui parlai du mort; et comme la douleur de la perte se soulage quelquefois à parler de ce qu'on a perdu, l'ami me parla à son tour de son ami qu'il venait d'accompagner à la demeure dernière. Cet ami n'était autre que Arsène Houssaye, l'ancien directeur de la Comédie-Française, le poëte coloriste de *Mademoiselle Mariani*, l'historien passionné de *Mademoiselle de La Vallière*. Je lui demandai quelques détails sur la vie de Delacroix, quelque trait qui peignît le peintre.

Il me répondit que Delacroix n'avait guère eu d'aventures, et qu'il avait tant vécu dans ses œuvres, que le temps lui avait un peu manqué pour vivre ailleurs.

— Au fait, me dit Arsène Houssaye, pourquoi ne pas commencer comme toutes les biographies? Eugène Delacroix est né à Saint-Maurice, presqu'à Charenton, presqu'à Paris, en la dernière année du dix-huitième siècle, le 26 avril; mais son vrai pays natal est Bordeaux, puisque c'est à Bordeaux, en voyant peindre des camaïeux, qu'il sentit naître un peintre en lui. Son père, Charles Delacroix, avait été tour à tour conventionnel, ministre du Directoire et préfet de l'Empire. Suivant les fortunes diverses de son père, il eut une enfance très-accidentée. Je ne sais pas si une bonne fée a préservé son berceau, mais un jour les flammes l'ont envahi, l'ont caressé, l'ont presque dévoré. Un peu plus tard, il s'empoisonne avec du vert-de-gris destiné à laver des cartes géographiques; un peu plus tard, il tombe dans le port de Marseille, et n'est sauvé que par un miracle. Est-ce tout? Non, il s'étrangle avec un grain de raisin, comme le poëte antique.

II

Je ne sais si au lycée il remporta des prix de thème ou de version, mais je sais qu'il y rencontra Géricault. Sorti du lycée, il passa à l'atelier de Guérin, où il étudia Rubens.

Mais, pour entrer de plain-pied dans la vie d'Eugène Delacroix, il faut se transporter au Salon de 1822, où se révéla le peintre, à peine âgé de vingt-trois ans. Pour cette grande révélation, il fallait un grand historien: en 1822, M. Thiers faisait la critique du Salon dans le *Constitutionnel*. Le futur homme d'Etat reconnut du premier regard un grand peintre dans l'inconnu qui exposait *Dante et Virgile aux enfers*. J'ai dans ma poche un numéro du *Constitutionnel* de 1822 — une curiosité en 1863. « On peut y remarquer ce jet de talent, cet élan de la supériorité naissante qui ranime nos espérances un peu découragées par le mérite un peu trop modéré de tout le reste. »

Et M. Thiers explique et juge ainsi ce tableau que les années n'ont point pâli:

« Le Dante et Virgile, conduits par Caron, traversent le fleuve infernal et fendent avec peine la foule qui se presse autour de la barque pour y pénétrer. Le Dante, supposé vivant, a l'horrible teinte des lieux; Virgile, couronné d'un sombre laurier, a les couleurs de la mort. Les malheureux, condamnés éternellement à désirer la rive opposée, s'attachent à la barque: l'un la saisit en vain, et, renversé par un mouvement trop rapide, est replongé dans les eaux; un autre l'embrasse et repousse avec les pieds ceux qui veulent aborder comme lui; deux autres serrent avec les dents le bois qui leur échappe. Il y a là l'égoïsme de la détresse, le désespoir de l'enfer. Dans ce sujet si voisin de l'exagération, on trouve cependant une sévérité de goût, une convenance locale, en quelque sorte, qui relève le dessin auquel des juges sévères, mais peu avisés ici, pourraient reprocher de manquer de noblesse. Le pinceau est large et ferme, la couleur simple et vigoureuse, quoiqu'un peu crue. L'auteur a, outre cette imagination poétique qui est commune au peintre comme à l'écrivain, cette imagination de l'art, qu'on pourrait appeler en quelque sorte l'*imagination du dessin*, et qui est tout autre que la précédente. Il jette ses figures, les groupe, les plie à volonté avec la hardiesse de Michel-Ange et la fécondité de Rubens. Je ne sais quel souvenir des grands artistes me saisit à l'aspect de ce tableau; je retrouve cette puissance sauvage, ardente, mais naturelle, qui cède sans effort à son propre entraînement. Je ne crois pas m'y tromper, M. Delacroix a reçu le génie. »

— N'est-il pas beau, ajouta mon interlocuteur par manière de commentaire, de voir M. Thiers à son aurore saluer Delacroix à son premier soleil?

III

A cette époque-là, Delacroix avait pour admirateurs tout le monde, y compris M. Ingres, qui ne l'appelait pas encore le *Robespierre de la peinture*. Mais bientôt vint la lutte et la contradiction, qui le mirent presque malgré lui à la tête de l'école romantique en peinture. Pour ce grand peintre de la passion, la vie a été une lutte quotidienne, la lutte du génie contre l'opinion. Quand il était enfant, un fou lui tira son horoscope. Sa gouvernante l'avait conduit à la promenade: un homme lui prend la main, l'examine trait par trait, et dit en hochant la tête: « Cet enfant deviendra un homme célèbre, mais sa vie sera des plus laborieuses et des plus tourmentées. » Eugène Delacroix, qui n'avait pas oublié les paroles du fou, disait souvent: « Voyez, je travaille toujours, et je suis toujours contesté. Ce fou était un devin. »

Il était discuté plutôt que contesté: on a plus ou moins aimé sa manière, mais on n'a jamais nié son talent. Je ne veux citer à l'appui de ce que je dis en ce moment que les preuves matérielles qui vont suivre, simples, mais éloquentes.

Il reçut: en 1824, une deuxième médaille (les médailles étaient rares à cette époque); en 1828, une première médaille; en 1831, la croix de chevalier de la Légion d'honneur; en 1846, la croix d'officier; en 1855, la croix de commandeur et une grande médaille d'honneur

à l'Exposition universelle des beaux-arts; en janvier 1857, il prit à l'Institut le fauteuil de Paul Delaroche.

J'ai dit que Delacroix ne songea pas, dans les commencements, à faire école. Il ne voulait que faire triompher sa personnalité, comme naguère David. Ce qui eût bien étonné ses ennemis alors, c'est qu'il avait dans son atelier, à côté d'une esquisse de Géricault et d'une copie de Rubens — qu'on eût bien achetée pour un Rubens, — un portrait de David qu'il admirait beaucoup. Eugène Delacroix admirait David et ne voulait pas l'imiter, fidèle à cet axiome, que celui qui imite l'*Iliade* n'imite pas Homère. Le duc de La Rochefoucauld, intendant des Beaux-Arts, tenta de le ramener dans les voies consacrées, mais Delacroix se cabra.

— Qui prouve que ce n'est pas moi qui vois juste?

— Tout le monde.

— Eh bien, tout le monde voit faux!

Privé de travaux par le duc de La Rochefoucauld, il fut réduit à faire des lithographies, comme Prud'hon, trente ans plus tôt, dessinait, pour vivre, des têtes de lettres. C'était le vaillant soldat qui avive son héroïsme en escarmouches. La première des deux collections qu'il publia, de 1825 à 1828, est une série d'interprétations de reliefs, de médailles, de pierres gravées antiques de la collection de M. le duc de Blacas. La seconde série de lithographie est une illustration de *Faust*. « Je retrouve dans ces images, disait le vieux Goethe, toutes les impressions de ma jeunesse. »

La révolution de 1830 vit naître dans son atelier cette *Liberté* toute moderne, sortie des entrailles du peuple, et non détachée des bas-reliefs ou des fresques antiques. L'heure du peintre allait sonner; on lui permit enfin de marquer son génie aux plafonds et aux parois des palais. Il peignit pour Versailles, il peignit pour les musées, il étendit partout ses conquêtes. La Chambre des députés, le palais du Luxembourg, le Louvre, l'Hôtel-de-Ville, ont enfin leur Rubens et leur Véronèse. Ces grands travaux n'empêchèrent pas les œuvres de l'atelier, les tableaux historiques et religieux, les traductions sur la toile des poëtes aimés, les aquarelles, les eaux-fortes, les pages écrites pour le *Plutarque français* ou pour les Revues.

IV

— Comment, pour les Revues? demandai-je à Arsène Houssaye.

— Delacroix, me répondit-il, eût été un écrivain original, s'il n'avait préféré être le plus original de nos peintres. Il a souvent écrit, dans la *Revue des Deux-Mondes*, des articles où on trouve des aphorismes semblables à celui-ci :

Le sort de l'homme est semblable à celui du tableau. Pour réussir, il faut être placé dans le bon jour.

Mais Eugène Delacroix a surtout écrit une page où il nous a donné le secret de son génie, — le recueille qui pourra, — il parlait du *Jugement dernier*, ce divin mirage que Michel-Ange fait flamboyer dans la chapelle Sixtine.

Rentré chez moi, j'ai lu cette page, et je la transcris :

« Quand l'Apocalypse de saint Jean nous peint les dernières convulsions de la nature, les montagnes qui s'écroulent, les étoiles qui tombent de la voûte céleste, l'imagination la plus poétique et la plus vaste ne peut s'empêcher de circonscrire dans un champ borné le tableau qui lui est offert. Les comparaisons employées par le poëte sont tirées d'objets matériels qui arrêtent la pensée dans son vol. Michel-Angel, au contraire, avec ses dix ou douze groupes de quelques figures disposées symétriquement et sur une surface que l'œil embrasse sans peine, nous donne une idée incomparablement plus terrible de la catastrophe suprême qui amène au pied de son juge le genre humain éperdu; et cet empire immense qu'il prend à l'instant sur l'imagination, il ne le doit à aucune des ressources que peuvent employer les peintres vulgaires; c'est son style seul qui le soutient dans les régions du sublime et nous y emporte avec lui. *Le Christ* de Michel-Ange n'est ni un philosophe, ni un héros de roman. C'est Dieu lui-même, dont le bras va réduire en poudre l'univers. Il faut à Michel-Ange, il faut au peintre des formes, des contrastes, des ombres, des lumières sur des corps charnus et mouvants. *Le Jugement dernier*, c'est la fête de la chair; aussi, comme on la voit déjà courir sur les os de ces pâles ressuscités, au moment où la trompette entr'ouvre leur tombe et les arrache au sommeil des siècles! Dans quelle variété de poétiques attitudes ils entr'ouvrent leurs paupières à la lueur de ce sinistre et dernier jour qui secoue pour jamais la lumière du sépulcre et pénètre jusqu'aux entrailles de cette terre où la mort a entassé ses victimes!

« On n'a pas craint d'affirmer que la vue du chef-d'œuvre de Michel-Ange corromprait le goût des élèves et les induirait à la manière, comme si quelque chose pouvait être plus funeste que la manière même des écoles. Sans doute des modèles aussi frappants ne s'adressent pas à tous les esprits. Il en est de l'étude d'une manière si agrandie, d'un art si abstrait, si l'on peut parler ainsi, comme de ces régimes austères auxquels ne se soumettent que les rudes tempéraments. En présence de tant de grandeur et de hardiesse, un élève imbécile se retourne vers son maître, et ne voit dans le dédain du grand peintre pour l'imitation vulgaire que l'impuissance d'imiter. Le maître se demande à son tour s'il fera céder la tradition devant ce mépris de toute tradition, et, cependant, le sublime artiste s'avance à travers les siècles, entouré de disciples plus dignes de lui. Tous les grands noms de la peinture marchent à ses côtés, et le couronnent des rayons de leur propre gloire. »

En expliquant Michel-Ange, Eugène Delacroix s'est expliqué lui-même, parce qu'en expliquant un maître, on les explique tous.

V

Voici une liste des principaux tableaux de Delacroix :

Dante et Virgile; la Liberté guidant le peuple; la Mort de l'évêque de Liége; deux Tigres; Sardanapale; une Esquisse de Boissy d'Anglas; Charles-Quint touchant de l'orgue; la Bataille de Nancy; le Couvent des Dominicains à Madrid; les Femmes d'Alger; le Prisonnier de Chillon; les Natchez; un Calvaire; Saint Sébastien; la Bataille de Taillebourg; Médée; les Convulsionnaires de Tanger; Cléopâtre; Hamlet contemplant le crâne d'Yorick; la Justice de Trajan; la Prise de Constantinople; le Naufrage de don Juan; une Noce au Maroc; la Mort de Marc-Aurèle; une Sibylle; une Tête de Madeleine; les Adieux de Roméo et de Juliette; une Pieta; Fleurs et Fruits; le Christ au tombeau; Ovide en exil; Herminie et les Bergers; Rebecca.

En dehors des tableaux achetés par le gouvernement, de 1830 à nos jours, et que nos lecteurs retrouveront dans les palais, on peut admirer le génie de Delacroix :

A l'église Saint-Denis du Saint-Sacrement, où il a exécuté une *Descente de croix* admirable.

A la Chambre des députés, la décoration d'une salle entière.

Au Sénat, la décoration d'une salle entière. — Ces peintures furent attaquées par le feu lors de l'incendie du palais du Luxembourg, mais elles retrouvèrent sous le pinceau qui les avait créées leur fraîcheur première. Cet accident eut lieu dans les mêmes conditions que l'accident arrivé à l'*Hémicycle* de Paul Delaroche, au palais des Beaux-Arts.

Au Louvre, le splendide plafond de la galerie d'Apollon, la salle du Trône et la Bibliothèque.

A Saint-Sulpice, le superbe *Héliodore* chassé du temple, dont nous donnons à nos lecteurs une reproduction par la gravure.

Eugène Delacroix laisse quatre grands panneaux inachevés : des *Nymphes au bain* et un *Camp turc*. Espérons que personne ne les achèvera. Son dernier tableau achevé est une *Médée*, qui est entre les mains de M. Emile Pereire.

— Delacroix aurait fait encore bien des *Médée*, me disait avec mélancolie mon interlocuteur. Le génie n'a-t-il pas le privilége de garder la séve et la *furia* de la jeunesse sous les glaces de l'âge ? Le grand peintre qui a dérobé le feu du ciel pour illuminer ses œuvres ne gardera-t-il pas jusqu'au dernier jour un rayon de lumière divine sur sa palette ardente ? Titien n'a jamais été plus jeune qu'à quatre-vingt-dix-neuf ans. J'ai vu à l'Académie des Beaux-Arts, à Venise, son premier et son dernier tableau, qui sont placés dans la même salle comme deux curieuses pages d'histoire : le croira-t-on ? le tableau le plus hardi, le plus vivant, le plus lumineux, c'est le dernier. Je dirai même que, pour moi, c'est le plus beau tableau de ce peintre séculaire. Ainsi du génie de Rembrandt, qui commença avec la sagesse et la patience, qui finit par les libertés et les hardiesses les plus sauvages. Homère écrivit l'*Odyssée* dans l'hiver de sa vie.

VI

Dans sa vie privée, Delacroix ne connut jamais le loisir, car, dans le monde moderne, le loisir de l'âge mûr chanté par Horace n'est plus permis : la vraie maison de campagne, c'est le cimetière qu'ombrage le saule éploré.

Eugène Delacroix pourtant, voulant se donner des jours de paresse, s'était donné une maison de campagne; mais, dans sa mauvaise habitude de travail, il y avait établi un atelier, et il croyait, il fallait lui laisser cette illusion, qu'il y allait pour s'y reposer. Mais le *rien faire* de ces âmes de feu effrayerait les ouvriers les plus robustes, ceux-là qui demandent toujours le droit au travail. A Champrosay, Eugène Delacroix se levait avec le soleil, — son collaborateur ordinaire, quand il travaillait à son jardin, ou quand il prenait sa palette ; — il courait à son parterre de roses, mais il se rappelait qu'il avait oublié d'écrire un travail pour la *Revue des Deux-Mondes*, il rentrait en toute hâte. — Une lettre arrive qui lui demande l'esquisse d'un plafond ; une seconde, un autographe ; une troisième, un dessin pour une loterie ; une quatrième, la plus terrible, une invitation à dîner. A midi, il n'a pas encore eu le temps de déjeuner. Survient un ami ennuyeux : le labeur le plus robuste qui puisse affliger un galant homme. Que vous dirai-je ? L'homme de génie est condamné aux travaux forcés à perpétuité.

Quelle bonne fortune pour celui qui l'arrachait à sa palette et le tenait à sa table deux heures durant ! Car Eugène Delacroix était l'hôte le plus gai, le plus imprévu, le plus lumineux qu'on pût avoir. De même qu'il était artiste sans cesser d'être homme du monde, il était homme du monde sans cesser d'être artiste. Tel était Rubens, tel était Van Dyck, tels les maîtres vénitiens. Il parlait de tout comme un homme qui a voyagé, non pas sur la terre classique ou dans les forêts vierges, mais par tous les mondes de l'imagination. Il n'est pas un grand poëte, depuis Homère jusqu'à Byron, dont il n'ait eu l'intimité ; pas un philosophe dont il n'ait habité les châteaux de cartes, pas un artiste dont il n'ait traversé l'atelier. L'idéal ne le dominait pas au point qu'il ne descendît des fiers sommets aux simples actions humaines. Il avait vu de loin, il avait vu de près. Il savait la vie. Il avait étudié les hommes et les choses hors de son atelier. Il y a des artistes qui ne sont supérieurs que dans leur atelier : Eugène Delacroix était partout supérieur. Il eût discuté pied à pied avec le prince de Metternich. L'Empereur l'avait appelé aux conseils de la ville de Paris, et eût pu l'appeler à tout autre conseil. Son père était ministre : comme son père il aimait le sens pratique. Il jugeait un homme sans appel en un clin d'œil. Son esprit subtil vous comprenait au premier mot. Si vous étiez un fâcheux, il ne vous laissait pas achever ; si vous parliez bien, il vous laissait dire, car il aimait l'éloquence pour l'éloquence, comme il aimait les roses sans souci de leur utilité. Il savait tout, et savait oublier, ce qui est le sublime de la science, car il faut au génie les heures nocturnes. Le soleil est plus beau parce qu'il se couche tous les jours.

Il faudrait préciser comme La Bruyère pour dire en peu de mots tout le charme et tout l'esprit de ce beau convive des dîners parisiens, qui était tour à tour sévère comme l'art et gai comme l'esprit. Mme de Maintenon faisait oublier le rôti : il eût fait oublier Mme de Maintenon.

VII

J'ai dit qu'Eugène Delacroix avait créé un monde, ou plutôt il avait retrouvé dans notre siècle un monde perdu : le monde de la couleur.

Il ne faut pas dire que Delacroix est un coloriste ; il faut dire que c'est le coloriste. Véronèse avait le coloris éclatant, Rembrandt le coloris magique ; Delacroix est tour à tour éclatant et magique ; il joue de la couleur comme Paganini jouait du violon. La critique lui conseillait d'oser faire des sacrifices, et de ne pas si souvent étouffer la ligne sous le prisme ; mais dans sa lumineuse ivresse, il est si éloquent, qu'il enivre tout le monde, même la critique.

Les ateliers des peintres regardent tous le nord. Delacroix avait son atelier au midi. Que dire après cela ?

Regardez ce masque de Delacroix, saisi au vol par Pierre Petit : c'est le masque de l'intelligence. Ce front cherche et se heurte aux nues ; ces cheveux, toujours noirs, toujours abondants, marquent la persistante jeunesse ; ces yeux profonds, ombragés de cils et de paupières, défient les rayons du soleil ; ce nez fin, bien attaché, bat des narines avec impatience ; cette bouche est dédaigneuse, mais cache la bonté. Les joues sont battues et pâlies par le génie. L'âme est recueillie ; mais au moindre choc, elle va éclater comme le tonnerre. Ce portrait n'a qu'un défaut, il représente l'artiste au repos. Eugène Delacroix, l'homme de l'action, ne s'asseyait que pour se

mettre à table. Il pensait debout, il parlait debout, il travaillait debout. Il n'y avait pas un banc dans son jardin.

— Celui qui reproche à Eugène Delacroix de n'avoir pas l'amour de la ligne, me dit Arsène Houssaye au moment où nous nous quittions, est celui qui reproche à M. Ingres de n'avoir pas l'amour de la palette. M. Ingres a ses raisons pour ne pas étouffer son beau dessin sous la couleur; son éloquence est dans la ligne; il veut dominer par là. Il est coloriste quand cela lui plaît. Il y a de lui, à Nantes, une *Femme romaine* peinte à la Titien, un chef-d'œuvre qu'appelle le Louvre, et qui fera pâlir beaucoup de coloristes pur-sang. Eugène Delacroix le sait



Eugène Delacroix, d'après une photographie de Pierre Petit. Dessin d'Ulysse Parent.

bien; mais il sait bien aussi que le dessin c'est le mouvement et la vie. M. Ingres est parti du bas-relief antique, Delacroix est parti de la passion moderne. Qu'importe, puisqu'ils sont, le premier dans la région sereine, le second dans la zone orageuse, l'honneur de notre école moderne!

Vanité des écoles et triomphe suprême du beau! Delacroix, qui fut en quelque sorte le Victor Hugo de la peinture, et qui suscita autour de la *Barque du Dante* une tempête pareille à la première représentation d'*Hernani*, Delacroix n'allait au théâtre que pour voir les tragédies de Racine.

HECTOR DE CALLIAS.

LE COUSIN SOSTHÈNES [1].

VIII

Le repas fut des plus joyeux, grâce surtout à l'irrésistible entrain de Léonce. Il en fit les honneurs d'une façon vraiment royale.

Sosthènes lui-même ne put se défendre de l'admirer. Quand vint le dessert, il se disait :

— C'est un autre Lucullus ! il semble créé tout exprès pour jeter l'argent par les fenêtres, et s'il m'était possible de multiplier éternellement ses revenus, je le ferais avec plaisir, rien que pour les lui voir gaspiller ainsi.

Disons-le cependant, notre sobre naturaliste avait été contraint de vider son verre beaucoup plus souvent que de coutume, et, dans cette opinion hasardeuse, il y avait quelque peu de champagne.

Surexcité par l'amphitryon, Me Coquelin se permettait aussi des libations inusitées, mais sans rien perdre de sa gravité de notaire.

On venait de passer sur la terrasse pour prendre le café, lorsqu'un bruit de voiture annonça le retour de Marguerite.

Son parrain s'empressa d'aller la rejoindre dans le petit salon, par la fenêtre duquel était entré si cavalièrement Léonce.

A peine avaient-ils échangé quelques paroles, que Léonce lui-même se montra sur le seuil.

— Part à trois ! dit-il en riant de leur mystérieux embarras ; il me semble que ceci me regarde, et vous devez comprendre mon impatience. Allons, mademoiselle, allons... souvenez-vous de votre promesse... franchise complète... et d'abord, comment avez-vous retrouvé Mme d'Alby ?

— Plus charmante que jamais, répondit Marguerite, et me témoignant davantage encore d'amitié.

— Fort bien, ceci n'a rien qui doive surprendre. Mais de moi, de ma proposition, que vous a-t-elle dit ? qu'en pense-t-elle ?

La jeune fille hésitait.

— Parlez... mais parlez donc ! je vous en supplie ! insista-t-il.

— Dame ! monsieur le comte... bien qu'Henriette ne soit qu'une veuve de dix-neuf ans, bien que la fleur de la jeunesse brille encore en elle, sa raison s'est développée hâtivement par l'expérience de la vie...

— Oh ! oh ! voici un début qui me semble de fâcheux augure. Elle refuse, elle ne m'aime pas ?

— Je ne dis point cela. Je croirais même... et nous autres femmes nous avons un instinct pour deviner ces choses-là... je croirais même que vous êtes loin de lui déplaire. Mais...

— Achevez !

— Mais elle a été malheureuse, très-malheureuse, avec un premier mari qui avait précisément les mêmes qualités que vous, moins brillantes peut-être, mais aussi peu compatibles avec le mariage. Ce sont les propres paroles d'Henriette. Elle a ajouté : « Que M. le comte d'Auberive renonce à sa vie d'oisiveté et de plaisir... qu'il devienne un homme sérieux, un homme utile... qu'il me donne cette preuve d'amour, et nous verrons alors... j'attendrai. »

— Est-ce tout ? questionna Léonce en fronçant le sourcil.

— C'est tout, répondit Marguerite.

Sosthènes lui fit un signe qu'elle seule pouvait comprendre, et lui demanda à son tour :

— Mais quant à la fortune ?

— Henriette m'a interrompue dès les premiers mots ; elle ne veut rien savoir à cet égard, elle est assez riche pour deux.

— A merveille ! s'écria Sosthènes. Eh bien ! cousin, il me semble que ce n'est point une si mauvaise réponse ?

— Tu trouves, toi ! répliqua Léonce avec ironie ; oh ! cela ne m'étonne nullement, car ton opinion se trouve d'accord avec celle de Mme d'Alby. De la morale encore, toujours de la morale !

Et, tourmentant sa moustache, il se prit à marcher à grands pas.

Sosthènes accepta franchement la discussion sur ce terrain ; il voulut faire entendre à son tour le langage de la raison.

— Ah ! c'est assez ! interrompit Léonce avec un commencement de colère ; un seul homme avait le droit de me morigéner ainsi... mon pauvre père... et celui-là, du moins, il m'aimait ! Mais un petit cousin, une femme altière... non, cent fois non, je ne céderai pas... Elle prétend m'imposer des conditions, des épreuves, comme jadis aux chevaliers errants. Ce n'est plus de notre époque, et la patience est une des vertus qui me manquent. J'oublierai donc Mme d'Alby, si c'est possible, car je l'aimais réellement ! oh ! oui, réellement... et c'est justement pour cela que je n'aurais pas le courage d'attendre. Soit ! n'en parlons plus. J'étais fou... me ranger, moi ! me marier... allons donc ! Je reprends avec joie ma libre vie, ma folle jeunesse, et pour commencer, pour prouver à Mme d'Alby le peu de cas que je fais de ses sages conseils, je veux mener ici un train d'enfer. Après quoi, je repartirai pour de nouvelles courses à travers le monde. De la distraction, morbleu ! du plaisir... le plaisir est comme l'ivresse, il fait tout oublier. Ah ! ce sera dur, ce sera long... car ce sentiment m'était entré bien profondément dans le cœur !

Deux larmes, vainement contenues, roulèrent sur les joues de Léonce, et pour les essuyer, pour cacher son trouble, il alla s'asseoir devant le bureau, la tête plongée dans ses deux mains.

Même dans cette injuste boutade d'enfant gâté, il y avait tant de douleur sincère, tant de séduisante passion, que Marguerite et son parrain ne purent se défendre de le plaindre et de se sentir émus.

Encouragé par un regard de la jeune fille, Sosthènes se rapprocha de Léonce et voulut tenter un dernier effort.

Mais celui-ci, relevant la tête :

— Ce ne sont ni des consolations, ni des conseils que je te demande, s'écria-t-il. C'est de l'argent qu'il va me falloir, beaucoup d'argent !

— Encore ! mais il ne m'en reste plus, c'est impossible...

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

— Impossible !

— Songe donc à ce que tu as dépensé depuis un an! laisse du moins parler les chiffres! Ecoute-moi... je t'en conjure... je le veux... c'est mon devoir après tout de te rendre mes comptes !

— Va... puisque tu y tiens... va donc.

Et Léonce, dans une irritation croissante, jouait fiévreusement avec le buvard. Il en faisait sauter la couverture, il allait peut-être découvrir la lettre qui s'y trouvait cachée.

Je laisse à penser sur quelles épines étaient Marguerite et Sosthènes.

Celui-ci, néanmoins, commença l'énumération des diverses sommes, espérant que le dissipateur allait être épouvanté par le total.

Mais il n'en obtint que cette insoucieuse et fière réponse :

— Eh bien ! après? est-ce que je ne suis pas le maître de me ruiner, si c'est mon bon plaisir? est-ce que tu as le droit de me contraindre à faire des économies malgré moi?... Mais quel drôle d'intendant tu fais... Tiens... tu ne me donnes même pas mes lettres !

Il venait d'apercevoir celle qui contenait la révélation de la vérité, il avait lu son nom sur l'enveloppe, il allait en briser le cachet.

Sosthènes se précipita sur la lettre, et la lui arrachant des mains :

— Non ! dit-il d'une voix terrifiée, haletante, non... je ne veux pas...

— Ah ! mais moi je veux, c'est par trop fort ! s'écria Léonce avec un pas pour reprendre la lettre.

Marguerite s'en saisit vivement et la cacha dans son sein.

Puis, toute rougissante et d'une voix doucement résolue :

— Vous ne devez pas lire cela maintenant, monsieur le comte.

Avec cette exquise politesse qui ne l'abandonnait jamais, même dans la colère, il s'inclina devant la jeune fille.

— Soit, mademoiselle... je dois respecter, je respecte votre défense ! Mais puisque tout le monde ici se met contre moi, puisque monsieur mon cousin semble vouloir me cacher un secret et me refuser de l'argent, je vais m'adresser directement à mon notaire.

Il se dirigea vers la porte.

Mais Sosthènes, lui barrant le chemin :

— Tu n'iras pas !... je t'en prie... je t'en supplie... au nom de notre amitié... au nom de ton père !

Léonce était d'une force peu commune ; il prit son cousin par la taille, l'enleva de terre ainsi qu'il eût fait d'un enfant, et, le reposant de côté, poursuivit son chemin.

— Monsieur ! s'écria Marguerite, monsieur le comte, il vaut mieux que ce soit par cette lettre que vous appreniez tout... lisez-la !

Et, courant à sa rencontre, elle la lui présentait.

De plus en plus étonné, Léonce déchira l'enveloppe.

Marguerite et Sosthènes, anxieux et béants, gardaient un profond silence.

Léonce parcourut la lettre, qui bientôt trembla dans sa main. Puis, comme ne comprenant pas encore, il lut une seconde fois, jusqu'au moment où, pâle, éperdu, il s'écria :

— Mon père ! oh ! c'est affreux... rien de ce qui était à lui ne m'appartiendrait... ni son héritage, ni même son nom... Mais est-ce que je ne rêve pas, est-ce vrai ?...

— C'est vrai, répondit Me Coquelin, qui déjà depuis quelques secondes était entré.

Léonce, atterré, chancela vers un fauteuil, et, comme frappé d'un coup mortel, il y tomba.

IX

Sosthènes et Marguerite s'étaient précipités vers Léonce ; ils lui prodiguaient toutes sortes de soins, de consolations, d'encouragements, d'affectueuses paroles.

Me Coquelin lui-même figurait dans ce groupe et ne semblait pas moins anxieux, pas moins ému... Une cravate blanche ! un notaire !

Léonce enfin releva les yeux, regarda lentement autour de lui, passa sa main sur son front, comme au sortir d'un songe.

Puis, comme se souvenant, comme prenant une résolution soudaine, il se redressa, calme, rasséréné, presque souriant, et fit retentir une sonnette qui se trouvait à sa portée, sur la table voisine.

Un domestique parut presque aussitôt.

— Faites seller mon cheval, commanda-t-il, et qu'on me l'amène là, dans le jardin, sans prévenir personne de mon départ.

— Comment ! tu veux nous quitter? se récria Sosthènes.

Léonce lui prit les deux mains, l'attira sur sa poitrine, et, l'embrassant avec une effusion touchante :

— Noble cœur, dit-il, merci pour ton dévouement, pour ton généreux mensonge. Je ne l'oublierai jamais, et fasse le Ciel que je puisse m'acquitter un jour. Mais, permets-moi ce reproche, peut-être eût-il mieux valu m'apprendre la vérité, toute la vérité, dès le lendemain de la mort de mon père. Tu as eu tort de douter de mon courage ; tu as oublié que je suis un d'Auberive, si ce n'est par le nom, du moins par le sang, et qu'un d'Auberive n'accepte que ce qu'il peut rendre. Abstiens-toi donc de m'offrir quelque nouveau sacrifice, tu m'offenserais. Quant au passé, je me reconnais ton débiteur de toutes les sommes que j'ai reçues depuis un an, et ma vie tout entière sera consacrée au payement de cette dette, au rachat de mon honneur. Ce n'est donc pas un adieu que je te fais... Au revoir, mon ami, mon frère... au revoir !

— Mais où vas-tu donc ainsi?... Que prétends-tu faire ?

— Je ne sais pas encore... je réfléchirai, je verrai... Mais, par la sainte mémoire de mon père, ma réhabilitation sera digne de lui ! Ne me retiens donc pas, sois sans inquiétude sur mon compte. Je ne me tuerai pas ; je n'ai plus le droit de mourir ni même le temps de me désespérer. Il faut que je travaille, que je lutte, que j'arrive à reconquérir une autre fortune. Oui... déjà je me sens un tout autre homme, et, retrempé par ce juste abaissement, je me relève avec la force, avec l'impatience de recommencer, dès ce soir, une nouvelle vie. A bientôt, Sosthènes... Je te charge de congédier mes amis et de leur tout apprendre ; rends-moi ce dernier service. Quant à vous, Marguerite, faites en sorte qu'il soit heureux ; c'est le plus noble cœur qui soit sous le ciel !

Tous les deux, ils le supplièrent d'attendre jusqu'au lendemain ; ils se mirent en travers de la porte.

Léonce s'élança vers le balcon et disparut comme il était arrivé... par la fenêtre.

Son cheval était là, dans le jardin ; il bondit en selle et partit au galop.

. . . .

Marguerite et Sosthènes se regardèrent, et, consternés, désolés, ils dirent d'une même voix :

— Pauvre Léonce !

— Gardez-vous bien de le plaindre ! se récria Me Coquelin ; c'est un grand bonheur pour lui que ce malheur-là. Héritier légal, il eût sottement gaspillé son intelligence en même temps que son bien. Grâce à la misère, cette mâle inspiratrice des grandes choses, le voilà lancé dans la bonne voie, et, par la morbleu ! je gagerais qu'il va prendre une éclatante revanche. Oh ! oh ! je ne me trompais pas, je l'avais bien jugé. C'est sa bonne étoile qui lui a repris sa fortune et son nom pour en faire un vrai d'Auberive !

Ni Sosthènes ni Marguerite n'avaient rien entendu de ce beau discours.

— Il faut le rejoindre sans retard, avait dit Sosthènes, c'est à Paris qu'il doit aller... C'est là que nous le retrouverons, sans doute.

— A Paris donc ! s'écria Marguerite, à Paris !

Et tous les deux, le lendemain, ils partirent.

X

Trois ans s'étaient écoulés, lorsque, par une belle matinée d'avril, un homme jeune encore, d'une beauté mâle, ayant à sa boutonnière la rosette de la Légion d'honneur, et, dans ses allures, ce je ne sais quoi qui, sous le costume civil, fait reconnaître le militaire, s'arrêta devant un riche hôtel du faubourg Saint-Germain.

Avant de laisser retomber le marteau de fer bruni sur la haute porte de chêne, il y eut sur le visage de ce visiteur matinal l'émotion d'un pieux souvenir et, dans ses yeux attendris, presque une larme.

Au domestique qui vint à sa rencontre il demanda si M. Sosthènes Duresnel était visible, et, sur la réponse affirmative, il remit une carte où se lisait :

Le commandant Léonce Dauberive.

Ce dernier nom, Dauberive, était écrit sans apostrophe.

Mais expliquons, avant tout, comment il se faisait qu'en si peu de temps Léonce avait pu devenir commandant.

En arrivant à Paris, il avait passé par tous les déboires, par toutes les désillusions qui ne manquent jamais en pareil cas, à commencer par la dédaigneuse froideur des amis de la veille, ennemis dès le lendemain de la ruine.

Un seul lui offrait ses services, Sosthènes, et de celui-là Léonce ne voulait rien accepter, rien.

Après quelques mois de vaines tentatives et d'espérances trompées, le destin le favorisa d'une de ces occasions qu'il ménage presque toujours aux gens de cœur.

Cette occasion, ce fut la révolution de février.

Léonce s'enrôla dans la garde mobile, et, comme les grades étaient aux plus éloquents, aux plus sympathiques, à ceux qui semblaient devoir être les plus braves, il fut élu capitaine.

Au bout de quelques semaines, sa compagnie était des mieux disciplinées, des mieux aguerries.

Arrivèrent les journées de juin.

Dans cette lutte, hélas ! si regrettable, le jeune capitaine se distingua, non moins par sa générosité que par sa bravoure, et, grièvement blessé sur une barricade conquise au prix de son sang, il obtint la croix.

Un peu plus tard, à peine guéri de ses blessures, il fut de ceux qui passèrent dans l'armée avec leur grade.

Depuis lors, il avait sans cesse guerroyé en Afrique, et dans les zouaves... c'est tout dire.

Je laisse à penser la joie de Sosthènes en le revoyant enfin, chef de bataillon, officier de la Légion d'honneur, mais avec une large balafre en travers du front.

— Ah ! fit Léonce en répondant à son cousin qui semblait s'apitoyer à propos de cette glorieuse cicatrice, ah ! les Kabyles n'y vont pas de main morte, et cette fois j'ai bien failli rester en chemin. Mais j'ai l'âme solidement chevillée dans le corps, et Dieu semble vouloir permettre que j'arrive où j'en veux arriver... à mon but !

— Ce pauvre Léonce !

— Est-ce que tu me plaindrais, par hasard ? se récria-t-il avec un franc sourire. Ah ! mon excellent ami, je suis cent fois plus heureux que je ne l'ai jamais été, figure-toi bien ça ! Au lieu de cette molle existence de luxe menteur et de stupides plaisirs, qui vous garrottent, comme feu Gulliver, dans toutes sortes de niaises lilliputeries musquées et dorées, mais qui n'en sont pas moins des chaînes, une libre et robuste vie dans une merveilleuse contrée, sous un ciel radieux, avec d'intrépides compagnons, toujours aventureux, toujours gais, toujours alertes ! Sans cesse du nouveau, de l'imprévu, de la fantasia, de la gloire ! Et puis on se sent utile à la civilisation, à la France, à soi-même. Regardez-moi plutôt ! mon corps est devenu plus robuste, mon esprit plus sain, mon cœur meilleur. Enfin, et, par-dessus tout, la joie du devoir accompli, le saint orgueil de pouvoir dire en te serrant la main : N'est-ce pas, ami, n'est-ce pas que, là-haut, mon père doit être content de moi ?

— Certes, répondit Sosthènes, et tu n'as fait que te rendre justice en reprenant enfin son nom.

— Je n'en avais plus ; il m'en fallait un, j'ai choisi celui-là, mais sans la particule nobiliaire.

— Et tu ne la rétabliras jamais ?

— Jamais... à moins qu'il ne nous revienne une de ces époques héroïques où les titres se gagnent encore sur les champs de bataille.

— Bonne chance, mon futur général ! conclut Sosthènes.

Puis, après un silence :

— Ainsi, tu ne regrettes rien ?... tu ne désires rien ?

— Si fait... une seule chose.

— Laquelle ?

— M'acquitter envers toi. Je te dois trois cent mille francs, et par malheur, jusqu'à ce jour...

— Ne pense donc plus à cet argent... ne m'en parle plus... j'en ai bien assez, j'en ai même beaucoup trop, hélas !

Dans cette dernière interjection, il y avait autant de sincérité que de tristesse.

Léonce regarda plus attentivement son cousin, et resta stupéfait du changement qui s'était opéré en lui.

Ce n'était plus ce jeune savant à la physionomie sereine, au limpide regard, au calme sourire, et qui, satisfait de sa médiocrité studieuse, semblait résumer dans toute sa personne l'idéal du bonheur qu'il avait rêvé.

Pâle, ennuyé, mal à l'aise au milieu de tout ce luxe qui l'entourait, il y avait en lui cette amertume, cette mélancolie, cette fiévreuse impatience de l'exilé qui regrette la patrie, du captif aspirant à la liberté.

— Mon pauvre Sosthènes ! ne put se défendre de murmurer Léonce.

— Oui, répliqua l'infortuné millionnaire, oui... c'est moi qu'il faut prendre en pitié. Ah ! je l'avais bien prévu que cet héritage me serait fatal. Tant que tu étais là, ne sachant rien et dépensant pour deux, ça allait encore. Mais une fois que je me suis trouvé seul avec cette fortune à Paris, dans ce grand hôtel, et, pour ainsi dire, contraint d'y reprendre ton rôle interrompu...

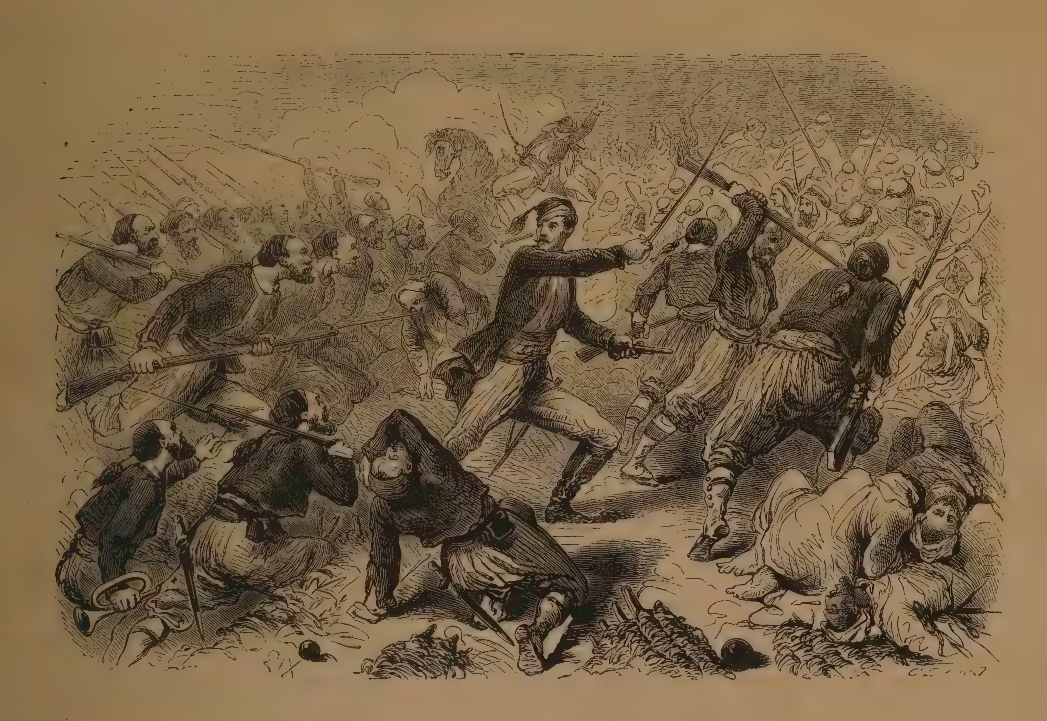
— Oh ! oh ! contraint...

— Ma foi, oui... Je ne voulais pas tout d'abord, j'allais m'enfuir, et très-effrayé, je te le jure. Tes amis m'ont barré le chemin, prétendant que richesse oblige. Ils m'ont accablé d'invitations, qu'il a bien fallu leur rendre. Je suis un bon garçon, tu sais, un peu naïf, très-crédule, et redoutant, par-dessus toutes choses, de mécontenter ceux qui me témoignent de l'affection. On eût dit qu'ils s'étaient tous donné le mot, comme les démons de la légende de saint Antoine ; seulement, comme je n'étais pas un saint, j'ai succombé.

— Bah !

— Ça t'étonne ? je le comprends, j'en suis encore étonné moi-même, parole d'honneur ! et bien souvent, quand je cherche à me retrouver sous ma peau de lion, c'est tout au plus si je me reconnais. Il faut que j'aille aux courses, au bois de Boulogne, au club, à l'Opéra, toutes choses qui ne m'amusent nullement, au contraire ! Je ne parviens jamais à me coucher qu'au milieu de la nuit, et si, parfois encore, je m'efforce de travailler un peu le matin, c'est aux dépens de mon sommeil, aux dépens de ma santé. Bref, à peu près ta vie d'autrefois... Quelle vie !

— Mais n'as-tu pas, pour te réfugier, ton château d'Auberive ?



Léonce en Afrique. Dessin de F. Lix.

— Parlons-en ! A peine y suis-je installé, que messieurs tes amis, mes amis, s'invitant d'eux-mêmes, arrivent avec grand fracas et révolutionnent tous mes plans champêtres. Ah ! je ne suis guère plus heureux là-bas qu'ici, Léonce !

— Mais, observa celui-ci, mais Marguerite ?

A ce nom, Sosthènes rougit légèrement, et répliqua d'une voix encore plus dolente :

— Marguerite m'a quitté... Marguerite est devenue la compagne de Mme d'Alby.

— Henriette ! fit Léonce en tressaillant.

— Ah ! questionna Sosthènes, tu ne l'as pas oubliée... tu l'aimes encore...

— Moi ! du tout. Est-ce que j'ai le temps d'y songer ? Est-ce que je puis me souvenir d'elle autrement que comme d'une amie digne de toute mon estime ? Mais explique-moi donc comment il a pu se faire que Marguerite...

— Ah ! voilà... D'abord, à cause de mes nouvelles mœurs, elle ne pouvait plus guère habiter sous mon toit. Mme d'Alby s'offrait de la prendre avec elle, afin de lui servir de mère, ou plutôt de sœur aînée. Tu sais combien elle m'est dévouée, ma bonne petite filleule ! elle a tenu bon pendant longtemps. Mais il y avait ce diable de Castagnac...

— Castagnac est donc ton ami ?

— Il le faut bien ! je ne puis pas m'en dépêtrer... c'est comme une glu... il s'est fait mon intime, ma gouvernante. Une Mme Evrard ! Cependant, Marguerite l'eût encore supporté celui-là. Mais elle n'a pu s'habituer à sa suite mâle et femelle, à Rosette et à Bambousi surtout, aux apparences enfin qui m'accusaient moi-même. Elle a cru à ces apparences, et voilà la cause de son départ.

— Pauvre Marguerite ! murmura Léonce. Je devine son chagrin, sa jalousie... Et moi qui m'étais figuré que tu l'aimais, que tu l'épouserais...

— Elle... y songes-tu? ma fille! se récria Sosthènes.

— Ta filleule! réplique Léonce; elle est charmante, elle a tes goûts, et comme tu n'as encore que trente-six ans, je ne vois pas trop pourquoi cette supposition te semblerait si monstrueuse?

— Monstrueuse, c'est le mot. Je me suis toujours considéré, je me considérerai toujours comme son père.

— Soit. Revenons à ta situation présente.

— Elle n'est pas gaie, mon bon Léonce... et toi seul pourrais me tirer de là.

— Comment?

— Débarrasse-moi de cette fortune qui me rend si malheureux!... reprends ton bien, fût-ce pour le jeter par la fenêtre...

— Impossible.

— Je t'en supplie!

— Non. Je dois te refuser, non. Mais, quant à te sortir d'embarras, quant à te restituer ton bonheur perdu, c'est autre chose... et je ne demande pas mieux que de m'y employer corps et âme.

— Ah! Léonce, Léonce!... si tu me rendais un pareil service...

— Je n'en resterais pas moins ton débiteur de cent mille écus, mais ce serait du moins un moyen de te payer les intérêts... en attendant mieux. Voyons... que faisais-tu ce matin?

— Hélas! je ne suis pas libre aujourd'hui, je leur donne à déjeuner.

— Très-bien! Castagnac en sera-t-il?

— Naturellement! à moins toutefois qu'il ne soit retenu par ses affaires à la Bourse, car c'est maintenant un grand spéculateur que Castagnac... j'en sais quelque chose.

— Que veux-tu dire?

— Dame! c'est lui qui manœuvre mes fonds disponibles, et comme il n'en a jamais assez, l'autre jour encore, j'ai dû lui remettre une somme assez importante.

— Ah! ah! fit le jeune commandant, dont le visage commençait singulièrement à se rembrunir.

— Qu'as-tu donc? questionna son cousin.

— Moi, rien... un souvenir... quelques vagues rumeurs. Je suis arrivé depuis hier au soir, et déjà je savais à peu près tout ce que tu viens de me raconter... moins ce dernier détail, qui ne laisse pas que d'être très-intéressant. Attention!

Léonce prit son carnet de voyage, l'ouvrit à une page blanche, et déjà le crayon en main:

— Quelles sont, demanda-t-il, les diverses sommes par toi remises à Castagnac?

— Comment, tu veux savoir...

— Tu as été mon intendant, je me fais le tien... et qui plus est, ton mentor, ô naïf Télémaque, égaré dans cette autre Calypso qui s'appelle Paris. Nourri dans le sérail, j'en connais les détours... et les personnages dangereux. Voyons... dis!

— Mais c'est à peine si je me souviens...

— Fais un effort de mémoire.

Sous la dictée de Sosthènes, son cousin aligna des chiffres et, les additionnant, trouva que le total se montait environ à cent mille écus.

— Juste ce que je te dois! dit-il, voilà un hasard... providentiel.

Et, comme Sosthènes le regardait, de plus en plus ébahi:

— Pour travailler efficacement à ta délivrance, reprit Léonce, il faut que tu me laisses le champ libre, que tu partes à la minute. N'est-il pas un endroit quelconque, aux environs de Paris, où tu puisses rester caché durant quelques jours?

— Eh! précisément, je suis invité à Ville-d'Avray, chez Mme d'Alby.

— Parfait! Allons, allons, en route... mais ne te montre pas... Je vais annoncer à tout le monde que le gouvernement t'a chargé d'une mission scientifique et que tu viens de partir... pour les grandes Indes. Tu le vois, j'y vais carrément.

— Oh! je le sens là, tu seras mon sauveur!

— Chacun son tour... et fasse Dieu que l'ex-mauvais sujet réussisse mieux que n'avait réussi l'ex-sage. C'est mon expérience de la vie parisienne, ce sont mes vices d'autrefois que je vais atteler à mon dévouement. Oui, pour toi, pour ton bonheur, je vais redevenir l'ancien Léonce d'Auberive... avec apostrophe!

Déjà Sosthènes avait pris son chapeau, lorsque tout à coup revenant sur ses pas:

— Mais, s'écria-t-il, et ce déjeuner?

— Je me charge d'en faire les honneurs, et de la bonne façon, sois sans crainte! On frappe!... Allons vite... disparais par le jardin, et va m'attendre patiemment à Ville-d'Avray. C'est là que j'irai te rejoindre.

— Demain, n'est-ce pas?

— Ou après-demain... si ce n'est plus tard... ça dépendra des événements... Voici l'ennemi... mais va donc!

Sosthènes ne se le fit pas répéter davantage et, laissant son digne cousin maître absolu de la place, il s'esquiva.

XI

Henriette d'Alby possédait à Ville-d'Avray l'une des plus ravissantes maisons de campagne des environs de Paris.

Sa haute muraille, tapissée de lierre, de chèvrefeuille et de clématite, l'isolait complétement des habitations voisines. Le parc, ombreux et vaste, était accidenté par une rivière artificielle et par diverses pièces d'eau, qui variaient à chaque instant le paysage. Une verte pelouse environnait la maison, comme perdue dans la verdure et les fleurs.

De plus, on était alors au printemps. Tout s'épanouissait, souriait, chantait; tout était fraîcheur et joie dans cette calme et gracieuse retraite.

Sosthènes, au sortir de son enfer, crut se réveiller en paradis.

Comme pour compléter l'illusion, ne venait-il pas d'y retrouver deux anges?

Marguerite, Henriette.

C'était une admirable châtelaine, cette Mme d'Alby. Grande, élancée, blonde comme la Magdeleine du Titien, toute pleine d'élégance et de charme, elle plaisait surtout par son esprit, par sa haute raison, par son aménité sans pareille. A peine un premier attachement, un premier mariage avait-il effleuré cette jeune femme de vingt-deux ans, cette belle rose aristocratique, qui, trompée dans son premier élan vers la lumière, s'était à demi refermée sous le froid du veuvage et, pour s'épanouir réellement, en pleine floraison, ne semblait attendre qu'un second rayon de soleil, un vrai rayon du cœur.

Quant à Marguerite, ce n'était plus la rieuse et folle enfant d'autrefois, mais c'était mieux encore. Toutes les imperfections avaient disparu, toutes les promesses s'étaient réalisées. Un peu plus réfléchie, un peu moins impatiente de vivre, la petite fille était devenue jeune fille.

Une adorable jeune fille, tout éblouissante de sa printanière fraîcheur.

Parfois, cependant, une ombre légère passait sur son front si pur, un peu d'amertume se glissait dans son sourire, une larme semblait chercher le chemin de ses yeux. N'y avait-il pas quelque secret chagrin dans ce pauvre petit cœur de dix-huit ans.?

En revoyant son parrain, elle fut d'abord tout à la joie, comme jadis au château d'Auberive. Puis, tout à coup, elle devint triste, inquiète et sembla chercher la solitude.

Henriette resta seule auprès de Sosthènes, et le gronda sur ses égarements, mais d'une façon charmante.

— Je vous promets d'être plus sage à l'avenir, répondit-il, et j'ai déjà commencé... grâce à quelqu'un de votre connaissance.

— Quel est ce quelqu'un-là?

— Devinez!

— Je ne vois pas trop...

— Il est de retour... il va venir ici...

— Mais qui donc?

— Mon cousin... Léonce.

— Ah! fit-elle sans apparente émotion, ah! le commandant Léonce...

Dans ce mot, le commandant, elle avait mis une intonation toute particulière.

Mais, changeant brusquement l'entretien :

— Monsieur Sosthènes, dit-elle sur un tout autre ton, pourquoi donc ne vous mariez-vous pas?

— Oh! répondit-il, je n'y ai jamais songé.

— Et si j'y songeais pour vous, moi!

— Vous, madame!

— Oui.

— Est-ce que les savants se marient?

— Tout comme les autres. Il me semble même que ce doivent être les meilleurs maris du monde.

Vraiment? c'est là votre idée? fit ingénument Sosthènes.

— C'est du moins mon espoir, répondit-elle en souriant.

Mais quel sourire!

Et cependant Mme d'Alby n'était point coquette.

Le pauvre savant se sentit troublé jusqu'au fond du cœur, et s'écria :

— Ah! madame... si j'osais comprendre!... si je pouvais croire...

— Chut! interrompit-t-elle vivement, voici Marguerite. Que tout ceci reste entre nous... Au revoir, monsieur Sosthènes!

Et, mettant un doigt sur ses lèvres, elle s'empressa de rejoindre sa jeune compagne.

Sosthènes, devenu tout pensif, la regarda s'éloigner par les jardins, non moins enchanteresse qu'une autre Armide.

— Est-ce qu'elle daignerait penser à moi? se dit-il enfin; c'est peut-être bien la femme qu'il me faudrait... J'en parlerai à Léonce.

Mais trois jours s'écoulèrent, et le jeune commandant ne reparut pas.

Pour prendre patience, Sosthènes se remit à herboriser dans le parc. Tout le reste aussitôt fut oublié, hormis cependant le sourire de la séduisante veuve, qui sans cesse lui revenait en mémoire et miroitait dans sa pensée avec une obsession des plus persistantes.

On m'a même assuré qu'il lui fit un doigt de cour, mais d'une façon distraite, en vrai savant qu'il était redevenu.

Henriette ne lui reparlait de rien, mais elle était d'une gaieté vraiment séduisante.

Par contre, Marguerite devenait de plus en plus sauvage.

Le matin du quatrième jour, Sosthènes, courbé sur le bord de la rivière, examinait je ne sais plus quelle plante curieuse, lorsque soudainement une main frappa sur son épaule.

Sosthènes se redressa vivement, se retourna.

C'était Léonce.

— Ah! te voilà de retour... eh bien?

— Eh bien!... comment te trouves-tu... aux grandes Indes?

— J'y suis donc réellement?

— A perpétuité! on le croit, du moins; et comme j'ai dit que tu étais ruiné, complétement ruiné, tes bons amis ne te chercheront pas... tu peux être bien tranquille.

— Et Castagnac?

— C'est lui qui m'a retardé quelque peu. Castagnac était parti... pour la Belgique.

— Bah! Et mon argent?

— Ton argent aussi. Rassure-toi! Nous avons couru après, Rosette, Bambouzi et moi. Elles m'ont aidé à lui faire rendre gorge, et, tandis qu'ils se chamaillaient ou se consolaient ensemble, je m'en suis tranquillement revenu avec les trois cent mille francs. Les voici.

Et le jeune commandant, enchanté de cette campagne d'un nouveau genre, présentait un portefeuille à Sosthènes.

— Au moins, s'écria celui-ci, nous serons quittes.

— Moralement. Et encore je te devrai du retour. Voyons, cousin, voyons... tandis que je suis en train, puis-je te rendre quelque autre service?

— Oui... un très-grand! répliqua Sosthènes avec un élan presque involontaire.

Mais s'arrêtant aussitôt, comme effrayé de ce qu'il allait dire :

— Non... non, reprit-il, ce serait trop exiger de ton dévouement... car tu as aimé aussi Mme d'Alby... tu l'aimes peut-être encore?

— Comment... Henriette?... tu voudrais...

— L'épouser... si toutefois tu me répètes, tu me jures que cet amour s'est complétement éteint dans ton cœur. Mieux encore, si tu me le prouves...

— Comment?

— En me servant d'interprète auprès d'elle, car je n'oserais jamais, moi...

— Et tu veux que je me charge de la demande en mariage? acheva Léonce, devenu tout songeur.

— Aujourd'hui même, répondit Sosthènes; mais tu sais à quelles conditions?

Durant quelques secondes le jeune commandant resta silencieux. Sa main jouait avec sa noire moustache et ses yeux se fermaient à demi, comme s'il eût voulu regarder en lui-même, afin de sonder son propre cœur.

Puis, tout à coup, relevant la tête :

— J'accepte cette mission, dit-il, et n'ai qu'un regret... celui de ne pouvoir pas te sacrifier mon bonheur, à toi qui jadis m'avait sacrifié ta fortune.

— Mais cependant?

— J'accepte, te dis-je. Ce soir même tu auras la réponse.

En ce moment Henriette et Marguerite arrivaient.

Elles accueillirent le jeune commandant avec une joyeuse cordialité; elles lui témoignèrent une égale affection, toute fraternelle et qui, pas plus chez l'une que chez l'autre, ne laissait place au moindre soupçon d'arrière-pensée.

La journée fut des plus charmantes et passa comme un éclair.

Vers le soir, tout en fumant son cigare, Léonce entraîna Sosthènes tout au fond du parc, et là, s'arrêtant à l'entrée d'un rond-point formé par d'épaisses charmilles :

— C'est ici que je lui ai donné rendez-vous, dit-il; elle va venir.

— En ce cas, je me sauve..

— Non... tu vas te cacher dans cette petite hutte en paille, et de là tout entendre. Ah! je le veux.

La hutte en question n'était qu'un simple abri, comme perdu dans la charmille et qui depuis longtemps ne servait plus qu'à serrer les outils de jardinage.

Bon gré, mal gré, il fallut que Sosthènes y entrât. Léonce referma sur lui l'espèce de clayon qui tenait lieu de porte. Puis il se promena dans le rond-point, en attendant la belle veuve.

Tout à l'entour de lui, sous une majestueuse coupole de verdure, de grands ormes séculaires, des feuillées touffues, de longues allées, celles-ci déjà se voilant d'une brume crépusculaire, celles-là toutes resplendissantes encore des derniers rayons du soleil couchant. Çà et là, dans les taillis, tout pleins de gazouillements d'oiseaux, les lilas, les chèvrefeuilles, les jasmins étaient en fleur, comme aussi, dans la mousse, les muguets et les violettes. C'était une délicieuse soirée de printemps, tiède, parfumée, enivrante. Il y avait de la jeunesse et du bonheur dans tout et partout, jusque dans le murmure des



Léonce visitant Sosthènes. Dessin de F. Lix.

eaux, jusque dans le souffle du vent, jusque dans l'air.

Léonce se sentait étrangement oppressé; il s'applaudissait d'avoir voulu que Sosthènes assistât à cette entrevue. C'était une obligation de ne point faiblir.

Henriette enfin parut, s'avançant avec lenteur par une des allées déjà remplies d'ombre.

Il comprima les battements de son cœur, et lorsqu'elle arriva près de lui, il était calme, il souriait.

— Commandant, lui dit-elle, je n'ai pas voulu vous refuser ce rendez-vous. Mais, je dois vous en prévenir, je n'y suis pas venue tout à fait seule; Marguerite est à quelques pas d'ici, attendant que je la rappelle.

— Comment! se récria-t-il, vous avez eu peur de moi, madame?

— Qui sait si ce n'est pas de moi-même? avoua-t-elle en baissant les yeux.

De plus en plus troublé, Léonce la fit asseoir sur un banc de pierre.

Il y eut un silence.

— Rassurez-vous, reprit-il, ce n'est point en mon nom que j'ai sollicité cet entretien. Moi, je n'ai plus le droit de vous rien demander.

— Et pourquoi donc cela, monsieur?

— Vous m'avez refusé quand je croyais avoir à vous offrir une fortune et le titre de comtesse... Maintenant je suis pauvre, et...

— Maintenant vous avez un grade, une carrière honorable et de brillantes espérances d'avenir. Vous n'avez rien perdu, commandant... bien au contraire!

— Mais que me dites-vous donc là, madame?

— La vérité. Vous avez reconquis l'estime, vous méritez la confiance... une femme serait fière de vous!

Et, comme il la regardait, éperdu, palpitant, croyant rêver :

— Répondez-moi franchement comme je vous interroge... Léonce, m'aimez-vous encore?

Elle était si adorable ainsi, que Léonce ne put que tomber à ses genoux, les bras étendus vers elle et les yeux pleins de larmes.

Henriette lui tendit la main.

Il n'osait pas, il ne voulait pas croire encore à tant de bonheur.

— Mais prenez donc, lui dit-elle, et que ce soit votre récompense.

Cette main, si loyalement offerte, Léonce enfin s'en empara et y porta ses lèvres.

Mais se ressouvenant tout à coup :

— Et mon pauvre cousin ! fit-il avec l'accent du remords.

— M. Sosthènes ? reprit en souriant Mme d'Alby.

— Chut ! murmura tout bas Léonce, il est là, il nous écoutait.

— Eh ! tant mieux... qu'il écoute toujours !

Elle appela Marguerite.

Léonce n'y comprenait rien encore.

— Rejoignez votre cousin, murmura rapidement Henriette, faites de même, et, sitôt que vous m'aurez devinée, aidez-moi.

A peine eut-il disparu derrière la ch[illegible]mille, que Marguerite accourut.

— Que je t'embrasse ! lui dit Henriette, avant de t'apprendre une triomphante nouvelle.

Et comme sa jeune compagne la regardait tout étonnée de cet étrange accueil :



Marguerite et Mme d'Alby dans sa villa de Ville-d'Avray. Dessin de F. Lix.

— Ce n'est point en son nom, poursuivit-elle, ce n'est pas pour moi que M. Léonce voulait me parler... c'était de Sosthènes et de toi qu'il s'agissait, mignonne.

— De mon parrain, murmura la jeune fille en frémissant.

— Oh ! reprit Henriette, tu n'as pas besoin de dissimuler avec moi. Il y a longtemps que je connais ton secret...

— Mon secret !

— Tu l'aimes !

— Comme un frère, oh ! certes...

— Non, non, autrement.

— Tu te trompes, Henriette ! oh ! je te le jure bien, tu te trompes.

— Alors refuse-le, car il m'a fait demander ta main.

— Comment ! c'était pour cela...

— Pas pour autre chose. Ses yeux enfin se sont ouverts, il a compris que toi seule étais la compagne qu'il lui fallait... il t'aime... il te veut pour femme. Cependant, puisque je me suis abusée, puisque tu refuses...

— Mais je n'ai pas dit cela ! se récria vivement Marguerite.

— Que dis-tu donc, alors ?

— Je dis, poursuivit-elle avec une joyeuse exaltation qui la rendit plus ravissante encore, je dis que c'était là mon rêve... Etre sa femme, partager ses travaux, consacrer ma vie tout entière à son bonheur, ah ! voilà ce que je demandais à Dieu dans ma prière de chaque jour... voilà ce que j'avais espéré, ce que je n'espérais plus... car il ne voyait rien, lui... il ne devinait rien... il s'obstinait dans son rôle de père, de grand-père... et j'en étais bien chagrinée, va !... Mais maintenant, je puis bien te le dire à toi, maintenant que je vais pouvoir être recon-

naissante envers lui tout à mon aise... oh ! comme je vais l'aimer, comme je suis contente !

Et la jeune fille, toute honteuse d'avoir ainsi laissé parler son cœur, cacha son front rougissant dans le sein d'Henriette.

Il y eut un léger bruit sur la lisière de la charmille, Marguerite voulut se redresser, regarder.

Mme d'Alby la retint contre elle, en lui faisant un bandeau de ses deux mains.

C'était Sosthènes, qui s'avançait amené par Léonce.

Il était palpitant, éperdu, fou de joie, ce pauvre Sosthènes, car la lumière venait de se faire en son cœur.

Marguerite entendit à ses pieds comme un sanglot, une main saisit sa main.

Henriette en même temps lui rendait la liberté.

Elle se retourna vivement, elle aperçut à ses pieds Sosthènes, qui, le visage inondé de larmes, resplendissant de sourires, lui criait du fond du cœur :

— Pardon, Marguerite, oh ! pardon de t'avoir méconnue... j'étais aveugle, j'étais insensé... Mais comme je vais réparer le temps perdu... comme je t'aime !

Déjà ils étaient dans les bras l'un de l'autre.

— A quand le mariage? demanda Henriette.

— Le même jour que le tien, répondit Marguerite.

— Accepté ! s'écria Léonce.

— Un instant, fit Sosthènes, j'y mets une condition... *sine qua non.*

— Quelle condition ?

— C'est que nous partagerons l'héritage de ton père. Oh ! tu ne peux plus refuser maintenant, il y va de notre bonheur à tous les quatre.

Il fallut bien que Léonce se résignât.

Dix années se sont écoulées depuis. Le vieux château dans lequel nous avons commencé ce récit est devenu méconnaissable, et sur sa verte pelouse, aux corbeilles fleuries, on voit courir de roses blondins. Ce sont les enfants de M. Sosthènes Duresnel, aujourd'hui membre de l'Institut; se sont les enfants du général, comte d'Aubérive... avec apostrophe.

Ils sont plus heureux que les autres enfants, ces enfants-là, ils ont deux mères : Henriette et Marguerite.

CHARLES DESLYS.

FIN.

VARIÉTÉS.

LA SECONDE VIE. — RÊVES ET RÊVERIES.

THÉATRE DE MARIONNETTES.

Court vêtus de noir, à la vénitienne, avec leur toque à plume leur dévalant sur les yeux, avec leurs aiguillettes et leurs passequilles de jais frétillant sur leurs petites jambes de carton, qu'ils étaient légers, qu'ils étaient gracieux, les deux fantoccini !

La danse exécutée par eux sur un semblant de corde, tendue à l'avant-scène, et longue au plus d'une brassée, m'avait tout d'abord tenu attentif, et l'air d'épinette qui marquait la mesure et réglait leurs mouvements complétait ma satisfaction.

Comment me trouvais-je ainsi installé au parterre d'un théâtre de marionnettes, où ne vont guère que les enfants, en compagnie de leurs bonnes? Je n'en sais rien. Pour m'en rendre compte, je promenai mes regards autour de moi.

La salle, étincelante de bougies, était richement décorée du haut en bas, et je n'y vis ni marmots, ni bonnes d'enfants, mais des femmes élégantes, des hommes portant l'épée, et des ecclésiastiques à tournure d'évêque.

J'étais arrivé tard, à ce qu'il paraît, et seulement vers la dernière partie du spectacle, car j'entendais des hommes graves, placés sur la même banquette que moi, affirmer que, dans sa querelle avec le commissaire, Polichinelle avait été parfait; que Pierrot, dans son escamotage du pâté, dont, aux yeux de tous, il avait mangé jusqu'à la croûte, s'était montré incomparable. Quant à moi, je me disais que mes deux jolis pantins de Venise devaient au moins les égaler en mérite. Sans qu'on pût voir les fils qui les faisait agir, ils allaient sur leur corde en avant, en arrière, sautaient, battaient des entre-chats, faisaient la cabriole, retombaient la tête en bas, en se suspendant soit par une main, soit par le jarret. Pouvait-on, comme mécanique, rien voir de plus curieux?

Personne cependant, au parterre, comme dans les loges, ne donnait le moindre signe de satisfaction, soit à l'adresse du mécanicien, soit à l'adresse du joueur d'épinette, qui, à lui seul, composait tout l'orchestre, et semblait tenir sous ses doigts l'âme des deux fantoccini.

Espérant mettre en train ce public si gourmé, je poussai un bravo, en l'accompagnant de quelques battements de mains approbatifs. Mes applaudissements et mon bravo ne trouvèrent pas un écho dans la salle. Quelques hommes graves, mes voisins de banquette, se retournèrent même vers moi d'un air surpris, presque choqué ; mais l'homme à l'épinette se retourna aussi, me remerciant par un sourire, et, sous une petite perruque ronde, légèrement poudrée, je vis alors une figure jeune, de grands yeux bruns expressifs, qui me furent sympathiques au plus haut degré.

Les deux fantoccini dansaient toujours ; mon homme de l'orchestre exécutait son air, toujours le même, à peine orné de légères variations, quand un bruit de chaises, de portes et de banquettes vint me distraire de mon état de béatitude.

Dans une loge de face, un haut personnage (je pus le juger tel d'après les nombreuses décorations suspendues à sa boutonnière, à son cou, et jusque sur sa poitrine, qu'un large ruban jaune et noir coupait en diagonale), s'était levé, et tout le monde s'était levé ; il avait incliné légèrement son front, et tout le monde, hommes et femmes, mêmes les ecclésiastiques, avait courbé la tête aussi bas que possible; enfin, il était sorti, et tout le monde se culbutait aux portes pour sortir à son tour, à l'exception d'une demi-douzaine d'amateurs, dont je faisais partie.

Après avoir laissé le torrent s'écouler, le premier, donnant l'exemple aux autres, je repris ma place, ce qui m'attira un nouveau salut, un nouveau sourire du jeune musicien.

Les fantoccini n'avaient pas interrompu leurs évolu-

tions sur la corde tendue ; lui, il continuait, même en saluant et en souriant, de promener ses doigts sur le clavier.

L'heure avançait ; le luminaire ne jetait plus que des clartés douteuses; les amateurs se retirèrent.

Malgré cette désertion générale, l'orchestre et les acteurs tinrent bon, je tins bon comme eux ; à moi seul, dans cette salle vide et devenue sombre, je composai l'auditoire, ce qui me valut un troisième salut, un troisième sourire de l'homme à l'épinette.

Bientôt mes jolis pantins de Venise disparurent, je ne sais comment ; mon musicien n'en resta pas moins à son poste, et continua de jouer son air.

Ce même air, ce même salut, ce même sourire, me portaient maintenant à penser que mon homme, tout aussi bien que les fantoccini, tout aussi bien que Polichinelle et Pierrot, faisait partie de la troupe des marionnettes, et que son épinette et lui n'étaient qu'une seule mécanique montée pour un certain nombre d'heures.

J'attendis qu'elle s'arrêtât ; elle ne s'arrêta pas.

Alors se passa un fait extraordinaire. Je regardai à l'orchestre ; mon musicien n'y était plus. Il avait été rejoindre le grand personnage, les belles dames, les hommes d'épée, les hommes d'Eglise, les cinq amateurs, les deux fantoccini, et cependant l'air unique exécuté par lui se faisait entendre encore, et je me retrouvais chez moi, dans mon lit, et il faisait grand jour, et cet air, ce n'était pas sur l'épinette qu'il résonnait maintenant, c'était dans ma tête.

J'essayai de le faire arriver jusqu'à mes lèvres ; il y vint de lui-même. Quoique je fusse bien éveillé en ce moment, il me parut plus charmant que jamais. En rêvant, j'étais devenu compositeur de musique, j'avais composé une mélodie, une mélodie charmante, avec variations, moi qui ne sais pas une note !

Dans la crainte de perdre ma précieuse trouvaille, je m'habillai à la hâte, et me rendis aussitôt chez un jeune poëte-musicien de mes amis pour qu'il me notât mon air, pour qu'il le fixât sur le papier. Et je le chantais en m'habillant, je le chantais le long de ma route, et en montant ses escaliers ; en tirant le cordon de sa sonnette, je le chantais encore. Mais le temps d'expliquer à mon ami Mél...... fils ce dont il s'agissait, et mon air sembla vouloir s'échapper, comme fait l'oiseau à la vue de la cage qui va le retenir à jamais. Je ne retrouvais plus le commencement, ni la fin, ni le milieu. Après bien des efforts, quelques mesures de la reprise me revinrent en mémoire :

— Bon !... j'y suis ! dit, en m'interrompant, mon jeune compositeur, dont la tête est une bibliothèque musicale au complet.

Et il alla tirer de son rayon un vieux gros volume de musique, l'ouvrit, se mit à son piano et exécuta, note pour note, et avec les variations, ce fameux morceau dont je m'étais si bien cru l'inventeur.

— C'est, me dit-il, un des premiers airs composés par Haydn pour le théâtre de marionnettes du prince d'Esterhazy, dont le jeune maestro était alors, vous le savez, le fournisseur en même temps que l'humble chef d'orchestre.

Je ne le savais pas, je ne l'avais jamais su, je le déclare ; à peine avais-je entendu parler d'Haydn, et ses œuvres m'étaient complétement inconnues. Avec protestation véhémente, j'aurais réclamé quand même la propriété de mon air, si ce mot : *Théâtre de marionnettes*, ne m'avait rejeté dans une autre série d'idées bien plus étrange.

Je me rappelai les deux fantoccini, et les beaux messieurs et les belles dames de mon rêve, et le grand personnage au ruban jaune et noir. Etait-ce donc là le prince d'Esterhazy.

En ce moment je poussai un cri de surprise, de stupéfaction. Mon jeune poëte-compositeur venait de rouvrir le gros volume au frontispice, où rayonnait le nom d'Haydn, et, au-dessous, son portrait. Ce portrait, c'était celui de mon homme à l'épinette, frappant de ressemblance, avec sa même petite perruque ronde, son même regard, son même sourire.

Eh bien, non, non, je ne suis pas l'auteur de cet air qui m'avait tant charmé, je le reconnais, mais cet air, je l'ai entendu exécuter par Haydn en personne, vers la seconde moitié du dix-huitième siècle, dans un spectacle de cour, au noble théâtre de marionnettes du puissant prince Nicolas d'Esterhazy.

Que penser de cette révélation musicale, de cette vision rétrograde, où le fait et moi nous avons pu nous regarder à cent ans de distance l'un de l'autre ?

X.-B. SAINTINE.

LA PRISE DE PTOLÉMAIS.

Je bouquinais le long du quai
Quand je partis pour la croisade ;
Le roi, qui m'avait remarqué,
Me désigna pour l'escalade.

Nous campions sous Ptolémaïs,
Tous affamés, ne vivant guère
Que de millet et de maïs ;
C'était peu pour des gens de guerre.

Le jour venu, bon gré, mal gré,
Serrant la boucle à ma ceinture,
Dès l'aube je me préparai
A tenter la grande aventure ;

J'ouïs la messe, et, pour appoint,
J'entonnai force patenôtres ;
Le jeûne, je n'en parle point ;
J'en usais comme tous les autres.

L'échelle sous ma main tremblait,
Non pas de peur, car mon courage
Autant que ma faim redoublait ;
Dans le grand assaut je fis rage.

En perçant tout de part en part,
Je franchis le fossé, l'enceinte,
Et, le premier, sur le rempart
J'arborai la bannière sainte.

Sous mes coups le sang ruisselait,
Quand, au plus fort de la bataille,
Je me sens saisir au collet
Par un homme de haute taille.

Est-ce un des Turcs de Saladin ?
Pas tout à fait ; c'est mon notaire,
Qui rit, et m'emmène soudain
Déjeuner au café Voltaire.

J'avais sous mon bras Montmerqué,
Poujoulat, Michaux et Poujade ;
En bouquinant le long du quai
J'étais parti pour la croisade.

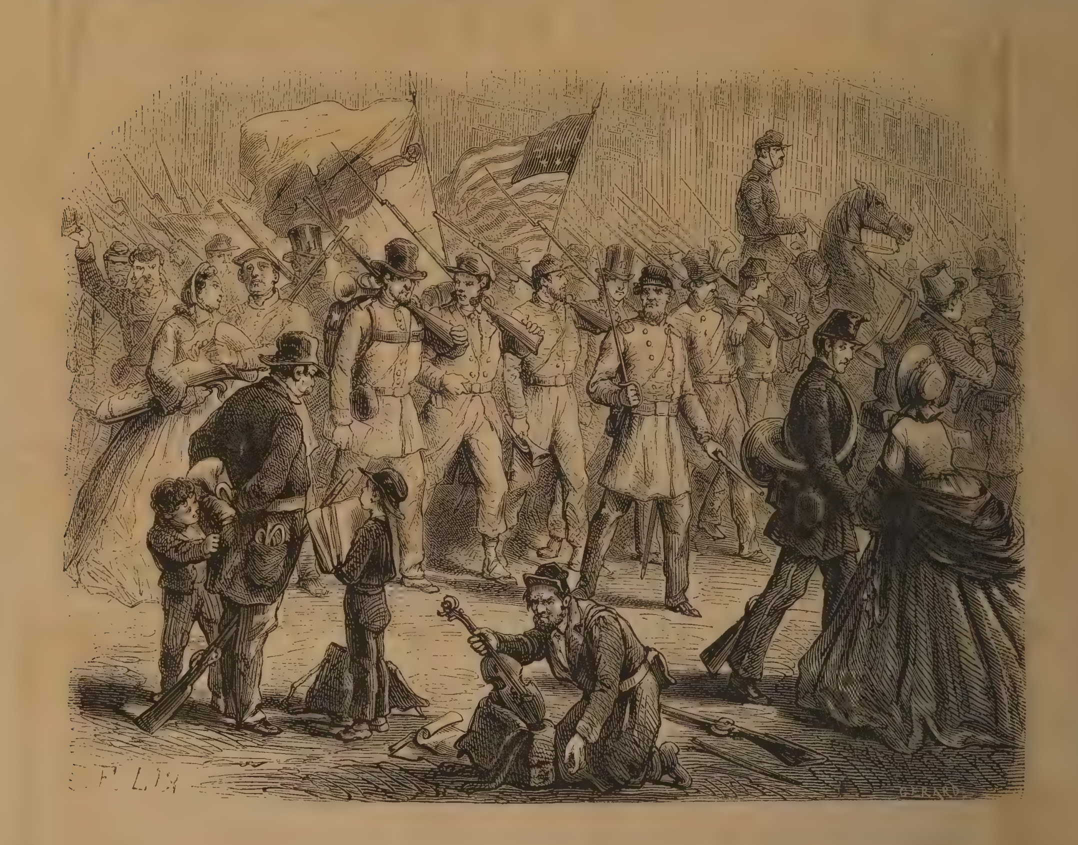
X.-B. SAINTINE.

L'AMÉRIQUE TELLE QU'ELLE EST.

VOYAGE ANECDOTIQUE DE MARCEL BONNEAU, RACONTÉ PAR OSCAR COMETTANT (1).

X. Une question insidieuse. — Départ pour New-York. — Préparatifs de guerre. — Les volontaires. — Les instruments de destruction. — Anecdote bouleversante. — Les imprécations d'un désunioniste. — Boutade philosophique du colonel. — Un *puff* de circonstance. — Organisation de la marine américaine. — *Le Monitor* et *le Merrimac*. — Leur rencontre. — Le navire-bélier *le Magenta*.

Le temps s'écoule plus rapide que les rapides mêmes au Niagara, surtout dans la saison des chaleurs, où cette masse d'eau rafraîchit à la fois l'atmosphère et les yeux. Nous passâmes ainsi la fin de l'été et tout l'automne, doucement bercés par le bruit monotone, mais poétique, de l'immense cataracte. Je profitai de ce temps pour achever le portrait de sir James, que je peignis sans crainte comme sans remords cette fois. Quant à Arthur, il ne cessait, avec un zèle qui tenait de l'héroïsme, de



Un régiment de musiciens à New-York. Dessin de F. Lix.

réfléchir au moyen de s'emparer de son ancien associé.

L'hiver avait déjà fait sentir ses rigueurs, et je commençais à éprouver le plus vif désir d'un changement de décoration dans le paysage, lorsque le colonel reçut une lettre d'Angleterre. Cette lettre était de sa nièce, charmante jeune personne dont nous avons entretenu le lecteur au commencement de ce récit, et que sir James affectionnait comme si elle eût été sa propre fille. Ce jour-là, le colonel parut soucieux. Deux ou trois fois je le surpris relisant la lettre de sa nièce. Le lendemain, il me dit :

— Monsieur Bonneau, vous êtes un brave garçon, vous avez du talent, et je vous dois la vie.

— Colonel, lui dis-je, ne parlons pas de cela.

— Je veux en parler, au contraire.

— Ah ! si c'est chez vous un parti pris, parlez-en, colonel, parlez-en.

— Marcel, une simple question : auriez-vous de la répugnance pour le mariage ?

— De la répugnance, non certes ; surtout si la jeune personne me plaisait, si je ne lui déplaisais pas, et si elle joignait à la douceur de caractère, à l'esprit, la beauté, qui ne gâte jamais rien chez une ménagère, et la fortune qui arrange toujours tout dans un ménage... Mais pourquoi cette question, colonel ?

— Oh ! rien, fit-il négligemment en se caressant le menton ; je voulais savoir votre opinion à ce sujet, voilà tout.

(1) Voir les livraisons précédentes.

Quinze jours après cet entretien, auquel je n'avais attaché aucune importance, sir James m'annonçait que notre excursion en Amérique était terminée, et il me demandait si je voulais l'accompagner jusqu'en Angleterre.



Le *Monitor* et le *Merrimac*; le *Magenta*. Dessin de Stock.

J'acceptai, et nous partîmes pour New-York, d'où nous devions prendre un des steamers de la ligne Cunard.

Nous arrivâmes dans la ville impériale le jour même où la Caroline donna l'exemple de la séparation (20 dé-

cembre 1860). C'était la guerre entre le Sud et le Nord, cette guerre qui, déclarée chez un peuple pour ainsi dire entièrement dépourvu d'armée régulière de terre et de mer, allait donner au monde étonné et attristé l'exemple des luttes les plus gigantesques dont l'histoire ait conservé le souvenir. Le spectacle d'un grand peuple dans la situation des Etats-Unis ne pouvait que vivement exciter la curiosité de tous les militaires. Le colonel voulut voir comment s'improviserait l'armée des volontaires et tout l'armement dans ce pays, dont la force jusqu'alors avait consisté précisément dans l'absence de troupes et de flotte de guerre. Nous restâmes donc à New-York, paisibles spectateurs des préparatifs de cette tragédie effroyable, dont le terme ne saurait être prévu.

Les premiers volontaires qui se présentèrent pour soutenir la cause de l'Union voulurent tous appartenir aux compagnies de zouaves. Nos zouaves français, depuis les guerres de Crimée et d'Italie, sont passés partout à l'état de troupes légendaires. Mais les qualités guerrières du zouave sont des qualités toutes françaises, et l'habit, qui ne fait pas le moine, ne fait pas non plus le véritable zouave. Outre le courage poussé jusqu'au mépris de la mort dont les soldats de cette arme ont si souvent donné l'exemple, en Russie comme en Afrique, en Chine comme en Italie, il y a chez eux en général une adresse, une légèreté de mouvements, une résistance à la fatigue, un sentiment d'initiative et une humeur sérieusement joviale, toute parisienne, que les étrangers ne sauraient avoir au même degré. Si les Américains du Nord, aussi bien que ceux du Sud, ont fait preuve d'une bravoure à toute épreuve en montrant aussi qu'ils savaient braver la fatigue et les privations, il est hors de doute qu'il leur a toujours manqué cette bonne humeur intarissable, cette gaminerie sublime, qui caractérisent le soldat français en campagne et contribuent certainement à ses succès.

Il était de toute impossibilité que les pompiers américains ne profitassent pas de l'occasion pour se faire quelque peu zouaves, afin de mieux déployer l'ardeur dont ils sont naturellement animés. A côté des zouaves pompiers, nous vîmes se former les *zouaves allemands,* composés exclusivement d'Allemands ; les *zouaves canadiens,* pris parmi les hommes de cette colonie ; les *zouaves de Wilson,* enfin les *zouaves nationaux.* Parmi les corps spéciaux, je remarquai encore les *gymnastes allemands,* la *garde Lafayette,* composée de Français, et la *garde Garibaldi,* formée d'Italiens.

Les Américains, qui, plus que tous les autres peuples peut-être, ont la manie des corporations, formèrent des compagnies spéciales avec de petits drapeaux différents. On nous a fait voir une compagnie d'étudiants, composée d'étudiants en droit, en médecine et en théologie ; une compagnie de charpentiers ; une compagnie de cordonniers ; une compagnie de perruquiers ; une compagnie de célibataires ; une compagnie de pères de famille, et un régiment de chasseurs à cheval, formé uniquement de chasseurs exercés à la poursuite du lièvre, du renard et du buffle. Mais la plus curieuse des compagnies de volontaires, c'est bien certainement le 11[e] régiment de la milice new-yorkaise. Ce régiment fut d'abord composé de quinze cents... musiciens instrumentistes ou chanteurs, pris dans tous les orchestres de théâtres et de bals et dans les différentes sociétés chorales du pays. La cantinière de l'harmonieux régiment ne pouvait être qu'une prima donna. C'est en effet un soprano, femme d'un ténor, qui la première eut l'honneur de désaltérer tous ses braves musiciens. J'ai ouï dire que ce n'était pas une mince besogne. Quelle belle occasion pour cette cantinière *assoluta* de chanter le refrain si connu de *la Fille du régiment :*

> Le voilà, le voilà, morbleu !
> Il est là, il est là, corbleu,
> Le beau vingt et unième.

Comme on le voit, de toute part les volontaires accoururent pour la défense de la constitution menacée, et ce ne fut ni les hommes ni l'argent qui manquèrent, ce fut les armes. Les Yankees, dont l'esprit inventif est si plein de ressources, se mirent, avec une touchante unanimité, à chercher des instruments de destruction qui suppléassent au nombre par la puissance, et fussent de tous points dignes d'une grande nation civilisée qui n'aime pas à faire les choses à demi. On fit un nouvel appel à la vapeur, et un industriel proposa pour le service d'une partie de l'armée de formidables canons à vapeur, lesquels, pour fonctionner comme tout honnête canon doit le faire, n'avaient besoin d'aucune espèce de poudre. Cet engin, auprès duquel le canon rayé n'avait guère d'autre valeur que celle d'un pistolet de poche, était posé sur quatre roues et muni d'une chaudière à peu près semblable à celle d'une pompe à feu ordinaire, et s'appuyait sur un pivot. Il se chargeait au moyen d'une trémie qui entrait dans le canon immédiatement au-dessous du pivot. Par l'effet d'un mécanisme assurément fort ingénieux, le canon à vapeur tournait sur lui-même avec une rapidité effrayante, quelque chose comme mille six cents rotations à la minute. Cet aimable instrument lançait, non pas des boulets, mais des balles d'un poids de soixante-deux grammes. Il est vrai qu'il se rattrapait sur la quantité, car il vomissait trois cents de ces balles par minute, ce qui avait bien son petit mérite. Les projectiles étaient introduits dans le canon au moyen d'une soupape qu'on faisait agir à volonté. Dès que la balle arrivait à un certain point de la soupape, une autre soupape laissait sortir le projectile, qui se trouvait ainsi lancé par la vitesse seule avec laquelle le canon tournait sur lui-même. La portée du tir était de cent yards, c'est-à-dire environ cent mètres. Enfin, son poids, tout compris, était de trois mille trois cent cinquante kilogrammes.

Ce canon eut ses fanatiques, qui ne parlèrent des autres armes de guerre qu'avec un sourire dédaigneux. D'après les amants passionnés du canon à vapeur, cet engin, dans de bonnes mains, devait surtout avoir pour effet de vaincre l'ennemi en se bornant à lui casser les jambes.

— O mon Dieu ! exclama ironiquement Arthur, faites qu'il en soit ainsi. Les philanthropes applaudiront à un résultat si modéré.

Le canon à vapeur enflamma l'imagination d'un inventeur, qui construisit un modèle de citadelle roulante, également à vapeur.

Cette citadelle était moins faite pour l'attaque que pour la défense des ouvriers employés aux terrassements.

Après la citadelle roulante, ce fut le tour de la locomotive de guerre à vapeur, dont l'application devait avoir pour effet inévitable d'anéantir complètement, dans l'espace de quelques minutes, une armée si nombreuse et si aguerrie qu'elle pût être. Les inventeurs ont, en général, pour vanter leur découverte, un langage à part qu'il serait bien difficile d'imiter. Voici comment s'exprime l'inventeur de cette belle découverte : « Ma locomobile de guerre est à l'épreuve du boulet. Munie de nombreuses pièces d'artillerie, elle lancerait la mitraille partout au-

tour d'elle et culbuterait tout sur son passage dans une course réglée qui n'aurait pas une rapidité moindre de quarante kilomètres à l'heure. Outre le nombre incalculable de victimes qu'elle est appelée à faire, surtout en rase campagne, elle aurait pour effet, par ses évolutions subites et désordonnées en apparence, de rendre impossible toute tactique de la part de l'ennemi, d'effrayer extraordinairement les chevaux et de causer aux hommes un désespoir stérile. Pour obtenir ces résultats, si précieux dans les circonstances présentes, je ne demande que l'autorisation de me porter sur le champ de bataille, quand l'heure aura sonné, avec deux de mes locomobiles de guerre et cent hommes dévoués sous mon commandement. »

Voyez-vous d'ici un champ de bataille, après l'adoption de tous ces jolis joujoux?

L'inventeur de la locomobile de guerre me rappela l'histoire d'un inventeur français que j'ai eu l'avantage de voir une fois.

— On tue mal, disait-il, et on tue cher; c'est pitoyable. L'homme qui résoudra ce problème : tuer beaucoup, sûrement et à bon marché, sera le plus grand homme de son siècle.

Un jour il crut avoir découvert le moyen de saccager une ville entière pour trente-deux francs. Ce jour fut certainement le plus heureux de sa vie. Il se présenta chez M. Louis Desnoyers, rédacteur en chef de la partie littéraire du *Siècle*, qui a, je crois, lui-même raconté cette entrevue dans une de ses humoristiques *Revues musicales*, où il était question de toutes choses, même de musique parfois.

C'était sous le règne de Louis-Philippe, au temps de la paix à tout prix.

— Je viens, monsieur, dit l'inventeur au rédacteur du journal, vous faire part d'une découverte qui m'appartient.

— Parlez, monsieur, je vous écoute, répondit le rédacteur en chef.

Notre homme jeta sur ce dernier des yeux doux et langoureux, qu'il accompagna d'un gracieux sourire.

— Monsieur, j'ai trouvé le moyen de bouleverser les buttes Montmartre, par conséquent de démolir toutes les maisons de ce quartier pittoresque, et de causer les plus graves désordres dans un cercle assez vaste en apportant de grandes perturbations dans toute la ville de Paris, et cela pour trente-deux francs.

— Ce n'est pas cher, dit M. Desnoyers, et je ne vois pas pourquoi vous ne vous donneriez pas ce plaisir; il faudrait vraiment ne pas avoir trente-deux francs dans sa poche. Toutefois, il faut que je vous le déclare, votre invention n'est pas de ma compétence. Je m'occupe de littérature, et le bouleversement des villes est essentiellement lié à la politique. Sans doute il y a dans le bouleversement des villes un côté littéraire et poétique, et nous voyons que les faits de cette nature ont donné lieu à des poëmes épiques très-longs, très-estimés et très-ennuyeux; mais, pour que le bouleversement des villes rentre dans le domaine de la littérature, il faut que la politique y ait déjà passé. En un mot, monsieur, si vous aviez une ville saccagée à me proposer, je pourrais vous écouter et en tirer profit pour nos lecteurs; mais les villes à saccager ne sont nullement de ma compétence, ce que je regrette vivement, croyez-le bien.

— Je le regrette comme vous, monsieur; aussi ne réclamé-je de votre bienveillance qu'un avis officieux.

— Mon avis, je vous l'ai dit : il ne faudrait pas avoir trente-deux francs dans sa poche pour se priver du plaisir de bouleverser les buttes Montmartre, qui semblent avoir l'honneur de votre préférence.

— Oh! monsieur, mon intention n'est point d'apporter le trouble dans les populations amies, encore moins de causer la ruine de mes compatriotes; mais il me semble que, en temps de guerre, il serait fort agréable à un gouvernement, comme le gouvernement français, par exemple, de faire sauter, moyennant une modique somme de trente-deux francs, soit Londres, soit Vienne, soit Saint-Pétersbourg, soit toute autre grande capitale avec laquelle des contestations auraient pu s'élever.

— Sans doute, quitte à s'expliquer plus tard quand les trente-deux francs seraient dépensés, c'est-à-dire quand il ne resterait plus de la ville ni maisons ni habitants.

— Vous ne trouverez pas mauvais, j'ose l'espérer, monsieur le rédacteur, que je garde pour moi seul le secret de cette grande et heureuse découverte, et que je ne le dévoile qu'au gouvernement.

— Comment donc, monsieur, mais je vous en prie.

— La seule chose que je désirerais de votre obligeance, serait de vouloir bien me donner une lettre d'introduction auprès du ministre de la guerre. C'est un homme charmant, dit-on, et qui ne peut manquer de me comprendre et d'apprécier mon idée.

— J'ai le regret, monsieur, dit avec un imperturbable sérieux Louis Desnoyers, de n'avoir ni villes ni riantes campagnes pour les soumettre à vos jolies expérimentations. D'un autre côté, je ne suis point assez dans les bonnes grâces du ministre de la guerre pour prétendre avoir l'honneur de vous recommander à lui. Mais présentez-vous seul, et je ne doute nullement qu'il n'accueille vos offres avec empressement et mette immédiatement une butte à votre disposition.

— J'avais pensé au mont Valérien.

— Oui, ce serait très-bien; c'est une belle butte, et vous pourriez profiter, pour l'anéantir, d'un jour de grande fête.

— Je cours, monsieur, de ce pas, chez le ministre de la guerre.

Le terrible inventeur s'y présenta en effet, et voici ce que lui dit le maréchal Soult :

— Votre esprit inventif est des plus remarquables; trouvez-moi un nouveau genre de fusil qui rate deux fois sur trois, et je l'adopte immédiatement.

Je reviens à New-York.

Pendant que les unionistes ou fédéraux armaient avec une fiévreuse activité, les sécessionnistes ou confédérés ne perdaient pas de temps. Pour échauffer l'ardeur des populations, les meneurs du parti esclavagiste provoquèrent force meetings, et improvisèrent des *speechs* abracadabrans. Le vice-président des Etats confédérés, M. Stephens, prononça les paroles suivantes dans une allocution imitée des imprécations de Camille:

« Le Sud est en état d'armer immédiatement un million d'hommes. Si ce million de braves vient à succomber, il peut en armer un second million, puis un troisième, jusqu'à ce que le dernier combattant tombe frappé dans un fleuve de sang. Oui, plutôt mille fois la destruction de tous les hommes du Sud que le triomphe insolent des hommes du Nord, que la dictature odieuse qu'ils veulent nous imposer! Etats du Nord, objet de notre ressentiment, c'est la guerre à mort entre vous et les Etats du Sud! »

Mettez cela en vers de douze pieds, et vous pourrez

faire beaucoup d'effet au théâtre de la rue Richelieu.

Le Sud comme le Nord voulut avoir des régiments de zouaves. En entendant faire l'énumération de ces divers régiments, le colonel dit avec une amère ironie :

— Pourquoi les maîtres d'esclaves ne formeraient-ils pas avec un certain nombre de leurs nègres, amis des coups de fouet, un corps de zouaves pour la défense de l'esclavage dont ils sont le plus bel ornement? Tout est possible à l'homme et avant tout les choses stupides et féroces. Le commandant de ces troupes serviles pourrait les haranguer en ces termes : « Mes amis, vous voilà prêts « à entrer en campagne pour la défense du pays que « vous avez toujours servi, qui vous a vus naître, vendre, « acheter, payer et fouetter. Je ne suis point habitué à « vous parler le langage apprêté de la flatterie, et le plus « souvent c'est avec un coup de pied ou une paire de « soufflets que je vous ai témoigné mes sentiments à « votre égard. Mes paroles ne vous seront donc pas sus- « pectes. Eh bien! laissez-moi vous le dire, il est beau « de voir les esclaves du libre pays d'Amérique, à « l'exemple de certaines nations du nord de l'Europe, « défendre avec ardeur et conviction ceux qui les op- « priment. Mais, d'ailleurs, n'est-ce pas vous attaquer « personnellement que d'étendre une main révolution- « naire sur cette sublime institution de l'esclavage, que « nous prétendons avoir été proclamée par Moïse lui- « même sur le mont Sinaï, où pourtant on ne cultivait « pas le coton? Et, en effet, combattre l'esclavage n'est-ce « pas combattre l'esclave lui-même, par cette raison pé- « remptoire que, s'il n'y avait pas d'esclaves, il n'y aurait « pas d'esclavage? Or, ne l'oubliez pas, vous avez l'hon- « neur d'être esclaves et vous le serez toujours, mes chers « nègres, vous que j'appelle d'avance les héros du Sud. « Comment! on viendrait renverser la seule institution « du pays dans laquelle vous soyez appelés à jouer un « rôle actif, l'esclavage! Vous ne le souffrirez pas. Donc « jurez-moi de défendre cette institution que vous devez « léguer intacte à vos enfants. Jurez-moi de mourir s'il « le faut pour arrêter les Vandales du Nord qui veulent « vous délivrer, bien que chez eux ils n'aient jamais cessé « de vous traiter comme des nègres, vous le savez; ju- « rez-le-moi, ou je fais à l'instant même administrer à cha- « cun de vous cent coups de fouet au-dessous de votre « giberne. » Oui, pourquoi les esclaves ne sont-ils pas commis à la défense de l'esclavage, pourquoi n'y a-t-il pas un régiment de zouaves nègres qu'on appellerait les *libres esclaves?* Ils se battraient fort bien, j'en suis sûr, et ce serait comique à force d'être bête et odieux.

Le colonel ne croyait faire qu'une supposition impossible, et cette supposition s'est trouvée réalisée. Des nègres esclaves ont été enrégimentés, sinon comme soldats, du moins comme travailleurs, et conduits sur les champs de bataille pour aider leurs maîtres à vaincre le Nord, c'est-à-dire à les maintenir en état d'esclavage. O misères de notre pauvre espèce!

Ce qui est moins abominable, ce qui a été plus amusant, c'est la conduite de certains sécessionnistes vis-à-vis de leurs créanciers unionistes. Depuis la déclaration de guerre, quelques négociants, amis de l'esclavage, refusent de payer leurs créanciers, amis de l'émancipation. Devinez pourquoi?... par pur patriotisme. Payer ses dettes, c'est enrichir ceux que l'on paye, et les esclavagistes dont nous voulons parler sont trop bons patriotes pour contribuer ainsi à la puissance de l'ennemi.

Voici la lettre qu'un débiteur écrivit à son créancier pendant notre séjour à New-York :

« Cher monsieur,

« C'est avec regret que je vous annonce qu'à partir de ce moment je ne puis, sans faire violence à mes sentiments patriotiques, vous payer les marchandises que vous m'avez envoyées.

« Il en sera ainsi tant que les hostilités continueront entre le Nord et le Sud.

« Comme négociant j'en souffre, mais comme patriote je m'en réjouis, et je suis patriote avant tout.

« Veuillez donc, cher monsieur, ne plus tirer sur moi pour aucune somme. Dans des temps meilleurs vous retrouverez en moi le négociant intègre qui, pendant la paix, s'est toujours fait un scrupuleux devoir de tenir ses engagements.

« Votre tout dévoué commettant,

« H. B***. »

Ce trait manquait à la collection pourtant si remarquable des *puffs* américains. Comme on le voit la guerre a du bon.

Pendant que l'armée de terre se formait et s'équipait, les Américains du Nord armaient en guerre tous les grands steamers transatlantiques, et faisaient appel à tous les vaisseaux de guerre endormis sur leurs ancres depuis de longues années, comme des modèles dans un musée. Grâce à la centralisation des affaires de la marine aux Etats-Unis, cette transformation d'une flotte marchande en une flotte de guerre s'accomplit avec une étonnante rapidité. Il y a 64 capitaines de vaisseaux, le grade le plus élevé dans la marine américaine. Les capitaines de frégate sont au nombre de 96; il y a 331 lieutenants, 24 enseignes, 180 aspirants, 69 chirurgiens, 17 ingénieurs. Quant à l'armée de terre, formée à l'instar de celle de l'Angleterre, elle comporte 1 colonel commandant, 1 lieutenant-colonel, 4 majors, 12 capitaines, 19 lieutenants et 20 sous-lieutenants.

Ces chiffres énoncés, nous ajouterons que quelques mois suffirent aux Etats du Nord pour présenter à l'ennemi une flotte relativement considérable. Cependant les inventeurs étaient à l'œuvre dans les deux camps, et des efforts de leur génie devait naître, avec des engins flottants, moitié navire, moitié forteresse, une révolution radicale dans le matériel de la marine de guerre, et conséquemment dans l'art de combattre sur mer. Peu s'en fallut que toute cette belle flotte du Nord ne fût anéantie, jusqu'au dernier vaisseau par un seul de ces engins dont nous venons de parler. Heureusement le monstre ne naquit pas seul; il eut un rival à combattre, et la rencontre de ces deux machines de guerre, dans les eaux de New-Port-News, fut un duel sans précédent, étonnant, terrible, gigantesque, inouï dans les fastes de la marine.

Remontons à l'origine du héros principal de ce combat incomparable.

Un homme fait au congrès américain la proposition de construire une forteresse navale à vapeur de son invention, capable, avec deux canons seulement, de lutter contre une flotte entière, et de la vaincre en la coulant jusqu'au dernier navire.

Il demandait, pour mettre son projet à exécution, 1,800,000 francs et cent jours.

Cet homme était John Ericsson, ingénieur suédois, établi depuis longtemps en Amérique, et connu par plusieurs inventions extrêmement remarquables, notamment par une locomotive pouvant parcourir facilement de cinquante à soixante milles à l'heure, et par sa machine à

air chaud, dont il fit l'application, en 1853, sur un navire de 2,200 tonneaux, *l'Ericsson.*

Le congrès hésita, et finit par refuser les propositions de l'ingénieur, ne croyant pas devoir, pour un simple essai, disposer d'une somme aussi considérable.

Les idées valent de l'argent en Amérique.

Ericsson trouva des capitaux.

Alors il offrit au congrès de faire lui-même les avances nécessaires pour la construction de son engin, ne demandant que le remboursement de cet argent dans le cas où l'invention serait de tous points conforme aux espérances de son auteur.

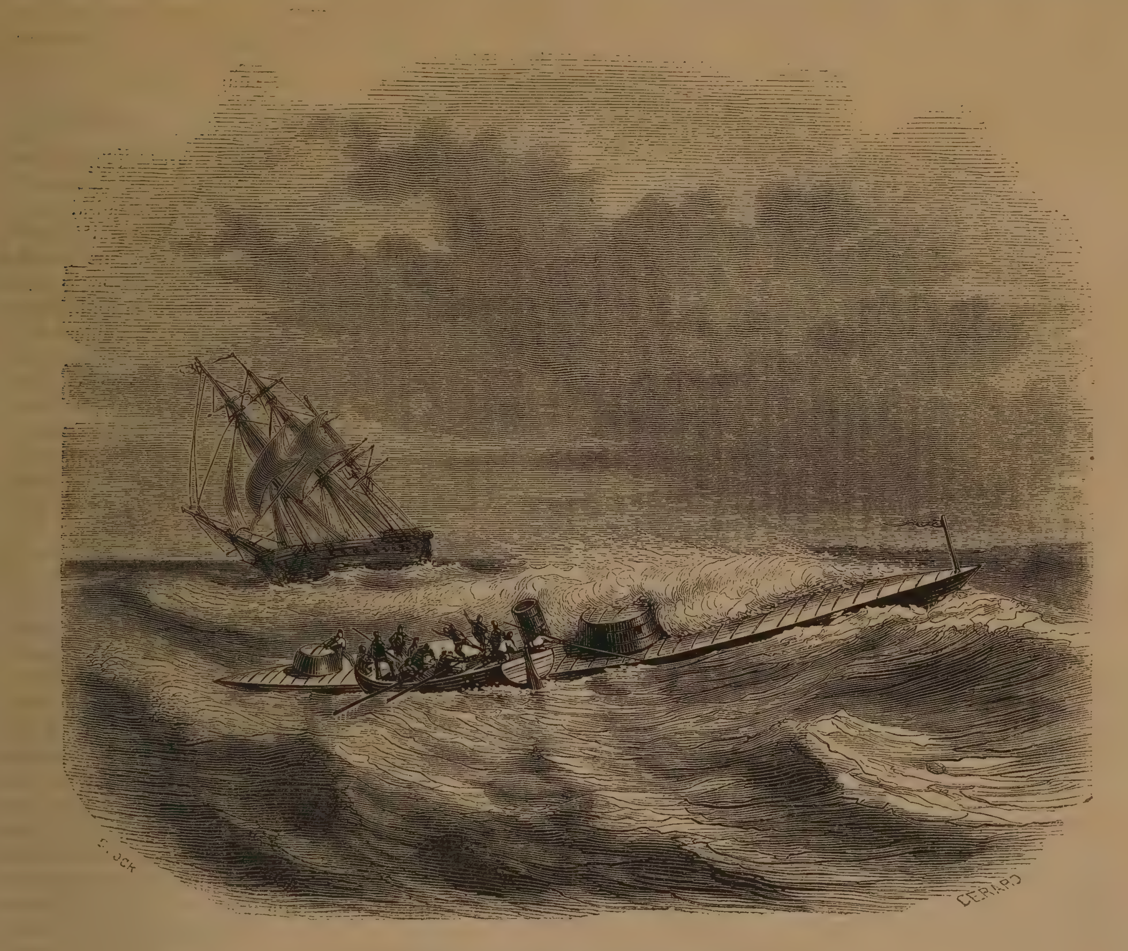
Cette fois, le congrès accepta.

Le contrat fut signé dans le mois d'octobre dernier, et cent un jours après ce mémorable contrat, le *Monitor* sortait des chantiers de MM. S. Bushnell et Ce pour prendre, comme un conquérant, possession de son royaume et faire trembler tous ses sujets, les vaisseaux de bois de l'ancien régime.

Une révolution radicale, préparée par les navires blindés, venait de s'accomplir.

Les vaisseaux de ligne avaient vécu.

Cependant des doutes s'élevaient, en Amérique aussi bien qu'en Europe, sur les qualités du *Monitor*. On attendait les épreuves prescrites pour savoir sûrement si les boulets n'avaient aucune action sur sa double carapace de fer, si réellement il était inexpugnable, comme le prétendait l'inventeur, et si, malgré sa pesanteur et son fond plat, il tiendrait la haute mer et gouvernerait facilement.



La perte du *Monitor*. Dessin de Stock

L'épreuve devait être courte, mais solennelle et décisive.

Le 8 mars 1862, à midi, le bateau-vigie du fort Monroë signala aux deux frégates fédérales *Minnesota* et *Roanoke* l'approche d'une sorte de monstre marin qui marchait lentement, se dirigeant sur New-Port-News escorté de deux canonnières.

Ce monstre marin était le *Merrimac*, navire cuirassé, sur lequel les rebelles avaient placé tout leur espoir.

Après être entré avec son escorte dans le chenal de New-Port-News, il se dirigea droit sur le *Congress* et le *Cumberland*, qui se trouvaient à l'ancre à l'embouchure de la rivière James.

Les frégates *Minnesota* et *Roanoke*, voyant le danger qui menaçait le *Congress* et le *Cumberland*, voulurent leur porter secours. Malheureusement le *Minnesota* seul était sous vapeur en ce moment, et le *Roanoke* fut obligé de se faire remorquer, ayant un piston brisé.

Ces deux navires arrivèrent trop tard, et le combat devait être tout d'abord entre le *Merrimac* et les deux canonnières contre le *Cumberland* et le *Congress*.

Le *Merrimac*, pour se rapprocher de ces deux navires,

fut obligé de passer à portée des batteries fédérales de New-Port-News, qui ouvrirent leur feu sans que le monstre marin daignât répondre. A un moment donné, il se trouva entre les deux frégates ennemies, et reçut toutes leurs bordées à une distance de moins de cent mètres. Le choc fut terrible, mais les boulets ricochaient sur la cuirasse de fer du redoutable navire, faisant l'effet de la grêle sur le toit d'une maison.

Comme un ennemi qui connaît sa puissance et ne se laisse pas intimider par de vaines menaces, le *Merrimac* parut réfléchir et choisir sa proie.

Il choisit le *Cumberland*, frégate de 20 canons, montée par cinq cents hommes.

Courant alors à toute vapeur sur ce malheureux navire, il le joignit et le poignarda littéralement en lui enfonçant dans le flanc ses deux immenses éperons placés à sept pieds de distance l'un de l'autre et à hauteur de flottaison. Après cette horrible blessure, qui fit au navire de bois deux trous énormes, le *Merrimac* se recula de quelques mètres et lui lança une bordée meurtrière. Puis il revint sur sa proie et lui laboura sa carène en le perçant de nouveau de ses éperons. Après quoi il le laissa sombrer et se dirigea sur le *Congress*, qui se trouvait à un quart de mille du *Cumberland*.

Pendant que le *Merrimac* assassinait ce malheureux vaisseau, dont l'équipage ne pouvait que mourir courageusement, ce qu'il a fait, le *Congress*, de 40 canons, tenait tête aux deux canonnières confédérées. Il eût pu, quoique désemparé, lutter quelque temps encore; mais après avoir vu couler le *Cumberland*, et n'ayant aucun moyen d'action pour se défendre contre la cuirasse de fer et les éperons du *Merrimac*, il amena son pavillon. Une canonnière s'approcha du navire vaincu, et prit à son bord tous les officiers prisonniers, laissant l'équipage se sauver dans les canots. Le feu fut ensuite mis à la frégate, après quoi le *Merrimac* et ses deux acolytes cuirassés attaquèrent les batteries de New-Port-News. Les batteries ripostèrent vigoureusement, et la lutte continua jusqu'à la nuit, qui apporta une trêve entre les combattants.

La nuit venue, le *Merrimac* se reposait tranquillement sur ses lauriers, attendant le jour pour recommencer ses exploits, lorsque l'arrivée tout à fait imprévue du *Monitor*, à dix heures du soir, souleva parmi les fédéraux un immense *hurrah*. Le *Monitor*, parti de New-York et ayant essuyé plusieurs bourrasques pendant lesquelles il avait déployé d'excellentes qualités de mer, arrivait par hasard à New-Port-News. Les unionistes virent dans cette coïncidence les desseins de la Providence. Immédiatement les mesures furent prises pour le combat.

Le lendemain matin, dimanche 9 mars (toutes les batailles importantes entre les fédéraux et les confédérés ont eu lieu un dimanche, le jour sacré du repos), on vit le *Merrimac* et sa suite de bateaux cuirassés se ranger en face de la pointe Sewall. Un brouillard épais ne permit pas d'abord aux navires ennemis de manœuvrer; mais peu à peu le brouillard se dissipa, et le *Monitor*, impatient de justifier les espérances qu'on avait fondées sur lui, et jaloux de venger les vaisseaux fédéralistes, prit ses dispositions de combat. Il alla se placer en avant, à gauche du *Minnesota*, du *Saint-Laurent* et des canonnières unionistes arrivées dans la nuit à la suite de ces frégates.

A huit heures, le *Merrimac* s'avança à trois milles du *Minnesota*, et sembla ne faire aucun cas du *Monitor*, dont il ignorait ou dont il feignait d'ignorer la puissance. Ce dernier laissa s'approcher son adversaire jusqu'à la distance d'un mille. Puis, à l'imitation de ces boxeurs émérites qui lancent à leurs adversaires un coup de poing à assommer un bœuf, et les regardent en souriant comme pour leur dire : C'est moi ! le *Monitor* envoya un boulet au *Merrimac*, dont le choc fut tel que la marche de ce dernier navire en fut ralentie.

Le *Merrimac*, six fois plus gros que le *Monitor* et armé de deux canons Armstrong de 100, et de huit canons de onze pouces d'ouverture, attendit tranquillement son antagoniste, renonçant pour le moment à couler les frégates en bois, ce qui était pourtant bien tentant.

Quand les deux monstres de fer ne furent plus séparés l'un de l'autre que par un quart de mille, ils se canonnèrent à cœur joie.

Le *Merrimac* tirait quatre coups de canon contre le *Monitor* un.

Qu'importe ! M. Ericsson n'avait-il pas dit que son engin n'avait rien à craindre de personne, et que tous devaient trembler devant lui ?

Les espérances de l'ingénieur suédois se réalisaient, et le *Merrimac*, comprenant qu'il n'endommagerait pas son adversaire à coups de canon, voulut essayer sur la carapace de son ennemi la souveraine puissance de ses éperons. Prenant son élan, il se précipita comme un furieux, à toute vapeur, sur le *Monitor*, espérant le couler dans le cas où il ne pourrait pas le transpercer.

Le choc retentit comme un coup de tonnerre; mais les éperons du *Merrimac* s'émoussèrent contre le *Monitor*, qui ne coula point.

Des acclamations frénétiques partirent de toutes les bouches unionistes, et le vainqueur de la veille, vaincu à son tour, ne songea plus qu'à fuir.

Le *Monitor*, qui n'avait nullement souffert de cette lutte corps à corps, poursuivit le *Merrimac* à coups de canon.

Le *Merrimac* avait fui, mais ce n'était que pour prendre quelque repos.

Il revient sur son adversaire, et le combat recommence avec une vigueur nouvelle de part et d'autre.

Pendant une heure ils jouent du canon sans qu'il en résulte aucune avarie apparente ni d'un côté ni de l'autre.

A onze heures, on put craindre pour le *Monitor*, car, à son tour, il battit en retraite, et alla se placer derrière la frégate *Minnesota* qui se trouvait échouée.

Ce n'était heureusement que pour donner à ses canons le temps de se refroidir.

Mais alors la rage du *Merrimac* se tourna contre la pauvre frégate, qui fut criblée de boulets et de mitraille, et dont le pont fut jonché de morts et de blessés.

Bientôt le *Monitor* reparut, et cette fois le combat allait être décisif.

Après une demi-heure de tir à une longueur d'un demi-mille, le *Monitor* trouve que la distance est encore trop éloignée; il se rapproche donc de son adversaire, et de si près, que, si les hommes n'eussent pas été enfermés sous la carapace respective de leur batterie, ils eussent combattu corps à corps. C'est à bout portant, gueule de canon contre gueule de canon, que le *Merrimac* et le *Monitor* se canonnent, confiants tous deux dans la force de leur cuirasse.

Ce fut là un spectacle unique dans les annales des guerres maritimes.

Mais il n'est point de cuirasse qui n'ait son défaut, et c'est en visant au défaut de la cuirasse de son adversaire que le *Monitor* va s'en rendre maître.

Six fois moins gros que le *Merrimac*, nous l'avons dit, le *Monitor* a sur ce dernier, entre autres avantages, celui de la légèreté.

Passant rapidement derrière le *Merrimac*, le *Monitor* pointe un de ses formidables boulets sur son hélice qu'il atteint.

Puis il lui lance un nouveau boulet sur une autre de ses œuvres vives.

Tout fut dit alors, et il resta au monstre mortellement blessé juste assez de force pour fuir vers l'île Craney, près de laquelle il rendit le dernier souffle de sa vapeur.

Un immense *hurrah* s'éleva des remparts et de toute la côte pour acclamer ce formidable succès.

Le *Monitor* ne poursuivit pas le vaincu, sans doute parce que ses canons étaient trop échauffés.

Le *Merrimac*, après être resté un moment près de la côte, rejoignit les navires rebelles qui avaient assisté de loin au combat, et qui l'entourèrent, sans doute pour lui faire des compliments de condoléance. Le monstre, horriblement avarié, faisait eau de toute part. En outre, presque tout son équipage était hors de combat. Sans le secours de quelques canots qui l'accostèrent et le remorquèrent, il coulait évidemment.

Tous les navires esclavagistes, se remorquant les uns les autres, lentement, tristement, disparurent graduellement à l'horizon, laissant le *Monitor* sans le moindre dommage.

L'état-major du *Monitor* se composait d'un lieutenant commandant, John-S. Worden, d'un deuxième lieutenant, de deux seconds, d'un comptable, d'un chirurgien, d'un ingénieur et de deux mécaniciens.

Maintenant quelques détails sur la construction du *Monitor*.

Extérieurement, le *Monitor* ne présente aux boulets ennemis qu'une coque de la hauteur de dix-huit pouces. Cette coque est surmontée d'une tour de vingt pieds de diamètre sur dix pieds de haut. Sa cheminée rentre en elle-même pendant le combat, étant faite d'anneaux qui s'emboîtent les uns dans les autres, comme une longue-vue. Les deux extrémités du *Monitor* sont très pointues. Le fond en est plat et d'une profondeur de six pieds et demi. Sa longueur est de cent vingt-quatre pieds, sa largeur de trente-quatre. Il est construit de huit plaques de fer d'un pouce d'épaisseur chacune. Cette première carapace est doublée d'une seconde coque, pointue comme la première aux deux bouts, et ayant quarante pieds quatre pouces de large, et cent soixante-quatorze pieds de long. Elle recouvre la coque inférieure de trois pieds sept pouces sur les côtés, et de vingt-cinq pieds à chaque extrémité, protégeant ainsi l'ancre, l'hélice et le gouvernail. Les flancs de cette carapace supérieure consistent en une plaque de fer intérieure et une muraille de chêne blanc de trente pouces d'épaisseur, recouverte d'une cuirasse de fer de six pouces. Lorsque cette batterie est disposée pour le combat, la carapace inférieure se trouve submergée entièrement, et la coque supérieure baigne alors dans l'eau de trois pieds six pouces.

L'intérieur est entièrement libre d'entre-pont. Aucun agrès, aucun bastingage n'apparaît à l'extérieur. Il n'y a d'exposé au canon de l'ennemi que la tour, la cabine du pilote et le couvercle qui bouche le trou de la cheminée. L'inclinaison de la coque inférieure est calculée de manière à ce qu'un projectile, pour l'atteindre, doive traverser vingt-cinq pieds d'eau. Le projectile, déjà amorti par cette force de résistance, ne rencontre qu'une surface verticale à un angle de dix degrés. Un abordage n'est dans aucun cas à redouter, la seule entrée possible étant par la tour, par où un seul homme à la fois peut pénétrer. Il serait inévitablement tué dès son apparition. D'ailleurs cette tour est à l'épreuve de la bombe et du boulet. Elle tourne sur elle-même au moyen d'une machine à vapeur à double cylindre, et renferme deux canons de onze pouces d'ouverture. Cette disposition permet aux canonniers de pointer dans toutes les directions. En outre, elle est protégée par huit plaques de fer d'un pouce chacune. Son toit est plat et à l'épreuve des projectiles aussi. Il est fait de plaques de fer percées de trous reposant sur des soutiens de fer forgé.

Des meurtrières sont ménagées pour un feu de mousqueterie, dans le cas d'abordage. Les canons lancent à une distance considérable des boulets de *cent quatre-vingt-quatre livres*. Il sont forgés et reviennent à 235 francs chacun. Voici comment on les fabrique. Ce sont d'abord des blocs de fer carrés, dont les pointes sont battues jusqu'à ce qu'ils aient pris la forme ronde. Ces boulets redoutables sont faits en vue de transpercer les cuirasses de la nature de celles du *Merrimac*, et l'on a vu qu'ils atteignent leur but.

Le *Monitor* ne devait point périr par le canon de l'ennemi, mais englouti sous les flots. Par une tempête affreuse il disparut pour toujours, il y a six mois environ, avec tous les hommes qui le montaient. Ce fut un deuil pour la marine, mais non un sujet de découragement pour M. Ericsson, qui, ayant pu juger des défauts du *Monitor*, a singulièrement perfectionné son invention. En effet, il a depuis construit d'autres forteresses flottantes qui n'auraient pas plus à craindre des hommes que des éléments.

Les nations européennes ont naturellement profité des essais de l'Amérique, et *le Magenta*, sorti de nos chantiers, est peut-être le chef-d'œuvre de toutes ces nouvelles et terribles constructions.

XI. Notre départ pour l'Angleterre. — L'idée fixe d'Arthur. — La traversée. — Nous revenons à Paris. — Histoire du tombeau de sir James. — J'embrasse mon oncle sir James Clinton.

« Il n'est si *bonnes compagnies* qu'il ne faille quitter, » me dit un jour le colonel, moitié riant, moitié sérieux, en faisant allusion aux régiments de volontaires que nous avions vus se former. Toujours bon et généreux, sir James eut compassion de ce pauvre Arthur, qui poursuivait dans ses rêves de jour et de nuit l'arrestation de son ancien associé et la restitution de ses montres volées. Il voulut assurer son avenir et l'emmener avec nous en Europe.

« Non, dit Arthur, ma vie serait empoisonnée par le souvenir du coquin qui m'a ruiné, et qui jouirait impunément de son forfait. Le sort en est jeté; je m'emparerai de sa personne ou je mourrai à la tâche. » Les instances du colonel vinrent se heurter contre cette résolution d'Arthur, et nous ne pûmes que l'abandonner à son malheureux sort. Toutefois, ce malheureux sort fut très-adouci par la libéralité de sir James, qui paya vingt fois ce qu'ils valaient les services de notre guide. Nous fîmes nos adieux à la rive américaine, et nous roulâmes sur l'immense chemin liquide qui divisa pendant un nombre de siècles incalculable les deux hémisphères ignorés l'un de l'autre.

Autant nous avions été secoués par les flots en fureur pendant notre première traversée, autant nous le fûmes peu durant celle-ci. La mer était d'huile, et nous n'éprouvions d'autre mouvement que le crépitement de la machine. Sans être en parfaite santé, sir James put man-

ger, boire, se promener, parler, agir comme tout le monde. Une ou deux fois seulement, par une brise rafraîchie, il courut *sous le vent*, et pencha par-dessus le bord sa tête d'une façon aussi mélancolique que suspecte. Je lui demandai ce qu'il faisait ainsi dans cette position. Il me répondit qu'il regardait la vague se jouer mollement le long du steamer. Je ne lui parlai pas de mal de mer, et il ne m'en parla pas. Peut-être n'en pensait-il pas moins.

Quoi qu'il en soit, dix jours après être partis de New-York, nous touchâmes les côtes d'Angleterre. Des affaires d'intérêt, qui ne souffraient pas de retard, appelèrent le colonel à Paris, et nous résolûmes de passer quinze jours dans la capitale de la France avant d'aller nous établir à Londres.

Sir James, entièrement débarrassé de ses *blue devils*, vit pour la première fois Paris tel qu'il est en réalité, c'est-à-dire plein d'attraits. Il eut bientôt mis ses affaires en règle, et voulut donner quelques jours au plaisir. C'est alors qu'il se souvint de sa construction du Père-Lachaise, et qu'il songea à s'en débarrasser en faveur d'un plus pressé que lui de l'occuper. Quel sujet d'étude pour le philosophe! Ce tombeau qui avait absorbé toutes ses sombres pensées, il n'y avait pas plus de quelques mois, qu'il avait fait construire avec une maladive sollicitude pour abriter une mort criminelle, ce tombeau complétement oublié était devenu tout à coup l'objet de ses folâtres plaisanteries. Il n'en parlait qu'en riant, et songea sérieusement à le mettre en loterie. « N'est-ce pas, me disait-il, que ce serait un joli lot à gagner? Une tombe



Le colonel et le fossoyeur. Dessin de F. Lix.

fraîchement décorée et dans laquelle on peut entrer de suite en jouissance, ce n'est point à dédaigner. » J'eus de la peine à le détourner de ce projet, mais je ne pus me dispenser de l'accompagner au Père-Lachaise pour contempler une dernière fois ce qu'il appelait plaisamment lui-même sa *folie-Lachaise*.

En arrivant au cimetière, nous y fûmes reçus par un des fossoyeurs, que le colonel avait spécialement chargé de surveiller son tombeau. Ce fossoyeur était un fossoyeur comme on en voit peu. Il n'avait aucune des manières et rien de l'humeur des gens de sa profession, généralement sobres de paroles et d'un commerce médiocrement folâtre. Celui-ci visait au bel esprit, affectait les manières du monde, faisait l'aimable et le beau parleur, et se piquant d'être, auprès des dames qui fréquentaient le cimetière, empressé et galant. C'était, en un mot, un de ces hommes dévoyés que la nature semblait avoir créé pour être avocat ou professeur de belles manières, et que les circonstances forcèrent à se faire fossoyeur. Dans toutes les classes de la société, il se trouve des hommes dévoyés, et nous ne voudrions pas jurer que parmi les avocats et les professeurs de belles manières, un certain nombre, contrarié dans sa vocation, ne fût réellement né pour être fossoyeur.

Dès qu'il aperçut le colonel :

— Ah! *milord*, dit-il, que je suis donc heureux de vous revoir. Je vous croyais malade. Un instant même je vous ai cru mort. Mais j'ai bien vite écarté cette dernière supposition, car si vous aviez été mort, plus que jamais nous aurions eu de vos nouvelles. Tous ici, fossoyeurs, marbriers,

marchands de couronnes d'immortelles, gardes, etc., nous avons déploré votre absence. Enfin vous voilà revenu, c'est le principal.

— Je vous remercie, dit avec un imperturbable sérieux le colonel, de l'accueil sympathique que vous me faites; j'en suis touché et je ne suis pas moins sensible au bon souvenir des fossoyeurs vos amis, ainsi que des marbriers, des marchands de couronnes, des gardes et en général de toutes les personnes qui, de près ou de loin, contribuent à la prospérité de cet établissement, et ont bien voulu remarquer mon absence.

— Milord, riposta prétentieusement le fossoyeur, les sentiments que vous voulez bien exprimer en faveur de tant de modestes et d'obscurs travailleurs, sont de nature à nous flatter profondément, et jamais, autant qu'à cette heure, je n'avais ressenti ce que peut apporter de douces compensations une profession ingrate à laquelle m'ont conduit les lois implacables de la destinée, bien plus que les penchants d'une vocation naturelle.



Voyez-vous d'ici un champ de bataille, après l'adoption de ces jolis joujoux. Composition de Cham.

Le colonel salua d'un geste son interlocuteur, et continua en ces termes :

— Et qu'y a-t-il de nouveau par ici ?

— Pas grand'chose, milord ; si ce n'est que nous n'avons pas à nous plaindre. Pendant que tant de gens dans l'industrie et le commerce se lamentent de la stagnation des affaires, nous sommes, chez nous, accablés de besogne. Outre que les morts abondent, ils veulent tous se faire enterrer ici. Si on les écoutait, on n'aurait plus la place de se retourner au Père-Lachaise.

— C'est donc une manie chez les morts?

— Une véritable manie, milord, et d'autant plus inexplicable que les morts sont tout aussi bien à Montmartre et à Montparnasse. Mais que voulez-vous ? on ne raisonne pas avec les préjugés, et la mode n'y est pas.

— Ainsi, le Père-Lachaise est un cimetière bien porté ?

— Oui, milord, et nous avons, sans nous flatter, les plus beaux morts de tout Paris. Aussi mon ambition a-t-elle toujours été de placer ici mes petites économies, et d'acquérir, ne fût-ce que quelques mètres de terrain, qui me permettraient de n'avoir plus besoin de travailler.

— Parbleu ! fit le colonel, il est bien certain que si vous étiez en terre, vous n'auriez plus besoin de travailler pour vivre.

— Oh ! milord, ce terrain ne serait pas pour moi. Non, je ferais valoir ma propriété en y construisant un monument, et en la vendant à de plus cossus que moi, qui l'habiteraient. C'est avec le produit de cette vente que je vivrais heureux à la campagne en jardinant à mes heures. Mais ce rêve, je ne le réaliserai jamais, et les plus belles tombes, comme les plus modestes, me passeront, suivant le dicton, sous le nez.

— Ainsi, dit le colonel, il ne vous faudrait qu'une tombe pour vivre heureux ?

— Si j'avais un tombeau à moi, je n'enterrerais plus personne, fit le fossoyeur sur le ton de l'enthousiasme.

— Vous ne vous enterreriez même pas vous-même ? dit sir James.

— Personne, répondit cet ouvrier de la mort, qui, absorbé dans sa pensée, ne comprit pas la plaisanterie du colonel.

— Eh bien, reprit sir James, soyez heureux, je vous donne ma construction avec ses dépendances ; je n'en ai plus besoin.

— Comment! exclama le fossoyeur, qui devint pâle d'émotion, comme ses froids pensionnaires, vous me donnez votre tombeau ?

— Je vous le donne, reprit sir James.

— Et vous, milord, où irez-vous donc quand...?

— Oh ! dit le colonel, je trouverai toujours bien à me caser quelque part.

Le fossoyeur voulut parler pour remercier son bienfaiteur, mais il ne put articuler aucun mot. Deux larmes de bonheur parlèrent dans ses yeux ; ce fut tout son discours.

Un marbrier, témoin de cette scène, dit :

— J'ai vu bien des fossoyeurs contents dans ma vie, je n'en ai jamais vu d'aussi heureux que celui-là.

Quelque temps après cette aventure, une petite rentière du quartier du Marais et sa fille, jeune personne de dix-huit à vingt ans, s'entretenaient de la manière suivante :

— Maman, c'est une folie que tu as faite là, et je ne cesserai de te le répéter.

— C'est possible, mon enfant, mais que veux-tu? J'ai été comme subjuguée par ce fossoyeur d'une amabilité exquise et auquel il est vraiment impossible de résister.

— C'est égal, maman, depuis le temps que je désire avoir un piano de chez Herz, un châle à fleurettes de l'Inde, comme toutes les demoiselles en portent, une petite montre Bréguet avec la chaîne, un peigne en écaille blonde et des boutons d'oreille en perles, tu aurais bien mieux fait de me donner quelqu'un de ces objets que d'acheter une tombe.

— Mon Dieu ! à ma place, tu te fusses laissée aller, comme moi, devant cet entraînant fossoyeur.

— Oh ! pour ça non, par exemple, et je l'aurais envoyé promener, lui et son tombeau.

— J'ai cru bien faire. « C'est, m'a-t-il dit, un excellent « placement de fonds que vous faites là, croyez-moi. J'ai « eu ce tombeau d'occasion. Il me vient d'un Anglais « qui l'avait commandé pour lui, et qui s'en est dégoûté « avant même de l'avoir essayé. Au prix où je vous le « cède, c'est un cadeau que je vous fais. » Voilà ce qu'il m'a dit et mille choses encore avec une voix douce et dans un langage qui m'ont fascinée. De plus, il m'a fait remarquer que de ce tombeau, qui domine le cimetière, la vue était magnifique. Cette vue, l'espoir de faire un bon placement d'argent, et les manières si engageantes du fossoyeur, m'ont décidée.

— Jolie propriété pour aller passer la belle saison et jouir de la vue du paysage !

— Après tout, ma fille, si j'ai eu un moment de faiblesse, rien n'est perdu pour cela. Tu te marieras sans doute tôt ou tard, et tu peux avoir des enfants ; ils seront bien aises de trouver un jour au Père-Lachaise une tombe élégante, commode, bien aérée, et qui ne doit rien à personne.

Telle est, lecteur, l'histoire de ce tombeau.

Quant à ce qui me concerne personnellement, je ne vous le veux point cacher. Arrivé à Londres, je vis la nièce du colonel, et je la trouvai belle et bonne comme doivent être les anges dans le ciel. Je fis son portrait et, je l'avoue, mes yeux étaient beaucoup plus portés sur l'original que sur ma toile. Je devins passionnément amoureux, et il me parut que je n'étais pas indifférent à celle dont je me croyais à jamais séparé par le rang et la fortune. J'étais trop malheureux, je voulus partir. Comme j'allais me congédier :

— Marcel, me dit le colonel, vous m'avez un jour avoué que vous n'auriez pas de répugnance pour le mariage, si la femme à laquelle on voulait vous marier était belle, bonne, riche, bien élevée et spirituelle. Mais pensez-vous qu'une semblable perfection existe quelque part ?

Je me troublai.

— Pour trouver à une femme tant de qualités réunies, il faut en être amoureux.

Je me troublai plus encore.

— Or, vous n'êtes pas amoureux, vous ?

Je me troublai horriblement.

— Après tout, c'est votre affaire et non la mienne. Donc si vous êtes amoureux et si vous croyez avoir découvert cette femme accomplie, comme vous pourriez bien ne pas lui déplaire, je vous promets mon appui en cette circonstance.

— Mon cher oncle ! dis-je en me précipitant dans les bras du colonel.

— N'est-ce pas, ajouta-t-il avec un sourire plein de finesse et de bonté, que j'ai bien fait de ne pas me brûler la cervelle et d'aller avec vous en Amérique ?

— Oh oui, mon cher oncle !

Vous le voyez, ce récit de voyage, qui a commencé comme un mélodrame, finit comme une comédie.

Aujourd'hui, rien ne manque à ma félicité. Je suis heureux par profession. Dans mes moments perdus, je peins ou j'écris, suivant qu'un pinceau ou une plume me tombe sous la main. Par bonheur, ma profession d'homme heureux ne me laisse que peu de loisir.

Oscar COMETTANT.

FIN.

TABLE MÉTHODIQUE DES MATIÈRES DU TRENTIÈME VOLUME.

TABLE ALPHABÉTIQUE DES GRAVURES.

ÉTUDES MORALES AU CRAYON.



Du haut en bas. Composition et dessin de Breton.

A NOS LECTEURS. RENOUVELLEMENT DE L'ABONNEMENT.

Nous rappelons à nos souscripteurs (soit du *Musée* seul, soit du *Musée* et des *Modes vraies* réunis) que leur abonnement pour 1862-1863 expire avec la présente livraison de septembre, qui complète notre trentième volume.

La livraison d'octobre 1863, première du trente et unième volume (1863-1864), ne pourra être envoyée exactement qu'aux personnes qui, d'aujourd'hui au 10 octobre, auront renouvelé leur abonnement pour 1863-1864, en versant ou en envoyant *franco* à nos bureaux, soit : pour le *Musée* seul, 6 fr. par an pour Paris, 7 fr. 50 c. pour les départements ; — pour le *Musée* et les *Modes vraies* réunis, 11 fr. par an pour Paris, 13 fr. 70 c. pour les départements.

On ne peut s'abonner aux *Modes vraies* sans s'abonner au *Musée;* mais on peut toujours s'abonner au *Musée* seul, auquel rien n'est changé.

N. B. Les abonnés qui pourront renouveler d'avance et au plus tôt leur abonnement nous permettront ainsi d'accélérer, dans l'intérêt de tous, notre tirage et notre service de plus en plus considérables par l'accroissement des souscripteurs.

MODES PRÉFÉRABLES D'ABONNEMENT POUR LES DÉPARTEMENTS.

Nous ne répondons personnellement de l'exactitude du service qu'envers les abonnés qui s'adressent *directement* et *franco* à nos bureaux, comme il est dit ci-après. A ceux-là seulement nous garantissons la réception exacte et *franco* du *Musée* le 25 ou le 26 de chaque mois, selon la distance. En cas d'erreur, ils peuvent réclamer dans le mois courant. Ceux qui s'abonnent chez des intermédiaires ne doivent demander compte qu'à ceux-ci des retards ou des pertes éprouvées ; leurs réclamations près de nous resteraient sans réponse.

On sait d'ailleurs que, grâce à la réduction de la taxe des lettres, la poste est désormais la voie d'abonnement la plus prompte, la plus sûre et la plus économique à la fois.

Voici un modèle de souscription qu'il suffit de transcrire et d'adresser *franco* au *Musée des Familles*, rue St-Roch, 29, à Paris, avec la dernière bande du journal :

« *Je m'abonne* (ou *je renouvelle mon abonnement*) *au* MUSÉE DES FAMILLES (1), *que je recevrai franco par la poste, pour la somme ci-jointe de* 7 *fr.* 50 *c.* (2), *le* 25 *de chaque mois, du* 25 *octobre* 1863 *au* 25 *septembre* 1864 *inclus.* »

Ecrire lisiblement son nom et son adresse, et remettre cette lettre *affranchie* au premier bureau de poste, avec le prix de l'abonnement, contre lequel tout directeur des postes doit expédier un bon de ladite somme.

Pour l'étranger, voyez les prix à la première page de la couverture.

On peut aussi s'abonner directement par tous les bureaux des Messageries impériales et générales.

Voyez, à la quatrième page de la couverture, le programme du prochain volume du *Musée*, celui des *Modes vraies*, celui de la collection, de la table générale, des volumes détachés de la *Bibliothèque* du *Musée des Familles*, etc.

(1) Ajouter : « et aux *Modes vraies*, » si on veut les recevoir avec le *Musée*. — (2) Inscrire en ce cas « 13 fr. 70 c. »

Paris. — Typ. HENNUYER et FILS, rue du Boulevard, 7.

SPECIAL
PERIOD.
91-5
66
AP
1
M8
V. 30
1862-3
GETTY CENTER LIBRARY

